ŒUVRES POSTHUMES

du R. P. VERBEKE, S. J.

A l'usage exclusif des nôtres

ŒUVRES POSTHUMES

DU

R. P. CHARLES VERBEKE

DE LA COMPAGNE DE JÉSUS

SECONDE ÉDITION

SOIGNEUSEMENT COLLATIONNÉE

TOME V

SERMONS SUR DIVERS SUJETS DE MORALE ET DE DÉVOTION ET SERMONS DE CONTROVERSE

ALMA COLLEGE
060.32
LIBRARY
V582
Alma, California

BRUGES

IMPRIMERIE HOUDMONT FRÈRES, RUE NEUVE DE GAND, 140-142.

1914

6459

PREMIÈRE SÉRIE

SERMONS SUR DIVERS SUJETS DE MORALE ET DE DÉVOTION

PREMIÈRE SÉRIE

SERMONS SUR DIVERS SUJETS DE MORALE ET DE DÉVOTION

ABANDON A LA PROVIDENCE

FUITE EN ÉGYPTE.

(Évangile de la fête des Saints Innocents, Matth. II, 13-18.)

Fuge in Ægyptum, et esto ibi usque dum dicam tibi.
(Matth. II, 13.)

Exorde. — Le gouvernement de la Providence dans l'univers, mes Frères, est une de ces vérités évidentes et fondamentales que nul esprit chrétien, je dirai même raisonnable, ne peut refuser d'admettre. Il n'y a que le matérialisme abject et le déisme ignorant qui osent le révoquer en doute. Mais pourtant, lorsqu'il s'agit de la pratique, quand il faut admettre l'action de cette Providence sur soi-même, dans sa conduite personnelle, que de fois le doute ne se glisse-t-il pas dans l'esprit ? Que de fois du moins la conduite ne cesse-t-elle pas de répondre aux convictions de l'intelligence ? Dans l'évangile de ce jour, où se trouve raconté en bien peu de mots un des événements les plus remarquables de la vie du Sauveur, nous trouvons un des exemples les plus frappants de ce que la Providence de Dieu a de mystérieux et d'impénétrable, et *un exemple des plus remarquables de l'abandon* que nous devons montrer envers cette Providence. Arrêtons-nous à cette dernière considération, et voyons dans la fuite en Égypte *les deux caractères* qui distinguent la soumission

parfaite à la Providence de Dieu. Notre abandon à la Providence doit être un abandon *généreux*, — un abandon *complet et constant*.

I. — Abandon généreux.

A. Il consiste a tout sacrifier, du moment que la volonté de Dieu se manifeste. — Il n'est pas bien difficile, mes Frères, de s'abandonner à la conduite de Dieu aussi longtemps que sa bonté paternelle fournit à tous nos besoins et nous épargne les plus légers sacrifices. Il est aisé de le servir, lorsque nous sommes pour ainsi dire enveloppés de ses bienfaits et portés dans ses mains. Je vous rappellerai le mot de Thomas à Kempis : *Quid mirum, si onus non sentit qui portatur ab Omnipotente ?* (Imit. II, 9.) Mais si cet état est facile, il est peu méritoire. Il est même souvent dangereux. Outre qu'il nous attache à la terre et nous habitue à jouir des choses d'ici-bas comme si nous étions faits pour elles, il rend de plus en plus difficiles l'abnégation et le sacrifice. Or, c'est le sacrifice qui est le caractère le plus sublime du chrétien : et c'est l'occasion où doit précisément se montrer dans tout son jour l'abandon à la Providence. Dieu demande parfois cet abandon dans un degré héroïque. Se confier en la Providence quand notre vie est menacée, notre corps brisé, nos biens dissipés, notre honneur perdu : c'est sans doute l'héroïsme de la confiance ; s'exposer à tous ces dangers pour conserver l'amitié de Dieu ou lui prouver notre dévouement, ce sera dans la pratique la protestation volontaire la plus solennelle de cet abandon. Eh bien, cette protestation, nous sommes bien souvent appelés à la faire, sinon dans de grandes choses, du moins dans les circonstances usuelles de la vie. Celui qui compte vraiment sur la Providence, est prêt à tout quitter pour obéir à ses ordres, prêt à tout sacrifier plutôt que de lui déplaire. Biens temporels, honneur, santé, vie même, tout est mis par lui entre les mains de Dieu, et c'est de Dieu seul qu'il attend

la conservation de ces biens. Si Dieu les enlève, il bénit son saint nom. — Voyez Abraham ! Le Seigneur lui ordonne de quitter son pays et la terre de ses aïeux, d'abandonner une partie de ses possessions, de demeurer dans la terre étrangère : Abraham n'hésite pas ; il quitte tout, pour obéir à Dieu, et cela sur la seule promesse d'une récompense bien éloignée. — Voyez Joseph ! Une femme impudique le sollicite au crime. Elle le tient par le pan de son manteau. S'il résiste, il prévoit qu'elle l'accusera lui-même. Que fait-il ? Il fuit, laissant entre les mains de cette malheureuse le vêtement dont elle va se servir pour appuyer son accusation. L'honneur de l'innocent, que deviendra-t-il ? Il est entre les mains de la Providence, et Joseph, accusé, jeté en prison comme un infâme adultère, compte sur cette même Providence pour réhabiliter sa réputation injustement flétrie.

A quelques siècles de là, voyez Suzanne dans une circonstance toute semblable. Ce n'est pas seulement son honneur, c'est sa vie même qui est en jeu. Écoutez ses paroles, et admirez sa confiance en la Providence de Dieu : *Augustiæ sunt mihi undique : si enim hoc egero, mors mihi est ; si autem non egero, non effugiam manus vestras. Sed melius est mihi absque opere incidere in manus vestras quam peccare in conspectu Domini* (Dan. XIII, 22, 23). Écoutez les Hébreux que Nabuchodonosor veut précipiter dans la fournaise : *Deus noster, quem colimus, potest eripere nos de camino ignis ardentis et de manibus tuis, o rex, liberare. Quod si noluerit, notum sit tibi, rex, quia deos tuos non colimus et statuam auream quam erexisti non adoramus* (Ibid., III, 17, 18). Mais pourquoi m'arrêter à chercher des exemples ? Je pourrais vous citer l'armée entière des martyrs. Tous, en effet, par leur voix et par leurs œuvres, ont répondu aux tyrans qui leur présentaient d'une part la vie, l'honneur, les richesses, de l'autre l'opprobre, l'exil, les tourments et la mort : « Nous sommes entre les mains de Dieu et nous observerons sa loi. Qu'il dispose de

nous selon son bon plaisir ! » Voilà nos modèles, mes Frères ; voilà avec quelle générosité nous devons confier à la Providence tout ce que nous avons de plus cher, du moment que l'ordre de Dieu semble nous en imposer le sacrifice.

B. Comment la volonté de Dieu se manifeste-t-elle ? — Mais vous demandez peut-être quelles sont les manifestations de la volonté divine. Vous croyez peut-être que dans le courant de votre vie il ne se présente que peu de circonstances où il faille montrer cet abandon généreux.

a) Négativement. — Détrompez-vous ; elles sont plus nombreuses que vous ne l'imaginez. Chaque fois, mes Frères, que vous vous trouvez placés dans l'alternative de commettre un mal, le moindre mal, non seulement un péché mortel, mais même un péché véniel, ou de vous exposer à subir une perte quelconque, un léger déshonneur, une indisposition passagère, chaque fois vous pouvez montrer votre générosité à confier à Dieu vos intérêts temporels pour chercher avant tout le royaume céleste. Et certes personne ne dira que de semblables circonstances se présentent rarement. Renoncer à un gain assuré plutôt que de violer le repos du dimanche ; sacrifier l'amitié d'une personne puissante plutôt que de lui faire une concession coupable ; refuser une entreprise lucrative, mais où la justice est sacrifiée à l'intérêt : ce sont autant de conjonctures délicates où il faut attendre de Dieu seul la compensation du bien que l'on abandonne.

b) Positivement. — Il en est de même chaque fois qu'un devoir à remplir vous impose une semblable obligation. Et dans les temps où nous vivons, combien de fois ne trouverez-vous pas de semblables épreuves ? La sainte Église, les pauvres, la cause de la justice et de la vérité, réclament à chaque instant vos aumônes, vos subsides, votre coopération active, votre repos, vos plaisirs, peut-être vos forces et votre vie. Chrétiens généreux, que ferez-vous ? Ah ! vous ne chercherez pas dans l'abandon à la Provi-

dence une excuse à votre apathie et à votre mollesse : vous savez que Dieu demande avant tout vos efforts, et qu'à ce prix seulement il est prêt à vous accorder le secours de son bras. Vous travaillerez donc ; vous renoncerez à vos plaisirs et à votre repos ; vous mettrez au service de l'Église vos biens et vos forces ; vous exposerez même, s'il le faut, votre liberté et votre vie.

C. Fuite en Égypte. — Pour nous animer, nous encourager et nous soutenir, jetons les yeux sur cette famille de Nazareth, où Dieu gouverne tout, règle tout pour le plus grand bien du monde. Voyons quels sacrifices il demande et de son fils adorable et de sa divine mère, et de saint Joseph, son père nourricier. Déjà Dieu a condamné ce Fils à une existence pauvre et méprisée ; voilà qu'il le soumet de plus à la persécution et à l'exil. Hérode veut tuer le divin enfant, et au milieu de la nuit la voix de l'ange retentit aux oreilles de Joseph : Levez-vous, prenez la mère et l'enfant, fuyez en Égypte, et restez-y jusqu'à nouvel ordre. C'est-à-dire, abandonnez votre paisible demeure et affrontez tous les dangers et toutes les fatigues d'un long voyage ; exposez-vous avec cette faible femme, avec ce petit enfant aux intempéries des saisons, à la cruauté des brigands, à la dureté des étrangers ; allez sans ressources et sans secours humain ! — Et pourquoi ? — Parce que je le veux. Car, mes Frères, c'est en vain qu'on chercherait un autre motif. Dieu pouvait de mille manières soustraire l'enfant Jésus à la rage du persécuteur. Il a choisi la plus difficile pour l'enfant, pour Marie et pour Joseph ! Et Joseph, sans réplique, sans hésitation, sans investigation curieuse, est parti pour la terre d'Égypte, abandonnant à la Providence avec une générosité admirable et la demeure qu'il devait quitter et le soin de sa famille, tant pour le présent que pour l'avenir.

Avez-vous compris maintenant, mes Frères, en quoi consiste cet abandon généreux ? Sentez-vous en quoi votre conduite diffère de celle de l'admirable Joseph ? Voyez-

vous combien votre égoïsme, vos lenteurs calculées, vos sollicitudes exagérées, tous les prétextes que vous mettez en avant pour restreindre le cercle de vos bonnes œuvres, pour refuser votre concours quand il s'agit de sacrifier vos aises et vos plaisirs, sentez-vous combien tout cela fait injure à la Providence, qui en vous imposant le sacrifice, tient en même temps dans ses trésors de quoi vous en récompenser au centuple ?

II. — Abandon complet et constant.

A. — Exemple de la Sainte Famille. — Voyez maintenant aussi dans l'exemple de Marie et de Joseph combien cet abandon doit être *complet et constant*. Partez, dit l'ange à la famille de Nazareth, et le départ s'effectue aussitôt. « Mais, dites-nous, auguste patriarche, chef de cette famille bénie, que va devenir pendant votre absence cette demeure où vous comptiez finir vos jours tout en élevant l'enfance de Jésus ? — Je l'ignore. — Vous allez commencer un bien long voyage : comment Marie et Jésus trouveront-ils sur la route de quoi fournir à leurs besoins les plus essentiels ? — La Providence y pourvoira. — Vous allez en Égypte : mais comment vivre au milieu d'une nation idolâtre et farouche ? — Je n'en sais rien. — Et avant d'y parvenir, comment ferez-vous pour échapper aux satellites d'Hérode ? Ne vaudrait-il pas bien mieux chercher un refuge dans les montagnes de la Galilée, cacher l'enfant chez des parents dévoués ? — Celui qui m'a dit : Pars ! est la sagesse souveraine ; j'ai mis mon espoir en lui seul : cet espoir ne sera pas confondu. Je ne cherche pas à pénétrer ses desseins. — Mais c'est le salut du monde que vous exposez ! Comment ! Dieu ne fait pas triompher son Messie d'un fol ambitieux ? Quelle autorité peut avoir plus tard la parole d'un homme réduit à fuir honteusement le fer d'un assassin ? Montrez au monde l'enfant adoré par les Mages, et Dieu enverra ses foudres pour écraser les ennemis de son fils ! — Dieu ne me l'a point dit ainsi ; je ne

connais d'autre loi que sa parole. » N'est-ce pas là, mes Frères, l'abandon le plus entier et le plus complet ? Joseph remet tout à la garde de Dieu : sa personne et sa vie, celle de Marie et de Jésus, sa subsistance, le présent et l'avenir, tout, jusqu'au salut du monde ! Et cela, non pas pour un jour, mais pour tout le temps que Dieu les laissera dans l'exil ; ce temps même n'est pas déterminé. Et quand enfin Dieu le rappelle, on dirait vraiment qu'il prend plaisir à mettre à l'épreuve la confiance de Joseph. Celui-ci quitte l'Égypte parce qu'Hérode vient de mourir, et il trouve sur le trône un autre persécuteur : il faut qu'une nouvelle apparition de l'ange lui fasse connaître le pays où il doit se retirer. Que de mystères dans cette disposition des desseins de Dieu ! Quelles graves leçons pour nous, qui sommes toujours si prompts à accuser la Providence divine, et toujours si disposés à nous défier de ses soins !

B. Application. — *a) Abandon complet.* — Notre abandon à la Providence est-il complet ? Un abandon *complet et entier* ne doit pas seulement comprendre nos personnes, mais encore toutes celles qui nous sont chères et l'univers entier ; non seulement le présent, mais aussi l'avenir ; non seulement le temporel, mais le spirituel même. Malheureusement, il est bien des chrétiens qui mettent des bornes à leur confiance. Assez vertueux pour se confier à Dieu en ce qui les concerne personnellement, ils ne peuvent se résoudre à confier à ses mains paternelles le soin de leur famille et de leurs enfants. On dirait qu'il y a une autre Providence pour eux que pour leur famille. Ce n'est pas pour eux-mêmes qu'ils travaillent, qu'ils s'agitent, qu'ils refusent de coopérer aux œuvres de dévouement, de zèle ou de charité, c'est pour leurs enfants. Ah ! mes Frères, la Providence qui prend soin des petits oiseaux, ne laissera pas manquer du nécessaire votre jeune famille, si par amour pour Dieu vous la privez d'une partie du bien-être que vous pourriez lui laisser. Voyez ces pauvres chargés d'enfants. Ils travaillent en se confiant en Dieu, et

Dieu prend soin d'eux. Mais, direz-vous, ne faut-il pas songer à l'avenir ? Sans aucun doute, pourvu que vous n'y mettiez pas une sollicitude inquiète qui vous fasse sacrifier à un avenir incertain les occasions présentes de gagner le ciel pour vous et pour vos enfants. Ah ! songez à la fuite de Joseph en Égypte, et vous rougirez de votre défiance.

Plût à Dieu que vous en rougissiez aussi, quand dans les choses spirituelles vous semblez regarder votre bon Père qui est aux cieux comme un tyran injuste et menaçant, toujours prêt à condamner et à punir. Non, mes Frères, tel n'est pas le sentiment que mérite sa paternelle bonté... *Nemo tam pater quam Deus.*

b) Abandon constant. — Mais si vous voulez atteindre à un abandon parfait, il faut de plus que votre confiance en la Providence soit *constante et continuelle*. Or, je l'avoue, il est des circonstances difficiles où Dieu s'enveloppe de ténèbres, où sa sagesse est couverte de tant de voiles que notre orgueilleuse raison a peine à se défendre d'une critique amère et coupable. Les lenteurs de la Providence, ses apparentes injustices, des mystères parfois impénétrables mettent notre soumission à de rudes épreuves.

Et pourtant, que sont les lenteurs d'un Dieu qui a l'éternité pour déployer ses desseins ? Pygmées que nous sommes, nous prétendons rapetisser à nos faibles proportions les plans de ce géant immortel et infini. Nous nous parons même d'une apparence de zèle pour blâmer ses retards. Si le triomphe de son Église, si la punition des méchants ne répond pas aussitôt à nos vœux, nous murmurons, nous accusons la Providence ! Nous osons même agir d'une façon toute semblable, quand il ne s'agit que de nos intérêts personnels...

Et quand cette Providence paraît favoriser l'iniquité au détriment de la vertu, quand elle épanche ses dons sur le pécheur et livre le juste aux privations et à la misère, comme nous voudrions réparer tous les torts et redresser

toutes les injustices ! Pauvres aveugles que nous sommes ! Avons-nous comme Dieu sondé les cœurs et les reins ? Savons-nous comme lui démêler l'apparence et la réalité ? Connaissons-nous les profondeurs de sa justice et les abîmes de sa miséricorde ? Inclinons-nous donc, le front dans la poussière, et si Aman triomphe, si Mardochée demeure oublié, si le riche avare est dans les délices et Lazare dans les privations, croyons que plus tard sur la terre, ou tout au moins dans l'éternité, nous verrons se lever le jour des châtiments et des récompenses. Enfin, quelquefois les événements s'enchaînent d'une façon si étrange et si extraordinaire que tout y paraît désordre et confusion : protestons néanmoins de notre confiance dans cette intelligence infinie qui saura débrouiller le chaos et en faire jaillir la lumière.

Péroraison. — Pour nous, quel que soit notre sort, jetons-nous entre les bras de la Providence divine. Montrons-lui un abandon généreux, entier et constant. Dans toutes les circonstances de notre vie disons avec le roi-prophète : *Dominus regit me, et nihil mihi deerit. In loco pascuæ, ibi me collocavit... Nam et si ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo mala, quoniam tu mecum es... Et misericordia tua subsequetur me omnibus diebus vitæ meæ : et ut inhabitem in domo Domini in longitudinem dierum* (Ps. XXII).

CANEVAS D'UN SERMON SUR LE MÊME SUJET.

POUR UN AUDITOIRE D'OUVRIERS.

Exorde. — Pendant l'hiver surtout, il est à craindre que l'ouvrier ne se rende coupable de défiance à l'égard de la Providence de Dieu... Murmures... blasphèmes... travail du dimanche... L'évangile de ce jour (Fuite en

Égypte) nous montre quelle doit être notre confiance, notre abandon...

A. Notre abandon à la Providence doit être effectif et agissant. — Il faut *a)* tout en se confiant en Dieu, mettre en œuvre tous les moyens que Dieu nous donne pour réussir... Pas de paresse, pas de nonchalance... Il faut *b)* plutôt tout souffrir que de commettre le péché. Différence entre les lois positives, comme sont celles de l'Église, et la loi naturelle : les premières, comme la loi qui défend le travail du dimanche ou celle qui impose le jeûne à certains jours, cessent d'obliger celui qui se trouve dans l'impossibilité morale de les observer, tandis que les autres, comme celles qui défendent l'impureté, l'apostasie ou le blasphème, ne peuvent jamais cesser d'obliger. Qui me fera connaître ces différences ? Le confesseur...

B. Notre abandon à la Providence doit être complet. — Nous devons nous abandonner à Dieu *en tout* et *toujours*. En tout ce qui regarde notre corps et notre âme, le présent et l'avenir, nous et nos enfants... Toujours, c'est-à-dire en temps de maladie comme en temps de santé, à l'heure de la mort comme dans le courant de la vie. Mais c'est *à la condition* que nous *prierons* et que nous *travaillerons*...

Péroraison. — Histoire de Joseph d'Égypte.

AME.

Anima mea in manibus meis semper. (Ps. CXVIII, 109.)

Exorde. — Quand l'homme considère la place qu'il occupe dans la création, il est dans sa nature de s'en regarder comme le roi et de vouloir la dominer. Il veut soumettre les animaux et même les éléments... Et il a raison. Il est roi... Mais quel est le *principe de cette royauté*, et quelle est la *responsabilité* que cette royauté lui impose ?

C'est ce qu'il oublie trop souvent, et c'est ce que nous allons considérer ensemble.

I. — J'ai une âme.

Il y a en moi un *principe de vie* dont j'ai conscience. Lorsque mon corps se meut, je sens qu'il obéit à une puissance intérieure. Quand je vois, quand j'entends, ce ne sont ni mes yeux matériels, ni mes oreilles matérielles qui accomplissent seuls ces opérations. Ils servent d'instruments, de moyens, à ce principe intérieur sans lequel l'admirable mécanisme de mon organisation n'aurait ni force ni efficacité, et s'arrêterait pour se dissoudre bientôt. Et pourtant, il est des hommes qui ont nié l'existence de ce principe. Sous l'insensé prétexte qu'il n'avait jamais rencontré une âme sur la pointe de son scalpel, un médecin du commencement du XIX^e^ siècle osa nier effrontément l'existence de l'âme. Avait-il découvert davantage la pensée que la parole humaine exprime, ou la volonté dont cette parole est l'organe ? Il a été suivi malheureusement par beaucoup d'autres, infatués d'eux-mêmes, égarés par une demi-science et opprobres du vrai savoir ! Malgré eux cet agent mystérieux est partout dans le corps humain ; il anime, il vivifie tout dans ce corps... Cette vie du corps seule suffirait donc pour trahir sa présence ; mais il est d'autres opérations qui, en même temps qu'elles proclament sa force, nous font connaître suffisamment sa nature.

A. CETTE AME EST SPIRITUELLE. — Opérations pleines de grandeur, et entièrement opposées par leur essence aux forces invariables et purement mécaniques de la matière dont le corps est formé. Répondez-nous, matérialistes insensés, dans quelle partie de notre corps naissent ces méditations profondes... ces pensées sublimes... ces calculs puissants qui produisent les œuvres du génie ?... Où s'est développé le plan de l'Iliade ? Où Michel-Ange a-t-il vu la première fois la coupole de Saint-Pierre s'élancer vers les

cieux ? Ah ! vous sentez trop vous-mêmes le vide de vos théories pour oser sérieusement recourir à quelque lobe du cerveau ou à un assemblage de nerfs. Répondez : si nous ne sommes que matière, comment conservons-nous la mémoire du passé malgré les nouvelles connaissances que nous acquérons sans cesse ?... Si la substance corporelle entre seule dans notre être, pourquoi nos inclinations les meilleures, loin de nous porter toujours vers ce monde visible, semblent-elles, comme à dessein, lutter contre les tendances de la chair et nous font-elles aspirer à l'infini ? Vous sentez en vous une flamme céleste : et c'est de quelques grains d'une vile poussière que vous voulez la faire jaillir ! Non, non ! Telle n'est pas sa nature, telle n'est pas notre destinée. Car, comme la matière ne peut limiter notre âme, de même le temps ne saurait en mesurer la durée. Oui, comme notre âme est spirituelle, elle est de plus immortelle.

B. Cette ame est immortelle. — Il l'avait bien compris, ce jeune héros de dix-huit ans que l'Église a placé sur nos autels. (Exemple de saint Stanislas Kostka : *Ad majora natus sum !)* Et ne disons pas que nous ne recevons point du ciel d'aussi sublimes inspirations... Tous, mes Frères, tous à certains moments nous sommes pénétrés du vide de ce qui passe, et nous appelons de tous nos vœux un bonheur sans mélange et sans fin. *(Développer.)*

Transition. — Mais hélas ! il faut bien l'avouer, il est des hommes chez qui de tels moments sont rares. Il en est, qui loin de s'élever au-dessus de la matière, semblent prendre à tâche de se ravaler au-dessous de la matière elle-même... Et comment cela est-il possible ? Nouveau mystère dont nous trouverons la solution dans la nature de notre âme et dans les desseins de la Providence à son égard. Dieu, d'après une loi de sa sagesse éternelle, laisse à notre âme pour tout le temps de cette vie terrestre le domaine d'elle-même et de ses facultés.

II. — Le sort de mon âme est entre mes mains.

Je suis libre ! Mot magique qui flatte notre vanité, mais dont souvent nous corrompons le sens ! Je suis libre, c'est-à-dire je possède *le choix de mes actions*. Si j'use bien de ma liberté, elle ne me servira qu'à choisir toujours ce qu'il y a de vraiment grand, de vraiment beau, de vraiment utile à mon âme. Mais cette liberté, je puis la tourner contre mon âme, et, de ce qui devrait faire la grandeur de mon âme, je puis faire le principe de sa ruine.

A. JE PUIS ADMETTRE LA VÉRITÉ OU LUI PRÉFÉRER LE MENSONGE. — Au fond de mon âme brille le flambeau de l'intelligence, lequel est destiné à la gouverner. Si je me laisse guider à sa lumière, il me fera voir et ma grandeur et ma dépendance ; et ses rayons trop pâles parfois pour illuminer les ténèbres qui m'entourent, me rappelleront l'existence du divin soleil auquel mon intelligence emprunte son éclat. Alors, recourant à la lumière incréée, appelant la foi au secours de ma raison vacillante, je pourrai trouver ma route au milieu des précipices ! Malheureusement, l'orgueil s'insurge à la seule pensée de recourir à une lumière étrangère ; la sensualité s'effraie à la pensée de devoir abandonner des plaisirs coupables ; l'esprit du mal faire luire à nos yeux quelques vaines lueurs : et, au lieu de chercher le foyer divin qui éclaire toute intelligence, l'homme poursuit les tremblantes clartés du mensonge. (Voyageur qui poursuit des feux follets.) Et voilà le secret de ces inconcevables aberrations de l'esprit humain. Il a tout nié, il a douté de tout, parce qu'il n'a point voulu de la seule lumière qui pouvait l'éclairer...

Et voilà pourquoi dans votre âme règnent peut-être encore maintenant d'épaisses ténèbres ! Vous avez abusé de votre liberté : vous avez quitté la route de la vérité et de la foi, et vous avez poursuivi le mensonge ! — Mais l'aberration de l'intelligence n'est pas la seule à laquelle nous sommes exposés ici-bas.

B. JE PUIS PRATIQUER LE BIEN OU CHERCHER LE MAL. —

Et ici la séduction est plus puissante, la lutte plus pénible, la défaite plus fréquente encore. Que de fois nous disons comme le poète latin : *Video meliora proboque ; deteriora sequor !* C'est qu'en nous, outre cette âme spirituelle, il y a un corps aux instincts grossiers ; c'est que les séductions des sens nous entourent de toutes parts ; c'est que le démon jaloux... Heureux celui qui sait traverser la fange sans y souiller sa chaussure ! Malheureux celui qui, oubliant sa céleste destinée, cherche dans cette fange impure quelque aliment aux convoitises de son corps, et oublie son âme, qui seule mérite tous ses soins. Peut-être, dans ce moment, jouit-il sans remords de ces trompeuses voluptés ; mais qu'il ne s'y trompe pas : un jour doit venir, jour redoutable, où l'auteur de son être viendra juger sa conduite. Car, mes Frères, ne l'oublions pas : cette âme spirituelle, intelligente et libre, ce n'est pas nous qui nous la sommes donnée. Notre âme est un dépôt précieux que l'adorable Trinité a mis entre nos mains. Lorsque cette vie passagère se sera écoulée, dès que, après cette terrible séparation que l'on appelle la mort, mon âme aura quitté ce corps, elle paraîtra au suprême tribunal où son arrêt doit être prononcé.

III. — Je rendrai compte de mon âme.

A. Le Père qui l'a créée à son image, y cherche les traits de sa ressemblance. Il cherche dans notre intelligence les lumières de la vérité ; dans notre mémoire, les leçons de la sagesse ; dans notre volonté, les élans sublimes vers le bien... Qu'y trouvera-t-il, mes Frères ? Pourra-t-il y reconnaître l'auguste représentation de ses perfections infinies ? Que trouvera-t-il dans cette imagination salie ?... Ah ! je l'entends s'écrier : *Adam, ubi es ?* Où êtes-vous, homme que j'ai formé avec tant de soin et auquel j'ai communiqué un souffle de ma divinité ? Je cherche les traits d'un Dieu : je ne trouve qu'une image du chaos !... — Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ?... Dieu le Père

me demande compte de mon âme, qu'il a faite si noble...

B. Le Verbe qui l'a rachetée, vient à son tour réclamer le prix du sang qu'il a répandu pour elle. Souviens-toi, me dit-il, souviens-toi de ce que j'ai fait en ta faveur. La faute de ton premier père avait... tu étais perdu... J'ai quitté les hauteurs des cieux... Je me suis incarné, j'ai travaillé pour toi... Je suis devenu ton frère... *Primogenitus in multis fratribus* (Rom. viii, 29). Entendez-le s'écrier : Où es-tu donc, ô âme de l'homme, où es-tu, ô ma sœur ?... Qui t'a ainsi défigurée ? Quelle main barbare... Tu devrais être remplie de cette vie que mon sang t'a infusée au baptême : et je ne trouve en toi que des germes de réprobation. *Quæ utilitas in sanguine meo ?* Et c'est toi, âme coupable, c'est toi-même qui as commis ce forfait ! Personne au monde ne pouvait te perdre, si tu ne le voulais, car tu étais libre et je t'aidais !

C. L'Esprit-Saint, l'esprit d'amour et de vérité, de force et de prudence, cet esprit qui s'est communiqué à nous si souvent avec tant d'abondance, qui se plaisait à donner à notre âme le tendre nom d'épouse, quel nom peut-il encore lui donner ? Il me semble l'entendre répéter ces douloureux gémissements qu'il inspirait aux prophètes sur l'infidèle Jérusalem : *Quomodo facta est meretrix civitas fidelis, plena judicii ? Justitia habitavit in ea, nunc autem homicidæ... Principes tui* (les facultés de l'âme) *infideles, socii furum ; omnes diligunt munera, sequuntur retributiones* (Isai. 1, 21, 23). Et ce qui est pis : ce n'est pas la première fois que tu m'abandonnes. Te souviens-tu de ces moments où je t'ai appelée et où tu es revenue à ma voix ? *Revertere*, disais-je, *aversatrix Israel, et non avertam faciem meam a vobis* (Jerem. iii, 12). Et tu étais revenue, mais pour m'abandonner de nouveau ! Maintenant le temps de la miséricorde est passé. Épouse infidèle, tu porteras la peine de ta prévarication !

Oui, mes Frères, voilà comment l'auguste Trinité nous demandera compte de cette âme qu'elle nous avait confiée.

Si les lois humaines prononçaient contre l'épouse infidèle les plus terribles menaces, quel sort sera réservé à celle qui s'est livrée elle-même ? *Animam tuam de manu tua requiram !*

Péroraison. — Terrible responsabilité, mes Frères ! Aussi faut-il que je dise à chacun de vous : *Miserere animæ tuæ, placens Deo* (Eccli. xxx, 24). Vous le ferez, en continuant de plaire à Dieu, si vous êtes en état de grâce ; en revenant à lui, si... Sachez que des ennemis puissants vous environnent et veulent vous ravir votre âme. Aux uns ils travaillent à enlever l'innocence ; aux autres ils veulent fermer la voie du repentir et du pardon. A vous de triompher par la grâce de Dieu. C'est Dieu qui vous a rassemblés dans ce temple... Dites donc : Arrière, vous tous qui cherchez à me ravir mon âme... Respectez l'insigne de ma royauté, respectez la substance spirituelle qui est en moi ! *Confundantur et revereantur qui quærunt animam meam, ut auferant eam* (Ps. xxxix, 15). Arrière, vous tous qui me dites : Allons, allons, vautre-toi dans la boue de tes passions ! Rougissez et détournez-vous de moi ! *Avertantur statim erubescentes qui dicunt mihi, Euge ! Euge ! Adjutor meus et liberator meus es tu : Domine, ne moreris !*

CANEVAS D'UN SERMON SUR LE MÊME SUJET.

Exorde. — Presque tous les jours nous entendons dire : « Priez pour le repos de l'âme d'un tel ou d'une telle. » Qu'est-ce que cela doit nous faire penser tout d'abord ? Il est vrai que si nous allons à la demeure indiquée, nous y trouverons un cadavre. Mais est-ce là tout ? Non, il y a autre chose. Cela doit me faire dire : « J'ai une âme. »

A. J'ai une âme qui me distingue des animaux : *a)* par la raison, *b)* par l'immortalité.

Cela est, et c'est la plus grossière injure qu'on puisse faire à quelqu'un que de le mettre au rang des animaux...

Et cependant, combien ne vivent pas comme s'ils étaient des animaux ?

a) Ils ne songent à rien...

b) Ils contentent tous leurs appétits...

Mais il y a en eux le cri de la conscience qui se fait entendre... dans la nuit, en temps d'orage... Cette voix leur dit : Vous devez rendre compte...

B. Je dois rendre compte de mon âme. Un jour je devrai rendre compte

a) de l'usage que j'aurai fait de ses facultés...

b) des grâces reçues pour le bien de mon âme...

c) du corps que Dieu a uni à mon âme...

d) des rapports de mon âme avec les autres hommes...

Si je devais rendre compte en ce moment...

Péroraison. — « Mais, me direz-vous, que faire ? J'oublie mon âme. » Je vous donnerai un conseil bien simple : Faites bien tous les jours votre prière du matin et du soir, ajoutant le soir *une courte réflexion sur l'état de votre âme...* Vous parviendrez ainsi à vous corriger peu à peu. Vous avancerez dans la pratique des vertus de votre état, et vous sauverez votre âme.

AMOUR DE DIEU.

(Évangile du 17e dimanche après la Pentecôte, Matth. xxii, 35-46.)

Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo.
(Matth. xxii, 37.)

Exorde. — Voilà, mes Frères, au temoignage de Jésus-Christ lui-même, le premier et le plus grand des commandements de la loi ; je dis plus, voilà le résumé de la loi tout entière et la fin même pour laquelle elle a été donnée aux hommes. Aimer Dieu de tout son cœur, se reposer dans la jouissance même de cet amour : c'est en quoi consistera pour toute l'éternité l'essence du bonheur céleste. Comment se fait-il donc que sur cette terre il nous faille si souvent rappeler ce précepte ? Comment nos cœurs ne se portent-ils pas d'eux-mêmes vers le seul objet vraiment digne de leur affection ? C'est que d'un côté Dieu ne nous manifeste ici-bas dans ce temps d'épreuve que de pâles rayons de sa gloire, tandis que de l'autre les séductions des objets créés nous rendent difficile le travail de nous élever jusqu'à lui. C'est pourquoi il nous aide par sa grâce... Et afin de seconder l'action de cette grâce, je me propose aujourd'hui de vous rappeler brièvement ce qu'exige de nous l'amour que Dieu nous impose et les principaux titres que Dieu possède à notre amour... Puissent ces courtes considérations ranimer notre ferveur et nous exciter à servir avec un zèle toujours plus ardent le grand Dieu auquel nous avons le bonheur d'appartenir. Pour résumer mon idée, je dis que nous devons aimer Dieu d'un *amour de reconnaissance*, — d'un *amour d'estime*, — d'un *amour de préférence*.

I. — Amour de reconnaissance.

A. Bienfaits généraux. — Il serait trop long, mes Frères, d'énumérer ici tous les titres que Dieu possède à

notre gratitude, tous les bienfaits que sa main paternelle s'est plu à épancher sur nous. Depuis l'existence même, qui nous rend capables de recevoir ses dons, jusqu'au bonheur suprême qui doit compléter notre existence, alors que nous serons au sein de l'éternité, il n'est rien que nous ne tenions de l'infinie libéralité de Dieu. Quand le Créateur de toutes choses tire du néant l'univers avec toutes ses splendeurs, quand il fait jaillir du sein des ténèbres la lumière vivifiante, quand il sépare les eaux et fait paraître les continents, c'est l'habitation de l'homme qu'il prépare. C'est en vue de l'homme qu'il fait produire à la terre des plantes et des arbres ; c'est pour l'homme qu'il peuple les airs et les eaux de mille espèces d'êtres vivants ; c'est pour lui qu'il fait briller son soleil et ordonne aux étoiles de scintiller dans la profondeur des nuits. Toujours et partout l'homme est présent à sa pensée. Et quand il l'a formé à son image, quand il lui a donné une âme immortelle, noble reflet de la divinité, avec quelle sollicitude il le gouverne ! Le premier homme reçoit une compagne tirée de ses flancs. Dieu le place dans un jardin délicieux. En retour d'un acte bien facile d'obéissance il lui promet un bonheur sans fin. L'homme prévaricateur méconnaît les bontés de Dieu. Rebelle, il résiste à son empire ; pourtant, Dieu ne l'abandonne pas... Il pousse plus loin sa bonté, et, en promettant à l'homme déchu un réparateur, il semble mettre le comble à sa générosité. Mais quel réparateur, mes Frères ? Dieu donne son Fils, son propre Fils, qui pour sauver les hommes se fera homme comme eux, qui viendra partager leurs misères, souffrir et mourir pour eux ! Et le Fils de Dieu donnera aux hommes son corps en nourriture ; et, pour perpétuer son œuvre, il fondera sur la terre une Église sainte, universelle, infaillible, pleine d'amour et de zèle, afin d'appeler tous les hommes à l'ineffable bienfait de la Rédemption. Je m'arrête, mes Frères : ces bienfaits généraux, nous en jouissons tous ; mais peut-être ne les appliquons-nous pas suffisamment à

nous-mêmes. Car ce n'est pas seulement pour l'humanité, prise dans son ensemble : c'est pour nous, pour chacun de nous en particulier, que Dieu a multiplié les merveilles de sa bonté.

B. Bienfaits particuliers. — Quel titre, doit dire chacun de nous, avais-je à l'existence, préférablement à tant de millions d'hommes que Dieu aurait pu créer et qui sont restés ensevelis dans les abîmes du néant ? Quels titres avais-je aux qualités dont le Créateur m'a doué ? Pourquoi cette mémoire... Pourquoi cette intelligence... Cette volonté ferme et inébranlable... Pourquoi cette santé et cette vigueur du corps ? Et, n'eussé-je aucune de ces qualités dans un degré éminent, Dieu ne m'a-t-il pas enrichi de dons mille fois plus précieux encore ? Ne m'a-t-il pas accordé la foi, ce flambeau qui doit guider ma course sur cette terre, et l'espérance, qui doit me soutenir au milieu des luttes et des fatigues de la vie ? Ne m'a-t-il pas donné son amour, cet amour qui est un gage de ma félicité éternelle ? Cet amour, que de fois je l'ai méprisé, rejeté ! Et chaque fois Dieu m'a admis au bonheur de la réconciliation. Il a tout pardonné, tout oublié ! Et si je voulais descendre encore davantage dans le détail des bontés divines, que d'occasions ne trouverais-je pas qui ont révélé d'une façon toute spéciale la sollicitude et la libéralité de mon divin maître ? Dangers auxquels j'ai échappé... succès inespérés que j'ai obtenus... maladies dont j'ai été délivré... inimitiés apaisées... grâces singulières... avis précieux...

C. Reconnaissance. — Voilà, mes Frères, une légère esquisse de ce que Dieu a fait pour chacun de nous... Ah ! si les bienfaits des hommes nous trouvent sensibles et reconnaissants, pourquoi les bienfaits de Dieu nous laissent-ils indifférents et ne font-ils de nous que des ingrats ? Pourquoi n'excitent-ils pas à l'amour nos cœurs, qui se piquent de délicatesse et de générosité ?

Ah ! que du moins les bienfaits de Dieu ne deviennent

pas entre nos mains des armes dont nous frapperons notre bienfaiteur ! Que la santé qu'il nous a conservée ne soit point une occasion d'intempérances et de débauches ! Que la fortune qu'il nous accorde ne soit pas un instrument de séduction, une cause d'orgueil et d'arrogance ! Que le temps qu'il nous prête et la vie qu'il semble nous promettre ne servent pas de prétextes pour différer de le servir ! Que dis-je ? Que sa grâce elle-même, que sa miséricordieuse bonté à notre égard ne soit pas un motif de remettre notre conversion et de nous précipiter avec une folle présomption dans tous les excès !

Payez de retour la bonté divine. Servez-vous de ses dons avec gratitude et suivant ses desseins. Pensez quelquefois à Celui de qui vous tenez tant de biens, et ne laissez passer aucun jour sans lui adresser vos actions de grâces... Mais aussi que votre amour ne s'arrête pas à quelques vaines formules de reconnaissance. — Songez au caractère de votre bienfaiteur, et voyez ce qu'exige de vous sa majesté infinie. Cette considération produira en vous un *amour d'estime*, de respect et de vénération.

II. — Amour d'estime.

En effet, mes Frères, si le bienfait en lui-même mérite toujours la reconnaissance de celui qui l'a reçu, il arrive que le caractère même du bienfaiteur vient donner à ce sentiment des qualités particulières. Venant d'un inférieur, le dévouement stimule notre générosité ; les services d'un ami resserrent les liens d'affection qui nous unissent à lui ; les faveurs d'un prince sont un nouveau titre à notre soumission et à notre attachement. Mais que dirons-nous des bienfaits de Dieu, de ces bienfaits qui ne sont que la manifestation continuelle de ses ineffables attributs ? Que dirons-nous, lorsqu'il s'agit de ces bienfaits *par lesquels il prouve son souverain domaine* sur toutes les créatures ? Oui, tous ces bienfaits nous remplissent pour lui d'une affectueuse reconnaissance, et nous font aimer Celui qui en

est l'auteur ; mais en même temps ils nous laissent confondus devant cette majesté suprême, ravis d'admiration devant cette bonté infinie, et nous ne savons que balbutier comme Samuel : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? Parlez, Seigneur, car votre serviteur vous écoute ! » Et comment résister à ces impressions, lorsqu'on a examiné avec attention l'action de Dieu sur le monde ? Quand dans ses bienfaits mêmes on voit éclater sa puissance, sa sagesse, sa sainteté infinies ? Je suis l'objet des prédilections de Dieu, de ce Dieu tout-puissant qui a tout créé, de ce Dieu dont la seule parole fit jaillir les mondes du néant !

Il a déployé *sa puissance* dans ces astres qui brillent sur nos têtes et parcourent d'immenses espaces sans dévier jamais de l'orbite que son doigt a tracée. Il l'a encore montrée dans cette mer dont les vagues frémissantes battent la plage et engloutissent dans leurs tourbillons comme de légères coquilles les plus fiers géants que le génie des hommes a lancés sur leur surface. Il a déployé la force de son bras dans l'ouragan qui mugit, dans la foudre qui gronde. Quand, revêtant la forme humaine, il s'est montré au milieu de nous, il a commandé en maître aux flots irrités ; il a commandé à la mort et lui a arraché ses victimes ; il a triomphé lui-même devant l'univers étonné de toute la puissance des enfers.

C'est lui qui gouverne toutes choses *avec une sagesse* auprès de laquelle toute la science des hommes est aveuglement et folie. Depuis six mille ans le monde marche, l'homme s'y agite et Dieu le mène. Pas un des desseins de cette Providence n'a manqué de s'accomplir. Suave dans ses dispositions, mais inflexible dans ses vues et dans ses décrets, elle a préparé l'avènement de son Christ, afin qu'au moment donné sa doctrine pût se répandre partout. Cette sagesse a fondé l'Église sur l'inébranlable rocher de Pierre, et depuis dix-neuf siècles toute la rage de l'enfer n'est point parvenue à ébranler une des assises de l'édifice divin.

Et cette sagesse infinie s'abaisse jusqu'à gouverner ma propre existence ! Il n'est pas un seul des événements de ma vie qu'elle ne règle et ne prévoie. Tout est dirigé vers mon bonheur éternel.

De quelle estime, mes Frères, de quelle profonde vénération ne doivent pas me pénétrer cette puissance et cette sagesse infinies, aussi merveilleuses dans le gouvernement du dernier des hommes que dans l'administration de ce vaste univers ? Si j'aime le bienfaiteur, comment ne pas estimer et révérer ses divins attributs ? Mais si j'ajoute que ce bienfaiteur est aussi mon Maître, mon souverain, le législateur suprême, comment se traduira mon amour, sinon par la soumission la plus complète, l'obéissance la plus aveugle à ses moindres volontés ? L'amour est toujours prêt à s'unir à celui qu'il aime : que notre amour consiste donc à faire des désirs de Dieu nos propres désirs, à accepter de sa main tous les événements heureux et malheureux, sans opposition, sans murmure, avec résignation et avec joie. Quand Dieu confie à l'Église ou même à nos supérieurs temporels son pouvoir et son autorité, obéissons-leur comme à Dieu même. Prouvons par notre ponctualité, par notre dévouement, que nous ne considérons pas la personne qui nous commande, mais Celui qui donne aux hommes de commander en son nom. En le faisant, nous prouverons à Dieu que nous l'aimons de toutes nos forces, de toute notre âme. Nous lui prouverons que nous n'aimons que lui, que nous aimons toutes choses à cause de lui : c'est le dernier degré que doit atteindre notre amour pour être digne de son objet. Il doit être un *amour de préférence.*

III. — Amour de préférence.

Oui, mes Frères, il ne suffit pas pour aimer Dieu de reconnaître ses bienfaits ; il ne suffit pas de vénérer ses divins attributs et d'obéir à son souverain domaine : il faut que cet amour soit un amour de préférence,

qui exclue toute affection contraire et qui domine les sentiments les plus légitimes et en apparence les plus sacrés. C'est que ce Dieu est notre bien suprême ; c'est qu'il est la fin dernière à laquelle nous tendons : c'est qu'il peut seul remplir le vide de nos cœurs et étancher cette soif ardente de bonheur qui nous dévore tous. Bonté inépuisable, beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, il est l'ineffable modèle de toute beauté créée. Quelle que soit la perfection qui nous ravit, elle n'est qu'une image grossière de la perfection divine qu'elle nous retrace. Si donc l'artiste a le droit de mettre son génie au-dessus de tous les chefs-d'œuvre qu'il a enfantés, s'il peut exiger pour lui-même une plus large part d'admiration et d'estime : Dieu, l'artiste éternel et inimitable, quel rang doit-il tenir dans notre admiration ? Si nous préférons toujours la source pure et limpide d'où jaillissent les eaux d'un fleuve, aux filets souvent bourbeux qui en découlent, comment ne pas remonter de toute splendeur finie à la lumière incréée à laquelle la première emprunte ses rayons ? Si nous mettons au-dessus de la pâle clarté de l'astre des nuits le foyer magnifique dont tout l'éclat de la lune n'est qu'un reflet, comment notre cœur, au lieu de demander en vain aux voluptés terrestres une satisfaction sans mélange, ne va-t-il pas chercher dans l'océan des perfections divines ce torrent de délices seul capable de remplir nos âmes ? Non, tant que nous nous attacherons à ce qui nous entoure, nos cœurs, créés pour un plus noble objet, ne goûteront point le vrai bonheur. Il nous faut accomplir le précepte divin : « Tu aimeras le Seigneur Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces. » Et cet autre : « Tu adoreras le Seignenr ton Dieu, et tu ne serviras que lui seul. »

Hélas ! mes Frères, comment nous acquittons-nous de cette obligation si essentielle ? Tous nous voulons, du moins en paroles, donner à Dieu cet amour de préférence qu'il exige de nous : mais, en réalité, lui voulons-nous seule-

ment un amour sincère et véritable ? Lorsque nous considérons quels sont les objets de nos désirs et de nos préoccupations, ces objets n'indiquent-ils pas suffisamment que ce n'est pas Dieu qui règne sur nous et qui ravit notre amour ? Quand des idées de grandeur et d'ambition nous font recourir, pour nous élever, à toutes les ressources de l'intrigue et de la calomnie, de la flatterie ou de la cabale, comment concilier ces passions avec l'amour de Dieu ? Quand la soif de l'or nous excite et que par amour pour les richesses, nous dépouillons les faibles, nous trompons les simples, nous négligeons nos devoirs, osons-nous dire que nous aimons ce Dieu qui a proclamé les grandeurs de la pauvreté ? Quand de coupables voluptés enchaînent notre cœur, ce cœur peut-il en même temps se donner au Dieu de toute pureté ? Non, pour aimer ce Dieu, on ne peut être l'esclave d'*aucun amour coupable.*

Je dis plus ; pour l'aimer comme il faut, il est nécessaire de *subordonner à son amour les affections les plus légitimes.* Il est saint, il est imposé par Dieu même, l'amour qu'un fils porte à l'auteur de ses jours : mais si la voix du ciel ordonne à ce fils d'aller se consacrer au service du sanctuaire, il n'y a pas à balancer. « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi, » dit Jésus-Christ... Rien de plus intime que l'attachement d'une mère pour l'enfant qu'elle a mis au monde, qu'elle a nourri et élevé : le Seigneur demande-t-il le sacrifice de cet enfant, il faut l'offrir sur son autel, comme autrefois Abraham. Le lien qui pour les époux ne fait qu'une même chair de deux personnes distinctes, est indissoluble : mais malgré ce lien, l'époux doit préférer à la moindre offense de Dieu toute la haine de son épouse... Et celle-ci, appelée à choisir entre son devoir ou la perte irréparable de la paix conjugale, ne doit avoir qu'une devise : « Dieu et mon devoir ! » Je n'insiste pas davantage, mes Frères. Je pourrais vous montrer Dieu exigeant quelquefois un amour plus exclusif encore, voulant qu'une âme se détache complètement

de tout objet créé pour se donner à lui seul, ne lui laissant ni trêve ni repos jusqu'à ce que ce sacrifice soit consommé... Mais je m'arrête, vous en avez entendu assez pour bien comprendre quelles immenses obligations nous impose le grand précepte de la loi : « Vous aimerez le Seigneur. »

Péroraison. — Mettons donc la main à l'œuvre. Que le souvenir des bienfaits divins réchauffe nos âmes. Dans l'auteur de ces bienfaits aimons le Dieu tout-puissant, le Dieu de toute sagesse : vénérons-le comme notre maître, et obéissons-lui comme à notre législateur. Enfin, faisant la comparaison entre le créateur et la créature, entre le bienfaiteur généreux et tous les dons qui émanent de lui, aimons-le par-dessus toutes choses, par-dessus tous ses dons. Sacrifions-lui tout ce que nous avons de plus cher, et reposons en lui seul toutes nos affections, puisque c'est lui qui doit toutes les satisfaire et les combler dans la bienheureuse éternité.

AMOUR DE JÉSUS-CHRIST.

(A une communauté de religieuses ou à une réunion de femmes pieuses.)

Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema ! (1 Cor. xvi, 22.)

Exorde. — Mes Sœurs, vous n'avez pas besoin de ce terrible anathème de l'Apôtre pour aimer Notre Seigneur Jésus-Christ. Vous l'aimez, et vous sentez le besoin de l'aimer, et de l'aimer toujours davantage. Aussi je ne viens pas vous parler de l'obligation d'aimer le Sauveur, ni même d'autres motifs de l'aimer, comme serait la consolation... Mais je veux vous mettre devant les yeux *trois manières particulières de lui témoigner cet amour* que vous avez

pour lui, — et j'indiquerai en même temps *les avantages* de chacune de ces manières.

I. — Aimer Jésus-Christ dans ses pauvres.

Il est donné à toutes de pratiquer cette première manière de manifester leur amour pour Jésus-Christ. Car la question n'est pas ici de beaucoup donner, mais de bien donner, de donner à propos et surtout de s'intéresser aux pauvres. Or, chacune de vous peut plus ou moins

a) Secourir les pauvres. — Que de restes se perdent, dont les pauvres seraient heureux de jouir ! Que de pièces d'habillement...

b) Visiter les pauvres. — Et sous le même nom je comprends des malades... Et si nous ne pouvons pas toujours visiter les mendiants, les malades des hôpitaux... nous pouvons du moins visiter certaines personnes d'une classe inférieure à la nôtre, les consoler dans leurs maladies...

c) Instruire les pauvres. — Ne fût-ce que nos domestiques... les enfants de nos ouvriers... nos ouvriers eux-mêmes... Quel bien on peut faire par un mot de conseil, par une parole d'encouragement... en faisant dire une prière...

d) Travailler pour les pauvres. — Ceci, vous le pouvez toutes, quand ce ne serait qu'un jour, quand ce ne serait qu'une heure par semaine...

e) Nous intéresser aux pauvres. — Si nous ne pouvons pas faire grand'chose nous-mêmes, nous pouvons du moins encourager les autres... leur faire prendre à cœur les progrès des œuvres charitables... Pour cela, il faut commencer par s'informer soi-même de celles qui existent...

Avantages. — *a)* Rien de plus propre à nous apprendre à nous-mêmes l'ordre... l'économie... le travail...

b) Rien de plus propre à réprimer le luxe... la prodigalité...

c) Rien de plus propre à former l'esprit et le cœur de vos enfants... à vous concilier l'estime de vos maris...

d) Rien de plus propre à attirer sur vous les bénédictions du ciel...

Voilà un amour de Jésus-Christ bien indirect, direz-vous. Soit ! Il n'en sera pas moins réel et efficace... Mais en voici un plus direct : la Passion.

II. — Aimer Jésus-Christ dans sa Passion.

A. POURQUOI AIMER JÉSUS-CHRIST DANS SA PASSION ? — *a)* Parce que c'est là surtout qu'il étale tous les titres qu'il a à notre amour. Car il y souffre à cause de nous et pour nous...

b) Vous avez pour le faire un motif bien plus personnel : c'est que toutes vous aurez probablement beaucoup à souffrir dans cette vie... Celles qui sont entrées en religion souffrent moins... mais encore !... Vous avez toutes besoin d'une consolation véritable, solide, continuelle... Eh bien, cette consolation vous est offerte dans la Passion du Sauveur...

c) Vous aurez souvent l'occasion de consoler les autres... Il n'y a pas de consolation plus efficace à leur présenter que l'exemple de Jésus-Christ dans sa Passion... Mais ce moyen de consolation, il faut savoir en user d'abord pour soi-même...

B. COMMENT FAUT-IL AIMER JÉSUS-CHRIST DANS SA PASSION. — Il y a trois manières principales de s'occuper de la Passion : la dévotion au Sacré-Cœur, — la dévotion du Chemin de la Croix, — la dévotion du crucifix.

a) La dévotion au Sacré-Cœur. — Cette dévotion renferme, il est vrai, tout ce qu'on peut dire sur Notre-Seigneur ; mais elle renferme surtout la dévotion à la Passion... Unir ses œuvres aux œuvres de Jésus-Christ... Unir ses intentions aux intentions du cœur de Jésus... (Apostolat de la prière.)

b) La dévotion du Chemin de la Croix. — O qu'elle est consolante ! Qu'elle est utile et précieuse ! Ne craignez pas de la pratiquer... Ne rougissons pas de faire le Chemin de

la Croix... Si l'on est empêché de se rendre à l'église... Enfin il est une dévotion à la Passion que l'on peut pratiquer partout : celle du crucifix.

c) La dévotion du crucifix. — Avoir un crucifix dans sa chambre à coucher... En avoir un sur sa table de travail... un devant lequel on puisse prier... un que l'on puisse porter sur soi, pour le baiser de temps en temps... Heureuses celles d'entre vous qui sauront se servir de crucifix !

III. — Aimer Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

Reste la manière la plus nécessaire, la plus parfaite et aussi la plus facile d'aimer Jésus-Christ, c'est-à-dire l'aimer dans l'Eucharistie. O comment ne pas l'aimer là ? Comment ne pas trouver là nos délices, puisque là il réside tout entier, et puisque l'Eucharistie est l'abrégé de toutes ses merveilles ? Remarquons-le : c'est à une femme que Dieu confia un jour la mission de faire établir la Fête-Dieu, comme une femme reçut plus tard la mission de propager partout la dévotion au Sacré-Cœur...

Inutile de nous étendre ici sur les avantages de cet amour, puisque là est toute la sainteté... Mais comment montrerez-vous votre amour ?

a) Par la communion. — Communion fervente et communion fréquente... aussi fréquente *que l'exige l'action de la grâce en vous, et que le permettent votre coopération à cette grâce, votre confesseur et les circonstances :* toute la règle est là. Mais remarquez-le bien : si vous savez profiter de la sainte communion pour vous sanctifier, c'est-à-dire pour mieux remplir vos devoirs, pour devenir par conséquent plus serviables, plus aimables en famille, vous obtiendrez facilement de vos parents... la facilité de communier souvent... Ils verront qu'il y a tout profit pour eux...

b) Par les visites au Saint-Sacrement. — Tâchez du moins d'assister tous les jours à la sainte Messe... Faites de temps en temps une petite visite au Saint-Sacrement... Chaque fois que vous passez devant une église, saluez

intérieurement le tabernacle... Là où le Saint-Sacrement est exposé, allez autant que possible tenir compagnie à Notre-Seigneur...

c) Par le zèle pour le culte du Saint-Sacrement. — Ayez soin des églises... Ayez soin des tabernacles... Vous avez votre jour de travail pour les pauvres : ayez aussi votre jour de travail en faveur des églises pauvres... Si vous habitez dans un endroit où l'association pour les églises pauvres existe, ne manquez pas d'en faire partie... Sinon, travaillez du moins pour elles...

Péroraison. — *Vivo autem, jam non ego ; vivit vero in me Christus* (Gal. II, 20)... Si vous pratiquez ce triple amour dont je viens de vous parler, cette admirable parole de saint Paul que vous venez d'entendre, se réalisera en vous.

AMOUR DU PROCHAIN.

PARABOLE DU SAMARITAIN.

(Évangile du 12e dimanche après la Pentcôte, Luc. x. 25-37.)

Vade, et tu fac similiter. (Luc. x, 37.)

Exorde. — Le précepte de l'amour du prochain, mes Frères, enseigné si souvent dans l'Évangile, peut être envisagé de diverses manières. Sa nécessité pour l'homme, le bonheur que l'on trouve à l'accomplir, les récompenses dont il sera l'objet, peuvent fournir matière aux plus utiles considérations. Mais de la parabole que le Sauveur nous présente aujourd'hui, ressort, ce me semble, avant tout *en quoi nous devons faire consister la perfection de cet amour.* Si nous voulons suivre le récit évangélique, nous n'aurons point de peine à en déduire les conclusions les plus pratiques. Qu'il me soit donc permis, sans entrer

dans des applications trop personnelles, de vous présenter d'après ce récit *le tableau de la parfaite charité,* et de vous laisser à vous-mêmes le soin de comparer votre propre conduite à ce type admirable. Puissent vos pensées et vos désirs s'épurer de la sorte ; puisse votre façon d'agir se rapprocher du modèle qui vous est présenté... La charité du Samaritain, car c'est elle que nous devons étudier, me paraît offrir trois caractères bien déterminés : le *désintéressement*, — la *générosité*, — la *constance.*

I. — Amour désintéressé.

A. Leçons. — Une chose me frappe dès l'abord dans ce récit : c'est le contraste entre la conduite du prêtre et du lévite et celle du Samaritain. Ce contraste semble avoir été d'une manière spéciale dans l'intention du Sauveur, et il veut en tirer la réponse à ce doute que lui propose le Pharisien : « Qui est mon prochain ? » C'est que pour les Juifs en général, et particulièrement pour la secte pharisaïque, le prochain se réduisait au cercle étroit des amis et des proches. Au delà ils ne connaissaient plus que des étrangers ou des ennemis... Et voilà pourquoi le prêtre regarde d'un œil indifférent l'infortuné voyageur baigné dans son sang. Comme il ne le connaît pas, il croit n'avoir aucune obligation de pourvoir à ses nécessités... Mais le Samaritain ne considère pas ainsi les devoirs de l'humanité. Il voit dans la victime des brigands un homme comme lui, son semblable, son frère, et ce titre seul lui suffit. Cet homme, qui est-il ? Il ne le sait pas. Est-ce quelque riche marchand que les voleurs ont dépouillé en cet endroit ? Est-ce une victime d'un guet-apens tendu par la vengeance ? N'est-ce pas peut-être quelque malfaiteur qui vient de succomber dans une lutte inégale ? Il ne s'arrête à aucune de ces considérations... Que peut-il attendre de ses soins ? Il l'ignore. Tout ce qu'il voit, c'est un homme qui va périr...

Mes Frères, cette compassion désintéressée nous pénètre

d'admiration, et Jésus-Christ nous la fait remarquer, afin que cette conclusion se présente naturellement à notre esprit : Si les sentiments d'un Samaritain, éclairé des faibles lumières de la raison et d'une tradition corrompue, offrent tant de noblesse et de grandeur, que faut-il attendre du désintéressement d'un chrétien ? Ah ! il appartient bien à Jésus de nous proposer cet exemple : à Jésus, véritable Samaritain, à Jésus, Verbe éternel du Père, qui pour sauver les hommes a quitté le sein de ce Père, qui est descendu dans Samarie, c'est-à-dire la cité maudite et méprisée, à Jésus, qui s'est couvert de la livrée du péché, pour sauver les pécheurs. Lui seul a le droit de nous dire, en nous montrant cet exemple : « Allez, et faites de même ! Voilà la charité que je vous enseigne : allez et faites de même ! Ne songez pas, quand le bien devra se faire, aux espérances qu'il peut vous offrir. Ne considérez pas si des liens de reconnaissance ou d'affection vous unissent au malheureux qui est devant vous. Même, pour rendre votre charité plus prompte et plus active encore, voyez un frère dans tout infortuné, quel qu'il soit. »

B. Exemples. — Voilà la première idée de la charité chrétienne... Cet idéal, mes Frères, s'est-il réalisé ? Jésus a-t-il trouvé dans ses disciples des héritiers de son amour pour les hommes ? Demandez-le à l'Église qu'il a fondée sur la terre. Quand vous voyez la variété des nations qui la composent, quand vous voyez réunis dans son sein les peuples les plus divers, déjà vous devez reconnaître que pour attirer tant d'enfants sous une même obéissance, elle a dû déployer toutes les ressources de l'amour maternel. Et que pouvait-elle attendre du Scythe et du Germain, du Breton et du Parthe ? Pourquoi vouloir unir au palais des Césars la cabane du Gaulois et la tente de l'Arabe ? Pourquoi ? Parce que son amour est immense comme le monde. Parce qu'elle aime, non pas pour elle, mais pour ceux qu'elle abrite dans son sein. C'est leur bonheur qu'elle a cherché, ce n'est pas sa propre gloire. Le mensonge peut,

le cimeterre à la main, conquérir des prosélytes ; l'erreur peut envoyer sur des plages lointaines le canon des batailles ou le pavillon du commerce ; une politique hypocrite peut même se servir de l'appât de la religion pour étendre ses conquêtes et ses alliances : mais ce qu'elle ne fera jamais, c'est d'employer la croix seule à la conquête des nations, c'est d'exposer ses missionnaires à la flèche du sauvage, aux ardeurs brûlantes des tropiques, aux vapeurs pestilentielles de la contagion, sans autre perspective que de gagner des âmes, sans autre salaire que la joie de prodiguer pour l'amour des hommes, son sang et sa vie ! — Voilà pourtant quelle est la charité de l'Église, et cette charité, elle veut la mettre au cœur de tous ses enfants.

C'est ainsi, mes Frères, que les saints ont aimé à l'exercer. Sans ce désintéressement que l'Église seul inspire, comment pourrions-nous comprendre ces prodigues d'abnégation que l'histoire nous retrace en si grande abondance ? Dites-le-moi, héros du christianisme, que pouviez-vous attendre de vos soins généreux ? Élisabeth de Hongrie, pansant de vos mains royales les plaies hideuses des lépreux ; Pierre Claver, couché sur la natte infecte où le nègre étend ses membres rongés par la maladie, et tenant entre vos bras des infortunés dont la délicatesse des peuples soi-disant civilisés peut à peine supporter l'aspect ; Vincent de Paul, échangeant votre liberté, contre les chaînes d'un forçat ; Jean de Matha, allant répandre l'or sur les plages de la Mauritanie pour racheter des captifs dont vous ne connaissez ni le nom ni l'origine, qu'attendez-vous ? Rien ; mais vous obéissez à la parole du Maître : *Vade, et fac similiter !* Désintéressement admirable, digne de toute notre admiration, quand pourrons-nous assez vous célébrer ; quand surtout pourrons-nous vous comprendre et vous reproduire dans notre propre conduite ? Ah ! mes Frères, ce n'est que par l'exercice que la charité peut s'acquérir. Comme le disait si bien saint François de

Sales : « Je ne sais pas de meilleur moyen pour apprendre à aimer, que d'aimer soi-même. » Exercez la charité ; exercez-la envers tous, et votre charité s'épurera de jour en jour davantage. Elle atteindra enfin cette perfection que nous devons tous ambitionner. — Et si vous voulez considérer l'exercice même de cette charité, jetez de nouveau les yeux sur le bon Samaritain : il va vous apprendre à unir *la générosité* au désintéressement.

II. — Amour généreux.

Ce n'est pas sans raison, mes Frères, que l'Évangile nous montre dans tous ses détails la conduite compatissante du bienfaisant Samaritain... Il ne s'effraye pas à l'aspect du sang et de la poussière qui souillent le corps du malheureux voyageur. Il arrête sa monture, descend, examine avec anxiété si un souffle de vie anime encore le pauvre blessé ; puis avec une sollicitude pleine de délicatesse, il lave doucement ses plaies, les panse, y verse une huile adoucissante, y laisse tomber quelques gouttes de vin, afin d'arrêter le sang qui coule encore ; enfin, avec précaution il place le blessé sur sa monture et, lui-même à pied, le conduit doucement jusqu'à l'hôtellerie la plus voisine, où il lui continue ses soins. Tous les interprètes de l'Écriture s'accordent à voir ici plus qu'un simple récit. Ces soins prodigués au corps du blessé expriment sans doute un des offices que la charité aime à remplir ; mais ils figurent aussi les soins bien autrement nécessaires dont l'âme peut être l'objet. Et de même que le bon Samaritain n'oublie rien pour rendre à la vie et à la santé celui qu'il avait trouvé en un si déplorable état, ainsi la charité prodigue à la fois ses soins au corps et à l'âme. Elle travaille à entretenir et à réparer la vie du corps ; mais elle soutient également la vie de l'âme : et si elle ne peut rendre la vie au corps que la mort a frappé, elle peut souvent, par une merveille de la bonté et de la puissance divines, ressusciter à la vie de la grâce l'âme qui avait perdu cette grâce dans la contagion du péché.

La charité chrétienne est généreuse pour le corps. Elle donne la nourriture au pauvre affamé ; elle étanche la soif du malheureux altéré ; elle couvre ceux qui sont nus ; elle donne l'hospitalité au voyageur qui en de lointains climats ne sait où trouver un abri ; elle va visiter le malade sur son lit de douleur ; elle n'oublie pas le captif et le prisonnier, souvent d'autant plus malheureux qu'ils doivent supporter avec les douleurs de la captivité l'aiguillon du remords. Enfin, elle ne néglige pas la dépouille mortelle de l'homme, et elle ensevelit avec respect ce corps qui doit ressusciter un jour à la vie éternelle. Mais l'âme ? Ah ! c'est l'âme surtout qui provoque ses soins les plus tendres. La charité se multiplie pour l'attirer à la vérité et à la vertu. Elle ne regarde pas aux offenses et aux injures. Loin d'en tirer vengeance, elle les pardonne avec générosité, afin d'ouvrir ainsi à de meilleurs sentiments le cœur de l'impie. Elle instruit l'ignorant de ses devoirs et de ses obligations. Elle a pour les petits enfants surtout mille ingénieux artifices. Si elle voit son frère dans le doute et l'hésitation, toujours elle est prête à l'éclairer de ses conseils. Si le pécheur abandonne le bon chemin et qu'elle puisse l'y ramener par une parole de douceur ou de sage sévérité, elle ne lui ménage pas ses avis salutaires. Elle fait descendre l'espérance dans les âmes qu'un sombre découragement menace d'une perte presque certaine. Et si elle voit ses efforts impuissants, elle ne laisse pas pour cela de travailler au salut des âmes : elle demande au ciel un secours que la terre ne peut lui offrir. Elle fait violence à Dieu, elle lui arrache par la prière quelqu'une de ces grâces extraordinaires qui changent les cœurs endurcis et convertissent les rochers en enfants d'Abraham !

Vous développer toutes ces ressources d'une généreuse charité, mes Frères, n'est-ce pas déjà vous en montrer le plus parfait modèle dans l'Église catholique ? Oh ! oui, épouse de Jésus-Christ, elle a puisé dans son divin cœur

toutes ces ressources qu'elle prodigue pour subvenir aux besoins de la pauvre humanité. Le regard fixé sur le modèle divin, elle s'épuise à soulager toutes les misères, à guérir toutes les plaies, à corriger tous les écarts. Il n'est pas une infortune qu'elle ne soulage ; il n'est pas une seule erreur qu'elle ne cherche à dissiper ; il n'est pas d'égarement pour lequel elle n'ait des paroles de pardon et auquel elle n'offre des moyens efficaces et sûrs de correction et de réparation. Faut-il épancher dans le sein du pauvre les trésors terrestres, l'Église fait un appel à ses enfants, et ses enfants s'empressent de se dépouiller de leur superflu, parfois même du nécessaire. Faut-il trouver des cœurs intrépides qui n'hésitent pas à braver l'infection des cachots et l'horreur naturelle qu'inspirent les blessures et les maladies, l'Église parle, et de faibles femmes s'arrachent aux délices du luxe, pour se revêtir de bure et soigner les plaies les plus hideuses. A-t-on découvert aux extrémités de l'univers quelque peuple barbare, l'Église montre du doigt cette plage reculée, et des missionnaires se précipitent à l'envi pour y répandre leurs sueurs et leur sang. Générosité continuelle, générosité inépuisable, générosité infinie comme l'amour que Jésus porte à notre pauvre humanité ! Telle est la vraie charité envers le prochain. Et ne croyons pas que cette charité, comme les vertus humaines, manque parfois de discernement ou de *constance*. — C'est ce dernier caractère qu'il me reste à vous esquisser ; il forme pour ainsi dire le couronnement de l'édifice et lui donne le caractère véritable d'œuvre de Dieu : la durée et la force.

III. — Amour constant.

Il n'est pas si rare, mes Frères, de trouver dans notre nature quelques élans d'une véritable générosité. Se souvenant de la noblesse de sa nature, l'homme peut dans certaines circonstances s'élever au-dessus des préoccupations matérielles et donner quelque noble exemple de

désintéressement. Mais sans m'arrêter ici à faire remarquer le motif souvent trop humain qui produit les élans de vertu naturelle, j'ose dire que cette élévation de sentiments, si elle n'est pas causée par la charité du Christ, n'aura ni force ni durée.

Lorsque l'homme ne s'inspire que de motifs naturels dans une œuvre de charité quelque peu difficile, il retombe bientôt comme par son propre poids. Si pendant quelque temps il s'est senti une force inconnue, le découragement ne tarde pas à s'emparer de lui, et il abandonne une entreprise qui semble au-dessus de sa nature. Nous voyons tous les jours ces tristes défaillances se multiplier là où ne domine pas le sentiment chrétien. Il faut soulager les besoins matériels : et ces besoins semblent croître à mesure que nous y portons remède... Si nous nous occupons d'amener au bien des âmes égarées, souvent nous les voyons, après quelques pas essayés dans le bon chemin, retourner à leurs premières voies. Souvent leur endurcissement oppose à notre zèle une si opiniâtre résistance, que nous désespérons bientôt du succès et abandonnons l'entreprise...

Le récit évangélique nous donne en quelques paroles le caractère de la vraie charité. Le Samaritain, forcé de continuer sa route, confie à l'hôtelier le soin du malade ; mais il lui dit : « Prenez soin de lui, et à mon retour je vous rendrai tout ce que vous aurez dépensé. » Remarquez bien, mes Frères, qu'il ne met pas de limites à sa générosité. Il ne détermine ni le temps ni la manière : « Ayez soin de lui, en toutes choses, jusqu'à son entier rétablissement ; et quand je reviendrai ici, tout vous sera rendu ! » Ah ! mes Frères, souvent il ne nous faut rien moins qu'une telle promesse, une promesse divine, une promesse d'éternité, pour encourager notre bienfaisance. Tant de misères réclament notre secours, tant d'ingratitude accueille nos dons généreux, que sans cette perspective d'une récompense plus grande dans l'éternité nous serions tentés de

croire que nous avons assez fait ! La vraie charité ne raisonne pas ainsi. Elle ne regarde pas à ce qui a été fait : *elle ne considère que ce qui reste encore à faire.* Elle ne compte pas les sacrifices qu'elle s'est déjà imposés : elle ne voit que les ressources qui lui restent, et ces ressources sont inépuisables comme la Providence.

Il y a dix-huit siècles que l'Église fut fondée ; chacun de ces dix-huit siècles a été plein de calamités et de maux infinis : mais à chacune de ces calamités l'Église a ouvert son sein, pour épancher sur les mille formes de la misère humaine ses consolations et ses bienfaits. Chaque génération reproduit sous une forme diverse l'indifférence en matière de religion, l'impiété et le libertinage : à chaque génération, l'Église fournit ses apôtres, ses docteurs, ses martyrs. Si la constance de l'homme isolé n'est pas à la hauteur de difficultés sans cesse renaissantes, l'Église anime de son souffle les *associations pieuses* et leur apprend à puiser dans la communauté des efforts une vie plus puissante... Elle unit par les liens de la fraternité ceux qui veulent se consacrer au service de l'humanité souffrante. Elle perpétue leur action en leur donnant des règles fixes et une direction commune. Au milieu de la société laïque elle fait le même appel à l'union des dévouements. Les sociétés de Saint-Vincent de Paul, de Saint-François Régis... n'ont point d'autre origine. C'est à ces sociétés que le divin Samaritain semble dire de nos jours d'une manière toute spéciale : « Ayez soin de l'humanité. Ne vous laissez pas effrayer par son inépuisable misère : tout ce que vous dépenserez pour elle en abnégation, en générosité, en dévouement, je vous le rendrai à mon retour. » Voilà, mes Frères, la seule limite de la charité : elle n'aura accompli sa mission que lorsque le Fils de l'homme viendra juger l'humanité, et rendre à chacun selon ses œuvres. De même qu'en terminant cette parabole il a dit au pharisien orgueilleux qui l'avait interrogé : *Vade, et tu fac similiter*, de même alors, jetant les yeux sur

le monde et réunissant ses élus, il les appellera pour la récompense avec ces douces paroles : *Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi. Esurivi enim et dedistis mihi manducare... Quamdiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis* (Matth. xxv, 34-40).

Péroraison. — Vous l'entendez : telle sera la récompense de la charité parfaite, de la charité désintéressée, de la charité généreuse, de la charité constante. Quelle leçon et quel encouragement ! Sachons-en profiter, mes Frères... Un simple coup d'œil jeté sur notre conduite nous montrera bientôt si l'amour que nous portons au prochain réunit ces trois conditions... Si la première... si la seconde... Enfin soyons constants : car, sans cette condition, nous n'entendrons jamais : *Venite, benedicti...*

CANEVAS D'UN SERMON SUR LE MÊME SUJET

A DES OUVRIERS.

Diliges proximum tuum sicut teipsum. (Luc. x, 24.)

Exorde. — Il fut sans doute étonné, le pharisien qui, après avoir interrogé Jésus-Christ pour le tenter, reçut de lui cette belle réponse... Cette réponse nous regarde également... Il y a deux points à remarquer dans ce commandement qui nous ordonne d'aimer notre prochain comme nous-mêmes ; le premier concerne *le mal* qu'il nous est défendu de faire au prochain, le second concerne *le bien* que nous devons vouloir lui faire.

A. Ne pas faire de mal au prochain. — a) Vous ne pouvez pas lui faire de mal *par actions*, même quand il vous en a fait... Il vous est défendu de vous venger... Comprenez

bien ce que c'est que l'esprit de vengeance... *b)* Vous ne pouvez pas *par des paroles* faire du mal au prochain... ni par calomnies... ni par médisance... *c)* Vous ne pouvez pas, même *dans vos pensées*, soupçonner votre prochain sans raisons sérieuses... Qui sait si celui que vous soupçonneriez, ne vaut pas plus que vous... Qui sait si au ciel il ne sera pas plus élevé que vous...

b) Vouloir faire du bien au prochain. — *a)* Vous devez souhaiter le bonheur de votre prochain et prier pour lui... *b)* Vous devez parler de lui en bonne part autant que possible et excuser ses torts connus... *c)* Vous devez chercher à lui faire du bien pour le corps et pour l'âme...

Péroraison. — N'est-il pas vrai que si ce précepte était bien observé partout, ce serait un bonheur de vivre avec le prochain ? Comme chacun serait en bons termes avec son prochain ! Mais surtout, comme on serait en bons termes et à l'aise avec le bon Dieu ! Et puis, au jugement dernier...

AMOUR DÉRÉGLÉ DE L'ARGENT.

(Évangile du 16e dimanche après la Pentecôte, Luc. XIV, 1-11 : L'HYDROPIQUE.)

Et ecce homo quidam hydropicus erat ante illum... Ipse vero apprehensum sanavit eum. (Luc. XIV, 2 et 4.)

Exorde. — L'amour déréglé de l'argent, mes Frères, a de tout temps été l'objet des préceptes des moralistes, même païens. Ils voyaient là quelque chose de si déraisonnable, de si contraire à la dignité humaine, qu'ils cherchaient à faire disparaître ou tout au moins à modérer cette funeste passion... Mais il était réservé à l'Évangile de la déraciner dans le cœur des vrais disciples du Christ, en exaltant la pauvreté... Néanmoins, il ne reste que trop

de chrétiens qui, malgré les préceptes et les exemples de l'Homme-Dieu, pauvre jusqu'à n'avoir pas où reposer la tête, il n'est que trop de chrétiens, dis-je, qui se laissent encore prendre à l'appât des richesses. Semblables à cet hydropique dont la guérison est rapportée dans l'évangile de ce jour, ils semblent n'étancher leur soif que pour ressentir plus vivement ses ardeurs. Il ne sera donc pas inutile de nous remettre devant les yeux ce que cette passion a d'*insensé*, — et de *dangereux :* d'insensé, pour nous en détacher à l'aide même des lumières de la raison ; — de dangereux, afin que, la foi suppléant à notre insuffisance native, nous fuyions, pour obéir à Dieu, un vice détestable qui mettrait en danger notre bonheur éternel.

I. — Amour déréglé de l'argent, passion insensée.

A. Objets et moyens vils. — Toutes les passions, mes Frères, lorsqu'elles sont portées à l'excès, outragent la raison. Mais bien que toutes lui infligent un désordre particulier, toutes cependant ne l'outragent pas au même degré. Ce que la passion de l'or, considérée dans son objet, a de spécialement dégradant pour la raison, c'est la vileté de son objet même et la vileté des moyens que cette passion emploie d'ordinaire pour parvenir à la possession de son objet. L'homme qui néglige les lois de la prudence pour chercher le savoir au prix de sa santé et de son repos, ou qui s'opiniâtre à vouloir au péril évident de sa vie trouver de nouvelles routes à l'activité humaine, alors que tous les hommes vraiment sages traitent son entreprise de chimérique et de téméraire, ces hommes, dis-je, se conduisent d'une façon déraisonnable et ils en rendront compte à Dieu : mais leur passion, je la comprends, sans l'approuver. Je comprends encore le conquérant qui, poussé par la passion des combats et l'espérance de la gloire militaire, se lance dans une guerre injuste. Je m'explique les efforts que fait un homme ambitieux pour arriver à dominer sur ses semblables. Je comprends les

transports d'un cœur qu'enflamme une beauté terrestre... Mais comment ne pas s'étonner, quand on voit un vil métal, qui n'a d'autre valeur que celle que les hommes se sont plu à lui donner, devenir l'objet unique de leurs préoccupations ? Comment ne pas s'étonner, quand on les voit, pour l'obtenir, avoir recours à toutes les ruses, à toutes les bassesses, aux plus humiliantes adulations ?

Vous me direz peut-être qu'on ne désire pas l'argent pour lui-même, et qu'on ne le recherche qu'afin de jouir des biens qu'il procure. — Je pourrais répondre que cet usage même de l'argent, aussitôt qu'il est cause de cette recherche passionnée, est le plus souvent aussi vil que le métal qu'on emploie : mais non ! je préfère m'en tenir à l'idée que j'ai d'abord exprimée ; et je confirme cette idée, en disant que précisément, pour ceux qui recherchent l'or avec le plus d'avidité, l'usage n'est rien, la seule possession fait tout le bonheur. Qui est plus avide que l'avare ? Et pourtant, qui moins que lui jouit de l'usage de l'or et de l'argent ? C'est donc la possession elle-même qui fait tout son bonheur : oui, la possession d'un peu de poussière, de quelques paillettes brillantes dont l'homme cupide repaît sa vue, avec le son duquel il charme ses oreilles et qu'il se fait une volupté suprême de palper de ses mains. O quelle est grande la misère de l'homme dont le cœur s'attache à de pareils objets, pour qui tous les plaisirs de l'intelligence, toutes les jouissances de l'amitié, pour qui les douceurs ineffables de la vertu, ne sont rien, pour qui l'argent est tout : sa vie et son Dieu !

Ah ! si du moins il trouvait le calme et le repos dans cette possession ! On s'expliquerait alors l'empire que l'or et l'argent, quelque bas qu'ils soient en eux-mêmes, exercent sur le cœur de l'homme : mais non ! chose étrange, la passion la plus vile dans son objet, est en même temps la plus inquiète et la plus agitée.

B. Passion inquiète. — C'est énoncer une vérité des plus vulgaires, que de parler des soucis, des inquiétudes,

des regrets que l'abondance des biens de ce monde entraîne toujours avec elle pour les riches, des démarches sans nombre, des peines incessantes, des fatigues excessives auxquelles on se condamne pour l'obtenir. Les nuits se passent à combiner des plans d'avenir, à former des projets, à préparer des spéculations commerciales ou industrielles, et les jours se consument à tenter l'exécution des plans conçus. Il faut avancer avec mille précautions ; il faut tâcher de déjouer les ruses de ses concurrents et de ses rivaux. S'il s'agit d'opérations financières, il faut suivre d'un œil inquiet toutes les vicissitudes de la polique et se mettre partout en garde contre les artifices de la mauvaise foi. Souvent même, au moment où l'on a lieu de penser qu'on est arrivé au comble de ses vœux, un coup soudain renverse l'édifice élevé à si grands frais. La tempête engloutit le vaisseau qui allait aborder, l'incendie détruit les magasins déjà gorgés de riches marchandises, la hideuse banqueroute fait sombrer en un instant le fruit de vingt ans de travaux. Il faut recommencer, et s'épuiser en de nouveaux efforts... Quelles ne sont pas, au milieu de tant de vicissitudes, les agitations de cet homme pour qui la fortune est tout, qui n'espère qu'en elle ?

Et ceux à qui la fortune semble sourire, ceux à qui tout a réussi jusqu'à ce jour, sont-ils exempts de peines ? La sotte envie d'avoir encore plus, la seule vue d'un voisin plus riche qu'eux, la crainte de ne pas avoir assez pour le lendemain, assez pour continuer des dépenses qui augmentent follement chaque jour, assez pour le temps de la vieillesse, assez pour chacun des membres de leur famille, assez pour obvier à des circonstances malheureuses, tout cela n'est-ce pas suffisant pour les tourmenter sans cesse ? Comptez-vous pour rien la crainte de voir s'échapper de leurs mains cet or conquis si péniblement ? Crainte qu'il n'est pas rare de voir se réaliser avec des circonstances réellement affreuses ! Quel désespoir alors, quels regrets ! Avoir mis dans les biens terrestres son

unique espérance et assister à la disparition de sa fortune, qui se dissipe comme une ombre ! N'avoir rêvé que richesses, considération, jouissances, et trouver à la place la honteuse indigence ou tout au moins une pénible médiocrité ! Désormais l'existence n'est plus qu'une longue chaîne d'ennuis et de dégoûts. Le souvenir des biens passés tourmente autant que l'affliction des maux présents et que l'appréhension de l'avenir...

Mais supposons même une jouissance longue et paisible du bonheur que peut procurer l'or : ne croyons pas qu'elle puisse tenir éloignées du cœur l'inquiétude et l'agitation. Quelque longue qu'on la suppose, elle doit aboutir en fin de compte à un terme fatal où l'adorateur de l'argent se voit arracher impitoyablement tous ses trésors. Ce terme, vous l'avez tous nommé, c'est celui du trépas. *Quid est enim hoc ipsum* DIU, *in quo est aliquid extremum ; quod cum venerit, omnis voluptas præterita pro nihilo est, cum postea nulla futura sit ?* disait Cicéron. Oui, la seule pensée de la mort suffit pour empoisonner toutes les joies de l'avare. Laisser cet or si péniblement amassé, le laisser à des héritiers dissipateurs, à des proches froids et insensibles, le voir peut-être passer aux mains de ceux-là mêmes qui nous ont reproché l'attachement que nous lui portions ! *O mors, quam amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis !* (Eccli. XLI, 1.) Oui, considérez la vie de l'avare, et vous n'y trouverez pas un instant qui soit exempt d'inquiétude !

C. PASSION INSATIABLE. — Et cependant, il veut acquérir encore, il veut acquérir toujours. Sa passion n'est pas moins insatiable qu'elle n'est inquiète. Que prétendez-vous, misérables esclaves des richesses ? Vous voulez, n'est-ce pas, être heureux et jouir ? Pourquoi donc marcher toujours ? Pourquoi poursuivre sans cesse de nouveaux gains ? Pourquoi vouloir ajouter cette maison à votre palais, ce coin de terre à votre jardin ? Pourquoi vouloir étendre toujours de plus en plus le cercle de vos

opérations? Pourquoi n'être jamais contents de l'extension que votre commerce prend à l'étranger? Pourquoi? parce que la passion qui vous maîtrise ne dit jamais: C'est assez, et qu'elle sait toujours trouver de nouveaux prétextes pour justifier ses exigences. Ces prétextes, mes Frères, je vous les ai suffisamment développés en parlant des inquiétudes que cause l'amour immodéré de l'argent. Ne pouvons-nous donc pas, à la vue des caractères particuliers de la passion des richesses, à la vue de cette dégradation de l'homme qui le fait pour ainsi dire descendre jusqu'à l'adoration d'une vile matière, à la vue de cette inquiétude qui le ronge, de cette insatiabilité qui le consume, ne pouvons-nous pas répéter avec raison cette parole de l'Écriture: *Beatus dives qui non speravit in pecunia et thesauris* (Eccli. xxxi, 8)? Mais remarquons que le texte sacré ajoute au même endroit ces mots: *Qui inventus est sine macula.* En effet, cette passion insensée constitue en même temps pour le salut de l'homme un dangereux écueil. C'est ce que vous allez facilement comprendre.

II. — Amour déréglé de l'argent, passion dangereuse.

A. Écueil de la charité. — Une passion est mauvaise en elle-même, quand elle se porte vers un objet défendu par la loi de Dieu. De plus, toute passion est répréhensible, quand elle est portée à l'excès. Enfin, toute passion est dangereuse. Une passion est d'autant plus dangereuse qu'elle nous fait manquer à des obligations plus essentielles et qu'elle nous les fait oublier plus facilement. C'est à ce dernier point que je vais m'arrêter. Ce que nous avons vu dans la première partie, nous rendra plus facile l'intelligence de ces nouvelles considérations.

Le premier précepte de la loi, nous dit Jésus-Christ, est celui de l'amour de Dieu, et il ajoute immédiatement que le second précepte, celui de l'amour du prochain, est semblable au premier. Amour qui nous ordonne d'avoir soin

de la vie, de l'honneur, de tous les besoins de notre prochain ; amour qui nous impose de renoncer à notre superflu pour subvenir aux misères du prochain, de partager même avec lui, quand il est dans l'extrême nécessité, le peu qui nous reste. Ah ! ils le savent bien, ceux pour qui la bienfaisance est une occupation journalière, ce précepte n'a rien de dur et de pénible. Il est la source, au contraire, des plus abondantes bénédictions. Épancher dans le sein des pauvres les richesses de cette terre, remplir à leur égard le rôle de la Providence divine, entendre dans les demeures des pauvres les accents de la joie succéder au morne désespoir : ce sont là d'ineffables jouissances, qu'il faut avoir goûtées soi-même pour savoir les apprécier. Eh bien, mes Frères, n'est-il pas vrai de dire que ces doux plaisirs restent à jamais ignorés de celui dont le cœur étroit renferme en lui-même toutes ses affections pour les concentrer sur des richesses passagères ? Uniquement soucieux d'amasser, comment ces hommes seraient-ils disposés à partager avec leurs frères ce qui ne suffit pas à leur insatiable avidité ? Craignant sans cesse de ne pas avoir assez pour eux-mêmes, comment pourraient-ils se résoudre à faire part aux autres de leurs possessions ? Non, il n'y a pas de charité envers le prochain là où l'amour de l'or a établi son domaine. Encore maintenant, en plein christianisme, il y a des avares impitoyables, il y a des riches insouciants, qui laissent mourir à leur porte Lazare rongé d'ulcères ; il y a des nobles hautains qui jettent sur le pauvre un regard d'indifférence et de mépris. Ah ! qu'ils tremblent, ceux qui, par amour de l'or, négligent le précepte de l'aumône ! Qu'ils tremblent en entendant la sentence dont Jésus-Christ les menace dans l'Évangile : Allez, maudits, au feu éternel, car j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire (Matth. xxv, 41, 42). Ah ! mes Frères, quelle terrible position ! Cependant, il faut bien l'ajouter, ils seraient

heureux encore, ces tristes esclaves de l'argent, si une punition plus terrible ne les attendait. Mais qu'il est glissant, le chemin de l'avarice et de la cupidité ! Refuser d'exercer la charité, c'est le premier écueil où l'on se sent entraîné : chercher à augmenter sa fortune par des voies injustes, c'est un écueil presque inévitable contre lequel la vertu va venir se briser !

B. Écueil de la justice. — Que d'occasions, en effet, où l'homme pour conserver son intégrité a besoin de tout le calme de sa raison, je dirai de toute la froideur de sa volonté ! Occasions délicates où un gain certain se présente, mais où le moyen à employer est interdit par la loi de Dieu et réprouvé par la conscience. Pourtant on est assuré que rien de ce qu'on fera ne paraîtra aux yeux des hommes. Il faut donc prendre une décision, et la prendre sous le regard de Dieu seul. Quelle décision prendra celui qui s'est laissé éblouir par l'éclat des richesses et dont le cœur se porte habituellement vers elles avec une impétuosité irrésistible ? Juge secret entre son intérêt et la vertu, de quel côté fera-t-il pencher la balance ?

Inutile d'insister, mes Frères. Vous comprenez tous le danger qu'il y a de céder à de semblables tentations. Vous le comprenez d'autant mieux que l'injustice publique, avouée, celle qui parvient le plus souvent à échapper au glaive de la loi humaine, cause partout de si épouvantables ravages. Fraudes dans les procès et dans les affaires, falsifications des denrées livrées au commerce, oppression de la veuve et de l'orphelin, diminution injuste du salaire de l'ouvrier, retards coupables dans les paiements : ne sont-ce pas des injustices si fréquentes qu'à peine le monde trouve encore pour elles une parole de blâme et de condamnation ? Ne passent-elles pas souvent pour des finesses et d'ingénieux artifices ? Mais elles ne seront pas réputées telles au tribunal du juge souverain ; et si une pénitence sincère ne vient les expier, ce ne sera pas trop de tous les tourments de l'enfer pour les punir.

C. Écueil de la pénitence. — Je parle de la pénitence, mes Frères ; et c'est ici la vérité la plus pénible que je dois vous annoncer. Puisse-t-elle être aussi la plus salutaire !

Il n'y a point de crime dont l'expiation soit plus difficile que l'injustice. Il n'y a donc point de passion plus dangereuse que celle de l'argent. Lorsqu'on a péché contre une autre vertu, il suffit pour obtenir le pardon d'avoir le repentir du passé et le ferme propos de se corriger à l'avenir. Dans l'injustice il faut de plus réparer le passé, en restituant ce que l'on possède en dépit du droit. Mais pour s'y résoudre il est nécessaire de surmonter bien des obstacles, de triompher de difficultés qui sont souvent énormes. Il s'agit de se séparer d'un objet auquel on a livré son cœur : et pour s'en séparer il faudra diminuer d'autant une fortune péniblement acquise, et, dans bien des cas, compromettre la considération de sa famille avec l'avenir de ses enfants. Il le faut ! La loi divine est inexorable. *Non remittitur peccatum, nisi restituatur ablatum*, comme l'enseigne saint Augustin (Epist. 153, ad Macedonium). Quelle lutte, mes Frères, quelle terrible épreuve ! Combien y font un dernier et triste naufrage ! Combien, parce qu'ils reculent devant cette terrible obligation, meurent après avoir caché dans leur dernière confession le secret de leurs injustices et ajoutent le dernier sacrilège avec celui d'une mauvaise communion à tous les péchés de leur vie ! Ce n'est qu'au jour des suprêmes révélations que nous connaîtrons toutes les âmes qui auront été entraînées au fond des enfers par le poids de leurs injustices. Ah ! si elles avaient sérieusement songé devant Dieu au sort qui les attendait, elles auraient peut-être brisé par un effort généreux ces liens funestes qui les enchaînaient à un vil métal, et assuré à la fois le bonheur de leur vie et celui de leur éternité.

Péroraison. — S'il en est ici qui ont à rompre une coupable alliance avec l'injustice, qu'ils se hâtent de profiter

du temps que Dieu leur laisse. Qu'ils s'estiment heureux de pouvoir faire les restitutions exigées par l'inexorable loi de Dieu. Mais réjouissez-vous surtout, mes Frères, si jusqu'ici jamais l'injustice n'a souillé vos mains. Vous n'avez qu'à vous mettre en garde contre ses séductions. Pour y échapper, ouvrez vos mains à la bienfaisance : laissez-les épancher l'aumône dans le sein de l'indigent. Les douces consolations que vous trouverez dans l'exercice de la charité, rempliront vos cœurs d'un bonheur sans mélange. Vos sentiments s'élèveront en s'épurant. Vous mépriserez cette passion vile de l'or dont l'objet est si bas, cette passion insatiable qui traîne après elle l'inquiétude et le trouble, et, à votre mort, l'Église vous appliquera ce magnifique éloge des Livres saints : *Beatus vir qui inventus est sine macula.* (Paraphrasez cette épître de la messe des Confesseurs.)

AUMONE (1°).

(Prêché à Bruxelles, aux Dames de la Miséricorde, Œuvre de la visite des pauvres à domicile.)

Ignem ardentem exstinguit aqua, et eleemosyna resistit peccatis. (Eccli. III, 33.)

Exorde. — Mes Frères, nous pouvons trouver bien des motifs pour nous engager à la pratique des bonnes œuvres, et surtout de la visite des pauvres ; mais il n'en est jamais de plus efficaces que l'intérêt personnel... Cet intérêt même, nous pouvons le considérer de diverses manières : mais, encore une fois, une des plus frappantes c'est la nécessité où nous sommes de nous éloigner du péché. Et c'est à ce point de vue que nous nous placerons.

I. — Nous devons expier nos péchés commis.

Nous avons tous des péchés à expier, les uns plus, les autres moins. Les uns ont à expier des péchés récents, les autres des péchés qui datent de plus loin. Et parmi ces péchés, il en est que j'ose appeler « des péchés de richesse. » Or, tout péché doit être expié, et c'est pour nous faire expier nos péchés que l'Église impose des temps de pénitence. Cependant, quels sont ceux qui profitent le moins de ces moyens de pénitence fournis par l'Église ? Ce sont précisément les riches. Les riches ne connaissent guère le jeûne ; et, s'il en est parmi eux qui observent les lois de l'abstinence, ils savent si bien l'adoucir, qu'elle n'a plus rien que d'agréable... Comment donc expier toutes ces infractions des lois de l'Église dont on se reconnaît coupable ? Par la charité. Oui, la charité aidera à expier toutes ces infractions. Elle aidera encore à expier :

A. Les péchés d'orgueil. — Avoir voulu dominer au-dessus des autres, avoir voulu éclipser ses rivales ou ses rivaux... Avoir été difficile et dur pour ses domestiques, pour ses inférieurs, pour ses ouvriers... On expie ces péchés en descendant vers le pauvre, en le traitant avec bonté... avec des sentiments chrétiens...

B. Les péchés de sensualité. — Ne s'être rien refusé, avoir cherché toutes les jouissances de la vie... Jouissances de la vue, même coupables ou du moins éminemment dangereuses (spectacles), toutes celles de l'ouïe, de l'odorat, du goût, et souvent hélas ! de plus coupables encore... On les expie en allant voir la misère, en respirant l'odeur infecte des galetas ou de la cave humide, en soignant les petits enfants sales...

C. Les péchés de scandale. — On n'y songe pas quelquefois ; on se contente de dire : « Il me semble que je n'ai pas songé à commettre de péchés au bal, au spectacle, dans les fêtes que j'ai données. » Vous n'avez peut-être pas commis vous-même des actes gravement cou-

pables ; mais n'avez-vous pas donné aux autres mille occasions d'en commettre ? Je dis plus : n'en avez-vous pas fait commettre par vos invitations, par vos toilettes indécentes ?... Or, comment réparer le scandale ? On ne le peut qu'en empêchant le mal et en provoquant au bien. Mais c'est là précisément ce que l'on fait par les visites des pauvres. Que de péchés on empêche ! Que d'actes de vertu on provoque !

II. — **Nous devons nous préserver du péché.**

Cependant il ne suffit pas d'expier le passé : il faut encore se prémunir pour l'avenir. Et ici encore la visite du pauvre à domicile est d'un secours efficace. On y apprend :

A. A SE DÉTACHER DES RICHESSES. — *a)* La vue de la misère porte à la générosité... Une fois que nous commençons à être généreux, nous nous détachons de plus en plus de l'amour des richesses...

b) Notre raison aidée de la grâce de Dieu nous fait voir dans ces visites des pauvres la vanité des richesses : car nous rencontrons là des pauvres qui ont été des riches, des puissants... Ne peut-il pas nous arriver chose semblable ?

B. A SE DÉGOUTER DES OCCASIONS DE PÉCHÉ QUE FOURNIT LA RICHESSE. — Impossible, mes Frères, quand on a de la foi et quand on a du cœur, impossible de contempler assidûment le spectacle des misères humaines et de trouver encore dans les plaisirs du monde d'entraînantes réjouissances. Oui, on tiendra son rang dans le monde, on se conformera à la position que Dieu nous y a faite : mais ce sera pour subir les exigences de son rang et jamais pour les outrer. Comment donner mille francs pour un morceau de cachemire, quand on vient de visiter une pauvre femme couverte de haillons... Comment se plaire à un bal...

C. A SE FAIRE UNE IDÉE EXACTE DU VICE ET DE LA VERTU

— En effet, dans la classe pauvre le vice se montre dans toute sa laideur et la vertu dans toute sa beauté. Dans les classes supérieures, le vice est doré, parfumé ; il devient attrayant... La vertu semble par son austérité faire tache sur le tableau riant du monde. Dans la cabane du pauvre, combien sont belles la piété, la charité, la résignation ! Comment après de tels spectacles se jeter dans le désordre ?

Péroraison. — *Conclude eleemosynam in corde pauperis, et haec pro te exorabit ab omni malo* (Eccli. xxix, 15). N'oublions pas cette dernière manière de nous préserver du péché : avoir pour nous la prière du pauvre...

AUMONE (2°).

(Prêché aux membres de la Conférence de Saint-Vincent de Paul.)

Fili, eleemosynam pauperis ne defraudes, et oculos tuos ne transvertas a paupere. (Eccli. iv, 1.)

Exorde. — Mes Frères, quoique le sentiment de la charité soit au fond de nos cœurs et que personne d'entre nous ne doute de l'obligation où nous sommes de faire l'aumône, il est bon de nous remettre quelquefois devant les yeux *les motifs* que nous avons d'exercer la charité, — et surtout *les règles* que nous devons suivre afin que notre charité soit vraiment conforme aux desseins de Dieu. Si nous parlons spécialement de l'aumône, nous prenons évidemment ce mot dans son acception la plus large, comprenant également sous cette appellation toutes les œuvres de miséricorde, tant spirituelle que corporelle.

I. — Motifs de faire l'aumône.

Les motifs que nous avons de faire l'aumône se rattachent à deux chefs : l'obligation et les avantages.

B. Obligation. — Cette obligation nous vient tant de la loi naturelle que de la loi positive.

a) Oui, de la loi naturelle ! Nous oublions trop souvent que nous sommes obligés de secourir notre semblable précisément parce qu'il est notre semblable. C'est Dieu qui a déterminé dans sa providence et dans sa sagesse les diverses positions où les hommes se trouvent placés sur cette terre : il a réparti de telle manière les dons de sa libéralité, que nul d'entre nous ne peut se suffire par lui seul et que tous ont besoin les uns des autres. Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fît, est donc un précepte de la loi de nature.

b) Mais ce précepte se trouve déterminé par celui de la loi positive... *Non deerunt pauperes in terra habitationis tuæ : idcirco ego præcipio tibi ut aperias manum tuam fratri tuo egeno et pauperi* (Deut. xv, 11). *Propter mandatum assume pauperem*, dit le Sage, *et propter inopiam ejus ne dimittas eum vacuum* (Eccli. xxix, 12). Et dans le Nouveau Testament ne voyons-nous pas Jésus-Christ nous enseigner qu'au jour du jugement il rejettera loin de lui ceux qui n'auront pas fait l'aumône ? *Recedite a me, maledicti, in ignem æternum... Esurivi enim, et non dedistis mihi manducare* (Matth. xxv, 41, 42).

Et, en effet, il est clair d'après l'apôtre saint Jean que dans certaines circonstances le refus de l'aumône constitue un péché mortel. *Qui habuerit substantiam hujus mundi*, dit-il, *et viderit fratrem suum necessitatem habere, et clauserit viscera sua ab eo : quomodo charitas Dei manet in eo ?* (1 Jo. III, 17.) Et saint Jacques, voulant montrer que la foi sans les œuvres ne suffit pas pour le salut, prend précisément pour exemple les œuvres de charité... Vous le voyez, mes Frères : n'eussions-nous point d'autres motifs que le précepte, nous devrions faire l'aumône.

B. Avantages. — Mais à côté du précepte Dieu a mis les avantages...

Lorsqu'il s'agit de parler des avantages de l'aumône,

nous n'avons qu'un embarras : celui d'en donner une énumération suffisamment complète... Aucune vertu ne reçoit dans les Livres saints des éloges aussi nombreux que la vertu de miséricorde. On peut dire que l'aumône est présentée dans l'Écriture comme un moyen permanent et universel de parvenir au salut ; c'est-à-dire, que dans toutes les situations l'aumône obtient les grâces les plus abondantes pour parvenir à la béatitude.

Nous énumérerons quelques-unes de ces grâces, en nous appuyant uniquement sur les témoignages de l'Écriture.

a) Grâces de préservation. *Ignem ardentem exstinguit aqua, et eleemosyna resistit peccatis* (Eccli. III, 33).

b) Grâces de miséricorde et de conversion. *Eleemosyna ab omni peccato et a morte liberat, et non patietur animam ire in tenebras* (Tob. IV, 11).

c) Grâces de persévérance et de progrès dans la vertu. *Quoniam eleemosyna a morte liberat, et ipsa est quæ purgat peccata et facit invenire misericordiam et vitam æternam... Quando orabas cum lacrimis et sepeliebas mortuos... ego obtuli orationem tuam Domino ; et quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te* (Ibid. XII, 9, 12, 13).

d) Grâces temporelles. *Date, et dabitur vobis : mensuram bonam et confertam et coagitatam et supereffluentem dabunt in sinum vestrum. Eadem quippe mensura qua mensi fueritis, remetietur vobis* (Luc. VI, 38).

e) Bonne mort. *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem : in die mala liberabit eum Dominus* (Ps. XL, 2).

II. — Règles à suivre dans la pratique de l'aumône.

A. Régler l'étendue de nos aumônes sur ce que nous connaissons du dessein de Dieu.

a) Dessein général de Dieu : sa gloire à procurer, par notre obéissance au précepte de l'aumône... Exemple des premiers chrétiens. *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem* (Jo. XIII, 35).

b) Dessein spécial : ce que Dieu attend de chacun de nous.

Preuves de ce dessein : raison... histoire... expérience personnelle... conscience.

B. Consulter nos aptitudes... notre position... les inspirations de la grâce...

C. Circa eleemosynam, dit Innocent III, *De eleemosyna*, cap. 5, *quatuor diligenter attendas, videlicet :*

Causam, — ut fiat ex caritate.

Finem, — ut fiat propter beatitudinem.

Modum, — ut fiat ex hilaritate (avec joie). *Hilaritas vultus, sermonis...*

Ordinem, — ut fiat secundum regulam. Regula necessitatis, regula meriti, regula utilitatis animarum...

Péroraison. — En nous imposant l'aumône, Dieu a en vue autant notre bonheur, même temporel, que celui des autres.

BIENFAISANCE.

PARABOLES DU GRAIN DE SÉNEVÉ ET DU LEVAIN UTILISÉES POUR UN SERMON DE CHARITÉ.

(Évangile du 6e dimanche après l'Épiphanie, Matth. XIII, 31-35.)

Simile est regnum cœlorum grano sinapis.

(Matth. XIII, 31.)

Exorde. — Quel est, mes Frères, ce royaume des cieux dont il est fait mention dans cette parabole de Notre-Seigneur ? Les saints Pères l'entendent soit de l'Église, soit de la parole de Dieu, soit de la loi de Jésus-Christ : et toutes ces interprétations sont également justes et utiles. Mais comme Notre-Seigneur n'a point prétendu exclure d'autres interprétations également naturelles et utiles, j'ai cru pouvoir avec quelques pieux auteurs appliquer cette parabole à un des caractères distinctifs de l'Église, à un

des plus beaux fruits que produise la parole de Dieu, à la pratique du plus important précepte de la loi de Dieu : *à la bienfaisance chrétienne.*

Oui, la bienfaisance est ce grain de sénevé ; elle est aussi ce levain mystérieux qui échauffe et soulève toute la pâte. Sans elle tout reste froid ; par elle tout dans cette triste vie reçoit de la chaleur. Mais comme cette manifestation de la charité est si belle, mes Frères, toutes les religions, toutes les sectes chrétiennes ont prétendu se l'approprier. Le rationalisme même et l'indifférence ont vu qu'ils ne pourraient se faire recevoir des hommes sans avoir au moins l'apparence de la bienfaisante charité : voilà pourquoi ils ont inventé la philanthropie. Il importe donc de connaître *la véritable bienfaisance*, de pénétrer *sa nature* et *ses qualités*, afin de ne pas nous laisser séduire par de faux dehors, et aussi afin de pratiquer nous-mêmes cette vertu telle que le divin Maître l'exige de nous. Je dirai plus : efforçons-nous de parvenir même à sa manifestation la plus sublime et la plus héroïque.

I. — Nature de la bienfaisance.

A. Définition. — Demandons-nous d'abord, mes Frères, ce que l'on entend proprement par la bienfaisance, par la bienfaisance *chrétienne* surtout. Oh ! le mot nous l'indique déjà lui-même : *faire le bien !* Faire le bien, non seulement pour nous, non seulement en nous-mêmes, seuls, isolés ; mais le faire aux autres, le faire pour les autres.

Si je veux avoir une idée de cette bienfaisance, je n'ai qu'à remonter à l'origine des choses, à contempler Dieu dans son repos immuable, dans sa félicité infinie. Ce grand Dieu se suffisait à lui-même : l'amour ineffable des trois Personnes divines devait pendant toute l'éternité leur assurer le bonheur dans toute sa plénitude. Eh bien, ce grand Dieu, si je puis m'exprimer ainsi, ce grand Dieu n'a pas voulu jouir seul de cette suprême félicité : il a voulu

communiquer à des êtres finis une part de cet apanage divin ; et il a tiré la créature du néant, *pour que la créature pût être heureuse*. Par un mystère de puissance, de sagesse et de bonté, il a réalisé dans le temps, hors de sa propre substance, les idées éternelles, inséparables de son essence divine : il a créé le monde, le monde matériel, le monde sensible, enfin le monde de l'intelligence. Il a fait l'ange, il a fait l'homme, et tout le reste de la création a été un don magnifique octroyé à l'homme par son créateur. Voilà Dieu bienfaisant : Dieu communiquant l'existence, le sentiment, la vie, le bonheur ! Est-ce tout ? Non. Dieu veut communiquer davantage. Entre le créateur et la créature il y a un abîme. La créature est l'esclave, Dieu est souverain ; la créature est impuissante à concevoir l'essence infinie ; elle est mortelle et périssable. Et voilà Dieu qui se rapproche de la créature, qui lui communique des dons au-dessus de tous les dons : la grâce sanctifiante par laquelle l'homme de serviteur et d'esclave devient enfant adoptif de son créateur, *la grâce sanctifiante* par laquelle il devient capable de voir Dieu face à face et de jouir de lui dans un embrassement ineffable. Il lui accorde enfin *l'immortalité*.

Voilà, mes Frères, la bienfaisance de Dieu ; elle peut suffire pour nous faire comprendre toute la sublimité de cette vertu, de ce reflet de la divinité. C'est la communication du bien ; c'est communiquer ce qu'on possède pour suppléer à ce qui manque à autrui, pour compléter, pour ennoblir ce qu'il possède déjà. — Et comme, d'après ce que nous venons de voir, l'homme possède deux sortes de biens : les biens naturels et les biens surnaturels, il s'ensuit que la bienfaisance communique également ces deux espèces de biens. C'est ce que la doctrine de l'Église nous montre dans la pratique, en distinguant les œuvres de miséricorde corporelle et les œuvres de miséricorde spirituelle : les unes regardent plus spécialement le corps, les autres l'âme. Les premières ont rapport au temps, les autres à l'éternité.

B. ORIGINE. — *a) Communauté de nature.* — Mais, je m'aperçois, mes Frères, qu'en vous montrant Dieu comme le premier modèle et le suprême auteur de la bienfaisance, je ne vous montre pas comment vous-mêmes vous êtes obligés de pratiquer cette vertu, comment vous êtes tenus à faire du bien à vos semblables. Je pourrais me contenter de vous dire que c'est là un des instincts les plus intimes de notre nature ; que l'homme se sent porté par sa constitution même à aimer son semblable et à lui communiquer ses propres biens. Je pourrais ajouter que Dieu a tellement disposé toutes choses dans l'univers que cette communication est nécessaire à sa conservation et à son bonheur. Ces idées sont justes ; elles ont été admises dans tous les temps, et la philanthropie purement humanitaire, comme elle se nomme, les a admises comme base de son code. Cette philanthropie, par l'organe de quelques-uns de ses adeptes, a dit : Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît. — Fais aux autres, ce que tu souhaiterais pour toi-même !

Mais pourquoi ne me contenté-je pas de ce premier motif de nous livrer à la bienfaisance ? C'est parce que ce motif est insuffisant et impuissant. Oh ! oui, il est bien insuffisant et bien près de dégénérer en un principe de froid égoïsme. Car si l'on se fondait seulement sur la sympathie naturelle qu'un homme sent pour un autre, ne s'ensuivrait-il pas que notre bienfaisance, se restreignant de jour en jour davantage, finirait par se renfermer dans le cercle étroit de notre famille et de nos amis ? Ne trouverions-nous pas mille prétextes pour nous en dispenser ? Si les autres ont manqué envers nous aux maximes que la philanthropie préconise, ne nous croirons-nous pas en droit de leur refuser, à notre tour, notre aide et notre appui ? Si nous ne devons aux autres que ce que nous désirons à nous-mêmes, si nous ne devons leur éviter que ce que nous redoutons pour nous-mêmes, quelle inconstance, quelle bizarrerie, ne rencontrera-t-on pas dans

l'exercice de notre charité ? Ah ! que la philanthropie se contente d'un motif qui flatte son orgueil, sans imposer l'abnégation et le sacrifice ! A nous chrétiens, de puiser la charité à une source plus sublime, d'apprendre à exercer la bienfaisance en contemplant un modèle plus parfait, en voyant le législateur lui-même pratiquer sa loi ! *(Insérer comment l'antiquité avait pratiqué cette loi.)*

b) Loi et exemple de Jésus-Christ.

Non, mes Frères, la charité est une fleur qui ne s'épanouit pas dans le jardin de la philanthropie purement naturelle. Elle y montre à peine un calice imparfait penché vers la terre et décoloré. Pour la voir dans toute sa splendeur, il faut la chercher sur le Calvaire. Le voilà, pendu au gibet infâme, celui qui a passé en faisant le bien ! Demandez à Jésus-Christ pourquoi vous devez faire le bien à votre tour. Et comment pouvez-vous douter de sa réponse, quand vous voyez votre Dieu s'incarner par amour pour vous, travailler par amour pour vous ? Son exemple doit donc suffire pour vous animer.

Ne sentez-vous pas en vous-mêmes le désir de ressembler à l'auteur de tout bien ? Ne voulez-vous pas tous être parfaits ? Et quand le serez-vous davantage que lorsque vous marcherez sur les traces de votre Dieu ? Traces bénies, traces glorieuses ! *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis, ita ut vos faciatis* (Jo. XIII, 15). Oui, Jésus est venu en ce monde pour nous apprendre le chemin du bonheur, et ce chemin, il l'a parsemé de bienfaits... Et afin que nous ne nons méprenions pas, il a joint le précepte à l'exemple : *Benefacite his qui oderunt vos* (Matth. v, 44). Et l'Évangile est rempli de ses leçons de bienfaisance. C'est là, mes Frères, que l'Église a puisé : c'est dans les exemples et les ordres de Jésus qu'elle a trouvé la règle de sa bienfaisance et de celle de ses enfants. Si donc nous voulons que notre bienfaisance se distingue de la froide philanthropie, nous devons également demander à Jésus et à son Église jusqu'où doit aller

la communication que nous ferons aux autres de nos biens. — C'est ce qu'il nous reste à considérer.

II. — Qualités de la bienfaisance.

A. Universalité. — *a) Manière d'agir de Dieu.* — D'abord, mes Frères, quand, me retraçant l'histoire de l'humanité, je trouve Dieu épanchant à tous les âges, dans tous les temps, sur tous les peuples les dons de sa bonté ; quand, méditant d'une façon plus spéciale la vie du divin Sauveur, je ne trouve, pour ainsi dire, aucun de ses pas qui ne soit marqué par un bienfait ; quand je le vois également bon, également miséricordieux pour tous les hommes, prodiguant ses dons aux ignorants, aux faibles, aux pécheurs et donnant sa vie pour ses ennemis, je me sens frappé de cette universalité, de cette constance avec laquelle Dieu multiplie ses bienfaits. Parlant de son Père céleste, Jésus-Christ avait dit : « Il fait tomber la pluie du ciel en faveur du juste et de l'injuste ; il fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants. » Lui-même allant plus loin en quelque sorte, avait dit sous une figure hardie : « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. » Indiquant la constance de son amour, il a promis à ses apôtres d'être avec eux jusqu'à la consommation des siècles.

b) Manière d'agir de l'Église. — Voilà, mes Frères, l'étendue de la bienfaisance divine ; elle n'est limitée ni par le temps, ni par l'espace. Elle embrasse tout dans son sein. Voilà aussi la mesure de la bienfaisance de l'Église. Y eut-il une seule époque de son existence où elle omit de faire le bien à tous les hommes ? Depuis le moment où les fidèles apportaient leurs possessions aux pieds des apôtres jusqu'à nos jours, où nous voyons les missionnaires s'élancer vers les plages les plus reculées, et la Sœur de charité s'asseoir au chevet du mourant dans nos hôpitaux et à côté du blessé sur le champ de bataille, y a-t-il une misère qu'elle n'ait tâché de soulager, une plaie qu'elle ne se soit efforcée de guérir ?

c) Manière d'agir des fidèles. — Et vous, fidèles, n'imiterez-vous pas l'Église votre mère ? Iriez-vous restreindre dans un cercle étroit l'influence de vos bienfaits ? Vous contenteriez-vous d'une aumône rare et parcimonieuse ? Quand un empereur païen croyait avoir perdu la journée où il n'avait pas accordé quelque faveur, vous chrétiens, passerez-vous de longues journées, des mois peut-être, sans songer aux misères de vos semblables ? Ah ! ce serait bien mal connaître vos obligations, telles que vous les voyez dépeintes dans la conduite même du divin législateur.

Ne pensez pas pourtant que pour marcher sur ses traces, il vous suffise de multiplier le nombre de vos dons ; non ! votre bienfaisance doit avoir un autre caractère. Comme celle du Sauveur, comme celle de l'Église, il faut qu'elle produise des fruits non seulement pour le temps, mais encore pour l'éternité... Il faut aussi qu'elle participe à un caractère distinctif des œuvres de Dieu : la fécondité.

B. Fécondité. — Oh ! qu'ils se trompent, ces chrétiens qui croient avoir tout fait, quand ils ont par un secours matériel soulagé la détresse de quelque indigent, préservé de la ruine une famille déchue, doté une jeune fille indigente, lorsqu'ils se sont fait inscrire parmi les protecteurs de quelque œuvre philanthropique. Que dis-je ? quand ils ont assisté à une réunion de plaisir, dont la recette est annoncée comme devant être consacrée à la distribution de secours aux pauvres. Loin de moi de blâmer ces institutions, à moins que l'enfer ne s'en empare pour la ruine de l'âme des pauvres eux-mêmes ; mais je croirais manquer à mon ministère, en laissant croire à mes auditeurs que cette bienfaisance matérielle satisfait aux vœux de l'Église et à la mission de la vraie charité. — O les âmes, les âmes ! Que de fois on oublie les âmes ! On s'apitoie sur la misère du corps ; on le nourrit, on le vêtit. On s'efforce d'adoucir les infirmités de la vieillesse, et on ne songe pas à cette âme immortelle dont les misères

s'étendent au delà de la tombe, et qui peut-être au moment même où l'on soulage les peines du corps, est affligée d'infirmités mille fois plus terribles. Dites, mes Frères : n'est-ce pas une charité stérile, celle qui ne s'attache qu'à un objet périssable et néglige l'éternité ? Celle qui tenant en main un des plus puissants moyens de rendre cette éternité bienheureuse, adoucit les peines du temps sans s'inquiéter des mystérieuses menaces d'un avenir qui n'aura point de fin ? Ah ! Jésus-Christ n'est pas venu seulement pour guérir le corps. Il ne s'est point contenté de faire entendre les sourds et marcher les paralytiques... Il a... Ah ! la mission de la charité chrétienne n'est pas différente de celle du divin fondateur.

C. Esprit de sacrifice. — Cette mission est épineuse, je l'avoue : elle suppose chez celui qui l'accomplit une foi bien vive, une charité bien intelligente et bien active, une profonde connaissance du cœur humain. Mais ce qu'elle requiert avant tout, c'est le désintéressement, la générosité, l'*esprit de sacrifice*. Voilà, mes Frères, voilà la marque distinctive de la bienfaisance chrétienne.

Il n'est pas difficile à celui qui est gorgé d'or et de plaisirs de laisser, d'une main dédaigneuse, tomber une obole dans la main du pauvre ; il n'est pas même difficile d'établir quelque institution magnifique à laquelle on attache son souvenir et son nom. Il est moins difficile encore de laisser aux pauvres au moment de la mort, les biens qu'on ne peut pas emporter dans la tombe ! Mais se sacrifier soi-même, faire du bien aux pauvres en renonçant à ses propres avantages : voilà ce qui distingue le chrétien bienfaisant du philanthrope selon le monde. Qu'ils viennent, ces apôtres de la philanthropie orgueilleuse du siècle : qu'ils viennent nous montrer leurs œuvres, les œuvres qui leur ont coûté... Qu'ils nous montrent leurs Sœurs de charité et leurs Frères de Saint-Jean de Dieu ! Qu'ils viennent surtout nous montrer des adeptes, s'ils en ont, qui se soient voués à la guérison des aliénés ; qui aient

consacré leur vie à ramener à l'honneur les malheureuses victimes du désordre... Ah ! c'est trop souvent à nous de retirer de la boue les tristes victimes de la soi-disant philanthropie elle-même !... Vous voyez, mes Frères, combien est pur l'éclat de la bienfaisance chrétienne. A cette bienfaisance que nous pouvons appeler céleste, qui aime le prochain non seulement en paroles, mais en œuvres et en toute vérité selon la parole de saint Jean : *Non diligamus verbo neque lingua, sed opere et veritate* (1 Jo. III, 18), à cette bienfaisance toute céleste, nous sommes tous appelés à participer.

Péroraison. — Mais dira quelqu'un, cette charité, cette bienfaisance, est-elle possible à tous ? Un chrétien accablé des soucis de ses affaires peut-il l'exercer avec cette universalité, cette fécondité, ce désintéressement dont vous venez de parler ? Oui ! — Par quel moyen ? — Par l'*association*. L'association supplée à ce qui manque chez l'individu... Soyez donc tous membres de quelque association de bienfaisance vraiment chrétienne... Que si cela vous est personnellement impossible, ayez soin de concourir par vos dons et vos prières à faire fleurir ces associations... Autant l'aumône donnée à la philanthropie, quand même elle s'unit à d'autres aumônes, est insuffisante, parce que toute philanthropie purement humaine reste nécessairement au-dessous du but de la vraie bienfaisance, la seule qui répond aux vues du Créateur, autant l'aumône donnée aux œuvres de la charité chrétienne est méritoire.

Et en particulier, je vous recommande cette œuvre qui aujourd'hui fait appel...

BLASPHÈME.

Cogitaverunt, et locuti sunt nequitiam : iniquitatem in excelso locuti sunt. (Ps. LXXII, 8.)

Exorde. — Le prophète royal, dans ce psaume admirable où il retrace avec tant de vigueur les douleurs et les inquiétudes du juste persécuté et l'arrogance des ennemis qui l'accablent, montre ces derniers : *Tenuit eos superbia, operti sunt iniquitate et impietate sua. Prodiit quasi ex adipe iniquitas eorum ; transierunt in affectum cordis.* Puis vient le texte que j'ai cité d'abord : *Cogitaverunt*... Ce dernier trait, mes Frères, cette iniquité qui se dresse contre Dieu, c'est le blasphème. C'est de lui que je veux vous entretenir...

I. — Malice du péché du blasphème.

Le crime de lèse-majesté a été regardé toujours chez tous les peuples comme le plus grand de tous... Il porte, pour ainsi dire, sa condamnation avec lui... Si tout péché est en quelque sorte un crime de lèse-majesté divine, j'ose dire qu'il n'en est point de plus injurieux à l'Être souverain que le blasphème.

A. C'EST UNE ATTAQUE DIRECTE CONTRE DIEU. — Dieu, mes Frères, nous a placés dans ce monde pour le servir, et nous a donné les créatures pour qu'elles nous aident à parvenir à cette fin : abuser des créatures, c'est méconnaître la Providence de Dieu... C'est se rendre coupable, parfois gravement... Cette même Providence nous entoure de créatures semblables à nous : leur faire du mal, c'est attaquer Dieu dans ses images. Parmi les hommes, il y en a qui sont revêtus de l'autorité. Jésus-Christ dit d'eux : *Qui vos spernit, me spernit* (Luc. x, 16). Il y en a en qui Dieu se plaît à habiter d'une façon particulière : ce sont les justes. Les persécuter, c'est blesser Dieu à la prunelle

de l'œil... Non content de se manifester dans les créatures, le Fils de Dieu a pris notre humanité : les Juifs l'ont poursuivi et mis à mort ; et cependant il semble lui-même en quelque sorte affaiblir leur crime. *Pater, dimitte illis ; nesciunt enim quid faciunt* (Luc. XXIII, 34). Et saint Paul : *Si enim cognovissent, nunquam Dominum gloriæ crucifixissent* (1 Cor. II, 8). Mais le blasphémateur volontaire, que fait-il ? Il attaque Dieu directement, dans ses perfections infinies et dans sa divinité même ! Comment ? Non pas en l'oubliant, en tâchant d'éluder ses lois, mais directement, je le répète, dans ses perfections infinies, en voulant pour ainsi dire le détruire... Pendant que les anges... la création inanimée tout entière, le soleil... le blasphémateur se dresse contre Dieu... Oui, l'Écriture a raison de le dire : *Tenuit eos superbia...* Le blasphémateur veut détruire Dieu : il nie ses perfections... il va jusqu'à lui souhaiter la mort... la damnation éternelle...

B. Sans profit pour le pécheur. — Encore s'il retirait quelque profit de cette insulte sacrilège. Mais non ! rien... L'injustice peut enrichir... L'impureté et l'intempérance ont des attraits, bien que grossiers... La paresse délivre momentanément de la fatigue... Mais le blasphème ? Un poète montre les noirs habitants des déserts de l'Afrique, lançant vers le soleil d'impuissantes imprécations et l'astre radieux continuant toujours sa marche... Combien sont plus insensés ceux qui blasphèment sa majesté divine ! Insensés, vous voulez détruire Dieu : et par quoi le remplacerez-vous ? Mais non ! les traits que vous dirigez contre lui, retomberont en foudres vengeresses sur vos têtes coupables...

C. Faite pour attirer les plus terribles chatiments. — Vous attaquez votre *créateur :* et c'est lui qui doit soutenir votre existence pendant toute l'éternité. Quelle existence pourrez-vous attendre de celui que vous ne craignez pas d'insulter si indignement ? Il est votre *bienfaiteur :* qu'avez-vous à attendre de lui après cet excès d'ingratitude ?

Il est votre *juge :* quelle sera sa sentence, lorsque vous paraîtrez devant son tribunal ? S'il est horrible pour tout pécheur de tomber entre les mains du Dieu vivant, au témoignage de saint Paul (Hebr. x, 31), que sera-ce de ceux qui le blasphèment ?

Aussi voyez les châtiments dont Dieu punit le blasphème : l'impie Balthasar, roi de Babylone, profane en blasphémant les vases sacrés, et une main miraculeuse... Sennachérib, roi d'Assyrie, ose insulter la puissance du Dieu d'Israël... Saint Louis, roi de France, faisait percer d'un fer rougi au feu la langue des blasphémateurs...

Conclusion. — Je crois en entendre parmi vous, mes Frères, qui, pénétrés d'horreur pour le blasphème, s'écrient : « Comment est-il possible de commettre un tel forfait ? Ah ! jamais je ne me rendrai coupable d'un tel attentat à la majesté divine ! » Soyez heureux de ce que Dieu vous a choisis pour réparer par vos hommages son honneur outragé... Mais d'autres gardent un morne silence. C'est à peine s'ils osent murmurer : « Mon père, je ne savais pas que ce fût un si grand mal. Funeste habitude, comment vous ai-je contractée ? » Comment vous l'avez contractée ? Passez avec moi en revue les causes de ce désordre, et, je l'espère, vous verrez en même temps comment vous pourrez vous en préserver à l'avenir. Dieu fera le reste.

II. — Causes du péché de blasphème.

A. L'impiété. — Comme ce crime est un péché de pure malice, quand il est volontaire et délibéré, c'est l'impiété qui en est la cause première. Oui, mes Frères, il en est qui poussent si loin la rage de l'impiété, qu'ils maudissent celui qui leur a donné l'être... Il en est qui par haine contre lui attaquent ces perfections : tel l'ange déchu... Et le blasphème dont je parle ici, ce n'est pas seulement le blasphème grossier : c'est surtout le blasphème raisonné, le blasphème tel qu'il s'étale dans les journaux et dans les revues...

Mais vous vous dites : « Jamais nous ne nous sommes souillés de pareils crimes. » Je vous crois, mes Frères. Mais ne vous est-il jamais arrivé dans vos peines et vos contrariétés d'attaquer la providence de Dieu ? N'avez-vous pas, en voyant votre ennemi coupable mais triomphant, calomnié la justice du souverain juge ? Ah ! si la foi était vive en vous, si vous compreniez ce qu'a de saint et de terrible cette majesté infinie, oseriez-vous jamais... Mais je laisse ces blasphèmes que l'on pourrait appeler froids et prémédités : j'en viens à vous qui de temps en temps laissez échapper de vos lèvres ces paroles que le Ciel entend avec horreur...

B. La colère. — C'est la colère qui vous les fait proférer. Dans le calme de la raison, vous auriez horreur de ces excès ; mais quand la passion vous emporte... Malheureux, que faites-vous ? Quoi ! vos semblables vous outragent, et pour vous en venger, vous poursuivez le Ciel de vos imprécations ! Et quel est le résultat de votre tentative insensée ? Pour punir votre ennemi, vous attirez sur vous-mêmes les châtiments divins. Ah ! dit saint Bernard, celui qui blasphème est comme un homme qui, voyant son adversaire sur un rocher escarpé, assouvirait sa rage en allant briser sa tête contre la base de ce rocher. *Vere offendit in lapidem qui murmurat et blasphemat, seipsum collidens, non eum in quem furibundus impingit* (Serm. 12 in Ps. *Qui habitat).* Ah ! la colère n'eût-elle que ce seul effet, fuyez, fuyez cette aveugle passion. *In patientia vestra possidebitis animas vestras* (Luc. xxi, 19). Mais avant tout, si vous voulez que jamais le blasphème ne vous échappe, ne permettez pas qu'il sorte une première fois de votre bouche...

C. La fanfaronnade. — Et pourtant une fanfaronnade inconcevable, je ne sais quelle affectation de liberté et d'indépendance conduisent parfois à la triste habitude du blasphème. Le croirait-on ? on trouve le blasphème dans la bouche des enfants. *Ex ore infantium et lactentium per-*

fecisti laudem, dit l'Écriture (Ps. VIII, 3) ; et cette bouche où devrait reposer le sourire candide de l'innocence, s'ouvre déjà au blasphème ! Ah ! si toujours il fait mal au cœur chrétien d'entendre de ces paroles, elles percent l'âme comme des poignards, lorsqu'elles sortent de la bouche des enfants... Et à l'entrée de l'adolescence, combien n'y en a-t-il pas qui souillent leur langue par le blasphème ? Cette langue où Jésus-Christ vient de se reposer pour la première fois ! Pourquoi ? Je n'en sais rien ; mais le démon qui leur prête ces accents, le sait bien. Il sait bien qu'un jeune blasphémateur deviendra bientôt un affreux libertin et finira, si Dieu ne l'arrête point, par se précipiter dans le gouffre de l'irréligion. Jeunes gens, prenez donc garde ! Employez à le bénir la voix que Dieu vous a donnée. Ne croyez pas que des paroles grossières ajoutent quelque chose à l'énergie d'un discours. Que votre volonté ferme et sage paraisse dans votre langage, et il n'aura pas besoin de formules que les plus vulgaires bienséances excluent d'une honnête société... Mais je me trompe, mes Frères : on en vient parfois de nos jours à tolérer dans un salon parmi des chrétiens ce qui faisait jadis, le dirai-je, le langage spécial des asiles de la débauche... Il est des officiers qui croiraient manquer de courage, si au récit de leurs faits d'armes ils ne mêlaient... Il est des marins qui, pour ne pas faiblir au milieu de la tempête, ne trouvent rien de mieux que d'insulter Dieu... Pour dominer les animaux, on blasphème celui qui a tout créé...

Péroraison. — Quel remède opposer à un pareil dévergondage ? Je l'avoue, quand l'habitude du blasphème est invétérée, il faut une volonté bien décidée pour en triompher. L'expérience nous l'apprend. Mais avec la grâce de Dieu tout est possible. Réfléchissons souvent à la malice de ce péché... Évitons la colère... Réveillons les principes de foi... Allons au sacré tribunal consulter le médecin des âmes...

Que ceux chez qui l'habitude ne fait que de commencer, veillent sur eux-mêmes...

Et maintenant, pardon, pieux chrétiens. dont j'ai pendant si longtemps excité l'horreur et le dégoût, en parlant d'un vice que vous ne connaîtrez heureusement jamais ! Offrez, je vous prie, la peine même que je vous ai fait endurer, offrez-la à Dieu pour ceux qui, présents ici, ont besoin du secours de la grâce pour se corrlger de la déplorable habitude de blasphémer... Vous tous dont les lèvres sont pures, répétez à la louange du nom adorable de notre Dieu le cantique de bénédiction et de pieuse réparation que chantaient dans la fournaise ardente les trois enfants de Babylone : *Benedicite, omnia opera Domini, Domino...* Oui, soyez béni à jamais, mon Dieu ! Béni par ceux qui m'écoutent, béni par moi-même, ici et toujours, et dans les siècles des siècles !

CANEVAS D'UN SERMON SUR LE MÊME SUJET

AD PLEBEM.

Non assumes nomen Domini Dei tui in vanum.

(Exod. xx, 7.)

Exorde. — Dans le décalogue, après avoir dit comment nous devons l'honorer par notre cœur (premier commandement), Dieu nous montre comment nous devons l'honorer par nos paroles... Que défend ce second commandement ? Il défend tout manque de respect dont on peut se rendre coupable envers le nom de Dieu... De tous ces manques de respect, le plus horrible est le blasphème.

I. — *Comment pèche-t-on par blasphème ?* On peut commettre ce péché de cœur ou de bouche...

a) En murmurant contre Dieu, comme lorsqu'on le traite d'injuste... Il en est qui ne regardent pas ces accusations comme des péchés de blasphème : ils se trompent...

b) En prononçant des mots qui sont injurieux pour Dieu... en faisant des imprécations, comme lorsqu'on dit : Je souhaite que Dieu me damne ou damne tel autre... On va jusqu'à dire à Dieu lui-même, ô horreur ! que l'on souhaite qu'il soit maudit.

« Mais je n'avais pas cette intention en prononçant ces paroles, » dira quelqu'un. — C'est possible ; mais même dans ce dernier cas, vous avez péché par scandale...

On peut aussi pécher réellement, lorsqu'on prononce volontairement des paroles qu'on croit être des blasphèmes, alors qu'elles ne le sont pas. Cela s'appelle pécher par fausse conscience... Dans le doute, consulter le confesseur...

II. — *En quoi consiste la folie du péché de blasphème ?*

a) Par ce péché on insulte Dieu sans aucun profit pour soi. Que gagne-t-on par un blasphème ? Dans les autres péchés, l'ivrognerie, l'injustice...

b) Par ce péché on attire sur soi les châtiments les plus terribles de la divine justice. Que fait le blasphémateur ? Suspendu sur un abîme de feu par la main toute puissante de Dieu, il s'amuse à irriter ce Dieu. Et Dieu laisserait ce crime impuni ? Voyez l'exemple de Sennachérib...

Péroraison. — « Quels moyens employer pour me défaire de cette détestable habitude ? » — Fuyez les occasions qui vous portent d'ordinaire à blasphémer : l'ivresse, la colère... Sachez garder le silence lorsqu'on vous fâche... Habituez-vous à dire : « Que votre nom soit sanctifié, » ou une autre formule de louange pour Dieu, chaque fois que vous entendez blasphémer. Examinez- vous tous les soirs pour voir s'il ne vous est pas arrivé de dire des blasphèmes. — « Mais j'ai besoin de quelques mots ronflants. » Vous en trouverez facilement de bien ronflants et qui ne sont pas des blasphèmes...

BONHEUR VÉRITABLE.

TRANSFIGURATION.

(Évangile du 2e dimanche du Carême, Matth. xvii, 1-10.)

Domine, bonum est nos hic esse. (Matth. xvii, 4.)

Exorde. — Il est bien rare, mes Frères, d'entendre au milieu de nous dans les conversations des hommes du monde cette parole que saint Pierre prononça au Thabor. Et lors même qu'on la prononce, lors même que dans une circonstance particulière on semble avoir atteint le but de ses désirs, cette parole ne sera jamais exempte de regret ou de crainte. Cette parole, en effet, est l'expression du bonheur, et qu'y a-t-il de plus rare en ce monde que ce bonheur que chacun poursuit et que personne n'ose se flatter d'avoir atteint ? Mais, comment cela se fait-il ? Ne sommes-nous pas créés pour le bonheur ? Dieu a-t-il pu, en nous tirant du néant, avoir une autre fin pour nous que celle de nous rendre heureux ? Et si nous ne le sommes pas, c'est que nous nous trompons, c'est que nous nous faisons une fausse idée du bonheur, c'est que nous le cherchons où il n'est pas, que nous refusons de le voir là où il existe réellement. Mes Frères, il nous faut rectifier nos idées et corriger nos tendances. Il le faut, sous peine de ne jamais atteindre le but de notre existence. Ayons donc le courage de nous dépouiller des préventions et des illusions qui offusquent notre esprit, et à la lumière d'une vérité infaillible examinons ce que c'est que le bonheur, — où il n'est pas, — où il faut le trouver.

I. — Où le bonheur n'est pas.

A. Notions du bonheur. — Avant tout, je me demande ce que c'est que le bonheur recherché si avidement par tous les hommes. C'est en considérant les obstacles du

bonheur, ce qui en détruit l'existence, que nous parviendrons à nous faire du bonheur une idée claire. Ce qui empêche d'abord le bonheur, c'est de se voir privé d'une chose que l'on aime et que l'on désire, ou de se voir dépouillé d'un objet dont on jouissait et auquel on était attaché. De plus, toute jouissance qui ne nous satisfait qu'en partie, ne peut être appelée le bonheur. Le bonheur doit donc consister dans la satisfaction entière et complète de tous nos désirs. J'ai dit « tous nos désirs, » et je me suis trompé encore. Car, hélas ! nous ne le savons que trop, il est des désirs dans notre cœur dont la satisfaction même nous amène le remords : et le remords détruit aussitôt ce bonheur que nous nous étions flattés d'atteindre. Le bonheur ne pourra donc consister que dans la satisfaction de tous nos désirs légitimes. Est-ce tout, mes Frères ? Non, pas encore. Supposons un homme qui ait fait pour aujourd'hui les plus magnifiques projets : il parvient à les réaliser ; mais au moment où il les achève, il forme pour le lendemain et, ainsi de jour en jour, des projets plus beaux encore. Est-il heureux ? Non, car chaque jour un souci nouveau succède à celui de la veille. Cet homme veut aller en avant. Tant qu'il marchera ainsi de projet en projet, il ne sera pas heureux. Le bonheur demande donc le repos. J'oserai maintenant définir le bonheur : le repos de l'homme dans la satisfaction de ses désirs légitimes

D'où je conclus immédiatement aux qualités du bonheur. Pour qu'il mérite vraiment ce nom, *a)* il doit être bien *complet ;* il doit être immuable.

Pardonnez-moi, mes Frères, ces réflexions toutes philosophiques. Elles serviront à vous faire mieux comprendre les vérités que nous devons examiner ; et la vérité une fois bien comprise, il est bien plus facile de plier la volonté et de la faire agir en conséquence.

Je descends donc dans la réalité, j'examine la conduite des hommes, et me demande s'il est étonnant que tous

poursuivent le bonheur et que pas un seul peut-être ne parvienne à l'atteindre.

b) Indépendant des biens extérieurs. — Pourquoi ces vastes magasins, pourquoi ces usines florissantes ? Pourquoi ces chemins de fer qui sillonnent l'Europe ? Pourquoi ces vaisseaux... J'interroge les fils mystérieux qui portent la pensée de l'homme d'un pôle à l'autre. J'entre dans les bureaux et je trouve le négociant courbé sur ses livres. Que cherche le monde ? La fortune, de l'or : « Donnez-nous de l'or ! » c'est le cri de la plupart des hommes. De l'or ! Et pourquoi ? C'est qu'il nous faut de l'or pour jouir, de l'or pour être heureux. Insensés, quand vous aurez cet or, aurez-vous le bonheur ? Ah ! demandez-le à l'avare qui ne voit autour de lui que des ravisseurs jaloux, demandez-le à ces Crésus modernes que l'on croirait tenir dans leurs mains tout l'or de l'Europe. Avez-vous assez ? Êtes-vous satisfaits ? Assez pour aujourd'hui peut-être ; mais demain ?... Non ! la fortune ce n'est pas le bonheur. L'argent, la richesse ne peut le donner... Les trésors de la terre ne satisfont jamais, parce qu'à tout instant ils peuvent nous échapper !... Reprenons, mes Frères, contemplons de nouveau ce monde où tout s'agite ! La guerre éclate, les guerriers volent au combat, les généraux s'exposent à tous les hasards. Ils ont quitté leur patrie, leur famille ; ils vont en des climats meurtriers. Qu'est-ce donc qui les attire sous le feu de l'ennemi ? Qu'est-ce donc qui les appelle aux plages lointaines ? L'honneur ! Qu'est-ce qui soutient le savant dans ses veilles laborieuses ? L'espoir d'obtenir la gloire en donnant au monde les fruits de sa pensée. Insensés, ne voyez-vous pas le mot terrible qui est écrit sur le revers du drapeau ? Déception ! Vous cherchez la félicité dans l'honneur, dans la gloire terrestre, et vous trouverez les déceptions ! Vous ne parviendrez pas au but de vos efforts, ou, si vous y parvenez, mille serpents s'attacheront à vos pas et souilleront de leur bave la couronne que vous aurez conquise si péniblement... Non !

jamais pour personne l'honneur n'a apporté la félicité. Le savant a réussi à mettre au jour son livre, l'inventeur a trouvé le secret qu'il cherchait ; mais d'autres plus heureux ont réussi plus complètement : ils ont eu plus de vogue avec leurs écrits, ils ont trouvé des secrets plus merveilleux et l'honneur des rivaux, qu'ils ont détrônés, s'est évanoui comme une fumée légère. Le guerrier est revenu, chargé de lauriers ; mais son corps usé, ses membres criblés de blessures, ne lui promettent plus une seule heure de repos pour les années de la vieillesse. Pauvre bonheur de la fortune ! Pauvre bonheur que celui que donne la gloire terrestre !

c) Indépendant des hommes. — Je le comprends, dites-vous, ces hommes se sont trompés ! ils ne connaissent pas les vraies jouissances : celles de la famille, celles que donne au sein du foyer domestique l'affection d'une épouse, les caresses des enfants. . une amitié ! .. C'est donc dans les hommes, mes Frères, que vous croyez trouver les conditions du bonheur ! Dans les hommes ! mais qui ne connaît leur inconstance, leur malice ?... Et fussent-ils parfaits, ne sont-ils pas mortels ? Plus vous les aurez aimés, plus la crainte de les perdre sera vive, plus la douleur de les avoir perdus sera amère et poignante...

d) Indépendant du corps. — « Que me reste-il donc pour trouver le bonheur ? Faut-il que dans mon égoïsme je me concentre en moi-même ? Faut-il comme Épicure ou comme les voluptueux interprètes de sa doctrine, satisfaire mes appétits sensuels, me vautrer dans la boue ? » Malheureux, que venez-vous de dire ? N'avons-nous pas établi que la condition du bonheur c'est l'honnêteté, la légitimité des jouissances ? D'ailleurs, ces plaisirs qui dégradent, laissent après eux, non seulement le remords, mais une soif inextinguible et malgré tout le vide, un vide affreux. J'en appelle...

e) Indépendant de l'esprit. — « Il ne me reste plus que l'esprit. Nous lui demanderons donc de pures jouissances,

celles de la science. » Et vous ne comptez donc pas les peines qui accompagnent l'étude, ni les déceptions qui la suivent ? Vous ne comptez pas les obscurités de la science elle-même, qui jamais ne parvient à satisfaire ceux qui se consacrent à elle ?

O bonheur, où es-tu donc ? Tu nous fuis, quelque part que nous te cherchions. Nous avons comme le Sage tout parcouru, tout exploré, et nous ne t'avons pas rencontré. (Citer des fragments de l'Ecclésiaste.) Tu dois être indépendant des biens extérieurs, indépendant des hommes, indépendant des maux du corps et des peines de l'esprit... Et cependant tu dois exister, tu dois venir en moi ! O bonheur, où es-tu ?

II. — Où est le bonheur ?

A. En Dieu. *a) Preuve générale.* — Mes Frères, nous avons donc fait comme Salomon, nous avons cherché par tout l'univers et nous n'avons point trouvé le bonheur. Nous n'avons point trouvé la satisfaction parfaite de nos désirs, ni le repos assuré de notre volonté. Ah ! nous avons oublié celui de qui nous tenons l'existence. Entraînés par la vue de tout ce qui est sensible, nous nous sommes arrêtés là, et nous n'avons pas songé à celui qui demeure dans les cieux. Et pourtant que nous dit la raison ? Elle nous dit que l'Être infini, éternel, parfait, créant l'homme, a dû le créer pour une fin digne de lui-même. Elle nous dit que nulle fin n'est digne de Dieu que sa propre gloire. Et elle nous fait conclure que nous sommes créés pour la gloire de Dieu. Mais, si notre fin dernière est la gloire du Créateur, ne pouvons-nous pas en conclure que par la condition même de notre nature nous nous sentons portés vers lui, et que, par une réciprocité nécessaire, comme nous ne sommes créés que pour lui, lui seul peut aussi satisfaire cette soif de jouissance, ce désir de bonheur qui nous dévorent ? O mystère ineffable ! Je ne suis créé que pour Dieu, et Dieu veut bien agir comme s'il n'existait

que pour moi ! Il existe pour me rendre heureux, il existe pour se donner à moi, et je jouirai de lui. Il est la condition de mon bonheur, comme je suis l'instrument de sa gloire. Oui, je le sens, ô mon Dieu, je suis fait pour vous, et tant que vous ne venez pas à moi, je ne saurais être heureux ! *Fecisti nos, Domine, ad te, et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te* (S. Aug. Confess.). O vanités du monde, que vous êtes peu de chose à mes yeux !... Cependant je dois vivre au milieu de vous, j'ai besoin de vous. Pourquoi ? Parce que Dieu, dont nous devons procurer la gloire, a voulu que notre hommage fût libre et volontaire. Il nous a entourés de créatures périssables et nous a dit : « Choisissez ! Vous voulez être heureux et vous ne pouvez l'être que par moi seul ; mais vous trouverez autour de vous des attraits inconstants, passagers : vous pouvez y laisser prendre votre cœur ; vous pouvez aussi le détacher de ces vils objets. Je vous donne quelques années d'épreuve avant de vous accorder l'accomplissement de vos désirs ; vous serez voyageurs avant d'arriver au terme de la course. »

b) Conclusion particulière. — Voilà votre position, mes Frères, et je crois qu'il ne nous est pas difficile maintenant de comprendre comment nous devons être heureux sur la terre. Le bonheur parfait, nous ne le trouverons pas ici-bas : la chose est évidente, puisque jamais sur la terre nous ne posséderons pleinement Dieu, pour qui nous sommes créés. Le bonheur véritable ne peut exister ici-bas qu'autant qu'il nous rapproche du terme vers lequel nous tendons. Quel est l'exilé soupirant après la patrie, qui pourra trouver du repos en s'éloignant des rivages chéris qu'il aperçoit déjà à l'horizon ? Au contraire, quelques peines qu'il ait à subir, quelques difficultés qu'il lui faille surmonter, ne se sentira-t-il pas heureux à chaque pas qui le rapproche du but ? Le lutteur qui voit poindre le moment où son adversaire tombera à ses pieds, ne compte-t-il pas pour rien les efforts qu'il a faits ?

Ceci, mes Frères, nous force d'entrer dans un nouvel ordre de considérations, pour comprendre que les difficultés et les travaux ne sont point des obstacles au vrai bonheur. Mais réservons pour un autre temps ces consolantes pensées. Nous venons d'établir que notre bonheur ne peut se trouver qu'en Dieu, et que sur la terre les créatures qui nous environnent nous exposent à nous méprendre sur les conditions de notre félicité. Hélas, elles nous attirent à elles avec tant de force ! Nous sommes si portés à nous y laisser entraîner ! Dieu qui veut notre bonheur, même sur la terre, ne nous a-t-il pas donné un préservatif contre ces séductions incessantes ?

B. En Jésus-Christ et dans l'Église. — Nous ne sommes pas abandonnés. Et ici, mes Frères, je me réjouis en voyant que je puis surseoir aux considérations générales et aux froides spéculations de la science ; je puis m'adresser plus directement à vos cœurs chrétiens.

a) Jésus-Christ. — Ah ! mes Frères, afin que les charmes de la créature ne parvinssent pas à nous séduire, afin de combattre, tout en le satisfaisant, ce penchant qui nous entraîne vers les choses sensibles, le Verbe de Dieu, Dieu lui-même, est descendu parmi nous. Il est venu nous montrer par son exemple comment sur la terre nous devons chercher le bonheur. Il est venu, revêtu de notre humanité, pour offrir dans sa personne adorable un aliment à notre amour. « Je suis, a-t-il dit lui-même, je suis la voie, la vérité et la vie. — Celui qui me voit, voit mon Père. Vous voulez être heureux : mon Père seul peut vous rendre heureux. Vous vous plaignez de ne pas le voir au milieu de vous : me voici ! » O vous qui poursuivez en vain des fantômes de félicité, dites-moi, avez-vous songé au bonheur de ceux qui aiment Jésus ? Ne vous est-il jamais arrivé, en admirant la sérénité qui brille au front de la religieuse, en contemplant le calme imperturbable du prêtre, en entendant raconter la joie du martyr au milieu des tourments, ne vous est-il jamais arrivé de vous demander

avec étonnement : Où donc ont-ils trouvé le secret de leur bonheur ? Eh bien, je vous le dirai : ils l'ont trouvé dans le Christ. Ils l'ont trouvé dans Jésus, avec Jésus. Et le Christ vous appelle aussi ; le Christ vous dit : « Venez à moi, vous tous qui êtes chargés. »

b) L'Église. — Mais où trouver le Christ ? N'est-il pas retourné vers son Père ? Oui, mes Frères, mais en restant cependant au milieu de nous. Oui, le Christ vit au milieu de nous. Le Christ a fondé son royaume sur la terre. Il nous a laissé des représentants de son autorité ; il nous a laissé aussi des dispensateurs de ses grâces. Ah ! vous le comprenez : je vous parle de l'Église, et de ses ministres. Heureux ceux qui aiment l'Église, qui s'attachent à l'Église, qui servent l'Église. Malheureux sont ceux qui la méconnaissent et qui l'oublient. Plus malheureux encore sont ceux qui l'outragent ou l'affligent. Oui, c'est dans l'Église que nous devons apprendre à connaître Dieu notre fin, et Jésus-Christ notre rédempteur. C'est par les ministres de l'Église que nous devons nous rendre familières les leçons du divin Maître. C'est par les lois de l'Église que nous saurons ce que Dieu exige de nous sur la terre et quelles conditions il met à notre éternelle félicité. C'est dans les bras de l'Église que nous trouverons la force nécessaire pour travailler, pour lutter, pour triompher. Voilà donc les dispositions merveilleuses de la bonté divine : Dieu, notre fin dernière, éternel, invisible, que nous devons servir sous peine d'être à jamais malheureux, nous a donné son Fils comme modèle et comme médiateur. Le Fils de Dieu a institué l'Église, et dans l'Église nous trouvons les moyens les plus sûrs, les plus faciles de parvenir au bonheur.

Péroraison. — Quelles seront nos conclusions, mes Frères ? Je ne vous en propose que deux, mais bien fécondes. *a)* Tout ce qui vous éloigne de Dieu, détruit votre bonheur. Vous l'avez senti bien des fois. — *b)* Tout ce qui vous rapproche de Dieu, de Jésus-Christ, de l'Église, assure

votre bonheur, quand même cela vous paraîtrait laborieux et pénible. Courage donc !

N. B. Si c'est pour commencer la série des sermons, la péroraison doit être : Donc tout bonheur, celui de l'individu, de la famille, de la société, se trouve en Dieu et en son Église. Nous développerons encore davantage ces vérités dans les instructions suivantes. Venez donc, vous tous qui avez soif de bonheur ! *Omnes sitientes, venite ad aquas* (Isai. LV, 1). *(Note du P. Verbeke).*

BONHEUR DU FIDÈLE DANS L'ÉGLISE.

(Évangile du 2e dimanche après Pâques, Bon Pasteur. Jo. x, 10-17.)

Ego sum Pastor bonus, et cognosco oves meas et cognoscunt me meæ. (Jo. x, 14.)

Exorde. — Notre-Seigneur, mes Frères, pour exprimer la sollicitude qui l'anime pour le bien des fidèles, et l'union qui doit régner entre eux, multiplie les comparaisons. Il se compare à la poule qui rassemble ses poussins sous ses ailes. Il dit qu'il est la vigne... Il dit qu'il est comme un père de famille... Mais il y a une comparaison à laquelle il revient souvent : celle du berger et de son bercail. Déjà dans l'Ancien Testament, David et Isaïe avaient employé cette comparaison, et il n'en est pas de plus familière au langage de l'Église. C'est qu'elle exprime avec tant de suavité l'action ineffable de Dieu pour le bonheur du peuple fidèle et les conditions imposées au peuple fidèle pour jouir du bonheur. L'Église est un divin bercail... Mais hélas ! l'on oublie trop souvent cette vérité, de nos jours surtout. Il sera donc bon de nous rappeler à quelle félicité nous renonçons par notre faute.

I. — Cause du bonheur dont on jouit dans l'Église catholique.

Vous le savez, mes Frères, notre séjour en ce monde est passager. Il est une patrie où nous devons nous trouver

un jour réunis avec notre Rédempteur, et notre vie sur la terre n'est qu'une préparation à cette vie divine qui nous attend. Jésus-Christ, pour nous en rendre l'accès plus facile, n'a pas voulu nous abandonner à nous-mêmes, nous laisser isolés ici-bas. Il a fondé son Église, ce bercail où doivent s'abriter toutes les brebis fidèles, et dans cette Église il a établi des pasteurs pour nourrir, pour guider, pour gouverner le troupeau. *Pasce agnos meos... Pasce oves meas* (Jo. XXI, 16, 17). Plus est tendre et attentive la sollicitude de ces pasteurs, plus elle rend assurée au troupeau la possession des pâturages éternels et plus grande est la félicité du troupeau, plus parfaite est sa sécurité. Or, je vous le demande, mes Frères, où trouver une tendresse plus constante, un dévouement plus entier, une vigilance plus attentive ?

A. Sollicitude de l'Église. — *a) Pour nourrir le troupeau.* — David, dans quelques versets du psaume où il se compare lui-même à la brebis que le pasteur entoure de ses soins, nous marque le premier effet de cette sollicitude. *Dominus regit me, et nihil mihi deerit : in loco pascuæ ibi me collocavit... Super aquam refectionis educavit me* (Ps. XXII). J'étais, semble-t-il nous dire, comme le pauvre agneau que sa mère vient d'abandonner et qui va périr dans le désert ; mais le Seigneur est venu à moi : il m'a placé dans son pâturage. Rien ne me manquera plus désormais. Qu'étions-nous, mes Frères, à notre entrée dans la vie ? Vous le savez, privés par la faute de notre premier père de tout droit au céleste héritage, nous n'étions aux yeux de Dieu que des étrangers et des esclaves. Mais l'Église veillait au chevet de notre mère, et à peine, au milieu des douleurs, avions-nous vu le jour, qu'elle nous marquait du sceau régénérateur et nous inscrivait au nombre des brebis confiées à sa garde. Elle nous laissait à notre mère selon la chair, mais cette mère devenait en quelque sorte notre mère selon la grâce... L'Église pria sur notre mère, dès que celle-ci put porter vers le temple ses pas encore

chancelants... L'Église encouragea notre mère dans la tâche difficile de la première éducation ; c'est aux sources limpides de l'Église que notre mère venait puiser les eaux salutaires de la doctrine chrétienne dont elle devait nourrir notre intelligence, et les sentiments généreux dont elle devait nourrir notre cœur.... Arriva un temps où notre âme plus forte eut besoin d'un aliment nouveau, de cet aliment divin que Jésus a confié pour jamais aux pasteurs de l'Église, l'aliment de son corps sacré. Ah ! mes Frères, rappelez-vous avec quel amour l'Église vous a fait participer à ce banquet. Quel souvenir ! *(Développez...)*

Dites maintenant, dites, n'est-ce pas dans le bercail de l'Église que vous avez trouvé votre véritable nourriture ? Et, mes Frères, je n'ai parlé que des âmes : mais je pourrais demander aux pauvres, aux infirmes, quelle est la main qui avec le plus d'amour a pourvu aux nécessités de leurs corps... A ces traits je reconnais le bercail du divin Jésus, et je bénis mon Sauveur de nous avoir pour l'exil de la vie ménagé dans son Église sainte tant d'amour et de sollicitude. Mais si j'élève davantage mes regards ; si, jetant les yeux sur les routes tortueuses qui se croisent en tous sens dans ce monde : voies de la perdition, voies de l'iniquité, voie de la volupté... je cherche comment au milieu de ce labyrinthe, nous pourrons nous conduire vers la patrie, c'est ici encore une fois que j'admirerai la sollicitude que Dieu a mise pour nous au cœur de l'Église.

b) Pour guider le troupeau. — Hélas ! que deviendrions-nous, si, abandonnés à nos propres lumières, nous devions nous diriger nous-mêmes sur les chemins de la vie, éviter les embûches des voleurs et des meurtriers, échapper à la dent du loup qui rôde sans cesse autour de nous ? Rassurons-nous. Jésus n'a pas seulement mis au cœur des ministres de l'Église l'amour et le dévouement : il a donné à leur intelligence la lumière de la science, et au suprême pasteur, guide de tous les autres, la souveraine infaillibilité. En même temps il leur a ordonné d'instruire. Aussi, quel

spectacle frappe nos regards ! Quelle abondance de lumières s'échappe du sein de cette Église ! Quel est le fidèle qui a besoin d'un guide, d'un conseil et qui ne peut le trouver ? L'enfance est instruite des éléments de la loi chrétienne. Du haut de la chaire descendent pour l'âge mûr des enseignements plus relevés. Le vieillard et l'infirme dans les asiles que la charité leur a ouverts, entendent fréquemment la voix du prêtre. Au milieu des camps, sur les ondes de l'océan, au sein des prisons, retentit la parole évangélique...

Et ce n'est pas la parole seule qui propage et entretient la connaissance de la vérité ; la plume des docteurs est là pour la conserver. Les trésors de la doctrine se multiplient dans ces réservoirs de la science que l'Église a toujours protégés... Les arts eux-mêmes sont au service de l'Église pour presenter aux yeux les grandes actions de ses héros... Elle orne, relève ses leçons et ses cérémonies par les accents d'une suave musique...

Et elle ne donne pas seulement la science sacrée. Elle sait que tel ou tel maître de la science profane cherche parfois à empoisonner les sources pures de la foi ; c'est pourquoi elle a soin de répandre elle-même...

Dites maintenant, mes Frères : est-il sur la terre une société, une autorité quelconque qui puisse réaliser pour ses subordonnés ce que l'Église fait pour ses enfants ? Et dire que cette action tend à se répandre toujours, qu'elle ne demande que de nouvelles régions pour y porter le flambeau de la vérité ! Oh ! heureux ceux qui appartiennent à ce troupeau béni du Ciel !... Heureux, quand la nourriture divine soutient leurs forces défaillantes ; heureux, quand la lumière sainte dirige leurs pas incertains ; heureux encore, quand la houlette du pasteur les ramène au droit chemin, dont ils auraient eu le malheur de s'écarter...

c) Pour corriger le troupeau. — C'est une expression bien remarquable du prophète, que celle qu'il emploie pour désigner la houlette du pasteur : *Virga tua et baculus*

tuus, ipsa me consolata sunt. « J'ai trouvé, dit-il, ma consolation dans la verge et dans le bâton avec lesquels vous me conduisiez. » L'homme n'a-t-il donc pas naturellement horreur du châtiment et de la peine ? Oui, mes Frères ; mais ce châtiment et cette peine nous sont nécessaires. Sans eux, nous ne pouvons réparer les fautes que nous commettons ; sans eux, nous ne pouvons éviter de nouveaux égarements. Et quand une main paternelle sait appliquer à propos la correction nécessaire, quand nous voyons que cette pénitence qui nous est imposée nous rend au repos et à la vertu, qui ne bénirait un châtiment si heureux ? Or, mes Frères, personne de nous ne peut se faire illusion : nous tombons tous en de nombreuses fautes ; et si notre nature n'était retenue sur la pente funeste où elle glisse parfois, elle nous ferait rouler jusqu'au fond des abîmes. C'est pourquoi l'Église, comme Dieu, à ses peines et ses châtiments... Mais si les châtiments de Dieu sont encore ici-bas des châtiments de miséricorde, un jour viendra, jour inévitable, où ils deviendront des châtiments de colère. Et c'est pour nous arracher à ces tourments éternels que l'Église nous impose sur la terre la pénitence et l'expiation. Je le sais, parfois notre nature, toujours ennemie de la contrainte, se révolte ou du moins se plaint... Mais comparez cette action de l'Église avec l'action du Dieu vengeur ; je dis plus, avec l'action de la société frappant ses membres coupables. Comparez le tribunal de la pénitence et son secret inviolable, avec le tribunal du dernier jugement, avec le tribunal qui accueille l'âme au lit de la mort ; comparez aux flammes de l'enfer les quelques prières, jeûnes et autres œuvres que le prêtre impose ! Mais non ! Choisissez même ici sur la terre entre le prêtre assis au confessionnal et le juge civil... entre la mortification que vous vous imposerez... supposons que ce soit même toutes les rigueurs du cloître, et le bourreau et le geôlier... Oui, même quand l'Église par son arrêt le plus rigoureux bannit quelqu'un de son sein, c'est encore pour guérir... Et nous ose-

rions nous élever contre cette action ! Nous oserions-nous plaindre de la sévérité de l'Église ! Et il est des hommes assez aveugles pour chercher ailleurs le bonheur qu'ils disent ne pouvoir trouver dans l'Église ! Ah ! s'ils ne l'y trouvent pas, c'est leur faute ; c'est qu'ils ne remplissent pas de leur côté les conditions requises pour y goûter le bonheur.

II. — Conditions à remplir pour jouir de ce bonheur.

A. Respect des pasteurs légitimes. — Partout, mes Frères, où il y a une autorité qui gouverne et des sujets qui doivent obéir, le bonheur est impossibe, si les sujets ne s'attachent à cette autorité et ne cherchent à en subir toute l'influence salutaire... Si cela est vrai dans les choses humaines, c'est plus vrai encore dans les choses divines, où notre volonté et notre raison trouvent souvent plus de sujets de difficultés. La première condition de cet attachement, c'est le *respect*. Mais où le respect sera-t-il plus nécessaire que dans une institution fondée par Dieu lui-même et à laquelle Dieu a accordé des prérogatives qui n'appartiennent qu'à lui seul ? C'est Jésus-Christ qui parmi les disciples attentifs à sa doctrine choisit douze hommes et leur dit : « Qui vous écoute, m'écoute. » C'est lui qui parmi ces douze distingue saint Pierre et fait de lui le chef de l'Église... C'est lui qui accorde à cette Église dont Pierre sera le chef, une fécondité sans bornes, une infaillibilité à l'abri de toute erreur et une indéfectibilité qui la fera triompher de tous les obstacles, qui la fera subsister jusqu'au jour suprême de la dernière séparation des boucs et des brebis... Quel doit donc, mes Frères, être le respect du fidèle pour ce pouvoir émané de Dieu, soutenu continuellement par Dieu même, et dont toutes les prescriptions nous ramènent à Dieu...

Et si nous nous demandons quel est notre respect, que devrons-nous répondre ? Ne considérons-nous pas quelquefois l'Église comme une institution humaine ? Ne nous per-

mettons-nous pas de juger à ce point de vue ses décisions et ses actes ?

Je vous entends : vous protestez de votre profond respect pour la divine mission de l'Église, pour sa souveraine autorité ; mais cette autorité, dites-vous, Dieu l'a confiée à des hommes, et ce sont parfois des hommes remplis de défauts qui l'exercent au milieu de vous. — Malgré cela, le respect que vous professez pour l'Église doit se porter sur ces hommes qui vivent au milieu de vous. Eh bien, savez-vous par respect pour leur sacré caractère fermer les yeux sur des faiblesses, bien rares d'ailleurs... Votre verve maligne ne trouve-t-elle pas dans leur caractère même une occasion d'exagérer leurs défauts, de publier leurs fautes, de résister à leurs ordres ? Et vous vous étonnez de ne pas trouver le bonheur sous la houlette, quand vous méprisez le pasteur qui la porte ! Ah ! mes Frères, je ne prétends pas ici excuser le pasteur coupable. Il répondra devant Dieu du manque de respect qu'il a montré envers son caractère. Mais vous... Et pour revenir à la comparaison qui fait le fond de ce discours, comment, si vous ne respectez pas vos pasteurs, vous laisserez-vous conduire par eux ? C'est pourtant là une seconde condition du bonheur.

B. Docilité envers l'Église. — Car le bonheur ne se trouve que dans la sécurité, dans l'assurance où nous pouvons être sur cette terre que nous marchons vers la fin qui nous est assignée. Et comment trouverait-on cette assurance dans la révolte contre ceux que Dieu, lequel est notre fin véritable, a mis à notre tête ?... Mais ne parlons plus de ces tristes aberrations de l'"orgueil : montrons plutôt que la docilité doit donner à l'intelligence la certitude qui l'apaise, et au cœur le repos qui le satisfait.

a) Décisions doctrinales de l'Église, précieuses pour notre intelligence. — Une fois admise l'infaillibilité de la parole prêchée par l'Église, une fois connue sa tendre sollicitude pour nous, que pouvons-nous désirer de mieux que de

nous abandonner à sa conduite et à ses décisions ? Ah ! mes Frères, notre expérience personnelle ne nous a-t-elle pas appris mille fois combien est grande l'impuissance de nos facultés, quand nous voulons les appliquer à l'ordre surnaturel ? Ne voyons-nous pas dans les sectes dissidentes les effets permanents de l'esprit d'investigation, de discussion... D'un autre côté, qu'y a-t-il de comparable au calme dont jouissent ces âmes simples qui dans les choses de la foi se laissent guider par leurs légitimes pasteurs ? Pourquoi donc discuter ? Éclairez-vous, j'y consens ; lisez, mais lisez les livres que l'Église vous conseille, et non ceux qu'elle vous défend et qu'elle vous interdit...

b) Lois de l'Église, sources de bonheur pour notre volonté. — Et ce que je dis de l'intelligence, ne pourrais-je pas le dire de la volonté ? Où trouverez-vous la paix véritable de la conscience, sinon dans la douce pensée d'avoir accompli tous vous devoirs ? Et comment pourrez-vous vous dire que vous les avez accomplis, quand vous avez trouvé mille prétextes pour vous y soustraire ? On trouve des prétextes pour ne pas se confesser, pour ne pas jeûner... On trouve des prétextes pour continuer à fréquenter telle réunion, à lire tel journal... Et vous vous étonnez, quand l'heure du péril sonne, de ne pas vous trouver au cœur ces généreux sentiments que vous avez peut-être peine a admirer dans les autres ! Vous vous étonnez de ne pas vous sentir heureux dans l'Église du Christ ! Pauvres brebis, vous cherchez d'autres pâturages : vous ne trouverez que le désert. — Mais si vous voulez respecter... si vous voulez obéir... si avec tout cela vous voulez être heureux, aimez ! aimez l'Église !

C. AMOUR ET CONFIANCE VIS-A-VIS DE LA SAINTE ÉGLISE. — Oh ! mes Frères, si je pouvais allumer dans vos cœurs ce feu sacré que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre ! Si je pouvais réussir à en jeter dans vos cœurs une seule étincelle ! Aimer l'Église ! Eh quoi ! sont-ce les motifs qui vous manqueront ? Ne vous ai-je pas dans la première

partie de cet entretien donné les motifs les plus capables de toucher vos cœurs ? Ne vous ai-je pas montré dans l'Église... Sont-ce les exemples qui manquent ? Voici dix-huit siècles que l'Église vient de traverser, et pendant ces dix-huit siècles que d'intelligences d'élite inclinées devant elle ! Que de grands et nobles cœurs dévoués à sa cause ! Que de bras héroïques armés pour la défendre ! Que de sang généreux versé pour la glorifier ! Pontifes scellant par le martyre leur attachement au siège qu'ils occupent... Docteurs éminents... Saints de tous les âges et de toutes les conditions... Et de nos jours encore quels prodiges de dévouement !... Et nous resterions froids et insensibles ? « Mais pour aimer l'Église, qui aimerons-nous ? dites-vous. L'Église, c'est une abstraction ! » Qui vous aimerez ? Vous aimerez Jésus-Christ, son fondateur et son chef... Vous aimerez ses membres... Vous aimerez tous ceux qui avec vous appartiennent à la sainte Église catholique, apostolique et romaine... Vous aimerez surtout les pauvres, ces membres souffrants de Jésus-Christ. Vous leur ferez l'aumône de la main, mais surtout l'aumône de la parole et l'aumône du cœur... Vous aimerez vos pasteurs ; vous aimerez ces catholiques savants et éclairés dont tous les gens de bien admirent les talents ; talents mis en œuvre pour la défense de la vérité... Vous vous intéresserez à la propagation de la foi, et votre aumône ira augmenter le nombre des enfants de l'Église... Vous aimerez surtout le Pasteur des pasteurs, le successeur de Pierre, le représentant de Jésus-Christ...

Péroraison. — Aimez l'Église, mes Frères, et ayez confiance en elle ; aimez-la et respectez-la. Et alors, troupeau chéri de Dieu, vous pourrez avec le roi-prophète chanter ce cantique dont cet entretien n'a été en quelque manière que le développement : *Dominus regit me, et nihil mihi deerit.*

CHEMIN DE L'ENFER.

(Prêché en 1866, après un sermon sur l'enfer.)

Lata porta et spatiosa via est quæ ducit ad perditionem, et multi sunt qui intrant per eam. (Matth. VII, 13.)

Exorde. — Ayant compris ce que c'est que l'enfer, vous vous êtes dit : « Je veux éviter l'enfer coûte que coûte. » Eh bien, voulez-vous éviter l'enfer, ne vous engagez pas dans le chemin qui y conduit. Et quel est ce chemin ? C'est l'habitude du péché, l'endurcissement, l'impénitence finale. Mais cette habitude ne se forme que par des péchés particuliers, et parmi les péchés il en est trois qui mettent le plus immédiatement l'homme sur la route de l'enfer. Je me figure cette route comme une pente aboutissant à une porte. Il y a un premier vice qui met sur la pente, un second qui fait glisser le long de la pente, un troisième qui ouvre la porte. Ces trois vices sont *l'intempérance*, — *l'impureté* — et *le blasphème*.

I. — L'intempérance met sur le chemin de l'enfer.

Il est clair que par « intempérance » nous entendons l'excès dans la nourriture, et surtout dans la boisson. Et remarquons ici combien la tentation est délicate. Nous avons besoin de manger et de boire : pour cela, Dieu nous y fait trouver du plaisir. Ce plaisir nous porte facilement à commettre des excès, et l'excès dans le boire ou le manger est souvent un commencement de ruine...

A. L'INTEMPÉRANCE ALOURDIT L'AME, et prépare déjà ainsi à de plus grandes misères... Elle développe démesurément le corps et, *Corpus quod corrumpitur aggravat animam* (Sap. IX, 15)... *Qui delicate a pueritia nutrit servum suum, postea sentiet eum contumacem* (Prov. XXIX, 21)... *Animalis autem homo non percipit ea quæ sunt Spiritus Dei* (1 Cor. II, 14). Et cependant cette âme devrait être la maîtresse et la

reine... C'est elle dont nous devons partout sauvegarder les intérêts en premier lieu. Par l'intempérance, on renverse cet ordre, et petit à petit on se fait esclave... Et alors qu'arrive-t-il ?

B. L'INTEMPÉRANCE ABRUTIT TOUT L'HOMME. — Si l'on disait à cet adolescent : « Vous allez devenir semblable à un animal sans raison, » il se fâcherait. Si on lui disait seulement : « Vous allez devenir un ivrogne, » il ne le croirait pas. Et néanmoins petit à petit il descend... Le voilà ivre : regardez-le. Ah ! je vous le demande : est-ce là un homme destiné au royaume des cieux ? Le ciel est-il fait pour des animaux ? Non ! Et lui, ce n'est plus un homme, c'est un animal !

Ici, quelqu'un dira peut-être : « Mais est-ce donc un si grand péché que l'intempérance ? » — J'avoue que le péché d'intempérance dans le manger est véniel d'ordinaire... et que même l'excès dans la boisson ne constitue un péché mortel que lorsqu'il y a ivresse complète... Mais ce vice de l'intempérance a encore d'autres conséquences...

C. L'INTEMPÉRANCE MÈNE A UNE FOULE D'AUTRES PÉCHÉS. — Vous n'avez qu'à voir la gourmandise dans l'enfant... Elle le rend voleur. Il volera d'abord des friandises, puis autre chose... Sa passion fera de lui un menteur et un trompeur...

Voyez l'ivrogne. Il trompe et vole... Avec l'ivrognerie viennent la paresse... la prodigalité... Dépenses folles dans les cabarets... dissensions domestiques... querelles, coups, blessures... duel, même le meurtre ! N'est-ce pas avec raison que j'ai mis l'homme intempérant au commencement du chemin qui mène à l'enfer ? Saint Augustin raconte qu'un jeune homme nommé Cyrille, rentrant ivre chez lui, commença par poignarder une de ses sœurs. Le père accourt aux cris de la victime : le fils l'égorge. Une autre sœur a voulu défendre le père : elle tombe aussi sous le poignard. (Cfr. *August. Serm. ad fratres in eremo*, 33.) Je pourrais citer d'autres exemples. Voulez-vous n'en venir jamais à de tels crimes par suite de l'intempérance, ne

mangez pas hors du temps des repas par gourmandise... Ne mangez que selon les règles d'une sage frugalité... Ne fréquentez pas les cabarets, surtout pour y rester attablés...

Mais il est un vice auquel l'intempérance sert comme d'introduction ou dont il redouble les forces.

II. — **L'impureté fait glisser rapidement sur le chemin de l'enfer.**

Heureux ceux de mes auditeurs qui ne connaissent pas ce vice ! Heureux ceux qui sont purs et chastes devant Dieu et devant les hommes ! La vierge Marie les regarde du haut du ciel avec un œil de complaisance et d'amour.

Au contraire, ils sont malheureux ceux dans la vie desquels est entré le vice de l'impureté, ce vice si affreux que l'Apôtre défend de le nommer dans l'assemblée des fidèles. Toutefois, pour le bien de leurs âmes, je veux du moins raviver dans leur cœur le sentiment de remords qui certainement y existe déjà. Je veux leur crier : Arrêtez ! Vous êtes sur la pente de la damnation...

A. L'impureté répugne a Dieu. — Comment Dieu admettrait-il un impudique dans le royaume des cieux ? Nous savons que Dieu est un pur esprit, et l'Écriture nous dit qu'il est si saint qu'il a trouvé des souillures dans ses anges mêmes ! *Et in angelis suis reperit pravitatem* (Job. IV, 18). Dieu, qui pour punir l'impureté a permis le déluge... anéanti Sodome sous une pluie de feu... Un impudique dans le ciel, avec Jésus-Christ... avec Marie... avec les anges... avec les vierges... avec les saintes martyres, les Agnès, les Lucie, les Cécile, qui se sont laissé mettre à mort plutôt que de perdre la virginité... Un impudique au ciel avec les saints pénitents ! C'est impossible...

N'y entrera-t-il donc jamais, celui qui est souillé par l'impureté ? Non, jamais, à moins qu'il ne se convertisse... Mais il doit se presser, car

B. Le vice de l'impureté pousse sans cesse a de nouveaux crimes. — L'impureté est un feu, et le feu ne dit jamais : C'est assez ! *Ignis vero nunquam dicit : Sufficit* (Prov.

xxx, 16). Que de crimes cette affreuse passion a fait commettre ! Attentats de toute espèce... Vols, assassinats... mépris des parents... abandon de toute prière... Souvent l'infortuné esclave de ce vice s'est dit en gémissant : Ce sera pour la dernière fois ! Souvent au moment de la tentation il a pensé : Je n'irai pas plus loin ! Et ce n'était jamais assez pour le tyran qui le dominait et qui l'entraînait...

Peu à peu il s'est enfoncé dans la fange... Il n'y a plus une seule partie de son corps qui ne participe au péché. Ses yeux cherchent les objets infâmes... Ses oreilles sont toujours tendues pour écouter les mauvaises conversations. Ses mains... ses pieds... Son imagination ne se plaît qu'à des représentations et à des rêveries dégoûtantes... Il pèche seul... il pèche avec d'autres... O malheureux, qu'êtes-vous devenu ? Osez-vous dire encore que vous êtes un enfant de Dieu, que vous êtes destiné au royaume des cieux ? Non, si vous continuez, vous êtes destiné à l'enfer : et vous y serez bientôt, car

C. L'IMPURETÉ EST UN VICE QUI CRIE VENGEANCE AU CIEL. — « Crier vengeance au ciel, » qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie deux choses.

a) C'est réclamer la damnation. — Eh bien l'impureté *réclame* la damnation, car elle renferme l'abus de tous les dons que Dieu avait accordés à l'homme pour son salut : abus du corps... abus de l'âme... abus du temps... abus des créatures... De plus, l'impureté est presque toujours accompagnée de *scandale :* or, Dieu hait le scandale, et le sang d'Abel crie vengeance !

b) C'est hâter l'heure de la damnation. — Et l'impureté fait cela : car l'impudique ne vit pas de longs jours. Il s'use, il se mine... Et, chose déplorable, malgré le sentiment qu'il a du mal qu'il cause à tous ses organes, il pèche, il pèche toujours. *Ossa ejus implebuntur vitiis adolescentiæ ejus, et cum eo in pulvere dormient* (Job. xx, 11). Souvent aussi à la fin de la vie, le désespoir vient s'ajouter à ce vice, le désespoir et le blasphème... Quelquefois

cependant le blasphème est le premier vice auquel on s'adonne : or, le blasphème met l'homme aux portes de l'enfer et les ouvre, pour ainsi dire, devant lui.

III. — Le blasphème ouvre la porte de l'enfer.

Pourquoi dis-je que le blasphème ouvre à l'homme la porte de l'enfer ? Parce qu'il n'y a pas de vice qui fasse davantage ressembler l'homme aux démons et aux damnés. En effet :

A. Le blasphème s'attaque directement a Dieu. — Quand on commet l'injustice, la désobéissance, le meurtre, l'intempérance ou l'impureté, c'est contre le prochain ou contre soi-même que l'on pèche directement... Quand on blasphème, c'est directement à Dieu que le péché s'attaque. N'est-ce pas là la manière de pécher des démons ?... On ne dit pas, il est vrai : Je serai semblable au Très-Haut... mais parce que telle ou telle chose contrarie, on maudit Dieu... Comment la foudre de Dieu n'écrase-t-elle pas à chaque fois ceux qui osent se rendre coupables d'un tel crime ?

B. Le blasphème est un péché de malice. — Les autres péchés procurent quelque satisfaction ; le blasphème n'en procure aucune... En blasphémant, on ne gagne rien... On sait même que l'on s'attire par là d'horribles châtiments, avec la malédiction du ciel. Et pourtant ce péché stupide, sans profit, ce péché de damné, on le commet !

Oh ! oui, ce péché rend l'homme semblable aux démons et aux damnés, qui eux aussi offensent Dieu sans en tirer aucun profit... Quelle horreur ! Mais il reste à faire un rapprochement qui montre combien il est vrai de dire que la porte de l'enfer s'ouvre déjà pour le triste blasphémateur.

C. Le blasphème est un acheminement vers le désespoir. — Tout espoir de pardon que peut avoir le pécheur se fonde sur la miséricorde de Dieu. Avoir confiance en Dieu, c'est une des conditions du pardon. Or, comment le

pécheur aura-t-il cette confiance, s'il s'est habitué à blasphémer la majesté de son Dieu, la bonté de son Père, la justice de son juge... Dans les prières que l'Église adresse à Dieu pour les agonisants, le prêtre dit ces consolantes paroles: *Licet peccaverit, tamen Patrem et Filium et Spiritum sanctum non negavit, sed credidit et zelum Dei in se habuit, et Deum qui fecit omnia fideliter adoravit.* Le blasphémateur peut-il dire cela ?

O mes Frères, pénétrons-nous d'horreur pour le blasphème ! Un enfant, ayant entendu exposer la gravité du péché de blasphème, en fut si frappé que, rentré chez lui et entendant blasphémer son père, il se jeta à ses genoux et s'écria : « Frappez-moi, tuez-moi, mais ne blasphémez pas ! » Chaque fois que nous entendons blasphémer, disons intérieurement : Que le nom de Dieu soit béni !

Péroraison. — S'il en est ici qui se voient sur la pente qui mène à l'enfer par l'intempérance, ou qui glissent déjà rapidement sur cette pente, entraînés qu'ils sont par le vice de l'impureté ; s'il en est ici devant qui la porte de l'enfer s'ouvre déjà, à cause de leurs blasphèmes : ah ! qu'ils s'arrêtent, maintenant qu'il en est temps encore, et qu'ils reviennent vers Dieu ! Je le demande à Dieu pour eux avec l'Église suppliante : *A porta inferi erue, Domine, animas eorum !*

CIEL.

(Évangile du 3e dimanche après Pâques, Jo. xvi, 16-23.)

Gaudebit cor vestrum, et gaudium vestrum nemo tollet a vobis. (Jo. xvi, 22.)

Exorde. — Le nautonnier ballotté sur les vagues de l'océan, le voyageur au milieu des fatigues d'une longue route, ont souvent besoin de se rappeler le terme où ils

tendent. La perspective du bonheur qui les attend soutient leur ardeur... Jésus-Christ, quittant ses apôtres et les laissant exposés à toutes les épreuves, leur annonce, pour les encourager, la jouissance d'une joie sans fin. Cette joie nous est également destinée. Fixons-y donc aujourd'hui nos regards, et qu'elle nous serve désormais de stimulant. Nous pouvons la considérer *de la part de Dieu*, qui nous la réserve, — et de *la part du chrétien*, qui doit la mériter. De là : ardent désir et courage indomptable.

I. — Le ciel, c'est le don de l'amour.

Qu'est-ce que le ciel, mes Frères ? Je résume tout en un mot : c'est *le don de l'amour !* Comme vous le savez, l'amour a besoin de se communiquer, de s'épancher ; l'amour a besoin de se donner ! Quand on aime quelqu'un, on lui veut du bien et on lui souhaite la plus parfaite félicité. Si l'on possède quelque chose qui puisse concourir à rendre heureux celui que l'on aime, on se hâte de le lui donner. Or, mes Frères, quel est ici celui qui aime ? Celui qui aime, c'est Dieu ! Oui, le Dieu éternel, tout-puissant, infini, s'est épris d'un amour éternel pour la créature qu'il devait tirer du néant. L'aurions-nous osé penser, si en mille endroits de l'Écriture il n'en avait lui-même renouvelé l'assurance : *In caritate perpetua dilexi te* (Jerem. xxxi, 3). *Sicut dilexit me Pater et ego dilexi vos* (Jo. xv, 9). Dieu donc nous a aimés, et dans son amour il a déjà commencé à répandre sur nous les torrents de ses bienfaits. Mais il a voulu que notre amour réponde au sien, que de notre libre volonté nous nous portions vers celui qui nous a aimés le premier. A cette condition, il nous a réservé de nouveaux trésors d'amour, et il attend, pour nous les communiquer, que nous ayons terminé le pèlerinage de cette vie. Et quels sont-ils, mes Frères, ces dons que la main libérale d'un Dieu prodiguera à ses élus ? Demandons-le à lui-même ; demandons au grand apôtre qui avait eu le bonheur dans cette vie d'en apercevoir quelques

rayons. Il est vrai que saint Paul nous répond tout d'abord : *Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit* (I Cor. II, 9). Oui, il est impossible de nous en rendre un compte exact : mais nous pouvons cependant nous en faire quelque idée.

A. Dons créés qui nous attendent au ciel. — Si les dons que le Seigneur nous fait dès cette vie ont déjà de quoi nous ravir d'admiration ; si, tout mêlés qu'ils sont d'amertumes et de douleurs, ils captivent si puissamment nos cœurs, que sera-ce quand nous en jouirons dans toute leur plénitude, sans aucun mélange, sans crainte de jamais les perdre et sans la moindre contrariété ?

a) Jouissances qui attendent nos corps au ciel. — Si les jouissances grossières de nos corps exercent sur nous un si puissant empire, que sera-ce quand ce corps glorifié trouvera la satisfaction la plus complète et la plus pure de ses sens régénérés ? Le soleil réjouit notre vue... la lune... les étoiles... Au ciel, dit l'apôtre saint Jean, cette lumière imparfaite fera place à une lumière mille fois plus éclatante : *Et civitas non eget sole neque luna, ut luceant in ea : nam claritas Dei illuminavit eam, et lucerna ejus est Agnus* (Apoc. XXI, 23). La mélodie des oiseaux, le son le plus harmonieux de nos instruments de musique, peuvent-ils être comparés à l'hosannah éternel, au cantique des vierges, à cet hymne ineffable : Saint, saint, saint, que chantent les esprits célestes ?... De quels parfums serons-nous enivrés, quand les vieillards balanceront devant l'Agneau leurs encensoirs d'or ? Quelle ne sera pas la saveur exquise de ces festins où Jésus-Christ lui-même servira ses élus ? *Vincenti dabo edere de ligno vitæ quod est in paradiso Dei mei... Vincenti dabo manna absconditum* (Apoc. II, 7, 17). Qui nous fera comprendre ici-bas les délices que nous éprouverons, lorsqu'il nous sera enfin donné de coller nos lèvres sur les mains divines du Rédempteur ? *Noli me tangere*, disait Jésus ressuscité à Marie-Madeleine. Et la raison qu'il en donnait, c'est qu'il

n'était pas encore monté vers son Père : là donc il nous sera donné de le toucher de nos mains et de baiser ses plaies sacrées. Pardonnez, mon Sauveur, si je suis forcé d'exprimer par des paroles grossières ces jouissances toutes célestes que nous ne connaîtrons que lorsque nous aurons le bonheur d'en jouir ! Mais dans vos saintes Écritures, vous-même vous vous êtes servi de ce langage si défectueux des hommes, pour vous accommoder à notre faiblesse et nous donner du moins une vague idée des joies de la patrie. — Et si déjà, pour décrire les jouissances de nos corps glorifiés, nous nous trouvons impuissants, que dirons-nous de jouissances plus sublimes, que dirons-nous des ravissements qui inonderont nos âmes ?

b) Jouissances qui attendent nos âmes au ciel. — Au ciel nous vous verrons ! Nous vous verrons, auteur de notre être, et nous vous verrons face à face, *facie ad faciem* (I Cor. XIII, 12). Mes Frères, qu'est-ce donc que voir Dieu ? Moïse avait demandé cette faveur à Jéhovah lui-même ; et Jéhovah lui répondit : « Aucun homme ne verra ma face et pourra conserver la vie. Tel est l'éclat de ma gloire que l'œil d'un mortel ne la saurait supporter. » Mais au ciel, Dieu aura fortifié notre regard ; et, semblables à l'aigle qui s'élance vers les cieux en regardant le soleil, nous nous élancerons vers la majesté infinie de notre Dieu. Nous plongerons nos regards dans cet abîme de perfections ; nous y trouverons sans cesse de nouvelles beautés ! Quand Jésus sur le Thabor eut laissé se répandre sur sa chair mortelle un reflet de sa gloire, Pierre ravi s'écria : *Domine, bonum est nos hic esse* (Matth. XVII, 4). Quand les saints, par un privilège spécial, étaient admis à contempler un rayon de ce foyer, ils s'écriaient, comme par exemple Ignace de Loyola : *Quam sordet mihi tellus !* Et pourtant ils ne pouvaient voir l'essence divine ! Mais là, au ciel, nous la verrons ! Nous verrons l'adorable Trinité sur son trône éternel, le Père, le Fils, le Saint-Esprit... En la voyant, nous saurons tout, nous comprendrons tout ;

tous les secrets de la nature, que dis-je ? tous les secrets de Dieu nous seront montrés à découvert. Est-ce là toute la récompense qui nous attend, mes Frères ? Non, pas encore !

B. Don de Dieu lui-même, don incréé. — Il est une jouissance qui surpasse toutes les jouissances, un don plus excellent que tous les dons créés dont nous avons parlé jusqu'ici... Et ce don, quel est-il ? Oserions-nous seulement le concevoir ? Ce don, c'est Dieu même. Ah ! l'imagination dans ses excès les plus délirants, le cœur dans ses aspirations les plus sublimes, dans ses désirs les plus insatiables, n'aurait jamais osé se porter jusque-là. Et pourtant c'est Dieu qui en a fait l'immuable et infaillible promesse : *Ego merces tua, magna nimis* (Gen. xv, 1). C'est moi, dit Dieu à l'homme, c'est moi-même qui serai ta récompense. Oui, je comprends, mon Dieu : l'amour n'a rien donné, s'il ne s'est donné lui-même. Mais comment vous donnerez-vous ? O mystère incompréhensible, qui fait, selon l'expression de saint Paul, *ut sit Deus omnia in omnibus !* (I Cor. xv, 28.) Dieu sera tout en tous, et lui seul assouvira d'une manière ineffable tous les désirs de notre âme et tous les appétits de notre corps. Ne craignez donc pas, vous tous que la soif du bonheur dévore ici-bas et qui avez poursuivi en vain cette onde rafraîchissante qui fuit vos lèvres desséchées : dans la céleste Sion vous pourrez étancher votre soif. David vous le promet au nom de Dieu même : *Torrente voluptatis tuæ potabis eos* (Ps. xxxv, 9).

Et vous à votre tour, vous aimerez d'une ardeur toute séraphique ce Dieu qui se donnera à vous. Vous lui donnerez aussi, car on ne peut aimer sans donner. Vous lui donnerez toutes les pulsations de vos cœurs, tous les soupirs de votre bouche. Vous lui rendrez grâces dans les élans d'une reconnaissance éternelle pour tous les biens dont il vous aura comblés. Alors, répondant à ces témoignages d'amour, s'échapperont vers vous, du sein de Dieu, de nouveaux torrents de délices, et vos âmes tressailliront

de nouveaux élans d'amour ! O communication ravissante ! Baiser d'une ineffable douceur que l'épouse des Cantiques, symbole de l'âme fidèle, demandait à son céleste époux : *Osculetur me osculo oris sui* (Cant. I, 1). « Placez-moi, disait-elle, comme un cachet sur votre cœur ; car l'amour est plus fort que la mort. » Ce n'est que dans le ciel que ces paroles trouvent leur véritable accomplissement : oui, l'amour est plus fort que la mort ; car pour tous ceux qui sont au ciel la mort a disparu, le règne du temps a passé, le bonheur est sans fin comme l'éternité !

O don ineffable de l'amour, quand jouirons-nous de vos délices ? *Jesu bone, quando stabo ad videndum te? Quando contemplabor gloriam regni tui? Quando eris mihi omnia in omnibus? Quando ero tecum in regno tuo?* (Imit. III, 48.) Hélas ! mes Frères, il n'est pas encore venu, ce moment fortuné : — et si nous avons vu ce que Dieu nous réserve, il nous faut considérer à quel prix il met ses faveurs. S'il nous est pénible après un si beau spectacle de reporter nos regards sur cette terre d'exil, le souvenir de ce que nous avons contemplé va nous servir de consolation et d'encouragement.

II. — Le ciel, c'est la récompense de notre fidélité.

Jésus-Christ nous inculque dans plusieurs paraboles et l'Apôtre répète après lui cette grande vérité : Nous devons mériter le ciel. Un homme, dit le Sauveur, appela ses serviteurs... (Parabole des talents.)

A. Le ciel est le salaire du mérite. — Vous vous reconnaissez, mes Frères, sous cette figure du serviteur. Jésus-Christ, le maître suprême, vous a placés sur cette terre, et il vous a confié à chacun un trésor qu'il faut faire fructifier : trésor de force et de santé, trésor de talents et de capacités, trésor d'autorité et d'opulence, trésor de grâces et d'inspirations célestes. Les uns ont moins reçu, les autres ont reçu davantage ; mais tous ont reçu assez pour être en état de satisfaire leur maître quand il demandera compte de leur fidélité.

O vous à qui Dieu a donné abondamment les forces du corps et les biens de la santé, ne l'oubliez pas : c'est vous qui les premiers devez donner au monde le spectacle de la fidélité aux préceptes de la loi divine, aux prescriptions de l'Église... Au contraire, êtes-vous malades ou faibles, votre patience, votre résignation, voilà le talent que Dieu viendra réclamer... Si le ciel vous a départi abondamment les lumières de l'intelligence, il vous faut cultiver ces semences précieuses qui doivent donner des fruits de salut, non seulement pour vous, mais aussi pour les autres. Gardez-vous de mettre la lumière sous le boisseau... Vous qui n'êtes pas doué de ces talents distingués, consolez-vous : la simplicité de votre foi sera aussi agréable aux regards de Dieu que les prodiges du zèle ou de la science de vos frères appelés à des rôles plus éclatants... Dieu ne considère que la bonne volonté.

Que demande le Maître de ceux auxquels il a prodigué les biens de ce monde ? Riches et puissants du siècle, ce n'est pas pour vous seuls que vous avez reçu une si large part de bien-être... Rompez, rompez au pauvre le pain que Dieu vous a mis entre les mains... Mettez sur les lèvres du pauvre les accents de la reconnaissance... Faites que le pauvre en vous voyant bénisse celui qui vous a constitués les dispensateurs de ses dons... Car, si vous ne satisfaites pas à cette obligation, le pauvre, par ses murmures, offensera Dieu : et vous, vous porterez avez lui la peine de son impatience...

Mais si ces considérations regardent en particulier quelques-uns seulement d'entre nous, tous nous avons eu part, et nous avons part encore, à un trésor commun, trésor inépuisable et dont il nous sera plus donné à mesure que nous demanderons davantage : je veux parler du trésor des vertus et des mérites de Jésus-Christ et des saints, du trésor des grâces divines et des inspirations célestes. Ah ! tous, mes Frères, nous les sentons souvent au fond de nos âmes, ces inspirations que Dieu nous

envoie... Remords salutaires, encouragements à travailler davantage, élans de générosité et d'esprit de sacrifice, de détachement des choses d'ici-bas — voilà, voilà, cette semence qui, cultivée par nos soins, peut rapporter le centuple ! Malheur au laboureur négligent, malheur au serviteur infidèle qui se présentera les mains vides au grand jour où le Maitre viendra juger ! Il n'entendra jamais cette parole consolante : *Intra in gaudium Domini tui* (Matth. xxv, 21). Oui, mes Frères, si nous voulons entrer dans cette joie, si nous voulons être rassasiés de ces délices, il nous faut travailler... Mais l'Apôtre, connaissant les difficultés que nous éprouvons, s'est servi d'une autre figure pour exprimer quels généreux efforts demande une récompense si éclatante.

B. Le ciel est le prix de la lutte. — *Qui certat in agone*, dit saint Paul, *non coronatur nisi legitime certaverit* (II Tim. II, 5). Job avait dit avant lui : La vie de l'homme sur cette terre est un combat. Ici saint Paul appelle le ciel la couronne étincelante qui doit ceindre le front du vainqueur. Est-il nécessaire d'insister sur cette idée ? Est-il besoin de vous dire quels sont les ennemis qui peuvent vous ravir cette couronne ? Il est un ennemi acharné à votre perte depuis le commencement des âges : l'ange déchu qui a vu arracher de son front l'auréole que la main de Dieu y déposait déjà, parce que ce front superbe s'est dressé contre l'auteur de sa gloire. Esprit du mal, dont le royaume attend des sujets aussi coupables et aussi malheureux que leur prince. Que ne fait-il pas pour en augmenter le nombre ?... Terrassez donc cet ennemi, mes Frères ; terrassez-le avec les armes de la foi... *Resistite fortes in fide* (I Pet. v, 9).

Mais en même temps, entrez généreusement en lice contre d'autres adversaires. N'oubliez pas que parmi ceux qui vous entourent Satan compte des suppôts et de zélés sectateurs. N'oubliez pas quelles maximes gouvernent le monde, ce monde au milieu duquel vous êtes

forcés de vivre et qui prétend exercer sur vous un empire despotique. Luttez contre cet empire ; foulez aux pieds la crainte que le monde cherche à vous inspirer : cette crainte indigne d'un chrétien qui sous le nom de *respect humain* a fait chanceler tant de guerriers... Enfin, prenez garde aussi à un ennemi domestique. L'athlète qui combat est perdu à jamais, si, loin de conserver ses forces par un exercice prudent, il les énerve lui-même par la mollesse et l'oisiveté... Mais il suffira de vous rappeler ces difficultés : votre expérience personnelle vous les a fait connaître. Je me contente de vous les indiquer et de vous dire : Courage ! Oui, ranimez votre courage, en contemplant la palme qui vous attend au sortir de la lutte !

Péroraison. — Cette palme, mes Frères, ne vaut-elle pas quelques efforts généreux, ne vaut-elle pas quelque héroïque dévouement ? Ah ! si Dieu, vous aimant le premier, a donné pour fin de votre être ce bonheur ineffable qui n'est autre que la possession de lui-même, vous, pour atteindre ce bonheur, n'aurez-vous pas le courage de coopérer à la grâce qui vous invite ? Ne voyez-vous pas que la raison vous commande de réunir dans ce but toutes vos forces, afin de répondre à l'appel si suave que vous fait votre Dieu ? Ils y ont répondu, ces saints, ces martyrs, ces confesseurs dont vous enviez la gloire : et maintenant, pour avoir fait fructifier le talent que Dieu leur avait confié, et terrassé dans la lutte les ennemis de leur âme, ils jouissent à tout jamais des dons de l'amour.

COMMUNION.

CROQUIS D'UNE ALLOCUTION A LA MESSE DE COMMUNION.

(Pouvant servir à la fin d'une retraite.)

Venite, comedite panem meum, et bibite vinum quod miscui vobis. (Prov. IX, 5.)

Exorde. — Telles sont les paroles qu'il me semble

entendre retentir ici en ce moment et qui vous sont adressées.

I. *Qui vous adresse ces paroles ?* Dieu, l'éternelle et infinie majesté, le créateur du ciel et de la terre... C'est lui qui vous dit : « Venez ! » Dites à votre tour : Seigneur, que suis-je pour que vous daigniez m'appeler si près de vous ? *(Acte d'humilité.)*

II. *A qui adresse-t-il ces paroles ?* A moi ! A moi qui l'ai si souvent offensé... à moi qui naguère étais son ennemi... Quelle bonté ! Comme je voudrais n'avoir jamais péché contre un père si généreux ! *(Acte de repentir.)*

III. *Que me dit-il ?* « Mangez mon pain ! » Quel pain ? Son propre corps... Si cela ne m'était pas dit par Dieu lui-même, je ne pourrais le croire... Mais puisque c'est Jésus-Christ lui-même qui me le dit, je crois qu'il est présent dans la sainte hostie tout entier... et je le crois plus fermement sur sa parole que si je le voyais de mes propres yeux... *(Acte de foi.)*

IV. Mon bon Jésus, je crois en vous : mais de plus *je vous aime !* Je vous aime, parce que vous avez pour moi une telle charité... Je ferai tout ce qui pourra vous plaire, car je veux vous rendre amour pour amour. *(Acte de charité et d'amour.)*

V. Le prophète Élie, après avoir mangé le pain miraculeux apporté par l'ange, poursuivit sa marche jusqu'à Horeb, la montagne sainte... Vous avez aussi une carrière à parcourir... Dieu vous présente l'aliment qui doit soutenir vos forces... Vous avez chacun des nécessités particulières... pour l'âme... pour le corps... Vous aurez à triompher dans l'avenir de bien des dangers... à subir bien des peines... Demandez à Jésus de vous secourir dans tous les dangers... d'adoucir vos souffrances... de vous accorder enfin la récompense éternelle... Il connaît vos besoins... Exposez-les-lui avec confiance. *(Acte de confiance et d'espérance.)*

Péroraison. — *Introibo ad altare Dei : ad Deum qui lætificat juventutem meam.*

SAINTE COMMUNION.

(Sermon pouvant servir à la fin d'une retraite, d'une mission.)

Venite, comedite panem meum, et bibite vinum quod miscui vobis. (Prov. IX, 5.)

Exorde. — Dans la parabole où Jésus-Christ nous présente un roi célébrant les noces de son fils par un grand festin, il nous montre ce roi qui entre dans la salle du banquet et passe en revue les convives... Comme il vit un homme qui avait négligé de revêtir l'habit nuptial, il lui adressa ces paroles : Mon ami, comment avez-vous osé entrer ici sans robe nuptiale ? Cet insolent resta muet, dit Jésus-Christ, n'ayant rien à répondre pour s'excuser, et le roi, ajouta-t-il, dit à ses serviteurs : Liez-lui les mains et les pieds, et jetez-le dans les ténèbres extérieures... Vous voici réunis, mes Frères, à la fin de ces saints exercices... pour participer à un festin nuptial dans lequel le céleste époux, vrai fils du souverain roi, donne à ses invités sa propre chair à manger... Vous avez été plus sages que cet impertinent qui n'avait pas voulu se mettre en état de paraître devant son roi, et qui vint le braver en ne se soumettant pas aux prescriptions de l'usage : prescriptions qu'il lui eût été facile de remplir, puisque au temps dont parle Notre-Seigneur, des robes nuptiales étaient mises à la disposition de tous. Mieux inspirés que ce misérable, vous venez ici parés tous de la robe nuptiale de la grâce sanctifiante, conservée depuis votre baptême ou retrouvée par une sincère pénitence. Vous voilà assis avec une conscience tranquille en présence du grand roi dont le fils va vous être donné, en nourriture de vos âmes... Quels doux sentiments remplissent en ce moment vos cœurs ! Comme ce cœur est différent maintenant aux yeux de Dieu de ce qu'il était il y a quelques jours...

Puissiez-vous conserver toujours ces dispositions, et les perfectionner toujours davantage... Je viens attirer votre attention sur ce changement qui a été opéré en vous, et vous montrer en même temps comment vous trouverez dans la sainte communion tout ce qu'il faut pour faire durer toujours un état si heureux. La réception de la sainte communion est en effet simultanément *le gage de votre réconciliation* avec Dieu — *la cause de votre plus pure joie*, — et *le plus puissant instrument de progrès dans le bien*. Trois vérités que je voudrais imprimer vivement dans vos esprits.

I. — Sainte communion, gage de réconciliation avec Dieu.

A. Coup d'œil rétrospectif sur votre état passé. — Lorsque vous jetez les yeux sur le passé et que vous songez à l'état où vous étiez devant Dieu il y a peu de jours, que dites-vous de vous-mêmes ? Qu'étiez-vous, il y a peu de jours ? Peut-être étiez-vous en révolte contre Dieu... ennemis de Dieu et ne méritant que sa juste colère... vivant sans souci de l'éternité... ne cherchant que les jouissances d'ici-bas... Aussi étiez-vous en proie aux remords de votre conscience. Combien étaient épaisses les ténèbres de votre esprit ! Combien était poignante l'inquiétude de votre cœur ! C'étaient là les fruits amers du péché. Et qu'alliez-vous devenir ? Vous ne le saviez pas ; mais vous aviez tout à craindre. Votre cœur se remplit de regret et de douleur, lorsque vous vous reportez par la pensée vers ces tristes temps. « Comment ai-je pu ainsi offenser mon Dieu, mon bienfaiteur, mon père ? Lui qui s'est toujours montré si bon pour moi, lui qui m'a attendu, comme le père de l'Enfant prodigue attendait son fils ingrat, qui m'a cherché comme le bon pasteur qui suit par monts et vallées la brebis égarée et la prend toute meurtrie sur ses épaules, afin de la reporter au bercail ! O mon Dieu, mon pasteur, mon père, je hais et je déteste par amour pour vous le péché qui avait fait de moi votre ennemi. » Voilà ce que vous dites maintenant...

B. Comment la bonté de Dieu se montre dans cette réconciliation. — Et de son côté Dieu vous adresse ces douces paroles : « Mon enfant, ayez confiance en moi. Vos péchés vous sont pardonnés. J'ai jeté toutes vos iniquités derrière mon dos, afin de ne plus les voir, et vous pouvez me dire avec le saint roi Ezéchias : *Projecisti post tergum tuum omnia peccata mea* (Isai. xxxviii,, 17). J'ai rendu à votre âme par le sacrement de la confession la céleste blancheur qu'elle avait perdue... Dans ce bain salutaire, le sang de mon divin Fils a coulé sur votre âme, pour lui enlever toutes ses souillures et la rendre plus blanche que la neige et plus brillante que le soleil... Votre âme est de nouveau revêtue de la robe nuptiale... Je veux, oui, je veux en outre sceller à jamais cetie réconciliation d'une manière solennelle en présence des anges et des saints ; je vous ai préparé un festin, afin que tous sachent que vous n'êtes plus mon ennemi, mais que vous êtes mon ami, mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances. Venez donc à mon festin. »

Moi à votre festin, Seigneur ! Moi, misérable créature, m'asseoir à votre table ? prendre part à votre festin ? —

Oui, mon enfant. — Et que me donnerez-vous, ô mon Jésus ? — Je vous donnerai, sous une apparence de pain, mon corps et mon âme, ma chair et mon sang, mon humanité et ma divinité. Écoutez ce que je dis dans mon saint Évangile : Ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui...

Voilà, mes Frères, ce que Dieu vous a préparé. Il vous invite à la sainte Table, pour faire voir que tout est pardonné, que tout est oublié, et pour vous donner le baiser de la réconciliation.

Approchez-vous donc de cette table divine avec une foi vive, avec un sincère regret d'avoir jamais offensé un Dieu si bon, avec les sentiments d'une profonde humilité... Dites-lui : Seigneur, je ne suis pas digne que vous

entriez en moi ; mais j'ai confiance dans votre parole, qui m'assure du pardon...

C. Qu'il faut revenir souvent au banquet de la réconciliation. — Mais pour que votre réconciliation avec Dieu soit affermie comme elle doit l'être, il ne suffit pas, mes Frères, que vous vous approchiez aujourd'hui du divin banquet. Pour rendre votre réconciliation avec Dieu parfaite, il faut vouloir faire plus que ce que l'Église vous impose sous peine de damnation... Évitez donc à l'avenir tout péché mortel, et par la réception plus fréquente de la sainte Eucharistie resserrez toujours de plus en plus les liens de la grâce sanctifiante qui vous unissent en ce moment à votre divin Sauveur. De même que la sainte communion est aujourd'hui le gage de votre réconciliation avec lui et de la rémission de tous vos péchés passés, pour énormes qu'ils soient, elle deviendra de même le moyen d'éviter les péchés véniels délibérés, et elle effacera les fautes journalières qui échappent par surprise à notre faiblesse. Elle conservera dans toute sa ferveur la charité que vous avez maintenant pour Dieu, et elle augmentera continuellement cette ferveur même.

Si vous aviez le malheur de commettre encore un péché mortel, je vous en prie, je vous en conjure, ne laissez pas de recourir aussitôt au sacrement de la pénitence, afin de vous y purifier et de revenir au banquet eucharistique recevoir un nouveau gage de réconciliation ! Votre bon Sauveur désire que vous ne l'abandonniez plus jamais : cependant, si ce malheur vous arrivait, il attend de vous un prompt retour. Il demande que dans ce cas vous ne remettiez pas votre confession et votre communion jusqu'aux prochaines pâques ; il demande que vous rentriez aussitôt en grâce avec lui.

Et, en effet, comment pourriez-vous vivre encore en état de péché et vous résigner à devoir vous priver pendant des semaines et des mois de la sainte communion, maintenant que vous avez éprouvé combien il est doux et

consolant de vous asseoir avec les pieux fidèles à ce divin banquet ?

II. — Sainte communion, cause de la plus pure joie.

Dites, mes Frères, n'êtes-vous pas heureux en ce moment ? Voudriez-vous échanger votre état actuel contre celui où vous étiez lorsque vous vous trouviez éloignés de Dieu ? Ah ! vous trembiez à la seule idée de retomber dans ce triste état. Et pourquoi ? Parce que vous possédez la paix du cœur.

A. Vous avez la paix de la conscience. — Vous êtes *en paix avec Dieu.* Le pardon que vous lui avez demandé vous a été octroyé en son nom par la voix de son prêtre... Vous êtes *en paix avec votre prochain.* Pleine satisfaction a été donnée par vous à tous ceux que vous aviez pu léser dans leurs droits. Vous avez renoncé à tout désir de vengeance, à tout sentiment de rancune, de haine ou d'envie. Vous avez résolu de vivre en parfaite union chrétienne avec votre femme et vos enfants... Il vous semble que tout le monde est devenu votre ami... Vous êtes aussi *en paix avec vous-mêmes.* Les remords de la conscience ont disparu, et une douce assurance a succédé dans votre cœur à la crainte et à l'inquiétude que vous sentiez chaque fois que la pensée de Dieu vous revenait... Vous dites en vous-mêmes : Oh ! maintenant tout est bien. S'il plaisait à Dieu de me retirer à présent de ce monde, je suis prêt. La mort serait la bienvenue : je la recevrais comme la messagère de mon bonheur éternel. Je me sens comme des ailes, et il me semble que je pourrais de moi-même m'élever jusqu'au ciel...

B. Vous allez recevoir la visite de Jésus-Christ par la sainte communion. — Et pourtant, mes Frères, Jésus-Christ ne se contente pas de vous faire goûter cette paix de la conscience. Dans ce bienheureux état où vous êtes, vous allez recevoir la visite de votre meilleur ami, de ce Dieu

qui vous a créés, de ce Dieu qui est devenu votre Sauveur, de ce Dieu qui veut vous donner la récompense éternelle dans le ciel. Il vient à vous, le bien-aimé Sauveur, ce Jésus qui guérissait les malades, qui pardonnait au repentir, qui ressuscitait les morts... Il est vrai : afin de ne pas vous effrayer, il voile l'éclat de sa divinité... Afin de ne pas effaroucher vos sens, il couvre sa chair et son sang des apparences du pain... Mais comme ce qui va entrer en vous est vraiment votre Sauveur, Dieu et homme à la fois, il suffira que vous fermiez quelque temps vos yeux et vos oreilles aux choses de ce monde, pour reconnaître sa voix au plus profond de votre âme. Là vous l'entendrez vous dire : Mon enfant, je suis en vous ; mon cœur bat près de votre cœur... J'ai pour vous les sentiments d'un frère... Mon enfant, donnez-moi votre cœur !

Et vous, mes Frères, vous répondrez : Seigneur, mon Dieu, je vous aime à mon tour. Je vous aime de tout mon cœur, de toute mon âme et de toutes mes forces. Je ne veux plus me séparer de vous... Vous emprunterez le langage imagé de l'épouse des Cantiques pour lui promettre de le placer comme un cachet sur votre cœur : *ut signaculum super cor*, afin que ce sceau divin garde votre cœur, et vous rappelle sans cesse que votre cœur lui appartient, et comme un cachet sur vos mains, *ut signaculum super brachium*, afin que toutes vos actions soient sanctifiées, et que vous ne perdiez pas de vue l'obligation où vous êtes de tout rapporter à sa gloire. Vous lui direz que vous avez la douce confiance que son amour et le zèle que cet amour vous inspirera vous feront triompher de tous les obstacles, même de la mort et de l'enfer, *quia fortis est ut mors dilectio, dura sicut infernus æmulatio*. Mon bien-aimé est à moi, direz-vous encore avec l'épouse des Cantiques, et je suis à lui. Et avec saint Paul : Qui me séparera de l'amour de Jésus-Christ ? *Quis ergo nos separabit a caritate Christi ?* (Rom. VIII, 35.) O moments fortunés, où le divin Sauveur repose réellement en notre

poitrine ! Profitons de ces moments pour lui redire notre amour...

C. Ayez soin de venir souvent gouter la joie de cette visite. — Mais encore une fois, mes Frères, n'est-ce pas montrer que l'on n'apprécie pas dignement le bonheur de cette visite de Jésus, que d'attendre si longtemps avant d'en jouir de nouveau ? Nous goûtons dans la sainte communion la paix de l'âme : comment se fait-il donc que tant de chrétiens préfèrent vivre des mois et des mois dans la crainte et l'anxiété que de se mettre en état par une bonne confession de goûter de nouveau la pure joie de la sainte communion ? Ah ! dès qu'un plaisir mondain a de l'attrait pour nous, comme on s'empresse de le rechercher ! Rien ne coûte, ni peines, ni fatigues... S'agit-il au contraire de cet ineffable bonheur de recevoir Dieu en nous, on redoute le moindre effort, et on y reste lent et tiède... Et pourtant celui que nous recevons dans la sainte communion, c'est Jésus, qui veut être notre ami, comme il est notre père... Nous préférons entreprendre de longues courses pour aller visiter des étrangers que d'accepter la visite de notre céleste ami... Nous l'appelons pourtant la nourriture de notre âme et le pain de vie : mais pour entretenir la vie de nos corps nous avons grand soin de prendre chaque jour à plusieurs reprises la nourriture matérielle, toute grossière qu'elle est, et pour nourrir notre âme nous venons à peine dans un long laps de temps nous asseoir une ou deux fois au divin banquet ! Est-ce là comprendre notre bonheur ? Est-ce là prendre à cœur nos véritables intérêts ? Formons donc tous la résolution de venir souvent nous agenouiller à la Table sainte. Notre âme, notre pauvre âme, aspire après cette nourriture divine de l'Eucharistie, parce que dans la communion elle sent descendre en elle, avec le Dieu de toute sainteté et de toute vertu, une vigueur surnaturelle qui la rend capable de surmonter les fatigues de son pénible voyage vers la patrie éternelle.

III. — Sainte communion, puissant moyen de progrès dans le bien.

En effet, mes Frères, prenez garde de vous aveugler sur votre état. Dieu vous a, il est vrai, pardonné miséricordieusement vos fautes ; mais il vous reste encore un long chemin à parcourir avant d'être dans cette patrie céleste où la paix avec Dieu ne peut plus se perdre. Il en est parmi vous qui ont encore bien des années à traverser ici-bas ; d'autres, bien des jours au moins. Et ne vous restât-il que quelques heures à vivre, un instant est assez pour vous faire perdre tout à coup tous les fruits du passé et vous jeter impénitents dans la mort éternelle... D'ailleurs, vous devez vous attendre tous à bien des *dangers* — et à bien des *chagrins*...

A. Au milieu des dangers. — Les ennemis capitaux de votre salut, que vous avez foulés aux pieds ces jours-ci, ne sont pour cela pas entièrement écrasés. Le démon, qui rugit, parce que vous avez rompu ses filets et que vous avez échappé à ses griffes, mettra tout en œuvre pour vous ramener sous son empire. Ce monde pervers auquel vous avez renoncé, reviendra à l'assaut de votre cœur, avec ses plaisirs et ses moqueries. Il vous rappellera les voluptés criminelles qu'il vous a fait goûter jadis, et viendra vous offrir de nouveaux appâts. Il se moquera de votre conversion et tournera votre piété en ridicule. Il vous accablera d'injures et vous fera passer pour des hypocrites, ou des esprits faibles. La chair, que vous aviez habituée à dominer sur l'esprit, revendiquera ses prétendus droits : droit à l'impudicité, droit à l'ivrognerie, droit à tous les excès. Vos mauvaises habitudes essaieront encore de vous entraîner : l'habitude du blasphème... de la colère... de la médisance... Pour vaincre ces ennemis, pour continuer du moins à lutter contre eux, jusqu'à la mort, il vous faut des forces et de l'énergie. Où trouverez-vous plus facilement et en plus grande abondance les secours qui vous sont nécessaires, que dans l'aliment divin que vous offre Jésus-Christ à la sainte Table ? C'est Jésus-Christ qui, attaqué

jusqu'à trois fois par le démon qui le tentait, l'a fait reculer couvert de honte. C'est lui qui a dit à ses disciples : Le monde vous mettra souvent bien mal à l'aise, et vous suscitera bien des peines ; mais ayez confiance, car moi, j'ai vaincu le monde. *In mundo pressuram habebitis ; sed confidite, ego vici mundum* (Jo. XVI, 33).

B. AU MILIEU DES CHAGRINS. — Des chagrins, des peines, des afflictions, tout cela ne nous fera pas défaut, car, ne l'oublions pas, nous sommes devenus les enfants de Dieu. Souvenons-nous que les calamités et les misères sont souvent des preuves d'amitié que la Providence divine nous ménage. Elle veut nous fournir ainsi l'occasion d'exercer ici-bas la vertu de patience, afin de pouvoir nous donner une couronne plus brillante dans le ciel. Nos affaires temporelles nous causeront peut-être bien des chagrins... Nous aurons peut-être à supporter la pauvreté et le dénûment... Nous serons peut-être en proie aux infirmités et aux maladies... Nous verrons languir sous nos yeux et expirer dans les souffrances femme et enfants... Malgré tous nos efforts, la paix domestique semblera vouloir déserter notre foyer... La mauvaise conduite de nos enfants... Une épouse d'un caractère dur et intraitable... Tout cela nous torturera le cœur, et nous sentirons naître en nous des sentiments de colère et d'impatience... Notre consolateur, notre refuge alors, ce sera Jésus résidant pour nous dans le saint tabernacle. C'est de son tabernacle qu'il nous adresse ces douces paroles qu'il faisait jadis entendre aux populations de la Judée : *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos* (Matth. XI, 28). Je vous consolerai, je vous donnerai du courage.

C. AVOIR SOIN DE RECOMMANDER A JÉSUS DANS LA COMMUNION NOS BONS DÉSIRS. — Allons donc à Jésus, mes Frères. Nous avons formé les plus généreuses résolutions pour l'avenir : recommandons-les au cœur de Jésus, alors que ce divin cœur reposera dans nos entrailles, afin que Jésus

bénisse nos résolutions et nous donne la force de les mettre fidèlement à exécution. Une triste expérience nous a fait connaître notre pusillanimité : c'est de Dieu que doit nous venir la victoire sur nos ennemis. Demandons cette victoire avec humilité, mais aussi avec confiance. Exposons-lui nos craintes et nos bons désirs... concernant nous-mêmes, nos familles, nos amis... S'il en est parmi ceux-ci qui se sont misérablement écartés de la bonne voie, exposons nos demandes à leur sujet ; disons à Jésus la déplorable nécessité où ils se trouvent... Parlons-lui de nos nécessités temporelles, mais à ces dernières demandes ajoutons toujours : Si cela m'est salutaire. Votre volonté, Seigneur, se fasse et non la mienne !

Péroraison. — Après avoir ainsi soulagé nos cœurs, par quelle prière terminerons-nous ? Eh ! quelle prière pourrions-nous mieux mettre à la fin de notre action de grâces, après avoir reçu Jésus en nous, que celle qu'il nous a apprise lui-même ? Ajoutons-y la salutation angélique, dont l'Église elle-même fait suivre si souvent l'oraison dominicale. Nous dirons donc avec le plus profond respect et la plus profonde attention : « Notre Père... » *(Parcourez avec une petite paraphrase.)* — « Je vous salue, Marie... » *(Parcourez avec une petite paraphrase.)*

N. B. — Si le sermon se prêche *à la messe de communion*, il faut laisser de côté le point *C* de la 1re et de la 2e partie. S'il se prêche seulement *le jour de communion*, ces points doivent servir à exhorter à la communion fréquente. Alors on change les points *A* et *B* en mettant au passé tout ce qui a rapport à la réception de la communion, et en ne conservant au présent que l'expression des sentiments qui animent encore les auditeurs. *(Note du Père Verbeke.)*

COMMUNION SACRILÈGE [1].

Admiramini et obstupescite, quia opus factum est in diebus vestris quod nemo credet cum narrabitur.

(Habac. 1, 5.)

Exorde. — Il est un jour dans notre vie dont par-dessus tous les autres jours nous gardons une douce et sainte souvenance, un jour où nous sommes entrés pour ainsi parler dans une vie nouvelle, un jour après lequel nous avions longtemps soupiré, un jour auquel nous nous étions préparés avec le plus grand soin. Qu'est-ce donc qui devait avoir lieu ? Ce jour, vous l'avez déjà nommé : c'est le jour de notre première communion. Et ce qui allait se passer ? Ah ! nous allions pour la première fois être admis à nous asseoir à la Table sainte : un Dieu allait devenir l'hôte de son humble créature !

O quel bonheur ce fut ! Comme nous nous sentions heureux de posséder Jésus en nous ! O si toutes nos subséquentes communions avaient été ferventes comme la première ! Mais hélas ! qui sait ? L'homme est faible, et ses passions l'entraînent parfois si bas qu'il est comme enseveli dans le péché. Il garde cependant à l'extérieur sa conduite ordinaire : et alors, je tremble lorsque j'y pense, il s'approche de la sainte communion avec un péché mortel sur la conscience, avec un péché mortel qu'il n'a pas osé confesser. O mon Dieu, s'il en est ici qui aient jamais commis un pareil forfait, pardonnez-leur : car véritablement ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Mais à présent, mes Frères, en ces jours de salut, il faut que nous nous mettions devant les yeux toute la vérité et que nous ravivions notre foi.

[1] Cfr. dans le tome II, p. 591, un sermon sur la communion sacrilège, à l'occasion de l'évangile du 19e dimanche après la Pentecôte (Noces du fils du roi).

Nous allons donc considérer *ce que c'est qu'une communion sacrilège*, — et quels sont *les moyens de la réparer*.

O bon Jésus, qui êtes présent dans ce tabernacle avec votre corps et votre sang, votre âme et votre divinité, parlez à nos cœurs, afin que, considérant votre sainteté et votre bonté, nous soyons remplis d'horreur pour un si abominable forfait, et pleins de zèle pour le réparer.

1re *Variante*. (Voir à la fin du sermon, p. 127, les variantes destinées à appliquer ce sermon à la réparation d'un sacrilège commis.)

I. — La communion sacrilège, attentat contre la sainteté de Dieu.

A. Sainteté de Dieu, manifestée par la haine qu'il porte au péché. — Pour nous faire une idée juste du sacrilège, il nous faudrait, mes Frères, avoir une idée juste de la sainteté de Dieu. Mais qui de nous comprend ce que c'est que la sainteté de Dieu ? Dieu est la sainteté même. Le moindre défaut contraire à la sainteté, à la pureté, à l'ordre, lui répugne. *Sancti estote*, dit-il au peuple d'Israël, *quia ego sanctus sum* (Levit. xix, 2). Il a trouvé des souillures même dans ses anges, nous dit le Livre de Job : *In angelis suis reperit pravitatem* (Job. iv, 18). Des anges commettent un péché : et parce que leur péché offense la sainteté de Dieu, l'enfer est créé pour les recevoir et les punir éternellement ! Oui, l'horrible enfer avec ses peines éternelles ! Des supplices sans fin ! Et tout cela parce que le péché, un seul péché mortel, est tellement opposé à la sainteté de Dieu, qu'il mérite que Dieu rejette à jamais le pécheur de devant sa face !

Mais je vois une seconde prison de flammes où des milliers et des milliers d'âmes souffrent et gémissent. Il est vrai, l'espoir n'est pas banni de cette triste demeure ; mais, puisque ceux qui s'y trouvent, sont les amis de Dieu, comment se fait-il que Dieu les y retient des années, des siècles peut-être ? Ah ! c'est qu'il reste dans ces âmes quelques taches du péché. Voilà pourquoi Dieu, tout en

les aimant, ne permet pas qu'elles jouissent de la vision béatifique avant d'avoir été entièrement purifiées. O sainteté incompréhensible de mon Dieu ! C'est vous que glorifient sans cesse les anges et les bienheureux par ce cantique céleste : *Sanctus ! Sanctus ! Sanctus !*

B. Sainteté de Dieu, manifestée ici-bas par des punitions visibles. — Je commence à avoir une idée de ce que c'est qu'un sacrilège. C'est un péché qui est directement contraire à la sainteté de Dieu. C'est un péché qui consiste dans l'abus volontaire, dans la profanation d'une chose qui touche à la sainteté de Dieu. Si donc le péché en général mérite de si terribles châtiments de la part de la justice divine, que deviendra l'homme sacrilège ? Je consulte les Livres saints : et les exemples qu'ils me fournissent, me font trembler d'épouvante.

a) Dieu regarde comme saints tous ceux qui sont consacrés d'une manière spéciale à son service. Sous l'ancienne loi étaient regardés comme saints par Dieu, les prêtres, les prophètes, les rois que l'huile sainte avait sanctifiés. David poursuivi à mort par Saül, se rencontre avec lui dans la même caverne : il lui serait facile de le tuer ; mais : Loin de moi, dit-il, d'oser mettre la main sur l'oint du Seigneur ! Quelques années plus tard, le même Saül défait dans une bataille par les Philistins et voulant éviter d'être mis à mort par eux, supplie un étranger de le tuer. Celui-ci obéit à ce qu'il regarde comme un ordre : mais lorsqu'il vient annoncer à David ce qu'il a fait, David s'écrie : Comment ! vous n'avez pas craint de souiller vos mains du sang de l'oint du Seigneur ? Et aussitôt il ordonne de le punir de mort. Un prophète va au nom du Seigneur reprocher à Jéroboam son idolâtrie. Le roi étend la main, en donnant l'ordre de se saisir du prophète : mais aussitôt tout son bras est paralysé. Des enfants de la ville de Béthel voyant monter vers eux le prophète Élisée, osent se moquer de sa tête chauve : l'homme de Dieu s'en indigne, et Dieu prend en main la

cause de son serviteur, car deux ours s'élancent de la forêt voisine et mettent en pièces quarante-deux de ces jeunes insulteurs. Coré, Dathan et Abiron, pour avoir fomenté une révolte contre Moïse et Aaron et avoir tenté de se soustraire à leur autorité, sont engloutis vivants dans le sein de la terre, avec toute leur famille et tout ce qui leur appartient, et le feu de la vengeance céleste dévore deux cent cinquante de leurs adhérents. La propre sœur de Moïse, Marie, pour avoir murmuré contre le saint législateur, est aussitôt frappée de la lèpre.

b) Dieu impose au peuple juif un souverain respect du jour qu'il s'est réservé. *Memento ut diem sabbati sanctifices* (Exod. xx, 8). Et comme après la promulgation de cette loi, alors que le peuple de Dieu était encore dans le désert, un homme se permet un jour de sabbat de ramasser du bois à brûler, Moïse reçoit de Dieu l'ordre exprès de le faire lapider par tout le peuple en dehors de l'enceinte du camp. Quelle effrayante sévérité !

c) Tous les objets qui servent au culte divin, sont sacrés aux yeux de Dieu. Deux des fils d'Aaron, Nidab et Abiu, sont consumés par les flammes miraculeuses de la colère céleste, pour avoir osé mettre dans leurs encensoirs un feu profane.

Sainte était l'arche d'alliance. Les prêtres seuls pouvaient la porter, et jamais elle ne paraissait en public que voilée. Un jour elle fut prise par les Philistins dans une bataille. Ils la placèrent dans le temple de leur dieu Dagon ; mais le lendemain l'idole de Dagon fut trouvée renversée sur le sol devant l'arche et la face contre le sol. On releva l'idole ; mais le jour après, elle était de nouveau jetée face contre terre, et avait de plus la tête et les mains coupées. En même temps, de terribles maladies frappaient les habitants d'Azotus. L'arche est renvoyée aux Israélites ; mais parce que les Bethsamites la regardent avec trop de curiosité, la vengeance divine punit de mort cinquante mille d'entre eux avec septante des prin-

cipaux habitants. Lorsque dans la suite David ramena l'arche de la maison d'Abinadab, Oza, le fils d'Abinadab, fut également frappé de mort subite, au moment où il étendait la main vers l'arche pour l'empêcher de tomber. Par tous ces exemples, nous voyons quel respect Dieu imprimait aux Israélites pour l'arche de la Loi ancienne.

Le temple de Jérusalem n'était pas moins redoutable. Héliodore, le trésorier du roi Séleucus Philopator, roi de Syrie, ayant eu la témérité de franchir le seuil du temple, fut renversé par le cheval d'un cavalier mystérieux et flagellé longtemps par deux autres anges, de sorte que ses soldats l'emportèrent plus mort que vif.

Et le nom du vrai Dieu, de quel respect il était entouré dans l'ancienne Loi ! Combien était sévère l'ordre divin à l'égard de celui qui osait profaner ce saint nom ! Un jeune homme israélite avait eu le malheur de proférer un blasphème dans une dispute avec un autre israélite : voici l'ordre que Dieu donna à Moïse. *Educ blasphemum extra castra, et ponant omnes qui audierunt manus suas super caput ejus, et lapidet eum populus universus. Et ad filios Israel loqueris : Homo qui maledixerit Deo suo, portabit peccatum suum, et qui blasphemaverit nomen Domini, morte moriatur. Lapidibus eum opprimat omnis multitudo, sive ille civis sive peregrinus fuerit. Qui blasphemaverit nomen Domini, morte moriatur* (Levit. xxiv, 14-16). L'impie Sennachérib, roi d'Assyrie, osa blasphémer le nom du Dieu d'Israël : mais en une nuit l'ange du Seigneur extermina cent quatre-vingt-cinq mille hommes de son armée et le contraignit de regagner Ninive, où il fut tué par ses propres enfants.

Jusqu'ici, mes Frères, je n'ai parlé que d'objets ayant avec Dieu un rapport plus ou moins direct. Mais que sont tous ces objets en comparaison avec le Sacrement de nos autels ? Il n'y a plus seulement ici des serviteurs de Dieu, le jour du Seigneur, le temple du Seigneur, le tabernacle qui lui est consacré, le nom sous lequel nous le désignons ;

il y a ici Dieu lui-même, Dieu en personne. S'il est permis de parler ainsi, il y a ici plus qu'un Dieu, car il y a un Dieu fait homme par amour pour nous. Il y a ici le corps sacré que le Saint-Esprit a formé dans le sein de la Vierge Marie. Il y a ici ce corps... Il y a ici cette âme, la plus sainte de toutes les âmes qui peuvent exister, cette âme unie hypostatiquement au Fils de Dieu...

C. Description de la communion sacrilège. — Et que va faire celui qui commet le sacrilège ? Voyez dans les profondeurs de l'enfer le démon qui se tord sous l'étreinte de la malédiction divine. Dans sa rage, il blasphème ce Dieu dont il n'attend plus que des supplices : mais il se sent dans l'impuissance de lui nuire. Alors il regarde le séjour de l'homme : il y voit Jésus-Christ adoré sur les autels ; et, comme il hait tout ce qui est saint, il hait les ministres des autels, il hait nos fêtes, il hait nos églises, il hait par-dessus tout le Sacrement des autels. S'il en avait les moyens, il détruirait tout, il briserait tout. Dieu ne lui en donne pas la puissance. Il est rare que le démon puisse agir directement sur les objets sacrés : mais, comme il a sur la terre de fidèles serviteurs, il va en trouver un. « Apporte-moi, lui dit-il, ce Dieu qui réside dans vos églises sous les voiles eucharistiques. » Le misérable chrétien consent à cette infernale idée. Il vient à l'église ; il s'agenouille hypocritement au banc de communion. Ah ! les anges qui entourent le saint tabernacle, il me semble les voir saisis d'effroi et tremblants d'indignation. Ils voudraient pouvoir se précipiter vers la Table sainte pour en repousser l'audacieux. La Vierge Marie sanglote et pleure ; les saints se couvrent la face. Le prêtre s'approche du misérable profanateur, dont les yeux sont pleins de luxure, sur les lèvres duquel résonnent encore des paroles d'impudicité et de blasphème, dont les mains ont ravi le bien d'autrui et sont encore souillées de sang et de boue, dont le cœur est le siège de tous les vices : et ce misérable, à peine sorti du repaire ténébreux où il s'aban-

donnait au péché, ose regarder d'un œil tranquille l'hostie consacrée. Il étend ces mains... Il ouvre cette bouche... Il avance cette langue... Il entend le prêtre trompé lui adresser les paroles liturgiques : *Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat animam tuam in vitam æternam*, et il introduit le divin Sauveur dans cette poitrine où trône le démon, l'ennemi par excellence du Sauveur ! Qu'est-ce qui se passe alors ? Il faut ici, mes Frères, que je déchire le voile qui aux yeux de notre corps couvre l'attentat du sacrilège. Le démon ne saurait atteindre Dieu directement, je vous l'ai dit. Mais voyez-le au moment où Jésus, prisonnier volontaire en vertu de sa promesse, est introduit dans la poitrine du sacrilège : il regarde le Sauveur en ricanant et lui fait entendre, avec l'accent de la vengeance assouvie, ces paroles méprisantes : O vous, qu'on nomme saint et tout-puissant, où est votre sainteté ? où est votre toute-puissance ? Cet homme qui m'obéit, qui est en révolte ouverte contre vous, cet homme vous possède ; mais c'est pour vous enfoncer dans la boue de ses péchés. Voilà comment les hommes, que vous avez créés et pour lesquels vous êtes mort, acceptent votre domaine et reconnaissent vos bienfaits. Voilà les hommages qu'ils vous rendent. Ils se rient de vous, de votre enfer et de votre ciel. Ils ne craignent pas l'un ; ils ne font rien pour obtenir l'autre. Je triomphe ! je triomphe ! — Mais assez de ce spectacle affreux. Quelle est votre pensée, mes Frères ? quelle est la mienne ? O justice de Dieu, de quel supplice punirez-vous un tel forfait dans lequel tout ce qui est saint est d'ordinaire profané à la fois : le jour du Seigneur qu'on a coutume de choisir de préférence... le temple... le banc de communion... le ministre de Dieu... le nom de Jésus-Christ : *Corpus Domini nostri Jesu Christi*... Dieu lui-même... Et notre Dieu, notre Sauveur, subit cette avanie, précisément parce qu'il a fait un miracle de toute-puissance pour se renfermer dans l'Eucharistie, et une promesse solennelle... en faveur des âmes fidèles, à qui il

a garanti sa présence... Comme vous êtes patient, ô tout-puissant créateur du ciel et de la terre, qui n'écrasez pas au même instant de votre foudre le téméraire qui vous outrage de la sorte !

Toutefois, que le pécheur ne se fasse pas illusion : la longanimité de Dieu a des bornes. S'il est patient dans le temps, c'est qu'il est éternel. *Patiens quia æternus.* Il ne frappe pas toujours immédiatement par des châtiments visibles, parce qu'il veut laisser aux âmes fidèles l'occasion de réparer l'outrage qui lui a été fait. Et comment réparer l'outrage fait à la sainteté de Dieu par la communion sacrilège ? En lui offrant par manière de compensation la sainteté et la pureté de nos consciences. Nous voulons honorer la sainteté de Dieu que la communion sacrilège a outragée : ayons à cœur d'être aussi purs et aussi saints que la faiblesse de notre nature nous le permet. Commençons par purifier nos consciences dans le bain salutaire de la pénitence. Voyons ce qui en nous déplaît en ce moment aux yeux très purs de Dieu, et faisons-lui le sacrifice généreux de nos affections déréglées... Ce sera aussi le moyen de détourner la vengeance céleste non seulement de nous, mais encore de ce monde coupable qui méconnaît si abominablement la sainteté de Dieu... Et cependant, je n'ai pas encore exposé suffisamment ce qu'est la communion sacrilège ; car elle renferme une double malice, et je n'ai parlé que de la première, par laquelle elle s'attaque à la sainteté de Dieu : je dois encore montrer qu'elle s'attaque à la bonté de Dieu.

(2e *Variante.* Voir page 127.)

II. — La communion sacrilège outrage la bonté de Dieu.

Vous savez tous, mes Frères, combien l'ingratitude a toujours été et sera toujours tenue pour un vice abominable dans tous les temps et chez tous les peuples. Ne pas se souvenir d'un bienfait reçu est regardé partout comme l'indice d'une âme basse et d'un caractère digne

de mépris. Méconnaître ou nier un bienfait, est une lâcheté au jugement de l'humanité tout entière. Offenser son bienfaiteur, c'est une infamie. Se faire une arme contre son bienfaiteur du bienfait même qu'on en a reçu, c'est le comble de la méchanceté. Mais dans cette méchanceté elle-même, il y a divers degrés. Elle croît en raison de la dignité du bienfaiteur, de la grandeur du bienfait, en raison de ce que le bienfait a coûté au bienfaiteur et de l'abus que l'on ose faire de son bienfait... Si j'applique ceci à la communion sacrilège, que ne devrai-je pas dire de celui qui s'en rend coupable ?

A. La personne du bienfaiteur. — Que pense-t-on d'un sujet qui abuse des bienfaits de son roi ? On le regarde comme un rebelle, et sa conduite est qualifiée d'indigne. Que pense-t-on de celui qui trahit son ami et qui, pour le trahir, se sert des lettres confidentielles de son ami ? Ce traître, on l'appelle infâme. Que dit-on de celui qui, fils dénaturé, menace la vie de son père ou de sa mère ? On dit que c'est un monstre. Mais quel nom donner à celui qui en même temps outrage son roi, trahit son ami, attente à la vie de son père ? Les langues humaines n'ont aucun terme capable d'exprimer à lui seul une pareille accumulation de crimes. Et cette accumulation de crimes se trouve cependant dans la communion sacrilège : car celui qui la commet, attaque directement, nous l'avons vu, Jésus-Christ, qui est son roi et qui fut un jour, et longtemps peut-être, son ami et son père.

B. Le bienfait en lui-même. — Et de quel bienfait abuse-t-il ? Est-ce d'un objet d'or ou d'argent ? Oh non ! Est-ce d'un portrait, d'une image ? Non ! Mais qu'est-ce donc que Dieu a donné à sa créature ? Qui le croirait ? Pour cette créature Dieu est descendu du ciel ; pour cette créature il s'est incarné dans le sein d'une vierge ; par amour pour cette créature, il a pris sur lui toutes les misères de l'humanité. Par amour pour cette créature, il a vécu trente ans d'une vie d'artisan, d'une vie de pauvre. Par amour pour

cette créature, il a opéré des milliers de miracles. Est-ce tout ? Non ! pas encore. Par amour pour cette créature, il a voulu subir la mort la plus cruelle et la plus infamante. Pour elle et à sa place il est mort sur une croix comme un malfaiteur, mort après d'horribles tourments, mort après être resté trois longues heures suspendu entre le ciel et la terre, cloué à sa croix. Ai-je fini de peindre la bonté de ce Dieu, de ce père ? Non ! il y a plus. Qu'a-t-il fait encore ? Peut-on aller plus loin ? Un homme ne le pourrait pas, c'est vrai, mais un Dieu ! Eh bien, Jésus-Christ qui mourait ainsi, était Dieu ; et il a dit : « Je ne veux pas laisser mes enfants orphelins. *Non relinquam vos orphanos* (Jo. XIV, 18). Ils sont faibles et entourés d'ennemis : je resterai avec eux jusqu'à la fin des siècles. » Et alors... Écoutez ! Le soir qui précéda sa passion, il prit du pain... *(Récit.)* Seigneur, que faites-vous ? Est-il vrai que vous donnez à vos enfants votre chair adorable et votre sang précieux ? — Oui, et pour toujours. — O bonté indicible ! ô charité ineffable !

C. L'ABUS DE CE BIENFAIT. — Mais maintenant, mes Frères, comment parler de l'abus que commet l'auteur d'une communion sacrilège ? Il n'abuse pas seulement des dons de son bienfaiteur ; ce ne sont pas seulement les amis de celui-ci, ni seulement ses images qu'il insulte : il s'attaque à la chair même et au sang de son Dieu.

Une comparaison, toute faible qu'elle est, nous fera voir en quelque sorte l'énormité de ce crime. Supposons qu'un jeune gentilhomme ait été condamné par son roi au dernier supplice pour toute sorte de méfaits. Son père, qui a rendu à ce prince des services signalés, implore sa grâce. — Je ferai grâce au coupable, répond le roi ; mais à la condition qu'un exemple sera donné au peuple. — Soit ! dit le généreux père, je mourrai à la place de mon fils. — Le roi accepte l'échange, et le père se dirige vers le lieu de l'exécution. Arrivé sur l'échafaud, il demande qu'on lui permette un suprême entretien avec son enfant. Le

bourreau s'écarte et le fils approche. « Vous voyez, lui dit son père, que je vais mourir pour vous sauver de la mort. Je le fais volontiers, si grand est mon amour pour vous. Je ne vous demande en retour qu'une chose, c'est que vous changiez de conduite. Voici mon portrait et une lettre écrite de ma main : prenez ces objets, et, lorsque je serai mort, prenez quelques gouttes de mon sang et marquez-en cette lettre et ce portrait. Chaque fois que dans la suite vos yeux rencontreront ces deux reliques, teintes ainsi du sang de votre père, pensez à son amour. » Puis il ouvre ses bras pour embrasser son fils une dernière fois. Celui-ci ouvre les bras également ; mais à peine sent-il son père à sa portée, qu'il le renverse sur le plancher de l'échafaud, et, prompt comme l'éclair, saisissant la hache préparée par le bourreau, tranche lui-même la tête du vieillard. Enfin, pendant que le peuple, comme frappé de la foudre, contemple avec une muette horreur ce hideux spectacle, le monstre piétine le corps de son père et se promène dans son sang, en se moquant de sa bonté... L'imagination peut à peine soutenir l'idée d'une telle ingratitude : et cependant cette comparaison, dans le cas de la communion sacrilège, reste infiniment au-dessous de la réalité, puisque dans ce dernier cas celui qui est ainsi traité est un Dieu...

De plus, ce n'est pas une fois, c'est par centaines de fois peut-être que le sacrilège a crucifié son Sauveur... Et maintenant le voici qui approche de la Table sainte. O monstre d'ingratitude, que voulez-vous ? dites-le-moi. Ce corps et ce sang, qui doivent être la nourriture de votre âme repentante, à quoi voulez-vous les faire servir ? Votre Père, votre Dieu, où voulez-vous le mener ? — Ici, aux pieds du démon, ici au milieu de la corruption de mon cœur. — A quoi va servir la bonté de votre Dieu ? la sagesse dont il fait preuve dans ce sacrement ? la toute-puissance qui le lui fait opérer ? — Elles serviront à le livrer entre mes mains, à me le donner pour que je le

traîne dans la boue. — Si l'on venait vous dire, mes Frères, que cet impie a traité votre père comme il vient de traiter son Dieu, dites-moi, quels sentiments s'éveilleraient dans vos cœurs ? Des sentiments de colère, de vengeance, peut-être...

Mais si vous-mêmes vous vous étiez rendus coupables d'un pareil forfait, que voudriez-vous faire pour le réparer, après en avoir compris l'énormité ? — Ah ! dites-vous, ce serait irréparable. Avoir tué mon père ? mais toute ma vie, passée dans la plus rigoureuse pénitence, ne pourrait pas en tout cas faire revivre mon père. — C'est vrai, aussi longtemps que nous parlons du père selon la nature : mais il n'en est pas de même, s'il s'agit de Dieu. Quand vous auriez eu le malheur de vous souiller à plusieurs reprises de cet abominable péché de sacrilège, tout espoir de pardon n'est pas perdu et vous avez le moyen d'effacer vos crimes. Ce même Dieu qui vous a conservé en vie jusqu'à ce moment, est prêt à tout pardonner, si vous lui offrez un sincère repentir. Je le vois, cette parole vous console ; pourtant vous dites : J'obtiendrai mon pardon, mais je n'oserai plus jamais dans la suite m'asseoir à la Table sainte. — Oh ! vous vous trompez grandement. Non, ce n'est pas ainsi que vous devez réparer le passé. S'il vous est arrivé de faire un mauvais usage de la communion, vous devez désormais en faire un bon usage. C'est en recevant souvent, mais avec ferveur, la sainte Eucharistie, que vous vous rendrez agréables à votre Dieu. Il désire être reçu souvent par vous. Prenez donc la ferme résolution d'avoir recours autant de fois que vous le pourrez, mais avec un fervent amour, je le répète, au saint Sacrement de l'autel. Formez cette résolution ici devant le saint tabernacle et offrez-la à Marie, afin qu'elle-même l'offre au divin Sauveur.

(3e Variante. Voir page 128.)

Péroraison. — O mon Dieu, qui êtes ici réellement présent dans le saint Sacrement de l'autel, je vous

demande pardon de tous les péchés qui ont été commis contre ce divin Sacrement. Pardon, ô Jésus... Votre sainteté a été méconnue... Votre bonté a été outragée... Pardon pour moi... Ne permettez-pas que jamais... Si vous prévoyez qu'un jour... faites que je meure ici en ce moment... Je vais me préparer à faire avec ferveur une communion réparatrice... Je m'approcherai désormais souvent de vous avec un cœur brûlant d'amour, dans l'espoir de vous être uni au ciel pour toute l'éternité Ainsi soit-il.

VARIANTES.

N. B. Ces variantes sont destinées à appliquer le sermon à la réparation d'un sacrilège commis. *(Note du Père Verbeke.)*

Première variante. — Qui de vous eût osé en ce moment faire une communion indigne ? Qui de vous eût osé porter une main téméraire sur l'hostie consacrée ? Vous trembliez de respect, lorsque vous la sentiez se reposer sur votre langue... Et maintenant, qu'avez-vous entendu ? Qu'est-il arrivé ? Je ne vous le raconterai pas, mes Frères, car vous ne le savez que trop. Mais lorsque Dieu permet que de pareils crimes se commettent, il veut qu'ils servent à ranimer notre foi. Il veut nous faire remarquer jusqu'où l'homme peut en venir, quand il s'abandonne à ses passions. Il veut aussi que ses amis fidèles lui offrent de solennelles réparations de ces outrages qu'il reçoit dans le sacrement de son amour... Nous allons donc considérer ensemble combien le crime de la communion sacrilège est abominable... Nous nous pénétrerons de plus en plus d'horreur pour ce crime, afin que jamais... et afin de détourner par nos hommages de réparation...

Deuxième variante. — Ne disons pas vite, mes Frères, que Dieu ne punit pas d'une manière visible ces attentats... Qui sait quels châtiments nous pendent sur la tête... Les péchés de cette espèce attirent souvent la vengeance

divine, non seulement sur leurs auteurs immédiats, mais encore sur toute une ville, sur tout un pays... Et n'oublions pas que dans la circonstance actuelle les coupables sont nos compatriotes... Le seul parti à prendre, c'est de faire tout ce qui est en notre pouvoir pour apaiser la juste colère du ciel... Que ferons-nous donc ? Nous offrirons des prières... mais surtout nous purifierons nos âmes. C'est la pureté de nos âmes qui doit rendre nos prières agréables à Dieu... Examinons donc notre conscience... Allons au bain salutaire de la confession... Et cependant, je n'ai pas encore, *etc.*

Troisième variante. — Mais je suppose que vous appreniez seulement que votre mère à été maltraitée et qu'elle survit à ses blessures. Si c'était un de vos frères qui se fût montré à ce point fils dénaturé, que ne feriez-vous pas pour compenser par vos témoignages de tendresse le crime de votre frère ? Eh bien, voici l'occasion de témoigner vos sentiments, non pas envers un père ou une mère terrestres, mais envers votre Sauveur et votre Dieu. Montrez-lui votre amour par une fervente communion. Offrez-lui votre respect, vos soupirs enflammés, en réparation des blasphèmes des impies, en réparation de la tiédeur des mauvais chrétiens. Formons ici tous ensemble une résolution que nous voulons exécuter sans retard. O mon Dieu, qui êtes réellement présent, *etc.*

CONFESSION (1°).

Non confundaris confiteri peccata tua. (Eccli. IV, 31.)

Exorde. — Votre décision est prise, mes Frères : vous avez résolu de mettre fin à votre mauvaise vie. Vous voulez vous réconcilier avec Dieu et changer entièrement de conduite. Mais comment vous y prendrez-vous pour sortir

de la fange où vous vous trouvez engagés ? Le moyen à prendre, c'est de faire une bonne confession. Il y en a parmi vous qui, à ce mot, ont senti leur cœur secoué. La peur les pénètre. Je les entends me dire : Comment est-il possible que moi je fasse une confession ?... Ils ont tort de s'effrayer.

« Moi, disent-ils, me confesser ! c'est impossible. » — Je leur réponds : Non seulement cela est possible, mais cela est nécessaire ; et cela se fera plus facilement que vous ne pensez. Oui, je le répète : pour celui qui veut se convertir, la confession est indispensable, et, par conséquent, fût-elle mille fois plus difficile qu'elle n'est, elle resterait encore *un moyen nécessaire ;* car je vous l'ai dit : il faut choisir entre se confesser sur la terre ou brûler dans l'enfer. — Mais j'ajoute que la confession est *un moyen facile*, et vous allez en être convaincus. Le démon seul tâche de nous persuader le contraire.

I. — La confession, moyen nécessaire.

Dieu, offensé par nos péchés, avait le droit de nous refuser le pardon. Il pouvait, comme il l'a fait pour les anges rebelles, nous précipiter tous pour toujours dans la damnation. Mais il ne l'a pas voulu. Il nous a, au contraire, offert la réconciliation, à la condition que nous déplorions le passé, en vue d'en obtenir le pardon, et que nous soyons résolus d'éviter le péché à l'avenir. Or, pour l'une comme pour l'autre de ces deux conditions, la confession est nécessaire.

A. La confession établie par Dieu comme signe du vrai repentir. — *a) Argument scripturistique.* — Dieu, ayant décidé de nous offrir le pardon, pouvait attacher cette faveur imméritée aux conditions qu'il lui plaisait de nous imposer. Il lui a plu de confier le trésor de ses miséricordes aux prêtres de son Église, et il leur a dit : *Accipite Spiritum sanctum ; quorum remiseritis peccata, remittuntur eis, et quorum retinueritis, retenta sunt* (Jo. xx, 23). Mais com-

ment les apôtres et les prêtres auxquels la sainte Église a transmis ce pouvoir de remettre les péchés ou de les retenir, comment, dis-je, pourraient-ils l'exercer, comment pourraient-ils distinguer entre les péchés qu'ils doivent remettre et ceux qu'ils doivent retenir, s'ils n'avaient pas la connaissance de ces péchés ? Et qui peut leur donner cette connaissance, sinon le pénitent lui-même ? Ils agiraient d'une façon déraisonnable si, sans connaître la conscience du pénitent, ils accordaient ou refusaient la sentence d'absolution... Les péchés, même les plus secrets, doivent donc être portés à la connaissance du ministre de cette Église qui a reçu de Jésus-Christ la mission de juger quand les péchés doivent être pardonnés et quand ils doivent être retenus. C'est ici un tribunal où l'Église exerce son rôle de juge par le ministère de ses prêtres... La contrition parfaite obtient immédiatement, je le sais, la rémission des péchés : mais l'acte de contrition parfaite n'est possible que s'il renferme déjà la volonté sincère de se confesser. Sans cette volonté sincère, l'acte de contrition parfaite ne peut exister, ni par conséquent le pardon être obtenu.

b) Argument tiré de la tradition. — Aussi la confession a été en usage depuis les premiers temps de l'Église. Le fait que la pratique de la confession existe de nos jours, suffirait pour nous autoriser à dire que cette pratique est aussi ancienne que l'Église, quand même nous n'aurions pas d'autres preuves de cette vérité. Cette obligation de se confesser est si inouïe hors de l'Église et en même temps si étrange en elle-même, que, si elle n'avait pas été imposée par Jésus-Christ lui-même, aucun législateur, même dans l'Église, n'aurait jamais réussi à la faire accepter. Si quelqu'un avait tenté de l'introduire, outre qu'il aurait échoué dans son entreprise, son nom eût été transmis d'âge en âge comme un objet de risée. Mais il n'en est pas ainsi : le véritable inventeur de la confession, c'est le Christ lui-même. Et voilà pourquoi nous voyons que tous, depuis les

plus puissants monarques jusqu'aux plus misérables mendiants sont soumis à cette loi. Tous doivent recourir au tribunal de la pénitence, lorsqu'il leur est arrivé de commettre un péché grave : les rois, les princes, les grands de la terre, les prêtres, les évêques ; oui, le pape lui-même doit plier les genoux devant son confesseur et attendre la sentence d'absolution dans des sentiments d'humilité et de repentir. Parmi les confessions qui se font dans la sainte Église, il y en a en quantité immense qui ne sont pas obligatoires, parce qu'elles ne portent que sur des péchés véniels ; mais il n'en reste pas moins vrai que la confession est un moyen indispensable, si l'on veut obtenir le pardon après avoir commis un péché mortel.

B. La confession nécessaire pour l'amendement que le pénitent doit se proposer. — *a) Consolation qui dispose à exécuter les propos d'amendement.* — J'ose le dire, mes Frères : quand même Dieu vous laisserait libres de vous confesser ou de ne pas vous confesser, vous devriez encore recourir à la confession dans votre propre intérêt, si vous voulez remplir la seconde condition du pardon, qui est de revenir à la pratique de la vertu. Vous êtes actuellement pénétrés de douleur à la vue de vos péchés, et vous désirez vivement en obtenir le pardon. Vous cherchez à vous réconcilier avec votre Dieu : mais où trouverez-vous ce Dieu ? où viendra-t-il à votre rencontre d'une manière suffisamment visible pour vous donner l'assurance de son amitié ? Dieu est partout, il est vrai, et partout il vous voit : mais vous ne le voyez pas. Vous pouvez lui dire comme l'Enfant prodigue : Père, j'ai péché ; mais comment entendrez-vous Jésus-Christ vous dire comme au paralytique : *Confide, fili, remittuntur tibi peccata tua* (Matth. ix, 2), ou comme à Marie Madeleine : *Remittuntur tibi peccata... Fides tua te salvam fecit ; vade in pace* (Luc. vii, 48, 50) ? Allez au confessionnal : là est assis quelqu'un qui tient la place de Dieu. Celui-là, vous le verrez ; et il vous dira au nom de Jésus-Christ : *Ego te absolvo a peccatis tuis.* Quelle

consolation ce sera pour votre âme ! Combien il vous sera doux de penser : Dieu me pardonne au ciel, comme son ministre m'a pardonné sur la terre ! Je me suis adressé à un homme comme je me serais adressé à Dieu lui-même, et cet homme m'a remis mes péchés en vertu d'un pouvoir qu'il tient de Dieu ! Comme cela vous disposera à exécuter les bons propos que vous aurez formés !

b) Conseils du confesseur, nécessaires pour l'exécution des bons propos. — Et parce que pour exécuter vos bons propos, il vous faut commencer une nouvelle vie, abandonner les sentiers du vice, entrer résolument dans les voies de la piété, une direction éclairée est ici indispensable. Cette direction, qui vous la donnera ? Vous vous êtes souvent trompés, en voulant vous conduire par vous-mêmes, et maintenant encore vous ne savez pas ce que vous avez à faire pour persévérer dans l'amitié de Dieu. Tout le chemin de la vertu vous semble couvert de profondes ténèbres. Allez au confesseur, et faites-vous connaître à lui. Exposez-lui l'état de votre âme. Il est sage, il est prudent ; il veut votre salut. Il sera votre conseiller et votre guide. Dieu mettra dans la bouche du confesseur, à son insu et à votre insu, les paroles que vous avez besoin d'entendre. Écoutez ces paroles, et vous marcherez avec sûreté dans le chemin de la vie. Vous trouverez entre vos mains les armes nécessaires pour briser vos mauvaises habitudes et pour triompher des ennemis de votre âme.

c) Fussiez-vous encore en ce moment sans courage et sans énergie, allez trouver le confesseur : il vous inspirera *le courage* qui vous manque. Et je ne dis pas ceci uniquement pour l'heure actuelle : si dans la suite il vous arrivait par malheur de tomber dans un péché mortel, ne désespérez pas. Retournez chez le confesseur, et dites-lui humblement : « Mon père, j'ai eu le malheur de retomber ; me voici de nouveau mort aux yeux de Dieu. » Et le confesseur vous accueillera avec les sentiments du plus tendre des pères. Il renouvellera en votre faveur le pardon, la lumière

et les conseils. Il ne faut pas même, mes Frères, attendre que vous soyez tombés : non, dès que vous sentirez vos forces faiblir dans la lutte, allez puiser des forces nouvelles dans le sang de Jésus-Christ, qui coule sur vous chaque fois que vous recevez l'absolution.

Vous voyez, mes Frères, combien la confession est un moyen nécessaire dans la vie du chrétien : pas de pardon des fautes graves sans confession, pas de véritable amendement sans confession. La confession fournit au chrétien la *consolation,* le *conseil* et le *courage :* trois secours dont il a besoin pour persévérer. Mais j'en entends encore qui me disent : « Me confesser, impossible ! » Ne vous laissez ni séduire ni troubler par le démon. Il voudrait vous faire croire que la confession est pénible et par suite difficile : mais je vais vous faire voir que, si vous jugez bien, la confession est, de nos jours surtout, à cause du grand nombre de confesseurs, facile et consolante.

II. — La confession, moyen facile.

Qu'est-ce, en effet, qui vous rend si terrible la pensée de la confession ? Examinons le tout en détail, et voyons combien votre peur est mal fondée.

A. L'EXAMEN DE CONSCIENCE. — La confession des péchés suppose tout d'abord que l'on connaisse ses péchés. Il suit de là que celui qui veut aller à confesse, doit commencer par examiner sa conscience. Comment faut-il vous y prendre ? Je sais bien, direz-vous, que j'ai péché : mais comment me rappeler quels sont ces péchés ? C'est bien simple et bien facile : songez avant tout à votre confession précédente ; rappelez-vous si elle a été bonne, et combien de temps il y a depuis votre dernière bonne confession. Vous saurez ainsi si vous avez à vous accuser de mauvaises confessions et de mauvaises communions, de combien, et depuis quand. Ensuite, pour les autres péchés, parcourez un examen de conscience comme on en rencontre dans les livres de prières, ou servez-vous de la méthode qui

consiste à parcourir sans livre aucun les dix commandements de Dieu et les cinq commandements de l'Église. Vous connaissez tous par cœur les commandements de Dieu : « Un seul Dieu tu adoreras. » Ai-je bien prié ? « Dieu en vain ne jureras. « Ai-je dit des blasphèmes ? *(Parcourir les dix commandements de Dieu et les cinq commandements de l'Église ; insérez au 4e commandement de Dieu les devoirs d'état et de profession, au 5e commandement l'intempérance et l'ivrognerie, la colère et la haine.)* Voilà, mes Frères, un excellent examen. « Mais, dit quelqu'un, je ne saurais retenir les péchés que je trouve par cet examen. » — Dites au moment de la confession ce que vous en aurez retenu ; Dieu ne demande pas davantage. — « Mais je dois aussi dire le nombre, et je ne saurais compter tous mes péchés. » — Dites au confesseur combien de fois par jour ou combien de fois par semaine vous aviez l'habitude de commettre tel ou tel péché. Est-il si difficile de vous rappeler cela ? Certainement non. Avec un peu d'application et de bonne volonté, il est facile de donner à votre confesseur une idée de l'état de votre âme plus que suffisante pour faire la plus sainte confession du monde.

B. LA CONTRITION, COMPRENANT LA DOULEUR ET LE BON PROPOS. — Mais ce qui est plus important encore que l'examen de conscience, lorsqu'on va à confesse, c'est la contrition que l'on doit avoir de ses péchés, c'est-à-dire que l'on doit être triste d'avoir offensé Dieu et être sincèrement résolu de ne plus commettre le péché. Mais dites-moi, mes Frères, si vous n'êtes pas réellement bien tristes d'avoir offensé Dieu dans le passé ? En songeant que Dieu est votre créateur et votre maître, que Jésus-Christ est non seulement votre Dieu mais aussi votre sauveur et qu'il est mort pour vous sur une croix, pourriez-vous ne pas regretter extrêmement d'avoir offensé gravement ce tendre père, ce généreux ami ? d'avoir blasphémé son saint nom ?... d'avoir profané le jour qu'il s'était réservé ?... Comment pouvez-vous songer sans dou-

leur que par vos péchés vous avez perdu le ciel, ce beau ciel où vous devez être heureux pour toute l'éternité ? Et qu'avez-vous mérité à la place du ciel ? L'enfer, l'épouvantable enfer, l'enfer avec ses tourments éternels. Oui, voilà le mal que vous a causé le péché : et vous pourriez ne pas haïr, ne pas détester le péché ! Vous pourriez ne pas le détester plus que tout autre mal de ce monde ! Et il n'est pas requis de montrer cette douleur et ce regret par des larmes ou des gémissements. Il suffit que cette douleur et ce regret soient dans votre volonté, avec le ferme propos de ne plus commettre le péché à l'avenir... Vous le voyez : la contrition n'est pas si difficile à obtenir : vous l'avez déjà ; elle est dans votre cœur...

C. La déclaration des péchés. — Le moment est venu de vous approcher du confessionnal, afin de vous y décharger du lourd fardeau de vos péchés. Le démon et la mauvaise honte tâcheront peut-être de vous retenir et de vous fermer la bouche. Ils vous dépeindront avec des douleurs effrayantes la difficulté de l'aveu. Ce n'est qu'une ruse du malin esprit.

a) A qui faites-vous l'aveu de vos fautes ? — Vous n'avez aucune raison de craindre, car vous vous confessez à Dieu, tout en vous confessant à un homme. Si Dieu se montrait à vous comme il s'est montré sur le mont Sinaï, au milieu du tonnerre et des éclairs, si le sol tremblait sous vos pas, et si alors Dieu vous criait : « Rendez compte de votre conduite, » je comprendrais que vous fussiez saisi d'un tremblement insurmontable et que la frayeur vous empêchât de parler : mais ici Dieu se cache, et l'homme qui le représente se montre seul à vos regards. C'est un homme faible comme vous, pécheur comme vous, un homme qui, sans la grâce de Dieu, serait un plus grand pécheur que vous, et qui jadis a peut-être commis plus de péchés que vous n'en confessez maintenant.

b) De quoi faites-vous l'aveu ? — Et qu'allez-vous lui déclarer ? Des péchés qu'il connaît depuis longtemps par

des aveux pareils au vôtre. Il sait par ses études dans quels excès le démon peut entraîner la pauvre humanité ; il connaît la faiblesse humaine.

c) Avec quelles dispositions le confesseur reçoit-il votre aveu ? — Vous ne direz donc rien qui puisse l'étonner. Que dis-je ? Votre aveu réjouira son cœur, car l'homme qui est assis au sacré tribunal de la pénitence a pour vous les sentiments du cœur de Jésus-Christ, de ce cœur qui se réjouit davantage de la conversion d'un pécheur que de la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes. Plus vos fautes ont été grandes, plus il admirera votre repentir, et plus il estimera votre bonne volonté. Et ne croyez pas qu'il faille vous mettre à la torture pour déclarer jusqu'au dernier détail le mal que vous avez commis : car, si vous avez fait l'examen de votre conscience avec le soin que j'ai dit, il suffit de dire vos péchés comme cet examen vous les a montrés et de prier votre confesseur de vous interroger, s'il le trouve bon. Ne craignez pas de ne pouvoir tout dire ; mais commencez par les fautes que vous avez le plus de honte à déclarer. Vous sentirez la paix inonder votre âme, à mesure que le fardeau de vos péchés en sortira. Vous serez soulagés et comme tout renouvelés, et vous ne direz plus que la confession est quelque chose de difficile et de pénible.

D. Fuite du péché. — Redouteriez-vous par hasard les exhortations du confesseur ? Craignez-vous qu'il ne vous dise que vous devez renoncer à telle affection, fuir telle occasion de péché ? Mais, mes Frères, permettez que je vous pose une question : N'êtes-vous pas décidés à vous convertir, et à vous convertir sérieusement ? Ah ! sans doute, si vous ne voulez pas vous convertir, si vous voulez continuer à vivre dans le péché, si vous ne voulez pas renoncer à une fréquentation scandaleuse, inutile d'aller à confesse, car vous n'avez pas la bonne volonté qu'il faut pour cela. Mais si au contraire vous êtes décidés à vous convertir, voici ce que je vous dis : Quand même Jésus-

Christ ne vous imposerait pas la confession de vos fautes, vous devriez faire tout de même ce que le confesseur vous ordonnera maintenant, car vous devriez en tout cas changer ce qui est mauvais dans votre conduite. Mais, j'en suis persuadé, il y a bien des difficultés qui ne subsistent que dans votre imagination, où elles vous sont suggérées par le démon. Quelle que puisse être votre peur, allez à confesse. S'il vous semble que le confesseur est trop sévère, trop exigeant, adressez-vous à un autre et voyez ce que le second vous dira. S'il vous impose la même obligation que le premier, ce qui est probable, il y aura là un indice que telle est réellement la volonté de Dieu à votre égard. Et ce même Dieu, pour vous récompenser d'avoir fait un aveu franc et sincère, vous insprirera le courage de renoncer généreusement à un passé coupable. Après cela, que restera-t-il à faire ? Une seule chose : accomplir la pénitence que le confesseur aura imposée.

E. La satisfaction ou pénitence. — J'aurais honte d'insister longtemps sur ce point. Quelle proportion y a-t-il entre ces quelques prières que vous aurez à réciter, entre quelques œuvres de mortification, quelques bonnes œuvres, une aumône peut-être qui vous sera imposée, et ces supplices éternels de l'enfer que vous aviez mérités ? Que dis-je, en comparaison des tourments et des peines du purgatoire que mérite un seul péché véniel délibéré, que sont toutes les pénitences de vos confessions ? Mais en voilà assez sur cette matière. Vous savez que vous devez accomplir votre pénitence au temps marqué par le confesseur ; et si le confesseur ne fixe pas le temps lui-même, il est convenable d'accomplir cette pénitence le plus tôt possible.

Péroraison. — Eh bien, mes Frères, vous semble-t-il encore qu'il soit si difficile de faire une bonne confession ? Est-il si difficile de se repentir d'avoir commis un péché qui irrite Dieu contre nous, nous prive de son amitié, nous fait perdre le ciel et nous expose aux plus épouvantables

châtiments ? Est-il si difficile d'examiner notre conscience en parcourant les commandements de Dieu et de l'Église ? Est-il si difficile, enfin, de déclarer ses péchés dans la mesure que j'ai dite ?

Tout cela doit se faire, coûte que coûte. Je vous l'ai affirmé : ou vous vous confesserez sur la terre, ou vous brûlerez pour toujours dans l'enfer. Plus vous remettez votre confession et plus elle devient pénible. Allez souvent à confesse, mes Frères... Si vous ne vous confessez qu'une fois l'an, à Pâques, la confession est déjà plus difficile ; si vous n'allez à confesse qu'en temps de jubilé, elle est encore bien plus longue et plus difficile... Le jubilé vient à des époques incertaines : vous accumulez ainsi par vos délais des fautes graves, puisque vous enfreignez une des plus solennelles lois de l'Église. Si vous attendez jusqu'à l'heure de la mort, outre que vous n'êtes nullement sûrs d'avoir le temps voulu, la confession est extrêmement difficile... Je le répète, approchez-vous souvent du saint tribunal : le cœur de Jésus remplira le cœur de votre confesseur de miséricorde et d'amour pour vous. Vous direz comme l'Enfant prodigue : « Mon père, j'ai péché, » et Dieu vous accueillera, vous accordera le pardon et vous disposera à une vie nouvelle. Ainsi soit-il.

CONFESSION (2e).

(Évangile du 13e dimanche après la Pentecôte : LES DIX LÉPREUX, Luc. XVII, 11-19.)

Ite, ostendite vos sacerdotibus. (Luc. XVII, 14.)

Exorde. — Tous les interprètes de l'Écriture sainte s'accordent, mes Frères, à regarder la lèpre, dont les auteurs sacrés nous parlent si souvent, comme la figure du péché. Quelques-uns, poussant peut-être trop loin

l'exactitude de cette comparaison, trouvent dans les diverses espèces de lèpre l'image des divers genres de péchés, comme ils voient dans les symptômes et les effets de la lèpre, les caractères et les suites du péché... Mais tous conviennent que la recommandation faite aux lépreux dans l'ancienne loi de se présenter aux prêtres, est comme le prélude de cette loi promulguée par l'Église en vertu de la volonté formelle de Jésus-Christ... *Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis, et quorum retinueritis, retenta sunt* (Jo. xx, 23), loi qui nous oblige à la confession de nos fautes. Or, c'est la miséricordieuse sagesse dont cette loi est empreinte, que je voudrais vous faire comprendre aujourd'hui. Trop heureux si je pouvais vous amener à une pratique prompte, douce et vraiment salutaire de ce précepte. J'y réussirai avec l'aide de la grâce, si je parviens à vous montrer l'admirable efficacité de la confession par rapport à nos fréquentes chutes ; son efficacité *comme remède,* — son efficacité *comme préservatif.* Car c'est là que se montrent toute la miséricorde et la sagesse de Dieu ; et cette sagesse et cette miséricorde sont communiquées à l'Église.

I. — Efficacité de la confession comme remède.

Pour bien concevoir les qualités merveilleuses du remède trouvé par la Providence, tâchons, mes Frères, de nous rendre compte du mal qu'il s'agissait de guérir. Quels sont les déplorables effets des fautes mortelles ? — Quelle est la position de l'homme sur la terre à l'égard de son Créateur ? — Quelles sont les tendances de sa nature, quand le pardon de ses égarements lui est offert ?

A. État du pécheur. — A peine le pécheur consomme-t-il la prévarication par laquelle il s'éloigne de Dieu, que sa sentence est prononcée. Déchu de sa dignité d'enfant de Dieu, privé de ses droits à l'héritage céleste, il devient l'esclave de l'ennemi infernal qui est acharné à sa perte. Il voit s'évanouir en un instant les mérites si péniblement

acquis par ses actes de vertu et par ses bonnes œuvres. Il sent en lui-même qu'il n'est plus qu'un être avili et dégradé. Le remords est entré dans son âme avec toutes ses angoisses. Déjà dans le lointain se montre à son regard le sombre fantôme du désespoir. Il sait à n'en pouvoir douter qu'il a perdu l'amitié de Dieu et mérite sa colère ! Parviendra-t-il jamais à recouvrer cette amitié ? Pourra-t-il jamais calmer ce juge irrité ? Il n'en sait rien !

Mais peut-être n'est-ce pas une seule faute qu'il doit se reprocher : peut-être est-ce une longue suite de funestes égarements ; peut-être s'est-il déjà relevé bien des fois, pour retomber toujours plus bas dans cet abîme de corruption que lui-même a creusé. Y a-t-il encore un espoir de pardon ? Cruelle incertitude, doute poignant ! Ah ! s'il pouvait avoir quelque certitude d'une réconciliation possible : mais non ! Dieu est invisible. Le pécheur sent en lui-même la certitude de l'offense ; mais il ne pourra jamais y trouver l'assurance du pardon !

Et pour achever de caractériser ce désolant état, disons, mes Frères, que, si ce pardon est accordé au pécheur avec trop de facilité, si l'assurance de la réhabilitation est trop grande, ce malheureux trouvera dans la malice de sa nature la tentation d'abuser de la miséricorde même, et la présomption lui fera multiplier les offenses. Il se contentera d'un simulacre de repentir. Voilà l'homme coupable tel que nous pouvons le concevoir après le péché : exposé au double écueil de la présomption et du désespoir, mais toujours tourmenté de la plus cruelle incertitude. Eh bien, le divin Sauveur n'a pas voulu laisser dans cette triste situation ceux qu'il était venu racheter de son sang. Le bon pasteur a ouvert à la brebis égarée un chemin sûr et facile pour regagner le bercail.

Il a donné un remède au péché ; remède *sûr et efficace*, remède *universel*, remède *sacré*. Et en donnant ce remède, il a pourvu à la fois aux besoins de l'homme et aux intérêts de sa propre gloire.

B. QUALITÉS DU REMÈDE. — *a) Remède efficace.* — Au pécheur repentant il a dit : Si vraiment tu as le regret d'avoir offensé ton père et ton Dieu, si tu comprends la grandeur de la faute que tu as commise et si tu veux sincèrement revenir à moi, va trouver mon ministre : *Vade, ostende te sacerdoti* (Matth. VIII, 4). Je l'ai établi le dispensateur de mes grâces et mon représentant sur la terre. Va donc lui déclarer dans la sincérité de ton repentir de quels péchés tu as souillé ton âme. Écoute les avis qu'il te donnera et les règles qu'il aura le devoir de t'imposer. Si tu sens la volonté de suivre ces avis et de te conformer à ces règles, écoute sa parole comme si c'était la mienne. Quand il prononcera sur toi la sentence d'absolution, aie la ferme confiance que je ratifie dans les cieux l'arrêt prononcé sur la terre. N'en doute pas : si tu es vraiment contrit, vraiment résolu à réparer tes fautes, au moment où cette absolution descendra sur ta tête, tu recouvreras le droit à l'héritage céleste, et les mérites amassés autrefois te seront rendus. Je t'ouvrirai de nouveau les trésors de ma miséricorde. Tu sentiras la paix renaître dans ton âme. Rafraîchi par ce bain salutaire de la pénitence, tu pourras marcher d'un pas plus ferme dans la voie de mes commandements. Ah ! mes Frères, pouvons-nous désirer un remède plus efficace, plus prompt et plus sûr ?

Ah ! qu'il est bon le Dieu qui dans les secrets de son affection paternelle a trouvé un moyen si facile de rassurer notre conscience agitée, de nous rendre le calme et la paix ! Et voyez de quelles précautions il a entouré ce remède, afin de ne nous laisser aucun doute injurieux à sa clémence.

b) Remède universel. — Quels sont, Seigneur, les péchés que vous pardonnerez de la sorte ? — Tous, sans aucune exception. *Quodcumque solveris* (Matth. XVI, 19). Quelque grands que soient tes crimes, mon sacrement t'en offre le pardon assuré. — Et combien de fois pardonnerez-vous,

Seigneur ? — Autant de fois que vous vous repentirez. J'ai dit à Pierre : « Vous remettrez les fautes de votre frère non pas sept fois, mais soixante-dix fois sept fois. » Croyez-vous donc que ma miséricorde s'épuise plus vite que celle des hommes ?

Rassurez-vous donc, pécheurs : à tous vos maux, quelque grands, quelque nombreux qu'ils puissent être, un remède assuré est préparé. Il ne tient qu'à vous d'en faire un prompt et salutaire usage.

c) Remède sacré. — Cependant, mes Frères, nous disions que dans sa miséricorde même, Dieu devait en quelque sorte prémunir le pécheur contre une criminelle présomption ou une coupable nonchalance. C'est ce qu'il a fait d'une manière admirable dans le sacrement de la pénitence. Si les considérations précédentes ont dû ouvrir nos cœurs à toutes les douceurs de l'espérance, nous ne pouvons pas pour cela nous enfoncer dans une funeste sécurité. Si la certitude du pardon au sacrement de pénitence est infaillible pour tout pécheur vraiment pénitent, il est également certain que celui qui abuse du remède, qui l'applique sur un cœur encore pénétré de l'affection au péché mortel, change en un poison terrible le baume qui devait guérir ses plaies. Le coupable ajoute alors une plaie nouvelle à toutes celles qui déchirent déjà son misérable cœur. Loin de fléchir la colère de son juge, il fournit un titre de plus à son juste ressentiment. Malheur donc à celui qui, le front superbe, ne veut pas s'humilier au tribunal sacré, mais qui prétend seulement remplir une vaine cérémonie de convenance chrétienne ! Malheur encore à celui qui d'une bouche sacrilège déclare quelques fautes dont il a moins de honte, et cache au fond de son âme des turpitudes qu'il voudrait dérober aux regards de Dieu même ! Malheur aussi à celui qui déclare froidement les égarements passés, mais qui pour l'avenir n'a point résolu de renoncer aux occasions de chute ! Ah ! si du moins en s'agenouillant aux pieds du prêtre, ils avaient eu

le courage de lui faire connaître leur frayeur et leur embarras ! Heureux, s'ils avaient fait quelques premiers aveux moins pénibles à la nature : l'aveu de leur insensibilité, de leur honte, de leur impuissance à rompre des liens criminels ! Nul doute que Dieu ne se fût servi du ministère du prêtre pour purifier leur intention, pour rompre ces chaînes accablantes, pour délier leur langue captive ! Mais non, ils n'ont pas voulu ; et, foulant aux pieds le sang de Jésus-Christ, que l'absolution sainte faisait couler sur eux, ils ont joint l'horreur du sacrilège aux horreurs d'une vie criminelle !

Il faut donc, mes Frères, que celui qui veut obtenir le pardon de ses offenses se prépare sérieusement à ce pardon par le repentir, la générosité, l'humilité d'un aveu sincère. Ces salutaires dispositions sont aussi la plus sûre garantie contre les abus de la nonchalance et de la témérité. Et lors même que l'homme a fait tout ce qui est en lui pour obtenir la grâce, Dieu, tout en lui donnant la certitude morale de sa justification, n'a pas voulu que cette certitude fût complète et infaillible. Il serait coupable de mettre en doute la miséricorde de Dieu ; il serait présomptueux de prétendre à une certitude exempte de toute erreur possible.

Admirable tempérament, bien propre à retenir l'homme dans le devoir, et à guérir les maux de son âme sans l'exposer à faire un abus coupable des miséricordieuses bontés de son juge. Voilà donc, mes Frères, le remède que Dieu nous offre : remède efficace et universel, mais aussi remède sacré et dont l'abus devient une prévarication nouvelle. Avec quelle reconnaissance ne devons-nous pas recueillir cette faveur divine ? Avec quel empressement ne devons-nous pas recourir à cette source limpide pour y effacer les souillures passées ?

II. — Efficacité de la confession comme préservatif.

Mais nous n'avons pas un moindre intérêt à assurer notre avenir : et le sacrement de pénitence nous en fournit

encore un moyen aussi efficace que facile. Il est inutile ici mes Frères, de réveiller votre horreur pour ce monstre effroyable que l'on nomme le péché. Tous, tant que vous êtes, soit que, par une grâce spéciale de Dieu, vous n'ayez jamais subi son joug dégradant, soit que vous ayez eu le bonheur de vous arracher à ses étreintes, soit même que vous gémissiez encore sous ses honteuses lois, vous êtes persuadés que c'est le plus grand, le seul mal de l'humanité, et vous voulez le bannir de tout le reste de votre existence. Or, rien de plus sûr, de plus efficace pour y parvenir, qu'un usage fréquent et consciencieux du sacrement de pénitence. Je trouve, en effet, que le péché vous est redoutable dans l'avenir à deux points de vue. Une première chute en effet peut entraîner pour vous la mort dans le péché et la damnation éternelle. De plus, l'habitude du péché mortel conduit facilement à l'endurcissement et à l'impénitence finale. Mais avec un usage fréquent de la confession, *chaque chute en particulier* devient plus difficile, — et *l'habitude du péché mortel* devient en quelque sorte impossible.

A. LA CONFESSION FRÉQUENTE, PRÉSERVATIF CONTRE LES CHUTES EN PARTICULIER. — Éclaircissons cette proposition d'après le témoignage des Pères, interprètes de l'Écriture. Les deux plaies principales faites à notre nature par la faute d'Adam, sont l'ignorance et la faiblesse. C'est de là que tirent leur origine la plupart de nos péchés. Nous aimons à nous faire illusion, et nous ne voulons pas soumettre notre intelligence à la parole de Dieu. Dans notre insubordination même, nous cherchons des excuses ou tout au moins des prétextes pour justifier notre conduite. Nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, et nous prétendons agir avec toute l'indépendance d'une sagesse consommée. Nous ignorons plusieurs de nos devoirs, et nous voulons être à nous-mêmes notre règle et notre loi. Nous dédaignons de nous instruire, et nous nous érigeons en docteurs infaillibles. Aussi, hélas ! que d'égarements !

Que de fois, suivant avec assurance des voies dangereuses dont notre ignorance ne voyait pas les périls, avons-nous abouti à un abîme ! Heureux si nous nous en fussions aperçus avant qu'une déplorable chute nous en eût fait sonder la profondeur ! Voilà pour l'ignorance.

Quant à la faiblesse, elle nous est mieux connue encore. Le grand apôtre s'écriait : « Je sens dans mes membres une loi. » Et dans son humilité, lui, confirmé en grâce et sujet à peine à quelques fautes vénielles, il ajoutait en gémissant : « Je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je ne veux pas. » Que devons-nous donc dire, mes Frères, nous dont toute la vie est un triste enchaînement de chutes, plus lourdes les unes que les autres ? Je ne crois pas nécessaire d'insister sur notre faiblesse : notre expérience nous en convaincra suffisamment. Si par un privilège inestimable nous avons été jusqu'ici à l'abri de graves manquements, le triste spectacle des misères d'autrui doit suffire pour nous montrer ce dont la nature humaine, abandonnée à elle-même, est malheureusement capable.

Cependant, cette pauvre humanité, si elle le voulait, trouverait dans l'usage fréquent du sacrement de pénitence un préservatif également puissant et contre sa faiblesse et contre son ignorance.

La faiblesse de l'homme reçoit un secours particulier dans la grâce du sacrement, grâce qui augmente à mesure qu'on en fait un plus fréquent usage ! Et ne croyons pas, parce que, après un grand nombre de confessions, nos mauvaises habitudes ne sont pas entièrement déracinées, ne croyons pas dis-je, qu'il faille désespérer du succès. Non, non, cette lutte même entretient nos forces ; et, si nous sommes constants, nous finirons par remporter la victoire. Nous la remporterons, parce que, à mesure que nos forces augmentent, nous recevons aussi plus de lumières et acquérons plus d'expérience. Les conseils du confesseur nous font même voir les dangers à éviter et les précautions à prendre. Dieu illuminant l'intelligence de ses clartés

surnaturelles, la laideur du péché se présentant plus vivement à nous, nous nous en éloignons plus facilement. Oh ! que n'avons-nous toujours dans nos confessions cette pleine, cette filiale confiance qui ne se borne pas à l'aveu des fautes, mais qui demande des conseils, qui aime à les suivre, qui les accepte avec joie. De combien de maux nous serions préservés ! A quelle salutaire sagesse nous pourrions parvenir ! Eh bien, mes Frères, n'est-il pas vrai que la confession, j'entends la confession fréquente, sincère, filiale, dissipant notre ignorance, fortifiant notre faiblesse, nous rend le chemin de la vertu plus agréable, plus facile, et prévient, en nous éclairant et en nous fortifiant, de dangereux faux-pas et de terribles chutes ?

B. La confession fréquente, préservatif contre l'habitude du péché. — S'il en est ainsi, n'en pourrais-je pas déjà tirer la légitime conséquence qu'avec la confession fréquente l'habitude du péché se contracte plus difficilement ou, pour mieux m'exprimer, ne peut jamais dégénérer en tyrannie, en endurcissement ? Il est pourtant encore d'autres considérations plus spéciales que je veux vous proposer à ce sujet. La première, c'est que l'empire du démon dans une âme se fortifie avec le temps qu'il y règne, et avec les affections qu'il parvient à y produire. Si donc le chrétien, loin de laisser cet empire se consolider, renverse le trône de son ennemi, aussitôt qu'il le voit dressé dans son cœur ; si d'une main industrieuse il arrache les funestes plantes du péché, sans leur donner le temps de jeter de profondes racines : jamais du moins il n'en viendra à ce point d'infortune d'être entièrement asservi à l'empire du péché, et, la miséricorde de Dieu prenant en pitié ses constants efforts, il finira par triompher.

Mais il est une extrémité non moins terrible que la première, et contre laquelle la confession est encore un préservatif efficace. C'est ce que j'appellerai l'impudence du péché. Oui, par des chutes répétées, le pécheur peut

en venir à ce point qu'il ne rougisse plus de son état, qu'il cherche même à tirer vanité de ses désordres et à les étaler aux yeux du monde comme des trophées. Mais, encore une fois, ce malheur ne frappera jamais le chrétien tant qu'il conservera la sainte habitude de soumettre humblement ses fautes au tribunal de la confession. Là, entre le ministre de Jésus-Christ, représentant le juge suprême, et sa conscience coupable, il n'y a point de place pour la forfanterie et l'impudence. La faute, dépouillée du prestige qu'elle peut avoir, paraît ici dans sa honteuse nudité. La grandeur du crime éclate ici dans toute sa force. La parole du juge fait trembler le coupable en même temps qu'elle ouvre son cœur au repentir et à l'espoir. Et quand, sous cette main qui absout et bénit, le coupable se frappe la poitrine et dit *Mea culpa, mea maxima culpa*, Dieu, d'un rayon de la divine lumière, lui montre tout ce qu'il y a de vil et d'abject dans ce crime où l'enfer voudrait trouver un acte de courageuse indépendance.

Péroraison. — Que puis-je vous dire en finissant, mes Frères, sinon les paroles par lesquelles je commençai cette instruction ? *Ite, ostendite vos sacerdotibus.* Oui, qui que vous soyez, allez souvent vous faire connaître au prêtre du Seigneur tel que vous êtes aux yeux de Dieu. Allez souvent vous agenouiller au saint tribunal de la pénitence, allez-y avec confiance et humilité ; allez-y comme un malade va trouver son médecin, comme l'homme découragé et faible recourt à son conseiller et à son ami.

CONFESSION (3°).

CANEVAS.

Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis ; et quorum retinueritis, retenta sunt. (Jo. xx. 23.)

EXORDE. — Ces paroles sont pour nous la source d'une grande consolation, puisqu'elles confèrent aux prêtres, qui sont nos semblables, le pouvoir de remettre les péchés... Mais comme elles indiquent une alternative, il s'agit de savoir ce qu'il nous faut faire pour obtenir la rémission de nos péchés... Examinons donc la conduite à tenir lorsqu'on va à confesse et les écueils contre lesquels il faut être en garde.

A. Quelle confession faut-il faire, une confession générale ou une confession particulière ? La confession générale peut être ou nécessaire, ou simplement utile, ou même nuisible...

Écueil. Vouloir toujours faire des confessions générales...

B. A qui dois-je me confesser ? A celui en qui j'ai (le plus de) confiance ET qui me sera utile...

C. Faire l'examen de sa conscience... avec soin... avec ordre...

Écueil. Donner trop de temps à l'examen...

D. Contrition. Qualités essentielles : surnaturelle, universelle, souveraine, active (par un vrai et solide propos...

Écueils. Vouloir une contrition sensible... Se contenter d'une contrition spéculative, générale, vague...

E. Confession simple et sincère... faite avec ordre. Dire d'abord si on a fait une mauvaise confession la dernière ou les dernières fois... Commencer par les aveux qui coûtent...

Écueils. Vouloir dire tout en détail... Cacher l'essentiel... Chercher des péchés pendant que le confesseur parle.

F. Pénitence. L'accomplir au plus tôt et le mieux possible, mais sans inquiétude...

CONSEIL FINAL. — Se confesser souvent.

CONDITIONS DE LA CONVERSION.

RÉSURRECTION DE LA FILLE DE JAÏRE.

(Évangile du 23e dimanche après la Pentecôte, Matth. IX, 18-26.)

Non est enim mortua puella, sed dormit. (Matth. IX, 24.

Exorde. — C'est, mes Frères, parmi les chrétiens un fait avéré qu'il est mille fois plus facile de persévérer dans le bien quand on ne l'a jamais abandonné, que d'y revenir après avoir eu le malheur de s'en éloigner. Et plus cet éloignement a été grand et prolongé, plus aussi le retour est difficile. Ce que nous remarquons encore, c'est que beaucoup de ces pécheurs qui dans une circonstance solennelle ont renoncé à leurs égarements, retombent au bout d'un certain temps dans leurs premiers désordres. C'est au point que l'on rencontre des pécheurs qui ne veulent pas se convertir, uniquement parce que, comme ils disent, ils sont sûrs de ne pas persévérer. Il importe donc de bien comprendre ce que c'est que la conversion. Cela importe à nous tous : si nous sommes justes, afin d'être guidés dans nos prières pour les malheureux pécheurs, et afin de pouvoir à l'occasion leur être utiles ; si nous sommes pécheurs, afin d'en venir une bonne fois à une conversion durable. Or, dans la résurrection de la fille de Jaïre, interprétée par tous les Pères comme un symbole de la conversion du pécheur, je trouve l'occasion des plus salutaires réflexions à ce sujet. J'y remarque que la conversion du pécheur est à la fois l'œuvre de Dieu et l'œuvre de l'homme. D'un côté, le Dieu Sauveur vient auprès de la défunte, et lui prend la main. De son côté, la jeune fille se lève et elle prend de la nourriture. Enfin, le bruit de sa résurrection se répand partout. Je vais envisager la conversion du pécheur sous ce double point de vue : *la part de Dieu* et la *part de l'homme*, et je demande votre attention pour un sujet si important.

I. — La part de Dieu dans la conversion du pécheur.

A. Qu'est-ce que se convertir ? — Et d'abord je dis que la conversion du pécheur est l'œuvre de Dieu, c'est-à-dire l'œuvre d'une grâce surnaturelle purement gratuite de la part de la suprême majesté. En effet, mes Frères, qu'est-ce que se convertir ? Se convertir, c'est changer de vie. Remarquons-le bien : ce n'est pas seulement changer d'habitudes ; ce n'est pas seulement changer de manière d'agir ; c'est, je le répète, changer de vie. C'est vivre autrement qu'on n'a vécu jusque-là. Le pécheur ne vit que de la vie naturelle ; il n'a aucun droit à l'héritage céleste. Il est mort à la grâce. Le juste, au contraire, *tire sa vraie vie*, sa vie surnaturelle, *de Dieu lui-même*. Il est enfant adoptif du Père céleste et héritier du royaume éternel. Or, quelle force humaine pourrait jamais accomplir un si merveilleux changement ? Quelle puissance créée peut élever l'homme au-dessus de lui-même ? Aucune. Dieu seul peut accomplir cette merveille ; et il l'accomplit dans les sacrements. C'est là, c'est dans les sacrements, que la vertu du sang de Jésus-Christ, appliqué à nos âmes, les transforme, les régénère, les divinise en quelque sorte. Voilà ce que c'est que la conversion. Miracle sublime de la grâce ! Aussi le concile d'Orange dit-il anathème à quiconque aura prétendu qu'un si admirable changement puisse dépendre de la volonté de l'homme. Ainsi parlait aussi saint Paul, quand il s'écriait : *Gratia Dei sum id quod sum.* (I Cor. xv, 10.)

B. Graces de conversion. — Mais remarquons-le bien, mes Frères, cette conversion, œuvre merveilleuse de Dieu, est attachée, dans les dispositions de sa providence, à une série de grâces préparatoires. Depuis la première inspiration qui nous arrête dans la voie de l'iniquité, jusqu'à la faveur insigne de l'absolution sacramentelle, qui achève en nous cette transformation dont j'ai parlé, Dieu a établi une chaîne merveilleuse *(grâces de conversion)* de faveurs qui nous rapprochent de plus en plus de cette vie

nouvelle. Notre fidélité à répondre à la première de ces grâces actuelles nous attire la seconde, et celle-ci en amène une troisième, jusqu'à ce qu'enfin l'œuvre soit accomplie. C'est d'abord la grâce d'une salutaire terreur des jugements de Dieu qui nous arrête sur le bord d'un abîme où nous allions nous précipiter. C'est ensuite l'espoir du pardon. La grâce, c'est parfois l'idée de faire une bonne lecture, de prier, de méditer. Ce peut être l'impression salutaire que nous fait la mort d'un parent, ou une réflexion sérieuse excitée en nous par l'annonce de quelque grande vérité de la foi. Voilà les signes de l'approche de Jésus-Christ. Il vient prendre par la main la fille ensevelie dans le sommeil de la mort, et lui dit : « Levez-vous ! Sortez de ce malheureux état ! » Et l'âme écoute cette voix divine. Elle sent que tout est préparé pour une nouvelle vie, pour une réconciliation.

Je m'arrête ici, mes Frères, pour faire avec vous quelques réflexions pratiques sur ce que nous venons de considérer. Remarquons-le : la conversion est une grâce surnaturelle de Dieu, c'est-à-dire que Dieu ne nous en est redevable en aucune façon et qu'il peut donc la donner ou la refuser, la donner en un temps et non pas en un autre. Les théologiens nous enseignent que Dieu donne à tous les pécheurs les grâces suffisantes pour se convertir ; mais ils ajoutent que souvent l'homme est tellement pervers qu'il ne se sert pas de ces grâces. Il lui faudrait pour vaincre sa malice une grâce plus forte, un secours plus extraordinaire : or, ce secours efficace, nous ne pouvons y compter, surtout si nous résistons aux premières invitations de la bonté souveraine. Quel sujet de sérieuses réflexions !

C. Conclusions pratiques. — *a) Chacun sur ses gardes !* — J'ai maintenant le bonheur d'être en état de grâce. Si je n'ai pas à cet égard une certitude absolue, je puis du moins en avoir une légitime confiance. Je suis donc l'ami de Dieu : mais par un seul péché mortel je puis perdre

cette amitié. Ce péché, je suis libre de le commettre ; cette amitié, il n'est plus en mon pouvoir de la recouvrer, si je pèche gravement. Et pourtant quand la tentation se présente, quand les charmes du péché m'attirent, je me dis parfois : « Ce n'est qu'un seul péché qu'il s'agit de commettre, et je me convertirai. » — Je me convertirai ! Et qui vous dit que vous en aurez la volonté ? Nous venons de le voir : il ne suffit pas d'un désir de notre part. Il faut pour nous convertir que Dieu lui-même élève nos puissances jusqu'à lui et nous approche, si je puis ainsi parler, de la bonté divine pour nous donner le baiser de la réconciliation. Et c'est à une telle faveur que vous osez prétendre au moment précis où vous foulez aux pieds l'amour de votre Dieu ? alors que vous brisez les liens de son amitié ? Ah ! chrétiens, si la tentation vous assaille, puisse cette vérité vous retenir : je suis sûr de pouvoir pécher, je ne suis pas sûr de pouvoir me convertir !

b) Suivre l'impulsion de la grâce. — Mais, je le suppose : vous avez perdu l'affection de votre Dieu ; vous avez secoué son joug et rompu ses liens. Cependant vous sentez une invitation pressante à retourner vers votre bon père et à vous jeter à ses genoux. Ah ! je vous dirai avec le psalmiste : *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra.* (Ps. XCIV.) Profitez, profitez du moment de la grâce ! Elle vous est donnée aujourd'hui : demain peut-être le bruit des distractions mondaines et les préoccupations des affaires auront étouffé sa voix. Le présent est à vous, mais l'avenir est incertain. Et quand même vous sériez sûrs de l'avenir, vous n'êtes pas sûrs de la grâce. Les Israélites étaient bien près de la Terre promise, quand ils la firent reconnaître par leurs explorateurs ; mais parce qu'ils murmurèrent en songeant aux obstacles qu'il leur faudrait encore surmonter, deux hommes seulement sur toute cette multitude eurent le bonheur d'y entrer.

c) Être humble. — Et si Dieu vous a fait la grâce de la conversion, si vous avez répondu à son appel et si vous

êtes rentrés dans la voie de ses commandements, ah ! soyez humbles. Anéantissez-vous devant la majesté souveraine, et rendez grâces à sa bonté. N'allez pas vous attribuer un changement que vous ne pouviez mériter, qui ne pouvait s'opérer sans la grâce.

d) Prier. — C'est la prière, mes Frères, nous l'avons dit c'est la prière qui est le principal instrument de la conversion des âmes. Prions donc pour les pauvres pécheurs, afin qu'ils correspondent à la grâce de la prière... Si nous sommes pécheurs nous-mêmes, demandons à Dieu par une humble prière la lumière de l'intelligence et la force de la volonté... Si enfin nous avons eu le bonheur de nous convertir, offrons à Dieu l'hommage de notre reconnaissance dans une prière fervente, et demandons-lui en même temps de vouloir consolider et affermir pour jamais l'œuvre de notre conversion.

II. — La part de l'homme dans l'œuvre de sa conversion.

Si Dieu a la première part à notre conversion, ne croyons pas cependant que ce soit lui seul qui nous convertisse. Nous devons aussi nous convertir nous-mêmes, suivant le langage de l'Écriture, dans laquelle nous lisons si souvent cette pressante invitation : *Convertimini ad me.* Car enfin, nous sommes libres : libres de résister à tous les attraits de la grâce ; libres de rejeter toutes les inspirations ; libres, en un mot, de repousser tous les appels de Dieu et de rester sourds à sa voix. Même convertis, nous sommes libres de retourner à nos anciens égarements, libres de nous laisser glisser plus profondément que jamais dans le gouffre dont la main de Dieu nous avait retirés. Or, c'est dans cette double liberté que je trouve d'une part l'explication de l'endurcissement de certains pécheurs, et de l'autre le secret des rechutes funestes d'un grand nombre d'autres.

A. Pour se convertir, il faut le vouloir. — Oui, pour se convertir, il faut le vouloir. Quand Dieu ressuscite un

mort, il lui suffit d'ordonner à l'âme de s'unir de nouveau à son enveloppe terrestre, et l'âme n'est pas libre d'exécuter cet ordre ou de s'y refuser. Mais quand Dieu offre à un pécheur la grâce de la réconciliation, il lui dit: Voulez-vous?

Ah! combien à cette invitation hésitent et reculent? Je voudrais, disent-ils. Ils ne sont pas assez insensés pour ne pas comprendre l'immense avantage d'être en état de grâce et héritiers du ciel. Ils préféreraient sans doute les joies du paradis aux tourments de l'enfer; mais ce qu'ils ne veulent pas, c'est renoncer à leurs mauvaises habitudes, rompre des affections coupables, restituer le bien mal acquis! Ils ne veulent pas se convertir! Mais que prétendent-ils donc?

Prétendent-ils que Dieu fasse tout pour eux? Qu'ils se détrompent! *Qui creavit te sine te*, dit saint Augustin, *non salvabit te sine te.*

Mais aussi, ayez confiance! Souvent le démon nous fait imaginer que nous ne pouvons pas. Avez-vous commencé? Avez-vous mis la main à l'œuvre? Avez-vous bien prié? Vous êtes-vous jetés aux pieds du confesseur? — « Je ne saurais me confesser, » dit quelqu'un. — Notez bien, je ne vous dis pas : Vous êtes-vous confessé? mais : Êtes-vous allé trouver un confesseur? Allez lui dire seulement que vous êtes bourrelé de remords, que vous désirez vous convertir, que vous ne savez comment vous y prendre. Allez, ne craignez rien : Dieu fera le reste.

B. POUR PERSÉVÉRER, IL FAUT AGIR. — *a) Il faut, à l'exemple de la fille de Jaïre, se lever.* — « Mais je me suis déjà converti, et je suis retombé. » — Je crois cela, mon frère; mais j'ose dire que, si vous êtes retombé, vous êtes retombé par votre faute. Et c'est ici que je veux surtout appeler votre attention sur le sens profond du récit évangélique. Le Christ touche la main de la jeune fille : aussitôt elle se lève; il ordonne qu'on lui apporte à manger : elle mange; il la montre à tous ceux qui sont présents et c'est en vain qu'il leur enjoint de ne pas divulguer le miracle : la renommée s'en répand dans toute la contrée.

La jeune fille se lève. Elle secoue en quelque sorte le sommeil de la mort dans lequel elle avait été plongée. Autant il y a de différence entre un mort et un vivant, entre un homme endormi et un homme actif et éveillé, autant il doit y en avoir entre le pécheur converti et le pécheur coupable, encore enseveli dans les ombres du péché. Levez-vous donc, pécheurs ! Ne demeurez pas plus longtemps dans ces réunions où vous apprîtes à offenser Dieu, où vous ne pouvez demeurer sans l'offenser de nouveau. Ne lisez plus ces livres funestes, ces journaux irréligieux, où vous aviez sucé le venin de l'impiété. Levez-vous ! Ne fréquentez plus cette personne qui a été pour vous une occasion de chute. Levez-vous ! Faites-vous désormais une sainte habitude de la prière. Priez chaque matin, pour que Dieu bénisse votre journée ; priez chaque soir, pour qu'il protège et sanctifie votre repos. Abstenez-vous du travail le dimanche, et assistez avec dévotion aux offices de l'Église. Lisez de bons livres. Faites l'aumône, et si vous avez le malheur de tomber, recourez vite au bain salutaire de la pénitence. N'attendez pas pour confesser vos fautes que l'année soit écoulée.

Eh bien, mon frère, est-ce ainsi que vous avez agi après votre conversion ? Si vous l'avez fait, vous avez maintenant, j'en suis persuadé, le cœur plein de reconnaissance envers Dieu. Vous avez confiance dans l'avenir ; et, si votre âme n'est pas exempte de souillures, vous êtes prêt à les laver de nouveau dans le sang de l'Agneau sans tache. Si vous ne l'avez pas fait, je ne m'étonne pas que votre conversion n'ait pas été durable.

b) Il faut, à l'exemple de la fille de Jaïre, manger. — Mais j'ajouterai qu'une seconde condition est nécessaire pour assurer la persévérance. Jésus-Christ vient de ressusciter la fille de Jaïre : aussitôt il ordonne de lui apporter de la nourriture. S'il lui rend la vie, il veut qu'elle entretienne cette vie par l'usage des aliments. Et la vie de la grâce, mes Frères, la vie surnaturelle de nos âmes, n'a-t-elle pas

besoin, elle aussi, d'être entretenue et fortifiée ? Et Jésus-Christ qui a dit : *Veni ut vitam habeant, et abundantius habeant* (Jo. x, 10), a dit également : *Qui manducat me, et ipse vivet propter me* (Jo. vi, 58). Oui, voilà cette nourriture de vos âmes ! Et sans cette nourriture, votre âme languira ; elle ne se soutiendra pas ; elle mourra. Vous le savez : si vous attendez la fin d'une année, eussiez-vous d'abord la santé la plus robuste, votre âme meurt ! Mais si vous êtes faible, si vous êtes convalescent, si vous sortez non pas d'une maladie mortelle, mais de la mort même, croyez-vous que vous puissiez vivre en vous nourrissant une fois par an de la chair de votre Dieu ? Suffit-il au petit enfant qui vient de naître de presser une fois par jour ses lèvres sur le sein maternel ? Et il suffirait de boire un peu une fois l'an aux sources de la vie de l'âme ! Vous attendriez pour y boire de nouveau que toutes les impressions de la grâce, reçues au moment de votre conversion, soient complètement effacées ! Non, cela ne se peut. Aussi, si vous avez succombé de nouveau, surtout si vous avez de nouveau abandonné la pratique de la vie chrétienne, c'est, j'en suis assuré, parce que vous n'avez pas fait un usage suffisant, un usage saint et fréquent de la divine Eucharistie. O corps divin de mon Sauveur, sang précieux répandu sur le Calvaire, que n'êtes-vous connus comme vous méritez de l'être ! Oh ! si l'on désirait de vous recevoir, comme on vivrait plus saintement ! comme on persévérerait dans le bien ! comme les prodiges de la grâce se multiplieraient dans le monde et frapperaient tous les regards !

C. Pour persévérer, il faut se faire connaître comme converti. — Il nous reste à faire une dernière réflexion. Beaucoup ne persévèrent pas dans leur conversion, parce qu'ils ne se font pas suffisamment connaître comme convertis. Notre nature est si faible, mes Frères, qu'elle a besoin de tous les moyens pour s'encourager et se soutenir. Or, comme il y a un respect humain pernicieux et souve-

rainement blâmable, qui nous arrête dans la pratique du bien ou nous entraîne à la pratique du mal, ainsi il y a une considération humaine qui peut servir en quelque façon à nous entretenir dans la vertu. Moyen imparfait et insuffisant, je l'avoue, mais moyen souvent indispensable, presque toujours nécessaire. Quand on a *une réputation* à soutenir, on s'encourage, on s'excite. Vous voulez être vertueux, vous voulez demeurer chrétiens, donnez-vous *la réputation de bons chrétiens*, et même, si vous l'aimez mieux, de *convertis*. Puis, ayez soin de mériter cette réputation. Je ne vous dis pas de fronder le monde par des rodomontades ridicules. Je dis seulement de montrer franchement ce que vous êtes, et de choisir en conséquence vos relations et vos délassements. Si vous vous contentiez d'une conversion timide qui se réduirait à une confession faite en cachette et à une communion reçue à la dérobée, ah ! je le crains bien, peu de semaines s'écouleraient avant que vous fussiez revenus à vos anciennes habitudes. Mais si loyalement vous faites profession de votre heureux changement, si vous montrez aux yeux de tous la pratique de vos convictions, surtout si vous avez le courage de vous engager dans quelques-unes de ces associations qui arborent franchement le drapeau de la religion, vous vous sentirez soutenus par la valeur de vos compagnons d'armes et vous marcherez avec eux. Vous aurez honte de déserter votre drapeau, et vous parviendrez sous ses plis glorieux aux honneurs de la victoire.

Péroraison. — O Jésus, notre chef, notre rédempteur, j'entends que vous nous appelez à votre milice sacrée. Votre voix résonne dans mon cœur. Vous m'appelez à une sincère conversion. Ce n'est pas moi qui ai mérité cette grâce ; mais il dépend de moi d'y correspondre. Je veux le faire : je veux me lever ; je veux me nourrir de votre corps sacré ; je veux annoncer à la face du monde les merveilles de votre grâce, afin qu'un jour vous me rendiez participant des merveilles de votre gloire !

DÉDICACE DES ÉGLISES.

Beati qui habitant in domo tua, Domine : in secula seculorum laudabunt te. (Ps. LXXXIII, 5.)

Exorde. — L'on considère comme un bonheur et une éclatante distinction, mes Frères, d'habiter dans le palais des rois de ce monde et d'occuper une place auprès du trône royal. Nous chrétiens, quelle estime ne devrions-nous pas faire de cette insigne faveur qui nous est accordée de pouvoir entrer à volonté dans la demeure du roi des rois et de pouvoir continuellement nous approcher de son trône ? Car, songeons-y bien : le palais de ce roi des rois, ce sont les temples qu'il a voulu voir élever en son honneur, et son trône, c'est l'autel, c'est le tabernacle où il réside. Comment donc se fait-il que cette demeure soit si souvent déserte ? comment passe-t-on avec tant d'indifférence devant ce sanctuaire ? Ah ! c'est que l'on n'a pas assez présents à la pensée les bienfaits de Dieu ; c'est que l'esprit distrait par les préoccupations terrestres, oublie quels sont nos grands, nos véritables intérêts. Eh bien, puisque l'Église catholique dans cette fête de la Dédicace veut éveiller notre attention sur ce point, répondons à sa voix et ranimons notre foi languissante. — Je trouve dans chacune de nos églises tout ce qu'il faut pour nous *consoler du passé et du présent* et pour nous *rassurer sur l'avenir*. Que nous faut-il de plus pour être heureux ? Heureux donc, puis-je dire avec le psalmiste, ceux qui habitent dans la maison du Seigneur : *Beati qui habitant in domo Domini !*

I. — Consolation du passé et du présent.

Quand je considère la foule qui encombre nos rues, souvent une pensée me frappe : Qu'y a-t-il à lire sur ces visages ? L'indifférence, la joie, la préoccupation, et chez bien peu la tristesse. Et pourtant, quel est le sentiment

qui domine au fond du cœur humain, lorsque l'homme se reporte vers le passé ? Y a-t-il moyen pour lui de ne pas sentir alors la tristesse qui le gagne ? Non, mes Frères, car, qui que nous soyons, nous trouvons dans notre passé le souvenir de bien des douleurs et le sujet affligeant de bien des regrets. La douleur et le remords sont comme deux serpents que nous nourrissons dans notre sein : ils peuvent s'assoupir quelquefois, mais ils ne meurent pas.

A. Douleurs du corps et de l'ame. — *a) Description de multiples douleurs.* — Faut-il, mes Frères, vous montrer que vous avez connu la douleur, que vous avez rencontré a tristesse ? Oh ! rien qu'en vous voyant, j'ose affirmer que tous vous avez bu au calice de la souffrance. Quel est celui d'entre nous que la douleur du corps n'ait point visité et qui puisse dire que jamais il n'a senti la maladie ? Il y en a, au contraire, beaucoup parmi vous qui ont passé de longues heures dans les étreintes de la douleur. Et si quelqu'un en avait été exempt, si quelqu'un pouvait dire que jamais encore il n'a souffert dans sa santé, ah ! je lui annonce une maladie à laquelle il n'échappera pas : la vieillesse, messagère de la mort. La vieillesse met sa main sur l'homme à partir du moment où le corps a reçu son entier développement. Jour par jour, heure par heure, elle ravit au corps quelques gouttes de cette sève vivifiante qui circule dans ses membres. Et j'en suis persuadé, déjà cette seule idée amène un nuage sur le front de celui qui se prétendait exempt des souffrances du corps : il vient de sentir une douleur mille fois plus amère, la douleur de l'âme.

Si le temps m'en laissait le loisir, quel vaste champ s'ouvrirait devant moi, pour vous énumérer toutes les douleurs dont notre âme est abreuvée ici-bas ! Perte des parents, affections brisées, ingratitudes, injustices des hommes, entreprises manquées, déceptions cruelles, pour ne rien dire des aspirations peu louables aboutissant à des ambitions déçues. Oui, Job avait raison de s'écrier : *Homo*

natus de muliere, brevi vivens tempore, repletur multis miseriis (Job. XIV, 1).

b) Que fait-on pour les conjurer? — Et si je me demande ce que l'homme, ce que le chrétien même fait d'ordinaire pour calmer ses peines, ah ! quel triste spectacle se présente à mes yeux ! L'un s'étourdit ; l'autre demeure accablé. Il en est qui voudraient mettre fin à leurs jours. Et qu'ont-ils obtenu ? Rien, mes Frères. Ils ont ajouté douleurs à douleurs, et, comme le dit le prophète parlant de la flagellation : *Super dolorem vulnerum addiderunt* (Ps. LXVIII, 27). Pauvres insensés ! Heureux encore, s'ils n'ont à déplorer que des pertes matérielles ou des douleurs que le temps terminera. Mais combien n'en est-il pas qui à une âme navrée de tristesse joignent un cœur bourrelé de remords ?

c) Le remords en particulier. — Oh ! s'il en est ici, il n'est pas besoin que je leur dépeigne la misère de leur état : ils la sentent mieux que je ne pourrais l'exprimer. Et, sans même compter les pécheurs auxquels se présente l'image d'un Dieu irrité et la perspective de ces flammes vengeresses dont l'éternité les menace, combien ne pourrais-je pas trouver d'hommes moins coupables auxquels la pensée de leurs fautes passées fournit une source abondante de regrets ?

B. REMÈDES FOURNIS A TOUS CES MAUX PAR NOS ÉGLISES. — Mais ne pensez-vous pas, mes Frères, que je perds de vue l'objet de ce discours et que j'oublie de vous parler de nos églises ? Oh ! non ; mais j'ai voulu seulement vous rendre attentifs à l'état de vos âmes. Bien éloigné de la funeste complaisance de ces médecins qui, pour épargner à leurs malades une révélation pénible, laissent le mal s'aggraver et devenir incurable, j'ai voulu éveiller dans vos cœurs le désir de voir s'alléger vos maux et se calmer vos remords. — Le moyen d'obtenir cet heureux résultat, je viens vous l'indiquer : c'est la fréquentation de l'église.

a) La visite d'une église catholique calme la douleur. —

D'abord, solitude. — Vous êtes triste, accablé. La douleur aime l'isolement. Eh bien, allez ; pénétrez dans la nef solitaire d'une église catholique. C'est vers le soir ; personne ne vous voit. Quelques rares lumières éclairent le temple. Ne sentez-vous pas, rien qu'en entrant, comme une atmosphère de paix qui vous environne de toutes parts ? Il y a là un parfum de calme auquel votre âme ne peut se soustraire. Trempez vos doigts dans ce bénitier, et dites en faisant le signe de la croix : Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Cette eau a été consacrée par de multiples bénédictions, afin qu'elle chasse loin de nous tout ce qui peut nous nuire. *Quod aut incolumitati habitantium invidet aut quieti.* Afin qu'elle soit *omnibus sumentibus salus mentis et corporis (Ritus ad faciendam aquam benedictam. Miss. Roman.).* Y aviez-vous jamais songé, mes Frères ? Aviez-vous remarqué comment dès l'entrée de l'église la liturgie sacrée vous parle de consolation ? Et maintenant réfléchissez un peu à ce qui vous environne. Voyez ces pierres sépulcrales où brille le signe de la croix ; lisez ces inscriptions : *Beati mortui qui in Domino moriuntur !* Oh ! quel baume pour votre âme affligée de la perte d'un père... Regardez cet autel près duquel brûle un humble cierge. A la faible clarté des lampes vous apercevez de nombreux ex-voto. C'est l'autel de Marie. Ici tout vous parle de sa bonté. Tout vous dit d'espérer en elle au milieu de vos épreuves et de vos douleurs. « Mais, dites-vous, nous avons déjà tant prié et sans profit sensible ! » Eh bien alors, regardez l'image de Marie elle-même et portez aussi vos regards sur le crucifix. Dites, est-il une douleur qui ait été épargnée à ces deux créatures si agréables à Dieu, je veux dire à l'humanité sainte de notre Rédempteur et à la reine des vierges ? Non ! mais Jésus et Marie ont précisément accepté de tout souffrir, de tout endurer, pour vous consoler. De cette image du Christ sortent les paroles qu'il adressait aux disciples allant à Emmaüs : *Nonne oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam ?* Comprenez-

vous maintenant pourquoi vous souffrez ; pourquoi la douleur est venue s'asseoir à votre foyer. Elle n'est que le prélude de la gloire !...

Puis réunion. — Cependant vous n'êtes plus seul : la nef se remplit... Quelle différence entre cette foule et celle que vous trouviez naguère dans les assemblées du monde ! Cette foule ne vous méprise pas, ne vous importune pas. Elle prie. L'orgue se fait entendre : des chants montent vers les cieux. Ce sont des chants d'espérance... Un prêtre paraît à la tribune sacrée. Il parle des douleurs de cette vie... Quelles consolantes paroles il adresse à son auditoire sur ce sujet !...

b) La visite d'une église catholique fournit le moyen d'apaiser les remords. — Mais il parle aussi d'expiation. « Mes Frères, dit-il, les douleurs qui nous assaillent sont la punition de nos péchés. Voulez-vous souffrir avec résignation, ayez d'abord la paix du cœur ! Cette paix, vous la trouverez dans les bras de Dieu. Si, comme l'Enfant prodigue, vous vous êtes éloignés de lui, ah ! revenez ! revenez ! Il est dans toute église catholique, à côté de l'autel, un tribunal de miséricorde et de pardon. Allez vous agenouiller aux pieds du ministre de Jésus-Christ. Faites-lui l'aveu de vos fautes... Allez. » Et son doigt désigne ces mystérieux asiles du repentir et de la miséricorde, ces lieux où la justice et la paix se sont embrassées. Oh ! si les parois du saint tribunal pouvaient redire tout ce qu'elles ont entendu de sanglots et de gémissements, mais aussi tout ce que l'on y a prononcé de paroles d'encouragement et de vraie charité. Et vous qui visitez cette église, il y a longtemps peut-être que vous traînez la chaîne de vos inquiétudes et de vos remords. Souvent la pensée de l'expiation s'était présentée, mais vous vous en étiez toujours éloigné avec terreur : maintenant la parole sainte vous touche, et, quand le prêtre est descendu de la chaire, je vous vois agenouillé devant lui dans l'ombre mystérieuse du confessionnal. Là, vous dites avec

humilité : *Pater, peccavi in cœlum et coram te* (Luc. xv, 21.) Et quand vous quittez le temple, quelle résignation, quelle joie inonde votre âme ! Comme vous bénissez l'heureuse inspiration qui vous a fait chercher dans le sanctuaire un asile à votre douleur et vous y a fait trouver en même temps le remède aux maladies de votre âme ! Ah ! revenez donc souvent à l'église ; et quand vous y entrerez, qu'un regard jeté sur le baptistère, sur le confessionnal, vous rappelle qu'elle est la maison du Dieu des miséricordes.

II. — Confiance dans l'avenir.

Pourtant, M. F., il est un motif plus puissant qui doit nous porter à visiter souvent le temple saint. Ce que nous avons le plus à craindre sur la terre, ce n'est pas tant de ne pouvoir supporter la douleur ou de sentir notre vie empoisonnée par l'infortune : mais c'est de nous laisser aller au découragement ; c'est d'abandonner l'œuvre de notre salut, non pas à cause du mépris que nous en faisons, mais parce que nous ne nous sentons pas la force de soutenir cette lutte incessante que nous imposent les assauts du démon, du monde et de la chair. Que de fois n'avez-vous pas été sur le point de laisser tomber les bras ? Que de fois vous avez dit : Je ne réussirai jamais à triompher de mes ennemis ! Jusqu'ici, mes Frères, vous n'avez pas succombé à ces suggestions du découragement : votre présence en ce saint lieu m'en est le plus consolant témoignage. Que le ciel en soit béni ! Mais voulez-vous persévérer ? Voulez-vous reprendre des forces toujours nouvelles ? Ah ! venez, venez souvent au sanctuaire ! En effet, je crois que rien n'est plus capable de vous soutenir que ces trois idées : *Dieu me voit, Dieu me soutient, Dieu me récompensera.* Et ces trois idées, elles vivent dans le temple et tout vous les y rend présentes et sensibles.

A. Première idée consolante que fournit la visite d'une église catholique : dieu nous voit. — Dieu nous voit ! ô pensée qui suffirait à elle seule pour retenir au

bord de l'abîme le malheureux qui serait sur le point de s'y précipiter ! Qu'est-il besoin, mes Frères, de vous en faire ressortir toute l'efficacité ? Ne vous a-t-on pas souvent parlé de la puissance de Dieu et de sa présence au milieu de nous ? Pour vous inspirer une horreur salutaire de vos égarements, ne vous a-t-on pas dit qu'ils souillaient la pureté des regards de Dieu ? Et la pensée du Dieu infiniment saint et infiniment juste scrutant les cœurs et les reins, ne vous a-t-elle pas fait trembler, quand vous vous retrouviez seuls avec vous-mêmes ? Mais ce n'est pas de cette puissance redoutable que je veux vous parler. Non ! Je vous dis : Mon frère, Dieu vous voit ; il vous regarde avec amour. Celui qui vous a créé, vous contemple au milieu des difficultés et des peines où vous vous trouvez ; il vous encourage. Combien un soldat n'a-t-il pas plus de vaillance, lorsqu'il sait qu'il combat sous les yeux de son général ? Eh bien, l'œil du roi des cieux vous suit partout... Mais, mes Frères, qu'y a-t-il dans l'univers qui soit plus propre à nous rappeler cette présence que le temple catholique ? Sa vue extérieure fait songer à Dieu... Mais à l'intérieur, tout ne nous parle-t-il pas de lui ? N'est-ce pas là que nous voyons ses attributs représentés sous divers emblèmes ? La lampe du sanctuaire, n'est-ce pas l'œil de Dieu toujours ouvert sur nous ? La pompe des cérémonies, le recueillement des vrais fidèles, n'attestent-ils pas la présence du maître de l'univers ? Faut-il vous parler de l'autel et du tabernacle où la foi vous le montre non seulement présent comme il l'est dans tout l'univers, mais présent d'une manière toute particulière, avec l'humanité même qu'il a voulu revêtir par amour pour nous ? Oui ; notre Dieu est avec nous ! et nous pouvons nous écrier avec plus de raison que Moïse : *Non est alia natio tam grandis quæ habeat Deos appropinquantes sibi* (Deut. IV, 7). Et si je me demande pourquoi ce grand Dieu a voulu ainsi demeurer sensiblement présent au milieu de nous, je trouve que c'est précisément

pour nous consoler, pour nous encourager, pour nous soutenir...

B. SECONDE IDÉE CONSOLANTE QUE FOURNIT LA VISITE D'UNE ÉGLISE CATHOLIQUE : DIEU NOUS SOUTIENT. — Il est là dans l'Eucharistie pour consoler les affligés. *Venite*, dit-il, *ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos* (Matth. XI, 28). Il est aussi là pour encourager : *Ecce ego vobiscum sum* (Matth. XXVIII, 20). *Non turbetur cor vestrum neque formidet* (Jo. XIV, 27). Il est là pour se donner en nourriture à ceux qui essuient les fatigues du combat : *Caro mea vere est cibus* (Jo. VI, 56). Oh ! mes Frères, l'Eucharistie, ce grand et ineffable bienfait, ne fournirait-il pas une abondante matière à nos réflexions ? Ne vous a-t-on pas enseigné que, si vous voulez vaincre vos ennemis, dompter votre chair rebelle, déjouer les ruses de l'ennemi infernal, vous devez chercher des forces dans l'Eucharistie ? Venez donc : déposez aux pieds du Sauveur caché sous les saintes espèces vos doutes, vos difficultés, vos légitimes espérances. Venez vous nourrir souvent de sa chair divine. La sainte Eucharistie vous est nécessaire : mais où la trouverez-vous, sinon dans le temple du Seigneur ? Où vous donnera-t-on cette nourriture céleste, sinon à la Table sainte, dressée à l'entrée du sanctuaire ? Vous le voyez donc, le Dieu des armées, le Dieu qui vous soutient dans le combat, ce Dieu vous invite à venir souvent dans sa demeure, afin que, lors même que vous ne pourriez le recevoir, l'aspect du tabernacle, l'aspect de la Table sainte vous encouragent à persévérer, afin d'obtenir la récompense du bon combat.

C. TROISIÈME IDÉE CONSOLANTE QUE FOURNIT LA VISITE D'UNE ÉGLISE CATHOLIQUE : DIEU NOUS RÉCOMPENSERA. — Et cette récompense même, tout vous la rappelle dans nos églises. Le nom qu'elles portent, c'est le nom d'un saint ; les autels sont dédiés à Dieu sous l'invocation des saints. Là reposent les ossements des saints. Leurs statues peuplent les nefs ; leurs images resplendissent partout. Or, les saints,

que sont-ils, mes Frères, sinon des témoins de la munificence de Dieu dans les récompenses qu'il accorde à ses serviteurs ? C'est à chacun d'eux qu'il a été dit : *Euge, serve bone et fidelis ;* et cette parole, Dieu veut pouvoir nous l'adresser un jour. Comment donc ne pas espérer, quand nous avons devant les yeux de si beaux exemples ? *An ego non potero quod isti et istæ ?* disait saint Augustin.

Comment ne pas nous sentir animés, quand nous pouvons compter de plus sur une foule innombrable de puissants intercesseurs ? Car une visite faite à nos églises nous rappelle encore les miracles des saints... Et même en voyant les honneurs que le peuple fidèle prodigue à ces illustres triomphateurs, comment ne pas sentir une sainte ambition s'éveiller dans nos cœurs ?

Et la pensée des saints ne nous ramène-t-elle pas encore une fois, et comme tout naturellement, à la pensée de Dieu ? De ce Dieu qu'ils ont servi, qu'ils ont glorifié, qu'ils ont tant aimé ! Ah ! cette pensée de l'amour, la plus sublime, la plus haute de toutes les pensées, le temple saint tout entier la respire en quelque sorte. Aimez, nous dit-il, aimez le Dieu qui vient ici vous consoler dans vos douleurs, qui veut guérir vos remords par un pardon généreux. Aimez le Dieu qui vous encourage, qui vous soutient, qui vous récompensera.

Péroraison. — Eh bien, mes Frères, voulez-vous entendre souvent la voix de l'amour, venez souvent à l'église. Bientôt vous vous écrierez comme le roi-prophète à qui j'empruntais en commençant les paroles de mon texte (Paraphasez) : *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum ! concupiscit et deficit anima mea in atria Domini. Cor meum et caro mea exsultaverunt in Deum vivum. Etenim passer invenit sibi domum et turtur nidum sibi, ubi ponat pullos suos. Altaria tua, Domine virtutum, rex meus et Deus meus... Melior est dies una in atriis tuis super millia... Beati qui habitant in domo tua, Domine : in secula seculorum laudabunt te.*

CANEVAS SUR LE MÊME SUJET.

POUR HOSPICE OU HÔPITAL.

Beati qui habitant in domo tua, Domini : in secula seculorum laudabunt te. (Ps. LXXXIII, 5.)

Exorde. — Ces paroles, appliquables à tous ceux à qui on permet l'entrée de nos églises, le sont tout particulièrement à vous qui vivez, pour ainsi dire, dans le temple du Seigneur... Pourquoi heureux ? Parce que dans cette chapelle tout vous redit ces trois mots qui sont capables de vous mener au ciel : *Dieu me voit, — Dieu me soutient, — Dieu me récompensera.*

A. Dieu me voit. — *a)* Comme maître de la maison... *b)* Comme juge... *c)* Mais surtout comme père. Il veille sur moi et s'intéresse à tout ce que je fais... Voilà ce que vous disent les ornements de la chapelle... la lampe du sanctuaire... le maintien recueilli des Sœurs...

B. Dieu me soutient. — Il m'offre son secours en tout temps... Souffrances... Tentations... Cela m'est dit *a)* par le tabernacle, où il réside et d'où sort cette douce invitation : *Venite ad me omnes. b)* Par le banc de communion, d'où il me fait entendre ce charitable commandement : *Manducate ex hoc omnes.*

C. Dieu me récompensera. — *a)* Ici je n'ai pas à craindre au sujet de mes péchés passés, car je vois le confessionnal où ils ont été effacés. *b)* Je n'ai pas non plus à redouter l'avenir, car voici les statues des saints. Elles me disent que les saints ont dû lutter comme moi, qu'ils intercèdent pour moi, qu'ils sont dans la gloire, qui est aussi préparée pour moi.

Péroraison. — Soyons assidus à la chapelle, et les paroles du prophète se réaliseront en nous : *Beati...*

SUR LES ÉCOLES.

Filii tibi sunt? erudi illos, et curva illos a pueritia eorum. Avez-vous des fils ? instruisez-les bien, et accoutumez-les au joug dès leur enfance. (Eccli. VII, 25.)

Exorde. — En voyant au foyer de la famille les enfants, garçons et jeunes filles, entourer leurs parents, qui ne s'est posé cette question : Que seront-ils plus tard ? Problème dont Dieu a le secret, mais que nous pouvons résoudre avec une certaine probabilité.

Que seront-ils plus tard ? Dans la vie, ils seront très probablement ce que l'éducation les aura faits. Dans la mort et l'éternité, ils seront de même très probablement ce que l'éducation les aura faits... Or, l'éducation, bonne ou mauvaise, est donnée par la famille, mais elle est surtout donnée par l'école. Comment donc résumer ce qu'il y a à dire sur cette manière si importante du choix d'une école ? En répondant à cette triple question : Que vous disent sur le choix de l'école, l'Église, la raison, l'expérience ?

1er Point. — Que vous dit l'Église concernant le choix d'une école pour les enfants ?

a) L'Église, par l'organe du Souverain Pontife Pie IX, a condamné la proposition suivante, 48me du Syllabus : « Les catholiques peuvent approuver un système d'éducation qui soit en dehors de la foi catholique et en dehors de l'autorité de l'Église, et qui n'ait pour but, ou du moins pour but principal que la connaissance des choses purement naturelles et de la vie sociale sur cette terre. »

b) Non seulement l'Église condamne cette proposition, mais elle a montré partout la plus grande sollicitude pour *l'instruction chrétienne* des enfants...

c) L'Église impose à ses ministres d'enseigner non seulement les principes de la foi, mais tout ce qui est néces-

saire pour *développer la vie chrétienne.* Elle encourage puissamment ceux qui se vouent à l'éducation catholique...

d) L'Église ne condamne pas seulement l'enseignement irréligieux, mais même l'enseignement exclusivement profane, l'enseignement *soit-disant neutre.* Nous en avons la preuve dans la proposition ci-dessus...

Quelle est donc la conclusion ?

Qu'il faut faire un discernement soigneux entre les écoles et qu'il ne suffit pas, pour qu'une école mérite notre confiance, qu'on y apprenne bien les sciences profanes...

2e Point. — Que vous dit la raison concernant le choix d'une école pour les enfants ?

A. A cette question : Qu'est-ce qu'une bonne école ? La raison répond : C'est l'école où l'enfant, tout en recevant l'instruction scientifique convenable, apprend à connaître, à aimer et à pratiquer ses devoirs, surtout ses devoirs religieux. Cela est évident, puisqu'une telle éducation peut seule préparer l'enfant à mener plus tard une vie chrétienne, et par conséquent à sauver son âme.

B. Mais pourquoi ne suffit-il pas de l'éducation domestique pour atteindre ce but ?

a) Parce que l'enfant est ignorant et léger. Il ne lui suffit donc pas d'être formé à la vie chrétienne par la vie en famille, c'est-à-dire par la moitié de ses relations ; il doit être imbu des principes religieux d'une manière complète, c'est-à-dire même dans l'école.

b) Parce que l'enfant est toujours plus facilement porté au mal qu'au bien. Il faut donc que tous les moyens se réunissent pour le détourner du vice et le former à la vertu.

C. Que faut-il donc pour que l'école soit bonne ?

a) Que les maîtres soient bons, c'est-à-dire religieux.

b) Que l'enseignement soit bon, c'est-à-dire religieux.

c) Que l'action générale exercée sur les enfants, soit

une action religieuse. Cette action suppose la surveillance, une certaine sévérité, la préservation de mauvais compagnons...

Faut-il pour cela que les instituteurs soient des prêtres ou des religieux ?

— Absolument parlant, non ; ordinairement, oui. Parce qu'il est extrêmement rare, chez les hommes surtout, de rencontrer des instituteurs laïques qui soient de vrais apôtres.

D. Objections.

1re Objection : L'enseignement scientifique donné par des maîtres religieux est insuffisant.

Réponse. — *a* S'agit-il des garçons ? Insuffisant, pourquoi ? Pour les examens ? Toutes les statistiques sont là pour prouver le contraire...

Insuffisant pour préparer à une carrière sociale ? Qui vous a dit que le défaut de connaissances de certains jeunes gens vient de ce qu'ils sortent d'un établissement religieux ?

b S'agit-il des filles ? L'enseignement qu'elles reçoivent dans les maisons religieuses les empêche-t-elles de devenir de bonnes mères de famille ? Est-il insuffisant pour qu'elles gagnent leur vie ? *Réponse.* Examinez les choses de plus près, et vous verrez que l'insuffisance ne vient pas du caractère religieux des écoles, mais de la sotte éducation donnée par les parents eux-mêmes.

2me Objection : Il ne faut pas donner trop de piété aux enfants.

Réponse. Trop, non. Mais assez. — Et que leur donne-t-on dans les écoles neutres, et dans un certain nombre d'écoles purement laïques ? On ne leur en donne pas du tout. Sachons donc que l'enfant doit être saturé d'esprit de piété, si l'on veut qu'il lui en reste assez après l'évaporation qu'il aura à subir dans la famille et la société.

3me Objection : Il sort de mauvais jeunes gens des établissements religieux, et il en sort par contre de bons des établissements neutres.

Réponse. Par exception oui, ordinairement non. Et qu'est-ce que cela prouve ? L'exception confirme la règle.

4me Objection : Mais je ne me suis pas aperçu que mon enfant fût moins bon.

Réponse. Est-ce que vous vous en êtes inquiété ? Est-ce que vous l'avez examiné dans ses exercices religieux ? Avez-vous surveillé ses lectures ? Savez-vous qui il fréquente ? Pour le moment il se cache peut-être. Il fait extérieurement comme les autres membres de votre famille ; mais déjà la conviction n'y est plus. Attendez et vous verrez.

3e Point. — Que vous dit l'expérience concernant le choix d'une école pour les enfants ?

A. Elle nous apprend que dans les écoles où la religion ne tient pas la première place, l'enfant va chercher ou du moins trouve :

a) Le mépris de l'autorité. — L'autorité y est nulle ou elle n'est pas paternelle. L'enfant apprend à mépriser l'autorité et cherche à s'y soustraire. Il ne la subit que par contrainte : on s'en aperçoit à la manière dont il parle de ses maîtres. Il parlera bientôt de même de ses parents, des prêtres, de tous ceux qui exercent l'autorité dans ce monde... L'école neutre n'a rien de raisonnable à répondre à un enfant qui demande pourquoi il doit obéir à un autre homme... Voyez les pitoyables réponses que donnent à cette question *tous les écrivains* qui ne font pas dériver le devoir de l'obéissance directement des commandements de Dieu...

b) Le dégoût de la pratique de la religion et le manque de docilité envers ses ministres. — Le peu de pratiques religieuses, s'il en reste encore, qu'on trouve dans ces écoles, sont purement extérieures. L'enfant s'y soumet pour ne pas être puni. Il s'en affranchit, dès que la punition n'est pas à craindre... A l'égard des prêtres, l'école neutre inspire inévitablement aux enfants un esprit de méfiance presque irrémédiable.

c) La corruption précoce par les mauvais compagnons, par les mauvaises lectures, par les mauvaises conversations, par le défaut de surveillance, qui laisse la corruption s'étendre de proche en proche.

d) Pour les filles spécialement, ajoutons que l'éducation neutre favorise en elles la vanité et la coquetterie.

B. OBJECTIONS. — *1re Objection :* Il y en a qui se corrompent dans les établissements religieux.

Réponse. Je réponds premièrement : Il en est beaucoup plus qui apportent dans ces établissements la corruption qu'ils ont cherchée ailleurs, qu'ils apportent peut-être d'autres écoles, qu'ils apportent peut-être de la maison paternelle elle-même, par suite du manque d'attention des parents, du mauvais exemple des domestiques...

Je réponds deuxièmement : Si dans des établissements religieux, malgré l'atmosphère de foi qui y règne, malgré la sollicitude des maîtres, leur vigilance, leurs leçons, leurs prières, on peut de temps en temps signaler un cas de ce genre, que faut-il penser des établissements où l'on ne trouve aucun de ces préservatifs ?

Seconde objection : Nous suppléons à la maison à ce qui manque du côté de l'école.

Réponse. Est-ce sérieux ? Tout à l'heure vous disiez qu'il ne fallait pas trop de piété aux enfants, et maintenant vous vous chargez de suppléer ce qui manque. Je pourrais vous demander quelle est votre règle et votre mesure.

Et si vous êtes embarrassés pour me donner cette règle, vous ne le serez guère moins pour me donner le résultat. Qu'avez-vous obtenu ?

Péroraison. — De ces considérations vous pouvez conclure ce que votre conscience doit vous prescrire concernant le choix en question. La main sur la conscience, osez-vous dire que l'éducation de la maison corrige l'influence pernicieuse de l'école neutre ? N'est-ce pas plutôt l'école neutre qui détruit le peu de bien que l'éducation de la maison a pu produire ? Écoutez, parents

chrétiens, écoutez la voix de votre conscience. Dieu vous demandera compte de l'âme de vos enfants. Arrière les vains prétextes ! *Ne jucunderis in filiis impiis, si multiplicentur ; nec oblecteris super ipsos, si non est timor Dei in illis* (Eccli. XVI, 1). Dans cette matière, comme dans toutes les autres, il faut avant tout se demander ce que veut le bon Dieu, qui nous jugera.

ÉDUCATION DES ENFANTS.

DEVOIRS DES PARENTS DANS CETTE ŒUVRE.

Erudi filium tuum, et refrigerabit te, et dabit lætitias animæ tuæ. (Prov. XXIX, 17.)

Exorde. — Un des devoirs le plus généralement imposés à l'homme par Dieu, a pour objet l'éducation des enfants. Tous ceux qui contractent mariage, contractent par là même l'obligation de remplir ce devoir. Mais combien de fois n'arrive-t-il pas que les parents ne sont nullement à la hauteur de cette mission ? Les uns semblent ne pas s'en soucier ou la remplissent d'une façon toute matérielle : et c'est de leur part une coupable indifférence. Les autres s'en occupent, mais sans succès et sans fruit, parce qu'ils ne la comprennent pas. Réveiller les uns, diriger les autres, c'est le but de cet entretien.

I. — Motifs qu'ont les parents de donner une bonne éducation à leurs enfants.

Il entre dans les lois les plus fondamentales établies par la sagesse du créateur, que les êtres qui donnent naissance les uns aux autres aident autant qu'il est besoin ceux qu'ils ont produits à parvenir à leur entier développement. La pierre se détache de la pierre, et tout est dit.

La plante produit son germe et l'abondonne. Les animaux inférieurs font de même, tandis que les animaux supérieurs allaitent et nourrissent. Et l'homme, que fera-t-il ?

A. DIEU IMPOSE CE DEVOIR AUX PARENTS. — *a)* Dieu veut que l'homme soit capable de prendre possession de la terre et de profiter des avantages qu'elle peut lui procurer. Mais ce roi de l'univers ne naît pas avec la science infuse : il doit apprendre à régner, à exercer son domaine sur la création materielle. Mais si chaque homme devait acquérir cette science par lui-même, sa vie n'y suffirait pas. Il faut donc qu'il soit instruit par ceux qui avant lui ont recueilli les leçons de l'expérience...

b) Ce même homme doit un jour régner dans les cieux ; mais c'est à la condition qu'ici-bas il observera la loi de Dieu. Il doit donc apprendre à connaître cette loi et à remplir les obligations qu'elle impose. Ici encore, Dieu a voulu que cela eût lieu par l'enseignement. Et cet enseignement, à qui a-t-il ordonné de s'en charger ? Avant tout aux parents, à la mère qui veille près du berceau de son enfant, au père qui préside à la table de famille.

B. LES HOMMES NOUS POUSSENT A REMPLIR CE DEVOIR. — C'est bien ainsi que les hommes l'entendent. Ils traitent d'aveugles, d'insensés, de dénaturés les pères et les mères qui ne soignent pas l'éducation de leurs enfants. Ils vont plus loin : ils jugent par la conduite des enfants de l'éducation qu'ils ont reçue et, quoique injustement peut-être, ils appliquent l'adage : *Confusio patris est de filio indisciplinato* (Eccli. XXII, 3). Au contraire, la bonne éducation donnée aux enfants fait sur tous ceux qui en sont témoin une impression profonde. Tous, amis ou ennemis, rendent alors aux parents justice, chacun à sa manière : les ennemis sont jaloux d'eux et leur portent envie ; leurs amis les exaltent et les honorent unanimement. C'est ce que dit le Livre de l'Ecclésiastique : *Qui docet filium suum, in zelum mittit inimicum, et in medio amicorum gloriabitur in illo* (Eccli. XXX, 3). Pourquoi ? C'est que

ceux qui nous en veulent, prévoient tout le secours que nous pouvons tirer d'un fils bien élevé. Ces sentiments de nos amis, ceux de nos ennemis mêmes et la voix unanime de tous les hommes nous excitent donc à donner à nos enfants une bonne éducation. — A ces motifs extérieurs se joint une raison plus puissante.

C. NOTRE INTÉRÊT EXIGE QUE NOUS REMPLISSIONS CE DEVOIR. — *Qui seminat iniquitatem*, dit le Sage, *metet mala* (Prov. XXII, 8). Cette parole se réalise en tout et partout. Pour l'appliquer à notre sujet, il faudrait examiner les maux que cause aux parents la mauvaise éducation des enfants, et, par contraste, les avantages que procure une éducation soignée de ces mêmes enfants.

a) Dans l'ordre temporel. Nous l'avons déjà vu, *Confusio patris est de filio indisciplinato.* La réputation des parents est ici engagée. Ils auront beau être eux-mêmes irréprochables dans leur conduite privée ; si les désordres de leurs enfants peuvent leur être attribués en quelque sorte, ils en retiront de la confusion. Mais qui énumérera les autres malheurs qui résultent de la mauvaise éducation des enfants ? Dissensions, abandon...

b) Ces maux ne sont rien pourtant en comparaison de ceux que la mauvaise éducation produit dans l'ordre spirituel. Ah ! quelle terrible responsabilité ! Écoutez ces dures paroles de l'Esprit-Saint : *Utile est mori sine filiis quam relinquere filios impios* (Eccli. XVI, 4). Pourquoi ? Parce que les crimes des enfants, si les parents en sont la cause, leur seront portés en compte au tribunal de Dieu.

Au contraire, quels fruits heureux la bonne éducation des enfants ne produit-elle pas ? Quel spectacle ravissant que celui d'une famille où cette éducation est en honneur ! Que ne peut-on pas attendre pour l'avenir d'une telle maison ? Chacun des enfants qu'elle a formés, s'établira à son tour, et la génération des serviteurs de Dieu ira s'accroissant sans cesse.

II. — Règle à suivre dans l'éducation des enfants.

« Mais, dit quelqu'un, j'ai fait tout ce qui est possible pour donner à mes enfants une bonne éducation, et je n'ai pas réussi. Ils sont indociles et opiniâtres ; ils se conduisent mal. » Tenez pour assuré, mes Frères, qu'il a manqué quelque chose à cette éducation. Peut-être y a-t-il manqué une condition essentielle : c'est de *conserver à chacun de ceux qui concourent à l'œuvre de l'éducation la place que la raison leur assigne.* Il ne suffit point en effet de *vouloir* donner à ses enfants une bonne éducation : il faut y assurer l'aide de tous les éléments nécessaires, et de plus le concours de ces éléments dans l'ordre voulu. Or, souvent on néglige quelqu'un de ces éléments, ou bien on les emploie mal.

Nous allons donc considérer attentivement quels sont ceux que j'appelle les éléments ou les facteurs de l'éducation, et quel est le rôle de chacun d'eux.

A. Dieu préside. — Dieu ! voilà le principal maître, le principal directeur de l'éducation... Ne méconnaît-on pas bien souvent cette vérité ? Ne regarde-t-on pas l'éducation comme une affaire tout humaine ? Ne se borne-t-on pas à vouloir rendre les enfants aimables et charmants, sans songer à en faire des enfants de Dieu ? Or, que fait-on, lorsque sérieusement on veut s'assurer l'aide de Dieu dans l'œuvre de l'éducation ?

a) On le fait respecter et on le respecte. — On le fait respecter. Imprimez de bonne heure dans l'âme de vos enfants un profond respect pour Dieu, un profond respect pour ce maître souverain qui a tout créé et qui gouverne tout. Que ce respect soit filial... Et surtout, ne contredisez pas par vos œuvres ce que vous enseignez par paroles. Comment ferez-vous respecter Dieu par vos enfants, si vous-mêmes vous blasphémez Dieu ? Comment ferez-vous honorer Dieu, si vous ne l'honorez pas vous-mêmes ? Comment ferez-vous aimer Dieu par vos enfants, si vous murmurez contre Dieu, et cela bien souvent en leur pré-

sence ! De plus, celui qui veut se rendre Dieu propice, doit recourir au moyen indispensable : la prière.

b) On le prie. — Priez donc Dieu ! Priez-le, d'abord vous en particulier, pour vos enfants ; puis apprenez-leur à prier, et surtout priez avec eux. Oh ! comme Dieu bénit les familles où l'on prie en commun !...

B. Le père gouverne. — Selon la loi divine, l'époux doit gouverner l'épouse. *Mulieres viris suis subditæ sint, sicut Domino, quoniam vir caput est mulieris, sicut Christus caput est Ecclesiæ* (Ephes. v, 22, 23). Mais quand de plus Dieu donne à l'homme l'auréole de la paternité, il l'investit d'un pouvoir nouveau. *Deus honoravit patrem in filiis* (Eccl. iii, 3). Quelle mission sublime ! Gouverner la famille, image de la sainte Église de Dieu, préparation de la famille du ciel ! Cette mission, le père ne peut l'abdiquer. Qu'il s'efforce de l'exercer dignement. Il doit être plutôt la tête qui commande, que le bras qui exécute. Il doit se faire aimer, respecter et surtout estimer : qu'il ne l'oublie jamais. Pour réussir, qu'il s'applique à imiter le gouvernement de Dieu : gouvernement plein de sagesse, de patience et de fermeté.

C. La mère dirige et conseille. — Mais entre Dieu et le père d'un côté, et le frêle enfant de l'autre, la Providence a ménagé un intermédiaire qui doit faire passer jusqu'à cet enfant la force et la sagesse : c'est la mère... Quel beau rôle ! Mais que le père d'une part se garde bien de gâter ce rôle en refusant à la mère l'autorité, en diminuant la confiance que les enfants doivent avoir en elle. Que la mère d'autre part ne laisse pas dégénérer en faiblesse l'action salutaire qu'elle doit exercer au foyer de la famille.

Que si l'un des deux époux n'est plus, c'est au survivant à remplir la double tâche. Elle est lourde, mais Dieu est là !

D. Les étrangers aident. — La société humaine est ainsi constituée que les familles ne s'isolent pas, mais se rapprochent les unes des autres, et même s'entr'aident et

se soutiennent mutuellement. On rencontre cependant quelquefois des hommes qui, au lieu d'aider au bien, sont pour leur prochain une occasion de scandale. De là un discernement que les parents doivent savoir faire au point de vue de l'éducation de leurs enfants. Que fait-on à cet égard, si l'on est sage ?

a) On écarte les personnes qui pourraient nuire à la bonne éducation des enfants. Quelles sont les personnes qui doivent être considérées comme telles ? Toutes celles qui diminuent le respect des enfants pour Dieu ou l'estime et l'affection que les enfants ont pour leurs parents. Souvent on se trompe en cette matière, parce qu'on est porté pour les personnes qui flattent les enfants, pour celles qui les attirent et qu'on croit pouvoir leur être utiles dans la suite. Erreur !... On est mécontent de ces personnes qui font voir les défauts des enfants. Erreur !... Ou bien on ne surveille pas les enfants. Erreur plus grande encore !...

b) On emploie sagement les personnes qui peuvent être vraiment utiles pour la bonne éducation des enfants. — Loin de moi de prétendre qu'il faille isoler les enfants : je dis seulement qu'il faut les surveiller. Or, quelles sont les personnes qui peuvent avoir avec les enfants des rapports utiles au point de vue de l'éducation ? Ce sont d'abord celles qui peuvent contribuer à bien *former le caractère* des enfants. Ce sont quelquefois celles qui les tourmentent... Ce sont ensuite celles qui peuvent contribuer à bien *former le cœur* des enfants... Parfois les pauvres... Ce sont encore celles qui peuvent donner de bons conseils aux enfants... Cependant tout cela ne suffit pas.

c) On donne sa confiance et on communique une large part de son autorité aux personnes qui sont nécessaires pour assurer la bonne éducation des enfants. — L'éducation requiert des coopérateurs. Dans l'ordre intellectuel, les instituteurs ; dans l'ordre religieux, les confesseurs et les prêtres. Oh ! il faut seconder ces coopérateurs et ne pas entraver leur action... Remarquez que j'ai dit : confiance

et autorité. Sans cela, vous détruisez d'une main ce que vous édifiez de l'autre.

Péroraison. — Malgré tous les soins des parents, l'œuvre de l'éducation peut échouer pour tel ou tel enfant en particulier. A cause de quoi ? A cause des défauts personnels des parents. Ah ! parents chrétiens, avant tout soyez à Dieu ! Si vous voulez que vos enfants grandissent pour Dieu, soyez vous-mêmes à Dieu, je le répète. *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam* (Ps. CXXVI, 1). A vous de mériter par une conduite digne de votre saint état les bénédictions que Dieu a promises aux parents vertueux, et qui seront votre gloire, si elles se réalisent en vous. Ainsi soit-il.

CANEVAS SUR LE MÊME SUJET.

Utile est mori sine filiis quam relinquere filios impios.
(Eccli. XVI, 4.)

EXORDE. — Vous n'avez pas, mes Frères, d'occupation plus grave en ce monde que l'éducation de vos enfants. Il y a d'ailleurs profit pour tous à considérer cette matière : elle constitue un devoir actuel de ceux qui sont déjà mariés, et les jeunes gens qui songent au mariage doivent se préparer à remplir dignement ce même devoir. Les vieillards aussi, à qui il arrive d'avoir à donner des conseils, ne peuvent se désintéresser de cette question... L'éducation des enfants se fait en partie par les *membres de la famille*, en partie par des *étrangers*.

A. Part de la famille. — *a)* D'abord, mes Frères, il y a quelqu'un à votre foyer qui doit contribuer à l'éducation de vos enfants et sans lequel cette œuvre ne peut réussir : c'est Dieu... Mais Dieu est invisible : c'est par votre entremise qu'il veut être connu et honoré. C'est pourquoi, ayez

soin de le prier, et faites que vos enfants le connaissent et le prient... Surtout, ne permettez pas qu'il soit offensé...

b) Le père et la mère, chefs du ménage. Ils doivent *se partager* l'œuvre de l'éducation. Il ne faut pas que toute la charge soit abandonnée à un seul... Ils doivent *se faciliter* réciproquement l'accomplissement de leur mission... Ils doivent s'entendre, ne pas se contrecarrer... Ils ne doivent pas avoir d'injustes préférences pour tel ou tel de leurs enfants...

B. Part des étrangers. — Les enfants pourraient rencontrer des étrangers qui leur apprendraient le mal. Il faut donc que les enfants ne soient pas au dehors sans être surveillés.

Les enfants doivent apprendre à fréquenter l'église dès leurs premières années. Ils doivent y être conduits par leurs parents et apprendre d'eux à s'y tenir comme il convient...

Ils doivent fréquenter une école... mais une bonne école.

D'ordinaire, l'apprentissage d'un métier... mais pas trop tôt... et ce doit être dans un atelier où les enfants ne subissent aucune influence qui les retire de l'accomplissement fidèle de tous leurs devoirs...

Péroraison. — Et lorsque vos enfants seront arrivés à l'âge où l'on songe à s'établir, vous, parents, vous avez le droit de les diriger dans le choix d'une carrière... dans le choix d'une épouse ou d'un époux ; mais vous devez vous rappeler que vous n'êtes pas des maîtres absolus... C'est à l'époque du mariage de leurs enfants, que les parents récoltent d'ordinaire, en bien comme en mal, ce qu'ils ont semé...

FAUSSE VERTU.

(Évangile du 5e dimanche après la Pentecôte. Matth. v, 20-24.)

Nisi abundaverit justitia vestra plus quam scribarum et pharisæorum, non intrabitis in regnum cœlorum.

(Matth. v, 20.)

Exorde. — Cette parole, mes Frères, dans la bouche de Notre-Seigneur a de quoi nous surprendre. Si nous nous rappelons en effet les reproches que les pharisiens ne cessaient de lui adresser ; si nous nous rappelons les accusations dont ils poursuivaient sa doctrine, la taxant de relâchement, nous pouvons être étonnés d'entendre Jésus-Christ dire à ses disciples : Si votre vertu n'est pas plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Peut-on exiger une vertu plus abondante que celle de ces hommes pour lesquels la doctrine du divin Sauveur lui-même était une doctrine relâchée ?... C'est, mes Frères, qu'il y a dans certaine vertu une abondance que l'on peut à bon droit appeler stérile. Si les mauvaises herbes foisonnent dans un champ, ce n'est pas la quantité de pareils produits qui fera croire à sa fertilité ? Ainsi dans le champ du cœur humain, à côté de la vertu vraie ou même à la place de cette vertu il peut y avoir une vertu fausse. Et puisque Jésus-Christ taxe en général de fausseté la vertu des pharisiens, examinons pour notre instruction d'où provenait cette fausseté. Ce sera un sujet fécond en grandes leçons pour nous. Si je réunis les différents passages de l'Évangile où il est parlé de la vertu des pharisiens, je crois pouvoir réduire à deux les causes de cette fausseté. Et ces causes, je les trouve chez bien des chrétiens : *Vertu purement extérieure ; — vertu orgueilleuse.*

I. — Vertu purement extérieure.

Je ne parle pas ici, mes Frères, d'une certaine régularité de vie que le monde se plaît à décorer du nom de vertu ; je ne parle pas de ceux qui, se mettant en dehors de la religion, réduisent leurs prétentions à mériter le titre d' « honnête homme, » à rendre, comme ils disent, à chacun ce qui lui appartient. Étrange honnêteté qui commence par refuser à Dieu ses droits les plus essentiels, par négliger de payer ses dettes à la souveraine Majesté, et qui après cela prétend rendre à chacun ce qui lui appartient et être irréprochable ! Non, je m'adresse à des chrétiens qui acceptent la loi de Dieu et se donnent pour enfants de l'Église catholique. Et parmi ceux-là même je trouve deux catégories dont la vertu extérieure mérite à des degrés différents le nom de pharisaïque. Il y a d'abord ceux qui, ne prenant que l'extérieur de la vertu, en font comme le voile de leurs désordres secrets ; et cette vertu n'est qu'une *odieuse hypocrisie*. — Il y a ensuite ceux qui, par un attachement déraisonnable à des observances extérieures, négligent des obligations tout autrement importantes ; et cette vertu n'est qu'une *triste illusion*.

A. Hypocrisie. — Qu'ils sont terribles, mes Frères, les anathèmes que Jésus-Christ fulmine contre l'hypocrisie des pharisiens ! Entendez-le, démasquant leurs vices et les accablant de ses reproches : Malheur à vous, scribes et pharisiens, qui purifiez le dehors du verre et de la coupe, tandis que l'intérieur est plein d'immondices ! Sépulcres blanchis, vous paraissez quelque chose aux yeux des passants, et vous ne renfermez que pourriture et corruption ! Et pourquoi, mes Frères, pourquoi Jésus-Christ s'irrite-t-il avec tant d'énergie contre ces scribes et ces pharisiens ? C'est parce que, sous des dehors d'austérité et de rigueur, ils cachaient des vices bas et méprisables : l'avarice, la cupidité, l'ambition. Qu'était donc pour eux, cette observance rigide de la loi ? Un moyen de se concilier l'estime des hommes, d'assurer leur domina-

tion sur le vulgaire, toujours exigeant en matière de mœurs et de piété. Je ne craindrai pas de le dire : il y a encore dans la religion du Christ des scribes et des pharisiens hypocrites. Il en est qui pour ne pas offenser l'opinion, pour parvenir à la fortune, pour sauvegarder peut-être un nom honorable, se parent des dehors de la piété, des apparences de la foi. Je le sais, l'impiété se plaît à en exagérer le nombre ; les ennemis de l'Église voudraient trouver dans chacun de ses enfants un fourbe et un hypocrite. Il n'est pas de noms injurieux qu'ils n'aient inventés pour ridiculiser la dévotion et la piété. Calomnie, calomnie honteuse ! L'Église compte par milliers des ministres zélés, des enfants pieux et irréprochables. Mais, hélas, il en est aussi qui s'abritent sous son manteau pour voiler leurs turpitudes et déguiser leurs mauvais desseins. C'est à ceux-là que s'adressent en premier lieu les terribles malédictions prononcées par le Christ.

Oui, malheur à eux ! Et pourquoi, mes Frères ? Parce que leur criminelle dissimulation est un outrage continuel à la majesté divine. Soyez saints, dit le Seigneur, parce que je suis saint. Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait. Et ce Dieu, c'est le Dieu de vérité, le Dieu qui hait le mensonge et déteste la fourberie ; toutes ses voies sont droites. Mais l'hypocrite marche par des voies tortueuses et des sentiers détournés. Il a, comme dit Jésus-Christ, le démon pour père ; le démon qui fut menteur dès le commencement.

Oui, malheur à ces hypocrites ! Parce qu'ils font la honte de l'Église. Ivraie stérile mêlée au bon grain, ils en empêchent le développement et la croissance. Loups cruels cachés sous des peaux de brebis, ils déchirent le troupeau du Christ d'une dent impitoyable. Mercenaires infidèles, ils égarent le troupeau. Les ennemis de la Foi profitent de leur exemple pour calomnier la sainteté de la religion et pour tourner en dérision ses maximes et ses pratiques.

Oui, malheur à ces hypocrites ! Parce qu'il ne leur

servira de rien d'avoir pu tromper ici-bas les regards des hommes. Ils n'échappent pas à l'œil de Dieu, qui jugera Jérusalem à la lueur de ce flambeau de l'éternité qui illumine les ténèbres les plus épaisses. Il scrute les cœurs et les reins, et rendra à chacun selon ses œuvres.

B. Illusion. — Mais heureusement, mes Frères, le nombre de ces infortunés n'est pas considérable ; il en est peu qui poussent aussi loin la perversité. Il en est davantage qui, se faisant illusion sur les devoirs que la religion leur impose, mettent toute leur sollicitude à remplir exactement des prescriptions extérieures et négligent d'entrer dans l'esprit de ces prescriptions ou s'y attachent avec une obstination peu éclairée. C'était encore ce que Jésus-Christ trouvait à reprendre dans la conduite des pharisiens ; et sa propre façon d'agir prêtait souvent, sous ce rapport, matière à leurs critiques. Ils l'observaient avec soin, pour voir s'il ne guérissait pas les malades le jour du sabbat. Ils le blâmaient de ce que ses disciples n'observaient pas les ablutions auxquelles ils se soumettaient eux-mêmes avant leurs repas. Ils s'indignaient, quand il permettait à la femme pécheresse de répandre sur ses pieds un parfum précieux.

Premier degré. — Et que répondait Jésus-Christ ? Nous en avons deux exemples frappants. Après la guérison du paralytique : « Quel est celui d'entre vous qui le jour du sabbat voit sa monture tomber dans un puits, et ne s'empresse de la retirer ? » Et une autre fois, comme ils reprochaient à ses apôtres d'avoir froissé des épis le jour du sabbat, il ne se contente pas de rappeler à ces prétentieux censeurs que, de même que son Père, il est maître du sabbat ; il ajoute : « N'avez-vous pas lu ce que fit David quand, ayant faim, il reçut les pains de proposition ? Et vos prêtres dans le temple, ne violent-ils pas le jour du sabbat, sans commettre de péché ! » Que nous enseigne donc Jésus-Christ ? Qu'il y a dans les lois de Dieu une certaine subordination. Et que s'il arrive qu'un

motif légitime nous empêche d'observer une loi qui n'a d'autre fondement que la volonté extérieure de Dieu, il est permis de s'en dispenser. Telle est la loi du jeûne, de l'observation du dimanche, de l'abstinence...

Mais comme nous pourrions facilement nous faire illusion sur ce point, il est sage d'avoir recours à une autorité légitime, afin d'obtenir la dispense. C'est donc une illusion de vouloir au prix de sa fortune, de sa santé, de la paix dans le ménage, demeurer fidèle partout et toujours à toutes les prescriptions extérieures. — Mais, je l'avoue, cette illusion est moins commune, et notre amour-propre trouve plus facilement des raisons pour excuser ces manquements qu'une vertu outrée n'en trouve pour pousser trop loin sa rigueur.

Second degré. — Ce que l'on rencontre plus souvent, c'est une exagération inconsidérée dans la pratique extérieure au détriment de la vertu solide et des obligations essentielles. Il ne s'agit pas ici, du moins d'ordinaire, des préceptes de Dieu et de l'Église : ce sont précisément ces préceptes qu'on viole pour satisfaire des goûts et des désirs particuliers. Dites à cette mère de famille qu'elle ferait beaucoup mieux de soigner le bien-être de son mari, l'éducation de ses enfants, que de passer de longues heures à quelques exercices de piété : elle semblera croire que vous lui défendez l'exercice même de la vertu. Dites à telle autre que les communions fréquentes auxquelles elle aspire, demandent de sa part plus de douceur, plus de patience et de charité ; que ses confessions, qu'elle multiplie outre mesure, seraient avantageusement remplacées par des efforts généreux pour s'abstenir de la médisance et de la vanité : elle croira que vous méconnaissez les voies sublimes par lesquelles Dieu veut la conduire. Tâchez de persuader à ce chrétien, fervent d'ailleurs, que sa piété sera toujours très insuffisante et de peu de valeur aux yeux de Dieu, s'il continue à se permettre contre ses pasteurs légitimes d'amères critiques ;

si par intérêt ou par ambition il demeure attaché à des sociétés, à des opinions que l'Église catholique reprouve, s'il s'obstine, malgré la défense des évêques, à lire des écrits dangereux : il vous répondra que le domaine du prêtre doit se resteindre à l'autel et au sanctuaire ! Illusion d'autant plus funeste que toutes ces personnes croient trouver dans leur conscience le témoignage qu'elles accomplissent les devoirs de la religion ! Vertu insuffisante, parce qu'elle se réduit à quelques pratiques et ne s'attache pas aux devoirs essentiels du chrétien.

II. — Vertu orgueilleuse.

Cependant supposons un instant que cette vertu soit plus réelle ; supposons que, partant d'un véritable désir d'accomplir la loi de Dieu, elle s'étende également à tout ce que cette loi impose : devrons-nous l'approuver sans restriction ? Sera-t-elle à l'abri des reproches de Jésus-Christ ? « Si votre vertu, dit le Sauveur, n'est pas plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux » (Matth. v. 20). Donc, mes Frères, il se peut que votre vertu soit une de celles dont un défaut funeste détruit toute la beauté. Peu importe l'apparence extérieure d'un fruit, si un ver en a déjà rongé l'intérieur. Ce fruit tombera bientôt en pourriture. Peu importe l'aspect majestueux d'un bâtiment, si les fondements font défaut. Il croulera bientôt. Ainsi en est-il de la vertu. Quelque belle qu'elle paraisse, si l'orgueil la dépare, ce n'est qu'une vertu apparente. Telle était la vertu des pharisiens. Et pour juger si notre vertu n'est pas entachée de ce vice, voyons si nous n'y trouvons pas un des trois caractères de la vertu trompeuse ; ce sont : la satisfaction de soi-même, — le mépris et la dureté pour les autres, — l'indocilité à l'égard de Dieu et de ceux qui tiennent sa place.

A. SATISFACTION DE SOI-MÊME. — Rappelons-nous la prière du pharisien décrite d'une manière si frappante par

Jésus-Christ. Le pharisien debout, rend grâces à Dieu de ce qu'il n'est pas comme les autres hommes ! Saint Grégoire, écrivant sur ce passage, montre dans le pharisien quatre espèces d'orgueil dont les trois premières se ramènent à cette vaine satisfaction qui nous occupe maintenant. Croire que l'on tient quelque chose de bon de soi-même ; attribuer à ses propres mérites le bien que l'on fait et se supposer des mérites que l'on n'a pas. Or, mes Frères, que de fois, dans nos actes de vertu, ne rencontrons-nous pas un de ces caractères ? Nous reconnaissons facilement que les dons de la nature nous viennent de Dieu ; il nous serait du reste difficile de trouver en nous la cause qui les a produits ; mais en est-il ainsi des dons de la grâce ? Sommes-nous pratiquement convaincus que cette vertu, objet de nos complaisances, est un pur don de Dieu ? que notre seul mérite est d'y coopérer ? et que ce mérite même n'est pas à nous, puisque Dieu approprie à notre faiblesse les inspirations auxquelles nous sommes fidèles ? Et ne nous faisons pas illusion : ne croyons pas qu'un acte de foi, récité du bout des lèvres, témoigne suffisamment de la persuasion où nous sommes de notre néant et de notre impuissance. Cet acte, le pharisien semble également le faire : « Seigneur, dit-il, je vous rends grâces ; » mais cet acte de foi ne vient que du bout des lèvres, et son cœur est plein de l'amour de soi-même. S'il donne la dîme de tous ses biens, s'il jeûne deux fois la semaine, il s'en prévaut, comme de titres tout spéciaux à la faveur de Dieu. Et nous aussi, mes Frères, ne nous plaisons-nous pas quelquefois à énumérer de pareils titres ? Au lieu de regarder ce qui nous manque et de nous confondre à la vue de nos imperfections, n'aimons-nous pas à faire le recensement de nos prétendues vertus ? Ah ! craignons que ce recensement orgueilleux n'attire sur nous, comme sur David, la colère de Dieu ! Et dans ce recensement même, que d'erreurs engendrées par notre amour-propre ! Que de bonnes qualités nous nous attribuons que nous

sommes loin de posséder ! Est-ce ainsi que les autres jugent nos vertus ? Est-ce ainsi que Dieu les envisage ? Ah ! le publicain s'en retourne justifié, tandis que l'orgueilleux pharisien ajoute une faute nouvelle à celles dont il est déjà coupable.

B. MÉPRIS DES AUTRES ET DURETÉ ENVERS EUX. — Et voyez comme déjà une première faute entraîne de terribles conséquences. Parmi les caractères de l'orgueil se trouve, comme le remarque saint Grégoire, le mépris des autres, et j'ajouterai : la dureté envers eux. Nouvelle preuve d'une vertu fausse et purement pharisaïque. Ce mépris arrogant, cette dureté furent plus d'une fois le sujet des entretiens du Sauveur. Ne soyez point, disait-il à ses auditeurs, comme les scribes et les pharisiens, qui cherchent les premières places dans les chaires et dans les synagogues, et le lit d'honneur dans les festins. Ils donnent à leur vêtement une ampleur affectée ; leur démarche est raide et leur regard hautain. Voilà, mes Frères, comme le Sauveur les caractérise. Et le récit de l'Évangile, que de preuves ne nous fournit-il pas de ce mépris et de cette dureté des pharisiens ? Pourquoi, disent-ils aux disciples du Sauveur, pourquoi votre maître s'abaisse-t-il jusqu'à manger avec les publicains et les pécheurs ? Quand Madeleine, éplorée, demande par ses sanglots le pardon de ses fautes, les pharisiens, selon l'expression énergique de l'Écriture, frémissaient de colère *(fremebant)*. Connaissant la miséricorde du Sauveur, ils lui tendaient un piège dans le procès de la femme surprise en adultère. N'allaient-ils pas jusqu'à accuser Jésus-Christ lui-même de blasphème ? N'attribuaient-ils pas à l'intervention de l'enfer une puissance dont les effets merveilleux offusquaient leurs regards ? — Oui, quand une fois l'orgueil, et surtout celui qui naît d'une apparence de vertu, est entré dans une âme, il n'est rien chez les autres qu'il ne méprise ou qu'il n'attaque. Sous prétexte de zèle ou d'exactitude, il trouve moyen de tout déprécier, de tout condamner. Oh ! qu'ils connaissent

peu la véritable vertu, ceux qui ne voient partout que scandales et corruption ; ceux qui, non contents de blâmer un extérieur moins composé... scrutent les intentions et attribuent à des vues intéressées, à des affections déréglées les actes du prochain... Ceux qui exagèrent le mal pour faire peut-être ressortir leur propre sainteté... Sainteté apparente, sainteté fausse, sainteté qui ne tardera pas à faire place à quelque déplorable chute.

C. Indocilité. — Et pour cela, mes Frères ne croyons pas que Dieu doive permettre au démon des tentations extraordinaires. Non, il suffit qu'il laisse à leurs propres penchants ces chrétiens si hautains et si impitoyables. Le mépris qu'ils affectent pour leurs frères, l'idée exagérée qu'ils ont de leurs propres lumières, doit nécessairement engendrer des défauts qui, s'ils n'y prennent garde, seront la cause de leur perte : *l'indocilité et l'obstination*. Quoi de plus naturel, quand on se croit éclairé des lumières d'en haut, quand on a confiance dans sa propre vertu, que de vouloir se diriger soi-même et s'élever par ses propres forces à des hauteurs plus sublimes encore ? Or, c'est là une des plus dangereuses illusions ; c'est s'engager de parti pris sur le bord d'un précipice dans lequel, à un instant donné, Dieu peut permettre que nous tombions sans retour.

La plupart des hérésies n'ont pas eu d'autres causes. La plupart de ceux qui ont abandonné la vocation religieuse ou déshonoré par une rébellion criminelle le caractère sacerdotal, l'ont fait pour secouer un joug qu'ils ne croyaient dispensés de porter. Et pour ne pas nous restreindre à ces exemples, étrangers ce semble à la sphère qui nous entoure : que de chutes déplorables causées par cette présomption orgueilleuse qui prétend se conduire elle-même malgré tous les avis ! On se croit assez fort pour s'exposer à des occasions dangereuses. Poussé par un zèle qui n'est pas selon la science, on fréquente les impies et les libertins... On ne se garde pas des assemblées

du monde ; ou bien on ne se contente pas des voies ordinaires par lesquelles un sage directeur veut nous mener, et on s'égare. Puis viennent la défiance, le découragement, le désespoir peut-être, tristes suites de l'orgueil, perte parfois irréparable d'une vertu qui n'avait de la vraie vertu que l'apparence.

Péroraison. — En entendant cela, vous me demanderez ce qui distingue la vraie vertu. Je répondrai comme Notre-Seigneur, en vous montrant les gens qui passent pour vertueux : *A fructibus eorum cognoscetis eos* (Matth. VII, 16). Quand vous verrez quelqu'un porter des fruits de piété, d'obéissance, de charité, de patience, dites qu'il a la vraie vertu. Que si à cette vertu se mêlent des imperfections, ne criez pas aussitôt à l'hypocrisie. Au contraire, si la vertu n'est que purement extérieure, si elle est orgueilleuse : sans juger, défiez-vous. Et chacun en particulier, demandons à Dieu qu'il nous fasse pratiquer la vraie vertu.

FAUX PROPHÈTES.

(Évangile du 7e dimanche après la Pentecôte. Matth. VII, 15-22.)

Attendite a falsis prophetis, qui veniunt ad vos in vestimentis ovium, intrinsecus autem sunt lupi rapaces. A fructibus eorum cognoscetis eos. (Matth. VII, 15, 16.)

Exorde. — Lorsque Notre-Seigneur avertit ses apôtres d'être en garde contre les faux prophètes, ne croyez pas, mes Frères, qu'il s'agisse de quelques imposteurs impudents qui prétendent connaître les secrets de l'avenir. Non, ce mot a dans l'Écriture une acception plus large ; il y est pris souvent dans le sens de docteur, de prédicateur, d'interprète de la doctrine. C'est ainsi qu'il faut le

prendre dans ce passage ; c'est ainsi encore que Jésus-Christ annonce dans un autre endroit que sur la fin des temps on verra les faux prophètes se multiplier. Ainsi entendu, cet oracle s'applique à tous les âges. Si les siècles précédents ont vu, sous différents noms, ces apôtres du mensonge, nous les voyons aussi se présenter au milieu de nous, quel que soit le vernis dont ils se parent, et le nom sous lequel ils cherchent à se cacher : « promoteurs du progrès, vengeurs de la liberté, » etc. Or, Jésus-Christ n'a pas voulu nous exposer sans précautions à leurs attaques. D'un mot il a déjoué leurs desseins. *A fructibus eorum cognoscetis eos*, dit-il. C'est cette parole que je vais tâcher de vous développer, en vous montrant que les fruits produits par ces faux prophètes nous donnent le moyen de les démasquer, et que ces fruits encore nous engagent à les fuir. Je ramène le tout à ces deux questions : *Comment pourrons-nous reconnaître les faux prophètes ? — Pourquoi faut-il les fuir ?*

I. Comment pourrons-nous reconnaître les faux prophètes

Jésus-Christ lui-même développe avec une clarté remarquable la pensée qu'il énonce dans les mots de mon texte. *Non est enim arbor bona*, dit-il, *quæ facit fructus malos ; neque arbor mala faciens fructum bonum. Unaquæque enim arbor de fructu suo cognoscitur. Neque enim de spinis colligunt ficus, neque de rubo vindemiant uvam* (Luc. vi, 43-44). Mais quels sont ces fruits dont parle ici le Sauveur ? Ces fruits, d'après tous les interprètes, sont les œuvres. Ces œuvres, nous pouvons les envisager de deux manières : œuvres du faux prophète, c'est-à-dire conduite du faux prophète ; œuvres du faux prophète, c'est-à-dire résultats de sa doctrine.

A. Précautions. — Ah ! mes Frères, si nous ne nous arrêtions qu'à l'écorce des choses, si nous jugions de l'homme par ses paroles, à combien d'appréciations erronées nous serions exposés ! Le sentiment du vrai et du

juste, est encore tellement puissant dans ce qui reste de la société chrétienne, que pour se faire des prosélytes il est nécessaire encore maintenant de prendre au moins les dehors du désintéressement, de la vérité et de la vertu. Ce n'est que dans des cas exceptionnels, au sein d'une dépravation consommée, que le vice ose se faire valoir pour lui-même, et provoque les hommes au mal par amour pour le mal même. A part ces rares exceptions, c'est toujours sous des dehors honnêtes que se présente tout homme qui veut gagner votre confiance et subjuguer vos convictions. Maintenant, voulez-vous savoir jusqu'à quel point vous pouvez avoir confiance dans les discours de certains hommes? Voyez leurs œuvres. Si la vertu est non seulement le but apparent de leur enseignement, mais la règle austère et invariable de leur conduite, soyez rassurés. Si, à côté d'une doctrine saine en apparence, vous découvrez des faiblesses et des inconséquences, ne vous hâtez point toutefois de porter votre jugement : n'arrêtez point vos regards sur un seul des apôtres de cette doctrine, mais regardez-les dans leur ensemble. Si alors vous trouvez partout à côté de maximes qui semblent sages, des œuvres condamnables : soyez-en assurés, cette apparence de sagesse cache un piège funeste : l'œuvre des ténèbres est là.

Vous avez pu remarquer, mes Frères, que je ne dis point : jugez des dangers de la doctrine par les œuvres d'un seul, ou par un seul acte de sa conduite. Hélas ! nous ne le savons que trop : telle est la faiblesse de l'homme, que, tout en enseignant la vérité, il peut parfois sacrifier au vice. C'est une arme dont les ennemis de l'Église se servent parfois pour l'attaquer. Arme impuissante entre leurs mains, parce qu'ils ne parviendront jamais, à cause des faiblesses de quelques hommes isolés, à obscurcir l'éclat incomparable de vertu et de majesté qui entoure la société catholique tout entière : arme terrible, au contraire, contre ces suppôts de l'enfer, parce que

quoi qu'ils fassent, ils doivent dans leur conduite trahir la source d'où leurs erreurs et leurs vices tirent leur origine. Et si vous me demandez quels sont ces fruits de perdition qui les font reconnaître, je les réduis à trois qui, pris soit isolément, soit dans leur ensemble, forment une preuve irrécusable : fruits d'*avarice* et d'intérêt ; fruits de *corruption* et de sensualité ; fruits d'arrogance et d'*orgueil*.

B. Signes. — *a) Fruits d'avarice.* — Oui, mes Frères, ils ont beau vanter leur désintéressement ; ils ont beau prôner quelques exemples magnifiques de renoncements à tous les biens terrestres : la plupart des apôtres de l'erreur professent pour le veau d'or un culte, sinon public, du moins secret. Pourquoi, en effet, tant de déclamations sur les richesses du clergé, sur l'opulence des riches, sur la souffrance des pauvres ? Quel est le sentiment qui leur fait demander avec tant d'instance une répartition plus exacte des biens de la fortune ? Je ne parle pas ici des vrais pauvres qui sont indigents sans qu'il y ait de leur faute et qui méritent toute notre charité et toute notre compassion. Je parle d'hommes qui jouissent des commodités de la vie et qui, riches déjà, ne trouvent pas cependant leurs richesses proportionnées à leurs besoins. Ils se sentent offusqués en voyant à côté d'eux d'autres influences aussi puissantes que la leur. Mais, je le demande, sont-ils les premiers à soulager ces misères des pauvres dont ils savent faire un si touchant tableau ? Quelle partie de leur fortune ont-ils abdiquée pour rétablir cet équilibre qu'ils invoquent à grands cris ? Ah ! je les reconnais : ces prédicateurs du désintéressement me rappellent Judas, qui voyait d'un œil d'envie le parfum répandu sur les pieds de Jésus ; non pas par amour des pauvres, dit saint Jean dans l'Évangile, mais parce qu'il était chargé de leur distribuer les aumônes ; et Judas était un voleur, ajoute saint Jean.

b) Fruits de corruption. — A côté de ces fruits d'avarice, il en est d'autres plus fréquents peut-être, et servant à

expliquer l'indigence toujours avide où nous voyons languir tant de dogmatiseurs ! Sans parler de ceux qui dans leur doctrine même, osent faire appel à la concupiscence qui nous dévore ; de ceux qui offrent comme un appât tout ce que la passion peut avoir de plus séduisant et de plus vil à la fois ; de ceux qui pour excuser leurs propres turpitudes, prétendent jeter à la face de l'Église et de ses ministres la fange dans laquelle ils se vautrent ; que dirons-nous de la plupart de ces réformateurs superbes qui dans leurs discours savent faire un si pompeux étalage de vertu ? Qui osera lever le voile qui couvre leur vie privée et exposer aux regards du public les mystères dégradants de leur existence ? J'en appelle à tous ceux qui ont l'expérience du monde ! Combien en trouve-t-on, combien parmi tant d'écrivains impies, de politiques raffinés, de philanthropes hypocrites, de prétendus libres et francs penseurs, combien dont la vie intime pourrait supporter sans confusion les regards des hommes et la lumière du soleil ? Les voilà, ces fruits qui les font connaître. Semblables aux arbres des bords du lac Asphaltite, ils peuvent avoir les brillantes couleurs de la santé, mais ils sont pleins encore de la cendre de Sodome et de la corruption de Gomorrhe.

c) Fruits d'orgueil. — Cependant je serai plus équitable à leur égard, qu'eux-mêmes ne se montrent envers l'Église : j'avoue que tous ne sont pas infectés de cette lèpre hideuse. Mais il est un caractère qui s'attache infailliblement à leurs œuvres et (je le dirai) d'autant plus infailliblement, que ces œuvres sont plus exemptes d'intérêt ou de corruption : ce caractère, c'est l'orgueil. Oui, de même que Satan, dont ils sont les ministres, ne peut, quoique tombé, se résigner à humilier son front : semblables à lui, ses adeptes cherchent toujours la domination et l'autorité ; ou mieux, la gloire et l'estime parmi les hommes. Quand même ils se nommeraient Socrate ou Diogène, quand ils seraient esclaves comme Spartacus ou philosophes comme

Julien, démocrates comme Brutus ou les Gracques, tous, j'ose le dire, aspirent à dominer, rejettent le joug et abhorrent toute domination. J'en ai pour preuves ces grands mots de liberté et d'indépendance qu'ils ont sans cesse à la bouche, leur mépris superbe pour les siècles chrétiens du passé. qu'ils voudraient nous faire croire pleins d'ignorance et de barbarie ; ce culte de la raison humaine, suprême arbitre, d'après eux, de toute vérité, flambeau rayonnant, disent-ils, devant lequel s'éclipsent toutes les lumières de la révélation et de la Foi. Où sont-ils ceux qui parmi eux ont prêché aux foules la soumission aux puissances légitimes, la défiance de nos propres forces, le respect pour l'autorité de Dieu communiquée à ses représentants sur la terre ? Où sont-ils ceux qui ont avoué qu'ils se trompaient, que leurs rêves orgueilleux les avaient égarés ? Ne les entendez-vous pas, au contraire, proclamer à haute voix, que séduits d'abord par l'exemple, entraînés par les préjugés de l'éducation, ils ont suivi la foule ; mais que maintenant, forts de leurs propres convictions, ils ont brisé le joug du fanatisme, et rompu la chaîne des anciennes traditions qui les tenait captifs ? Les voilà, mes Frères, les voilà ces fruits dont parle Jésus-Christ : signes certains, incontestables du mensonge et de l'erreur. *Intuemini et cavete a fermento pharisœorum et sadducœorum*, disait le Sauveur à ses disciples (Matth. XVI, 6). Et il disait encore : *Cavete a scribis qui volunt in stolis ambulare et salutari in foro, et in primis cathedris sedere in synagogis, et primos discubitus in cœnis* (Marc. XII, 38, 39). Ces paroles, je vous les adresse, mes Frères, et je vous dis, comme Jésus-Christ : Quand vous verrez ces signes, prenez garde.

II. — Pourquoi faut-il fuir ces faux prophètes ?

La raison en est que ces fruits corrompus de la conduite privée, donnent naissance à d'autres fruits, amers et funestes, que leur doctrine produit pour ceux qui la sui-

vent. Quand le voyageur exténué par la marche voit de loin dans le désert l'ombre du mancenillier, il s'en approche avec empressement pour reposer ses membres sous cet ombrage touffu ; mais, quand venu plus près, il voit au pied de l'arbre, étendus les cadavres de ceux qu'un sommeil homicide y a surpris, il fuit aussitôt... Ainsi, mes Frères, quelque apparence flatteuse que puisse avoir une doctrine, nous devons la fuir, en voyant les ravages qu'elle a causés. L'expérience des pères est perdue pour leurs enfants, et on peut dire avec douleur : l'expérience des peuples est perdue pour ceux qui leur succèdent. Ah ! s'il fallait énumérer ici toutes les conséquences que les doctrines inspirées par l'Enfer ont eues, non seulement pour le malheur éternel des individus, mais encore pour leur malheur temporel, pour la perte des nations et des empires, nous ne finirions pas. Il faut donc se restreindre, et puisque le caractère distinctif de toutes les doctrines du jour, est la révolte contre l'Eglise, l'apologie d'une liberté mensongère et d'un progrès chimérique, esquissons en quelques traits le tableau véridique de l'avenir promis par de telles doctrines. Cet avenir ne peut être qu'un avenir de *licence*, de *discorde* et de *confusion*.

A. LICENCE. — O vous qui applaudissez à ce que vous appelez l'émancipation de la raison humaine, la réhabilitation des droits de l'homme ; vous qui approuvez les coups portés à l'autorité de l'Eglise : dites-moi, où arrêterez-vous le torrent qui menace de renverser toute puissance ? Magistrats qui poursuivez le pouvoir épiscopal, croyez-vous que le peuple, après avoir renversé avec vous le trône de l'évêque, respectera le siège sur lequel vous êtes assis ? Pères de famille qui ne cessez de vous insurger contre les prescriptions des prêtres préposés par Dieu à la direction de vos âmes, croyez-vous, en les vilipendant, avoir augmenté chez vos fils le respect dû à votre autorité paternelle ? Je crois pouvoir en appeler déjà à votre triste expérience : vous sentez dans votre famille, même au foyer

domestique, les conséquences inévitables de ces principes que vos prophètes proclament et que vous-mêmes vous ne craignez pas de patronner.

Et comment pourrait-il en être autrement ? La passion de l'indépendance, une fois déchaînée, peut-elle ne pas briser bientôt tous les obstacles ? Faut-il vous rappeler les horreurs d'une époque bien rapprochée encore ? Au nom de qui se sont accomplis de si affreux attentats ? N'est-ce pas au nom de la liberté ? Et cette liberté, qui avait-elle choisi pour premier but de ses attaques, sinon l'Église, dont la majestueuse autorité gênait ses allures et entravait ses mouvements ? Je ne m'arrêterai pas, mes Frères, à vous montrer la despotisme naissant de la licence... Mon but n'est pas ici de traiter la politique dans la chaire chrétienne. J'en viens à un second effet de la prédication des prophètes de l'erreur, effet dont l'Allemagne surtout a été, au temps de la prétendue Réforme, la triste victime.

B. Dircorde. — Vous l'avez entendu bien des fois : la seule sauvegarde de l'union des hommes dans une société quelconque, c'est l'autorité. L'autorité une fois détruite, tous les hommes, s'abandonnant chacun à ses sentiments et à ses caprices, doivent nécessairement entrer dans des voies diverses et opposées. S'égarant dans leurs idées, prétendant avec le même droit obtenir des avantages entièrement contraires, ils se heurtent, s'entrechoquent, et finissent par se déchirer et s'entre-détruire. Ils finiraient par anéantir le genre humain, si Dieu dans sa Providence ne mettait une fin à leur fureur et ne comprimait leur audace... Mais alors même la discorde refrénée au dehors continue de gronder dans les cœurs ; et on chercherait en vain cette fraternité dont on faisait une si riante peinture, et dont la liberté devait être l'aurore... Pour nous en convaincre, contentons-nous de jeter un instant nos regards sur le majestueux spectacle que l'unité catholique déploie devant nous, et plaçons à côté d'elle ces régions infortunées où la prétendue Réforme de Luther a promené ses ravages.

Autour du Siège de saint Pierre, que voyons-nous ? Unité, concours, dévouement... les évêques unis au centre, au siège de Rome. Charité universelle... inépuisable... missionnaires, propagation de la Foi... Voilà le bercail de Jésus-Christ sous la houlette du successeur de Pierre. Et maintenant en regard, placez le schisme d'Orient... Église grecque stérile.... Russie despotique et atroce... Et à côté du schisme, le protestantisme : dissensions en Allemagne, par suite de la multitude des sectes... guerres de religion... Réforme d'Angleterre entraînant à sa suite le hideux paupérisme. Qu'on nous vante la prospérité matérielle de ce pays ! Qu'on proclame l'Angleterre reine de l'industrie : mais à condition qu'on la proclame en même temps le repaire de la misère la plus noire et de la corruption la plus attristante. Et s'il nous faut jeter un coup d'œil au delà des mers, voyons chez un peuple cité partout comme un frappant exemple des bienfaits de la liberté et de l'indépendance de toutes les doctrines. Voyons les infortunées victimes des guerres civiles et les preuves saignantes encore de la *confusion* et de la *discorde* que la doctrine des faux prophètes y entraîne après elle...

Péroraison. — Chrétiens qui m'écoutez, vous avez compris, je pense, quels sont les caractères distinctifs de l'erreur, lors même qu'elle se couvre du manteau de la vérité : intérêt, sensualité, orgueil. Vous avez vu dans une rapide analyse les fruits déplorables qu'elle promet pour l'avenir. Je devrais laisser à vous-mêmes le soin de tirer les conséquences pratiques de ces réflexions. Ces conséquences, on vous les a montrées bien souvent ; mais vous refusez peut-être de les admettre. Vous continuez à prêter l'oreille à ces prophètes du mensonge. Vous soutenez leurs prétentions et vous applaudissez à leur succès... On vous voit encore envoyer vos enfants à leurs écoles perverses... On vous voit acheter leurs journaux et leurs écrits, fréquenter leurs assemblées, prêter l'autorité de votre voix et de votre influence à leurs prétentions poli-

tiques, masque transparent dont ils couvrent leurs desseins irréligieux et impies. Ce ne sont pourtant pas les avertissements qui vous ont manqué ; si vous n'en tenez point compte, ne vous en prenez qu'à vous-mêmes des conséquences prochaines... Vos pasteurs ont fait leur devoir, nous avons fait le nôtre... Faites le vôtre, par amour pour vous et par amour pour vos enfants et pour votre patrie !

CANEVAS D'UN SERMON SUR LE MÊME SUJET

A UN AUDITOIRE D'OUVRIERS.

Attendite a falsis prophetis. (Matth. VII, 15.)

EXORDE. — Le démon s'efforce de nous retirer du bien... mais il ne réussirait guère, s'il n'avait personne parmi les hommes eux-mêmes qui vînt l'aider dans cette entreprise. C'est pourquoi il se sert de certains hommes qu'il envoie avec des filets pour surprendre les âmes, comme le chasseur se sert de ses chiens pour attraper le gibier, ou comme l'oiseleur se sert d'oiseaux afin d'en attirer d'autres... Ces hommes, je les appelle les faux prophètes... Il y en a de deux sortes.

A. Il s'en trouve parmi les hommes qui appartiennent à notre condition. — Sans avoir rien de séduisant, ils nous détournent de la vertu et nous attirent au vice... La séduction n'en devient plus tard que plus facile... Quels sont-ils ? Tous ceux qui nous rendent la vertu plus difficile à pratiquer ou qui nous rendent plus facile le chemin du vice... Peu importe que leur société soit agréable ou amusante : *a fructibus eorum cognoscetis eos.* Il faut voir leurs œuvres.

a) Ils rendent la vertu plus difficile, en ne la pratiquant pas eux-mêmes. Mauvais exemple... Ils rendent la vertu plus difficile, en se moquant de la vertu. D'où vient le

changement que vous remarquons chez ce jeune homme ?...

b) Ils rendent plus facile le chemin du vice, car lorsque nous voyons le vice s'étaler dans la conduite de ceux que nous fréquentons et chez qui nous constatons d'ailleurs quelques bonnes qualités... lorsque ces mêmes personnes nous fournissent l'occasion de mal faire... ou nous poussent directement...

B. Il s'en trouve parmi les hommes d'une condition supérieure à la nôtre. — Nous sommes flattés lorsque une personne d'une condition supérieure à la nôtre montre envers nous de la condescendance, nous adresse la parole, nous offre ses services... *A fructibus eorum cognoscetis eos.* Il faut ici encore voir leurs œuvres.

a) Voyez quels fruits de bonne conduite ces hommes portent pour eux-mêmes. — Je ne dis pas : Voyez si ces prétendus bienfaiteurs vont à l'église, mais : Voyez s'ils obéissent à l'Église. Jusqu'à ce que vous ayez pu vous en assurer, défiez-vous.

b) Voyez les fruits qu'ils vous veulent faire produire. — Ne sèment-ils pas dans vos cœurs le murmure contre les dispositions de la divine Providence ? Ne vous excitent-ils pas à rechercher des plaisirs mauvais ? Ne vous inculquent-ils pas des sentiments de défiance à l'égard des pasteurs de vos âmes ?...

Péroraison — Ne dites pas que leur aumône vaut autant que celles des bons catholiques. Les bons catholiques pour prix de leur aumône ne demandent pas que vous exposiez votre âme et l'âme de vos enfants. Il est vrai que l'appât de l'oiseleur attire l'oiseau imprudent, mais une fois que le filet s'est refermé, la fuite devient presque impossible. Ainsi en est-il pour le chrétien téméraire...

FERVEUR DANS LE SERVICE DE DIEU.

(Évangile du dimanche de la Septuagésime ; Matth. xx, 1-17 : Ouvriers dans la vigne.)

Erunt novissimi primi, et primi novissimi.

(Matth. xx, 16.)

Exorde. — La ferveur dans le service de Dieu est, vous le savez tous, mes Frères, le gage le plus assuré de la persévérance finale et du bonheur éternel. Dans la ferveur, chaque action du chrétien produite sous l'influence de la grâce, attire des grâces plus abondantes ; on marche de clartés en clartés, pour obtenir enfin une éclatante récompense. Aussi l'Écriture sainte ne cesse de nous exhorter à la ferveur : *Spe gaudentes, spiritu ferventes, Domino servientes* (Rom. xii, 11). *Redimentes tempus, quia dies mali sunt* (Ephes. v, 16). D'un autre côté, le démon tâche continuellement de refroidir notre zèle. Car, si malheureusement nous ne nous sommes pas encore adonnés au service de Dieu, il s'efforce de nous en détourner de plus en plus ; et si nous avons le bonheur de travailler pour Dieu, il jette dans nos âmes des germes de découragement, afin de nous attiédir et de nous faire ralentir notre course, espérant ainsi nous empêcher de remporter la palme. Il est donc utile et même nécessaire de nous mettre en garde contre les séductions de l'ennemi. Jésus-Christ nous en donne le moyen, en proposant à nos réflexions une parabole qui se termine par les paroles de mon texte : *Et erunt novissimi primi, et primi novissimi.* C'est cette parabole que je veux méditer avec vous. Nous y trouverons de quoi nous mettre en garde contre deux illusions également funestes : *l'illusion du découragement* et celle *de l'orgueil.* Illusions tout opposées, mais qui, l'une aussi bien que l'autre, ruinent la ferveur et nous préparent

les plus cruels mécomptes. *Confiance* et *humilité*, ce sont les deux caractères que doit avoir notre ferveur ; et ce sont en même temps les deux dispositions les plus capables de l'entretenir.

I. — **Confiance considérée comme moyen d'obtenir la ferveur.**

Je crois, mes Frères, pouvoir partager les membres de mon auditoire, d'après leurs dispositions actuelles, en deux catégories : les uns languissent dans le service de Dieu ; les autres travaillent avec zèle à leur sanctification. Ceux qui languissent, ou bien, ont le malheur d'être en état de péché mortel, ou bien, tout en se trouvant en état de grâce, éprouvent *un certain découragement*, une certaine tiédeur qui les empêche de progresses. Je m'adresse d'abord à tous ceux de cette dernière catégorie, pécheurs infortunés ou chrétiens chancelants, et je leur dis : Mes Frères, qu'est-ce qui vous arrête ou vous retarde ? Pourquoi ne pas quitter les voies de l'iniquité, pour suivre le chemin de la vertu ? Pourquoi vous arrêter dans ce chemin et ne pas vous efforcer de croître chaque jour en vertus et en mérites ? Ne le voulez-vous pas ?... Et je les entends tous d'une voix unanime me répondre en soupirant : Nous le voudrions ; mais *la confiance* nous manque *pour commencer*, disent les uns ; elle nous manque *pour achever* notre ouvrage, disent les autres. Qu'ils écoutent les leçons que Jésus-Christ leur donne : *Ite et vos*, leur dit-il, *in vineam meam*. Travaillez à cette vigne de votre cœur que Dieu vous a donnée à cultiver : arrachez les plantes malfaisantes qui lui dérobent le suc nourricier de la grâce : éloignez les branches mortes qui appesantissent ses rameaux ; faites-lui produire des fruits abondants...

A. C'est Dieu qui vous appelle. — C'est Dieu qui vous appelle ! Dieu, votre créateur, votre maître et votre père. Dieu, votre créateur, qui a droit à vos hommages ; mais qui, par là même qu'il vous a créés, connaît votre nature et ne saurait lui imposer une obligation qu'elle n'est pas

capable de remplir. Ah ! quand les maîtres de la terre donnent des ordres à leurs esclaves, souvent ils consultent bien plus le caprice de leur volonté et les exigences de leurs passions que les forces de leurs serviteurs. Plus d'une fois ceux-ci ne peuvent accomplir leur tâche. Mais il n'en est pas ainsi, quand Dieu commande : *Ipse cognoscit figmentum nostrum* (Ps. CII, 14). Loin de nous donc ce futile prétexte : Je ne puis pas ! — Cela surpasse mes forces, dit quelqu'un. Cela surpasse vos forces : celles de votre nature abandonnée entièrement à elle-même, j'y consens ; mais vous savez bien que Dieu, votre créateur et votre maître, est aussi votre père ; que s'il impose une loi, lui-même tient à votre disposition tous les secours nécessaires pour vous permettre de l'accomplir. N'hésitez donc pas à vous rendre à sa voix. Dites comme Samuel : *Loquere, Domine, quia audit servus tuus* (I Reg. III, 10) ; ou avec saint Paul : *Domine, quid me vis facere ?* (Act. IX, 6) ; ou avec saint Augustin : *Domine, da quod jubes et jube quod vis !*

B. DIEU APPELLE TOUT LE MONDE. — Mais j'entends quelqu'un me répondre en gémissant : Oui, Dieu nous appelle ; seulement, nous savons aussi que le nombre des élus est petit, et je ne serai pas du nombre des élus. Inutile donc pour moi de travailler dans la vigne : je n'en goûterai jamais les fruits. Je ne suis pas du nombre des prédestinés ! — Arrêtez, mon frère, arrêtez ! N'allez pas au delà ; ne blasphémez pas la bonté et la miséricorde divines. Je l'avoue : le mystère de la prédestination est un abîme que nos faibles regards ne peuvent sonder. A sa vue nous sentons nos forces défaillir et nos yeux se voiler. Oui, nous savons que tous ne parviendront pas au terme de la carrière, et Dieu seul s'est réservé le secret de cet avenir qui nous tourmente parfois. Nous verrons dans la seconde partie que c'est là un puissant motif d'humilité et de vigilance. Mais ce que nous savons aussi, c'est que tous sont appelés, tous sans exception, et que ceux qui seront

damnés le seront par leur faute, et rien que par leur faute. Et comme le dit saint Augustin, expliquant une autre parabole : *Illi qui noluerunt venire non debent alteri tribuere, sed tantum sibi ; quia ut venirent vocati erant in libera voluntate.* Ainsi vous êtes tous appelés. C'est à tous que Dieu répète : *Ite et vos in vineam meam.* Et si vous ne voulez pas écouter sa voix, ce n'est pas Dieu qui vous manque, car vous entendez qu'il vous appelle ; mais c'est vous qui vous manquez à vous-mêmes, en ne voulant pas suivre l'appel que vous entendez.

C. Dieu appelle a toute heure. — Cet appel résonne à vos oreilles à toute heure, à tout instant. Vous n'avez donc aucune excuse. Ne dites pas : Il est trop tard ! — Il n'est jamais trop tard pour faire le bien ; et la parabole que nous méditons vous en fournit la preuve convaincante. Il en est qui travaillent dès le point du jour ; il en est qui commencent à la troisième heure ; il en est qui ont laissé passer la moitié de la journée, et la sixième heure seulement les voit mettre la main à l'ouvrage. Il en est qui attendent jusqu'à la neuvième heure ; il en est enfin qui, à la onzième heure seulement, honteux de leur longue inactivité et confiants en la bonté du maître de la vigne, lui consacrent la fin de la journée. Qu'est-ce à dire, mes Frères, sinon que tous, enfants, jeunes gens, hommes faits, vieillards, moribonds même, sont appelés à cultiver, ne fût-ce que pour peu de temps, cette vigne du Seigneur ? Qu'il n'est jamais trop tard ; que Dieu, dans sa bonté souveraine, a des récompenses pour tous ceux qui se mettent à son service d'un cœur généreux. Je vous le répète donc, mes Frères : quelle que soit l'heure qui vient de sonner pour vous, levez-vous et travaillez. S'agit-il pour vous de commencer ? Commencez avec courage. S'agit de persévérer ? N'allez pas, en retombant dans l'oisiveté, perdre en une fois le prix d'un travail qui a été peut-être long et pénible. Ne tardez pas davantage : car, si le maître appelle à toute heure, il n'a garanti à personne qu'il y

aura après l'heure présente une heure nouvelle qui commencera pour lui. Vous êtes jeunes ; mais peut-être pour vous la première heure du jour sera la dernière... Êtes-vous dans la force de l'âge ? Ne comptez pas sur les années de la vieillesse. Si vous sentez déjà le poids des années : hâtez-vous ! Il est temps. *Ecce venio cito* (Apoc. XXII, 12).

D. Il récompense magnifiquement. — Et il ajoute immédiatement : *Et merces mea mecum est, reddere unicuique secundum opera sua.* La récompense ! Et quelle récompense, mes Frères ! Une récompense infinie ! Une vie sans fin ! La jouissance de tous les biens, la jouissance de Dieu même. Et, ne l'oubliez pas, cette récompense est préparée pour tous. Quelque tard que vous soyez venu, pourvu que vous ayez persévéré jusqu'à la fin, vous recevrez ce denier mystérieux que le maître de la vigne paya à tous ses ouvriers. Il leur donna à tous un denier, dit l'Évangile. Qu'est-ce à dire, mes Frères ? Est-ce que dans les célestes demeures il n'y aura point de différence entre celui qui pendant une longue vie aura combattu et travaillé, et le pécheur attardé qui, au bord de la tombe, aura fait au Seigneur un sacrifice refusé depuis longtemps ? Ne nous y trompons pas : Dieu est juste, et il rendra à chacun selon ses œuvres. *Stella differt a stella in claritate*, dit l'Apôtre (I Cor. XV, 41). Il y aura autant de degrés de gloire dans les cieux que de degrés d'amour et de mérites parmi nous au moment de la mort. Mais la récompense essentielle, la possession de Dieu, celle-là sera donnée tout entière à chacun des élus. Tous jouiront d'un bonheur sans mélange, tous trouveront en Dieu l'accomplissement de tous leurs désirs. Ah ! quel motif de ferveur, quel stimulant pour nous ! Courage donc, mes Frères, encore quelques années, encore quelques mois, quelques jours peut-être, et tout sera fini. N'hésitons donc pas à commencer, s'il le faut. Ne nous laissons pas abattre, si déjà nous avons travaillé. Prenons garde : les derniers venus, dit Jésus-

Christ, peuvent devenir semblables aux premiers : *Erunt novissimi primi ;* et les premiers peuvent tomber au dernier rang, si l'humilité leur fait défaut : *Erunt primi novissimi.*

II. — Humilité considérée comme nécessaire pour conserver la ferveur.

Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur la nécessité de l'humilité : vous en êtes tous persuadés ; ce qu'il faut seulement, c'est vous entretenir dans des sentiments conformes à cette vertu. Et ce point, d'une indispensable nécessité pour ceux qui ont le bonheur de travailler avec zèle à l'œuvre de leur salut, ne sera pas sans utilité pour ceux qui jusqu'ici n'ont pas mis la main à l'ouvrage, ou qui hésitent à persévérer. Ceux qui ont le bonheur de jouir de l'amitié de Dieu et qui maintenant font tous leurs efforts pour conserver cette précieuse amitié, se sentiront raffermis dans les sentiments d'humilité qu'ils doivent avoir, pour peu qu'ils jettent les yeux sur *eux-mêmes*, — pour peu qu'ils considèrent *ceux qui les entourent*.

A. En eux-mêmes. — a) *Passé.* — Oui, vous tous qui maintenant cultivez avec tant de soin la vigne qui vous est confiée, jetez un regard en arrière. Depuis combien de temps connaissez-vous les douceurs de Dieu ? Ah ! il y a bien peu de temps peut-être ! Qui sait ? Il y a une année, un mois, quelques jours, et vous croupissiez encore dans la fange du péché ! Qui vous en a retirés ? Dieu seul ! Sans lui, vous vous enfonciez de jour en jour davantage dans ce bourbier infect, et vous amassiez des trésors de colère de plus en plus formidables ! Quel sujet de confusion et d'humble reconnaissance ! Mais je suppose que jamais vous n'ayez offensé gravement la majesté divine. Ouvriers laborieux, vous vous êtes engagés dès la première heure du jour, c'est-à-dire quand les premières lueurs de la raison vous ont fait connaître Dieu et les obligations de sa loi. Je vous admire et vous félicite. Mais pourtant, dites-

moi, qui vous a préservés de la corruption du siècle ? D'où vous sont venues ces lumières si abondantes, ces forces si constantes, cette ardeur infatigable ? Ah ! c'est en vain que vous chercheriez à vous les attribuer.

b) Avenir. — Ce sont des dons gratuits de la bonté divine ; et Dieu, qui vous les a départis, peut, quand il lui plaît, vous les retirer pour toujours. Terrible pensée ! Moi, qui jouis maintenant de l'amitié de mon Dieu, qui travaille avec zèle à mon salut, peut-être même au salut du prochain, je puis, dans peu d'années, n'être plus qu'un infidèle, un pécheur, un renégat. Je puis devenir un damné ! « Les colonnes de l'Église eont tombées, s'écriait un grand homme ; faibles roseaux, comment osons-nous nous flatter de demeurer inébranlables ? » *Qui se existimat stare, videat ne cadat*, dit l'Écriture (I Cor. x, 12). Mais pourquoi vous suggérer ces terribles pensées ? Pour jeter dans vos âmes le désespoir ou le découragement ? A Dieu ne plaise ! Mais pour vous entretenir dans l'humilité et une grande défiance de vous-mêmes. Car si jamais vous venez à périr, c'est que vous aurez oublié votre misère. L'orgueil vous aura donné le coup de la mort. Il vous faut donc écraser cet ennemi ; et vous ne pouvez mieux y réussir, qu'en considérant devant Dieu, comme nous venons de le faire, les misères du passé et les incertitudes de l'avenir.

B. Par comparaison. — Mais je vais plus loin, et je dis que pour vous entretenir dans une véritable humilité, la considération de vos frères, c'est-à-dire la pensée de ceux qui vous entourent, peut être un puissant auxiliaire. Et pour ne pas m'étendre trop longuement, je laisserai de côté les justes et les saints dont les vertus héroïques vous couvrent de confusion et font paraître tout le néant de vos faibles efforts : je prends ceux mêmes qui, moins parfaits que vous, ne font que ramper à votre suite daus les sentiers de la vertu, ou même ceux qui, esclaves du vice, oublient leurs devoirs les plus essentiels.

a) Pour les difficultés. — Vous êtes portés à les mépriser

quelquefois, à condamner leur apathie. Mais connaissez-vous les difficultés qu'ils rencontrent, les ennemis qu'ils ont à combattre, les défauts qu'ils ont à corriger ? Ah ! qui le sait ? Si vous aviez à vaincre en un jour la moitié des obstacles qu'ils rencontrent à chaque heure de leur vie, depuis longtemps vous seriez tombés dans un abîme d'impiété et de corruption ! Qu'on ne trouve donc jamais sur vos lèvres cette odieuse comparaison : « Comment un tel peut-il agir ainsi ? Comment peut-on tomber si bas ? » Un païen raisonnait plus juste, quand il disait : *Homo sum, nihil humani a me alienum puto.* Oui, plaise à Dieu de ne vous laisser faire jamais la triste expérience de la faiblesse de votre nature !

b) Pour les grâces. — Plaise à Dieu qu'on n'ait jamais raison de faire entre vous et votre prochain cette comparaison que le Sauveur établissait entre Corozaïn et la criminelle Sidon : *Væ tibi, Corozaïn* (Matth. xi, 21). Car, pour vous punir de vos insolentes préférences et vous précipiter dans l'abîme, ne suffit-il pas d'un seul péché qui vous ravisse la grâce de Dieu ? Ce péché, que vous faut-il pour le commettre ? Un rien ! L'occasion peut-être ! Et alors on dira : Malheur à toi, âme prétentieuse et hautaine, qui dans les rêves de ton orgueil déprimais les autres ! Si ce pécheur que tu méprisais avait reçu une seule des grâces que j'ai répandues sur toi avec une telle profusion, il eût fait pénitence sous la cendre et le cilice ; et toi ! avec tant de secours, tu as indignement succombé ! *Ecce relinquetur vobis domus vestra deserta* (Matth. xxiii, 38).

c) Pour l'avenir. — Et d'ailleurs, mes Frères, ne précipitez pas vos jugements ! Qui vous a révélé le dessein de Dieu sur ce criminel qui vous fait horreur ? Qui vous a fait connaître le degré de gloire qui lui est destiné et celui où vous parviendrez un jour ? L'heure du Seigneur est proche, elle est peut-être venue, et vous allez voir ces loups ravisseurs changés en agneaux dociles. Celui qui eût vu Saul, le visage enflammé de colère, s'avancer sur la route de

Damas, eût-il pu soupçonner à cet aspect que ce fût un vase d'élection, destiné de Dieu à porter l'Évangile aux nations infidèles ? Qui eût, dans la Madeleine... Qui, en voyant le larron élevé sur la croix, eût osé concevoir que ce jour-là même il jouirait du royaume de Jésus ? Faut-il parler d'Augustin, de Marie Égyptienne, de Pélagie, de Marguerite de Cortone, de tant d'illustres pénitentes qui occupent les premières places dans les cieux, après avoir été les dernières sur la terre, même dans la juste appréciation des hommes ? Loin de nous donc toute pensée d'orgueil. Nous n'avons en nous-mêmes rien qui soit à nous, et nos frères les plus coupables peuvent encore nous surpasser dans la gloire.

Péroraison. — Que cette double considération, mes Frères, nous serve à tous de stimulant et de règle. Si nous travaillons à l'œuvre de notre salut, si nous sommes debout, craignons de tomber, — en perdant par orgueil le secours divin, sans lequel nous ne pouvons rien. Si nous demeurons encore oisifs sur la place publique, prenons courage, — rendons-nous à la voix du maître qui nous appelle tous, et qui nous promet le denier de la vie éternelle, suprême récompense de nos travaux.

CANEVAS D'UN SERMON SUR LE MÊME SUJET.

POUR UN AUDITOIRE D'OUVRIERS.

Ite et vos in vineam meam, et quod justum fuerit dabo vobis. (Matth. xx, 4.)

Exorde. — *Récit de l'Évangile.* Quel tableau, mes Frères ! Que de salutaires leçons il renferme ! Il nous parle de la ferveur au service de Dieu...

A. En général, nous apprenons qu'il y a une vigne à cultiver, et que le maître de la vigne invite tout le monde à ce travail avec promesse d'une juste récompense... Cette vigne, c'est l'âme de chacun de nous. Quel travail exige la vigne ? Il faut la préserver des mauvaises herbes, des animaux malfaisants et des voleurs... Il faut encore tailler la vigne, lier les branches, tenir ses fruits bien propres et leur procurer une chaleur suffisante pour les mûrir. En quel état se trouve la vigne de chacun de nous ? Je le demande à vous tous, à vous, pères de famille, à vous, jeunes gens, à vous, vieillards ?...

B. En particulier. — *a)* Ceux qui travaillent déjà, ont besoin de persévérance. S'ils venaient à se relâcher, ils courraient risque de perdre le salaire promis.

b) Ceux qui n'ont pas encore mis la main à l'œuvre ou qui travaillent nonchalamment, reçoivent des stimulants.

D'un côté, il n'est jamais trop tard pour commencer. Les différentes heures du jour dont parle la parabole de l'Évangile, représentent les différentes époques de la vie humaine. Il est des ouvriers qui ont commencé seulement à la onzième heure...

Personne ne peut dire que le travail proposé dépasse ses forces. Dieu sait de quoi chacun de nous est capable. Il proportionne la récompense au travail, et cette récompense pour tous est grande...

Péroraison. — Prenons-y garde : il n'est permis à personne de différer : car personne ne sait quand vient pour lui cette onzième heure au delà de laquelle il ne lui resterait plus qu'à subir le juste châtiment de sa paresse...

GLOIRE DE JÉSUS-CHRIST.

(Évangile du dimanche de la Quinquagésime ; Luc. XVIII, 31-43 ; Prédiction de la Passion.)

Prêché à Bruxelles, en 1875, pour la Prière des XL Heures.

Ecce ascendimus Jerosolymam, et consummabuntur omnia quæ scripta sunt per prophetas de Filio hominis.

(Luc. XVIII, 31.)

Exorde. — Quels sont, mes Frères, ces événements prédits par les prophètes et qui vont recevoir leur entier accomplissement ? Notre Seigneur Jésus-Christ nous les énumère lui-même. Le fils de l'homme, dit-il, sera pris par les Juifs, insulté, flagellé, conspué ; ensuite on le mettra ignominieusement à mort : mais le troisième jour il ressuscitera. Ces paroles, dit l'Évangile, trouvèrent peu d'écho dans le cœur des apôtres, à qui elles s'adressaient. Chaque fois que le divin Sauveur leur parlait de souffrances et d'ignominies, ils ne le comprenaient pas. Et pourtant, c'était bien souvent le sujet des leçons de Jésus aux apôtres et à la foule : *Ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum* (Jo. XII, 32). Il avait déjà dit à Nicodème : *Sicut Moyses exaltavit serpentem in deserto, ita exaltari oportet Filium hominis* (Ibid., III, 14). Et quand tout s'était déjà accompli, après sa résurrection glorieuse, n'eut-il pas l'occasion de dire aux disciples qui se rendaient à Emmaüs : *O stulti et tardi corde ad credendum in omnibus quæ locuti sunt prophetæ ! Nonne hæc oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam ?* (Luc. XXIV, 25, 26.)

En effet, mes Frères, le secret de la gloire de Jésus-Christ, c'est le secret de ses souffrances. Tout le secret de son exaltation est dans ses ignominies. Vérité que le monde ne peut concevoir, mais qu'un vrai disciple de Jésus-Christ ne saurait trop méditer, puisque c'est par

cette méditation seule qu'il pourra affermir sa foi et régler sa conduite. Je vous propose donc, mes Frères, d'entreprendre ensemble cette considération, et puisque la vie de Jésus-Christ ici-bas se résume en trois manifestations, je trouve que dans chacune d'elles la souffrance est la condition de la gloire. Je considère d'abord Jésus-Christ dans sa vie mortelle : — ensuite, Jésus-Christ dans son Église ; — et enfin, Jésus-Christ dans le cœur du fidèle.

I. — La souffrance, condition de la gloire de Jésus-Christ dans sa vie mortelle.

A. Motif des souffrances. — Jésus-Christ rédempteur, Jésus-Christ réparateur : ces mots résument la gloire du divin Maître habitant parmi nous. Jésus-Christ fait homme pour sauver les hommes et pour implorer de son Père le pardon de l'humanité coupable ; Jésus-Christ fait homme pour guider les hommes et leur rendre les prérogatives de l'ancienne innocence : c'est la raison de l'incarnation et de la vie du Sauveur. Or, cette simple considération nous initie déjà aux mystères de la carrière mortelle de l'Homme-Dieu. Comment réconcilier avec Dieu l'humanité coupable, sinon en s'humiliant au nom de cette humanité ? Comment intéresser la miséricorde divine au sort de l'homme déchu, sinon en montrant au Père éternel dans une personne infiniment aimée toutes les misères des enfants d'Adam ? Voilà, mes Frères, ce que le Fils de Dieu s'est proposé. Sans doute, il eût pu se contenter du plus léger abaissement ; sans doute, pour fléchir le cœur de Dieu il lui suffisait de descendre un seul instant au rang des créatures et de jeter un regard suppliant vers le trône de la majesté infinie : mais alors le monde n'eût pas connu suffisamment l'horreur de la prévarication, alors le monde ne se fût pas associé aux intentions de son libérateur ; alors la justice et la miséricorde n'auraient pas paru dans tout leur éclat. D'ailleurs, il ne suffisait pas au Fils de Dieu de racheter l'homme et

de fléchir la colère de son Père : il voulait réparer le mal causé par la chute, tracer devant l'humanité un sentier lumineux et lui apprendre à y marcher, pour parvenir à la perfection. Or, les aberrations de l'orgueil et les exigences de la sensualité ayant détourné l'homme de sa route et lui mettant encore sur les yeux un bandeau de ténèbres, il n'y avait que le spectacle d'un Dieu humilié et souffrant qui pût dissiper l'obscurité et éclairer l'intelligence, en frappant les sens.

B. Annonce des souffrances. — Aussi est-ce chose remarquable de voir comment, dès l'origine du monde, Dieu rattache le mystère de la souffrance à tout ce qui doit préparer l'incarnation de son divin Fils. Types et prophéties s'unissent pour nous montrer le Rédempteur immolé, le Rédempteur souffrant, le Rédempteur victorieux par la souffrance. C'est d'abord Abel tombant sous les coups de Caïn, mais dont Dieu lui-même se constitue le vengeur. C'est Noé menacé d'être englouti, mais sauvé par Dieu des eaux du déluge. C'est Abraham quittant son pays sur l'ordre de Dieu C'est Isaac lié, il est vrai, sur le bûcher, mais qui devient cependant le père d'une génération innombrable comme les étoiles du ciel. C'est Jacob fugitif devant la face d'Ésaü... C'est le juste Joseph... C'est Moïse... C'est David poursuivi par Saül... Partout la lutte, le travail, préparant la gloire du triomphe. Et puisque j'ai parlé de David, qu'il me soit permis de commencer par lui l'énoncé des admirables prophéties qui revêtent ce même caractère. Puis viendront Isaïe, Jérémie, Daniel... *(Textes.)*

C. Accomplissement. — Et maintenant faut-il dans la vie de Jésus-Christ relever tous les traits qui signalent l'accomplissement de ces oracles ? Faut-il vous le montrer, depuis la crèche jusqu'au Calvaire, homme de douleurs et d'ignominie ? Non, cette histoire, il n'est personne de vous qui l'ignore. Mais ce qui peut-être n'a pas toujours frappé votre attention, c'est l'accomplissement continuel de la parole : *Oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam*

suam... Et ne croyons pas que la glorification de Jésus soit reculée jusqu'au terme de sa carrière mortelle ; non, la gloire suit pour ainsi dire tous les pas du Sauveur et les illumine de soudaines clartés. Dans les trois périodes de sa vie mortelle, la période de l'obscurité, celle du travail, celle des douleurs, la gloire rayonne également. Elle rayonne sur la crèche de Bethléem avec les anges, avec les Mages. Elle rayonne au temple, lorsque le vieillard Siméon... Elle rayonne dans ce même temple quand l'enfant Jésus, âgé de douze ans... Le Sauveur commence-t-il les travaux de sa vie publique, s'humilie-t-il dans les eaux du Jourdain, les cieux s'ouvrent.. Et dans cette carrière apostolique, que de prodiges éclatants, tous couronnés par le miracle du Thabor ! Comme si la gloire divine ne pouvait demeurer renfermée... Il n'est pas jusqu'à cette douloureuse journée de la passion qui n'ait ses gloires. Soldats renversés... Ténèbres miraculeuses, tremblement de terre, conversion du centurion. *Omnia traham ad meipsum.*

Conclusion. — O Dieu souffrant et humilié, je n'avais pas compris jusqu'ici cette alliance merveilleuse de la souffrance et de la gloire. Je m'étais parfois scandalisé en me rappelant vos ignominies, en entendant des bouches impures blasphémer le divin Crucifié du Golgotha : maintenant je conçois les mystérieux arrangements de votre Providence. Ah ! puissé-je ne pas m'en tenir à une stérile contemplation !

Pour obtenir ce résultat, mes Frères, rapprochons-nous, s'il est permis de parler ainsi, rapprochons-nous davantage de nous-mêmes. Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus. Non seulement il vit dans les cieux ; il vit aussi au milieu de nous ; il vit dans l'Église. Et là se renouvelle d'une manière admirable la mystérieuse union de la souffrance et de la gloire.

II. — La souffrance, condition de la gloire de Jésus-Christ vivant dans l'Église.

A. L'Église dans le passé. — *a) Naissance.* — Car, mes Frères, soit que je considère l'Église dans les siècles passés, soit que je m'arrête d'une façon plus particulière aux tristes temps où nous vivons, partout j'y retrouve le caractère que je vous signale. C'est de la souffrance que l'Église est née. Elle est sortie, selon la belle idée de saint Augustin, du côté entr'ouvert de Jésus-Christ. Le sang et l'eau qui s'écoulèrent de cette plaie faite par la lance, sont e symbole des sacrements, qui font la vie de l'Église. Et partout et toujours l'Église est fidèle à sa mystérieuse origine. Que je voie les apôtres déchirés par les verges de la Synagogue ou Paul chargé de fers et traîné de tribunal en tribunal ; que je contemple Étienne expirant sous une grêle de pierres, ou Jacques, l'évêque de Jérusalem, précipité de la plateforme du Temple, lapidé par les Juifs et assommé par le levier d'un foulon ; que je voie Pierre, le prince des apôtres, crucifié aux portes de Rome ou Thomas percé par les lances des Indiens, je ne m'étonne pas, je reconnais le type du sang ! Faut-il à quelques années de là vous transporter à Rome dans l'amphithéâtre, dans les Gaules, sur les côtes d'Afrique ! Faut-il dans des temps plus rapprochés de nous vous montrer des flots de sang inondant le Japon ? Partout où vous verrez couler le sang chrétien, souvenez-vous que c'est une semence destinée à produire une abondante moisson de gloire....

b) Conservation. — Mais quand la parole de Dieu, cet arbre magnifique dont parle le Sauveur, a jeté ses racines au centre du monde, et que déjà il abrite sous son vert feuillage les oiseaux du ciel, l'enfer le laissera-t-il pousser en tous sens ses rameaux vigoureux ? Non, non ! la cognée ne cessera de frapper ses racines, ni la tempête de se déchaîner continuellement contre ses branches. Chose plus étrange encore, des vers impurs éclos dans sa sub-

stance même s'efforceront de lui ronger le cœur et d'altérer la sève qui circule dans ses rameaux. Mais voici un miracle continuel : l'arbre toujours secoué se raffermit chaque jour davantage : toujours mutilé, il étale toujours plus majestueusement sa vigoureuse couronne ; toujours attaqué par de vils insectes, il les voit tomber sur le sol les uns après les autres, inanimés et desséchés. Témoin les hérésies de tous les siècles, témoin la prétendue réforme du XVI^e^ siècle, témoin le schisme grec et le schisme d'Angleterre, témoin la révolution française. Témoin aussi, j'ose le dire, la rage impuissante des incrédules modernes ; car de nos jours encore l'Église triomphe au milieu de la corruption des mœurs provoquée par un luxe effréné, comme elle triomphe de l'indifférence religieuse causée par l'amour du gain et l'attrait des plaisirs.

B. L'Église de nos jours. — *a) Incrédulité.* — Oh ! je l'avoue, de nos jours les souffrances de l'Église sont inénarrables. Cette tendre mère, toute occupée du salut de ses enfants, en voit des milliers repousser ses soins et s'écarter de son bercail. Un vent désastreux souffle sur la terre, un vent sec et dur, qui fait sécher bien des plantes, rejetons détachés du grand arbre du Christ, et tue la sève dans leur tige. Le vent de l'incrédulité et du matérialisme... Mais si ce vent de tempête a flétri bien des fleurs naissantes, il a aussi rendu la vigueur à des branches énervées. Il a également secoué des rameaux chargés de fruits, et ainsi la semence évangélique s'est répandue au loin. Jamais siècle a-t-il vu la propagation de la foi prendre des proportions aussi vastes et des accroissements aussi rapides que ceux dont nous sommes les témoins ?

b) Corruption. — Oh ! je l'avoue encore, la passion des jouissances terrestres tourmente les cœurs ; un luxe insensé détruit la vie chrétienne dans bien des familles ; trop souvent, hélas ! les chrétiens aspirent aux joies matérielles de l'ancien paganisme. Il n'est plus de fêtes pour l'esprit, si le corps n'y prélève une part prépondérante. Église de Dieu,

verras-tu la corruption prévaloir dans ton sein ? — Je regarde, et en même temps je vois les couvents se peupler de fervents religieux... J'entends les hymnes de la prière... Les chartreuses se multiplient...

c) Indifférence. — Oh ! je l'avoue enfin : l'égoïsme, ce fruit de l'incrédulité et de la corruption, empoisonne bien des cœurs ! Égoïsme si puissant, qu'il fait méconnaître par les gouvernements eux-mêmes les notions les plus élémentaires du droit et de la justice ; égoïsme si vil, qu'il fait ramper le puissant aux pieds du scélérat, méprisable mais audacieux, pour mendier son vote ou détourner la pointe de son stylet. D'un côté la cupidité qui ne se contente pas du pain quotidien, l'ambition, de l'autre, absorbent toute l'activité de la plupart des hommes. Mais la charité, la divine charité, pourrions-nous l'oublier ? Elle va, elle arrache à l'égoïsme lui-même une obole qu'il donne à regret. Et cette obole, elle la fait fructifier. Elle donne ses travaux, ses sueurs, sa vie, son sang. Société de Saint-Vincent de Paul, association charitable des pauvres malades... D'autres œuvres admirables, toutes nées dans ce siècle d'égoïsme... et qui empêchent de dire que l'Église notre mère à tous ne triomphe pas. Oh ! oui, même de nos jours la gloire entoure son front. Elle hérite de la gloire du Fils de Dieu, son céleste époux. *Oportet pati Christum et ita intrare in gloriam suam !*

Est-ce tout, mes Frères ? Non ! Je veux être plus précis et plus pratique encore. Si les souffrances du Sauveur ont ranimé votre foi, si les douleurs glorieuses de l'Église ont excité votre admiration, puisse l'idée de Jésus-Christ qui veut dans vous-mêmes souffrir et triompher, enflammer votre charité et régler votre conduite !

III. — Jésus-Christ souffrant dans la personne du chrétien, et glorifié par lui.

Jésus-Christ souffre en nous, mes Frères ; Jésus-Christ doit triompher en nous ! Par le baptême nous sommes

devenus les membres de Jésus-Christ. Rappelez-vous la doctrine de saint Paul : *Creati in Christo Jesu* (Ephes. II, 10). Ce qui fait faisait dire à Tertullien : *Christianus alter Christus !*

Or, les souffrances de Jésus-Christ résidant en nous, sont de deux espèces. Les unes *nous sont volontaires*, les autres *ne le sont pas*. Parlons d'abord des souffrances actuelles de Notre-Seigneur auxquelles nous ne pouvons pas nous contenter de compatir, puisque nous en sommes en partie la cause. Pour ces dernières, vous le comprenez, notre premier devoir est de les faire disparaître.

A. SOUFFRANCES DE JÉSUS-CHRIST EN NOUS, ET QU'IL DÉPEND DE NOUS DE FAIRE DISPARAITRE. — Ah ! mes Frères, quand tout à l'heure nous avons contemplé les souffrances du Sauveur dans sa vie mortelle, quand nous avons vu ce qu'il endure dans son corps mystique par suite des épreuves que subit l'Église, sa divine épouse, nous compatissions à ses douleurs et nous nous réjouissions de sa gloire. Mais songions-nous que nous-mêmes bien souvent nous nous unissons aux bourreaux de Jésus-Christ, aux persécuteurs de son Église ? Songions-nous que la *glorification* de ce divin Sauveur ne dépend pas entièrement d'une action extraordinaire et miraculeuse, mais qu'elle *est en partie en notre pouvoir*, et que Dieu lui-même nous l'impose comme la condition indispensable de notre propre salut ? Et cependant, si le péché règne dans nos âmes, il est vrai de dire que nous sommes à cette heure même les bourreaux de Jésus et les ennemis de son Église ! Nous qui souhaitons la sanctification de son nom et l'exaltation de sa doctrine, nous contredisons par nos œuvres les désirs de notre cœur et les paroles de notre bouche ! Hâtons-nous, hâtons-nous de faire triompher Jésus-Christ ! Nous le devons, nous le pouvons : il ne s'agit que de le vouloir ! Jésus-Christ nous a destinés à la lutte, mais non pas à l'ignominie. Il veut que nous soyons de valeureux combattants, et non de lâches déserteurs. Si nous voulons

triompher avec lui, nous devons lutter pour lui ; mais dans cette lutte nous sommes par lui-même assurés de la victoire. Je n'insiste pas ; vous savez où vous devez vous dépouiller des livrées de l'ignominie. Vous savez que c'est aux pieds du prêtre que l'on dépose les chaînes de la servitude pour revêtir l'armure impénétrable de la foi ! Je ne vous le dissimulerai pas : cette armure vous sera bien nécessaire. Car si Jésus-Christ a souffert en vous par le péché, il veut aussi jusqu'à votre dernier soupir souffrir en vous *par l'épreuve*, et l'épreuve ne vous fera point défaut.

B. Souffrances et glorification de Jésus-Christ en nous, par les épreuves indépendantes de notre volonté. — Cette épreuve, c'est la douleur, sous quelque nom et quelque forme qu'elle se présente. Vous avez peut-être été étonnés de la voir s'asseoir à votre chevet, vous dont l'unique sollicitude a toujours été de servir le grand Roi qui vous a appelés sous ses drapeaux. Ah ! vous ne connaissiez pas le secret de la douleur. Puissiez-vous l'avoir compris aujourd'hui ! Douleur du corps qui énerve les membres, mais qui chez le chrétien rend l'âme maîtresse d'une chair rebelle et exigeante ; douleurs et souffrances du cœur ; affections trompées, désolante ingratitude, mépris et abandon, qui nous font toucher au doigt la vanité des choses du monde et porter nos regards au delà de ce qui passe, pour les fixer sur le seul objet digne de notre amour ! N'est-ce pas Jésus-Christ qui triomphe, quand à l'aide même de la souffrance vous repoussez du pied la terre, pour ne plus mettre votre espoir qu'en Dieu seul ? N'est-ce pas à la gloire de Jésus-Christ que le chrétien, au milieu du monde, oppose seul aux revers de tout genre un front impassible et un œil serein, tandis que les hommes étrangers à la loi de Jésus font retentir les airs de leurs lamentations ? Mais, je vous en prie, achevez ce triomphe de votre divin Maître. Augmentez sa gloire de rayons plus éclatants encore. Et comment ? En suppor-

tant vos douleurs non seulement avec résignation, mais même avec une sainte joie. En ne vous contentant pas de dire avec Job : *Dominus dedit, Dominus abstulit ; sicut Domino placuit, ita factum est : sit nomen Domini benedictum* (Job. I, 21) ; mais, en vous écriant avec l'apôtre saint Paul : *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra* (II Cor. VII, 4).

Péroraison. — Cette gloire de Jésus-Christ en nous, mes Frères, est une gloire qui est encore cachée ; mais elle doit un jour paraître dans tout son éclat. Au moment suprême des justices éternelles, quand l'univers sera jugé, Jésus-Christ triomphera dans le triomphe même de tous ses élus... Il triomphera aussi dans le triomphe de l'Église, quand l'univers entier verra les enfants innombrables de cette Église monter vers les célestes parvis. Enfin, il aura achevé le triomphe de sa vie terrestre, en jugeant les vivants et les morts. Après cela, les anges portant la Croix du Rédempteur et précédant l'entrée glorieuse des élus dans le ciel, chanteront : *Oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam !*

RÉPARTITION DES GRACES.

(Évangile du 2e dimanche après la Pentecôte. Luc XIV, 16-24)

PARABOLE DU FESTIN.

Dico autem vobis quod nemo virorum illorum qui vocati sunt, gustabit cenam meam. (Luc. XIV, 24.)

Exorde. — C'est quelquefois un scandale pour les chrétiens faibles, mes Frères, de voir comment Dieu fait sur la terre la répartition de ses grâces. On s'étonne de voir un pécheur endurci, qui a donné longtemps à son prochain les plus pernicieux exemples, mourir dans les senti-

ments de la contrition la plus sincère, et un chrétien reconnu, dont le monde lui-même a souvent loué le noble cœur, refuser à son lit de mort les secours de la religion et quitter cette vie en réprouvé. Sans prétendre sonder les abîmes de la sagesse divine et expliquer ses impénétrables desseins, je tâcherai, autant pour votre utilité pratique que pour donner à vos intelligences une légitime satisfaction, d'éclaircir quelque peu ces ténèbres. Dans ce but, je vous montrerai la portée des paroles de Notre-Seigneur lui-même dans la parabole du festin. Un homme, dit Jésus-Christ, prépara un grand festin et y appela un grand nombre d'invités. *(Raconter la parabole.)*

D'après les saints Pères, ce festin peut signifier plusieurs choses : mais tous sont d'accord qu'il représente enfin le banquet céleste. Qu'est-ce donc que cette invitation faite par le père de famille, sinon l'*appel de la grâce?* Je remarque que dans la parabole il est fait mention de deux catégories d'hommes : ceux qui ont été invités les premiers et pour lesquels le festin a été perdu ; et ceux qui on été appelés les derniers et qui ont trouvé place au banquet. Mais pour éclaircir davantage ma pensée, je dois vous communiquer une distinction que posent les théologiens. Ils distinguent deux sortes de grâces : les unes sont les grâces qu'ils appellent *suffisantes et purement suffisantes*. Celles-ci, disent-ils, donnent à l'homme tout ce qui est nécessaire pour opérer le bien et se sauver, mais l'homme dans sa malice les frappe d'inutilité. Les autres sont les grâces *efficaces*. Celles-ci, ajoutent-ils, trouvant dans la libre volonté de l'homme un auxiliaire que Dieu a prévu de toute éternité, le conduisent sûrement à la vertu et au ciel. La grâce suffisante est donnée à tous : le pécheur le plus endurci peut, quand la loi de Dieu commande, obéir à son appel. Cependant il n'a pas ces grâces de choix, ces grâces abondantes qui ravissent en quelque sorte le consentement de l'homme. Ces grâces, il les a eues peut-être ; mais il les a rejetées : et voilà la cause de sa

perte. Or, Dieu, dans sa miséricorde, ne veut pas que ses dons demeurent impuissants : ce que l'un repousse, l'autre le reçoit ; et, plus docile, il y trouve la cause de son salut.

C'est ce que cet entretien vous expliquera davantage. Nous verrons la *justice* de Dieu dans la réprobation de ceux que sa bonté avait appelés d'abord, — comme nous admirerons sa *miséricorde* dans le salut des autres. La première considération aura de quoi nous faire trembler ; la seconde de quoi nous remplir de confiance et d'espoir.

I. — Justice de Dieu dans la réprobation des premiers.

Dieu, mes Frères, dans la concession de ses grâces n'a absolument pas à remplir une obligation envers nous. Il ne doit à personne la béatitude éternelle. C'est un don purement gratuit, qu'il peut sans injustice donner à qui il lui plaît. Cependant, dans son infinie bonté, il a voulu que le sang de Jésus-Christ fût répandu pour tous les hommes ; et en considération de ce sang précieux, il a appelé tous les hommes à l'héritage céleste. Voilà le banquet mystérieux dont parlent si souvent les saintes Écritures. *Parasti in conspectu meo mensam* (Ps. XXII, 5). *Et faciet Dominus exercituum omnibus populis in monte hoc convivium pinguium, convivium vindemiae, pinguium medullatorum, vindemiæ defœcatæ* (Isai. XXV, 6). *Et ego dispono vobis sicut disposuit mihi Pater meus regnum, ut edatis et bibatis super mensam meam in regno meo* (Luc. XXII, 29, 30). *Vincenti dabo edere de ligno vitæ, quod est in Paradiso Dei mei* (Apoc. II, 7). A ce banquet tous sont donc invités. Tous, au moins une fois, à un moment donné, recevront une grâce d'appel. S'ils y répondent, d'autres grâces les attendent ; et, comme dit saint Augustin, s'ils ne font pas défaut à Dieu, Dieu ne leur fera pas défaut. Mais hélas ! combien n'y en a-t-il pas qui dans leur aveuglement résistent à la bonté divine ? Ou bien, toujours ils ont repoussé ses attraits avec une funeste obstination ; — ou bien, ils ont trouvé des prétextes pour refuser de s'y

rendre ; — ou bien, fidèles d'abord, ils ont fini par abandonner la route qu'ils avaient commencé de suivre.

A. POUR CEUX QUI REPOUSSENT LA GRACE. — Combien n'y en a-t-il pas, mes Frères, qui au sein de l'erreur et de l'infidélité ont vu la lumière de la foi luire à leurs yeux, et, aveugles volontaires, en ont détourné leurs regards ? Et, si nous rangeons également parmi ceux-ci grand nombre de chrétiens qui, par suite d'une séduction prématurée, n'ont pour ainsi dire connu d'autre voie que celle du vice et de l'incrédulité, combien n'en trouverons-nous pas qui toujours ont repoussé la grâce de Jésus-Christ ? La primitive Église nous fournit déjà les plus frappants exemples d'une pareille conduite. Qu'est-ce que ce Pilate... Que manquait-il à Hérode... Paul prêche à l'Aréopage... Il annonce la vérité devant Félix... Mais, *disputante illo*, disent les Actes des apôtres, *de justitia et castitate, et de judicio futuro, tremefactus Felix respondit : Quod nunc attinet, vade ; tempore autem opportuno accersam te* (Act. XXXIV). Il parle devant Agrippa ; il le provoque, et il n'en obtient point d'autre réponse que ces mots : *In modico suades me christianum fieri* (Ibid. XXVI). Voilà, mes Frères, voilà la grâce qui parle. Elle est là, engageante, pressante. Mais elle échoue devant l'inflexible résistance de la volonté libre. Reviendra-t-elle ? Non, hélas ! Et les malheureux qui l'ont une fois repoussée, ne trouveront plus jamais l'occasion de l'entendre. Qui faut-il accuser de leur perte ? La grâce ? A Dieu ne plaise ! Il faut en accuser eux-mêmes, et eux seuls. Ils ont imité les Juifs qui, lorsque Jésus-Christ leur affirmait sa divinité, s'écriaient : « Il a blasphémé, » et refusaient de l'entendre davantage. Ah ! vous connaissez peut-être de ces hommes qui aiment à répéter : « Je voudrais croire, mais je n'ai pas la foi. » Priez pour eux, mes Frères, pour que cette foi, qui ne laisse pas de se montrer à eux, bien qu'ils la méconnaissent, trouve enfin accès dans leur âme. Mais si, contents de quelques vertus purement humaines, ils

s'obstinent dans leur indifférence, déplorons leur malheur et n'en accusons pas l'auteur de tout bien.

B. POUR CEUX QUI TARDENT OU S'EXCUSENT. — Disons-en tout autant de cette autre classe d'infortunés, poursuivis, dirai-je, avec plus d'instance par les assauts de la grâce et qui, pour différer de se rendre ou pour pallier leur infidélité, cherchent dans les choses terrestres des excuses à leurs refus. Ce sont eux que Jésus-Christ dans sa parabole s'est plu à désigner d'une façon toute spéciale, sachant bien que leur conduite trouverait parmi les chrétiens de nombreux imitateurs. Qu'est-ce, en effet, que cette ferme ou métairie qu'il faut aller visiter, ce mariage qu'il faut célébrer, ces couples de bœufs que l'on doit essayer ? Les saints Pères s'appliquent à en trouver le sens. Cette propriété rurale, dit saint Grégoire, représente les richesses ; le mariage représente les voluptés, et les cinq paires de bœufs représentent les sens de l'homme. Ces sens, dit-il, n'ont, comme les bœufs, d'autre travail que celui de la terre, et tiennent par là même leur maître dans une honteuse servitude. Ah ! chrétiens, combien d'hommes auxquels l'amour de ces biens terrestres fait remettre de jour en jour la résolution d'une conversion sincère ! N'y en a-t-il pas qui ne peuvent refuser à la vérité l'assentiment de leur intelligence, mais dont le cœur, captif dans les chaînes de l'intérêt, de l'ambition ou du plaisir, ne trouve pas, disent-ils, la force de briser ces liens ? Ils remettent, remettent toujours le moment décisif où ils vont se donner au Seigneur. Suivez-moi, disait le Christ à un jeune homme ; et celui-ci lui répondait : Je viens ; mais laissez-moi d'abord enterrer mon père. Jésus répliqua : Laissez le soin d'enterrer les morts à ceux qui sont morts comme eux. C'est-à-dire, quand je vous appelle à la vie, à la vie éternelle, abandonnez aux hommes du siècle les soucis de cette terre, parussent-ils même, ces soucis, les plus indispensables. Vous le voyez, mes Frères ; ce ne sont pas les excuses fournies par les préoccupations terrestres qui

peuvent justifier la conscience aux regards de Dieu. Ces regards divins déchirent les futiles prétextes dont on prétend couvrir son irrésolution et sa lâcheté. Ne nous étonnons donc point si à la fin le silence succède aux appels réitérés de la grâce. Malheureux, devons-nous dire à ces hommes frivoles qui n'ont pas voulu prendre au sérieux les invitations de la grâce : malheureux ! vous avez refusé de vous rendre au banquet auquel vous étiez invités, et auquel le serviteur du maître est venu vous appeler après une première invitation ; vous n'aurez peut-être plus l'occasion d'y prendre place. Et si vous perdez votre place au banquet céleste, n'en accusez que vous-mêmes.

C. POUR CEUX QUI RENONCENT. — N'en accusez aussi que vous-mêmes, vous, plus malheureux encore, qui, après avoir répondu à l'appel de la grâce, avez honteusement quitté le céleste festin pour retourner aux viandes grossières de l'Égypte. Malheureux enfants prodigues, vous avez méprisé la table de votre père : dites, ces restes affreux que le monde jette en pâture à ses esclaves, peuvent-ils assouvir votre faim ? Ah ! c'est sur vous que le prophète Jérémie a pleuré, quand il a dit : *Qui nutriebantur in croceis, amplexati sunt stercora* (Lament. IV, 5). Vous vous êtes laissé séduire par des apparences trompeuses, vous avez posé vos lèvres à la coupe de Babylone, et maintenant vous sentez peut-être un amer dégoût pour ces joies pures et douces qui autrefois faisaient tout votre bonheur. C'est par vous, c'est par vous seuls que vous voilà privés de ces plaisirs sans mélange venant du ciel et qui vous étaient destinés !

Vous le voyez, mes Frères, lorsque nous songeons aux malheureux que leur impénitence finale fait condamner aux supplices de l'enfer, la seule parole qu'il nous soit permis d'adresser à Dieu est celle du Psalmiste : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum* (Ps. CXVIII, 137). Tous, tant que nous sommes, tremblons à la pensée de cette justice de Dieu. Tremblez, vous qui avez toujours résisté

jusqu'ici aux appels de sa grâce ; car vous avez accumulé sur vos têtes des trésors de colère. La foudre qui doit vous frapper, Dieu la brandit peut-être déjà. Tremblez, vous aussi qui sous de futiles prétextes... Tremblez, vous pécheurs... Tous, tant que nous sommes, si nous nous perdons, nous aurons mérité notre réprobation. — Mais aussi, espérons ! Puisque Dieu nous a conservé la vie jusqu'à cette heure, puisqu'il nous a réunis dans ce temple, puisque nous entendons sa parole, nous devons en conclure qu'il nous invite encore à son banquet. Nous pouvons nous y rendre comme ces nouveaux convives que le serviteur dont parle la parabole a rassemblés en dernier lieu sur l'ordre exprès de son maître.

II. — Miséricorde de Dieu dans la vocation des autres.

« Allez, dit à son serviteur le maître du festin, et rassemblez les pauvres, les faibles, les aveugles et les boiteux. Faites-les entrer. » Pour nous consoler, mes Frères, nous devons nous demander quels sont ceux pour qui le banquet est perdu à jamais. Et nous devons répondre : Il est perdu pour ceux-là et pour ceux-là seuls que la mort a frappés. Oui, si l'impénitence de plusieurs nous avertit de prendre garde et de ne pas nous endormir dans une fausse sécurité, le salut d'un grand nombre de pécheurs, la gloire même de tant de saints pénitents nous avertit que, si nous voulons enfin nous rendre à la vocation céleste, nous pouvons à la fois réparer le passé et commencer déjà à nous assurer l'avenir.

A. Malgré leur faiblesse. — Remarquez-le d'abord : ceux que dans la seconde partie de la parabole le maître appelle à son festin, ce sont les pauvres, les faibles... Ce qui fait donc que l'on parvient au festin du ciel, ce n'est pas l'énergie du caractère, la force du talent ; je dirai plus : ce n'est pas même la facilité que l'on éprouve pour la vertu. Ce que Dieu fait en ouvrant le ciel, c'est une œuvre de miséricorde ; et, s'il était permis de lui poser une loi, il

faudrait dire que la misère et la faiblesse même sont des titres à ses faveurs. Dieu, que demande-t-il ? Que nous reconnaissions cette misère. Dans le livre de l'Ecclésiastique, le Sage met au nombre des choses que son âme déteste « le pauvre plein d'orgueil : » *Pauperem superbum* (Eccli. xxv, 4). Et, en effet, il y a là quelque chose qui indigne. Mais quand l'homme confesse humblement son indigence, ah ! le cœur de Dieu s'incline vers lui. *Esurientes implevit bonis* (Luc. i, 53). Et comment n'en serait-il pas ainsi ? N'est-ce pas dans de pareilles circonstances que Dieu manifeste le plus sa puissance ? *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia* (I Cor. i, 27). Ayez donc confiance, vous pour qui la vertu offre des difficultés si grandes... Ayez confiance : Dieu ne demande que votre bonne volonté. Votre place au festin est marquée.

B. Malgré leurs retards. — Et remarquons-le bien : pour nous enlever une autre occasion de défiance, Jésus-Christ dans sa parabole va plus loin. Quelques-uns ont résisté à un premier appel. Le serviteur reçoit l'ordre de retourner vers eux. *Compelle intrare*, dit le maître. N'imitez donc pas ceux qui se contentent de répéter, en laissant tomber les bras : J'ai trop longtemps refusé de me rendre à l'appel de la grâce ; il est trop tard ! — Non, mon Frère, il n'est point trop tard ; et pour vous le prouver, Jésus-Christ montre dans une autre parabole que les ouvriers de la dernière heure reçoivent autant que les premiers. Il ajoute même : *Sic erunt novissimi primi* (Matth. xx, 16). Vous le voyez donc : la patience de notre Dieu n'est pas encore lassée. Il a fourni une autre preuve éclatante de cette consolante vérité, en donnant le paradis au bon larron qui expirait à côté de lui sur une croix.

Certes, de telles preuves de bonté ne doivent pas engendrer en nous une funeste présomption : mais dans la première partie de cet entretien je vous ai montré suffisamment les tristes effets de ces continuels retards. Il me faut encourager ceux qui ont déjà décidé d'y mettre enfin

un terme, en venant se ranger autour de la table qui leur est préparée.

C. MALGRÉ LEUR INFIDÉLITÉ PASSÉE. — Qu'est-ce qui pourrait encore les arrêter ? La grandeur de leurs infidélités passées ? Le nombre de leurs chutes ? Ah ! mes Frères, Jésus-Christ n'a pas voulu que dans ce récit il fût fait mention de vos infidélités ou de vos chutes. Il ne demande pas aux convives ce qu'ils ont fait autrefois, s'ils ont déjà été appelés, et combien de fois. Non, il se contente de leur fidélité présente. Venez, leur dit-il, venez ! Et si nous rapprochons mille autres endroits de l'Écriture sainte de la parabole qui nous occupe maintenant, quelle confiance ne va pas se faire jour dans nos cœurs ? Venez, dit-il. Mais à qui dit-il de venir ? Aux riches ? Aux hommes austères ? Non ! Écoutez-le « Venez, vous tous qui êtes chargés et accablés. » Lorsque l'Enfant prodigue retourne repentant à la maison paternelle et qu'il est si tendrement accueilli par son père, celui-ci répond au fils aîné qui s'indigne de tant de bonté... Et rappelez-vous comment le divin Sauveur ajoute : Ainsi il y aura plus de joie dans le ciel... Faut-il parler de Madeleine pénitente, de saint Pierre, de saint Augustin ? Tous assis maintenant au banquet éternel, s'abreuvant à la source pure des ineffables délices ! Nous avons encore ici la vérification des oracles évangéliques : *Dico autem vobis quod multi ab Oriente et Occidente venient et recumbent cum Abraham, et Isaac et Jacob in regno cœlorum ; filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores* (Matth. VIII, 11, 12). Et voici l'explication que le Sauveur en donne lui-même. *Homo quidam habebat duos filios, et accedens ad primum dixit : Fili, vade hodie, operare in vinea mea. Ille autem respondens ait : Nolo. Postea autem, poenitentia motus abiit. Accedens autem ad alterum, dixit similiter. At ille respondens, ait : Eo, domine ; et non ivit. Quis ex duobus fecit voluntatem patris ?* demande Jésus aux princes des prêtres et aux anciens des Juifs. — *Dicunt ei : Primus.* — *Dicit illis*

ésus : Amen dico vobis quia publicani et meretrices præcedent os in regnum Dei (Ibid., xxi, 28-31).

Péroraison. — Concluons, mes Frères, avec saint Augustin : *Non sibi tribuere debent qui venerunt, quia vocati venerunt. Qui autem non venerunt, nulli alii tribuere possunt, sed tantum sibi ; quia ut venirent vocati erant in libera voluntate.* Voilà le résumé des enseignements que nous offre cette belle parabole. Crainte de la justice de Dieu ; confiance et admiration pour sa miséricorde. Nous tous qui sommes ici, nous sommes appelés *in libera voluntate.* Plaise à Dieu que pour nous du moins ne se réalise pas la sentence prononcée contre le genre humain dans son ensemble, non pas à cause de la volonté de Dieu, mais à cause de la malice des hommes : beaucoup, oui tous, sont appelés ; mais, hélas ! il y a peu d'élus. Ces élus, c'est nous, mes Frères, qui devons en remplir le nombre.

HYPOCRISIE.

(Évangile du 22e dimanche après la Pentecôte, Matth. xxii, 15-21.)

Quid me tentatis, HYPOCRITÆ? (Matth. xxii, 18.)

Exorde. — Cette parole de reproche et d'indignation, notre divin Sauveur l'adresse, mes Frères, aux pharisiens qui, pour surprendre sa bonne foi ou avoir une occasion de condamner sa doctrine, lui demandaient s'il fallait payer le tribut à César... Fourbes qui affectaient un faux zèle pour les intérêts de l'État...

Que de fois n'entendons-nous pas ce nom de fourbe, d'hypocrite, de comédien, appliqué, non pas aux ennemis de Jésus-Christ, mais à ceux qui font profession de s'attacher à lui plus étroitement et de pratiquer exactement ses

maximes ? Que de fois par de semblables dénominations n'essaie-t-on pas de leur ravir la confiance publique ? Il importe donc, dans ce siècle surtout, où les mots ont un si grand empire, de donner aux mots leur véritable signification et de rendre à chacun les titres qui lui reviennent.

Qu'est-ce donc qu'*un hypocrite ?* C'est un homme qui travaille à paraître autre qu'il n'est en effet, et spécialement qui affecte les dehors d'une vertu qu'il n'a pas. Or, si je pars de cette définition admise par tout le monde, je trouve qu'on adresse l'épithète injurieuse d'hypocrite à un grand nombre de personnes qui ne la méritent pas, tandis qu'on néglige de la donner à d'autres auxquels elle convient parfaitement. Sachons donc séparer *ces deux classes de personnes ;* et, pour que cet entretien ne soit pas sans utilité pratique, encourageons les uns à supporter chrétiennement une injure si peu méritée, et rabaissons la méchante prétention des autres en déchirant le voile qui les couvre.

I. — Ceux qui sont indûment appelés hypocrites.

A. QUELS SONT CEUX-LA ? — Et d'abord, je m'adresse à vous qu'un certain monde poursuit de ses sarcasmes et de ses railleries, vous dont il déchire la réputation et calomnie les vertus. Que lui faut-il pour vous appeler hypocrites ? Bien peu de chose. Qu'une personne d'une conduite régulière, de mœurs jusqu'ici sans reproche, ait le malheur de commettre une faute, aussitôt tout ce qu'elle a fait auparavant n'est plus que dissimulation et hypocrisie. Que dans un homme vertueux à côté des plus excellentes qualités on trouve quelqu'une de ces faiblesses qui sont inséparables de l'humanité, ces faiblesses sont regardées comme les indices certains d'une conduite privée répréhensible. On s'en prévaut pour condamner d'avance ce qui en lui échappe à l'investigation publique : il n'est plus qu'un hypocrite, qu'un charlatan de vertus. Il suffit même d'appartenir par état à la classe de ceux qui doivent

veiller à la sauvegarde de la foi et des mœurs et de montrer dans sa conduite quelque sévérité, pour s'attirer aussitôt le même reproche. Que dis-je ? Ayez la conduite la plus intègre, les mœurs les plus pures, le désintéressement le plus parfait : le monde trouvera encore moyen de vous taxer d'hypocrisie. Dans ses insinuations calomnieuses, il laissera entendre que l'on ne vous connaît pas suffisamment, qu'il y a dans votre cœur des replis cachés où s'abritent des vices dégradants. Il dénoncera vos intentions. Votre désintéressement sera attribué à une ambition secrète, votre vie frugale à l'avarice, votre piété à un sot désir d'être remarqué. Mais c'est surtout lorsque le monde voit un de ses partisans abandonner ses drapeaux pour retourner à celui du Christ, qu'il n'a pas assez d'injures pour flétrir le nouveau converti. Les reproches d'inconstance, de faiblesse d'esprit, de lâcheté, sont d'ordinaire couronnés par une insulte qui les renferme tous : hypocrite !

B. Qu'est-ce qui doit les consoler ? — C'est donc à vous, chrétiens méconnus, que j'apporte quelques paroles d'encouragement et de consolation. Ne vous laissez ni abattre ni arrêter par les vaines clameurs du monde. Vous n'êtes pas plus saints, pas plus irréprochables que votre divin Maître : et pourtant lui aussi a été traité par le monde de menteur et d'hypocrite. Vous n'avez pas fait plus de bien à vos semblables : et pourtant, en guise de reconnaissance, le monde l'a appelé séditieux et séducteur. Jetez donc les yeux sur ce divin modèle ; et puis, faites un retour sur vous-mêmes, et vous trouverez, soit en vous, soit autour de vous, un triple témoignage bien capable de vous soutenir et de vous consoler.

a) Le témoignage de la conscience. — Il y a d'abord le témoignage de votre conscience. Que vous dit-elle, cette conscience ? Elle vous dit que vous voulez sincèrement servir Dieu afin de sauver votre âme, et que la voie que vous suivez est véritablement celle qui conduit à ce but

tant désiré. Oui, vous en avez en vous la conviction profonde : ces devoirs que vous remplissez, et cela quelquefois malgré les répugnances de la nature, vous sont imposés par Dieu ; ces privations que vous endurez, vous les acceptez par amour pour Dieu ; ces aumônes que vous répandez dans le sein des pauvres, c'est votre foi qui vous en inspire l'idée, en vous montrant dans les pauvres les membres souffrants de Jésus-Christ. Ah ! quelle force ne pouvez-vous pas puiser dans ces considérations ? Et maintenant, s'il vous arrive de commettre une faute, si vous tombez dans quelque erreur, ne sentez-vous pas par l'aiguillon même de votre conscience que ces fautes ne détruisent pas votre conviction ? Commises par entraînement, surprise ou faiblesse, parfois par amour des jouissances terrestres, que vous disent-elles, sinon d'être sur vos gardes, de ne pas abandonner le service de Dieu pour passer à d'autres drapeaux ? Mais que vous soyez encore fidèles à son étendard, vous en êtes convaincus, et vous seriez prêts à tout souffrir pour le prouver. Ayez donc courage, malgré les railleries qui résonnent parfois à vos oreilles.

b) Le témoignage des hommes eux-mêmes. — D'ailleurs ces railleries ne sont pas aussi universelles que vous vous l'imaginez peut-être. La jalousie a coutume de se montrer, tandis que souvent l'estime est muette. Soyez persuadés qu'une sincère estime de vos bonnes qualités repose dans le cœur d'un grand nombre qui se taisent jusqu'à présent. Tôt ou tard, on vous rendra justice ; et si vous alliez céder lâchement à la crainte de la calomnie, ce serait le meilleur moyen de détruire l'estime qu'on a de vous.

c) Le témoignage de Dieu. — Et quand l'estime des hommes viendrait à vous manquer durant votre vie ici-bas, tout n'est pas fini avec les quelques années que vous avez à passer sur cette misérable terre. Que de saints, que de grands hommes ignorés ou méconnus autrefois, autour

du tombeau desquels les peuples se pressent maintenant avec admiration et confiance, depuis que l'Eglise les a exaltés en les plaçant sur ses autels ! Et enfin, au grand jour des justices divines, ne paraîtrez-vous pas d'autant plus resplendissants devant tout l'univers que vous aurez été à cause de votre titre de chrétiens moins flattés et moins honorés ? Quand le Christ fera connaître les mérites et les crimes de tous, pour qui seront les plus belles couronnes, sinon pour les méprisés et les méconnus d'autrefois, qui auront été tout cela à cause de lui ?

Ayez donc devant les yeux ce juge suprême qui dès maintenant tient fixés sur vos œuvres ses yeux scrutateurs : et puisque vous êtes assurés de plaire à sa divine majesté, foulez aux pieds l'opinion des hommes du monde, aussi trompeuse en elle-même que frivole et injuste dans ses arrêts.

C. D'OU VIENT ICI L'ERREUR ? — Car si je voulais ajouter à ces encouragements fournis par la foi, des consolations tout humaines, je demanderais d'où viennent ces imputations de dissimulation et d'hypocrisie. Quels sont les hommes qui vous les adressent ? Pourquoi le font-ils ?

a) De l'ignorance. — Les uns ne vous connaissent pas, et ne font que redire ce qu'ils ont entendu. D'autres ne sont pas à même de juger, et avancent témérairement et au hasard des jugements dictés par leur imagination. Certes, ce n'est pas cet arrêt de l'ignorance qui doit nous faire rougir. *Quod ignorant, blasphemant.*

b) De la faiblesse. — Plusieurs, convaincus de la sincérité de notre conduite, connaissant parfaitement ce que la loi de Dieu prescrit à eux comme à nous, mais ne trouvant pas en eux-mêmes l'énergie qu'il faudrait pour s'y conformer, tâchent de trouver quelque excuse à leur lâcheté. Comme notre conduite est une condamnation continuelle de la leur, que notre activité au service de Dieu fait ressortir leur inaction, que notre indépendance vis-à-vis du monde fait apparaître leur servilité et notre courage

leur fausse prudence, ils s'attachent à rabaisser notre mérite, afin d'affaiblir ce contraste qui les déshonore ; et puisque les œuvres existent et qu'ils ne peuvent pas les nier, ils les attribuent à des intentions perverses. Faiblesse et jalousie ! Et nous reculerions devant de pareils jugements ! Non, mes Frères, nous ne ferons pas cela : car ce serait nous mettre au niveau de nos calomniateurs et justifier par notre lâcheté les accusations intéressées et presque toujours fausses qu'ils formulent contre nous.

c) De la malice. — Que reste-t-il encore pour expliquer ces attaques ? Il ne reste que la malice elle-même. Malice qui voit le bien et ne peut le souffrir ; malice qui s'attaque à tout ce qui est grand, à tout ce qui est beau, à tout ce qui est saint : malice du serpent infernal ternissant de son venin le diamant qu'il ne peut briser. Ah ! si cette malice infernale s'attaque à nous, réjouissons-nous selon la recommandation de notre divin Maître : *Beati estis cum maledixerint vobis, et persecuti vos fuerint, et dixerint omne malum adversum vos, mentientes, propter me* (Matth. v, 11). Oui, réjouissons-nous et remercions le ciel d'être appelés hypocrites, séducteurs, ambitieux... Moins nous aurons mérité ces appellations, plus notre gloire là haut sera éclatante.

Mais ces appellations, qui les méritent ? — Qui les méritent avant nous, plus que nous ? — Qui les méritent seuls ? — Ceux-là qui nous les prodiguent. Pour nous en convaincre, voyons quels sont les vrais hypocrites, ceux qui vraiment sous des dehors trompeurs cachent la méchanceté et l'irréligion.

II. — Ceux qui sont vraiment hypocrites.

Je les partage en deux classes, que j'appelle volontiers *hypocrites privés* et *hypocrites publics*, les uns se contentant d'une hypocrisie personnelle, les autres revêtant un caractère d'autorité et contribuant à propager le mal.

A. Hypocrites privés. — Ces premiers, moins dange-

reux, échappent moins au regard ; et, dès qu'ils se montrent, ils ne manquent pas de s'attirer les sarcasmes des hypocrites eux-mêmes.

a) Ceux qui pratiquent extérieurement, et ne croient pas. — J'en trouve d'abord qui, avec un cœur gâté et un esprit perverti, conservent les pratiques extérieures de la religion. Livrés au vice par goût et par habitude, ils gardent par intérêt les dehors de la vertu. On les voit dans nos églises affecter les apparences, sinon de la piété, du moins du respect et de la réserve. Il en est parmi eux qui vont jusqu'à s'approcher des sacrements au temps prescrit. Mais tout cela est purement extérieur. Les lois du jeûne et de l'abstinence, qui échappent plus facilement au contrôle de l'opinion, sont pour eux lettre morte. La prière, la chasteté, la tempérance, sont de leur part l'objet d'une certaine retenue devant les hommes, mais sont outragées par eux dans le secret de leur conduite. Malheureux qui pour un vil intérêt, pour obtenir l'appui d'un homme puissant, que sais-je ? pour jouir des secours matériels de la charité catholique dont ils ont besoin, ne craignent pas d'ajouter aux crimes de la débauche et de l'indifférence en matière de religion d'horribles sacrilèges par la profanation des sacrements ! Ah ! ceux-là, nous les flétrissons aussi énergiquement que les ennemis de l'Église peuvent les flétrir ; mais nous protestons lorsqu'on veut rendre l'Église responsable de leur duplicité et de leurs infâmes calculs.

b) Ceux qui ne pratiquent pas, et pourtant relèvent les moindres défauts de ceux qui pratiquent. — Dans la même catégorie, et avec un caractère qui pour être moins odieux n'en est pas moins perfide, se placent ces hommes pleins de malice qui, tout en négligeant les observances imposées par les lois de Dieu et de l'Église, s'attachent continuellement à faire ressortir dans la conduite des fidèles les plus minimes fautes dans lesquelles il leur arrive de tomber. Ils se livrent sans scrupule aux excès de la table et à la débauche ; mais qu'un seul chrétien cède une seule fois à

un entraînement et commette un acte coupable, ils le dénoncent, lui et tous ceux qui partagent sa croyance, à l'indignation universelle et poursuivent de leurs bruyants anathèmes la religion qui, à les en croire, abrite dans son sein le déshonneur de l'humanité. Et si ce chrétien est un prêtre ou un religieux, quel thème pour leurs déclamations furibondes ! Quels nobles élans d'une sainte indignation ! Hypocrites, si cette religion est si sainte qu'elle ne souffre pas la moindre souillure, que ne l'embrassez-vous ? Si sa sainteté doit rendre ses enfants impeccables, pourquoi ne comptez-vous pas dans leurs rangs ? Voulez-vous donc le mal ? Mais si ce mal, bien rare dans l'Église, est tellement inhérent à la nature humaine que l'homme y succombe parfois malgré sa bonne volonté générale et les leçons de l'Église : de quel droit vous, qui vous vautrez dans la fange sans scrupules, sinon sans remords, venez-vous reprocher à un chrétien quelque égarement passager qu'il est le premier à détester ? *Hypocrita,* dit Jésus-Christ dans l'Évangile à un de vos pareils, *ejice primum trabem de oculo tuo, et tunc videbis ejicere festucam de oculo fratris tui* (Matth. VII, 5).

Voilà, mes Frères, les hypocrites privés. Race déraisonnable, inconséquente à elle-même et vile, digne plutôt de notre pitié que de notre indignation. Mais il en est d'autres, plus raffinés et plus perfides, partant moins connus et plus pernicieux. C'est sur eux surtout que je voudrais attirer votre attention, afin que vous ne vous laissiez pas prendre à leurs dehors séducteurs ; afin que vous n'alliez pas grossir leurs rangs déjà trop fournis et faire de bonne foi ce que leur malice et la rage de Satan contre l'Église leur inspire. Sans être des hypocrites publics comme eux, vous appartiendriez à une classe de faux chrétiens, à la classe de ceux qui croient et pratiquent et cependant favorisent le parti des pires ennemis de Dieu.

B. HYPOCRITES PUBLICS. — *a) Dans la doctrine.* — Gardez-

vous de ces publicistes, de ces orateurs, de ces écrivains, qu'ils soient chrétiens ou qu'ils fassent seulement semblant de l'être, qui, sous un prétexte de conciliation, de modération, d'accommodement, cherchent toujours à mettre d'accord les principes du monde et les lois de la religion : non pas en abattant l'erreur aux pieds de la vérité, mais en forçant celle-ci de descendre de son trône pour se laisser bâillonner par son irréconciliable ennemie. Parmi ces hommes il en est, je me hâte de le dire, il en est même beaucoup qui se sont engagés dans cette catégorie par un amour sincère, quoique trop peu réfléchi, de la concorde, par suite d'aspirations généreuses, mais par trop naïves, à la paix et à l'union des cœurs : mais il est aussi là des hypocrites et des traîtres, qui poursuivent le but infernal de faire perdre tout empire à la foi et à la morale chrétienne, en les mettant au rang des opinions humaines et des passions du siècle. Écartez-vous, mes Frères, de ceux qui, *sous prétexte de conciliation*, entravent la vérité et favorisent l'erreur. « Il faut être modéré, vous diront-ils ; il ne faut pas froisser... » Répondez-leur qu'il ne faut pas non plus se laisser duper.

Défiez-vous aussi de ces politiques, de ces théoriciens, de ces prétendus hommes d'État, en tout semblables aux pharisiens auxquels s'adressaient les paroles de mon texte, qui s'arrogeant la mission de définir et de délimiter les droits de César et ceux de Dieu et de l'Église, s'efforcent partout de séparer Dieu de César, les intérêts de César des intérêts de Dieu, les devoirs envers Dieu des devoirs envers César. Ils élèvent César bien haut ; ils le mettent à côté de Dieu, parfois même au-dessus de Dieu : mais ils savent bien que César élevé si haut ne peut se soutenir et qu'ils feront aisément crouler le trône de César dès qu'ils auront fait crouler le temple de Dieu. Abusant d'une parole du Sauveur, ils veulent, disent-ils, faire rendre à César ce qui appartient à César et à Dieu ce qui appartient à Dieu : mais ils ne songent pas que

César tient toute son autorité de Dieu et que tout hommage rendu à César au détriment des hommages dus à Dieu est une insulte à César et le principe de sa ruine. Et pourtant ces hommes qui, sous prétexte de liberté, donnent le pouvoir au mal et enchaînent ainsi le bien, exercent dans le monde un puissant empire. Ils semblent prendre à tâche de travailler les âmes faibles, en les mettant dans l'alternative de déplaire à César ou de renoncer à Dieu.

b) Dans la pratique. — Et qu'on ne pense pas que par César il faille uniquement entendre ici la personne d'un despote ou d'un tyran. Non ! Comme l'a dit un écrivain moderne, que César se nomme roi, peuple, gouvernement, c'est toujours César, c'est-à-dire le pouvoir civil ; et dès que le pouvoir civil méconnaît les droits de l'Église, il devient rebelle et usurpateur. Rebelle, lorsqu'il s'insurge contre l'autorité de l'Église ; usurpateur, lorsqu'il s'arroge des droits que l'Église seule possède, comme lorsqu'il prétend avoir des droits directs et immédiats sur l'éducation des enfants, sur le corps des fidèles, sur le culte même de Dieu ; lorsque, sous le prétexte de séparer l'Église de l'État, il attaque le pouvoir temporel des Papes, confisque les fondations pieuses ou les entrave, et tranche malgré l'Église les questions mixtes, comme sont celles des cimetières et du temporel du culte. Usurpation d'autant plus odieuse que les satellites de l'État emploient pour lui faire des adeptes les moyens les plus astucieux et les plus perfides. Dites, mes Frères, ne sont-ce pas des hypocrites, ceux qui ont toujours à la bouche les mots de « liberté de l'Église, » « prospérité de l'Église, » et qui ne trouvent rien de mieux pour la rendre libre que de la charger d'entraves, rien de plus propre à assurer sa gloire que de l'attaquer avec toutes les armes de la calomnie et de l'outrage ? Ils ont l'air de croire que pour augmenter sa prospérité il faut anéantir la splendeur du culte divin. Ne sont-ce pas des hypocrites, ceux qui feignent de croire que l'Église doit être pauvre pour être libre, que l'Église doit être délaissée

pour qu'elle soit plus indépendante dans son action et se montre plus divine ? Ah ! s'ils croyaient à la divinité de l'Église, ils sauraient que la Providence dans ses voies ordinaires exige pour son Église un certain appui humain sans en avoir besoin, et que si les hommes influents, les hommes qui détiennent le pouvoir civil ou appartiennent aux classes dirigeantes, ne remplissent pas leur mission, elle les brise comme le potier brise un vase qui ne répond pas à ce qu'il attendait. Le triomphe final de l'Église est certain, il est vrai ; mais ceux qui auront refusé de la soutenir ou qui l'auront attaquée sous le masque d'une hypocrite bienveillance, tomberont et périront.

Eh bien, voilà les vrais hypocrites ; voilà ceux auxquels le Sauveur a adressé dans l'Évangile ces terribles malédictions : *Væ vobis, scribæ et pharisæi hypocritæ !* (Développer le *Væ.*) (Cfr. Matth. xxiii.)

Péroraison. — Mais ne concluons pas, mes Frères, par une idée si accablante. Terminons, nous tous que le monde traite si injustement de fourbes et d'hypocrites, en renouvelant au pied des autels la résolution de demeurer fermes dans notre foi, dans la pratique de nos devoirs religieux et dans notre pleine soumission à toutes les directions de l'Église, même lorsqu'il s'agit de l'exercice de nos droits politiques. Prions pour ces malheureux qui se couvrent d'un masque de raison, de probité ou de vertu, pour attaquer le Christ et son Église. Prions pour les fidèles qui se laissent parfois entraîner à de pernicieuses doctrines. Demandons pour eux la grâce de revenir à leur mère, de se rattacher au centre de la vérité. Prions même pour les ennemis les plus acharnés de l'Église. Peut-être, comme saint Paul avant sa conversion, sont-ils plus aveugles que coupables. Imitons à leur égard la prière de saint Étienne suppliant Dieu pour ses persécuteurs, et nous obtiendrons peut-être que le Seigneur les convertisse et fasse d'eux des apôtres et des saints.

IMAGES DES SAINTS.

(Sermon pouvant servir pour la fête de Toussaint.)

Eritis mihi sancti, quia sanctus sum ego Dominus.
(Levit. xx, 26.)

Exorde. — Une des nécessités de notre nature, mes Frères, c'est de nous élever au moyen des objets sensibles jusqu'au monde invisible, jusqu'au royaume de Dieu. Le maître de l'univers a voulu que les merveilles de la création nous élevassent jusqu'à lui ; l'Église, inspirée par Dieu, et choisissant toujours les moyens de sanctification les plus adaptés à notre faiblesse, se sert des images pour nous mettre plus facilement en rapport, d'abord avec Dieu lui-même, et ensuite avec les heureux habitants de la céleste patrie. C'est sur cette économie de l'Église que je viens appeler votre attention. Voyons ensemble ce que les images des saints *disent à notre intelligence*, — et ce qu'elles *disent à notre cœur*. Tâchons de comprendre comment elles nous rappellent continuellement cette recommandation de notre Dieu : *Eritis mihi sancti, quia sanctus sum ego Dominus.*

I. — Ce que les images des saints disent à notre esprit.

A. Les images en général. — D'abord, le nom seul que portent ces images, est pour nous une révélation. Ce sont les « images des saints » ou, comme on le dit encore, les « saintes images. » Elles nous rappellent donc avant tout *l'idée* de la sainteté, l'importance que nous devons attacher à la sainteté.

Oui, ce qui a placé ces bienheureux sur les autels, ce qui les a rendus l'objet de nos hommages, c'est leur sainteté ; ce qui fait qu'ils sont pour toujours au ciel, c'est leur sainteté. — Or, la sainteté, comme nous l'enseignent les docteurs de l'Église, n'est autre chose que l'absence du

péché accompagnée de cette splendeur de la grâce divine que le Saint-Esprit répand dans les âmes justes. Éviter l'offense de Dieu, la réparer par une sincère pénitence lorsque par suite de notre faiblesse nous avons eu le malheur de la commettre, c'est le premier, le plus important de nos devoirs. Conserver la grâce sanctifiante, répondre aux inspirations de Dieu, pratiquer les bonnes œuvres auxquelles il nous invite, c'est mener une vie sainte, c'est nous livrer à un travail qui nous assure infailliblement la récompense céleste.

Telle a été l'existence des saints ; telle doit aussi être la nôtre. Car ne nous y trompons pas : tous *nous devons* être des saints. Saints ou réprouvés ! il n'y a pas de milieu. Sans doute, il n'est pas requis que nous fassions des miracles, que l'Église nous décerne des honneurs publics : mais il est indispensable que nous évitions le péché et que nous pratiquions la vertu. Cela, et cela seul, assure notre bonheur éternel.

Or, c'est encore là ce que nous rappelle la vue des images. Parmi les saints il y en a qui étaient riches, qui étaient puissants dans ce monde, qui étaient applaudis comme savants, comme génies. Est-ce là ce qui leur a valu la gloire dont ils jouissent dans le ciel ? Nullement. Ce n'est pas non plus la longue durée de la vie qui est requise pour la sainteté : car au ciel il y a des saints bien jeunes. Ce n'est pas non plus la richesse qui est requise : car parmi les saints, il y en a tant qui ont été pauvres ici-bas. Ce ne sont pas les dignités... Ce ne sont pas les talents... Rien que la vertu ! La vertu est donc la seule chose nécessaire à l'homme, la seule chose vraiment importante. Voilà ce que nous inculquent en général les images de nos célestes protecteurs.

B. Certaines images en particulier. — Mais ces images nous enseignent ordinairement quelque chose de plus. Elles nous montrent d'ordinaire certains caractères particuliers de la sainteté, c'est-à-dire les moyens spéciaux que

les saints ont mis en œuvre, les circonstances où leur vertu a surtout éclaté, les faveurs extraordinaires que Dieu leur a départies. On a coutume de représenter les saints avec les attributs qui sont propres à chacun d'eux. Quelques-uns portent le costume militaire, d'autres les vêtements royaux ; d'autres encore les habits de la pénitence. Nous apprenons ainsi que dans tous les états on peut travailler à sa perfection et arriver heureusement au terme de sa carrière terrestre. Les martyrs sont représentés avec les instruments de leur supplice ; d'autres portent en main un cœur enflammé, comme Thérèse, Augustin, Catherine de Sienne. Il en est qui paraissent avec le souvenir de l'ennemi dont ils ont triomphé. C'est ainsi que saint Ignace foule aux pieds le dragon de l'hérésie, que saint Norbert tient Tanchelin renversé, que saint Romain de Rouen mène en laisse avec son étole la gargouille dont il a délivré son diocèse. Tous ces symboles, même les plus vulgaires, ont leur signification. Leur variété multiplie les leçons que Dieu veut nous donner à leur occasion. La leçon qui se dégage de tous ces emblèmes, la voici : Pour faire un saint, une fois que le vice est terrassé, il suffit d'une seule vertu pratiquée avec constance, avec héroïsme. Cette vertu entraînera à sa suite toutes les autres, et de leur ensemble résultera l'auréole de la sainteté.

Demandons-nous maintenant ce que nous faisons, comment nous travaillons, où nous en sommes. — Mais ne nous décourageons pas. Si les images des saints nous instruisent en parlant à notre esprit, elle nous animent en parlant à notre cœur.

II. — Ce que les images des saints disent à notre cœur.

Le langage dont notre cœur a le plus besoin, mes Frères, est celui de l'encouragement. Ce pauvre cœur est souvent déraisonnable ; il est quelquefois bien méchant : mais avant tout, il est faible. Il doit être gourmandé, morigéné :

mais il doit être surtout soutenu, excité. Le découragement est notre ennemi le plus terrible ; et c'est surtout à nous décourager que vise le démon. Nous avons donc besoin avant tout de *courage* et de *confiance*. Les images des saints nourrissent en nous ces deux dispositions.

A. Elles nourrissent notre courage. — En effet, que nous disent les images et les statues des saints ? S'animant en quelque sorte de l'esprit de ceux qu'elles représentent, elles nous crient : « Courage ! Nous avons été des hommes comme vous, faibles comme vous, tentés comme vous. Nous avons rencontré des difficultés plus grandes que les vôtres. » Il en est qui peuvent ajouter : « Nous avons péché comme vous. Pendant de longues années nous nous sommes éloignés de Dieu ; mais à l'appel de la grâce nous nous sommes rendus et nous avons commencé une vie nouvelle. Dieu ne nous a pas abandonnés. Faites comme nous. Les moyens dont nous disposions, vous en disposez également. Priez, travaillez, luttez ; approchez-vous des sacrements, nourrissez-vous de la divine Eucharistie, et vous triompherez comme nous. »

De plus, comme ces héros chrétiens qui jouissent déjà de la gloire sont nos frères, nos amis, les enfants de la même Église, ils nous promettent leur secours : et c'est la seconde manière dont leurs images nous animent.

B. Elles excitent notre confiance. — Car enfin, nous ne pouvons douter ni de la puissance des saints pour nous aider, ni de leur bonne volonté à notre égard. Pendant leur vie terrestre déjà ils étaient puissants sur le cœur de Dieu. Leurs prières obtenaient des prodiges ; ou, si Dieu accordait à leur humilité l'obscurité après laquelle ils aspiraient, il ne laissait pas de répandre en leur considération des grâces abondantes sur le genre humain. Et maintenant que Dieu les a reçus dans son royaume céleste et leur a découvert les mystères de son essence divine, maintenant qu'il se donne lui-même à eux, il ne leur communiquerait pas sa bonté et sa puissance ?

Et si les saints en ce monde se sont distingués par l'ardente charité qu'ils avaient pour le prochain, seront-ils moins charitables alors que les luttes et les travaux ont cessé pour eux et qu'ils nous voient accablés de fatigue et implorant leur secours? Ici-bas, ils devaient travailler avant tout à leur propre salut ; maintenant ils peuvent diriger toutes leurs prières vers le salut des autres. Ici-bas, ils ne connaissaient Dieu que par les ombres de la foi ; ils aspiraient à lui par l'espérance : maintenant, ils lui sont unis par la charité triomphante, et cette charité doit déborder de leurs cœurs comme de celui de Dieu pour s'épancher sur les hommes.

Afin de nous rappeler tout cela, Dieu a voulu que non seulement les images fussent des souvenirs de ces héros, mais qu'elles fussent encore les instruments de leur bonté à l'égard des exilés de la terre. De là ces images que l'on a coutume d'appeler « miraculeuses. » L'hérésie s'en est scandalisée, et l'impiété les a tournées en ridicule. Elle a trouvé dans la couleur parfois peu artistique, dans la forme parfois naïve et souvent grossière de ces images abondante matière à plaisanterie. C'est bien le cas de dire : *Blasphemant quod ignorant.* Quel est le catholique qui a jamais attribué à une image prise en elle-même un pouvoir bienfaisant? Dieu distribue ses faveurs où il lui plaît et comme il lui plaît : et s'il les multiplie souvent dans des sanctuaires où il se trouve des images grossières, il le fait pour montrer d'une façon plus éclatante que ce n'est pas dans l'image qu'il faut chercher la source de ces faveurs.

Péroraison. — La sainte Église bénit les images, et dans la formule qu'elle emploie à cet effet, nous trouvons réunis ses enseignements et la manière d'en profiter. *Deus, qui sanctorum tuorum imagines pingi non reprobas, ut, quoties illas oculis corporis intuemur, toties eorum actus et sanctitatem ad imitandum memoriæ oculis meditemur : hanc quæsumus imaginem benedicere et sanctificare digne-*

ris, ut quicumque coram illa sanctum N. N. suppliciter colere et honorare studuerit, illius meritis et obtentu a te gratiam in praesenti et aeternam gloriam obtineat in futurum...

IMMORTALITÉ DE L'AME.

Si quis sermonem meum servaverit, mortem non videbit in aeternum. (Jo. VIII, 51.)

Exorde. — Cette parole de Jésus-Christ, mes Frères, adressée aux Juifs charnels et mondains, et en particulier aux voluptueux Sadducéens, nous rappelle une des vérités les plus importantes de la foi et de la morale chrétienne : je veux dire l'immortalité de l'âme, avec l'éternité des récompenses de l'autre vie et aussi avec l'existence de cette mort, mort seconde comme l'appelle l'apôtre saint Jean, et qui n'est autre que la durée infinie du châtiment et de la souffrance. Cette vérité est-elle suffisamment présente, mes Frères, à vos esprits dans le cours de vos occupations habituelles ? N'y en a-t-il point parmi vous qui la méconnaissent souvent dans la pratique ? N'y en a-t-il point peut-être qui vont jusqu'à nier son existence ? Ah ! s'il y en avait ici un seul qui fût dans ce cas, mon ministère exigerait que je lui ouvrisse les yeux ; mais quand même il n'y en aurait aucun, il est de l'intérêt de tous mes auditeurs de raffermir de plus en plus concernant ce point la fermeté de leurs convictions. Je dirai donc, pour leur utilité à tous, que rejeter l'immortalité de l'âme c'est une *folie criminelle*, — que l'admettre sans régler en conséquence sa vie et ses mœurs, c'est un *déplorable aveuglement*. Le développement de ces deux idées formera les deux parties de cet entretien.

I. — Nier l'immortalité de l'âme, folie criminelle.

Rejeter ce que l'ensemble des hommes a admis depuis le commencement du monde ; nier ce qui est une vérité incontestable chez toutes les nations civilisées ; se refuser à croire ce que des millions d'hommes ont regardé comme révélé par Dieu même ; et faire tout cela malgré le cri de sa propre conscience et les convictions de sa raison : qu'est-ce autre chose sinon se montrer atteint de la plus étrange folie ? Cette folie est celle de l'impie qui refuse de croire à l'immortalité de l'âme.

A. C'EST UNE FOLIE OPPOSÉE AU SENS COMMUN DE LA NATURE. — Je ne veux pas entrer ici dans les preuves métaphysiques de cette vérité. Outre qu'elles ont le désavantage d'échapper aux intelligences moins cultivées, elles sont peu du ressort de la chaire chrétienne. Je retrouve d'ailleurs ces preuves dans le consentement universel des peuples, consentement qui suppose ou l'évidence même de la vérité ou sa manifestation directe par une autorité infaillible. Or, j'ose le demander en face à ces rares penseurs qui dans le cours des siècles ont tenté d'élever des doutes contre cette vérité fondamentale : que sont-ils pour ébranler des convictions auxquelles tous les âges ont donné l'assentiment le plus complet ? Que je prenne les peuples à l'époque de leurs premiers groupements, ou les nations civilisées au plus bel âge de leur histoire, je trouve dans leurs mœurs, dans leurs lois, dans leurs coutumes, aussi bien que dans leurs croyances religieuses, les preuves évidentes de la foi à l'immortalité. Ils ont pu se tromper sur la manière dont l'âme survit à son enveloppe terrestre ; ils ont pu dans leur aveuglement lui supposer de longs voyages, la faire passer de corps en corps, lui faire même parcourir toute l'échelle des êtres et trouver dans le poireau des jardins ou dans l'herbe des champs, l'âme du bramine et du paria ; ils ont pu se prosterner devant les mânes de leurs ancêtres animant le taureau sacré ; ils ont pu aussi en contemplant les astres y voir des

âmes bienheureuses présider au mouvement des sphères célestes : mais de tout cela il ressort pour moi un fait, celui précisément que l'incrédulité voudrait nier, c'est-à-dire que l'âme humaine ne meurt pas avec le corps. Partout je retrouve cette pensée, et dans le respect pour les morts et dans la religion des tombeaux. Je la trouve dans les rites expiatoires pratiqués chez toutes les nations dans des circonstances solennelles. Je la retrouve aussi dans les écrits de leurs philosophes. Pourquoi en effet honorer la dépouille des défunts, si ce corps n'a jamais été animé d'un principe d'immortalité ? Pourquoi garder le souvenir de ceux qui ne sont plus, si rien ne reste, si tout a disparu avec la mort ? Pourquoi prétendre effacer les souillures que nous avons contractées pendant la vie terrestre, si nous n'avons qu'un corps périssable, sans une âme qui doit répondre des excès passés ? Pourquoi s'acharner à un corps inerte qui peut très bien ne garder aucune trace de ces excès, et qui à coup sûr jamais dans l'avenir n'en portera la peine, s'il n'est joint à une âme ? — Vous le voyez, mes Frères, tous les peuples, même les plus extravagants dans leurs pratiques, s'accordent du moins pour dire que nous ne mourons pas tout entiers.

Mais si nous interrogeons les nations plus éclairées de l'antiquité païenne, si nous demandons le sentiment de la Grèce ou de Rome, c'est là que les plus magnifiques témoignages retentiront à nos oreilles. Socrate, Platon, Cicéron, Virgile ; oui, même le voluptueux Ovide, ont des accents éloquents pour exprimer les convictions de leur temps et de leur nation... Faut-il que dans un siècle qui se prétend éclairé, on trouve des hommes assez aveugles pour donner à l'élite de l'humanité et à la sagesse de tous les temps un insolent démenti ? Et que sont-ils donc pour se poster en face de l'univers et nier ce qu'il a toujours professé, bien que cette croyance entraînât des obligations bien gênantes pour la nature corrompue de l'homme ? Leur sagesse, leur probité, la pureté de leurs mœurs

sont-elles les titres que nos modernes matérialistes invoquent en se posant comme prophètes d'une religion nouvelle ? Ah ! s'il nous fallait scruter les mystères de leur vie, je crains bien que nous ne trouvions d'autres motifs de leur apparente incrédulité.

B. FOLIE OPPOSÉE A LA CONSCIENCE DES NÉGATEURS EUX-MÊMES COMME A LA CONSCIENCE DU GENRE HUMAIN. — Je dis apparente, mes Frères, et je sais aussi que je ne me trompe pas. Non, ces hommes ne sont pas sincères, quand ils nient avec tant d'obstination une vérité si évidente. J'en appelle à eux-mêmes : qu'ils me disent, la main sur la conscience, si bien sûrement ils sont convaincus, d'abord de leur existence actuelle, et puis de la possibilité de se voir dans un instant morts et anéantis. Morts ! qu'y a-t-il de plus évident ? et qui serait assez téméraire pour nier que le trépas puisse le saisir à l'instant et terminer sa vie terrestre ? Mais anéantis ? Non, c'est impossible ! Tout notre être se révolte à cette pensée. Comment ! depuis des milliers d'années le genre humain aurait aspiré au bonheur par un élan irrésistible de sa nature raisonnable, et cette aspiration ne serait qu'un jeu cruel du hasard, une illusion que Dieu ne viendra jamais dissiper ! Comment ! sur cette terre le méchant jouira de la fortune et des honneurs, le juste sera méconnu et outragé, l'orphelin mourra de froid sur le seuil d'un riche impitoyable, la veuve attendra en sanglotant une obole pour nourrir ses petits enfants, sans que personne vienne à son secours : et jamais aucune de ces iniquités ne sera réparée ! Tout ce qu'il y a de plus honnête et de plus respectable dans les générations humaines se sera pendant des siècles interdit le mal, combattant ses inclinations mauvaises afin de se soumettre à la loi de Dieu, et obtenir ainsi les récompenses de l'autre vie : et le monde, après avoir été pendant de longs siècles le singulier théâtre de tant de vertus d'une part, et de l'autre de tant d'énormités, le monde, dis-je, périra et tout s'abîmera dans ce même néant, sans autre conséquence ! Non, c'est impossible !

C. Folie opposée a la doctrine formelle de l'Écriture. — Ah ! L'éternité, l'éternité est en moi, inscrite au fond de ma conscience et je sens, en écoutant les paroles de l'Écriture, que c'est là que se trouve la vérité. Job sur son fumier, chantant le cantique de la résurrection et de la délivrance, me rassure sur le sort des justes tombés dans l'infortune et abandonnés ici-bas aux souffrances et à la misère. Le mauvais riche de l'Évangile demandant au milieu des flammes une goutte d'eau pour étancher la soif qui le dévore, m'explique pourquoi, dès ce monde, la foudre n'écrase pas ces Crésus impitoyables, insensibles aux maux des autres hommes. Enfin, quand je vois une foule insouciante voler de plaisirs en plaisirs, sans s'inquiéter du lendemain, profaner tout ce qu'elle touche : la richesse, dont elle fait la pourvoyeuse de ses appétits sensuels ; l'honneur, qui sert seulement à faciliter ses criminelles entreprises ; la beauté, reflet de la beauté divine, mais dont elle abuse... alors j'entends l'anathème des derniers jours : *Ibunt hi in supplicium æternum. — Sinite utraque crescere usque ad messem...* O moisson terrible ! mais qui aura déjà pour chacun d'entre nous été précédée d'un moment plus épouvantable encore : le réveil qui suivra l'heure dernière !

En voilà plus qu'assez sur la vérité de cette proposition : Mon âme est immortelle. Je vous ai montré que c'est folie de la rejeter. Je devrais encore ajouter que cette négation : *a)* dégrade l'homme ; *b)* renverse tout l'ordre social ; *c)* détruit le bien et le mal. Donc, folie *criminelle.*

II. — Ne pas vivre conséquemment à sa croyance à l'immortalité de l'âme, aveuglement déplorable.

A. Quelles sont les conséquences de cet aveuglement ? — Mais si nous sommes forcés, sous peine d'être coupables d'une criminelle folie, d'admettre cette proposition, comment alors apprécierons-nous la vie que beaucoup d'hommes mènent sur la terre ? Car enfin, si notre âme

est immortelle, si nous sommes contraints d'admettre sur ce point la véracité des Écritures, il nous faudrait également en tirer toutes les conséquences tant pratiques que spéculatives.

a) Conséquences spéculatives. — Si notre âme est immortelle, quelles sont les conclusions que nous en déduirons immédiatement ? C'est que cette vie est un simple passage, épreuve de quelques années, prélude d'une autre existence. Et cette existence, c'est de nouveau l'Écriture et la raison qui nous l'apprennent, sera une existence sans changement et sans fin.

Existence sans vicissitudes, sans changement. Il aura été en notre pouvoir pendant un certain nombre d'années d'atteindre la fin de notre existence ; aidés par la grâce de Dieu même, nous aurons pu reconnaître ce suprême auteur de notre félicité, et en le servant mériter sa possession pour jamais : mais une fois le temps d'épreuve passé, une fois la porte de l'éternité fermée sur notre existence, tout est consommé. L'arbre tombe du côté où il penche en dernier lieu : il tombe à l'orient ou à l'occident : mais une fois tombé il ne change plus. L'éternité nous offre une alternative, mais une alternative immuable : bonheur ou malheur, ciel ou enfer, jouissances éternelles ou tourments éternels. Faut-il ajouter que cette alternative est entre nos mains ? Voilà les conséquences spéculatives de l'immortalité de notre âme.

b) Conséquences pratiques. — Oh ! qu'elle change l'appréciation pratique de la vie ! Dès que nous prenons notre existence à ce point de vue si relevé, mais en même temps si juste et si vrai, comme nous jugeons plus sainement de tous les événements, de toutes les péripéties qui se succèdent en nous et autour de nous ! En nous méditant nous-mêmes, et en nous rappelant que notre âme immortelle est attachée pour quelques années seulement à ce corps infirme et mortel, nous comprenons quelle part nous devons faire à chacune de ces deux parties de nous-

mêmes. A qui le sceptre ? A qui l'obéissance ? Sera-t-il dit que cette enveloppe périssable, appesantie par nos soins empressés, pourra à son tour alourdir en quelque sorte cet esprit, image de la divinité, et en faire l'esclave de ses appétits dépravés ? Sera-t-il dit que pour satisfaire les sens grossiers de ce corps, nous irons compromettre la félicité de notre âme, si pure, si grande, si noble ? Non, mes Frères, une telle pratique répugne à nos convictions ; elle est en opposition flagrante avec les principes que nous avons admis d'un commun accord.

Que si, malgré tous ces jugements de notre raison et malgré les cris de notre conscience, nous persistons à oublier notre âme pour tout donner au corps, sachons que ce renversement de la nature raisonnable trouvera un vengeur dans l'auteur même de notre nature, dans l'auteur de notre vie, dans l'auteur des lois qui doivent y présider. Dieu, avec ses châtiments éternels, saura faire expier au corps l'empire criminel qu'il aura exercé ; mais, chose mille fois plus terrible, notre âme elle-même, complice de ce désordre, partagera ou pour mieux dire subira la première le châtiment de sa coupable connivence. Car c'est elle, mes Frères, qui transgresse les ordres de Dieu ; c'est elle, douée d'intelligence et de volonté, qui méconnaît sa grandeur et sa sublime dignité pour se prostituer honteusement, pour se soumettre lâchement aux exigences du corps qu'elle est destinée à dominer. Souffrir dans son corps, souffrir dans son âme, et cela pour une éternité, voilà la conséquence qu'entraîne cette conduite irréfléchie ou inconséquente.

B. S'EXPOSER A CES CONSÉQUENCES, CONSTITUE DONC UN DÉPLORABLE AVEUGLEMENT. — Agir de la sorte, n'est-ce donc pas agir en aveugle ? Creuser tous les jours de plus en plus un abîme sous ses pas, un abîme éternel, un abîme épouvantable, n'est-ce pas, je le demande, un acte d'incompréhensible démence ? Oui, il en est ainsi ; nous ne pouvons le nier. Le dis-je pour vous accabler de cette

conclusion comme d'un outrage ? Non ! à Dieu ne plaise ! Je le dis par compassion pour les malheureux qui parcourent ici-bas les sentiers difficiles et les voies tortueuses de l'iniquité, et qui ne trouvent pas dans l'éternité la moindre compensation aux peines et aux remords de cette vie. Vous cherchez le plaisir du temps et il vous donne le remords, et par là même que vous sacrifiez à un plaisir vil et passager, vous perdez tous vos droits aux plaisirs de l'éternité. Que dis-je ? vous signez la sentence de votre éternité malheureuse. Ouvrez donc les yeux aujourd'hui ! Que le sentiment de l'immortalité, se réveillant en vous, vous donne la force de dompter la chair et de la soumettre à l'esprit. Soyez conséquents avec vous-mêmes ; vous croyez à l'immortalité de l'âme : que votre pratique réponde aux convictions de votre esprit

Conclusion. — Et si vous me demandez, mes Frères, en quoi se résume cette vie nouvelle que vous devez embrasser, je vous la donnerai tout entière en trois maximes tirées de l'Écriture ou des écrivains sacrés. Je ne vois dans votre vie qu'un enchaînement continuel de ces trois choses : plaisir, travaux, douleurs. Or, voici votre règle par rapport à chacune d'elle : *Momentaneum quod delectat, æternum quod cruciat*, dit saint Augustin. Un plaisir passager, lorsque bien entendu il n'est pas conforme à la destinée de notre âme, un plaisir passager cause des tourments sans fin. — *Operamini, non cibum qui perit, sed qui permanet in vitam æternam* (Jo. VI, 27) ; c'est la loi du travail. — *Momentaneum et leve tribulationis nostræ supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis* (II Cor. IV, 17) : c'est la consolation de la peine. — Que la mesure de votre plaisir, la règle de votre travail, le soulagement de vos douleurs soient donc toujours la pensée de l'immortalité de vos âmes...

Péroraison. — Si telle est votre conduite présente, mes Frères, ah ! je vous en félicite dans toute la joie de mon cœur. Continuez, continuez : cette instruction aura servi à

affermir vos convictions, et à enflammer votre zèle. Si votre conduite actuelle expose votre âme à une malheureuse éternité, commencez, je vous en conjure, dès aujourd'hui une vie nouvelle ; et pour jeter les fondements de cette nouvelle vie, lavez dans le bain de la pénitence les souillures de votre âme immortelle.

CANEVAS SUR LE MÊME SUJET.

POUR UN AUDITOIRE D'OUVRIERS.

Si quis sermonem meum, etc. ut supra.

EXORDE. — Il y a des vérités auxquelles nous ne pensons pas assez et qui cependant devraient avoir une grande influence sur notre vie : telle est l'immortalité de l'âme.

A. EN QUOI CONSISTE-T-ELLE ?

Notre âme ne sera jamais anéantie... Elle a ici-bas une condition sujette au changement ; mais dans l'autre vie sa condition sera immuablement fixée... Cette condition immuable dépend de l'état de l'âme au moment de notre mort... L'état de l'âme au moment de notre mort répondra très probablement à notre conduite habituelle... Voilà la vérité.

B. QUELLES SONT LES CONSÉQUENCES A TIRER DE CETTE VÉRITÉ ?

a) En ce qui touche notre propre âme. — 1. Les plaisirs du corps ne sont rien, et ils sont au contraire une effroyable tromperie, s'ils font perdre à l'âme les joies de l'éternité. — 2. Toute notre activité se consume en pure perte ici-bas, si elle ne sert pas à mériter les biens éternels du ciel. — 3. Toutes les souffrances et tous les labeurs de cette vie ne doivent pas être considérés comme des maux, s'ils nous obtiennent l'éternelle félicité du ciel.

Conclusion. — Nous devons régler nos plaisirs selon la loi de Dieu, — sanctifier notre travail, — accepter chrétiennement la souffrance.

b) Par rapport au prochain. — 1. Respecter son âme immortelle. Combien est affreux le péché de scandale ! — 2. Faire du bien à l'âme du prochain. Éducation des enfants... Bon exemple... Prier pour le prochain...

PÉRORAISON. — Il en est qui négligent leur âme ; je leur dis : Tremblez !... Il en est qui ont soin de leur âme ; à ceux-là je dis : Ayez courage !...

IMPÉNITENCE

CONSIDÉRÉE COMME SUITE DU DÉLAI DE LA CONVERSION.

(Évangile du 9e dimanche après la Pentecôte : JÉSUS PLEURANT SUR JÉRUSALEM (Luc, XIX, 41-47.)

Si cognovisses et tu, et quidem in hac die tua, quæ ad pacem tibi. (Luc. XIX, 42.)

Exorde. — Qu'il est frappant, mes Frères, le spectacle que nous présente l'entrée du Sauveur à Jérusalem après que l'*Hosanna* a retenti sur son passage ! Arrivé près de la ville, il se mit à pleurer, en disant les paroles que j'ai citées. Ah ! mes Frères, souffrez que je vous adresse les mêmes paroles. Elles conviennent plus spécialement, je le sais, aux temps de grâces extraordinaires, aux temps de mission et de retraite : néanmoins elles conviennent à tous les temps, parce que la conversion est de tous les temps. Je jette donc les yeux sur cet auditoire, et je me demande s'il n'y a personne ici qui ait besoin de pénitence et de conversion. Je me demande en second lieu quelles sont les dispositions où ces personnes se trouvent maintenant ; si elles ne se disent pas peut-être : Ce n'est pas

encore le moment de me convertir ! Et si elles ont le malheur de raisonner de la sorte, ah ! je pleure sur elles avec Jésus-Christ et je leur dis : *Si cognovisses !* — Mais précisément parce que le temps où nous sommes nous appartient encore, parce que leur présence en cette église est une grâce nouvelle, je ne laisse pas d'espérer, et je me dis que les considérations que je vais leur présenter changeront peut-être les dispositions de leur cœur, et qu'on pourra bientôt leur adresser de plus consolantes paroles. — Qu'elles veuillent donc avec moi considérer quelque temps l'état d'impénitence où elles se trouvent, et conclure si elles peuvent, si elles osent encore y demeurer. Car avant tout je ne suppose pas qu'il s'en trouve un seul ici qui dans le calme de sa raison ait pu se dire jamais : Je veux mourir impénitent, je veux me damner ! Et si quelqu'un s'imaginait qu'il se trouve en de pareilles dispositions, je lui dirais avec assurance : Vous vous trompez, mon frère. Vous voudriez vous convertir, mais vous croyez la chose impossible, vous désespérez. Ce n'est cependant pas à ceux qui désespèrent que je m'adresse maintenant ; c'est plutôt *à ceux qui présument*, et je leur dis au nom du Seigneur : Prenez garde ! votre conversion est *toujours incertaine ;* — votre conversion devient *de jour en jour plus difficile ;* — et un moment viendra où votre conversion sera *absolument impossible.* Trois vérités que j'espère vous faire comprendre et admettre.

I. — Conversion toujours incertaine.

Dites-le-moi, mes Frères, vous qui ne voulez pas vous convertir aujourd'hui, quand pensez-vous le faire ? J'entends plusieurs réponses arriver jusqu'à moi. « Bientôt... Plus tard... A l'heure de la mort !... » — Ah ! que vous m'effrayez, mes Frères, par de semblables réponses !

A. A CAUSE DU TEMPS. — Bientôt, dit le premier. — Mais vous n'ajoutez pas, mon frère, depuis combien de temps vous remettez *à bientôt* votre changement de vie. Ah !

quand pour la première fois le péché mortel est entré dans votre âme, quand vous avez senti les remords cuisants, votre première pensée n'a-t-elle pas été de retourner à Dieu ? Vous l'avez fait alors peut-être ; mais la rechute est arrivée, amenant de nouveaux remords et de nouvelles terreurs. Cette fois vous avez méprisé la voix de la conscience, qui est celle de Dieu ; vous avez trouvé qu'il fallait trop souvent recourir au tribunal de la pénitence, et vous avez prononcé cette parole que vous aimez à redire maintenant : *Bientôt je me confesserai !* C'est à vous que je m'adresse avant tout, pour vous dire au nom du Seigneur : ce temps est arrivé ! Craignez, craignez d'abuser plus longtemps de la miséricorde de Dieu. Vous l'avez dit : je me convertirai bientôt. Eh bien, je vous somme de tenir votre parole ! Pourquoi hésitez-vous ?

Mais, déjà, je le crains, vous avez trouvé un autre moyen de remettre votre retour à Dieu, car vous commencez à vous plaire dans votre iniquité, et vos remords ne sont plus si cuisants. Le vice a pris sur vous un véritable empire, et vous vous écriez maintenant : *Plus tard !* Plus tard ? Plus tard ? Et pourquoi plus tard ? Parce que vous voulez encore offenser Dieu ? Parce que vous voulez abuser encore de la vie et de tous les dons que Dieu vous accorde ? Parce que vous voulez avant de demander pardon à votre bienfaiteur et à votre père, avant de retourner à lui pour recevoir le baiser de la réconciliation, avoir encore le plaisir de l'insulter davantage ? Vous voulez que la mesure des iniquités soit plus grande pour que la miséricorde soit plus éclatante ! Non, dites-vous : je voudrais ne plus pécher ; mais je ne me sens pas la force de faire pénitence. Et c'est pour cela que vous remettrez votre conversion à plus tard ? Mais qui vous répond de ce temps à venir sur lequel vous comptez ? Quelle assurance avez-vous de ne pas mourir dans un mois, dans une semaine, demain, dans un instant ? Plus tard ! Oh ! incroyable folie ! Vous ne voulez pas faire usage du moment présent,

qui est à vous, et vous disposez de celui qui ne vous appartient pas, qui ne vous appartiendra peut-être jamais ! Détrompez-vous, mon frère, je vous dirai ce que signifie « à plus tard » dans la voie où vous êtes engagé.

Vous comptez faire avec Dieu un compromis honteux, que l'enfer suggère à ceux qui ne sont pas entièrement endurcis : vous espérez donner aux plaisirs, au crime, au démon, votre jeunesse, votre âge mûr, peut-être votre vie tout entière : vous donnerez à Dieu la décrépitude de vos dernières années, peut-être moins encore, peut-être seulement l'instant de votre mort, et en retour de ce généreux sacrifice vous exigerez la récompense éternelle et la couronne des élus ! Pendant votre vie vous vous moquerez de Dieu tout à votre aise, et puis vous lui demanderez qu'il vous donne le ciel ! Vous vous convertirez à l'heure *de votre mort !* Eh bien, soit ! j'y consens ; mais à une condition ! Quand on doit traiter une affaire de cette importance, il s'agit de la prévoir et de la préparer. Il faut qu'au moment donné tout soit disposé de manière à ce qu'aucun retard, aucun obstacle imprévu ne puisse venir entraver cette œuvre suprême. Eh bien, dites-moi, à quel jour, à quelle heure comptez-vous l'accomplir ? Car enfin, il faut que rien ne manque à cet acte indispensable. Dites, pour quand tout sera-t-il préparé ? Vous vous taisez ; vous semblez ne pas me comprendre. Faut-il que je m'explique plus clairement ? Quand mourrez-vous, enfin, puisque c'est à ce moment que vous vous convertirez ? Quand mourrez-vous ? Où ? Comment ? Vous n'en savez rien ! Et c'est à une époque inconnue, dans un endroit que vous ne pouvez désigner, dans des circonstances que vous ne pouvez prévoir, que vous vous convertirez ! — Mais si une chute soudaine vous enlevait la vie ; si le fer d'un assassin, si la foudre... Que dis-je, si un soupir de votre cœur venait à rompre une de vos fibres, que deviendraient vos projets de conversion ? Insensés que nous sommes ! Ha ! nous nous convertirons à la mort ! Ha ! nous ne vou-

lons pas nous convertir maintenant ! Et à chaque pulsation de notre cœur une âme humaine quitte cette terre pour entrer dans l'éternité ; chaque seconde est marquée par la mort d'un homme. En un jour plus de 86,000 hommes sont appelés à commencer leur éternité. Chacun de nous doit se dire : Rien au monde ne m'assure que je ne serai point un des 86,000 qui doivent mourir aujourd'hui : et vous osez encore répéter : Je me convertirai à l'heure de ma mort ! Ah ! mes Frères, s'il arrivait à un de ces impénitents auxquels je m'adresse d'être ainsi frappé inopinément par la mort, avec quel amer regret il redirait éternellement à lui-même dans les tourments de l'enfer : *Si cognovisses.*

Mais je veux aller plus loin. Vous pourriez me dire : Je compte sur la miséricorde de Dieu ; la mort subite ne viendra pas me frapper ; je parviendrai à une heureuse vieillesse, et je jouirai jusqu'au dernier moment de l'usage de toutes mes facultés. — Vous aurez tout cela, je vous l'accorde : vous convertirez-vous ? J'en doute.

II. — Conversion de plus en plus difficile.

Et pour ne point me restreindre à ce moment suprême auquel il me faudra revenir encore, je vais examiner avec vous si vous pouvez espérer dans l'avenir une conversion plus facile. Je réponds que non, sans crainte de me tromper. Je dis : Non ! parce que, si vous tardez encore, ni en vous ni hors de vous vous ne trouverez les avantages que vous avez maintenant.

A. A CAUSE DE VOS DISPOSITIONS. — Je fais un appel à votre expérience. Dites, depuis que vous avez commencé à remettre votre conversion, le mal vous inspire-t-il une horreur de plus en plus profonde ? La vertu a-t-elle chaque jour pour vous des charmes plus puissants ? Quand vous pensez à retourner à Dieu, ce retour vous paraît-il plus aisé que la veille ? Qui de vous oserait l'affirmer ? Non, non, il n'en est pas ainsi ! Chaque jour qui passe

joute un pesant anneau à cette chaîne terrible qui vous aptive. Il alourdit le joug qui pèse sur vos têtes. Chaque our les mauvaises habitudes jettent plus profondément ans vos cœurs leurs funestes racines. Chaque jour votre œur se déprave davantage, votre intelligence s'obscurcit, otre foi devient plus faible et plus chancelante. Les érités du salut sont moins frappantes, les remords moins uisants ou, si par une faveur du ciel ils élèvent une voix lus menaçante, vous vous sentez plus disposé à les touffer qu'à les écouter. Plus vous reculez le terme, plus e terme devient difficile à atteindre, parce que vos forces 'épuisent et que votre énergie s'éteint. Et comment donc, près quinze, vingt ou quarante ans de débauches, d'indif-érence ou même d'impiété, osez-vous espérer trouver en ous la force de retourner à Dieu ? Jeune et vigoureux, ous ne parvenez pas à briser vos liens : les briserez-vous uand l'âge vous aura paralysé les bras et que vos chaînes eront devenues toujours plus pesantes ?

B. A CAUSE DES CIRCONSTANCES HORS DE VOUS. — *a) Du ôté du démon.* — Mais peut-être comptez-vous sur le secours e Dieu. Avant de vous parler de ce Dieu juste et terrible, e vous montrerai le maître que vous servez en attendant. e vous demanderai si chaque instant passé dans le crime 'augmente pas son pouvoir sur vous. Par le péché vous ous donnez au démon ; par le péché vous servez le émon ; par chaque nouveau péché vous vous engagez 'une manière plus étroite sous l'empire du démon. Votre ort seule, il est vrai, peut lui assurer cet empire pour éternité ; mais je ne crains pas de le dire : chaque instant ui donne un nouveau droit sur vous ! Et ne fût-ce que la onnaissance de plus en plus intime qu'il a de vos fai-lesses, de vos penchants, de vos terreurs : qui ne voit le ouvoir immense que vous-même lui avez donné contre ous ? Si maintenant déjà, aussitôt que vous songez à vous onvertir, il sait assiéger votre âme de tant de sollicitations mportunes, de tant de doutes cruels, de tant d'hésitations

fatales, de tant de craintes chimériques, tellement que vous n'osez engager la lutte, que pouvez-vous attendre pour l'époque où les années ajoutées aux années vous auront, pour ainsi dire, rives à son service ?

b) Du côté de Dieu. — Et Dieu ? Compterez-vous sur lui pour opérer en votre faveur le plus éclatant des miracles ? Il le peut, qui en doute ? mais oserez-vous attendre cela de lui après avoir méprisé, foulé aux pieds pendant des années et des années tous ses dons les plus précieux ? Il a converti le larron sur la croix, qui ne le sait ? mais osez-vous seulement vous égaler à lui ? Dites : combien de fois ce criminel attaché au gibet avait-il comme vous resisté à la grâce ? Et si ce larron pénitent vous remplit d'une si aveugle confiance, voyez de l'autre côté de la croix du Sauveur celui qui meurt en blasphemant, et dites : je ne serai pas comme ce misérable !

Pourtant Dieu refuse-t-il jamais sa grâce ? — Non, il ne refuse pas un secours suffisant ; mais qui vous garantit que vous en profiterez ? Qui vous dit qu'à ce moment fatal, étourdi que vous serez par cent causes diverses, vous songerez à demander à Dieu une grâce quelconque ? Seriez-vous le premier qui en viendriez à ce point d'impiété et d'endurcissement que vous vous declareriez l'ennemi de Dieu et le prôneur de l'enfer ?

Vous frissonnez, mes Frères : jamais vous n'aviez songé à une pareille extrémité. Songez-y cependant ; songez-y encore, car elle est peut-être plus rapprochée de vous que vous n'oseriez le croire.

III. — Conversion parfois impossible.

Je viens de vous montrer la conversion incertaine, la conversion difficile ; il me reste à vous faire voir la conversion *impossible*. Ces termes, mes Frères, sont peut-être de nature à vous choquer. Vous croyez que je fais injure à la bonté de Dieu. Écoutez-moi ! Est-il vrai qu'il y a un séjour de peines et de tourments éternels, cachots de feu

inextinguible, cavernes de souffrances ! Est-il vrai que dans ces cachots souffrent non seulement les démons, mais des milliers, que dis-je des millions d'hommes comme vous ? De tout âge, de tout sexe, de toute condition ? Est-il vrai qu'ils sont là sans espoir, sans ressource, à tout jamais ? Dites : y a-t-il pour eux un moyen de sortir de ces gouffres affreux ? Ah ! si le repentir pouvait trouver place dans l'enfer, les larmes de la pénitence versées par les malheureux damnés en auraient vite tempéré les ardeurs. Mais non ! le temps du repentir est passé ! Donc pour ces infortunés la conversion est impossible ! Et comment ont-ils été précipités dans cet abîme ? Ah ! s'ils avaient toujours conservé leur innocence, jamais les portes de l'enfer ne se seraient ouvertes pour eux. Mais, direz-vous, combien y en a-t-il qui ont ce bonheur ? — Peu, je l'avoue. Si donc ils avaient du moins réparé par la pénitence les fautes qu'ils avaient commises, ils auraient encore désarmé la colère céleste. Au contraire, qu'ont-ils fait ? Ils ont remis à plus tard leur conversion ! Ils ont compté sur le moment de la mort. Et la mort est venue comme un voleur pendant la nuit ; elle a frappé, et en tranchant le fil de leurs jours elle a détruit cette vaine espérance dont ils s'étaient flattés. Conversion impossible !

Beaucoup d'entre eux n'ont pas eu le temps de se convertir. D'autres, après une longue vie passée dans le désordre, ont vu s'approcher le dernier jour. Tout était prêt pour la réconciliation finale : le sacrement de la pénitence avait déjà lavé leurs fautes ; l'onction sainte avait achevé de purifier leurs membres : mais à cet instant suprême, Satan, jaloux de voir sa proie lui échapper, avait réuni toutes ses forces pour un dernier assaut. Il a présenté à leur esprit toutes les séductions du monde, tous leurs plaisirs passés : et au regret d'avoir offensé Dieu a succédé le regret de perdre ces honteuses jouissances. Ce regret criminel, ils l'ont accueilli ; il a pris dans

leur cœur la place du repentir. Dans cet état la mort a frappé. Plus de repentir !

Ou bien enfin, parvenus au dernier moment et se rappelant ces délais de conversion dont ils s'étaient amusés, ces abus de la grâce dont ils s'étaient fait un jeu, puis élevant leurs regards vers le juste juge tout prêt à leur demander compte, ils ont gémi de leur aveuglement ; mais Satan qui les avait bercés pendant leur vie de trompeuses illusions, est venu cette fois couvrir à leurs yeux d'une ombre épaisse la miséricorde de Dieu, pour ne leur laisser voir que sa justice. Il a murmuré à leurs oreilles : Il est trop tard ! Trop tard pour vous repentir ! Et un dernier blasphème sur les lèvres, le blasphème du désespoir, ils ont expiré ! Conversion impossible, car il est trop tard !

Péroraison. — Ah ! mes Frères, il me semble voir un de ces malheureux damnés apparaître au milieu de cet auditoire. C'est peut-être un de vos parents, un de vos amis. Il s'adresse à vous, et vous dit : Prenez garde ! Ne faites pas comme moi. Ah ! si j'avais voulu reconnaître il y a dix ans, il y a vingt ans, quelle grâce Dieu me faisait dans la mission ! C'était la dernière. Je n'ai pas voulu écouter le prédicateur. Mais vous, mon fils, mon frère, soyez plus sage que moi. *Hodie si vocem Domini audieritis, nolite obdurare corda vestra.* Sans cela, *Venient dies in te, et circumdabunt te inimici tui vallo, et coangustabunt te undique, et ad terram prosternent te, eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ.*

IMPURETÉ.

Et dixit Jehu : Præcipitate eam deorsum. Et præcipitaverunt eam, aspersusque est sanguine paries.

(IV Reg. IX, 33.)

Exorde. — Lorsque Jéhu, désigné par le prophète Élisée comme roi d'Israël, entra en vainqueur à Jezrahel, peu avant de mettre à mort toute la postérité de l'impie Achab, la veuve de celui-ci, l'abominable Jézabel, se plaça à la fenêtre du palais parée de toutes ses grâces, dans l'espoir de captiver les yeux du vainqueur. Mais dès que Jéhu fut averti de sa présence, il la fit précipiter dans la rue, où son sang rejaillit sur le mur du palais et où son corps fut foulé aux pieds des chevaux et puis dévoré par les chiens. Ainsi s'accomplissait la prédiction du prophète Élie au sujet de cette femme exécrable, vraie cause de l'idolâtrie, des injustices et de l'obstination d'Achab, cruelle ennemie de la vérité, persécutrice acharnée de ceux qui la prêchaient pour le salut du peuple. Cette femme, elle vit encore au milieu de nous ; elle y exerce son tyrannique empire : et moi, prêtre du Seigneur, la voyant parée de ses atours trompeurs, mais perfides, je viens vous dire comme Jéhu : *Præcipitate eam deorsum !* Cette femme, vous l'avez déjà compris, c'est l'impureté. Et puisque sous le fard qui la couvre, elle cache les rides hideuses de son front... il faut révéler sa honte aux yeux de l'univers. Mais comment en parler sans offenser vos oreilles ? Je demande pour moi cette grâce à Dieu, comme je lui demande d'éclairer vos esprits et de toucher vos cœurs. Puissé-je vous faire comprendre toute l'horreur que le péché d'impureté lui inspire. — les ruines honteuses que ce péché cause en l'homme, — et la joie dont il remplit notre plus cruel ennemi.

I. — Impureté, abomination aux yeux de Dieu.

A. DIEU ABHORRE L'IMPURETÉ. — Dieu, mes Frères, est un pur esprit. Il trouve en lui-même la source inépuisable de sa félicité. Il engendre son Verbe dans sa fécondité mystérieuse, et l'amour même qu'il porte à cette image vivante de son être est l'Esprit de sainteté... Mais il a tiré du néant par sa parole toute-puissante le monde matériel comme il a créé la nature spirituelle dans les anges : et dans l'homme, pour former un merveilleux assemblage de ces deux productions si diverses, il a uni à un corps matériel une âme simple et spirituelle. Plaçant l'homme sur la terre, il lui a dit : Croissez et multipliez-vous. Perpétuez dans le monde le sacerdoce dont vous êtes le prêtre. Faites que de longues générations, prosternées devant mon trône, m'offrent dans leur soumission les hommages de la nature inanimée unis à ceux de la nature angélique. Mais le prêtre méconnaît sa mission : l'âme de l'homme, au lieu de soumettre à Dieu la chair dont elle est revêtue, se prosterne devant elle et l'adore ! Quel spectacle aux yeux de la Divinité ! Ah ! mes Frères, n'y en a-t-il pas parmi nous, de ces pontifes apostats, adorant dans eux-mêmes, ou dans d'autres, cette boue dont leur corps est pétri ? Quel spectacle, eux aussi, présentent-ils à Dieu ? Peut-être que Dieu répète déjà contre eux cette terrible parole : *Pœnitet me fecisse eos* (Gen. VI, 7). Car la punition doit égaler la faute.

B. DIEU PUNIT LE CRIME SELON L'HORREUR QU'IL LUI INSPIRE. — Adam pèche : Dieu le chasse du paradis... mais il lui promet un rédempteur... Caïn tue son frère : Dieu le punit ; mais il défend aux hommes de le tuer et il lui laisse le temps de se repentir. C'est seulement lorsque la chair corrompt ses voies, comme parle l'Écriture, que Dieu prononce pour la première fois ces étranges paroles : *Pœnitet me fecisse hominem*. Je me repens ! Le déluge est là pour attester la vengeance. Sodome et Gomorrhe renouvellent les abominations de la race qui avait précédé le

déluge : le cri de leur iniquité monte jusqu'à Dieu. Vous savez ce qui arriva... Plus tard Israël se laisse séduire par les charmes des femmes étrangères : et sur l'ordre de Dieu, vingt-quatre mille hommes sont passés au fil de l'épée. Et maintenant que le Verbe divin est venu sanctifier notre chair dans son incarnation, qu'il a choisi pour mère la plus pure des vierges, croyez-vous que l'impureté lui inspire moins d'aversion ? Ah ! s'il ne punit pas toujours d'une manière sensible, ses vengeances n'en sont ni moins certaines ni moins redoutables. Que dis-je ? s'il a quelque ennemi orgueilleux, il permet dans sa juste colère, comme premier châtiment, que cet ennemi se souille de ce vice.

C. Dieu déteste l'orgueil, et livre l'orgueilleux a ses convoitises déréglées. — Tel a été le sort de ces philosophes païens dont parle l'apôtre saint Paul. *Tradidit illos*, dit-il, *in desideria cordis eorum, in immunditiam, ut contumeliis afficiant corpora sua in semetipsis* (Rom. I, 24). Tels les hérétiques : Luther, Mélanchton, Lamennais ; tels j'ose le dire, les rationalistes de nos jours, qui semblent n'avoir exalté contre Dieu la puissance de leur génie que pour montrer davantage leur faiblesse en succombant aux convoitises de la chair.

Oh ! mes Frères, y songeons-nous quand la tentation nous presse ?... Voyons-nous le regard de Dieu fixé sur nous, et sa colère près d'éclater ? Songeons-y désormais ! Songeons-y, afin de conserver sans souillure cette robe d'innocence que Dieu a fait revêtir à nos âmes dans le baptême, ou afin de faire disparaître les tâches qui la couvrent. Reprenons aux yeux de Dieu la dignité sacerdotale dont il nous a décorés : nous reprendrons en même temps à nos propres yeux la dignité que l'impureté nous a fait perdre.

II. — Impureté, ruine et honte de l'homme.

C'est une lamentable histoire, mes Frères, que celle de nos erreurs et de nos faiblesses. Orgueil... colère... gourman-

dise... paresse... Mais est-il une seule des plaies de notre âme qui porte un caractère aussi hideux que celle de la luxure ? Est-il un dérèglement qui renverse davantage toutes les lois de la famille et de la société ?

A. Dans l'homme isolé, ce vice n'est-il pas le comble de la dégradation et de l'abrutissement ? Vice ténébreux, qui cherche l'ombre... Lèpre invétérée, qui fait dépérir l'enfance, trace sur le front du jeune homme les signes précurseurs de la vieillesse... énerve les forces de l'homme... souille encore les cheveux blancs du vieillard et arrache de son front la majesté dont les ans le couronnent... Je vous prends à témoin, vous tous qu'elle tient sous ses honteuses lois, quelle idée avez-vous de votre dignité ? Ah ! si devant les complices de vos excès vous allez parfois jusqu'à vous vanter de crimes que vous n'avez point commis, dites, pouvez-vous sans baisser les yeux soutenir le regard investigateur d'un homme de bien ? Pourquoi ce mystère dont vous enveloppez vos démarches ? Ah ! vous le sentez, la honte est attachée à vos pas.

B. Cette honte, le vice impur la porte partout avec lui. Que devient le foyer domestique d'où les désordes d'un époux, les dérèglements d'une femme ont chassé la paix et le bonheur ? Que devient une famille desolée par les débauches d'un jeune libertin, ou deshonorée par la légèreté d'une jeune fille dont toute une ville raconte les scandales ? Quelle honte pour une société, lorsque les magistrats doivent tenir des séances secrètes pour voiler les turpitudes qu'ils ont à juger ! Cette honte, le vice impur en couvre hélas ! bien souvent le trône des rois, et la pourpre royale ne parvient pas à voiler cette suprême infamie.

Dans toutes les classes de la société, même chez les plus pauvres ouvriers, on trouve de sublimes dévouements : mais personne n'ira en chercher parmi les esclaves de la débauche. Poètes licencieux, romanciers sans pudeur, vous vous efforcez en vain de poser un diadème sur le

front de la femme coupable : elle n'en portera point d'autre que celui de l'opprobre et du mépris ! Ah ! sans doute, je les plains, ces infortunées qu'une faiblesse coupable a précipitées dans le crime. A elles comme à tous je viens ouvrir le sein de la divine miséricorde : mais faire de leurs erreurs l'objet de notre admiration, les aimer, tant qu'elles persévèrent dans l'iniquité de leurs voies, jamais, mon Dieu, jamais ! Honte donc sur celles qui foulent aux pieds les lois de l'honneur et de la vertu ! Honte surtout aux séducteurs qui les premiers de leurs flatteries ou de leur or ont payé le prix de l'innocence ! Pensent-ils, ces malheureux, à la douleur d'un père, à la honte d'une mère ? Pensent-ils aux remords de celles mêmes qu'ils ont séduites ? — Pensent-ils qu'ils ont réjoui l'enfer ?

III. — Impureté, joie du démon.

Oui, mes Frères, celui qui commet l'impureté, celui surtout qui séduit l'innocence, fait la joie du démon, la joie de l'éternel ennemi du genre humain. Satan tombé par orgueil a conservé contre Dieu une rage implacable. Et quand il a vu ce Dieu orner l'homme de tous les dons de la nature et de la grâce, une amère jalousie s'est emparée de lui. Désormais sa plus douce jouissance sera l'anéantissement de la gloire extérieure de Dieu par la dégradation de l'homme.

A. Cette dégradation de l'homme, Satan la trouve avant tout dans la luxure. Lui, pur esprit, il a perdu sa couronne par l'aberration de l'intelligence. Sa place sera occupée dans le ciel par des créatures d'une nature inférieure à la sienne, dont le corps même doit être un jour revêtu de la gloire de l'éternité. Mais lorsque ces créatures humaines vouent leur corps à l'infamie, lorsque, non contentes d'un usage autorisé par la raison, elles lui permettent de consommer le sacrifice de leur âme, oh ! alors Satan frémit d'une joie infernale. Ange déchu, il repaît ses regards de cette corruption dont sa nature le préserve. C'est donc là,

s'écrie-t-il, celui qui devait tenir ma place dans les cieux ! C'est pour lui que le créateur a épuisé les trésors de sa puissance et de sa bonté ! Il l'a créé comme moi ; de plus, il l'a racheté et il a pris sa natnre, afin de l'élever au-dessus de moi : et voilà l'usage que l'homme fait des faveurs divines ! Continue, ô homme... continue, et je finirai par détruire l'empire de mon persécuteur ! Où est maintenant la gloire qui devait lui revenir de ton obéissance ? Perdue, perdue à jamais !

B. Il le sait, mes Frères, il le sait, cet esprit d'infernale malice : il sait que dans cette voie de l'impureté une chute entraîne presque inévitablement une autre chute, un abîme invoque un autre abîme, selon le langage de l'Écriture. Il sait que l'impudique ne tardera pas à communiquer autour de lui le venin dont il est lui-même infecté. Il sait que la pente est rapide, et le retour difficile. Il compte sur l'aveuglement et sur l'impénitence finale. Oh ! oui, si on ne rompt pas une bonne fois les chaînes du vice impur, chaque jour elles se resserrent davantage. Chaque jour aussi les lumières de la foi s'affaiblissent de plus en plus, et les aiguillons du remords se font moins sentir. Ah ! c'est peut-être aujourd'hui que votre ennemi capital compte river vos fers : il attend l'impression que fera sur vous cette instruction, la résolution que vous allez prendre.

Péroraison. — Il se peut, mes Frères, que mes paroles, tout en vous convainquant de l'horreur que doit inspirer la luxure, n'aient produit en vous qu'une sombre terreur et un morne abattement. Vous avez honte de vous-mêmes ; mais vous n'avez pas assez de courage pour prendre une généreuse résolution. Je vous en prie : ne vous méprenez pas sur le sens de ce discours. Pour vous délivrer, il fallait d'abord écraser le monstre qui vous tenait captifs sous ses lois. J'ai flétri le vice ; j'ai flétri ses suppôts obstinés : mais vous qui malgré vous subissez encore cet esclavage, vous que cette tyrannîe, dès ce moment du moins,

fait gémir et soupirer, ah ! je ne vous méprise pas ; je vous plains et je vous aime. En agir autrement, ce serait renier le Christ, dont l'image domine cette chaire, le Christ qui a pardonné à Madeleine pénitente, le Christ qui a soustrait la femme adultère à la rage de ses juges. Voyez, il vous attend, il vous ouvre ses bras. Venez, pauvres âmes...

CANEVAS SUR LE MÊME SUJET

POUR UN AUDITOIRE D'OUVRIERS.

Non mœchaberis. (Exod. xx, 14.)

Exorde. — Il y a des péchés que le monde lui-même regarde comme odieux et dégradants. Tels sont l'homicide, l'ivrognerie, l'avarice... Il en est d'autres sur lesquels il jette des fleurs, et qui n'en sont pas moins détestables. Telle est l'impureté. Afin de mieux comprendre combien nous devons haïr ce vice, voyons ce qu'il est aux yeux de Dieu, notre meilleur ami, — et ce qu'il est aux yeux de notre ennemi capital, le démon.

I. Le vice d'impureté, abomination aux yeux de Dieu.

A. Parce qu'il est un outrage à la nature de Dieu et à la nature de l'homme. — Dieu est un pur esprit ; tout en lui est saint et immaculé. Notre âme a été créée à l'image de Dieu : et cette âme irait se vautrer dans la boue !...

B. Parce qu'il viole la loi de Dieu. — Dieu dit à chaque homme : Soyez saint, parce que je suis saint... Dieu établit le mariage et dit : Ils seront deux dans une même chair. Il dit encore : Croissez et multipliez-vous ! Élevez des enfants ! Et l'impureté anéantit la sainteté que Dieu impose à l'homme... Elle brise le lien conjugal... Elle ne veut pas élever des enfants, mais les abandonne au

hasard... Que doit penser Dieu de celui qui gâte ainsi la création ?

C. Parce qu'il détruit l'œuvre de la rédemption. — Jésus-Christ est venu nous sanctifier. Les membres de notre corps, il déclare qu'il les regarde comme ses propres membres : or, quel usage abominable l'impudique ne fait-il pas de son corps ? Le mariage chrétien est l'image de l'union de Jésus-Christ avec son Église : comment l'époux impudique respecte-t-il le sacrement de mariage ?

II. Le vice d'impureté réjouit le démon.

A. Parce que par ce vice l'homme descend plus bas que le démon. — Le péché du démon a été un péché de l'intelligence ; l'impudique pèche par la chair...

B. Parce que ce vice met l'homme sur la pente de l'enfer. — Bord d'un abîme *(Développez...)* Un faux pas... la descente s'accélère... Plus on descend, plus la sortie est difficile, plus il y a danger de rechute... Ainsi en est-il avec l'impureté.

Péroraison. — Prenez donc garde, mes Frères... Jeunes gens qui avez le bonheur d'avoir conservé jusqu'ici votre pureté, soyez prudents. Veillez et priez ! Ne vous plaignez pas, lorsque vos parents vous privent de certains amusements qu'ils savent être dangereux... Vous qui avez eu le malheur de tomber, relevez-vous ; remontez la pente ; employez avec énergie les moyens que votre confesseur vous indique... Vous qui avez des enfants, surveillez vos fils... surveillez vos filles... Vieillards, priez pour ceux qui courent encore plus de dangers que vous n'avez couru vous-mêmes, et ne laissez pas d'user de prudence lorsqu'il s'agit de votre propre conduite...

INDIFFÉRENCE PRATIQUE.

Vacua est spes illorum et labores sine fructu, et inutilia opera eorum. Leur espoir est vain ; leurs travaux sont frappés de stérilité ; leur sollicitude est inutile.

(Sap. III, 11).

Exorde. — Lorsque dans notre siècle de fiévreuse activité on remarque un homme qui regarde avec indifférence tout ce mouvement et semble étranger aux préoccupations qui agitent partout les esprits, on se demande quel est cet homme qui se place ainsi hors de la marche commune. Il n'y a point de milieu, dit-on : ou bien cet homme connaît son temps ; il en voit les tendances et il les domine, et en ce cas cet homme est une intelligence supérieure, c'est un sage, c'est un héros. Ou bien, il ne comprend, n'apprécie rien, ne se rend compte de rien ; et dès lors ce n'est plus qu'un pauvre insensé, digne de pitié. Transportons, mes Frères, ces mêmes idées dans la sphère religieuse. Là aussi il y a un mouvement très réel, une activité incessante, des préoccupations très sérieuses : mouvement vers la vertu et la sainteté, préoccupations des intérêts éternels. Et cependant il est, même parmi les chrétiens, des hommes qui regardent cette activité d'un œil indifférent ; des hommes qui ne font rien pour assurer leur félicité spirituelle et jettent un regard de dédaigneuse commisération sur les efforts des chrétiens zélés. Ils sont *théoriquement* chrétiens, et *pratiquement* indifférents.

Devant ces hommes, je me pose la question que j'énonçais tout à l'heure : Que sont-ils ?... Je pose cette question, non pas avec la raideur d'un juge, préoccupé uniquement de savoir à quels fronts il doit imprimer le stigmate de l'ignominie ou décerner la couronne de gloire, mais avec la sollicitude d'un ami qui veut assurer le bonheur de ceux qu'il aime et qui tremble à la seule

pensée de voir ce bonheur compromis pour toujours. Eh bien, mes Frères, je le dirai sans détour : quand je songe à ce terrible mal de l'indifférence pratique, ou que je pense à ces hommes qui se font à eux-mêmes une religion atténuée, accommodée à leurs goûts et à leurs faiblesses, je me sens saisi d'un profond étonnement, je me sens tout ému d'une sincère pitié, je suis agité de crainte. Oui, leur état me jette dans la stupeur, car *je ne parviens pas à l'excuser ;* — il m'inspire de la pitié, parce que *j'en vois les misérables causes ;* — je ne fais que trembler, parce que *je prévois les effroyables conséquences qu'il entraîne.*

Ces sentiments, je vais les justifier devant vous. Puissé-je vous les faire partager, et ainsi vous préserver ou vous guérir du mal funeste qui en est la cause.

I.

Et tout d'abord, quand je songe à l'indifférence pratique, je ne puis dissimuler la surprise où elle me jette. Je ne puis expliquer cette indifférence que par un *aveuglement coupable*, — par un défaut flagrant de logique dans la conduite de la vie, — ou par une véritable lâcheté. Or, ce n'est point là ce qu'il fallait attendre d'hommes sensés pour tout le reste, estimés pour la justesse de leur coup d'œil, pour la logique inflexible de leurs déductions en toute autre matière, et supposés incapables de se laisser dominer par la peur au point de trahir leur devoir. Et pourtant je ne vois point qu'il y ait moyen d'échapper à ce raisonnement qui s'impose à moi : ou bien ce chrétien pratiquement indifférent s'obstine à ne pas envisager ses obligations de conscience, et en ce cas il vit dans un coupable aveuglement ; — ou il les voit et il croit pouvoir s'en exempter, tombant ainsi dans une inconséquence ridicule autant que criminelle ; ou enfin, croyant tout à la fois au devoir et à l'obligation personnelle qui en résulte, il n'a pas le courage de conformer sa conduite à sa croyance : et comment alors se soustraire au reproche de lâcheté ?

A. N'est-il pas dans un aveuglement coupable, celui qui, averti par la première éducation qu'il a reçue au sein de l'Église catholique, du but que Dieu a eu en le créant et des obligations imposées à tout chrétien sous peine de damnation éternelle, obligations qui regardent la croyance, la morale et le culte, ne se soucie d'aucune de ces obligations ? Mais la raison naturelle suffit pour nous faire conclure que Dieu n'a pu créer l'homme que pour recueillir l'hommage d'une soumission libre à la loi religieuse et morale inscrite dans la conscience humaine. La raison naturelle à elle seule impose déjà à l'homme, outre des préceptes de morale, un culte intérieur et extérieur de la Divinité. Le chrétien dont nous parlons est ainsi doublement coupable, car au delà des déductions de la raison naturelle il a pour l'éclairer les lumières infiniment supérieures de la religion révélée. Il porte le nom de chrétien, tout en vivant tout à fait en dehors des pratiques et des sentiments imposés par ce nom. Que dirait-il lui-même d'un soldat qui laisserait là tout ce que demande le maniement des armes ? Que dirait-il d'un magistrat qui ne s'inquiéterait nullement des lois qu'il est chargé d'appliquer ? Que dirait-il d'un prêtre qui se contenterait d'étaler aux yeux de la foule les ornements de son sacerdoce ? S'adressant à eux : Soldat, s'écrierait-il, ce glaive que vous portez : juge, cette toge dans laquelle vous vous drapez : prêtre, ces vêtements mystérieux qui vous couvrent, tout cela vous rappelle à la fois votre profession et vos devoirs. Connaître ces devoirs, n'est-ce pas une nécessité inhérente à votre caractère ; et les ignorer, n'est-ce pas une impardonnable négligence ? Hélas, mon frère, que n'êtes-vous aussi clairvoyant lorsqu'il s'agit de vous-même ? Eh quoi ! n'êtes-vous pas chrétien ? Ne portez-vous pas imprimé dans votre âme le sceau ineffaçable du baptême ? N'avez-vous pas ceint au jour de votre confirmation le glaive du combat? Comment pouvez-vous supposer qu'il n'en résulte pour vous aucune obligation? Comment pouvez-vous vous aveugler à ce point?

Mais non : vous ne vous aveuglez pas. L'obligation est évidente, et vous en sentez tout le poids. Pourquoi alors ne pas y conformer votre conduite ? Vous ne sauriez répondre sans encourir un nouveau reproche : celui d'inconséquence ou de lâcheté.

B. Car vous êtes *inconséquent*, si vous admettez d'un côté la nécessité de la pratique et si vous vous imaginez d'autre part que vous pouvez vous y soustraire impunément. Qu'est-ce qu'une loi qu'on peut violer sans crainte, sinon une chose ridicule, un composé chimérique de deux choses incompatibles, puisque l'idée d'obligation et de sanction est inséparable de l'idée de loi ? Et si vous-même vous vous représentiez Dieu, auteur de la loi suprême, comme un maître qui commande et ne tient pas à ce qu'on lui obéisse, n'en feriez-vous pas une divinité absurde, ridicule, indigne de ce nom ? Inutile, mes Frères, d'insister davantage sur cette vérité. La loi de Dieu admise, on ne peut sans inconséquence en décliner la pratique.

C. Et quel motif alléguer pour pallier cette inconséquence ? Il n'en est pas d'autre que la faiblesse. Cependant, en de semblables conjonctures, cette faiblesse ne mérite-t-elle pas une dénomination plus sévère ? Dieu, en effet, ne pourrait sans injustice imposer aux épaules de l'homme un fardeau qu'elles ne peuvent porter. Secouer ce fardeau allégé par la grâce, refuser de se fortifier par les moyens que la bonté divine met à notre disposition, ce n'est plus faiblesse, c'est *lâcheté*. Il est lâche le soldat qui en présence de l'ennemi jette ses armes et ne défend pas le poste où le devoir et l'honneur l'ont fixé ; il est lâche le voyageur qui, au pied de la montagne pour l'ascension de laquelle il a été payé, refuse de gravir la pente par amour du repos ; il est lâche le nautonnier qui, après avoir accepté à prix d'argent de transporter à l'autre rive un faible enfant, abandonne les rames dès que le courant se fait sentir et laisse emporter sa barque par le caprice des eaux.

Voilà pourquoi je ne puis excuser le chrétien qui n'a point le courage de ses convictions. Il cède... à quoi ? aux passions qui agitent son cœur ou aux attaques des mécréants. Car, s'il ne pratique pas, c'est qu'il a peur. Peur de lui-même ou peur des autres. Mais avoir peur de soi-même, c'est-à-dire des difficultés inhérentes à notre condition humaine, c'est faire preuve d'une impardonnable lâcheté, vu les secours que Dieu nous présente pour nous mettre à même de triompher de ces difficultés ; avoir peur des autres, c'est-à-dire du « qu'en dira-t-on, » n'est-ce pas une autre lâcheté, indigne d'un homme de cœur ?

Je ne l'ignore pas, mes Frères : ces paroles peuvent paraître dures ; mais je crois qu'il est impossible d'en méconnaître la justesse. C'est pourquoi je l'ai dit en commençant, je ne comprends pas qu'un chrétien qui montre en d'autres matières de l'intelligence, de la logique et de la fermeté de caractère, se résigne à mériter en matière de religion le triple reproche d'aveuglement, d'inconséquence et de lâcheté criminelle.

II.

Mais quand je pénètre plus avant dans ces âmes, que je sonde les replis de ces cœurs, que je remonte jusqu'à l'origine de cette indifférence : oh ! alors, si la lumière se fait dans mon esprit, je sens aussi la pitié qui me gagne, et le reproche est près d'expirer sur mes lèvres.

Cette paralysie dans la vie spirituelle est le résultat et l'indice d'autres maladies moins avouables. Elle indique des vides immenses, des blessures profondes, des plaies gangrenées dont on voudrait dissimuler l'existence à soi-même et aux autres. Mais puisqu'il s'agit de guérir le mal, ne craignons pas d'en montrer les causes ; ne craignons pas de froisser, quand nous pouvons à ce prix sauver le patient. — Trois causes principales produisent dans le chrétien ce marasme funeste : l'*ignorance*, — la *corruption des mœurs*, — l'*orgueil*. Pardonnez-moi de les appeler par leur nom.

A. N'est-il pas vrai que *l'ignorance* est chez un grand nombre d'hommes la cause de l'apathie religieuse ? Nés de parents chrétiens, mais qui étaient eux-mêmes plus ou moins indifférents, qu'ont-ils reçu dans la maison paternelle ? Un nom, quelques notions superficielles, quelques pratiques de routine, et voilà tout. Sans doute, l'éducation est venue ajouter à cette ébauche trop insuffisante. Les leçons du catéchisme, suivies plus ou moins assidûment, apprises plus ou moins correctement, ont développé quelque peu le sentiment religieux, et la première communion avec ses saintes émotions l'a un moment exalté ! Mais tout s'est borné à cela. Sur les bancs d'une école rationaliste, on a entendu à peine prononcer le nom de Jésus-Christ, et dans quel but ? Dans des récits qualifiés à tort d'historiques, dans l'exposé de théories soi-disant scientifiques, la religion du Christ a été présentée sous des couleurs menteuses. On a appris à voir en elle une doctrine surannée et chez ses ministres des prétentions arrogantes. Puis sont venues les lectures : journaux impies, brochures athées, pamphlets de tout nom, poésies et romans où fourmillent toutes les erreurs et toutes les calomnies. Ajoutez la fréquentation d'hommes sans foi, et vous aurez une énumération assez complète de ce dont a été nourrie au point de vue religieux cette intelligence de vingt ans.

Comment donc ce chrétien continuerait-il à pratiquer ce qu'il connaît si peu et si mal, ce qu'il croit à peine ? Comment se soumettrait-il à une autorité qui a perdu tout prestige à ses yeux ? Non ! s'il demeure fidèle quelques années encore aux observances extérieures de la religion catholique, ce n'est pas par conviction : c'est par coutume ; — coutume qu'une difficulté nouvelle suffira à interrompre, peut-être pour jamais.

B. La difficulté, vous vous y attendez, n'a pas tardé à surgir. Elle est venue de la nature même. *La corruption du cœur* s'est jointe à l'ignorance pour renverser un édifice dont un sable mouvant était incapable de retenir les assises.

Quand je dis « corruption, » mes Frères, je n'entends pas uniquement par ce mot ces désordres honteux qui renversent l'homme de son trône d'honneur et le ravalent au niveau des animaux sans raison ; je comprends sous cette dénomination toute violation grave et souvent répétée de la loi divine. En effet, dès que l'homme se sent coupable et que, loin de réparer sa faute, il s'obstine dans ses égarements, bientôt il s'y repose et croit n'avoir plus la force d'en sortir. La pénitence lui fait peur : négligeant le secours de la grâce, il tombe plus lourdement, et bientôt il lui semble qu'une barrière infranchissable se dresse entre lui et le Dieu dont il méprise les ordres. Il n'est plus l'enfant de Dieu, il n'est plus son ami. Tout ce qui lui rappelle le bienfaiteur qu'il a outragé, lui devient à charge. C'est ainsi qu'il abandonne successivement toutes les pratiques de la religion. Ce lien de la religion lui pèse, et il le brise peu à peu. La confession par son nom seul le met en présence de son crime : il repoussera donc l'idée de la confession. La communion demande une pureté qui n'est plus la sienne et qu'il n'a plus le courage de se donner. Il ne songe plus à l'Eucharistie ; la prière même lui devient odieuse, et l'église, loin d'avoir des attraits pour lui, apparaît à ses yeux craintifs comme le palais de son juge. D'autre part, il se laisse absorber par les préoccupations matérielles. L'indifférence est complète.

Or, s'il en est ainsi sans que l'homme se soit tout à fait dégradé, sans qu'il se soit plongé tout entier dans le bourbier du vice impur, que faut-il attendre du malheureux que les appétits sensuels dominent, que la volupté détient dans sa hideuse ivresse, que le feu des passions dévore ? Réduit à choisir entre l'accomplissement de la loi divine et ses honteuses jouissances, c'est à celles-ci qu'il s'attachera, et il laissera aux cœurs purs, aux volontés généreuses les consolations de la vertu et les joies de la fidélité.

C. Mais non, semble me dire quelqu'un de mes auditeurs. ce n'est pas l'ignorance, ce n'est pas non plus la corruption

du cœur qui m'ont écarté de l'accomplissement des pratiques religieuses. Je ne suis point un savant ; toutefois je crois connaître suffisamment la religion pour la juger avec impartialité. Je ne suis pas un homme corrompu, même dans le sens large du mot. Je rends à chacun ce qui lui est dû ; je ne vois point que j'aie des reproches à me faire. Seulement, je ne vois pas non plus pourquoi je devrais me soumettre à des pratiques qui me gênent, pourquoi je devrais m'humilier aux pieds d'un prêtre, me singulariser au milieu de mon entourage. -- Assez, mon frère, assez ! J'ai compris.

Je veux bien pour un instant admettre que ce n'est ni l'ignorance ni la corruption qui vous éloignent de l'église. Mais vous venez de me découvrir une plaie de votre âme, plaie terrible et bien profonde : *l'orgueil*. C'est l'orgueil qui vous a envahi. Sachez qu'il constitue un mal plus dangereux que les deux précédents qui, dites-vous, ne vous ont pas atteint. Permettez qne, dans le but de vous guérir, j'attire votre attention sur ce point-ci : Qui êtes-vous pour vous poser au milieu du monde comme un juste et comme un juge ? Qui vous êtes ? Ah ! ce n'est pas vous faire injure que de dire à votre place en réponse à cette question que vous êtes une créature de Dieu, que vous êtes bon gré, mal gré, sous sa dépendance et que vous lui devez obéissance et respect. Si ce Dieu a parlé, s'il a promulgué sa loi, s'il a établi son Église pour être sur la terre l'organe de son autorité, c'est à vous, non de juger cette loi, mais de vous y soumettre sans murmure. Quand vous vous y refusez, vous avez beau prétendre que vous rendez à chacun ce qui lui est dû, que votre vie est conforme aux règles de la justice : vous montrez que vous n'avez pas la première notion de cette vertu, puisque vous ne satisfaites pas à votre premier créancier, c'est-à-dire à Dieu, qui veut être servi, non comme vous l'entendez, mais comme il l'a déterminé lui-même.

Craindrai-je de l'ajouter ? Si le bandeau vous tombait

des yeux, si vous pouviez apprécier vos actes à leur vraie valeur, vous ne porteriez plus sur vous-même un jugement si favorable, et à la place de cette parfaite honnêteté dont vous vous targuez, vous découvririez peut-être un fond de corruption qui vous ferait rougir. — Mais j'en ai assez dit pour vous convaincre que votre superbe suffisance, tout en vous éloignant de Dieu, ne vous justifie pas devant votre conscience, non plus que devant la majesté suprême.

Je pouvais donc bien dire, mes Frères, qu'en voyant les causes de l'indifférence pratique en matière de religion, causes déplorables ou honteuses, je me sens saisi d'une profonde et douloureuse pitié.

III.

Pourtant, ce n'est pas tout. Il est un troisième sentiment qui s'empare de moi à la vue de ces indifférents pratiques. Je les vois glisser toujours plus rapidement sur une pente escarpée, et au bout de la pente j'aperçois un abîme où ils vont inévitablement s'engloutir. Et parce que je les aime, je tremble pour eux, je frisonne, j'ai peur !

Sans doute, personne de nous ne connaît les secrets de l'avenir, et la miséricorde de Dieu a toujours, même au dernier moment, des ressources infinies. Mais nul n'a le droit de compter sur des prodiges, et bien insensé serait celui qui en ferait dépendre son salut. Si donc je consulte la logique des passions et la logique des faits, l'indifférence pratique doit aboutir à l'indifférence théorique. Elle doit conduire à l'impénitence finale. Elle expose donc à un réveil aussi terrible que soudain par delà les portes de la mort.

A. Que l'indifférence pratique mène à l'indifférence théorique, voilà une vérité dont il ne sera pas difficile de vous convaincre. Comment demeurer attaché de cœur à une religion qu'on n'exerce pas, que l'on ne voit que de loin, que l'on dit impossible à observer ? Et quand on ne prend aucun soin d'en conserver dans sa mémoire les

enseignements, quand on n'a aucun souci d'en défendre les droits, comment ne pas oublier ces enseignements, comment ne pas finir pour méconnaître et violer à l'occasion ces droits, même les plus essentiels ? Et dire qu'en même temps on entend sans cesse attaquer cette religion, qu'on lit presque exclusivement ce qui lui est hostile, qu'on fréquente ses plus acharnés ennemis ! Ne doit-il pas résulter de tout cela un chaos sans nom, une confusion inextricable ? Perdant de vue le caractère divin du catholicisme, ne finira-t-on pas par le regarder, de même que tous les autres cultes, comme une institution purement humaine ? Dès lors, le moment n'est-il pas proche où, faisant table rase de toutes ces opinions, on tombera dans l'indifférence absolue, dans une absence totale de foi, de religion quelconque ?

B. De là à l'impénitence finale le passage est rapide et, sans une grâce spéciale, la conséquence fatale. L'indifférent ne croit plus à rien. Vienne la vieillesse, la maladie ; vienne la mort. Croira-t-il davantage ? Qui réveillera au fond de cette âme la foi chrétienne ? Le ministre des autels ? Mais le pauvre malade s'est habitué à ne voir dans le ministre des autels qu'un ambitieux arrogant et cupide. Sera-ce le religieux ou la religieuse qu'un parent charitable a appelés auprès de son chevet ? Le malheureux ne voit en eux qu'un moine désœuvré ou une femme fanatisée et crédule. Ce seront peut-être les souvenirs d'autrefois : l'idée de l'enfer, du jugement de Dieu ? Ces idées si grandes et si justes, il les a déformées, dénaturées, faussées à plaisir. Il a détruit l'enfer et le jugement : il s'est fait un Dieu de fantaisie, un Dieu commode, qui ne demande pas qu'on le serve ici-bas, qui ne trouve rien à punir, parce qu'il n'exige rien. La croyance même à une âme immortelle, qui sait si elle n'a pas fait place depuis longtemps chez le malade à un hideux matérialisme ?

Il se peut néanmoins que l'instinct de la vérité subsistant toujours dans cette intelligence, la ramène malgré

elle vers les clartés de la foi. Mais n'oublions pas que l'orgueil est là pour empêcher le retour. Il se fait ainsi que, pour ne pas renier un passé de quelques années, on expose son éternité. Et nous arrivons à ce douloureux résultat : un mourant qui regarde d'un œil sec son trépas qui approche, qui, pour conserver une apparence de calme, refoule au fond de son cœur les remords dont il se sent envahi, qui déclare n'avoir rien à se reprocher, qui dit n'avoir besoin ni de pénitence ni de pardon, et répète qu'il attend avec assurance le moment du suprême passage.

C. Ce moment est venu : la mort frappe. Ah ! quel épouvantable réveil ! Le juge inflexible demande compte à cette âme de l'indifférence qui l'a conduite à tant d'actes coupables, à tant d'omissions criminelles. Inutile de chercher une excuse dans l'ignorance ou la faiblesse. Cette ignorance était volontaire ; cette faiblesse était impardonnable, vu les secours qui étaient offerts. Cette pauvre âme, si fière jadis en face de l'autorité de l'Église, alléguera-t-elle l'illusion que produisait en elle l'orgueil ? Comme si l'orgueil qui s'attaque à l'autorité connue de l'Église, n'était pas un crime ! Comme si Dieu, par l'organe de son Église, par la voix de ses ministres, par les coups visibles de sa justice, par les inspirations de la grâce, n'avait pas condamné cet orgueil et invité l'homme rebelle à se reconnaître, à rentrer en lui-même et à faire pénitence ! Malheureusement, tout a été inutile. Maintenant il faut que la justice de Dieu demande compte, compte de tout. Il montre à l'âme tous les degrés de malice par lesquels elle est descendue jusqu'au fond de l'abîme du péché, et à chaque degré il lui pose la question terrible : Pourquoi en es-tu venue là ?

Laissons dans l'ombre le dénouement de ce drame. N'avais-je pas raison de dire que j'ai peur en voyant où viendront très probablement aboutir des hommes que j'aime ?

Péroraison. — *Vacua spes illorum et labores sine fructu, et opera eorum inutilia.* Que dirons-nous donc, mes Frères, de ces malheureux chrétiens plongés dans l'indifférence ? Ils travaillent, ils luttent, ils espèrent... Mais tout leur travail n'a pour but que les intérêts de cette vie... N'est-ce pas que nous devons les plaindre ? Et le meilleur souhait que nous puissions faire pour eux, c'est qu'ils sortent de ce sommeil de mort. *Surge qui dormis, et exsurge a mortuis, et illuminabit te Christus* (Ephes. v, 14). Oui, qu'ils réfléchissent et qu'ils prient ; Dieu les aidera à se relever. Quant à ceux qui ont conservé jusqu'ici la vie de la foi, puissent-ils se garder de tomber jamais dans le marasme de l'indifférence...

INTEMPÉRANCE.

Homo, cum in honore esset, non intellexit.

(Ps. XLVIII.)

Exorde. — Quand Dieu eut créé l'univers visible, il fit don à l'homme de ce beau domaine. Les plantes... les animaux... Il amène les animaux devant Adam, pour que celui-ci leur donne un nom... Défense de toucher à l'arbre de la science... Ève est tentée par le démon... Elle se laisse séduire par la beauté du fruit... Tel est donc le triste spectacle que nous présente l'histoire des premiers jours du monde : nous y voyons l'homme perdant sa dignité et son bonheur, parce qu'il s'est laissé entraîner par ses sens. Ce spectacle se renouvelle tous les jours...

(Précautions en entamant cette matière.) Dès qu'on nous parle du vice de l'intempérance, notre orgueil se révolte. Il réclame au nom des convenances... Illusion ! Il faut mettre le doigt sur la plaie et y appliquer le fer et le feu, sous peine de voir cette plaie devenir bientôt incurable... Et puisque c'est la dignité humaine que l'on nous oppose

pour nous interdire de traiter cette matière, montrons que c'est précisément sa dignité que l'homme, que le chrétien foule aux pieds lorsqu'il s'adonne à l'intempérance.

I. — Intempérance, vice indigne de l'homme

Démonstration tirée des caractères de cet excès

Soit que je considère l'homme en lui-même, soit que j'envisage la place qu'il occupe dans la création, je ne trouve rien qui tende plus à l'avilir, à le dégrader, à lui faire perdre le caractère sublime que Dieu a imprimé sur son front, que l'intempérance.

A. L'homme intempérant outrage sa propre nature. — *a) La raison.* — Quand le Créateur lança les mondes dans l'espace, il leur imprima lui-même un mouvement régulier, et nous voyons que ce mouvement continue. Quand il créa les plantes, il leur donna un principe de vie, et le règne végétal se maintient en vigueur. Quand Dieu créa les animaux, il les doua d'un instinct merveilleux qui continue à les guider. Quand il créa l'homme, il lui donna la raison enrichie de connaissances surnaturelles et sublimes, et à la lumière de ce flambeau l'homme sut de quoi dépendait son véritable bonheur. Il comprit qu'il doit *user* des moyens que Dieu lui donne de conserver sa vie, mais que dans cet usage il ne peut *jamais* dépasser les bornes *raisonnables*. Or, qu'est-ce que l'intempérant prend pour règle ? Une avidité dépravée qui lui crée des besoins factices ; et il tourne toutes ses facultés vers les moyens de la satisfaire. Qu'est devenue sa raison ? *Homo, cum in honore esset, non intellexit.* Mais la peine suit la faute : l'homme enchaîne sa raison à la matière, et la matière énerve cette raison. Il faudrait ici mettre sous vos yeux les honteux festins de Babylone, les hideuses saturnales de la Rome païenne, les orgies de nos grandes cités modernes, exécrable imitation des excès du paganisme antique. Nous frémissons de dégoût au souvenir des Othon et des Vitellius : faut-il aller si loin pour trouver des sujets

de mépris et d'indignation ? Depuis l'ouvrier... jusqu'au favori de la finance, jusqu'aux rois de l'industrie... Mais j'y consens, vous n'allez pas si loin. Croyez-vous moins outrager la nature par votre recherche excessive, par votre luxe, par vos raffinements ?

b) La spiritualité. — Lorsque par un honneur insigne le Créateur, après avoir formé de terre le corps de l'homme, anima ce corps de son propre souffle, que voulut-il faire comprendre à l'homme, sinon que ce qui devait commander en lui, c'était l'esprit et non la matière, que sa vraie patrie était le ciel d'où partait ce souffle divin, l'âme, et non la terre d'où son corps avait éré tiré ? Mais comment nous persuader que telle est la nature de l'homme, quand, oubliant les intérêts essentiels de son âme, il ne songe qu'à flatter sa chair corrompue et à la suivre dans ses criminels caprices ? Que fait l'homme intempérant pour nourrir son intelligence ? L'étude, qui... La prière, qui... Les nobles plaisirs de l'esprit... La conversation... Il n'a pas le temps. Mais pour sa table ! Il y songe toujours. Nombre des mets, qualité et assaisonnement ; rareté : ils doivent venir de loin et être hors de temps. Pardon, mes Frères, si je choque vos oreilles par cette énumération : j'en rougis, mais j'en rougis pour ceux qui oublient jusqu'à ce point la noblesse de la nature humaine.

B. L'HOMME INTEMPÉRANT OUTRAGE SA PROPRE DIGNITÉ. — Et maintenant, quel rang assigner dans la création à l'homme qui s'est ainsi rabaissé ? Pourrons-nous encore lui dire ce que Dieu disait à Adam : *Replete terram et subjicite eam, et dominamini piscibus maris et volatilibus cœli, et universis animantibus quæ moventur super terram ?* (Gen. I, 28.) Où est le dominateur et où sont les esclaves ? L'homme intempérant est-il encore le souverain de la créatiou ? N'est-il pas, au contraire, devenu esclave ? Car enfin, quel est le premier caractère de l'esclavage ? N'est-ce pas la dépendance ? L'esclave n'a rien : il n'est rien sans

le maître. Et que sont les tristes victimes de la bonne chère ? Je les appelle des victimes ! Elles méritent bien ce nom. Quel dépit, lorsque quelque ragoût sur lequel elles comptaient leur manque ! Quel abattement, lorsque l'objet de leur grossière convoitise leur échappe ! Et chaque fois que ces malheureux sont condamnés, comme il arrive bien souvent, par les suites mêmes de leurs excès à une frugalité forcée ; si la maladie... et quelquefois la pauvreté... Oh ! qu'ils sentent la force de leurs chaînes ! Et avant d'arriver à l'épuisement, à la pauvreté, quel asservissement de tout leur être à la passion dont ils ont accepté la tyrannique domination ! Ils lui sacrifient tout... Ouvrier ivrogne... Ils lui sacrifient leur argent, leur santé, leur âme. — Ce dernier acte de folie, le sacrifice de l'âme, nous amène a des considérations d'un ordre plus élevé.

Conclusion. — Mais avant que je vous fasse envisager à un autre point de vue ces déplorables excès, avant que je vous montre sous un nouveau jour le mal *et son remède*, jetez un coup d'œil sur les ravages que nous venons de constater. Voyant combien l'homme intempérant a abruti sa nature, combien il a abdiqué sa dignité, demandons-nous ce qu'il faut pour le tirer de ce triste état. Il ne faudra pas moins qu'une force divine pour briser ses chaînes et le faire sortir de l'abîme où il s'est jeté. Malheureux esclaves de l'intempérance, cette force existe ; elle va vous être présentée : ayez-y recours par une humble prière, et réfléchissez attentivement aux exemples, à la doctrine et à l'esprit du Sauveur, qui, vous allez le voir, sont diamétralement opposés à vos funestes habitudes.

II. — Intempérance, vice indigne du chrétien.

Démonstration qui indique en même temps le remède à cet excès.

A. L'INTEMPÉRANCE CONSTITUE UN EXCÈS QUI EST CONTRAIRE A L'EXEMPLE DE JÉSUS-CHRIST. — *Multi ambulant*, écrivait saint Paul aux chrétiens de Philippes, *quos saepe dicebam vobis, nunc autem et flens dico, inimicos crucis Christi :*

quorum finis interitus, quorum deus venter est (Phil. III, 18, 19). Permettez-moi, mes Frères, de vous transporter sans préambule sur d'autres théâtres. Nous sommes au désert qui s'étend auprès du Jourdain. Un homme est là, absorbé dans la prière. Depuis quarante jours, il n'a pris aucune nourriture. Le démon s'approche de lui... Écoutons la réponse de Jésus. *Non in solo pane vivit homo* (Matth. IV, 4). Quelque temps après, fatigué d'une longue course, il est assis auprès du puits de Samarie. Les apôtres le pressent de manger. Il leur répond : *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me.* Plus tard, je le vois recevant l'hospitalité de Marthe... *Martha, Martha, sollicita es et turbaris erga plurima. Porro unum est necessarium* (Luc. X, 41, 42). Au bout de cette existence consacrée tout entière à notre enseignement, lorsque Jésus est sur le Calvaire, on lui présente pour le fortifier un breuvage composé de vin et de myrrhe. *Et cum gustasset, noluit bibere* (Matth. XXVII, 34). Il en goûte assez, dit un des saints Pères, pour sentir l'amertume de la myrrhe, pas assez pour éprouver la vertu bienfaisante du vin. Mais la croix est dressée, portant son sanglant trophée. La nature humaine de Jésus succombe. J'ai soif, *Sitio* (Jo. XIX, 28). Que vous donnera-t-on, ô mon Sauveur ? Quel est le breuvage que vous vous êtes réservé pour ce moment suprême ? *Spongiam plenam aceto obtulerunt ori ejus.* Cette fois il accepte, il boit. *Cum accepisset acetum*, dit saint Jean, *dixit* : *Consummatum est.* Approchez maintenant, vous tous qui mettez votre bonheur dans la bonne chère et les festins, et qui cependant osez vous dire chrétiens. Quittez vos tables somptueuses, pour venir au pied de cette croix... N'entendez-vous pas l'Apôtre qui vous nomme : *Inimicos crucis Christi.*

B. L'INTEMPÉRANCE CONSTITUE UN EXCÈS QUI EST CONTRAIRE A LA DOCTRINE DE JÉSUS-CHRIST. — Est-il encore besoin de rechercher ce qu'a enseigné le maître qui a laissé de si éloquents exemples ? J'entends sortir de sa bouche les

sentences les plus énergiques. Ce qu'il recommande, non pas aux apôtres seulement, mais à toute la foule, c'est de s'élever au-dessus des sollicitudes terrestres : *Nolite solliciti esse in crastinum* (Matth. VI)... *Ne solliciti sitis animæ vestræ quid manducetis* (Ibid.)... *Respicite volatilia cœli* (Ibid.)... Il condamne l'opulence égoïste : *Væ vobis divitibus, quia habetis consolationem vestram. Væ vobis qui saturati estis, quia esurietis* (Luc. VI, 24, 25). Il condamne un soin excessif du bien-être corporel : *Qui voluerit animam suam salvam facere, perdet eam* (Matth. XVI, 25). Quand il parle de nourriture, c'est d'une nourriture toute céleste : *Operamini, non cibum qui perit, sed qui permanet in vitam æternam* (Jo. VI, 27).

C. L'INTEMPÉRANCE CONSTITUE UN EXCÈS QUI EST CONTRAIRE A L'ESPRIT DE JÉSUS-CHRIST. — *a) Esprit de détachement.* — C'est que l'esprit de Jésus-Christ n'est pas un esprit de recherche des jouissances matérielles. *Non est regnum Dei esca et potus, sed justitia, et pax, et gaudium in Spiritu sancto* (Rom. XIV, 17). Dieu disait déjà à l'époque du déluge : *Non permanebit Spiritus meus in homine in æternum, quia caro est* (Gen. VI, 3). *Animalis homo*, dit à son tour saint Paul, *non percipit ea quæ sunt Spiritus Dei* (I Cor. II, 14). Cet esprit de Dieu, qu'inspire-t-il ? Un détachement absolu : *Abneget semetipsum* (Matth. XVI, 24). Et qu'y a-t-il de plus contraire à cette abnégation que les plaisirs grossiers des sens ? Ah ! c'est une tout autre nourriture que Jésus-Christ présente à ses fidèles : *Panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita* (Jo. VI, 25). *Ego sum panis vitæ : qui venit ad me, non esuriet ; et qui credit in me, non sitiet unquam* (Ibid. 35). Comme cette doctrine de Jésus-Christ nous fait regarder avec mépris cette vile nourriture dont nous sommes forcés de soutenir nos misérables corps ! Je m'explique d'après cela l'abstinence presque complète des solitaires de la primitive Église... l'abstiuence d'un saint Bernard, d'un saint Louis de Gonzague... Mais descendons de ces hauteurs, et

montrons que l'intempérance contredit l'esprit de Jésus, non pas seulement dans la sublimité de son abnégation, mais encore dans l'expansion de sa charité.

b) Esprit de charité. — Il était un homme riche... *(Histoire du mauvais riche et de Lazare,* Luc. xvi.) Que voyons-nous dans cet exemple, mes Frères ? Un riche insensible et un mendiant qui meurt de faim à sa porte. Pourquoi ce riche était-il insensible ? Le saint Évangile nous l'apprend en un mot : *Epulabatur quotidie splendide.* Et le pauvre : *Cupiens saturari de micis quæ cadebant de mensa divitis ! Et nemo illi dabat !* Spectacle navrant, qui n'appartient pas seulement au temps de Jésus-Christ, mais que notre siècle, plus que tout autre peut-être, voit se reproduire. A côté des miracles de la charité, les prodiges de l'égoïsme. Je le sais, on ne voit pas tous les jours des pauvres mourir de faim à votre porte ; mais les pauvres ouvriers s'épuisent avant le temps dans vos ateliers : vous les voyez revenir chaque jour plus pâles au travail... Et, lorsque le manque de forces les a terrassés, ils en sont réduits à séjourner dans une chambre basse sur la paille humide... Je les ai vus, ces pauvres... pendant que le patron : *Epulabatur splendide.* Voici ce que dit à l'adresse de ces patrons insensibles saint Jean l'apôtre, qu'on a surnommé le disciple bien-aimé du Sauveur et l'apôtre par excellence de la charité fraternelle : *Qui habuerit substantiam hujus mundi et viderit fratrem suum necessitatem habere, et clauserit viscera sua ab eo, quomodo caritas Dei manet in eo ?* (I Jo. III, 17.) Non, ils n'ont pas l'esprit de Jésus-Christ, ceux qui diminuent le salaire de l'ouvrier plutôt que de retrancher un mets de leur table ! Ceux qui... Ah ! ne m'invitez pas à vos festins. Il y a du sang sur ces plats d'argent et de vermeil. Il y a du sang humain dans ces viandes exquises. Mon frère, mon frère, entendez-vous le mauvais riche demander une goutte d'eau ? Entendez-vous Abraham lui répondre ces paroles sévères ? *Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua, et Lazarus simi-*

liter mala : nunc autem hic consolatur ; tu vero cruciaris. N'entendez-vous pas la sentence effroyable du dernier jour ? *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum* (Matth. xxv, 41). Ah ! qu'il serait plus consolant d'entendre cette sentence de paix : *Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi. Esurivi enim, et dedistis mihi manducare* (Ibid. 34, 35). Mais comment nourrir le pauvre, quand on ne trouve pas assez dans sa fortune pour satisfaire une sensualité toujours plus exigeante ?

Mes Frères, je viens de signaler le mal ; mais en même temps j'ai indiqué le remède. Voulez-vous donner à vos repas une saveur vraiment délicieuse qui vous est inconnue jusqu'ici, partagez-les avec les pauvres. Un plat de moins à votre table peut nourrir toute une famille de malheureux...

N. B. — On peut prêcher la deuxième Partie seule ; mais alors il vaudrait mieux, ce semble, renverser l'ordre des points, et montrer que la délicatesse et la gourmandise sont *a)* contraires à l'esprit de Jésus-Christ, *b)* condamnées par sa doctrine et par ses exemples.

(Note du P. Verbekc.)

Péroraison. — Aussi, mes Frères, ne vous y trompez pas : à Dieu ne plaise que je veuille jeter de l'inquiétude dans les consciences droites et timorées ! Blâmer ces festins joyeux où des amis chrétiens... Jésus-Christ a honoré de sa présence les noces de Cana... La sainte Écriture raconte sans les blâmer les repas où les patriarches... Les agapes des premiers chrétiens... Ce que l'Apôtre blâme, ce sont certains abus qui s'étaient introduits dans ces agapes... *Alias quidem esurit, alius autem ebrius est* (I Cor. xi, 21). Commençons donc par faire aux pauvres la part qui leur est due. Que notre table soit telle que nous puissions sans honte y inviter Jésus-Christ ! Alors nous sentirons notre dignité rétablie : nous reprendrons l'empire sur nos sens ; notre âme s'élèvera vers Dieu, et trouvera dans les biens célestes dont l'abondance lui sera

communiquée, une ample compensation des plaisirs qu'elle se sera retranchés. Elle s'unira à son bien-aimé ici-bas pour une vie de prières et de bonnes œuvres, afin d'être un jour aux noces de l'Agneau.

IVROGNERIE.

CANEVAS POUR UN AUDITOIRE D'OUVRIERS.

Operarius ebriosus non locupletabitur. (Eccli. XIX, 1.)

EXORDE. — Un des vices les plus communs de la classe ouvrière est l'ivrognerie... Lycurgue voulant détourner de ce vice la jeunesse de Sparte, fit amener devant elle un esclave ivre... En effet, quel spectacle plus dégoûtant que celui d'un homme à l'état d'ébriété ? Mais telle ne doit pas être la principale raison qui nous fasse détester et fuir ce vice : nous devons l'envisager au point de vue du salut de notre âme.

I. — L'IVROGNE NÉGLIGE TOUS SES DEVOIRS.

A. Devoirs envers Dieu... — La prière... Comme il omet facilement d'aller assister à la messe le dimanche ! Et la confession... de peur d'avoir à se corriger.

B. Devoirs envers le prochain. — Que fait dans la maison paternelle un jeune homme adonné à la boisson ? Que fait un mari ivrogne ? Quel dévouement a-t-il pour sa femme ? Un père ivrogne... Un ouvrier ivrogne...

C. Devoirs envers lui-même. — Il est malpropre, sale, négligé dans sa mise et son maintien... Aucune dignité... Il ne songe pas à son âme... Il ne connaît point d'autre plaisir que celui que procure la boisson. Ne peut-on donc pas boire ? Sans doute, on le peut, mais sans dépasser ce

que la raison permet... Et puis ces séjours prolongés dans les débits de boisson ?...

II. — L'IVROGNE EST CAPABLE DE TOUT.

A. Péchés capitaux. — Luxure... Colère ; et alors injures, blasphèmes, coups, batailles... Paresse. Nous l'avons vu... Exemple d'Hérode, le meurtrier de saint Jean-Baptiste... Cupidité, injustice et avarice... L'ivrogne est d'ordinaire joueur .. Il volera... On n'a qu'à le faire boire pour faire de lui un assassin. Il se vendra pour un peu d'argent...

B. Dernières insanités ; perte de la raison. — On tombe dans l'indigence... On ruine sa santé... On perd tout... Comment finit-on ? Comment meurent les ivrognes ? Noyés... Brûlés... Enlevés par une mort subite, par le « delirium-tremens »... consumés par les toxiques qu'ils ont ingurgités...

PÉRORAISON. — Que faire ? dira quelqu'un. J'ai contracté l'habitude. — Ce qu'il faut faire ? Rompre avec cette habitude, et rompre pour tout de bon... *Raconter* le trait de cet ouvrier qui ayant dépassé l'auberge, rebroussa chemin pour y entrer, voulant, disait-il, se donner une récompense pour le courage qu'il venait d'avoir. — Y opposer l'exemple de l'ouvrier qui mettait à chaque fois un petit caillou dans la bouteille. Il faut renoncer à l'auberge et faire des économies de l'argent que jusqu'ici on aurait dépensé en excès de boisson, ou le donner aux pauvres...

JUBILÉ.

CANEVAS.

Jubilate Deo, omnis terra ; servite Domino in lætitia.
(Ps. XCIX, 1.)

Exorde. — Le mot « jubilé » est un mot hébreu qui veut dire : grande joie. C'est une joie pleine de piété et de sainteté que l'Église nous offre. — Voyons comment le Jubilé justifie cette signification, quant au passé, par son *histoire*, et en tout temps par ses *effets*.

I. Histoire du Jubilé.

A. Chez les Juifs. — Il revenait toutes les cinquantièmes années. Toutes les possessions situées à la campagne et qui avaient été aliénées pendant les quarante-neuf années précédentes, retournaient à leur propriétaire antérieur. Cette année, on ne pouvait ni planter ni semer. Même ce que la terre produisait spontanément cette année-là, ne pouvait servir de provisions pour l'avenir, mais devait être aussitôt consommé et partagé avec les nécessiteux. Tous les esclaves se trouvaient affranchis. C'était donc véritablement une année de joie universelle...

B. Dans la sainte Église. — Deux sortes de Jubilés : les jubilés ordinaires et les jubilés extraordinaires...

a) Les jubilés *ordinaires* ont commencé en 1300 sous Boniface VIII, qui annonça qu'ils se célébreraient tous les cent ans. Clément VI décida en 1343 qu'ils se feraient tous les cinquante ans. Urbain VI voulut qu'ils eussent lieu tous les 33 ans, en souvenir des trente-trois ans que le Sauveur passa sur la terre. Enfin Paul II et Sixte IV décidèrent que le jubilé serait accordé désormais tous les 25 ans, et cette décision est encore en vigueur.

b) Le jubilé *extraordinaire* est celui qui est accordé en dehors des jubilés ordinaires pour quelque raison spéciale, comme l'occasion de l'avènement d'un pape ou à cause d'une nécessité pressante où se trouve la sainte Église...

Le jubilé, tant ordinaire qu'extraordinaire, est une indulgence plénière rendue plus facile à gagner que jamais par tout le peuple catholique. Toute l'Église est alors en prières et occupée des œuvres d'expiation. Aussi des grâces abondantes descendent du ciel... A l'occasion du jubilé de 1865, tous les 500 détenus de la prison de Louvain, sans en excepter un seul, s'approchèrent des sacrements.

II. — Effets du jubilé.

Trois choses surtout nous procurent la joie spirituelle : le repos de la conscience, — les relations amicales avec Dieu, — l'assurance de jouir du bonheur du ciel bientôt après notre mort. Or, ces trois sources de joie nous sont ouvertes par le jubilé.

A. Le repos de la conscience, venant de la certitude que nous avons que nos péchés nous ont été remis. On obtient cette certitude par une bonne confession, comme sont d'ordinaire celles que l'on fait en temps de jubilé. Beaucoup de personnes profitent de ce temps pour faire une confession générale : mais ceci n'est *nullement nécessaire pour tous*.

B. Les relations amicales avec Dieu s'établissent lorsqu'on se sent soutenu et aidé par lui, consolé par lui, fortifié par lui. Mais quand goûte-t-on davantage cette douce influence de Dieu que dans la sainte communion ? Or, plus notre âme sera purifiée par les saints exercices du jubilé, plus nos communions obtiendront que Dieu nous fasse sentir son contentement.

C. L'assurance de jouir du bonheur du ciel bientôt après notre mort, nous est donnée par l'espoir fondé d'avoir gagné les indulgences plénières. C'est en temps de jubilé que nos bonnes dispositions nous permettent le plus d'avoir cette assurance...

Péroraison. — Exhortation à faire son possible pour gagner le grand pardon du Jubilé. Pour combien d'entre nous ce Jubilé-ci sera le dernier...

JUGEMENT DERNIER.

(Évangile du 24e dimanche après la Pentecôte et du 1er dimanche de l'Avent.)

Et tunc videbunt Filium hominis venientem in nube, cum potestate magna et majestate. (Luc. XXI, 27.)

Exorde. — La sainte Église, mes Frères, nous rappelle plusieurs fois pendant l'année le souvenir du dernier jugement ; elle nous en retrace le tableau, chaque fois qu'elle offre le saint Sacrifice pour nos défunts *(Dies iræ)*. Par là elle montre assez tout ce que la pensée de ce dernier jour a d'important et de salutaire. C'est qu'en effet ce jour est celui des justices divines, le jour du triomphe de la vérité sur l'erreur, du triomphe de la vertu sur le vice, du triomphe de l'ordre et de la loi sur la révolte et la confusion. Triomphe bien propre à nous éclairer sur notre destinée, à dissiper nos illusions, à guider notre marche en ce monde. Et comme trois causes principales me semblent s'opposer en ce monde au triomphe de Dieu, la *concupiscence,* l'*ignorance* et l'*impiété*, essayons dans ces considérations que nous allons faire ensemble de les voir maintenant telles que nous les fera paraître le dernier jour. Voyons comment ce jour établira pour jamais le règne de l'esprit sur la chair, — comment il dissipera les ténèbres de l'ignorance, — comment enfin il écrasera l'impiété aux pieds du Christ, son vainqueur éternel.

I. — Réparation de l'ordre violé par la concupiscence.

A. Universalité de la concupiscence dans les temps anciens. — Qu'est-ce que la concupiscence, mes Frères ? C'est la lutte du corps contre l'âme, des sens contre la raison, du monde extérieur contre la fin sublime qui nous attend dans l'éternité. Lutte universelle et terrible ; lutte incessante et périlleuse, commencée sur la terre avec la

faute de nos premiers parents et à laquelle par un privilège spécial, la bienheureuse Vierge Marie a seule parmi les pures créatures eu le bonheur d'échapper. Car partout où je jette les yeux, je vois les hommes ou combattre, aidés de la grâce, cet ennemi domestique ou bien succomber honteusement à ses assauts. Le déluge n'est envoyé de Dieu que parce que « toute chair a corrompu sa voie. » Sodome et Gomorrhe périssent dans les flammes pour expier les excès de la chair. La sainte Écriture est remplie des tristes victoires de la concupiscence sur le genre humain. David, Samson, Salomon n'en sont pas exempts. Job fait un pacte avec ses yeux pour ne pas céder à ses attraits. Suzanne expose sa vie pour ne pas souiller sa vertu.

Sous la loi nouvelle que de héros de la mortification ! Que de tristes victimes de la sensualité ! A côté de l'apôtre saint Paul s'écriant au fort de la lutte : *Video aliam legem in membris meis repugnantem legi mentis meæ. Quis me liberabit de corpore mortis hujus ?* (Rom. VII, 23, 24.) *Castigo corpus meum et in servitutem redigo* (I Cor. IX, 27), nous voyons les Antoine, les Pacôme, les Benoît, effrayant le désert des saintes horreurs de leurs austérités, les vierges chrétiennes crucifiant leur corps délicat pour garder intact le trésor de leur innocence ; les religieux consacrant par un double vœu, vœu de pauvreté et d'obéissance, le renoncement aux jouissances sensuelles et aux richesses qui entretiennent ces jouissances. Mais, hélas ! d'un autre côté quel spectacle ! Qui pourra compter les esclaves du luxe et des plaisirs ? Sans les demander à Rome ou à la Grèce, tristes empires enivrés de paganisme, et par là même de débauche, combien n'en connaît-on pas qui, succombant à ces funestes attaques, abreuvèrent d'une amère tristesse le cœur de l'Église de Dieu ? Depuis ce scandaleux pécheur qui affligea Corinthe aux premiers jours du christianisme, jusqu'au voluptueux Luther et à l'avare Henri VIII, que d'esclaves de la matière !

B. Dans les temps actuels. — Et quand nous promenons autour de nous nos regards, quand au flambeau de la foi nous considérons ce théâtre du monde qui nous environne, quel jugement porterons-nous, mes Frères, sur les œuvres de notre société contemporaine ? Qui l'emporte parmi nous, de la chair ou de l'esprit, de l'âme ou de la matière ? Quand je vois le luxe de nos cités, le confortable si peu chrétien de nos appartements, la somptuosité sensuelle de nos repas, le faste insolent de nos vêtements ; ah ! permettez-moi de dire que je doute de la supériorité de nos mœurs sur les mœurs antiques. On vante beaucoup, je le sais, la force de l'esprit et la puissance du génie. Les inventions modernes dans le monde des machines font placer notre époque au-dessus de toutes celles qui l'ont précédée. Mais ces perfectionnements, dites, à quoi tendent-ils presque tous ? N'est-ce pas à fortifier le règne de la matière ? Quelles sont les pensées qui traversent le plus souvent les fils légers suspendus sur nos têtes, sinon des pensées d'intérêt ? Pourquoi vantez-vous tant la machine à la gueule enflammée qui vous fait dévorer l'espace, n'est-ce pas parce qu'elle rapproche de vous les théâtres de vos plaisirs ? Et l'instrument ingénieux qui, sans le secours de la main de l'homme, coud, tisse, brode, file, sème ou moissonne, l'aimez-vous parce qu'il vous permet de répandre plus d'aumônes dans le sein des pauvres et parce que, en économisant votre temps, il vous laisse consacrer un plus grand nombre d'heures à la prière ? Le peuple est-il devenu moins avide de jouissances et plus épris des saintes joies de la vertu ? Je crois pouvoir dire, au contraire, que le désordre de la société progresse, j'entends ce désordre de la concupiscence inhérent à notre nature et que le christianisme seul parvient à corriger. Ce désordre existe, et je ne sais quelle retenue empêche seule de proclamer que l'homme ne doit vivre que pour son corps, que le corps doit être le maître et l'âme sa très humble servante.

C. Rétablissement de l'ordre par le jugement dernier. — Eh bien ! je vous attends au dernier jour du monde, avares et voluptueux, hommes de plaisir, hommes d'intérêt. Votre âme, je la transporte un instant sur les ruines de l'univers consumé par le feu. Regardez ces tas informes de cendres fumantes ! Voilà ce qui reste de toutes les inventions humaines ! Écoutez ! la trompette a retenti. Venez, âme immortelle, vous réunir à ce corps que vous avez flatté et adulé, pour lequel vous vous êtes avilie ! Voyez cette masse hideuse et grossière ; respirez le souffle fétide qui s'en exhale ! Jouissez de ce corps tel que vous l'avez fait par de lâches complaisances ; jouissez-en pour la malheureuse éternité !... Je vous le demande, l'ordre est-il rétabli ?

Plaise au ciel, mes Frères, qu'il ne doive pas l'être pour nous ! Plaise au ciel que notre corps, après avoir été soumis ici-bas à notre âme par une sainte rigueur, puisse au dernier jour recevoir la récompense de sa soumission, tandis que notre âme triomphante se couronnera de gloire et d'une heureuse immortalité !

II. — Réhabilitation de la Providence méconnue par l'ignorance.

A. Source des murmures contre la Providence. — Cependant, le désordre des sens n'est pas le seul qui sur la terre renverse les lois auxquelles Dieu a soumis l'homme, sa créature. Il est une plaie profonde qui afflige la triste humanité : c'est l'ignorance des choses de Dieu, par suite de laquelle on ne tient presque aucun compte de l'éternité dans ses jugements. Non seulement l'homme, courbé vers la terre, cherche souvent son bonheur dans les jouissances terrestres : lors même qu'il élève les yeux plus haut et veut juger des événements d'ici-bas en homme intelligent, il se trompe et s'abuse. Trouvant en soi une étincelle de cette lumière divine que Dieu seul possède dans sa plénitude, il se persuade bien vite qu'il jouit d'une clarté sans ombres et sans *intervalles*. Avec le faible flambeau

de sa pauvre intelligence, il prétend scruter les profondeurs des événements et trouver la raison dernière de toutes choses : et, si alors il ne parvient pas à expliquer ce qui se passe, il accuse la sagesse divine, et taxe la Providence d'aveuglement ou d'injustice.

a) Pour les particuliers. — Déjà dans le petit cercle de ceux qui l'entourent, sa morgue prétentieuse s'indigne de voir la justice méconnue et l'iniquité triomphante. Surtout si lui-même est victime de quelque intrigue, si un ennemi inférieur en talents ou en qualités remporte un succès qu'il croyait mériter lui-même, il n'a pas de paroles assez vives pour protester contre l'injustice du sort, ou pour mieux dire de Dieu, qui tient notre sort dans ses mains. D'autres fois, plus pieux mais non moins aveuglé, il se plaint de ce que le châtiment ne tombe pas assez rapide sur une tête coupable.

b) Pour les populations. — D'autres fois encore, il porte ses vues jusqu'à une sphère plus étendue ; et, appelant à son tribunal les monarques et les nations, il leur demande compte de leur insolente prospérité. Quand il voit leurs mains rouges de sang répandre par le monde l'or de la corruption sans paraître s'appauvrir, il cherche en vain l'action d'une sagesse souveraine, d'une justice inflexible, dans cette profusion des biens du monde jetés en proie à l'intrigue et à la bassesse. Au contraire, quand il voit couler le sang généreux des fidèles opprimés, et les bourreaux de jour en jour plus pervers traîner à l'autel de la tyrannie des hécatombes sans cesse renouvelées, il appelle les foudres du ciel sur les lâches oppresseurs et accuse la bonté divine d'oublier ses plus fidèles enfants.

B. Folie des murmures qui accusent la Providence. — Esprits faibles et étroits, que voulez-vous juger des œuvres du Très-Haut, et mesurer les desseins éternels avec un coup d'œil qui ne saurait embrasser les péripéties d'un seul siècle, d'un seul mois, que dis-je ? d'un seul jour ! Juges superbes, vous qui accusez de partialité les décrets

de la Providence, avez-vous pénétré dans le fond des cœurs pour y faire la part du bien et du mal, du juste et de l'injuste ? Avez-vous pénétré dans les profondeurs de l'éternité, pour y examiner le trésor des récompenses infinies et des châtiments sans fin ? Savez-vous à qui sont dues les jouissances du temps ? à qui sont réservées les souffrances qui durent toujours ? Connaissez-vous les plans de la sagesse incréée ? Vous doit-elle le compte de ses miséricordes et de ses justices ?

C. Réhabilitation suprême par le jugement dernier. — Mais si vous le voulez absolument, si vous le voulez en un seul moment : représentez-vous l'instant suprême où tous les hommes sont réunis dans la vallée dont parle le prophète, portant sur leur front les uns les hideux stigmates de la réprobation, les autres l'auréole brillante du salut. Voyez paraître devant vous les riches et les grands dont vous avez envié le succès ; voyez aussi les pauvres dont vous plaigniez le sort infortuné. D'un côté quelle misère, de l'autre quelle gloire ! Réunissez de nouveau les nations de la terre, convoquez autour de leurs étendards les vainqueurs d'autrefois et comptez les élus sortis du camp de chacune d'elles. Où sont-ils ? grand Dieu ! Que reste-t-il de tant d'éclat et de prospérité ? Un souvenir, souvenir funeste, tourment ajouté pour l'éternité à tant d'autres tourments ! Mais au contraire, je vois d'autres nations, d'autres peuples : le peuple des martyrs. Ils ont eux les mains chargées de palmes et de couronnes. J'entends le cantique qu'ils chantent au Seigneur : « Seigneur, soyez béni ! Vous nous avez préservés de l'opulence qui séduit, et de la prospérité qui aveugle et enorgueillit. Votre psalmiste a dit de nous : *Euntes ibant et flebant* (Ps. cxxv). Oui, nous avons sur la terre marché en pleurant ; mais nous voilà dans la joie, *Venientes autem venient cum exultatione, portantes manipulos suos* (Ibid.) : et nous allons, vainqueurs maintenant, prendre place autour du trône du roi céleste pour qui nous avons souffert autrefois. » — O Providence

de Dieu, que vous paraîtrez grande, que vous paraîtrez admirable dans ce moment solennel, alors que toutes les ombres seront dissipées et que vos voies se manifesteront dans toute leur splendeur ! Je veux dès maintenant adorer vos desseins, pour m'épargner au dernier jour la honte de vous avoir méconnue, Sagesse souveraine !

III. — Glorification du Christ outragé par l'impiété.

Il reste, mes Frères, pour ce grand jour une dernière réhabilitation. Chrétiens qui m'écoutez, si vous aimez votre chef, le Verbe fait homme pour vous, vous devez désirer avec ardeur cette réhabilitation et l'appeler de tous vos vœux. Infortunés qui ne connaissez pas le Christ ou qui ne voulez pas le reconnaître, puissiez-vous ne pas attendre jusqu'à ce moment suprême pour éprouver son pouvoir ! En effet, mes Frères, cette dernière réhabilitation, celle qui couronnera toutes les autres, c'est la réhabilitation du Verbe incarné, de notre Seigneur Jésus-Christ.

A. Le Christ outragé pendant la suite des siècles dans sa personne. — Car, ne l'oublions pas : le Verbe est venu dans ce monde ; il est venu au milieu des siens, et ses sujets ne l'ont pas reçu. Il est venu au milieu des ténèbres, et les ténèbres ont refusé de s'illuminer à sa lumière. Il a prêché, et on l'a appelé un imposteur ; il a guéri les malades, et on a dit qu'il séduisait le peuple ; il a ressuscité les morts, et on l'a traité de suppôt de l'enfer et charlatan. Néanmoins son règne s'est établi ; douze pêcheurs ont porté son nom à tous les coins de l'univers. Bienheureux ceux qui ont cru ! Mais que d'incrédules, que de superbes moqueurs, que de cruels tyrans ! Le nom du Christ devient pour ceux qui le portent une sentence de mort, un arrêt de bannissement ou de tortures. Il est vrai que malgré le sang, malgré les cachots, malgré les bûchers, le nom du Christ sonne de plus en plus haut dans l'univers. Constantin courbant le front sous la main d'un prêtre du Christ, se glorifie du titre d'empereur chrétien ; mais l'enfer frémit ;

du milieu des enfants du Christ il fait surgir des blasphémateurs et des renégats. « Le Christ n'est point Dieu, » c'est le cri d'Arius. « Le Christ n'est qu'un fantôme, » c'est la devise des docètes. « Il y a deux personnes dans le Christ, » ainsi blasphème Nestorius. « Le Christ n'a qu'une seule nature, » ose dire Eutychès. Passons sous silence cette tourbe infâme qui les ont précédés, accompagnés ou suivis : ébionites, manichéens, marcionites, monothélites, adoptianistes, tous ligués contre le Christ, l'attaquant dans son corps, dans son âme, dans sa volonté, dans sa filiation divine. Calvin insultera l'Eucharistie; les philosophes modernes s'efforceront de réduire à néant les miracles, les prophéties, la résurrection de l'homme-Dieu. Ils révoqueront en doute jusqu'à son existence. Je ne l'oublierai pas cet insolent romancier moderne qui, drapé dans un lambeau de science linguistique arrachée par lui au sanctuaire, et prenant dans ses mains impures un peu d'or et de boue, en façonna une informe ébauche et dit d'un ton triomphateur : Voilà Jésus ! voilà le Christ ! Non, ce n'est pas là le Christ ! Vous le blasphémez en donnant son nom à cet immonde mélange.

B. Dans ses œuvres. — Ils le blasphèment encore, ceux qui, tout en s'inclinant devant lui, outragent son œuvre de prédilection, l'Église qu'il a fondée, dont il a fait son épouse, à laquelle il a communiqué sa vie. Ils le blasphèment, ceux qui, comme les histrions du progrès, osent dire que l'œuvre du Christ est à refaire et que le monde est encore à régénérer.

Ils triomphent maintenant ! A chaque lambeau qu'ils arrachent à son royal vêtement, ils croient le Christ appauvri, le Christ dépouillé. A chaque insulte qu'ils lancent contre son Vicaire, ils pensent éteindre un rayon de gloire sur le front du Christ. A chaque calomnie qu'ils font accueillir par la crédulité populaire, ils se flattent d'avoir couvert d'un voile plus épais le visage du Christ. Et bientôt, disent-ils, le Christ et son œuvre, ensevelis dans

un oubli éternel, céderont la place à l'empire de la pensée, au règne de l'humanité triomphante. Erreur, mes Frères... Ces rapines, ces insultes, ces calomnies vont grossir le trésor de colère que le Christ rassemble pour le jour de l'inévitable vengeance.

C. GLORIFICATION. — L'heure de la réparation va sonner. Déjà le monde est détruit par le feu, puis renouvelé : tous les impies qui ont été, qui sont et qui seront jusqu'à la fin des temps, convoqués par la trompette des anges, attendent dans la stupeur et l'effroi celui qui doit les juger. Qui sera-t-il ? Voilà que les cieux s'ouvrent, la croix paraît au firmament. La croix, opprobre aux yeux des Juifs, folie aux yeux des nations ! Le juge, c'est celui-là même qui fut attaché à cette croix, celui-là même que les siècles ont méconnu. Quelle gloire sur son front ! Quel feu dans son regard ! Quel tonnerre dans sa voix lorsqu'il prononce ces terribles paroles : « Allez, maudits, au feu éternel ! Allez, vous qui m'avez blasphémé, vous qui avez établi dans le monde le règne de la volupté et de la luxure. Allez, vous qui avez outragé ma Providence, vous qui avez déchiré le sein de mon Église. Allez tous *in ignem æternum. Christus vivit, Christus regnat, Christus imperat.* Les anges chantent : *Regi seculorum immortali, soli Deo, honor et gloria.*

Péroraison. — O roi des siècles, nous nous prosternons ici devant vous ; nous vous confessons, nous vous adorons. Nous vous demandons d'avoir pitié de nous, maintenant, au jour de vos miséricordes, afin que vous puissiez nous récompenser au jour de vos justices.

LECTURE (INFLUENCE DE LA).

(Prêché à l'occasion de l'établissement d'une bonne bibliothèque publique.)

Qui cum sapientibus graditur, sapiens erit ; amicus stultorum similis efficietur. Celui qui marche avec les sages, sera sage lui-même ; celui qui est ami des insensés, leur deviendra semblable. (Prov. XIII, 20.)

Exorde. — Chaque fois, mes Frères, que l'Écriture sainte nous parle des amitiés, des sociétés, des fréquentations, elle nous recommande la plus grande circonspection. Gardez-vous du ferment des pharisiens, disait notre divin Sauveur, c'est-à-dire de leur doctrine, comme il l'expliqua lui-même (Matth. XVI, 12). Et saint Paul avertissait les premiers chrétiens de fuir ceux qui par des discours agréables et des allocutions flatteuses séduisent le cœur des simples et des innocents (Rom. XVI, 18). D'ailleurs un ancien proverbe dit également : Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es. Concluons donc avec l'auteur inspiré : *Qui cum sapientibus graditur, sapiens erit ; amicus stultorum similis efficietur.*

Cependant, mes Frères, ces recommandations si graves ne regardent pas seulement les entretiens qui se font de vive voix. Quelle que soit la manière dont les pensées, les passions, les actions d'autrui parviennent à notre connaissance, elles exercent sur nous leur influence. Et de toutes les manières qu'il y a de prendre connaissance des pensées, des passions, des actions des autres, celle dont nous nous ressentons le plus est sans contredit la lecture de leurs écrits, la lecture des livres qui ont été composés par eux. Nous devons donc dire des livres comme des écrivains eux-mêmes : *Qui cum sapientibus graditur, sapiens erit ; amicus stultorum similis efficietur.*

Vous avez, mes Frères, commencé aujourd'hui dans votre ville une œuvre destinée à enrayer et à détruire, s'il

se peut, l'influence pernicieuse des mauvais livres et à multiplier parmi vous les salutaires effets des bonnes lectures. Je viens recommander cette œuvre à votre participation et à votre générosité. Je ne puis rien faire de mieux dans ce but que de mettre sous vos yeux les *dangers dont cette œuvre doit vous délivrer,* — et l'*étendue des avantages qu'elle vous procurera.* Cette double considération vous fera en même temps voir l'utilité de cette œuvre et sa nécessité.

I. — Dangers des mauvaises lectures.

A. Jamais la lecture n'a été universellement le fait de tout le monde comme de nos jours. D'un côté l'instruction en se répandant multiplie outre mesure non seulement le nombre des lecteurs mais encore le nombre des écrivains, et les livres de ceux-ci, reproduits indéfiniment par la presse, vont partout sur les ailes de la vapeur. S'ils sont écrits dans une langue connue au loin, comme est la langue française, leur diffusion prend des proportions immenses.

Est-ce que cette extension du nombre des livres et de celui des lecteurs inspire par elle-même des inquiétudes à l'Église, comme si la religion avait à craindre quelque échec de la part de la véritable science ? Loin de là ; l'Église a toujours été la première à encourager les travaux de l'esprit... D'où vient donc que l'Église manifeste souvent combien elle déplore la multiplication qui se fait de nos jours des écoles, des livres et des écrivains ? Craint-elle pour elle-même ? Oh ! non, c'est pour ses enfants qu'elle craint. Si tous les livres ne renfermaient que la vérité, si tous les maîtres d'école instruisaient l'enfance sans mêler de pernicieuses erreurs à leur enseignement, si les professeurs d'université et les écrivains ne présentaient à leurs auditeurs et à leurs lecteurs que la science véritable, l'Église ne redouterait nullement ce que l'on appelle le progrès et la civilisation. Elle se contenterait de mettre en garde contre un entraînement qui

voudrait faire des savants de tout le monde. Mais hélas ! l'enseignement impie se voit protégé presque partout par les pouvoirs publics, et la conséquence en est que les mauvaises publications et les mauvais livres foisonnent.

Quels sont les livres qu'il faut appeler mauvais ?

Ceux qui faussent l'esprit des lecteurs en présentant la vie humaine sous des couleurs mensongères...

Ceux qui enflamment ou excitent les passions...

Ceux qui corrompent les mœurs...

Ceux qui attaquent la religion et prônent l'impiété...

Le monde est rempli de nos jours de pareils livres ; on les trouve partout.

B. Mais, dira quelqu'un, ces livres produisent-ils toujours les funestes effets que vous signalez ? N'y en a-t-il pas beaucoup qui les lisent et pourtant restent bons chrétiens ? — Être lecteur assidu de mauvais livres et rester bon chrétien, si toutefois cela est possible, est toujours chose bien difficile, et sera toujours chose bien rare. En voulez-vous la preuve ? Il suffit de remarquer l'infuence qu'exercent les mauvais livres sur ceux que les lisent.

Qu'est-ce en effet qu'un livre ? Tout livre est un docteur ; et bien que la doctrine qu'un livre renferme puisse être parfaitement fausse, on dirait que dans l'appréciation d'une foule de gens une fois qu'elle est imprimée elle devient infaillible, Un livre est un maître dont d'ordinaire on ne se défie pas. C'est encore un docteur que l'on peut avoir toujours avec soi, dont la voix peut être entendue à tout moment, que l'on peut consulter à toute heure. Le journal en particulier est un docteur dont la leçon recommence chaque jour et qui présente sa doctrine sous mille formes variées.

Combien ne sera-t-il donc pas difficile de résister à l'entraînement qu'exerce un de ces maîtres ? Que sera-ce de celui qui en écoutera une centaine ? N'oublions pas que notre nature, viciée par le péché originel, est toujours plus portée au mal qu'au bien, et nous aurons une idée

des ravages que doivent inévitablement produire les mauvaises lectures dans les individus qui s'y livrent, — dans les familles où elles deviennent une habitude et un passe-temps, — dans les États où ils obtiennent la protection des pouvoirs publics.

Ces considérations nous font comprendre qu'il est de toute nécessité de propager les bons livres, d'en faciliter la lecture au prochain. C'est ce que vous allez faire par l'érection d'une bonne bibliothèque et l'organisation d'une salle de bonnes lectures... — Comprenons aussi combien nous devons avoir à cœur de lire nous-mêmes des livres vraiment chrétiens et pieux.

II. — Nécessité des bonnes lectures.

Trois choses sont surtout nécessaires à l'homme pour parvenir à la patrie céleste : la *lumière*, la *force*, le *délassement*. Sans lumière, il ne peut que s'écarter du bon chemin et s'égarer dans les ténèbres. Sans force, il ne saurait persévérer dans sa marche. Sans délassement enfin, il trouvera la route trop pénible et perdra courage. Eh bien, dans les conditions présentes de la vie humaine, les bonnes lectures sont indispensables à l'homme pour lui procurer ces trois secours dont il a surtout besoin.

A. Il lui faut d'abord la lumière de la foi, la connaissance des vérités et des prescriptions de la religion. On lui donne, il est vrai, une première instruction concernant ces grandes choses dans le catéchisme auquel il assiste avant sa première communion : mais combien vite tout cela est oublié d'ordinaire ! Combien vite tout cela s'évanouit ! L'on reste ainsi privé d'une connaissance suffisamment approfondie des vérités que l'on doit croire et des devoirs que l'on doit remplir. Que deviendra, de nos jours surtout, le chrétien si mal armé pour le combat ? Il se laissera entraîner dans l'erreur et les négligences coupables.

Quelqu'un pourra objecter qu'il y a encore la ressource du catéchisme de persévérance, et la ressonrce des

sermons que l'on peut entendre à l'église. Je demanderai combien parmi les adultes fréquentent les catéchismes. Ils craindraient d'être encore traités comme enfants... Et pour ce qui est des sermons, comment quelques instructions isolées pourraient-elles remplacer un enseignement suivi ?

Si, au contraire, le chrétien a l'habitude de lire des livres religieux, il aura une idée juste des vérités de la foi, et il saura pourquoi nous ne devons attacher aucune créance à ces tas d'objections que l'on colporte partout avec une persévérance diabolique pour effrayer et ébranler les fidèles. Il connaîtra l'histoire de la religion, les motifs de crédibilité, les promesses du Christ, les bienfaits dont le monde est redevable à l'Église. Il saura combien sont méprisables les ennemis de l'Église et comment leurs inventions impies ont été cent fois réfutées. Il ne verra en eux que les successeurs des pharisiens qui critiquaient toutes les paroles et toutes les actions du Sauveur. Il demeurera donc fermement attaché à la foi, fermement attaché au siège de saint Pierre, aux évêques, à ses pasteurs légitimes...

B. Mais comme les temps où nous vivons sont si mauvais, comme nous avons à lutter, non seulement contre nous-mêmes, mais encore contre les ennemis du dehors, il nous faut aussi un surcroît de forces spirituelles. Et rien n'est plus capable que la confiance en Dieu de nous fournir cette vigueur de l'âme dont nous avons tant besoin. La confiance en Dieu à son tour ne peut être mieux entretenue que par la considération des œuvres de la Providence dans l'histoire de l'Église en général et dans la vie des Saints en particulier. La lecture des livres religieux est ici d'une importance extrême. C'est en lisant les écrits des saints Pères et des autres écrivains ecclésiastiques que l'on apprend à admirer les merveilles de l'intervention divine dans l'histoire du monde. Quel encouragement ne puise-t-on pas dans la lecture de l'histoire de l'Église, lorsqu'on la voit triompher des schismes et des hérésies ?

Et la vie des saints ! Sommes-nous tentés ? nous avons la vie de saint Paul, de saint Antoine, de saint François de Sales. Sommes-nous malades ? voici la vie de sainte Ludwine. Sommes-nous pauvres ? Nous avons les exemples de saint Benoît Labre. Avons-nous besoin de faire une sincère conversion ? Voici les Augustin, les Pélagie, les Thaïs, les Marie d'Égypte, les Marguerite Cortone.

Comment ne pas se sentir enflammé d'amour de Dieu en lisant la vie de sainte Thérèse, de sainte Cathérine de Sienne ? Comment ne pas sentir la généreuse résolution de venir en aide au prochain selon nos forces, lorsque nous lisons la vie de saint Vincent de Paul, de saint Jean de Dieu, de saint Camille de Lellis ? Qui ne sent du zèle pour la propagation de la foi en lisant la vie de saint Dominique, de saint François Xavier, de saint Alphonse de Liguori ? Qui ne sent redoubler son énergie pour confesser la foi à la lecture des actes des martyrs ? Qui l'histoire des croisades n'enflamme-t-elle pas d'une sainte ardeur pour combattre les ennemis de la foi ? Et l'histoire contemporaine de l'Église, que de nobles exemples elle nous fournit : les relations qui racontent les travaux des missionnaires catholiques, les récits du dévouement héroïque des Zouaves pontificaux ou des luttes magnanimes de nos évêques pour la liberté de l'Église et le salut des âmes...

Heureux ceux qui entretiennent ainsi par de saines lectures leur courage et leur énergie !

C. Heureux sont-ils aussi ceux qui cherchent là le délassement dont l'homme sent de temps à autre l'impérieuse nécessité. Ils n'iront pas se jeter dans les plaisirs bruyants et dangereux qui détruisent la vie de famille... Procurez donc à vous-mêmes et procurez à autrui des lectures qui délassent, tout en élevant le cœur vers Dieu, comme sont les livres qui décrivent les merveilles de la création... comme sont les récits édifiants où l'on voit l'exercice constant des vertus parfois héroïques aussi bien dans les

classes les plus inférieures de la société que dans la vie des grands hommes du christianisme. C'est ainsi que la bonne lecture éclaire l'esprit, fortifie la volonté et dilate le cœur.

Péroraison. — Vous comprenez tous, mes Frères, que pour jouir de ces bienfaits de la bonne lecture et surtout pour les mettre à la portée de tous, selon cette belle parole de l'Ecclésiastique : *Mandavit illis unicuique de proximo suo* (Eccli. xvii, 12), il faut travailler tous ensemble et s'organiser. L'union fait la force ! Faites-vous donc tous les coopérateurs de l'œuvre que je vous recommande ici.

Les riches d'abord : qu'ils se fassent les fondateurs de l'œuvre... Que tous les ménages contribuent par leur souscription, à moins que celle-ci ne dépasse absolument leurs moyens... A tous ceux qui sont ici présents je demande une cotisation immédiate. Que tous montrent par la générosité de leur offrande qu'ils comprennent l'importance souveraine de l'œuvre en faveur de laquelle je sollicite cette offrande. Ne craignez pas de donner plus que vous n'aviez d'abord décidé... Il faut que je puisse dire partout que votre ville...

Il est pourtant un but plus élevé que celui de la bonne réputation de votre ville... L'argent que vous donnerez, sera reçu par Dieu même ; et, comme l'œuvre à laquelle cet argent est destiné sera d'autant plus puissante pour le bien qu'elle aura grâce à vous plus de ressources, votre nom sera inscrit au livre de vie avec la glorieuse mention de tous les résultats salutaires dont vous aurez été la cause, et les mérites vous en demeureront pendant toute l'éternité. *Amen.*

LECTURES (2e).

Dixit illis : Attendite ab omni iniquo. Et mandavit illis uniquique de proximo suo. (Eccli. XVII, 11, 12.)

Exorde. — Appelé à provoquer votre générosité en faveur de Bibliothèques populaires, je ne veux point m'en tenir à des considérations générales. J'irai droit au cœur du sujet que suggère l'œuvre dont je plaide ici devant vous les intérêts ; et je suis persuadé que par ce procédé je serai plus utile, non seulement à cette œuvre elle-même, mais encore à chacun de mes auditeurs.

Quels sont les principes que nous devons nous rappeler concernant les lectures ?

Quelle est la situation présente ?

Quels sont les devoirs qu'elle nous impose ?

I. — Principes à rappeler.

A. L'homme se développe par sa propre réflexion... C'est encore par la réflexion qu'il multiplie et étend ses connaissances... Et c'est d'après ses connaissances qu'il règle sa conduite... Mais sa réflexion ne s'exerce pas seulement sur lui-même et sur le spectacle de la nature qui se déploie autour de lui : elle s'exerce également sur ce qu'il connaît de la pensée des autres, sur les idées qui lui sont communiquées par l'éducation, par l'enseignement, par la conversation...

B. Toute cette théorie s'applique évidemment à *la lecture*... Et si la lecture a une grande puissance sur l'homme quel qu'il soit, elle a une puissance énorme sur l'ouvrier, sur *l'homme du peuple*.

a) Elle lui fait des idées nouvelles. — La sphère de relations dans laquelle vit l'homme du peuple est par elle-même peu étendue. La lecture le transporte dans un autre monde...

b) Elle modifie ses idées. — Tout homme subit plus ou moins les idées d'autrui, et l'homme du peuple plus que les autres. Et ces idées viennent-elles par la voie du livre, de l'imprimé, il se produit comme une fascination... L'influence est même plus certaine, en raison du caractère inoffensif en apparence que revêt le livre. Il n'a pas l'air de vouloir modifier en rien son lecteur... Il agit aussi d'une manière plus durable, parce que son action est plus permanente que celle de tout autre enseignement...

c) La lecture agit sur la conduite de l'homme du peuple. — Plus un homme est dépourvu de l'esprit de réflexion, plus il sera prompt à tirer de certaines idées de rencontre des conséquences pratiques... Ceci est surtout vrai chez l'ouvrier. L'action chez lui suit pour l'ordinaire immédiatement la pensée...

II. — Quelle est la situation ?

Chacun voit que l'idéal serait ici un état de choses en vertu duquel le peuple se développerait par de *bonnes* lectures... En réalité, où en sommes nous ?

A. Il est vrai que la diffusion de l'instruction met le plus grand nombre des ouvriers en état de lire des livres...

B. La liberté de la presse, d'un autre côté, fait venir aux mains du peuple tout ce qu'il y a de plus pernicieux en fait d'idées. Grâce à la mauvaise presse, *Vir impius fodit malum, et in labiis ejus ignis ardescit* (Prov. XVI, 27) : L'impie creuse pour trouver le mal ; il creuse les idées, et il y a sur ses lèvres comme un feu ardent... On ne saurait trop le répéter : la liberté de la presse étendue à la mauvaise presse, à celle qui confectionne les publications contraires à l'esprit de l'Église catholique, est un mal et un mal immense. Ses résultats sont désastreux : et cela était à prévoir, vu l'existence du péché originel, par suite duquel l'homme placé entre l'appât du mal et l'appel du bien se laisse d'ordinaire entraîner par le mal. Les païens

eux-mêmes savaient cela. *Video meliora proboque ; deteriora sequor*, disait Ovide. Ils sont donc bien coupables, les incrédules du siècle dernier qui ont introduit dans le monde cette exécrable liberté ; ils sont bien aveugles ceux qui continuent à la prôner, malgré les solennels avertissements de l'Église...

C. Le peuple est travaillé par les mauvaises lectures. Romans... Journaux socialistes... Journaux antireligieux... La « petite presse » jette le ridicule sur tout... Les ouvriers qui sont ses habitués, ne respectent plus rien...

D. De là dans le peuple l'indifférence religieuse, qui se répand de plus en plus chaque jour... Parallèlement à cette indifférence croît l'hostilité contre le clergé, la haine du riche... Tout cela est encore un peu contenu par les restes des anciennes traditions... par... mais attendez... Nous sommes sur un volcan... Que faut-il faire ?

III. — Quel est notre devoir ?

Pouvons-nous empêcher que le peuple lise ? Non. Mais nous devons faire notre possible pour diriger ses lectures.

A. Il faut faire accepter les *bons livres*. On y réussira là où le goût n'est pas encore dépravé...

B. Aux autres on fournira des lectures inoffensives. A défaut de lectures utiles, elles occuperont l'attention et l'empêcheront de se porter sur des objets mauvais. Imitons le médecin qui, ne parvenant pas à dissuader son malade de l'usage immodéré des drogues, lui en donne du moins qui ne sauraient nuire...

C. Détruire le poison, là où c'est possible.

Péroraison. — Exhortation en ce sens... Les saints étaient prêts à tout faire et à tout souffrir pour empêcher *un seul péché mortel*. Combien n'en pouvons-nous pas empêcher? Quel bien ne pouvons-nous pas opérer ?...

MALADIES.

Erat quidam regulus, cujus filius infirmabatur Capharnaum. (Jo. IV, 46.)

Exorde. — Parmi les épreuves de la vie, mes Frères, il n'en est point de plus universelle que la maladie. La maladie ne frappe pas seulement celui qui en est atteint : elle fait souffrir en même temps ses parents, ses amis, tous ceux qui l'entourent. La maladie est le fléau le plus universel et aussi le plus fréquent. Il est donc bien important pour nous de savoir nous bien conduire dans ces circonstances difficiles et de comprendre les desseins de la Providence, afin d'y entrer avec générosité et de rendre vraiment profitables ces épreuves qui peuvent être pour nous soit une lamentable occasion de multiples chutes, soit une source de précieux mérites. Dans plusieurs endroits de l'Évangile, Notre-Seigneur nous inculque par sa conduite même ou par celle des malades qui ont recours à lui, les leçons les plus salutaires. Je m'attache à en développer une seule, tirée de la guérison du fils d'un fonctionnaire royal, demeurant à Capharnaüm. Je montrerai que la maladie est tant pour ceux qu'elle frappe que pour leurs amis et leurs proches, une excellente occasion d'exercer la patience, — la charité, — et la foi.

I. — La maladie, excellente occasion d'exercer la patience.

A. Pour le malade. — *a) Motifs naturels.* — Par un sentiment inné et par l'instinct de conservation nous désirons goûter le plus de bonheur possible, même en ce monde, et nous supportons par conséquent avec peine tout ce qui nous prive des jouissances même matérielles de la vie. Or, la maladie, tant par les avantages qu'elle nous enlève, que par les douleurs qu'elle nous cause, répugne essentiellement à cette soif de bien-être qui nous

consume. Et cependant quand elle nous attaque, il faut bien la supporter ! Elle vient sans que nous la voulions ; elle vient souvent malgré les précautions les plus minutieuses prises pour l'éviter. Une fois qu'elle s'est emparée de notre corps, comme d'un royaume qui lui appartient, il n'est pas aisé de prévoir quand elle l'abandonnera. Souvent les plus petits accidents dégénèrent en infirmités incurables ; souvent tout l'art des médecins vient échouer contre une indisposition qui ne paraissait offrir aucune gravité. Que faire ? S'insurger contre ce fléau tyrannique ? Mais ce serait le plus ordinairement aggraver nos maux. S'irriter contre l'insuccès des maîtres de l'art ? Ce ne serait pas accroître leur science, ni diminuer nos douleurs. La pure et simple raison nous enseigne donc la patience. Mais si ce motif est la triste et dernière ressource du philosophe, le chrétien voit dans la maladie une expiation presque toujours désirable.

b) Motifs surnaturels. — Élevant ses vues plus haut, le chrétien sait que Dieu seul est le dispensateur suprême de la richesse et de la pauvreté, de la santé et de la maladie, de la vie et de la mort. Éclairé par la Foi, il adore les desseins du Ciel dans les maux qui l'assaillent et se résigne par vertu.

Car enfin, que voit-il dans cette série de misères qui affligent l'humanité ? Il y reconnaît la punition du péché. C'est par le péché de notre premier père que la mort est entrée dans le monde, et avec la mort est venu son lugubre cortège de misères, de maladies et d'infirmités. C'est le triste héritage de la faute originelle, le juste châtiment de cette faute. Ainsi, quand la maladie me frappe, je me rappelle cet arrêt porté au paradis terrestre contre nos parents coupables : Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. La terre ne produira pour toi que des ronces et des épines, et il en sera ainsi jusqu'à ce que tu retournes dans la poussière dont je t'ai tiré. Voilà ce qui doit me porter à la patience et la résignation. Mais ce motif acquiert

une force bien plus grande, quand à cette faute originelle dont nous devons tous subir la juste peine en ce monde, je joins le souvenir des crimes de ma vie, crimes qui ont peut-être mille fois mérité des châtiments éternels ! Ah ! j'ose le dire ; il est doux de supporter ici-bas les douleurs de la maladie, quand on peut racheter par là les douleurs effroyables de l'enfer ! Quelques jours, quelques mois, quelques années de souffrance que sont-ils en comparaison d'une éternité malheureuse ? Et je veux même supposer que vous n'ayez jamais eu des fautes graves à vous reprocher : quel est celui d'entre nous qui ose se croire exempt de fautes vénielles, d'imperfections, de négligences ? Or, ces imperfections et ces négligences, ne vous ont-elles pas mérité le purgatoire ? Et les tourments du purgatoire ne seront-ils pas mille fois plus horribles que tous les maux de la terre ? Il faudrait donc bénir Dieu qui veut bien se contenter d'une si légère satisfaction. Ceci nous montre, mes Frères, combien sont injustes et déraisonnables les plaintes de certains chrétiens, menant, je le veux bien, une vie régulière, mais toujours prêts à murmurer dès qu'une affliction inattendue vient mettre leur patience à l'épreuve : qu'ils se souviennent donc des peines au moins temporelles qu'ils ont mérirées, et s'humillent sous la main de Dieu qui les épargne tout en les punissant.

Et quand même par impossible ils ne pourraient trouver dans toute leur vie la faute la plus légère, qu'ils apprennent à adorer en silence la volonté de Dieu dont les desseins toujours justes et sages échappent parfois à nos regards. C'est ainsi que faisait Job, cet homme admirable. Rassuré par le témoignage de sa conscience, il ne pouvait admettre les consolations de ses amis, qui ne voulaient voir dans ses infortunes que la punition de ses crimes ; mais pourtant, il s'humiliait devant Dieu et prononçait cette parole qui est restée la devise de la résignation chrétienne : le Seigneur m'avait tout donné, le Seigneur m'a tout enlevé ; que son saint nom soit béni !

B. POUR CEUX QUI ENTOURENT LE MALADE. — Et ce que je viens de dire, mes Frères, pour les malades eux-mêmes, je puis l'appliquer également à leurs parents, à leurs amis, à tous ceux qui les entourent. Combien de fois la maladie d'un fils n'est-elle pas le juste châtiment des dérèglements coupables de son père ? Combien de fois la conduite indigne des enfants, n'est-elle pas punie par les infirmités dont leurs parents sont accablés, et qui réclament leurs soins ? Que de fois une mère constate douloureusement que chez sa fille la maladie défigure cette beauté dans laquelle elle, la mère, avait mis une complaisance toute mondaine ?... Qu'ils trouvent donc dans la patience chrétienne un soulagement à leur douleur ! Qu'ils s'humilient sous la main puissante de Dieu, qui ne frappe que pour guérir et qui veut punir en ce monde, afin de pouvoir récompenser dans l'autre. Cette récompense de l'autre vie, nous pouvons l'augmenter encore, si nous considérons la seconde vertu dont la maladie nous fournit l'occasion.

II. — La maladie, excellente occasion d'exercer la charité envers le malade.

Le grand précepte de la loi, c'est la charité : charité envers Dieu, charité envers le prochain. Je pourrais vous montrer que l'une et l'autre trouvent dans les maladies les circonstances les plus favorables pour se déployer dans toute leur étendue. Je préfère me prescrire des bornes plus étroites, en m'attachant à la charité du prochain. Je ne montrerai pas non plus comment le malade lui-même, peut, à un degré héroïque, exercer cette charité, soit en recevant avec reconnaissance les soins qu'on lui prodigue, soit en édifiant par sa patience ceux qui les lui donnent. Je m'arrête aux personnes qui entourent le malade, et je veux leur montrer en peu de mots quelle mission sublime Dieu leur confie dans ces moments douloureux.

A. CHARITÉ A EXERCER EN CE QUI REGARDE LE CORPS DU

MALADE. — Sans doute le corps de l'homme, sorti du limon de la terre, est bien vil en comparaison de cette âme immortelle, animée du souffle de la divinité. Sans doute, chacun de nous doit soumettre les appétits de son corps aux lois de la raison et de la volonté divine ; mais pourtant le corps, ce serviteur de l'âme, ce corps formé par Dieu lui-même avec un soin tout particulier, sanctifié par l'ablution du baptême, consacré par l'onction sainte, divinisé en quelque sorte par la communion eucharistique, a droit au respect du chrétien, à la sollicitude charitable de ses frères. Et cette sollicitude, quand est-il plus nécessaire de la montrer, que lorsque ce corps est abandonné aux atteintes de la maladie ? Quand a-t-il plus besoin de la compassion, du secours des hommes, que dans ces moments où il ne peut plus se suffire à lui-même?

Dieu, dans sa providence, n'a-t-il pas ménagé aux hommes ces occasions de montrer leur dévouement, de mettre en pratique le grand précepte évangélique : Aimez votre prochain comme vous-même ? Ah ! mes Frères, quand la Providence met sur votre chemin le pauvre voyageur descendu de Jérusalem à Jéricho, surpris par les malfaiteurs et couvert de blessures, ne passez pas votre chemin comme le lévite égoïste de la loi ancienne. Dieu veut que vous ayez soin de ce malheureux, que vous pansiez ses plaies, que vous soulagiez ses douleurs. Loin de nous ces vains prétextes que la délicatesse humaine suggère dans ces circonstances, ces erreurs, fondées sur une prétendue sensibilité et qui ne sont que le masque de la sensualité, ces craintes excessives pour notre santé personnelle. N'oubliez pas le précepte : Aimez votre prochain comme vous-même ! Comme *vous-même*, entendez-vous ? Or, que voudriez-vous en pareille circonstance, que l'on fît pour vous-mêmes ? Quele soins ne réclameriez-vous pas de l'affection de vos proches, du zèle de vos amis ?... Comment ! vous vous laissez enlever pas des étrangers le mérite que votre charité devrait avant tout recueillir ?

Qu'on ne pense pas, mes Frères, que je vous blâme ici d'avoir recours à des mains plus habiles pour adoucir la position d'une personne aimée. Non, Dieu a député sur la terre des anges de charité, pour suppléer à l'insuffisance des parents, que souvent d'autres soins préoccupent. Mais ce que je signale, c'est cet éloignement systématique, ce dégoût affecté pour les misères du corps, cette délicatesse toute mondaine, qui ne sont après tout que les preuves d'un froid égoïsme ou d'une criminelle indifférence.

B. CHARITÉ A EXERCER EN CE QUI REGARDE L'AME DU MALADE. — Mais si je dois blâmer ce manque de charité corporelle, s'il est permis de l'appeler ainsi, que dirai-je du manque de charité spirituelle ? Souvent l'une et l'autre se rencontrent à la fois ; car ceux qui n'osent approcher d'un lit de douleur pour y soulager la nature, n'y viendront pas, en thèse générale, seconder l'œuvre de la grâce.

a) Occasion favorable. — Et pourtant quand fut-il plus nécessaire de prodiguer aux âmes des secours de ce genre ? Quand fut-il plus nécessaire de prévenir les murmures, les impatiences, les blasphèmes, le désespoir ? Quand le démon agit-il avec plus de puissance sur l'âme de ceux qui ont le malheur de se trouver dans l'état de péché mortel ? Mais aussi quand la grâce fait-elle sentir plus puissamment ses divins aiguillons ? Quand la vanité des choses de ce monde, la frivolité des plaisirs, le vide des affections humaines se fait-il voir d'une manière plus efficace ? Et lorsque le malade sent la terre se dérober sous ses pieds, l'instinct de la foi, de cette foi de son baptême, quelque obscurcie qu'elle soit, ne le porte-t-il pas à tourner ses regards vers les cieux ?

Si une voix amie vient alors lui parler des miséricordes divines, comme ses oreilles s'ouvrent à ce langage si consolant ! Si à la lueur du flambeau de la mort, on lui montre combien sont peu de chose ces honneurs, ces richesses qu'il doit abandonner, comme il est prêt à

détester les crimes qu'il a commis pour les acquérir ! Si dans la solitude où le monde le laisse, on lui annonce le ministre de Dieu comme un dernier ami, le plus sincère et le plus fidèle de tous, comme il ouvre les bras pour le recevoir ? Et si ce malade est un serviteur fidèle de Dieu, combien dans ce moment d'épreuve, ne pourra-t-on pas enflammer son amour et enrichir sa couronne ?

b) Occasion trop souvent négligée. — Est-ce là ce que nous faisons, mes Frères ? Hélas ! ne devons-nous pas l'avouer, toutes nos consolations dans ces circonstances, à quoi se réduisent-elles ? A laisser le malade dans l'illusion jusqu'au dernier moment, à l'empêcher en quelque sorte de songer à l'éternité ; à lui débiter quelques phrases banales sur la part que l'on prend à ses souffrances, sur l'espoir d'un prompt rétablissement. Parfois on exhorte à une patience stoïque et toute humaine : voilà tout ! — Et quand l'heure suprême approche, quand pour les parents il n'y a plus d'illusion possible, quand le médecin a prononcé l'arrêt fatal, quels soins prend-on de cette âme qui va bientôt paraître devant son juge ? J'ai honte de le dire, on croit lui donner une bonne marque de sympathie en déguisant le dernier viatique sous l'apparence d'une communion ordinaire ; et cette confession suprême que cet infortuné s'est propose peut-être comme sa dernière planche de salut, on la fait passer pour un moyen de rendre la guérison plus facile, en donnant le calme à sa conscience ! Non que je veuille prétendre qu'il faut par de dures paroles et un arrêt impitoyable jeter un pauvre moribond dans le trouble et le désespoir ; mais il y a loin de l'annonce faite par Isaïe au roi Ézéchias : *Dispone domui tuæ, quia morieris tu, et non vives* (Is. xxxviii, 1), aux flatteries insensées des courtisans qui s'écrient : *Rex in æternum vive*, quand la mort tient déjà sa faux levée sur la tête. Ah ! je crains bien qu'elle ne se vérifie pour ces faux amis, la parole menaçante de Dieu : *Animam ejus de manu tua requiram* (Ezech. iii, 18). Oui, Dieu vous deman-

dera compte de cette âme que vous avez laissé périr et qu'un mot de votre part aurait initiée aux douceurs de la pénitence, et aux joies de la miséricorde divine.

III. — La maladie, excellente occasion pour le malade d'exercer la confiance en Dieu.

Mais je m'aperçois que j'ai parlé des maladies comme si elles aboutissaient toujours à la mort. Je reviens à un point de vue plus général. Et je trouve un autre sentiment que la maladie, quel qu'en soit le caractère ou l'espèce, doit faire naître en nous : *la foi et la confiance.* Car enfin, quel est le but de Dieu en permettant que nous soyons éprouvés ? Ce but est, partout et toujours, notre propre avantage. Celui qui frappe est un père, toujours plein d'affection pour ses malheureux enfants. Trop souvent ces enfants l'oublient ; trop souvent ils ne songent pas à Celui dont ils tiennent tout bien, à Celui qui a droit à tous leurs hommages. Dieu, pour leur rappeler ces vérités indispensables à leur salut, voyant que la prospérité les aveugle et les enivre, envoie l'adversité leur dessiller les yeux et dissiper leurs illusions. Toujours il a un dessein de miséricorde, soit pour le temps, soit pour l'éternité ; à nous d'avoir confiance et de concourir à l'exécution de ce dessein.

A. But de Dieu : Quelquefois accorder la santé a la prière. — Ce dessein quelquefois n'est autre que de provoquer en nous le sentiment de notre néant et le désir de recourir à lui. Dieu ne nous envoie la maladie que pour nous en guérir, mais il veut que nous lui demandions cette guérison, et que, l'ayant obtenue, nous reconnaissions que c'est de lui seul que viennent les forces et la santé. Il laissera échouer toute la science des médecins, et, à la persévérance dans la prière, il accordera comme par miracle un rétablissement inespéré. Ayons donc confiance en lui partout et toujours. Il faut même que notre confiance soit d'autant plus grande que les moyens

humains paraissent plus impuissants. Qui donc connaît l'heure des miséricordes ?

B. But de Dieu. Quelquefois, c'est uniquement la conversion. — Mais peut-être cette miséricorde est-elle toute spirituelle. Peut-être cette maladie dans les desseins de Dieu doit être pour le malade le commencement d'une vie nouvelle. Nous avons prié longtemps pour obtenir la conversion d'un père, d'un fils, d'un époux bien-aimé ; la maladie vient de les frapper. Qui sait ? c'est peut-être le moment de la grâce. Aussi dans l'Évangile voyons-nous souvent les guérisons suivies de conversions nombreuses. D'autres fois, avant de guérir, Jésus impose la foi à ceux qui implorent son secours. Les douleurs du supplice sont pour le larron pénitent les préludes des joies du paradis. Ne nous plaignons donc pas si Dieu n'accorde pas à nos instances cette santé du corps que nous implorons : il nous réserve peut-être la grâce d'une santé mille fois plus précieuse.

Tous, tant que nous sommes ici, voyons ce qui nous manque : ayons confiance en lui, retournons à lui, si nous nous en sommes éloignés ; servons-le plus parfaitement qu'auparavant, si déjà nous étions ses serviteurs.

C. But de Dieu : Quelquefois, augmenter nos mérites. — Et dans ce dernier cas, il y a dans la maladie un dessein d'amour tout particulier qui réclame toute notre confiance et notre abandon filial. Dieu veut que nous le servions de la manière la plus *profitable* pour nous : et rien n'est capable d'augmenter nos mérites comme les souffrances. Dieu veut que nous le servions de la manière la plus *glorieuse* pour lui : et le service le plus *désintéressé* est celui où l'esclave anéanti lui-même, ne recevant de son maître aucune douceur, continue néanmoins de l'aimer et de le servir (sainte Ludwine).

Péroraison. — *Pauci ex infirmitate meliorantur*, dit l'Imitation (1, 23). Pourquoi ? Parce qu'ils ne font pas attention aux desseins de Dieu. Ces desseins, nous venons

de les voir, Comme il nous serait profitable de nous y conformer ! Combien nous augmenterions le nombre des élus, combien nous enrichirions notre propre couronne ! Disons donc avec saint Ignace : *Sume, Domine, et suscipe... Da mihi amorem tui et gratiam, nam hæc mihi sufficit.* Je veux vous servir dans la maladie et dans la santé, dans la vie et dans la mort, pour le temps et pour l'éternité. *Amen.*

MÉLANGE DES BONS ET DES MÉCHANTS.

(Évangile du 5e dimanche après l'Épiphanie ; Matth. XIII, 24-31 la zizanie dans le bon grain.)

Sinite utraque crescere usque ad messem.

(Matth. XIII, 30.)

Exorde. — C'est, mes Frères, un spectacle qui a souvent occupé l'esprit des hommes, que ce singulier mélange des bons et des méchants dans la société, et même dans la société chrétienne. Des esprits faibles et orgueilleux, ne pouvant comprendre ce mystère, en ont pris occasion pour nier la Providence de Dieu, et pour soutenir qu'il ne s'occupait pas des choses de ce monde. Des chrétiens, même sincères, ont trouvé dans ce problème un sujet de murmures contre la bonté et la justice de Dieu. La prospérité des méchants dont ils étaient témoins, et les infortunes des justes constituaient à leurs yeux une preuve suffisante de partialité dans la répartition des faveurs célestes.

Sans vouloir sonder les desseins impénétrables de la sagesse divine, sans prétendre même expliquer entièrement sa conduite, nous croyons faire chose utile en vous montrant comment on peut jusqu'à un certain point se rendre compte de l'action providentielle. Le fruit de ces considérations sera, je l'espère, la résolution inébranlable

que nous prendrons de nous soumettre à cette action de la divine Providence et d'entrer avec une confiance toute filiale dans les vues étranges au premier aspect qu'elle peut avoir sur nous.

Le divin Sauveur justifie d'un mot la providence de son Père dans cette parabole de la zizanie que l'Église nous propose dans l'Évangile de ce jour. Nous y lisons ces paroles : *Sinite utraque crescere usque ad messem.* Après cette vie terrestre, où il n'y a rien de stable, rien de permanent, viendra le grand jour, jour de la moisson. C'est alors que la justice divine portera son dernier arrêt et apparaîtra dans toute sa splendeur. La parabole de la zizanie nous permet de pressentir en quelque sorte ce que sera cet arrêt du dernier des jours ; elle nous permet d'examiner dès maintenant, pour notre édification et pour le bien de nos âmes, quel est dans ce monde, d'après les desseins de la Providence, *le rôle des bons et des méchants.* C'est ce que nous allons faire ensemble.

I. — Quel est ici-bas le rôle des méchants ?

Dieu a tout fait pour lui-même, dit la sainte Écriture. *Universa propter semetipsum operatus est Dominus* (Prov. XVI, 4). Et saint Bernard dit de son côté : *Omnia propter semetipsum fecit Deus, omnia propter suos. Aliter tamen propter se, aliter propter suos. In eo quippe quod dicitur, Omnia propter se, prœveniens commendatur origo ; in eo autem quòd dicitur, Omnia propter suos, magis exprimitur fructus sequens. Omnia fecit propter semetipsum, gratuita videlicet bonitate ; OMNIA PROPTER ELECTOS suos, pro eorum scilicet utilitate.* (Sermo 3 in Pent.)

C'est donc la gloire de Dieu et le bonheur des élus qui doivent sortir de tout ce qui se passe ici-bas sur la terre pendant toute la durée du temps. Quel est d'après cela le rôle que les méchants remplissent ? La réponse est facile : si Dieu les tolère, ce n'est que pour mieux glorifier les justes et faire éclater davantage sa munificence souve-

raine ; s'il tarde à appeler les justes aux célestes récompenses et les laisse gémir parfois longtemps dans les misères de ce monde, c'est afin d'épuiser en faveur des méchants les trésors de sa patiente miséricorde et de pouvoir ensuite déverser sur eux toute la sévérité de ses vengeances.

A. LES MÉCHANTS SERVENT A ÉPROUVER LA FOI DES JUSTES. — Je dis que la présence des méchants au milieu des bons tourne à la gloire de Dieu et à l'avantage des bons. En effet, la première chose que Dieu exige de ses élus, c'est une soumission parfaite de l'intelligence, une foi vive et sincère en la véracité et sagesse de leur créateur et maître. Or, qui ne voit combien la présence des méchants est propre à faire ressortir aux yeux de tous ces vertus des serviteurs de Dieu, et cela d'autant qu'elle les soumet parfois à de rudes épreuves ? Car d'abord, nous ne pouvons souvent trouver aucune raison qui explique l'étonnante prospérité des pécheurs. Tout réussit au gré de leurs désirs ; ils sont comblés des dons de la fortune, la considération humaine les entoure d'une auréole brillante ; ils conservent une santé que des excès de tout genre sembleraient avoir dû ruiner depuis longtemps. Parfois, il est vrai, quelques vertus naturelles, la bonté, la bienveillance, paraissent mériter cette récompense qui, après tout, se borne à une vie commode ; mais d'autres fois aussi, rien à nos yeux ne l'explique et ne la justifie. Que dis-je ? les possesseurs indignes de cette prospérité s'en servent bien souvent contre Dieu et contre son Église. Parfois même, ils vont jusqu'à autoriser leurs blasphèmes par ce qu'ils appellent la consécration du succès. Bravant ce grand Dieu qui les souffre encore sur la terre, ils insultent à la misère des gens de bien et les invitent à imiter leur conduite impie. Quelle épreuve, mes Frères, pour la foi du juste ! Mais aussi quelle gloire pour Dieu, lorsque le chrétien fidèle, inébranlable dans sa croyance, regarde sans haine et sans envie la prospérité du pécheur, sachant qu'il a pour

lui les promesses de la vie future et que Dieu ne fait rien sans les motifs les plus sages et les plus justes desseins. Peu lui importe de connaître ces desseins et ces motifs ; ils appartiennent à Dieu : cela suffit pour qu'ils soient dignes de notre respectueuse soumission. Et plus ces desseins seront impénétrables, plus on pourra dire que le juste vit de la foi.

B. Les méchants servent a éprouver la constance des justes. — Cependant, cette persévérance dans le bien malgré les ténèbres dont la Providence s'enveloppe, ne suffit pas pour rehausser le mérite du juste : Dieu veut encore que sa volonté demeure ferme et inébranlable, malgré les oppositions et les attaques. Sans doute Dieu ne veut pas le péché : le prétendre, ce serait blasphémer sa sainteté infinie ; mais Dieu prévoit le péché. Il sait que la malice humaine se portera à tous les excès et à tous les crimes ; il laisse l'homme abuser de sa volonté. Il prévoit que le spectacle de la vertu excitera souvent contre elle la haine du vice. Il voit d'avance que Satan profitera de tout pour animer ses suppôts contre les fidèles enfants du Christ. Il pourrait l'empêcher, et il le permet ! Aussi quels flots d'injures et de calomnies lancés par l'erreur et l'impiété contre tout ce qu'il y a sur la terre de pur, de vraiment grand, de saint ! Quel mépris pour la piété, qu'on traite d'ignorance et de superstition ! Que d'entraves mises à l'exercice de la charité, à la propagation de la foi, à la réforme des mœurs ! Souvent mêmes quelles persécutions terribles... Les fidèles tombant par milliers sous le fer des bourreaux...

Comment ! Dieu ordonne à ses apôtres d'aller, d'enseigner toutes les nations, et il leur dit en même temps : Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups ! Il leur confie le céleste trésor de la vérité, et il laisse l'Enfer épuiser toute sa rage contre ceux qui la proclament ! Il conseille à ceux qui veulent être ses plus fidèles imitateurs la pauvreté volontaire, la chasteté parfaite, l'obéissance aveugle,

et il laisse une tourbe impie d'avares, de débauchés et d'orgueilleux, railler et calomnier le saint état que lui-même a conseillé ! — Oui, mes Frères, il en est ainsi. — Pourquoi ? — Parce que Dieu veut par là faire ressortir davantage la constance des élus et faire croître dans la même proportion la splendeur de leurs couronnes. Comme le feu de la fournaise éprouve l'or, l'argent et aussi l'œuvre du potier, dit l'Écriture, ainsi la tribulation éprouve la vertu des justes. *Quoniam in igne probatur aurum et argentum : homines vero receptibiles in camino humiliationis* (Eccli. II, 5). *Vasa figuli probat fornax, et homines justos tentatio tribulationis* (Ibid. XXVII, 6). Et comme Dieu a prévu que ces tribulations résulteront le plus souvent de la malice des hommes, il est tel méchant auquel Dieu laisse une longue carrière ici-bas ; il lui permet de s'épuiser en violents efforts ; il lui abandonne les occasions de calomnier et de persécuter les bons. Sans doute, ces assauts réitérés feront chanceler bien des guerriers qui figurent dans les rangs des milices sacrées ; plusieurs d'entre eux feront de honteuses chutes : mais ces chutes prouveront aux yeux de tous qu'ils n'étaient pas du nombre de ces hommes par qui devait se faire le salut d'Israël. Elles montreront qu'ils se sont appuyés sur leurs propres forces et qu'ils ont mérité ainsi de perdre la force d'en haut, qui sans cela ne leur eût pas manqué. — Force invincible, force constante que Dieu déploie dans ce monde pour faire éclater sa gloire. Et voilà encore à quoi servent les méchants, bien malgré eux sans doute, — je veux dire : à la glorification de la force admirable de Dieu.

C. LES MÉCHANTS SERVENT A FAIRE RESSORTIR LA FORCE DE DIEU. — Car il n'y a pas que les justes contre lesquels ils exercent leur rage ; ils s'attaquent directement aux œuvres de Dieu. L'Église surtout, cette institution toute divine, fondée sur le roc inébranlable des promesses du Christ, provoque sans cesse les attaques les plus violentes de l'Enfer. Que de fois ses insolents satellites ont annoncé

leur victoire comme prochaine ! Et pourtant l'Église, toujours sereine, toujours majestueuse, passe au milieu de ceux qui veulent l'accabler de leurs coups, comme jadis le Christ à travers la foule de ceux qui voulaient le lapider ou le précipiter du haut de la montagne. Témoignage vivant irrécusable de la force de Dieu ! Épuisez-vous donc en efforts, ô suppôts de l'Enfer ; réunissez tous vos moyens de corruption ; joignez la calomnie à l'audace ; n'épargnez ni le fer ni le feu, ni les chaînes, ni les tourments. Traînez en exil les ministres du Christ ; ravissez au successeur de Pierre et aux serviteurs de Dieu les possessions que la piété des siècles leur a si légitimement confirmées : tout sera inutile. C'est vous, vous seuls, qui serez les victimes de ces sacrilèges attentats. Regardez ces justes que Dieu semble livrer à vos coups, regardez-les bien. Pourquoi Dieu ne se hâte-t-il pas de les arracher à vos embûches et de récompenser leur constance ? Il le fait, entre autres raisons, dans un dessein de miséricorde sur vous : mais prenez garde que vous ne rendiez vous-mêmes, en abusant de sa bonté, votre condamnation plus terrible !

II. — Quel est ici-bas le rôle des bons ?

A. Dieu veut que les bons servent a convertir les méchants. — Oui, mes Frères, si Dieu laisse si longtemps en ce monde au milieu des traverses et des difficultés quelques-unes de ces âmes d'élite dont la foi et la constance ont déjà obtenu tout leur éclat, c'est encore dans un dessein de paternelle miséricorde à l'égard même de leurs persécuteurs. Qu'elles veuillent donc me permettre de m'adresser directement à elles, ces âmes toutes dévouées au service de Dieu, toutes résignées à sa volonté sainte et prêtes à demeurer fidèles, comme le grand Apôtre, dans les persécutions et les tourments. Je m'adresserai également à tous ceux qui, malgré quelques écarts et quelques défaillances, sentent en eux le désir sincère de persévérer dans le bien, malgré les difficultés qu'ils peuvent y ren-

contrer. Eux aussi, Dieu les regarde avec une réelle complaisance, et, s'il les laisse ici-bas, c'est aussi pour remplir des vues de miséricorde. O vous tous qui appartenez à ces deux catégories, vous avez déjà pu vous consoler en apprenant que Dieu tolère parmi vous la présence des pécheurs uniquement pour vous exalter davantage. Mats comprenez encore mieux la grandeur de votre mission.

a) Par leurs prières. — Vous êtes destinés à retenir le bras vengeur de Dieu ; vous êtes destinés à faire descendre du ciel des trésors de bonté et de clémence. Sans vous, sans l'agréable spectacle que vous offrez aux regards de l'Éternel, il y a longtemps que les plus épouvantables fléaux auraient accablé l'humanité coupable. Mais vous êtes ces prêtres dont parle le prophète, qui, prosternés entre le vestibule et l'autel, implorent la majesté suprême et s'écrient : Épargnez, Seigneur, épargnez votre peuple ! *Parce, Domine, parce populo tuo* (Joel. II, 17). Priez donc, continuez de prier ; soyez assurés que Dieu attache à votre prière des effets merveilleux pour la conservation des hommes. Priez surtout pour la conversion des impies, pour celle de vos persécuteurs. Étienne mourant prie, et Saul, qui gardait les vêtements de ceux qui lapidaient le martyr, devient l'apôtre du Christ...

b) Par leurs exemples. — Oui, priez, mais aussi persévérez dans la sainteté, dans la patience, dans la pratique de toutes les vertus. Que votre exemple frappe continuellement les yeux de tous ceux qui blasphèment la vérité et méconnaissent la vertu. Qui sait si la conversion de quelque grand coupable n'est pas attachée à une prière, à un acte de patience ou de charité pratiqué par vous ? Ne vous plaignez donc pas de ce que vos épreuves se prolongent. Il est bon sans doute de se souvenir de Sion sur la terre d'exil : mais, même près des fleuves de Babylone, sur les rives desquels vous êtes retenus jusqu'ici, ne craignez pas de faire résonner les cantiques de la sainte cité. Vos accents toucheront peut-être le cœur de ceux qui vous

haïssent, et ils viendront s'unir à vous dans le bercail du suprême pasteur. Et s'ils demeurent sourds à votre voix, s'ils ferment leurs cœurs aux invitations de la grâce que votre prière a attirée vers eux : tout en conservant le mérite de vos généreux efforts, vous ferez ressortir par votre courage persévérant l'éclatante justice de Dieu dans la condamnation de vos ennemis.

B. DIEU VEUT QUE LES BONS SERVENT A CONFONDRE LES MÉCHANTS. — En effet, si Dieu retirait à lui, après quelques jours seulement d'épreuves, ses élus persécutés, on pourrait douter de leur courage à supporter dignement de plus longues calamités. Mais maintenant, que pourront alléguer les impies, lorsque le Seigneur prononcera contre eux la sentence de réprobation ? Les voilà, leur dira Jésus-Christ, les voilà, ces hommes dont vous avez empoisonné l'existence. Vous les avez vus affronter non seulement les difficultés que la pratique de la vertu apportait d'elle-même, mais encore toute la rage de vos continuelles poursuites. Ils ont trouvé que mon joug était doux et mon fardeau léger, tandis que vous ajoutiez chaque jour un poids presque intolérable à ce joug et à ce fardeau. Ne dites donc pas que les chemins de la vertu étaient trop âpres et trop difficiles. Serviteurs infidèles ! c'est votre propre condamnation que vous venez de prononcer. Vous avez semé les ronces sous les pas de vos frères, et ils les ont foulées d'un pied intrépide ; vous avez allumé les brasiers sur leur chemin, et ils ont traversé les flammes, afin de poursuivre la route que je leur avais marquée : il vous était loisible de suivre les mêmes sentiers, avec les épines et les bûchers en moins, car épines et bûchers ne venaient que de vous. Allez, maudits ! allez au feu éternel !

Voilà, mes Frères, comment votre constance et votre fidélité tourneront à la gloire de votre Dieu et à la confusion de ses ennemis obstinés. Courage donc dans vos épreuves ! Soyez fidèles à vos généreuses résolutions ; continuez à prier et à donner de saints exemples.

Péroraison. — S'il en était ici d'autres qui dussent jusqu'ici se ranger parmi les infortunés dont Dieu souffre la présence, parce qu'il retarde encore le jour de ses vengeances et parce qu'il veut leur laisser le temps de revenir à lui par un sincère repentir : puisse la vue de ces justes qui les entourent les faire rougir de leur lâcheté et de leur perfidie. Puissent-ils se convaincre en les voyant qu'il est possible à l'homme de bonne volonté de servir Dieu et d'accomplir sa loi. Puissent-ils ne pas attendre le jour suprême où, réunis avec les justes devant le souverain juge, les impies qui seront restés impénitents s'écrieront avec désespoir, en désignant ceux qu'ils auront méprisés et bafoués autrefois : *Nos insensati... Ergo erravimus !* (Sap. v.)

BONNE MORT.

(Sermon prêché à Gand, au collège Sainte-Barbe, le 4 décembre 1865, à la Congrégation de la Bonne Mort.)

Vox diei Domini amara ; tribulabitur ibi fortis. Elle est lamentable, la voix du jour du Seigneur ; ce jour portera le trouble dans l'âme des forts. (Sophon., I, 14.)

Exorde. — Messager de colère, héraut des vengeances divines, le prophète Sophonie annonçait la ruine des pécheurs, les châtiments réservés aux idolâtres et les maux qui devaient fondre sur Israël pour le punir de ses iniquités. Écoutez les accents redoutables de l'oracle divin. *Juxta est dies Domini magnus ; juxta est et velox nimis :* Le jour du Seigneur est proche ; il est proche, ce grand jour, et il s'avance avec une extrême célérité. *Vox diei Domini amara ; tribulabitur ibi fortis :* Elle est lamentable, la voix du jour du Seigneur ; ce jour portera le trouble dans l'âme des forts. *Dies iræ dies illa, dies tribulationis et augustiæ :* Jour de colère que ce jour, jour de tribulation

et d'angoisse. *Dies calamitatis et miseriæ, dies tenebrarum et caliginis, dies nebulæ et turbinis* : Jour de calamité et de misère, de ténèbres et d'obscurité, jour de nuages et de tempête !

Ce jour du Seigneur, annoncé ici à tout un peuple, doit, mes Frères, venir aussi pour chacun de nous. Et les paroles sévères de Sophonie peuvent dans toute leur rigueur s'appliquer à un jour qui sera pour chacun de nous le dernier dont le Seigneur nous abondonnera l'usage et le premier où il exercera sur nous son empire absolu, c'est-à-dire au jour de notre mort. Oui, pour chacun de nous la voix qui annonce ce jour est une voix lamentable, et l'appréhension qu'elle fait naître suffit pour porter le trouble dans l'âme des plus forts.

Vous vous étonnez peut-être, mes Frères, que je vienne au milieu de cette magnificence, alors que vous célébrez la fête annuelle de votre auguste patronne et que vous entourez son trône de toutes les splendeurs du culte, que je vienne, dis-je, faire retentir à vos oreilles les éclats sinistres de la trompette funèbre. Remarquez toutefois qu'il n'y a rien de pénible à penser à quelque affreuse calamité qui pourrait tomber sur nous, mais à laquelle cependant nous échappons. Jamais on ne jouit plus délicieusement du calme du foyer, que lorsque l'orage gronde au dehors et mugit dans le lointain. Nulle part on n'apprécie mieux les bienfaits de la paix, que dans un pays qui reste calme au milieu de nations ennemies qui se déchirent entre elles. Notre reconnaissance envers le Dieu de bonté qui nous donne le pain quotidien, est bien plus vive, lorsque nous voyons la famine ravager d'autres contrées.

Laissez-moi donc, mes Frères, vous parler de la mort, des douleurs qu'elle réveille et des épouvantements qui l'accompagnent, afin que vous sentiez davantage tout le prix de cette pieuse association, remède infaillible à ces douleurs, puissante protection contre les épouvantements

de l'heure dernière. Ces considérations sur la mort, nous les ferons ensemble, aux pieds et devant l'image de sainte Barbe, de cette vierge magnanime qui, triomphant d'une mort terrifiante, a mérité d'être proposée au monde chrétien comme le digne objet de ses louanges, de son imitation et de sa confiance.

I.

La mort, mes Frères, est pleine d'*amertume*. C'est, vous venez de l'entendre, l'affirmation solennelle du prophète Sophonie. *Vox diei, Domini amara*. C'est également la pensée inspirée de l'auteur du livre de l'Ecclésiastique : O mort, dit-il, que ta pensée est amère pour l'homme qui vit en paix au milieu de l'abondance, pour l'homme que rien ne trouble, à qui tout réussit, pour l'homme qui est encore en état de goûter les délices de la terre ! *O mors, quam amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis ; viro quieto et cujus viæ directæ sunt in omnibus, et adhuc valenti accipere cibum !* (Eccli. XLI, 1, 2.) Et lorsque le roi des Amalécites, Agag, amené en présence de Samuel, vit le saint prophète brandir le glaive qui allait mettre fin à sa vie criminelle, il s'écria dans son désespoir : La mort amère va donc me séparer de tout ce que j'aime ! *Siccine separat amara mors ?* (I Reg. XV, 32.) Ces paroles, dernier gémissement d'un monarque atteint par la juste vengeance de Dieu au milieu de ses iniquités, nous expliquent déjà quelles sont ces douleurs qui font cortège à la mort et qui attachent à son souvenir de si poignantes angoisses.

Le renversement de nos projets, — le déchirement de nos affections, — le commencement de la solitude et de l'oubli : — voilà trois douleurs dont la mort nous fait éprouver toute l'amertume.

Vous le savez, ô vous dont l'existence n'a été jusqu'ici qu'un enchaînement continu de plans, de desseins, de combinaisons ingénieuses ; vous savez combien il en coûte de voir s'écrouler en un instant tout cet échafaudage

d'espérances élevé si péniblement. Mais il en est parmi mes auditeurs qui pour le comprendre auront besoin d'interroger l'expérience de ceux qui les ont précédés dans la vie. Eh bien, qu'ils demandent au négociant ce qui se passe dans son cœur, lorsqu'on annonce enfin que le vaisseau dont dépend toute sa fortune est en vue. Pour fréter ce navire, le spéculateur a rassemblé toutes ses ressources ; il a eu recours à ses amis ; il a grevé ses biens ; il a engagé le patrimoine de ses enfants. Enfin, les voilà, ces richesses si longtemps attendues. Ouvrez les portes de vos magasins, élargissez vos greniers ! Mais quoi ! un vent impétueux se lève tout à coup, l'horizon se charge de nuages, les flots déchaînés sont maîtres du navire. Ils l'agitent en tous sens comme une coquille de noix et bientôt le renversent. Il sombre et disparaît dans le gouffre de la mer. O déception ! ô douleur !...

Contemplez l'abattement, le morne désespoir de ce jeune homme qui, après de longues années d'une stérile attente, voit tout à coup se fermer pour jamais la carrière qui semblait enfin s'ouvrir devant lui. Un poste honorable se présente. Pour l'obtenir, rien n'est négligé : ni études, ni veilles laborieuses, ni sollicitations, ni démarches. Il implore la protection des grands, ménage la susceptibilité de ses égaux ; il fait tout, sauf s'avilir. Du succès qu'il prépare dépend tout son avenir, car ces parents sont à bout de sacrifices. Le jour décisif arrive ; un candidat est nommé : ce n'est pas lui. Adieu rêves de bonheur, fortune, honneur, influence...

Amère est aussi la déception du laboureur, lorsque à la veille de la moisson l'ouragan déracine toutes ses plantations et broie toutes ses espérances de récolte. Amère est la déception du voyageur perdu au milieu des sables brûlants de l'Afrique, lorsque s'évanouissent à ses yeux les collines boisées et les sources limpides dont l'image lui promettait rafraîchissement et repos.

Mais il me semble, mes Frères, vous entendre dire :

Pourquoi ne parlez-vous plus de la mort? Je vous en parle, car c'est elle dont vous avez vu le jeu dans les déceptions que je viens de retracer. La mort, c'est le gouffre qui engloutit la richesse ; c'est le compétiteur impitoyable qui déjoue les plans les mieux combinés ; c'est la grêle qui hache les moissons et empêche la récolte ; c'est le vent du désert qui d'un souffle fait disparaître le mirage du bonheur que l'horizon déployait à nos yeux fascinés. *Siccine separat amara mors?*

La mort fait davantage, mes Frères : elle cause dans nos cœurs des plaies plus profondes encore. Est-il une affection, quelque juste, quelque intime qu'elle puisse être, que la mort ait jamais respectée ? Ah ! si je ne craignais de rouvrir des blessures cicatrisées depuis bien peu de temps peut-être, quel lugubre cortège je pourrais faire ici défiler à vos regards ! Des enfants en bas-âge enlevés aux bras de leurs mères ; de jeunes époux arrachés l'un à l'autre, quand ils venaient d'apprendre à se connaître et à s'aimer : un père ravi à sa famille dans le temps où ses filles réclamaient un protecteur, ses fils un soutien et un guide ; des frères, des amis, destinés, eût-on dit, à parcourir ensemble une longue carrière et soudain séparés pour toujours. O mort, ce sont là de tes exploits ! Tu savoures nos larmes, tu aimes à entendre nos sanglots, tu comptes les palpitations de nos cœurs épuisés, épuisés de soupirs. N'en est-il pas ainsi, mes Frères ? Qui de vous, remontant le cours de son existence, ne rencontre pas à chaque instant des souvenirs de deuil et d'amertume ? Combien peu, contemplant leur famille groupée un jour de fête autour du foyer, n'y comptent pas des places vides ! Qui de nous, enfin, plongeant son regard dans l'avenir, n'y voit déjà poindre le moment suprême où tous les liens qui l'attachent à la terre se briseront à la fois, où il faudra quitter les derniers objets conservés à notre amour : enfants, frères, amis, tous ceux que la mort aura daigné nous laisser ? *Siccine separat amara mors?*

Et par delà les portes de la mort, quelle est, mes Frères, la perspective dont les premiers plans se dessinent à l'horizon ? J'emprunterai à Job ses douloureux gémissements pour en dépeindre le lugubre aspect. « Mes forces sont épuisées, mes jours ont été abrégés, et il ne me reste plus à attendre que le tombeau. *Spiritus meus attenuabitur, dies mei breviabuntur, et solum mihi superest sepulcrum* (Job. XVII, 1). Ma vie a passé plus vite qu'un messager qui précipite sa course ; mes années ont fui avec la rapidité du navire qui fend les flots, de l'aigle qui fond sur sa proie. *Dies mei velociores fuerunt cursore... Pertransierunt quasi naves poma portantes, sicut aquila volans ad escam* (Ibid. IX, 25, 26). Seigneur, donnez-moi quelque relâche ; laissez-moi respirer un peu dans ma douleur, avant que je parte, sans espérance d'aucun retour, pour cette terre ténébreuse et enveloppée de voiles impénétrables, pour cette terre de misère et d'obscurité, où habite l'ombre de la nuit, où tout est sans ordre et dans une éternelle horreur. *Dimitte ergo me, ut plangam paululum dolorem meum, antequam vadam et non revertar, ad terram tenebrosam et opertam mortis caligine : terram miseriæ et tenebrarum, ubi umbra mortis et nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat* (Ibid. X, 20-22). » Quels accents ! Comme ils répondent bien à l'idée que nous nous faisons de la mort ! Idée triste, sombre et noire. Triste comme le seul aspect d'un cadavre. d'une chambre mortuaire, d'un char funèbre ; sombre et noire comme le cercueil où seront déposés nos restes, comme les ornements de deuil qui les couvriront, comme le marbre qui pour un peu de temps conservera notre mémoire. Et tout cela vient aboutir à l'abandon, à l'isolement, à l'oubli. Douleur souveraine, la plus poignante de toutes !

Vous comprenez tous, mes Frères, qu'en vous parlant ainsi de la mort, je me suis placé au point de vue purement naturel, purement humain. Je le sais : le soleil de la foi illumine de splendeurs merveilleuses ces régions chargées

de si épaisses ténèbres. Mais il n'en est pas moins vrai que la nature de l'homme conserve toujours des sympathies et des aversions correspondant à l'apparence extérieure des objets. Nier l'existence ou la légitimité de ces impressions involontaires, ce ne serait pas relever la nature, ce serait la désespérer. Pour la relever, il faut *élargir ses vues, — éterniser ses affections, — mettre à la place de cette solitude et de cet oubli qu'elle redoute les charmes de la société* et les douceurs du souvenir. Bienfaits inappréciables, fruits délicieux de cette association dont vous-mêmes. mes Frères, vous avez senti le besoin et éprouvé les avantages.

Qu'avez-vous fait en inscrivant vos noms sur les registres de la Congrégation de la Bonne Mort ? Vous avez protesté, à la face de l'Église et du monde entier de votre foi à l'immortalité, à l'immortalité de vos destinées, à l'immortalité de vos projets et de vos espérances. *Credo in vitam æternam !* Vous avez commencé à obéir au précepte du divin Maître, qui disait : Faites-vous des bourses qui ne s'usent point par le temps ; assurez-vous dans le ciel un trésor qui ne s'épuise jamais, dont les voleurs ne puissent approcher, et que les vers ne puissent corrompre. *Facite vobis sacculos qui non veterascunt, thesaurum non deficientem in cœlis, quo fur non appropiat neque tinea corrumpit* (Luc. xii, 33). Rassembler un trésor de vertus, un trésor de bonnes œuvres, un trésor de mérites ! Ah ! mes Frères, n'oubliez jamais la signification de cette démarche solennelle que je vous rappelle en ce moment. Quelles que soient vos préoccupations ici-bas, il en est une qui doit les dominer toutes : celle de l'Éternité ! Conservez à chacune de vos actions son rang et son importance, et la mort n'aura rien qui puisse troubler la sérénité de vos âmes. Si elle vous enlève des richesses passagères, ce sera pour vous mettre en possession des richesses infinies que vos œuvres de vertu vous auront acquises. Si elle vous ferme la porte des honneurs terrestres, ce sera pour couronner

vos fronts d'un diadème incorruptible. Si elle vous arrache aux jouissances de la vie mortelle, ce sera pour vous enivrer des délices éternelles. Si elle livre vos corps à la pourriture du tombeau, ce sera pour affranchir vos âmes des chaînes de la captivité et leur ouvrir le sein de Dieu. Venez donc souvent sous les voûtes de ce temple, votre sanctuaire à vous ; venez y retremper vos courages dans la contemplation de ces consolantes vérités ; venez écouter le cri qui retentit sans cesse à la tribune sacrée comme au saint autel : *Sursum corda !* Élevez vos cœurs !

Venez ici goûter les joies de la famille et les perpétuer malgré les atteintes de la mort. Famille toujours pleine de force et d'activité, famille où circule une sève de vie qui échappe à tous les ravages du temps, famille d'une fécondité inépuisable à laquelle Dieu lui-même envoie sans cesse de nouveaux enfants, afin de remplacer ceux que la mort a transportés dans un monde meilleur. Je l'avoue, tous les enfants de cette famille ne vous sont pas attachés par les liens du sang ; mais ne compterez-vous pas les liens de la foi, de l'espérance, de la prière ? Ne comptez-vous pas les liens de l'amour ? Et quel amour ! Celui qui prend sa source dans le cœur de l'Homme-Dieu, qui en découle comme un fleuve de tendresse infinie et de dévouement sans bornes, qui pénètre les âmes et fait de tant de chrétiens non seulement des compagnons, des amis, des frères, mais les membres d'un même corps, les membres de Jésus-Christ ! Oh ! quand ce corps mystique remplit l'enceinte de cette église et que le prêtre recommande aux prières de l'assemblée un de ses membres frappé par la mort, cette annonce, ailleurs si navrante, n'a-t-elle pas ici perdu toute son horreur ? Nous représentons-nous ce cher défunt comme privé désormais de tout lien avec nous, comme isolé, comme abandonné ? Oh ! non ; mille fois non ! Il vit et il continuera de vivre au sein de cette association. Chaque année, lorsque la victime sainte est immolée pour ceux qui nous ont quittés pour un temps, nous lui assignons une

place dans une troupe plus fortunée encore que la nôtre ; car nous savons qu'il vit au delà du sépulcre, au milieu des frères qui l'ont précédé. Il vit auprès du trône de Dieu, avec les anges, avec nos saints patrons, saint Joseph, saint François-Xavier, sainte Barbe, avec Marie, qu'il a si souvent invoquée et à laquelle nous, qui sommes encore retenus sur la terre d'exil, disons pour lui, comme il disait autrefois pour les autres : « Nous vous recommandons nos chers défunts. Priez pour eux ! » Non ! mes Frères : pour nous la mort ne renverse rien ; elle ne déchire rien ; elle n'isole personne.

II.

Cependant, mes Frères, ne nous faisons pas illusion. Il est vrai : la mort envisagée au point de vue de la foi, la mort à laquelle on se prépare en éternisant ses espérances, ne cause plus au chrétien de si poignantes douleurs. Il reste vrai néanmoins que même pour le chrétien elle n'est pas exempte d'inquiétudes. Parmi les plus grands saints il s'en est trouvé qui ne songeaient au trépas qu'avec crainte et tremblement. Il est encore des âmes toutes dévouées à Dieu, il est des religieux adonnés à toutes les austérités de la pénitence qui n'entendent jamais sans frémir ce mot sinistre : la mort !

En effet, ce seul mot représente trois grands épouvantements qu'il nous faut méditer : Une *incertitude cruelle*, — une *responsabilité redoutable*, — une *surprise effrayante*.

Incertitude cruelle ! Ah mes Frères, si au delà des limites de la vie s'ouvrait un vaste champ de repos où l'homme à jamais délivré des soucis et des misères terrestres, commençât une existence nouvelle, existence de paix et de félicité ; si tout au moins il n'y avait là qu'un sommeil prolongé, une sorte de léthargie traversée de rêves plus ou moins agréables, l'on pourrait considérer avec un cœur, sinon joyeux, du moins impassible, ce terme où il faut un jour aboutir. Mais vous ne l'ignorez

pas, ce n'est pas ce que nous apprennent les enseignements irrécusables des auteurs inspirés. Dans les profondeurs de l'avenir, à côté d'une éternité de jouissances, ils nous montrent une éternité de supplices. Il y a au delà du tombeau les splendeurs de la gloire, mais il y a aussi les flammes allumées par la colère du Tout-Puissant ; il y a les chants du triomphe et les rugissements du désespoir, l'*hosanna* des élus et les blasphèmes des réprouvés. L'apôtre saint Jean décrit dans son Apocalypse la céleste Jérusalem comme elle lui a été montrée : construite tout entière de pierres précieuses et de l'or le plus fin, palais magnifique éclairé de la lumière de l'Agneau ; mais il a aussi vu l'empire ténébreux de Satan, cachot sans issue, abîme sans fond. Et dire qu'il faudra, de toute nécessité, régner dans ce palais ou brûler dans cet abîme. Et cette alternative dépendra pour chacun de nous d'un instant, d'un seul : celui de la mort ! Comment ne pas trembler en y songeant ? Voyez comme il tremble, le joueur obstiné, au moment où sur un dernier coup de dés il expose le reste de son avoir, son pain, le pain de ses enfants, leur destinée, peut-être son honneur et sa vie. Quelle anxiété pendant que l'on agite le cornet fatal ! Eh bien, regardez ce chrétien négligent, peu soigneux de ses intérêts éternels, qui a laissé venir sa dernière heure sans se mettre définitivement en règle avec Dieu : le voilà moribond, dans les étreintes de l'agonie, aux prises avec la mort. Il joue, il joue aussi ! Encore un soupir, encore un battement de son cœur, et tout sera décidé. Que joue-t-il donc ? Il joue son éternité !

Son éternité ! Et remarquons-le bien : cette éternité sera le fruit de ses œuvres. Notre éternité, mes Frères, c'est nous qui la faisons. Dieu, dit l'Écriture, a créé l'homme libre, et dès le commencement il l'a abandonné à son propre conseil ; il a mis devant lui l'eau et le feu, afin qu'il étende sa main vers ce qu'il désire. La vie et la mort, le bien et le mal sont en présence de l'homme : ce qu'il

aura choisi lui sera donné. *Deus ab initio constituit hominem, et reliquit eum in manu consilii sui. Apposuit tibi aquam et ignem : ad quod volueris, porrige manum tuam. Ante hominem vita et mors, bonum et malum : quod placuerit ei, dabitur illi* (Eccli. xv, 14-18). Pendant quelques années, le Créateur semble à peine se soucier de sa créature. Comme le roi dont parle la parabole évangélique, il a confié à son serviteur le talent que celui-ci a charge de faire fructifier, et il est parti : ou plutôt, renfermé dans le secret de son éternité, il voit tout, il sait tout, et en même temps il souffre tout. Il souffre tout, jusqu'à ce qu'enfin vient un jour, jour terrible, où, appelant devant lui le dépositaire de ses faveurs, il lui fait entendre la redoutable parole : *Redde rationem !* Rends-moi compte ! Rends compte de ce que je t'avais confié : talents, fortune, autorité ; naissance, éducation, succès ; grâces intérieures, exhortations, sacrements. Rends-moi compte de tout cela ; compte de ton corps, compte de ton âme. Car tu es responsable : responsable de l'usage que tu as fait de ton temps ; responsable du temps de tes travaux, du temps de tes études, du temps de tes plaisirs ; responsable de ce que tu as fait et de ce que tu as omis par négligence, responsable de ce que tu as laissé faire. Rends-moi compte de tout, car je vais te juger. Voici la balance de ma justice : nous placerons dans ce plateau tes vertus, dans cet autre tes iniquités. Je te jugerai selon tes œuvres. Une telle responsabilité en présence d'une telle alternative ! Comprenez-vous, mes Frères, quel épouvantement ? C'est celui de la mort.

Ajoutez-y l'horreur de la surprise. *Vigilate itaque, quia nescitis diem neque horam* (Matth. xxv, 13). C'est-à-dire, veillez, car vous ne savez ni le jour ni l'heure. *Estote parati, quia qua hora non putatis, Filius hominis veniet* (Luc. xii, 40). C'est-à-dire : soyez prêts, car le Fils de l'homme viendra au moment où vous n'y songerez point. *Veniam ad te tamquam fur* (Apoc. iii, 3). Comme s'il disait :

J'arriverai comme un voleur pendant la nuit. Autant d'oracles de la vérité infaillible, autant de menaces propres à nous glacer le sang dans les veines.

Toujours, en effet, la surprise nous cause un effroi involontaire. Plus elle est soudaine ou plus le contraste qui la produit est violent, plus aussi nous la redoutons. Et si la surprise consiste à se sentir transporté en un instant de l'enivrement du plaisir dans les transes de l'agonie, des splendeurs de la vie dans les ténèbres de la mort, de l'engourdissement de la tiédeur devant le tribunal du juge inexorable, comment la possibilité seule d'une telle révolution ne nous remplirait-elle pas d'épouvante ? Et cependant tous les jours nous en voyons autour de nous l'affreuse réalité. « Que de fois, nous dit le pieux auteur de l'Imitation (1, 23), n'avez-vous pas appris qu'un tel a péri par le glaive, tel autre englouti dans les flots ? Un troisième s'est fracassé le crâne dans une chute ; un quatrième a été saisi par le froid de la mort au milieu d'un repas ; un autre enfin, dans l'ardeur du jeu. On périt par le fer ou par le feu, on meurt de la peste ou l'on meurt assassiné : mais la fin de tous, c'est la mort, et la vie de l'homme se dissipe comme une ombre. » O alternative ! ô responsabilité ! ô surprise !

Est-il, mes Frères, UN PRÉSERVATIF CONTRE CES ÉPOUVANTEMENTS ? Pouvons-nous demeurer calmes en présence de cette alternative, rassurés malgré cette responsabilité, tranquilles tout en attendant le moment où nous serons surpris par la mort ? Oui, nous le pouvons, et l'Écriture nous en indique les moyens. Efforcez-vous, écrivait l'apôtre saint Pierre, efforcez-vous DE RENDRE CERTAINE par vos bonnes œuvres votre élection à la gloire. *Satagite ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis* (II Pet. I, 10). — Mes bien-aimés, disait l'apôtre saint Jean, si notre cœur NE NOUS FAIT AUCUN REPROCHE, ayons confiance dans la bonté de Dieu. *Carissimi, si cor nostrum non reprehenderit nos, fiduciam habemus ad Deum*

(I Jo. III, 21). — Enfin, Jésus Christ a prononcé cette sentence : Bienheureux les serviteurs que le maître à son arrivée TROUVERA VEILLANT pour le recevoir. *Beati servi illi quos, cum venerit dominus, invenerit vigilantes* Luc. XII, 37).

Et de fait, mes Frères, comment pourrait-il être véritablement surpris, celui qui s'est rendu familière la pensée de la mort, celui qui s'est habitué à l'attendre et se tient prêt à l'accueillir comme la messagère du bon roi ? Pourquoi craindrait-il le jugement de Dieu, le chrétien au cœur simple et droit qui n'a en vue que de plaire à son créateur, évite les moindres fautes délibérées, s'humilie et fait pénitence pour celles que la fragilité de la nature lui fait commettre quelquefois ? Pourrait-il se persuader qu'un malheur sans fin lui est réservé, le juste dont la grande préoccupation est de multiplier ses bonnes œuvres et d'accroître ainsi le trésor de ses mérites ? Ne sait-il pas qu'un verre d'eau donné au nom de Jésus-Christ ne demeurera pas sans récompense ? Et Dieu laisserait sans couronne tant de prières, tant d'aumônes, tant de mortifications, fruits de la grâce, sans aucun doute, mais aussi effets de la libre coopération de l'homme ! Non, non, Dieu n'est pas un tyran égoïste ; c'est un maître généreux, un monarque magnanime, un père de miséricorde et d'amour. C'est pourquoi, malgré les épouvantements de la mort, l'espérance du juste est toujours pleine d'immortalité. *Spes illorum immortalitate plena est* (Sap. III, 4.)

Ne le remarquez-vous pas, mes Frères ? Tous ces moyens : pureté de conscience, activité chrétienne, vigilance continuelle, se réduisent à une précaution unique : *songer qu'il faut mourir* ! Cette pensée une fois présente à son esprit, quel sera l'insensé qui s'endormira dans les bras de l'iniquité, avec danger de se réveiller dans le gouffre sur lequel il se voit suspendu ? Quel sera l'imprudent qui, se voyant à la veille de comparaître au tribunal divin, voudra rester les mains vides et le front couvert de

honte ? Pourquoi faut-il donc que tant d'hommes, et — disons-le en soupirant — tant de chrétiens s'efforcent de bannir aussi loin que possible l'aspect, l'image et jusqu'au nom de la mort ? En seront-ils moins exposés à ses coups ? Et cette fausse sécurité dans laquelle ils demeurent, ne leur rendra-t-elle pas mille fois plus pénibles les épouvantements auxquels ils ne sauraient échapper ?

Péroraison. — Combien vous êtes plus sages, pieux fidèles qui, pour adoucir l'amertune de vos derniers moments, pour en dissiper les terreurs, formez une sainte ligue, et vous encouragez les uns les autres à bien vivre, afin de vous préparer à bien mourir. La parole de Dieu que vous écoutez ici, en même temps qu'elle entretient en vous une sage sollicitude, vous aplanit le chemin de la bienheureuse éternité. Les exemples que vous avez sous les yeux, vous servent de stimulant et de consolation. Les saints que vous invoquez, font descendre sur vos têtes les bénédictions du ciel et vous montrent déjà la place que vous occuperez à leur côté près du trône de Dieu. Regardez-les souvent : ils vous ont précédés dans la lutte, ils vous attendent dans la gloire.

Voyez-la apparaître aujourd'hui au milieu de vous, la vierge glorieuse dont nous célébrons le triomphe, cette héroïque sainte Barbe que l'Église nous donne à si juste titre pour modèle et pour protectrice. Voyez comme elle vous enseigne à braver les épouvantements de la mort, à en mépriser les douleurs.

La mort ! Oh ! elle est venue la surprendre, cette faible enfant, au printemps de la vie. Et comme si elle n'était pas assez terrible par elle-même, elle s'est entourée de l'appareil des plus affreux supplices. Flagellation cruelle, coups de marteau portés à la tête, rasoirs affilés labourant la poitrine, peignes de fer déchirant les flancs, torches ardentes appliquées aux côtés, cilice hérissé d'aiguillons pour irriter des plaies encore saignantes : en fallait-il autant pour jeter l'épouvante dans le cœur d'une jeune

fille ? Et pourtant ce cœur ne faiblit pas un instant. Jésus-Christ guérissait les blessures de la martyre, et lui enveloppait le corps d'un vêtement de lumière. Il était pour elle, non pas un juge, mais dès cette vie un frère et un époux. Ainsi la récompensait-il de sa foi ingénue, de sa pureté virginale, de son amour héroïque. Héroïque de courage : vous venez de l'entendre ; héroïque aussi de générosité et d'immolation. Beauté, science, richesses, quels sujets d'espérance ! Sainte Barbe les a foulés aux pieds pour suivre Jésus-Christ. Affections terrestres, liens du sang, alliance honorable, elle a tout sacrifié. Elle a résisté à la tendresse, au courroux, à la rage fanatique d'un père : et la main de ce père devenu le bourreau de son propre enfant, lui a donné la mort. Mort ignominieuse aux yeux des hommes, souffrances atroces, mémoire vouée à l'oubli, sinon à l'exécration des siècles : une jeune fille s'est résignée à cette triste destinée !

Mais il n'en a pas été ainsi. Les siècles ont passé et la mémoire de la martyre est demeurée en bénédiction. Les peuples sont accourus ; ils ont placé sur les autels les restes précieux de la vierge de Nicomédie ; ils viennent à ses pieds déposer leurs offrandes ; ils y viennent prier, ils y viennent apprendre à mourir.

Nous y sommes réunis aujourd'hui, mes Frères ; et mieux que jamais nous y goûtons les délices de la charité chrétienne inspirée par la foi, animée par l'espérance.

Ah ! devant ces autels, sous les auspices de notre céleste patronne, renouvelons le dessein de demeurer toujours fidèles aux pieuses assemblées, aux salutaires pratiques d'une association dont nous apprécions chaque jour davantage les immenses bienfaits. Renouvelons le dessein d'attirer sans cesse dans notre famille spirituelle de nouveaux frères. Efforçons-nous par l'éclat de nos fêtes d'animer tous ceux qui fréquenteront ce temple à une ferveur de jour en jour plus ardente. Enfin, d'une voix unanime faisons retentir dans cette enceinte la magni-

fique prière que l'Église elle-même a composée en l'honneur de notre sainte protectrice : « Seigneur, nous vous en prions, que l'intervention de la bienheureuse Barbe, vierge et martyre, nous soit d'un utile secours, afin que, avant notre mort, préparés par une vraie pénitence et une confession sincère, nous méritions de recevoir le très saint Sacrement du corps et du sang de Notre Seigneur Jésus-Christ. » Daigne Dieu, mes Frères, exaucer cette demande et nous ouvrir ainsi les portes de la glorieuse éternité. Ainsi soit-il !

MULTIPLICATION DES SEPT PAINS.

(Évangile du 6e dimanche après la Pentecôte, Marc. VIII, 1-10.)

Misereor super turbam : quia ecce jam triduo sustinent me, nec habent quod manducent. (Marc. VIII, 2.)

Exorde. — Ce devait être pour la Judée un merveilleux spectacle, mes Frères, que celui de la prédication de Notre Seigneur Jésus-Christ. Cet homme extraordinaire, puissant en œuvres et en paroles, parcourant les villes et les bourgades, annonçant une doctrine toute céleste ; ces apôtres, ces douze pauvres pêcheurs qu'il avait choisis, ces soixante-douze disciples qu'il leur avait adjoints, répétant sa parole et participant de sa puissance. Cette foule enfin, qui le suivait, oubliant pour l'entendre les nécessités les plus impérieuses de la vie. Mais ne croyons pas, mes Frères, que ce fait merveilleux ne fût qu'un vain spectacle donné au monde, ou simplement un signe de la divinité du Christ. Non ; le Christ devait fonder son Église, et tous les faits de son histoire étaient destinés à devenir autant d'enseignements pour les membres de cette Église. Je veux aujourd'hui m'arrêter à un de ces faits et en pénétrer avec vous la signification. — *(Récit.)*

Si je considère cet événement merveilleux, je trouve qu'on peut diviser en trois groupes les personnes qui y ont pris part : le peuple, — les apôtres ; — enfin Jésus-Christ, l'auteur du miracle. Chacun de ces groupes sera pour nous, si nous voulons ouvrir notre cœur à la vérité, l'occasion d'un salutaire enseignement.

I. — Le peuple.

Et d'abord, mes Frères, jetons les regards sur cette multitude qui environne Jésus-Christ. Elle compte quatre mille hommes, sans y comprendre les femmes et les enfants ; elle s'est réunie des diverses parties du territoire que Jésus-Christ a parcouru dans sa course évangélique ; voilà trois jours qu'elle a suivi le Sauveur ; trois jours, sans autre nourriture que les légères provisions que quelques-uns d'entre eux ont réunies, et ils en sont arrivés à ce point que, rassemblés au milieu du désert, ils n'ont rien pour assouvir la faim qui les dévore. Qu'est-ce qui les a amenés à cette extrémité ? L'ardent désir d'entendre la parole de Jésus-Christ, le charme de sa présence. Ah ! mes Frères, qu'est-il besoin de vous montrer combien cette ardeur généreuse condamne notre lâcheté et notre indolence ? Qu'est-il besoin de vous faire ressortir la différence qu'il y a entre notre conduite et celle de la foule qui s'attache aux pas du Sauveur ? Que nous dit cet empressement ?

A. N'est-ce pas tout d'abord que de toutes nos affaires, la plus importante, je dirai *l'unique nécessaire est le salut de nos âmes ?* Voyez ceux qui composent cette immense foule. Ils ont laissé leur travail ; ils ont abandonné famille et amis, et pourquoi ? Pour suivre jusqu'au fond du désert, de l'autre côté du lac de Tibériade, un homme qui ne parle que des intérêts de l'âme, qui annonce en termes mystérieux ce qu'il appelle le royaume de Dieu, qui les entretient longuement de leurs devoirs. Et nous, pour apprendre exactement les devoirs que la religion

nous impose, quels sacrifices faisons-nous ? S'il faut, pour nous adonner à cette étude, mettre de côté quelqu'un de nos intérêts temporels, quelle est notre promptitude ? Où sont les difficultés que nous avons surmontées, les fatigues que nous nous sommes imposées, les voyages que nous avons entrepris pour perfectionner notre instruction religieuse ?... Ah ! si je considère notre conduite, à la place de cette générosité, de cette abnégation, de ce désintéressement, je ne vois, hélas ! que lâcheté, faiblesse, égoïsme. Nous voulons nous sauver, mais sans qu'il en coûte rien à la nature ; nous sommes prêts à accomplir la loi de Dieu, pourvu que cette loi ne contrarie aucun de nos intérêts, que dis-je ? aucun de nos plaisirs, aucun de nos caprices ! Ce n'est pas ainsi que nous entrerons dans le royaume des cieux, qui veut être pris d'assaut, selon la parole du Maître : *Vim patitur, et violenti rapiunt illud* (Matth. xi, 12). Non, mes Frères : sans de généreux efforts, sans une sainte violence, sans renoncement à nos aises et à nos commodités, nous ne pourrons suivre Jésus-Christ ni avoir part à son royaume.

B. Et pour descendre davantage dans les détails, remarquons quel est l'objet particulier de cette ardeur du peuple. C'est LA PAROLE DE DIEU. — *Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei,* avait dit Jésus-Christ à Satan (Matth. iv, 4). Et voilà ce peuple qui accomplit à la lettre le précepte renfermé dans ces paroles. Et ne croyons pas que les enseignements de Jésus fussent de nature à flatter les passions populaires, qu'elles servissent à alimenter la soif d'indépendance dont la multitude se sent dévorée. Jésus, il est vrai, démasquait l'orgueil des Scribes et des Pharisiens, dont l'arrogance déplaisait aux Juifs : mais il enseignait en même temps qu'il fallait se soumettre en tout à l'autorité légitime : *Omnia quæcumque dixerint vobis, servate et facite.* — A cette multitude altérée de vengeance, il apprenait qu'oser traiter son frère d'insensé, constitue une faute digne du feu

éternel. Aux Juifs sensuels et avides de richesses, il prêchait la continence et le désintéressement. Et pourtant la foule le suivait pour l'entendre. Puissance admirable de la parole de Dieu, quand l'homme est convaincu du besoin qu'il a de cette sainte parole ! Ce besoin, l'éprouvons-nous, mes Frères ? Nous voit-on, autour de la chaire de vérité, prêter une oreille attentive aux divins oracles ? Aimons-nous à entendre les leçons de l'Évangile, quand même ces leçons sortiraient d'une bouche moins éloquente, quand même elles choqueraient nos préjugés, nos prétentions, nos susceptibilités ? Ou bien nous voit-on peut-être trouver dans la fréquentation des divins enseignements une diversion à nos ennuis, une satisfaction pour nos sens ? Ah ! nous sommes loin alors de posséder la pieuse avidité, la simplicité docile des auditeurs de Jésus ! Profitons tous de la leçon qu'ils nous donnent. Assignons à l'affaire du salut et aux choses du ciel la première place entre toutes nos affaires ; et, comme l'assiduité à nous instruire des vérités éternelles est la condition indispensable de la fidélité à cette résolution, écoutons avec zèle, avec constance, avec docilité ceux qui sont chargés de nous instruire.

II. — Les Apôtres.

Mais il est temps de considérer les apôtres et la part qu'ils ont prise à l'événement qui nous occupe. Le rôle des apôtres, mes Frères, est bien différent de celui du peuple. Remarquons qu'ils ont été choisis par Jésus Christ pour être les confidents plus intimes de sa doctrine ; qu'iis sont destinés à l'annoncer eux-mêmes, surtout après l'ascension du Sauveur ; qu'ils doivent remplir dans l'Église les fonctions épiscopales, c'est-à-dire gouverner le troupeau de Jésus-Christ. C'est à cette charge sublime que le Sauveur veut les préparer. Et voilà pourquoi, quand il s'agit de subvenir aux besoins de la multitude, il semble les consulter. Dans la première multipli-

cation des pains, il avait lui-même demandé à Philippe : *Unde ememus panes et manducent hi ?* (Jo. VI, 5.) Cette fois encore il s'adresse à eux pour leur dire : *Misereor super turbam...* — Et comme il avait dit peu de jours auparavant : *Date illis vos manducare* (Matth. XIV, 16), cette fois encore il les charge de nourrir la multitude. Et en effet, après avoir fait asseoir sur le gazon cette troupe nombreuse, et l'avoir divisée avec ordre en petites compagnies, il met aux mains de ses disciples le peu de provisions qu'on lui offre. Ils vont donc, ils rompent ces pains bénits par le Sauveur, et à mesure qu'ils les rompent de nouveaux fragments viennent remplir leurs mains. La foule mange, elle est rassasiée ; et de ce festin miraculeux il demeure des restes plus considérables que les provisions mêmes qui avaient dû fournir au repas.

A. EUCHARISTIE. — Faut-il vous dire, mes Frères, que nous avons ici une image frappante du banquet eucharistique, de ce pain sacré confié au ministère des prêtres : pain miraculeux qui nourrit nos âmes, nourriture toujours consommée et toujours entière, dont le Docteur angélique a pu dire dans la sublime prose du *Lauda Sion* :

A sumente non concisus,
Non confractus, non divisus,
Integer accipitur.
Sumit unus, sumunt mille :
Quantum isti, tantum ille,
Nec sumptus consumitur.

Oui, si nous voulons réconforter nos âmes, si nous voulons soutenir nos forces pour le grand voyage de l'éternité et savoir résister aux assauts de nos puissants ennemis, c'est aux prêtres que nous devons nous adresser. Ils possèdent le pain des forts : ils sont toujours prêts à nous le dispenser.

B. AUMÔNE. — Cependant, mes Frères, cette multiplication étonnante opérée par Jésus-Christ entre les mains des apôtres, renferme une autre application plus générale

encore, une leçon que le Sauveur a voulu donner à ses apôtres d'abord et en leur personne à tous les fidèles. Quand je les vois distribuer avec tant de générosité les sept pains et les quelques petits poissons, sur lesquels ils avaient compté peut-être pour une route de plusieurs jours, je me rappelle cette parole du Maître : *Date, et dabitur vobis : mensuram bonam et confertam et coagitatam et supereffluentem dabunt in sinum vestrum* (Luc. VI, 38). N'est-il pas vrai que cette distribution continuelle nous répète les mêmes paroles avec une éloquence bien persuasive ? Peut-on voir le précepte de l'aumône enseigné à tous d'une façon plus frappante et en même temps plus engageante ? Car ce n'est pas seulement aux supérieurs que Jésus-Christ ordonne de pourvoir aux besoins de leurs surbordonnés. *Mandavit illis unicuique de proximo suo* (Eccli. XVII, 12). Ne craignons donc pas d'épancher nos aumônes dans le sein des malheureux ! Ne craignons pas de nous imposer quelques sacrifices pour alléger leurs peines ! Ce n'est pas ici le lieu de vous rappeler tous les enseignements que Jésus-Christ nous a donnés sur l'aumône. Il ne faut pas vous dire que cette aumône est un prêt déposé entre les mains de Dieu et dont les intérêts multipliés avec usure forment un trésor qui vous attend pour l'éternité. Vous n'avez pas besoin que je vous montre les misères du pauvre qui sollicitent votre compassion. Elles sont si vives qu'elles parlent plus haut que tous les discours. Non ; je me contente de rassurer vos appréhensions. Vous ne pouvez vous dépouiller, dites-vous ; il faut songer à l'avenir, il faut avoir soin de sa famille. Je vous montre les apôtres, et je vous dis : Donnez, donnez toujours ; l'aumône n'appauvrit pas. Quand on donne au nom du Seigneur, le Seigneur multiplie les richesses entre les mains de celui qui donne. Le chrétien charitable thésaurise dans les cieux, sans s'appauvrir sur la terre. C'est la bonté de Dieu qui le veut ainsi ; la bonté de ce Dieu qui ne se laisse jamais vaincre

en générosité. Il récompense avec munificence tout ce que l'on fait pour lui obéir et pour lui plaire.

III. — Jésus-Christ.

A. Il permet qu'on souffre en le suivant. — C'est Dieu lui-même, mes Frères, Dieu fait homme pour nous, qu'il nous reste à considérer, afin de compléter les pieuses réflexions que nous suggère le mystère de la seconde multiplication des pains. J'aime à voir le Seigneur entouré de ses apôtres, au milieu de cette foule attachée à ses pas. Voyez comme il est aimable, noble, admirable de douceur et de bonté. Que j'aime à entendre ces mots s'échapper de sa bouche divine : *Misereor super turbam*. Quelle sollicitude pour ceux qui s'attachent à lui ! Quelle tendresse dans ce cœur divin !... Mais tâchons de tirer un enseignement complet de toute la conduite du Sauveur. — Jésus appelle le peuple à sa suite ; Jésus mène le peuple dans le désert ; Jésus laisse le peuple éprouver dans sa compagnie l'aiguillon de la faim.

Il ne faut donc pas croire que ceux qui servent Dieu soient toujours, et par cela même, assurés du bien-être temporel. Il est des temps d'épreuve, il est des moments où Jésus semble vouloir essayer jusqu'où ira notre confiance en lui et notre ferveur dans son service. Il peut, pour quelque temps, paraître insensible ; sa providence peut nous sembler indifférente aux maux dont souffrent ses enfants. Ne nous hâtons pas de condamner ce que nous ne pouvons comprendre. Quels que soient les motifs de cet abandon apparent, soyons persuadés qu'ils ont leur raison d'être au point de vue de la plus grande gloire de Dieu et de l'avantage des âmes qui subissent l'épreuve. Il veut ou les délivrer plus complètement de toute attache aux biens du monde, ou leur apprendre à servir le souverain Maître sans récompense ici-bas, ou faire voir jusqu'où peut aller leur patience, leur constance, leur magnanimité. Mais, en même temps, il n'est pas un

soupir de ces cœurs généreux qui ne soit compté. Chacune de leurs angoisses trouve dans le cœur de Jésus une sympathie toute paternelle ; et un moment viendra où il saura les dédommager des maux qu'ils ont soufferts.

B. Il console. — Parfois il attend de ces âmes des plaintes respectueuses sur l'abandon où elles gémissent ; il les laisse même répéter souvent ces plaintes et ces lamentations avant de les écouter. D'autres fois, sans même qu'elles aient fait connaître leurs sentiments, il vient lui-même, avec ses consolations divines, soutenir leurs forces et dissiper leurs craintes. C'est ainsi qu'il agissait avec la foule dont il était entouré dans la circonstance qui nous occupe. Il ne lui laisse pas exposer ses besoins, il les prévient : *Misereor super turbam.* Or, quelle est la cause de sa pitié ? *Si dimisero eos jejunos in domum suam, deficient in via.* Voilà ce que le miséricordieux Sauveur ne saurait permettre ; non, il ne laisse pas succomber ceux qui, pour devenir ses disciples, se sont exposés à l'indigence ou à des peines quelconques. Il est là pour tout réparer, pour tout récompenser.

C. Il console abondamment. — Et quelle consolation ! quelle récompense ! Nous le voyons dans le miracle de l'Évangile. Non seulement ceux qui se sont attachés à ses pas sont préservés par lui d'une funeste défaillance ; non seulement ils sont rassasiés, mais sept corbeilles remplies des restes du festin prouvent à la fois la puissance du bienfaiteur et son inépuisable générosité. Oui, lorsque Dieu vient au secours de ceux qu'il aime, c'est en ami, c'est en roi, c'est en Dieu ! Plus il a fait attendre sa protection, plus elle est manifeste, plus elle est puissante. S'il va jusqu'à permettre quelquefois que, durant une vie tout entière, le juste ne trouve que difficultés, misères et privations, qui dira les trésors immenses de gloire accumulés dans les cieux pour payer ses souffrances ? Confions-nous donc pleinement, mes Frères, à ce divin Sauveur au service duquel nous nous sommes engagés.

Quelles que puissent être les difficultés de notre position, quels que soient les sacrifices que nous impose la fidélité à nos devoirs, comptons sur celui qui multiplia les pains dans le désert, sur celui qui possède toutes les richesses des cieux, et qui les destine à compenser les maux endurés pour sa gloire sur cette terre d'exil. Reposons souvent nos regards sur cette humanité sainte de Jésus ; voyons-la nous regarder dans nos luttes. Écoutons-la nous dire : *Misereor super turbam.* Vous aussi, vous faites partie de cette foule dont Jésus-Christ a pitié ; vous aussi, vous êtes inscrits dans son cœur, et la consolation vous viendra au temps marqué par la Providence.

Péroraison. — Il nous reste, mes Frères, à tirer une conclusion générale de ce magnifique récit que nous avons eu le bonheur de méditer. L'abondance même des leçons qu'il nous a fournies, pourrait accabler notre mémoire, et rendre moins féconds les divins enseignements. Je les résume en un mot : Générosité ! — Générosité dans cette foule qui suit Jésus-Christ et qui, pour ne rien perdre des leçons du divin Maître, ne pense plus aux sollicitudes terrestres ; générosité enseignée aux apôtres dans la multiplication même qui s'opère entre leurs mains : générosité touchante de Jésus-Christ qui le porte à prendre soin de tous ceux qui se dévouent à lui. Si nous ne pouvons tout retenir, choisissons : libéralité dans le service de Dieu ; charité pour les pauvres ; confiance sans bornes en la Providence divine ! Tout peut nous être également avantageux ; tout peut nous assurer une plus large part aux bienfaits de Jésus et à la gloire qu'il nous réserve.

CANEVAS D'UN SERMON SUR LE MÊME SUJET

POUR UN AUDITOIRE D'OUVRIERS.

Misereor super turbam : quia ecce jam triduo sustinent me, nec habent quod manducent. (Marc. VII, 2.)

EXORDE. — *Récit du miracle...* Voyons quels enseignements nous offrent les personnages qui figurent dans ce récit : le Christ, la foule, les apôtres.

A. JÉSUS-CHRIST. — Quelle sollicitude ! *a)* Il commence pourtant par éprouver la foule, en lui laissant sentir la faim.

b) Il donne avant que la foule l'en prie...

c) Il donne abondamment...

Nous devons nous fier à Jésus-Christ... Il n'a pas changé... Il nous aidera...

B. LA FOULE. — Elle suit le Sauveur, parce qu'elle est avide d'entendre sa doctrine... Elle montre qu'elle a l'estime de la parole de Dieu.

a) Ils s'éloignent de leurs demeures... de leurs amis...

b) Ils le suivent au désert, bien loin... sans provisions de bouche... par des chemins incommodes...

c) Ils suivent sans souci de la nourriture corporelle. Quelle leçon pour nous !

C. LES APÔTRES. — Le pain se multiplie entre leurs mains. *a)* Cela nous enseigne que c'est aux apôtres de Jésus-Christ et à leurs successeurs légitimes qu'est confié le soin de nourrir le peuple de Dieu par l'administration des sacrements, qui sont les canaux de la grâce, nourriture de l'âme.

b) L'exemple des apôtres nous montre une fois de plus que l'aumône n'appauvrit pas... Comme personne ne s'est enrichi en travaillant le dimanche, personne n'est devenu pauvre pour avoir fait l'aumône.

PÉRORAISON. — Ayons confiance en Jésus-Christ ; laissons-nous guider en tout par sa doctrine et ses exemples... Soyons généreux envers Dieu et envers le prochain...

OBÉISSANCE.

Erat subditus illis. (Luc. II, 51.)

Exorde. — Quel spectacle enchanteur, mes Frères, que celui que présente aux yeux du chrétien l'humble maison de Nazareth ! Il y trouve réunis les objets de ses plus pures affections : Jésus, Marie et Joseph, cette trinité terrestre, image de la trinité éternelle et incréée. Il y peut jouir de leurs entretiens et profiter de leurs exemples. Je dis : de leurs exemples ; car jamais l'amour que nous portons aux saints ne peut être un amour oisif. Accompagné toujours de l'admiration qu'inspirent leurs vertus, il doit nous engager à marcher sur leurs traces. Or, quelles leçons ne nous donne pas l'intérieur de Nazareth ? Parmi toutes celles que nous pouvons y trouver, il en est une qui domine, ce me semble ; c'est celle de l'obéissance. Cette leçon est la plus frappante de toutes. Je ne connais rien de plus étonnant qu'un Dieu soumis à ses créatures. Cette leçon est aussi la plus utile, car le précepte de l'obéissance doit être la règle de toute notre vie. C'est donc de cette vertu d'obéissance que je veux vous entretenir. En vous montrant ses grands avantages, j'espère vous amener à marcher sur les traces de Jésus, de Marie et de Joseph. *La gloire que notre obéissance procure à Dieu, — la paix qu'elle nous donne à nous-mêmes*, ce sera le partage de cet entretien.

I. — Obéissance de l'homme, glorieuse à Dieu.

La gloire extérieure de Dieu, mes Frères, c'est le seul but qu'il se propose dans toutes ses œuvres. A voir le prix que Dieu attache à une chose, nous pouvons donc juger de la gloire qu'il en attend. Or, tel est le prix qu'il attache à l'obéissance, qu'elle semble être le grand objet de ses préoccupations. *Les ordres* que Dieu intime à l'homme, —

les exemples que le Fils de Dieu nous donne, — *les récompenses* qui sont proposées à l'homme obéissant, — toute l'économie, en un mot, de la Providence divine nous appelle à la soumission.

A. Ordres de Dieu. — En voulez-vous la preuve ? Écoutez cette voix qui dès le berceau du genre humain retentit aux oreilles du premier homme. *Ex omni ligno paradisi comede : de ligno autem scientiæ boni et mali ne comedas. In quocumque enim die comederis ex eo, morte morieris* (Gen. II, 16, 17). C'est la loi de l'obéissance. Tout est créé pour Adam ; tout est destiné à son bonheur. Il ne lui est posé qu'une seule condition : c'est qu'il soit lui-même à son tour soumis à Dieu. Adam l'oublie, et vous savez de quel déluge de maux sa prévarication fut la cause.

Cependant Dieu consent à se réconcilier avec le genre humain. Il lui donnera un sauveur. Déjà il a choisi la souche bénie qui portera ce divin rejeton. Abraham, Abraham, quittez votre pays... afin que votre obéissance soit récompensée par cette faveur insigne qui fera de vous le père des croyants et le chef de la race au sein de laquelle naîtra le Messie. Mais comme s'il ne suffisait pas d'une seule épreuve, à peine Sara dans sa vieillesse a-t-elle donné un fils à son époux comme gage des promesses divines, que Dieu va soumettre la fidélité d'Abraham à l'épreuve la plus dure de toutes pour le cœur d'un père. Va, lui dit-il, prends ce fils et immole-le-moi. Ah ! Seigneur, comme vous devez attacher du prix à cet hommage de la soumission de l'homme, pour en agir ainsi avec Abraham, le patriarche bien-aimé !

Chaque page des livres saints nous fournit des exemples d'obéissance. Et lorsque la promulgation solennelle de la loi sur le Sinaï fut venue apprendre à l'univers comment la majesté divine prétendait être obéie et honorée : « Je suis le Seigneur, ton Dieu »... nous pourrions à partir de là montrer la loi de l'obéissance liant les peuples et les individus ; nous pourrions montrer Saül, le premier roi du

peuple hébreu, rejeté de Dieu pour avoir manqué d'obéissance, et nous entendrions cette parole profonde de Samuel adressée à ce malheureux roi : *Melior est obedientia quam victimæ* (I Reg. xv, 22). Et pourquoi donc ? C'est, comme le dit saint Grégoire, parce que les holocaustes ne consument que la chair des victimes, tandis que l'obéissance immole à Dieu notre propre volonté. Et cette volonté, la partie la plus précieuse de nous-mêmes, voilà ce que Dieu demande de nous : voilà ce qu'il veut avoir entièrement sous sa dépendance.

B. Exemples d'obéissance dans le Fils de Dieu. — Malheureusement, l'homme orgueilleux et rebelle ne veut point se soumettre. Toujours son égoïsme le porte à se réserver à lui-même cette meilleure part que Dieu réclame en vain, sa volonté, sa liberté. Alors que vit-on ? On vit le Fils unique de Dieu, le Verbe éternel, venir donner aux hommes l'exemple de l'obéissance. *Humiliavit semetipsum, factus obediens* (Phil. II, 8). Oui, le Verbe de Dieu, voyant que la gloire de son Père était trop imparfaitement procurée par les offrandes et les holocaustes de l'ancienne loi, se présenta pour remédier à cet état de choses d'une manière divine. *Tunc dixi : Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam* (Hebr. x, 7). Faut-il, mes Frères, faut-il vous retracer le tableau de cette vie d'obéissance ? Faut-il vous montrer le petit enfant dans la crèche, s'abandonnant aux soins de Marie et de Joseph ? Faut-il vous dépeindre le Tout-Puissant, l'Infini, se conduisant comme s'il était sans force, se réduisant à n'avoir ni voix ni volonté ? Non, j'ai hâte de le montrer dans cette maison de Nazareth où depuis son enfance jusqu'à l'âge de trente ans il n'aura d'autre vie que celle de l'obéissance. Pénétrons donc dans cette demeure : voyons-y Joseph, le représentant du Père éternel, revêtu de l'autorité souveraine. Marie, la reine des anges, est soumise à ses lois. Au-dessous de Marie, Jésus, le Seigneur des seigneurs, est soumis à tous les deux : *Erat subditus illis !*

Comment pourrait-on craindre d'exagérer jamais les merveilles de l'obéissance, après qu'elle a été exercée par Jésus de la manière le plus humble et la plus constante ?

Mais peut-être le Fils de Dieu n'a-t-il voulu donner cet exemple qu'à l'enfance, tout au plus à la vie domestique ? Ah ! loin de là. La carrière apostolique va s'ouvrir. Déjà à l'âge de douze ans il a laissé entendre quel principe doit y présider. *Nesciebatis quia in his quæ Patris mei sunt, oportet me esse ?* (Luc. II, 49.) Cette soumission à son Père, nous la verrons servir de règle à toutes ses actions, à toutes ses démarches. *Non sum missus nisi ad oves quæ perierunt domus Israel* (Matth. XV, 24). *Nondum venit hora mea* (Jo. II, 4). *Sicut dixit mihi Pater, sic loquor* (Ibid., XII, 50). *Sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio* (Ibid., XIV, 31). Et quand est arrivée l'heure de la lutte suprême, quand l'agonie inonde son visage d'une sueur de sang, écoutez la parole qui retentit dans la grotte de Gethsémani : *Non mea voluntas, sed tua fiat !* (Luc. XVII, 42.) Que dis-je ? sa dernière préoccupation sur cette croix où sa vie s'écoule avec son sang, c'est d'accomplir la volonté de son Père, en réalisant toutes les prophéties. *Ut adimpleretur Scriptura, dixit : Sitio* (Jo. XIX, 28). Et il meurt par obéissance : *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis* (Phil. II, 8).

C. Conseils et récompenses. — Cette parole de l'Apôtre nous initie en même temps, mes Frères, à une autre preuve de la volonté de Dieu par rapport à notre obéissance. Ce sont les conseils qu'il nous donne et les récompenses qu'il nous promet. Oui, si Jésus-Christ a été élevé si haut, *Exaltavit illum*, c'est précisément, au témoignage de saint Paul, parce qu'il a voulu s'humilier afin d'obéir. Aussi les enseignements de Jésus-Christ et la doctrine de ses apôtres, ses fidèles interprètes, sont-ils tout remplis de leçons concernant cette vertu d'obéissance. Écoutons d'abord Jésus-Christ. Il fait ressortir dans ses paraboles

tout le mérite de l'obéissance ponctuelle. *Beati servi illi quos cum venerit Dominus, invenerit vigilantes* (Luc. XII, 37). *Euge, serve bone et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam* (Matth. XXV, 23). Et cette abnégation qu'il exige, le renoncement à la volonté propre, ne se confond-il pas avec l'esprit d'obéissance et de soumission ? *Qui major est in vobis fiat sicut minor ; et qui præcessor est, sicut ministrator* (Luc. XXII, 26). *Qui vult post me venire, abneget semetipsum* (Matth. XVI, 24).

Et puis : *Vos qui reliquistis omnia... sedebitis et vos super sedes duodecim* (Matth. XIX, 28). *Ut edatis et bibatis super mensam meam in regno meo, et sedeatis super thronos* (Luc. XXII, 30). Voilà la récompense. — Que si maintenant à ces témoignages du divin Maître nous voulions encore joindre tous les avis que les apôtres, et en particulier saint Paul, ont donné aux fidèles concernant l'obéissance, ce serait un traité complet sur cette vertu que nous pourrions en former. *Subjecti invicem in timore Christi. Mulieres viris suis subditæ sint, sicut Domino. Filii, obedite parentibus vestris in Domino. Servi, obedite dominis carnalibus cum timore et tremore, in simplicitate cordis vestri, sicut Christo. Et vos, domini, eadem facite illis, remittentes minas : scientes quia et illorum et vester Dominus est in cœlis* (Ephes. V et VI).

Je pense donc, mes Frères, que c'est pour vous une vérité incontestable que Dieu exige de nous l'obéissance, qu'il y attache un grand prix, qu'elle entre dans l'économie de la Providence. Je pourrais me contenter de ces considérations : elles doivent suffire aux yeux de la foi. Mais, puisque nos préjugés et surtout l'orgueil qui est en nous, tâchent de nous dépeindre comme impossible, ou du moins comme très difficile, la pratique de cette vertu, il faut les satisfaire en montrant que notre intérêt même nous porte à aimer l'obéissance.

II. — Obéissance de l'homme, très utile à l'homme lui-même.

Je pourrais considérer d'abord les avantages que nous retirons de l'obéissance au point de vue purement temporel, et ensuite me mettre au point de vue spirituel. Mais je préfère unir ces deux considérations, et vous faire envisager combien est grande l'utilité de l'obéissance, — soit que nous nous prenions isolément, — soit que nous regardions nos relations avec nos semblables, — soit que nous remontions de nouveau jusqu'à Dieu, ordonnateur suprême de toutes choses.

A. UTILITÉ DE L'OBÉISSANCE POUR CHAQUE HOMME CONSIDÉRÉ EN LUI-MÊME. — Et certes, si je me renferme en moi-même, ma volonté propre est bien faite pour me causer incessamment des troubles et des inquiétudes. Supposons en effet qu'aucun précepte émanant de Dieu, soit directement soit indirectement, ne vienne gouverner mes actions, que Dieu se contente de me dire : Opère ton salut, reste dans le bon chemin : ah ! dans quelles perplexités je vais me voir jeté ! Que de routes, que de directions se présentent à moi ! Mais quelle est la véritable ? Quelle est celle où je me trouverai d'accord avec la règle éternelle inconnue pour moi ? Je chercherai à être vertueux ; mais ne prendrai-je pas l'apparence de la vertu pour la réalité ? Je ferai des œuvres de piété et de miséricorde ; mais à chacune de ces œuvres je devrai me dire : N'est-ce pas autre chose que Dieu demande de moi ? Vous le voyez, mes Frères, dans cette supposition une âme timorée n'aura jamais de repos. Mais dites à cette âme qu'elle peut se contenter d'obéir ; que, si elle suit docilement les conseils de son directeur spirituel, elle est assurée de suivre la voie la plus directe vers le bonheur éternel : oh ! quel calme succède soudain à la tempête ! Avec quelle tranquillité d'âme elle accomplit les prescriptions de l'obéissance ! Elle ne sent plus ni perplexités ni hésitations. La parole de Jésus-Christ : *Qui vos audit, me audit* (Luc. x. 16), suffit à résoudre tous ses doutes. Eh bien, ce bonheur n'est-il pas digne

d'envie ? Et si maintenant je compare cet heureux état avec la responsabilité qui pèse sur tout homme revêtu de l'autorité, si je considère ce perpétuel embarras d'avoir à chercher non seulement ce qu'on doit faire soi-même, mais encore ce qu'on doit faire exécuter par ses subordonnés, lequel des deux, ou du maître qui commande ou du sujet qui est tenu seulement à obéir, me paraîtra avoir le rôle le plus enviable ici-bas ? Si ce dernier se rend compte des avantages de sa condition, jamais il ne jettera un regard de convoitise sur l'éclat extérieur qui chez le maître couvre tant de peines, tant de soucis, et souvent de si amères déceptions.

Je le sais, mes Frères : ce n'est pas ainsi que l'entend le monde. Il inspire à ses adeptes la volonté quand même de commander, d'être maître, de s'élever toujours, d'éviter toute dépendance. Mais nous ne sommes pas du monde, et le spectacle seul des maux terribles enfantés par l'absence de soumission, devrait suffire pour nous détacher de plus en plus du monde.

B. Utilité de l'obéissance pour l'homme considéré vis-a-vis de ses semblables. En effet, que je prenne les empires les plus vastes ou les plus pauvres bourgades, que j'embrasse par ma pensée tout l'univers ou que je me restreigne à la considération d'une famille isolée, partout je remarque que les maux les plus terribles ont pris leur source dans l'absence de soumission. On peut dire qu'un royaume est perdu, une fois que le respect de l'autorité a cessé d'y régner. Le foyer domestique se métamorphose en un véritable enfer, lorsque la voix qui commande n'y est plus écoutée. Qui de nous peut se faire une idée de ce que deviendrait le monde, si, tous les liens de la subordination étant supprimés à la fois, chacun demeurait livré à sa volonté propre dans la libre expansion de toutes ses passions et de tous ses caprices ?

Au contraire, prenez une de ces familles patriarcales où les saintes traditions de l'autorité ont conservé toute leur

force, et dites-moi s'il est sur terre une société plus heureuse : le père commandant en la personne de Dieu ; la mère partageant ce pouvoir qui n'a d'autre objet que le bonheur de tous, et qui est lui-même réglé par les divins préceptes de la religion ; des enfants dociles et obéissants ; des serviteurs fidèles et dévoués. Et remarquons-le bien : tous sont heureux, quoique tous obéissent ; disons mieux : ils sont heureux, parce qu'ils obéissent. Oui, lorsque chacun occupe le rang que la Providence lui a assigné, et l'occupe sans murmurer, c'est alors que l'ordre règne, et avec lui la paix, et avec la paix le bonheur.

Ah ! puissions-nous toujours le comprendre, et le comprendre d'une manière vraiment pratique ! Tous, nous avons nos supérieurs : supérieurs ecclésiastiques, supérieurs temporels ; supérieurs dans nos travaux, supérieurs dans nos relations domestiques elles-mêmes. Sachons nous soumettre à une autorité qui émane de Dieu. Soyons obéissants, afin de trouver le repos de nos âmes et de marcher d'un pas ferme dans le chemin de la sainteté. Soyons obéissants, afin de coopérer ici-bas à maintenir parmi tous les membres de la famille humaine la paix et la concorde. Enfin, pratiquons l'obéissance afin de nous rapprocher de Dieu.

C. Utilité de l'obéissance pour l'homme, en tant qu'il doit se faire gloire de réaliser le plan divin. — Dieu, mes Frères, a été notre point de départ dans cet entretien, et c'est au nom de la gloire de Dieu que je vous ai, dans ma première partie, engagés à pratiquer généreusement l'obéissance. Dieu doit être notre fin en toutes choses : c'est à nous rapprocher de lui, à exécuter sa volonté d'une manière complète que doivent tendre tous nos efforts. Cette conformité à la volonté de Dieu, comment pourrons-nous la pratiquer ? Par l'obéissance, mes Frères, Tel, en effet, est l'ordre de la Providence divine. Elle a voulu que les hommes fussent conduits par leurs semblables. Et ce n'est pas toujours à ceux qui sont éminents par la science,

la richesse ou le pouvoir, qu'elle confie la mission d'exercer l'autorité : nous en avons la preuve dans bien des familles où l'instruction et le savoir des enfants dépassent de beaucoup la culture intellectuelle des parents ; nous en avons le plus frappant exemple dans la maison de Nazareth, où la sainteté en personne, où la Toute-Puissance était soumise aux commandements de ses créatures. Ce que Dieu a voulu, c'est qu'une autorité légitime émanant de lui présidât à la famille, à l'État, à l'Église, à toute société humaine constituée honnêtement, et que les ordres de cette autorité fussent considérés comme dictés par Dieu même.

Il n'a pas voulu, comprenons bien ceci, il n'a pas voulu que chaque action humaine se fît de la manière qui serait la plus parfaite, si cette action était isolée ; mais que l'ensemble des actions humaines offrît le spectacle de l'ordre et de l'unité. Et de même que dans la nature physique nous voyons bien des objets de qualité très inférieure au milieu d'un ensemble d'une admirable ordonnance, ainsi dans toute réunion d'hommes la perfection générale résultera de l'accord parfait entre la tête qui gouverne et les membres qui exécutent ses desseins. Or, mes Frères, qui peut en douter ? le moyen de plaire à la majesté divine consiste pour chacun de nous à contribuer pour notre part à cet admirable concert de toutes les créatures.

(Cette comparaison me paraît fort juste, car pour qu'un morceau de musique soit bien exécuté, il faut, non que chaque instrument joue le plus bel air possible, ni même le mieux possible l'air proposé, mais que tous les exécutants suivent parfaitement la mesure. — *Note du P. Verbeke.*)

Péroraison. — *Vir obediens loquetur victoriam* (Prov. XXI, 28). Il devra se vaincre... mais ses victoires seront glorieuses à Dieu, et elles lui procureront à lui-même la paix intérieure, l'union avec ses semblables, la conformité à la volonté divine, prélude de la possession même de Dieu, qui deviendra sa récompense.

OCCASION PROCHAINE.

Qui amat periculum, in illo peribit. (Eccli. III, 27.)

Exorde. — Souvent, mes Frères, quand au confessionnal ou du haut de la chair on engage les chrétiens à se refuser certains plaisirs, à éviter certaines fréquentations, on rencontre une résistance opiniâtre. Il y a même des personnes qui semblent stupéfaites de ce qu'elles appellent les exigences du prédicateur ou du confesseur. D'où cela vient-il ? De ce qu'elles n'ont point d'idées justes sur *l'occasion prochaine* et de ce qu'elles ne comprennent pas ce qui a rapport à cette matière. Mon but dans cette instruction est d'exposer pour notre utilité commune les *principes théologiques* concernant l'occasion prochaine et de vous faire saisir leurs *conséquences pratiques*.

I. — Qu'est-ce que l'occasion prochaine ?

A. On peut définir en général « l'occasion prochaine : » *Une circonstance qui nous fait souvent tomber dans le péché.* Chaque mot de cette définition doit être pesé.

a) Une circonstance. C'est un terme tout à fait général, s'appliquant à tout : aux endroits, aux objets, aux personnes, de quelque nature ou qualité que cela soit.

b) Qui fait tomber dans le péché. Il est donc évident que de cette circonstance naît une tentation, et que cette tentation mène à la chute. Peu importe le genre de péché : intempérance, impureté, doute contre la foi...

c) Nous. — En effet, il se peut qu'une circonstance ne soit pas occasion prochaine pour tout le monde et qu'elle le soit cependant pour nous, à cause de notre faiblesse, de nos chutes antérieures...

d) Souvent. — Car il y a des choses qui quelquefois font tomber dans le péché ; et c'est ainsi que toute circonstance *peut* être une occasion de chute. Mais ce sont là des occasions *éloignées*. S'il fallait toujours éviter celles-ci, il

n'y aurait plus moyen de vivre. Il s'agit donc de celles qui font tomber souvent. Et ce mot est relatif : souvent, vu le nombre de fois qu'on s'y trouve ; par exemple, une fois sur trois, deux fois sur sept...

L'on peut appeler « occasions prochaines » des choses qui de leur nature sont telles qu'au bout d'un certain temps elles doivent aboutir à des chutes.

B. TACHONS DE DÉTERMINER CELA, AFIN DE MIEUX COMPRENDRE. — Nous distinguerons surtout trois catégories de circonstances *dans lesquelles on rencontre* l'occasion prochaine du péché.

a) Les plaisirs. — Ce sont : les festins, pour ceux qui sont portés à l'intempérance... Les cabarets, pour les hommes de la classe inférieure... Les spectacles, comme portant à l'impureté et à l'impiété... Les bals, comme portant à l'impureté, à l'orgueil, etc.

Y a-t-il toujours là occasion prochaine ? Non, car tout cela est relatif... Il y a pourtant des pièces de théâtre et des ballets si indécents que personne certes ne peut y assister... Il y a des danses qui pour le plus grand nombre de ceux qui y prennent part sont des causes de chute.

Le *scandale que l'on donne* doit aussi entrer en ligne de compte. Par exemple, les jeunes filles qui se prêtent à certaines danses, peuvent être coupables en étant pour les autres une cause de péché.

b) Les lectures. — Il y en a surtout de deux sortes parmi celles qui constituent des occasions prochaines de péché : les unes sont les lectures immorales, qui excitent les mauvaises passions et énervent l'âme, en l'occupant de représentations impures et d'images obscènes. Les autres sont les lectures impies, qui attaquent la religion, nourrissent les doutes touchant la foi, ébranlent la confiance dans l'autorité de l'Église...

c) Les fréquentations. — Et sous ce terme viennent les sociétés et les liaisons particulières. Les liaisons peuvent constituer une occasion prochaine de péché parce qu'elles

sont clandestines, parce qu'elles ont lieu avec des personnes d'autre sexe, parce qu'elles sont immorales, impies, parce que les liaisons sont trop tendres...

II. — Quelles sont les règles de conduite à suivre quant à l'occasion prochaine ?

D'abord, il est évident que, le chrétien devant faire tout ce qui est moralement possible pour éviter le péché, il doit aussi éviter l'occasion prochaine. En effet, comme il y a pour lui connexion *réelle* entre l'occasion et la chute, il doit fuir l'occasion pour éviter la chute. Cependant, comme cette connexion n'est pas *nécessaire*, il en suit que pour des motifs suffisamment graves et *proportionnés à l'imminence du danger* il sera quelquefois permis de ne pas fuir physiquement l'occasion, mais de prendre seulement des précautions pour prévenir la chute. D'après cela :

A. Il faut constater d'abord s'il y a occasion prochaine. — Or, nous l'avons vu dans la première partie :

a) Il y a des choses de telle nature qu'elles constituent une occasion prochaine de péché pour tout le monde. Tels sont certains spectacles, certaines lectures... Et quand même il me serait arrivé de me trouver dans une de ces occasions et de n'avoir pas cependant succombé au péché, je ne puis pas sans une raison majeure m'y engager de nouveau.

b) Il y a des cas où, sans qu'il y ait occasion prochaine pour moi, il y en a pour d'autres à cause de moi. Il y a là une coopération au mal, un *scandale*... Abonnements aux spectacles, aux mauvais journaux. Toilettes indécentes, danses trop libres.

c) Il y a des cas où, à cause de ma faiblesse personnelle, il y a occasion prochaine pour moi, sans qu'il y ait occasion prochaine en général.

B. Il faut voir de quelle nature est cette occasion. — En effet, il y a trois espèces d'occasions prochaines.

a) L'occasion physiquement nécessaire. — C'est celle dans

laquelle nous sommes bon gré mal gré, celle qu'il n'est pas en notre pouvoir de quitter. Ainsi le prisonnier dans une prison mixte... le malade dans la demeure paternelle...

b) L'occasion moralement nécessaire. — C'est celle que l'on peut, strictement parlant, abandonner mais qu'on ne peut abandonner qu'en s'exposant à des inconvénients tels qu'il ne paraît pas croyable que Dieu veuille nous imposer de les subir. Par exemple, la perte de sa réputation ; la privation de sa subsistance nécessaire ; la discorde et des dissensions graves entre des personnes qui doivent habiter ensemble ou dont l'une a autorité sur l'autre... Fréquentation des théâtres ou des bals pour une jeune personne que ses parents y forcent.

c) L'occasion libre. — C'est celle que l'on peut abandonner, à laquelle on n'est pas lié par une nécessité physique ou morale. Remarquez bien que nous ne disons pas : celle qu'il ne nous coûte pas d'abandonner. L'attachement que nous avons, n'entre pas en ligne de compte. Ce n'est point là ce qui peut nous justifier, si nous restons dans l'occasion.

C. IL FAUT SE DÉCIDER ;

a) A fuir l'occasion libre.

b) A prendre des précautions pour neutraliser l'influence funeste de l'occasion nécessaire. Mais pour mieux préciser cela, nous allons nous demander.

III. — Quelle est ma position relativement à l'occasion prochaine ?

A. EST-CE QUE JE SUIS DANS L'OCCASION PROCHAINE, OU DU MOINS EN SUIS-JE MENACÉ ? — Je puis le savoir facilement, en me rappelant les fautes que je commets et en voyant si elles ne se preduisent pas souvent dans les mêmes circonstances. Évidemment, il ne s'agit pas ici de fautes légères, mais de fautes importantes : excès dans la boisson, mauvaises pensées volontaires, mauvais désirs volontaires, doutes contre la foi. Il n'est pas question ici, vous le voyez, de pures tentations, mais de fautes réelles.

Si je ne suis pas actuellement dans l'occasion prochaine du péché, elle est peut-être à côté de moi : livres, journaux... Ou bien, elle peut survenir : bals, spectacles, fréquentations...

B. Est-ce que je ne me fais pas illusion par rapport a certaines occasions prochaines du péché ? — C'est-à-dire, est-ce que je ne pense pas trop facilement que telle ou telle circonstance n'est pas une occasion prochaine de péché pour moi ? Cela pourrait être.

a) Parce que je ne fais pas attention. — Parce que mon âme est comme une sorte de place publique où tout entre et sort, sans que j'y prenne garde. Je pourrais ainsi être menacé d'une chute prochaine sans m'en douter.

b) Parce que je suis habitué aux chutes. — Je ne dis pas : habitué aux tentations, mais habitué aux fautes. J'ai déjà succombé si souvent que je le fais sans plus m'en apercevoir. Je consens par la volonté sans avoir lutté. Cette illusion, je puis la constater, si je trouve en moi depuis que je suis dans telle ou telle occasion :

Un affaiblissement réel de ma foi.

Une diminution réelle de ma piété.

Un élargissement funeste de ma conscience, non par une appréciation plus juste des choses, mais par une facilité plus grande à me laisser aller... Dans ce cas, il y a certainement illusion ; et, bien qu'il n'y ait point peut-être de chutes profondes, il y a des précautions à prendre ; car la chute pourrait bien n'être pas éloignée.

C. Quelles sont les mesures que je dois prendre, moi en particulier ? — Ici nous revenons au point précédent, mais avec quelques connaissances de plus. Nous devons donc voir devant Dieu

a) S'il n'y a pas d'occasion libre qu'il nous faille abandonner ou écarter de nous.

b) Si nous ne devons pas prendre des précautions plus strictes contre des occasions moralement ou physiquement nécessaires.

ORGUEIL.

PHARISIEN ET PUBLICAIN.

(Évangile du 10e dimanche après la Pentecôte ; Luc XVIII, 9-15.)

Qui se exaltat, humiliabitur. (Luc. XVIII, 14.)

Exorde. — *Récit évangélique.* — L'exemple du pharisien et du publicain présenté aux apôtres par Notre Seigneur Jésus-Christ, offre la matière de nombreuses applications morales. Mon dessein aujourd'hui est de me contenter de la leçon générale qui ressort de cet exemple et que Notre-Seigneur lui-même exprime par forme de conclusion, en disant : *Qui se exaltat, humiliabitur.* Le pharisien superbe croyait *s'élever* en faisant valoir ses vertus, et il sortit du temple plus coupable qu'il n'y était entré, parce qu'il avait ajouté à sa fausse vertu le crime de l'orgueil. Ainsi tout homme qui s'élève sera humilié. Plût à Dieu que nous comprissions bien toute la portée de cette maxime ! Mais hélas ! je crains fort que nous ne lui attribuions un sens trop restreint. Nous aimons à borner son application à ces orgueilleux arrogants dont les prétentions impérieuses frappent tous les regards, et nous ne songeons pas à examiner notre propre conduite, pour voir si peut-être la parole de Jésus-Christ ne s'y est pas vérifiée.

Réfléchissons donc quelques instants à la signification de cette parole. Voyons en quoi consiste cette élévation, but de nos désirs et cause de notre ruine. Voyons aussi quel est cet abaissement dont Dieu frappe notre orgueil. Or, je trouve dans l'orgueil trois espèces d'élévation : une *élévation de vanité*, — une *élévation d'ambition*, — une *élévation de témérité*. A ce triple dérèglement correspondent dans la punition que lui inflige la providence de Dieu, *trois sortes d'humiliation* : les revers, les mépris, les déceptions. Voilà

ce que j'espère vous développer pour votre édification et la mienne.

I. — Élévation de vanité, et son châtiment : les revers.

Comme je vous le disais tout à l'heure, mes Frères, souvent on se figure faussement qu'il n'y a de véritable orgueil que dans l'esprit de domination. On se trompe, et une simple réflexion va vous en convaincre. L'orgueil, nous le savons tous, consiste à vouloir s'élever au-dessus de la condition dans laquelle on est placé par la Providence et à se complaire dans cette élévation. Or, sans même considérer ceux qui nous entourent, n'est-ce pas déjà méconnaître la place que l'on occupe dans le plan divin que de songer avec complaisance aux dons naturels ou surnaturels que l'on possède, *sans porter ses regards vers Celui qui est la source de tout bien?* Cette complaisance par laquelle nous nous reposons en nous-mêmes, en nos richesses, en nos dignités, en nos forces, en notre esprit, en nos vertus même, ne renferme-t-elle pas ce jugement insensé, que c'est à nous que ces biens appartiennent, que nous pouvons en disposer à notre guise, que nous en sommes, sinon la cause, tout au moins les maîtres absolus? N'allons-nous pas jusqu'à les attribuer à notre propre mérite, à nos travaux, à notre constance? Dès lors, que faisons-nous, sinon nous élever, du moins dans notre estime, au-dessus de la réalité? Oui, la vanité, soit qu'elle se renferme au dedans de nous-mêmes, soit qu'elle paraisse au dehors et se montre à tous les regards, est une des formes de l'orgueil, et mérite par là même les châtiments de Dieu.

A. En quoi elle se montre. — Faut-il entrer dans quelques détails, pour vous faire connaître si vous n'en avez pas déjà subi les atteintes? Vous avez ressenti les atteintes de la vanité, si au cours de vos réflexions solitaires vous aimez à vous perdre dans la contemplation de tous les avantages dont vous croyez jouir: si vous avez cou-

tume de parcourir d'un regard satisfait et vos vastes propriétés, et vos grandes richesses, et votre nombreuse famille, et vos travaux remarquables, et vos heureuses entreprises, *sans même songer à Celui de qui vous tenez ces faveurs.* Vous les avez subies, ces atteintes de la vanité, si vous ne rêvez que l'augmentation, l'accroissement incessant de la fortune dont vous jouissez ; si vous aimez à vous représenter à vous-mêmes toujours plus riches, toujours plus élevés, toujours plus honorés. Vous êtes blessés par les traits de la vanité, si vous ne vous contentez pas de ces réflexions silencieuses, mais que vous alliez jusqu'à faire valoir partout vos avantages avec ostentation, et par votre conduite, et par vos paroles, et par le faste même dont vous vous entourez. Ce luxe dans vos appartements, cette recherche dans votre toilette, cette profusion dans les repas que vous offrez à vos amis, tout m'indique la vanité. Aussi je ne m'étonne pas quand je vous entends célébrer l'antiquité de votre famille, la noblesse de vos aïeux, l'étendue de vos possessions ; quand vous énumérez toutes les ressources que vous trouvez en vous-mêmes pour augmenter indéfiniment l'état de votre maison, les expédients heureux dont vous avez fait usage pour vous tirer d'un pas difficile. Je ne m'étonne pas, mon frère, si dans presque tous vos entretiens vous êtes l'acteur principal et l'objet presque unique de l'attention universelle. Et si avec cela vous vous sentez blessé quand on vous oublie, si les louanges données à autrui vous paraissent autant de taches infligées à votre propre gloire, ah ! je ne puis en douter, la vanité a jeté dans votre cœur de profondes racines.

B. Folie d'une pareille vanité. — Mais je vous en prie, mes Frères, réfléchissez un instant avec moi à l'inconsidération dont cette manifestation est la preuve évidente. Dites-moi, pouvez-vous dans le calme de votre raison, vous attribuer légitimement une si grande part à votre fortune ? De qui avant tout tenez-vous cette existence dont

vous jouissez, ces forces corporelles et cette santé qui font votre bonheur ? Sans la main toute-puissante de Dieu qui vous soutient dans toutes vos œuvres, où seraient ces beaux fruits que s'arrogent votre esprit ou votre travail ? De ces fruits, n'y en a-t-il pas qu'un hasard heureux, ou pour mieux dire, l'action plus directe mais mystérieuse de la Providence vous a procurés ? Ces biens, jusques à quand les conserverez-vous ? Est-il en votre puissance d'en répondre, je ne dis pas pour une année, mais pour un jour, pour une heure, pour un seul instant ? Et voilà sur quoi votre vanité se fonde ! — Ah ! si vous oubliez cette vérité, craignez que Dieu ne vous en fasse souvenir. *Qui se exaltat, humiliabitur.*

C. Abaissement. — Ce Dieu de qui dépendent toutes les choses créées, peut d'un signe de sa main renverser tout ce qui fait votre gloire. Rappelez-vous le saint homme Job. Il avait, dit l'Écriture, sept fils et trois filles ; il possédait des biens immenses ; il avait 7000 moutons, 3000 dromadaires, 500 paires de bœufs, 500 animaux de trait. Il était riche entre tous les orientaux. Un coup de la main de Dieu le frappe : tous ses enfants périssent, et en outre toute sa fortune est perdue. Un second coup l'atteint, et rongé d'ulcères il gît sur un fumier infect. Et pourtant Job était agréable aux yeux du Seigneur. Mais voulez-vous l'abaissement, punition de la vanité ? David fait le dénombrement de son peuple ; il prend plaisir à ce recensement ; il contemple avec un sentiment de vanité ses treize cent mille hommes en état de porter les armes. Dieu parle : David pourra choisir entre une famine de sept ans, une guerre désastreuse de trois mois ou une peste de trois jours ; et en trois jours, 70.000 hommes tombent victimes du fléau. Sennachérib étale avec complaisance ses tentes guerrières sous les murs de Jérusalem, et en une nuit 185.000 de ses soldats périssent. Mais pourquoi citer les exemples d'une antiquité si reculée ? Ne voyons-nous pas tous les jours s'écrouler près de nous

les fortunes les plus colossales ? Ne voyons-nous pas la mort enlever tel riche propriétaire, la folie frapper tel autre d'impuissance, la maladie ruiner les forces d'un troisième ? Et nous oserions encore avoir confiance dans ces biens éphémères ? Ah ! si nous les possédons, craignons plutôt que Dieu ne nous en demande bientôt un compte rigoureux ; recevons avec reconnaissance ce qu'il veut bien nous laisser, et, loin de nous enorgueillir, considérons avec effroi la responsabilité que ces dons nous imposent. Pour en faire à Dieu l'hommage qu'il a droit d'exiger, soumettons-nous humblement à ses lois et, comme le reste des hommes, tenons-nous en sa présence dans une humble soumission.

II. — Élévation d'ambition, et sa punition : la confusion.

Je dis, mes Frères, « comme le reste des hommes, » car si la vanité est une première manifestation de l'orgueil, l'ambition, le désir de s'élever et de dominer ne tarde pas ordinairement à s'y joindre. Je ne dois pas m'arrêter longtemps à décrire ce dérèglement ; car, comme je le disais en commençant, il frappe davantage les regards, et la répulsion qu'il nous inspire lorsque nous le remarquons chez les autres, devrait nous en préserver nous-mêmes. Souvent, hélas ! le contraire arrive. La vue de l'ambition d'autrui, loin de nous inspirer une sage modération, ne fait qu'aiguillonner l'ardeur que nous sentons en nous-mêmes pour tout ce qui est considération prééminence, domination.

A. Caractères. — De là toutes nos intrigues pour entraver les projets de nos concurrents ; de là ces railleries fréquentes par lesquelles nous nous efforçons de détruire leur influence ; ces récits pleins d'une causticité maligne, qui tendent à dévoiler leurs secrètes faiblesses. De là peut-être ces calomnies que nous osons nous permettre et les manœuvres insidieuses que nous osons pratiquer contre eux ; de là cette joie que nous éprouvons de leur

chute. Quant à notre propre personne, quel soin de nous faire valoir, quels efforts pour nous avancer dans la faveur des grands, quitte à les renverser lorsque nous n'aurons plus besoin de leur appui !

Voilà, hélas ! le spectacle que le monde ne présente que trop souvent, et où peut-être nous avons joué un bien triste rôle. Et pourquoi tant de sollicitude, tant d'intrigues, tant de cabales ? Quel est le but de toutes ces entreprises ambitieuses ? Ce but, il me semble que je puis l'indiquer par un mot : indépendance ! On veut être indépendant ; on veut ne relever de personne, être son maître à soi, son propre maître. Pour y parvenir, on voudrait renverser toute supériorité. On ne peut même souffrir d'avoir des égaux ; on voudrait ne rencontrer que des inférieurs. O homme, que prétendez-vous ? Supposons, par impossible, que la terre tout entière soit soumise à vos lois, que tous les peuples qui l'habitent s'inclinent devant votre sceptre : dites, avez-vous grandi d'un point dans l'estime de Dieu ?

B. PUNITION. — Dieu ! je viens de le prononcer, ce nom auguste qui seul renferme la condamnation de tous vos projets insensés. Répondez : quand vous gouvernerez le monde, prétendrez-vous monter encore plus haut ? Prétendrez-vous dominer la majesté infinie ? Si j'en juge par votre conduite actuelle, je ne puis faire d'autre supposition, car non seulement vous oubliez celui de qui vous tenez avec l'existence tous les dons qui en découlent, mais, lorsque ses ordres vous arrêtent, lorsque ses commandements vous gênent, lorsque ses menaces retentissent à vos oreilles, vous bravez ces menaces, vous méprisez ces commandements, vous transgressez ces ordres. Mais c'est là aussi que votre folie devient manifeste ; c'est là, si vous voulez être de bonne foi, que vous pouvez sonder l'abîme au bord duquel vous marchez. *Qui se exaltat, humiliabitur.* Sachez-le bien : le dominateur suprême de l'univers a droit à vos hommages et à votre obéissance.

C'est lui qui a établi entre les hommes ces rapports de subordination qui les unissent. Méconnaître les droits du suprême législateur, vouloir par une ambition effrénée renverser ce bel ordre qui est son ouvrage, c'est vous exposer à toute sa colère. Vous voulez dominer : il vous abaissera ; vous voulez vous élever au-dessus de votre semblable : vous serez peut-être réduit un jour à implorer sa protection ; vous méprisez les autres : Dieu sait si vous ne deviendrez pas bientôt un objet de mépris et de compassion. Vous n'êtes pas plus puissant que Nabuchodonosor, plus opulent que Sardanapale, plus élevé que Pharaon : or, vous savez comment Dieu a renversé et couvert de confussion ces trois orgueilleux. — Mais j'ajoute (et ceci m'amène naturellement à parler du troisième caractère de l'orgueil), j'ajoute la parole de l'Apôtre : *Evanuerunt in cogitationibus suis, et obscuratum est insipiens cor eorum... Propter quod tradidit illos Deus in desideria cordis eorum* (Rom. I, 21, 24). A cette vanité, à cette ambition que je viens de vous montrer, l'orgueilleux joint la témérité et la présomption, et c'est ce qui consomme sa ruine.

III. — Élévation de témérité, et son châtiment par les déceptions.

Il a pu vous sembler, mes Frères, que les réflexions précédentes s'adressaient trop spécialement aux grands du monde, aux puissants du siècle. Ce n'est pas que tous vous n'ayez pu y trouver une salutaire instruction et bénir Dieu de ne pas vous avoir exposés à de si grands dangers : mais vous désirez peut-être quelque chose de plus continuellement pratique, quelque chose qui tende plus directement à votre sanctification. Je descends donc au fond de vos consciences, et je me demande si l'orgueil n'y a point quelque retraite plus intime. Hélas ! qui de nous pourrait se dire exempt de ce vice funeste ? Or, un effet qu'il ne manque presque jamais de produire, qui doit nous le faire reconnaître et en même temps nous en inspirer une profonde horreur, c'est *la témérité*.

A. Nature de la témérité. — J'entends par témérité cette présomptueuse confiance en nous-mêmes, qui, si nous sommes vertueux, nous fait croire notre vertu à l'abri de toute atteinte, et, si nous ne sommes que lâches dans le service de Dieu, nous fait considérer notre conduite comme suffisamment chrétienne ; qui, enfin, nous porte à une conduite pleine de sécurité et d'indépendance. Or, c'est là précisément que se trouve pour nous un écueil des plus funestes, non seulement à notre sanctification, mais même au salut éternel de nos âmes. Aussitôt que l'orgueil a produit en nous cet effet pernicieux de la témérité, il nous semble que nous n'ayons rien à craindre de l'avenir. Il n'est plus de dangers qui menacent notre vertu, plus d'illusions auxquelles notre raison puisse se laisser séduire. Nous nous faisons nous-mêmes juges de notre conduite, et nous ne gardons aucun doute sur la sagesse de nos résolutions. Toujours sûrs de nous-mêmes, nous recevons avec hauteur ou du moins avec défiance les conseils que des supérieurs éclairés, que des amis fidèles, que le guide même de notre conscience croit devoir nous donner. Quoi qu'ils puissent dire, c'est nous seuls que nous écoutons, que nous estimons, dont nous regardons la direction comme infaillible. Mais c'est surtout lorsqu'il s'agit d'une occasion dangereuse à éviter, de précautions à prendre, d'une inclination à combattre, d'une liaison à rompre, que cette orgueilleuse témérité exerce la plus funeste influence. Nous semblons croire que c'est nous faire une véritable injure de juger que nous ne sommes pas encore à couvert de toutes les séductions et de tous les dangers. Y a-t-il un livre dont on signale les dangereuses doctrines, il nous le faut lire et juger par nous-mêmes. Si l'on nous dit que le théâtre est pour l'esprit et pour le cœur une école de dévergondage et de corruption, nous répondons que tout ce qu'on y représente et tout ce qu'on y dit n'a point d'influence sur nous et que nous n'y allons que pour jouir des seuls

charmes de la musique. Les réunions nocturnes nous sont-elles signalées comme l'occasion de chutes déplorables, nous prétendons qu'elles sont pour nous un passe-temps tout à fait innocent. Les fréquenter, c'est accomplir un devoir social, c'est se conformer aux bienséances. Si l'on nous avertit que les journaux irréligieux distillent goutte à goutte dans l'âme de leurs lecteurs le poison de l'indifférence et de l'impiété, nous les lisons, répliquons-nous, pour avoir plus vite les nouvelles du jour. O triste témérité ! qui pourrait énumérer les défections dont tu fus la cause ? Comment, mes Frères, comment pouvons-nous penser que Dieu, auteur de cet oracle infaillible : *Qui amat periculum, in illo peribit* (Eccli. III, 27) : « Celui qui aime le danger, y périra, » fera mentir sa parole pour sauvegarder notre vertu, lorsque sans motif raisonnable, par pur caprice, joignant la désobéissance à la présomption, nous nous jetons nous-mêmes au milieu des dangers ?

B. Suites de la présomption. — Et qne faut-il à ce Dieu pour nous humilier profondément ? Il ne faut pas qu'il nous retire toute grâce ; il ne faut pas qu'il nous abandonne à nous-mêmes : il suffit qu'il diminue un peu ces secours extraordinaires dont l'efficacité seule soutient notre volonté chancelante. Et comment prétendre encore à ces secours extraordinaires, lorsque nous élevant contre les avis de Dieu et les avertissements de nos supérieurs, qui sont pour nous les organes sensibles de Dieu, nous prétendons nous gouverner nous-mêmes, nous préserver nous-mêmes des atteintes de la contagion ? Ah ! qui sait combien de fois nous avons déjà éprouvé la vérité de cet oracle : *Qui se exaltat, humiliabitur ?* Puisse l'expérience de nos chutes passées nous rendre prudents pour l'avenir ! Puissent les humiliations que nous avons subies nous préserver d'humiliations plus terribles encore ! Car, mes Frères, à quoi, pensez-vous, à quoi vont aboutir les folles prétentions de votre orgueil, si, non contents des

leçons paternelles que Dieu vous donne, vous provoquez de plus en plus les coups de sa justice ? A quelle humiliation la majesté outragée de Dieu finira-t-elle par vous réduire, pour montrer à l'univers l'exemple de l'orgueil écrasé et anéanti ?

Péroraison. — Il fut un orgueilleux dont le front superbe s'éleva le premier contre la puissance souveraine. Lucifer, doué de tous les dons les plus excellents de la munificence divine, se complut dans un sentiment de souveraine vanité en contemplant l'excellence de sa nature. Le rang qu'il occupait dans la hiérarchie céleste ne suffit pas à son ambition : il voulut monter, monter toujours et devenir semblable au Très-Haut. Téméraire ! Quelle présomption de ses forces ! Mais vous connaissez tous son sort. Et maintenant, mes Frères, je vous le dis en finissant : voilà le grand exemple que Dieu, dès avant l'origine du monde, nous a laissé pour refréner notre orgueil. O vous donc qui vous voyez l'objet des miséricordes de Dieu, vous à qui il a départi la puissance et la fortune, reconnaissez les dons de sa main libérale. Grands du monde, ne cherchez pas à vous élever par des manœuvres que la conscience désavoue ; serviteurs et sujets, soyez contents de la position plus humble que la Providence de Dieu vous assigne ici-bas et ne consentez à l'améliorer que par des moyens légitimes. Tous, tant que nous sommes, pénétrés du sentiment de notre faiblesse, servons Dieu avec crainte et tremblement. Fuyons les atteintes les plus éloignées de l'orgueil, et aimons à répéter avec le roi-prophète : *Quoniam tu populum humilem salvum facies, et oculos superborum humiliabis* (Ps. xvii, 28).

CANEVAS D'UN SERMON SUR LE MÊME SUJET

POUR UN AUDITOIRE D'OUVRIERS.

Qui se exaltat, humiliabitur. (Luc. XVIII, 14.)

EXORDE. — Dieu est le souverain maître et la souveraine grandeur. A chaque créature il a assigné une place, un rang en ce monde. Vouloir s'élever malgré Dieu au-dessus de son rang, c'est tomber dans l'orgueil ; et Dieu, pour faire sentir à sa créature son néant, permet qu'elle soit abaissée dans cette vie ou dans l'autre. L'homme peut s'élever ainsi de trois manières.

A. IL PEUT VOULOIR S'ÉLEVER AU-DESSUS DE DIEU. — Cela se fait lorsqu'on transgresse volontairement les commandements de Dieu ou de l'Église. Et comment en vient-on à ces transgressions volontaires ? Le démon profite de nos premières infidélités à la grâce pour nous envoyer ses suppôts, et ceux-ci nous montent la tête pour nous faire mépriser la voix de nos pasteurs légitimes... de notre curé, de notre évêque... On prétend avoir autant d'intelligence qu'eux... voir même plus clair... être tout aussi capable de décider... Mais alors aussi Dieu envoie comme châtiment l'humiliation, en permettant que ces prétendus sages se laissent séduire par le premier charlatan venu qui leur fait de belles promesses... En outre il y a l'humiliation qui attend dans l'autre vie l'orgueilleux impénitent...

B. IL PEUT VOULOIR S'ÉLEVER AU-DESSUS DE SES SEMBLABLES. — Vantardises... Parler des autres avec un mépris injustifié... Chercher à enlever aux autres l'estime dont ils jouissent à bon droit... Ce sera chez les femmes la recherche exagérée de la parure. Sous tous ces beaux atours se cache souvent... Oui, je le dis aux pères et aux mères : Veillez sur vos filles. Montrez-leur l'humiliation, la honte qui les menace. Folles dépenses... séductions... L'orgueil très souvent tombe dans la boue.

C. Il peut vouloir s'élever au-dessus de soi-même. — Ceci se fait lorsqu'on présume de ses forces ; lorsqu'on ne veut pas fuir les occasions prochaines du péché ; lorsqu'on ne veut pas écouter et suivre les conseils de la prudence. Dieu punit cette forme de l'orgueil en permettant de lourdes chutes... en frappant d'impuissance les entreprises du chrétien téméraire.

Péroraison. — Les proverbes populaires sont d'accord avec l'Évangile pour attester que rien n'est humiliant comme la chute qui est le châtiment de la témérité et de la présomption. Exemple de Lucifer. Quelle présomption ! Quelle témérité ! Mais aussi quelle chute ! Supplions Dieu qu'il nous préserve du malheur de suivre un pareil exemple...

PAQUES.

RÉSURRECTION SPIRITUELLE.

(Canevas d'un sermon pour le dimanche de Pâques.)

Pascha nostrum immolatus est Christus. Itaque epulemur, non in fermento veteri, neque in fermento malitiae et nequitiae, sed in azymis sinceritatis et veritatis. Jésus-Christ, notre agneau pascal, a été immolé pour nous. Célébrons donc ce festin, non pas avec le vieux levain de la malice et de la corruption, mais avec les azymes de la sincérité et de la vérité. (I Cor. v, 7, 8.)

I. Résurrection de Jésus-Christ, modèle de notre résurrection spirituelle.

A. La Passion de Jésus-Christ et sa mort sont en même temps la figure : *a)* de l'état affreux où le péché réduit l'homme, *b)* de l'anéantissement par la mort et du dépouillement de toutes les choses humaines : deux conditions préliminaires de la résurrection.

B. Jésus-Christ est ressuscité, c'est-à-dire : *a)* Qu'il vit d'une vie nouvelle, spirituelle, complètement indépendante des éléments matériels... Son corps, quoique matériel, est affranchi des lois de la nature...

N'est-ce pas là l'état d'une âme qui jouit d'une vie dont la grâce sanctifiante est le principe ?... Voyez les martyrs au milieu des tourments... Ces pauvres... Ces malades...

b) Il vit d'une vie inaltérable sur laquelle aucun ennemi n'a plus de prise, qu'aucune souffrance ne peut atteindre.

Telle doit être la vie du chrétien régénéré. L'ennemi peut bien l'attaquer, mais non le vaincre... La souffrance peut, il est vrai, l'assaillir, mais non le troubler...

c) Jésus Christ vit d'une vie immortelle. *Christus resurgens ex mortuis, jam non moritur.* (Rom. VI, 9).

d) Il vit d'une vie féconde. Il instruit ses apôtres... Sacrements institués... Église fondée...

Tout chrétien ressuscité doit coopérer à cette mission du Christ : mais il y a à notre résurrection spirituelle une condition indispensable.

II. Union a Jésus-Christ condition de notre résurrection spirituelle.

A. Car comment arriver à cette résurrection spirituelle, à cette vie nouvelle, si différente de notre vie matérielle et terrestre ? Jésus-Christ nous l'a enseigné dans l'admirable sermon qu'il a fait à ses apôtres après la dernière cène. *Ego sum vitis, vos palmites,* a-t-il dit. *Sicut palmes non potest ferre fructum a semetipso, nisi manserit in vite, sic nec vos, nisi in me manseritis* (Jo. XV, 4 et 5). Donc union intime avec lui. Il faut que la sève divine circule en quelque sorte dans nos membres. Or, comment nous est-elle communiquée ? N'est-ce pas par la sainte Eucharistie ? Oui, je trouve là précisément les caractères de la vie spirituelle du Christ ressuscité.

a) Vie nouvelle et spirituelle. — *Ego sum panis vivus... Nisi manducaveritis carnem Filii hominis et biberitis ejus*

sanguinem, non habebitis vitam in vobis... Panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita (Jo. VI, 51, 52, 54).

b) Vie inaltérable. — *Patres vestri manducaverunt manna in deserto, et mortui sunt : hic est panis de cœlo descendens, ut, si quis ex ipso manducaverit, non moriatur* (Ibid. 49. 50).

c) Vie éternelle. — *Si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum... Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam, et ego resuscitabo eum in novissimo die* (Ibid. 52, 55).

d) Vie féconde. — *Sicut misit me vivens Pater ego vivo propter Patrem : et qui manducat me, et ipse vivet propter me* (Ibid. 58).

B. Mais dans quelles dispositions devons-nous être pour prendre cette céleste nourriture ? Nous revenons aux enseignements de l'Apôtre : *Non in fermento veteri, neque in fermento malitiæ et nequitiæ, sed in azymis sinceritatis et veritatis.*

PARABOLE DU SEMEUR.

(Évangile du dimanche de la Sexagésime. Luc. VIII, 4 16.)

Quod autem in bonam terram, hi sunt qui in corde bono et optimo audientes verbum, retinent, et fructum afferunt in patientia. (Luc. VIII, 15.)

Exorde. — Ne vous étonnez pas, mes Frères, si je viens aujourd'hui proposer à votre méditation une parabole que vous aurez probablement entendu expliquer bien des fois et dont le sens vous est familier. Mais la parole de Dieu a une richesse inépuisable ; et, chaque fois qu'on la médite, on y découvre de nouveaux trésors. D'ailleurs il semble que dans cette matière même l'utilité de vous tous réclame que je m'en tienne au récit évangélique. Je veux en effet répondre à une question que vous vous êtes bien des fois

posée, soit en songeant à vous-mêmes, soit en songeant aux autres : Comment se fait-il que la prédication de l'Évangile ne produise pas des fruits plus abondants ? Que malgré tant d'exhortations on se retrouve avec les mêmes misères ? Pour être vraiment utile, je restreindrai donc mon sujet aux personnes assidues à écouter cette parole ; aux personnes qui se croient la bonne volonté d'en profiter.

(Récit général ; dire que le grain semé c'est la parole de Dieu.) Ce que je remarque avant tout dans cette parabole, c'est la distinction fondamentale que le Sauveur établit entre le grain qui ne produit pas, et celui qui produit. Cette distinction me fournira le partage de cet entretien. Nous verrons d'abord les *causes de la stérilité de la parole de Dieu ;* – et ensuite une *condition essentielle de sa fécondité.*

I. — Causes de la stérilité de la parole de Dieu.

Constatons avant tout, mes Frères, que d'après cette parabole la plus grande partie de la divine semence ne produit aucun fruit. Vérité terrible, mais qui s'accorde parfaitement avec ce qui est dit dans d'autres parties de l'Évangile, où nous apprenons qu'entendre la parole de Dieu et y conformer sa vie, c'est atteindre la perfection, et que c'est le petit nombre qui parvient à ce bonheur. Il nous importe donc de savoir ce qui peut empêcher la parole de vie de germer et de fructifier. Or, à ne considérer que notre pauvre nature déchue, j'en trouve trois causes principales, et ce sont précisément celles que le Sauveur lui-même prend soin de nous signaler.

A. Dissipation des sens. — Quand je vois en effet tant de chrétiens qui, voulant observer les préceptes de la religion, fréquentent la chaire chrétienne avec une certaine assiduité, mais qui également donnent une large part aux exigences du monde et ne laissent passer aucune occasion de goûter ses plaisirs, je me demande quels objets, dans ce passage continuel des vérités austères de la Foi aux riantes frivolités du siècle, doivent laisser dans leur âme

l'impression la plus vive : et je suis forcé de m'avouer que sans des miracles incessants de la grâce, il est impossible que les plus sublimes leçons produisent quelque effet dans ces âmes toujours ouvertes aux pensées les plus diverses. Pour se convaincre qu'il doit en être ainsi, il suffit de se rappeler la faiblesse de notre intelligence humaine, et les attaques auxquelles notre volonté est exposée. C'est une condition de notre intelligence finie de devoir borner sa considération à un petit nombre d'objets, sous peine de n'accorder à aucun une attention suffisante. *Pluribus intentus, minor est ad singula sensus*, dit un axiome célèbre qui est passé en proverbe. Nous ne pouvons bien nous occuper que d'une chose. D'un autre côté, la chose à laquelle nous donnons le plus de temps, absorbe nos pensées. Ils le comprennent bien ces savants qui... ces guerriers qui... Il n'y a que les chrétiens qui ne le comprennent pas, et qui s'imaginent conserver dans leur cœur un vif sentiment d'amour de Dieu, de zèle pour la vertu, tout en se lançant au milieu des distractions mondaines. Ils oublient, non seulement que l'esprit ne peut se partager sans affaiblir son action, mais encore que ce qui frappe nos sens produit toujours dans notre volonté des impressions plus vives que des vérités abstraites et souvent désagréables.

Et voilà ceux dont Jésus-Christ a dit que leur cœur est semblable à cette partie d'un champ qui se trouve le long du chemin, terre que le pied des passants a coutume de fouler et de durcir. La semence de la parole divine y tombe, mais elle ne saurait y fructifier. Que dis-je ? elle n'y reste pas, car il y a des oiseaux qui viennent l'enlever ; et si le tumulte du monde ne suffisait pas pour l'empêcher de fructifier, l'astuce de l'ennemi aurait soin d'en enlever jusqu'à la dernière graine. C'est lui qui prend soin dans les réunions du monde de nous faire entendre des suggestions toutes contraires à la parole de Dieu ; c'est lui qui enivre nos sens de ces jouissances que la religion ne peut approuver et qui pour le moins empêchent notre progrès

dans la vertu. Si donc nous voulons tirer quelque fruit de la prédication évangélique, nous devons avant tout éviter la dissipation des sens.

B. Instabilité des convictions. — Cependant, mes Frères, ne croyons pas que le recueillement et la solitude soient les seules conditions requises pour que la parole de Dieu produise des fruits dans les âmes : je dirai plus, ne croyons pas que cette solitude extérieure soit un élément nécessaire à sa fécondité. D'un côté, il y a des personnes qui vivent dans la solitude et chez qui cette parole ne produit guère de fruit, comme il y en a d'autres auxquelles leur position rend cette solitude impossible et qui cependant marchent à grands pas dans la voie de la perfection. Il importe peu en effet que la terre où tombe la semence soit située au milieu du champ et loin du chemin public, si cette terre elle-même est rocailleuse, si la graine n'y trouve ni profondeur pour jeter ses racines, ni suc pour les nourrir, et si l'ardeur d'un premier soleil dessèche le germe qui se montrait à peine. Triste mais fidèle image, mes Frères, de ces âmes sans fermeté, sans convictions profondes, toujours prêtes à recevoir avec reconnaissance un bon conseil, mais qui à la première difficulté, à la première tentation, quittent tout, abandonnent tout.

C'est dans cette catégorie que je trouve les esprits légers qui ne réfléchissent pas à la vérité, les esprits insouciants qui ne se l'appliquent pas, les esprits présomptueux qui comptent trop uniquement sur eux-mêmes. De quoi vous servira en effet d'entendre la vérité, si vous n'y trouvez qu'un vain son qui charme vos oreilles ? De quoi vous servira de connaître d'une manière générale la beauté de la vertu, la justice de Dieu, la laideur du vice, si par une réflexion sérieuse vous ne faites passer ces maximes jusque dans les profondeurs de votre âme ? Vienne la séduction du plaisir, l'âpreté de la souffrance, l'ennui de la lutte, et tous ces principes n'auront aucun effet. Ils deviendront, comme dit l'Apôtre, un son lointain.

D'autres réfléchissent, j'y consens; mais, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, c'est la semence reçue par autrui qu'ils cherchent à cultiver. Ils savent parfaitement ce qu'un tel devrait faire pour vaincre les tentations, mais eux ! — D'autres enfin entendent les vérités et se les appliquent ; mais ils croient pouvoir tout faire par eux-mêmes. Ils ne prient pas, et la semence manque chez eux de rosée rafraîchissante et de suc nourricier. *Cecidit supra petram, et natum aruit, quia non habebat humorem.* Semence perdue, mes Frères, semence qui ne produit rien pour la vie éternelle. Et si Dieu dans sa bonté permet que vous continuiez à fréquenter les instructions, partout vous vous trouverez toujours les mains vides. Cependant prenez courage, priez, car déjà le grain a germé. *Natum est*, dit le texte évangélique. Courage donc, brisez ces pierres, arrosez ce sol rocailleux. Si vous le faites, la semence parviendra à lever, et vous verrez votre champ se couvrir d'une agréable verdure.

C. Germes vicieux que l'on entretient. — Mais alors encore prenez garde, nous ne sommes pas encore à la moisson. Hélas ! mes Frères, nous portons tous en nous ces germes étrangers, triste ivraie que la faute de nos premiers parents a laissée dans nos âmes. La terre de nos cœurs, comme le champ du laboureur, est toujours prête à produire des ronces et des épines ; et, si une main active et infatigable ne s'occupe de les arracher, de les arracher constamment, les ronces et les épines ne tardent pas à étouffer cette tige précieuse mais hélas ! si frêle, en qui reposent toutes les espérances de la récolte. Mes Frères, vous m'avez compris : il y a dans nos cœurs des affections terrestres ; et tant que nous ne parviendrons pas à les détruire, nous ne pouvons espérer de voir se développer en nous les fruits de vertu que Dieu demande de nous et que sa parole produit toujours, quand elle trouve un sol suffisamment purgé d'herbes malfaisantes.

Et je m'adresse ici à la partie la plus généreuse de mon auditoire. Je dis aux âmes qui voudraient véritablement servir Dieu dans toute la liberté dont notre nature est capable avec l'aide de la grâce ; je leur dis : Savez-vous pourquoi vous n'atteignez jamais à cette perfection à laquelle vous aspirez ? C'est que jusqu'ici vous n'avez pas eu le courage d'arracher de votre cœur l'un ou l'autre de ces germes funestes qui ravissent à la bonne semence le suc nourricier. Et quels sont ces germes pernicieux ? La sainte Écriture en signale trois, qu'elle appelle : *la sollicitude du siècle*, — *l'illusion des richesses* — *les plaisirs de la vie*. En effet, tout ce qui n'est pas Dieu, tout ce qui partage le cœur, tout ce qui l'attire vers la terre, empêche l'action de la grâce et devient un obstacle, pour ne pas dire un danger.

a) Je dis *Obstacle*. — Dieu veut tout le cœur, il n'accepte point de partage. Si vous n'êtes pas généreux, il ne le sera que dans une certaine mesure. Or, vous ne pouvez répondre aux attraits de Dieu et courir dans le chemin de la perfection, si vous êtes retardés par ce poids qui vous courbe vers la terre.

b) Je dis *Danger*. — Parce que l'infidélité à la grâce occasionne la diminution de la grâce, et qu'ainsi vous pourriez un jour vous trouver entièrement dépouillés de ce secours du ciel. Ah ! mes Frères, pouvons-nous maintenant nous étonner de ce que la parole divine soit restée en nous stérile jusqu'à présent ? Mais notre résolution est prise : nous allons tâcher de la faire fructifier. Il nous reste à connaître une condition essentielle de sa fécondité.

II. — Une condition essentielle à la fécondité de la parole de Dieu.

Je puis, mes Frères, ramener toutes les conditions de la fécondité de la parole de Dieu à une seule, parce que je connais vos excellentes dispositions, et c'est sur ce point unique que je veux appeler votre attention pour soutenir votre courage. Oui, vous avez ce cœur bon, ce cœur

excellent dont j'ai parlé dans mon texte, *In corde bono et optimo*. Vous voulez garder cette parole qui y a été semée. Faites donc attention à ces mots : *Fructum afferunt in patientia*. Elles indiquent la condition dont je vous parle, c'est-à-dire la patience. Et la patience semble si bien convenir à la parabole qui nous occupe, que l'Esprit-Saint a pris soin de développer cette vérité dans un autre endroit des saints Livres. Écoutez l'apôtre saint Jacques : *Probatio fidei vestræ patientiam operatur : patientia autem opus perfectum habet... Patientes igitur estote, fratres, usque ad adventum Domini* (Jac. I et V). Oui, mes Frères, la patience, vous le savez, c'est la première des vertus qui puissent nous rendre supportables les misères de cette vie. Elle est la condition essentielle du progrès dans la vertu, comme aussi de la fécondité de la parole sainte. Mais pour spécifier davantage, voyons à l'égard de qui cette patience nous est nécessaire.

A. PATIENCE POUR LUTTER CONTRE NOUS-MÊMES. — Et sans sortir de nous-mêmes, mes Frères, que de sujets d'impatience, de dégoût, de découragement ne trouverons-nous pas ? Nous voulons sincèrement suivre les maximes de la sagesse chrétienne et mettre en pratique les avis qui nous sont donnés, soit du haut de la chaire chrétienne, soit dans le secret du confessionnal, soit dans l'intimité d'un entretien particulier. Mais d'abord, quelle peine ne trouvons-nous pas quelquefois à comprendre ces salutaires avis et à les appliquer à nous-mêmes ? Que de fois des vérités qui nous avaient apparu sous le jour le plus lumineux, se trouvent-elles quelques semaines après enveloppées des plus épaisses ténèbres ! Patience donc pour supporter notre ignorance !

Patience pour lutter contre notre faiblesse. Où sont tant de bons propos que nous avons formés, tant de résolutions généreuses que nous avons prises ? Ces tentations que nous avions prévues, les avons-nous vaillamment repoussées ? Cette affection que nous voulions briser, avons-nous

eu le courage de la rompre ? Nous nous étions promis de tout supporter sans réplique... l'avons-nous fait ?

Patience encore pour triompher de notre inconstance. Que d'entreprises commencées ! que de projets abandonnés ! Et pourquoi ? Parce que notre pauvre, notre faible nature, avec son aveuglement, sa faiblesse, son inconstance, ne nous a pas prêté le secours que nous en attendions. Et pourtant, mes Frères, c'est avec cette nature, c'est malgré cette nature que Dieu veut nous voir combattre et triompher. Patience donc, si ce sol ingrat a tant de peine à recevoir la semence précieuse, si son sein avare trouve si peu de sucs à lui donner !

Comptons sur la rosée d'en haut et attendons ! Mais ne nous trompons pas, notre patience trouvera bien d'autres occasions de s'exercer.

B. Patience avec les autres. — Non seulement nous avons à lutter contre nous-mêmes ; mais toutes parts autour de nous surgissent de nouvelles difficultés, propres à entraver notre progrès dans le bien. Autour de nous s'agitent des hommes semblables à nous, avec leurs passions, leurs travers, leurs crimes. Ceux qui nous commandent, voudraient nous faire plier au gré de leurs caprices ; parfois même ils osent nous donner des ordres contraires à ce que la loi de Dieu nous impose. Il faut alors résister, mais aussi il faut savoir ménager. Il faut mettre en pratique ce que la parole de Dieu nous enseigne, et, pour le faire, concilier le respect dû au superieur avec la loi inflexible du devoir et de la conscience.

Ceux que nous traitons d'amis, d'égaux, loin de concourir à rendre plus facile l'accomplissement de nos obligations, paraissent souvent travailler à rendre cette pratique odieuse, difficile, presque impossible. Railleries, contradictions, séductions, tout se multiplie autour de nous. Il faut pourtant avancer ; et la colère, loin de nous aplanir la voie, ne fera que nous égarer, en nous enlevant ces lumières de la raison et ce calme de la volonté qui sont indispensables pour marcher avec sûreté.

Ceux même à qui nous commandons, par leur résistance coupable, par les chagrins qu'ils nous donnent, entravent notre marche. Dites, mes Frères, de quelle patience ne faut-il pas nous munir ? Et vous le comprenez, sans cette patience chutes continuelles, découragement, ennui ; à leur suite, stérilité de nos bonnes résolutions, stérilité de la parole qui les a inspirées ! Vers qui donc nous tourner, si ce n'est vers Celui qui nous a créés nous-mêmes et qui nous a environnés d'hommes comme nous, faibles comme nous. De lui doit venir notre force ; et nous l'obtiendrons par une prière humble, fervente, mais aussi patiente ! Oui, mes Frères, même à l'égard de Dieu, il nous faut de la patience.

C. Patience pour attendre Dieu. — Dieu parfois, pour mieux nous faire comprendre toute notre misère, se plaît à retarder le secours que sa main nous destine. Ce Dieu qui atteint toujours son but avec une certitude infaillible, mais qui dispose tous ses moyens d'action dans une suite mesurée, se plaît à éprouver notre constance et, je dirais presque, à mesurer nos forces. Mais rassurez-vous : puisque c'est lui qui a voulu qu'il en fût ainsi, c'est lui aussi qui nous donne la grâce pour seconder ses desseins. Prions-le, prions-le avec confiance. S'il semble d'abord sourd à notre voix, poursuivons, demandons, cherchons, frappons sans relâche ; et si nous croyons que la patience va nous échapper, demandons à Dieu cette patience même. Celle-là, nous sommes sûrs de l'obtenir, car Dieu qui veut nous sauver, s'est engagé par lui-même à nous accorder les moyens indispensables pour y réussir ; et le premier, le plus indispensable de tous les moyens, c'est la patience à persévérer dans la prière pour obtenir ainsi la force dans le combat, l'espérance de la victoire.

Péroraison. — Qu'ai-je fait, mes Frères, dans cet entretien, sinon réaliser moi-même une partie de la parabole que je vous ai proposée ? Un homme, est-il dit, sortit ensemencer son champ. C'est Dieu qui m'a envoyé pour

répandre la semence de son Évangile : dans quel terrain cette semence précieuse a-t-elle été déposée ? Est-ce sur une terre où la dissipation des sens... où... où... *(Résumé de la première partie.)*

Ah ! puisse-t-elle être tombée dans cette terre fertile ! Vous l'avez reçue : conservez-la, et que votre patience la laisse fructifier ! Ainsi elle montera en épis et donnera une riche moisson. Chaque grain produira trente fois, soixante fois, cent fois sa valeur...

PARDON DES OFFENSES.

(Évangile du premier dimanche après la Pentecôte ; Luc. VI, 36-43.)

Estote misericordes sicut et Pater vester misericors est.
(Luc. VI, 36.)

Exorde. — L'homme, mes Frères, naturellement porté vers tout ce qui est grand et beau, a toujours admiré ceux qui pardonnent. La clémence, la miséricorde sont les titres les plus incontestables à la gloire. Mais par une inconséquence qui montre bien toute la faiblesse de la nature corrompue, quand lui-même doit pardonner, il cherche mille raisons pour justifier la haine et excuser la vengeance. Et cependant ce n'est pas aux héros, c'est à tous les chrétiens que Jésus-Christ a dit : *Estote misericordes*. Précepte que je veux vous développer aujourd'hui, en le rapprochant d'un autre : *Dimitte nobis debita nostra*. Ces textes combinés nous apprennent que Dieu est dans sa miséricorde le *motif*, — le *modèle* — et la *récompense* de la nôtre.

I. — Miséricorde de Dieu, motif de la nôtre.

A. Exemple de Dieu. — Tous nous aspirons à la grandeur, et cette aspiration porte quelquefois les hommes aux plus étranges folies. Nous voulons en quelque sorte être

semblables à Dieu. On a vu des insensés pousser l'orgueil jusqu'à se faire rendre les honneurs divins. Tels furent, entre bien d'autres, Nabuchodonosor, Héliogabale, Alexandre. Il n'y a pas jusqu'à cet obscur Hérode qui ne se complût à entendre dire : Ce n'est pas la voix d'un homme, c'est la voix d'un Dieu (Act. XII, 22). Les aveugles ! Comment égaler cette majesté infinie, ce domaine suprême sur les créatures, cette science qui voit tout ? Cependant il est un point par lequel la divinité semble accessible à notre imitation. Les païens eux-mêmes l'avaient senti, et Cicéron le rappelait à César dans son admiration : ce point, c'est la miséricorde. *Nihil facit homines ita Deo similes quam inimicis parcere*, dit à son tour Jean Chrysostome. Pardonner une offense, privilège divin ! Et pourtant, où, dans leurs fausses divinités, les philosophes de Rome et d'Athènes pouvaient-ils trouver des modèles de clémence ?

Ils proclamaient donc, sans se l'avouer peut-être, un attribut essentiel du vrai Dieu ; attribut qu'il a voulu surtout manifester aux yeux des hommes.

a) Sous la loi de nature. — Que faut-il pour le prouver, sinon rappeler ce qui se passa au berceau du genre humain. Dieu comble l'homme de ses dons gratuits ; il lui pose un précepte bien léger que l'homme a l'audace de méconnaître. Dieu doit punir : il frappe en effet ; mais en même temps il pardonne, et le même arrêt qui contient la condamnation des coupables, promet déjà la miséricorde... Au déluge, Dieu veut anéantir, semble-t-il, le genre humain ; mais pendant cent ans la construction du navire de Noé annonce aux hommes la catastrophe qui les menace. Ils résistent ; mais Noé et sa famille sont sauvés... Dieu veut détruire Sodome et Gomorrhe : mais il entre pour ainsi dire en pourparlers avec Abraham ; et telle est sa miséricorde que pour dix justes il est prêt à révoquer son arrêt.

b) Sous la loi de crainte. — Sous la loi de crainte, il est vrai, la bonté de Dieu semble se voiler davantage ; les châ-

timents dont il menace les prévaricateurs sont terribles ; mais encore, il ne demande qu'à pardonner. Que de fois Moïse par un appel à sa bonté divine détourne la foudre de la tête d'un peuple ingrat et rebelle ! David repentant, Manassès dans la captivité, Nabuchodonosor lui-même, ne sont-ils pas des exemples de la clémence de Dieu ? Et quand le peuple tour entier, courbé sous le joug de ses ennemis, expie ses longues prévarications, ne voit-il pas, aussitôt qu'il se repent, Dieu briser ses fers ?

c) Sous la loi d'amour. — Mais pourquoi demeurer dans les ombres et les figures de la loi ancienne ? Quelle preuve plus éclatante pourrions-nous demander de la miséricorde de Dieu, que le mystère même de notre rédemption ? Une personne divine quittant les hauteurs des cieux, venant se revêtir de notre humanité ! Et pourquoi ? Afin de satisfaire par amour pour nous à sa propre justice et de trouver le moyen d'unir deux attributs divins dans un ineffable tempérament dont la miséricorde aura toute la gloire ! Il descend, ce Verbe, fils éternel du Père ; il vient habiter parmi nous, il vient vivre au milieu des hommes. Et dans toute cette vie du Sauveur, quelle qualité voyons-nous briller davantage ? Personne ne l'a jamais révoqué en doute : c'est la miséricorde et l'amour. Il écarte jusqu'à l'idée d'un châtiment ou d'une vengeance. Il pleure, rien qu'à songer au sort de l'ingrate Jérusalem ! Si l'orgueilleuse Samarie le repousse, il reprend ceux qui veulent faire descendre la foudre du ciel sur la cité coupable ! Et comme il est heureux, quand il trouve une occasion de pardonner ! A la pécheresse Marie : *Remittuntur ei peccata multa.* A la femme adultère : « Personne ne vous a condamnée ? Moi, je ne vous condamnerai pas non plus ; allez, ne péchez plus. » Au larron sur la croix : « Aujourd'hui vous serez avec moi ! » *Aujourd'hui*, ma miséricorde le veut ainsi ! A Pierre qui l'a renié, il pardonne d'un regard ; à Thomas incrédule il laisse toucher ses mains et ses pieds !

B. Ordre de Dieu. — Et voilà, mes Frères, le Dieu qui

nous ordonne de pardonner à notre tour. Ah ! que pouvons-nous lui opposer après de pareils exemples ? Comment pourrons-nous refuser, quand il nous dira : *Estote misericordes ?* Quoi ! un Dieu pardonne, un Dieu outragé se montre plein de bonté, et moi je me vengerais ! *Libet hominem vindicari,* s'écrie saint Augustin, *et nondum est Christus vindicatus !* Quel renversement ! Le Créateur épargne sa créature coupable, et cette créature, qui après tout n'a pas plus d'importance qu'un ver de terre, se montrerait implacable ! Implacable malgré l'ordre de ce même Créateur !

Car, mes Frères, qu'y a-t-il de plus explicite dans les saintes Écritures que le précepte du pardon ? Déjà au peuple juif, à ce peuple chez qui la grâce n'avait pas encore amolli les cœurs, Dieu, tout en permettant de justes représailles, donnait des conseils de pardon et de charité : *Non oderis fratrem tuum in corde tuo*, dit le Lévitique. Et il ajoute : *Non quæras ultionem, nec memor eris injuriæ civium tuorum* (XIX, 17, 18). Et dans le livre des Proverbes le Sage redisait : *Cum ceciderit inimicus tuus, ne gaudeas, et in ruina ejus ne exsultet cor tuum* (Prov. XXIV, 17). Et il allait même déjà jusqu'à insinuer l'héroïsme de la miséricorde : *Si esurierit inimicus tuus, ciba illum ; si sitierit, da ei aquam bibere* (Ibid. XXV, 21). Mais il était réservé à la Loi nouvelle de faire disparaître jusqu'à la dernière trace de l'esprit de vengeance : *Ego autem dico vobis, Diligite inimicos vestros ; benefacite his qui oderunt vos* (Matth. V, 44). Que de fois, sous toutes les formes, ce précepte revient dans l'Évangile ! Que de fois les apôtres l'ont commenté ! Mais nous le verrons mieux dans une explication ultérieure.

II. — Miséricorde de Dieu, modèle de la nôtre.

Car, mes Frères, non seulement la miséricorde de Dieu est le motif de la nôtre, elle en est encore le modèle ; et c'est ici surtout que vous verrez toute l'étendue du précepte qui vous est imposé. — Déjà bien des gens trouvent

difficile de s'abstenir de la vengeance, et quand ils se tiennent en repos, ils croient avoir assez fait. D'autres, prononçant au fond de leur cœur une parole de pardon, s'imaginent avoir atteint les limites de l'héroïsme... Illusion, mes Frères ! Ce n'est pas ainsi que Dieu nous montre à pardonner. Il veut un pardon *sincère* un pardon *universel*, un pardon *répété* aussi souvent que l'offense : c'est ainsi qu'il pardonne ; c'est ainsi que nous devons pardonner.

A. Pardon sincère. — *Pardonner sincèrement !* Hélas, mes Frères, il est des pardons feints et apparents. C'est un peu de cendre que l'on jette sur un brasier ardent : au moindre vent de contradiction, la cendre s'envole et la flamme dévastatrice s'élance de nouveau. Il est des pardons manifestés au dehors, mais avec tant de hauteur, avec tant d'acrimonie, des pardons accordés avec tant de regrets et de réserves qu'ils équivalent à des vengeances. Ce n'est pas ainsi que Dieu pardonne. Quand il efface le péché, il rend à l'homme toute sa faveur. *Si fuerint peccata vestra sicut coccinum, quasi nix dealbabuntur ; et si fuerint rubra tamquam vermiculus, sicut lana alba erunt* (Isai. I, 18). Les paroles que l'Écriture aime à employer, quand il s'agit des péchés, c'est enlever, effacer. Le péché, c'est la mort ; le pardon, c'est la vie. Quand la vie est revenue, l'empire de la mort a complètement cessé : ainsi en doit-il être de l'empire de la haine aussitôt que la miséricorde l'a bannie de nos cœurs. Que de passages dans l'Écriture, mes Frères, ne pourrais-je pas citer à l'appui de cette assertion ? Quand le pécheur se convertit, il y a joie dans le ciel. Remarquons-le : non seulement on pardonne, mais on pardonne avec joie. Quand le père de l'Enfant prodigue voit venir son fils, il lui rend avec sa place au foyer l'anneau de la confiance et la robe, insigne de sa dignité recouvrée.

B. Pardon universel. — Mais vous croyez peut-être que ce n'est qu'au repentir que vous devez accorder votre

bienveillance ; détrompez-vous ! Oui, de la part de Dieu et de celle de l'homme la réconciliation ne peut être consommée que lorsque le pécheur à reconnu sa faute et s'est jeté entre les bras de celui qu'il a offensé ; et Dieu ne peut lui rendre l'héritage de la gloire qu'à cette condition indispensable, Mais qui, pour cette réconciliation si chère au cœur de Dieu, qui fait les premières démarches ? Qui, par des bienfaits sans cesse renouvelés, s'efforce de toucher le cœur de l'ingrat ? Qui lui fait entendre les appels les plus touchants ? Dieu, toujours Dieu ! Non content de faire luire son soleil sur les bons et sur les méchants, il répète continuellement dans son Écriture : Je vous ai appelés, et vous n'avez pas voulu m'entendre. Convertissez-vous, convertissez-vous donc, ô maison d'Israël ! Pourquoi péririez-vous, quand je suis là pour vous donner la vie ? (Cf. Ezech. XVIII.) Non ! pour Dieu pas de réserve dans les faveurs qu'il accorde, pas de réserve dans le pardon. Tous les pécheurs, quelque méchants qu'ils soient, sont encore les objets de sa sollicitude. Il a un baiser et une parole de douceur pour le traître qui le livre à la mort ! Tous les péchés, quelque grands qu'ils soient, il est prêt à les pardonner. Il sait faire d'un vase de colère un vase de miséricorde ; de Paul persécuteur, le flambeau des gentils ; d'Augustin hérétique et corrompu, le héraut de la grâce ; de Madeleine pécheresse, la compagne de l'innocente Marie !... Il a dit à Pierre : « Paissez mes agneaux, » et celui qui l'avait abandonné et renié est devenu le pasteur des pasteurs !

C. PARDON SANS CESSE RÉPÉTÉ. — Mais à quelle condition, mes Frères ! A la condition d'être le ministre de ses miséricordes : *Quodcumque ligaveris super terram, erit ligatum et in cœlis ; et quodcumque solveris super terram, erit solutum et in cœlis* (Matth. XVI, 19). Et combien de fois lui faudra-t-il pardonner ? Il le demande à Jésus : « Maître, si mon frère m'offense... Jusqu'à sept fois ? — Non, non ; jusqu'à septante fois sept fois. » C'est-à-dire autant de fois

que la faute et le repentir viendront à se renouveler. Et n'est-ce pas ainsi en effet que l'Église a compris cette parole ? Jetez les yeux sur les tribunaux de la miséricorde. Combien de fois y remet-on les péchés ? Toujours, toutes les fois qu'un repentir sincère y amène le pénitent. Voilà donc, mes Frères, le modèle de votre miséricorde : Dieu ; et, pour préciser davantage, Jésus, le Verbe incarné. Ce Jésus, qui sur la croix prie pour ses bourreaux et obtient à plusieurs d'entre eux la grâce de la conversion, nous offre le plus bel exemple d'un pardon sincère, d'un pardon universel, d'un pardon qui ne connaît d'autres limites que celles que lui oppose le refus du pardon. A nous maintenant de sonder nos cœurs ; à nous de voir si nous n'y trouvons pas quelque germe caché de ressentiment et de haine. Ce germe, il faut l'arracher ; il faut semer à sa place cette graine d'un pardon qui ne se lasse pas. Et ne venez pas dire : « Je ne puis. » Comment ! Vous ne le pouvez ? Après de tels motifs, après de tels exemples ! En ce cas, écoutez un dernier argument qui doit faire impression sur vous ; celui de votre intérêt personnel, celui de la nécessité. Car la miséricorde de Dieu est non seulement le motif et le modèle ; elle doit être la récompense de la vôtre.

III. — Miséricorde de Dieu, récompense de la nôtre.

Oui, mes Frères, ce Dieu si bon, si miséricordieux, qui ne désire rien tant que de pardonner, tient tellement à nous voir exercer nous-mêmes une vertu qui en lui semble être son attribut de prédilection, qu'il met à son pardon cette condition essentielle, que nous pardonnions nous-mêmes.

Et pour nous inculquer plus profondément sa volonté, il a voulu dans la prière que nous prononçons tous les jours, insérer en termes exprès cet ordre qu'il nous impose : « Pardonnez-nous, nous fait-il dire, comme nous pardonnons ! » Or, mes Frères, qui de nous n'a pas besoin

de pardon ? Sans vous rappeler la parole de l'Écriture : Celui qui se prétend sans péché, c'est un imposteur (I Jo. I, 8), je n'ai qu'à faire appel à votre conscience et à la mienne. Quelle longue série d'ingratitudes, de faiblesses, d'iniquités de tout genre ! Et quand nous songeons que toutes nos fautes commises sous les yeux mêmes de notre juge, doivent être un jour examinées avec sévérité, condamnées sans appel, quel besoin ne sentons-nous pas de fléchir la colère de ce Dieu et d'enchaîner, en quelque sorte, sa rigueur, avant que le moment de l'irrévocable arrêt soit arrivé ? Eh bien, nous le pouvons. Il nous a promis de nous accorder ce que nous demanderions en son nom. Lui-même a mis sur nos lèvres cette demande : « Pardonnez-nous, comme nous pardonnons ! » Nous n'avons donc qu'à pardonner, et la grâce nous est assurée. Mais aussi, si nous nous y refusons, quelle aggravation ajoutée à notre responsabilité ! Me transportant en esprit au tribunal redoutable, il me semble entendre le souverain juge lancer contre le vindicatif ce formidable arrêt : Tu m'as dis bien des fois : Pardonnez, comme je pardonne. Tu n'as point pardonné : je ne pardonnerai point. Non seulement tu n'as point pardonné, mais tu as nourri la haine : eh bien, je déchaînerai contre toi la haine de ces esprits infernaux auxquels tu vas être livré. Tu as épuisé les ressources de ton esprit et les forces de ton corps à trouver des moyens de vengeance : l'enfer épuisera aussi ses forces et ses ressources pour assouvir sur toi une haine immortelle. Tu as fui l'aspect de ton frère : je te bannis de devant ma face. Tu n'as point aimé : je te retire à jamais l'amour ; je l'arrache de tes entrailles, pour y laisser cette haine. Tu en as fait ton idole : j'en ferai ton bourreau. Tu as maudit ton frère : va maintenant, maudit toi-même, dans les flammes éternelles ! Ah ! mes Frères, cette épouvantable malédiction, qu'est-ce autre chose que le développement de ces mots que nous prononçons chaque jour : Pardonnez-nous nos offenses... Oh ! qu'il serait plus

sage de pardonner ici-bas, de faire sur nous-mêmes un généreux effort, de surmonter nos répugnances et nos antipathies ! Si nous le faisons, soyons-en persuadés, la miséricorde de Dieu nous y fera trouver la plus douce récompense. L'acte même que nous poserons, nous remplira d'une ineffable consolation. Il est si doux de pouvoir se rendre le témoignage d'une victoire remportée, d'un devoir accompli. Il est si doux d'avoir la certitude d'un titre incontestable à la clémence divine. Et combien cette divine clémence saura nous dédommager de la victoire que nous avons dû remporter ! Quelle abondance de faveurs nous arrivera par cette voie ! Quelle force pour marcher dans les voies difficiles de la vertu et de la sainteté ! Voyez ces saints, remarquables par leur douceur et le pardon des injures : saint François de Sales, saint Ignace de Loyola, saint François Régis... Songez à la gloire qui vous attend ; car puisque Jésus-Christ dit expressément : « Ce que vous avez fait au moindre de mes frères, vous l'avez fait à moi-même, » nous pourrons d'une certaine manière lui dire : « Pardonnez-nous, car nous *vous* avons pardonné. »

Péroraison. — Finissons, mes Frères, en disant avec le roi David : *Miserere mei secundum magnam misericordiam tuam.* Il pouvait, lui, se prévaloir de la grande miséricorde de Dieu, car lui-même avait montré une grande miséricorde Imitons son exemple, et nous éprouverons l'effet de ces paroles de l'Ecclésiastique : *Relinque proximo tuo nocenti te, et tunc deprecanti tibi peccata solventur* (XXVIII, 2).

CANEVAS D'UN SERMON SUR LE MÊME SUJET

POUR UN AUDITOIRE D'OUVRIERS.

Estote misericordes sicut et Pater vester (cœlestis) *misericors est.* (Luc. VI, 36).

EXORDE. — C'est un grand précepte de la loi chrétienne que celui qui nous ordonne d'aimer notre prochain comme nous-mêmes. Jésus-Christ insiste sur ce précepte en plusieurs endroits de l'Évangile... Parmi les obligations que nous impose le précepte de la charité fraternelle, nous devons sans contredit compter le pardon des offenses qui nous ont été faites... Pensons-nous suffisamment à ce devoir ?... Voyons de quelle nécessité est pour nous le pardon des injures et des offenses...

A. SANS LE PARDON DES OFFENSES, PAS DE BONHEUR DANS LE TEMPS.

a) Quel repos peut goûter un homme qui ne sait pas pardonner ? Il est chagriné par l'idée du mal qui lui a été fait... Il est chagriné par ses projets de vengeance. En l'absence de son ennemi, pas de repos... En sa présence, c'est encore pis...

b) Que deviendrait notre terre, si tous voulaient se venger des offenses qu'ils ont reçues ? Un champ de bataille... un champ de carnage...

Aussi les lois interdisent-elles les vengeances privées... Pourquoi donc ne pas faire de bon cœur ce à quoi nous sommes amenés de force ?

B. SANS LE PARDON DES OFFENSES, PAS DE SALUT.

a) Jésus-Christ nous ordonne de pardonner... Nous devons quitter l'autel, si à l'autel nous nous souvenons que notre prochain élève une juste plainte contre nous... *Misericordiam volo, et non sacrificium* (Matth. IX, 13)... Lui-même a pardonné... et nous, nous refuserions le pardon que notre ennemi nous demande !

b) Si nous ne pardonnons pas, on ne nous pardonnera pas non plus. Nous disons tous les jours dans l'oraison dominicale : Pardonnez-nous comme nous pardonnons ! Dire ces mots avec un cœur ulcéré qui veut la vengeance, n'est-ce pas prononcer notre propre condamnation ? Et nous avons tant besoin qu'on nous pardonne...

PÉRORAISON. — *Histoire du prêtre Sapricius et de Nicéphore :* D'amis qu'ils avaient été, ils étaient devenus ennemis. Sapricius arrêté comme chrétien, refuse à Nicéphore le pardon que celui-ci lui demande avec instances ; et, pour le punir de ce refus, Dieu permet qu'il renie la foi au moment du supplice.

PAROLE DE DIEU (NÉCESSITÉ D'ENTENDRE LA).

Gressus meos dirige secundum eloquium tuum, et non dominetur mei omnis injustitia. (PS. CXVIII, 133.)

Exorde. — Le prophète demande à Dieu de diriger ses pas. Où va-t-il ? Il cherche sa patrie. Mais n'était-il pas à Jérusalem, dans son royaume ? Oui, mais il cherchait une autre patrie, car ici-bas nous sommes tous voyageurs. *Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus* (Heb. XIII, 14). Nous sommes des voyageurs, et nous demandons à Dieu de nous diriger. Comment le fera-t-il ? Par les guides qu'il nous donnera, par les ministres qu'il députera vers nous pour nous instruire. *Euntes docete omnes gentes* (Matth. XXVIII, 19). *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos* (Jo. XX, 21). Donc, *Qui recipit vos, me recipit; et qui me recipit, recipit eum qui me misit* (Matth. X, 40). D'ailleurs, *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem seculi* (Matth. ult.). Jésus a donc confié à ses apôtres et à leurs successeurs le soin de nous conduire, et nous devons entendre leur parole, — parce que nous avons *besoin de lumière,* — et parce que nous avons *besoin de force.*

I. — Nous devons entendre la parole de Dieu, parce que nous avons besoin de lumière.

A. Le premier et le plus retoutable fléau, c'est l'ignorance des vérités religieuses dont la connaissance est requise pour le salut. Fléau le plus redoutable de tous, soit que nous n'ayons jamais appris ce que nous devions savoir, soit que, l'ayant su, nous l'ayons oublié par notre faute, soit que nous n'y songions pas en temps voulu, absorbés que nous sommes par des préoccupations d'un ordre inférieur. Cette ignorance n'admet aucune excuse, parce qu'elle est la suite d'une négligence volontaire en matière grave. On peut appliquer à ceux qui s'en rendent coupables, ces paroles que prononce Dieu par la bouche de Baruch : *Quoniam non habuerunt sapientiam, interierunt propter suam insipientiam* (Baruch. III, 28). Et en effet, que d'occasions de nous instruire ! Éducation chrétienne, catéchismes, lectures, predications. Et pourtant, que de fausse, que de prétendue science, qui n'est au fond qu'une ignorance mal déguisée ! Pour nous en convaincre, entrons dans quelques détails.

a) Quelle ignorance de l'état de notre conscience ! — Peut-être est-elle dans une apparente tranquillité, alors qu'en réalité nous avons tout à craindre. *Dicentes, pax, pax, et non erat pax* (Jerem. VI, 14). — Peut-être, au contraire, vivons-nous dans le trouble et l'inquiétude, parce que nous ne connaissons pas suffisamment la bonté de Dieu.

b) Souvent nous nous faisons illusion, parce que *nous ignorons les devoirs de notre état.* Nous avons quelques notions vagues et générales du juste et de l'injuste ; mais nous ignorons ce que les commandements de Dieu nous prescrivent et nous défendent. Et Dieu, pour nous punir de notre négligence, nous laisse dans cet état de léthargie. *Quia tu scientiam repulisti et oblita es legis Dei tui, obliviscar filiorum tuorum et ego* (Osee. IV, 6).

c) Heureux si on n'en vient pas, à force de vie matérielle et d'insouciance, *à oublier même sa fin dernière.* Cela

est-il possible ? Oui. *Homo, cum in honore esset, non intellexit : comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis* (Ps. XLVIII, 13). Écoutez comment l'Écriture sainte nous dépeint les impies, et dites-moi si leurs semblables ne se rencontrent pas fréquemment, même au milieu de ceux qui se disent chrétiens. *Coronemus nos rosis antequam marcescant : nullum pratum sit quod non pertranseat luxuria nostra* (Sap. II, 8). *(Paraphrasez.)* Funeste aveuglement ! Honteuse dégradation ! Et d'où vient cela ? Souvent de l'ignorance qui a enveloppé les esprits.

B. Ah ! si l'on avait été assidu à entendre la parole de Dieu, on aurait appris, on aurait retenu :

a) Que si d'un côté il faut faire son salut avec crainte et avec tremblement, selon ce que dit l'Apôtre : *Cum metu et tremore vestram salutem operamini* (Philip. II, 12), d'un autre côté le péché mortel seul, volontaire et délibéré, peut nous enlever l'amitié de Dieu.

b) Instruit de la nécessité de la pénitence, si on avait eu le malheur de perdre Dieu, on aurait eu de nouveau recours aux sources de la grâce : le sacrement de la réconciliation et la prière. On aurait dit avec David : *Amplius lava me ab iniquitate mea* (Ps. L, 4). *Lacrimis meis stratum meum rigabo* (Ps. VI, 7). Ainsi nous nous serions conservés fidèles au service de Dieu.

c) Nous ne nous serions pas même arrêtés là : nous aurions cherché les moyens de servir notre Dieu de plus en plus parfaitement. Éclairés tous les jours davantage par les instructions de ceux que Dieu nous envoie, nous serions devenus des saints !

Mais que fait-on ? On fuit les prédications : on quitte l'église lorsqu'on voit qu'un sermon va commencer, ou l'on n'y entre que lorsqu'on est bien sûr que le sermon est fini. Les parents négligent d'envoyer leurs enfants au catéchisme et à l'instruction religieuse ; les maîtres négligent d'envoyer leurs domestiques entendre la parole sainte : et

pourtant tous ont besoin de cette parole, sinon pour y puiser la lumière, du moins pour y puiser la force.

II. — Nous devons entendre la parole de Dieu, parce que nous avons besoin de force.

Car supposons qu'un homme connaisse parfaitement tous ses devoirs : de quoi lui servira cette connaissance, s'il ne s'acquitte pas des obligations que Dieu lui impose ? De rien, si ce n'est qu'elle rendra sa damnation plus terrible. Vous connaissez, dites-vous, la route qui mène à la vie éternelle : mais, si vous vous contentez de vous tenir assis au bord du chemin, vous n'arriverez jamais au terme de la route. Voici un ouvrier à qui l'on fournit le plan de ce qu'il a à faire : mais il est trop paresseux pour mouvoir ses bras : il laisse des distractions continuelles égarer son esprit... Direz-vous que cet homme remplit sa tâche ?... Ne direz-vous pas au contraire qu'il doit chercher un stimulant dans la considération sérieuse de ses devoirs ?... A vous aussi, mes Frères, il faut un stimulant, une force qui vous soutienne, qui vous inspire du courage, qui recueille vos facultés et vos énergies pour les appliquer à l'accomplissement de vos devoirs : et cette force, vous devez la puiser dans la considération fréquente des peines et des récompenses de l'autre vie. Or, quel moyen plus efficace de vous rendre cette considération habituelle et familière, que d'écouter la parole de Dieu, qui sans cesse vous remet en mémoire ces grandes vérités ?

A. Entrons dans quelques détails. Notre vie est une lutte incessante ; car le mal s'attache à nos pas, et notre propre nature conspire avec lui.

Résister aux attraits du vice, c'est la première condition de notre salut. Mais quelle force ne nous faut-il pas pour que cette résistance aux attraits du vice soit effective ? L'ambition nous présente à chaque pas l'éclat des honneurs et des dignités. La volupté remplit notre imagination des peintures les plus séduisantes. La richesse cherche à

nous éblouir... Comment faire pour n'être pas captivé ? La parole de Dieu est là, parole de vérité et de force. Elle nous dit que l'amertume est au fond de cette coupe dont la liqueur nous paraît si douce et qu'il n'y a point de paix pour l'impie. *Ecce in pace amaritudo mea amarissima* (Is. XXXVIII, 17). *Extrema gaudii luctus occupat* (Prov. XIV, 13). *Non est pax impiis* (Is, XLVIII, 22). Elle nous montre tous ces vains plaisirs aboutissant à une éternelle ruine. Alors, fortifiés, nous jetons loin de nous la coupe enchanteresse. Nous fuyons, comme si nous avions vu un serpent cruel nous menacer de son dard.

Parfois la séduction prend un autre aspect : nous sentons que notre raison voudrait se laisser séduire. Il faut une force nouvelle pour résister aux *sophismes du vice*. Vous vous étonnez peut-être, mes Frères, que je parle ici de force : il vous semble que la lumière doit suffire. Vous vous trompez. C'est souvent par la volonté que l'intelligence se pervertit. Les docteurs du mensonge ont l'air de ne faire appel qu'à la raison : en réalité, c'est la vanité qu'ils excitent, c'est l'orgueil qu'ils flattent. Aux vérités de la foi ils veulent substituer les maximes du monde. Il faut du courage pour rester à l'école de la foi avec la docilité d'un enfant : mais la parole de Dieu reçue avec respect vous fortifiera. Elle vous fera comprendre que le dépôt intégral de la vérité révélée a été confié à l'Église enseignante. *Qui vos audit, me audit, et qui vos spernit, me spernit* (Luc. X, 16). *Si autem Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus* (Matth. XVIII, 17). *Paraclitus autem Spiritus sanctus, quem mittet Pater in nomine meo, ille vos docebit omnia et suggeret vobis omnia, quœcumque dixero vobis* (Jo. XIV, 26). Vous apprendrez qu'après avoir respecté ici-bas les saintes obscurités de la foi, vous verrez au ciel, et pour toujours, face à face l'auteur de toute sagesse, celui en qui sont tous les mystères que maintenant vous croyez sur son seul témoignage. *Videbimus eum sicuti est* (I Jo. III, 2). Vous rappelant ces préceptes et l'infaillible

vérité, vous prendrez garde au levain des pharisiens et vous vous défierez de leurs doctrines.

Vous aurez le courage de *renoncer à la liberté du vice* qu'ils vous promettent. Et c'est peut-être pour cela qu'il vous faut le plus de courage, le plus d'abnégation. Liberté ! indépendance ! comme ces mots sonnent agréablement aux oreilles de la plupart des hommes !... Mais ne nous laissons point tromper, mes Frères, par de vains sons. La parole de Dieu nous apprend quelle est la véritable liberté. Elle nous montre les impies cherchant une liberté menteuse dont l'Enfer est l'inventeur. *Convenerunt in unum adversus Dominum et adversus Christum ejus. Dirumpamus vincula eorum et projiciamus a nobis jugum ipsorum* (Ps. II, 2, 3). Mais elle nous fait voir en même temps combien le Très-Haut les regarde avec pitié et mépris. *Qui habitat in cœlis irredebit eos* (Ibid. 4). Elle nous rappelle que la liberté du vice promise n'est qu'une vaine apparence. *Omnis qui facit peccatum, servus est peccati* (Jo. VIII, 34). *A quo enim quis superatus est, hujus et servus est* (II Pet. II, 19). *Venumdatus sub peccato* (Rom. VII, 14). Elle nous montre que la seule vraie liberté est celle des enfants de Dieu. — Voilà comment la parole de Dieu écoutée assidûment et avec respect, nous donne la force de repousser les assauts du vice.

B. De plus, elle nous fait *surmonter les difficultés que présente la pratique de la vertu.* — Car nous ne devons pas nous faire illusion : la voie qui mène au bonheur du ciel, est étroite. Or, il y en a peut-être parmi nous qui après avoir travaillé quelques années sérieusement à leur salut, n'ont pas persévéré. D'où vient cela ? De ce que souvent nous hésitons après que nous nous sommes déjà engagés sur la route du devoir. Le monde que nous avons quitté, se représente avec tous ses charmes. La vertu que nous avons embrassée, paraît rigide et austère. Nous nous demandons : que faire ? Ah ! écoutons la Vérité infaillible : *Nemo mittens manum suam ad aratrum et respiciens retro,*

aptus est regno Dei (Luc. IX, 62). Songeons que Jésus-Christ a dit : *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit* (Matth. x, 22). Combien de temps dureront nos difficultés ? *Momentaneum et leve tribulationis nostræ supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis* (II Cor. IV, 17). Écoutons sa parole : elle nous dira que tout l'univers, le ciel même et les anges ont les yeux fixés sur nous. *Spectaculum facti sumus mundo et angelis et hominibus* (Cor. IV, 9). Et nous continuerons avec courage à suivre la route que nous allions abandonner.

Mais la séduction a peut-être été assez forte pour nous faire céder. Nous sommes tombés, nous défaillons. Malheur à nous alors, si nous négligeons la parole de Dieu. L'ennemi du salut surveillera notre âme : il exagérera la faute que nous venons de commettre et voudra nous persuader que tout est perdu. Erreur ! Telle n'est pas la doctrine de Jésus-Christ. Voulez-vous vous en convaincre ? Venez au pied de la chaire chrétienne, et vous entendrez répéter : *Gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente* (Luc. XV, 7). Que le nombre de vos chutes ne vous effraie pas ! Pierre demande combien de fois il peut pardonner. *Usque septies ? — Usque septuagies septies* (Matth. XVIII, 21, 22). Voilà les consolations, les encouragements que vous prodigue la parole de Dieu.

Oui, abandonnés à nous-mêmes nous désespérons. Mais le désespoir devient impossible lorsque nous restons fidèles à nous instruire, à chercher les moyens de nous relever, de nous fortifier. Ah ! s'il en était ici qui, après des efforts réitérés, ont enfin laissé tomber les bras ou sont sur le point de le faire, s'il en est qui disent : la vertu est impossible pour moi, qu'ils apprécient la grâce immense que Dieu leur fait aujourd'hui en les appelant à entendre sa divine parole. Moi, ministre de Dieu, je suis ici pour leur adresser le doux reproche de Jésus-Christ aux apôtres : *Nolite timere* (Matth. XIV, 27). Vous avez peur du monde : mais moi, dit Jésus-Christ, j'ai vaincu le monde,

Ego vici mundum (Jo. XVI, 33). Vous avez peur du démon : mais si vous vous tenez près de moi, dit encors Jésus-Christ, le démon ne pourra rien contre vous. *Princeps hujus mundi ejicietur foras* (Jo. XII, 31). Vous redoutez les attaques de la chair : mais le grand Apôtre saint Paul faisait la même plainte, et voici la réponse que Dieu lui fit entendre et que le prêtre vous répète : *Sufficit tibi gratia mea ; nam virtus in infirmitate perficitur* (II Cor. XII, 9).

Péroraison. — Courage donc, mes Frères ; et, en finissant cet entretien, bénissons Dieu tous ensemble de ce qu'il nous y a fait assister. Ceux d'entre vous qui sont assidus à entendre la parole de Dieu, sentiront, je n'en doute pas, une ardeur nouvelle. Ceux qui n'y viennent que rarement, formeront le propos d'y assister plus souvent. Le dimanche, s'il faut sacrifier une demi-heure de loisir pour venir ici chercher la lumière et la force, ils le feront. Qu'ils bénissent Dieu surtout, s'il en est ici qui avaient fui cette parole sainte. Elle a fait luire dans leur âme un rayon d'espérance. Dieu a parlé à leur cœur. Ah ! qu'ils ne rejettent pas l'inspiration de la grâce. Qu'ils se joignent aux pieux fidèles pour vivre de cette parole sur la terre, afin d'en jouir dans les cieux !

PAROLE DE DIEU (Manière d'entendre la).

Gressus meos dirige secundum eloquium tuum.
(Ps. CXVIII, 133.)

Exorde. — Le sujet d'un prince a été banni pour rébellion. Après que ses descendants ont gémi longtemps dans l'exil, un des successeurs du prince leur accorde la permission de rentrer dans leur patrie. Un jeune homme se met en route. Vers le soir, il arrive à l'entrée d'une épaisse

forêt. Un vieillard se présente à lui et lui offre de lui servir de guide. Il avertit le voyageur que le chemin est difficile. Il faudra marcher au milieu d'une profonde obscurité. A tout moment on rencontrera des précipices. La forêt est bien grande et infestée presque partout par des animaux féroces. Cependant le bon vieillard dirige le jeune homme avec sûreté. Il porte avec lui une lampe ; chaque fois que l'huile est sur le point de manquer, on rencontre pour alimenter la lampe quelqu'un des fils du vieillard qui tous habitent dans la forêt. Au point du jour, on arrive à la limite de la forêt. A cet endroit se trouve un pont étroit jeté sur un abîme. Au delà est la patrie : mais sur l'abîme plane un épais brouillard, et on entend dans le lointain des cris déchirants. Le vieillard se met à pleurer. Le jeune homme lui en demande la raison. Je pleure, dit-il, le sort de tant de malheureux qui ont refusé de se laisser conduire par moi. Cet abîme entoure toute la forêt. On y tombe inévitablement, si l'on n'accepte pas ma direction. Adieu, voyageur !

Application. — Nous sommes tous des voyageurs ici-bas. *Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus* (Heb. XIII, 14). Dieu, voulant nous faire parvenir à la patrie céleste, a placé sur la terre des guides dont nous devons écouter la parole : *secundum eloquium.* Cette parole, nous devons l'entendre avec une *assiduité respectueuse,* — avec une *docilité pratique*, — et même, avec un *zèle compatissant.*

AUTRE EXORDE. — *Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud* (Luc. XI, 28).

Ce texte nous indique qu'il ne suffit pas d'écouter la parole de Dieu. Il faut quelque chose de plus : il faut conserver cette divine parole. *Maria conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo* (Luc. II, 19). Il faut la conserver comme on conserve un objet précieux qu'on estime. Il faut la conserver avec vénération, comme un trésor céleste où l'on pourra puiser aux jours mauvais. Il faut la con-

server comme une liqueur précieuse dont on veut faire goûter à ses amis la douceur, après en avoir éprouvé soi-même la vertu vivifiante.

Quelles dispositions faut-il donc avoir, pour bien écouter cette parole ?

I. — Nous devons entendre la parole de Dieu avec une assiduité respectueuse.

A. N'ont pas cette *assiduité*, ceux qui viennent rarement au sermon.

a) Je n'ai pas le temps, disent les uns. — *Réponse.* Je commencerai par vous demander si vous n'avez pas l'habitude de perdre bien du temps à mille frivolités. Et quand même vous pourriez affirmer que vous ne mettez votre temps qu'à des choses raisonnables, je puis toujours vous redire les paroles inspirées du livre des Proverbes : *Posside sapientiam, quia auro melior est ; et acquire prudentiam, quia pretiosior est argento* (Prov. XVI, 16).

b) Je sais tout ce que peut avoir à dire le prédicateur, dira un autre. — *Réponse.* Pour le fond, peut-être ; bien que j'aie le droit d'en douter, car, comme l'affirme saint Ambroise, *Quantumlibet quisque profecerit, nemo est qui doceri non indigeat.*

c) Je n'aime pas nos prédicateurs. — *Réponse.* Pourquoi ne les aimez-vous pas ? Si c'est parce que le fond de leur prédication vous choque, je crains bien que cela ne provienne de vos mauvaises dispositions. *Amant multi veritatem lucentem*, dit saint Augustin, *oderunt eos redarguentem ; amant eam cum seipsam indicat, et oderunt eam cum eos ipsos indicat.* Si c'est le style de tel ou tel prédicateur qui vous déplaît, on vous permet d'aller en entendre un autre. Si vous n'en trouvez aucun dont la manière de dire vous plaise, je vous demanderai quelle sorte d'éloquence il faut avoir pour se faire accepter par vous et ce que vous venez chercher au sermon... S'il s'agit d'un prédicateur que l'autorité légitime a désigné pour vous instruire, et si

vous prétendez le récuser, sous prétexte que son ton ou ses gestes ne vous plaisent pas, vous vous arrogez un droit que le Christ vous refuse.

B. Vous n'avez pas, en ce cas, *le respect* que le Christ vous ordonne d'avoir pour ses ministres. Il suffit que le Christ ait dit à ceux-ci : *Ite, docete*, pour que vous deviez les écouter avec le plus profond respect, comme si le Christ lui-même vous parlait. *Sic nos existimet homo*, dit saint Paul, *ut ministros Christi* (I Cor, IV, 1). Et il dit encore : *Pro Christo ergo legatione fungimur, tamquam Deo exhortante per nos* (II Cor. V, 20). N'ont donc pas le respect voulu,

a) Ceux qui viennent au sermon *par curiosité*. — Il en est qui courent de sermon en sermon uniquement pour connaître les prédicateurs, ou dans le seul but d'entendre une voix agréable, ou des phrases bien cadencées. C'est de pareils auditeurs que Dieu disait à son prophète Ézéchiel : *Et audiunt sermones tuos, et non faciunt eos, quia in canticum oris sui vertunt illos et avaritiam suam sequitur cor eorum. Et es eis quasi carmen musicum quod suavi dulcique sono canitur : et audiunt verba tua, et non faciunt ea* (Ezech. XXXIII, 31, 32). A ces auditeurs frivoles Dieu répond par la bouche de l'Ecclésiaste : *Non saturatur oculus visu, nec auris auditu impletur* (Eccle. 1, 8).

b) Ceux qui viennent au sermon *par malignité*. — Ils viennent comme les pharisiens venaient entendre Notre-Seigneur, *Ut caperent eum in sermone* (Matth. XXII, 15). Race de vipères... *Progenies viperarum* (Matth. XII, 34). Triste réflexion sur le spectacle que présente de nos jours la chaire chrétienne... Peu d'auditeurs... Parmi ceux-là combien peu qui profitent... Que faut-il donc outre l'assiduité respectueuse ?

II. — Il faut entendre la parole de Dieu avec une docilité pratique.

Venir au sermon, c'est quelque chose ; mais y venir avec l'intention de se laisser convaincre et surtout de se laisser

persuader, voilà l'essentiel. Et que trouve-t-on le plus souvent dans les auditoires qui entourent le prédicateur ? Je ne parle plus de l'hostilité qui pourrait amener le pharisien au pied de la chaire.

A. On rencontre l'indifférence. qui écoute comme si le prédicateur s'adressait uniquement à d'autres et qui ne fait jamais un retour sur elle-même. *Induraverunt cervicem suam, ut non audirent sermones meos* (Jerem. xix, 15).

B. On rencontre la docilité spéculative, qui *a)* quelquefois se borne à approuver. *Amas verbum Dei et libenter audis. Ecce quod propono tibi : in eo te examina, in eo te appende. Constitue te ante te ; et, si pravum te inveneris, corrige te* (S. Aug.).

b) D'autres fois, elle va jusqu'à désirer s'appliquer la vérité et s'y soumettre... Mais on laisse ce désir rester stérile. *Desideria occidunt pigrum* (Pro. xxi, 25). *Non enim auditores legis justi sunt apud Deum, sed factores legis justificabuntur* (Rom, ii, 13).

c) Parfois, *on voudrait ;* on fait même quelques prières dans l'intention d'obtenir soi-même que le désir aboutisse à l'action : mais Dieu devrait tout faire. *On ne veut pas* éviter telle ou telle occasion signalée par le prédicateur.... Celui, au contraire, qui est vraiment docile à la parole de Dieu, écarte de soi l'occasion prochaine. *In die enim illa abjiciet vir idola argenti sui et idola auri sui, quæ fecerunt vobis manus vestræ in peccatum* (Isai. xxxi, 7).

c) Enfin, on rencontre la docilité pratique. — Celle-ci fait comme Samuel. Après avoir entendu et écouté, elle se lève et dit : *Loquere, Domine, quia audit servus tuus* (I Reg. iii, 10). Et avec saint Paul : *Domine, quid me vis facere ?* (Act. ix, 6.) Elle est vraiment heureuse, car elle se nourrit de la parole de Dieu. *Non in solo pane* (Matth. iv, 5). *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me* (Jo. iv, 34). Elle compte sur la parole de Dieu. *Maria optimam partem elegit* (Luc. x, 42). *Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud* (Ibid. xi, 28).

III. — Il faut entendre la parole de Dieu avec un zèle compatissant.

A. Je dis « compatissant, » pour exclure ce zèle *amer* qui fait trouver dans la parole du prédicateur la censure de la conduite du prochain, et qui souvent n'est que de l'orgueil. On voit la paille, et non la poutre... Je dois exclure également le zèle *imprudent*, qui s'arroge la mission d'appliquer une main inhabile à des plaies irritées, et le zèle *stérile*, qui se renferme dans une indignation inactive, Car de même que la foi, le zèle sans les œuvres n'est rien. *Fides sine operibus mortua est* (Jac. II, 26).

B. Le zèle « compatissant » tâche de procurer à autrui les fruits de la parole de Dieu.

a) En parlant des vérités entendues à ceux qui les ont entendues eux-mêmes, et cela dans le but d'obtenir un profit réciproque... Ainsi faisaient les disciples d'Emmaüs. *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, dum loqueretur in via et aperiret nobis Scripturas ?* (Luc. XXIV, 32.)

b) En attirant à la prédication de la divine parole ceux qui n'y assistent pas d'ordinaire. Pour attirer ses égaux, par exemple, il est permis d'user d'un innocent artifice, comme serait l'éloge discret d'un sermon... *Invenit hic* (Andreas) *primum fratrem suum Simonem, et dicit ei : Invenimus Messiam... et adduxit eum ad Jesum* (Jo. I, 41,42). On attire les inférieurs, en leur donnant l'occasion d'aller au sermon... en les y engageant... en le leur ordonnant au besoin... *Mundari prius oportet, et sic alios mundare ; sapientem prius fieri, et sic alias facere sapientes ; lumen fieri, et sic alios illuminare ; ad Deum accedere, et sic alios ad Deum adducere* (S. Greg. Naz.).

Péroraison. — Voilà comment la voix des guides que Dieu nous a donnés, nous sera utile. Pèlerins soutenus par cette voix, nous... et nous entendrons enfin : *Jam non estis hospites et adveuæ, sed estis cives sanctorum et domestici Dei* (Ephes. II, 19).

SERMON
SUR LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR.

CANEVAS.

Bajulans sibi crucem, exivit in eum qui dicitur Calvariæ locum... ubi crucifixerunt eum. (Jo. XIX, 17, 18.)

La Rédemption du genre humain, mes Frères, l'œuvre de notre rédemption, voilà le grand fait qui domine tous les siècles. Malgré toutes les préoccupations terrestres, il s'impose à notre attention et captive notre intérêt. Cette rédemption est l'œuvre du Fils éternel de Dieu ; l'Église qu'il est venu fonder, nous comprend tous et chacun personnellement. Voilà pourquoi l'histoire du Christ et l'histoire de l'Église sont notre histoire. Plus nous serons unis à l'Église et au Christ, plus nous serons sûrs de recueillir les fruits de la Rédemption.

Aujourd'hui nous faisons mémoire d'une façon toute spéciale de la Passion du Sauveur. Montons sur le Calvaire, et là contemplons Jésus personnifiant l'Église et nous personnifiant nous-mêmes. Deux idées partageront notre méditation : sur le chemin du Golgotha Jésus *lutte* contre la souffrance, et il la divinise par la vertu de sa divinité ; — sur la croix, Jésus succombe à la souffrance, mais il se détache de la terre et ainsi, pendant qu'il consomme notre rédemption, il prépare son propre *triomphe*.

Ier Point. — Lutte contre la souffrance.

A. Lutte de Jésus contre la souffrance. — *a)* Situation de Jésus au moment où il prend sa croix. Épuisé, sanglant... Marche !

Il marche et triomphe de la souffrance physique.

Il marche entre deux voleurs, au milieu des huées de la foule. Il triomphe de la honte.

Il rencontre sa Mère. Il triomphe de l'affection.

Il rencontre Véronique ; c'est une consolation : ce sera la dernière.

Simon refuse d'abord de l'aider. Jésus triomphe de l'ingratitude des hommes.

Par les paroles qu'il adresse aux femmes de Jérusalem, il prouve qu'il prévoit l'inutilité de sa passion : il triomphe encore de cette poignante douleur.

b) Mais cependant que fait-il ?

Il tombe et retombe ; pourtant sa divinité le soutient, et il atteint le faîte du Calvaire.

En marchant, il prie, il exhorte, il convertit, il rachète le monde. O mon Sauveur et mon Dieu, je vous admire !

B. Lutte de l'Église. — *a)* Mes frères, cette marche de Jésus-Christ ne vous présente-t-elle pas les destinées de l'Église ? — A des moments donnés, ne s'avance-t-elle pas sur le grand chemin du monde, portant sa croix, couronnée d'épines, poursuivie par une foule railleuse ? Elle aussi a la mission de sauver les hommes.

Se laisse-t-elle arrêter par la souffrance ?

Se laisse-t-elle arrêter par l'ignominie ?

Se laisse-t-elle émouvoir par la souffrance de ses plus chers amis, par l'abandon de ceux qu'elle a comblés de bienfaits ?

Ne marche-t-elle sans consolation ?

Se laisse-t-elle émouvoir par l'inutilité de ses efforts ? Non !

b) Que fait-elle ? Comme son divin époux, elle marche toujours. Elle pourra tomber et retomber : mais toujours elle se relève. — Elle exhorte, elle prie, elle sauve. Ah ! dans ce moment que dit-elle aux femmes chrétiennes qui la plaignent, qui se désolent en la voyant souffrir ? *Super vos ipsas flete* (Luc. xxiii, 28).

C. Lutte des chrétiens. — *a)* Chrétiens, ne l'oublions pas : le sort de l'Église, c'est le nôtre. Nous ne serons pas dignes du nom glorieux que nous portons, si nous ne partageons pas le sort de notre divin Maître. Qu'avons-nous

fait jusqu'ici ? Nous avons habituellement reculé devant la souffrance, que dis-je, devant une gêne légère, devant l'idée de sacrifier un plaisir frivole ou mauvais... Après avoir mis la main à l'œuvre, nous nous sommes laissé séduire de nouveau. Ne sommes-nous pas en ce moment sur le point de nous laisser décourager ? Relevons-nous. Nous avons la grâce... Pitié, ô bon Jésus !

IIe Point. — Triomphe dans la souffrance.

A. Mais Jésus ne devait pas seulement souffrir : il devait *mourir* pour notre salut. Voilà pourquoi, après avoir triomphé de la souffrance, il la laisse revenir à lui et lui enlever une à une toutes ses forces, jusqu'à ce qu'enfin il succombe ! Assistons, mes Frères, à ce drame émouvant. Jésus ressentant une dernière fois toutes les impressions de l'humanité et se séparant de la terre.

Insultes des Juifs. Jésus perd toute sa réputation, tout son honneur.

Bon larron. Jésus s'occupe une dernière fois de sa mission terrestre.

Marie et saint Jean. Cœur de Jésus.

Abandon de Dieu.

Sitio ! Défaillance de la nature physique.

Pater, in manus tuas : Dernier cri. Il a succombé. Non, il triomphe !

Spectacle que présente la nature... Prodiges... Le centurion...

Nous sommes sauvés !

B. Pouvons-nous appliquer à l'Église cette mort du Fils de Dieu ? Dieu ne permet pas, il est vrai, que dans son universalité son Église succombe ; mais il veut que dans son Église il y ait quelque agonie... parfois quelque mort... Tantôt, c'est le chef visible de l'Église... Tantôt, c'est le sacerdoce... Martyrs... Tantôt, c'est tout un pays...

Et ce triomphe par la mort, il existe toujours dans les Ordres religieux. Il existe toujours pour les âmes d'élite

que Dieu a choisies et qu'il fait passer par toutes les tribulations...

C. Mais pourquoi tenir ici ce langage ? Le comprenez-vous, âmes mondaines qui m'écoutez ? Ne dites-vous pas que ce sont là des exagérations mystiques ? Réfléchissez, et vous comprendrez...

Ah ! si vous êtes dans les liens du péché, qu'est-ce qu'il vous faut pour en sortir ? Mourir, accepter la souffrance. *(Énumération).*

Et vous, âmes justes mais lâches, qui n'avancez pas dans la voie de la perfection, d'où vient votre misère ?

N'est-ce pas de ce que vous avez peur de faire mourir vos péchés ? Voyez Jésus, et prenez courage...

Péroraison. — Mettez-vous devant la croix. Voyez les Juifs : les uns partent en blasphémant !... D'autres se frappent la poitrine... Le centurion... Oui, ils sont touchés, ils ne sont pas encore convertis... Mais voyez, ils prient, ils se convertissent... Marie-Madeleine, Jean embrassent la croix. Ce sont des âmes saintes. Faisons comme ces âmes : embrassons avec amour et ferveur la croix de Jésus !

PASSION DOMINANTE.

CANEVAS D'UN SERMON SUR CE SUJET POUR UN AUDITOIRE D'OUVRIERS.

Et ecce homo quidam hydropicus erat ante illum.
(Luc. XIV, 2.)

EXORDE. — On entend souvent parler de passions. Que faut-il comprendre sous cette dénomination ? Distinguons dans le chrétien ces trois choses-ci : la foi, la raison, les passions... Ces dernières sont des mouvements naturels de l'âme dans lesquels les sens interviennent comme

causes... Tel homme est plus sujet à telle passion qu'un autre... Mais parmi les passions qui agissent sur chaque homme en particulier, il en est presque toujours une qui agit plus que les autres : on l'appelle la *passion dominante..,*

A. A quel signe reconnaîtrez-vous votre passion dominante ? — Réponse. Votre passion dominante est celle de vos passions qui vous fait commettre le plus de péchés et à laquelle vous tenez le plus... Vice de l'ivrognerie, vice de la colère, vice de l'impureté, vice de la cupidité...

B. Danger de la passion dominante. — Si nous ne triomphons pas de notre passion dominante, elle causera notre damnation. Pourquoi ? Parce qu'elle deviendra bientôt insatiable...

C. Comment triompherons-nous de notre passion dominante ?

a) En nous retenant et en fuyant les occasions...

b) En ayant recours aux armes surnaturelles, qui sont ici les sacrements et la prière...

Péroraison. — Nous devons retenir nos passions, aussitôt que nous en sentons les premiers mouvements. Elles ressemblent au lait... Aussitôt que le lait commence à bouillir, il faut l'éloigner du feu et le poser à terre pour qu'il se refroidisse... Sans cela, il déborde et cause une odeur qui est loin d'être agréable...

PAUVRETÉ.

Beati pauperes. (Luc. vi, 20).

Exorde. — Jésus suivi d'une foule nombreuse, s'arrêta dans une plaine, dit l'évangéliste saint Luc, et là, ayant levé les yeux au ciel, il dit à ses disciples : « Bienheureux les pauvres ! » Étonnante parole qu'il nous sera utile à tous de considérer et de comprendre : aux riches, pour qu'ils

apprennent à estimer la pauvreté, qu'ils ont peut-être méprisée jusqu'ici ; aux pauvres, pour qu'ils se réjouissent d'avoir été placés par Dieu dans cette condition. Or, je dis que les pauvres jouissent d'un double bonheur : bonheur *au point de vue temporel*, — bonheur *au point de vue spirituel*.

I. — Bonheur du pauvre au point de vue temporel.

Le bonheur ici-bas ne peut se trouver que dans une âme satisfaite de son sort. Cet état d'âme est une condition essentielle du bonheur. Voyez cet homme : il possède une fortune immense ; mais par suite de sa mauvaise conduite il est universellement méprisé. Peut-il être heureux ? Non. Cet autre a biens et réputation, mais une méchante femme. Un autre n'a rien à désirer aux différents points de vue que je viens de dire, mais il n'a pas de santé. Ou bien, il a tous ces biens avec la santé, mais il est fou. Il ne jouit pas des biens qui l'entourent : il n'est donc pas heureux. Par contre, imaginez un homme qui n'aurait en partage que la misère, ici-bas : s'il parvient à être content de sa position, n'est-il pas heureux ? Sans doute. Tout ceci montre que le bonheur est quelque chose d'intérieur, d'intime.

Or, je dis que le pauvre est mieux placé pour jouir de ce bonheur que le riche.

Trois choses généralement empêchent l'homme d'être heureux : les *désirs* mal assouvis, — les *inquiétudes*, — les *regrets*. — Le pauvre est aisément à l'abri de tout cela.

A. Désirs. — On s'imagine d'ordinaire que les désirs sont d'autant plus furieux et plus intenses qu'on les satisfait moins : on se trompe. La concupiscence est un feu : plus on donne d'aliments au feu, plus il devient ardent. *Ignis nunquam dicit : Sufficit* (Prov. xxx, 16). Ainsi en est-il de la concupiscence. C'est donc une erreur de penser qu'on l'apaisera, en lui accordant ce qu'elle demande. *Exemple d'Alexandre le Grand...* Au contraire, plus on refrène ses désirs, moins on en a.

Le pauvre a moins de désirs, *a)* parce qu'il ignore quan-

tité de raffinements et de délicatesses qui pour les riches sont de vraies nécessités, tout en leur étant inutiles et souvent bien nuisibles. Comparez le bon campagnard, content de sa modeste médiocrité, avec l'ouvrier de nos villes : celui-ci est plus policé à un certain point de vue, mais aussi presque toujours mécontent de son sort. Le premier, ne voyant ici-bas rien au delà de la sphère étroite où il vit, est aisément satisfait ; l'autre sent avec ses connaissances croître ses désirs, et avec ses désirs sa misère. Cependant s'il veut se conduire sagement, il pourra conserver la paix du cœur, et partant être heureux. Comment s'y prendra-t-il ?

b) Connaissant l'impossibilité où il est de réaliser ses désirs, il s'abstiendra d'en former. Toutefois cette modération est extrêmement difficile et rare. Lorsqu'on met les lèvres à la coupe des jouissances mondaines, on sent au même instant une soif inextinguible. *Quid in hac vita laboriosius quam terrenis desideriis æstuare ? Quid quietius quam nihil hujus seculi appetere ?* (S. Greg.) L'homme avide de biens terrestres est tourmenté et consumé par ses désirs ; il ne parvient pas à les apaiser. Et à ces premières tortures l'inquiétude vient ajouter d'ordinaire de cruelles agitations.

B. Inquiétudes, soit fondées, soit non fondées. — L'inquiétude qui empoisonne toutes les joies, qui convertit en fiel le breuvage le plus exquis... Épée de Damoclès suspendue au-dessus de la tête...

a) Inquiétude fondée de ne pas faire de ses biens l'usage que l'on devrait pour plaire à Dieu. Tout chrétien riche digne de ce nom doit connaître cette inquiétude... Crainte de faire des ingrats, si l'on donne ; de mécontenter, si l'on ne donne pas... Crainte de voir faire un mauvais usage de ce que l'on donne... Crainte de ne pouvoir conserver ce que l'on possède et dont on a besoin pour tenir son rang dans ce monde...

Qui nihil habet in mundo quod diligat, nihil habet quod pertimescat (S. Greg.). Qu'il est heureux, celui que la pau

vreté met à l'abri de ces anxiétés ! Elle le perserve en même temps de ces folles appréhensions que l'imagination enfante, et qui ne laissent pas de causer aux riches de poignantes angoisses.

b) Inquiétude non fondée, souvent, de n'avoir pas assez pour soi et pour ses enfants... Chagrin lorsqu'un rival nous dépasse en richesses...

C. Regrets. — Et lorsque nos craintes viennent à se réaliser, lorsqu'un revers de fortune nous atteint, lorsque l'océan engloutit les navires qui constituaient notre avoir, lorsque l'incendie dévore nos magasins, lorsqu'un dépositaire infidèle trahit notre confiance, quels regrets de se voir dépouillé de ce que l'on avait acquis avec tant de peine, conservé au milieu de tant de soucis, regardé comme une possession assurée ! En faut-il même autant pour faire naître de cruels regrets ? Non, il n'est pas nécessaire d'avoir à subir une perte réelle : une occasion manquée suffit souvent pour rendre inconsolable. Et la triste pensée de laisser à des héritiers indignes ou incapables...

Et quand même tout vous aurait réussi, quand vos coffres regorgeraient d'or et de pierres précieuses, n'y a-t-il pas un moment suprême où il faudra tout laisser, tout abandonner ?

Le pauvre, à moins de vouloir par une inconcevable folie se mettre en imagination dans la classe des riches, le pauvre, dis-je, ne connaîtra jamais ces cuisants regrets.

Que les pauvres se réjouissent donc, et que les riches, voyant ce qui leur manque pour jouir du repos d'esprit que donne la pauvreté, s'efforcent de modérer leurs désirs, conservent sans inquiétude et apprennent à perdre sans regret. — Mais si nous considérons au point de vue spirituel l'avantage que le pauvre a sur le riche, cette comparaison sera encore bien plus que la précédente en faveur du pauvre.

II. — Bonheur du pauvre au point de vue spirituel.

Le bonheur spirituel consiste dans la facilité que l'on a de faire son salut et dans la paix qui résulte de cette assurance. Deux éléments constituent cette facilité : l'éloignement où l'on se trouve du vice, et les occasions multiples et relativement aisées que l'on a de pratiquer les vertus que Dieu aime à voir en nous ou qu'il exige. Comparons le pauvre au riche à ces deux points de vue.

A. Éloignement du vice. — Le pauvre est, bien plus que le riche, à l'abri des tentations du vice.

a) Une foule d'occasions de se livrer au vice lui manquent, surtout de ces occasions que j'appellerai *délicates*, et où l'on n'a rien à craindre de la part des hommes. Dans la plupart des cas où le pauvre serait tenté de mal faire, la loi civile contribue à le retenir... Vol, fraude...

b) Le principal instrument de tous les vices : l'argent, lui manque... *Si dives fueris*, dit l'Écriture sainte, *non eris immunis a delicto* (Eccli. xi, 10). Exemples : Jeune homme riche dont Jésus-Christ disait : Je vous assure qu'il est difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux ! (Matth. xix, 23.)... Le mauvais riche...

B. Occasions de pratiquer les vertus. — *Beata est, si bona noverit cum virtute paupertas* (S. Ambr.). Considérons d'abord les trois vertus théologales.

a) Il sera bien plus facile au pauvre qu'au riche de vivre de la vie de la foi, et de ne demander à Dieu que la vie de la grâce et plus tard la vie au ciel comme compensation de ses peines et de ses privations.

b) La misère du pauvre lui rend plus facile la pratique excellente de la vertu d'espérance, en le portant presque naturellement à soupirer avec ardeur après les biens éternels.

c) La charité envers le prochain, et par suite la charité envers Dieu, est rendue plus difficile au riche par l'égoïsme qui se rencontre presque toujours chez les possesseurs de

grands biens. Le pauvre, au contraire, a presque toujours bon cœur...

d) Il en est de même de la patience, de l'humilité et des autres vertus morales. *Paupertas bonis mentibus solet esse custos humilitatis* (S. Greg.).

Péroraison. — Et voilà pourquoi Jésus-Christ a tant aimé la pauvreté ; voilà pourquoi il a voulu être pauvre lui-même. *Scitis enim gratiam Domini nostri Jesu Christi*, disait saint Paul, *quoniam propter vos egenus factus est, cum esset dives, ut illius inopia vos divites essetis* (II Cor. VIII, 9). Il a choisi ses apôtres pauvres presque tous... Il a conseillé la pauvreté volontaire : *Si vis perfectus esse...* Marchons sur ses traces, et si nous ne pouvons être pauvres de fait, soyons-le du moins en esprit, afin de mériter la beatitude promise par Jésus-Christ à ses amis, les pauvres.

CANEVAS D'UNE INSTRUCTION

SUR LE MÊME SUJET.

EXORDE. — Pour tirer parti de sa condition sociale en vue du salut éternel, il importe d'avoir de cette condition une idée exacte... La condition du pauvre est très heureuse...

I. — AU POINT DE VUE DU BONHEUR TEMPOREL.

A. Nous savons que le bonheur n'est pas quelque chose d'extérieur à l'homme, mais de tout à fait intérieur... On ne dira pas qu'un tel est heureux, s'il est riche, puissant, mais en même temps malade, détesté, ayant une méchante femme... Par contre, on dira d'un malade, même pauvre, qu'il est heureux, s'il est toujours content, résigné...

B. Tableau de l'homme riche qui étale autour de lui un luxe éblouissant, mais dont le cœur est dévoré par les

mille soucis de l'ambition, par les inquiétudes et les chagrins...

Tableau du pauvre content de son sort... Alexandre et Diogène.

II. — Au point de vue du bonheur spirituel.

Quid prodest homini... Supposez tout le bonheur matériel... qu'est-ce que tout cela, si l'on doit se dire à tout instant : « Je suis sur le bord de l'enfer ? » Or, que de dangers pour le riche ! *Amen dico vobis quia dives difficile intrabit in regnum cœlorum* (Matth. xix, 23).

A. Tableau de toutes les séductions qui entourent le riche... Tentations d'avarice, de gourmandise... Dureté, orgueil...

B. Énumération de toutes les vertus que le pauvre peut facilement pratiquer...

Péroraison. — Courage donc ! N'enfouissons pas ce talent que Dieu nous a confié.

FACILITÉ DE LA PÉNITENCE.

PARABOLE DE LA BREBIS PERDUE.

(Évangile du 3me dimanche après la Pentecôte, Luc. xv. 1-10.)

Dico vobis, gaudium erit coram angelis Dei super uno peccatore pœnitentiam agente. (Luc. xv, 10.)

Exorde. — Les grandes vérités de fa foi nous frappent, mes Frères, et il n'est pas de pécheur, quelque endurci qu'il soit, qui en les entendant ne sente quelques mouvements d'inquiétude sur l'état de son âme, et un désir au moins éloigné de revenir à la vertu. Mais plus il s'est avancé dans le chemin de l'iniquité, plus le retour lui paraît difficile ; et souvent il persévère dans le mal moins

parce qu'il s'y attache délibérément que parce qu'il croit impossible d'obtenir son pardon. Erreur d'autant plus funeste qu'elle ferme tout accès au véritable repentir. L'origine du repentir, mes Frères, peut être la crainte ; mais la condition indispensable de son efficacité, c'est la confiance. Or, c'est à nous inspirer cette confiance que Dieu a souvent travaillé, soit dans l'ancienne loi par les prophètes, soit dans la loi nouvelle par les leçons et les exemples de son divin Fils. Et voilà encore le but d'une bonne partie des paraboles présentées par Jésus-Christ à la foule au cours de ses prédications. — Celle de la brebis égarée me paraît bien propre à nous instruire. On peut y voir la bonté de Dieu à l'égard du pécheur, bonté que les ministres de l'Évangile doivent toujours avoir devant les yeux ; mais on peut y trouver aussi la *facilité de la pénitence pour le pécheur lui-même*. C'est à ce point de vue que je m'attache aujourd'hui, et j'essaierai de vous montrer que *prévenu* par la grâce, — *soutenu* par la grâce — et *fortifié* par la grâce, le pécheur peut retourner à son Dieu, effacer ses iniquités et désormais lui demeurer fidèle.

I. — Dieu prévient le pécheur.

Je l'avoue, mes Frères la pénitence en elle-même est une chose difficile ; je dis plus, elle est impossible, si le pécheur restait réduit à ses forces naturelles. L'homme, au moment où il perd la grâce sanctifiante par un péché mortel, creuse un abîme entre Dieu et lui ; il efface dans son âme le caractère de l'adoption divine, et tous les efforts de la nature ne pourraient lui faire récupérer ce qu'il a perdu. Chose étonnante : le prévaricateur ne peut demander d'une manière efficace le pardon de ce Dieu qu'il a offensé, à moins que celui-ci ne vienne au-devant de lui et ne l'invite au retour... S'il en était ainsi parmi les hommes, combien peu de réconciliations, combien peu de pardons généreux aurait-on à célébrer. Mais il n'en est pas ainsi de notre Dieu ! Connaissant notre faiblesse et trouvant dans sa

perfection infinie d'inépuisables trésors de miséricorde, c'est lui qui fait les premières avances.

A. Raison de cette conduite de Dieu. — *a) Faiblesse de l'homme.* — Voyez comme Jésus-Christ sait dépeindre dans sa parabole les traits qui caractérisent ici Dieu et le pécheur. — L'homme pécheur, c'est une pauvre brebis. Hélas ! il faut si peu de chose pour l'écarter du troupeau, pour l'attirer loin du bercail. L'appât d'un verdoyant feuillage, la fraîcheur d'un ruisseau suffisent pour la séduire. Et, une fois égarée, saura-t-elle retrouver le toit hospitalier ? Non, elle s'éloigne de plus en plus ; de pâturage en pâturage, elle s'écarte, et ne peut plus reconnaître la route du bercail. N'est-ce pas là votre image, ô pécheur ? Je le sais, ce n'est pas la haine du pasteur qui vous a séparé de lui ; mais l'attrait du plaisir, les illusions des sens. Peut-être avez-vous été séduit par les fantômes de l'imagination ou les rêves de l'orgueil. Et peu à peu, vous vous êtes trouvé si loin, que vous avez perdu l'espoir du retour. Je vous vois, pauvre brebis embarrassée dans les ronces et les épines ; vous voudriez revenir : vous ne le pouvez pas ! Peut-être passez-vous bien du temps déjà sans songer au retour...

b) Bonté de Dieu. — Mais Dieu, que fait-il ? Ah ! ce n'est pas pour rien, mes Frères, que Jésus-Christ le compare dans la parabole à un pasteur vigilant et plein de sollicitude. Le pasteur connaît la faiblesse de la brebis qu'il a admise dans son bercail. Aussitôt qu'il s'aperçoit de son absence, il va à sa recherche : il veut la ramener.

B. Comment Dieu prévient le pécheur. — Et comment, direz-vous, comment ce Dieu tout-puissant s'y prendra-t-il pour chercher le pécheur qui l'a offensé ? — Comment il le fera ? Oh, pouvez-vous me le demander ?

a) En général. — Pourquoi le Fils tout-puissant du Père, pourquoi Jésus-Christ, notre adorable Sauveur, a-t-il quitté le séjour des félicités éternelles ? Pourquoi a-t-il revêtu notre chair, sinon pour venir, dans le désert de ce

monde, rassembler sous la houlette du véritable pasteur le troupeau dispersé? Écoutez comme s'exprime le prophète : *Omnes nos tamquam oves erravimus* (Isai. LIII, 6). Voilà donc votre premier titre à sa miséricorde : vous êtes ses brebis. *Nos autem populus tuus et oves pascuæ tuæ* (Ps. LXXVIII, 13). C'est pour nous qu'il s'est incarné !

Mais il ne lui a pas suffi, mes Frères, de ce miracle d'amour une fois opéré. Ce miracle, il veut le renouveler pour chaque pécheur. Il veut que les fruits de son incarnation lui soient appliqués ; qu'il sente en lui-même la possibilité de la réconciliation et du pardon. Aussi de combien de manières ne fait-il pas sentir son action dans le cœur de ses enfants égarés ?

b) En particulier. — A peine se sont-ils détournés du droit chemin, que la voix du remords retentit dans leur âme : des inquiétudes mystérieuses les travaillent, de salutaires regrets les tourmentent. Cependant quelques-uns ferment l'oreille à ces premiers avis ; ils avancent dans le chemin de la perdition. Alors la voix du remords devient plus pressante ; les frayeurs se multiplient. Le pécheur va-t-il céder ? Hélas ! pas encore peut-être. L'appât du plaisir a encore trop de pouvoir sur son âme ; il étouffe dans la fange de la volupté les germes de conversion que le ciel lui envoie. Alors, mes Frères, on croirait parfois que Dieu abandonne le pécheur ; il semble se retirer et le laisser jouir des satisfactions coupables qu'il recherche. Il n'en est rien pourtant. Il viendra des moments où la grâce parlera de nouveau, plus forte et plus pressante : la mort d'un ami, un revers de fortune, une maladie, une conversion éclatante seront autant d'occasions où elle fera retenir ses avertissements. Alors viendront ces circonstances fortuites dont on ne peut se rendre compte : un sermon entendu à contre-cœur, pour ainsi dire ; la rencontre inévitable d'un ministre de Dieu ; des pensées comme nous n'en avions plus depuis des années... Touchantes industries du pasteur de nos âmes pour nous

ramener à lui ! Pécheurs qui m'écoutez, dites, que sentez-vous en ce moment au fond de vos cœurs ? N'y a-t-il pas là quelque chose qui vous parle de repentir et de pardon ? N'y a-t-il pas quelque chose qui vous fait porter envie aux gens de bien et vous fait rougir de votre conduite passée ? Ne sentez-vous pas un désir de voir renaître les beaux jours de votre enfance, ou de connaître ce bonheur de la vertu dont on vous a parlé souvent et que peut-être vous n'avez jamais éprouvé ? Ah ! n'en doutez pas. C'est le pasteur qui vient ! Il vous a trouvés dans le désert loin du bercail ; et il a posé sur vous, sur votre cœur, sa main paternelle. Vous la sentez, cette main. Ah ! comme votre sein palpite... Courage, courage donc, courage et confiance !

II. — Dieu soutient le pécheur.

Il me semble lire au fond de vos consciences. Quelle lutte en ce moment entre l'espoir et la crainte, entre le remords et l'orgueil ! Vous voyez se dresser devant vous tout ce que vous aurez à faire, tout ce que vous aurez à rompre, tout ce que vous aurez à abandonner. Vous tremblez. — Calmez-vous, mon frère ; et écoutez encore la parabole de l'Évangile. Le pasteur a trouvé sa brebis. Mais hélas ! dans quel état ! Faible et languissante, à demi épuisée de fatigue, de faim et de froid. Et que fait-il ? Il se baisse, il écarte les épines et les ronces où elle est embarrassée et qui lui ont fait plus d'une blessure. Il la caresse doucement et la charge sur ses épaules, pour lui abréger le chemin du retour. Quel tableau ! Quel spectacle de bonté touchante et de tendre sollicitude ! Qu'il est admirable dans ses prévenances, ce modèle des pasteurs ! Mais y songeons-nous ? Il n'a voulu se montrer sous cette image que pour figurer sa conduite à notre égard... Oh ! oui, la conversion a ses difficultés : il y a là des obstacles à vaincre, il y a des conditions à remplir. Mais celui qui nous les impose, est le même Dieu qui sait rendre aisé ce qui est difficile, et agréable ce qui répugne le plus à notre nature corrompue.

A. Pour briser les obstacles. — Supposons, je le veux, un pécheur enchaîné par de longues habitudes, entouré des occasions les plus pressantes, lié par les affections les plus étroites. Que sont tous ces obstacles devant une volonté aidée d'une grâce toute-puissante ? Voyez Madeleine la pécheresse. Voyez Augustin dans le pire des filets, celui de l'hérésie, et enveloppé en outre dans les chaînes de la volupté charnelle. Tout cède, quand Dieu veut. Mais ne nous faisons pas illusion, mes Frères... Tout cède quand Dieu veut, mais Dieu ne veut jamais à moins que nous ne voulions nous-mêmes. Vous voudriez, dites-vous ; mais vous ne vous sentez pas la force de vouloir. Avez-vous du moins le courage de demander la force ? La crainte que vous opposez, n'est-ce pas une ruse de vos passions, toujours ingénieuses à voiler leurs exigences sous des prétextes spécieux ? Vous ne pouvez pas vous contenter de quelques lâches velléités. Dites donc, dites donc une bonne fois à ce Dieu qui vous appelle : Mon Dieu, je vois devant moi la vérité et la vertu ; je sens au dedans de moi l'iniquité et l'erreur. Je veux, je veux revenir à vous ! Seigneur, aidez-moi. Je crie avec saint Augustin : *Da, Domine, quod jubes et jube quod vis*. Et avec saint Paul : Seigneur, que faut-il que je fasse ? N'en doutez pas, mes Frères, Dieu écoutera cette prière de votre humilité ; il vous aidera à briser ces obstacles qui maintenant vous paraissent insurmontables. Et quand il aura ainsi écarté les épines qui vous embarrassent, il viendra encore vous prendre sur ses épaules pour vous rapporter au bercail.

B. Pour remplir les conditions. — Ce retour, mes Frères, vous paraît bien difficile. Vous voyez devant vous une condition qui vous effraie : confesser vos péchés et vous soumettre au jugement du prêtre. Ah ! c'est précisément ce qui doit vous consoler et vous encourager. Oui, si sans aide et sans guide, vous deviez maintenant rompre avec votre passé, commencer une vie nouvelle, je l'avoue, il vous serait peut-être impossible d'y réussir. Mais au

tribunal sacré vous attend un ami, un père, un médecin, un guide. Il est là, non pas pour prononcer sur vous une sentence de mort, mais pour vous aider à recouvrer la vie. S'il doit connaître vos infirmités, ce n'est pas pour vous les reprocher : c'est pour y appliquer un remède salutaire. Ne craignez donc pas ! Allez plein de confiance. Le confessionnal, c'est, peut-on dire, la porte du bercail ; Jésus-Christ y a placé son représentant. Vous entrerez malade et épuisé, et vous y trouverez la guérison et la force ; venez-y, incertain et irrésolu, et vous y trouverez la lumière et la fermeté. Venez, et, correspondant par vos efforts généreux à toutes les démarches que votre bon Pasteur a déjà faites pour vous, vous procurerez à son cœur la plus douce des jouissances : celle de recevoir sa brebis, de se réjouir de son retour et de lui consacrer pour jamais ses soins paternels.

III. — Dieu conserve le pécheur.

Je ne dois pas insister, mes Frères, sur la joie que cause au cœur de Dieu une conversion sincère. Elle est trop clairement exprimée dans l'Évangile. Trois fois Jésus-Christ nous donne cette assurance : il y aura plus de joie au ciel pour un seul pécheur qui se convertit, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. Mais ce qui est plus important pour moi, c'est de prévenir une pensée de défiance que le démon ne manquera pas de jeter dans vos âmes : « Pourquoi me convertir ? Après quelques jours, après quelques semaines, je le sais, je retomberai. » — Mon frère, ne parlez pas ainsi ! Comment, quand le pasteur a fait tant de démarches pour ramener sa brebis, quand son retour au bercail lui a causé tant de joie, ira-t-il par un inexplicable retour la chasser lui-même et l'abandonner de nouveau au milieu des périls ? — Non, dites-vous, mais la brebis elle-même se laissera encore séduire. — Oui, mes Frères, si, indocile à la voix du pasteur, elle s'obstine à quitter le troupeau pour

chercher des pâturages étrangers ; oui, si, peu instruite par une triste expérience, elle s'abandonne à la conduite du mercenaire infidèle qui l'appelle à sa suite : mais si, timide et désormais prudente, elle s'attache aux pas de son libérateur ; si elle attend de lui seul sa nourriture et sa consolation, ah ! j'ose l'affirmer, elle ne retournera plus aux âpres sentiers du désert. Et si parfois elle s'écarte de quelques pas, aux premiers accents d'une voix bien connue, elle reviendra, confuse de ce nouvel écart, se jeter dans ses bras, et un nouveau pardon l'attachera plus étroitement encore au troupeau.

Voilà ce qui est arrivé, mes Frères, à tous ceux qui se sont convertis avec sincérité, humilité et confiance. Ils ont pu retomber, car la faiblesse humaine n'est pas à l'abri d'une chute ; mais aussitôt ils se sont relevés et, loin de perdre courage, ils ont tiré de cette expérience même de nouveaux motifs de vigilance sur eux-mêmes, d'assiduité à la prière et aux saints sacrements, d'un recours fréquent au tribunal sacré de la pénitence. Car ce sont là, mes Frères, ce sont là les moyens tout-puissants que l'Église, ce bercail chéri du suprême pasteur, met toujours au service de ses enfants, pour les encourager, les soutenir et les préserver. Si jusqu'ici, après de nombreuses chutes et peut-être de nombreuses conversions, vous n'avez pas été fidèles à vos saintes résolutions, n'est-ce pas pour avoir trop négligé de puiser à ces sources de vie ? Enivrés d'abord du bonheur de vous voir rentrés en grâce avec Dieu, n'avez-vous pas bientôt renoncé aux saintes pratiques que vous aviez embrassées ? Ne vous êtes-vous pas exposés témérairement à des séductions dont le passé devait assez vous faire connaître la funeste puissance ? Et quand, malgré vos résolutions, vous aviez eu le malheur de faiblir encore, ne vous êtes-vous pas découragés ? N'avez-vous pas du moins remis à un temps éloigné votre retour à Dieu, votre recours au bain salutaire de la pénitence ? Ah ! je n'en doute pas, vous tous qui dans cet audi-

toire éprouvez maintenant les aiguillons du remords, quel que soit le temps depuis lequel vous avez fui votre pasteur, vous devez vous dire que vous-mêmes avez été la cause de vos égarements.

Péroraison. — Il vous reste donc à les réparer. Il vous reste à correspondre à la grâce qui vous a prévenus, à travailler avec cette grâce, à assurer par ce moyen votre heureuse persévérance. Ah ! je vous en prie, ne faites pas attendre plus longtemps votre doux Sauveur ! Les anges dans les cieux, les saints dans la gloire, l'Église sur la terre, ont les yeux fixés sur vous. Ce sont les quatre-vingt-dix-neuf justes demeurés fidèles. On vous attend, brebis égarée. Ne résistez pas ! Laissez vous porter sur les épaules du pasteur ! Quelle joie ce sera quand vous retournerez ! Avec quel amour on pansera vos plaies, on réparera vos forces ! Et puis, restez, restez dans le bercail, pour jouir à jamais des dons ineffables du divin Pasteur.

INSTRUCTION SUR LE MÊME SUJET.

Non veni vocare justos, sed peccatores ad pœnitentiam. (Luc. v, 32.)

Exorde. — Lorsque le divin Sauveur était sur la terre, il laissait approcher de lui les pécheurs et les publicains, et il leur parlait du royaume de Dieu et du salut de leur âme. Cela irritait les Pharisiens, et ils en murmuraient ; mais Jésus, pour les réduire au silence, développa devant eux la parabole suivante. *(Parabole de la brebis perdue.)*

Dans ce récit, nous voyons le fond du cœur de notre divin Maître. Que nous apprend en effet cette parabole ?

I. *Combien il est facile de nous convertir.* — Nous y voyons Dieu qui vient à notre rencontre... comment il nous aide à retourner au bercail. Il va jusqu'à nous y reporter. Du côté de Dieu, tous les secours sont prêts.

Nous, au contraire, nous travaillons à rendre notre conversion difficile. Comment cela ?

a) En remettant toujours notre conversion... En attendant trop avant d'aller à confesse...

b) En nourrissant et en entretenant nos mauvaises habitudes... En ne mettant pas sérieusement la main à l'œuvre de notre amendement.

Ah ! si nous voulions, si nous avions un peu de l'énergie de Marie-Madeleine, un peu de l'énergie d'un Augustin...

II. *Combien il est facile de contribuer à la conversion d'autrui.* — Dieu demande la conversion du pécheur. Il la désire de tout son cœur : mais il veut que chacun contribue à cette conversion. Il veut que ceux qui ont l'avantage inappréciable d'être ses amis, emploient tous leurs efforts à la réconciliation des pécheurs avec lui. Rien de plus aisé que l'exercice de ce zèle.

a) Par le bon exemple...

b) Par quelques bonnes paroles...

Souvent ces deux moyens ont beaucoup d'effet... S'ils ne réussissent pas d'abord, nous pouvons *toujours* travailler efficacement à la conversion des pécheurs :

c) Par la prière.

Péroraison. — Ayons à cœur de procurer à Dieu la joie qui remplit les habitants du ciel à chaque fois qu'un pécheur se convertit.

PERSÉCUTIONS.

(Prêché à Bruxelles, en l'église des RR. PP. Carmes, le 24 février 1868.)

Venit hora ut omnis qui interficit vos, arbitretur obsequium se præstare Deo. — L'heure viendra où celui qui vous mettra à mort, croira rendre service à Dieu. (Jo. XVI, 2.)

Exorde. — Il faut l'avouer, mes Frères : voilà une étrange prédiction que Jésus-Christ fait à ses apôtres. Un fondateur de religion qui pour s'attacher ses premiers disciples, leur annonce la persécution et la mort ! Un Messie venu pour rétablir le royaume d'Israël, et qui n'a d'autre héritage à laisser à ses sujets qu'une haine aussi acharnée qu'universelle ! Cette façon de faire n'est-elle pas en contradiction avec toutes les vues humaines ! Est-ce que du moins elle ne heurte pas tous nos préjugés ? Et pourtant, c'est la conduite d'un Dieu, c'est la prédiction de la Sagesse éternelle.

Aussi avec quelle exactitude, ne s'est-elle pas réalisée, cette étrange prédiction ? Réalisée, non seulement pour ces apôtres auxquels elle s'adressait directement, mais encore pour tous leurs successeurs, pour l'Église tout entière ! Nous voyons d'abord le Sauveur lui-même subir tout le premier la condamnation prononcée contre lui par la Synagogue, qui le traite de blasphémateur et de séditieux. Les apôtres paraissent à leur tour devant le sanhédrin et expient sous les verges le crime d'avoir prêché l'Évangile. Ils se dispersent ensuite, mais c'est pour rencontrer dans toutes les parties de l'univers des ennemis non moins acharnés que les Juifs de Jérusalem. Et depuis ce temps, les persécutions succèdent aux persécutions : la forme diffère, le prétexte varie, mais l'hostilité reste la même ; et chaque siècle, chaque pays fournit sa part de haine contre le Christ et sa doctrine. Tantôt on attaque l'Église au nom de la loi civile et des pouvoirs publics, tantôt au

nom de la raison, tantôt au nom de la nature : mais à entendre les persécuteurs, ils n'agissent tous, quels qu'ils soient, que par les motifs les plus purs. Quelquefois même leurs attaques ont pour unique but la réforme de l'Église elle-même. Ils veulent, disent-ils, la ramener à sa première ferveur. C'est un devoir qu'ils remplissent, un devoir imposé par la conscience, et de par ce même devoir ils seraient prêts à écarter par la violence tout homme qui oserait les empêcher de s'acquitter de leur mission. *Venit hora ut omnis qui interficit vos, arbitretur obsequium se præstare Deo.*

Mais sans nous arrêter davantage à l'accomplissement de la prédiction du Sauveur, cherchons, mes Frères, à comprendre dans quel dessein l'infinie sagesse de Dieu a réservé ce sort à son Église : car ce grand Dieu ne fait rien que de saint, d'utile pour nous, de glorieux pour lui-même, Considérons les *effets que la persécution produit dans l'Église,* — et les *conséquences qu'elle a pour les fidèles :* — et nous aurons lieu d'admirer et de nous édifier. Nous rendrons hommage à la sagesse qui a conçu ce magnifique dessein, et nous rentrerons sérieusement en nous-mêmes, afin de répondre, chacun suivant son état, aux vues de la majesté souveraine.

I. — Persécutions, gloire de l'Église.

Même dans l'ordre naturel et physique, mes Frères, il est une sorte de persécution ; et cette persécution, cette contradiction, cette épreuve, comme vous voudrez la nommer, fait ressortir la force, la solidité de l'objet sur lequel elle s'exerce. Le chêne qui résiste à l'ouragan, le rocher battu par les flots et assailli par la tempête, demeurent des symboles de fermeté et de constance. Dans l'ordre moral, la persécution proprement dite, l'hostilité des hommes, acquiert une importance capitale : Ici, la persécution supportée victorieusement a toute l'éloquence d'un témoignage confirmatif et d'un aveu de première

valeur. Lorsqu'elle s'attaque à une doctrine, que cette doctrine résiste à ses coups, triomphe de tous ses assauts, la persécution *atteste la pureté* de cette doctrine ; elle en *glorifie l'origine céleste* et en *prouve la vie et la fécondité.* — Et voilà, appliqué à l'Église, ce qui fait l'honneur de cette épouse du Christ.

A. Témoignage rendu a la pureté de l'Église et de sa doctrine. — Ici, il importe de le remarquer, le mot de « persécution » ne peut s'appliquer qu'à l'injuste oppression exercée contre la vérité et la vertu. Lorsqu'une loi juste frappe le coupable, lorsqu'elle retranche de la société un membre gangrené, lorsqu'elle envoie en exil les perturbateurs de l'ordre public, elle punit, elle venge, elle préserve : elle ne persécute pas. Mais lorsqu'un homme puissant abuse de sa force contre l'innocence qui lui résiste, lorsqu'un monarque irrité jette dans les cachots le ministre du ciel qui lui faisait entendre une parole importune, lorsque l'impie et le débauché déchirent de leurs railleries l'homme de bien dont la conduite offense leurs regards, ils sont persécuteurs : et la persécution subie sans faiblesse est pour leurs victimes un témoignage d'innocence et de pureté. Car, si l'innocence cédait, si la vérité consentait à se taire, si la vertu voulait seulement se tenir cachée, elles cesseraient d'être persécutées.

Or, tel est le témoignage de gloire que Jésus-Christ réservait à son Église. « Vous n'êtes pas du monde, disait-il à ses apôtres ; c'est pourquoi le monde vous hait. Si vous aviez été du monde, le monde ne vous aurait pas poursuivis. Mais vous m'appartenez, le monde me déteste, et vous aurez part à la haine qu'il me porte. » O glorieux apanage de la doctrine céleste : elle est enveloppée dans la persécution diabolique qui est menée par Satan, le prince du monde, contre l'Homme-Dieu.

Elle reçoit ce témoignage précieux à travers tous les siècles. Dites, mes Frères : quels ont été, depuis la venue du Sauveur jusqu'aux temps où nous vivons, les ennemis

de la vérité, et jugeons d'après leur caractère de ce qui peut avoir provoqué leur fureur. Par qui le Sauveur lui-même est-il taxé de blasphème et de rébellion ? Par les scribes et les pharisiens, race perverse qui couvrait d'un faux zèle son orgueil et son esprit de domination. Lorsque la Croix, brillant à l'orient, commence sa marche victorieuse vers les peuples de l'occident, d'où partent les clameurs haineuses qui accueillent son apparition ? Des rangs de prétendus philosophes auxquels se joignent d'infâmes débauchés. Quelle main saisit le glaive pour frapper ses premiers disciples ? La main d'un Néron, d'un Dioclétien. Que l'on parcoure ainsi tous les âges, que l'on examine quels furent les fauteurs des principales hérésies, les promoteurs du schisme d'Orient, quels empereurs ont au moyen âge attaqué les droits du pontife romain, qu'on révèle les turpitudes des soi-disant réformateurs qui ont surgi en Allemagne, en France, en Angleterre, qu'on dépouille de leur popularité usurpée les encyclopédistes du dernier siècle et les principaux meneurs de la Révolution française, que l'on pèse enfin les vertus morales et les convictions intellectuelles de nos modernes radicaux, de nos rationalistes et de nos athées : grand Dieu ! quel ensemble méprisable d'ambition, de cruauté, de duplicité, d'astuce, de bassesse, d'inconstance, de vénalité, de corruption, d'ignorance on trouvera ! Et ne suffit-il pas de grouper ainsi les ennemis de la doctrine évangélique pour voir apparaître une preuve suffisante qu'il doit y avoir dans cette doctrine une vérité et une pureté toutes divines ?

B. Témoignage rendu a l'origine surnaturelle de l'Église et a son indépendance vis-a-vis de toute force humaine. — Cependant, mes Frères, une seconde chose me frappe dans cette rapide énumération. Au rang des persécuteurs de l'Église je ne trouve pas seulement des hommes qui n'ont jamais embrassé sa loi : un Hérode, un Néron, un Mahomet ; il s'en rencontre là plusieurs qui, ayant tout reçu de

sa bonté maternelle, lui devraient être attachés par les liens les plus étroits de la reconnaissance, ou qui, armés par Dieu de la puissance du glaive, ont tourné contre leur mère le fer destiné à la défendre. Si Constantin fait monter avec lui la religîon chrétienne sur le trône des Césars, déjà ses fils soutiennent de tout leur pouvoir l'erreur qui serait capable d'anéantir cette sainte religion. Si les trônes chrétiens portent des Édouard, des Alfred, des Charlemagne, des saint Louis, on y voit également des Henri VIII, des Philippe le Bel, des Constantin Copronyme, des Eudoxie et des Élisabeth. Que dis-je ? Les ministres des autels eux-mêmes outragent parfois l'Évangile dont ils sont les gardiens, et c'est dans leurs rangs que l'on peut compter les plus perfides persécuteurs : Arius, Eutychès, Pélage, Donat, Photius, Luther. Et pourquoi remonter si haut ? N'est-ce pas au sein des nations catholiques, en Autriche, en Italie, au milieu de nous, que de nos jours encore s'organisent, si l'on peut parler de la sorte, les persécutions les plus acharnées, les plus redoutables, d'autant plus redoutables qu'elles se font sous le couvert de la liberté et au nom de l'indépendance du pouvoir civil ?

Pourquoi ? Pourquoi l'Église doit-elle être en butte aux attaques de ses propres enfants ? Ah ! c'est que la persécution doit rendre à l'Église un nouveau témoignage : elle doit rendre témoignage au caractère surnaturel de l'Église et à sa céleste origine. Fondée au milieu des hommes et pour les hommes, l'Église n'a cependant pas besoin de leur aide pour se maintenir, avec la croix qui la domine, sur le rocher où Dieu l'a bâtie : car ce rocher, c'est le Christ, le Christ-Dieu, le Christ qui veut bien accepter dans une certaine mesure la coopération des hommes, afin d'avoir une occasion de plus de récompenser leur fidélité, qui fait quelquefois dépendre d'eux la prospérite de telle ou de telle portion de son héritage ; mais qui sait aussi se passer des hommes, et brise ces instruments comme un vase fragile, lorsqu'il les trouve indociles, infidèles ou

prévaricateurs. Que l'on dise encore, si l'on a cette audace effrontée, que l'on dise la religion appuyée sur l'autorité des grands ou sur la docilité stupide du vulgaire ! Les grands de ce monde ont forfait à leur devoir, des peuples entiers ont renié leurs antiques croyances pour suivre des pasteurs coupables ou, pour mieux dire, des loups dévorants cachés sous un dehors mensonger : l'Église, en voyant ces défections, a déploré la perte des âmes, mais elle n'a éprouvé ni un mouvement de frayeur ni un frisson de défaillance.

Le calme avec lequel elle a souffert ces abandons, suffit pour prouver que sa force est toute divine : et pour que rien ne manquât à la démonstration de son organisation surnaturelle et toute divine, elle a trouvé une fécondité merveilleuse dans la persécution qui aurait dû, humainement parlant, l'anéantir.

C. Témoignage rendu a la vie et a la fécondité de l'Église. — Faut-il vous rappeler, mes Frères, la magnifique parole de Tertullien : *Sanguis martyrum, semen christianorum ?* Cette parole sublime ne se vérifie pas seulement au tout premier siècle du christianisme : elle était vraie hier, elle est vraie aujourd'hui, elle sera vraie dans tous les temps. Je le sais, d'impudents sophistes et même quelques chrétiens sincères mais trop portés à faire une large part aux idées du jour, ont prétendu trouver dans la contradiction une cause naturelle de la propagation si rapide de l'Évangile malgré les persécutions. Ils ont fait appel à je ne sais quel instinct de notre nature qui nous fait rejeter tout ce que les pouvoirs publics protègent et rechercher tout ce qu'ils combattent. Beau témoignage rendu à la sainteté de l'Évangile ! Mais admettons que l'on trouve de temps en temps quelques exemples authentiques de pareilles anomalies : est-ce ainsi qu'on pourra expliquer pourquoi il y a, non pas quelques centaines ou quelques milliers, mais des millions de confesseurs de la foi et de martyrs ? Car, remarquons-le bien, lorsque l'Église se

propage sous le glaive, ce n'est pas la liberté accordée aux passions, ce n'est pas l'abolition de l'obéissance aux pouvoirs légitimes, ce n'est pas la tolérance de toutes les jouissances sensuelles qu'elle proclame. Elle ordonne la chasteté et le désintéressement ; au respect du pouvoir civil qu'elle impose toujours, elle ajoute de nouvelles et plus difficiles obligations. Si elle montre en perspective des plaisirs et des jouissances, elle ne les fait espérer qu'au delà du tombeau, et pour les conquérir il faut braver les supplices et se soumettre à toutes les rigueurs d'une morale qui ne souffre pas la moindre souillure. Et cette doctrine si sévère, si surhumaine, parvient à subjuguer en quelques années l'Empire romain : et cette Église s'étend jusqu'aux extrémités du monde ; et maintenant encore, prodigue du sang de ses enfants, elle les voit sans pâlir expirer dans les plus affreuses tortures : toujours persécutée et toujours victorieuse, mère toujours désolée et d'une fécondité inépuisable.

O quelle gloire ! Comme elle est belle, cette triple auréole de la pureté, de l'indépendance et de la fécondité de l'Église ! Y a-t-il une institution humaine qui pourrait se maintenir dans de pareilles conditions de lutte incessante ? Salut, Église du Christ, salut, Église des martyrs ! Héritière des mérites de votre divin époux qui disait à ses apôtres : *Confidite, ego vici mundum* (Jo. XVI, 33), vous avez triomphé comme lui, vous avez vaincu le monde.

Mais nous, vos enfants, ô sainte Église, quelle instruction devons-nous retirer de vos combats ? Meriterons-nous de partager vos dangers, de partager votre couronne ? C'est, mes Frères, ce qu'il nous faut méditer, afin de nous rendre pratique un sujet si important.

II. — Persécution, épreuve des fidèles.

Comme le feu éprouve l'or dans la fournaise, dit le Saint-Esprit, ainsi l'affliction éprouve l'homme juste. Ce que l'Écriture dit de l'affliction, nous pouvons en toute

vérité l'appliquer aux persécutions qui assaillent l'Église. Quels que soient leur effets, elles tournent à la gloire de l'Épouse du Christ ; mais, par un juste jugement de Dieu, elles servent aussi à séparer du bon grain la paille inutile et les mauvaises herbes qui ont jusqu'ici poussé avec la moisson. L'Église, nous l'avons vu, n'a pas besoin des hommes : les hommes la servent ou la méprisent, l'aiment ou l'abandonnent ; elle demeure ! Mais les hommes qui sont dans l'Église, et qui la voient en butte aux traits de l'ennemi, quel effet aura en eux la persécution ? Voilà ce qu'il nous importe de bien comprendre. Or, dans l'Église se rencontrent trois classes de personnes : les fidèles, les faux frères et les tièdes. Constatons l'effet produit sur chacune de ces trois classes par les persécutions que subit l'Église catholique.

A. Effets produits sur les fidèles par les persécutions infligées a l'Église. — Heureux, mes Frères, ceux qui peuvent se dire véritablement enfants de cette Église de Dieu ! A eux de s'appliquer toutes les prédictions qui ont été faites aux apôtres, comme aussi de compter sur toutes les consolations qui ont été promises aux apôtres pour les jours de l'adversité. « On vous traduira devant les tribunaux, leur disait Jésus ; vous serez calomniés, haïs, détestés à cause de moi : réjouissez-vous alors et tressaillez d'allégresse, car votre récompense sera grande dans les cieux. » Et ailleurs : « On vous traînera devant les présidents et les juges ; mais ne songez pas même à ce que vous répondrez, car l'Esprit-Saint vous mettra en bouche les paroles qu'il vous faudra prononcer. » Et encore : « Lorsque vous paraîtrez devant les tyrans, ne craignez point : pas un cheveu de votre tête ne tombera sans la permission de votre Père céleste. » A de si magnifiques promesses, à des assurances si consolantes, qui n'aspirerait au bonheur de souffrir avec l'Église ? Eh bien, disciples fidèles de Jésus-Christ, cet apanage vous est destiné. Vous souffrirez avec l'Église ; mais la persécution, loin

d'ébranler votre constance, fera ressortir votre courage et embellira votre couronne. Comme l'Église, votre mère, vous trouverez votre gloire dans la persécution : comme elle, vous y manifesterez votre constance et la pureté de votre foi ; comme elle, vous serez une preuve vivante de ce que peut la faiblesse de l'homme soutenue par la force d'en haut. Vous serez aussi féconds d'une divine fécondité : féconds en vertus, féconds en mérites pour le ciel, peut-être même féconds par des exemples sublimes qui attireront à la foi de nouveaux prosélytes.

Courage donc ! Soyez confiants ; mais aussi, soyez humbles. Mettez toute votre force en Dieu seul.

B. Effets produits sur les faux frères par les persécutions infligées a l'Église. — Cependant je dois détourner mes regards de ce troupeau béni et privilégié, pour les fixer sur un bien triste spectacle. Si la persécution, agitant le crible du Seigneur, ramasse le pur froment, elle fait tomber aussi ces grains inutiles, trop légers ou rongés par un ver destructeur.

Il n'est pas surprenant, mes Frères, de voir aux jours de la persécution, l'apostasie et l'infidélité désoler le sein de l'Église. Jésus-Christ avait mis ses apôtres en garde contre les faux prophètes. De plus, il leur avait annoncé qu'ils seraient trahis et livrés par leurs propres parents ; et lui-même, pour consacrer sa parole par le plus frappant des exemples, avait voulu être mis entre les mains des juifs par le baiser d'un Judas. Ne nous le dissimulons pas : il y a dans l'Église des membres qui portent le nom de chrétiens, mais qui de fait n'appartiennent pas au corps mystique de Jésus-Christ. Il y a des chrétiens de nom que *la coutume* seule, un certain *point d'honneur* ou même un *intérêt terrestre* retient dans l'Église, et qui n'ont pour elle ni respect, ni amour. Dès que vient l'heure du danger, les masques tombent. Les uns, forcés de mettre au jour leurs véritables sentiments, vont avec impudence se ranger du côté des persécuteurs. Les autres, déçus dans leurs

espérances de prospérité matérielle et ne pouvant trouver ni dans la coutume ni dans le point d'honneur la fermeté des convictions et l'héroïsme des sentiments, lâchent pied honteusement et finissent par courber la tête sous le joug qu'on veut leur imposer ; ou, si la faveur seule leur a servi de mobile, ils ne manquent pas de prétextes pour aller saluer le soleil nouveau qui paraît à l'horizon.

Faut-il gémir de leur défection, mes Frères ? Ah ! oui, il faut pleurer leur aveuglement ou leur perfidie, et des larmes de sang ne suffiraient point pour déplorer leur perfidie comme elle le mérite. Mais au point de vue de l'Église, faut-il pleurer ? Non, il faut plutôt applaudir. Ils sont sortis de nos rangs, dit l'apôtre saint Jean, mais ils n'étaient pas des nôtres (I Jo. II, 19). Mieux vaut donc, dirai-je, qu'ils se déclarent ouvertement contre nous. Du moins ne viendront-ils plus corrompre en secret les faibles et les timides. Ils ne jetteront plus, par leur conduite équivoque, le discrédit sur les fidèles sincères et fervents. Levain pernicieux, ils ne gâteront plus la masse, qu'ils menaçaient d'infecter. Fils de la perdition, qu'ils aillent enfin se ranger sous leur véritable drapeau ! Où sont-ils ? Qu'ils se séparent du milieu de nous !

Mais je m'arrête, mes Frères ; je m'arrête en tremblant. Lorsque je cherche les fils généreux de l'Église, leur nombre me paraît si restreint que j'en demeure effrayé ! Tous ceux qui ne montrent pas pour la cause du Christ une ardeur héroïque, sont-ils donc de faux frères, voués à une affreuse réprobation ? Non, heureusement !

C. Effets produits sur les tièdes par les persécutions infligées a l'Église. — En effet, tous ceux qui ne mettent pas au service de l'Église le zèle qu'ils devraient, ne sont pas pour cela hypocrites et faux. Vous comprenez que j'ai en vue les chrétiens chancelants dans la pratique du bien, faibles dans la vertu, manquant de courage pour défendre leurs convictions visière levée, tièdes en un mot, tièdes et lâches. Ces tièdes, que vont-ils devenir en temps

de persécution ? Dessein impénétrable de Dieu, qui saura dans cette troupe confuse discerner ses élus. Quelques-uns, aux premiers bruits de l'orage, sentent se ranimer leur ferveur presque éteinte. Ils rougissent de leur apathie ; la foi de leurs pères se réveille dans leurs cœurs ; ils brisent des liens coupables, ils renoncent à des commerces dangereux, ils purifient leur conscience. Heureux chrétiens, revenez, revenez : l'Église a encore pour vous des places sous ses étendards !

D'autres, au contraire, à la tiédeur qui déjà les rendait si faibles et si malades, sentent succéder le froid glacial de la mort. Ils sont perdus pour l'Église, perdus pour la Foi, perdus pour eux-mêmes. Quand l'orage éclate, au lieu de de se serrer au pied de la croix, ils s'écartent, se dispersent et finissent par périr misérablement. Ah ! Dieu est terrible dans ses arrêts. Mais il est juste. Que de fois n'avait-on pas averti ces malheureux déserteurs ? Que de fois ne les avait-on pas exhortés à se séparer des méchants ? Ils ne voulaient rien écouter ; ils prétendaient ne pas apercevoir le danger, ils prétextaient la sincérité de leurs intentions. Maintenant ils est trop tard.

Mes Frères, laissez-moi vous le demander : à laquelle de ces deux classes comptez-vous appartenir ? Il n'y a pas en notre pays en ce moment de persécution proprement dite, de persécution ouverte : mais il y a des persécutions sourdes et cachées. Personne ne sait ce que l'avenir nous réserve. Eh bien, que faites-vous dès à présent ? Vous voit-on prendre parti pour l'Église, écouter vos pasteurs, désavouer, non seulement les entreprises criminelles dirigées contre l'Église, mais les hommes, les journaux, les sociétés pour lesquels ces entreprises sont une joie et un triomphe ? En est-il ainsi, prenez courage : votre maladie n'est pas incurable. Encore un pas, et l'Église vous comptera au nombre de ses défenseurs.

Mais si, vous aveuglant vous-mêmes, vous vous séparez de plus en plus des chrétiens fervents, si vous professez

une aversion de jour en jour plus profonde pour les ordres et les conseils des ministres de Dieu, si vous refusez d'écouter leur voix lorsqu'ils vous signalent le danger : ah ! il est temps, plus que temps, de vous arrêter. Si le Seigneur ne vous réserve pas une de ces grâces de choix auxquelles votre obstination même vous enlève tout droit de prétendre, c'en est fait : vous ne résisterez pas longtemps au vent de la persécution. Ne dites pas, mon frère, que la foi brille encore au fond de votre conscience. Ce n'est plus qu'une étincelle ; le vent de la tempête va l'éteindre. Ne dites pas que la religion a jeté dans votre âme de trop profondes racines. Votre cœur n'est qu'un sable mouvant ; demain peut-être la plante divine en sera arrachée.

Péroraison. — Voilà donc, mes Frères, ce que Jésus-Christ a prédit, ce que que les siècles ont toujours vérifié. Et en faisant cette prédiction, il annonçait en même temps la descente du Saint-Esprit. Il disait : « Quand sera venu le Paraclet que je vous enverrai du sein de mon Père, l'Esprit de vérité qui procède de lui, cet Esprit rendra témoignage de moi. Et vous aussi, vous me rendrez témoignage, parce que vous êtes dès le commencement avec moi. » Double témoignage donné à Jésus-Christ et donné à son Église : l'un est donné par l'Esprit-Saint, qui dans la persécution fait briller à tous les yeux la pureté de l'Église, sa divinité, la fécondité de sa doctrine : l'autre, grâce au même Esprit, est donné par les fidèles eux-mêmes, à moins que, tièdes ou hypocrites, ils n'abandonnent leur mère au moment du péril. Ce témoignage de la constance, du dévouement, de la ferveur, Dieu, mes Frères, a le droit de l'attendre de nous, et, je l'espère, nous le lui rendrons, avec le secours de sa grâce. Ainsi soit-il.

PORTIONCULE.

Elegi et sanctificavi locum istum, ut sit nomen meum ibi in sempiternum. (II Paral. VII, 16.)

Exorde. — La raison de cette singulière prédilection de Dieu pour la pauvre église de Notre-Dame des Anges, je la trouve, mes Frères, dans les circonstances mêmes qui accompagnèrent la concession toute miraculeuse de l'indulgence de la Portioncule. En effet, cette indulgence fut accordée à Saint François dans un temps où il versait des larmes sur l'endurcissement des pécheurs, et répandait pour eux d'ardentes prières.

I.

Narration. — La chapelle de la Portioncule, recouverte maintenant par la magnifique église de Notre-Dame des Anges, se trouve dans un faubourg de la ville d'Assise. Cette chapelle, qui tombait en ruines, avait été restaurée en 1208 par François au moyen des aumônes qu'il avait recueillies. L'usage gratuit lui en fut donné par les religieux bénédictins, avec la petite maison et la parcelle de terrain attenant ; d'où le nom de *Portioncule* au témoignage de saint Bonaventure. C'est là que François et ses disciples eurent leur première demeure fixe ; c'est encore là que le saint convoqua le premier chapitre général de son Ordre, et puis le second en 1216, chapitre célèbre auquel assistèrent 5.000 frères.

Or, vers le mois d'octobre de l'an 1221, François priait avec ferveur pendant la nuit dans sa pauvre cellule pour la conversion des pécheurs, lorsqu'un ange lui apparut et lui dit d'aller à l'église. Il y trouva Jésus-Christ avec sa sainte Mère et une multitude d'esprits célestes. Se prosternant aussitôt, il entendit le Sauveur lui dire : François, le zèle que vous et les vôtres avez pour le

salut des âmes fait que vous pouvez m'adresser une demande en leur faveur. François répondit : Notre père très saint, je vous supplie d'accorder aux hommes que tous ceux qui visiteront cette église obtiennent l'indulgence plénière de tous leurs péches, pourvu qu'ils les aient d'abord confessés à un prêtre, et je prie la sainte Vierge d'intercéder en ce sens. La sainte Vierge pria, et Jésus dit à François : Ce que vous demandez, est quelque chose de bien grand, mais vous recevrez des faveurs encore plus grandes. Je vous accorde celle-ci ; mais je veux que vous alliez trouver mon vicaire, à qui j'ai donné le pouvoir de lier et de délier, et que vous lui demandiez de ratifier cette faveur. Les compagnons de François qui étaient dans leurs cellules près de l'église, entendaient ce colloque. Le matin venu, le saint les réunit, leur défendit de faire connaître au dehors la merveille dont ils avaient été les témoins et se rendit avec le frère Masséo de Marignan à Pérouse, où se trouvait alors le pape Honorius III.

Admis en sa présence, il lui dit : Saint Père, il y a quelques années j'ai réparé une petite église dans votre domaine ; je vous supplie d'y accorder une indulgence qui soit libre et sans obligation de faire aucune offrande. Le pape répondit que ces conditions s'écartaient des usages reçus. Il ajouta cependant : Et de combien d'années doit être cette indulgence ? — Saint Père, dit François, qu'il plaise à Votre Sainteté de me donner non pas tant des années, mais des âmes ! — Et de quelle manière voulez-vous que je vous donne des âmes ? — Je souhaite que tous ceux qui entreront dans l'église Sainte-Marie des Anges, contrits, repentants et après avoir été absous par un prêtre, reçoivent indulgence plénière pour ce monde et pour l'autre, de tous les péchés qu'ils ont commis depuis leur baptême jusqu'au moment de leur entrée dans l'église. — François, dit le pape, vous demandez quelque chose de grand. La cour de Rome n'a pas coutume d'accorder de semblables indulgences. — Très saint Père, je ne vous

demande pas ceci en mon nom. Jésus-Christ m'a envoyé vers vous, et c'est de sa part que je viens. Le souverain pontife dit par trois fois et de manière à être entendu par tous les cardinaux qui l'entouraient : C'est bien ; je veux que vous ayez cette indulgence. Et comme les cardinaux lui faisaient remarquer combien cette concession était extraordinaire, le pape la limita à la durée d'un jour naturel, à commencer aux premières vêpres et comprenant la nuit et le jour suivant jusqu'au soir. Puis, voyant que François se retirait, après avoir respectueusement incliné la tête, le pape lui dit : Où allez-vous, homme simple ? Ne demandez-vous aucune attestation authentique par écrit de ce que vous venez d'obtenir ? — Saint Père, fut la réponse, votre parole me suffit. Si cette concession est l'œuvre de Dieu, il se chargera bien certainement de la publier. Que Jésus-Christ, sa sainte Mère et les anges suppléent à cet effet le notaire, le parchemin et les témoins. Je ne demande aucun acte authentique.

Quelques jours plus tard, venant d'avoir prié, le saint dit au frère Masséo : Je vous assure que l'indulgence qui m'a été octroyée par le pape, est ratifiée dans le ciel.

Quant au jour précis de l'indulgence, il ne fut fixé qu'en 1223, et cela encore une fois d'une manière toute merveilleuse. C'était pendant une nuit de janvier. François était en prières. Le tentateur lui représenta qu'il faisait mal de tant veiller, et qu'à un homme de son âge le sommeil était absolument indispensable : ses veilles si fréquentes et si longues le feraient mourir. Aussitôt le saint sort de sa cellule dans la campagne, se dépouille de son habit et se jette dans les ronces, les épines et la neige. Soudain il vit dans une lumière miraculeuse les buissons tout couverts de roses rouges et blanches, bien que l'on fût en plein hiver. Puis il aperçut une troupe d'anges qui lui disaient : François, allez à l'église : Jésus-Christ y est avec sa sainte Mère. En même temps il se trouva revêtu d'un manteau tout neuf, d'une blancheur admirable. Il

cueille alors douze roses rouges et douze roses blanches, et se rend à l'église. Il y trouve Jésus-Christ et lui dit en se prosternant : Daignez, Seigneur, déterminer le jour auquel on pourra gagner l'indulgence que vous avez eu la bonté de m'accorder à cette place même. Le divin Sauveur répondit : Je veux que ce soit depuis le soir du jour où saint Pierre a été délivré de ses liens, jusqu'au soir du lendemain. Dites tout ceci à mon vicaire, et portez-lui quelques-unes de ces roses. Prenez aussi avec vous vos compagnons, afin qu'ils servent de témoins.

François obéit. Le consistoire fut convoqué, et l'indulgence de la Portioncule fut solennellement promulguée par ordre du pape, cette même année 1223.

II.

N'avais-je pas raison, mes Frères, de dire que la charité avec laquelle saint François priait pour les pécheurs et la ferveur même de sa prière, expliquent le mieux pourquoi Dieu lui a accordé la merveilleuse indulgence de ce jour ? — Mais je trouve encore dans cette double circonstance une leçon importante. Beaucoup de personnes ne songent en ce moment qu'à gagner l'indulgence de la Portioncule : mais nous ne pouvons pas omettre de nous demander sérieusement *dans quel but* cette indulgence a été accordée. Ce but est évidemment de nous porter à *nous maintenir dans une parfaite pureté de conscience*, — et de nous faire prendre la résolution de *prier toujours comme il faut.*

A. Premier but : Nous porter a nous maintenir dans une parfaite pureté de conscience. — Trois sortes de personnes peuvent vouloir gagner la grande indulgence de la Portioncule.

a) Il y a d'abord celles qui raisonneraient comme suit : Je puis pécher tout à mon aise, car il suffira de me confesser et de gagner ainsi l'indulgence. Insensés seraient-ils : qui ne le voit ? Car enfin, comment savoir que l'on aura le temps

de faire pénitence et l'occasion de se confesser ? Comment savoir qu'ils gagneront l'indulgence ? Où est le repentir chez ceux qui raisonnent ainsi ? Où est le bon propos ? Ce sont pourtant deux conditions indispensables d'une bonne confession. Non ! ces gens-là sont des téméraires.

b) Il y a ensuite ceux qui au jour marqué remplissent les conditions exigées pour l'indulgence, mais qui retombent bientôt dans leurs négligences habituelles et dans des péchés véniels également habituels et volontaires, parce qu'ils ne travaillent pas suffisamment à s'en corriger. Ce sont des chrétiens inconséquents. D'un côté ils ne veulent pas perdre le ciel, et d'un autre côté ils reculent tous les jours davantage le bienheureux moment où il leur sera permis d'y entrer.

c) Il y a enfin ceux qui font sérieusement leur possible pour bien vivre. Ils évitent avec le plus grand soin tout péché délibéré et déplorent les fautes dans lesquelles la fragilité humaine les entraîne ; et c'est afin de racheter les peines dues pour ces fautes, qu'ils ont recours aux indulgences. Ils s'efforcent aussi de satisfaire pour les âmes du purgatoire, et ils prient Dieu avec ferveur pour la conversion des pécheurs. Ceux-ci comprennent les intentions de Dieu et de la sainte Église. Ceux-ci coopèrent à l'œuvre de saint François. Qu'ils aient soin d'estimer de plus en plus la prière, à son exemple, et de donner à leur prière les qualités que recommandent les circonstances qui, comme je l'ai montré, accompagnèrent l'obtention de la grande indulgence de la Portioncule.

B. SECOND BUT : NOUS FAIRE PRENDRE LA RÉSOLUTION DE PRIER TOUJOURS COMME IL FAUT. — Que nous apprend l'histoire de cette obtention ?

a) Elle nous met devant les yeux la puissance de la prière. Si à la prière de saint François fut accordée une faveur si singulière, avec combien de raisons pouvons-nous espérer que Dieu accordera à nos prières des faveurs qui ne sont pas seulement utiles, mais tout à fait nécessaires, nécessaires pour notre salut.

b) Elle nous met devant les yeux les principales qualités que doit avoir notre prière. Notre prière doit avant tout avoir pour objet d'obtenir les biens spirituels... Nous devons prier avec une confiance sans bornes... Nous devons recourir à l'intervention de la sainte Vierge... Nous devons prier avec persévérance. Il est remarquable, en effet, que ce grand pardon de la Portioncule n'a été définitivement fixé et promulgué par l'autorité de l'Église que deux ans après avoir été obtenu.

Péroraison. — Il me semble qu'en ce moment Dieu, la sainte Vierge et saint François, regardant tous ceux qui dans le monde entier sont allés gagner l'indulgence de la Portioncule, examinent quelle est leur disposition d'âme actuelle, quelle est leur intention pour l'avenir. Ils en voient qui... qui... Et nous, mes Frères, quelles sont nos résolutions ? Efforçons-nous pendant le salut auquel nous allons assister, de gagner l'indulgence ; mais formons le ferme propos de fuir désormais tout péché délibéré et de nous appliquer comme il faut à la prière, afin d'avoir une large part aux mérites du glorieux saint François.

PRÉSENCE DE J.-C. AU MILIEU DE NOUS

DANS LE TRÈS SAINT SACREMENT DE L'AUTEL.

(CANEVAS.)

Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem seculi. (Matth. XXVIII, ult.)

EXORDE. — Ces paroles appartiennent aux derniers discours que Notre-Seigneur adressa à ses premiers disciples. Elles terminent l'évangile de saint Matthieu. Il semble qu'il y ait ici une contradiction manifeste, car au moment où Jésus disparaît, l'évangile lui fait dire :

Je suis avec vous. C'est, mes Frères, que Jésus restait. Comment ? D'abord par une assistance invisible et par la communication de sa grâce ; ensuite par l'Eucharistie.

Je voudrais me contenter d'appeler votre attention aujourd'hui sur le but de cette présence, mais d'une manière générale, afin d'en tirer quelques conclusions également universelles.

I. *Pourquoi Jésus-Christ veut-il être présent, à travers les siècles, au milieu de son Église ?*

A. Évidemment, pour continuer l'œuvre que sa présence visible était venu accomplir, c'est-à-dire l'œuvre de notre salut. L'accomplissement de cette œuvre suppose la satisfaction offerte à son Père pour les péchés des hommes ; — la communication de la grâce rendue possible et conservée dans l'humanité.

B. Il a réalisé la première de ces conditions par ses humiliations volontaires et surtout par son sacrifice sur la croix. Il a réalisé la seconde par son enseignement continué à travers les siècles et par l'institution de son Église... par ses bienfaits dans l'ordre tant physique que moral... par la communication intime qu'il à établie entre l'humanité et lui-même au moyen des sacrements... Sa présence sacramentelle au milieu de nous a pour but de faciliter la réalisation du plan divin.

III. *A quelles conditions et dans quelle mesure recueillerons-nous le fruit de cette présence ?*

Dans la mesure de notre *union* avec Jésus. Or, que voyons-nous ?

A. Notre-Seigneur a des *ennemis*, qui l'outragent et le poursuivent.

B. Notre-Seigneur a des *serviteurs*, qui demandent comment ils doivent faire pour ne pas être punis.

C. Notre-Seigneur a des *enfants*, qui recourent à lui quand il l'exige, et qui profitent de sa présence, mais sans se préoccuper davantage des intérêts de sa gloire.

D. Notre-Seigneur a des *amis*, qui prennent sa cause à

cœur et se dépensent pour lui partout et toujours, tâchant de le faire connaître et aimer, le défendant contre ses ennemis...

Sommes-nous dans cette dernière catégorie ? Comment nous y conduisons-nous ?

PRÊTRES (RESPECT DÛ AUX).

(Évangile du 3e dimanche de l'Avent, Jo. 1, 19-28.)

Ego vox clamantis in deserto : Dirigite viam Domini. (Jo. n, 23.)

Exorde. — Saint Jean-Baptiste, mes Frères, interrogé, au nom du sanhédrin, par les pharisiens sur l'objet de sa mission, leur répondit : Je suis la voix qui crie dans le désert. De son côté, Notre Seigneur Jésus-Christ, parlant de son procurseur, l'appelait l'Ange qui prépare le chemin devant le Messie. Ces paroles, ce me semble, peuvent parfaitement s'appliquer à ceux qu'au milieu de nous Dieu a revêtus d'une s'emblable dignité et consacrés au même ministère. Oui, le prêtre est l'ange du Nouveau Testament ! Ne l'oublie-t-on pas trop souvent de nos jours, mes Frères ? Les efforts de l'impiété ne tendent-ils pas à nous faire méconnaître la sublime mission du sacerdoce chrétien et à nous faire perdre le respect que nous lui devons ? Puissent les considérations que je vais vous présenter, raviver en vous ce respect. Elles se réduisent à deux principales : le prêtre a *quelque chose de divin*, et à ce titre il mérite un *respect plein de foi ;* — mais le prêtre est aussi un *homme semblable à nous*, et à ce titre nous lui devons un *respect plein de charité*.

I. — Respect plein de foi.

A. IDÉE GÉNÉRALE. — *a) Ancien Testament.* — Que les titres qu'a le prêtre à notre respect et à notre vénération, mes

Frères, sont magnifiques ! Pour les comprendre, oublions un instant que ces titres sont conférés à des hommes mortels, faibles et capables de pécher. Ne voyons en eux que cette race choisie et privilégiée établie par Dieu même au milieu de son peuple. Ah ! qu'ils sont magnifiques les traits sous lesquels l'Écriture sainte nous présente le prêtre de l'ancienne loi !

Dieu a fait avec Aaron, dit l'Écriture, une alliance éternelle ; il lui a donné le sacerdoce de son peuple ; il l'a comblé de bonheur et de gloire... Il a fait, continue-t-elle, avec Aaron et avec sa race une alliance qui durera autant que les jours du ciel, pour exercer eux seuls les fonctions du sacerdoce, pour chanter les louanges du Seigneur, et anoncer en son nom sa gloire à son peuple. Dieu l'a choisi entre tous les vivants pour offrir au Très-Haut les sacrifices, l'encens et la bonne odeur, afin qu'il se souvînt de son peuple et qu'il lui fût favorable. Il lui donna le pouvoir de publier ses préceptes, ses volontés et son alliance, pour apprendre ses ordonnances à Jacob et donner à Israël la lumière et l'intelligence de sa loi (Eccli. XLV).

b) Nouveau Testament. — Et dans le Nouveau Testament, lorsque le grand Apôtre parle de l'éminente dignité du sacerdote chrétien, lorsque les saints Pères en exaltent la sublime élévation, ils n'ont pas d'expressions assez fortes pour exprimer leur respect. *Sic nos existimet homo*, dit saint Paul, *ut ministros Christi et dispensatores mysteriorum Dei* (I Cor. IV, 1). *Pro Christo*, dit-il encore, *legatione fungimur, tamquam Deo exhortante per nos* (II Cor. V, 20). Jésus-Christ n'avait-il pas dit, en s'adressant à ceux dont il allait faire ses premiers prêtres : *Vos estis sal terræ, vos estis lux mundi ?* (Matth. V, 13, 14.)

Écoutez saint Éphrem : *Miraculum est stupendum magna, immensa, infinita sacerdotii dignitas.* Saint Ambroise appelle le sacerdoce catholique : *deifica professio*, et saint Denis va jusqu'à dire : *Angelica, immo divina est dignitas.* (Cf. Tract. de Ordine, et, vous servant des textes des Pères

de l'Église, mettez le sacerdoce 1) au-dessus de la royauté, 2) au-dessus des anges, 3) au-dessus de la sainte Vierge. *Note du Père Verbeke.*)

Vous l'entendez, mes Frères. Voilà comment l'Esprit-Saint lui-même et les hommes qu'il a assistés de sa lumière divine, nous parlent du ministère sacerdotal. — Descendons à présent dans le détail, et voyons sur quels titres surtout se fonde cette sublime dignité.

B. En particulier. — *a) Caractère.* — Qu'est-ce donc que le prêtre, mes Frères ? Je crois ne pouvoir mieux vous en tracer le caractère qu'en disant : il est le représentant de Dieu. Et je ne prends pas ce mot dans un sens restreint, sous l'un ou l'autre rapport spécial, comme lorsque j'appelle un supérieur quelconque le représentant de Dieu. Non, de quelque manière que j'envisage la majesté divine dans ses rapports avec l'homme, le prêtre est son représentant parfait. La puissance de Dieu lui est communiquée, je vous le rappellerai tout à l'heure plus amplement. La bonté de Dieu brille en lui, car son ministère est avant tout un ministère de grâce et de miséricorde. La sagesse de Dieu l'éclaire, car il est le dépositaire des vérités saintes, le guide des âmes, le flambeau allumé dans l'Église de Dieu. La justice de Dieu lui a en quelque sorte remis ses foudres, car c'est lui qui terrasse le pécheur rebelle sous le poids de l'anathème. La sainteté de Dieu lui est communiquée, car tout ce qu'il a à traiter, tout ce qu'il a à manier, tout ce qu'il a à faire comme prêtre est saint.

Si je songe à l'adorable Trinité, quelle plus vivante image du Père éternel que le prêtre ? Comme lui, il crée l'ordre de la grâce par la parole des sacrements. Comme lui, il engendre des enfants à l'Église. Le Fils, le Fils Rédempteur, n'a-t-il pas mis sa croix aux mains du prêtre, sa couronne d'épines sur le front du prêtre, ses liens aux bras du prêtre ? Et l'orsque l'auguste victime est immolée sur l'autel, le prêtre ne parle-t-il pas en lieu et place de Jésus-Christ ? L'Esprit-Saint, l'Esprit sanctificateur, conso-

lateur, vivificateur, n'a-t-il pas répandu son onction sur les mains, sur les lèvres du prêtre ?

Voilà quel est le caractère du prêtre, voilà ce que le prêtre est devenn depuis que les mains de l'évêque se sont étendues sur lui, depuis que l'huile sainte l'a consacré. O mes Frères, quel ange a jamais été élevé à une semblable dignité ? Inclinons-nous donc avec le plus profond respect devant ce caractère vraiment divin, inclinons-nous devant ce pouvoir.

b) Pouvoir. — Car, comme je l'insinuais tout à l'heure, ce n'est pas une dignité stérile que Dieu confie à ces hommes dont il fait ses prêtres. S'il leur met au front une sublime auréole, il leur donne en même temps une autorité, un empire tel qu'il faut l'enseignement formel de la foi pour le faire admettre.

Voyez ce jeune lévite agenouillé devant l'évêque. Il a franchi presque tous les degrés de la hiérarchie ; il a pu monter à l'autel ; il peut même déjà prendre en main l'ostensoir où repose Jésus-Christ : pourtant il n'a encore aucun pouvoir sur ce corps adorable. Mais voici que l'évêque, après avoir consacré les mains du lévite avec l'huile sainte, les fait toucher directement au calice et dit : *Accipe potestatem offerre sacrificium Deo, missasque celebrare, tam pro vivis quam pro defunctis.* Désormais cet homme est prêtre, et l'évêque proclame que l'Église communique au nouveau prêtre le pouvoir de lier et de délier les consciences des fidèles. *Accipe spiritum sanctum*, lui dit-il ; *quorum remiseris peccata, remittuntur eis, et quorum retinueris retenta sunt.* Désormais il commande, il est puissant. Il commande à l'Enfer, et l'Enfer tremble. Il commande à l'homme, et l'homme obéit. Le pécheur vient au prêtre : il se confesse, et le prêtre l'absout après lui avoir imposé une satisfaction : ce pécheur part justifié, mais il obéira au prêtre ! Le prêtre commande, et Dieu lui-même, ô merveille, Dieu obéit et vient se cacher sous les espèces du pain et du vin !

O vous, prêtre qui venez de recevoir la consécration sacerdotale, partez maintenant. Partez, revêtu de dignité et de puissance, et allez remplir au milieu de toutes les classes de la société humaine votre sublime ministère. Partez : vous portez en vous une communication ineffable de la divinité. Ah ! si le monde vous connaissait ! Si le monde comprenait votre éminente grandeur, il se prosternerait après votre passage, pour en baiser la trace. Mais non ! ce n'est qu'au grand jour des récompenses et des châtiments que brillera à tous les yeux l'éclat que Dieu a répandu sur votre âme.

Mes Frères, nous qui avons la foi, nous qui comprenons la dignité du prêtre, dites, ne devons-nous pas suppléer à cette indifférence du monde ? Ne devons-nous pas compenser le mépris du monde pour le prêtre ? N'est-il pas vrai aussi que nous oublions trop souvent de le faire ? Réveillons donc notre foi ; réveillons-la dans le cœur de ceux qui nous entourent. Ne craignons pas de montrer par un signe extérieur les convictions qui nous animent. Ne disons point : Pourquoi me découvrir ? Je ne connais pas ce prêtre. Ne disons pas : Tel prêtre méconnaît à mon égard les plus vulgaires convenances ; pourquoi lui témoignerais-je du respect ? — Vous ne connaissez pas le premier, il est vrai, mais vous connaissez sa dignité et sa puissance. Le second ne vous rend pas l'honneur que vous lui avez témoigné : mais Jésus-Christ dont vous vénérez le représentant, vous bénit du haut des cieux. Faites donc abstraction de l'homme, et honorez le ministre de Dieu.

II. — Respect plein de charité.

Oublier le caractère divin et surnaturel du prêtre, c'est, mes Frères, le premier écueil du respect que nous lui devons ; oublier qu'il est homme comme nous, c'est le second écueil de ce respect. Rien de plus saisissant que la tactique vraiment infernale des ennemis de l'Église à ce double point de vue.

S'agit-il d'écouter le prêtre, d'obéir au prêtre, ils cachent le caractère divin de sa mission et le ravalent au rang des autres hommes ; puis, réveillant notre orgueil, ils se moquent de ce qu'ils appellent notre crédulité.

S'agit-il d'aider le prêtre dans ses œuvres de zèle, ils nous le présentent comme un être divin qui n'a aucun besoin de notre concours. S'agit-il enfin de la conduite du prêtre, ses moindres imperfections sont des crimes, et ses fautes, s'il en est, renversent au dire du monde toute l'autorité de l'Église. — Double erreur, dont nous devons nous garder. Oui, Dieu a confié au prêtre le ministère le plus élevé ; il lui a imprimé un caractère ineffable ; il l'a revêtu d'un pouvoir incomparable et il a mis à sa disposition pour sa sanctification personnelle des trésors de grâces. Mais cependant il l'a laissé faible, libre et par conséquent pécheur, faisant ainsi ressortir davantage sa propre puissance, indépendante de la sainteté de son ministre et fournissant à ce ministre lui-même le moyen d'acquérir des trésors de mérites.

Ainsi, mes Frères, le prêtre, quelque élevé qu'il soit au-dessus des autres hommes, par son caractère et son pouvoir, n'est exempt ni des *travaux*, ni des *souffrances*, ni des *faiblesses* de l'humanité. Si donc nous devons au prêtre le respect à cause de sa dignité, nous lui devons aussi la charité, parce qu'il est homme comme nous.

A. Travaux. — Nous le savons assez, mes Frères, quoique nous cherchions quelquefois à nous faire illusion sous ce rapport : le ministère du prêtre est un *ministère laborieux*. Placé comme gardien du troupeau de Jésus-Christ, non seulement il doit guider les brebis, les nourrir du pain de la parole, les conduire aux sources vivifiantes ; il lui faut encore écarter du bercail le loup ravisseur et prendre garde que, couvert de la peau de brebis, il ne s'introduise parmi les agneaux pour les dévorer. Souvent il doit lutter à cet effet, et cela au prix de son repos, de sa santé, même de sa vie. Or, mes Frères, si dans l'ordre des inté-

rêts matériels de la société humaine un homme quelconque se trouvait chargé de travaux analogues, surtout si c'était en notre faveur qu'il les eût entrepris, nous croirions ne pouvoir jamais lui témoigner assez de gratitude. Nous tâcherions d'alléger autant qu'il est en nous les peines qu'il se donne. Imaginez, par exemple, qu'il vous construise à peu de frais un magnifique palais... S'il prenait également ce soin pour vos frères, pour vos amis... quel ne serait pas votre empressement à le seconder, à écarter du moins les obstacles ? Hélas ! pourquoi agissons-nous différemment à l'égard du prêtre ? La peine qu'il se donne est-elle moins grande, le but qu'il poursuit est-il moins important, les services qu'il rend tous les jours à chacun de nous et à l'humanité tout entière, sont-ils moins précieux ? Pourquoi donc, tandis qu'il travaille à élever l'édifice de notre perfection, sommes-nous si avares de notre concours ? Pourquoi renversons-nous souvent de nos propres mains ce qu'il bâtit avec tant de dévouement ? Il veut préserver nos enfants de la contagion du péché, et nous les jetons au milieu des dangers. Il nous signale l'ennemi de notre salut et de tout bien véritable ; il se précipite pour le combattre, et nous allons nous ranger sous le drapeau que sa voix nous dit être celui de la révolte contre Dieu. Rougissons, mes Frères, de cette conduite, que rien sans doute ne peut faire excuser.

B. DOULEURS. — Rougissons encore de notre dureté. Ah ! le ministère sacerdotal est loin d'être exempt de soucis, de déceptions, de tribulations. Ce que l'apôtre saint Paul disait de ses propres épreuves, le prêtre de nos jours peut le dire bien souvent des siennes. *In laboribus plurimis, in carceribus abundantius, in plagis supra modum, in mortibus frequenter... In itineribus sœpe, periculis fluminum, periculis latronum, periculis ex genere, periculis ex gentibus, periculis in civitate, periculis in solitudine, periculis in mari, periculis in falsis fratribus, in labore et ærumna, in vigiliis multis, in fame et siti, in jejuniis multis, in frigore et nuditate ;*

præter illa quæ intrinsecus sunt, instantia mea quotidiana, sollicitudo omnium ecclesiarum (II Cor. xi).

Et si de nos jours, dans quelques contrées, les souffrances matérielles du prêtre sont moins aiguës, peut-on en dire autant des peines de l'âme ? Celles-ci, au contraire, ne sont-elles pas plus poignantes ? Or, mes Frères, c'est surtout à ces peines-ci qu'il faudrait compatir ; ce sont ces douleurs qu'il faudrait soulager, en témoignant à nos pasteurs une sincère affection, en priant avec eux et pour eux, et surtout en leur épargnant dans notre conduite de nouveaux sujets d'affliction. Ah ! s'ils savaient le mal qu'ils font, ceux qui dans une paroisse privent le pasteur de l'affection de ses ouailles...

C. Chutes. — Il y a, mes Frères, une troisième circonstance où vous devez témoigner au prêtre un respect plein de charité, circonstance délicate, qui est pour beaucoup de chrétiens une pierre d'achoppement et de scandale : c'est celle qui est produite par la chute d'un prêtre. D'abord, disons-le bien haut, ces chutes, on les exagère, on en augmente le nombre à sa fantaisie ; on fait à tout instant revivre des faits arrivés depuis longtemps et expiés le plus souvent par un sincère repentir ; bien plus, d'atroces calomnies que des sentences juridiques semblaient avoir réduites à néant, sont répétées à tout propos par des conteurs éhontés et acceptées par une foule irréfléchie comme des vérités incontestables. Tactique digne de l'Enfer, qui sait bien qu'en souillant la robe du prêtre il compromet son ministère, qu'en rendant sa vertu suspecte, il détruit la confiance dont ce ministère ne peut se passer.

Maintenant, avouons-le : il y a des chutes dans les rangs du sacerdoce ; il y en a parfois de lourdes et d'ignominieuses. Eh bien, le croiriez-vous ? je regarde comme étonnant que ces chutes ne soient pas plus fréquentes. Oui, vu la corruption générale, vu les multiples dangers auxquels le prêtre est exposé, vu la malice de l'Enfer qui

s'acharne à sa perte, je m'étonne, et je vois dans la vertu solide de l'immense majorité des prêtres une marque sensible d'une protection toute spéciale du ciel.

Et lorsqu'un prêtre a forfait à son devoir, faut-il... l'approuver ? A Dieu ne plaise ! L'Église ne l'approuve pas ; elle a, au contraire, de terribles anathèmes contre ses ministres prévaricateurs... Mais comme l'amour de l'Église vous oblige à faire cesser le scandale dans la mesure du possible, vous devez à la charité envers le coupable de ne pas publier sa honte. Vous devez à la charité que méritent ses confrères et au respect que mérite tout l'ordre sacerdotal, de ne pas laisser croire par vos réflexions malignes que tous les prêtres sont solidaires de la faute d'un seul... Priez pour le coupable et sauvegardez autant que vous le pouvez l'honneur de ses confrères : voilà ce qu'un respect charitable inspire aux enfants dévoués de l'Église.

Péroraison. — J'ai parlé de fautes commises par des prêtres : qu'il me soit permis de terminer par l'éloge de l'immense majorité des membres du clergé catholique, tant séculier que régulier. A presque chacun d'eux s'appliquent ces belles paroles de l'Écriture : *Quasi stella matutina in medio nebulæ, et quasi luna plena in diebus suis lucet, et quasi sol refulgens, sic ille refulsit in templo Dei... Quasi ignis effulgens et thus ardens in igne. Quasi vas auri solidum, ornatum omni lapide pretioso. In ascensu altaris sancti, gloriam dedit sanctitatis amictum* (Eccli. L).

CANEVAS SUR LE MÊME SUJET

POUR UN AUDITOIRE D'OUVRIERS.

Qui bene præsunt presbyteri, duplici honore digni habeantur. (I Tim. v, 17.)

Exorde. — Donner à chacun ce qui lui revient, voilà ce que commande la justice. Parmi ceux à qui nous devons témoigner de l'honneur, le prêtre occupe le premier rang.

A. Quels doivent être mes sentiments à l'égard du prêtre vertueux ? Je lui dois du respect à cause de sa dignité, et de l'obéissance à cause du pouvoir dont Dieu lui-même l'a revêtu. Je dois l'aider avec reconnaissance dans ce qu'il entreprend pour le salut des âmes...

B. Que dois-je penser des mauvais prêtres ?

a) Je dois savoir que leur nombre est bien restreint... La rareté même des cas fait qu'on parle beaucoup de ceux qui se présentent... Mais cela ne doit diminuer ni mon respect ni mon estime pour l'état sacerdotal...

b) Je dois avoir leur péché en horreur... Aussi comme il sera sévèrement puni...

c) Je dois avoir pitié de leur faiblesse... de leur aveuglement.

d) Je dois prendre part à la douleur de l'Église.

Péroraison. — Nous habituer à ne pas *rechercher* les fautes du prochain, et voir au contraire Jésus-Christ, autant que nous le pouvons, en chacun de nos semblables...

PRIÈRE.

(Évangile du 5e dimanche après Pâques, Jo. xvi, 23-31.)

Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.
(Jo. xvi, 23.

Exorde. — Il est, mes Frères, des devoirs de chaque jour que l'on ne doit jamais cesser de se rappeler ; il est des moyens de salut dont la nécessité est si indispensable que l'on devrait en faire l'objet de ses méditations journalières. Telle est la *Prière*. Mais comment se fait-il, puisqu'elle est si indispensable, que nous ayons besoin de nous rappeler sa nécessité ? — Parce que l'ennemi du salut, redoutant contre lui-même cette arme céleste, tente de nous la faire tomber des mains, tantôt en nous faisant croire que nous n'en avons pas besoin, tantôt en nous persuadant que son usage est sans fruit pour nous. C'est pour cela que nous allons opposer à cette double manœuvre du démon deux vérités souverainement importantes. Je vous montrerai que la prière est une *nécessité* de notre nature, — et qu'elle est la plus solide *consolation* de notre cœur.

I. — La prière est une nécessité de notre nature.

Qu'est-ce que prier ? — Prier, c'est s'adresser à quelqu'un pour demander son secours dans le besoin que l'on éprouve. Ah ! mes Frères, faut-il un long discours pour vous montrer comment tout ce qui est dans l'homme le porte continuellement à la prière ?

A. Besoins du corps. — Dites-moi, qu'est-ce que notre vie, sinon un long enchaînement de besoins sans cesse renaissants, de nécessités plus impérieuses les unes que les autres ? Et si nous considérons la faiblesse de notre nature, l'impuissance où nous sommes de subvenir par nous-mêmes à ces exigences continuelles, ne s'ensuit-il pas évidemment qu'il nous faut recourir aux forces d'autrui ?

Chose merveilleuse ! La plupart des animaux ont à peine besoin pour un peu de temps des soins maternels ; puis une fois parvenus à la plénitude de leurs forces, ils trouvent, sans autre secours, le moyen de subvenir à leur existence. Il en est même qui ne connaissent jamais les soins d'une mère. L'homme seul, non seulement au début de sa carrière, mais jusqu'aux limites de la vieillesse, a besoin du concours de ses semblables. Aussi Dieu lui a-t-il accordé cette précieuse faculté de communiquer ses impressions et faire connaître ses désirs au moyen du langage. Dites-moi, mes Frères, que sont les premiers gémissements de l'enfance, sinon une prière pour appeler à ses lèvres le sein maternel où elle doit puiser la vie ? Que signifient ces larmes, ces soupirs que la douleur nous arrache ? Ne sont-ce pas pour la plupart des cris par lesquels nous implorons la compassion ou le secours d'autrui contre les assauts de la douleur ?

Quand l'enfant commence à se développer, sa vie n'est-elle pas une prière continuelle ? Sa main s'étend vers vous pour implorer le pain de chaque jour ; son regard plonge dans vos yeux pour vous demander une caresse, un sourire d'encouragement et de sympathie. Si l'enfant essaie ses premiers pas, au moindre d'obstacle, il étend ses petits bras vers sa mère : et ce geste est une prière.

Et ne croyons pas que cette nécessité s'arrête aux limites de l'enfance. Le pauvre qui mendie son pain, l'artisan qui demande qu'on veuille bien donner à ses bras le travail qui fait vivre, le prolétaire qui sollicite la faveur des grands, que font-ils ? Prier, toujours !

Parlerai-je du vieillard, de l'infirme ?... Que dis-je, il n'est pas jusqu'au monarque même qui ne doive parfois s'abaisser jusqu'à la prière... Oui, à considérer l'homme vis-à-vis de l'homme, c'est là une loi inévitable.

Et s'il en est ainsi entre nous, il est tout naturel que pour obtenir un secours efficace, il faille porter plus haut nos regards et recourir pour les besoins de la vie à celui

même qui nous l'a donnée, et qui en nous la donnant, nous a imposé la nécessité de recourir à la prière. Si Dieu, dans sa sagesse, a voulu imprimer au fond de notre nature le sceau de la dépendance et de l'assujettissement ; s'il nous a donné, avec le sentiment de notre misère, l'instinct de la faire connaître à qui peut nous aider, n'est-ce pas, avant tout, dans son sein qu'il convient de verser nos peines ?

B. Besoins du cœur. — Aussi il est des douleurs dont nous demanderions en vain le soulagement aux hommes qui nous entourent ; il est des nécessités qu'ils ne peuvent secourir. O vous qui avez éprouvé les tortures de l'âme, dites, avez-vous trouvé chez vos semblables le baume réparateur qui ranime et guérit ? La charité a pu verser quelques gouttes d'huile sur vos plaies saignantes ; mais il vous restait toujours au fond du cœur de vagues inquiétudes, et le chagrin cuisant n'avait pas disparu. Et n'y a-t-il pas des circonstances dans notre vie où toute la puissance des hommes ne peut rien pour nous ? N'y a-t-il pas des moments où, comme par instinct, nous repoussons leurs inutiles consolations ? — Quand la mort a frappé au sein de la famille une personne chérie...

C. Besoins dans l'ordre de la grace. — Mais c'est surtout dans un ordre de choses plus relevé et plus nécessaire encore, que le besoin impérieux du secours d'en haut se fait sentir avec une force invincible. La loi de Dieu commande ! Elle nous montre au terme de cette vie un but qu'il faut atteindre, une couronne immortelle qu'il faut conquérir. Remporter cette couronne, ou avoir à échanger une vie déjà pleine de misères contre une éternité de supplices : c'est l'inévitable alternative où nous sommes placés. Mais quand nous regardons cette arène qu'il nous faut traverser ; quand nous apercevons, rangés sur notre passage, ces formidables ennemis qu'il nous faudra terrasser, et que, faisant un retour sur nous-mêmes, nous mesurons nos forces, quel est le sentiment qui

s'empare de nos âmes ? N'est-ce pas un profond découragement, le sentiment le plus intime de notre impuissance ? Tant de préceptes à observer, tant de tentations à surmonter, tant de difficultés à vaincre ! Et en face de cela, que sommes-nous ? La faiblesse, l'inconstance même ! Mais quoi ! Dieu qui nous a fixé ce terme, malgré notre faiblesse, Dieu qui permet que les obstacles surgissent à tout instant sous nos pas : ce Dieu infiniment sage et infiniment bon, aurait livré l'homme au desespoir ? Non, non ; c'est impossible ! Écoutez saint Augustin : *Deus impossibilia non jubet ; sed jubendo monet et facere quod possis et petere quod non possis, et ipse adjuvat ut possis.*

Vous l'entendez : Dieu veut que vous priiez !

Et que pouvons-nous faire ici, mes Frères, sinon admirer l'ineffable sagesse de ce Dieu, et le merveilleux accord de la puissance et de la bonté, de la sainteté et de la justice ? Dieu veut sauver l'homme ; il veut le sauver en lui laissant le mérite de ses bonnes œuvres. Dieu doit recevoir de l'homme l'hommage de la dépendance. Et que fait-il ? Il établit cet enchaînement merveilleux où la prière, libre manifestation de la dépendance de l'homme, fait s'épancher du cœur de Dieu la force surnaturelle dont l'homme a besoin pour l'élever vers la divinité et mériter la jouissance du royaume céleste. Ah ! malheur donc à l'esprit superbe qui refuse de prier ! Je ne lui dirai pas qu'il se contredit lui-même, que tout en refusant de s'incliner devant Dieu, il est forcé de courber le front devant de viles créatures ; je ne lui dirai pas qu'il reste dans son cœur un vide que rien ne peut combler : je me contenterai de ce seul oracle de l'Esprit-Saint, dont il a dû éprouver la vérité : *Deus superbis resistit* (Jac. IV, 6). Oui, il a dû éprouver cette résistance de Dieu ; il a dû souvent, avec une rage concentrée, avouer son impuissance... Je le plains ; l'esprit du mal l'a séduit, l'esprit du mal perdu par l'orgueil, tourmenté par le désespoir et qui cherche à faire partager aux hommes son crime, comme il veut leur faire partager ses tourments.

II. — La prière est la consolation de notre cœur.

Ils sont rares, mes Frères, parmi les chrétiens ceux que l'orgueil aveugle au point de leur faire méconnaître le besoin qu'ils ont de recourir à Dieu ; ils sont plus nombreux, hélas ! ceux qui ne voient dans la prière qu'une triste nécessité, ceux qui abandonnent la prière par ennui ou par défiance. Ah ! si je pouvais leur faire comprendre combien ils se laissent séduire par les ruses de l'esprit du mal ! Si je pouvais parvenir à leur donner avec une pleine confiance en ce Dieu qu'ils doivent implorer, le courage de vaincre les difficultés que notre condition même nous oppose, mais que Dieu ne demande qu'à aplanir !

Ce qui fait en général la consolation de celui qui est forcé de recourir à un secours étranger, c'est, n'est-il pas vrai, de savoir que le protecteur qu'il implore, joint à la puissance qui commande, la bonté qui compatit ; c'est, en second lieu, l'espoir qu'il a d'obtenir l'objet de sa prière.

A. Assurance de sympathie. — Mais quand ces deux conditions se réaliseront-elles davantage, que lorsque l'homme, lorsque le chrétien surtout, ira se prosterner aux pieds de son Père céleste pour lui faire la confidence de ses misères ? C'est Dieu, nous l'avons vu tout à l'heure, c'est Dieu lui-même qui impose à l'homme la nécessité de la prière, et il le fait pour pouvoir lui conférer ses dons à titre de récompense ! Que demande-t-il, sinon recevoir de sa créature cet hommage volontaire ? Aussi lorsque nous prions, si nous pouvions voir le cœur de notre Dieu s'ouvrir, s'il est permis de s'exprimer ainsi, s'ouvrir à tous les épanchements de la miséricorde, de la libéralité, de la tendresse ! Si nous pouvions voir le regard de Dieu se fixer sur nous avec bienveillance ; si nous pouvions voir comment notre créateur accueille chaque parole qui s'échappe de la bouche de sa créature ! Ah ! mes Frères, ce ne sont pas ici de pieuses exagérations. Écoutez les paroles par lesquelles, dans la divine Écriture, Dieu fait connaître les sentiments

qui l'animent alors : *Qui adorat Deum, in oblectatione suscipietur* (Eccli. xxxv, 20).

Oui, Dieu s'incline vers l'homme qui prie. Bien différent des puissants de la terre, qui souvent au seul soupçon d'une demande prennent un visage austère et un front menaçant, Dieu sourit à celui qui l'implore. Je l'avoue, mes Frères, c'est notre foi qui seule peut nous convaincre de cette vérité. Nous ne voyons pas celui que nous prions, et notre imagination toujours avide de représentations sensibles, notre cœur toujours désireux de jouissances, semblent sans cesse appeler notre âme aux choses de la terre, quand, sur les ailes de la Foi, elle voudrait monter vers Dieu et lui offrir ses hommages. Mais soyons-en bien persuadés, ce Dieu qui connaît notre faiblesse, est disposé à condescendre même à ces exigences de notre faiblesse. Ce qu'il attend de nous, ce sont des efforts persévérants. Quand il le veut, il peut faire tomber dans nos âmes une goutte de ces jouissances célestes dont il s'est plu à inonder, même sur la terre, ses fidèles serviteurs. Il peut éclairer notre intelligence de si vives lumières qu'elle voie en quelque sorte celui auquel nous adressons nos vœux. Il peut nous donner le sentiment intime de cette sympathie de Dieu pour nous, et nous faire trouver dans ce sentiment, avec l'assurance des faveurs célestes, toutes les consolations que notre cœur peut éprouver ici-bas.

B. Certitude d'être exaucé. — Mais je vous entends. Vous ne doutez pas que Dieu, dans sa bonté, ne vous regarde avec amour ; mais, comme il n'exauce point vos vœux, le découragement s'empare de votre âme.

Il ne vous exauce pas ? Et n'a-t-il pas promis d'accorder tout ce qu'on lui demandera au nom de Jésus ? Dites-moi, qu'avez-vous demandé que vous n'ayez obtenu ? — Oh ! bien des choses, dites-vous : la santé, la richesse, etc. — Et ces choses, les aviez-vous demandées *au nom de Jésus ?* Entendez bien : Jésus signifie *Sauveur ;* les avez-vous demandées *en vue de votre salut* ? — Et si vous les avez demandées,

on pas au nom de Jésus, non pas pour votre salut, mais our votre perte éternelle, osez-vous dire que c'est à Dieu ue vous les avez demandées ? Et si, pensant qu'elles pouaient vous conduire au salut, vous les demandiez dans ce ut, tandis que Dieu savait qu'elles seraient pour vous une ause de perdition, pouvez-vous dire que Dieu, en vous es refusant, ne vous a pas exaucés ? Ne vous a-t-il pas lonné ce que vous lui demandiez : le salut ! Et savez-vous e dont il vous a gratifiés en place de cette faveur que sa onté infinie ne voulait pas vous donner ? — Non, on ; Dieu ne refuse pas, quand on lui demande *au nom le Jésus*. Nous en avons pour gage le don qui surpasse tous es dons, le don de Jésus lui-même, du Verbe incarné pour ous. Nous en avons pour garant la parole infaillible du ils de Dieu fait homme. Oh ! quelle consolation de avoir, non seulement que l'on sera écouté, mais que l'on era exaucé, mais que l'on recevra précisément ce qui peut tre utile ; de savoir que le bienfaiteur unit à la libéralité ui donne, la sagesse qui approprie le don à la nécessité u solliciteur !... Ah ! prions donc ! Suppléons par la foi à ce que nos sens nous refusent.

Péroraison. — Je termine, mes Frères, par les paroles mêmes de Jésus-Christ : Quel est l'homme qui, lorsque son ils demande un œuf, lui donnera un scorpion ? et le divin Souveur ajoute : *Si ergo vos, cum sitis mali, nostis bona data dare filiis vestris, quanto magis Pater vester de cœlo dabit spiritum* BONUM *petentibus se* (Luc. XI, 13). Voilà le don que je vous souhaite avant tout.

CANEVAS SUR LE MÊME SUJET

POUR UN AUDITOIRE D'OUVRIERS.

Petite, et dabitur vobis. (Matth. VII, 7.)

EXORDE. — La matière la plus utile et la plus consolante que nous puissions nous proposer dans nos considérations, c'est *la prière*. Je renferme tout ce riche sujet en deux

idées : Nous obtiendrons *tout* ce que nous demandons, si nous demandons *ce qui nous est avantageux* — et si nous le demandons *à uotre Père*.

I. Si je vous invitais à me dire ce qui vous est avantageux, vous me répondriez aussitôt : Oh ! bien des choses me seraient avantageuses, et si je voulais les énumérer, je n'aurais jamais fini. — Voyons ! Une chose peut-elle vous être vraiment avantageuse, si elle est en opposition avec le salut de votre âme ? Le salut de votre âme et les meilleurs moyens d'assurer ce salut, voilà ce que vous devez demander avant tout.

Il est certaines choses agréables, mais au sujet desquelles vous doutez si elles ne sont pas en opposition avec le salut de votre âme. Vous pouvez les demander, avec cette réserve que vous abandonniez à Dieu le soin de décider, et que, si Dieu vous les refuse, vous croyiez fermement qu'il agit pour votre plus grand bien.

Enfin, il est des choses que vous savez être nuisibles à votre âme : gardez-vous bien de les désirer ou de les demander.

II. Ce mot de « Père » comprend tout. *a)* Le respect. Il est dû à l'élévation de notre Père céleste. *b)*. La confiance. Notre Père du ciel est si bon ! *c)* La persévérance. Dieu attache tant de prix à notre soumission, à notre confiance, à notre persévérance dans la prière, qu'il diffère souvent de nous accorder l'objet de nos demandes pour avoir la satisfaction de nous voir prier plus longtemps.

Péroraison. — A quiconque se plaint d'avoir prié sans résultat, je réponds : Si ce que vous avez demandé vous est avantageux, vous l'obtiendrez sans le moindre doute : il suffit de persévérer dans la prière. Si vous demandez une faveur dont l'utilité au point de vue du salut est douteuse, soyez persuadé que Dieu vous accordera ce qui est le plus utile à votre âme. Si jusqu'ici votre prière n'a pas eu les qualités requises, mettez-vous en règle avec Dieu, et vous serez exaucé.

SERMON SUR LA PRIÈRE.

Scitote quoniam exaudiet Dominus preces vestras, si manentes permanseritis in jejuniis et orationibus in conspectu Domini. (Judith. IV, 12.)

Exorde. — Il n'est peut-être pas de sujet sur lequel on revient plus souvent dans les sermons que la prière : et pourtant on n'y revient pas encore assez. Car, s'il y a encore tant de personnes qui ne prient pas ou qui ne prient pas comme il faut, d'où cela vient-il ? De ce qu'elles ne comprennent pas la *nécessité* de la prière ou les *qualités* que la prière doit avoir. Nous toucherons ces deux points dans cet entretien.

I. — Pourquoi la prière est-elle nécessaire ?

A. Parce que la prière est un besoin de notre nature. — Le mot « prier » a différentes significations. Je m'arrête à la plus vulgaire : *exposer* ses besoins à Dieu. Que nous ayons tous des nécessités, qui ne le sait ? A défaut de nécessités réelles, nous nous en faisons d'imaginaires ! Dans ces moments de détresse, que faire ? se décourager ? se laisser abattre par la difficulté ? Non ! prier. — Pourquoi ?

Nous venons de le dire : nous avons besoin d'une foule de choses. Il nous faut lumière, force, consolation dans l'ordre des choses temporelles comme dans l'ordre des choses spirituelles. Or, souvent nous ne pouvons nous procurer par nous seuls ce dont nous manquons. Les hommes, d'autre part, ou ne sont pas disposés à nous venir en aide ou se trouvent eux-mêmes incapables de nous aider. Et cependant, le besoin est là, impérieux, inéluctable. Nous pouvons conclure que selon la disposition de la Providence divine ce besoin demande à être satisfait. Il suit de

là que, Dieu seul pouvant le satisfaire, il est de toute évidence que nous devons recourir à Dieu.

Mais, direz-vous : Dieu ne connaît-il pas mes besoins ? Pourquoi faut-il les lui exposer ? — A cela la réponse est bien simple : Nous devons prier *par devoir*.

B. PARCE QUE LA PRIÈRE EST IMPOSÉE A L'HOMME COMME UN DEVOIR. — Dieu aurait pu sans doute établir un ordre de choses où la *prière de demande* n'aurait pas été nécessaire. Il ne l'a pas voulu. Consultez la sainte Écriture, et vous trouverez que partout Dieu y ordonne à l'homme de prier. Jésus-Christ va jusqu'à dire : *Oportet semper orare et non deficere* (Luc. XVIII, 1). Pourquoi ? On pourrait se contenter de répondre : Parce que telle est la volonté de Dieu. Écoutez saint Bernard : *Nemo orat nisi quod credit et sperat. Vult autem a se requiri Deus etiam quod pollicetur. Et ideo forte multa quæ dare disposuit, prius pollicetur, ut ex promissione devotio excitetur, sicque quod gratis daturus erat, devota oratio promereatur.*

Mais nous pouvons trouver en quelque sorte la raison de cette économie, si nous examinons d'une part la condition de notre nature et d'autre part un grand dessein de Dieu que Dieu nous a fait connaître lui-même.

a) Nous sommes dépendants de Dieu, et, comme tels, nous sommes tenus de reconnaître cette dépendance. Or, notre orgueil nous porte constamment à l'oubli de notre position vis-à-vis de notre créateur ; et, si nous n'étions pas soumis à cette loi de la prière, nous finirions par ne plus songer du tout que nous avons des devoirs envers lui.

b) De plus, Dieu nous destine à une existence où nous serons dans la communication la plus intime avec lui, par les joies du ciel. Et cette communication, il veut que nous la commencions en quelque manière dès ici-bas. Aussi devons-nous trouver dans la prière *une consolation*.

C. PARCE QUE LA PRIÈRE FAITE A DIEU CONSTITUE UNE BIEN DOUCE CONSOLATION. — Nous le savons : c'est en vain bien

souvent que nous attendons notre consolation des créatures. On peut même dire que jamais aucune créature ne parvient à nous satisfaire. Mais c'est surtout lorsque nous nous sommes trop fiés aux créatures, que se vérifie la parole du prophète Jérémie : *In tempore afflictionis suæ dicent (ad me), Surge et libera nos.* Alors le Seigneur nous répond : *Ubi sunt dii tui quos fecisti tibi ? Surgant et liberent te in tempore afflictionis tuæ* (Jerem. II, 27). Quoi de plus consolant alors que de savoir que l'on a au ciel un Père tout-puissant, infiniment bon et infiniment compatissant, avec lequel on peut s'entretenir ? — Mais si je ne le vois pas ? — Eh ! que de fois nous nous consolons en écrivant à une personne absente. — Mais elle me répond. — Et vous croyez que Dieu ne vous répondra pas ? Ah ! vous ne savez pas comment il sait parler au cœur, comment il sait donner le calme à l'âme. Priez, priez donc ! — Mais comment faut-il prier ?

II. — Comment faut-il prier ?

Lorsque Holopherne assiégeait Béthulie, le grand-prêtre Éliachim parcourut tout le pays d'Israël. Il disait au peuple : *Scitote quoniam exaudiet Dominus preces vestras, si manentes permanseritis in jejuniis et orationibus in conspectu Domini.* Ces paroles nous donnent toutes les qualités qui sont essentielles pour que la prière soit exaucée.

A. Il faut prier avec humilité et mortification. — Nous devons reconnaître notre dépendance à l'égard de Dieu. Plus on reconnaît cette dépendance parfaitement, plus on se rend Dieu favorable. Or, pour cela, il faut avant tout *l'humilité* et *la mortification.*

a) L'humilité. — Dieu résiste aux superbes... Ce n'est pas le pharisien se dressant dans son orgueil devant l'autel, qui touchera le cœur de Dieu...

b) La mortification. — La mortification est une manifestation de l'humilité. Par elle, nous reconnaissons notre misère et notre sensualité... Par elle, nous exprimons le

regret que nous avons d'avoir offensé la majesté divine : toutes choses qui inclinent vers nous le cœur de Dieu et font qu'il a compassion de nous. Voilà pourquoi Éliachim unit les mots *in jejuniis* avec *orationibus*. Faisons de même. Sachons nous retrancher quelques plaisirs, quelques jouissances : c'est le moyen de toucher le cœur de Dieu.

B. Il faut prier avec persévérance. — On ne peut mieux indiquer la *persévérance* qu'il faut dans la prière que par les paroles : *manentes permanseritis*... Dieu nous impose cette persévérance :

a) Afin de nous faire mieux apprécier ses bienfaits. On ne fait pas d'ordinaire grand cas d'une faveur que l'on obtient à la première requête. Un peu de délai fait que l'obligé estime davantage le don qui vient de lui être octroyé.

b) Parce qu'il veut prolonger le plaisir que lui cause l'expression réitérée de notre confiance, de notre soumission. Il veut aussi nous apprendre à continuer de prier. Ainsi une mère appelant son enfant, recule, afin d'augmenter l'impatience qu'il a de se jeter sur son sein, et l'embrasse d'autant plus tendrement après. *Vult Deus rogari*, dit saint Grégoire, *vult cogi, vult quadam importunitate vinci.*

c) Il le fait encore pour que nous lui témoignions d'autant plus de reconnaissance.

C. Il faut prier avec simplicité. — Enfin, la troisième qualité de la prière, et celle qui lui donne son parfum, celle qui la rend facile pour nous et agréable à Dieu, c'est *la simplicité*. — *Sentite de Deo in bonitate, et in simplicitate cordis quærite illum ; quoniam invenitur ab his qui non tentant illum. Apparet autem eis qui fidem habent in eum* (Sap. I, 1, 2). Cette simplicité requise dans la prière répond bien aux dernières paroles du grand-prêtre Éliachim : *in conspectu Domini*. Cela veut dire, parlez à Dieu dans votre prière, et faites vos mortifications comme si vous voyiez

le Seigneur présent à vos yeux. Or, le Seigneur, ce n'est pas seulement le créateur, le maître, le juge dont la présence commande le respect : non, c'est encore le Père de nos âmes, notre frère, notre ami. Allons donc à lui comme des enfants vont à des parents bien-aimés.

Péroraison. — *Orans si exauditus fueris*, nous dit saint Jean Chrysostome, *permane gratias agens ; non exauditus, mane orans, ut exaudiaris*. Suivons ce conseil, mes Frères, et nous serons heureux toujours.

Ire INSTRUCTION SUR LA PRIÈRE

POUR UNE COMMUNAUTÉ DE RELIGIEUSES.

Effunde sicut aquam cor tuum ante conspectum Domini. Leva ad eum manus tuas (pro auima parvulorum tuorum qui defecerunt in fame). (Thren. II, 19.)

Exorde. — Inutile d'instister sur la nécessité de la prière. Il n'y a pas de sujet plus souvent traité. Ce qui nous importe, c'est d'apprendre à prier, c'est de nous encourager nous-mêmes à prier, c'est de persévérer dans la prière. Or, ce qui le plus souvent met obstacle à tout cela, c'est une certaine ignorance où nous sommes vis-à-vis de la prière ; ce sont ensuite nos préjugés. Cette ignorance et ces préjugés sont communs, même chez les personnes adonnées à la dévotion.

Nous parlerons donc d'abord de la *nature* et de l'*efficacité* de la prière, pour en indiquer ensuite les qualités dans une autre instruction.

I. — Nature de la prière.

A. Nous rencontrons dans les livres de piété de nombreuses définitions de la prière ; mais parmi elles la plu-

part ont le défaut d'être trop restreintes et de n'atteindre qu'une espèce de prière. Prenons la définition la plus générale possible, et disons que la prière consiste dans uue *attention affectueuse de l'âme à la présence de Dieu*. Ce qu'il y a d'essentiellement requis pour qu'il y ait prière, c'est que d'une façon quelconque l'âme sente Dieu présent et qu'elle entre en communication avec lui : le mode importe peu. L'âme peut faire cela ou directement ou indirectement, par des actes qui ressemblent à des mouvements ou en demeurant dans le repos ; sous forme de demande ou sous forme de réflexion.

B. De cette notion de la prière nous tirons aussitôt cette conséquence : c'est que rien n'est plus naturel à l'homme que la prière. Je ne dis pas : que la prière attentive, la prière fervente, mais simplement la prière. Pourquoi ?

a) Parce que rien ne nous est plus continuellement et plus intimement présent que Dieu. *In ipso enim vivimus, et movemur et sumus*, dit l'Apôtre (Act. XVII, 28). Nous ne pouvons point ne pas être en lui. Rien de plus naturel donc que de songer à cette présence de Dieu, et par suite rien de plus naturel que de prier, puisque pour prier il suffit de faire attention à cette présence.

b) Parce que nous avons continuellement besoin de Dieu. — Il semblerait donc que notre prière devrait être continuelle. Pourquoi n'en est-il pas ainsi ? Nous examinerons ce point, lorsque nous parlerons des qualités de la prière. Mais dès maintenant convainquons-nous que, si cela n'est pas, cela ne tient pas le moins du monde à la nature de la prière.

c) Cela posé, rendons-nous compte des *différentes formes de la prière*, afin de nous éclairer et de nous encourager.

Il y a deux grandes espèces d'oraison : l'oraison *vocale* et l'oraison *mentale*.

a) L'oraison *vocale* est celle où domine la *parole* de

l'âme. Cette oraison peut être une oraison *d'humilité* ou une oraison *de confiance*. Dans l'oraison d'humilité, l'âme s'humilie devant Dieu à cause de ses péchés, dont elle demande pardon. Dans la prière de confiance, elle expose à Dieu ses nécessités ou les nécessités d'autrui.

b) L'oraison *mentale* est celle où domine l'exercice *des facultés* de l'âme, celle où l'on réfléchit aux choses de Dieu. — Elle a divers degrés, que nous nous contentons d'indiquer suivant sainte Thérèse.

1er Degré. — *Oraison mentale proprement dite*, où les facultés *s'exercent* sur une vérité religieuse, un mystère, etc.

2e Degré. — *Oraison de quiétude*, où les puissances de l'âme se recueillent et *se reposent, à l'exception de la volonté,* qui seule agit. L'âme tout entière jouit alors d'une joie spirituelle.

3e Degré. — *Oraison d'union*, caractérisée par le *sommeil de toutes les puissances* de l'âme. Dans cet état, les puissances de l'âme, sans être entièrement perdues en Dieu, n'entendent pas comment elles opèrent. L'âme, presque morte à toutes les choses du monde, se repose délicieusement dans la jouissance de son Dieu.

4e Degré. — *Oraison d'extase ou ravissement.* — L'âme y est *absorbée* par la jouissance de Dieu. Sans comprendre ce dont elle jouit, elle ne peut s'occuper d'autre chose.

Voilà ces différents degrés. Notre but dans cette énumération est d'augmenter l'estime de chacun pour toutes ces manières d'oraison, et d'obtenir que chacun s'efforce avec humilité de persévérer et de progresser dans le degré d'oraison auquel Dieu l'a élevé, sans chercher à monter à un degré supérieur. — Mais comme la plupart, loin de vouloir s'élever à un plus haut degré, se laissent arrêter par les difficultés du degré inférieur, il est bon de rappeler à tout le monde combien est grande l'efficacité de la prière la plus humble, faite comme il convient : et les conditions exigées n'ont rien qui doive nous décourager.

II. — Efficacité de la prière.

Lorsqu'il s'agit de l'efficacité de la prière, il faut évidemment distinguer avant tout entre la prière vocale et la prière mentale. Les buts sont différents : donc les résultats doivent l'être aussi.

A. Efficacité de la prière vocale. — Le but de la prière vocale est essentiellement d'obtenir une chose plus ou moins déterminée. Notre-Seigneur a promis de la manière la plus formelle que cette prière aurait son effet. *Petite*, a-t-il dit d'abord en général, *et accipietis ; quærite, et invenietis ; pulsate, et aperietur vobis* (Matth. vii, 7). Puis il promet d'une façon plus déterminée : *Amen, amen dico vobis, si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis* (Jo. xvi, 23). Vous voyez que cette seconde parole diffère de la première ; car ici il ajoute : *in nomine meo*. Il dit encore : *Si manseritis in me, et verba mea in vobis manserint, quodcumque volueritis petitis, et fiet vobis* (Ibid. xv, 7). Ajoutons encore une parole pour compléter : *Quis est ex vobis homo quem si petierit filius suus panem, numquid lapidem porriget ei ? Aut si piscem petierit, numquid serpentem porriget ei ?* (Matth. vii, 9, 10.)

Sans entrer dans d'autres considérations, nous pouvons recueillir ici trois principes :

1. Tout homme qui demande, reçoit.

2. Ce que l'on demande doit être demandé au nom de Notre-Seigneur, c'est-à-dire en union avec lui.

3. Dieu ne donne pas ce qui peut être nuisible ou inutile. Si l'enfant dont Jésus-Christ parle dans sa parabole, demandait à son père une pierre ou un serpent, croyant que la pierre est du pain ou que le serpent est un poisson, le père ne donnerait pas...

B. Efficacité de la prière mentale. — La prière mentale a son efficacité propre, efficacité qui correspond à la nature de cette espèce d'oraison, soit que Dieu s'incline sensiblement vers l'âme qui y est engagée, soit que tout

simplement les facultés sous l'action de la grâce s'exercent sur les choses de Dieu.

a) Dans ce dernier cas, il y a lumière et force pour comprendre et agir ; dans le premier, il y a douceur et consolation, pour faciliter l'action et porter aux plus hauts sommets de la perfection.

b) Mais quand il y a aridité, sécheresse, impuissance ; quand il y a tentation, inquiétude, doute, défiance ; quand il y a faute, faiblesse, même faute grave : eh bien ! alors même cette oraison ou ces tentatives d'oraison ont leur efficacité.

Jamais l'âme ne va à Dieu, sans que Dieu se communique à l'âme.

Tout hommage rendu à Dieu mérite une récompense. Or, toute prière faite par un motif de vertu, obéissance, mortification, même crainte, est un hommage rendu à Dieu.

N'y eût-il dans cette oraison qu'un exercice d'humilité, une humiliation sentie et acceptée, nous devrions nous applaudir de ce résultat ; car l'humilité est le commencement de toute vertu.

Nous serons d'autant plus unis à Dieu dans le ciel, que sur la terre nous aurons fait *plus d'efforts* pour parvenir à cette union par la prière. Il n'est aucun point sur lequel sainte Thérèse insiste davantage que la nécessité de persévérer dans la prière mentale malgré les difficultés, et même malgré les fautes.

Péroraison. — *Effunde sicut aquam cor tuum ante conspectum Domini* (Thren. II. 19).

IIe INSTRUCTION SUR LA PRIÈRE

POUR UNE COMMUNAUTÉ DE RELIGIEUSES.

Sentite de Domino in bonitate, et in simplicitate cordis quærite illum. (Sap. I, 1.)

Exorde. — Il ne suffit pas pour bien prier d'avoir une juste idée de la prière ; il faut aussi que notre prière ait les qualités voulues et qu'elle continue malgré nos répugnances et nos diffficultés. — Nous allons donc nous occuper de ces qualités requises pour la prière et des difficultés que peut rencontrer toute personne qui prie et qu'elle doit savoir surmonter.

I. — Qualités que doit avoir la prière.

Les qualités que doit avoir la prière, résultent évidemment de notre position à l'égard de Dieu. Puisque la prière consiste dans la communication de notre âme avec son Dieu, il est clair que si nous apprécions exactement *notre position vis-à-vis de Dieu*, nous ferons d'excellentes prières. Ceci est vrai pour tous les genres d'oraison, pour l'oraison mentale comme pour l'oraison vocale.

Nous pourrions nous rendre compte de *notre position vis-à-vis de Dieu* de bien des façons ; mais je la trouve admirablement résumée dans le commencement du chapitre deux du quatrième livre de l'Imitation : *Super bonitate tua et magna misericordia tua, Domine, confisus, accedo, æger ad Salvatorem, esuriens et sitiens ad fontem vitæ, egenus ad Regem cœli, servus ad Dominum, creatura ad Creatorem, desolatus ad meum pium consolatorem.* Voilà des cris du cœur ; écoutons les échos que nous en transmettent notre foi et notre raison. Que sommes-nous ?

a) Nous sommes le néant devant l'Infini, c'est vrai ! Mais cet Infini nous a créés et il nous gouverne.

Accedo creatura ad Creatorem,
Servus ad Dominum.

Donc *respect* devant cette suprême majesté : *reconnaissance* aussi, puisque cette perfection, cette puissance infinie a bien voulu s'occuper de nous et nous tirer du néant, et cela afin de nous rendre heureux. *Soumission* enfin à la volonté de ce Dieu qui nous gouverne. Soumission pleine et entière, en tout et partout, car il est le maître.

b) Nous sommes la misère devant la munificence même. — En présence de ces devoirs qui nous sont imposés, de cette obéissance que nous devons à Dieu, à côté du sentiment de notre infériorité et de notre bassesse, vient se placer celui de notre indigence. Nous avons besoin des dons de Dieu ; nous avons besoin de Dieu même.

Accedo egenus ad Regem cœli,
Esuriens et sitiens ad fontem vitæ.

Mais non seulement Dieu possède tous les trésors : il a le désir de les épancher sur nous. Il veut davantage : il est prêt à se donner lui-même. Donc confiance, amour, aspiration vers Dieu !

c) Nous sommes la faiblesse devant l'inépuisable miséricorde. — Nous ne sommes pas seulement indigents et misérables : nous sommes faibles de cette double faiblesse que causent l'impuissance de la nature et l'action funeste de notre malice personnelle. Nous sommes malades.

Accedo æger ad Salvatorem.

Remarquons ce mot *Salvatorem*. Le pieux auteur de l'Imitation ne dit pas : *ad medicum*. Les médecins ont souvent peu de clairvoyance ; plus souvent encore, ils sont impuissants. Notre-Seigneur paraît ici non comme *médecin*, mais comme *sauveur ;* c'est dire assez qu'il nous fera connaître la maladie dont nous souffrons, qu'il y appliquera un remède souverain, et nous donnera une santé qui ne se perdra plus, sans notre faute : *Salvator !* Donc, de notre part : simplicité, docilité pour écouter et suivre les conseils de ce céleste médecin ; patience et confiance, pour

attendre notre guérison malgré les chutes et même les rechutes. C'est ainsi que les malades agissent avec un bon médecin auquel ils se sont abandonnés.

d) Nous sommes la désolation devant la source du bonheur. — Mais ce n'est pas tout ; de toute la situation que nous venons de dépeindre pourrait résulter un sentiment d'ineffable tristesse ; et, malgré tous les motifs que nous avons de nous dire heureux, nous pourrions nous sentir désolés, continuellement et cruellement désolés. Quelle doit donc être notre conviction dernière ? Que Notre-Seigneur est essentiellement, nécessairement le consolateur de notre âme, et un consolateur plein de tendresse : *pium.*

Desolatus ad meum pium consolatorem.

Donc nous pouvons et devons attendre de lui la consolation. Nous pouvons nous plaindre à lui, gémir devant lui. Nous pouvons en être certains : il nous consolera tôt ou tard, directement ou indirectement ; à coup sûr dans le royaume de la suprême consolation. — Mais quand la consolation ne vient pas, il est bon, tout en ayant confiance, de se demander si l'on n'est pas cause de ce retard ; et, afin de ne pas se décourager, il faut s'armer contre les difficultés que l'oraison présente.

II. — Ce qui peut rendre la prière difficile.

Au lieu de nous arrêter aux difficultés de détail, nous prendrons plutôt les *sources de difficultés.* Car, si nous pouvons faire tarir ces sources, les difficultés de détail disparaîtront ; ou, tout au moins, elles ne parviendront pas à nous faire perdre courage.

A. Les préoccupations extérieures. — La prière consistant dans l'union de l'âme avec Dieu, il est évident que cette union n'est pas possible si l'âme n'est affranchie des préoccupations du dehors.

Quelquefois, dans des cas exceptionnels, Dieu opère

par lui-même cet affranchissement ; mais, en règle générale, nous devons travailler à nous le procurer :

a) En diminuant les occupations extérieures, autant que nous le pouvons sagement.

b) En bannissant impitoyablement de notre esprit pendant l'oraison toute idée étrangère à l'objet de l'oraison et, en y gardant un parfait recueillement.

c) En exerçant, même en dehors du temps de l'oraison, une vigilance habituelle sur nos sens et sur notre imagination.

Ce qu'il faut bannir, ce ne sont pas tant les occupations que les préoccupations. Remarquons bien ce point.

B. La recherche de nous-mêmes. — Tout ce qui est recherche de nous-mêmes est une cause de difficultés dans la prière. Pour faciliter la communication avec Dieu nous devons travailler à nous oublier nous-mêmes. Plus nous nous viderons de nous-mêmes, plus Dieu nous remplira.

C. La malice de nos ennemis. — Le démon s'efforce par tous les moyens de nous éloigner de l'oraison. Tantôt il profite de nos occupations ; tantôt il tire parti de notre paresse ; tantôt il nous rend plus sensibles aux impressions de l'ennui, du dégoût ; tantôt il nous suggère des idées contraires à la foi, à la confiance, aux autres vertus. Lisez le chapitre 6 du 3e livre de l'Imitation. Gardez-vous bien d'omettre la prière à cause de ces manœuvres du démon.

D. L'action providentielle de Dieu. — Il arrive que Dieu lui-même nous rend la prière difficile. Son but alors est ou de nous punir, ou de nous humilier, ou de nous purifier, ou de nous éprouver, ou simplement d'augmenter nos mérites. Nous n'avons qu'à nous soumettre à son action.

Conclusion. Corriger les défauts connus, afin d'écarter les difficultés. Quant aux défauts inconnus, s'humilier et aller en avant avec persévérance. *Sentite de Domino in bonitate, et in simplicitate cordis quærite illum* (Sap. I, 1).

Péroraison. — Les âmes du Purgatoire nous apprennent à prier : car, d'abord elles prient sans cesse, affranchies qu'elles sont de préoccupations extérieures. Elles nous engagent tacitement, par leur seule présence en ce lieu d'expiation, à faire notre possible pour bien prier. Beaucoup d'entre elles, en effet, sont au purgatoire, pour n'avoir pas assez bien prié ici-bas.

PROPAGATION DE LA FOI.

(Évangile du 3e dimanche après l'Épiphanie, Matth. VIII, 1-13.)

Multi ab Oriente et Occidente venient, et recumbent cum Abraham et Isaac et Jacob in regno cœlorum. (Matth. VIII, 11.)

Exorde. — Telle est, mes Frères, la parole prophétique que prononça le Sauveur Jésus, après que, ravi de la confiance du centurion, il se fut écrié : Vraiment, je n'ai pas trouvé une si grande foi en Israël !

Par cette parole Jésus annonçait la conversion des gentils et nous tous, nous sommes ici pour rendre témoignage à l'accomplissement de cet oracle. Nous sommes venus nous aussi, de l'Orient et de l'Occident prendre notre place avec Abraham, Isaac et Jacob !

Mais, mes Frères, l'accomplissement de cette parole continue et doit s'opérer davantage de jour en jour. *Allez et enseignez toutes les nations*, voilà l'ordre que le Sauveur a intimé à ses disciples, et jusqu'à la fin des temps un des caractères de la doctrine du Christ sera cette admirable propagation de sa doctrine : propagation continuelle, propagation souvent entravée, jamais anéantie ! Ah ! Puissé-je aujourd'hui vous montrer dans tout son jour ce sublime caractère éclatant, non seulement dans l'Église universelle pour vous la faire admirer et pour raffermir votre con

fiance en elle ; mais encore dans chacun des fidèles, afin que vous réalisiez en vous-mêmes cette marque du christianisme, et que votre zèle s'enflamme à cette grande pensée. Donc : *Propagation de la foi, caractère de l'Église ; — Zèle pour cette propagation, caractère du vrai fidèle.*

I. — Propagation de la Foi, caractère de l'Église.

A. A l'origine. — Mille fois, mes Frères, on a prouvé le caractère divin de l'Église par sa propagation rapide. Ceux mêmes au milieu desquels s'opérait cette merveilleuse propagation en demeuraient stupéfaits. Les païens ne pouvaient s'expliquer comment une secte, née dans les ténèbres et dont le chef avait péri par le plus honteux supplice, avait réussi à se propager au milieu d'eux. Ils voyaient la doctrine catholique s'insinuer partout, s'infiltrer dans les masses, gagner les savants, parvenir même à se glisser sur les marches du trône. Ils concluaient à une influence occulte, à l'action de la magie. Pauvres insensés ! Il y avait là, en effet, une influence mystérieuse : celle de la grâce, et il ne faillait pas chercher ailleurs la cause des progrès étonnants de la foi chrétienne.

Les chrétiens constataient également les triomphes incessants de la vérité, et ils en concluaient à la divinité de la religion. — Tout le monde connaît la parole de Tertullien : Nous ne sommes que d'hier, et déjà nous remplissons tout l'Empire. Nous ne vous laissons que vos temples. Et cette autre : *Sanguis martyrum, semen christianorum.* Voilà comment des contemporains apprécièrent cette propagation merveilleuse. Fondés sur leurs témoignage, les saints Pères dans leurs démonstrations, et avec eux les auteurs ecclésiastiques, se sont accordés à voir dans la conversion du monde païen une preuve irréfragable de la divinité de l'Évangile. — Je le sais, de nos jours un rationalisme audacieux et un matérialisme aveugle d'un côté, de l'autre un esprit de conciliation imprudent et abusé, ont prétendu réduire à des proportions naturelles

ce fait gigantesque. Ils ont cherché dans l'inconstance de l'esprit humain, dans sa droiture naturelle, dans je ne sais quelle lassitude d'erreur, dans la sympathie qu'inspire naturellement le faible et l'opprimé, ils ont cherché là, dis-je, de quoi expliquer la conquête du monde des intelligences et la transformation du monde païen en monde chrétien opérée par les disciples du Christ en si peu de temps. Ah ! il faut bien peu connaître l'esprit de l'homme pour parler ainsi. Hélas ! nous ne le savons que trop par notre expérience personnelle : si les hommes aiment la nouveauté, ce n'est pas pour quitter l'erreur et s'attacher à la vérité ; c'est bien plutôt pour abandonner la vérité et s'attacher à quelque erreur commode. Si les hommes se lassent parfois de la corruption, ce n'est d'ordinaire que pour chercher de nouveaux raffinements de volupté. Si d'ordinaire on ne refuse pas ses sympathies au malheur, combien de personnes connaissez-vous qui seraient prêtes à partager les infortunes qu'elles veulent bien déplorer en paroles ? Oui, nous admirons parfois la vérité austère et rigide ; mais c'est presque toujours à la condition que nous pourrons nous contenter de ce sentiment stérile. On a vu les théories de quelques sages de l'antiquité, comme Platon, Socrate, Aristote, recueillir les suffrages de l'admiration : mais quelles religions avaient-ils fondées ? Quand avait-on vu des hommes, des femmes, des enfants renoncer en masse à tous les attraits de la volupté, pour se soumettre à leurs maximes ? Non, non : ce n'est pas l'envie de la nouveauté qui fait accepter par les foules des vérités qui dépassent la raison humaine, une morale austère, une pratique difficile ! La croix n'est pas venue se placer sur le front des Césars et sur les enseignes des légions, parce qu'on était fatigué d'y voir l'aigle de Jupiter ou parce qu'il semblait à la foule qu'il manquât un ornement au diadème impérial. *Christus vincit*, le Christ a vaincu : il a étendu son empire sur le monde, parce que le monde devait devenir le royaume du Christ.

B. Dans la suite des temps. — Ce royaume établi dans l'espace de quelques années, était destiné à s'étendre, à porter partout ses conquêtes, à réunir sous un seul sceptre les nations de l'Orient et de l'Occident. *Multi ab Oriente et Occidente venient.*

a) Premières conversions. — Et en effet, avant même que la paix eût été accordée à l'Église, le nombre de ses enfants s'était multiplié avec une merveilleuse rapidité. Ce n'est pas seulement dans l'empire de Rome, c'est parmi les nations les plus éloignées qu'elle avait porté son flambeau ! Chose merveilleuse : les peuples qui ont résisté à tous les conquérants armés du glaive, ne résistent pas à cette conquête pacifique. Spectacle plus étonnant encore ! quand les Barbares, voyant s'écrouler cette digue dont la puissance romaine avait entouré son empire, débordent de toutes parts sur le monde romain et foulent aux pieds ces vainqueurs d'autrefois, ils viennent, dans la capitale même de cet empire renversé, courber leur front devant un pouvoir mystérieux, et l'Europe, romaine il y a peu d'années, puis barbare et sauvage, ne se fait plus gloire que d'un nom : elle est chrétienne. Le vieil Empire lui-même s'est métamorphosé : il est devenu l'empire chrétien. Les souverains qui ne peuvent aspirer à ce titre, veulent du moins qu'un rayon de cette gloire fasse étinceler leur couronne ; et le roi *très-chrétien* de France, le prince *catholique* d'Espagne, l'Angleterre nommée l'*Ile des saints*, sont autant de témoignages de la puissance du Christ. Faut-il suivre à travers les âges cette propagation de l'Évangile ? Faut-il vous prouver que la sève des premiers jours ne s'est point tarie ? — Voyez l'Église, s'élançant sur les traces de Colomb à la conquête d'un nouveau monde ; voyez-la profiter la première des découvertes de Vasco de Gama et aller aux Indes ranimer les cendres et continuer la prédication du glorieux apôtre saint Thomas. Voyez les déserts de l'Abyssinie, les glaces du pôle, les îles de l'Océanie évangélisés !

b) Retour à l'unité. — Mais je tiens, mes Frères, à vous faire observer une autre manifestation de la propagation de l'Évangile, manifestation qui, je crois, lui appartient d'une manière plus spéciale : c'est le retour de ceux-là mêmes qui l'ont abandonnée. Quand les sectes surgissent, elles arrachent toujours quelques rameaux au tronc vigoureux de l'Église : mais bientôt ces branches séparées se flétrissent et meurent ; et jamais plus tard on ne les voit rallier leurs anciens adhérents. L'erreur se métamorphose ; elle change de couleur et de nom : mais nulle part on ne voit les sectes former à nouveau un corps de doctrine et rallier sous l'ancien drapeau ceux qui les ont désertées. La sainte Église, au contraire, nous offre l'étonnant spectacle de cette force divine. Non seulement des hommes isolés, mais parfois des nations entières se sont détournées d'elle avec mépris, en reniant son autorité, en blasphémant ses dogmes. L'Église les regardait en gémissant. Mais les siècles ont passé, et on a vu, par un prodige étonnant, ces peuples se rapprocher de l'Église ; et celle-ci, aussitôt que les premières clameurs de la calomnie se sont tues, quand l'effervescence de la sédition s'est calmée, envoie ses apôtres ramener au bercail les brebis égarées qui lui reviennent en foule... Témoin...

c) Stérilité des dissidents. — Qu'ils viennent maintenant, tous ces ennemis de l'Église, opposer leurs stériles efforts à sa fécondité inépuisable. Qu'ils viennent nous montrer les nations dont ils ont adouci les mœurs, éclairé l'intelligence, vivifié le cœur ! Mais surtout qu'ils nous montrent les peuples qui, après être *rentrés* dans le sein de l'Église romaine, après avoir franchement renoncé au schisme et à l'hérésie, sont revenus par l'empire seul de la conviction, malgré mille difficultés et d'insurmontables obstacles, reprendre leur place dans le corps dont ils s'étaient séparés. Non, cette vie n'appartient qu'à l'Église ! A elle, à elle seule il a été dit : *Multi ab Oriente et Occidente venient.*

II. — Zèle pour la propagation de la Foi, caractère et devoir du vrai fidèle.

Nous apprécions tous, mes Frères, notre bonheur d'appartenir à la seule véritable Église du Christ. Tous nous regardons sa fécondité comme un des plus beaux privilèges de sa divinité. Cependant pouvons-nous dire que nous comprenons d'une manière pratique non seulement le privilège accordé à l'Église, mais l'ordre qui lui est intimé de répandre partout la lumière de la vérité, d'établir partout le règne de la vertu ? Car, mes Frères, si cet ordre est donné à l'Église, il s'ensuit nécessairement qu'il doit être exécuté par les enfants de l'Église, et que *nous*, qui nous glorifions de ce titre, nous devons concourir, dans la mesure de nos forces, à réaliser les desseins de Dieu.

A. Propagation au loin. — Jetons donc les regards sur la vaste étendue du monde ; contemplons ces plages immenses où l'Évangile n'a point encore pénétré, où il compte à peine quelques disciples. Regardons les plaines qui jaunissent, et entendons la parole du père de famille : *Messis quidem multa, operarii autem pauci. Rogate ergo Dominum messis* (Luc. x, 2).

a) Missionnaires. — Oh ! je salue avant tout ces missionnaires intrépides qui, répondant à la voix de Dieu, ont dit avec empressement : *Ecce ego ! mitte me* (Isai. vi, 8). Je les salue, ces véritables enfants de l'Église. Mon cœur frémit de joie au récit de leurs travaux, au tableau de leurs souffrances ; car ces travaux sont bénis de Dieu, et ces souffrances sont méritoires pour l'éternité. Heureux ceux que Notre-Seigneur a choisis pour cette grande œuvre ! Je salue aussi ceux qui dès maintenant se préparent à cette glorieuse carrière, et je leur crie du plus profond de mon cœur : Courage, athlètes généreux, courage ! Ne craignez rien : *Confortare et esto robustus !* (Josue 1, 6.) Mais en jetant les yeux autour de moi, je me demande s'il n'y en a point d'autres que Dieu appelle à cette sublime mission, et qui jusqu'ici sont demeurés

sourds à son appel. Je me demande si parmi ceux qui m'écoutent, il n'en est point qui par des motifs trop humains ont mis obstacle à des élans généreux, aux saints désirs de personnes qui leur étaient chères, et qui ont ainsi, sans trop y songer peut-être, privé l'Église d'un apôtre, et tenu le ciel fermé à une multitude d'âmes. Ne l'oublions pas, mes Frères : tous, oui tous, nous devons coopérer à la grande œuvre, tous, tant que nous sommes.

b) Associés de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. — Ils le comprennent bien, ces pieux fidèles qui, s'ils ne peuvent voler aux plages lointaines pour y porter l'Évangile, encouragent de leurs vœux et soutiennent par leurs aumônes les missionnaires dans leurs courses apostoliques. Oui, eux aussi, ils sont bien réellement les propagateurs de la Foi ! Ah ! puisse leur nombre s'accroître de jour en jour ! Qu'est-ce que cette modique offrande de cinq centimes par semaine, cette légère obligation d'un *Pater* et d'un *Ave Maria* à réciter chaque jour ? Mais cette obole si minime, multipliée par le nombre, produit des résultats immenses. Ces prières éparses montent tous les jours jusqu'au trône de l'Éternel, font violence au cœur de Dieu, et attirent sur des régions infidèles des grâces abondantes de conversion et de salut. Autant qu'il est en nous, prenons part, mes Frères, à cette œuvre magnifique de la Propagation de la Foi ! Soyons-en assurés, Dieu saura compenser nos sacrifices, et nous faire éprouver en nous-mêmes les heureux effets de notre générosité.

B. Propagation autour de nous. — Permettez cependant, mes Frères, que j'ajoute une réflexion, tant pour la consolation de ceux qui ne peuvent même s'imposer un si léger sacrifice, que pour l'instruction de quelques autres qui, tout en faisant partie des associations les plus saintes, pourraient négliger des devoirs plus essentiels et plus impérieux.

a) En empêchant le mal. — Il est bon, il est beau de contribuer à l'extension de notre sainte Foi, de soutenir le

missionnaire dans ses travaux lointains : mais il est nécessaire, il est indispensable de soutenir cette Foi dans son pays, daus sa ville natale, dans sa famille, dans sa maison. Ne serait-ce pas une triste inconséquence d'envoyer le missionnaire aux confins du monde, planter le drapeau de la croix, et de laisser insulter ce drapeau par ceux qui nous touchent de plus près ? De nous attendrir au souvenir des peuples assis à l'ombre de la mort, et de regarder d'un œil sec l'apostasie de nos concitoyens ? De sentir des élans de zèle pour faire connaître et adorer Jésus-Christ aux terres lointaines, et de permettre qu'on l'insulte et qu'on le bafoue sous nos yeux ? Écoutez ces sévères paroles du grand Apôtre : *Si quis autem suorum et maxime domesticorum curam non habet, fidem negavit et est infideli deterior* (I Tim. v, 8).

Déclarons donc la guerre au paganisme et à l'idolâtrie, mais combattons au milieu de nous le rationalisme, le sensualisme, l'indifférence et l'impiété. Renversons les idoles de la volupté. Surtout ne profanons pas nos mains en brûlant nous-mêmes devant ces idoles un encens sacrilège.

b) En faisant le bien. — Faisons porter au loin le flambeau de la civilisation chrétienne, mais ne le laissons pas éteindre dans notre patrie. Nous pouvons tous propager la Foi, soutenir la Foi. La propager, en la nourrissant dans le cœur de nos enfants, en les prémunissant contre les dangers auxquels leur foi se trouvera exposée. Nous pouvons la propager en instruisant nos domestiques, en soutenant les écoles catholiques, en visitant les pauvres. Nous pouvons la propager par la prédication muette de nos exemples. Et c'est là avant tout ce que Dieu a le droit d'exiger en reconnaissance du bienfait inestimable qu'il nous a accordé en nous donnant la Foi. Ne nous faisons donc pas illusion ; ne croyons pas que tout soit fait quand nous avons apporté notre concours aux œuvres lointaines. Craignons plutôt par une négligence coupable de mériter que se réalise en nous la dernière partie de la parole de

Notre-Seigneur : *Filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores. Ibi erit fletus et stridor dentium.*

Péroraison. — Pour résumer tout cet entretien, mes Frères, et pour vous engager plus efficacement à entrer dans les desseins de Dieu, je vous rappellerai une autre parole de Notre-Seigneur. Elle résume toute la mission du divin Sauveur sur la terre : *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur ?* (Luc. XII, 49.) Le feu sacré de l'amour, il a été communiqué à l'Église dès son origine, et elle l'a répandu dans le monde. Ce feu sacré de l'amour, Jésus veut le voir s'enflammer en vous, afin que vous portiez la foi aux extrémités du monde, s'il vous destine... afin que par vos secours... afin que du moins par vos prières... Afin que par votre action autour de vous, vous conserviez cette foi...

PROVIDENCE.

(Évangile du 14e dimanche après la Pentecôte, Matth. VI, 24-34.)

Nolite solliciti esse, dicentes : Quid manducabimus, aut quid bibemus, aut quo operiemur ?... Scit enim Pater vester quia his omnibus indigetis. (Matth. VI, 31, 32.)

Exorde. — Holopherne avec son armée assiège Béthulie. Les habitants sont dans la consternation. Judith, inspirée d'en haut, entreprend de délivrer à elle seule ses compatriotes. Humainement parlant, ce projet est insensé : mais Judith connaît les destinées du peuple élu, de ce peuple que la main de Dieu a toujours guidé et défendu si visiblement. Elle se dit que cette fois encore Dieu sera fidèle à ses promesses. De là sa prière : *Omnes viæ tuæ paratæ sunt, et tua judicia in tua providentia posuisti* (Judith, IX, 5).

Lorsque les prédicateurs de la parole sainte rappellent au peuple cet exemple de Judith et prononcent comme elle

ce mot de « providence, » les impies ne peuvent réprimer un sourire de pitié, et bien souvent les pauvres et les malheureux eux-mêmes sourient tristement ou soupirent avec un air d'incrédulité.

Que ferons-nous ? Accumuler ici les preuves qui établissent le dogme de la providence divine ? Non, car c'est superflu. Il nous suffira de nous rafraîchir la mémoire sur ce point et de nous demander si nous avons à l'égard de la providence de Dieu les sentiments qui conviennent.

I. — Il y a une Providence.

A. L'idée de Dieu entraîne l'idée de Providence. — Le seul nom de Dieu réveille l'idée de puissance, de sagesse, de bonté. Être sans commencement et sans fin, Dieu trouve en lui-même sa félicité ; mais de plus, il peut communiquer à d'autres cette félicité : il peut produire, il peut manifester au dehors son inépuisable fécondité. Lorsqu'il le faut, il montre sa puissance, sa sagesse, sa bonté. Mais comment concevoir ce Dieu *créant* un monde, et l'abandonnant ensuite aux caprices du hasard ?

La *puissance* divine produit l'univers ; mais si la main de Dieu cessait de le soutenir, cet univers retomberait aussitôt dans le néant...

La *sagesse* divine peut-elle se contenter de donner à son œuvre des lois immuables, lorsqu'il y a des êtres libres dont les écarts peuvent violer ces lois et livrer le monde au plus affreux désordre ?

La *bonté* divine abandonnera-t-elle des créatures dont la fin est Dieu même ? Voyez comment l'homme en général se conduit envers ses œuvres... Voyez le législateur... l'artiste... Jetons les regards sur l'univers, et nous nous convaincrons aussitôt de cette grande vérité...

B. L'ordre qui éclate partout dans l'univers prouve qu'il y a une Providence. — L'ordre admirable qui persiste dans l'univers malgré le temps et nonobstant toutes les causes de perturbation, ne suffit-il pas pour nous faire conclure comme à Cicéron qu'un Dieu gouverne tout cela ?

a) Ordre dans la nature physique. — Depuis six mille ans et davantage, les astres... et pas un seul n'a dévié de son orbite... Pas un seul n'est venu heurter la terre... Depuis six mille ans et davantage, la terre, sous l'influence périodique des saisons... Faut-il montrer comment chaque région de la terre produit les plantes et les animaux que son climat semble réclamer ? L'Arabe sur son coursier vole à travers les sables, tandis que le dromadaire... le renne... Les géants des forêts abritent de leurs ombrages la zone torride, pendant que les fourrures préservent les habitants du Nord...

Qu'y a-t-il de plus merveilleux que la conservation et la propagation des espèces ? La graine du catalpa, portée sur les ailes du vent... tandis que le gland tombe directement sur la terre près de l'arbre qui l'a produit... Les sexes dans un sage équilibre assurent au genre humain sa perpétuité...

Venez, philosophes : essayez d'expliquer cet ordre admirable pas des lois aveugles et un instinct grossier... Cet instinct même, qui l'a créé ? Car enfin, il a eu un commencement. Expliquez-nous pourquoi dans les œuvres de l'homme tout finit par tomber, par périr, par disparaître dans l'oubli : empires, histoire, poésie, tandis que dans les œuvres de Dieu tout se maintient, tout se conserve, tout se renouvelle. N'est-ce pas parce qu'une intelligence supérieure à tout l'univers préside à la conservation de ce magnifique ouvrage ?

b) Ordre dans les sociétés humaines. — Si du spectacle de la nature physique, nous passons à celui de l'ordre moral, quelle merveille que les sociétés humaines dans leur variété, leur union, leur développement ! L'homme parfois s'étonne de l'inégalité des conditions : il s'en offense et murmure. Mais cette inégalité même des conditions, n'est-elle pas une nouvelle preuve de la haute sagesse de celui qui les a établies ? Que serait un État où cette inégalité n'existerait pas ? Anarchie, chaos ! Dans l'ordre

présent, les goûts, les dispositions, les aptitudes, la nécessité même pousse les hommes à remplir tous les différents postes de la vie sociale. Si une carrière est trop encombrée, elle déverse dans une autre l'excès qui la gêne... Si des millions d'hommes se pressant dans l'univers, font craindre aux économistes... Dieu permet que des guerres sanglantes déciment d'immenses populations... que des maladies contagieuses frappent l'humanité : toujours néanmoins l'humanité subsiste, et continue sa marche à travers les siècles. Qui la conduit ? Qui la conserve ? L'intelligence et le bras de Dieu. Je pourrais, l'histoire en main, vous montrer les vicissitudes par lesquelles passent les empires ; je pourrais vous faire admirer la propagation miraculeuse de l'Église du Christ. Vous verriez comment ses forces se renouvellent sans cesse, comment elle s'accroît au milieu même des persécutions ; vous constateriez les étonnantes pérégrinations de la Foi d'un pays à l'autre : mais je veux me contenter d'un dernier témoignage,

c) Ordre providentiel dans nous-mêmes. — Chacun de nous trouve dans sa propre existence, j'en suis sûr, des preuves irrécusables d'une intervention surhumaine. Combien de dangers auxquels nous avons été soustraits, alors que humainement parlant nous devions y succomber ! Maladies... accidents... embûches... Combien de nos entreprises où nous avons éprouvé une assistance spéciale, inexplicable au point de vue purement humain ! Parfois nous souffrions de voir se dresser devant nous des obstacles aussi insurmontables qu'ils étaient imprévus : or, nous avons dû reconnaître plus tard que l'entreprise, empêchée par ces obstacles, n'aurait pu réussir que pour notre perte. Cela est vrai même pour des... Un mariage manqué... une association rompue... une carrière brisée... Peut-être avons-nous alors nommé le hasard. Rétractons aujourd'hui cette parole insensée, et disons : la Providence ! C'est elle qui a pris soin de nous depuis le premier instant de notre vie, soit que nos parents nous aient été longtemps

conservés, soit qu'ils nous aient été bientôt ravis par la mort. C'est la Providence qui... C'est elle qui aujourd'hui nous a amenés dans cette église pour y entendre la parole de Dieu. Qui sait? peut-être est-ce une conversion qu'elle veut opérer... Peut-être ne veut-elle que nous raffermir dans le bien et nous faire avancer dans la vertu. — La considération que nous allons faire de ce que le dogme de la Providence exige de nous, sera un puissant moyen d'atteindre ce but.

II. — Quels sentiments doit produire en nous le dogme de la Providence divine?

A. L'admiration. — Et comment, mes Frères, à la vue de ce magnifique ensemble, pourrions-nous retenir les élans de notre admiration? Nous admirons les combinaisons d'un sage politique, la prévoyance d'un financier, l'étendue de génie d'un grand poète... et nous refuserions le tribut de notre admiration à la sagesse souveraine! Comparons nos vues courtes et étroites à cette conception infinie... Quelle peine n'avons-nous pas pour combiner la moindre chose... pour mener à bonne fin une entreprise tout ordinaire? Et Dieu!... Mais aussi, lorsque nous ne comprenons pas, oserons-nous nous ériger en juges et demander au Tout-Puissant compte de ses desseins et de ses voies? Quelle folie ce serait de joindre à l'hommage de notre admiration les remarques mesquines d'une critique incertaine et à courte vue! Et cependant que faisons-nous bien des fois...

B. La juste appréciation des faits et l'abandon filial. — Nous aimons, il est vrai, à constater dans ce qui arrive au prochain les œuvres de la Providence. L'élévation d'un tel, la chute de tel autre nous semblent assez facilement des coups partis de cette main divine. Mais lorsqu'il s'agit de nous-mêmes, savons-nous joindre à l'admiration l'acceptation reconnaissante ou pleine de soumission des faits? Savons-nous pratiquer l'abandon filial?

Et pourtant Dieu n'est-il prévoyant que pour notre prochain ? N'avons-nous pas été tout comme les autres entourés de soins par la Providence ? J'avoue que lorsqu'il s'agit du passé, surtout du passé un peu éloigné, nous savons reconnaître l'action divine dans les événements de notre vie. Mais, pour le présent, où est notre résignation ? Pour l'avenir, où est notre confiance ?

Ah ! mes Frères, rappelons-nous les divines leçons de l'Évangile. Tirons de notre impuissance native et de notre foi en la bonté paternelle de Dieu les règles de notre conduite.

a) Notre impuissance. — Que pouvons-nous par nous-mêmes ? *Quis autem vestrum cogitans potest adjicere ad staturam suam cubitum unum ?* (Matth. VI, 27)... Pourquoi, d'autre part, cette inquiétude excessive de l'avenir ? Serons-nous encore demain ? *Sufficit diei malitia sua* (Ibid. 34). Cependant, remarquons-le, Dieu ne veut pas que nous nous livrions à l'apathie, à l'insouciance. Nous devons faire ce qui est raisonnable en vue de l'avenir... C'est à cette condition que nous pourrons compter sur l'aide de la bonté divine.

b) La bonté de Dieu. — Nous avons vu cette bonté s'étendre à toute la nature. Serait-elle moins grande à l'égard de l'homme, le roi de ce monde visible ? Non, non ! Aussi quel soin le Sauveur n'a-t-il pas de nous inculquer cette vérité ? *Respicite volatilia cœli*, nous dit-il (Matth. VI, 26). *Considerate lilia agri...* (Ibid. 28). *Nonne duo passeres asse veneunt ? et unus ex illis non cadet super terram sine Patre vestro. Vestri autem capilli capitis omnes numerati sunt. Nolite ergo timere. Multis passeribus meliores estis vos* (Matth. X, 29-31). *Capillus de capite vestro non peribit* (Luc. XXI, 18).

Et s'il en est ainsi pour l'ordre de la nature, que devons-nous penser de l'ordre de la grâce ? *Scimus autem quoniam diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum* (Rom. VIII, 28). Voyez l'Église catholique, notre mère, dont la

mission est de nous conduire avec sûreté au port du salut... Voyez ces pasteurs... ces sacrements... Écoutez au fond de votre cœur la voix de la grâce qui vous presse de vous convertir... de laisser tel défaut... Tout cela, c'est l'action de la Providence... Répondons à cet appel...

Péroraison. — Faisons ce qui dépend de nous, et alors, assurés de la protection du ciel, redisons avec le prophète royal (Ps. XXII) : *Dominus regit me, et nihil mihi deerit : in loco pascuæ ibi me collocavit.* La terre tout entière est devant moi, comme un gras pâturage. *Super aquam refectionis educavit me : animam meam convertit. Deduxit me super semitas justitiæ, propter nomen suum. Nam et si ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo mala, quoniam tu mecum es. Virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt*, même quand vous en avez fait un instrument de correction. *Parasti in conspectu meo mensam, adversus eos qui tribulant me. Impinguasti in oleo caput meum, et calix meus inebrians quam præclarus est ! Et misericordia tua subsequetur me omnibus diebus vitæ meæ. Et ut inhabitem in domo Domini, in longitudinem dierum.*

N. B. Si l'on prêche ce sermon à un autre jour que le 14e dimanche après la Pentecôte, on peut prendre pour texte les paroles de Judith *Omnes viæ tuæ*, qui viennent dans l'exorde. *(Note du Père Verbeke.)*

CANEVAS SUR LE MÊME SUJET

POUR UN AUDITOIRE D'OUVRIERS.

Dominus regit me, et nihil mihi deerit. (Ps. XXII, 1.)

EXORDE. — A la vue d'un somptueux palais, entouré de soldats, on se fait une haute idée de la *puissance* et de la richesse du prince qui y fait son séjour. Lorsqu'on apprend que tout le monde dans ce palais est largement entretenu sans frais et par ordre du maître, on estime la *bonté* de

celui-ci. Si l'on remarque que tout y est bien en ordre, on admire sa *sagesse*... Ainsi en est-il de ce monde visible...

Qu'est-ce que la Providence ?

A. Puissance. — Je suis à même de la constater partout autour de moi... Soleil, étoiles... Durée, ancienneté... Spectacles merveilleux de la nature : océan... orages... Donc : humble admiration... Que suis-je en comparaison de Dieu ?

B. Bonté. — A la vue de tout cela, la première impression est naturellement celle de la crainte... mais lorsque je viens à remarquer comment tout est disposé en faveur de l'homme... tout ce qui est dans l'homme, ses divers membres, ses facultés... ce qui est autour de l'homme, nature inanimée, nature animée ;... lorsque je vois cette attention maternelle... qui m'a tant de fois préservé d'accidents... du péché... de la mort dans le péché... Je vis, je puis encore me sauver, si je le veux... Toutes les misères de la vie ne comptent pas, lorsque je considère ainsi la bonté de la Providence... Je reconnais que la Providence est *une bonne mère*. Que fait une bonne mère pour son enfant ? Elle lui donne des soins ; elle l'aime ; mais cela ne l'empêche pas d'imposer des ordres à cet enfant, de plier sa volonté capricieuse, de lui faire sentir qu'il a besoin de sa mère... de lui enseigner à prendre patience... de le punir au besoin...

Reposons-nous donc sur la Providence de Dieu. Imitons le petit enfant qui se laisse conduire... tout en faisant ce que ses faibles forces lui permettent... Dieu, comme la mère, fera le reste.

C. Sagesse. — Il est vrai que Dieu ne nous manifeste pas tous ses desseins ; mais nous en connaissons assez pour savoir que nous devons avoir confiance en sa sagesse. Voyez comme tous les rangs de la société humaine sont admirablement disposés ! Pourquoi une telle place m'est-elle assignée ? Il suffit que Dieu le sache. Je suis sûr d'avoir tous les moyens requis pour mon salut. Je rencontre des difficultés : il me suffit de savoir que Dieu les connaît...

Faisons ce qui est en notre pouvoir, et adorons la divine sagesse sans murmurer...

PÉRORAISON. — Dans le ciel tout nous sera dévoilé, et alors nous remercierons Dieu de tout ce qu'il aura fait.

RESPECT HUMAIN.

Qui timet hominem, cito corruet ; qui sperat in Domino, sublevabitur. (Prov. XXIX, 25.)

Exorde. — De tous les biens que nous pouvons distinguer dans ce monde, de tous les biens que nous pouvons y posséder, le plus délicat, celui auquel on tient d'ordinaire le plus, c'est ce que l'on appelle « l'honneur. » La sainte Écriture elle-même semble nous engager à en avoir grand soin. *Curam habe de bono nomine*, nous dit l'Ecclésiastique (Eccli. XLI, 15)... Mais l'ennemi du salut, profitant de ce désir et de notre faiblesse, nous séduit par une fausse idée de la « réputation. » De là le « respect humain, » ennemi qu'il nous faut combattre.

Pour nous animer à ce combat, voyons d'abord quel mal fait à l'homme le respect humain ; — voyons ensuite quelles armes nous pouvons lui opposer.

II. — Suites funestes du respect humain.

Le respect humain pervertit notre opinion en deux points : il nous présente sous de fausses couleurs le mal et le bien ; — et devient ainsi pour notre âme l'origine de tout mal et l'obstacle à tout bien.

A. COMMENT LE RESPECT HUMAIN DEVIENT L'ORIGINE DE TOUT MAL. — C'est une triste chose que l'histoire de l'homme. Par le baptême Dieu l'élève à une dignité surnaturelle. Souvent une première éducation le dirige vers le bien... Puis, tout à coup il décline... *Quomodo obscuratum est*

aurum, mutatus est color optimus ? (Thren. IV, 1.) Ah ! le vice s'est glissé dans l'âme... Et comment y a-t-il fait tant de ravages ? Écoutons.

a) Occasion de la première chute. — Voici un enfant encore innocent... On l'a prémuni contre la curiosité... Il entend parler de choses qu'il ne connaît pas. Il *rougit* de son ignorance : première illusion du respect humain...

On s'adresse directement à lui... Il *n'ose* repousser ceux qui tiennent de tels propos : seconde illusion,..

Déjà son esprit est troublé, son cœur agité... Ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu, ce qu'il a lu, le tourmente. La séduction arrive, il cède *par respect humain.*

b) Respect humain, cause du progrès dans le mal. — Mais une fois que l'on a succombé, le voile se déchire... le remords entre dans le cœur. L'illusion disparaîtra-t-elle ? Hélas ! une illusion fait place à une autre. On s'imagine qu'on ne peut pas reculer *sans déshonneur ;* ou bien que, n'ayant plus rien à espérer du côté de la vertu, il faut du moins se faire considérer par ceux du côté opposé. Et l'on continue...

c) Respect humain amenant facilement l'impénitence finale. — Où aboutira-t-on ? Des grâces extraordinaires viendront à être accordées par Dieu : jubilé, mission, retraite, mort d'un parent... On se rendra compte de son état ; mais les hommes !... Ah ! si alors on ne fait pas un effort généreux, malheur ! il ne vous reste plus qu'*un seul bien* possible, c'est la conversion : et si ce bien paraît à vos yeux comme un mal, comme une honte, que deviendrez-vous ? Or, j'ose l'affirmer, le respect humain produit encore cet effet : il fait regarder le bien comme un mal.

B. COMMENT LE RESPECT HUMAIN EST L'ENNEMI DE TOUT BIEN. — *a) Ennemi du bien de la conversion.* — Après le plaisir de ne pas commettre de fautes, disait un homme spirituel, il n'en est pas de plus grand que celui de les réparer. J'oserai remplacer ici le mot « plaisir » par celui d' « honneur, » et dire : Après l'honneur de ne pas commettre de fautes, il

n'en est pas de plus grand que celui de les réparer. En effet, le déshonneur ne consiste pas seulement à *commettre* des fautes : il consiste encore et surtout à *persévérer* volontairement dans l'erreur. Et pourtant, est-ce ainsi que le monde en juge ? Combien voudraient se convertir, s'il ne fallait pas *avouer* au *prêtre !*... Combien, s'il ne fallait pas *réparer* devant *tel* et *tel !*... Combien, s'il ne fallait pas se corriger et *paraître changé* aux yeux de tous ! Que diront mes amis ?... mes égaux ?... mes domestiques ?...

Ah ! ce n'est pas ainsi que raisonnait David devant le prophète Nathan... Madeleine aux pieds de Jésus... L'enfant prodigue repentant... Imitons ce dernier...

b) Le respect humain, ennemi du progrès dans la vertu. — Mais heureusement, tous n'ont pas à se relever après de lourdes chutes. Il en est qui ont le bonheur d'avoir toujours gardé leur innocence. Cependant, ceux-ci n'ont-ils rien à redouter du respect humain ? Loin de là. Le respect humain leur fera la guerre ; et, s'il ne parvient pas à les entraîner dans le mal, il empêchera en eux le plus de bien possible. Il emploiera d'autres maximes, mais les conséquences ne seront pas moins funestes *Noli esse justus nimis*, dira-t-il. Il ne faut pas se singulariser... Les autres ne vont pas si souvent à communion... Ils ne sont pas si recueillis à l'église... N'oublions pas, comme le disait un grand orateur, que c'est le caractère des saints d'avoir été des *hommes singuliers*.

II. — Moyens que nous avons contre le respect humain.

La raison et la foi nous fournissent des armes contre le respect humain : la raison, en nous montrant combien sont futiles les craintes qu'il nous inspire ; la foi, en nous rappelant Celui que nous devons avant tout servir et redouter. *Nolite timere eos qui occidunt corpus... Sed potius timete eum qui potest et animam et corpus perdere in gehennam* (Matth. x, 28).

A. Mépris des dires des hommes. — *Quis es tu ut timeres*

ab homine mortali et a filio hominis, qui quasi fœnum ita arescet ? (Is. LI, 12).

Par une de ces contradictions si communes dans notre nature déchue, tous nous nous piquons de courage de d'indépendance, et il n'est personne qui ne soit sujet à d'inexplicables terreurs. Celui qui a affronté la mort sur le champ de bataille, tremblera à la voix d'une femme. Or, la circonstance où cette timidité nous est le plus funeste, c'est (nous venons de le voir) dans le service de Dieu. Mais comme pour guérir les vaines craintes des enfants, il n'est rien de plus efficace que de les conduire tout près des objets qui les avaient effrayés, puisque c'est l'obscurité et l'éloignement qui leur rendent ces objets redoutables, et de les leur faire toucher des mains, faisons de même pour les fantômes qui sont les armes du respect humain : projetons sur eux la lumière du bon sens ; approchons, touchons.

C'est l'opinion des hommes, le « qu' en dira-t-on » qui cause nos alarmes : mais l'opinion des hommes, c'est

a) Ce qu'il y a de plus futile et de moins sérieux. — Tout y est jugé d'après certaines apparences... Il suffit qu'on vous voie en tel endroit avec telle personne... On juge... Ayez un air un peu triste, une marche un peu précipitée : aussitôt l'on sait qu'il vient de vous arriver tel malheur... Vous avez tous expérimenté cela maintes fois... Et c'est sur des jugements aussi dénués de raison que nous irions nous régler !

b) Ce qu'il y a de plus capricieux et de plus inconstant. — D'abord, rien de moins assuré que l'existence de tel ou tel homme sur la terre. *Hodie homo est, et cras non comparet*, comme dit l'auteur de l'Imitation (I, 23). Et la société humaine qui nous entoure ? Aujourd'hui elle se prosterne devant Aman ; demain elle le couvrira de ses huées. Aujourd'hui elle acclame Jésus-Christ avec les hosannah du triomphe ; dans quatre jours elle criera : *Crucifige !* S'il est une chose qui soit capable de la fixer et de forcer son admiration, c'est la constance dans le bien.

c) Ce qu'il y a de plus exigeant, de plus tyrannique. — Si une fois on commence à se régler d'après les dires de l'opinion, personne ne peut dire où l'on s'arrêtera. L'opinion se mêle de tout : conduite... ameublement... ménage... vêtements... L'accepter comme règle, c'est vraiment se rendre esclave. *Nihil tam speciale servitutis est quam semper timere* (S. Ambr.). Et ce monde perverti par lequel vous vous laissez conduire, où vous mènera-t-il ? Demandez-le à Pilate... L'opinion populaire acceptée comme règle par ce juge pusillanime, a fait de lui un juge inique et lui a fait décréter la flagellation de Jésus-Christ, lui a fait préférer Barabbas au divin Sauveur et a valu enfin à l'innocence la mieux reconnue le supplice de la croix ! Voilà ce que produit dans ses esclaves la crainte de l'opinion des hommes. Cette opinion est pourtant :

d) Ce qu'il y a de moins redoutable. — Car enfin de quoi se compose ce monde qui vous entoure ? Il se compose de vos égaux et de vos inférieurs... Quel mal peut-il vous faire ? Le mal le plus sérieux qu'il pourrait vous faire, serait de se moquer de votre faiblesse chaque fois que vous vous laissez dominer par lui au point d'abandonner votre devoir... *Et quis est qui vobis noceat, si boni æmulatores fueritis* ? (I Pet. III, 13.)

Mais supposons que devant vous se dresse le monde armé... le monde des persécuteurs... Oh ! alors, *Nolite timere eos*... Mettez dans la balance Dieu et les hommes...

B. Estime de Dieu. — *Salvus sum, si non confundar de Domino meo*, disait Tertullien. Mais ici, mes Frères, plutôt que de faire appel à cette crainte de Dieu qui peut suffire pour nous retenir dans le devoir, n'ai-je pas d'autres motifs à vous proposer pour vous faire résoudre de professer toujours hautement les sentiments qui remplissent vos âmes ?

a) Dieu est notre souverain : nous devons le reconnaître. — Ce grand Dieu qui nous a créés, qui a imprimé sur nos fronts le sceau de sa ressemblance, pouvons-nous négliger

de montrer partout que nous le reconnaissons comme l'auteur de notre être, comme la source de tout bien ? C'est ainsi que raisonnait la mère des Machabées, lorsqu'elle leur disait : *Neque enim ego spiritum et animam donavi vobis... sed mundi creator, qui formavit hominis nativitatem, quique omnium invenit originem, et spiritum vobis iterum cum misericordia reddet et vitam, sicut nunc vosmetipsos despicitis propter leges ejus* (II Mac. VII, 22, 23).

b) Dieu est notre maître, et nous devons le servir. — Mais il ne suffit pas, mes Frères que nous reconnaissions Dieu devant les hommes : il faut encore que nous nous acquittions devant eux des obligations qu'il nous impose. C'est le droit de Dieu. Que diriez-vous de votre serviteur, s'il rougissait d'être à votre service ?... Vous savez comment Dieu ordonnait aux Juifs de se montrer partout fidèles à la Loi. Et nous, nous chrétiens, qui ne sommes plus sous la loi de crainte, mais sous la loi d'amour !

c) Dieu est notre Père, et nous devons l'aimer. — Qu'y a-t-il de plus révoltant que de voir des enfants qui rougissent de leur père ? Le monde n'a pas assez de mépris pour le fils dénaturé qui, après s'être élevé au-dessus de sa première condition, en vient à désavouer les auteurs de ses jours. Mais ici, c'est tout le contraire : c'est nous qui sommes pauvres et obscurs, tandis que ce père que nous désavouons est le roi des rois...

Si ces motifs ne sont pas décisifs, en voici encore un dans lequel la crainte se charge de réveiller en nous le sentiment de l'honneur, afin de nous faire proclamer à la face du ciel et de la terre que jusqu'ici nous nous étions trompés, que nous avons été lâches en ne nous montrant pas dignes de celui qui veut bien nous appeler ses enfants...

d) Dieu est notre juge, et nous devons le craindre. — Un jour viendra, où devant l'univers assemblé ce souverain, ce maître, ce père, se présentera comme notre juge... Tremblons que le Christ, si nous avons l'audace de le renier maintenant, ne prononce alors contre nous la

terrible sentence : *Qui me erubuerit et meos sermones, hunc Filius hominis erubescet, cum venerit in majestate sua et Patris et sanctorum angelorum* (Luc. IX, 26).

Péroraison. — Notre-Seigneur nous dit dans l'Évangile : Personne ne peut servir deux maîtres. Dieu et le monde réclament à la fois nos hommages. Il faut choisir. — Choisissez ! disaient aussi aux premiers chrétiens les persécuteurs païens, choisissez entre Jupiter et le Christ ! Et alors Jupiter avait partout de l'encens et des temples ; Jésus était méprisé, et son culte devait se cacher au fond des catacombes. Et pourtant, le chrétien choisissait Jésus-Christ, c'est-à-dire les fers, les chevalets... Animons-nous, mes Frères, à de tels exemples ! Renversons cette idole d'orgueil qui nous fait redouter le mépris des hommes ! Attachons-nous à Jésus-Christ, et il nous reconnaîtra au dernier jour devant son Père à la face de l'univers.

N. B. Si de la 1e Partie on fait un sermon entier, voici la Péroraison : Soyons donc, s'il le faut, mes Frères, des *hommes singuliers*. Vous venez de le voir : si nous n'avons pas ce courage, nous devons tout craindre. Mais nous sommes faibles : ayons recours à Dieu et à ceux qui dans leur générosité ont foulé aux pieds ce monstre qui nous effraie encore... *Prière aux Saints*, surtout saint Jean-Baptiste (devant Hérode), saint Ambroise (devant Théodose), etc. *(Note du Père Verbeke.)*

SACERDOCE (1°).

(CANEVAS.)

Tu es Sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech. (Ps. CIX, 4.)

Considérons le sacerdoce chrétien d'abord *au point de vue de Dieu*, — et puis *au point de vue de l'homme*.

I. — Au point de vue de Dieu :

A. LE SACERDOCE EST LE COMPLÉMENT DE L'ŒUVRE DE DIEU, ET LA CONTINUATION DE L'INCARNATION.

a) Dieu est en lui-même unité et fécondité... Père, Fils et Saint-Esprit, un seul Dieu.

b) Dans ses œuvres, Dieu est unité et multiplicité... Mais ce qui ramène tout à l'unité, c'est l'harmonie... Transitions, points de contact des différences.

Dans l'échelle des êtres en général : nous y remarquons les anges, purs esprits... Monde inanimé, pure matière... Entre les deux : matière et vie dans les plantes ; matière, vie, végétation et vie sensitive dans le règne animal... Toute la perfection de la vie animale et de plus la raison chez l'homme...

Chez l'homme en particulier : nous trouvons qu'entre Dieu et l'homme Dieu a mis le lien de la grâce, c'est-à-dire la déification de l'homme par l'incarnation de Dieu.

B. Le Christ-Dieu est l'intermédiaire entre Dieu et l'homme.

Intermédiaire d'expiation et d'hommage, du côté de l'homme. — Intermédiaire de pardon et de faveurs, du côté de Dieu.

C. Mais l'Incarnation qui avait sa place marquée dans le temps, devait-elle être un fait passager ? — Non. Annoncée dès le commencement par les prophètes, elle devait se continuer jusqu'à la fin des siècles par le *sacerdoce* catholique.

Le sacerdoce catholique doit continuer d'un côté :

a) L'expiation du Christ...

b) La prière du Christ...

et d'un autre côté :

a) Le pardon de Dieu...

b) La libéralité de Dieu...

Voilà le sacerdoce !

II. — Au point de vue de l'homme :

Le sacerdoce catholique est :

A. La plus éclatante des faveurs de Dieu...

B. L'honneur le plus insigne fait à la race humaine...

C. Cet honneur ne peut être conféré aux anges...

Que dire donc de ceux qui ne voient dans le sacerdoce catholique qu'un produit de l'ambition, de l'avarice, de la superstition ?

Les peuples les plus dévoyés de la vérité, ont conservé quelques vestiges de la dignité qu'apporte avec elle l'idée même du sacerdoce : castes, etc.

PÉRORAISON. — Honneur au sacerdoce catholique !

SACERDOCE (2°).

(CANEVAS.)

LE PRÊTRE.

Nec quisquam sibi sumit honorem, sed qui vocatur a Deo, tamquam Aaron. (Heb. v. 4.)

Qu'est-ce que le prêtre ?

A. AU POINT DE VUE DIVIN ET RELIGIEUX.

Le prêtre est : *a)* L'élu de Dieu...

b) Le représentant de Dieu...

c) Le ministre de Dieu...

B. AU POINT DE VUE SOCIAL.

a) Le prêtre est l'homme de l'autorité...

b) Le prêtre est l'homme de la science...

c) Le prêtre est l'homme de la paix...

d) Le prêtre est l'homme du dévouement...

C. CONSIDÉRÉ EN LUI-MÊME.

En lui-même, le prêtre n'est qu'un homme. Mais c'est :

a) Un homme qui travaille...

b) Un homme qui lutte...

c) Un homme qui prie...

d) Un homme qui est responsable de lui et de nous devant Dieu et devant les hommes

CONCLUSION. — Envers tout prêtre en général :

Respect pour le caractère sacerdotal...

Reconnaissance...

Admiration, confiance et vénération filiale pour le prêtre vertueux...

Pitié pour le prêtre coupable...

SAINTETÉ (CONDITIONS DE LA).

Secundum eum qui vocavit vos, sanctum, et ipsi in omni conversatione sancti sitis. Soyez saints dans toute votre conduite, vous conformant à celui qui vous a appelés et qui est saint. (I Pet. I, 15.)

Exorde. — Le mot de « sainteté, » mes Frères, a presque toujours quelque chose d'effrayant pour la nature. Quand on nous en parle, nous nous représentons tout ce que nous avons lu d'extraordinaire et d'héroïque dans la vie des bienheureux que l'Église a placés sur ses autels, et nous nous disons : « Je n'atteindrai jamais là ; impossible pour moi d'être un saint. » Le fait est pourtant que nous sommes tous appelés à la sainteté, que nous devons tous par conséquent être des saints, et que, si nous ne le sommes pas, nous n'avons pas autre chose à attendre que la réprobation éternelle. — Rectifions donc nos idées à ce sujet, et, tout en admirant la sainteté dans son acception la plus sublime, voyons les *conditions de la sainteté ordinaire*, telle que Dieu l'attend et l'exige de chacun de nous.

Dieu, mes Frères, est la sainteté par essence. La sainteté dans la créature, et dans l'homme en particulier, n'est donc possible que par une certaine ressemblance avec Dieu, par une certaine participation de la sainteté de Dieu même. Cette communication de la sainteté nous est faite par la grâce *sanctifiante*, comme l'étymologie de ce mot le fait entendre. Cette grâce est comme la racine de notre sainteté dans la vie terrestre ; elle est aussi le gage de

notre sainteté à venir, c'est-à-dire, de la gloire éternelle du ciel.

A l'enfant qui n'a pas encore le domaine de ses actes, il suffit d'avoir reçu cette grâce dans le baptême. S'il meurt à cet âge, il reçoit le bonheur éternel par manière d'héritage. Mais pour l'adulte, il doit *mériter* ce bonheur. Il doit le mériter, en s'aidant de la grâce actuelle pour augmenter la sainteté commencée par la grâce sanctifiante. Il doit *croire*, — *travailler*, — *souffrir*.

I. — Pour être saint, il faut croire. — La foi.

Sine fide impossible est placere Deo (Heb. XI, 6). Et c'est chose bien évidente. Croire, c'est imposer à notre intelligence la conformité avec l'intelligence divine dans la mesure voulue par Dieu. Pour être saint, il faut connaître Dieu, connaître les vérités qui ont rapport à Dieu. Il faut encore apprécier les choses comme Dieu les apprécie. Cela est élémentaire, cela est évident. Mais il sera bon de mettre dans un plus grand jour les conséquences pratiques qui découlent de cette vérité.

A. Pour croire, *il n'est pas nécessaire de comprendre*. Il est nécessaire même que l'on ne comprenne pas. Car d'abord, la parole de Dieu, n'arrivant pas à nous directement, ne peut être évidente pour nous... De plus, la parole de Dieu, par là même qu'elle nous fait connaître bien des secrets qui sont en Dieu et dans les œuvres divines, doit nécessairement nous proposer plus d'un mystère impénétrable à notre raison, faible et limitée... Croire, consolation des âmes simples et droites. Obligation de croire, quelle leçon pour les esprits orgueilleux, qui voudraient interdire à Dieu d'imposer à la croyance de l'homme aucune vérité dont l'intelligence humaine ne puisse se rendre par ses propres forces un compte approfondi ! Est-ce à dire qu'il nous soit défendu d'étudier les choses de la foi ? Non, mes Frères ; et, nous le savons, la foi n'est pas l'ennemie de la science... Mais il y a la

science humble qui édifie en s'appuyant sur la foi ; il y a la science orgueilleuse qui enfle l'esprit et se perd dans des conceptions insensées. Acceptez la première et repoussez la seconde : vous aurez de la sorte la foi éclairée des saints, la foi des Augustin, des Jean Chrysostome, des Thomas d'Aquin, des Bonaventure, des Alphonse de Liguori.

B. Pour être saint, il faut croire, c'est-à-dire *apprécier les événements humains au point de vue de la foi.* Croire que la Providence divine gouverne toutes choses avec sagesse, justice et miséricorde ; se soumettre aux décrets de cette Providence, lors même qu'ils renversent nos projets d'élévation, de fortune, de jouissance, lors même qu'ils brisent nos affections et nous réduisent à une triste solitude. Croire alors, comme Job assis sur les ruines de sa demeure, comme François Xavier expirant abandonné de tous sur le rivage d'une île déserte, comme sainte Élisabeth de Hongrie persécutée par sa famille, rudoyée et souvent brutalisée par son confesseur lui-même. Voilà la foi qui sauve, la foi qui fait les saints. Dieu nous donne la foi : à nous de conserver cette plante précieuse, et de la rendre de plus en plus vivace...

II. — Pour être saint, il faut agir. — Les œuvres.

Car il faut que la foi soit vivace, c'est-à-dire que nous lui fassions produire des bonnes œuvres. *Fides sine operibus mortua est* (Jac. II, 26). Que la foi pour être vivace, doive produire des œuvres, c'est encore une vérité élémentaire que nul catholique ne révoque en doute... Mais si l'on comprend la nécessité des œuvres, on ne comprend pas également jusqu'où doit aller cette activité qui est une des conditions de la sainteté.

Rappelons-nous donc qu'il peut y avoir comme trois degrés dans l'activité chrétienne : une activité qui laisse notre sanctification indécise, — une activité qui l'assure, — et enfin, une activité qui la couronne de splendeur dès ici-bas.

A. L'observation des commandements de Dieu, telle est, strictement parlant, l'activité requise pour le salut éternel. Éviter d'un côté ce qui est défendu sous peine de péché mortel par les commandements de Dieu et de l'Église, pratiquer d'un autre côté ce que ces commandements imposent sous la même peine : c'est assez, je le sais, pour vivre en chrétien et pour mériter la récompense éternelle. Eh bien, mes Frères, si c'est là tout juste le but que nous nous proposons d'atteindre, et si nous nous obstinons à ne pas vouloir dépenser une plus grande somme d'activité : je ne crains pas de l'affirmer, nous ne réaliserons pas notre dessein. Surpris par des circonstances imprévues, par des tentations extraordinaires, notre faiblesse naturelle nous amènera bien souvent à transgresser en matière grave ces commandements que nous nous contentions de prendre pour unique barrière. Dès lors, le lien d'amour qui nous unissait à Dieu est rompu ; et tant que la réconciliation n'est pas opérée, exposés comme nous le sommes aux coups de la mort, nous pouvons dire que notre salut est *indécis*. — Il faut donc pousser plus loin l'activité : il faut arriver à la ferveur.

B. La ferveur au service de Dieu. — Être fervent, c'est ne pas se contenter de la stricte observation des commandements en matière grave. Être fervent, c'est donc éviter avec soin non seulement les fautes mortelles, qui détruisent en nous l'amour de Dieu, mais aussi les fautes vénielles, qui refroidissent cet amour et le font languir ; être fervent, c'est ajouter à la pratique essentielle de la loi divine la pratique des œuvres de zèle, de charité, de miséricorde qui nous attirent des grâces plus abondantes, nous soutiennent et nous consolent. Ah ! mes Frères, si nous comprenions cette vérité : Pour *assurer* notre salut, nous devons être des chrétiens *fervents*. Pour être heureux, pour être exempts d'inquiétude, il faut sortir d'une médiocrité dangereuse, médiocrité où nous ne parviendrons pas même à nous maintenir longtemps.

C. Le travail de la perfection. — Cependant, il est une activité plus louable encore. A côté des chrétiens qui rampent dans le chemin de la vertu, prêts à tout instant à rouler dans l'abîme ; à côté des chrétiens qui gravissent d'un pas décidé l'étroit sentier qui mène au salut, il est des âmes qui, sentant en elles l'inspiration de la grâce, s'élancent par bonds vers les hauteurs, et, non contentes d'une récompense commune, prétendent conquérir des palmes plus éclatantes. La perfection, tel est le but de leur vie, l'objet de leur activité. Tels furent les héros que l'Église place sur ses autels. Fidèles à la grâce, ils ont pratiqué les vertus dans un degré héroïque. Union continuelle avec Dieu par la prière, mortification complète des sens et de la volonté, charité allant jusqu'au sacrifice, jusqu'à l'abnégation de soi-même.

Certes, mes Frères, nous ne sommes pas tous appelés à une élévation si sublime : mais, si nous ne pouvons y atteindre, nous pouvons toujours l'admirer ; et, nous devons, écoutant la voix de Dieu qui nous parle, avancer dans le sentier tracé par la Providence à chacun de nous, aussi bien que le permettent nos forces aidées des secours d'en haut.

III. — Pour être saint, il faut souffrir. — La patience.

Mais pour y réussir, nous devons accepter une troisième condition de la sainteté : la souffrance ! — Ne nous faisons pas illusion, mes Frères ; ne soyons pas de ces utopistes qui prétendent avoir trouvé le moyen de reléguer bientôt la souffrance loin de ce monde. Ne soyons pas non plus de ces chrétiens présomptueux qui accusent Dieu d'injustice ou du moins de trop de sévérité, lorsqu'il leur envoie quelques épreuves. La souffrance est le lot de l'humanité : elle est entrée dans le monde à la suite du péché. Elle attend l'enfant au berceau, et ne quitte le vieillard que sur le seuil de la tombe.

Or, cette souffrance, fécondée par le sang du Rédempteur,

est devenue le grand moyen de salut accordé au chrétien... Et comme dans l'activité chrétienne nous avons trouvé trois degrés qui élèvent de plus en plus vers le ciel, nous remarquons également trois degrés de patience, plus méritoires l'un que l'autre : Souffrance *subie*, — souffrance *aimée*, — souffrance *volontairement recherchée*.

a) Souffrance subie avec résignation, — sans murmurer contre la Providence, sans haine pour ceux qui nous font souffrir. L'homme qui veut obéir à la loi de Dieu, doit savoir se résigner aux coups qui le frappent ; l'homme qui veut pouvoir dire : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons, » doit savoir oublier l'injure et savoir même se montrer généreux envers son ennemi.

b) Le bon chrétien va plus loin. Convaincu de cette vérité, que la souffrance purifie, élève, rapproche de Dieu, ayant sans cesse devant les yeux l'image de son Sauveur crucifié, de son Dieu mourant pour la rédemption du monde, il baise la main de la Providence, lors même que cette main tient la verge du châtiment. Il adore les décrets de la Providence, et c'est *avec joie* qu'il *accepte* des peines qui lui mériteront pour l'éternité des trésors de gloire.

c) Et si l'amour de son Dieu souffrant a profondément pénétré son âme, s'il sent le besoin de devenir semblable à lui, s'il comprend que pour l'aimer davantage il doit détacher son cœur des jouissances terrestres : alors il ne se contente plus de se *laisser* immoler : il saisit lui-même le couteau du sacrifice ; il crucifie sa chair ; il refuse à ses sens les jouissances permises ; il monte spontanément sur le Calvaire et demande à partager les opprobres, les souffrances, les angoisses de son Dieu. Avec sainte Thérèse il prend pour devise : *Aut pati aut mori !*... Ou, avec sainte Madeleine de Pazzi : *Non mori, sed pati*... C'est de pareilles devises que ces deux illustres saintes et tant d'illustres saints, comme Pierre d'Alcantara et Pierre Claver, ont fait la règle de leur vie et l'instrument de leur sainteté.

Péroraison. — Si nous ne parvenons pas à nous élever si haut, faisons du moins de ces exemples des stimulants qui nous fassent sortir de notre lâche médiocrité. Ravivons notre foi, excitons notre activité, soutenons notre patience : et, après avoir imité les travaux des saints, nous entrerons un jour en participation de leur gloire.

SCANDALE.

Væ homini illi per quem scandalum venit.

(Matth. XVIII, 7.)

Exorde. — Certains péchés sont accompagnés d'une circonstance à laquelle souvent nous ne prêtons pas une attention suffisante et qui néanmoins constitue une malice énorme : force nous est donc de nous mettre en garde au moyen de sérieuses réflexions...

Il est des personnes qui ne se contentent pas d'être elles-mêmes corrompues, mais veulent encore communiquer leur corruption aux autres : ou directement, en cherchant de parti pris la dépravation du prochain, ou indirectement, en faisant avec inconsidération la besogne de celles de la première catégorie. Les unes et les autres doivent se pénétrer d'horreur pour ce péché de scandale.

Qu'est-ce donc que le péché qui est accompagné de « scandale ? » Ce dernier mot, qui signifie « pierre d'achoppement, » le dit assez. C'est un péché qui est de nature à entraîner, par le mauvais exemple qu'il donne, notre prochain dans un péché semblable. Il peut y avoir scandale en matière légère : mais celui qui ne craint pas de donner de petits scandales, sera facilement animé à en donner de grands. Examinons donc d'où vient la malice de ce péché. Le scandaleux, qu'est-il ? Je dis qu'il est un *infâme ravisseur* — et un *assassin sacrilège*.

I. — Le scandaleux est un infâme ravisseur.

Que ravit-il ? Au détriment de qui ?

A. Il ravit à Dieu sa gloire. — Je m'imagine voir Dieu au moment où il vient de créer le premier homme, et je crois l'entendre dire ces paroles : « *En filius meus dilectus, in quo mihi complacui.* Voici une créature capable de comprendre mes œuvres et de me rendre gloire. C'est dans cette vue que j'ai fait l'homme à mon image et à ma ressemblance. » Mais j'entends aussi le démon, celui qui va opérer la première séduction, dire au Tout-Puissant : « Il n'en sera pas ainsi ! Je souillerai cette image ; j'effacerai cette ressemblance. » Et il guette l'occasion favorable d'exécuter son noir dessein. Nous savons combien il a réussi auprès de nos premiers parents... Et depuis, que de fois il a pu enregistrer d'innombrables triomphes...

Pourtant, il ne peut d'ordinaire intervenir visiblement. Il tâche donc d'avoir des intermédiaires, des instruments qui lui obéissent, des ambassadeurs, hommes et femmes... Quel infâme rôle jouent tous ceux-ci ! Pendant que les anges et les saints trouvent leur joie et leur bonheur à augmenter la gloire de Dieu, ne fût-ce que d'un degré, d'y ajouter ne fût-ce qu'un rayon, eux travaillent de toutes leurs forces à détruire cette gloire le plus qu'ils peuvent.

B. Mais la gloire de Dieu a été rétablie et rendue éclatante par le *Verbe incarné*, qui a racheté les âmes humaines au prix de son sang divin.

Jésus-Christ, le bon Pasteur, s'occupe à réunir ses brebis... Le scandaleux est comme un loup dévorant...

Jésus-Christ, comme un bon père, travaille à élever ses enfants dans la vertu et l'honneur... Le scandaleux, c'est le traître perfide qui sous le masque de l'amitié vient détruire la confiance que ces enfants avaient dans leur père...

Jésus-Christ se présente comme le bon Samaritain qui sur le chemin de Jéricho recueille le malheureux blessé : le scandaleux, c'est l'ennemi acharné qui arrache les bandages, rouvre les plaies et détermine la mort.

Écoutez ce dialogue. Le divin Sauveur et le donneur de scandales se trouvent tous les deux auprès d'une âme. Mon enfant, dit Jésus, suivez-moi ; je suis venu sur cette terre pour vous montrer le chemin du ciel. — *Le scandaleux :* Ne faites pas attention à ce qu'il dit. — *Le divin Sauveur :* Pendant plus de trente ans j'ai peiné pour vous. — *Le scandaleux* : Voyez plutôt tel plaisir. — *Le divin Sauveur :* Mais je suis mort pour vous ! — *Le scandaleux :* Cela est indifférent. Avant tout le plaisir ! — Qu'en dites-vous, mes Frères ? Cruel, dites-vous, n'est-ce pas ? Monstre ! Oui, mais ne devez-vous rien appliquer à vous-mêmes ? *Tu es ille vir* (II Reg. XII, 7). Lorsque vos moqueries ou vos exemples portaient le prochain au mal ou l'écartaient de son devoir, que faisiez-vous ? Si donc vous persévérez dans cette manière de faire, je crains que le sang du divin Sauveur ne crie vengeance contre vous...

Au moment où l'âme que vous avez pervertie descend dans l'enfer, je vois le Sauveur montrer ses saintes plaies aux bienheureux habitants du ciel, et il leur dit : Tel jeune homme, telle jeune fille est cause que pour telle âme mes plaies sont restées inutiles...

C. Et aussitôt j'entends les anges et les saints mêler leurs plaintes à celles de Jésus-Christ. Nous avons tant prié pour cette âme, disent-ils. Nous avions obtenu tant de grâces pour elle. Nous lui avions procuré tant de bonnes inspirations, tant de bons mouvements, tant de bons conseils. — Le donneur de scandales a fait que tout a été en vain...

D. Avons-nous fini d'énumérer tout ce que le scandaleux enlève et détruit ? Non, car je n'ai encore rien dit des multiples pertes que subit la victime elle-même du scandaleux. Vous osez vous dire l'ami de votre victime. Ah ! cruelle amitié qui lui coûte tant de biens inappréciables. Vous enlevez à votre victime le trésor de l'innocence... la paix de l'âme... tous les mérites acquis jusqu'à présent par une longue suite de bonnes œuvres... Vous

gâtez, vous empoisonnez son avenir... Que ne serait pas devenue cette âme, si vous ne l'aviez pas pervertie ?

Que sont les larcins de l'ordre temporel à côté de ceux-ci ? Vous avez peut-être compromis cette âme pour l'éternité. Ainsi vous êtes non seulement un voleur, mais encore un assassin des âmes, un assassin sacrilège.

II. — Le scandaleux est un assassin sacrilège.

A. Rappelez-vous l'histoire de Caïn. Venez, dit-il à Abel, venez-vous promener avec moi. L'innocent Abel est sans défiance. Il suit... Tout à coup la voix de Dieu se fait entendre : Le sang de votre frère crie vers moi. Et le sceau de la malédiction marque le front du fratricide. *Vagus et profugus eris* (Gen. IV, 12). N'est-ce pas également une des punitions qui atteignent le semeur de scandales ? Chacun le connaît ; on le désigne du doigt. Voilà, dit-on, le meurtrier de son frère.

Vous connaissez aussi l'histoire de Joseph d'Égypte. Vous savez comment il fut vendu comme esclave par ses frères qui avaient conçu contre lui une haine injustifiable. Ils ne voulaient pas le tuer de leurs propres mains et le vendirent à des marchands étrangers. Le scandaleux les imite, lorsqu'il livre son prochain, son frère, au démon...

Pour le faire, il n'est souvent besoin que de proférer une parole à double sens... *(Exemple.)*

B. Mais tuer une âme, c'est commettre un affreux *sacrilège*. — Qu'est-ce, en effet, que le scandaleux met à mort ? Est-ce le corps de son prochain ? Non, c'est son âme.

Cette âme, qui est l'image de Dieu ! On regarde comme un grand criminel celui qui ose briser le sceau royal, qui contrefait la signature de son souverain, qui traîne ses statues dans la boue... Que dirait-on de celui qui se ferait un amusement de mettre en pièces les chefs-d'œuvre de la peinture ?... Et le scandaleux...

L'âme à laquelle le scandaleux s'attaque est en effet

plus que la créature de Dieu : elle est l'enfant de Dieu. Quel crime ne serait-ce pas de ravir un enfant royal pour le condamner à mener une vie infâme ? Et par le scandale on fait cela à l'enfant du roi des rois !

Cette âme que le scandaleux ose souiller, est aussi le temple de Dieu. Au moment où Titus se vit maître du temple de Jérusalem, il eut le plus vif désir de sauver de la destruction cette merveille de l'art ; mais, sans tenir compte de la volonté du prince, un soldat romain jeta un tison enflammé au milieu des tentures de l'intérieur de l'édifice, et l'incendie qu'il provoqua ainsi, fit du temple la proie des flammes : effrayante image de ce que peut une parole indécente, un geste trop libre, pour remplir des flammes de l'impudicité une âme qui était le temple du Dieu vivant, et la disposer à devenir prochainement la proie des feux éternels de l'enfer !

Ce temple était consacré à Dieu par le baptême... par la confirmation... sanctifié tant de fois par la réception de la sainte Eucharistie. Quel horrible sacrilège ne commet donc pas le scandaleux ?

Péroraison. — Le péché de scandale peut-il être réparé ? A parler selon la rigueur des termes, il est irréparable. On ne peut rendre à Dieu l'honneur qu'on lui a ravi... On ne peut sauver de l'enfer les âmes dont on a causé la perte éternelle... On peut néanmoins réparer en quelque manière ce péché, en donnant désormais partout le bon exemple, en multipliant les bons conseils et les encouragements à la vertu, en facilitant, dans la mesure du possible, au prochain l'exercice même de la vertu.

SERVIR DEUX MAITRES (Nul ne peut).

(CANEVAS.)

Nemo potest duobus dominis servire. (Matth. VI, 24.)

I. *Quels sont ces deux maîtres ?*

Deux maîtres ennemis, opposés. L'un est nécessairement Jésus-Christ. — L'autre, c'est quiconque est ennemi de Jésus-Christ.

A. Notre chair et ses convoitises.

B. Le monde et ses faux principes.

C. Le démon et toutes ses suggestions.

II. *Qu'est-ce que servir deux maîtres ?*

C'est vouloir concilier ce qui est exigé par la loi de Dieu avec ce que réclament les ennemis de Dieu.

Degrés :

A. Je ne parle pas de ceux qui abandonnent complètement Dieu ; ceux-là ne servent qu'un seul maître.

B. Prétendre que l'on remplit les devoirs essentiels du chrétien, et cependant ne pas éviter le péché mortel.

C. Vouloir être un bon chrétien, et cependant ne pas éviter les péchés véniels.

D. Vouloir être un chrétien fervent, et cependant refuser quelque chose à Dieu.

III. *Pourquoi cela est-il impossible ?*

Sens de ce mot : « Personne ne peut. »

A. Cela n'est pas *permis*, parce que Dieu a le droit de réclamer le tout.

B. Cela n'est pas *praticable*, parce que nécessairement on laisse l'un des deux maîtres pour l'autre, et on se les aliène tous les deux.

C. Cela *ne peut jamais donner le bonheur*, parce qu'on est tiraillé dans les deux sens.

SOIN DES CHOSES TEMPORELLES.

(PÊCHE MIRACULEUSE. — VOCATION.)

(Évangile du 4e dimanche après la Pentecôte, Luc. v, 1-11).

Præceptor, per totam noctem laborantes, nihil cepimus. Luc. v, 5.

Exorde. — L'avidité des hommes pour les biens de ce monde fait bien souvent, mes Frères, le sujet des instructions des prédicateurs. Tantôt ils tâchent de modérer ce désir, tantôt ils s'efforcent de régler l'emploi de ces biens périssables ; souvent ils consolent de leur perte, ou des revers que leurs possesseurs éprouvent quelquefois. Il y a dans l'Évangile un court épisode qui me semble admirablement résumer tout ce qu'on peut dire sur ce sujet, et je veux le proposer à votre attention. Je vous enseignerai, j'espère, le véritable usage des biens terrestres ; et si, aidés de la grâce, vous conformez votre conduite à cet enseignement, vous vous épargnerez bien des peines et des regrets. Vous vous épargnerez surtout ce dernier regret, qui doit à l'heure de la mort assaillir bien des chrétiens : de se trouver les mains vides au moment de paraître devant le souverain juge, et cela après avoir passé leur vie dans les travaux et les fatigues. *Totam noctem laborantes, nihil cepimus !* Voici, mes Frères, le récit évangélique... *(Récit de l'Évangile.)*

De ce récit, mes Frères, je déduis trois principes qui partageront cet entretien.

Ier Principe. — L'homme qui travaille sans Dieu, travaille en vain.

A. THÉORIE. — Le premier principe, le voici : L'homme travaille en vain sans Dieu. N'est-ce pas là en effet ce qui arriva aux apôtres ? Toute la nuit, disent-ils, ils ont travaillé, et tous leurs efforts ont été infructueux. —

Pourquoi cela ? Parce que le secours de Dieu leur faisait défaut. Jésus n'était pas avec eux. Nous n'avons rien pris de toute la nuit, dit saint Pierre. Un Père de l'Église prend de là occasion pour faire observer que ce n'était pas seulement une nuit au point de vue physique pendant laquelle ils avaient travaillé, mais une nuit dans le sens spirituel, une nuit que n'éclairait pas le soleil de justice. Figure sensible, mes Frères, de ce qui arrive continuellement dans ce monde. De quoi servent les efforts des hommes, lorsque Dieu ne veut pas donner le succès ? Écoutez avec quelle énergie et quelle vérité l'Écriture nous le rappelle : *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam. Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam* (Ps. CXXVI, 1, 2). *Ego plantavi, Apollo rigavit, sed Deus incrementum dedit. Itaque neque qui plantat est aliquid, neque qui rigat, sed qui incrementum dat, Deus* (II Cor. III, 6, 7). Mille passages semblables pourraient servir de preuve à cette vérité. C'est donc de Dieu et de Dieu seul que doit venir le succès des œuvres que nous entreprenons. C'est lui avant tout qui doit accroître nos richesses ou nous conserver les biens que nous avons acquis. Qu'ils sont donc insensés, mes Frères, ceux qui posent l'injustice comme fondement de leur fortune, ceux qui commencent par oublier Dieu afin d'acquérir avec plus de liberté les possessions terrestres. Ce sont eux qui bâtissent un édifice sur le sable mouvant, comme le dit le Christ dans son Évangile ; et, comme il le dit encore, ils rêvent à construire des magasins nouveaux et de vastes greniers, tandis que la mort est à leur porte, avec sa faux déjà levée pour trancher du même coup le fil de leur vie et tous les liens qui les attachent aux richesses.

Oui, bien insensés ceux qui travaillent sans Dieu ! Car que va-t-il arriver ? Ou bien Dieu, déjouant leurs vains projets, les laissera se consumer en efforts inutiles : et alors, poursuivant toujours une fortune qui leur échappe sans cesse, ils finissent par tomber haletants, épuisés, sur

le chemin de la vie ; ou bien, par un arrêt plus terrible de sa justice, le suprême dispensateur de tout bien ne leur refusera pas ces biens qu'ils ont convoités. Fortune, honneurs, plaisirs, ils pourront tout obtenir ; tout semble obéir à leurs caprices, prêt à satisfaire leurs vœux. Mais, comme le dit Jésus-Christ : A quoi sert-il de gagner l'univers, quand on vient à perdre son âme ? Ces trésors amassés avec tant de peine se sont transformés en trésors de colère réservés pour l'éternité. On a ajouté chaque jour un aliment nouveau à ce foyer dévorant qui doit être la punition de tant d'injustices, d'une ambition effrénée, d'une cupidité insatiable.

B. Pratique. — J'en conclus donc, mes Frères, qu'il y a de nombreuses circonstances où le soin des choses temporelles devient un crime, et que nous devons trouver au fond de nos cœurs, sous peine de damnation et de perte éternelle, au moins ce désintéressement qui sait, quand il le faut, renoncer à l'acquisition d'un bien défendu, ou faire avec générosité le sacrifice de celui qu'on possède. Il faudra remplir le premier de ces devoirs, chaque fois que se présentent à nous ces occasions délicates où nous avons à prononcer entre l'intérêt et la conscience, occasions souvent d'autant plus critiques qu'elles ne compromettent en rien notre réputation aux yeux du monde. Équité scrupuleuse dans les partages, les échanges et les contrats ; délicatesse à ne pas nous charger d'une entreprise lucrative mais où les lois de la justice sont compromises ; résignation à demeurer dans une condition inférieure, dans la misère même, plutôt que d'acheter notre élévation par une bassesse coupable ou des menées injustes. La seconde de ces obligations, nous devrons y satisfaire chaque fois qu'il s'agira de soulager la misère de notre prochain, de coopérer suivant nos moyens à l'exaltation de l'Église, à la propagation de la foi, à la dignité du culte. Malheur à nous alors, si une sordide avarice nous ferme le cœur et la main, si nous demeurons sourds à la voix de l'infortune,

insensibles à l'appel de nos pasteurs ! Lors même que le monde ne trouverait rien à reprendre à nos procédés, cet argent dont nous ne voulons rien céder n'attirera jamais sur nous les bénédictions de Dieu, et sans ces bénédictions de quoi peuvent nous servir nos fatigues et nos peines ? A nous faire écrier un jour comme l'apôtre Pierre : *Per totam noctem laborantes nihil cepimus.* — Mais poursuivons l'explication du récit évangélique.

2me Principe. — L'homme qui travaille avec Dieu, travaille utilement.

A. Théorie. — Vous avez tous pu remarquer, mes Frères, le merveilleux changement qui s'opère à la parole de Jésus. Il commande de jeter le filet à la droite de la barque, et au même instant ces ondes si avares qui pendant toute une nuit n'avaient pu fournir un seul poisson, les fournissent en si grande abondance que le filet se rompt en plusieurs endroits. Aussi saint Pierre, saisi à cette vue d'admiration et de respect, comprenant la puissance surnaturelle de celui qui commande en maître aux animaux et aux éléments, s'écrie : *Exi a me, quia homo peccator sum, Domine.* Il ne croyait pas, l'apôtre, qu'il lui fût permis d'approcher de si près le maître de la nature. Cependant, mes Frères, c'était un prodige de miséricorde et de bonté que Jésus venait d'opérer. Bénissant l'obéissance de saint Pierre, il nous apprenait que nous pouvons, que nous devons même quelquefois travailler pour acquérir les biens de ce monde ; mais il apprenait, en même temps, comment nous devons être animés quand nous recherchons ces biens. Le travail de l'homme et la confiance en Dieu, tels sont les deux éléments d'une prospérité temporelle pure de toute souillure et exempte de tout reproche. Travaillez, disent les auteurs ascétiques, comme si tout le succès devait venir de vous seul ; et soyez défiant de vous-même, humble, empressé à demander le secours du ciel, comme si de

vous-même vous ne pouviez rien. Et c'est bien ainsi que nous devons envisager nos travaux. Comme nous l'avons déjà dit, c'est Dieu seul qui dispose des revers et des succès ; mais il a exigé que l'homme par son activité, par son travail, concourût autant qu'il était en lui à se procurer ce qu'il recherche légitimement.

L'histoire est pleine d'exemples frappants qui confirment cette vérité. Lorsque Dieu veut sauver Noé du déluge universel, il exige que Noé travaille pendant cent ans à bâtir l'arche qui doit lui servir de refuge. Lorsqu'il veut multiplier les richesses de Jacob, il lui impose de servir pendant vingt ans chez Laban, son beau-père. David est destiné à devenir le roi du peuple de Dieu, mais il faut qu'il renverse d'abord le géant Goliath.

Nous voyons dans chacune de ces circonstances (et l'Écriture à soin de signaler ce détail à notre attention) que c'est Dieu qui bénit le travail, que c'est Dieu qui le féconde. De là vient aussi que souvent, soit pour éprouver la confiance des hommes, soit pour donner à ses serviteurs la double récompense du travail et de la patience, il permet que leurs effors restent inutiles ou que des calamités inattendues en détruisent les fruits Quelle preuve plus éclatante pourrions-nous en demander que l'histoire si connue du patriarche Job ? Nous voyons se réunir en sa personne, dans l'espace de peu d'années, l'opulence et la joie dues au travail et à la vertu avec le comble de la misère et de l'abjection : épreuve terrible mais salutaire, ménagée par la providence divine, et enfin un nouveau bonheur, des richesses nouvelles, récompense de la résignation et de la fidélité à Dieu au sein de la tribulation.

B. Pratique. — Sachons donc, mes Frères, profiter de ces leçons que la bonté divine nous a ménagées. Sachons envisager comme il faut notre position en ce monde. Comprenons-le : par là même que Dieu nous impose le soin d'une famille ou fait dépendre de nous l'entretien, la subsistance de ceux qu'il nous a confiés, il exige l'activité, le zèle, le travail. Nous pouvons dans les limites que la loi

de Dieu nous trace, chercher à augmenter nos ressources en vue d'augmenter en même temps les bienfaits que nous devons épancher. Mais dans ce travail, gardons-nous de donner accès à une orgueilleuse présomption ou à une défiance également injurieuse au maître que nous servons. Comptons sur son appui, mais sans croire qu'il va suppléer à notre nonchalance et à notre paresse. Travaillons sans relâche, tout en attendant de lui seul la rosée qui rafraîchit, la pluie qui fertilise. Et si, malgré ces soins, la moisson trompe nos espérances, ou si, quand déjà nous croyons en jouir, la foudre vient détruire nos greniers, adorons les desseins de celui qui tient entre ses mains la vie et la mort, la richesse et la pauvreté, et sait faire servir les unes comme les autres à la félicité de ses élus.

Et si ces travaux et ces sollicitudes ne nous sont point imposés par un devoir impérieux, allons plus en avant : voyons si dans les desseins de Dieu il n'y a pas un autre secret qu'il veut nous communiquer. Car, mes Frères, nous n'avons point épuisé les salutaires leçons que nous offre cet épisode de la vie du divin Sauveur.

3me Principe. — L'homme qui travaille pour Dieu, travaille parfaitement.

Chose incroyable ! A peine Jésus a-t-il ouvert en faveur de saint Pierre les trésors de sa libéralité, à peine a-t-il rempli les filets de l'humble pêcheur galiléen d'une façon si miraculeuse, qu'il s'adresse à lui et lui dit : *Ex hoc jam homines eris capiens.* « Désormais tu seras pêcheur d'hommes. » Et, continue l'Évangile, Pierre et son frère André, ayant abordé sur la côte du lac, laissèrent leur barque, leurs filets, tout ce qu'ils possédaient, et suivirent Jésus. Vous le concevez facilement, mes Frères, il y a là un nouveau mystère, une leçon que Jésus-Christ nous destine. Pour le bien comprendre, il nous faut rapprocher ce fait d'une autre circonstance. Un jour Jésus-Christ s'adressant à un jeune homme doué des

biens de la fortune, lui disait : Si vous voulez être parfait, allez : vendez ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor au ciel, et puis venez, suivez-moi ! Mais comme ce jeune homme ne trouvait pas en lui assez de générosité pour suivre un avis si salutaire, le Sauveur s'écria : *Quam difficile qui pecunias habent, in regnum Dei introibunt ! Facilius est camelum per foramen acus transire quam divitem intrare in regnum Dei* (Marc. x, 23, 25).

Et les apôtres se rappelant à ces dernières paroles le sacrifice qu'ils avaient fait pour suivre Jésus, Pierre avec une touchante naïveté s'adressa au divin Maître : Eh bien, dit-il, nous, qui avons tout quitté pour vous suivre, quelle part aurons-nous ? Et Jésus répond : Celui qui abandonne tout pour moi, recevra le centuple et aura un trésor dans le ciel. — Que signifient ces paroles, mes Frères, sinon qu'il y a dans les richesses, quand même elles sont légitimement amassées, un danger très réel et très grand au point de vue du salut ; — et d'un autre côté, qu'il y a quelque chose de plus parfait que le travail qui se fait avec l'aide de Dieu en vue d'acquérir les richesses.

Faut-il insister sur le premier point ? Quand nous venons de montrer un premier écueil qui attend l'homme dans la poursuite des biens de ce monde : savoir, le désir de les posséder sans Dieu et malgré Dieu ; quand nous avons vu que pour les acquérir comme il faut, il y a à faire cette alliance si difficile entre l'activité et la confiance en Dieu, entre un travail continuel et la résignation à voir ce travail rester sans fruit et sans résultat ? Faut-il ajouter que dans la possession même il y a mille dangers ? Dangers d'avarice sordide, de dureté envers les pauvres, danger d'insatiable avidité, danger d'orgueil, d'arrogance, danger de dissolution, de débauche, au moins de sensualité et d'attachement aux créatures !

Oh ! oui, si nous avons pu dire : Rassurez-vous, vous dont Dieu bénit les efforts et l'irréprochable intégrité, nous pouvons dire à bien plus juste titre : Bienheureux

vous qui êtes pauvres, soit que, par une disposition de la bonté divine, vous ne connaissiez point les biens de la terre et que votre cœur, content de son sort, s'abstienne même de les désirer ; soit que, forcés de les chercher et d'en disposer, vous n'y attachiez point vos affections ; soit enfin que, touchés de plus nobles sentiments, vous n'ayez pas hésité à faire à Dieu le sacrifice de vos possessions terrestres, afin d'acheter l'inestimable trésor que les apôtres ont mérité par leur généreux abandon. O trésor de la pauvreté, que vous êtes peu connu, que vous êtes peu estimé des hommes ! Combien même, combien parmi les chrétiens qui n'ont nulle idée de votre prix et du bonheur que vous procurez !

Nous du moins, mes Frères, si nous ne sommes pas appelés à pratiquer cette pauvreté parfaite, détachons-nous, autant qu'il est en nous, de tout ce vain éclat des pompes mondaines. Si nous ne pouvons aspirer à ce centuple promis à ceux qui auront tout quitté, méritons du moins une part de cette riche récompense. Persuadons-nous d'abord que tout ce que nous quittons pour Dieu, nous sera rendu avec usure. Peut-être sur cette terre ; et sans le moindre doute, au séjour de la gloire.

Je dis « peut-être sur cette terre ; » et les apôtres encore nous en fournissent la pensée. Ils étaient pauvres ; ils n'avaient pour ressources que leurs filets. Ils les abandonnent pour Jésus. Et lorsqu'un jour le Sauveur leur demanda : « Quand je vous ai envoyés sans argent, vous a-t-il manqué quelque chose ? » ils sont forcés de répondre : « Absolument rien, Seigneur. » Mais si nos sacrifices ne reçoivent pas cette récompense temporelle, ne croyons pas pour cela nous être appauvris. L'apôtre saint Matthieu a-t-il pu regretter son comptoir et son emploi, quand il fut devenu membre du collège apostolique ? Marie-Madeleine recevant le pardon de toute une vie d'égarements et de désordres, n'a-t-elle pas trouvé une abondante compensation à ces sacrifices que le phari-

sien et Judas traitaient de folles prodigalités ? Ne croyons donc pas que ce soit nous appauvrir que de secourir Jésus-Christ dans la personne de ses membres souffrants, et de les secourir généreusement, noblement, ou de venir en aide par nos largesses aux Pasteurs de nos âmes. Ne calculons pas quand il s'agit de Dieu et de l'Église, de la défense ou de la propagation de la Foi, des pauvres de Jésus-Christ ; et quand nous avons donné tout ce que nous pouvons, rougissons encore de ne pouvoir tout quitter, tout sacrifier.

Péroraison. — David disait à Dieu : *Bonorum meorum non eges* (Ps. xv, 1). Et celui qui parlait ainsi, c'était ce même David qui avait réuni tant de trésors pour bâtir le temple du Seigneur. Il disait vrai pourtant, lorsqu'il s'écriait : Vous n'avez pas besoin de mes biens. Dieu, en effet, comblant Salomon de ses faveurs, lui montrait qu'il était le seul dispensateur des trésors de la terre. C'est donc lui, mes Frères, que nous devons toujours avoir en vue, afin de ne pas travailler contre lui ou sans lui, afin de travailler avec lui ; afin aussi de travailler pour lui. Nous devons mériter que dans l'Éternité il nous communique des trésors infinis, en se communiquant lui-même.

TENTATIONS OU ÉPREUVES.

(Prêché à Bruxelles en 1868, en église des RR. PP. Carmes, et en 1878 à Mons, en l'église Sainte-Waudrun.) — Prêché aussi comme méditation sur l'évangile du 4e dimanche après l'Épiphanie, Matth. VIII, 23-28, avec cet exorde :

Motus magnus factus est in mari, ita ut navicula operiretur fluctibus (Matth. VIII, 24). Quelle image plus fidèle de notre vie, mes Frères, que cette frêle barque ballottée par les vagues pendant une nuit d'orage ? Les apôtres qui la montent, s'épuisent à lutter contre les flots. La tourmente qui les assaille, augmente toujours, et les rameurs découragés voient déjà le moment où l'esquif sera englouti par la

mer furieuse. C'est alors qu'ils s'écrient : *Domine, salva nos, perimus !* N'est-il pas vrai que notre voyage sur la mer de ce monde est exposé à bien des dangers, interrompu par de violents orages ? Oui, soit que nous considérions les dangers où l'existence temporelle de l'homme est en jeu, soit que nous regardions les intérêts éternels de l'âme...

Fidelis autem Deus est, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis. Dieu est fidèle : il ne permettra pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces. (I Cor. x, 13.)

Exorde. — C'est une vérité admise de tous, mes Frères : la vie de l'homme n'est qu'une longue et douloureuse épreuve. Si vous regardez l'homme au point de vue physique, vous le verrez sans cesse en lutte, tantôt contre la fatigue, tantôt contre la misère, tantôt contre la maladie, tantôt contre la vieillesse. Prenez son intelligence : elle lutte depuis son aurore contre l'ignorance ; elle aura à lutter bientôt contre l'erreur, puis contre ses défaillances mystérieuses qui caractérisent le couchant de la vie. Examinez le cœur de l'homme, et vous y trouverez la lutte contre des passions sauvages, contre des attractions perfides. Je n'ai pas besoin d'insister ; la suite de cet entretien nous révélera l'homme tout entier.

Mais ce qu'il importe de remarquer, c'est que cette lutte n'a pas seulement un caractère terrestre et temporel : elle a des conséquences autrement capitales. L'homme traverse la vie pour arriver au port de l'éternelle patrie. Au point de vue physique, sa vie est déjà un pénible voyage sur la mer inconstante de ce monde : mais en même temps que son existence temporelle est en jeu lorsqu'il lutte contre les vents, les flots, les écueils, les monstres qui infestent l'océan, il doit lutter aussi pour ne pas manquer le but assigné par le Créateur à toute vie humaine. Un naufrage au point de vue spirituel peut à jamais ravir à l'homme cette félicité éternelle pour laquelle il est créé et à laquelle il aspire avec tant d'ardeur.

Et voilà pourquoi ces multiples luttes de notre vie

terrestre ont reçu dans le langage de la religion un nom particulier : on les nomme « tentations » ou « épreuves. » Épreuves où doivent se montrer la foi, le courage, la persévérance de l'homme ; épreuves qu'il importe de subir de manière à les dominer, et dont il faut savoir faire des occasions de mérite, des moyens de salut.

Or, soit que nous considérions seulement le cours des choses temporelles, soit que nous méditions sur les assauts dont le théâtre est au plus intime de notre âme, la même conviction s'empare de nos esprits : il faut posséder la science du combat, si l'on ne veut pas s'exposer à une inévitable défaite. — Entrons donc dans cette double étude ; et, puisque l'épreuve peut de sa nature être extérieure à notre âme ou bien s'attaquer immédiatement à notre conscience et en troubler les intimes profondeurs, considérons successivement ce double genre de tentations, les *extérieures* et les *intérieures,* afin d'apprendre à tirer parti des unes et des autres.

I. — Tentations extérieures.

J'entends par tentations « extérieures, » mes Frères, tous les revers, toutes les difficultés, toutes les contrariétés que nous éprouvons dans la vie. Par la douleur qu'elles nous causent, ces tentations jettent le trouble dans notre existence, au point, si nous n'y prenons garde, de nous faire perdre de vue le service de Dieu et de nous empêcher par là même d'atteindre cette fin bienheureuse où notre âme doit trouver le repos. Je les appelle « extérieures, » parce qu'elles n'attaquent pas directement notre volonté et ne tendent pas par elles-mêmes au péché. Toutefois, je n'hésite pas à les nommer « tentations, » parce que souvent l'ennemi du salut en profite pour nous exciter aux murmures, pour nous précipiter dans le découragement et le désespoir. Telles furent les épreuves du juste Joseph, haï de ses frères à cause de sa vertu, vendu par eux comme un vil esclave et transporté loin de son pays, calomnié

ensuite par une femme adultère et jeté dans une obscure prison. Tels furent les malheurs de Job, quand il se vit enlever successivement ses troupeaux, ses serviteurs, ses enfants, et qu'enfin couvert d'ulcères, il fut abandonné par ses plus chers amis. Telle fut aussi la destinée de Tobie, pauvre et méprisé sur la terre d'exil, frappé de cécité au moment même où par un noble dévouement il venait d'exposer sa vie pour ensevelir des compagnons d'infortune.

Qui que nous soyons, mes Frères, nous avons éprouvé, et bien souvent peut-être, des tentations de ce genre. Plus d'une fois nous nous sommes sentis frappés d'un de ces rudes coups qu'on appelle les coups de la fortune. Nous avons été assaillis par l'épreuve dans la possession de nos biens. Un incendie, un naufrage a englouti des capitaux sur lesquels nous fondions toutes nos espérances. Une banqueroute, l'infidélité d'un dépositaire, la mauvaise foi d'un correspondant, nous ont enlevé le fruit de nos longues épargnes. Épreuves dans notre honneur et notre réputation. La calomnie a souillé notre nom ; l'envie s'est attachée à noircir nos plus brillantes actions ; la cabale a formé des ligues pour nous renverser. Épreuves dans nos affections les plus chères. La mort impitoyable les a brisées sans retour. Elle nous a ravi un père, une mère, une épouse chérie. Épreuves dans notre santé, et jusque dans notre corps. Nos forces sont épuisées ; notre vigueur nous a trahis quand nous en avions le plus besoin, quand nous y comptions le plus. Je l'avoue, mes Frères : ce sont là des moments bien pénibles pour la nature. Nous sentons dans ces circonstances d'affreux déchirements de cœur. Tout autour de nous semble changer d'aspect, et nous nous croyons abandonnés à la fois de Dieu et des hommes. L'ennemi, toujours vigilant, nous suggère alors des pensées funestes. Il nous souffle à l'oreille, comme les parents de Tobie à ce juste malheureux : *Ubi est spes tua, pro qua eleemosynas et sepulturas faciebas ? Manifeste vana*

facta est spes tua, et eleemosynæ tuæ modo apparuerunt (Tob. II, 16, 22).

Ah ! mes Frères, ne nous laissons pas tromper ; ne nous laissons pas emporter par le poids de nos infortunes. Entrons plutôt dans *les vues de la Providence*, et ainsi faisons tourner à notre avantage toutes les difficultés que nous rencontrons.

L'apôtre saint Jacques se montre si pénétré de cette vérité, si convaincu que les malheurs temporels peuvent avoir pour nous les plus heureux résultats, qu'il s'écrie : *Omne gaudium existimate, fratres mei, cum in tentationes varias incideritis, scientes quod probatio fidei vestrae patientiam operatur* (Jac. I, 2). Entrons, mes Frères, dans la pensée de l'apôtre, et nous trouverons le secret de profiter de toutes les infortunes qui nous accablent ici-bas.

L'épreuve de notre foi, dit l'écrivain sacré, produit la patience. C'est donc la foi qui est tout d'abord et principalement éprouvée. Et en effet, ce qui est le plus nuisible dans ces circonstances difficiles, c'est de nous arrêter à considérer les malheurs en eux-mêmes, c'est d'en rechercher les auteurs immédiats, de poursuivre ceux-ci de nos vengeances, et de méconnaître ainsi le dessein de Dieu, qui a pu lui-même déchaîner contre nous la tempête, ou qui du moins n'a pas voulu empêcher qu'elle nous enveloppât. Que notre foi se réveille donc. Écoutons ses avis.

Que nous dira-t-elle ? Elle nous dira que nous sommes coupables devant Dieu, coupables de bien des crimes, coupables de bien des manières. Peut-être avons-nous professé envers notre prochain une équité scrupuleuse, et négligé de remplir à l'égard de notre créateur nos devoirs les plus essentiels. Peut-être avons-nous été pour l'extérieur des modèles de régularité. tandis que notre conscience nous reproche des fautes secrètes, des vices que nous voudrions ensevelir dans un éternel oubli. La foi nous dit encore que toutes ces fautes, ces péchés, pour les appeler par leur nom, doivent être expiés en cette vie ou dans l'autre, et

qu'il n'y a point de comparaison entre les maux que nous pouvons endurer maintenant et ceux que nous réserve l'éternité. Elle nous dit, enfin, qu'il tient à nous, non seulement d'effacer nos dettes, mais encore d'amasser pour cette éternité des trésors de mérites. Et comment ? Rien qu'en acceptant avec résignation les coups qui nous assaillent ; rien qu'en baisant la main miséricordieuse qui nous châtie légèrement en cette vie, pour n'avoir pas ensuite à nous punir dans toute la rigueur de sa justice. Tel est le langage de la foi.

Comment ! direz-vous, tous ceux que la tribulation visite sont-ils donc coupables ? Et puis, pourquoi les criminels sont-ils souvent les moins affligés ? — D'abord, mes Frères, je n'ai pas dit que Dieu punit ici-bas tous les coupables, et je viens moi-même de vous rappeler qu'il ne châtie sur cette terre que dans un dessein de miséricorde. Pour ses ennemis obstinés il tient en réserve les châtiments de l'enfer. Certes, il désire leur conversion et leur salut ; il les sollicite de retourner à lui ; mais, sachant d'avance l'inutilité de ses efforts, il se hâte de récompenser par des prospérités passagères les rares vertus naturelles que pratiquent encore ces infortunés. A eux le temps, à Dieu l'éternité. Porterez-vous envie à leur partage ?

D'un autre côté, je n'ai eu garde de prétendre que tous les malheureux le soient à cause de leurs méfaits. La foi me montre par les exemples mêmes de l'Écriture que je vous ai cités, par l'histoire de Joseph, de Job, de Tobie, de tant d'autres, que Dieu permet quelquefois l'infortune de ses amis, afin de faire ressortir avec plus d'éclat l'héroïsme de leur vertu et d'augmenter ainsi leur éternelle récompense. C'est la parole de l'ange Raphaël à l'héroïque exilé de Ninive : *Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te* (Tob. xii, 13).

Et d'ailleurs, pour vous montrer que Dieu dans ces malheurs temporels a d'autres desseins que des desseins de vengeance, ne suffit-il pas de citer le plus illustre patient

que la foi nous fait connaître, le Fils éternel du Père, le Verbe fait homme ? Rappelez-vous ses douleurs, ses angoisses, ses ignominies ! Rappelez-vous les paroles qu'il a lui-même prononcées : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me* (Matth. XVI, 24). O chrétien ! vous êtes mille fois heureux, lorsque Dieu vous appelle à l'honneur de suivre de près, d'imiter plus parfaitement son Fils bien-aimé. Si l'on vous ordonnait d'aller vous-même chercher la croix, la souffrance, la mortification, qui sait si vous en auriez le courage ? Et voilà que Dieu, compatissant à votre faiblesse, vous présente le moyen le plus facile de déployer votre vertu, et de vous rendre ainsi de plus en plus semblable à Jésus-Christ !

Ah ! je vous en conjure, mon frère : ne laissez pas s'éteindre le flambeau de votre foi. Qu'il vous éclaire dans les ténèbres de la tribulation qui vous ont enveloppé, et ces ténèbres resplendiront pour vous comme le jour le plus éclatant : *Et tenebræ tuæ erunt sicut meridies* (Isai. LVIII, 10). L'épreuve de votre foi produira, suivant l'oracle de l'apôtre saint Jacques, la patience, dont les œuvres sont parfaites, c'est-à-dire une patience ferme, constante, inébranlable ; une patience qui vous fera traverser les déceptions les plus amères sans laisser altérer le calme de votre cœur. Vous direz comme Job : *Dominus dedit, Dominus abstulit : sicut Domino placuit, ita factum est ; sit nomen Domini benedictum* (Job. I, 21). Comme le roi David : *Domine, probasti me et cognovisti me ; tu cognovisti sessionem meam et resurrectionem meam.* Seigneur, vous m'avez éprouvé et vous m'avez connu : vous m'avez connu quand j'étais accablé et quand je me relevais (Ps. CXXXVIII, 1). Comme le généreux Judas Machabée : *Sicut fuerit voluntas in cœlo, sic fiat !* (I Mac. III, 60.) Oh ! quels trésors de mérites nous vaudra cette patience ! Quelles couronnes elle nous procurera ! Courage donc, mes Frères, dans toutes les épreuves extérieures ! Soutenons notre courage, en nous disant avec le grand Apôtre : *Existimo enim quod*

non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis. Les souffrances du temps ne peuvent être mises en balance avec la gloire que Dieu fera un jour éclater en nous (Rom. VIII, 18).

II. — Tentations intérieures.

Cependant, mes Frères, il est un genre de tentations plus terribles et plus dangereuses. Plus terribles, parce qu'on peut dire qu'elles sont continuelles ; plus dangereuses, parce qu'elles mettent plus directement en péril le salut de notre âme. Je les ai nommées « intérieures, » ou bien parce que la plus grande partie d'entre elles viennent de notre propre cœur et y demeurent ensevelies pour jamais ; ou bien, parce qu'il est impossible, si elles viennent du dehors, qu'elles aient *par elles-mêmes* aucun effet sur notre conduite. Pour qu'elles deviennent tentations intérieures, il faut que nous leur donnions accès dans notre âme et que nous transportions en quelque sorte au dedans de nous le théâtre de la lutte.

Comme vous le devinez, j'appelle ainsi toutes les pensées qui ont pour objet immédiat de nous porter au péché.

Ah ! mes Frères, c'est à ces orages du cœur que nous devons apporter une attention toute spéciale. Là, les naufrages sont désastreux et même, si la mort nous y surprend, irrémédiables. Mais aussi ces orages sont pour le chrétien fidèle de nouvelles occasions de mérites. Ces coups violents de la tempête ne parviendront jamais à faire chavirer notre barque, si nous voulons, mais d'une manière pratique, nous attacher à trois considérations : la *malice* de nos ennemis qui excitent l'orage, — notre propre *faiblesse*, — et la *puissance* de Dieu qui ne permet l'épreuve que pour notre bonheur. En effet, de ces trois considérations naîtront la prudence, l'humilité et la confiance en Dieu : et avec ces trois moyens nous sommes sûrs d'échapper à tous les périls.

A. La malice de nos ennemis. — Et d'abord, persuadons-

nous bien que le démon qui nous tente, est un ennemi redoutable, un ennemi fort et rusé. Souvent, je le sais, on vous conseille, et avec raison, de considérer les bornes que Dieu met à la puissance de ce cruel ennemi ; mais cette manière d'envisager notre situation, excellente quand nous sommes disposés à la pusillanimité, au scrupule, pourrait devenir dangereuse, aussitôt que nous nous sentirions emportés par la présomption et par une audace téméraire. Et pour vous prémunir contre cet écueil de toute vertu, je vous crie : Prenez garde ! L'antique serpent, celui même qui au paradis terrestre séduisit la mère du genre humain, a juré à toute la race d'Adam une haine irréconciliable. Sans cesse il se glisse autour de vous ; il épie le moment de vous surprendre et de vous enlacer dans ses cruels replis. Sachez-le bien : il fut meurtrier dès le commencement. Il est le père du mensonge, un artisan de fraudes. Voulez-vous être convaincus de son influence, rappelez vos souvenirs. Voyez pendant de longs siècles les peuples les plus puissants, les plus riches, les plus éclairés, voués à son culte et brûlant l'encens sur ses autels. Jetez les yeux autour de vous, et voyez quelle est maintenant encore l'immense étendue de son domaine. Presque toute l'Asie le vénère sous le nom de Bouddha ; l'Afrique l'adore dans ses fétiches ou lui obéit dans son Mahomet. D'innombrables peuplades de l'Amérique tremblent devant le manitou qui le représente. Ici, en Europe, quel n'est pas le nombre de ses adeptes ! Tant de rationalistes, tant d'impies, tant de voluptueux ! D'autres, en nombre incalculable, sont non seulement ses disciples, mais ses suppôts, ses émissaires, ses instruments, ceux dont il se sert pour vous séduire. Et quels sont ses moyens ? Il semble disposer de tout : des richesses pour vous éblouir, des honneurs pour vous captiver, des plaisirs pour vous jeter dans un fatal enivrement. Le comprenez-vous ? Vous êtes entourés d'ennemis de toute espèce. — Soyez donc prudents, mes Frères, et craignez de vous exposer témérairement. Veillez et priez !

B. NOTRE PROPRE FAIBLESSE. — Car enfin, qui sommes-nous pour nous flatter d'échapper à tous ces pièges, de résister à de si violents assauts ? Quelles glorieuses victoires avons-nous déjà remportées ? Hélas ! Je parcours les années qui sont derrière nous, et je n'y trouve pour ainsi dire rien que de honteuses défaites. Si parfois nous avons résisté à l'ennemi, nous devrions être bien aveugles pour nous en attribuer l'honneur. Dieu nous a soutenus de sa grâce. Sans lui, nous aurions depuis longtemps grossi la multitude des tristes esclaves que Satan tient enchaînés à son char. Voilà jusqu'où va notre faiblesse.

Mais laissez-moi vous le demander, mes Frères : agissez-vous conformément à cette connaissance que vous devez avoir de votre faiblesse ? Montrez-vous dans votre conduite que vous êtes convaincus de l'astuce de votre adversaire ? Ne cherchez-vous pas vous-mêmes les occasions où votre vertu si faible doit, pour ainsi dire, nécessairement succomber ? Nautonniers imprudents, n'engagez-vous pas votre barque au milieu de récifs où le moindre coup de vent la mettra en pièces ? Ah ! mes Frères, avouons-le : si nous avons à déplorer tant de désastres, c'est que la présomption en a été la cause habituelle. Bals, spectacles, journaux, livres pernicieux, fréquentation assidue de sociétés mondaines, de libres-penseurs et d'ennemis de l'Église, rien de tout cela n'effraie certaines âmes téméraires. Les réunions les plus suspectes sont, à les en croire, tout à fait indifférentes ; les écrits périodiques les plus impies n'ont point, paraît-il, de sophismes capables de les séduire. Aussi, le jour où elles doivent reconnaître leur erreur, souvent il est trop tard : elles gisent enchaînées aux pieds du tyran.

C. LA PUISSANCE DE DIEU. — C'est vrai, me dira peut-être quelqu'une de ces âmes, bien près déjà de succomber ; c'est vrai, nous ne le sentons que trop : cette vie est semée d'écueils et de récifs. Des orages incessants agitent cette mer, et ses flots, comme s'ils obéissaient à des agents

invisibles pour nous mais implacables, menacent à tout instant de nous engloutir. Déjà nos bras faiblissent ; notre courage tombe, nous allons périr. Nous ne pouvons résister plus longtemps aux séductions du monde, aux assauts furieux de la chair.

Ah ! mes Frères, de grâce ! n'achevez pas. Je vous ai montré vos ennemis, je vous ai rappelé votre faiblesse : ce n'était pas pour vous abattre. Je n'ai pas tout dit. — Vous allez perdre courage, soupirez-vous. Mais ne savez-vous pas qui vous possédez avec vous, avec vous dans cette barque si terriblement ballottée ? Avec vous vous avez Jésus. Comme les apôtres sur le lac de Génésareth, vous portez dans votre frêle esquif celui qui commande à l'océan et apaise, quand il lui plaît, les vagues irritées. Peut-être, comme il fit pour les apôtres, le Seigneur semble-t-il dormir. Mais n'en doutez pas : il attend pour vous sauver que vous l'invoquiez avec foi, avec confiance avec amour. N'est-ce pas votre manque de prudence, votre manque d'humilité qui vous ont privés jusqu'ici du secours de la grâce ?

Profitez donc de cette leçon. Pénétrés de frayeur à l'aspect des dangers qui vous menacent, et pleins de défiance de vous-mêmes en songeant à votre propre faiblesse, lancez vers Jésus ce cri que les apôtres firent entendre dans leur détresse : *Domine, salva nos, perimus* (Matth. VIII, 25). Et, soyez-en persuadés, Jésus se lèvera, Jésus commandera aux vents. Il leur dira : Tombez ! Il commandera à la mer, et lui dira : Demeurez tranquille ! Et aussitôt il se fera un grand calme. Ce sera le calme d'une conscience rassurée, le calme d'une ferme espérance pour l'avenir, le calme de la patience, de la résignation, de la constance au milieu de toutes les tribulations extérieures.

Péroraison. — O Dieu, dirons-nous donc avec l'Église, *(Collecte du 4e dimanche après l'Épiphanie,)* ô Dieu, vous connaissez notre faiblesse : vous savez qu'au milieu de

tant de périls nous ne pouvons demeurer inébranlables. Donnez-nous donc la force du corps et la force de l'âme, et par votre secours faites-nous triompher de tant de maux que nos péchés attirent sur nos têtes. Oui, faites-nous supporter avec un courage digne de vous les tentations du dehors ; faites-nous résister toujours aux tentations qui assaillent notre âme : et, à travers les écueils et les orages de la vie, conduisez-nous au port où vous-même vous serez notre consolation et notre récompense !

TIÉDEUR.

(Évangile du 18e dimanche après la Pentecôte, Matth. IX, 1-8.)

GUÉRISON DU PARALYTIQUE.

Surge, tolle lectum tuum, et vade in domum tuam.
(Matth. IX, 6.)

Exorde. — En entendant, mes Frères, Notre Seigneur Jésus-Christ adresser d'un ton d'autorité au paralytique qu'il va guérir, ce mot *Surge !* il me semble lui entendre adresser la même parole à bien des chrétiens qu'une sorte de paralysie spirituelle tient enchaînés sur un lit de déshonneur et rend tout à fait inutiles à la gloire de Dieu et au salut de leur prochain. Mais le paralytique guéri par Jésus connaissait son infirmité ; et il se fait porter auprès du Sauveur, afin d'obtenir de lui la guérison de son mal, tandis que la plupart des chrétiens dont je parle se font illusion sur leur état. Bien qu'aux portes du tombeau, ils ne veulent pas reconnaître qu'ils sont malades. C'est là ce qu'il y a de plus effrayant dans cette maladie spirituelle qu'on nomme la *tiédeur*.

Puissent mes paroles, aidées de la grâce divine, ouvrir les yeux à quelqu'un de ces infortunés et, en lui faisant

voir son *état* et les *dangers* qu'il y court, en lui indiquant les *remèdes*, l'exciter à se relever, pour vivre de la véritable vie qui doit animer tout chrétien.

I. — Caractères de la tiédeur.

La tiédeur dans la vie spirituelle se rapproche beaucoup de ce que nous nommons paresse dans le commerce extérieur. Horreur de l'activité et du travail, amour de l'inaction et de ses aises, indifférence, nonchalance, dégoût prononcé de toute occupation sérieuse : ces caractères leur sont communs. Mais pour entrer davantage dans le détail, et faire toucher au doigt, pour ainsi dire, les marques distinctives d'une âme tiède, je les réduis à trois principales : *L'indifférence pour le mal*, — *l'apathie pour le bien*, — *la sécurité dans l'indolence*.

A. Indifférence pour le mal. — Nous le savons, mes Frères, une des qualités du juste, c'est une horreur presque instinctive de toute offense de Dieu. A la seule vue du péché, l'âme des saints se révoltait. Ils en fuyaient même la seule apparence, comme on fuit un reptile dangereux qui se dresse au milieu du chemin. Point de pacte entre Dieu et Bélial : ce fut la devise de tous les confesseurs et de tous les martyrs. Aussi pour vaincre la tentation, pour l'étouffer dans son origine, il n'était point de sacrifices qu'ils ne fussent prêts à faire, point de mortifications qu'ils refusassent d'exercer. Pour échapper aux dangers de la séduction, saint Bernard se plonge jusqu'au cou dans un étang glacé ; saint Benoît se roule dans un buisson d'épines aiguës ; un martyr se coupe la langue avec les dents. Voilà ce que la ferveur de la charité divine inspire à ceux qui en sont embrasés.

Il n'en est pas de même, hélas ! du chrétien lâche et tiède. Il ne voudrait point, il est vrai, à l'entendre du moins, commettre de péché mortel ; il déteste les fautes graves ; il prétend conserver l'amitié de son Dieu : mais, avec cette amitié, il cherche à conserver dans son cœur toutes les

affections terrestres ; il veut satisfaire tous ses goûts et ne rien refuser à ses mauvais penchants. En vain lui reproche-t-on ses relations continuelles et non justifiées avec les ennemis de la foi et des bonnes mœurs : il couvre du nom de conciliation sa lâcheté à rompre de funestes liaisons. En vain lui représente-t-on les périls que court sa vertu au sein des assemblées mondaines : il n'y voit que des plaisirs que l'on ne peut se refuser. En vain lui cite-t-on des passages frappants de la loi de Dieu, des défenses formelles de l'Église : pour dernier refuge, il a recours à la différence qui sépare le péché véniel du péché mortel. De propos délibéré il commet la faute vénielle, sûr, dit-il, de s'arrêter à la limite qui sépare l'offense grave d'une transgression moins coupable. O funeste aveuglement ! Triste caractère de la tiédeur ! Depuis quand, mes Frères, l'esprit du christianisme consiste-t-il à chercher le moyen de satisfaire ses passions, de transgresser les ordres de Dieu, sans pour cela renoncer entièrement à son service ? Depuis quand cette barrière qui se trouve entre l'amour de Dieu et la perte de son amitié se présente-t-elle à nos yeux d'une façon si sensible, que nous puissions dire : « Je me suis arrêté là ? » Depuis quand peut-on espérer attirer sur soi les faveurs célestes, lorsque de son côté on ne fait rien pour les mériter ? Et sans ces faveurs, quel progrès dans la vertu, quels mérites pour l'éternité, quelle force pour le bien ?

B. Apathie pour le bien. — Aussi ne faut-il pas attendre du chrétien tiède et languissant cette énergie, ce zèle infatigable, cette ardeur pour la défense de Dieu et de son Église qui ont toujours distingué les vrais enfants de Dieu, S'il remplit ses devoirs, c'est par une sorte de routine, pour demeurer fidèle à ses antécédents ; mais il les remplit avec nonchalance et dégoût. S'il prend part quelquefois aux entreprises des gens de bien, c'est pour ne pas rompre avec eux entièrement ; et encore faut-il que ces entreprises ne dérangent ni ses habitudes ni ses fantaisies. Ne

lui parlez point de prendre en main la défense de l'Église, de lutter corps à corps avec ses ennemis, de les poursuivre jusque dans leurs derniers retranchements : il a horreur de ces luttes. Il ira même jusqu'à blâmer les autres de s'y engager ; il trouvera toujours leurs démarches imprudentes et leur zèle intempestif. Oui, il sera prêt à professer l'indéfectibilité de l'Église, à montrer la Providence qui l'a toujours protégée : mais il compte bien que la Providence n'aura pas recours à ses ressources ni à son bras !

Tel nous le trouvons dans les grandes choses, tel nous le trouvons dans les choses de moindre importance. Il trouve mille raisons pour se dispenser des lois de l'abstinence et du jeûne. Demeurer dans une église au delà du temps strictement requis, ce serait compromettre sa santé ou ses forces. Les soucis de l'avenir l'empêchent de contribuer avec générosité au soulagement des pauvres ou à la propagation de la foi. — Indifférence pour le mal, apathie pour le bien : voilà donc son état. Mais il est un dernier trait essentiel du caractère de cet état, qui nous le fera bien connaître.

C. Sécurité dans l'indolence. — Le chrétien tiède trouve dans son indolence la paix et la sécurité. Ah ! mes Frères, je le sais bien : tous, quelque fervents que nous soyons, nous sommes portés vers le mal ; nous éprouvons souvent pour le bien de terribles répugnances. Nous ne devons pas nous en effrayer. Mais voulons-nous savoir si nous sommes tièdes, voyons quelle impression font sur nous ces luttes intérieures que nous subissons tous. Produisent-elles en nous le désir de nous vaincre ? Formons-nous continuellement le propos de marcher en avant et de briser tous les obstacles ? Les victoires que Dieu nous accorde parfois, nous servent-elles de stimulants pour marcher à de nouveaux combats, à de nouveaux triomphes ? Nos défaites nous remplissent-elles de confusion et de douleur ? S'il en est ainsi, rassurons-nous ! La paralysie spirituelle n'a pas encore engourdi nos âmes. Courage

donc, courage dans le service de Dieu ! Mais notre paresse spirituelle nous fait-elle éprouver au contraire une certaine satisfaction. Nous disons-nous parfois : Je suis bien comme je suis ; je puis en rester là dans la voie de la vertu ; je n'ai rien à me reprocher ; pourquoi vouloir davantage ? « Dans ce cas, prenez garde ! Si après avoir commis une faute, vous n'avez point d'autre souci que de chercher à la pallier ; si vous vous dites alors : « Ce n'est rien ; je ne dois pas m'inquiéter ; ce n'est qu'une faute vénielle. » Si concernant vos fautes passées vous êtes tranquille, non point de cette tranquillité qui se fonde sur la conscience des efforts faits pour les expier, mais sur une certaine indifférence, sur une vague présomption de la miséricorde de Dieu, je vous le dis encore une fois : Prenez garde ! Si vous n'êtes pas tombés dans la tiédeur, vous êtes bien près de vous trouver dans ce funeste état. Oui, mes Frères, état funeste, état déplorable ! Et pourquoi ? Précisément à cause de cette fatale sécurité qu'il inspire. Veuillez me prêter votre attention, et vous en demeurerez convaincus.

II. — Danger de la tiédeur.

Dieu, mes Frères, précisément pour stimuler notre ardeur et ne pas nous laisser endormir dans le chemin de la vertu, n'a pas voulu nous révéler d'une manière indubitable l'état de nos âmes : *Nescit homo utrum amore an odio dignus sit* (Eccle. IX, 1). Nous connaissons la justice de Dieu et sa bonté : nous savons peut-être à n'en pouvoir douter que nous avons offensé cette justice et cette bonté infinie ; mais personne ne sait de science infaillible si, après avoir offensé gravement la majesté suprême, il a obtenu déjà le pardon de son crime. Ce qu'il peut avoir, c'est le consolant témoignage d'avoir mis tout en œuvre pour obtenir ce pardon, et la ferme confiance que la miséricorde de Dieu ne lui fera jamais défaut. De là le zèle des saints à effacer de plus en plus leurs fautes passées : *Amplius lava me* (Ps. L, 4). De là leur ardeur pour

rassembler des trésors de mérites et réparer leurs prévarications ou témoigner leur amour : de là leurs précautions pour l'avenir, leur crainte salutaire des jugements de Dieu. Mais que dire de l'incertitude où doit se trouver le chrétien tiède et nonchalant ? Quand les Louis de Gonzague, les David, les Augustin tremblent au souvenir de leurs fautes, quelques légères qu'elles aient été ou quelque austère qu'eût été leur pénitence, lui demeure dans la sécurité ! Sécurité funeste ! — Détruisons-la, mes Frères, et mettons à la place l'incertitude, l'incertitude la plus cruelle, la plus poignante. Oui, qu'ils voient, les tièdes, l'abîme sur lequel ils sont suspendus sans vouloir se reconnaître.

A. Incertitude concernant le passé. — Comment s'est écoulée leur enfance, leur adolescence, leur âge mûr peut-être ? Où sont les bonnes œuvres qu'ils ont pratiquées, les vertus qu'ils ont exercées ? Où sont les victoires qu'ils ont remportées sur le démon, sur ses suggestions perfides ? Où sont les victoires remportées sur le monde, sur le respect humain, sur l'esprit du siècle ? Quand ont-ils osé s'opposer à cet esprit ? Et pourtant Jésus-Christ a dit : « Qui n'est point avec moi, est contre moi (Matth. xii, 30). Personne ne peut servir deux maîtres (Ibid. vi, 24). » Où sont les victoires remportées sur la chair, sur tous les appétits sensuels, sur la gourmandise, sur la volupté, sur l'amour du luxe, sur la colère ? Ah ! il n'ont eu peut-être à enregistrer que de honteuses défaites. Et comment les ont-ils réparées ? Où sont leurs larmes, les prières ferventes, leurs mortifications ? Quelles occasions ont-ils évitées ? Quelles liaisons ont-ils rompues ? Et ils sont tranquilles ! Tranquilles sur leur passé ! Moi, je ne trouve dans ce passé que des sujets capables d'inspirer la plus cruelle incertitude !

B. Incertitude pour le présent. — Dans quel état sont-ils ? De quel œil Dieu les regarde-t-il en ce moment, présents ici au pied des autels ? Si la mort venait les

frapper, quelle serait leur destinée éternelle ? Je n'insiste pas, mes Frères. Si le passé est pour nous une cause toujours vivante d'inquiétudes, comment le présent pourrait-il nous offrir le repos et la tranquillité ?

C. Incertitude pour l'avenir. — Mais supposons qu'ils aient la consolante certitude que le passé a été effacé ; supposons que Dieu leur ait dit comme il l'avait assuré à David par la bouche du prophète Nathan : *Dominus transtulit peccatum tuum* (II Reg. XII, 13), et que dans ce moment où nous parlons ils soient assurés de la grâce divine. Que peuvent-ils se promettre de l'avenir ? La vérité éternelle l'a dit : Maudit celui qui fait négligemment l'œuvre de Dieu (Jerem. XLVIII, 10). L'œuvre de Dieu, celle de leur salut, ils l'accomplissent avec une déplorable négligence. Si la malédiction divine est demeurée suspendue jusqu'ici, qui leur garantit la continuation de cette impunité ? Si nous lisons dans l'Écriture que celui qui aime le danger y périra et si l'expérience nous apprend qu'il n'y a point de plus grand danger de tomber dans l'abîme du péché que de jouer sur ses bords, qui leur dit que ces fautes vénielles si volontaires, si multipliées, ne vont pas être suivies d'une chute mortelle, et cette chute d'une mort imprévue ? L'avenir ! Le juste lui-même ne le regarde pas sans effroi, et un chrétien indolent oserait l'envisager d'un œil tranquille !

A Dieu ne plaise, mes Frères que je veuille par mes paroles jeter le trouble dans vos consciences ! Rassurez-vous, vous tous qui par des efforts incessants tâchez de servir plus fidèlement de jour en jour le Dieu auquel vous vous êtes consacrés. Rassurez-vous, pécheurs qui déplorez vos égarements passés et qui, pleins de confiance en la bonté divine, rachetez par la prière et les bonnes œuvres vos faiblesses d'autrefois. Quand même vous retomberiez encore, quand même ce ne serait qu'au prix de luttes terribles que vous parveniez à faire quelque bien, beaucoup moins de bien que vous ne voudriez : rassurez-

vous, Dieu vous voit, vous aime et vous encourage. Mais vous qui avez dû vous reconnaître dans le tableau que j'ai tracé de la tiédeur, vous qui pour la première fois peut-être sentez maintenant combien votre état est dangereux, je vous dis avec l'Apôtre : *Surge qui dormis, et illuminabit te Christus* (Ephes. v, 14), et avec Jésus-Christ même : *Surge, tolle lectum tuum, et vade in domum tuam !* Et si vous demandez, comme Paul terrassé par le Christ : *Domine, quid me vis facere ?* revenant à cette guérison du paralytique qui m'a fourni l'occasion de ces réflexions, j'en tirerai les *trois remèdes* que vous devez appliquer à votre mal pour le guérir. Ce qu'il vous faut, c'est d'abord *le courage*, puis *la paix véritable de l'âme*, enfin, *l'énergie du bien*. Or, voici les moyens d'obtenir tout cela.

III. — Remèdes contre la tiédeur.

A. Bon exemple. — Le paralytique de l'Évangile, ne pouvant de lui-même se rendre auprès de Jésus-Christ, a recours aux bras de ses voisins, de ses amis et se fait porter aux pieds du Sauveur. Ainsi nous avons besoin pour revenir à la ferveur et à l'activité de la vertu, de nous aider des conseils, des prières et surtout de *l'exemple des autres*. Faisons la comparaison de notre manière de vivre, je ne dirai pas avec celle des saints, elle nous effraierait peut-être, mais seulement avec la conduite des chrétiens pieux et zélés qui nous environnent. Quelle différence entre nous et ces hommes toujours disposés à tout ce qui peut intéresser la gloire de Dieu et le bien de l'Église ! On les voit à la tête de toutes les entreprises généreuses. Dans leur vie privée, ils se montrent simples, modestes, tempérants, sévères à eux-mêmes. Et si le grand Augustin se sentait animé par l'exemple des vierges et des anachorètes, si à la lecture de leurs exploits, il s'écriait avec une confusion mêlée d'un saint enthousiasme : Ne pourrai-je pas faire ce qu'ils ont pu ? nous aussi *sachons nous encourager* par l'exemple de nos frères,

de nos parents, de nos amis. Pour nous exciter encore davantage, lisons et méditons les exemples des saints, de ceux surtout dont la condition se rapproche davantage de la nôtre. Recherchons la compagnie de ceux qui s'attachent à les imiter. Persuadons-nous une bonne fois qu'il nous est possible de les suivre.

B. CONFESSION. — Mais comment jetterons-nous les fondements de cette vie nouvelle pour nous ? Chose remarquable ! Jésus pour guérir le paralytique commence par lui dire : *Remittuntur tibi peccata tua.* Aussi, je ne crains pas de l'affirmer : si vous voulez marcher dans les voies de Dieu, une sainte confusion doit succéder à votre orgueilleuse confiance, et *la paix véritable* prendre la place d'une fausse sécurité. Allez donc, maintenant que vous connaissez mieux votre triste état, allez vous jeter aux pieds d'un sage confesseur, ou même, si vous en avez le loisir, consacrez quelques jours à une retraite spirituelle. Accusez-vous avec confusion de toutes ces fautes vénielles dont vous faisiez si peu de cas jusqu'ici. Accusez-vous de ces péchés dont la malice douteuse pourrait jeter à l'heure de la mort le trouble dans vos âmes. Accusez-vous de la nonchalance que vous avez mise jusqu'ici dans l'accomplissement de tous vos devoirs. Et quand vous entendrez la parole du prêtre, ministre de Jésus-Christ, vous dira en son nom : *Confide, fili ; remittuntur tibi peccata tua*, dites-vous que vous allez vivre d'une vie nouvelle, vie toute de ferveur et de piété ! Ne restez pas longtemps sans retourner au sacré tribunal, sans vous humilier de nouveau au sujet des fautes qui vous auront échappé, sans recourir de nouveau aux conseils de votre directeur. C'est dans la confession, la confession sincère et fréquente, que vous apprendrez à vous connaître de plus en plus, et que vous acquerrez avec l'expérience de la lutte la science de la victoire.

C. BONNES ŒUVRES. — Enfin j'ajouterai avec le Sauveur : *Tolle lectum tuum, et vade in domum tuam. Surge et*

ambula ! Levez-vous et marchez ! Saint Ignace dans ses Exercices nous dit avec une sagesse profonde que pour exercer le corps et lui donner de la souplesse et de la force « il faut la promenade, la marche, la course même ; » et saint François de Sales disait dans son naïf langage : « Comme on apprend à marcher en marchant, à écrire en écrivant, on apprend à aimer Dieu en l'aimant. » Il disait encore : « Vous apprendrez à devenir zélé, charitable, pieux, *en exerçant des œuvres* de zèle, de charité, de piété. » Entrez donc dans quelqu'une de ces saintes institutions qui n'ont pour but que le salut personnel de leurs membres et le salut du prochain ; ou, si vous en faites déjà partie, ranimez votre ardeur. Acceptez quelque obligation qui vous a jusqu'ici semblé trop pénible : visitez les pauvres, donnez des aumônes plus abondantes, coopérez à l'œuvre de la Propagation de la foi ; formez des unions de prières et de bonnes œuvres. Levez-vous et marchez !

Péroraison. — Ah ! quel heureux changement, mes Frères, si, secouant votre tiédeur, vous embrassez ainsi une vie toute nouvelle ! *Dixi, Nunc cœpi : hæc mutatio dexteræ Excelsi* (Ps. LXXVI, 11). Il me semble en voir parmi vous, mes Frères, qui, changés en d'autres hommes, vont mettre au service de la religion les talents et les ressources que Dieu leur a donnés, et trouveront leur bonheur à servir Dieu, à aider leurs frères, à sanctifier leurs familles. On peut dire qu'ils ont accompli la parole du Christ : *Sint lumbi vestri præcincti, et lucernæ ardentes in manibus vestris* (Luc. XII, 35). Et après avoir travaillé et veillé sur la terre, ils attendront avec confiance le maître tout-puissant qui viendra leur donner leur récompense. *Ecce venio et merces mea mecum est* (Apoc. XXII, 12). *Intra in gaudium Domini tui ! Et transiens, ministrabit illis !* (Luc. XII.)

TOUSSAINT (1°).

Vidi alterum Angelum, ascendentem ab ortu solis, habentem signum Dei vivi. (Apoc. VII, 2.)

Exorde. — Elle est magnifique, mes Frères, la scène que saint Jean nous retrace dans l'Apscalypse et que l'Église nous rappelle aujourd'hui, en nous invitant à célébrer le triomphe de tous les saints. Je vis, dit l'apôtre, un ange s'élever du côté de l'orient, tenant en main le signe du Dieu vivant, et il s'écria en s'adressant aux quatre anges à qui il a été donné de nuire à la terre et à la mer : Ne nuisez ni à la terre, ni à la mer, ni aux arbres, jusqu'à ce que nous ayons marqué sur leurs fronts les élus du Seigneur. Puis, après avoir énuméré ces élus, il ajoute : Ensuite je vis une multitude innombrable appartenant à toutes nations, etc. Ils étaient vêtus d'habits blancs et avaient des palmes à la main...

Ce qui nous doit frapper, mes Frères, dans cette scène majestueuse et exciter toute notre attention, c'est le signe mystérieux dont l'ange vient marquer le front des élus. Quel est ce signe ? Quelle est cette marque de prédestination que le Seigneur fait imprimer sur le front des saints ? Les saints Pères sont unanimes à nous l'apprendre. Ce signe, c'est le signe de la croix. C'est par la croix que Jésus-Christ a sauvé le monde ; c'est la croix qui distingue sur la terre les serviteurs de Jésus-Christ ; c'est la croix qui les introduit dans la gloire à la suite de leur divin maître ; c'est la croix qui fera pendant l'éternité le plus beau joyau de leur couronne. N'est-ce donc pas entrer dans l'esprit de l'Église, n'est-ce pas nous conformer à la volonté même du Rédempteur, que d'arrêter quelques instants notre regard sur ce signe de victoire, *In hoc signo vinces,* afin que, comprenant ce qu'est la croix pour les élus dans les cieux, nous comprenions tous les avantages que nous pouvons en retirer sur la terre.

I. — Qu'est-ce que la croix pour les élus ?

Qu'est-ce que la croix, mes Frères, pour les élus qui règnent déjà avec Jésus-Christ dans le ciel ? Que sera-t-elle pour eux pendant l'éternité tout entière ? — Car, d'après les visions de l'Apocalypse, la croix du Sauveur constituera un des ornements les plus précieux de la céleste Sion. Eh bien, mes Frères, il me semble qu'elle causera aux élus une triple joie : elle demeurera comme un *symbole de leur foi,* — comme un *souvenir de leurs travaux*, — comme un *aliment de leur charité.*

A) Pour les saints en général : *a) Symbole de leur foi.* — Comme vous le savez tous, mes Frères, la foi est une vertu que la terre doit pratiquer, mais qui n'aura plus d'objet immédiat dans le séjour de la gloire. Là, tous les voiles seront levés, les mystères auront perdu leurs saintes obscurités ; l'intelligence des bienheureux élevée à la vision béatifique pénétrera les profondeurs de l'essence divine, *Facie ad faciem* (I Cor. XIII, 12). Mais croirions-nous qu'au milieu des ineffables délices de cette contemplation, l'âme des bienheureux n'aimera pas à se reporter quelquefois vers le temps où, Dieu se cachant aux regards de sa créature, celle-ci, pleine de confiance en la parole infaillible de son auteur, lui faisait le sacrifice de son intelligence et l'adorait sans le voir ? La récompense n'est-elle pas d'autant plus douce qu'on se rappelle plus vivement les actes qui l'ont méritée ? Oui, si quelque chose pouvait s'ajouter aux joies de la vision, ce serait le souvenir même de la foi, prélude de cette vision. Or, mes Frères, la croix, la croix de Jésus-Christ, se présentant aux regards des bienheureux, leur rappellera pendant toute l'éternité cette foi qu'ils auront professée. Elle leur rappellera et le mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu et celui de ses longues souffrances et celui de sa mort. Elle leur rappellera surtout cette sainte folie de la croix, qui les rendait si méprisables aux yeux du monde, mais qui devait les élever si haut dans la gloire. Oui, ce symbole de

leur foi causera dans leur âme d'inexprimables ravissements.

b) Souvenir de leurs travaux. — Mais la croix, mes Frères, n'a pas été pour les élus un simple symbole pendant leur séjour ici-bas : cette même croix a été la note distinctive de leur vie. Dans le langage même des fidèles, toutes les douleurs, tous les travaux, toutes les luttes ont pris ce nom. Or si, même sur la terre, on aime à se rappeler les traverses que l'on a rencontrées, si le poète a pu avec vérité mettre dans la bouche d'un héros païen cette parole encourageante : *Hæc olim meminisse juvabit,* à combien plus juste titre le souvenir des épreuves de la vie souffertes pour Dieu, viendra-t-il charmer doucement le cœur des élus ! L'homme sur la terre se plaît à l'idée d'un danger passé auquel il a échappé, alors même qu'un nouveau péril le menace peut-être : mais surtout quelle joie n'éprouve-t-on pas à repasser dans sa mémoire des travaux heureusement terminés, des douleurs à jamais apaisées, des luttes qui ne reviendront plus ? Eh bien, mes Frères, la croix de Jésus-Christ, réveillant tous ces souvenirs, donnera aux joies du paradis une saveur plus exquise. Toutes ces paroles du Sauveur et des apôtres : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum et tollat crucem suam* (Matth. XVI, 24); *Tollite jugum meum super vos* (Ibid. XI, 29); *Mihi absit gloriari nisi in cruce* (Gal. VI, 14), retentiront dans le ciel comme une harmonie ravissante. Et alors se déroulera aux yeux des bienheureux la longue chaîne de leurs souffrances et de leurs mérites. Après l'avoir contemplée, ils s'écrieront avec l'apôtre saint André : *O beata crux,* et avec saint Pierre d'Alcantara : *O felix pœnitentia quæ tantam mihi promeruit gloriam !*

c) Aliment de leur charité. — Toutefois là ne s'arrêteront pas les transports des bienheureux. C'est la charité, c'est l'amour, qui est le complément du bonheur. Aimer Dieu, l'aimer pour toute l'éternité, sentir à chaque instant des élans nouveaux vers cette beauté inépuisable, ce sera dans

le ciel l'occupation des saints. Jouissant de la gloire, ils se reporteront continuellement vers celui qui la leur aura procurée. Fixés pour jamais dans les tabernacles de Sion, ils auront de continuels cantiques d'actions de grâces pour celui qui leur en aura ouvert les portes. Mais quel objet pourrait mieux retracer à leur souvenir l'amour infini dont Dieu les a aimés, si ce n'est cette croix dont le Fils de Dieu a fait l'autel de son sacrifice, cette croix qu'il a rougie de son sang ? Oui, en la voyant, le cœur des élus se sentira enflammé d'un amour plus intense que jamais. De toutes les bouches s'échapperont des cantiques de louanges : Gloire à l'Agneau qui a été immolé ! *Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi, quia per sanctam crucem tuam redemisti mundum !*

B. En particulier pour quelques-uns des saints. — Oui, mes Frères, pour tous les saints du paradis, la croix sera une source continuelle d'ineffables délices, de glorieux souvenirs. Ah ! il me semble les voir, en ce jour où l'Église célèbre leur commun triomphe, il me semble les voir, tous marqués au front du signe de la Rédemption et prosternés devant le bois sacré auquel fut suspendu le salut du monde. Je les vois ces patriarches, ancêtres du Messie... Ève, la mère du genre humain, bénit la miséricorde divine qui aux fruits de mort de l'arbre fatal a substitué le fruit de vie. Abraham, en contemplant cette croix, songe au moment où, obéissant à l'ordre de Dieu, il chargeait les épaules de son fils d'un bois mystérieux. Isaac lui-même songe avec délices qu'il a eu le bonheur de figurer le Sauveur immolé.

Les prophètes contemplent ce bois mystérieux. Le voilà, s'écrie Moïse, l'arbre sur lequel j'ai placé le serpent d'airain. Le voilà, chante David, ce bois sacré dont l'Esprit-Saint m'a fait dire : *Dicite in gentibus quia Dominus regnavit a ligno,* et l'assemblée des Saints ajoute en chœur : *Impleta sunt quæ concinit David fideli carmine, Dicendo nationibus : Regnavit a ligno Deus.* Et Isaïe, et

Jérémie... Que dirons-nous des apôtres ? Eux qui, armés de cette croix, ont marché à la conquête du monde ? Que dirons-nous des martyrs, qui ont pris place eux aussi sur cette croix, et se sont offerts en holocauste à Dieu ?

Les admirables vierges du christianisme, les fidèles épouses de Jésus-Christ, n'ont-elles pas quitté le monde pour se réfugier à l'ombre de la croix ? N'ont-elles pas renoncé aux délices de la terre, pour s'attacher à leur époux crucifié ? N'ont-elles pas répété mille et mille fois : *Amor meus crucifixus est ?* Écoutez sainte Thérèse rappelant sa fière devise : *Aut pati aut mori !* Oui, pour tous les élus la croix sera pendant l'éternité tout entière une joie toujours nouvelle, un ravissement toujours nouveau. Symbole de leur foi, souvenir de leurs travaux, aliment de leur charité, elle sera vraiment pour eux le signe de la gloire.

A nous maintenant, mes Frères, de faire de cette même croix le moyen de notre sanctification, afin que nous soyons associés un jour à ces heureux vainqueurs dont nous célébrons en ce moment les triomphes.

II. — Que doit être la croix pour nous ?

Nous pouvons le dire tout d'abord. Si la croix est le signe de la gloire dans les cieux, il est évident que dans cette vie elle doit déjà distinguer les élus. Oui, mes Frères, ce n'est que parmi les adorateurs de la croix, parmi les amis de la croix, parmi ceux qui ont mis en elle leur espérance, que nous trouvons ceux que l'Église a placés sur les autels. Ah ! je le sais bien, le monde a horreur de ce signe ; le démon l'attaque avec fureur ; la chair se révolte à ce nom qui lui annonce la mortification et la souffrance ; mais nous ne pouvons pas nous le dissimuler : le salut de l'âme n'est possible que par la croix. Cette vérité, mes Frères, vous semble peut-être bien dure. Puisse en ce jour le souvenir de tant de millions de saints, heureux d'avoir porté la croix sur la terre, nous en adoucir la rigueur !

A. NOUS DEVONS PORTER LA CROIX COMME UN SIGNE D'ÉLECTION. — *a) Pratique de l'Église.* — Et d'abord, souvenons-nous-en, mes Frères : Dieu veut que nous portions la croix comme un signe d'élection. Voyez comment l'Église, notre mère, multiplie ce signe vénéré dans ses saintes cérémonies. Chaque fois qu'elle commence une prière, c'est par la croix ; chaque fois qu'elle la termine, c'est par la croix. Toutes ses bénédictions, elle les donne au moyen de la croix ; dans tous les sacrements, c'est la croix qu'elle emploie. Elle vous absout de vos péchés en faisant le signe de la croix ; c'est encore par ce signe qu'elle bénit l'union des époux chrétiens. Lorsque vous serez étendus sur votre lit de mort, elle vous marquera de ce signe. La croix s'élévera sur votre tombe. C'est avec raison que l'Église met l'image de la croix, partout où elle peut, autour du chrétien. Est-ce qu'au baptême elle ne vous a pas imprimé sur le front ce cachet mystérieux ? N'a-t-il pas été la marque de votre adoption au nombre des enfants de Dieu ?

b) Pratique des fidèles. — Que faut-il conclure, mes Frères ? Ce signe ne devrait-il pas être pour nous tous un signe d'honneur ? Ne devrions-nous pas être fiers de le porter sur notre front ? Fiers de le former sur nous-mêmes, et de professer ainsi ouvertement notre foi ? Oui, c'est bien là ce que la raison elle-même semble nous ordonner. Et pourtant, peut-on dire que la plupart des chrétiens comprennent tout ce qu'il y a de grand, de noble, dans cette profession publique de leur religion ?

Hélas ! non. Il en est même qui rougissent de former ce signe vénérable. Il en est qui, je ne sais par quelle honte déplacée, le transforment en un geste équivoque où l'on chercherait en vain le signe de la Rédemption. Mes Frères, si nous croyons avoir à nous reprocher quelque négligence de ce genre, si le respect humain a exercé sur nous son funeste empire, ah ! je vous en prie, rougissons aujourd'hui de notre lâcheté. Les patriarches ont soupiré

après le moment où ils verraient poindre la croix comme l'aurore du jour du salut. Les prophètes ont vu ce signe dans leurs visions divines. Les apôtres ont accepté la croix : ils l'ont adorée. Ils sont partis pour aller planter l'image de la croix jusqu'aux extrémités du monde. Unissons-nous à eux, pour la vénérer, pour la confesser. — N'oublions pas qu'elle nous a été donnée comme un signe d'élection. — N'oublions pas non plus qu'elle nous est imposée comme la condition de notre bonheur.

B. NOUS DEVONS ACCEPTER LA CROIX COMME LA CONDITION DE NOTRE BONHEUR. — Je l'avoue, mes Frères : cette obligation a pour notre nature quelque chose de pénible et d'effrayant. Il n'est personne qui n'ait une secrète horreur de la souffrance et de l'affliction. Mais, comme également il n'est personne sur la terre qui soit exempt de la loi de la souffrance, comme de toute nécessité, volontairement ou contre notre volonté, il nous faut subir le fardeau de la croix, je vous le demande, la saine raison ne nous exhorte-t-elle pas à la résignation et à la patience ? — Si à cette réflexion stoïque nous ajoutons les graves enseignements de la foi ; si nous nous disons que la souffrance est un moyen efficace d'effacer nos fautes et de payer les dettes qu'elles nous ont fait contracter, qu'elle nous fait amasser ici-bas des trésors de mérites éternels, oh ! quels puissants encouragements ne trouverons-nous pas dans ces considérations ? Nous sera-t-il encore si difficile d'accepter les croix que Dieu voudra bien nous envoyer ? Ne pourrions-nous pas même bénir sa main, qui, suppléant à notre faiblesse, a soin de nous fournir elle-même des moyens de pénitence aussi efficaces ? Et une fois que nous aurons goûté les douceurs de la croix, qui sait si nous n'aspirerons pas de nous-mêmes à nous en charger, si nous n'entrerons pas dans cette voie de l'abnégation et de la mortification, la plus sûre et la plus courte qui mène à l'éternel bonheur ? Cette voie, mes Frères, elle a été suivie par tant d'illustres confesseurs... Elle a été suivie par ce nombre immense de vierges... *An ego non potero quod isti et istæ ?*

Cette voie, c'est celle du martyre, martyre de la pénitence, qui souvent prépare au martyre du sang, et qui peut le remplacer. Ah ! le martyre du sang ! N'est-ce pas l'acceptation la plus solennelle de la croix du Sauveur, même dans ce qu'elle a de plus effrayant, non seulement dans les souffrances, mais même dans la mort ? Eh bien, cette croix, quarante millions de chrétiens l'ont acceptée. Maintenant ils triomphent dans le ciel, et nous montrent leurs palmes comme un encouragement.

C. NOUS DEVONS CONSIDÉRER LA CROIX COMME UN GAGE DE VICTOIRE. — Mais qu'ont-ils besoin de nous montrer leurs palmes ? La croix, la croix elle-même ne nous encourage-t-elle pas ? Car la croix, c'est, il est vrai, la marque de la souffrance ; mais c'est aussi le gage de la victoire. La croix, c'est le Sauveur mourant pour nous et nous donnant dans sa passion et dans sa mort les exemples les plus frappants ; mais c'est aussi le Sauveur mourant, et nous méritant par sa croix tous les secours surnaturels dont nous avons besoin pour soutenir la lutte et toute la force qui pourrait nous manquer pour supporter dignement la souffrance. Contemplons-la donc souvent, cette croix du Sauveur. Lisons-y ces caractères : *In hoc signo vinces !*

Et quand nous nous sentons défaillir, ayons recours à celui qui, cloué sur ce bois, s'offre pour nous en holocauste à son Père céleste. Nous célébrons aujourd'hui le triomphe des confesseurs et des martyrs : n'oublions pas que la reine des martyrs s'est trouvée debout sous cette croix, et qu'elle aussi a été marquée de ce sceau des élus...

Péroraison. — Que le signe sacré de la croix soit pour nous, selon l'expression du livre des Cantiques, *ut signaculum super cor*, *ut signaculum super brachium* (Cant. VIII, 6). Plaçons la croix sur notre front par la confession, sur notre bras par nos œuvres, sur notre cœur par l'amour, afin qu'elle nous soit aussi un signe de victoire pour l'éternité !

CANEVAS
D'UN SERMON SUR LE MÊME TEXTE

POUR UN AUDITOIRE D'OUVRIERS.

Vidi alterum angelum, ascendentem ab ortu solis, habentem signum Dei vivi... quoadusque signemus servos Dei nostri in frontibus eorum. (Apoc. VII, 2 et 3.)

Quel est ce signe dont l'ange doit marquer les élus du Seigneur ? C'est le signe de la croix... Or, la croix symbolise *la foi* et *l'adversité*. C'est en raison de ce double symbolisme que la croix est l'*espoir du chrétien*, — et *la marque distinctive du chrétien*.

I. — LA CROIX, ESPOIR DU CHRÉTIEN.

a) Par la foi, dont la croix est le symbole, nous apprenons que c'est par sa croix que le Christ a sauvé le monde...

b) Le juste rencontre l'adversité, tandis que l'impie paraît y échapper : mais la croix triomphante nous montre la justice de Dieu récompensant avec usure le juste dans l'autre vie. Si donc le juste malgré son travail, est en butte ici-bas à la misère, il y aura une compensation...

II. — LA CROIX, MARQUE DISTINCTIVE DU CHRÉTIEN.

La croix est le caractère du chrétien et surtout du saint.

a) Tous les saints ici-bas ont dû vivre de la vie de foi et subir l'adversité.

b) La profession courageuse de la foi et la lutte résignée et joyeuse contre l'adversité, font reconnaître les saints parmi le reste des hommes...

PÉRORAISON. — Courage et confiance !

TOUSSAINT (2e).

(Prêché à la cathédrale de Laon, le 1er novembre 1866.)

Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra
(I Thess. IV, 3.)

Exorde. — Qui de nous, mes Frères, en célébrant la fête de ce jour, n'a été frappé du contraste étonnant qu'elle présente à nos regards ? Nous venons de livrer nos cœurs à la joie ; nous venons de faire retentir sous les voûtes sacrées des hymnes d'allégresse. Les autels sont encore parés de leurs plus beaux ornements ; tout respire l'enthousiasme du triomphe. Dans quelques instants les joyeux cantiques de la sainte liturgie auront cédé la place aux sombres lamentations de Job ; les fleurs auront disparu de nos autels, et les couleurs lugubres dont ils se seront revêtus amèneront dans nos âmes des idées de tristesse, de deuil et de mort. Qui de nous, je le répète, n'a été frappé de ce contraste ?

Mais en avons-nous bien pénétré le sens mystérieux ? Nous sommes-nous rendu compte de cette admirable économie qui, ici comme ailleurs, préside aux cérémonies de l'Église catholique ? Cette succession soudaine de sentiments opposés, a-t-elle seulement pour but de produire en nous, comme par un coup de théâtre, une impression passagère ? Ce contraste ménagé au soir de cette fête par les cérémonies du culte, se borne-t-il à nous rappeler cette parole des Écritures : *Extrema gaudii luctus occupat* (Prov. XIV, 13) ? Non, mes Frères : il y a ici une pensée plus sublime, une harmonie consolante. L'Église, en ce jour solennel, se plaît en quelque sorte à étaler sous l'œil de son divin chef le ravissant spectacle de son unité et de sa fécondité, pendant qu'à ses enfants de la terre elle offre, avec la perspective des couronnes remportées par leurs frères triomphants, le spectacle douloureux mais salutaire

d'autres frères dont le bonheur éternel est également assuré, mais qui sont encore retenus dans les flammes expiatrices du Purgatoire. Ainsi, pendant que l'hosanna du triomphe retentit dans les hauteurs des cieux, s'élèvent du fond du Purgatoire des soupirs et des gémissements. Et l'Église de la terre, l'Église militante, après avoir uni sa voix à celle de l'Église des cieux dans un chant de victoire, écoute les plaintes de l'Église souffrante et implore pour celle-ci les miséricordes de Dieu.

Il y a là, vous le voyez, mes Frères, un admirable ensemble. Il y a là aussi pour nous, voyageurs sur la terre, une grave, une importante leçon. Prêtons, je vous prie, prêtons quelques instants l'oreille à la voix de nos frères vainqueurs, puis à la voix de nos frères captifs : et nous comprendrons mieux la position que nous occupons nous-mêmes, c'est-à-dire nous comprendrons mieux les devoirs qui nous incombent pendant la vie et les obligations plus spéciales que ce jour nous impose.

Voix de l'Église triomphante : voix d'encouragement et de reproche ; — *voix de l'Église souffrante :* voix de regret et de supplication : voilà, mes Frères, quel sera l'objet de nos pieuses réflexions. Si nous sommes fidèles à écouter cette double voix, à répondre aux inspirations qu'elle réveillera en nous, nous réaliserons ainsi le grand dessein de Dieu, celui qui dirige toute sa providence à notre égard, celui qu'il manifeste aujourd'hui d'une manière si éclatante : la sanctification de nos âmes. *Hæc est enim voluntas Dei, sanctificatio vestra* (I Thess. IV, 3).

I.

Qu'il est beau, mes Frères, l'éloge que le grand Apôtre nous fait, dans l'épître aux Hébreux, des saints des premiers temps et des héros du peuple d'Israël ! Après avoir payé un juste tribut de louange aux patriarches : au pieux Abel, à Hénoch, à Noé, à Abraham, à Jacob, à Joseph, à Moïse, il ajoute : Le temps me manque pour vous parler

de Gédéon, de Samson, de Jephté, de David, de Samuel, des prophètes. Ces hommes par leur foi ont conquis les royaumes, accompli les devoirs de la justice, reçu l'effet des promesses. Ils ont fermé la gueule des lions, éteint l'ardeur du feu, émoussé le tranchant du glaive. Ils ont été guéris de leurs maladies ; ils sont devenus forts dans le combat ; ils ont renversé le camp des étrangers. Ils ont rendu aux mères leurs enfants, rappelés par eux du sein des tombeaux. Les uns ont été cruellement tourmentés, ne voulant point racheter leur vie, afin d'en trouver une meilleure dans la résurrection ; d'autres ont souffert les moqueries et les fouets, les chaînes et les prisons. Ils ont été lapidés, sciés, éprouvés en toutes manières. Ils sont tombés sous le glaive. On les a vus errants, couverts de peaux de brebis et de peaux de chèvres, réduits à la misère, pressés de toutes parts et en butte à toutes les afflictions. Eux dont le monde n'était pas digne, ont passé leur vie réduits à errer dans les déserts et sur les montagnes, à se cacher dans les antres et les cavernes. Et tous ces hommes, éprouvés ainsi dans le témoignage de leur foi, en ont reçu plus tard la récompense.

A combien plus forte raison, mes Frères, cette splendide énumération des témoignages rendus à la Foi, peut-elle s'appliquer aux saints de la loi nouvelle, à ceux qui, voyant dans le Christ, non plus seulement un rédempteur promis, mais le Dieu-Sauveur donné réellement au monde, mais le roi, le modèle, l'époux de leurs âmes, se sont précipités sur ses traces et ont combattu avec lui et pour lui sous l'étendard de la croix !

Les voilà, les apôtres du Christ, qui ont eu le bonheur de recueillir de sa bouche divine les oracles de la vérité éternelle ! Lorsque l'Esprit-Saint se fut reposé sur eux, ils se sont partagé le monde comme un champ à conquérir, et ils sont partis. Ils ont jeté aux quatre vents du ciel la semence évangélique. Ils ont établi l'Église. A l'édifice

ruineux de la philosophie païenne ils ont substitué une construction nouvelle, assise sur le fondement inébranlable de la Révélation, et lui ont donné la Foi pour pierre angulaire.

Les voilà, ces martyrs, vainqueurs des tyrans et des plus affreuses tortures ! Hommes merveilleux, qui aux caresses comme aux menaces, aux injures comme aux flatteries n'opposaient que ces mots : Je suis chrétien ! Héroïques patients, auxquels les plus épouvantables supplices n'arrachèrent jamais, au lieu d'une plainte, que le nom de celui pour lequel ils souffraient, et en qui ils avaient placé toute leur confiance : Jésus !

Les voilà, ces docteurs de l'Église, entourés de l'auréole du génie, en même temps qu'ils portent la couronne de la sainteté ? Ambroise, Augustin, Grégoire, Chrysostome, Thomas d'Aquin ! Où ont-ils cherché les lumières si vives dont ils illuminent tous les siècles ? Où ont-ils puisé ces trésors de science que nous sommes forcés, malgré notre érudition superbe, d'admirer encore aujourd'hui ? Est-ce dans les écoles de Rome ou d'Athènes ? Est-ce dans les jardins de l'Académie ou sous les galeries du Portique ? Non, c'est à l'école de la Foi. Ils ont beaucoup appris, parce qu'ils ne voulaient savoir qu'une chose : Jésus et Jésus crucifié !

Et vous, jeunes filles timides, parées de votre pudeur comme d'un voile aux couleurs étincelantes, qui donc vous a enseigné les charmes de la virginité ? Qui vous a communiqué l'énergie surhumaine dont vous fîtes preuve dans la conservation et la défense d'un si cher trésor ? Comment avez-vous su mépriser les avantages des plus nobles et des plus puissantes alliances ? Qui pourrait le nier ? ce n'est pas la nature qui a opéré ces prodiges, mais la Foi seule, la Foi qui vous faisait courir à l'odeur des parfums du céleste Époux, la Foi qui vous faisait, dans une chair grossière, ambitionner la pureté et la liberté des anges !

Solitaires, dont les austérités effraient la délicatesse du monde, pourquoi cette guerre acharnée, déclarée par vous, je ne dirai pas à vos convoitises, mais à vos désirs en apparence les plus légitimes ? Pourquoi fuir au désert ou chercher dans la solitude du cloître un abri contre les séductions des plaisirs et les pompes du monde ? Ah ! c'est qu'une parole de la Foi avait frappé vos oreilles : *Qui invenit animam suam, perdet illam ; et qui perdiderit animam suam propter me, inveniet eam* (Matth. x, 39).

Et vous tous, enfin, saints et saintes de Dieu, qui dans toutes les conditions de la vie avez porté la vertu jusqu'au plus sublime héroïsme, dites-le-nous : Où avez-vous trouvé la lumière et la force, la lumière pour discerner vos voies et la force pour les suivre, sinon dans les trésors inépuisables de la Foi ? Oui, tous, en agitant vos palmes victorieuses, vous pouvez redire cette parole du disciple bien-aimé : *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra !* (I Jo. v, 4.)

Eh bien, mes Frères, voilà *cette parole d'encouragement* que je vous avais promise. L'invincible foi qui a fait les saints, elle est à nous ! Ce trésor nous appartient comme il appartenait aux apôtres, aux martyrs, aux docteurs et aux vierges. Cette foi, Dieu l'a versée dans nos âmes, en même temps que l'eau sainte du baptême effleurait nos fronts. Cette foi, notre mère nous en faisait balbutier le symbole, en nous perçant sur ses genoux. Cette foi, le vénérable pasteur de nos âmes nous l'inculquait sur les bancs de l'école, dans les sublimes leçons du catéchisme. Cette foi, nous étions fiers de la professer, quand nous vînmes nous agenouiller pour la première fois à la Table sainte pour y recevoir sur nos lèvres innocentes le pain des anges, nourriture des élus de Dieu. Cette foi a jeté dans nos âmes des racines profondes ; et elles sont là, vivaces au fond de nos cœurs.

Je le sais bien : de mauvais jours sont venus. Les vents de l'impiété ont soufflé autour de nous. Ils ont soulevé des

nuages de poussière, et nos pauvres yeux ont pu croire quelquefois que le soleil de la vérité, lumière de nos jeunes années, n'était qu'un fantôme, le produit d'une hallucination, un rêve de notre imagination enfantine ; pourtant, aussi longtemps que notre orgueil n'a pas ratifié les doutes de notre faiblesse, rien n'a pu arracher de nos âmes la racine merveilleuse de la foi. La sève qu'elle contenait toujours, lui faisait de temps en temps pousser quelques rejetons verdoyants, et alors une fraîcheur délicieuse se répandait dans nos cœurs, malgré le souffle brûlant des passions humaines..

Mais ne craignons pas de l'ajouter : que de pernicieuses semences l'homme ennemi n'est-il pas venu, hélas ! déposer dans notre sein ? Combien de touffes d'ivraie ont enlacé la plante de la foi, et l'ont empêchée de donner ses fleurs et ses fruits ! Que de devoirs négligés ! Que de fautes commises et multipliées !

Voilà pourquoi je vous disais en commençant que la voix des saints, tout en étant une parole d'encouragement, est en même temps *une parole de reproche et de blâme.*

C'est que la foi des saints était une foi vive, une foi agissante, une foi pratique. Elle engendrait la prière, la fidélité, la charité. Elle les rapprochait de Dieu, de l'Eucharistie, de la croix du Sauveur. Cette foi les rendait obéissants, tempérants, chastes et purs. Elle les fortifiait contre le respect humain ; elle les soutenait dans les épreuves ; elle les unissait par des liens indissolubles à l'Église du Christ. La pratique des vertus chrétiennes fut la préoccupation de tous ces élus dont nous célébrons en ce jour la mémoire.

Et maintenant ils nous parlent. Ils nous disent, comme autrefois la Chasteté à Augustin égaré : Voyez ces troupes de jeunes gens et de jeunes filles, portant dans leurs mains, avec le lis de la virginité, les fleurs de toutes les vertus. *An tu non poteris quod isti et istæ ?* Pourquoi ne

pourrais-tu pas faire ce qu'ils ont fait ? N'avaient-ils pas comme toi une chair rebelle et en apparence indomptable ? Ne portaient-ils pas le trésor de leur innocence dans des vases d'argile ? Les temps sont mauvais ; les dangers sont grands ; les ennemis de la foi puissants et nombreux : les temps étaient-ils plus favorables, lorsque les Agnès, les Dorothée, les Agathe avaient à choisir, non pas entre le plaisir et le devoir, mais entre l'apostasie et la mort ? *Nundum enim usque ad sanguinem restitistis* (Heb. XII, 4). Ah ! vous n'avez pas encore à résister jusqu'à verser votre sang.

Et ne dites pas : « Je ne puis prétendre à ces éclatantes couronnes ; jamais mon nom ne sera proclamé comme celui d'un saint par la bouche du Pontife suprême ; jamais mon image n'ornera les autels ; jamais mon exemple ne sera proposé à l'imitation des hommes, comme étant celui d'un saint. » La fête de ce jour est là pour confondre ces vains prétextes de la tiédeur. Regardez, regardez cette foule innombrable qui remplit l'enceinte de la céleste Jérusalem. Il y a là des artisans obscurs, des enfants, de pauvres femmes, des sauvages arrachés naguère aux ténèbres de l'idolâtrie. A tous nous offrons aujourd'hui le même encens. Leurs noms sont demeurés inconnus. Le livre de vie qui les contient, les réserve pour la manifestation du dernier jour. Tout ce que nous savons, c'est qu'ils ont travaillé, combattu et prié, comme il nous faut aussi prier, travailler et combattre.

Lâche et coupable serait le soldat qui, placé en face de l'ennemi, jetterait ses armes et prendrait la fuite, parce qu'il n'occupe pas le premier rang parmi ses compagnons, et parce que les insignes du commandement ne brillent pas sur son épaule. Le devoir n'est-il pas le même pour tous, et tous ne partagent-ils pas l'honneur de la victoire ? Disons-le donc : lâche et coupable serait le chrétien qui, sur le champ de bataille de cette vie, voudrait s'autoriser de l'obscurité de sa condition, de la faiblesse native de sa

volonté, de la perversité de sa nature, pour abandonner le drapeau de Jésus-Christ et pactiser avec l'Enfer ! Ah ! mes Frères, ne soyons pas du nombre de ces malheureux. Au contraire, les yeux fixés sur cette multitude innombrable d'élus que nous vénérons en ce jour et dont la foi est la nôtre, encourageons-nous à la vue de leurs couronnes et rougissons de n'avoir pas jusqu'ici mieux imité leur courage et leurs travaux.

II.

Mais il est temps d'écouter des accents plus tristes, quoique non moins persuasifs. L'Église nous invite à abaisser nos regards des splendeurs des cieux sur ces abîmes, voisins de l'enfer, où la foi nous montre les âmes des fidèles payant à la justice divine certaines dettes qu'elles n'ont pas acquittées sur la terre.

Descendons, descendons quelques instants dans les cachots du purgatoire ; laissons nous émouvoir aux plaintes qui s'élèvent de ces demeures de feu. *Crucior in hac flamma* (Luc. xvi. 42). Je souffre dans cette flamme ! tel est le cri qui retentit de toutes parts. Ce cri, je le veux bien, n'est pas, comme en enfer, le cri du désespoir ; car tous ceux que la justice divine retient dans ces brûlantes fournaises, sont destinés à goûter un jour les félicités éternelles. Ce cri est un cri de regret ; c'est, comme nous le disions tout à l'heure, un cri de prière et de supplication.

Ah ! mes Frères, comprenons bien la signification de ce cri. Qu'il serve de leçon à nous qui habitons encore la terre des vivants ! *Crucior in hac flamma.*

« Je souffre dans ces flammes, » nous dit une de ces âmes infortunées ; je souffre dans ces flammes : sais-tu bien, ô mortel, ce que t'enseigne mon supplice ? Je souffre dans cette flamme, parce que, insensée que j'étais, je me laissais entraîner, comme tu le fais, au torrent des préoccupations passagères, des affections mondaines, des amusements frivoles. Je souffre dans cette flamme : et, si

la main miséricordieuse de Dieu ne m'avait arrêtée sur le bord de l'abîme, si la vive lumière de sa grâce ne m'avait fait ouvrir les yeux à temps, si les attraits de cette grâce n'avaient enfin subjugué mon cœur, à la place de ce feu temporaire et expiatoire, dont j'ai peine cependant à supporter les cuisantes ardeurs, un autre feu m'attendait, impitoyable, inextinguible, éternel. — Mortel, sois plus sage que moi, et retiens la leçon que je te donne. Pour un instant de plaisir, ne t'expose pas à une éternité de supplices !

« Je souffre dans cette flamme, » soupire non loin de là une de ces âmes tièdes et languissantes qui prétendent concilier sur la terre les caprices de la nature avec les droits de la grâce, l'amour qu'elles doivent à Dieu et celui que les liens du sang ou les sympathies du cœur réclament au détriment de cet amour. Je souffre dans cette flamme, parce que je n'ai pas servi mon divin Maître plus complètement, plus généreusement ; parce que j'ai tardé si longtemps de me donner tout entière à lui. Oh ! comme je voudrais maintenant m'unir à son ineffable bonté et contempler sa beauté ravissante ! Mais il me punit ; il me punit justement, en prolongeant mon exil. — Mortel, sois plus sage que moi : hâte-toi de répondre à la voix qui t'appelle.

« Je souffre dans cette flamme, » nous dit à son tour un de ces chrétiens, prévenu autrefois des dons les plus insignes de la munificence divine. Je souffre dans cette flamme, parce que je n'eus pas le courage de professer devant les hommes toutes les convictions chrétiennes de mon cœur. Je comprenais le rôle que Dieu était en droit de vouloir que je remplisse pour sa plus grande gloire : il m'était réservé de montrer aux faibles et aux timides la voie qu'il leur fallait suivre. Je devais guider les autres et les mener au fort de la mêlée ; mais, indigne combattant. je me contentais de me tenir sur la défensive, et je craignais d'affronter l'ennemi.

Nous pourrions, mes Frères, pousser bien loin cette énumération, et *dans les regrets* unanimes des âmes retenues dans les feux du purgatoire nous trouverions de puissants motifs de secouer notre torpeur, de ranimer notre piété, d'enflammer notre zèle. A chaque fois nous verrions quel est notre délire, lorsque nous nous plongeons dans les jouissances mondaines : jouissances futiles, laissant dans le cœur le vide et le remords, jouissances coupables même, dès qu'elles deviennent excessives, jouissances qui par là même nous condamnent à de cuisants regrets et à une cruelle expiation.

Pourtant, mes Frères, gardons-nous de l'oublier : ces plaintes déchirantes ne sont pas seulement l'expression de la douleur ; elles renferment en outre *un appel à notre commisération*, à *notre charité*, je dirai même, à *notre justice*.

Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos, amici mei, s'écriait le saint homme Job au milieu de ses angoisses (Job. XIX. 21) ; c'est aussi le cri de ces âmes, c'est leur pressante prière.

Car, par une de ces dispositions admirables où se confondent la justice et la miséricorde de Dieu, il nous est donné, à nous habitants de la terre, de tendre par delà le tombeau une main secourable à nos frères souffrants. C'est un des points les plus consolants de la croyance catholique ; c'est un des effets les plus puissants de la communion des saints, de ce lien vraiment divin qui unit entre eux tous les membres du corps mystique de Jésus-Christ. Je puis donc tempérer par la rosée de ma compassion l'ardeur des flammes dévorantes du purgatoire ; je puis déverser sur les âmes infortunées qui y souffrent, les mérites qu'il m'est donné d'acquérir ici-bas. Je le puis, je le ferai !

Mais pourquoi dire : je le puis ? N'est-ce pas un devoir qui m'est imposé ? Apparaissez de nouveau, âmes bien-aimées, âmes de mes parents, de mes proches, de mes

amis les plus chers ! Dites-moi encore une fois pourquoi votre exil se prolonge, pourquoi le désir de la patrie vous consume en vain depuis de si longues années. Répondez, âmes de mon père, de mon frère, de mon enfant. Ah ! mes Frères, n'entendez-vous pas leur voix retentir au fond de votre cœur ? « Je souffre, vous disent-elles, et c'est à cause de toi. Je souffre, et j'expie mes complaisances trop grandes ; j'expie mes injustices, j'expie mes colères, mes faiblesses et mes lâchetés. Et ces lâchetés, ces faiblesses, ces colères, tu en étais la cause ou l'occasion, l'objet ou le provocateur. »

Ah ! mes Frères, est-il un cœur généreux qui ne se sente frémir à cette pensée : Il est des âmes qui me sont chères, elles souffrent d'atroces tourments et j'en suis la cause ; je puis les secourir, et je demeure ici immobile, impassible ? Ah ! si pendant leur vie terrestre un pressant danger fût venu menacer quelqu'un de ces parents, de ces amis ; si le feu les eût enveloppés, si l'océan les eût submergés : je me serais précipité sous le fer, dans le feu, au milieu des flots, pour sauver une si précieuse existence. Si de plus mon imprudence avait été cause de ces dangers, eussé-je hésité à exposer mes jours pour réparer ma faute ? Serai-je donc moins compatissant, moins juste, maintenant qu'elles gémissent dans les flammes du purgatoire ? J'entends leurs cris ; pourrai-je fermer l'oreille à leurs supplications ? Non, c'est impossible !

Mais que faut-il faire pour secourir ces âmes ? — Oh ! encore une fois, mes Frères, admirez la bonté, l'ineffable miséricorde de Dieu. Ce qui sauvera ces âmes, c'est précisément ce qui vous sauvera vous-mêmes. Les œuvres qui les délivrent des flammes du purgatoire, ce sont celles qui vous épargneront les rigueurs de ce lieu d'expiation. La prière s'élançant d'un cœur innocent ou d'un cœur purifié par les eaux salutaires de la pénitence ; la victime eucharistique immolée sur les autels, offerte par les mains du prêtre, mais offerte aussi par vous, quand vous êtes

unis au prêtre dans les étreintes de la charité ; Jésus-Christ descendant en vous par la communion, et là, dans votre cœur, poursuivi de vos supplications et de vos tendres importunités ; les indulgences, fruits de la prière et des bonnes œuvres, satisfaction abondante offerte à la justice divine pour vous et pour les âmes qui souffrent : tels sont les trésors que l'Église nous offre pour acquitter nos dettes et celles que nous fîmes contracter aux compagnons de nos joies et de nos douleurs.

Que tardons-nous à conquérir ces trésors ? Que tardons-nous à multiplier le nombre des élus triomphants en ce jour ? Que tardons-nous à réjouir le cœur de Dieu par le spectacle de notre ferveur, de notre générosité, de notre miséricorde ? Que tardons-nous à accomplir le grand dessein providentiel, ce dessein qui devrait être toujours présent à notre pensée : *Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra ?*

Péroraison. — Il y a, mes Frères, au septième chapitre du livre de l'Apocalypse un magnifique passage, où Dieu semble avoir voulu dépeindre la fête de ce jour, telle qu'elle se devra célébrer après la consommation des temps.

Écoutez l'introduction solennelle à ce moment suprême. Je vis, dit l'apôtre saint Jean, quatre anges placés aux quatre coins cardinaux et retenant les vents du ciel pour les empêcher de dévaster la terre, de bouleverser la mer, de renverser les arbres des forêts. Et je vis un autre ange s'élever du côté de l'orient. Il tenait en main le signe du Dieu vivant. D'une voix puissante il cria aux quatre anges chargés de bouleverser la terre et la mer : Gardez-vous de nuire à la terre, ni à la mer, ni aux végétaux, jusqu'à ce que nous ayons marqué au front les serviteurs de notre Dieu. Et j'entendis le nombre de ceux qui devaient être marqués de ce signe divin. Ils étaient cent quarante-quatre mille, appartenant aux douze tribus d'Israël. Puis je vis une foule immense que personne n'eût pu compter, appartenant à toutes les nations, à tous les peuples, à toutes

les tribus, à tous les idiomes. Ils étaient vêtus de blanc et portaient des palmes dans leurs mains. Et ils chantaient d'une voix éclatante : Salut à notre Dieu qui est assis sur le trône, et à l'Agneau ! Et tous les anges environnaient le trône. Ils entouraient aussi les vieillards et les quatre animaux mystérieux que j'avais vus. Ils se prosternèrent devant le trône, et adorèrent le Seigneur, en disant : Amen, bénédiction, gloire, action de grâces, honneur, puissance et force à notre Dieu, dans les siècles des siécles !

Alors, continue le prophète, alors un des vieillards me demanda : Quels sont ces hommes vêtus de blanc, et d'où sont-ils venus ? Je répondis : Seigneur, vous le savez. Il reprit aussitôt : Ce sont ceux qui sont venus ici après avoir passé par la grande tribulation, et qui ont lavé et blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau. Voilà pourquoi ils sont devant le trône de Dieu. Ils le servent jour et nuit dans son temple ; et celui qui est assis sur le trône, habitera au milieu d'eux. Ils ne connaîtront plus ni la faim ni la soif. La chaleur du soleil ni aucune autre ardeur ne pourra les molester, parce que l'Agneau sera leur guide. Il les conduira aux fontaines de vie, et Dieu essuiera de leurs yeux toute larme.

C'est bien là, mes Frères, c'est bien là le sort des élus, tels que nous nous les représentons dans cette pieuse solennité. Être à l'abri des misères et des nécessités de la vie, jouir de Dieu et trouver en lui la plénitude de tout bien ! Mais à l'avant-plan de ce tableau que nous venons de contempler, dans ce que j'ai appelé le moment qui précède le dénombrement des élus, n'y-a-t-il rien qui rappelle notre situation actuelle ? N'y a-t-il pas maintenant aussi comme un point d'arrêt dans les destinées du monde ? Ne semble-t-il pas que les anges, ministres des justices divines, ont reçu de l'ange des miséricordes un ordre exprès de retenir les fléaux qu'ils étaient sur le point de déchaîner contre notre terre ? N'avons-nous pas déjà vu s'abattre sur nous les prémices de ces fléaux, annonce redoutable de catastrophes plus terribles encore ?

Mais voici que l'ange des miséricordes a crié : « Attendez, dit-il aux anges des vengeances, ne bouleversez pas l'univers, avant que nous ayons marqué au front les élus de notre Dieu ! « Or, mes Frères, je le demande : quel sera ce signe dont l'empreinte tutélaire doit nous faire échapper aux foudres du Seigneur ? Quel est le signe qu'il faut porter au milieu de la grande tribulation, alors même qu'on se purifie dans le sang de l'Agneau, c'est-à-dire du Sauveur du monde immolé sur le Calvaire ? Ah ! pourrions-nous en douter ? C'est le signe de la Croix. Et ce signe de la rédemption ne symbolise-t-il pas la foi, la foi qui se manifeste par les œuvres, qui se manifeste dans les souffrances, qui se manifeste dans la lutte contre les ennemis de notre âme ?

Oui, si nous voulons échapper aux coups de la justice divine, coups terribles parfois, lorsqu'ils nous atteignent sur la terre, mille fois plus terribles dès qu'on a franchi les barrières de la vie, il faut nous couvrir du bouclier de la foi, *scutum fidei* (Ephes. VI, 16), dont parle saint Paul dans l'épître aux Éphésiens. Il faut ranimer en nous le souvenir des grandes vérités que la Foi nous propose : Dieu, notre âme, le salut, l'éternité. Il faut régler sur ces vérités tout le détail de notre conduite. Il faut, enfin, nous unir de tout cœur à l'Église militante, partager ses épreuves, ses privations, ses combats. Il nous faut conserver la mémoire de ceux qui nous ont précédés dans l'arène, voyageurs dont la course est terminée, dont le navire est au port, soldats demeurés vainqueurs, mais qui, avant de jouir de leur triomphe, doivent se purifier de la poussière du chemin ou guérir les blessures que leur imprudence seule leur a fait recevoir. Il nous les faut aider à effacer ces souillures ; il nous faut panser leurs plaies.

C'est ainsi que nous traverserons la grande tribulation, et que nous pourrons attendre avec assurance le jour solennel où Dieu daignera nous marquer une dernière fois de son signe, afin de nous soustraire à tout jamais aux calamités

inséparables de notre exil. Marchons donc avec courage, le regard arrêté sur l'éternité, l'oreille attentive aux gémissements de nos frères captifs. Achevons ainsi notre course. Pour nous aussi alors, se lèvera, comme elle s'est levée pour les saints, l'aurore de la béatitude, béatitude sans bornes, béatitude sans fin, béatitude où se confondront dans une même splendeur l'Église qui combat, l'Église qui souffre, l'Église qui triomphe. Ainsi soit-il !

TRAVAIL.

CANEVAS POUR UN AUDITOIRE D'OUVRIERS.

(Évangile du 4e dimanche après la Pentecôte, Luc. v, 1-12.)

PÊCHE MIRACULEUSE.

Præceptor, in nomine tuo laxabo rete. (Luc. v, 5.)

Exorde. — Chaque détail de la vie du Sauveur renferme de salutaires leçons... Il voulut appartenir à la classe ouvrière, et il avait avec cette classe de fréquentes relations : de là vient que dans l'Évangile il y a plusieurs détails qui regardent particulièrement les ouvriers. Dans l'évangile de ce jour... *(Récit.)*

Cet évangile nous apprend comment nous devons nous *livrer au travail*...

I. Notre travail doit être un exercice d'obéissance envers Dieu. — *In nomine tuo laxabo rete.* La loi qui nous impose le travail, vient de Dieu... Travaillons avec un esprit de soumission et d'obéissance... Ne portons pas envie aux riches... Les riches fainéants... ce qui les attend.

II. Notre travail doit avoir pour but la gloire de Dieu. — Notre travail doit êire tel qu'il mérite d'être offert à Dieu... Donc pas un travail qui constitue un péché... qui constitue une injustice... qui se fasse au détriment de nos autres devoirs... Dieu ne bénit pas un pareil labeur...

III. NOTRE TRAVAIL DOIT ÊTRE ANIMÉ ET SOUTENU PAR LA CONFIANCE EN DIEU. — Voyez les apôtres... D'abord travail infructueux... Dès qu'ils travaillent avec confiance, animés par la pensée du divin Maître, ils obtiennent un succès merveilleux...

Ils font plus : pour obéir à leur vocation, ils abandonnent toute sollicitude concernant la vie du corps, et rien ne leur manque... Confiance dans la divine Providence...

PÉRORAISON. — Nous devons rendre notre travail fructueux pour le temps, et pour l'éternité.

VOCATIONS SACERDOTALES.

(CANEVAS.)

Les vocations au sacerdoce sont *divines* en elles-mêmes...

Comme toutes les choses divines sur la terre, elles subissent les influences humaines...

Donc *A.* Chrétiennement et raisonnablement parlant, elles devraient être un objet d'ambitions et de regrets.

B. Mais, hélas !

a) Beaucoup de vocations sacerdotales sont étouffées dans leur germe.

b) Beaucoup sont paralysées dans leur développement.

c) Beaucoup sont arrêtées dans leur fructification.

Causes. L'opposition des parents... la lâcheté des jeunes gens eux-mêmes.

C. Les vocations sacerdotales tiennent donc :

a) A l'esprit de famille...

b) A l'éducation reçue...

c) A l'esprit de piété, de dévouement conservé dans le jeune homme...

Que deviendront-elles, si la famille chrétienne s'en va ? Malheur !

SECONDE SÉRIE

SERMONS DE CONTROVERSE

SECONDE SÉRIE

SERMONS DE CONTROVERSE

VINGT-DEUX SERMONS DE CONTROVERSE
SUR DIVERS POINTS DU SYMBOLE.

—

1er SERMON DE CONTROVERSE SUR LE SYMBOLE.

LA NOTION DE LA FOI.

Est autem fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium. La foi, c'est le fondement des choses qu'il faut espérer, la conviction de celles qui sont invisibles.
(Heb. xi, 1.)

Mes Frères,

Quand on demande à l'Église catholique de formuler le sommaire de sa doctrine, de cette doctrine que nous nous sommes promis d'examiner (1), elle présente aussitôt le « Symbole » que les apôtres lui ont légué et que les siècles chrétiens ont successivement répété.

Le regard fixé sur le ciel, l'Église s'écrie : *Credo !*

Credo, je crois ! tel est en effet le point de départ de la religion catholique tout entière.

Cette première parole exige déjà un examen sérieux et approfondi. Car, si nous voulons entrer dans le sanctuaire

(1) Ces mots font allusion au discours d' « Introduction à une série de conférences » placé en tête du tome III. Ce discours a été mis là pour servir de modèle. Il a été prêché par le P. Verbeke comme introduction à diverses séries de conférences (Bruxelles 1867, Arlon 1869, Bruges 1871, Liége 1886) ; mais il a été composé pour les sermons de *controverse* qui viennent ici.

que l'Église nous ouvre, si nons voulons en parcourir la vaste étendue et en admirer toutes les beautés, nous devons nécessairement prendre la Foi pour guide. Or, le nom seul de la Foi provoque chez certains esprits des répugnances étranges. Ils repoussent ce guide ; ils l'accusent de despotisme ; ils lui reprochent d'être l'irréconciliable ennemi de la dignité de la raison.

S'ils ne poursuivent pas de leurs sarcasmes le chrétien fidèle aux enseignements de la Foi, ils affectent d'en mépriser eux-mêmes les leçons. D'autres, dans la lutte qu'ils entreprennent contre les défenseurs de la religion, voyant qu'ils ne parviennent pas à renverser les raisonnements qui les confondent, croient opposer à leurs adversaires une réplique péremptoire, en leur disant : « Vous faites une besogne inutile ; car pour admettre vos preuves, il faudrait que j'eusse la foi. » De temps en temps, il est vrai, la force des choses arrache au cœur du sceptique un aveu plus sincère : « Je n'ai pas, dit-il, *le bonheur* de croire. »

Prenons acte de cet aveu, mes Frères ; et, malgré le ton légèrement ironique qui en atténue la portée, prenons ces paroles pour l'expression de la vérité.

Affirmons-le sans crainte : *Ne pas croire est un malheur*, un malheur réel, un malheur déplorable.

Pour admettre cette assertion, il faut comprendre tout d'abord que *la foi ne mérite pas les reproches* qu'on lui adresse, qu'elle n'exerce pas sur l'intelligence un empire despotique, qu'elle ne contredit pas les aspirations raisonnables de notre nature ; mais bien plutôt qu'elle y répond, qu'elle les satisfait, qu'elle les complète.

Il en est ainsi, en effet, mes Frères ; et ce doit être le premier objet de nos réflexions. La notion de la foi, la raison dernière de la foi, la matière de la foi, l'autorité, sauvegarde de la foi, les motifs de la foi : tous ces points de vue méritent une attention spéciale, car de leur ensemble résulte cette conclusion souverainement importante :

Croire, c'est être raisonnable ; croire, c'est être sage ; croire, c'est être grand.

Commençons par examiner la *notion de la foi* telle que nous la présente saint Paul, lorsqu'il dit dans l'Épître aux Hébreux : *Est autem fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium.* La foi, c'est le fondement des choses qu'il faut espérer, la conviction de celles qui sont invisibles.

Sans chercher pour le moment la définition rigoureuse de la foi, emparons-nous de l'idée générale que nous fournit l'Apôtre. Analysons-la, et mettons-la en rapport avec notre nature. A ce point de vue, la pensée de saint Paul est d'une justesse frappante. La foi, tout le monde le sait, est le fondement de la religion chrétienne. Cette religion, vous le reconnaissez, est un ensemble d'espérances, d'espérances éternelles. Elle est aussi un corps de doctrines ; et ces doctrines, impliquant la connaissance de Dieu, de l'âme, de l'éternité, échappent bien souvent au contrôle de nos sens. Vous admettez aisément tout cela ; mais que ces espérances *dépendent* de la foi, mais que la foi seule fasse acquérir les connaissances du monde invisible, mais que cet empire de la foi sur le cœur et sur l'esprit, n'ait rien qui ne soit en parfaite harmonie avec notre nature raisonnable : c'est peut-être ce que vous voudriez voir démontrer.

Eh bien, mes Frères, vous allez vous convaincre que je n'ai rien dit de trop. Oui, nous avons *besoin de croire, parce que nous avons besoin d'espérer ;* — nous avons *besoin de croire, parce que nous avons besoin d'apprendre,* parce que sans la foi l'espérance ne peut remplir le vide de notre cœur affamé de jouir, pas plus que la science purement humaine ne saurait remplir le vide de notre esprit impatient de connaître toute vérité.

I.

Je viens, mes Frères, de nommer l'espérance. A ce mot, qui ne sent son âme tressaillir ? L'espérance, baume con-

solateur que Dieu a versé sur les plaies de l'homme au moment même où sa justice, le glaive à la main, le chassait du Paradis terrestre et le condamnait à un exil aussi long que la vie ; l'espérance, aurore bienfaisante, seule capable de dissiper les fantômes qui nous épouvantent dans la nuit d'ici-bas ; l'espérance, le plus grand, le dernier des biens, que le malheureux mortel possède tant qu'il n'a pas franchi cette porte fatale des enfers, sur le seuil de laquelle il faut renoncer au bonheur !

Déterminons, s'il nous est possible, la place que l'espérance occupe dans notre vie. Elle brille dans le sourire de l'enfance ; elle fait palpiter le cœur de la jeunesse ; elle donne à l'âge mûr l'activité et le courage ; elle ranime les membres glacés de la vieillesse, et fait passer un éclair de joie sur son visage flétri. Espérer, c'est attendre avec courage et confiance un bien que l'on n'a pas. A chaque instant de notre vie, ne sommes-nous pas dans une de ces attentes ? Oui, nous espérons toujours.

Mais remarquons-le : si l'espérance consiste à attendre le bien que l'on ne possède pas, la foi consiste à admettre la vérité que l'on ne touche pas : et entre ces deux opérations de l'âme il y a la connexion la plus indissoluble, le lien le plus intime. Pour espérer, il faut croire ; pour espérer toujours, il faut croire toujours.

Voyez l'espérance de ce petit enfant. Il est pauvre ; il est nu, il a froid. Tout à l'heure il pleurait ; mais sa mère l'a pris dans ses bras, elle lui a promis de beaux jardins, des vêtements magnifiques, des festins délicieux. Les larmes ont cessé de couler ; l'enfant sourit. Il espère, parce qu'il croit. Il croit à ces merveilles qu'il ne voit pas ; il croit à la véracité de sa mère.

Il espère, le jeune homme qui vient de se lancer dans le monde, devant qui s'ouvre, belle et spacieuse, la carrière de la vie. Il aspire à la fortune, il aspire à la gloire, il aspire au bonheur. Il aime, et il espère voir se réaliser un jour ses rêves dorés. Mais pour espérer ainsi, quelle foi robuste

ne faut-il pas ? Foi dans l'affection de ses amis, foi dans la constante bienveillance de ses protecteurs, foi dans la sincérité et la justice de ses concitoyens, foi dans la fidélité de celle qu'il veut associer à son sort. Point d'espérance sans la foi !

Qu'est-ce qui anime à la persévérance le savant qui s'acharne à la solution d'un problème, le soldat qui affronte les hasards d'une campagne périlleuse, le voyageur exposé à toutes les intempéries des saisons, à toutes les fureurs de l'océan ? L'espérance, toujours l'espérance. Mais avant d'espérer, ils croient : le savant croit au témoignage de ses maîtres et au bien fondé des hypothèses sur lesquelles il s'appuie ; le soldat croit à l'expérience et à l'habileté de son général ; le voyageur et l'explorateur, aux récits de leurs devanciers.

Et, pas plus que l'espérance, la foi n'a abandonné le vieillard. Pendant les rigueurs de l'hiver sa tête retombait sur sa poitrine ; il tremblait aux sons du glas funèbre. Aux caresses de ses enfants il ne répondait que par des soupirs ; il ne croyait pas à leurs souhaits joyeux. Mais un rayon de soleil a brillé ; les premières fleurs du printemps ont paru ; un ami versé dans l'art de guérir est venu le visiter et lui a garanti de longs jours. Le vieillard écoute ; il espère, il revit, parce qu'il espère ; il espère parce qu'il croit.

Voilà pour l'espérance terrestre. Elle repose tout entière sur la foi. Faut-il maintenant s'arrêter ? Faut-il dire qu'en dehors de cette sphère sensible, qu'au delà de cette vie passagère, il n'y a plus rien ? Plus rien à croire ! — Je l'admettrai, si vous pouvez me démontrer qu'il n'y a plus rien à espérer. Mais alors il vous faut établir : ou bien qu'il n'y a rien à désirer hors ce que nous pouvons atteindre ici-bas ; — ou bien que, s'il y a quelque chose à désirer, il n'y a personne pour nous le donner jamais ; — ou enfin, que tout en nous finit à la mort, et qu'après la mort nous ne sommes plus susceptibles de bonheur : triple absurdité contre laquelle se révoltent toutes les convic-

tions de notre intelligence et tous les instincts de notre nature. Rien à espérer, sinon cette terre que foulent mes pieds, ces maisons qui s'écroulent, ces lambeaux qui me couvrent ; rien que l'affection des hommes, qui se rient de ma misère, qui trahissent mon amitié, ou qui tout au moins m'abandonnent lorsqu'il leur faut mourir ! Rien que cela ? C'est impossible ! Rien à espérer en dehors de cette vie ! Et cette vie n'est elle-même qu'un tissu de calamités et de déceptions. L'homme, la plus noble des créatures, serait jeté dans le temps pour y être le jouet des éléments, l'esclave de ses semblables, la victime de la fortune ! Il n'aurait que du fiel pour étancher cette soif de bonheur dont il est dévoré ! Encore une fois, c'est impossible !

— Mais s'il n'a personne qui veuille ou qui puisse réaliser ses espérances ? — Personne ? Eh quoi ! celui qui a fait le ciel, celui qui a fait mon corps, celui qui a fait mon âme, ne pourrait pas abreuver cette âme d'une goutte de bonheur ? Je crierais vers lui, et il ne m'écouterait pas, moi sa créature ! Si du moins il me laissait me jouer parmi les astres qui roulent au-dessus de ma tête, bondir de soleil en soleil, m'enfoncer dans les profondeurs de l'espace ! Mais me confiner sur une motte de terre, m'enchaîner à cette triste planète où se sont donné rendez-vous tous les vices et toutes les douleurs, moi dont le cœur est plus grand que le monde : ah ! c'est trop cruel pour un Dieu. Si telle devait être sa nature, il n'existerait pas. Cependant, je ne puis nier son existence ; tout me parle de lui dans l'harmonieux ensemble de l'univers, et je vois clairement que c'est sa providence qui maintient la société humaine au milieu de bouleversements qui auraient dû mille fois la dissoudre. Il existe donc, et, puisqu'il existe, je puis de lui espérer le bonheur.

— A moins que dans la mort je ne trouve mon anéantissement ! Mais est-ce là ce que je sens, est-ce là ce que je désire ? Non, ce que j'ai en moi, c'est la vie : la vie, non pas pour quelques jours, non pas pour quelques années,

mais la vie pour jamais. Autour de moi tout change et tout périt ; mon enveloppe de chair se dissout peu à peu, et un jour elle tombera en lambeaux comme un vêtement usé. Cependant, je le sens, il y a en moi un principe qui ne périra point. C'est un besoin pour moi de me dire : « Je vivrai toujours, » et si quelque prétendu philosophe me répliquait : « Vous vous trompez ; il n'y a plus rien après la mort. En voulez-vous la preuve ? » — moi, je m'écrierais aussitôt : Philosophe, garde pour toi ta démonstration. Contente-toi, si tu le peux, d'un pouce de terrain et d'une heure d'existence : à moi il faut l'infini, il faut l'éternité. C'est une illusion, dis-tu. Eh bien, laisse-moi une illusion qui m'est chère. Voyageur perdu dans les sables, je continuerai de marcher vers ces plaines verdoyantes que j'aperçois et qui me promettent la fraîcheur et le repos. C'est un mirage, dis-tu. Ne le dissipe pas : il me fait tant de bien !

N'est-ce pas là, mes Frères, le cri de la nature humaine, de la nature, non pas étourdie par les vapeurs grossières dont elle s'enivre parfois et qui la font tomber au niveau de la brute, mais le cri de la nature emportée par ses plus nobles désirs, n'eût-elle conservé qu'une seule étincelle du foyer de céleste lumière qu'on appelle la raison ?

Comprenez-vous à présent, mes Frères, le malheur de ces hommes qui n'ont pas la foi ? Ils s'agitent dans cette vie, écrasés sous le poids de l'infortune ou altérés de jouissances qui leur échappent sans cesse. Ils lèvent les yeux, pour chercher au loin celui qui leur donnera la félicité ; ils plongent leurs regards dans l'avenir, et partout ils trouvent le vague, l'indéfini, l'insaisissable. La vie pour eux est un problème sans solution, un mouvement sans terme, un labyrinthe sans issue.

Oui, ils l'ont dit avec raison, avec plus de raison qu'ils ne le croyaient peut-être eux-mêmes : un grand bonheur leur manque ; ils n'ont pas le bonheur d'avoir la foi. Et nous voyons clairement pourquoi ils sont malheureux. Ils ont

besoin d'espérer, et la foi seule peut leur montrer des objets capables de répondre à leurs désirs ; ils ont besoin d'espérer, et la foi seule peut asseoir leurs espérances sur un fondement inébranlable. *Fides sperandarum substantia rerum.* — C'est encore la foi qui est la condition d'une science parfaite : *argumentum non apparentium.* Nous allons le prouver.

II.

Dans la foi, mes Frères, nous avons trouvé la base de nos espérances infinies, et ce premier aspect nous l'a déjà montrée en harmonie avec les aspirations de notre nature. Mais ce n'est là qu'une esquisse incomplète. La foi est en même temps un élément de certitude, puisqu'elle est une conviction, et, comme le dit l'Apôtre, la conviction des choses invisibles : *argumentum non apparentium.*

N'y a-t-il rien, mes Frères, dans cette conviction qui répugne à notre dignité ? Admettre sans voir, n'est-ce pas anéantir la science ? Cette science de l'invisible appuyée sur la seule force du témoignage, répond-elle à l'organisation de nos facultés ? Les facultés de notre âme trouveront-elles dans la foi un auxiliaire ou un obstacle à leur développement ? Graves questions qu'il nous reste à résoudre.

Suivons donc une marche analogue à celle que nous avons choisie tout à l'heure. Voyons ce que deviennent sans la foi humaine les sciences humaines ; — voyons ensuite ce que la foi religieuse, ajoutée aux sciences humaines, leur donne de perfection et d'étendue.

Sans la foi humaine, pas de science possible ! Retranchez la foi, et demandez-vous ce que devient l'histoire. L'histoire est la science des faits. Ces faits, je ne les ai pas vus ; je les crois. Pour les croire, j'ai le témoignage des monuments, des médailles, des inscriptions. Mais la plupart de ces monuments, je ne les ai pas visités ; ces médailles, je ne les ai pas touchées ; ces inscriptions, je ne les comprends pas, je ne sais pas même les lire. Et pour-

tant, j'y crois. J'y crois sur le témoignage des auteurs et des livres. Les auteurs de ces livres, les ai-je jamais aperçus ? Ai-je assisté à la composition, à l'impression de leurs ouvrages ? Nullement. Néanmoins, et encore une fois sur de nouveaux témoignages, je crois à l'authenticité et à la véracité de ces livres. Dites : si je ne croyais pas, que deviendrait l'histoire ?

Que deviendraient les sciences naturelles, sciences d'incessantes observations et de laborieuses découvertes ? Que de voyages, que de recherches, que d'expériences n'a-t-il pas fallu pour rassembler les matériaux d'un volume de zoologie, de botanique, de physique, de chimie ? Que d'hommes y ont travaillé, profitant, chacun pour sa part, des travaux de leurs devanciers, les contrôlant quelquefois, le plus souvent les acceptant sans contrôle ! Ils se croyaient les uns les autres ; et moi, qui étudie leurs œuvres, je les crois à mon tour. Je crois le professeur qui m'explique leurs systèmes ; et quand même dans le laboratoire, dans l'amphithéâtre, l'expérience refuserait quelquefois de confirmer la théorie, je croirais encore.

Je vais plus loin. Retranchez la foi : que deviendront les mathématiques ? Ici, remarquez-le bien, je n'ai garde de violer les droits de la raison humaine ; je n'ai garde d'affirmer que la foi soit le fondement de toute certitude humaine ou l'origine de toute connaissance. L'Église, elle-même, a repoussé cette doctrine, dont on voulait lui prêter le dangereux appui. Mais, sans donner dans cet excès, demandons-nous à quoi auraient abouti nos études mathématiques, si nous n'avions commencé par croire avant que de comprendre, si nous avions voulu, pour accepter les règles du calcul ou même les axiomes de la géométrie, en saisir par nous-mêmes la raison dernière et l'évidence intrinsèque ?

Ne craignons donc pas de le soutenir : dans toute science la foi nous est nécessaire. Elle est nécessaire, parce qu'au début de nos études, quand notre intelligence ne fait que

s'éveiller, le contrôle de ce qu'on nous enseigne nous est impossible. Elle est nécessaire plus tard, parce que souvent le contrôle est difficile, et qu'il serait absurde de ne rien admettre sans contrôle.

Et s'il en est ainsi du détail de la science, que dirons-nous de l'ensemble ? Comment supposer que chaque homme par lui-même doive tout découvrir, tout examiner, tout démontrer ? Voici un artisan placé devant une de nos magnifiques cathédrales. On lui met en main un marteau, une équerre, un ciseau, un pinceau, et on lui dit : Construis une cathédrale semblable en tout à celle qui s'élève ici. Rassemble la pierre, le bois, le fer et le marbre. Sois architecte, entrepreneur, manœuvre, ouvrier, artiste. Dessine, maçonne, peins, sculpte, décore. Ne songe pas à te faire aider ; la gloire de l'œuvre appartiendra à toi seul. — Que répondrait cet homme ? Quelle ne serait pas sa stupéfaction ? Comme il se sentirait écrasé sous le poids d'une telle entreprise ! Eh bien, ce n'est là qu'une faible image de ce que serait l'homme devant l'édifice de la science, s'il devait à lui seul le reconstruire. Heureusement, il a pour s'aider un lien qui l'associe aux autres hommes, une force qui fait passer leur intelligence dans son intelligence, qui ajoute leur expérience à son expérience, qui augmente ses propres ressources de tous les trésors qu'ils ont rassemblés. Ce lien, cette force, c'est la foi !

Il faut donc croire pour avoir l'idée des choses passées, pour comprendre la plupart des choses présentes ; en un mot, il faut croire pour saisir, même dans l'ordre naturel, l'invisible au milieu du visible : *argumentum non apparentium.*

L'incrédule dira-t-il qu'il admet cette nécessité pour les choses naturelles, mais qu'il ne s'agit ici que d'une foi tout humaine, et nullement d'une foi religieuse ? — Prenez garde ! lui répondrons-nous. Avez-vous réfléchi aux conséquences de ce refus ? Avez-vous remarqué ce que devient toute

science humaine, dès que vous la séparez de la foi religieuse ? Avez-vous vu comme vous amoindrissez par là la science ? comme vous la compromettez ?

Oui, vous la compromettez. — Je veux bien supposer un instant que, tout en répudiant la foi divine, vous ne soyez pas un étranger dans le champ de la science humaine. Mettons que vous connaissez la chimie, la minéralogie, la botanique, l'anatomie, la physiologie. Vous connaissez le calcul, la physique, l'astronomie ? Soit encore ! Admettons même que vous soyez parvenu à déterminer les relations des hommes entre eux, que vous ayez constitué un droit, une morale, une politique bâtie exclusivement sur ces relations du monde créé, sur les données du fini. — Est-ce tout ? Êtes-vous satisfait ? Ah ! pauvre savant ! Ainsi, toute votre science se borne à cet horizon que vous embrassez du regard, que vous pouvez tout au plus élargir un peu au moyen de vos télescopes ! Vous ne savez rien de ce qui se passe là-bas, de ce qui se passe pour l'homme, quand les portes du temps se sont fermées pour lui et que les portes de l'éternité se sont ouvertes !

Mais, dites-vous peut-être, nous n'excluons pas de la science le suprasensible, le spirituel, pas même l'infini : la raison, la philosophie nous les fait connaître. — Eh bien, qui vous a appris votre philosophie ? Avant vous il y a eu des philosophes, des savants, des penseurs. Il y en a eu beaucoup, depuis Confucius jusqu'à Cicéron, depuis Porphyre jusqu'à Strauss, Kant et Cousin, pour ne pas mentionner les vivants. Beaucoup qui n'ont jamais eu la foi, beaucoup qui l'ont reniée.

Lequel suivez-vous pour guide ?

Admettez-vous un Dieu, un Dieu-destin avec Hobbes, deux dieux avec Manès, trois dieux avec les Hindous, une myriade de dieux avec les Grecs et les Latins ? Ou bien, n'acceptez-vous plus que le Dieu-tout, le moi, l'Absolu de Spinosa, de Fichte ou de leurs modernes disciples ? — Votre âme est-elle de feu, comme le prétendait Zénon,

de poussière, comme le chantait Lucrèce, d'air, comme le soutenaient certains pythagoriciens ? Ou bien, n'avez-vous pas d'âme, et votre pensée est-elle pour vous comme pour un soi-disant penseur moderne, un produit chimique, élaboré par votre cerveau, à l'instar du sucre et du vitriol ? — Où irez-vous après votre mort ? Votre sort sera-t-il d'errer parmi les astres du firmament, en compagnie de Jean-Jacques Rousseau, ou de vous perdre dans la matière universelle à la suite des panthéistes ? A moins que vous n'aimiez mieux rester sur la terre pour y amuser les vivants, faire tourner les tables ou inspirer quelque médium. Ne préférez-vous pas devenir lion, hippopotame, cyprès ou caillou ?

Tout cela a été dit, avancé, soutenu. Et ce serait à cette confusion qu'aboutirait presque inévitablement, abandonnée à elle-même, la science spiritualiste. Soyons donc conséquents : et si nous retranchons la foi, retranchons aussi de la science toutes les notions que la foi seule illumine et complète ; retranchons la connaissance exacte de Dieu, de l'âme, de l'éternité.

Mais revenons sur nos pas ; et voyons si, la foi chrétienne enlevée, il m'est encore permis d'accorder aux sciences purement naturelles la perfection que j'ai bien voulu leur supposer.

Consultons l'économiste antichrétien. Écoutons-le raisonner sur les problèmes de la production et de la consommation, sur les sources de la richesse, sur la conservation et la répartition des fortunes, sur l'accroissement de la population et les moyens de la modérer. Comme il honore la race d'Adam ! Tantôt il exige qu'on la multiplie par le système des mormons ; tantôt, comme Malthus, il travaille à l'émonder de ses rameaux parasites. Est-ce là de la science économique ? Non, c'est la théorie de l'exploitation humaine !

Demandons au jurisconsulte, au politique, partisans de la morale indépendante, où ils placent les limites du droit

et du devoir, du licite et de l'illicite. Quelle sera désormais l'autorité du serment, la force de la parole donnée, les titres de la propriété, l'obligation des contrats ? Ils hésitent, ils balbutient. Dans la théorie, tous les principes sont ébranlés ; dans le fait, il n'y a plus qu'une loi : le caprice du plus puissant ou le succès du plus rusé.

Descendons plus bas, plus près de nous. Observons dans sa lutte contre les maladies de notre corps le médecin matérialiste. Il connaît tous les tissus, toutes les fibres de l'organisme. Il connaît tous les simples et toutes les préparations de la pharmaceutique : et pourtant à tout instant ses calculs sont déjoués ; les causes dont il croit gouverner l'action, produisent malgré lui les effets les plus étranges. Ah ! c'est qu'il ne tient pas compte de l'âme, de ses impressions, de ses mouvements, de ses vices, de ses vertus. Il méconnaît son action sur le corps qu'elle anime. La science du médecin faiblit, parce que le médecin n'a pas la foi.

Mes Frères, que serait-ce, si nous ne nous contentions pas de ces exemples isolés ? Qu'arriverait-il si, enlevant toutes les données de la foi, nous prenions toutes les sciences humaines : physiques, mathématiques, médicales, économiques, sociales, rationnelles, et si, les abandonnant à leurs propres forces, nous les lancions sur le monde, chacune avec ses tendances particularistes, toutes avec leurs prétentions contradictoires, leurs prétentions inconciliables ? Ciel ! quelles ténèbres ! quelle confusion ! quel chaos ! Et au sein de ce chaos s'agiterait l'humanité, courbée vers la terre, sans certitude, sans espérance, sans avenir !

Péroraison. — Paraissez maintenant, soleil de la foi ! Paraissez dans votre majestueuse splendeur et illuminez l'univers. Découvrez-nous l'origine des êtres visibles, leur rôle dans le monde, leur loi et leur fin. Montrez-nous celui qui a fait toutes ces choses, qui les conserve et qui les gouverne. Éclairez d'un de vos rayons le front de l'homme.

Apprenez à cet homme qu'il est le roi de la création visible et le premier ici-bas des serviteurs de Dieu.

Comme tout sur cette terre change d'aspect ! Comme tout y paraît à sa place ! Comme toutes les sciences, retenues dans leurs limites, dirigées dans leurs investigations, se groupent et se coordonnent ! Et puis quels horizons nouveaux apparaissent ! Que de voiles se déchirent ! Que de mondes, que jadis nous ne soupçonnions pas, se déploient devant nous ! *Argumentum non apparentium*. Oui, l'invisible s'est manifesté.

Mais, en même temps que cette lumière frappe nos yeux, je sens une bienfaisante chaleur pénétrer mon cœur et dilater ma poitrine. Soulevé au-dessus de ce qui m'environne, j'aspire à de plus sublimes destinées. Je le comprends : cet astre de la foi n'est que l'étincelle d'un foyer infiniment plus intense, d'un foyer éternel d'intelligence et d'amour. Un jour, je l'espère, je contemplerai cette clarté incréée. Sans cesser d'être moi-même, je m'embraserai de ses ardeurs divines. Je le crois, je l'attends. *Fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium*. Mon Dieu, je vous remercie, je vous remercie de m'avoir donné la foi !

2e SERMON DE CONTROVERSE SUR LE SYMBOLE.

L'HYPOTHÈSE FONDAMENTALE DE LA FOI :

LA RÉVÉLATION.

Olim Deus loquens patribus in prophetis, novissime, diebus istis, locutus est nobis in Filio. Dieu, qui parla autrefois à nos pères par le moyen des prophètes, vient dans ces derniers temps de nous parler enfin par son Fils. (Heb. I, 1.)

MES FRÈRES,

La notion générale de la foi bien comprise et franchement acceptée, il convient d'examiner en détail la définition d'une opération aussi importante.

Croire, l'acception vulgaire du mot le dit, croire, c'est recevoir une vérité sur la parole d'autrui ; c'est admettre la réalité d'un fait dont je ne suis pas témoin, d'une cause que je ne découvre pas, d'un principe que je ne comprends pas. Et pourtant j'accepte le fait, parce qu'un témoin compétent me l'affirme ; j'accepte la cause, parce qu'un observateur habile l'a constatée ; j'accepte le principe, parce qu'un philosophe habile m'en garantit l'exactitude.

Telle est la foi humaine. Transportez cet acte de l'intelligence dans un ordre supérieur, dans l'ordre de la grâce, substituez à la parole de l'homme la parole de Dieu, et vous aurez la foi chrétienne, cette soumission de l'intelligence à la véracité divine, cette conviction des choses qui ne paraissent pas, *argumentum non apparentium*.

Vous le voyez, mes Frères : en décrivant ainsi la foi, nous partons d'une hypothèse fondamentale ; nous supposons que Dieu a parlé à l'homme, qu'il lui a révélé *d'une manière spéciale* une certaine somme de vérités.

Je dis « d'une manière spéciale. » En effet, Dieu se révèle à l'homme partout et toujours. Il se révèle dans la création. Les cieux, dit le prophète-roi, racontent la gloire de Dieu, et le firmament proclame qu'il est l'ouvrage de ses mains. Dieu se révèle dans la conscience, où il a gravé sa loi. L'amour du bien, l'horreur du mal, que nous sentons, sont le témoignage de notre ressemblance avec Dieu. Cette révélation n'offre rien d'extraordinaire. Si je perçois Dieu dans ce monde créé, si je le perçois dans les replis de mon cœur, je ne fais que me servir de mon intelligence, que déduire par le moyen du raisonnement quelques conclusions logiques, fournies par des phénomènes visibles ou sensibles ; ou plutôt, je remonte par une induction légitime de la conséquence au principe. C'est ce qu'aucun esprit sérieux ne songe à contester.

Mais y a-t-il en dehors de cette révélation naturelle une révélation extraordinaire ? Peut-on admettre que Dieu ait parlé à l'homme, qu'il soit entré en communication directe avec lui, qu'il lui ait fait connaître des vérités que l'homme ignorait ? Peut-on admettre Dieu rendant plus claires à l'homme des vérités que celui-ci apercevait à peine, et exigeant de lui cette soumission de l'intelligence qui n'a point vu, qui n'est point convaincue par le raisonnement, mais se repose sur la véracité d'autrui et s'incline en disant : Je crois ! — cette communication, enfin, qui se nomme « révélation positive ? » Une telle communication *répond-elle à l'idée que je me fais de Dieu, — répond-elle à la nature de l'homme ?* Y a-t-il convenance de la part de Dieu, convenance de la part de l'homme ? Chaque partie de la question doit être résolue affirmativement.

I.

Oui, il y a convenance parfaite de la part de Dieu. — Est-il besoin de le dire, mes Frères ? nous ne prétendons pas ici imposer des lois au maître de toutes choses. Nous ne nous demandons pas si Dieu pouvait agir autrement qu'il n'a fait. Nous proclamons sa suprême indépendance ; nous lui reconnaissons une liberté infinie comme son pouvoir. Mais, nous arrêtant à une hypothèse que nous verrons bientôt être une réalité, nous examinons quels peuvent avoir été les motifs de Dieu, bien résolus, quels que puissent être les résultats de nos recherches, à ne laisser jamais sortir de notre bouche d'autres paroles à ce sujet que celles que nous suggère l'Église : *Benedictus Deus in donis suis, et sanctus in omnibus operibus suis* (Brev. Rom., benedictio mensæ). Nous savons d'avance que les œuvres de Dieu sont parfaites, et que la justice préside à toutes ses voies : *Dei perfecta sunt opera, et omnes viæ ejus judicia* (Deut. xxxii, 4.) Néanmoins, si nous n'avons pas la présomption de tracer à Dieu une règle de conduite, nous conservons certes bien le droit d'opposer notre façon

d'entendre les perfections divines aux conceptions des philosophes audacieux, ignorants ou inconsidérés qui voudraient emprisonner la Providence divine dans leurs mesquines théories.

Ils l'ont dit, ces penseurs profonds ; sans tenir aucun compte des données de l'expérience, ils ont dit : le Tout-Puissant a dû créer l'homme dans de telles conditions que celui-ci, éclairé par sa raison, n'ait aucun besoin d'entendre la parole de son créateur. Dieu, infiniment sage, a dû, disent-ils, tellement équilibrer les tendances de l'humanité, qu'il pût renoncer à toute intervention dans les affaires d'ici-bas. Dieu, à cause de sa bonté, a dû donner à l'homme en une fois et sans délai tous les moyens de parvenir à la fin qu'il lui destinait.

Nous, mes Frères, à ces affirmations plus que gratuites nous répondrons par des affirmations contraires. Nous disons : Il convenait à la puissance, à la sagesse, à la bonté de Dieu de se manifester à l'humanité par des révélations successives, de se ménager avec elle, si l'on peut parler ainsi, dans la suite des temps des communications successives.

Vous m'excuserez, mes Frères, si j'entre aujourd'hui dans des considérations quelque peu abstraites. La nature du sujet m'y force ; la culture de votre esprit m'en donne la facilité ; votre attention si bienveillante m'y encourage.

Je le répète donc : la révélation positive convenait à la *toute-puissance* de Dieu. — La toute-puissance de Dieu est le fondement de son souverain domaine. Tout-puissant, il a créé l'homme ; créateur, il a droit aux hommages de l'homme. Cependant, lorsque Dieu donna la vie à cette créature privilégiée, qui tenait de la terre par le limon d'où son corps était sorti, du ciel par son âme immortelle, le décret divin portait que l'homme serait libre : libre, suivant le bon usage ou l'abus qu'il ferait de la liberté, ou de courber le genou devant son souverain, ou de dresser contre lui un front rebelle. Que cette liberté appartienne à

l'homme, nous le sentons tous les jours en mainte rencontre. Admettons donc, ce que notre expérience nous prouve également, admettons que l'homme puisse être de fait orgueilleux envers Dieu, désobéissant et ingrat envers lui. Qu'est-ce qui dans ce cas convient, dites-moi, au souverain domaine de Dieu ? Doit-il laisser cette race coupable s'enfoncer de plus en plus dans les ténèbres de l'infidélité ? Doit-il l'abandonner à elle-même ? Doit-il renoncer à ce libre hommage de la créature, qui est le but final de l'admirable ordonnance de l'univers ? Doit-il se contenter, pour glorifier sa toute-puissance, d'attendre les prévaricateurs aux portes de la mort et de les précipiter dans les supplices éternels ? Ah ! s'il l'eût décidé ainsi, qui oserait l'en blâmer ? Possesseur du monde, de cette vigne, comme l'appelle l'Écriture, dont il réclamait des fruits à juste titre, et qui ne lui produisait que des épines, il aurait pu l'abandonner à sa stérilité et puis la jeter au feu. Voyant les ouvriers chargés de cultiver son champ avec usufruit pour eux, méconnaître son autorité, il pouvait se montrer maître rigoureux, les laisser périr de misère sur un sol maudit, et les châtier en les accablant pour toujours du poids de sa colère. — Mais si, pour les ramener au devoir, il leur avait dépêché des serviteurs fidèles, s'il leur avait envoyé son propre Fils, si lui-même s'était manifesté à eux, faisant éclater à leurs yeux les merveilles de son bras : qui pourrait trouver cette conduite opposée aux exigences de la majesté divine ? Il n'était donc pas indigne du Tout-Puissant, il lui était, au contraire, souverainement convenable de se faire connaître à l'homme, même à diverses reprises, par une révélation positive.

Cela ne convenait pas moins *à la sagesse* infinie. — « Comment, répliquera-t-on, comment la sagesse de Dieu peut-elle se concilier avec une intervention extraordinaire dans les destinées du monde ? N'est-ce pas le propre de la sagesse de tout prévoir, de tout disposer, et puis de laisser son œuvre s'acheminer à son but, sans qu'il soit nécessaire d'intervenir par de nouveaux arrangements ? »

Cette objection, mes Frères, repose sur une confusion d'idées qu'il n'est pas difficile de dissiper. Il y a deux sortes de sagesse. Si vous voulez me permettre de faire ici un rapprochement et une comparaison peut-être triviale, je vous dirai qu'il y a la sagesse du mécanicien, mais qu'il y a aussi la sagesse du législateur. La sagesse du mécanicien consiste à tracer le plan de la machine qu'il veut construire, à en combiner les ressorts et les rouages, à en calculer d'avance les moindres mouvements. Quand une fois il lui a donné le branle, il faut qu'elle marche et que l'inventeur puisse se reposer sur l'ouvrier du soin d'entretenir le mouvement de la machine. Si tel est son succès, il prendra place parmi les Jacquart et les Vaucanson. Sinon, sa sagesse est en défaut ; il n'a pas produit le chef-d'œuvre qu'on attendait. Bien différente est la sagesse du législateur. Soucieux de la prospérité de son pays, il en étudie tout d'abord les ressources et les besoins. Il observe les tendances des habitants ; il examine le degré de culture intellectuelle auquel ils sont parvenus, les préjugés qui les travaillent, les traditions qui leur sont chères. Et quand, muni de tous ces renseignements, il a donné à ce pays le code de lois qu'il juge le mieux adapté à sa situation présente, lui-même, s'il est en même temps revêtu du pouvoir royal, n'omet pas de surveiller l'exécution des lois qu'il a prescrites. Il encourage, il menace, il récompense, il punit. Malgré les ennemis du dehors, malgré les troubles et les dissensions intérieures, il gouverne ses sujets et les fait continuellement approcher davantage de l'idéal de bonheur qu'il a rêvé pour eux. C'est le rôle d'un Charlemagne, d'un saint Édouard, d'un saint Étienne, d'un saint Louis.

Prononcez maintenant. Laquelle de ces deux sagesses vous paraît l'emporter ? Celle qui dirigeant des forces aveugles, les abandonne après une première impulsion, ou celle qui, commandant à des forces libres, sait les modérer, les dominer et les conduire, tout en respectant

leur liberté, vers le but final qu'elle s'est proposé d'atteindre? Vous n'hésiterez pas longtemps, pour peu que vous vouliez réfléchir ; mais il n'y a pas même lieu à hésitation, car Dieu possède l'une et l'autre de ces sagesses dont nous parlons : elles sont en lui entières et parfaites, exemptes des imperfections qui déparent toujours les plus brillantes qualités des hommes.

Dans l'ordre si constant qui régit la nature inanimée, dans le règne des plantes, dans l'instinct des animaux paraît une sagesse merveilleuse qui dispose tout à l'avance et laisse fonctionner son œuvre, comme si cette œuvre avait en elle-même le principe de sa force et la règle de son activité.

Dans le monde de la nature intellectuelle et libre se montre cette autre sagesse qui gouverne par une action constante, tantôt sensible, tantôt cachée, tantôt éclatante dans ses manifestations, tantôt si douce et si suave qu'elle ne paraît autre chose que le mouvement de l'âme illuminée par la lumière de la raison, attirée par l'amour du bien et l'estime de la vertu. Mais quand Dieu se fait sentir, quand il parle, ce n'est pas, comme chez le législateur humain, de la part duquel les circonstances *exigent* une intervention imprévue, et à qui les besoins de son peuple arrachent une parole qu'il voudrait ne pas devoir prononcer. Si Dieu se montre et s'il parle, c'est parce qu'il le veut et comme de toute éternité il l'a déterminé et prévu pour sa propre gloire et le bonheur de l'homme. Quoi de plus conforme à son infinie perfection ?

Enfin, mes Frères, faut-il s'arrêter à vous prouver que la *bonté de Dieu* et son amour pour sa créature, lui ont en quelque sorte imposé ces communications fréquentes, ces révélations successives ? — Quel amour est le plus sincère, le plus tendre, le plus généreux, celui qui accable de faveurs la personne aimée et se retire aussitôt pour la livrer à elle-même, ou celui qui multiplie et renouvelle ses dons, afin de se montrer plus souvent et de provoquer

ainsi une réciprocité plus constante ? Des parents pleins de sollicitude pour le bonheur de leur famille, se contentent-ils de lui fournir en une fois tous les moyens d'existence ? Ne cherchent-ils pas, même en différant leurs bienfaits, à provoquer non seulement la reconnaissance, mais encore les demandes et les prières de leurs enfants ? Les accusera-t-on de dureté, parce qu'ils ne laissent pas à ces derniers, tout d'un coup, sans réserve ni contôle, la jouissance d'une fortune considérable ? quand ils cherchent à revoir les objets de leur affection, pour les consoler dans leurs peines, les reprendre quand ils ont failli, les relever quand ils sont tombés ? Chaque visite, chaque lettre d'un père à son fils absent, n'est-elle pas un nouveau témoignage d'amour ?

Pourquoi défendrions-nous à Dieu de manifester cette délicatesse de sentiments que nous admirons dans nos semblables ? Pourquoi exigerions-nous, au nom de sa propre dignité, qu'il eût lancé l'homme dans le monde et se fût ensuite renfermé pour toujours dans les profondeurs de son éternité ? qu'il lui eût dit : « Je te donne la raison pour guide, la volonté pour moteur, la terre pour royaume. Tu es libre. Marche ! Je ne m'occupe plus de toi. Je ne me réserve qu'un droit : celui de te juger ? » Si nous nous faisons de Dieu une telle idée, cette idée ne serait-elle pas étroite et mesquine ?

Ah ! qu'il est beau, au contraire, de voir ce grand Dieu, créateur du ciel et de la terre, continuer de s'intéresser au sort de sa chétive créature, l'instruire comme une mère instruit son enfant, et, non content de lui communiquer une fois la connaissance de la vérité et l'instinct de la justice, réitérer ses enseignements, lutter en quelque sorte contre l'ignorance et la dépravation où se précipite la malheureuse race d'Adam, se réserver parmi elle un peuple dont il fera le gardien des traditions primordiales et qu'il travaillera sans cesse à maintenir dans la pratique du devoir par l'intermédiaire de prophètes inspirés, jusqu'à

ce que, le moment venu, le Verbe éternel descende lui-même sur la terre, complète la série des communications de Dieu avec l'ensemble de l'humanité et perpétue dans une société indestructible, dans l'Église, la possession de la foi et le règne de la vertu !

Oui, nous le disons tous : c'est là ce qui convient à la puissance, à la sagesse, à la bonté divines. — C'est là encore, nous allons le voir, ce que demande la nature de l'homme.

II.

Si dans nos considérations précédentes nous avons dû lutter contre les utopies de quelques prétendus philosophes, c'est plutôt contre des sentiments personnels que nous allons maintenant engager le combat. L'orgueil, qui n'est pas la nature de l'homme, mais une déviation de ses tendances, l'orgueil s'irrite quand on le soupçonne d'insuffisance ou de faiblesse. Dès qu'on lui parle de la révélation, il en repousse comme d'instinct la nécessité et la déclare incompatible avec sa propre grandeur. C'est contre cette prétention inconsidérée que nous posons la thèse de l'utilité réelle de cette même révélation.

Et, qu'on veuille bien le remarquer, quand nous parlons de la *convenance de la révélation avec la nature de l'homme*, il ne s'agit pas de l'humanité prise d'une façon abstraite, de je ne sais quel type idéal que chacun est libre de se forger : il s'agit de l'homme tel qu'il est, tel que l'histoire le montre, tel que l'expérience le fait connaître à nous-mêmes. Nous ne déterminons pas si l'homme, en toute hypothèse, eût été dans le même état, ni pourquoi maintenant nous le trouvons ce qu'il est. La solution de ces problèmes nous sera donnée plus tard. Nous acceptons la nature de l'homme, nous ne la discutons pas ; et nous disons : Cette nature étant donnée, la révélation, loin de faire injure à la race humaine, était pour elle un avantage signalé, et cela aussi bien pour fixer l'intelligence que pour

soutenir la volonté, aussi bien au point de vue de la vérité qu'au point de vue de la vertu.

Or, pour nous faire une idée de l'humanité prise dans son ensemble, il nous suffit, je pense de nous placer à deux époques distinctes qui permettent de saisir d'un coup d'œil la physionomie générale des nations. Je prends l'empire romain parvenu au faîte de la puissance, je prends la société moderne et le siècle où nous vivons.

Rome pouvait s'écrier dans son superbe égoïsme : Le monde, c'est moi ! Et nous, avec les ressources qui nous sont faites, nous pouvons l'affirmer : Le monde, nous l'embrassons !

Mais, mes Frères, savez-vous ce qui me frappe, quand je contemple ce colosse que l'on appelle l'empire romain ? C'est un contraste étonnant entre la forme et le fond, entre l'accessoire et le principal, entre l'apparence et la réalité. Je crois que vous saisissez déjà ma pensée. Lorsque nous voyons se dresser devant nous le géant invincible, étendant sa domination d'une extrémité de la terre à l'autre, que nous parcourons du regard ces régions immenses couvertes partout des plus magnifiques monuments de l'art, que nous entendons retentir au forum la parole harmonieuse de Cicéron, dans les festins la lyre d'Horace, au milieu des champs et sous l'ombrage des forêts les accents délicats de Virgile ; quand sur un signe de l'empereur les légions s'élancent aux confins de l'univers, voient l'ennemi, le défont et reviennent couvertes de lauriers ; quand le sénat s'avance majestueusement vers le Capitole pour y rendre grâces à Jupiter, ou que cette assemblée de rois proclame la grande maxime de Rome victorieuse, *Parcere subjectis et debellare superbos*, « Épargner celui qui se soumet, mais écraser l'orgueilleux, » tandis que l'homme du peuple oppose au fouet du bourreau cette protestation énergique : Je suis citoyen romain, *Civis romanus sum ;* comment retenir un élan d'enthousiasme et ne pas s'écrier avec le poète de Mantoue : *Salve, magna parens*

frugum, magna virum ! Salut, terre féconde, féconde en héros !

Et pourtant, qu'avons-nous là, je vous le demande, sinon la forme, l'accessoire, l'apparence ? Puissance, arts, littérature, éloquence, patriotisme, splendeurs religieuses et dignité nationale, qu'êtes-vous, si vous n'êtes pas basés sur la vérité et sur la vertu, si vous ne rendrez les hommes meilleurs et plus heureux ? Il est vrai, le colosse romain étreint dans ses bras tous les peuples du monde ; mais, en les embrassant, il les pressure, il les étouffe, il les écrase. Les arts et les lettres fleurissent ; mais les monuments qui s'élèvent sont des temples dédiés à l'ambition, des palais consacrés aux infâmes plaisirs de la volupté ; ils chantent des hymnes, mais des hymnes au mensonge et à la prostitution. Les légions savent combattre ; et pour fêter leurs triomphes, vingt mille gladiateurs s'entr'égorgent aux applaudissements des matrones romaines. Jupiter règne au Capitole, Jupiter très bon et très grand, la personnification de l'inceste, de l'adultère, de l'injustice et de la cruauté ; et avec Jupiter des hordes de dieux et de déesses constituent un Olympe, réceptacle de toutes les passions et de tous les vices. Le citoyen romain se drape dans sa toge et défie le bourreau ; mais, à côté de lui, des troupeaux d'esclaves, les deux tiers des habitants de la cité, attendent un caprice de leur maître pour assouvir la voracité des murènes, ou sa mort pour faire ruisseler leur sang autour de son bûcher. Et le sénateur, celui-là même qui a formulé les beaux axiomes de la politique républicaine, s'en ira traîner sa pourpre dans la fange, avant de s'en dépouiller et de s'ouvrir les quatre veines pour César !

Voilà pour les mœurs. Que dire des idées ? Nous avons déjà touché ce point, en indiquant combien la foi ajoute à la perfection de nos connaissances. Nous avons signalé alors les aberrations des plus grands philosophes du monde latin. A peine si quelques-uns d'entre eux osaient affirmer l'immortalité de l'âme humaine et insinuer l'unité de Dieu.

Et encore, de quelles suppositions absurdes ne mêlaient-ils pas ces théories, qu'ils démentaient du reste par toute leur conduite ?

Mais ce dont nous n'avons pas fait mention, ce dont nous ne saurions nous former une idée exacte, c'est l'abaissement intellectuel et moral des masses, de cette plèbe romaine, altérée de sang et de débauche, confondant les deux éléments de son bonheur dans ce cri : « Du pain et des jeux, » *Panem et circenses !* Pouvons-nous nous imaginer quelles devaient être les idées religieuses de cette foule, quand elle voyait honorer les dieux par tous les excès de la luxure, quand le suicide obtenait l'apothéose, quand sur le théâtre résonnait, aux applaudissements de tous, ce mot tombé de la plume de Sénèque : *Post mortem nihil, ipsaque mors nihil !* Et je ne parle pas des hontes du mariage, de la dégradation de la femme, du mépris de l'enfant, conséquences pratiques des théories matérialistes et athées. Cependant, plus bas encore que la plèbe, croupissait le monde des esclaves, et hors de la grande ville végétaient les provinces, triste mélange d'oppresseurs et d'opprimés, les provinces, pourvoyeuses attitrées de l'ambition, de l'avarice, de la gloutonnerie, de la cruauté romaines.

Voilà ce que fut l'humanité privée de la révélation, à l'époque où la civilisation matérielle avait atteint son apogée. Je ne dis rien des Barbares, qui plus distinctement que leurs vainqueurs entendaient encore les lointains échos de la parole divine ; je laisse les Juifs, qui en conservaient intact dans les Écritures le dépôt sacré. Je m'arrête à Rome, et je vous le demande avec assurance : l'humanité a-t-elle le droit de dire à Dieu : Je n'ai pas besoin de tes oracles ; je me suffis à moi-même ?

Et maintenant, franchissons d'un bond les dix-huit siècles qui se sont écoulés depuis le règne d'Auguste. Rendons-nous compte de la révolution qui s'est opérée sur la terre ; esquissons, autant qu'on peut le faire en

quelques traits rapides, les résultats de la révélation chrétienne. Car il a paru, le divin révélateur ; et, après avoir évangélisé par lui-même la Judée, qui formait une minime partie de l'empire romain, il a chargé ses apôtres d'achever la conquête de l'univers. L'ordre donné est accompli : les peuples ont courbé la tête sous le joug de cette croix qui avait couronné le Golgotha et qui maintenant encore domine nos cités. Doctrines, lois, mœurs, tout a changé de face. Rome n'a pas cessé de régner, mais un nouveau centre d'action a pris la place du temple de Jupiter. Au Capitole a succédé le Vatican. Attaquée par d'impitoyables ennemis, déchirée de blessures, délaissée par des enfants ingrats, l'Église de Dieu, témoin, gardienne et oracle de sa révélation, subsiste toujours. Elle vit au milieu de l'univers. Elle partage avec son divin chef tous les respects et toutes les sympathies, comme aussi toutes les haines et toutes les fureurs. Deux cents millions d'hommes se groupent autour d'elle ; d'autres l'ont abandonnée, sans rejeter complètement, en apparence du moins, le principe sur lequel elle se fonde : la révélation. Il en est qui n'ont pas encore appris à la connaître ; il en est qui, après l'avoir reniée, la poursuivent de leurs insultes et de leurs calomnies.

Mes Frères, je vous en prie, oublions un moment ces sympathies et ces haines ; demeurons froids à l'égard de celle qui conserve l'héritage du Christ. Soyons justes, rien que justes. Entre les disciples de l'Église et les ennemis de sa doctrine, de quel côté trouvons-nous les plus nobles instincts du cœur ? de quel côté le développement le plus complet de l'intelligence ?

Vous m'accorderez, je pense, de laisser ensevelies dans l'ombre les peuplades sauvages abruties par le fétichisme et l'idolâtrie. Vous ne demanderez pas si les adorateurs de Bouddha ou les disciples de Confucius ne l'emportent pas sur les peuples catholiques en lumières et en moralité. Vous ne ferez pas même aux voluptueux sectateurs de

Mahomet l'honneur d'une comparaison. Voilà donc que vous éliminez du même coup toutes les nations sur lesquelles la révélation n'exerce aucun empire.

Restent les peuples qui sont chrétiens ou qui du moins sont composés en majeure partie d'individus chrétiens. — Ici encore soyons de bonne foi. Sans refuser à personne l'hommage dû à son mérite, mais aussi nous réservant d'apprécier si ce mérite, malgré les apparences, n'est pas un effet dérivé de la révélation telle que la conserve l'Église catholique, dites : Où se trouve la plus grande somme d'abnégation, de grandeur d'âme, de dévouement héroïque ? D'où s'élance, pour convertir les nègres et les Hindous, le missionnaire armé, non pas d'une patente commerciale ni d'un brevet de consul, mais de l'Évangile et de la croix ? Où rencontre-t-on au chevet de chaque malade la religieuse hospitalière, à côté du vieillard infirme la Petite sœur des pauvres, sur le champ de bataille la fille de saint Vincent de Paul ? Dans quels pays voit-on le plus de charité pour les indigents, comme aussi le plus de résignation et de patience dans les douleurs ? Où règnent les rapports les plus fraternels entre l'ouvrier et le patron, le serviteur et le maître, le pauvre et le riche ? Est-ce dans l'Allemagne rationaliste, dans l'Angleterre protestante, dans la Russie schismatique ? Et, je le répète encore, il ne s'agit pas des individus ni des théories ; il s'agit de la pratique et des masses. Peut on refuser de rendre hommage à la supériorité des nations catholiques ? Et si nous décomposions ces mêmes nations en citoyens croyants, indifférents, incrédules et renégats, à qui donneriez-vous la palme de la vertu, au solidaire ou à l'ouvrier chrétien, à la femme libre ou à la religieuse, au philanthrope ou au Frère de la Miséricorde, au héros d'Aspromonte ou au zouave pontifical ?

Voulons-nous à la grandeur morale ajouter la valeur intellectuelle ? Jugez-en : est-il une gloire artistique, littéraire, scientifique, industrielle même, qui fasse défaut au catholicisme ?

Et cet équilibre établi, comparez, en matière religieuse, l'unité, la sûreté de doctrine qui distingue les enfants de l'Église catholique avec les fluctuations, les utopies, les doutes et les contradictions de ceux qui vivent loin d'elle. Prononcez ; prononcez un arrêt équitable. Décidez s'il faut préférer la civilisation païenne à la civilisation chrétienne, la civilisation rationaliste à la civilisation catholique. Or, ce qui fait naître ici les différences essentielles, ce n'est autre chose que la révélation inconnue ou triomphante, conservée ou repoussée avec dédain.

Péroraison. — Résumons-nous. L'hypothèse fondamentale de la foi est la révélation positive : Dieu parlant à l'homme dans des entretiens intimes et prolongés, jusqu'à la venue du Sauveur. *Olim Deus loquens patribus in prophetis, novissime, diebus istis, looutus est nobis in Filio.* Nous l'avons établi : il n'y a rien dans cette supposition qui ne s'accorde avec la puissance, la sagesse et la bonté du créateur. Il n'y a rien non plus qui répugne à la dignité sagement entendue de la nature humaine. Abandonnée à elle-même, dans un empire immense où la révélation n'exerçait point d'influence sensible, l'humanité, malgré des dehors magnifiques, nous est apparue dégradée, misérable, ensevelie dans l'ignorance et la corruption. Une révélation solennelle s'annonce : le monde est transformé.

Dix-huit siècles plus tard, les peuples qui ont admis cette révélation, jouissent de la plus incontestable supériorité sur tous les autres, au point de vue de ce qui fait la vraie valeur de l'homme. Et dans cette société nouvelle, jadis unanime à croire, maintenant fractionnée, c'est encore chez les disciples fidèles de la doctrine révélée qu'il faut reconnaître, si l'on veut être impartial, la possession la plus universelle et la plus complète de la justice unie à la science. Qui donc oserait le nier : la révélation, telle que l'accepte la foi catholique, est de la part de Dieu une manifestation éclatante de ses perfections infinies, et ne peut être pour l'humanité qu'un inappréciable bienfait.

3e SERMON DE CONTROVERSE SUR LE SYMBOLE.

MATIÈRE DE LA FOI (MYSTÈRES).

O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei ! Quam incomprehensibilia sunt judicia ejus et investigabiles viæ ejus ! O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses jugements sont incompréhensibles et ses voies impénétrables ! (Rom. xi, 33.)

Exorde. — Croire, mes Frères, croire à la parole de Dieu, c'est, nous l'avons prouvé, un acte tout à fait conforme à notre nature, et la révélation positive, communication de Dieu avec l'homme, est souverainement digne du créateur, souverainement avantageuse à la créature. — Faisons un pas de plus : rappelons-nous ce que Dieu fait connaître par sa révélation, l'objet sur lequel doit s'exercer *avant tout* la soumission de l'intelligence humaine. Le mot qui résume la *matière de la foi*, nous en insinue également les difficultés. Ce mot, vous l'avez prononcé : c'est *le mystère*. Le mystère, épouvantail de l'orgueilleuse raison, le mystère, thème favori de tous les réquisitoires philosophiques contre les exigences absurdes de la religion et contre la niaise crédulité de ceux qui l'acceptent.

Vous me saurez gré, je pense, de vous épargner l'énumération fastidieuse de tous les griefs formulés contre le mystère. Abordons directement le fond de notre sujet. Comment — si l'on veut réduire le débat à ses véritables proportions, — comment se pose la question du mystère ? Elle se réduit à deux points capitaux, dont la solution n'échapperait à aucun esprit sensé, si les sophistes n'avaient soin d'étourdir leurs auditeurs par une phraséologie retentissante, mais aussi creuse que sonore. Voici ces deux points :

L'existence du mystère dans les révélations de Dieu à

l'intelligence humaine, n'implique-t-elle point contradiction avec la nature de l'homme ?

Étant donnée l'existence des mystères, l'obligation de les croire ne blesse-t-elle pas les droits de la raison et par là même de l'humanité ?

Le philosophisme l'affirme, nous le nions ; et nous allons rendre compte de notre double négation.

I.

Non ! l'existence du mystère n'est point en contradiction avec l'intelligence humaine. La raison de parler ainsi, je la trouve dans la *notion du mystère*, — dans le *caractère distinctif de l'intelligence* de l'homme, — et dans l'*essence même de Dieu* qui communique à l'homme ses secrets.

A. En effet, qu'est-ce que le mystère ? — Le mystère, dans son acception la plus large, est une vérité cachée ; ou, pour mieux dire, une vérité dont l'*existence* nous est constatée, dont la *raison* nous échappe.

Un homme qui ignore les lois de la physique, aperçoit au milieu des ténèbres un monstre horrible. Le monstre grandit, s'agite, étend les bras vers le spectateur. Celui-ci tremble et se couvre le visage de ses deux mains. Ce monstre, il l'a vu ; il n'en peut douter. D'où est venu le fantôme ? Comment ? Pourquoi ? Il ne le soupçonne pas. Pour lui, c'est un mystère : pour le physicien, c'est une récréation de fantasmagorie.

Mais ce savant lui-même, enfermé dans son cabinet, étudie les propriétés de la lumière. Il voit chaque métal projeter sur l'écran un spectre aux caractères distincts. Le fait, il le constate ; mais le comment, le pourquoi du phénomène ? Pour toute explication, le physicien balbutie quelques phrases qui ne sont le plus souvent que la description de l'expérience traduite en langage scientifique. Il se trouve devant le mystère. — Et quant à la nature de cette substance dont l'action éclate à tous les

regards, quant à l'essence intime de ce fluide qui vibre et que l'on nomme tour à tour lumière, chaleur, électricité, savants et ignorants, physiciens et philosophes, tous d'une voix unanime déclarent leur impuissance et répondent modestement : Nous voyons le fait, nous soupçonnons la cause, nous en ignorons l'essence. — Les voilà tous arrêtés par un mystère.

Il s'en faut donc bien que la notion du mystère soit étrangère à notre vie, à notre science. Ne pourrait-on pas affirmer avec infiniment plus de raison que toute la science d'ici-bas n'est qu'un tissu de mystères, plus obscurs les uns que les autres ? Et pour nous borner à une seule branche des connaissances humaines, à celle dont la foi est, comme nous l'avons montré, la condition indispensable, à l'histoire, n'est-il pas évident que l'histoire, si l'on envisage les faits dans leur enchaînement logique, offre une série non interrompue de mystères ?

Mystères dans la marche de l'humanité. Choisissez la période où il vous paraît que l'ensemble des hommes atteignit le plus haut point de perfection et celle où vous jugez qu'il descendit le plus profondément dans l'abîme du vice. Déterminez, autant que cela vous est possible, les causes de cette élévation, les éléments de cette décadence. Vous verrez les mêmes agents, dans des circonstances en apparence identiques, donner lieu à des résultats tout différents, et vous serez contraints de vous écrier : Mystère !

Mystères dans les annales des États. Répondez, je vous prie, à cette simple question : Comment des peuples qui tous dénoncent la guerre comme le plus terrible des fléaux, qui en subissent eux-mêmes les affreuses conséquences, sont-ils en même temps ivres d'ambition, affamés de gloire militaire, prêts, au moindre prétexte, à se ruer les uns sur les autres ? Comment la guerre n'est-elle jamais plus imminente que lorsque l'amour de la paix fait tenir des congrès et réunit des conférences ?

Mystères dans l'histoire des familles. Pourquoi l'expérience des pères est-elle perdue pour les enfants ? Pourquoi, dans la même maison, objets des mêmes soins, deux frères sont-ils, l'un la joie, l'autre le supplice de leurs parents ? C'est, dira-t-on, qu'ils diffèrent de caractère, que chacun d'eux fait un usage différent de sa liberté. — Fort bien ; mais nous tombons d'une espèce de mystères dans une autre : les mystères dans la famille nous conduisent aux mystères dans l'individu. Car, qu'est-ce que le caractère ? Qu'est-ce que la liberté ? Voici deux hommes parfaitement semblables au point de vue du caractère : le premier, à travers mille obstacles, se porte vers le bien, en triomphant de lui-même, tandis que le second descend la pente des passions et aboutit à une dégradation complète. Mystère ! Toujours mystère !

Il y a donc des mystères dans l'ordre physique, dans l'ordre moral, dans l'ordre intellectuel, dans l'ordre social. Il nous est permis de le dire : la science habite un temple magnifique, étincelant de clartés ; mais plus avant qu'on y pénètre, plus on y découvre de réduits cachés. Après avoir franchi le seuil du sanctuaire, on ne voit plus devant soi qu'un antre profond portant cette décourageante inscription : Mystère !

B. Puis donc que le mystère est partout, nous pouvons également conclure qu'il ne saurait être antipathique à l'organisation de nos facultés. — Le propre de l'intelligence est bien, il est vrai, de chercher la lumière, et elle ne s'assimile un objet que lorsqu'il est suffisamment éclairé. Mais comme la lumière a des phases diverses, l'intelligence a aussi différentes manières de saisir les objets. Combien de propositions y a-t-il dans les sciences humaines qui offrent à notre esprit un tout parfaitement lumineux ? A part quelques axiomes, quelques principes fondamentaux dont l'évidence nous fascine, toutes les autres connaissances présentent un mélange d'indétermination et de fixité, d'ombre et de clarté. Un orateur du siècle dernier les com-

pare ingénieusement à cette nuée qui guidait les Israélites dans le désert : le jour était d'un côté, et la nuit de l'autre.

Si les objets offerts à notre esprit, étaient *entièrement* enveloppés de ténèbres, il s'en éloignerait avec horreur ; mais il s'attache à ces objets dont il voit assez pour pouvoir les saisir, sans cependant parvenir à les embrasser entièrement. C'est pourquoi, même dans le langage familier, deux mots bien précis expriment cette différence : je « sais » et je « comprends. » Que nous savons de choses et que nous en comprenons peu ! Je sais que la foudre a frappé cet édifice ; mais je ne comprends ni pourquoi, ni comment elle n'a pas aussi frappé l'édifice voisin. Je sais que mon âme et mon corps forment un tout où règne l'union la plus étroite ; mais je ne comprends pas comment mon âme fait mouvoir mon corps, ni comment mon corps peut faire souffrir mon âme. Je sais que je vous parle, mes Frères, et que vous m'écoutez avec une bienveillance que je ne mérite point ; je sais que ma pensée, portée sur les ondes sonores de l'air, va, à travers vos sens, se confondre avec votre pensée. Comment ? Ah ! je ne le comprends pas.

Il entre donc dans les habitudes, dans la nature même de notre intelligence d'accepter un fait, lors même qu'elle n'en saisit pas l'essence, la cause ou les relations. L'existence du fait suffisamment démontrée, l'intelligence dit : Je sais. Si l'essence, la cause, les relations demeurent obscures, l'intelligence ajoute : Je ne comprends pas, il y a là pour moi un mystère. Par conséquent, le mystère dépend à la fois et de la nature de l'objet et de la portée de l'intelligence. — Et s'il se trouve un objet qui dépasse la portée de toute intelligence créée, cet objet demeurera impénétrable sous quelque jour qu'il se montre ; car l'éclat qui lui est propre, éblouira nécessairement les yeux qui ne sont pas faits pour le contempler.

C. Tel doit être, vous le comprenez sans peine, le caractère de toute manifestation de l'infini, de toute révélation divine.

Quoi que nous fassions, quelques prétentions que nous puissions afficher, quel que soit le perfectionnement que notre esprit puisse acquérir, jamais il ne cessera d'être un esprit créé, c'est-à-dire fini, limité, imparfait. Mis en contact avec les vérités de l'ordre divin, il restera impuissant et borné. En face de l'océan des perfections incréées et comparé à cet océan, il ne sera pas même comme un de ces légers coquillages dont se joue la main d'un enfant. Vouloir dans cette étroite coquille enfermer la mer immense, ne serait-ce pas folie ? Et pourtant, faire tenir la mer dans une coquille, serait plus aisé que d'enfermer dans la sphère étroite de nos conceptions le seul immense, le seul inépuisable, l'éternel, l'infini. — Eh quoi, le maître, quelque habile qu'on le suppose, ne peut parler sans mystères à l'écolier qui balbutie l'alphabet de sa science ; le maître à son tour se heurte à chaque pas au mystère, au fur et à mesure qu'il avance dans ces régions de l'inconnu créé qu'il explore avidement, mais qui s'élargissent continuellement devant lui : et Dieu, parlant à l'homme, devrait être toujours compris ! Et celui qui n'est renfermé ni dans le temps ni dans l'espace, se laisserait pénétrer par une créature incapable de résoudre les problèmes de l'espace et du temps ! Le simple bon sens, mes Frères, proteste contre ces assertions téméraires.

Et ce bon sens, ce n'est pas seulement le vôtre ou le mien : ce fut toujours celui du monde entier, sans excepter les peuples chez lesquels la révélation avait disparu sous les fables le plus grossières. Les anciens païens étaient persuadés que la divinité habitait un séjour impénétrable, dont nul mortel ne peut sonder les profondeurs. De là les cérémonies occultes, destinées à honorer les dieux dans les mystères mêmes dont ils s'entouraient, et que le nom de « mystères » servait à désigner. De là, dans Athènes, cet autel au dieu inconnu ; de là cette croyance aux oracles ; croyance si enracinée chez tous les peuples païens de l'antiquité. L'oracle, œuvre de l'imposture, était vague et

ambigu : il le fallait, pour déguiser l'ignorance et le mensonge ; mais le païen, au lieu de rejeter l'oracle de ce chef, voyait au contraire dans cette obscurité même un rapport avec la nature divine, et comme un cachet d'authenticité. Le langage des dieux ne devait pas être clair.

Ne nous étonnons donc pas, mes Frères, si le mystère est inséparable de la révélation positive ; et surtout, n'en concluons pas à l'incompatibilité de cette révélation avec la constitution de notre intelligence. Si le mystère est obscur, son obscurité n'ôte rien à sa certitude. S'il ne se laisse pas épuiser par notre esprit, il lui offre assez d'aliments pour le captiver, le nourrir, le rassasier : et l'homme, mis en contact avec l'infini, ne peut, sans une pitoyable folie et sans un coupable orgueil, exiger davantage.

Écoutons donc avec soumission cette réponse de Dieu adressée à Moïse, qui avait demandé la faveur de le voir : *Non videbit me homo et vivet* (Exod. xxxiii, 20). Satisfaits d'apercevoir un reflet de la splendeur divine, humilions notre orgueil. Inclinons-nous devant la majesté infinie, et écrions-nous avec l'Apôtre : *O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei ! Quam incomprehensibilia sunt judicia ejus et investigabiles viæ ejus !* O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses jugements sont incompréhensibles, et ses voies impénétrables ! A lui seul soit honneur et gloire dans les siècles des siècles !

Après avoir réduit au silence les sophistes qui attaquent la posibilité du mystère, nous réfuterons ceux qui voudraient exempter la raison de l'obligation de l'accepter et d'y croire.

II.

Le mystère considéré dans son existence est une conséquence logique de la révélation positive ; et, à ce titre, il n'est pas plus que la révélation même, hostile à la dignité de l'homme : c'est ce que nous avons démontré. — Peut-on en dire autant du *mystère considéré dans ses rapports*

avec la raison, de l'obligation imposée à celle-ci de se soumettre au mystère ?

D'abord, ne l'oublions pas : le mystère est une nouvelle acquisition de notre intelligence. C'est une conquête sur ce monde invisible qui fût demeuré à jamais fermé pour nous, si Dieu lui-même n'avait pris soin de nous y introduire. Si je m'arrêtais à cette seule considération, il serait plus que naïf de demander s'il est préférable de connaître une chose sans la comprendre que de n'en pas même soupçonner l'existence, s'il est préférable de voir le mystère à la surface que de l'ignorer tout à fait. On n'a jamais — et de nos jours moins que jamais — ouï dire à un prince qu'un accroissement de territoire fût un obstacle à la splendeur de son règne, ni que l'étendue de ses possessions diminuât la grandeur de son empire. Cela pourrait tout au plus s'expliquer, si des sujets, pour être éloignés de la capitale, étaient par là même soustraits à l'obéissance, ou si le gouvernement des régions lointaines empêchait la bonne administration des provinces situées au cœur de la monarchie.

Nous trouvons dans la question du mystère quelque chose d'analogue. La connaissance de ces vérités cachées étend évidemment le royaume de l'esprit humain, et, pour que l'obligation de croire au mystère entraînât la décadence de la raison, il faudrait, ou que le mystère *fût en opposition* avec la raison elle-même, ou que la foi au mystère *réduisît la raison*, dans son propre domaine, *à une dégradante impuissance*.

A. A la première de ces imputations il est, mes Frères, une réponse connue qu'il me suffira de vous rappeler, en l'éclaircissant quelque peu. Les mystères — vous l'avez entendu répéter souvent — sont *au-dessus de la raison*, mais on ne peut démontrer qu'ils lui soient *contraires*. Ils sont au-dessus de la raison, parce qu'ils en excèdent les forces ; ils ne lui sont point contraires, parce qu'ils ne sont en opposition évidente avec aucun des principes certains

que la raison invoque pour règle de ses jugements. — Toute force, toute faculté peut se trouver dans des situations semblables.

Il n'est pas contraire aux lois de la gravité qu'un levier soulève une montagne. Cherchez le levier qui en soit capable, le point sur lequel il s'appuiera pour agir ; vous ne trouverez ni ce point, ni ce levier. Il n'est pas contraire aux tendances de notre mémoire de retenir par ordre les noms de tous les hommes qui ont jamais paru sur la surface du globe : et pourtant cela excède ses forces. Il n'est pas contraire à la nature de notre faculté visive de distinguer une personne à une lieue de distance : et pourtant, dans un rayon bien plus restreint, un léger brouillard suffit pour dérober à notre vue des objets beaucoup plus considérables. Et quoique ce même sens puisse se fixer tour à tour sur tous les points de l'horizon, dès qu'il veut embrasser d'un coup d'œil quelque vaste panorama, il perd en netteté ce qu'il gagne en étendue. Faut-il nous récrier ? Faut-il nous irriter contre la montagne qui défie nos efforts, contre l'énumération qui effraie la mémoire, contre la distance qui paralyse notre vue ? Nous ne ferions que nous rendre ridicules, en trahissant une fois de plus l'imperfection, les limites de nos facultés.

Mais je vous entends récuser la comparaison. Il n'en est pas ainsi, dites-vous, du mystère dans ses rapports avec l'intelligence. L'intelligence possède des principes, des principes évidents, et le mystère ne *dépasse* pas seulement les bornes de l'intelligence, mais il *contredit* ces principes. — Sans entrer ici dans le détail des mystères (lequel pourra être l'objet d'un examen ultérieur), laissez-moi donc demander quels sont ces principes évidents dont la sauvegarde exige que vous repoussiez le mystère. Vous en énumérez quelques-uns. « Le tout est plus grand que la partie. La même chose ne peut dans le même temps être et ne pas être. » Ces principes sont incontestables, je l'accorde ; mais nommez-moi un seul mystère de la foi catholique

qui y soit opposé. Est-ce la Trinité ? Est-ce l'Incarnation ? Est-ce l'Eucharistie ? Je vous demanderai aussitôt si vous comprenez l'essence intime de ces mystères. Car, pour affirmer la contradiction de deux termes, il faut parfaitement en connaître le rapport. Si la raison d'être de l'un des deux vous échappe, comment pouvez-vous savoir qu'il contredit celui qui vous est seul clairement manifesté ? — Et telle sera votre position, chaque fois que vous voudrez à un principe certain opposer un mystère. Avouons-le donc. Quoi que nous fassions, nous ne pouvons échapper à la rigueur de ce syllogisme : Impossible à l'homme de démontrer la contradiction, c'est-à-dire l'opposition évidente entre deux objets, aussi longtemps que de l'un de ces objets il ne peut avoir aucune idée claire et distincte. Or, l'homme ne peut avoir aucune idée claire et distincte des mystères mis en parallèle des principes de la raison. Donc il est impossible à l'homme de démontrer la contradiction, c'est-à-dire l'opposition évidente entre les mystères et les principes de la raison.

D'ailleurs, combien de fois n'érigeons-nous pas en axiomes des propositions dont nous ne connaissons pas toute la valeur ? Nous voulons préciser les relations de la nature et de la personne, des accidents et de la substance, de la volonté et de la responsabilité : mais nous-mêmes, savons-nous bien ce que signifient ces termes. Qui nous garantit que nous n'en donnons pas une définition, sinon fausse, du moins inadéquate ? Que si nous ne pouvons garantir l'exactitude de nos définitions, comment les opposerons-nous à des mystères que nous connaissons moins encore ?

B. Mais quittons ces considérations purement philosophiques, pour aborder la seconde difficulté dont on cherche à nous effrayer. — Le mystère, sans être contraire à la science rationnelle, n'empiète-t-il pas sur son terrain ? *Ne restreint-il pas l'activité de l'intelligence ?* La raison et la foi ne sont-elles pas deux rivales, dont la première

depuis longtemps en possession de son empire, se voit arracher le sceptre par une ennemie victorieuse et impitoyable ? La foi n'est-elle pas venue dire un jour à la raison : « Cède-moi ce royaume qui t'appartient, et va, souveraine détrônée, te ranger parmi mes esclaves : c'est le sort qui t'est réservé. »

On ne saurait, mes Frères, trouver une supposition plus fausse ni plus injurieuse à Dieu, auteur de la raison et dispensateur de la foi. Mais cette allégorie même que je viens d'ébaucher, nous donnera, j'espère, une plus juste idée de la matière qui nous occupe. La Raison et la Foi ne sont pas deux rivales : ce sont deux sœurs, reines l'une et l'autre, mais dont les états sont limitrophes. La Raison possède un apanage terrestre, la Foi un apanage tout céleste et divin. La Raison régnait donc dans les régions inférieures ; et, quand elle parcourait son État, afin d'en examiner les produits, d'en étendre les frontières, elle n'avait pour éclairer sa marche que la flamme vacillante d'un pâle flambeau. Elle s'égarait souvent, et chancelait presque à chaque pas. La Foi eut pitié de sa sœur. Elle lui permit d'entrer dans son splendide domaine et déroula aux regards étonnés de la visiteuse les magnificences des cieux. Puis elle lui dit : « Retourne maintenant ; profite pour le bien de tes peuples des connaissances nouvelles que tu viens d'acquérir, des secrets que je t'ai révélés. Je ne bornerai pas là mes dons. Je commanderai à mon soleil de darder sur ton empire quelques-uns de ses rayons. Ils te serviront mieux que le faible flambeau qui te guide jusqu'ici. Mais prends garde. Tu as découvert de nouveaux horizons ; ne prétends pas y porter des regards trop curieux. Ton œil n'aperçoit ces merveilles d'un ordre supérieur que d'une manière très imparfaite. Ne va pas juger de la valeur des biens qui sont ici, d'après les propriétés supposées d'un de ces atomes de matière infime que tu as chez toi. Garde-toi surtout, par un fol dépit d'orgueil blessé, de soustraire tes sujets aux rayons bien-

faisants de mon soleil, pour les gouverner, au fond de quelque caverne, à la lumière fumeuse de ton flambeau. Respecte-moi, écoute-moi, aime-moi, et tu seras puissante, grande et heureuse. »

Direz-vous encore, mes Frères, que nous détruisons la raison, que nous méconnaissons ses droits et son pouvoir ? Non, non ! ne craignez rien, vous que le ciel a doués de facultés brillantes, vous que le génie embrase de ses feux. Venez, astronomes, naturalistes, philosophes ; le livre de la création est ouvert devant vous. Demandez à la terre les lois mystérieuses de sa course dans l'espace ; pénétrez l'essence du soleil ; expliquez les taches obscures qui tempèrent l'éclat de son front ; mesurez, le compas à la main, l'orbite des planètes et prédisez l'époque de leurs conjonctions ; décomposez les nébuleuses ; comptez, si vous le pouvez, le nombre de leurs étoiles, et déterminez les espaces qui séparent celles-ci les unes des autres. Aimez-vous mieux rester sur cette terre, d'autres recherches vous attendent. Suivez la sève qui monte dans chaque plante et y distribue la vie et la fécondité. Suivez l'oiseau dans ses pérégrinations. Étudiez l'instinct du castor et de l'abeille. Expliquez la charpente de leurs organes et le mécanisme de leurs mouvements. Saisissez le scalpel : analysez chaque tissu et, appelant à votre aide les ressources de la chimie, décomposez les fibres dont ces tissus sont formés. Ou bien, armez-vous de ces verres puissants qui découvrent tout un monde dans une goutte d'eau ou dans un globule de sang.

Êtes-vous satisfaits ? Le domaine de votre raison s'étend-il assez loin ? Non ! Vous voulez vous élever au-dessus du monde matériel. Eh bien, cela ne vous est nullement interdit. Vous reconnaissez en vous la présence d'un principe spirituel. Vous savez que pour faire battre votre cœur il faut autre chose que le liquide grossier qui remplit vos veines. Scrutez donc les lois de la pensée et les mouvements des passions. Surprenez la marche du

raisonnement. Épiez les sens dans leurs premières découvertes. Poussez encore plus avant vos études. Occupez-vous du monde moral. Le Maître suprême qui a tout créé et qui gouverne toutes choses, manifeste dans les créatures qui vous entourent, les perfections infinies de son essence éternelle. Il vous ménage l'occassion de retrouver ces perfections dans ce monde fini. Vous sentez votre dépendance et votre faiblesse : il laisse à votre raison de prononcer librement l'arrêt de votre subordination respective. Il vous a placés au milieu de créatures semblables à vous, et vous comprenez que ces créatures ont droit à votre sympathie. Vous comprenez que la justice doit gouverner la conduite des hommes les uns envers les autres, et maintenir l'équilibre entre tous les éléments de la société humaine. Tout cela, c'est votre raison qui le voit, qui le comprend.

Ah ! nous n'avons pas anéanti son action, enchaîné son essor, paralysé ses forces. — Mais, à mesure qu'elle s'élève, ne trouvez-vous pas que l'obscurité se fait autour d'elle, et que des ténèbres de plus en plus épaisses l'enveloppent ? A l'aise, lorsqu'elle se jouait au milieu des phénomènes de la nature matérielle, elle se trouble et hésite, depuis qu'elle s'aventure dans les régions de l'esprit. Elle a gravi les flancs d'un de ces géants de la terre dont le front se perd dans les nues ; et, au lieu de voir plus distinctement l'astre du jour, que de la plaine elle voyait radieux, la raison se trouve ici offusquée par de sombres brouillards. Si elle allait s'irriter dans sa folie contre le sommet de la montagne qui la porte encore, mais où elle se sent impuissante ; si elle s'obstinait à vouloir s'élancer de là par ses propres forces dans les espaces, afin d'atteindre au soleil lui-même, quelle ne serait pas la profondeur de sa chute !

Péroraison. — Il en est donc temps : le philosophe doit s'arrêter. Qu'il fléchisse le genou sur le sommet ; qu'il adore cet auteur de l'univers que la raison lui a fait connaître et que, s'humiliant dans la conviction de son

néant, il s'écrie : O vous qui avez tout créé, vous dont l'existence et la grandeur se manifestent dans tout ce qui m'environne, en vain je voudrais pénétrer dans le sanctuaire où vous vous renfermez. Sagesse infinie, parlez donc à votre créature, et que votre parole m'apprenne les vérités que mon intelligence ne saurait découvrir. Je m'incline avec respect devant vos infaillibles oracles. Pour croire, il me suffit de reconnaître votre voix. Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute.

Tel est, mes Frères, le langage du philosophe vraiment raisonnable. Convaincu de la nécessité du mystère, il n'en rejette point l'existence. Content d'exercer son activité dans la sphère des connaissances naturelles, il ne porte pas ses prétentions plus loin. Il croit aux dogmes que Dieu lui a révélés, et profite des notions qu'il y puise, pour rectifier ses idées, modérer ses jugements et perfectionner son savoir. Sa raison lui démontre qu'il doit admettre la foi pour guide ; la foi dirige sa raison, et de leur intime harmonie résulte le développement complet des facultés de l'homme, et par suite sa véritable grandeur.

4e SERMON DE CONTROVERSE SUR LE SYMBOLE.

SAUVEGARDE DE LA FOI (AUTORITÉ).

Ecclesia Dei vivi, columna et firmamentum veritatis. L'Église du Dieu vivant (est) la colonne et la base de la vérité. (I Tim. III, 15.)

Exorde. — Dans la définition vulgaire de la foi, mes Frères, telle que nous la présente l'enseignement du catéchisme, il est une parole qui n'aura pas manqué d'attirer votre attention. La foi, nous l'avons appris dès l'enfance, est cette vertu « par laquelle nous

croyons fermement toutes les vérités que Dieu nous a révélées et qu'il nous propose par son Église, soit que ces vérités se trouvent dans l'Écriture Sainte, soit qu'elles nous aient été transmises par la tradiiion » (Catéch. de Malines, 3e leçon). Non seulement cette définition suppose un Dieu révélateur et des mystères révéiés : elle indique en outre *une autorité* placée entre Dieu et l'homme, et de laquelle dépend notre foi. Les révélations faites par Dieu sont contenues dans l'Écriture et dans la Tradition ; et l'Écriture, comme la Tradition, a l'Église pour gardienne et pour interprète. C'est donc l'autorité de l'Église qui, dans l'ordre de nos actes, s'impose la première à notre confiance : dessein providentiel dont nous essaierons aujourd'hui de pénétrer les motifs, afin de réduire au silence une susceptibilite irréfléchie.

La susceptibilité ne serait-elle pas capable de suggérer cette question orgueilleuse : Dieu, en me transmettant sa vérité révélée, exige-t-il que je me soumette à l'autorité d'un homme, quel qu'il soit ? — Question à laquelle je pourrais répondre en rétorquant un argument précédemment réfuté. Comment voudriez-vous qu'il eût fait ? pourrais-je dire. Voudriez-vous qu'il eût révélé la vérité à chacun de nous en particulier, et sans aucun intermédiaire ? Mais souvenez-vous-en : vous protestiez naguère au nom de la dignité de Dieu, de sa puissance, de sa sagesse, contre toute révélation faite au genre humain, même pris collectivement : et maintenant vous iriez exiger une révélation individuelle ! Vous voudriez qu'il y eût autant de révélations qu'il y a de créatures humaines ! A notre tour de protester, au nom de la dignité de notre raison. Car vous supposez cette raison bien débile ou bien effrontée. Bien débile, si elle ne peut parvenir à reconnaître la parole divine adressée au monde, à moins que cette parole ne se fasse entendre à elle directement ; bien effrontée, si elle a la prétention de prescrire au créateur la manière de communiquer avec sa créature. Franchement,

je ne veux pas voir la raison réduite à l'alternative d'avoir à mériter l'une ou l'autre de ces deux qualifications ; je me fais de la raison humaine une idée moins triste, c'est-à-dire, si vous permettez, que je la crois plus raisonnable.

Laissons donc l'hypothèse passablement ridicule d'une révélation divine répétée intégralement à chaque individu humain. Contentons-nous de montrer d'abord la parfaite *convenance* du dessein de Dieu, quand il confia le ministère de sa parole à une autorité visible, établie par lui au milieu des hommes ; — et cherchons ensuite quelles doivent être les *prérogatives de cette autorité* pour qu'elle puisse répondre dignement aux intentions du suprême révélateur.

I.

Une triple règle préside, ce me semble, aux relations de Dieu avec l'humanité : conformité aussi parfaite que possible entre la providence surnaturelle et la marche ordinaire de la nature ; — sollicitude de faciliter à l'homme la conservation ou le recouvrement de la vérité ; — respect de la liberté des individus, sous la réserve d'une subordination indispensable. Si j'applique cette règle à la matière que nous étudions présentement, à la question de la foi, je trouve qu'elle se réalise d'une façon admirable par l'institution d'une autorité humaine à laquelle soit confiée la sauvegarde de la révélation divine.

A. En effet, quel procédé plus conforme à notre nature Dieu pouvait-il choisir pour instruire l'homme et pour le diriger dans l'œuvre de son salut ? L'autorité n'est-elle pas la condition indispensable de l'éducation humaine ? Ne reste-t-elle pas pour l'homme fait la condition de presque toute son activité ?

Vous avez tous assisté à l'épanouissement d'une intelligence, quand l'enfant sur les genoux de sa mère, l'écolier sous le regard du maître, l'apprenti dans l'atelier de son patron, reçoivent les premiers principes soit de la morale religieuse, soit de l'instruction, soit d'un travail profes-

sionnel. En quant au rôle de l'instituteur, pour ne prendre que celui-là, n'avez-vous pas remarqué comme il fait du souffle de sa parole éclater dans l'âme du disciple la même flamme qui illumine sa propre intelligence ? Certes, il y avait dans cette âme tous les éléments du brasier ; il y avait là une étincelle cachée : mais quand eût-elle jailli, si l'enseignement, si l'autorité n'était pas venue l'activer ? Et maintenant que le foyer commence à darder des rayons autour de soi, quelle attention ne faut-il pas pour en bien diriger les premières ardeurs ? Tel sera, pendant longtemps encore, le rôle de la mère, du maître, du patron, le rôle de l'autorité.

Et ce n'est pas seulement en matière d'enseignement, c'est partout que le besoin de suivre une autorité s'impose à l'homme. Sans l'autorité, sans la direction des chefs, sans le commandement, que deviendraient les forces militaires les plus considérables, les armées les mieux équipées ? Sans l'autorité du maître, sans la direction des ingénieurs, que deviendrait le travail industriel ? L'autorité n'y est-elle pas symbolisée par cette roue gigantesque, inutile au premier aspect, mais sans laquelle la machine, irrégulière dans sa marche, ne tarderait pas à se détraquer et même à voler en éclats ? Voyez comme cette masse de fer communique à tous les axes, à toutes les courroies l'impulsion qu'elle-même a reçue de la vapeur ; comme elle arrête les mouvements trop précipités, comme elle entretient la vitesse primitive dans les intervalles d'inertie. Ce que le volant est à la machine, le maître ne l'est-il pas à ses nombreux ouvriers ?

Enfin, si nous examinons ce qui se passe dans le domaine des arts, dans la vie politique, dans la vie sociale, quelle large part ne trouverons-nous pas faite à l'autorité, non seulement par la force des choses, mais par notre libre volonté ? Singulière anomalie ! Nous sommes si infatués de nous-mêmes, de nos lumières, de nos appréciations personnelles, et nous corroborons à tout instant nos

jugements en citant les jugements d'autrui, auxquels nous prêtons une autorité que souvent ils ne méritent pas. Nous refusons, en théorie du moins, de nous conformer aux décisions de nos parents, de nos supérieurs, qui sait ? de l'Église elle-même : et nous appuyons nos assertions de l'autorité d'un artiste, d'un orateur, le dirai-je ? de l'autorité d'un journal ou d'un roman !

Ne trouvons donc pas étrange que la Providence, pour entrer, si je puis parler ainsi, dans nos mœurs, ait confié à l'autorité notre éducation religieuse, qu'elle ait établi cette autorité pour nous instruire, nous conserver et nous affermir dans la foi.

B. En le faisant, elle fournit encore à tous les hommes qui viennent à s'égarer dans les ténèbres de l'erreur, le moyen le plus facile de retrouver le chemin de la vérité, la route du devoir. — Nourris nous-mêmes dans le sein de l'Église, mes Frères, nous ne nous rendons pas un compte assez exact de l'état où se trouverait le monde, si une autorité enseignante n'avait pas été commise à la garde de la révélation. Nous pouvons cependant nous en faire une idée en examinant les destinées des sectes soi-disant indépendantes. Que sont devennes les doctrines de ces milliers de philosophes qui ont paru depuis les temps de l'antiquité sur la surface du globe ? Combien d'adeptes ont-elles comptés ? Combien d'années ont-elles vécu ? Quels sont les peuples qui de nos jours professent le Stoïcisme, l'Épicuréisme ? Où sont les disciples de Cratès, de Philon, de Xénocrate, de Démocrite ?

Et sans remonter si haut, quel a été le sort de toutes les hérésies, de toutes celles qui réservaient à la raison individuelle la règle de la foi ? Elles se sont disloquées, elles ont abouti à la confusion la plus complète. Il n'en reste plus qu'un dédale inextricable d'opinions diverses, ou bien elles se sont fondues dans un de ces systèmes dont le nom est aussi vague que le symbole : le rationalisme, qui ne repose sur aucun principe rationnel, le positivisme, qui n'a rien

de positif, le scepticisme enfin, abîme où va s'engloutir toute science, toute certitude et partant le sens commun lui-même.

Si quelques fractions de l'hérésie protestante paraissent avoir survécu à ce commun désastre, c'est que, à défaut d'une autorité religieuse, elles se sont laissé imposer par l'autorité civile les liens d'une unité plus apparente que réelle, et que du trône elles se sont fait un autel. — Une secte religieuse qui ne s'appuie pas sur l'autorité, aura toujours une religion sans consistance et qui ne peut se maintenir.

Et Dieu, mes Frères, si désireux du bien de ses enfants, aurait abandonné la révélation, qui seule pouvait les sauver, aux caprices du hasard, aux fluctuations de l'opinion ! Il n'aurait pas au milieu des vicissitudes humaines, de cet océan semé de dangereux récits, agité par de continuelles tempêtes, établi un phare, pour diriger les malheureux naufragés ! Un phare dont la flamme, toujours vive, toujours constante, guidât leur course et leur promît la sécurité ! Il a fait plus, mes Frères ; il a ordonné que des régions éclairées par sa lumière partissent sans interruption des pilotes habiles, qui iraient offrir leur expérience aux voyageurs dévoyés sur la mer du monde et les conduiraient au port. Ces pilotes, ce sont les missionnaires, les apôtres de l'Évangile. Mais que nous montre tout ce dessein de Dieu, sinon la nécessité d'une autorité, d'une autorité qui envoie et à laquelle le prédicateur ramène, d'une autorité qui possède la foi, qui la personnifie, et par la loi fait parvenir à Dieu ?

C. Enfin, mes Frères, ce Dieu, dans l'établissement de l'autorité, manifeste le respect le plus sincère pour notre liberté, tout en exigeant la soumission qui est due à sa véracité infaillible. — L'assentiment de la foi doit être *libre ;* l'assentiment de la foi doit être *humble*. Sans liberté, point de mérite ; sans humilité, point de vertu. Supposez Dieu se communiquant directement à l'homme avec tous

les signes de l'évidence. Qu'arrivera-t-il ? L'intelligence de l'homme sera subjuguée ; elle acceptera la vérité révélée : mais elle n'était pas maîtresse de refuser son assentiment ; elle n'était pas libre. Quand la lumière du soleil éblouit mes yeux, il m'est impossible de dire avec conviction : il n'y a pas de soleil.

Au contraire, supposez les vérités religieuses éparses dans le champ de la science comme ces paillettes de mica que nous voyons quelquefois briller au milieu du sable. Je cherche ces vérités, je les rassemble ; mettons que je parvienne à en composer un corps de doctrines, à en faire le joyau de la révélation. J'ai été libre, qui le niera ? Mais où trouver place pour l'humble soumission ? Est-ce que mon esprit, fier de ses découvertes, ne va pas se perdre dans l'orgueilleuse contemplation de lui-même ? Ne va-t-il pas s'écrier tout naturellement : C'est moi qui ai trouvé la science de Dieu, c'est moi qui me la suis faite ! Et encore, que serait cette science, si elle dépendait ainsi du hasard des recherches humaines ? Et pour un si mince résultat, Dieu exposerait l'homme à la tentation de l'orgueil ? Non ! il ne le fera pas.

S'il ne vient point nous imposer la foi comme à des machines, il n'ira pas non plus, souverain oublieux de sa dignité, remettre au suffrage des foules, c'est-à-dire à l'intrigue et à l'inconstance, la confirmation de son pouvoir. Il aura ses représentants au sein de l'humanité. Il les environnera de tout le prestige de sa divinité. Il leur confiera, scellé d'un cachet authentique, le livre de ses oracles, le code de ses préceptes. Permis à son peuple d'examiner les titres de ces ambassadeurs : mais, une fois leur mission dûment prouvée, il ne reste plus qu'à obéir et à croire.

Vous le voyez, mes Frères, il n'y a dans l'autorité, sauvegarde de la foi, rien d'arbitraire ni de tyrannique. Loin de là. Nous y reconnaissons l'œuvre d'une sagesse infinie, d'une providence toujours admirable.

Aussi, pour le dire en passant, l'infidèle, qui jusqu'ici a

été, sans qu'il y eût de sa faute, étranger à la vérité révélée, ne doit-il s'y soumettre que lorsqu'il aura vu avec évidence que le devoir de croire s'impose à lui. Que si le doute volontaire en matière de foi, au contraire, est considéré chez le chrétien comme un crime, c'est que le chrétien est devenu par son baptême sujet de la foi et que l'action de la grâce divine tend à l'incliner à la soumission. Il ne peut donc, sans une révolte coupable, refuser obéissance à une autorité toujours l'égitime, qui possède tous les droits à sa confiance et à sa fidélité, pendant que d'un autre côté le secours de Dieu pour l'accomplissement de ce devoir essentiel ne lui manque jamais. Par conséquent, il n'y a que l'orgueil ou une négligence criminelle qui puisse affaiblir à ses yeux le prestige de cette autorité, établie par Dieu même comme sauvegarde de la foi.

Puissent, mes Frères, ces considérations nous pénétrer de plus en plus de respect et d'amour pour une institution si parfaitement adaptée à nos besoins, si salutaire pour tous les hommes, si propre à concilier à Dieu l'hommage de notre soumission, sans entraver l'action de notre liberté.

II.

Dieu, en nous transmettant sa parole par l'organe d'une autorité, n'a fait que se conformer à la constitution de notre nature ; il s'est montré à notre égard plein de sollicitude et de respect. Nous nous en sommes convaincus en examinant les effets généraux de l'autorité. Mais je voudrais obtenir davantage : la convenance de l'autorité une fois démontrée, je voudrais *en préciser les caractères,* et vous faire pressentir ainsi où nous devons trouver ici-bas le dépôt sacré de la révélation divine.

Pour raisonner en cette matière d'une façon tout à fait impartiale, oublions un instant que c'est Dieu qui donne des enseignements au monde. Prenons quelque sage, quelque philosophe illustre, en possession d'une doctrine

capable d'assurer le bonheur de ses semblables. Cette doctrine, il l'a élaborée par de profondes méditations ; il en a mûrement pesé tous les articles. Elle est là, présente tout entière à son auteur dans le sanctuaire de sa pensée. Que peut désirer celui-ci pour être à même de faire participer au bienfait de ses conceptions les générations présentes et les générations à venir ? Il est deux choses dont il doit poursuivre l'exécution : rendre sa pensée *sensible et permanente,* tout en la maintenant *pure et inaltérable.* Il doit la rendre sensible, afin qu'elle brille aux regards de tous ceux qui chercheront la vérité, non seulement dans la période initiale, mais encore dans la suite, jusqu'aux siècles les plus reculés. Il doit en outre la maintenir inaltérable, afin que ni les ravages du temps ni la malice des hommes se puissent en changer l'expression ni en détourner le sens.

A. Le voilà qui travaille avant tout à revêtir sa pensée d'une forme matérielle. La forme matérielle de la pensée, mes Frères, qu'est-ce ? C'est le tableau, c'est la statue, c'est l'inscription sur un monument bâti ou sur le métal, c'est le livre. La statue et le tableau ! formes vagues et incomplètes, qui ne font que refléter un des aspects sous lesquels nous concevons les objets : la beauté. Mais quand il ne s'agit pas exclusivement du beau, quand il faut encore exprimer le vrai et le bon, il est besoin de recourir au monument ou au livre. Le monument, manifestation plus solennelle et en apparence plus durable ; le livre, manifestation moins splendide, mais plus claire et plus facile à multiplier. Certes, ce ne sont pas les inscriptions ou les monuments qui ont manqué aux institutions religieuses de l'Assyrie, de la Perse, de l'Égypte ; et pourtant, pendant de longs siècles les générations se sont arrêtées devant les ruines de Babylone et de Persépolis, devant les pyramides et les obélisques, sans essayer de déchiffrer les inscriptions que ces monuments gigantesques portaient sur leurs flancs, sans se douter peut-être qu'il y eût là toute l'histoire d'une

civilisation, d'un culte, d'une philosophie. Le monument d'ailleurs est rivé au sol sur lequel il s'élève. Il ne va pas trouver l'ignorant, il ne propage pas la vérité ; à peine s'il la conserve. Entre le monument et le livre, le choix ne peut être douteux. Notre sage produira donc un livre, un livre qui soit l'interprète de sa pensée. Il en fixe le plan, il en prépare les détails.

Cependant le livre, le livre même répond-il bien à l'idéal d'une pensée rendue sensible d'une manière permanente ? N'en est-il pas des monuments écrits, au point de vue de la durée, comme des monuments en pierre et en bronze ? Le temps, cet impitoyable destructeur, ne dévore-t-il pas les feuillets du livre comme il ronge le marbre des statues et le granit des colonnes ? Et puis, les peuples barbares, semblables à des bêtes farouches, ne s'élancent-ils pas quelquefois de leurs repaires, et ne les voit-on pas alors alimenter les feux de leurs bivouacs avec les dépouilles des bibliothèques, après qu'ils ont foulé aux pieds de leurs chevaux les chefs-d'œuvre de l'art, réputés immortels et inviolables ? Que ces barbares se nomment Mongols, Visigoths, Arabes, Cosaques, sans-culottes révolutionnaires ou carbonari, qu'importe ? La destruction ne sera-t-elle pas le sort de cet ouvrage qui devait assurer le bonheur du genre humain ? Et dût-il échapper à un désastre de ce genre, comment être sûr qu'il ne périra pas autrement, et bientôt peut-être ? Ce qu'un homme a recueilli de science, comme ce qu'il a conquis de possessions matérielles, se conserve rarement dans son intégrité. Le conquérant laisse son empire en héritage au plus digne : à peine s'il l'on pourra de cet empire quelques années plus tard reconstituer les lambeaux. Un écrivain lègue ses œuvres à la postérité : c'est presque toujours en vain qu'il se flatte de les voir traverser les siècles sans subir de profondes altérations.

Telles auraient été, mes Frères, les sinistres prévisions d'un Socrate ou d'un Confucius, songeant à s'immorta-

liser en enseignant l'univers. Ils auraient sans aucun doute désiré survivre en quelque sorte à eux-mêmes, c'est-à-dire se perpétuer en quelque sorte dans un groupe d'hommes qui seraient les dépositaires de leurs écrits, et qui avec un soin minutieux en conserveraient le texte, en multiplieraient et en répandraient au loin les exemplaires, qui enfin constitueraient sans interruption à travers les âges une association si connue, si estimée, si illustre, que partout et toujours on fût sûr de trouver chez elle et dans ses archives les trésors de sagesse laissés par le fondateur.

Vains désirs, dont aucun philosophe n'a jamais osé se promettre la réalisation. Mais ce qui n'est pas donné à l'homme, Dieu est libre de l'exécuter. Il peut consigner sa parole dans les pages d'un livre ; il peut confier la garde de ce livre à une réunion d'hommes, et, s'il dit à ces hommes : « Vous vivrez de ma vie ; je vous soutiendrai de ma force ; marchez à travers les âges, conservez et propagez mes enseignements, » je vous le demande, mes Frères, qui sera capable de dissoudre ce corps doctrinal institué par Dieu même ? Qui ne voit que de cette façon nous aurons enfin cette autorité permanente et visible que nous avons vu être nécessaire quand il s'agit de révélations et de traditions religieuses que Dieu veut maintenir, comme obligatoires pour tout le genre humain ? Ce doit être, avons-nous dit, une autorité permanente et visible : permanente comme la doctrine qui lui est confiée ; visible, afin de procurer la diffusion de cette doctrine. Une de ces deux prérogatives fait-elle défaut, la doctrine sera en péril, et l'autorité qui s'identifie avec elle, ne répondra pas au dessein de Dieu.

B. Faut-il s'arrêter ici, mes Frères ? La perpétuité du règne de la révélation est-elle désormais assurée ? Ah ! s'il était question simplement de faire passer d'héritier à héritier quelque diamant *inaltérable de sa nature*, nous pourrions nous déclarer satisfaits. Mais il faut transmettre une parole, une idée, une doctrine, des mystères. Il faut

les transmettre dans leur intégralité, avec le sens que Dieu lui-même a prétendu leur donner. Transmettre une telle parole dans de telles conditions ! Qui ne voit, qui ne mesure les difficultés que présentera une pareille mission ? Quoi de plus subtil que la parole ? Qu'y a-t-il de plus susceptible d'interprétations diverses ? Nous faisions tout à l'heure mention d'œuvres de peinture et de sculpture : les arts sont bien imparfaits quand ils prétendent traduire l'idée, le sentiment de l'homme ; néanmoins ils ont quelque chose de moins facile à travestir que la parole, quelque chose qui se refuse plus que le langage à des explications erronées ou fantaisistes. L'Hercule du palais Farnèse offrira toujours le type de la force, la Niobé celui de la douleur ; le Jupiter de Phidias représente sans contradiction possible la majesté. Personne ne fera jamais lire sur le visage du Moïse de Michel-Ange la volupté ou l'indécision. Mais la parole ! Mettant de côté celle qui de parti pris trahit la pensée, la parole rend-elle toujours ce qu'elle doit exprimer ? Quand elle prétend être claire et réfléchir comme une onde limpide l'intérieur de l'homme, y réussit-elle toujours ? N'ouvre-t-elle pas un vaste champ à l'hypothèse et à la déduction ? A des époques déterminées, le monde officiel prépare ses harangues, et les souverains méditent les réponses qu'ils vont y faire. Tout cela sera-t-il bien net, et chacun n'en tirera-t-il pas ce qui favorise le mieux ses instincts et ses aspirations ? Et si parfois le langage de l'orateur sert de déguisement aux sentiments de son âme, le cœur des auditeurs n'a-t-il pas des frémissements qui étourdissent l'oreille, l'empêchent de saisir les sons et modifient les impressions que devait produire le langage ?

Triste condition de la parole humaine, dont nulle précaution ne la peut garantir. Vous espérez peut-être en fixer invariablement le sens en l'écrivant ; vous ne réussirez point. Le livre n'est pas plus à l'abri des falsifications et des interprétations disparates que le langage

parlé. Plus la matière traitée dans le livre est importante par elle-même, ou plus grande est la considération qui s'attache au nom de son auteur, plus aussi chacun s'efforce d'étayer ses propres opinions du témoignage de cet écrivain, fallût-il, dans ce but, dénaturer l'esprit, le sens et même le texte de son livre. Les exemples de pareils procédés abondent. Or, je vous en fais juges : qu'arriverait-il, si dans cette cohue d'interprétateurs l'Écriture Sainte, c'est-à-dire la parole de Dieu écrite, restait à la merci du dernier occupant, du plus hardi et du plus adroit travestisseur ? Figurez-vous les Livres saints ou la Tradition oracle de l'Église telle que les Pères de l'Église l'ont mise successivement par écrit, chacun pour son époque, interprétée en dernier ressort par les rhéteurs et les sophistes anciens ou par nos modernes incrédules. Imaginez-vous l'Évangile commenté par Arius ou Socin, Luther ou Voltaire, Diderot ou Helvétius, Strauss ou Renan ! Dans cette supposition, chacun de ces hommes aurait le droit de dire à la société catholique : « Du moment qu'il appartient à tout le monde d'expliquer les livres qui contiennent la révélation, mon explication n'a rien qui ne soit légitime, et ma pensée vaut bien celle de mes collègues. A votre tour, croyez comme vous voudrez, et faites comme vous croirez. » Cette formule serait, il faut en convenir, commode et essentiellement tolérante ; mais, qui ne le voit ? elle serait tellement opposée au respect que méritent les oracles du créateur, tellement incompatible avec la nature de la vérité, une comme Dieu et immuable comme lui, qu'il a fallu tout l'aveuglement des passions pour la concevoir et la maintenir. Pourtant cette formule est celle du « libre examen, » et le libre examen reste toujours l'assise fondamentale des sectes protestantes.

Nous la repoussons donc ; et, avant de vénérer comme exempt d'altération le dépôt de la parole divine entre les mains d'une autorité quelconque, nous exigeons que cette

autorité soit souveraine et infaillible ; qu'elle seule puisse, au nom du suprême révélateur, garder sa doctrine, l'enseigner, l'expliquer, la défendre. Alors nous serons rassurés ; et, Dieu daignant communiquer avec l'homme, si nous trouvons une autorité revêtue de ces caractères de stabilité, de souveraineté, d'infaillible sagesse, nous nous attacherons à elle comme à Dieu même. Nous lui offrirons l'hommage de notre obéissance et de notre foi.

Et c'est là, mes Frères, que nous amène l'histoire de la révélation chrétienne. Voyez là-bas, sous les palmiers de la Mésopotamie, ce vénérable vieillard auquel un cercle presque innombrable d'enfants et de petits-enfants fait comme une couronne d'honneur. Cent cinquante lustres ont passé sur sa tête, et sur son visage resplendit l'éclat de la royauté, de la paternité et du sacerdoce. Il raconte à ses fils, à leurs épouses, à ce peuple de jeunes gens et de tendres enfants, comment Dieu créa le ciel et la terre et comment il chassa du paradis de délices nos premiers parents, parce qu'ils s'étaient rendus coupables à ses yeux ; il rappelle les entretiens dont le Dieu trois fois saint a daigné l'honorer lui-même. — Salut, patriarche de la loi de nature ! Salut, autorité irréfragable, témoin et preuve vivante de la révélation !

Les siècles se sont succédé. Sur les confins de la Palestine, au pied du mont Nébo, se déploient les tentes des fils d'Israël. Au centre du camp sont assemblés les chefs des tribus. Ils se pressent autour d'un homme dont le front est surmonté de deux rayons lumineux, dont l'œil brille d'un feu surnaturel, pendant que ses traits sont empreints d'une ineffable douceur. Vous reconnaissez Moïse. A côté de lui se trouvent placés Josué, fils de Nun, chargé du commandement de l'armée, et le fils d'Aaron, Éléazar, pontife du Seigneur. Moïse tient en main des rouleaux qu'il a écrits lui-même. Il les donne à Éléazar. « Mettez, dit-il, ce livre dans l'Arche du Testament : je le confie à votre fidélité. C'est la parole de Dieu. Elle sera

votre force, si vous êtes dociles, votre condamnation, si vous êtes prévaricateurs. » — Salut, ambassadeur du Dieu vivant, confident de ses plus intimes secrets ! Salut à vous aussi, autorité sacerdotale, gardienne providentielle et incorruptible de la révélation écrite, de la Loi et des Prophètes !

Enfin, voyez assis sur le penchant d'une colline de Galilée, non loin du lac de Tibériade, et entouré d'une foule attentive et recueillie, Jésus de Nazareth, le grand thaumaturge, l'oracle de la Judée. Écoutons-le. « Vous savez qu'il a été dit aux anciens : Vous aimerez votre prochain et vous haïrez votre ennemi. Et moi, je vous dis : Aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous haïssent ; priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient. » Celui qui parle ainsi, ne peut être qu'un Dieu. — Salut, Verbe incarné, législateur suprême, qui êtes venu expliquer, continuer et finir la série des communications du ciel avec le genre humain ! Avant de retourner dans votre royaume céleste, vous choisirez vos réprésentants ; vous leur donnerez l'assurance que vous demeurez avec eux jusqu'à la consommation des siècles. Vous établirez ainsi une autorité indestructible et exempte d'erreur, colonne et soutien de la vérité, *Ecclesia Dei columna et firmamentum veritatis.*

Cette autorité, nous la cherchons autour de nous sur la terre, et, quand nous l'aurons distinguée avec certitude, nous la saluerons à son tour et la proclamerons gardienne, organe et interprète de la révélation divine.

5e SERMON DE CONTROVERSE SUR LE SYMBOLE.

L'ÉGLISE CATHOLIQUE, GARDIENNE DE LA FOI.

In novissimo dierum erit mons domus Domini præparatus in vertice montium, et sublimis super colles ; et fluent ad eum populi. Dans les derniers temps, la montagne sur laquelle se bâtira la maison du Seigneur, sera fondée sur le haut des monts, et dominera les collines ; les peuples afflueront vers elle. (Mich. IV, 1.)

MES FRÈRES,

Dans toutes les sciences d'observation, il y a un travail de décomposition et de récomposition continuelles. Tantôt le savant commence par s'attacher à un de ces principes généraux qui dominent les connaissances humaines ; il en déduit ensuite les conséquences nécessaires, en voit toutes les applications possibles, s'en sert comme d'un fil conducteur pour se guider dans le labyrinthe des faits et y découvrir la confirmation des principes. Tantôt, au contraire, il recueille de toutes parts des phénomènes isolés, les examine, les discute et en étudie la nature. Quand il en a réuni un certain nombre, il les rapproche, les compare et en cherche le lien, l'unité mystérieuse. Dans le premier cas, on dit qu'il y a « synthèse, » dans le second cas, « analyse. » Nous avons transporté dans le domaine religieux la seconde de ces deux méthodes. Nous avons montré que la notion de la foi est conforme dans tous ses éléments aux aspirations de notre humanité.

Mais dans les patientes investigations de l'homme d'étude, il arrive souvent que la synthèse jette un jour nouveau sur la partie du champ scientifique qu'il vient d'explorer, et l'amène à découvrir des conclusions plus importantes qu'il ne l'eût soupçonné d'abord. Ainsi le

voyageur, après avoir visité en détail les villages et les hameaux semés dans la plaine, demeure saisi d'étonnement, lorsqu'il lui est donné de contempler du haut d'une montagne la contrée qu'il vient de parcourir. Alors lui apparaît, bien plus nette par cette vue d'ensemble, l'idée qu'il faut s'en faire. Notre analyse de la foi sera suivie, je l'espère, d'un résultat analogue.

Nous sommes partis de la définition de la foi telle que l'Église catholique la formule dans son enseignement aux fidèles, et nous avons dit : Il est raisonnable de croire, raisonnable d'admettre une révélation positive, raisonnable d'admettre des mystères, raisonnable de reconnaître une autorité permanente, souveraine, infaillible, gardienne de la foi. Il semble à première vue qu'en toute rigueur de logique nous devrions nous contenter de tirer cette déduction : donc la définition de la foi, donnée par l'Église catholique, est une définition raisonnable.

Eh bien, mes Frères, nous pouvons aller au delà. Recueillant tout ce que nous avons amassé dans ces explorations partielles, nous pouvons poser en thèse une affirmation bien plus capitale. Nous pouvons assurer — et nous le faisons aujourd'hui — que non seulement la définition catholique de la foi, mais *tout le catholicisme* est raisonnable, et que l'Église catholique romaine seule s'impose à notre respect, à notre docilité, à notre filiale obéissance. Et cette assertion, dont l'immense portée n'échappera à personne, nous allons l'appuyer sur deux propositions qui à leur tour sont fondées sur les conclusions de nos entretiens précédents.

Nous avons besoin de la parole de Dieu révélée, et l'Église catholique seule nous présente cette parole.

Nous avons besoin d'une autorité, sauvegarde de la révélation, et l'Église catholique seule possède cette autorité.

Développons successivement chacune de ces deux propositions.

I.

Vous en souvient-il, mes Frères ? Lorsque nous commencions ces conférences, nous nous arrêtions devant ce premier mot du Symbole : *Je crois ;* et, nous rappelant la définition que saint Paul donne de la foi : *Fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium*, nous nous demandions : Avons-nous besoin de ce motif d'espérance et de cette source de savoir ? Quelques instants de réflexion ont suffi pour nous faire trouver la réponse, car le désir de nos cœurs et les aspirations de nos esprits ont été unanimes pour dire : « O Dieu, laissez-nous étancher la soif de bonheur qui nous dévore, et donnez-nous, si vous le voulez bien, des lumières plus fermes que la faible lumière de notre raison. Que ces lumières surnaturelles nous permettent de plonger notre regard dans les sphères de l'invisible, de l'infini, de l'éternel ! » Mais ouvrir cet horizon à nos espérances et à notre activité, Dieu seul le peut. De plus, pour espérer, pour connaître, il faut croire. — Soit ! avons-nous dit, nous croirons volontiers, du moment qu'il nous sera évident que Dieu peut parler à l'homme. — Et nous nous sommes recueillis. Contemplant Dieu, nous avons conclu avec certitude : Dieu peut, sans déroger à ses infinies perfections, parler directement à l'homme. Puis, considérant dans l'empire romain combien la société humaine la plus éclairée au point de vue naturel est dégradée au point de vue moral, lorsqu'elle ne connaît pas la révélation, voyant d'autre part dans la société chrétienne la supériorité de l'homme régénéré par la foi, et nous rappelant que ce grand événement avait été prédit et enfin exécuté d'une manière absolument surhumaine, nous avons ajouté : L'humanité, sans la parole de Dieu, déchoit et s'ensevelit dans la matière : le monde renouvelé n'a pu l'être que par la parole de Dieu : il s'ensuit que Dieu s'est communiqué au monde par une révélation positive.

Où est-elle donc, demandez-vous maintenant, où est-elle,

cette parole de Dieu ? Où est-elle, pour que nous l'écoutions avec une sainte avidité, pour que nous lui ouvrions nos esprits et nos cœurs ?

A. Ah ! mes Frères, si j'avais devant moi un de ces hommes qu'une éducation négligée, incomplète, antichrétienne, a tenu en dehors du sentier de la vérité ; ou, chose plus triste encore, une de ces âmes que la passion a engagées dans les chemins de l'erreur, mais qui, droites et sincères, humbles et dociles, ne s'obstinent pas à fermer les yeux, quand la lumière les frappe, je leur dirais : Vous cherchez la parole de Dieu : venez et voyez ! La parole de Dieu doit être une *parole vivante,* — une *parole féconde,* — une *parole puissante.* Jetez un regard autour de vous, et cette parole vous apparaîtra bientôt, c'est-à-dire que vous en verrez les effets merveilleux et que vous serez forcés de vous écrier : Le doigt de Dieu est ici ! *Digitus Dei est hic !* (Exod. VIII, 19.)

a) Ne la cherchez pas, cette *parole vivante* au sein du protestantisme. — Ne l'attendez ni de Luther ni de Calvin. Ils vous montreront la Bible : mais la Bible prise isolément, ne vit pas : elle est morte. Et même en admettant qu'elle ait été, au temps de la prétendue Réforme, pleine de force vitale, quand je la regarde telle que les protestants nous l'ont faite à l'aide du « libre examen, » mutilée, défigurée, interprétée à leur guise, elle me fait penser à un vigoureux athlète qu'une troupe de médecins se mettrait à disséquer tout vivant, sous prétexte de lui conserver la santé.

b) Une *parole féconde !* Regardez le ciel et la terre, avec tout ce qu'ils renferment. Contemplez ce vaste théâtre du monde. Tout cela, la parole de Dieu l'a créé. Le *fiat* du créateur a fait jaillir la lumière du sein du chaos. Il a amoncelé les eaux de l'océan, et revêtu la terre d'un gracieux manteau de verdure émaillé de fleurs. Il a peuplé de myriades d'animaux les airs, les plaines et les forêts. Et ce que cette parole souveraine a réalisé dans le monde matériel, elle ne l'obtiendrait pas dans le monde des âmes !

Elle n'engendrerait pas dans les cœurs qui la possèdent, l'héroïsme des vertus ! Elle ne volerait pas de contrée en contrée, comme dans une moisson déjà mûre se propage la flamme dévorante poussée par le vent !

Mais cette parole féconde, où la découvrirez-vous ? Est-ce celle que le missionnaire de la Grande-Bretagne, apôtre plus industriel que religieux, débite en Océanie, enveloppée dans des tissus de laine et de coton, importe en Chine avec l'opium, procure aux tribus américaines en même temps que l'alcool qui abrutit et la poudre qui tue ? Qu'a-t-elle produit, cette parole ? Où sont les bienfaiteurs qu'elle a donnés à ces contrées, les héros qu'elle a engendrés, les martyrs qui l'ont scellée de leur sang ?

Peut-être est-ce la Russie qui possède cette parole féconde. Oh ! alors, je ne vois pas pourquoi elle n'habiterait pas sous la tente du Bédouin ou dans les mosquées de Constantinople. L'exil et la confiscation des biens, grands moyens de prosélytisme de Sa Majesté orthodoxe, méritent d'être mis en parallèle avec le cimeterre de Mahomet, imposteur cruel, mais dont la fourberie a toujours eu plus d'adeptes que le schisme grec, grâce au harem qu'il permettait à ses disciples.

Ni l'hérésie, ni le schisme ne manifestent donc dans leur propagation, si tant est que leur marche chancelante mérite ce nom, le caractère de fécondité surnaturelle que nous cherchons. Et, en dehors de l'Angleterre et de la Russie, quel est le groupe chrétien non soumis à l'Église romaine, qui travaille à étendre ses conquêtes ?

c) Nous ne découvrirons pas davantage le signe de la *puissance* imprimé sur le front d'une secte chrétienne dissidente. — La divine parole, c'est Moïse terrassant le Pharaon d'Égypte ; ce sont les prophètes faisant entendre leurs oracles au monde et les confirmant par des prodiges qui défient toute négation, comme ils défient, lorsqu'ils éclatent, toute résistance ; c'est Élie se dressant devant Achab et prédisant à Jézabel le prochain châtiment de ses

crimes ; c'est Jérémie reprochant au peuple de Dieu son idolâtrie sacrilège ; c'est Malachie foudroyant les prêtres prévaricateurs.

La parole de Dieu, c'est la parole des miracles. Quand elle résonne, la mer Rouge ouvre ou referme ses ondes, le Jourdain remonte vers sa source, le soleil s'arrête, les nuages retiennent la pluie ou en épanchent des torrents sur la terre altérée. Elle dit : « Lazare, sortez ! » et un mort de quatre jours quitte son tombeau. Elle dit à une pécheresse : « Tes péchés te sont remis, » et la Madeleine convertie passe des dérèglements du vice à l'héroïsme de l'amour divin.

Montrez-nous quelque chose de semblable dans le protestantisme d'Allemagne ou le calvinisme suisse, dans l'Église établie d'Angleterre, dans l'orthodoxie orientale. Montrez-y les prophètes qui modèrent les passions des masses, défendent le peuple contre la tyrannie, arrêtent les débordements des princes. Montrez-nous-y des miracles. Des miracles ! ce mot seul arrache à l'orgueil un cri d'indignation. Il cache sous un sourire méprisant le dépit de son impuissance. Si vous insistez, si vous pressez tant soit peu ces prédicateurs de la pure parole de Dieu, ces prétendus successeurs du thaumaturge Moïse et du thaumaturge Jésus, ils finiront par vous répondre : « Il n'y a plus de miracles, » ou mieux encore : « Le miracle est un mythe. »

B. Eh quoi ! Ne sera-t-elle nulle part, cette parole de Dieu, donnant par sa force et sa propagation *la preuve de sa vitalité ?*

Mes Frères, je lisais ces jours-ci un psaume de David où le roi-prophète célèbre les merveilles de la parole du Seigneur. Eh bien, écoutons ce chant inspiré, et tout en écoutant, regardons l'Église catholique. Nous traduirons, nous appliquerons. (Ps. XXVIII, dans l'Office de la fête de l'Épiphanie.)

Vox Domini in virtute, vox Domini in magnificentia. La

voix du Seigneur est accompagnée de force ; elle est pleine de magnificence. — *Vox Domini confrigentis cedros, et confringet Dominus cedros Libani.* La voix du Seigneur brise les cèdres ; le Seigneur brisera les cèdres du Liban. — Oui, de tout temps, dans l'Église catholique, la voix du Seigneur a brisé les cèdres, c'est-à-dire les orgueilleux du siècle. Elle a prosterné Eutrope aux pieds de Chrysostome et Théodose aux genoux d'Ambroise. Elle a fait trembler Attila devant saint Léon et l'a forcé de reculer. Elle a renversé Henri IV sous les anathèmes de Grégoire VII. Elle a fait tomber à terre, glacé par les frimas, l'aigle audacieux qui avait insulté la tiare de Pie VII. Par l'organe de Grégoire XVI, elle a rempli d'épouvante l'autocrate du Nord, et dans la bouche de Pie IX elle met en échec, au moment où je vous parle, tous les calculs d'une politique d'apostats, et la brise d'un seul mot : « *Non possumus !* Impossible ! »

Vox Domini intercidentis flammam ignis. La voix du Seigneur divise, pour les faire jaillir dans toutes les directions, la flamme et le feu. — Elle fait jaillir la flamme du dévouement dans un siècle tout absorbé par les intérêts matériels. Le feu de la divine charité consume le religieux au fond d'un cloître obscur, le Frère des Écoles chrétiennes dans la poussière d'une classe de petits enfants, la fille de saint Vincent de Paul au chevet des blessés, la Petite sœur des pauvres à côté d'un vieillard intraitable. Ce feu embrase le cœur généreux du jeune homme et le lance en avant sur le champ de bataille, où, un contre dix, il avance toujours au cri de : « Vive Pie IX ! »

Vox Domini concutientis desertum, et commovebit Dominus desertum Cades. La voix du Seigneur ébranle le désert ; le Seigneur agitera le désert de Cadés. — Est-il contrée sauvage, terre reculée, île perdue au milieu de l'Océan, où le missionnaire catholique n'ait planté la croix et prêché l'Évangile ? Les sables du Sahara, les steppes de la Tartarie, les forêts du Nouveau-Monde, les glâces du Pôle, n'ont-ils

pas frémi aux accents inspirés de ces apôtres du Christ, que Rome leur avait envoyés ?

Vox Domini præparantis cervos, et revelabit condensa. La voix du Seigneur donne la fécondité ; elle dépouille les forêts. — Oui, la fécondité est en honneur dans l'Église romaine. Cette Église bénit l'union indissoluble du mariage ; elle sanctifie les époux, et leur apprend à élever des enfants pour le royaume de Dieu. Oui, partout où cette Église étend son domaine, les fôrets incultes cèdent la place aux champs fertilisés par la culture ; partout, à sa suite, la civilisation répand ses bienfaits.

Et in templo omnes ejus dicent gloriam. Et tous, dans son temple, publieront sa gloire. — Même avant d'être réunis dans le temple éternel des cieux, les peuples viendront dans cette immense basilique de Saint-Pierre que Rome n'a pu bâtir que pour eux, tant elle est vaste et superbe. Ils y viendront des quatre vents du ciel chanter des louanges de Dieu.

Et nous pourrions encore demander où le Seigneur a voulu que sa parole fût gardée ! Nous pourrions encore hésiter à reconnaître l'Église romaine comme l'héritière de cette parole !

Cependant achevons de convaincre nos esprits. Complétons notre synthèse, en montrant dans cette même Église *les caractères de l'autorité.*

II.

Nous en avons donc l'assurance, mes Frères : la parole de Dieu ne peut se trouver sur cette terre que dans l'Église catholique. Cependant, pour que nous recevions comme authentique l'interprétation faite de la parole de Dieu par cette Église, pour que nous recevions son enseignement comme infaillible, il nous faut d'abord *reconnaître en elle l'autorité commise par Dieu* à ces sublimes fonctions. Car nous l'avons prouvé ; non seulement il est convenable que Dieu s'adresse à l'homme par l'intermédiaire des hommes ; mais de plus, la révélation ne saurait nous parvenir inté-

grale et pure sans une autorité constamment visible et exempte d'erreur.

Comment distinguerons-nous la véritable autorité doctrinale dont il s'agit, en nous aidant seulement des notions établies jusqu'à présent et sans recourir à des considérations ultérieures ? Par quelques réflexions bien simples, et pourtant bien concluantes pour toute intelligence avide de vérité.

L'institution qui a sur la terre la garde de la révélation divine, qu'est-elle ? Nous l'avons déjà remarqué : ce n'est pas autre chose que le révélateur divin continuant son œuvre au moyen de ses représentants. Par conséquent, cette institution doit *le rappeler lui-même* et *descendre de lui* par une succession régulière et non interrompue. Voilà deux titres que devra exhiber tout corps enseignant qui se présentera à nous comme le fondé de pouvoir de Dieu : s'il ne le peut, il restera acquis qu'il ne forme qu'une bande d'imposteurs et une contrefaçon de l'autorité légitime.

A. Or, le premier caractère de l'autorité divine est de s'affirmer elle-même et *d'affirmer son droit* sur l'intelligence et la volonté de l'homme. Retracez-vous à vous-mêmes cette grandiose et solennelle manifestation de Dieu dans les solitudes du désert. (Exod. xix, xx.) Une nuée épaisse enveloppait le Sinaï ; les éclairs étincelaient ; le tonnerre roulait avec un fracas épouvantable ; le son des trompettes mystérieuses éclatait de toutes parts ; la montagne semblait un volcan couronné de flammes et de fumée. Au milieu de cet appareil terrifiant, une voix se fait entendre : « Je suis le Seigneur ton Dieu, qui t'ai retiré de la terre d'Égypte, de la maison de servitude. Tu n'auras point de Dieux étrangers devant moi, car je suis le Seigneur ton Dieu, le Dieu fort et jaloux, poursuivant ceux qui me haïssent, faisant miséricorde à ceux qui m'aiment et qui gardent mes commandements. » Entendez-vous comme le divin législateur proclame son souverain domaine ?

Plus doux, mais non moins significatif était le langage du même législateur, lorsque, revêtu d'une chair mortelle, il parcourait, pour établir son royaume, les plaines et les vallées de la Palestine. *Ego sum via et veritas et vita* (Jo. XIV, 6). Je suis la voie, la vérité et la vie. Celui qui me suit, ne marche pas dans les ténèbres. Et il ajoutait, s'adressant à ses apôtres : Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie ; allez, enseignez toutes les nations. Tel est, mes Frères, le langage de l'autorité réelle. Elle connaît sa force ; et, sans arrogance comme sans faiblesse, elle impose ses leçons et dicte ses volontés. Tels sont les rois, lorsqu'ils comprennent leur dignité et savent reconnaître celui dont tout pouvoir légitime tire sa source.

Mais ne nous égarons pas. — Hâtons-nous de demander aux diverses sociétés religieuses cette preuve de leur mission. Nos investigations ne seront ni longues ni pénibles. Voici d'abord toutes les sectes qui se sont arrogé le rôle d'affranchir la nature humaine du joug du papisme. J'emprunte leurs expressions. Affranchir ? Mais dans quel but ? Pour laisser la raison libre de tout frein ? En ce cas, elles ont prononcé leur propre condamnation ; car, en détruisant l'autorité, elles suppriment un élément que nous avons montré inséparable de l'œuvre de Dieu. — Est-ce pour remplacer l'autorité de Rome par une autre autorité ? Nous verrons tout à l'heure ce qu'il faut penser de cette substitution, dont les actes inédits, signés sans doute de la main de Dieu et scellés de son sceau, reposent probablement dans les archives secrètes de Wittemberg ou de Genève.

Et en dehors de ces soi-disant libérateurs, que trouvons-nous ? Un empereur pape, une reine papesse, et quelques imitations à dimensions réduites d'après l'étendue du territoire et l'ambition du souverain faisant fonction de pontife. Est-il un seul de ces monarques qui ait eu l'audace d'affirmer qu'il eût, comme chef d'Église, un droit sur la conscience, un droit divin, universel ? le

droit de parler à l'univers anglican, à l'univers orthodoxe, à l'univers évangélique ? d'appeler la bénédiction du ciel sur sa capitale et sur le monde, *Urbi et Orbi ?* Ah ! si jamais pareille prétention eût été mise en avant par une de ces têtes couronnées, cette prétention eût été accueillie par une explosion d'indicible hilarité.

Mais à côté de ces potentats, que la caricature, à laquelle on permet tant, ose à peine affubler d'une mitre ou d'une tiare, plaçons sans crainte celui qu'on a seul appelé le pontife-roi. Allons au Vatican assister aux consistoires où retentissent des allocutions qui feront en quelques semaines le tour du globe. Allons sous les voûtes de Saint-Pierre entendre proclamer le dogme de l'Immaculée Conception imposé à toutes les consciences catholiques. Suivons dans leur voyage à travers les continents et les îles ces bulles où s'épanchent les bénédictions d'un père, les exhortations d'un maître, où tonnent les anathèmes d'un juge. Observons ensuite l'attitude des peuples ; et, quand nous verrons tous les chrétiens s'incliner, tous les évêques acclamer la parole de Rome, pendant que les adversaires de l'Église poussent de tels cris de rage qu'on les dirait tous avertis de la ruine prochaine et complète de leurs projets impies, à ces signes disons-nous bien : Voilà l'autorité ! La tyrannie peut recevoir l'encens du servilisme ; mais en ce cas elle rencontre aussi chez les âmes fortes une invincible résistance : ici, c'est une soumission où la liberté va de pair avec le respect, et qui provoque des orages de fureur dont la violence même prouve la folie.

A Rome donc, à Rome seulement, l'autorité ! Conclusion qui devient plus évidente encore, *si nous faisons la généalogie* de toutes les confessions dissidentes. Il s'agit de déterminer si parmi ces associations il en est une qui puisse se dire la continuatrice de l'œuvre du Christ, *comme se rattachant à lui* par une chaîne continue.

Pour y parvenir, employons le procédé que nous suggère le docte Bellarmin. Toute religion, dit-il, — et nous

pouvons ajouter — toute autorité, doit nécessairement, quand elle fait son apparition dans le monde, se présenter dans certaines conditions. Elle a un père, un berceau, quelque grand fait qu'elle célèbre comme la date de sa naissance, quelques premiers amis et quelque redoutable adversaire. La religion chrétienne, quoiqu'elle ne fût que la transformation et le supplément du judaïsme, n'a pas échappé à cette loi. Elle a Jésus-Christ pour père et la Palestine pour berceau. Elle compte les apôtres pour premiers adhérents, comme elle eut les pharisiens pour premiers adversaires. Prise dans son ensemble, la religion chrétienne remonte à la seconde révélation, à la venue du Messie, dont elle célèbre la naissance, la mort et le triomphe : mais tous ceux qui se disent chrétiens, peuvent-ils revendiquer cette communauté d'origine avec l'ensemble du christianisme ? Si l'on peut les rattacher à un père autre que Jésus-Christ, s'ils ont une autre patrie, une naissance d'une date plus récente, d'autres adversaires, je ne puis leur donner le titre de fils légitimes. Ce sont des bâtards, qui portent sans aucun droit le nom d'une famille qu'ils déshonorent, et dont ils ont usurpé le blason.

Faites, je vous prie, comparaître les sociétés qui veulent bien s'appeler « Églises chrétiennes, » et qui méritent quelque peu ce nom. L'ancienneté qui est en question, ne peut être revendiquée ni par l'école de nos modernes critiques, ni par les « petites Églises » de Belgique et de France, ni même par le jansénisme. A toutes les demandes de notre interrogatoire, elles ne pourraient que balbutier : « Nous sommes nées hier, sous vos yeux ; nos parents vous sont connus ; notre patrie est la vôtre. » Une seule réponse mérite quelque considération : Quel est leur grand ennemi ? — L'évêque de Rome ! — Continuons.

Anglicans, presbytériens, épiscopaux, trembleurs, méthodistes, veuillez, pour un moment, vous réunir. Vous êtes,

du reste, de la même maison. Votre commun père ? — Henri VIII. — Votre pays d'origine ? — L'Angleterre. — L'époque de votre naissance ? — 1530. — Vous êtes bien jeunes pour remonter à Jésus-Christ. Votre ennemi principal ? — Clément VII, évêque de Rome.

Protestants, évangéliques, confessionistes, à vous ! Quel est votre père ? — Luther. — Votre berceau religieux ? — La Saxe. — Votre date de naissance ? — 1517. — Votre premier ennemi ? — Léon X, évêque de Rome.

A votre tour, paraissez, Église orientale, grecque et orthodoxe ! Qui vous a engendrée ? — Michel Cérulaire. — Où ? — A Constantinople. — Quand ? — en 1053. — Qui vous a combattue tout d'abord ? — Léon IX, évêque de Rome.

Faut-il encore citer à notre tribunal les Ariens et les Nestoriens, les Pélagiens et les Donatistes ? Leur nom indique assez leur filiation et la date de leur naissance. Ils ont respectivement pour berceau : Alexandrie, Constantinople et Carthage, et pour ennemis : Sylvestre, évêque de Rome ; Célestin, évêque de Rome ; Innocent, évêque de Rome ; Miltiade, encore évêque de Rome.

Et ainsi en serait-il de toutes les sectes, de toutes les confessions et de toutes les sociétés dissidentes qui se prétendent chrétiennes.

N'est-ce pas un fait qui frappe, mes frères, dans cette rapide énumération, que l'éternelle opposition que rencontre toujours dans l'évêque de Rome toute croyance religieuse qui ne reconnaît pas son autorité, toute fraction d'Église qui prétend se détacher de lui et vivre autonome ? Qu'elle se manifeste en Europe, en Asie, en Afrique, n'importe. Elle vient se heurter contre le pontificat romain. Si donc le pontificat romain n'est pas lui-même l'ennemi de Jésus-Christ, toutes ces fractions sont frappées d'anathème.

Eh bien, nous leur permettons de se réunir, ces religions de tout genre ; qu'elles forment un aréopage et qu'elles

citent à leur barre l'Église de Rome ! Qu'elles essaient d'en préciser l'origine, l'auteur, la patrie. Deux cent soixante-neuf pontifes remontent de Pie IX à saint Pierre. Arrivés là, il nous faut quitter Rome et retourner avec le pêcheur de Galilée aux bords du lac de Tibériade, où Jésus-Christ nous attend. Tentez de rompre cette chaîne, d'en détacher un seul anneau ! Montrez quand l'Église romaine a cessé d'être ce qu'elle était, quand elle a modifié son enseignement, quand elle a commencé à exercer une autorité religieuse qu'elle n'avait pas toujours eue. Inutiles efforts ! Vous constaterez dans son existence des épreuves, des combats, des vicissitudes ; mais plus cette existence a été tourmentée, plus son prestige a paru quelquefois s'éclipser, plus sa perpétuité est admirable, plus se montre le cachet surnaturel que nous avons vainement cherché hors de son sein. Comme le soleil, qui élaire notre horizon depuis le commencement du monde, brille toujours le même et traverse les âges, répandant partout sa lumière féconde, tandis qu'en une seule nuit une foule de météores apparaissent aux yeux de l'observateur pour s'évanouir un moment après, sans laisser de trace, ainsi l'Église romaine, sortie du cénacle avec Pierre, son premier pasteur, poursuit sa marche majestueuse à travers les siècles, inondant les nations de ses bienfaits, pendant qu'autour d'elle naissent, se consument et meurent les pâles flambeaux que des novateurs insensés rêvaient de lui substituer.

Péroraison. — O vous qui cherchez la vérité révélée et qui avez compris que vous ne pouvez posséder ce trésor sans vous soumettre à une autorité légitime, que vous manque-t-il pour conclure ? Ne voyez-vous pas la montagne ser laquelle est bâtie la maison de Dieu ? *Erit mons domus Domini, præparatus in vertice montium.* Ne voyez-vous pas comment cette montagne domine toutes les autres ? Comment elle frappe tous les regards, *Sublimis super colles ?* Vers elle se tournent tous les peuples : *fluent ad eum populi.*

Car la maison de Dieu, l'édifice de la foi, qui est bâti sur cette montagne de l'autorité doctrinale de l'Église romaine, est en même temps la demeure de la paix. *Cœlestis urbs Jerusalem, beata pacis visio !* Elle est la véritable Jérusalem. Que d hommes soupirent après cette paix ! Qui sait depuis combien d'années ! Ils ne l'ont trouvée ni dans l'éclat de la fortune, ni dans l'enivrement des sens, ni dans l'émancipation de l'intelligence. En effet, elle n'est pas là. Pour la goûter, il faut l'empire sur soi-même, qui est le fruit de la vertu : il faut la soumission de la raison à la foi. Cette paix, qu'ils la demandent à l'Église catholique, non pas seulement dans une admiration stérile de sa beauté, mais dans la docilité à ses enseignements et dans l'obéissance aux lois qu'elle impose. Qu'ils fassent dire à leur cœur, plus encore qu'à leur esprit, — car c'est le cœur qui chez eux est le plus malade — qu'ils disent : « *Credo !* Je crois ! Je crois comme l'Église, je crois avec l'Église, je crois à l'autorité de l'Église ; je crois, et, parce que je crois, j'obéis à l'Église. » Résolution énergique, qui exige peut-être de pénibles sacrifices, mais qui est la condition indispensable du repos de la conscience, comme elle est le gage assuré du véritable bonheur.

6e SERMON DE CONTROVERSE SUR LE SYMBOLE.

IDÉE ET EXISTENCE DE DIEU.

Dixit Deus ad Moysen : Ego sum qui sum... Sic dices filiis Israel : Qui est, misit me ad vos. Dieu dit à Moïse : Je suis celui qui suis... Vous direz aux enfants d'Israël : Celui qui est, m'envoie vers vous. (Exod. III, 14.)

Dans la première série de nos entretiens, mes Frères, nous nous sommes arrêtés à cet acte d'intelligence et de

volonté que l'on nomme « la foi. » Pour être chrétien, il faut *croire*. C'est sur la foi que repose tout l'édifice de la religion catholique. Nous avons donc examiné si cet acte fondamental de religion, regardé au point de vue de nos tendances naturelles et même des prétentions de notre amour-propre, avait de quoi nous satisfaire ou de quoi nous révolter. Nous l'avons analysé, et nous avons conclu à son harmonie avec nos facultés comme avec la dignité de l'intelligence humaine. Nous y avons trouvé un élément de certitude et de science, un élément de progrès.

Abordons maintenant l'*examen détaillé des vérités* que l'Église, dépositaire de la révélation, nous propose à croire ; et cherchons comme toujours, non pas à démontrer les dogmes ni à les discuter, mais à *les mettre dans leur jour*, leur opposant les théories de l'incrédulité, *non comme des doctrines rivales, mais comme des repoussoirs*, comme des ombres, qui en font ressortir la radieuse lumière.

Je demande donc à l'Église catholique le premier article de son symbole, et elle me répond par ces mots, aussi simples d'expression que profonds de sens, et disons-le, insondables dans la réalité qu'ils nous manifestent ; « JE CROIS EN DIEU le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre. »

Mes Frères, voilà déjà une matière amplement suffisante pour nos réflexions. — Je crois en Dieu, c'est-à-dire je crois que Dieu existe ; je crois en Dieu, c'est-à-dire je crois à sa véracité ; je crois en Dieu, c'est-à-dire, j'ai confiance en sa puissance, en sa sagesse, en sa bonté infinies.

Ici vous m'arrêtez. Quel est, me dites-vous, le Dieu en qui l'Église m'apprend à croire ? Comment son existence m'est-elle prouvée ? Quelle idée me formerai-je de sa nature, de ses attributs, de son action sur le monde ? Et l'Église, loin de se refuser à vous satisfaire, ouvre devant moi, en votre faveur, avec les divines Écritures, tous les trésors de la Tradition recueillis par les Pères et les Docteurs, tous les plus savants traités de ses théologiens.

Quel usage en ferai-je, mes Frères ? Irai-je, dans un siècle où les matérialistes et les athées lèvent la tête et se proclament les apôtres du progrès, irai-je m'attacher à réfuter une à une toutes leurs assertions ? Non ! car, je vous le déclare, je ne me sens pas de courage pour cette triste besogne. Je ne pourrais l'avoir, que si je pouvais supposer chez l'athée une conviction sincère, ou si je devais craindre que les négations de l'athée n'aient détruit ou du moins ébranlé vos convictions. Contre la première supposition, je proteste au nom du sens commun et de l'humanité ; je proteste contre la seconde au nom de vous-mêmes. Oui, je dis avec Cicéron, dont l'autorité au point de vue religieux ne sera pas suspecte, je dis à l'adresse des prétendus athées : « Il n'est aucune nation, tant barbare soit-elle, qui ne sache qu'il y a, qu'il doit y avoir un Dieu. » Qu'il paraît de temps en temps des hommes étourdis par la passion, enivrés par l'orgueil, qui s'écrient dans leur délire : il n'y a pas de Dieu ! je dois bien l'admettre ; mais ce cri sort de leur cœur, non de leur intelligence. *Dixit insipiens in corde suo* : *Non est Deus* (Ps. XIII et LII). Or, ce ne sont pas les plaies du cœur que je prétends guérir dans ces entretiens. Mais qu'il y ait un homme vertueux ou s'efforçant de l'être, qui ait ouvert son âme à la négation de Dieu, je ne l'admets pas. Je ne l'admettrai jamais ; et je vous estime trop, mes Frères, pour ne pas croire que tous vous avez du moins cette tendance sincère vers l'honnêteté et la vertu.

Cependant je reconnais qu'il est utile pour nous tous de profiter des occasions qui se présentent de raffermir nos convictions, de rendre nos adorations plus sincères, notre respect plus profond, notre reconnaissance mieux sentie, notre confiance plus filiale, en un mot, notre foi plus vive et plus inébranlable. — Et voilà le but que nous nous proposons en traitant de l'existence, de la nature et des attributs de Dieu.

Commençons donc à éclaircir nos idées, en nous rap-

pelant la *notion* même de Dieu et la manifestation de son existence. Développons cette notion, telle que la philosophie catholique nous la présente, Nous montrerons ainsi que l'idée de Dieu est le complément naturel de nos idées, comme la conviction que nous avons de son existence est une déduction logique de notre propre réalité.

I.

Dieu, dit la philosophie, est l'être absolu, nécessaire, infiniment parfait, raison dernière et suffisante de tout ce qui existe. — Nous voici en plein dans ce qu'il y a de plus abstrait ; mais, j'en ai la confiance, vous allez saisir la justesse de cette définition. Vous verrez combien elle répond avec une rigoureuse exactitude aux investigations les plus subtiles de l'esprit humain.

Dieu, être absolu et nécessaire, c'est-à-dire existant par lui-même et ne pouvant point ne pas exister.

Dieu, être infiniment parfait, c'est-à-dire renfermant en lui la plénitude de la vie, tout ce qu'il y a de grand, de beau et de bon.

Voyez si ce n'est pas à cette idée que nous amène notre raison, lorsque nous lui ouvrons le champ des méditations profondes, des considérations élevées.

A. Je regarde autour de moi. Tout ce qui se présente à mes sens, tout ce qui, à part Dieu, s'offre à mon esprit, ne jouit que d'une existence subordonnée, relative, contingente comme l'appellent les philosophes. Tout cela pouvait être ou ne pas être. Je me concentre en moi-même, et j'évoque l'idée de tout ce que je connais.

Que je pense au grain de sable ou que je me figure le plus magnifique des soleils ; que je repasse dans ma mémoire tout ce que j'ai appris concernant les granits, les roches et même les métaux qui forment la structure des géants de l'Himalaya, ou que je décompose en ses élléments l'air que je respire ; que je m'arrête devant une couche de tourbe grossière ou que je m'occupe de la nature de l'éther,

cause de la lumière et de la chaleur, jamais je ne pourrai me dire : « Voilà qui ne dépend de rien ! Voilà une chose qui a toujours été, parce qu'elle devait être ! »

Tout est également peu nécessaire, tout est également périssable dans le monde végétal, et la mousse qui verdit nos murailles lézardées, et le baobab au tronc gigantesque, et le cèdre séculaire qui, tout en traversant les âges, porte écrite dans ses couches concentriques la date même de son origine, le commencement de sa végétation passagère.

Si je monte d'un degré, je me trouve en présence des animaux. Ce sont des êtres qui sentent, qui se meuvent par une force qui est en eux ; mais ils n'ont ni intelligence ni responsabilité. Quelle multitude ! quelle variété ! que de degrés de vitalité, depuis l'infusoire que les instruments les plus perfectionnés découvrent à peine dans l'abîme d'une goutte d'eau, jusqu'aux géants fossiles dont la science recompose les squelettes enfouis dans les entrailles de la terre ! Mais là encore, il y a faiblesse, changement, dépendance vis-à-vis d'autres êtres ; et je ne vois pas pourquoi toute cette armée, maintenant pleine de vie, n'aurait pas pu demeurer à tout jamais dans le néant.

Je finis par mes semblables, par l'espèce humaine. L'homme est quelque chose de grand et de beau : mais est-ce un être indépendant de tout autre ? Est-il un être nécessaire, qui ne pourrait pas ne pas exister ? Indépendant ! lui, qui a besoin, non seulement de ses semblables, mais de tous les règnes inférieurs de la nature. Il a besoin de l'animal et de la plante, pour se nourrir et se vêtir ; il a besoin du règne minéral pour mille nécessités. Il ne saurait vivre sans respirer ; et pour respirer, il lui faut de l'air. Et il serait un être nécessaire, lui, qui hier n'était pas, qui peut-être ne sera plus demain ! Il doit la vie à ses parents, comme ceux-ci l'ont due à ses ancêtres. Et quand je me représente un premier homme, une première femme, chefs de toute cette race humaine, et que je me demande : Pouvaient-ils ne jamais exister ? qu'ai-je à répondre, sinon : Pourquoi pas ?

Ainsi donc, tout ce que je rencontre autour de moi, tout absolument tout est dépendant, périssable et par là même contingent. Ces animaux et ces plantes pouvaient rester dans le germe, dans l'embryon qui les ont produits ; et la matière, cet élément qui entre dans leur composition et qui n'existe que sous leurs formes diverses, comment, sous quelque concept qu'on la présente, comment serait-elle nécessaire et, ce qui en serait une conséquence, éternelle ? Non, toute la matière est également contingente et relative. — Tel est le premier résultat de mes réflexions.

Suis-je satisfait de ce résultat ? Non ! je ne crains pas de le dire. L'idée du néant est tellement antipathique à mon esprit que, placé en face de tous ces êtres qui auraient pu ne pas exister, il s'écrie dans son impatience : Où donc est l'être qui ne dépend pas, l'être qui serait toujours, quand même tout ce que je connais n'aurait jamais existé ? Et lorsque mon esprit pousse ce cri, c'est qu'il a conçu l'idée de l'être absolu, de l'être nécessaire, l'idée de Dieu. *Il l'a conçue comme le complément naturel de ses connaissances.*

B. Ce cri, il va le répéter, quand j'aurai cherché en vain autour de moi le type de la perfection, la perfection infinie.

J'aime dans l'ordre physique le beau, l'harmonie, tout ce qui est vigoureux ; j'aime dans l'ordre intellectuel le génie qui invente, la raison qui déduit, la mémoire qui amasse des trésors de science ; j'aime dans l'ordre moral la sainteté qui élève l'homme, la justice qui règle ses actions, la bonté qui lui fait répandre ses dons : cependant, quoi que je fasse, je ne trouve point ici-bas un idéal qui satisfasse à la fois les exigences de ma raison et les désirs de mon cœur.

Je me suis extasié devant une magnifique statue. J'en ai vérifié les proportions, admiré la grâce et l'élégance. Je m'écrie : Vraiment, il ne lui manque que le mouvement et la parole ! Mais plus le langage de mon admiration est

enthousiaste, plus il fait voir combien la statue qui le provoque, est loin de ne rien laisser à désirer.

On fait devant moi l'éloge d'un grand homme. Il est tout à la fois savant illustre, écrivain de premier ordre, orateur éminent. Je suis sur le point de lui vouer un culte sincère de respect et de docilité. Prenez garde, ajoute aussitôt son panégyriste. Ne le suivez pas dans ses premières opinions, ne vous attachez pas à son dernier ouvrage. Il a eu des écarts de jeunesse ; devenu vieux, il n'était plus digne de lui-même. Mes Frères, quelle déception !

Au récit d'une action éclatante, d'un dévouement magnanime, mon cœur est ému. Je me sens attiré vers celui qui en est le héros. Je voudrais l'aborder, lui exprimer les sentiments qu'il fait naître en moi. C'est inutile, me dit-on ; il est mort. D'ailleurs, il a fini par tomber dans la dégradation du vice. — Ah ! pourquoi l'homme de bien peut-il se pervertir ? Pourquoi l'homme vertueux doit-il mourir un jour ? . . .

Est-ce donc une chose essentiellement incomplète que le beau ? Est-ce une chose essentiellement limitée que la science ? La vertu, est-ce essentiellement une chose passagère et sujette à la décadence ? Non, je ne puis le croire ! La beauté créée est finie, je le comprends ; la science créée est finie, je l'admets ; la vertu de l'homme est fragile, et l'homme est mortel, soit ! Mais n'y a-t-il donc pas une beauté sans défaut et sans ombres, une science sans bornes, une sainteté sans défaillance et sans fin ? N'y a-t-il pas un être qui réunit en lui le type achevé de la beauté, de l'intelligence et de la bonté ? N'y a-t-il pas un être infiniment parfait ?

Cet être, mon esprit le réclame, mon cœur le désire.

Mais cet être infiniment parfait doit être de plus l'être nécessaire, l'être existant par lui-même. Car s'il était dépendant, il lui manquerait quelque chose. S'il pouvait ne pas exister, tout pourrait lui manquer à la fois.

Être absolu, être nécessaire, être infiniment parfait, c'est donc vers vous que je m'élève sur les ailes de ma pensée. Jusqu'à présent, votre *idée seule* se présente à mon esprit, vague et confuse comme le soleil s'offre à mes regards à travers un épais brouillard d'automne. Mais existez-vous de fait ? Puis-je de cette idée que j'enfante conclure à la réalité de votre existence ? Ah ! si vous existez, éclairez-moi. J'attends !

Mes Frères, cette parole n'est pas celle du doute. J'ai voulu vous montrer comment l'idée de Dieu peut naître dans notre esprit par l'examen des idées qui nous représentent les créatures. — Comme nous allons le voir, la *présence même des créatures* et la connaissance certaine que nous avons de nous-mêmes nous font immédiatement compléter cette idée et nous en démontrent la réalité.

II.

Je suis, donc il y a un Dieu ! Cette proposition, mes Frères, est comme l'achèvement de nos considérations précédentes. Nous avons trouvé en nous l'idée de l'être absolu, de l'être nécessaire, de l'être infiniment parfait : il s'agit de voir si cette idée est une pure chimère de notre esprit, ou si, au contraire, nous avons les moyens de constater par des faits irrécusables l'existence d'un Dieu possédant la plénitude de toute perfection.

Pour conclure légitimement à l'existence réelle de cet être suprême, il me suffirait, mes Frères, de l'existence d'un seul être fini. Mais, afin d'éviter des raisonnements trop subtils, j'aime mieux tirer de ma propre personne la démonstration que j'ai en vue.

Vous avez souvent, mes Frères, entendu prouver l'existence de Dieu par l'ordre et la magnificence qui éclatent dans l'ensemble de l'univers visible. Saint Augustin, Bossuet, Fénelon, ont développé cet argument en des pages sublimes, et je signale leurs raisonnements à votre attention ; car, malgré quelques inexactitudes

scientifiques, ces raisonnements éclairent l'intelligence, tout en échauffant le cœur, Cependant, je le déclare, pour prouver à l'évidence l'existence de Dieu, je n'ai pas besoin de considérer tout l'univers : *il me suffit de me considérer moi-même*. D'ailleurs chacun de nous, comme l'ont fait remarquer les Pères et les Docteurs de l'Église, est un microcosme, comme ils nous appellent, c'est-à-dire un univers en miniature, présentant tous les phénomènes de la matière, de la végétation, de la vie animale, de la sensibilité, du mouvement, outre l'intelligence.

Je m'arrête donc à ma personne, et je dis : Il me faut *nier ma propre existence*, ce qui est impossible, — *ou admettre l'existence de Dieu*.

A. En effet, que suis-je ? Suis-je l'être nécessaire, absolu, infiniment parfait ? Cette question fait sourire. Malgré toutes les aberrations de l'orgueil humain, l'on n'a jamais entendu un homme qui avait sa raison, se dire Dieu, et si quelqu'un dit cela sérieusement, on a soin de placer cette divinité dans un temple qui met ses concitoyens à l'abri de ses foudres. Non, je ne puis m'y tromper : je suis un être dépendant, limité. Je ne suis nullement l'auteur de ma propre vie. Que dis-je ? Je ne puis pas prolonger d'un seul jour ma durée sur cette terre ; je ne saurais prévoir, une heure d'avance, le moment précis de mon trépas.

Puisque je suis dépendant, puisque je ne me suis pas fait moi-même, *j'ai donc une cause*. Il n'y a pas d'effet sans cause. Cette cause, ici, quelle est-elle ? — *Elle doit être vivante*, forte, intelligente. Car, si je suis un être fini, je suis cependant un être merveilleusement organisé. Il y a dans toute la structure de mon corps, dans les facultés de mon esprit, un ordre et un arrangement admirables.

Qu'est-ce qui entretient la vie de mon corps ? L'air et la nourriture. Que me faut-il pour m'assimiler ces substances ? Des organes pour les apercevoir, d'autres organes pour les saisir, encore d'autres pour les recevoir et les élaborer. Eh bien, j'ai des yeux qui voient les

aliments, un odorat qui les juge ; j'ai des mains qui les prennent, une bouche qui les reçoit, un palais qui les distingue. Cette même bouche, sans rien confondre, aspire l'air et triture les aliments ; divers conduits les transportent. Dans ce laboratoire de mon corps, l'air rencontre des organes qui le décomposent ; et, pendant que l'estomac transforme les aliments et les verse dans mon sang, l'air en se décomposant vient vivifier le sang, qui me vivifie tout entier.

Chose non moins étonnante : moi, qui ne parais vivre que par les sens, je puis me soustraire pour quelque temps à l'empire de mes sens. Je puis me concentrer en moi-même et là, les yeux fermés, me représenter mille formes étranges, les combiner, les multiplier indéfiniment. J'évoque devant moi les événements passés, et j'y assiste de nouveau. Je lie des idées les unes aux autres, et j'en fais sortir d'autres idées dont je constate les rapports et les différences. Enfin, je sens en moi un principe qui veut, qui se porte vers un objet ou qui s'en éloigne à son gré. Et ce principe qui n'est pas mon corps, qui agit indépendamment de mon corps, lui est pourtant uni par une association intime. Il en éprouve les douleurs et les jouissances ; il le conserve, l'anime et le conduit. Tout cet ensemble, c'est moi !

Mes Frères, supposer que *ce moi* est le résultat d'un concours fortuit des éléments, voir en cette proportion continuelle des moyens et du but l'effet du hasard, c'est attribuer à un aveugle un chef-d'œuvre de peinture. Je dois donc tirer une seconde conclusion : Puisque je ne me suis pas fait moi-même, l'auteur de mon être doit posséder la vie, l'intelligence et la force. Car s'il y a une vérité élémentaire aussi certaine pour moi que ma propre existence, c'est que la cause doit contenir l'effet, que personne ne peut donner ce qu'il n'a pas.

B. Maintenant, quel est cet auteur de mon être ? Je ne décide pas si entre mes parents et moi n'a pas dû inter-

venir déjà une cause plus puissante que mes parents eux-mêmes ; toutefois une chose est certaine : je viens de mes parents, comme ceux-ci viennent de leurs parents, et ces derniers encore de leurs parents. Et toute cette série, comment a-t-elle commencé ? Mes Frères, il n'y a pas deux manières de répondre à cette question. Ou bien, il y a eu des hommes de toute éternité, et il n'y a jamais eu de premier homme, — ou bien il y a eu un premier homme, avant lequel il n'y avait pas d'humanité.

Personne, que je sache, n'a soutenu par une preuve quelconque la première supposition. Nos savants modernes ont trouvé bon de reculer de quelques milliers d'années le commencement de notre race : ils n'ont pas prétendu qu'elle fût éternelle. Cependant, si quelqu'un y tient, je lui permets de supposer même cela. Il n'échappera pas, en le faisant, à notre argumentation. — Les auteurs sérieux de notre temps admettent que l'humanité a eu un commencement. Quelques naturalistes, il est vrai, pour se débarrasser du Dieu créateur, font descendre le premier homme du singe, celui-ci d'un mammifère moins parfait, le premier mammifère d'un animal inférieur, le premier animal d'une plante, la première plante d'un minéral ou d'une combinaison chimique. Quant au premier minéral, à la première combinaison, il ne faut pas les chercher, car la matière, disent-ils, est éternelle. Charmant système qui me donne pour aïeux des orang-outangs, des chimpanzès ou des gorilles, et qui fait en dernière analyse jaillir ma pensée des veines d'un caillou ou des flancs d'un alambic !

Eh bien, faisons admirer notre tolérance. Ne nous arrêtons pas à démolir ces inventions absurdes, à les montrer contradictoires, même à l'expérience scientifique. Acceptons toutes ces hypothèses comme possibles ; et nous dirons encore à tous ces superbes philosophes : Vous croyez avoir éliminé Dieu ? Erreur ! Vous démontrez son existence sans vous en douter.

Quoi que vous fassiez, vous devez convenir que pas plus

que moi le premier homme ne s'est fait lui-même. Sans cela il serait Dieu, et vous ne voulez pas de Dieu. Puisqu'il n'est pas Dieu, ce premier homme est sorti d'un singe, soit ! Mais ce singe n'était ni Dieu ni homme, et pour faire sortir l'homme du singe il a fallu une force, une force capable de donner au singe le degré d'intelligence qui lui manquait. Il a donc fallu l'intervention d'une cause intelligente. A l'origine, vous faites tout jaillir d'une combinaison chimique, soit ! Mais pour faire sortir de cette combinaison la vie qu'elle n'avait point, il a fallu de toute nécessité un être doué de vie. Vous dites que la matière a existé de toute éternité, soit encore ! Mais, quoique éternelle, cette matière n'était pas nécessaire ; car nous avons déjà montré qu'elle pouvait ne pas exister, n'ayant pas la plénitude de la vie.

Donc, si pas avant l'humanité, si pas avant la matière — car vous les supposez éternelles — du moins à côté de la matière, à côté de l'humanité, il y a toujours eu un être qui avait la plénitude de la vie, un être puissant, un être intelligent qui donnait aux autres êtres la vie, l'intelligence et la force, un être qui trouvait en lui-même la raison de son existence et qui était la raison dernière de toute existence contingente et relative. Car enfin, si la plénitude de la vie, de la force, de l'intelligence existant par elle-même, ne se fût trouvée nulle part, comment pouvait-il jamais y avoir vie, force, intelligence dépendantes et périssables ? Lorsque le parfait n'existe pas, comment peut-il y avoir un imparfait ? S'il n'y a point d'infini, comment peut-il y avoir un fini ? Mais de grâce, cet être parfait, infini, vivant, intelligent, fort, existant par lui-même, quel est-il, sinon Dieu ? Donnez-lui un autre nom, peu importe ! C'est lui-même !

Ainsi, malgré vous, ce Dieu que votre cœur orgueilleux voudrait bannir de l'univers, s'impose à vos convictions. Malgré vous, son existence est démontrée par votre propre existence. Il ne suffit pas, pour arracher Dieu du monde,

de vous ravaler au rang des animaux, des plantes, de la plus vile poussière : il faudrait ou faire que vous-mêmes n'eussiez jamais existé, toute passagère et toute imparfaite qu'est votre vie, ou que vous soyez Dieu vous-mêmes. Du moment que vous existez, tels que vous êtes maintenant, il doit y avoir un Dieu. Si vous niez Dieu, vous ne pouvez pas me dire comment il se fait que vous existez. Seriez-vous par hasard vous-mêmes ce Dieu ? Que si, pour échapper à cette conséquence, vous préférez répondre : « Je ne sais si je suis, » permettez-moi de ne pas insister, et de mettre entre vous et moi une réalité qui me serve de bouclier.

Péroraison. — Mes Frères, laissons ce langage. La plaisanterie a quelque chose de navrant, lorsqu'on a devant soi des aberrations aussi déplorables. Ah ! qu'il est plus simple, plus doux, plus rassurant, de s'abandonner à ces convictions qui naissent spontanément dans toute raison droite, dans tout cœur sincère. Quoi de plus délicieux pour l'homme que de jeter un coup d'œil sur le vaste ensemble de l'univers, sur cette terre que nous foulons, sur ce firmament qui déploie au-dessus de nos têtes son dôme semé d'étoiles, d'écouter mugir la mer et siffler la tempête, et de se dire dans une ineffable extase : Les cieux racontent la gloire du Créateur, et le firmament annonce qu'il est l'œuvre de ses mains.

Et lorsque je veux connaître la nature de cet être suprême, je me prosterne devant lui, et, comme Moïse, je lui dis : Seigneur, que répondrai-je, si l'on me demande votre nom ? Et, par l'organe de ma raison, comme par le spectacle des créatures, comme par sa parole, consignée dans les écrits inspirés, il me communique ce nom : Je suis celui qui suis, *Ego sum qui sum !* Nom mystérieux qui ne convient qu'à lui seul. Je suis celui qui suis ! Être absolu, être nécessaire, être infiniment parfait, être qui renferme la raison dernière et suffisante de tout ce qui a été, de tout ce qui est, de tout ce qui sera jamais.

Dieu éternel, pardon, si nos faibles paroles expriment si mal votre grandeur et vos perfections infinies ! Pardon, si nous cherchons à nous démontrer votre existence ! Jamais nous n'en avons douté, et nous espérons n'en douter jamais. Conservez-nous, nous vous en prions, la rectitude de l'esprit ; conservez-nous la pureté du cœur ; conservez-nous l'humilité de la foi. Que la foi, la raison et l'amour vous rendent sur la terre présent à nos convictions, jusqu'à ce que nous vous contemplions sans voiles dans votre ineffable lumière !

5e SERMON DE CONTROVERSE SUR LE SYMBOLE.

UNITÉ ET SIMPLICITÉ DE DIEU.

Quis Deus præter Dominum, aut quis Deus præter Deum nostrum ? Qui est Dieu, sinon le Seigneur, et qui est Dieu, sinon notre Dieu ? (Ps. xvii, 32.)

De l'idée générale de Dieu, mes Frères, et de la manifestation de son existence, a déjà jailli une lumière qui nous fait mieux juger le monde et nous-mêmes. Confesser que nous sommes faibles, limités, périssables ; reconnaître un être nécessaire, absolu, infiniment parfait, c'est déjà frayer la voie à l'adoration, c'est préparer le cœur à recevoir la loi de ce Dieu, lequel étant la raison dernière et suffisante de tout ce qui existe, est par là même aussi le souverain et législateur de ce qui ne peut exister sans lui. Ne serait-ce pas l'appréhension de cette dépendance et des conséquences prochaines ou éloignées qu'elle entraîne, qui a porté tant de philosophes à altérer la notion de Dieu, à le remplacer par je ne sais quelle divinité chimérique, appelée d'un nom sonore, parée de qualités plus ou moins brillantes, mais du reste parfaitement inoffensive et nullement redoutable ?

L'esprit humain, il est vrai, est capable des plus tristes méprises. Demeure-t-il abandonné à lui-même, isolé de toute instruction, l'ignorance et l'erreur défigurent aisément ses conceptions les plus élémentaires. Mais tout en déplorant cette faiblesse trop réelle de notre esprit, j'aime à attribuer au cœur bien plus qu'à la raison la plupart de nos aberrations en matière morale et religieuse. Comme c'est du cœur seul que part ce cri insensé : Il n'y a point de Dieu, j'incline également à faire sortir du cœur plutôt que de l'esprit des incohérences comme celles-ci : Dieu, c'est le grand Tout ; Dieu, c'est le monde ; Dieu, c'est l'idée ; Dieu, c'est la fatalité, et même ce blasphème, trop horrible pour l'homme, s'il n'était pas le rugissement du désespoir : Dieu, c'est le mal !

Nous allons, mes Frères, en éclaircissant de plus en plus l'idée de Dieu que nous avons commencé de nous former, mettre à néant ces absurdes systèmes, si toutefois on doit leur accorder ce nom. Nous le ferons, je l'espère, sans combat ; car la vérité, pas plus que le soleil, n'a besoin de luttes et d'efforts pour dissiper les ombres dont la nuit de l'erreur enveloppe la terre.

Et d'abord, nous aidant de notions déjà acquises, arrêtons-nous à considérer l'unité de Dieu et sa simplicité. Dieu est *un,* parce qu'il n'y a qu'un seul être nécessaire, absolu, infiniment parfait ; — Dieu est *simple,* parce qu'il ne peut être composé de parties, parce qu'il est, suivant notre langage incomplet, un être spirituel, un pur esprit. J'unis ces deux attributs dans un même entretien, à cause de la communauté des concepts qu'ils éveillent en nous et aussi à cause de la ressemblance qu'ont entre elles les erreurs qu'ils dissipent.

I.

Je ne crois pas, mes Frères, devoir vous prémunir, en vous parlant de l'unité de Dieu, contre les difficultés que j'appellerai prématurées. Nous ne faisons pas dans cet entretien mention du mystère de l'adorable Trinité. Il

fera plus tard l'objet de considérations spéciales. Nous nous contentons maintenant d'étudier l'être suprême dans l'unité de son essence.

A. Comme elle m'apparaît dans nos Livres saints majestueuse et sublime, cette incomparable unité ! Qu'est-ce en effet, mes Frères, que l'Ancien Testament, sinon l'histoire du monde dans ses rapports avec la divinité ? Et quelle figure domine toute cette histoire ? N'est-ce pas celle du Dieu créateur, du Dieu législateur, du Dieu rédempteur ? Toujours le même Dieu présidant aux destinées de l'humanité ! Le voilà qui dans les profondeurs des temps écoulés par rapport à nous, tire du néant le ciel et la terre. Mais la terre est informe et nue ; les ténèbres couvrent la face de l'abîme, et l'Esprit de Dieu est porté sur les eaux. *Spiritus Dei ferebatur super aquas.* Le voilà qui, à des époques indéterminées, que la science humaine essaie de préciser et dont la sagesse éternelle semble abandonner à nos investigations la durée et les phases, le voilà qui prononce ces paroles toutes-puissantes dont chacune est le signal d'une révolution cosmogonique : création de la lumière, du firmament, des plantes, des astres, des animaux. Puis il fait retentir cet oracle : Faisons l'homme ! et l'homme est créé. Pour produire ce chef-d'œuvre, Dieu n'a pas besoin d'un animal inférieur quelconque : il forme un corps de terre ; il l'anime de son souffle, et le chef de notre race se lève, Adam, dont le nom rappellera ioujours la terrestre origine. Dès lors, l'homme nous apparaît comme le sujet de ce Dieu auquel il doit l'existence. Ce Dieu lui commande, l'éprouve, le trouve infidèle et punit sa rébellion. Mais, plein de miséricorde, même dans les manifestations de sa justice, tout en chassant de l'Éden nos premiers parents coupables, il leur promet la réhabilitation et leur fait entrevoir le bonheur.

Je ne vais pas, mes Frères, dérouler devant vous ces merveilleux récits que nous avons écoutés sur les genoux de nos mères ; je ne vais pas vous montrer Dieu con-

versant familièrement avec les diverses générations qui paraissent au commencement du monde ; Dieu affirmant son unité, et la faisant constater, quand il ajoute successivement à son nom les noms des générations elles-mêmes : « Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob. » Moïse gardien des traditions primitives, nous a rappelé la puissance, la justice et la bonté de ce même Dieu ; Moïse a été son organe et son représentant auprès du peuple d'Israël. Du buisson qui brûlait sans se consumer, il a entendu sortir cette réponse vraiment divine : « Je suis celui qui suis. » Armé de la puissance de ce Dieu, il a devant le Pharaon commandé aux éléments et donné ordre à l'ange exterminateur de frapper les premiers-nés de l'Égypte. Sur le mont Sinaï, Moïse est entré dans la gloire de ce Dieu, au milieu des tonnerres et des éclairs, et il y a reçu ces commandements que le maître du monde pouvait seul prononcer : « Je suis le Seigneur votre Dieu, qui vous ai tirés de l'Égypte, de la maison de servitude. Vous n'aurez point de dieux étrangers devant moi. Vous ne vous ferez point d'images pour les adorer ; car je suis le Seigneur votre Dieu, un Dieu jaloux de ma gloire. » Entendez-vous, mes Frères, Dieu proclamant son unité, la proclamant sur une montagne en feu et toute fumante, la proclamant au bruit des trompettes et au milieu du fracas de la foudre, la proclamant en présence de deux millions de témoins, rangés dans le désert autour de ce volcan allumé soudain, et prosternés le front dans la poussière à l'aspect de cet appareil grandiose ?

Je m'arrête ici. Je permets aux incrédules de regarder ces récits comme de pieuses légendes ; et cependant je ne crains pas d'en appeler à leur conscience et de leur dire : Vous êtes hommes ; vous avez vos sens, votre imagination, votre raison. Eh bien, ce Dieu unique, ce Dieu créateur et législateur, ne s'impose-t-il pas à vous ? Ne sentez-vous pas, à la lecture de ces pages, un souffle passer sur vos fronts, un frémissement agiter votre cœur, une voix

retentir à vos oreilles et vous crier avec l'accent du commandement : Incline-toi, adore ! Un seul Dieu tu adoreras : le Dieu d'Adam, ton premier père, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu de Moïse, le Dieu de l'Église catholique ?

B. Et votre raison ne fait-elle pas écho à ce cri ? Ne dit-elle pas aussitôt : *Quis Deus præter Dominum, aut quis Deus præter Deum nostrum ?* (Ps. XVII, 32.) Qui donc serait Dieu, sinon notre Dieu, le Dieu de la Bible, le Dieu de l'Évangile ?

Quand nous voyons partout, au-dessus de nous, autour de nous, en nous-mêmes, éclater l'unité, ne la transporterons-nous pas, par une conclusion spontanée, dans la nature de cet être qui doit seul expliquer toutes choses ?

Unité dans ma personne : dans mon corps, dont le cœur est le centre vital, le cerveau le centre sensitif, mais dont le cœur et le cerveau agissent avec un admirable concert sous l'action d'une âme unique, d'une seule volonté, d'une seule intelligence, de ce *moi* que j'essaierais en vain de diviser.

Unité dans la famille ; unité dans l'État, sous peine d'anarchie et de ruine complète ; unité dans le monde matériel autour de nous, où des phénomènes variés à l'infini, température, végétation, effets chimiques, physiologiques, météorologiques, se résolvent en des causes qui diminuent en nombre et se subordonnent les unes aux autres, à mesure que la science parvient à les mieux coordonner, à les comparer entre elles.

Unité dans le monde sidéral : unité qui effraie l'imagination, quand elle se représente notre planète entraînée avec son satellite autour du soleil dans une ellipse de près de 80 millions de lieues de diamètre moyen, quand elle veut se représenter d'autres planètes parcourant des orbites trente fois plus vastes. Et cet immense système, soleil et planètes, se meut lui-même, pense-t-on, autour d'un centre dont l'astronomie n'a pas encore précisé toutes les propriétés.

Que ressort-il de tout cet ensemble, sinon l'unité du principe moteur, l'unité du principe conservateur, l'unité du principe créateur, l'unité de Dieu ?

D'ailleurs, quand j'y songe, où trouverais-je place pour un second être nécessaire, absolu, infini ? Quand j'ai conçu l'infiniment parfait, je lui ai attribué par là même l'inimitabilité. Comment pourrais-je lui supposer un rival, un semblable ? Il m'apparaît comme l'être nécessaire dont j'ai besoin pour expliquer toute autre existence : comment pourrais-je imaginer en dehors de lui un autre être indépendant de tout, puisque le premier est la raison d'être de tout ce qui peut exister ?

Mais en voilà bien assez, mes Frères, pour nous rendre compte d'une vérité que le plus vulgaire bon sens regarde comme incontestable. Ce qui au premier coup d'œil a droit de nous surprendre, c'est le spectacle que présente au point de vue de l'unité de Dieu l'antiquité tout entière. Excepté un petit peuple, celui des Juifs, et quelques sages, toute cette antiquité s'est prosternée devant les idoles et a peuplé l'Olympe d'une multitude de dieux, plus ridicules, plus infâmes les uns que les autres. Ce qui a droit de nous étonner également, c'est l'invention du dualisme par quelques imposteurs et quelques sophistes qui vivaient aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Deux dieux, l'un bon et l'autre mauvais ; l'un auteur de tout bien, l'autre auteur de tout mal ; mais tous les deux éternels, indépendants l'un de l'autre, luttant sans cesse entre eux et triomphant tour à tour. Deux dieux par conséquent, s'éclipsant comme à tour de rôle : ne voyaient-ils pas, les inventeurs de cet absurde système, qu'un dieu éclipsé cesserait d'être parfait, et par conséquent d'être Dieu ?

Toutefois ce polythéisme et ce dualisme, inexplicable au premier abord, je les comprends, lorsque j'en recherche la source dans le cœur de l'homme. Car dans ce cœur je trouve, avec l'amour de l'indépendance, la soif de jouir. Et quand je vois l'homme lâcher la bride à ses passions et

se laisser, malgré les reproches de sa conscience, emporter par ces coursieurs indomptés, quand je surprends en lui ces aspirations à la domination souveraine, je comprends qu'il se soit fait des dieux de ces penchants auxquels il ne voulait pas résister, qu'il se soit fait des dieux injustes, impudiques, colères, vindicatifs, devant lesquels il n'eût pas à rougir de ses rapines, de ses turpitudes, de ses haines, de ses vengeances. Je comprends qu'il ait divinisé le mal, pour mettre ses débordements sur le compte d'une divinité malfaisante. Je dirai plus : une chose aurait droit de me surprendre encore, c'est que pour échapper à toute responsabilité, il ne se fût pas divinisé lui-même.

Mes Frères, ce que l'antiquité n'a pas osé proclamer ouvertement, ce que l'Égypte seule avait ébauché dans ses écoles sous le nom de « système des émanations, » ce que nous avons traité dans un entretien précédent d'insigne folie, la philosophie moderne l'a réalisé. Elle nous a donné, tout en couvrant quelquefois sa pensée d'une écorce trompeuse, la négation de Dieu par la déification de l'homme et de l'univers. Nous allons exposer ce monstrueux système qui attaque d'une façon plus spéciale la simplicité de Dieu.

II.

Je me reprocherais, mes Frères, de tenir votre attention fixée plus longtemps sur des doctrines que chaque printemps voit éclore, que chaque hiver voit disparaître, sur des doctrines qui révoltent le sens commun dans ses jugements les plus incontestablement infaillibles : mais la doctrine panthéiste fait trop de bruit dans le monde pour qu'on la puisse passer sous silence, lorsqu'on parle de Dieu. D'ailleurs, ce système a conquis au milieu de nous, en France, en Belgique, droit de bourgeoisie. Il s'est implanté dans cette ville de Bruxelles par une chaire de philosophie tristement célèbre. Le moins que nous puissions faire, c'est d'en constater en passant les flagrantes absurdités, d'en indiquer les désastreuses conséquences

et de montrer combien il est incompatible avec la foi éminemment raisonnable que nous professons. De plus, il peut être utile de faire voir à quelles inconcevables niaiseries l'esprit humain finit par descendre, quand il rejette l'autorité de l'Église et lui préfère la sagesse du siècle.

A. Quatre docteurs, un hollandais et trois allemands, nous présentent dans leurs écrits les phases principales du Panthéisme. Les écrivains français qui les ont suivis et les suivent encore, à des distances plus ou moins considérables, MM. Cousin, Renan, Vacherot, et leurs adeptes de Belgique, sont restés au-dessous de ces quatre premiers maîtres, sinon en absurdité, du moins en franchise. Essayons de résumer ces prétentieuses incohérences.

Voici d'abord Spinoza. Il n'y a, dit ce philosophe, qu'une seule substance, un seul être existant en lui-même ; c'est Dieu. Dieu est le grand Tout, et les objets que nous percevons : astres, minéraux, plantes, animaux, sans nous excepter nous-mêmes, tous ces objets ne sont que des « modifications » de Dieu. Nous voici donc, de par Spinoza, dûment et complètement divinisés.

Cependant cette apothéose, sans doute parce qu'elle est trop indirecte, ne satisfait pas un autre penseur. Pourquoi nous rapetisser de la sorte ? se demande Fichte. Est-ce assez que nous soyons, comme le monde, des modifications de Dieu ? Allons plus loin. Disons que Dieu et le monde ne sont pas autre chose que nous-mêmes. Dieu, c'est le moi ! Le « moi » se crée lui-même « en se posant » et, en « s'opposant » à lui-même, il crée le « non-moi, » c'est-à-dire le monde. — Est-ce clair ? Mes Frères, pardonnez-moi, si vous ne parvenez pas à comprendre. Il faudrait d'abord constater si Fichte se comprenait lui-même.

Quoi qu'il en soit, Schelling le trouve trop lumineux encore, et surtout trop timide. Schelling soutient aussi qu'il n'y a qu'un seul être ; que Dieu, le monde et moi-même sont une et même chose : l'Absolu. Seulement il ajoute ce petit détail ; que ce Dieu n'est pas encore fait,

qu'il est en train de se faire, qu'il est « l'éternel devenir. » En effet, au commencement il n'était rien. Ce rien s'est « développé. » Il se développe toujours : il est devenu ce que nous voyons, ce que nous sommes, et personne ne peut dire ce qu'il deviendra dans la suite.

Enfin nous arrivons à Hégel. Hégel s'empare de tout ce qu'ont enseigné ses devanciers ; mais il y voit des contradictions, des contradictions manifestes. Que fera-t-il ? Rejeter leurs systèmes ? Pas le moins du monde. Il dira que la contradiction constitue la vérité, que le néant constitue l'être, que le Rien constitue le Tout ! — Est-ce sérieux ? me demandez-vous. Hélas ! oui, mes Frères. Tout cela a été écrit et imprimé, enseigné et soutenu. Tout cela s'enseigne et se soutient encore sous des formes plus ou moins adoucies, au milieu de nous, dans des universités où des parents chrétiens ne craignent pas d'envoyer leurs enfants.

B. Donnez-vous la peine, je vous prie, de réfléchir un instant. Où devrait aboutir la société humaine, si jamais de pareilles théories recevaient leur application pratique ? « Tout est Dieu. — Je suis Dieu et je suis l'univers. — L'univers et moi, c'est Dieu qui se développe par un progrès nécessaire. — Dieu, c'est le néant pur. » Dès lors qu'est-ce que la société ? Une injustice incarnée. Un assemblage d'hommes — je me trompe, une réunion de Dieux, tous également puissants ou également faibles, également bons ou également mauvais, également sages ou également stupides. De quel droit un d'entre eux commande-t-il à un autre ? Pourquoi un d'entre eux devrait-il se contraindre par égard pour un autre ? Comment ! des magistrats pour juger des Dieux ? des armées pour les empêcher d'agir à leur guise ? des rois pour les gouverner ? Loin de nous ces abus intolérables ! Proclamons donc enfin l'émancipation de nos divinités !

Qu'est-ce la famille dans cette hypothèse ? Une réunion de phénomènes divins. — Quel en est le lien ? Un hasard

fatal. — Quel en est le but ? On l'ignore. Car je ne vois pas pourquoi nous pourvoyons à la subsistance, pourquoi nous surveillons le développement, pourquoi nous entreprenons l'éducation de ces petites manifestations divines que l'on a tort de nommer des enfants. Laissons-les accomplir seuls leur évolution, vivre ou mourir. Mais que dis-je ? Vivre, mourir, ce sont là des mots vides de sens. Quand on est Dieu, on a toujours vécu, et on ne meurt jamais.

Qu'est-ce que la morale ; L'absurdité érigée en règle de conduite. Parler de vices et de vertus, de passions bonnes et mauvaises, quand il s'agit de Dieux ! Colère, vengeance, rapines, meurtres, débauches : fantaisies divines ! Tempérance, générosité, piété filiale, chasteté : fantaisies divines ! Toutes les religions, des inconséquences ! Toutes les législations, des folies ! Qu'est-ce que la vérité ? — La vérité ? mais tout est vérité, ou plutôt, rien n'est vérité. Mon intelligence est divine, la vôtre également. L'intelligence d'un Chinois, d'un Cafre, d'un Samoyède, tout cela ne fait qu'un avec l'intelligence divine. Nous disons que la terre, tournant autour du soleil, produit par son ombre les éclipses de lune ; le Chinois explique ses éclipses en disant qu'un chien menace de dévorer notre satellite, tandis que le Péruvien prétend que ces éclipses sont dues à ce que la lune est malade. Il faut, d'après les principes du panthéisme, que ces explications soient toutes également vraies en même temps.

Enfin, que suis-je moi-même ? Je l'ai dit, il y a quelques instants : je suis Dieu et je suis le monde. Je suis tout, et je ne suis rien.

Nous pourrions, mes Frères, multiplier ces merveilleuses conséquences renfermées dans les principes panthéistiques ; car, si les principes sont obscurs, les conséquences sont évidentes. Mais je trouve un mystère plus inexplicable que les systèmes, c'est que les auteurs de ces inventions et leurs fidèles disciples puissent atteindre le terme de leur existence dans la pleine possession de leurs facultés. Et

s'ils gardent dans l'ordinaire de la vie une conduite raisonnable, je me crois autorisé à conclure qu'ils n'ont pas eux-mêmes une foi bien vive dans leurs théories, et n'attachent pas grande importance aux chimères qu'ils ont forgées et qu'ils prétendent imposer aux autres. — Mais je m'en convaincs de plus en plus : le Dieu des chrétiens leur fait peur. Pour autoriser leur rébellion, ils tentent à force de sophismes de l'arracher de son trône ; ils veulent le réduire à l'impuissance, ou plutôt ils accumulent les nuages, pour dérober à leur intelligence l'éclat de sa gloire et de son incomparable majesté.

Car le Dieu que nous adorons, n'est pas un Dieu chimérique, un je ne sais quoi amalgamé de matière et d'esprit, à la fois éternel et temporel, fini et infini, immuable et changeant, un être renfermant toute contradiction et par là même incapable d'exister jamais. Notre Dieu est un Dieu réel et vivant, un Dieu personnel, se connaissant lui-même, tout-puissant et libre, entièrement distinct de la matière et du monde. Il n'est pas matériel, car la matière est corruptible ; mais il possède tout ce qu'il y a de parfait dans la matière, et c'est pourquoi il a pu créer la matière.

Il n'est pas même esprit de la façon dont nous entendons ce mot, lorsque nous l'appliquons à nous-mêmes. Il n'est pas esprit comme l'est notre âme, un esprit dont l'intelligence est bornée, dont la volonté procède par actes successifs ; il a toutefois toutes les perfections de l'esprit : il est, il vit, il sait, il veut. Et comme sur la terre nous ne connaissons que deux catégories de substances essentiellement distinctes : la matière et l'esprit, comme Dieu n'est pas matière, et que l'esprit n'a pas les imperfections de la matière, nous nommons Dieu un esprit, en ayant soin d'ajouter qu'il est un esprit pur, un acte pur, un être infiniment parfait. C'est pourquoi l'Écriture sainte, s'accommodant à notre manière de parler, appelle également Dieu un esprit. *Spiritus est Deus*, Dieu est esprit, disait le

Sauveur à la Samaritaine, et ceux qui l'adorent, le doivent faire en esprit et en vérité.

Cette spiritualité, cette simplicité de Dieu nous révèlent d'autres attributs de l'infinie majesté. Comme notre âme, sans être divisée entre les divers membres de notre corps, est cependant présente dans toutes ces parties, comme cette âme anime tous les membres et que les membres de mon corps ne seraient capables d'aucune opération sans la vertu de mon âme, ainsi Dieu est présent tout entier à tous les points de l'espace, et partout il conserve dans les créatures l'existence, la vie et le mouvement. Mais la présence, l'action de mon âme ne s'étendent pas au delà de mon corps. Si mon âme n'est pas limitée par l'espace, elle est renfermée dans les bornes que Dieu a mises à ses facultés. Dieu n'a point de bornes ; il n'a point de limites. Supposez un million de mondes dont chacun serait plus grand que tout cet univers, Dieu sera présent à ce million de mondes sans rien perdre de son immensité : et il n'y aura point dans ces myriades d'êtres, de quelque nature qu'ils soient, un atome qui remue, un brin d'herbe qui pousse, un insecte qui respire, une intelligence qui pense, une volonté qui décide, sans que la puissance divine les soutienne et les mette en état d'agir. Tout cela, Dieu le fait par un acte unique. Réduisant l'espace à n'être qu'un point au regard de son action universelle et le temps à n'être qu'un point de durée devant son éternité immuable, il produit toute variété et demeure toujours le même dans son incomparable simplicité.

Péroraison. — O grandeur au-dessus de toute grandeur ! O perfection au delà de toute perfection ! Notre intelligence, mes Frères, se perd, lorsqu'elle veut pénétrer cet infini. Cependant, tout en se sentant défaillir, tout en reconnaissant son impuissance, elle se déclare satisfaite. Elle comprend que là est la vérité, que là se trouve la raison dernière de toutes choses : un seul Dieu, un Dieu simple, un Dieu spirituel, un Dieu immense.

— Arrière, Dieux dégradés du paganisme, Dieux monstrueux du panthéisme, divinités rivales des manichéens ! Non, il n'y a pas de Dieu, si ce n'est le Seigneur ; il n'y a point de Dieu, sinon notre Dieu ! A lui seul honneur et gloire dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il !

8e SERMON DE CONTROVERSE SUR LE SYMBOLE.

SAINTE TRINITÉ

Euntes docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti. Allez, enseignez toutes les nations ; baptisez-les au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. (Matth. c. ult., 19.)

Nous avons tâché, mes Frères, de concevoir de l'essence de Dieu une idée qui, pour la mesure de notre faiblesse, nous fît connaître cet être souverain. Il nous est apparu nécessaire, absolu, infiniment parfait dans l'unité et la simplicité de sa nature. Et rien qu'en réfléchissant à ce qu'il doit être, nous avons fait justice des inventions impies et ridicules du polythéisme, du dualisme et du panthéisme. — Ne vous sentez-vous pas le désir de pénétrer plus avant dans les secrets de l'essence divine ? Nous l'avons dit : notre Dieu est un Dieu unique et personnel. Votre esprit ne demandera-t-il pas comment il faut entendre cette « personnalité » de Dieu ? Si en Dieu ce mot veut dire seulement l'unité d'une nature complète et incommunicable ? — Mes Frères, à cette question la puissance investigatrice de l'homme ne trouve rien à répondre. Interdite, elle doit s'arrêter au seuil du sanctuaire où la Divinité renferme les arcanes de sa vie.

Heureusement, le Seigneur a daigné nous ouvrir lui-même les portes de ce temple. Il nous a dans les Livres

saints manifesté sa nature, et il a chargé son Église de nous éclaircir le sens de ces sublimes révélations. Il nous fait connaître en l'unité de l'essence la trinité des personnes. Écoutons donc l'Écriture, écoutons l'Église. Voyons ce que le mystère fondamental de la religion dit à *notre intelligence*, — ce qu'il renferme pour *notre cœur* d'harmonie et de consolation.

I.

A. Dès l'origine du monde, Dieu nous laisse entendre que, s'il est unique, il n'est pas solitaire. « C'est par le *Verbe* du *Seigneur*, s'écrie le prophète-roi, que les cieux ont été affermis, et l'*Esprit* de sa bouche a produit leur vertu. » (Ps. XXXII, 6.) Dans la création, Dieu se parle à lui-même, il tient conseil. « Faisons l'homme, dit-il, à notre image et à notre ressemblance. » Quand il veut se choisir un peuple, un peuple chargé de garder intactes les traditions de la loi divine, il apparaît à Abraham dans la vallée de Mambré. Le patriarche voit trois personnages debout à ses côtés : et, comme si un seul se fût présenté à ses regards, il dit : « Mon Seigneur, si j'ai trouvé grâce devant tes yeux, ne passe pas la demeure de ton serviteur. » David, dans une extase, assiste à l'entrée du Messie dans les tabernacles éternels, et il chante : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : asseyez-vous à ma droite. » Par l'organe de ce même David, le Messie raconte sa divine génération. « Le Seigneur m'a dit : Vous êtes mon Fils ; je vous ai engendré aujourd'hui. » Enfin le prophète Isaïe voit l'Ancien des jours assis sur son trône. Les séraphins l'environnent. De leurs ailes ils se couvrent la face, et chantent, en se répondant l'un à l'autre : « Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées ! » Qui ne le voit ? toutes ces paroles sont pleines de mystère : c'est Dieu, toujours le même Dieu qui se montre ; et pourtant, il y a pluralité en lui.

Mais voici venu le temps des grandes miséricordes : le Ciel est descendu sur la terre ; le Messie commence ses

travaux. Au moment où il se plonge dans les eaux du Jourdain, une lumière éclatante l'enveloppe tout entier ; une colombe apparaît au-dessus de sa tête et se repose sur lui, tandis que dans les nues retentit une voix : « C'est là mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances. » Il prêche, ce Messie ; il prononce des oracles dont ses auditeurs ne peuvent pénétrer le sens : « Personne ne connaît le Père, sinon le Fils et ceux à qui le Fils le veut bien révéler... Mon Père et moi, nous sommes un... Je retourne vers mon Père ; mais je le prierai pour vous, et il vous enverra un autre consolateur, l'Esprit de vérité, qui demeurera avec vous pour jamais. » Et avant de quitter cette terre, Jésus apparaît à ses disciples assemblés. « Allez, leur dit-il, enseignez toutes les nations ; baptisez-les au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. » Or, quelques années après, un de ceux qui avaient recueilli ce testament du Maître, Jean, le disciple bien-aimé, écrivait aux fidèles de l'Asie Mineure : « Quel est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu ? Or, c'est l'Esprit qui rend témoignage que Jésus-Christ est la vérité. Car il y en a trois qui rendent témoignage dans le Ciel : le Père, le Verbe et l'Esprit-Saint, et ces trois sont un. »

Vous venez de l'entendre, mes Frères : Dieu nous a fait connaître, tantôt par des images, tantôt par des paroles obscures, tantôt par des révélations plus explicites, la nature intime de son être. Il est un dans sa divinité ; mais il y a dans cette divinité une Paternité qui engendre, un Verbe qui est engendré, un Esprit, Dieu comme le Père, Dieu comme le Fils, et que le Père envoie au nom de son Fils. Comme l'Église nous l'exprime, nous croyons un seul Dieu en trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, trois personnes qui ne font qu'un seul Dieu, parce qu'elles n'ont qu'une même essence ou nature divine...

Maintenant, mes Frères, réfléchissons. Devant cette

profession de notre croyance à la vérité révélée. que dit l'incrédulité ? — Que nous dit la raison ?

L'incrédulité, légère et pleine de suffisance comme toujours, ne se donne pas la peine d'écouter l'exposé complet de la doctrine catholique. A peine a-t-elle entendu quelques mots, qu'elle se dresse fièrement et s'écrie : « Contradiction, absurdité, mensonge ! Comment admettre que trois et un sont la même chose ? que l'unité ajoutée à l'unité et encore une fois à l'unité demeure l'unité ? que le tout n'est pas plus grand que la partie ? que trois choses identiques à une même chose, ne sont pas identiques entre elles ? que... » Eh ! de grâce, superbe logicienne, arrêtez-vous. Ménagez vos forces pour de plus difficiles combats. Les principes que vous invoquez sont vrais, parfaitement vrais ; mais il n'en est aucun qui contredise notre foi. Sans avoir recours à la révélation, *je laisse à ma raison seule le soin de vous confondre.*

Eh bien, que réplique-t-elle ? — Tout d'abord, elle accepte le principe de contradiction, c'est-à-dire qu'on ne peut pour le même temps nier et affirmer le même point d'une même chose considérée *sous le même rapport.* On ne peut pas, par exemple, soutenir que le blanc est en même temps noir ; que les ténèbres sont en même temps lumière ; que trois hommes sont identiquement l'un d'entre eux ; que trois personnes font une personne et trois Dieux un seul Dieu.

Mais, dit encore la raison, si vous cessez d'envisager les choses *sous le même point de vue*, vous trouverez bien souvent réunies la pluralité et l'unité. Vous allez vous en convaincre. Voici un objet matériel ; il est long, il est large, il est épais ou profond : et pourtant il n'y a pas ici trois corps, il n'y en a qu'un seul. Trois dimensions, longueur, largeur, épaisseur ou profondeur, ne font qu'un seul corps, et le corps considéré *sous divers aspects* est tout entier dans chacune de ces dimensions. — J'ai une âme qui peut : c'est une force ; une âme qui sait : c'est une

intelligence ; une âme qui veut et qui aime : c'est une volonté. La force, c'est mon âme ; l'intelligence, c'est mon âme ; la volonté, c'est mon âme. Mon âme est tout entière force, intelligence, volonté. La force lui donne le moyen de comprendre, et pourtant l'intelligence n'est pas la force ; la force et l'intelligence produisent la volonté, et cependant ce n'est pas la force seule qui veut, ni l'intelligence seule qui veut, c'est toute mon âme qui veut. Donc *trois* facultés distinctes, et pourtant *une seule* âme ! — O incrédulité, où est donc la contradiction ? où est l'impossibilité ? Comment ! dans un corps quelconque, dans notre âme, au fond de nous-mêmes, nous rencontrons la trinité dans l'unité, et nous refuserions de l'admettre en Dieu ?

Que prétendons-nous, mes Frères, que prétendons-nous par ces comparaisons ? Faire comprendre l'ineffable mystère qui est proposé à notre foi ? Ah ! loin de nous une semblable témérité ! Nous l'avons dit et répété : nous ne pouvons comprendre, sonder, expliquer l'Infini. Mais notre raison nous prouve à l'évidence que le défaut de science complète en ces matières ne nous autorise nullement à rejeter le dogme que Dieu veut bien nous faire connaître dans une certaine mesure et qu'il nous impose de croire sur sa parole. Nous pouvons ensuite, aidés de la foi et prosternés devant la Trinité divine dans une humble et sincère adoration, chercher à nous faire un concept plus détaillé du dogme que nous croyons déjà fermement.

B. Terminons donc cette première partie de notre entretien, en méditant, d'après saint Augustin et Bossuet, ce que j'oserais appeler *la théorie de la fécondité divine.*

Avant l'existence de toute créature, avant l'origine des temps, Dieu était. Où était-il ? Nous ne pouvons dire autre chose, sinon qu'il était en lui-même, ou, si vous le voulez, qu'il était dans les profondeurs de son éternité. Tâchez de vous le représenter à l'aide de quelque image. Ainsi Dieu est ; il se connaît lui-même ; il pénètre, si l'on peut parler ainsi, tous les abîmes de ses infinies perfections, Il a une

idée, *une idée de lui-même*, une idée *parfaitement semblable à lui-même*. Cette idée, il la contemple, il la comprend, il l'exprime. Il se la dit à lui-même ; elle est en lui comme une parole, un verbe, *Verbum*, qu'il a toujours prononcé, qu'il prononce et prononcera à jamais. Mais qu'est-ce que cette idée, cette parole, dans un être infini, immuable, éternel, dans un être *où tout est substance*, où rien ne passe ? Ce ne peut être qu'une parole *substantielle*, immuable, éternelle, infinie, comme le Dieu qui la prononce. Il y a donc en Dieu un Verbe, et ce Verbe est Dieu. Celui qui prononce la Parole est Dieu ; la Parole prononcée est Dieu. Celui qui prononce la Parole et la Parole prononcée ne sont qu'un seul Dieu, car Dieu se prononce lui-même. Et pourtant Dieu engendre sa Parole, et sa Parole est engendrée. Celui qui engendre n'est pas celui qui est engendré, Dieu n'est pas seul ! Il est Père, il est Fils. Gloire soit au Père ! gloire soit au Fils !

Mais comment le Père qui engendre pourrait-il voir, sans l'aimer, ce Fils semblable à lui-même ? Comment ce Fils engendré dans le sein du Père, ne se tournerait-il pas par une aspiration d'amour vers le Principe dont il émane ? Amour d'un Dieu pour son image substantielle, amour du Verbe-Dieu pour son principe : amour de deux personnes divines qui se confondent dans un même embrassement. Amour unique, car il n'est autre que la substance divine commune au Père et au Fils. Donc amour substantiel, infini, comme tout ce qui est en Dieu. Acte éternel, où toute l'essence divine communiquée par le Père à son Fils reflue du Fils vers le Père, et s'épanche à la fois et du Père et du Fils, quel nom vous donner ? Vous êtes l'amour, *l'amour du Père et du Fils*. Vous êtes leur souffle, *Spiritus*, leur Esprit. O amour ! ô Esprit ! Amour saint comme Dieu, Esprit-Saint, vous complétez les « rélations » de l'être infini se connaissant et s'aimant lui-même ! Vous n'êtes pas le Père, vous n'êtes pas le Fils : vous procédez du Père et vous procédez du Fils. Vous êtes Dieu comme le

Père, Dieu comme le Fils. Gloire soit donc au Père, gloire soit au Fils, gloire soit au Saint-Esprit !

C'en est assez, ô mon âme. Tu le sens : ta raison ne trouve rien ici qui pourrait excuser ou légitimer un refus de croire ; mais tu le sens aussi : elle ne saurait comprendre ou saisir le fond du mystère. Silence donc ! Abîme-toi dans ta faiblesse et dans ton néant. Si tu parles, que ce soit pour dire cette seule parole : *Credo,* je crois.

II.

Cette parole nous deviendra plus facile encore, mes Frères, lorsque nous aurons considéré le mystère de l'adorable Trinité dans ses *harmonies avec les aspirations de notre cœur.* — Oui, outre que le divin mystère n'a rien de révoltant pour notre intelligence, il est pour notre cœur plein d'harmonie et de consolation. Cette idée est de nature à étonner certains esprits, j'en conviens. Quel rapport, diront-ils, quel rapport possible entre ce mystère, le plus sublime, le plus incompréhensible de la religion, et notre pauvre cœur, si petit, si étroit, perdu dans le dédale des préoccupations terrestres ?

Hélas ! qui peut le nier ? Notre siècle, malgré le progrès dont il se vante, n'est pas le siècle des méditations profondes, des conceptions élevées. Nos savants préfèrent calculer la force expansive de la vapeur, le pouvoir lumineux d'un courant de gaz tombant sur le magnésium, ou la trajectoire des projectiles perfectionnés, que de sonder les secrets de l'âme et les merveilles de l'essence divine. Cependant, j'ose le croire, il est encore des hommes qui aiment à monter parfois par la pensée au-dessus de l'atmosphère terrestre, pour pénétrer dans les régions supérieures ; des hommes qui, non contents de percevoir quelques rayons du beau au milieu des ombres qni offusquent leurs sens, aspirent à contempler le soleil éternel, foyer de toute perfection. Il en est plus encore qui, sans aborder par eux-mêmes des considérations si subtiles, se

plaisent à les suivre lorsqu'elles leur sont présentées toutes faites, et y trouvent, avec la satisfaction des plus chères aspirations de leur âme, un nouvel appui pour leurs convictions et un bouclier contre les assauts de l'erreur. Vous appartenez, mes Frères, à ces classes privilégiées : vous le montrez assez par votre assiduité et votre attention.

Nous entrerons donc encore une fois dans l'étude de l'essence divine, type éternel de tous les êtres sortis du néant sur un ordre de sa toute-puissance, et notre cœur se réjouira, lorsque nous verrons *réalisé* dans l'être souverain *ce que nous poursuivons comme un idéal*, — et que nous le verrons imprimer sur ses œuvres le *cachet de sa nature* tout aussi bien que celui de ses perfections.

Mes Frères, quand je consulte mon cœur, quand j'en interroge les propensions et les répugnances, je constate que trois sortes d'êtres provoquent en lui une aversion instinctive : l'être *stérile*, l'être *solitaire*, l'être *égoïste*. — L'être stérile, incapable de propager la vie dont il est doué ; l'être solitaire, qui se renferme en lui-même et s'isole du commerce de la société ; l'être égoïste, qui met son bonheur à tout concentrer vers soi-même, qui ne vit que pour soi-même, qui ne songe qu'à soi.

En parlant ainsi, ne croyez pas que je perde de vue les interprétations malignes auxquelles prête cette doctrine, les armes qu'elle semble fournir à nos adversaires. Je ne l'ignore pas : nos économistes-philosophes abusent de déclarations semblables à la mienne pour combattre la virginité, pour ridiculiser la vie érémitique, pour flétrir l'état religieux. Pauvres économistes, qui ne connaissent d'autre fécondité que celle de la matière, qui oublient la fécondité de la prédication, la fécondité de l'exemple, la fécondité de la prière ! Philosophes incomplets, qui donnent le nom d'isolement au recueillement d'une âme qui converse habituellement avec Dieu, les anges et les saints ! Esprits bornés, incapables de comprendre l'abnégation, l'immolation cachée, laquelle du reste ne prétend

rien enlever à l'estime que méritent le dévouement et le sacrifice, éclatant dans les œuvres de zèle et de charité ! Mais ce n'est pas ici le lieu de réfuler en détail ces assertions inconsidérées.

Chose bien certaine : le pouvoir de se reproduire, la vie de société, la communication mutuelle des biens que l'on possède, sont à nos yeux de vraies perfections ; et nous souffririons, s'il nous était interdit de les admirer en Dieu. — Faut-il donc supposer notre Dieu obligé de créer le monde sous peine de stérilité, réduit à chercher la société dans le commerce des créatures, et ne pouvant sans égoïsme jouir de sa félicité suprême ? Des philosophes l'ont fait : mais par là même qu'ils ont rendu la perfection de Dieu dépendante de la création, ils ont détruit l'être nécessaire, l'être absolu.

Oh ! que n'ont-ils accepté les données de la foi ! Elles auraient satisfait tous les instincts de leur cœur. Elles leur auraient appris que Dieu est essentiellement *fécond*, essentiellement *sociable*, essentiellement *communicatif*. — Oui, de toute éternité Dieu le Père engendre son Fils, qui est son Verbe, sa parfaite image. Par une opération également nécessaire et divine, l'Esprit-Saint procède du Père et du Fils, et forme avec eux, dans l'unité d'une même essence, la société la plus pure, la plus douce, la plus intime qu'il soit possible de concevoir. Et ces trois personnes, se contemplant et s'aimant dans un embrassement éternel, jouissent en commun d'une félicité parfaite. Tel est le Père, tel est le Fils, tel est le Saint-Esprit. Il n'y a en eux rien qui ne soit commun à tous les trois, hormis cette distinction personnelle qui conserve la Trinité dans l'unité et la simplicité, la paternité demeurant au Père, principe des deux autres personnes divines, la filiation au Verbe, la procession au Saint-Esprit.

Convenons-en de nouveau : nos yeux ne sauraient, sans être éblouis, se fixer sur cette lumière divine, bien que nos cœurs se sentent pénétrés d'une chaleur vivifiante. Abais-

sons donc nos regards sur la terre, et cherchons dans l'ordre fini, plus accessible à notre faiblesse, les *reflets* de ce foyer si intense de vie dont nous ne pouvons soutenir la splendeur.

Le fils d'un peintre illustre, placé devant un chef-d'œuvre de son père, ne se borne pas, comme la foule, à jouir de la magnificence de l'ensemble et de la juste proportion des parties : il va plus loin. Il reconnaît dans le choix du sujet, dans l'ordonnance des personnages, dans l'exécution des détails, non seulement le talent, mais encore les habitudes, les idées, et jusqu'au caractère de l'artiste. Et si cette œuvre capitale lui était dédiée, si son père l'avait produite afin de laisser à son enfant un gage solennel d'affection, avec quelle émotion ce fils contemplerait-il cette toile ! Comme il y suivrait la trace d'une main chérie, d'une main dirigée par l'amour ! — Nous, qui sommes les enfants de Dieu, arrêtons-nous devant l'œuvre de notre père. Mettons notre bonheur à retrouver *ses vestiges dans l'univers* qui nous environne ; et, sans vouloir attacher à de simples rapprochements l'importance d'une démonstration, sans prétendre que nous parvenons à prouver de cette façon la Trinité des personnes dans l'unité divine, nous constaterons ce fait remarquable, que l'on découvre presque partout, et d'une manière plus claire à mesure que les sciences d'observation se perfectionnent : la combinaison de *trois éléments se résolvant dans l'unité.* Pour constater ce fait, il nous suffit d'en appeler au consentement unanime des savants, à nos sens, à notre raison.

Parcourons rapidement le domaine des sciences. — L'histoire est la science des temps. Comment le temps se divise-t-il ? En passé, présent et futur. — Les mathématiques sont la science de la quantité. L'arithmétique envisage la quantité numérique, c'est-à-dire l'unité, les parties de l'unité et les multiples de l'unité. La géométrie considère la quantité dans l'espace. Elle détermine les pro-

priétés de la ligne, de la surface et du solide. Les lignes, en tant qu'elles se distinguent par leurs premiers éléments, se ramènent toutes à trois espèces : la droite, la courbe, la brisée. La surface ne peut exister que de trois manières, car toutes les surfaces peuvent se décomposer en portions planes, convexes ou concaves. Tout corps solide à trois dimensions : longueur, largeur, épaisseur ou profondeur. Parmi les surfaces, il en est une qui fait l'objet d'une science particulière : c'est le triangle, que la plupart des peuples ont adopté comme un symbole de la divinité. Le triangle renferme en lui-même trois angles distincts, confondus cependant à partir de leur sommet dans la portion d'espace que comprennent les trois côtés qui forment son contour. Nous comptons trois types de solides à surfaces planes : la pyramide, le parallélipipède, le cube ; trois à surfaces convexes : le cylindre, le cône et la sphère. La sphère est engendrée par le mouvement d'un cercle autour de son diamètre, et le cercle lui-même requiert trois éléments : le centre, le rayon et la circonférence.

En voilà bien assez pour les mathématiques : passons aux sciences naturelles. Elles ont pour objet les trois règnes de la nature : le règne minéral, le règne végétal et le règne animal. — La physique s'occupe plus spécialement des êtres sans organisme. Elle en décrit les trois états : état solide, état liquide, état gazeux. Pour expliquer ces modifications, elle a recours aux fluides impondérables, et après de longues recherches elle en est venue à soupçonner que la lumière, la chaleur et la force nommée électricité ne sont que trois aspects d'un fluide unique : l'éther. — La botanique nous montre dans une plante complète la racine, la tige et la fleur. — La zoologie réduit à trois fonctions la vie de l'animal : respiration, nutrition, locomotion. S'agit-il de la propagation des êtres organisés, elle exige un principe fécondant, un être de même espèce que le premier, mais fécondé ; enfin, l'être produit, lequel complète la trinité.

Si nous voulons prendre les choses dans l'abstraction philosophique, nous nous servirons du raisonnement ; mais ici encore il y a une sorte de trinité dans l'unité du procédé intellectuel, car tout syllogisme s'appuie sur trois termes : une majeure, une mineure, d'où résultera une conclusion. Le philosophe nous dira que tout être, en tant qu'être, a trois qualités : il est un, vrai et bon. Dans toute réalité sensible il y a un fond substantiel, le principe ; il y a une manifestation extérieure, la forme ; enfin, il y a une force inhérente à l'être, l'activité.

Finissons cette rapide revue de l'univers en considérant le chef-d'œuvre de la création, l'homme, fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, ainsi que Dieu nous l'a dit lui-même. — L'homme est corps, et il est esprit. Comme corps, il présente les trois dimensions et résume en lui les trois règnes de la nature, car il est, il vit, il sent. Classé parmi les animaux, il a les trois fonctions vitales : il respire, il se nourrit, il se meut. — L'homme est un être social ; dès sa naissance il appartient à une famille, qui résulte de trois personnes distinctes : le père, la mère et l'enfant. Il fait partie d'une société dont l'administration complète requiert trois degrés : le sujet, le ministre, le souverain. — Mais si nous entrons dans l'intérieur de l'homme, dans cette âme qui le distingue entre tous les habitants de la terre, c'est là que s'offre à nous la reproduction la plus fidèle du mystère que nous méditons. Trois facultés inférieures, mémoire, imagination, sensibilité. forment la transition entre le corps et l'esprit, et l'âme elle-même, nous l'avons déjà médité, force, intelligence et volonté, réfléchit comme dans un miroir, le Père, le Verbe et l'Esprit-Saint.

Nous pourrions, croyez-le, découvrir dans la nature créée bien d'autres rapprochements : ceux que nous venons d'indiquer suffisent à nous satisfaire. L'incrédule les trouvera peut-être puerils ou forcés : nous ne cherchons pas à le convaincre. Nous lui demanderons

seulement s'il pourrait avec d'autres chiffres, le nombre deux ou quatre par exemple, réussir à former les mêmes groupements.

Du reste, nous l'avons dit, notre but n'est pas de poursuivre en ceci la rigueur mathématique ; nous savons d'avance que nous ne pourrions pas aboutir, puisqu'il s'agit d'un mystère divin. Chrétiens, nous acceptons le dogme de la Trinité ; mais il nous est consolant de sentir notre Dieu si proche de nous et de le porter, pour ainsi dire imprimé en nous-mêmes. Il nous est consolant surtout de remonter jusqu'à lui par ces trois vertus qu'il répand en nos âmes avec la grâce sanctifiante : par la foi qui le reconnaît, par l'espérance qui nous le rend présent, par la charité qui l'embrasse. Trois personnes, voilà Dieu ; trois facultés, voilà l'âme de l'homme ; trois vertus théologales, voilà le chrétien.

Ah ! mes Frères, puissions-nous garder toujours le souvenir de notre céleste origine ! Puissions-nous conserver pure et sans tache l'image de Dieu qui est en nous ! Puissions-nous toujours être dignes du Père qui nous a créés, du Fils qui nous a rachetés, du Saint-Esprit qui nous a sanctifiés ! Respectons toujours la majesté divine ; croyons toujours à la parole divine ; confions-nous toujours en la bonté divine. Puissions-nous parcourir le chemin de la vie sous l'égide de la Trinité sainte, de manière à entendre avec une humble sécurité au terme de notre pèlerinage ces paroles que l'Église catholique met dans la bouche de ses ministres, lorsqu'ils assistent les moribonds : Partez de ce monde, âme chrétienne, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit... Et accompagnant l'âme dans ce dernier voyage, elle ajoute : O Dieu ; réjouissez cette âme qui va paraître devant vous. Ne vous souvenez pas de ses iniquités passées. Sans doute elle a péché ; mais elle n'a renié ni le Père, ni le Fils, ni le Saint-Esprit. Que les saints et les élus intercèdent pour elle, et que, délivrée des liens du corps, elle mérite de parvenir à la gloire. Que

cette grâce lui soit accordée par Notre Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il !

9e SERMON DE CONTROVERSE SUR LE SYMBOLE.

PROVIDENCE GÉNÉRALE DE DIEU.

Ne dicas : Non est Providentia, ne forte iratus Deus contra sermones tuos dissipet omnia opera manuum tuarum. Ne dites pas : Il n'y a point de Providence, de peur que Dieu, irrité de vos paroles, ne détruise tous les ouvrages de vos mains. (Eccle. v, 5.)

Exorde. — Il ne nous suffit pas, mes Frères, d'avoir considéré la Divinité dans ses perfections *absolues*, c'est-à-dire dans les attributs divins qui n'ont avec le monde créé aucune connexion essentielle. Ces méditations relevées, tout en nous remplissant de respect pour la majesté souveraine, n'ont pas sur notre conduite d'influence immédiate. Il en est autrement des *attributs relatifs*, c'est-à-dire de ceux qui présupposent l'acte créateur et que Dieu manifeste uniquement dans ses rapports avec les œuvres de ses mains. Telles sont la puissance, la justice, la miséricorde, la bonté. Nommer ces attributs, c'est en même temps éveiller l'idée des obligations qu'ils nous imposent ; c'est nous rappeler que notre vie tout entière dépend de Dieu, et que nous en devrons rendre compte à Celui qui nous l'a donnée. — Voulant restreindre le champ de nos considérations, sans leur ôter toutefois ce qu'elles ont pour nous de particulièrement utile, nous ne traiterons pas ces attributs de Dieu isolément, mais nous envisagerons dans leur ensemble les perfections divines qui ont pour objet le gouvernement des créatures. Ces perfections sont comprises sous le nom général de *Providence*.

A ce mot « Providence » vous voyez bouillonner les mares bourbeuses que la prétendue science contemporaine a formées un peu partout, et par lesquelles elle voudrait remplacer les pures eaux de la révélation chrétienne. Elle étale cet infect mélange comme le résultat de ses laborieuses recherches, et elle tâche d'en faire jaillir les éclaboussures sur le royal manteau de la vérité catholique. Il entre dans cette boue quelques erreurs empruntées à certains philosophes de l'antiquité, telle que l'éternité de la matière, les forces inhérentes à la nature transformées en Dieux, et l'on y a mêlé un nombre prodigieux de nouvelles aberrations : cela s'appelle instincts spontanés, lois du progrès nécessaire, et que sais-je encore ? — Nous avons déjà fait justice de ces rêveries, en prouvant par l'existence du monde l'existence de Dieu. Mais, comme le vieux déisme, mille fois terrassé, relève toujours la tête pour balbutier contre la Providence quelque nouveau réquisitoire, puisqu'il prétend justifier au nom de la science la non-intervention de Dieu dans le monde physique, au nom de l'expérience la non-intervention de Dieu dans le monde moral, c'est pour nous un devoir de compléter nos réflexions à ce sujet, en montrant dans ces deux ordres de choses, non seulement un Dieu qui règne, mais encore un Dieu qui gouverne, qui préside à son œuvre et en modère la destinée.

Nous toucherons ainsi à plusieurs questions qui sont souvent agitées aujourd'hui : la part de la justice divine dans les calamités publiques, la répartition inégale des biens de ce monde, la marche des nations, la prospérité des méchants et les infortunes des gens vertueux. — Mais pour asseoir ces considérations sur un fond solide, commençons par établir la nécessité d'une Providence. Cette nécessité découle et *de la nature même de Dieu* — et *de la condition du monde :* deux points dont la démonstration fera l'objet de cet entretien.

I.

A. Afin d'éviter toute équivoque, posons tout d'abord la définition générale de la Providence. La Providence est l'action continue de Dieu dans le monde, action par laquelle l'auteur de toutes choses conserve ses œuvres et les dirige vers leur fin. Elle suppose donc trois faits : un *but* déterminé dans la création, la *connaissance des moyens* propres à atteindre ce but, une *direction constante* de Dieu, poursuivant son but à travers les révolutions des âges et les générations humaines. Admettre la nécessité de ces trois faits et nier la Providence, ce serait tomber dans une contradiction flagrante ; car ce serait accepter les prémisses d'un syllogisme et en nier la conclusion rigoureuse.

Or, je le demande à tout esprit réfléchi : laquelle de ces trois assertions peut être révoquée en doute ? Un homme qui admet qu'il y a un créateur, peut-il hésiter, quand on lui demande ultérieurement, comme je le fais ici, *si ce créateur s'est proposé, oui ou non, en créant, un but déterminé ?* Question absurde, si elle était posée sérieusement. Comment ! un homme sensé a soin, avant de se mettre au travail, de songer à la fin qu'il a en vue, et la sagesse infinie agirait au hasard ! L'architecte qui pose les fondements d'un édifice, sait à quel usage cet édifice est destiné. Dans les travaux les plus vulgaires, celui ou celle qui les accomplit, a un but ; cela se voit jusque dans la préparations de nos mets : et l'architecte du monde aurait fait jaillir du néant des myriades d'êtres sans savoir pourquoi il le faisait, c'est-à-dire sans leur assigner une destinée ! Cette idée que toute chose a sa destination, nous est tellement naturelle et elle est tellement raisonnable que, par un mouvement spontané, les enfants dont l'intelligence s'éveille à peine, nous fatiguent de leur éternelle question : A quoi sert ceci ? à quoi sert cela ? A chacune des démarches, à chacun des mouvements de ceux qui les entourent, ils demandent : Pourquoi faites-vous cela ? Et à cette question, le créateur, le maître de l'univers devrait répon-

dre : Je ne sais pas ! Je ne sais pas pourquoi j'ai fait le ciel et la terre. Je ne sais pas à quoi doivent servir les animaux, les plantes et les hommes ! Je ne le sais pas ! Oui, il le savait ; comme il sait également pourquoi il conserve son ouvrage.

Et la raison qui nous prouve qu'il a eu un but, nous révèle du même coup *quel est ce but*. La fin d'une action doit toujours être digne de l'agent. Permis à l'enfant et au sauvage de rechercher des objets proportionnés à leur ignorance ou à leur faiblesse ; mais l'artisan civilisé s'élève plus haut, l'artiste plus haut encore. Quel sera donc l'objet qui puisse servir de mobile à l'infiniment parfait ? Que pouvait vouloir cet être infiniment parfait, alors que rien n'existait encore hors de lui, et que trouvant au dedans de lui-même tout bonheur et toute gloire par les communications réciproques des trois personnes de l'adorable Trinité, il se déterminait à tirer les créatures du néant ? Ce ne peut être que *l'hommage qu'il recevrait hors de lui* de créatures intelligentes et libres ; ce ne peut donc être que sa propre gloire, *gloire extérieure*, venant s'ajouter à la gloire intérieure que Dieu se rend à lui-même, et que rien ne peut ni augmenter ni diminuer. *Universa propter semetipsum operatus est Dominus* (Prov. xvi, 4). Or, le raisonnement qui nous montre Dieu travaillant pour sa propre gloire, nous dit qu'il n'a pas dû se proposer cette fin d'une manière vague et confuse, mais qu'il a dû définir de quel genre, de quel degré de gloire il prétendait environner son trône.

Ici vient se placer notre deuxième assertion : *Dieu n'ignore pas de quelle façon il pourra atteindre son but*. Refuser d'admettre cela comme un fait certain et indéniable, ce serait si évidement détruire la souveraine sagesse et la science souveraine, qu'il est inutile d'insister. Si Dieu est une intelligence sans bornes, il ne peut former un projet sans concevoir en même temps, et dans une variété inépuisable, les moyens de l'exécuter.

Reste donc cette troisième proposition : *Dieu dirige vraiment le monde.* — Encore une fois, le fait demeure établi par les réflexions précédentes. Car si Dieu a vraiment un but, une fin dans l'ordonnance de cet univers, il ne peut sans déchoir renoncer à poursuivre ce but et cette fin, puisque, s'il en était ainsi, force nous serait de conclure à son impuissance, à son incurie et à son insensibilité. Il est impuissant, s'il abandonne le monde à lui-même, parce qu'il ne peut le gouverner, parce qu'il ne saurait dominer la marche des événements. Il est négligent, et par là même il manque de bonté, de sainteté, de justice, si, après avoir produit des créatures libres, il ne les aide pas à se maintenir dans le devoir, et s'il ne les punit point quand elles s'en écartent. Ainsi donc, pas de milieu : un Dieu dirigeant le monde ou un Dieu imparfait, c'est-à-dire la négation de la Divinité.

B. Cependant nous rencontrons ici *deux difficultés* qui ne manquent pas d'une certaine apparence de valeur, et réclament un moment d'attention.

Comment, me dit un premier adversaire, *comment Dieu peut-il s'occuper des événements terrestres ? N'est-il pas immuable ?* Tout changement ne lui répugne-t-il pas ? Et lui faire surveiller et diriger les choses d'ici-bas, n'est-ce pas le mettre dans la nécessité de modifier à tout moment ses résolutions et sa conduite ? — Mes Frères, je ne vous le cache pas : l'objection est spécieuse, car la question qu'elle fait touche à un véritable mystère. Le mystère, nous le rencontrons chaque fois que nous voulons pénétrer les perfections infinies de Dieu. Mais le mystère qui s'attache à un fait prouvé par ailleurs, ne saurait infirmer ce fait, aussi longtemps que ce mystère n'implique pas contradiction. Dans le cas présent, la certitude du fait nous est acquise : il faut admettre la Providence ou supposer un Dieu incomplet. Quant au mystère, sans doute il défie notre perspicacité, mais il est loin de contredire les principes de la raison.

Deux choses nous semblent difficiles à concilier : l'immutabilité d'un côté, de l'autre la succession et le changement. Mais la succession n'existe pas pour Dieu : elle est la conséquence de notre nature infinie. Dieu est éternel. Pour lui le passé, le présent, l'avenir sont également rapprochés. Est-ce que moi-même je ne me trouve pas, en comparaison de certains êtres, dans une situation analogue ? Je promène mon regard sur un vaste tableau et je vois sur cette toile se traîner un chétif insecte. Combien de temps ne lui faudra-t-il pas pour visiter les différentes parties de cette surface, pour en apercevoir les détails, si tant est qu'il les aperçoive ? Il lui faudra des jours, des semaines ; il lui faudra toute sa vie, et il mourra avant d'avoir achevé son exploration. Et moi, d'un coup d'œil, j'ai tout embrassé. Ce qui est successif pour lui, est simultané pour moi. La comparaison n'est pas rigoureuse, j'en conviens ; mais elle me fait entrevoir comment l'être infini peut dans un seul acte enfermer toute la succession des âges.

J'entrevois également comment cet acte unique, seul et indivisible, peut produire les effets les plus disparates. Représentez-vous notre soleil, fixé au centre de son système planétaire et lançant en tous sens des faisceaux lumineux, ou, pour mieux dire, ébranlant à travers l'immensité des cieux les couches de l'éther. Sous la puissance de son attraction, les planètes gravitent autour de lui ; son éclat affecte notre organisme et nous fait découvrir les objets ; un seul de ses rayons, décomposé par le prisme, fait briller les plus éclatantes couleurs ; la terre, fécondée par ses feux, se pare de verdure et de fleurs, produit les moissons et les fruits ; le malade revit grâce à sa chaleur bienfaisante. En même temps il aspire les vapeurs qui vont remplir les réservoirs de la pluie et de la grêle ; il charge les nuages d'électricité et, fondant les neiges sur les hautes cimes des montagnes, il déchaîne l'avalanche et rase au niveau du sol les forêts séculaires.

Tous ces effets, et bien d'autres encore, il les produit et les multiplie indéfiniment tous les jours. Et pourtant change-t-il ? Travaille-t-il ? Perd-il quelque chose de sa majestueuse sérénité — Eh quoi ! un atome lumineux exerce une action à la fois si multiple et si simple, et le créateur du soleil, le créateur de ces milliers de soleils semés dans les espaces, ne pourrait gouverner le monde sans cesser d'être immuable !

Cependant, le peut-il sans déroger à sa grandeur ? N'est-il pas *indigne d'un Dieu* de s'abaisser à conduire des êtres aussi faibles, aussi méprisables que nous ? C'est la seconde difficulté que l'on fait valoir, difficulté infiniment moins sérieuse et reposant tout entière sur une comparaison mal fondée. Plus un monarque est grand, prétend-on, moins il peut s'abaisser aux détails de l'administration. Sa majesté exige qu'il n'atteigne que les hauts sommets. Il doit laisser à des officiers subalternes les affaires de moindre importance. — Observons immédiatement que ce raisonnement n'aboutirait pas à supprimer totalement la Providence divine, quand même il serait juste, mais tout au plus à la restreindre à une direction générale qui laisserait toute latitude aux agents inférieurs. Ne discutons pas cette hypothèse, où nous trouverions déjà quelque satisfaction ; mais demandons-nous pourquoi un monarque terrestre ne saurait, sans compromettre sa réputation, descendre jusqu'aux minuties du bureau, du palais ou de la caserne. N'est-ce pas parce que son activité, ne pouvant s'étendre à tout, le choix entre des soins plus ou moins importants lui est imposé par la nature des choses ? N'est-ce pas parce que, comme le dit familièrement la sagesse des nations, qui trop embrasse, mal étreint ? Mais si l'on pouvait citer deux princes : l'un, administrateur achevé tant qu'il n'abandonne pas les vues générales, tandis qu'il se noie en traitant les questions particulières ; l'autre, aussi sagace dans l'examen d'une question isolée que sûr dans l'appréciation de l'ensemble, à la fois législateur et casuiste,

général et soldat ; je dirai plus, industriel éclairé, artiste et même artisan ; pouvant, sans rien distraire des devoirs du souverain, diriger les recherches des savants et donner l'exemple du travail en maniant le pinceau, la hache et la charrue : s'il existait, ce prince, qui ne lui donnerait le pas sur son majestueux collègue ? Qui ne le proclamerait le type du monarque ? Qui ne verrait en lui un génie de tout point universel ?

Ainsi en est-il du maître suprême de l'univers. La même puissance qui tient les astres en équilibre dans le firmament, maintient le passereau sur la branche où il se perche. La même sagesse qui assure aux saisons leur cours régulier, fait trouver à la fourmi le vermisseau dont elle a besoin pour se nourrir. La même bonté qui a déployé les splendeurs des cieux et les a donnés aux anges en récompense de leur fidélité, s'émeut aux soupirs d'un petit enfant et lui envoie un bienfaisant sommeil. Il peut tout, il sait tout, il règle tout. Les temps s'écoulent, mais il les a connus avant leur naissance. Il préside à toutes les évolutions des forces naturelles ; mais lui ne change point. Car il est éternel, il est immuable : toujours également grand, également actif et également tranquille, également beau, également saint, également juste, également bon ; en un mot, toujours Dieu !

L'examen de la nature des êtres créés va nous amener aux mêmes conclusions au sujet de la Providence divine.

II.

Les considérations qui nous ont amenés, mes Frères, à l'adoration du Dieu créateur par le spectacle de la nature, nous y font reconnaître l'action continue de ce Dieu, c'est-à-dire sa Providence.

A. En effet, la *conservation* de toutes les créatures, leur *marche*, leur *destination finale* accusent à chaque instant l'intervention de la puissance divine et de la sagesse divine.

Je me place au moment où la parole infiniment féconde donne l'existence à ce qui n'était pas encore. *In principio creavit Deus cœlum ei terram* (Gen. I, 1). Je ne recherche pas quelle était la forme de cette première ébauche, quel était le chaos primitif qui un jour sera le monde. Il est ; c'est tout ce qu'il me faut savoir. Il est, et, il y a un instant, il n'était pas. Il est, parce que la volonté de Dieu ordonne qu'il soit. Sans cette volonté, il resterait enseveli dans le néant. Il est ; mais il ne saurait par lui-même prolonger son existence d'une seconde. Sera-t-il demain ? après-demain ? dans cent ans ? — Oui, si Dieu le veut ; mais uniquement si Dieu le veut. Et maintenant, des siècles, des milliers d'années se sont écoulés, et le chaos a fait place au magnifique théâtre de l'univers. Mais cet univers, pas plus que le chaos primitif, n'attendrait de retomber aussitôt *dans le néant,* si l'ordre exprès de Dieu ne lui conservait l'existence.

Et tout ce qui entretient l'ordre et la régularité dans les diverses parties de l'univers, sont-ce des *forces constantes ?* Oui, elles le sont ; mais, encore une fois, grâce à l'intervention de Dieu, qui empêche les forces naturelles de s'entre-détruire. Lorsque nous entrons dans ces immenses usines où l'industrie moderne prépare ses plus merveilleux produits, on est effrayé à la seule idée du spectacle qu'elles offriraient en un clin d'œil, si les régulateurs de ces milliers de mécanismes venaient à faire défaut, fût-ce pendant un instant. De même, sans la puissance et la sagesse de Dieu, l'univers retournerait *à un état pire que le chaos.*

De plus, pour obtenir que ces forces que nous appelons aveugles et qui le sont en effet, non seulement gardent leur *intensité,* mais encore, au lieu de se combattre, continuent à *se coordonner* les unes avec les autres, pour obtenir qu'elles s'équilibrent au alternent à point nommé, qui ne voit la nécessité absolue d'une direction supérieure à toutes les forces de l'univers ? Lorsque nous voyons le fer, sorti grossier des entrailles de la mine, traverser de vastes fourneaux, passer par la filière et le laminoir, se tordre, se

modeler sur l'enclume, pour revêtir mille formes diverses ; lorsque sous nos yeux toutes ces pièces se réunissent, s'adaptent, se soudent, et que de l'atelier s'élance enfin la locomotive qui dévore l'espace, avons-nous l'esprit assez borné pour attribuer à la matière inerte tous ces mouvements si multiples et si variés du feu et des machines ? Qui pourrait refuser de reconnaître ici la direction de l'ingénieur et la main du mécanicien ?

Mettons donc aussi en présence de l'univers, je ne dirai pas notre esprit, mais tout esprit capable de juger sainement ; montrons-lui cette régularité persévérante, le retour périodique des ténèbres et de la lumière, la succession des saisons, les phases des planètes, leurs éclipses, leurs stations et leurs rétrogradations, et essayez de lui persuader que tout cela se fait de soi-même. Aussitôt sa raison proteste ; elle réclame un modérateur qui veille au maintien de l'équilibre, à l'uniformité du mouvement.

Mais il y a plus que la conservation des créatures, plus que leur marche régulière : il y a leur *subordination mutuelle*, subordination qui montre un dessein largement conçu et fidèlement exécuté. Tout dans la nature converge à un centre, aboutit à un centre. Le végétal pompe le suc de la terre, absorbe les gaz et les exhale. Il offre aux animaux la nourriture et l'abri. Entre les animaux règne une dépendance remarquable, et comme une sorte de hiérarchie. Les espèces inférieures servent de pâture aux espèces supérieures. L'homme, l'homme seul domine, et sait faire usage de tous les êtres créés. Les astres du ciel l'éclairent, et il contemple ces astres et mesure leur cours. Il force la terre à lui donner le blé qui nourrit, les fruits qui rafraîchissent, le vin qui ranime. Il commande aux animaux domestiques. Il leur demande leur toison, leurs forces, leur chair. Pour varier sa subsistance, il poursuit les hôtes des bois et les habitants de l'onde. Il déploie contre les bêtes féroces sa force et son adresse. Les plus vils insectes filent la soie de ses vêtements, lui servent de

remèdes dans ses maladies ou le contraignent de donner à son corps et à son habitation ces soins intelligents qui prolongent la vie. Tout cela se fait depuis des siècles ; depuis des siècles jamais la terre n'a manqué à l'homme, ni l'homme à la terre. Il y a eu à la surface du sol que nous habitons des bouleversements affreux ; il y a eu de terribles inondations, des éruptions de volcans, des cyclones. Il y a eu des famines, des pestes... sans doute ! mais la marche du monde en fut-elle enrayée ? L'existence de la race humaine fut-elle compromise ? A peine quelques mois, quelques années s'étaient écoulés, et on avait perdu jusqu'au souvenir de ces catastrophes, ou plutôt, ces épisodes extraordinaires, qui n'avaient pu prolonger leurs désastreux effets, faisaient une fois de plus éclater l'action modératrice d'une puissance toujours souveraine, d'une intelligence toujours également prévoyante.

Nous n'insisterons pas plus longtemps sur cette démonstration, dont la force doit ressortir davantage à mesure que nous compléterons nos réflexions sur cette importante matière.

B. Mais comme la nature de Dieu fournissait à nos adversaires contre la Providence divine quelques sujets d'objections, de même la marche de l'univers leur inspire contre cette même Providence des arguments dont la réfutation jettera un nouveau jour sur la question qui nous occupe.

Aux représentants de la grande science il répugne surtout de voir la Divinité intervenir dans la succession des phénomènes naturels et de faire des agents physiques les intermédiaires de sa libéralité ou les instruments de ses justices. Qui ne se rappelle les attaques dirigées contre un illustre évêque de France à propos des inondations de la Loire [1], et les plaisanteries pleines d'esprit et de goût que

[1] Allusion à la brochure de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, *L'athéisme et le péril social*, 1966. — Cfr. *Études religieuses par des Pères de la Compagnie de Jésus*, 20 déc. 1899, p. 762.

décochèrent nos journaux libres-penseurs contre les processions et les pèlerinages ? Pourquoi le choléra aurait-il été un fléau de Dieu ? Il l'était tout aussi peu que les inondations. Le déboisement des montagnes avait empêché l'infiltration des eaux et déchaîné les torrents, comme les hécatombes immolées par les pèlerins de La Mecque avaient infecté l'Europe de miasmes pestilentiels. En tout cela rien que de naturel. Ce qui arrivait alors, arrive toujours : les lois de la nature sont immuables ; les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets, et la superstition appelle « Providence » ce que l'ignorance nomme « hasard, » c'est-à-dire une cause qui jusqu'ici échappe à nos investigations.

On ne m'accusera pas, je pense, de dissimuler la difficulté. A présent, soyons de bonne foi, et examinons froidement les choses. Laissons même de côté, afin d'éviter une complication inutile, la possibilité du miracle, et restons dans le cours ordinaire des événements. Que peut signifier cette phrase prétentieuse : Les lois de la nature sont immuables ? Veut-elle dire que les causes physiques sont toutes-puissantes ? qu'elles ont toujours et infailliblement leur effet ? — Mais ce premier sens est absurde, puisque nous voyons sans cesse les causes physiques s'entraver les unes les autres. La loi physique exige que la semence déposée dans le sein de la terre germe, se développe et produise. Cela n'empêche pas le laboureur de consulter avec inquiétude l'état de l'atmosphère, de combattre la multiplication des insectes, de redouter la sécheresse et la grêle. Ce sont, en effet, autant de causes également physiques qui peuvent neutraliser la loi de la végétation.

Affirmera-t-on que ces causes seules sont capables d'intervenir ; que tout dans la nature se tient et se lie ; qu'il peut y avoir des combinaisons de forces, mais jamais de ces perturbations dont aucune cause matérielle ne contienne déjà l'explication ? — Encore une fois, l'expé-

rience quotidienne dément cette interprétation. Je suis libre, vous l'êtes ; tous les hommes sont libres, et notre libre arbitre n'est pas un agent matériel. Aucune cause ne me contraint physiquement à vouloir ou à ne pas vouloir. Et pourtant, voyez quel trouble nous pouvons, nous, êtres libres, jeter autour de nous. Que de causes nous pouvons mettre en jeu ! Que de causes nous pouvons anéantir ! Rien qu'en me promenant dans les allées d'un jardin, je puis tuer, détruire, ravager, comme je puis activer le développement des fleurs, assurer la maturation des fruits. Ce que je fais, des millions de mes semblables le font comme moi. Et qu'on ne pense pas que ce soit là une action insignifiante, sans valeur dans la somme des résultats physiques. Ce serait nier précisément le progrès dont nous sommes le plus fiers, l'empire de l'homme sur la matière. L'homme fertilise le désert, change à force de patience les continents, dirige le cours des eaux, essaie même de dompter les puissances les plus redoutables : d'arrêter l'océan et d'éteindre la foudre.

Je serai plus tranchant, plus positif encore. On attribue d'affreuses inondations au déboisement des montagnes : soit ! mais c'est bien l'homme qui les a déboisées, et il était libre de s'en abstenir. Accordons que le choléra nous a été envoyé par les pèlerins de La Mecque : si Mahomet n'avait pas fondé sa religion, les pèlerinages de La Mecque n'auraient point occasionné le choléra. — Fort bien ! me répond-on, mais où conduit ce raisonnement ? Nous voilà loin de la Providence ; vous semblez prouver contre elle. — Un moment, je vous prie. Je viens de vous le démontrer : cet axiome, *les lois de la nature sont immuables*, ne peut avoir qu'un seul sens vraiment rationnel. Il signifie : les causes physiques s'enchaînent et produisent leurs effets dans un ordre constant, *à moins qu'une volonté libre* ne les modifie, ne les arrête, ne les oppose les unes aux autres. Or, nous l'avons établi, l'homme dans une infinité de circonstances peut changer la direction de ces causes, ôter

à telle loi son empire et lui substituer une autre combinaison.

Et ce pouvoir que l'homme possède, nous le refuserions à Dieu ! L'homme pourra arroser la terre, pourvu qu'il se donne la peine de tirer l'eau du puits ; mais Dieu ne pourra pas condenser les nuages et les faire tomber en pluie bienfaisante ou en averse meurtrière ! L'homme pourra bâtir une digue pour empêcher les flots de ravager son champ, et Dieu ne pourra pas frayer dans les flancs du globe un chemin aux sources trop abondantes ! L'homme peut empoisonner son semblable ou assainir l'air au moyen du chlore et de l'acide phénique, et il serait impossible à Dieu de dissiper dans l'espace les miasmes pestilentiels, de les balayer vers l'océan et le désert, ou de les diriger sur la contrée qu'il veut châtier ! Je puis bâtir une maison, l'arranger, la meubler, la garantir de la neige et du vent, et Dieu ne pourra pas, comme il l'entend, disposer l'univers ! O grands hommes de la science, que vous vous rendez petits ! Et, à force de raisonner, que vous devenez parfois déraisonnables !

Résumons-nous, mes Frères. — La Providence générale, c'est-à-dire le gouvernement du monde par la Divinité, est souverainement digne du créateur de toutes choses. Car il est digne de lui d'*avoir un but* dans ses œuvres. Il doit *connaître les moyens* d'atteindre ce but, et il ne peut, sans déchoir, renoncer à *le poursuivre*. — Ni son *immutabilité* ni sa *grandeur* ne s'opposent à cet exercice de son droit et, nous dirions presque, de son devoir souverain. D'un autre côté, *la conservation* du monde réclame l'intervention de la puissance suprême ; *l'ordre* merveilleux qui ne cesse pas d'y régner, témoigne d'un modérateur infiniment sage ; *la subordination* des créatures décèle une fin unique, dont l'homme paraît la personnification, mais qui doit être en dernière analyse la gloire de Dieu.

Ne perdons pas de vue ces notions ; elles éclairciront les questions qui nous restent à traiter : la Providence de Dieu sur les peuples et sur les individus.

10e SERMON DE CONTROVERSE SUR LE SYMBOLE.

PROVIDENCE SPÉCIALE SUR L'HOMME.

Civitas repleta est aversione. Dixerunt enim : Dereliquit Dominus terram, et Dominus non videt. La ville est remplie de gens qui m'ont quitté, parce qu'ils ont dit : Le Seigneur a abandonné la terre, le Seigneur ne nous voit point. (Ezech. IX, 9.)

Exorde. — La Providence générale de Dieu, mes Frères, est, comme nous l'avons vu dans nos précédents entretiens, l'exercice de sa puissance et de sa sagesse dans le gouvernement de l'univers. Prise ainsi dans son ensemble, cette Providence ne peut être méconnue par aucun esprit sérieux, et la nature du monde nous force de l'admettre. — La Providence particulière, ou spéciale, n'est que l'application des mêmes principes à un ordre d'idées plus restreint : à la société humaine, aux empires, aux individus. Comment donc se fait-il que ceux même qui acceptent la Providence générale, repoussent parfois la Providence particulière ? Comment se fait-il surtout que dans la pratique de la vie si peu d'hommes consentent à s'y soumettre de volonté et d'intelligence ? La raison en est bien simple. Tant qu'il est question d'un gouvernement général, nous envisageons les choses à un point de vue si large que nous nous oublions nous-mêmes : dès qu'il s'agit d'une action de Dieu plus individuelle, nous nous retrouvons avec nos désirs et nos appréhensions, avec nos prétentions, nos mécontentements ; en un mot, avec tout notre orgueil, au milieu de toutes nos misères. Et quand nos susceptibilités sont froissées, aussitôt le murmure, le doute, la négation se présentent sur nos lèvres. De là vient que maintenant encore serait fondée la plainte que Dieu mettait dans la bouche de son prophète : La ville est

remplie de gens qui m'ont rejeté, parce qu'ils ont dit : Le Seigneur a abandonné la terre, le Seigneur ne vous voit point.

Pour répondre à ces contempteurs de la Providence spéciale, il suffirait, à la rigueur, de rappeler les conclusions que nous avons déjà posées. Il suffirait de répéter : Les attributs de Dieu exigent qu'il s'occupe des œuvres de ses mains ; pourquoi ne s'occuperait-il pas des individus aussi bien que de l'ensemble ? Y a-t-il plus de distance entre la grandeur infinie et le plus infime des insectes, qu'il ne s'en trouve entre cette même grandeur et l'univers tout entier ? En coûte-t-il plus ou moins à Dieu pour diriger un homme que pour régler les destinées d'un peuple ? Vous avouez que la conservation des créatures réclame l'intervention de Dieu : en est-il une en particulier qui soit exempte de la loi commune ? Vous reconnaissez dans la nature l'existence de l'ordre : expliquez-nous cet ordre, si chaque individu n'est pas ordonné en lui-même et subordonné à l'arrangement total. Vous avez dit avec nous : Oui, il est évident que la gloire de Dieu, dans le degré qu'il a déterminé, constitue la fin dernière de tous les êtres créés : comment cette fin serait-elle obtenue, si chaque chose ne concourait pas dans une certaine mesure à procurer cette gloire ? Et comment le ferait-elle, si elle n'était soumise à une direction spéciale ? Ce qui est nécessaire en général, est donc aussi nécessaire en particulier, et la parole du Sauveur à ses disciples est, sans exagération, l'expression de la vérité : « Deux passereaux ne se vendent-ils pas pour une obole ? Eh bien, il n'en tombe pas un à terre sans la permission du Père céleste. Certes, vous valez bien plus que des passereaux. Aussi, tous les cheveux de votre tête sont-ils comptés. » (Matth. x, 29, 30.)

Cependant, mes Frères, quelque rigoureuse qu'elle soit, cette démonstration ne satisferait guère, je ne dis pas les exigences de notre raison, mais celles de notre cœur. Il nous sera donc plus utile de montrer la Providence spé-

ciale dans ses rapports avec nous, de l'établir, en quelque sorte, sur les murmures mêmes que nous proférons contre elle. Je ne prendrai comme universellement admise qu'une seule vérité : l'existence d'un Dieu infiniment parfait ; et jetant un regard sur la terre, descendant ensuite au fond de notre nature, je dirai : Sans la Providence spéciale *point de solution au problème des conditions humaines ;* — sans la Providence spéciale *point de règle efficace pour la conduite* de l'homme.

I.

Il y a, mes Frères, dans la vie de l'humanité, dans ce va-et-vient coutinuel des événements heureux ou malheureux, un fait double en apparence, mais dont les éléments sont unis par le lieu le plus étroit. Au point de vue de la justice, le monde présente souvent le spectacle d'un bouleversement complet ; et, au sein de cette confusion, l'homme, par un instinct spontané, élève ses pensées et ses aspirations vers le ciel : il attend de là le remède à ses maux. — Avez-vous réfléchi, mes Frères, à la portée de ces faits, si faciles à constater ?

A. La confusion qui règne parfois dans les choses d'ici-bas, frappe tous les yeux ; et, plutôt que d'en atténuer la gravité, les adversaires de la Providence spéciale se plaisent à l'exagérer. Ils ne se doutent pas que par leurs objections ils jettent les fondements du raisonnement qui doit les confondre.

Cependant, avant d'entrer dans leurs idées sur le prétendu chaos des éléments terrestres, il faut *bien délimiter* le champ de nos observations. Il ne peut évidemment s'agir de *l'inégalité radicale* des conditions humaines. Imaginer un monde où il n'y aurait point de misère, point de domesticité, point de dépendance, ce peut être l'utopie de quelque songe-creux d'Icarie ; ce ne sera jamais la thèse d'un économiste sensé. Réclamer l'égalité des conditions, c'est rêver un paradis fantastique où non seulement on ne trouverait pas la pauvreté à côté de la

richesse, mais où, ponr éviter les causes də diversité, il ne pourrait exister ni paresseux, ni avares, ni débauchés ; ni maîtres, ni magistrats, ni souverains ; ni faibles, ni infirmes, ni enfants, ni vieillards. Car, si vous ne réalisez pas entièrement cet idéal, vous aurez beau faire de tous les biens sociaux un partage mathématiquement exact, donner à chacun une maison également commode, un champ également fertile, le niveau aura disparu après un mois, dès que vous aurez abandonné la société à elle-même, et les aspérités auront surgi de nouveau. L'inégalité radicale des conditions n'est donc pas un argument contre la Providence : elle ressort de la nature même de l'homme, quelle que soit la cause qui ait formé ou déformé cette nature. Et, disons-le en passant, cette inégalité radicale ne répugne pas plus à la sagesse de Dieu que l'inégalité dans la hauteur des arbres et des montagnes.

Éloignons donc ces idées ; et, s'il faut nous plaindre, plaignons-nous de voir les distinctions sociales que nous regardons commc des biens, distribuées sans égard pour le vice et la vertu, pour l'activité, pour l'honnêteté, pas même pour le talent. Ne craignons pas d'abonder dans le sens de nos contradicteurs ; et, dussions-nous tomber dans une exagération palpable, écrions-nous avec eux : Il n'y a pas de justice sur la terre ! Voyez tous les biens : la jouissance, la richesse, la gloire, la santé, la vie. Ils sont départis sans ordre, sans équité ; ou, pour mieux dire, ils le sont contrairement à toute équité, en dépit des principes les plus élémentaires de l'ordre. La fortune entasse les millions dans les coffres de ce spéculateur sans probité, et jette sur la paille l'honnête négociant qui a voulu sans fourberie faire honneur à sa signature. Le parvenu qui vend sa conscience au pouvoir, éclabousse des roues de son équipage le citoyen généreux qui ne sait pas plus faire ployer sont front que ses convictions. Un artiste de mérite végète dans l'oubli, et un inventeur créé par le hasard entend son nom retentir jusqu'aux extrémités du

monde. Cet artisan sobre et laborieux gît, victime d'un accident, dans un galetas désert, tandis que ce jeune débauché voit une pléiade de médecins empressés à refaire ses forces, à soulager des douleurs dont son inconduite est la cause. La liberté et la vie, les plus grands des trésors, semblent garanties aux scélérats de haut parage : ceux-ci sortent sans égratignure de la mêlée des combats, sans condamnation du sanctuaire des lois, sans atteinte d'un pays ravagé par les maladies ; mais les petits coupables n'échappent pas aux poursuites judiciaires, et partout où surgit un danger, les innocents sont les premiers à succomber. — Est-ce assez de désordres ? J'en ajouterai encore un, pour brocher sur le tout. Celui qui pose l'acte le plus héroïque dont nous soyons capables, celui qui s'expose pour la vérité, pour la vertu, pour le bonheur de ses frères, perd, par l'action la plus méritoire, tous les biens avec la vie !

Mais vous qui vous élevez contre ce dérèglement, dites, qu'en déduisez-vous ? Nous alléguerez-vous ces faits pour combattre la Providence ? Mais laissez-moi vous provoquer à mon tour ; laissez-moi vous mettre au défi de les expliquer, si vous n'admettez pas cette Providence que vous prétendez pouvoir nier. Si, gardant cette prétention, vous vous proclamiez franchement athée, ce serait logique : la folie ne doit pas être fondée en raison ; mais confesser Dieu, l'être souverainement parfait, et professer avec cela le déisme, c'est-à-dire la négation de la Providence, ce sont deux choses incompatibles. Plus vous exagérerez les anomalies de la société et du monde, plus vous chargerez le tableau de ces calamités et de ces souffrances imméritées, plus aussi vous serez forcés de recourir à la Providence spéciale dont je parle. Car enfin, reconnaissez-le, si votre Dieu ne s'occupe pas des hommes, s'il n'a point de récompenses pour leurs vertus, point de compensations pour leurs douleurs, s'il laisse tout marcher au hasard, il n'est plus qu'un despote fainéant et injuste, ou, pour mieux

dire : il n'est pas ! — Trouvez-vous quelque autre issue ? quelque autre explication ? Vous chercherez en vain. Vous serez athée ou sceptique, insensé ou absurde : c'est tout le choix qui vous est laissé, si vous sortez du dogme chrétien.

B. A nous maintenant de résoudre le problème, de le résoudre avec simplicité, en empruntant notre solution aux *données de la Foi.* — Que m'apprend-elle, cette Foi si éminemment logique, si profondément rationnelle ?

Dieu, me dit-elle, Dieu, majesté suprême, a créé toutes choses en vue de sa gloire. Les astres, en roulant dans l'espace, le louent par leurs évolutions harmonieuses ; la terre le loue, en étalant son manteau de verdure ; la mer, en brisant ses vagues sur le grain de sable de ses bords ; les airs, en portant sur leurs ondes sonores les concerts des oiseaux rendant hommage à leur auteur. Pourtant ce Dieu aussi sage que puissant a voulu voir monter vers son trône un encens plus pur et plus digne de lui. Il a fait l'homme à son image et lui a donné, avec une intelligence capable de le connaître, un cœur capable de l'aimer. Il l'a fait libre. Libre, c'est-à-dire maître d'obéir ou de se révolter, libre d'adorer son père et son roi ou de le blasphémer. Cependant, ce que la majesté réclame, ce que la sagesse détermine, la bonté le facilite. L'homme sera libre ; mais, s'il fait de sa liberté un légitime usage, une récompense éternelle lui est assurée. S'il vient à abuser du don le plus excellent de sa nature, la miséricorde est toujours prête à répondre à son repentir. Elle lui tend les bras. Mais Dieu n'est pas seulement puissance et bonté ; il est encore la souveraine justice, et cette justice demande que l'abus de la liberté ne puisse durer toujours. Il faut que l'hommage refusé au créateur par la volonté libre se déterminant elle-même, soit enfin rendu à cette majesté méprisée, par le châtiment du coupable. De là une limite fixée à l'épreuve, limite qui sépare le royaume de la miséricorde du domaine de la justice. C'est ainsi que Dieu

se satisfait à lui-même. Telles sont les lumières que nous prête la Foi.

Regardez, mes Frères, regardez à la lueur de ce flambeau la marche de l'humanité, et voyez comme tout s'illumine, comme la Providence se révèle. — Deux périodes partagent l'existence de chaque individu humain : le temps et l'éternité. Dans le temps, la sagesse, la bonté, la miséricorde divines l'entourent et le sollicitent. Suivant le plan de la création qu'il ne nous est pas donné de pénétrer, les conditions sociales semblent aussi variées que les productions du sol et les merveilles des cieux. Mais quel que soit le génie que possède un homme, quel que soit son rang ou sa position, il est le sujet de Dieu. Dieu demande son obéissance, afin de pouvoir le récompenser un jour ; et dans toute la disposition des événements d'ici-bas il a en vue de faciliter à son serviteur la conquête de cette récompense et de lui fournir les occasions d'en augmenter la valeur.

Le juste est sans contredit le favori de la Providence. Dieu le fait-il riche, c'est pour qu'il use de sa fortune suivant les inspirations de la grâce ; le laisse-t-il pauvre, c'est pour qu'il serve le Maître suprême de nos destinées avec plus de désintéressement et aussi avec plus de mérite. Le fait-il passer de la pauvreté à la richesse, c'est pour lui donner le moyen d'exercer une influence salutaire ; permet-il qu'il tombe de la richesse dans la pauvreté, c'est que la richesse lui devenait nuisible ou qu'il faut éprouver sa constance, épurer son dévouement.

Mais, tout en travaillant pour les justes, Dieu n'oublie pas les pécheurs. Il les invite au repentir ; il leur en ouvre les voies, Aux uns il refuse les biens de ce monde et les plonge dans la maladie ou l'isolement, pour les amener à lever la tête vers le ciel ; aux autres il prodigue les avantages terrestres, afin de les captiver par les liens de la reconnaissance, ou bien encore afin de payer ici-bas certaines bonnes actions, certaines vertus naturelles dont

ces malheureux, qu'il voit s'éloigner volontairement de leur fin dernière, ne pourront recevoir une récompense plus sublime.

Ainsi passe, pour les uns comme pour les autres, le temps de l'épreuve. A l'heure que Dieu seul connaît, arrive la mort. Elle frappe : les portes de l'éternité s'ouvrent ; voici le règne de l'inflexible justice.

Ne pensez pas, mes Frères, que j'aie prétendu dans un aperçu aussi rapide vous expliquer tous les secrets de la Providence. Le temps ne nous permet pas d'entrer, même suivant la mesure de nos forces, dans cette admirable économie. Mais rien que d'avoir soulevé un coin de voile est déjà suffisant pour nous faire saisir combien ces notions sont fécondes, quel jour elles projettent sur cette confusion qui choquait nos esprits. Tout ici-bas est passager, relatif : tout y sert à préparer un ordre ultérieur, ordre parfait qui éclatera dans les splendeurs de l'éternité. Que si dans bien des cas particuliers nous ne parvenons pas à sonder le dessein providentiel, n'oublions pas que ce dessein, quel qu'il soit, s'impose à nos convictions ; et, dans notre impuissance, souvenons-nous de la comparaison éloquente que fait à ce propos saint Jean Chrysostome. Personne ne dira, s'écrie le saint Docteur, que le soleil est nuisible à la vue, bien que sa lumière offusque certains yeux infirmes. Tous ceux dont les organes sont en bon état, proclament son utilité. Personne ne dira que le miel est amer, bien qu'il ait cette saveur pour quelques malades. De même, dire que Dieu n'est pas, qu'il est injuste, que tantôt il gouverne le monde et tantôt l'abandonne, le dire d'après le jugement de quelques esprits faibles ou ignorants, ce ne serait pas le fait d'un homme raisonnable, mais d'un insensé, je dirais presque d'un furieux en délire.

II.

De ce monde extérieur, qui vient d'être l'objet de nos méditations, passons, mes Frères, dans ce monde intérieur

que nous portons partout avec nous. Véritable monde, où tantôt la raison, tantôt le sentiment, tantôt les préjugés tiennent le sceptre ; où les passions s'entrechoquent, où s'agite tout un peuple d'idées et d'impressions diverses. Ce monde-là, nous ne le connaissons que trop : malheureusement, nous aimons trop à nous faire illusion sur l'appréciation qui devrait en être faite. Nous voudrions y trouver, sinon un idéal de sainteté qui enlève tous les suffrages, du moins une apparence de vertu qui nous satisfasse nous-mêmes et nous dispense d'efforts ultérieurs. Or, pour juger sainement les choses et pour apprécier combien la Providence divine, telle que l'Église nous la fait connaître, est appropriée à nos besoins, il nous faut confesser avec la plus complète impartialité *les tendances de nos cœurs*, comme nous les révèle une longue expérience. Soyons conséquents, et puisque nous avons considéré Dieu tel qu'il est, le monde tel qu'il est, sachons aussi nous voir tels que nous sommes.

A. Si, pénétrés de l'idée de Dieu et de l'obligation que nous avons de lui rendre gloire par nos œuvres, nous examinons avec quelque soin les mouvements qui agitent nos âmes, nous remarquons aisément deux courants sur lesquels nous sommes portés avec des alternances plus ou moins fréquentes : un courant *d'insouciance* et un courant *de pusillanimité*.

Que d'hommes se laissent entraîner par le premier de ces courants ! Placés en ce monde pour s'appliquer à connaître leur créateur, pour le servir et l'aimer, ils relèguent cette connaissance, ce service et cet amour bien loin de leur cœur, les mettant après toutes leurs préoccupations terrestres. Les moins aveugles cherchent à faire deux parts de leur temps : la meilleure, la plus grande possible est consacrée par eux aux affaires, aux plaisirs, aux affections mondaines ; la seconde, la plus petite qu'ils puissent concevoir sans aboutir au néant, sera accordée aux pratiques de la religion.

Une deuxième catégorie a trouvé, pour partager la vie, un moyen encore plus commode. Il faut, disent-ils, que jeunesse se passe ; et conformément à ce principe ils écartent pour le moment toute sollicitude désagréable à la nature, lâchent la bride à leurs passions et se jettent à corps perdu dans le tourbillon des plaisirs, quittes à réserver les jours de la vieillesse aux exercices de la piété chrétienne. Malheureusement, ils trouvent toujours qu'ils sont trop jeunes pour travailler à l'œuvre de leur salut.

Restent les infortunés qui n'ouvrent pas même l'oreille à la voix de leur conscience. Ils chassent comme un fantôme importun le souvenir de Dieu et chantent dans le délire de leur ivresse : « Couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent ; hâtons-nous de jouir de la vie, car la vie n'est qu'un souffle qui passe. L'homme et l'animal finissent de la même manière, et personne n'est revenu de l'autre côté de la tombe. » (Cfr. Sap. II ; Eccle. III, 19.)

Ce n'est pas le moment, mes Frères, de nous apitoyer sur le sort de ces pauvres insensés. Le nombre des insouciants qui appartiennent à l'une ou à l'autre de ces trois catégories, est cependant très considérable.

Dans le même temps, un courant opposé, mais qui aboutit à un abîme non moins que le premier, le courant de la pusillanimité, emporte loin de Dieu d'autres natures, plus sérieuses peut-être que celles dont nous venons de parler, mais tout aussi inconséquentes. Ce sont des âmes faibles, auxquelles la vertu fait peur. A tous les conseils, à toutes les excitations, elles opposent toujours la même réponse : « Je voudrais, mais je n'ai pas la force ; je n'ai pas la force de rompre mes affections coupables ; je n'ai pas la force de réprimer mes passions, la force de me vaincre. Je ne puis pas ! » — Ce sont des esprits chagrins, rendus mécontents par l'échec de leurs prétentions, par l'inutilité de leurs efforts pour conquérir la fortune ou la gloire. Jaloux aussi des succès immérités de leurs rivaux, surexcités peut-être par des revers personnels, ils s'en

prennent à Dieu de leurs déceptions, ne veulent plus voir en lui qu'un féroce tyran qui se joue de la destinée des hommes, et lui refusent pour jamais leurs hommages. — Ce sont enfin des insouciants de la veille, arrachés malgré eux, par la marche des années, par les infirmités ou par les malheurs, aux illusions dont ils étaient bercés ; ou bien, ce sont des pécheurs endurcis, mais saisis par le remords et tourmentés par les reproches de leur conscience irritée.

Qu'ils viennent donc ! Qu'ils mettent la main à l'œuvre ! Qu'ils commencent enfin le travail qui devait être celui de toute leur vie ! Ils hésitent, ils regardent le ciel avec une sombre défiance. Il n'y a plus de ressource pour nous, soupirent-ils, plus de pardon, plus d'espoir. Il est trop tard !

N'y en a-t-il pas ici, mes Frères, qui ont senti leur barque entraînée par ce courant perfide de la pusillanimité ? Lâches nautonniers, ils ont été sur le point de jeter les rames, d'abandonner le gouvernail, sur le point de pousser le cri de désespoir et de se laisser glisser dans les profondeurs de l'abîme.

Maintenant, que votre imagination se donne carrière. Qu'elle se figure ce que serait un monde où dominerait cette persuasion générale : Il n'y a pas de Providence particulière qui ait pour objet les hommes. Dieu ne s'occupe pas d'eux. Il ne serait pas plus absurde de dire qu'il y a chez le Maître de toutes choses une incurie complète, que de supposer que sur la terre Dieu abandonne la créature humaine à tous ses caprices, et qu'il se contente d'avoir l'éternité pour prendre alors les rênes du gouvernement et mettre l'ordre à la place de la confusion. Le résultat ne serait-il pas le même ? un épouvantable chaos. Pendant que les bandes bruyantes des insouciants entraîneront la société dans leurs évolutions désordonnées, le découragement, l'aversion, le désespoir précipiteront dans tous les excès la troupe des pusillanimes. Les uns, ne cherchant qu'à jouir et à étancher la soif de volupté qui

les dévore, foulent tout aux pieds : honneur, justice, autorité, amitié, innocence, faiblesse ; les autres, emportés par un sombre délire, étouffent leur remords dans la boue, ou se vengent sur leurs semblables des tourments qui les attendent dans l'éternité. Pour tous le ciel est une voûte d'airain qui pèse sur le monde, barrière infranchissable derrière laquelle se retranche la Divinité ; rempart devant lequel s'arrête fatalement toute plainte, toute supplication, tout gémissement de l'humanité. Elle marchera donc en aveugle, cette misérable race humaine : c'est le seul parti à prendre ; elle marchera en aveugle, livrée à ses appétits brutaux, déchirée par d'horribles dissensions. Elle marchera ainsi, jusqu'à ce qu'à la fin des temps elle se trouve un jour tout à coup en face de cette Divinité qu'elle n'a fait qu'outrager, dont elle a même oublié le nom, et qui va l'écraser sous le poids de sa vengeance.

Vous m'interrompez, mes Frères ; vous me dites : Non, ce sombre tableau n'est pas l'image de la réalité. — Je le sais bien, mes Frères, et j'en bénis avec vous le Modérateur de l'univers. Toutefois nous devons l'avouer : si nous ne voyons pas se dérouler sous nos yeux cet affreux spectacle, si nous-mêmes nous ne sommes pas emportés par l'insouciance ou par le désespoir, c'est que la Providence de Dieu veille sur chacun de nous, c'est que le Symbole de notre foi, en nous faisant croire fermement cette vérité à la fois consolante et terrible, secoue au moment opportun notre lâcheté et ranime notre courage.

B. Voulons-nous, mes Frères, nous faire une juste idée des exigences de notre nature dans l'accomplissement de nos devoirs, et de la manière dont Dieu, qui lui donna la liberté, en facilite l'exercice, recourons à un exemple tiré de la vie usuelle. Pénétrons dans l'atelier de quelque grand constructeur, et figurons-nous un ouvrier auquel son maître impose une tâche longue et pénible. Vous avez déjà compris que l'ouvrier abandonné à lui-même n'arrivera très probablement pas à parfaire l'ouvrage. Il pourra

essayer, commencer même ; mais après quelques tentatives infructueuses, il laissera tomber les bras. Que lui faut-il ? Il lui faut un stimulant, des conseils, un appui, une consolation, une menace. Le stimulant, c'est la récompense promise, la perspective d'un salaire proportionné à son activité et à sa constance, la perspective aussi d'un repos mérité. Ce stimulant enflamme le courage : mais suffira-t-il à le soutenir ? Non, car nous avons supposé l'entreprise ardue. A peine l'ouvrier aura-t-il mis la main à l'œuvre, qu'il lui arrivera d'être arrêté et de ne plus savoir comment poursuivre sa tâche. Tantôt ses connaissances théoriques ou techniques seront en défaut ; tantôt la force physique lui manquera pour soulever un fardeau, pour manier un instrument, pour fixer une pièce importante. Si le maître tient sérieusement à voir réaliser son plan, il devra par lui-même ou par un intermédiaire habile diriger et aider l'ouvrier. Si ce dernier ne peut au moment voulu compter sur un appui, un conseil, les matériaux qu'on lui a confiés risquent fort de se trouver bientôt détériorés, et l'œuvre commencée demeurera bien souvent interrompue. Il sera bon pourtant de laisser le champ libre à l'initiative personnelle, à la sagacité du travailleur : sans quoi on le réduit à l'état de machine et l'on n'obtient pas de lui cette perfection achevée, ce fini, qui est le cachet de la production intelligente. Mais, par suite, lorsque l'inadvertance, la paresse ou la précipitation auront été cause qu'une partie n'a pas reçu les soins nécessaires, un maître *qui unit la bonté à la justice* se laissera fléchir par les regrets du coupable. Il ne lui refusera pas les moyens de réparer les dégâts et il l'encouragera même chaque fois qu'il le verra disposé à reprendre sa tâche avec une nouvelle ardeur. — Enfin, — car telle est malheureusement la condition qui résulte de l'insouciance, de la négligence humaine — un motif de crainte sera nécessaire pour corroborer tout cet ensemble de précautions. L'ouvrier sera donc averti qu'il rendra de ses occupations un compte

rigoureux, qu'il est responsable des dommages graves qu'il aurait causés par sa faute ; et, afin de le tenir constamment en haleine, on aura soin de lui cacher le moment où l'on viendra contrôler son ouvrage. Autrement, on l'exposerait à la tentation de l'oisiveté. Comptant sur l'avenir, il négligerait le présent, et, tout en se proposant continuellement de réparer le passé par un redoublement d'efforts et l'ardeur des derniers moments, il finirait par arriver au terme décisif avec une œuvre inachevée ou du moins notablement inférieure à ce qu'il était capable de produire.

N'est-ce pas là, mes Frères, avec trop de détails peut-être, la règle de conduite d'un maître juste et bon à l'égard de ses surbordonnés ? Mais n'y retrouvez-vous pas aussi, avec toute l'exactitude que comporte une comparaison, l'économie de la Providence dans ses rapports avec notre faiblesse ? Cette économie n'a-t-elle pas toute l'efficacité désirable pour gouverner des hommes et les diriger vers leur fin, sans leur enlever la liberté et la responsabilité de leurs actes ?

Ne sommes-nous pas tous des serviteurs de Dieu, accomplissant en ce monde la grande tâche qui nous a été confiée : la sanctification de nos âmes ; tâche qu'il nous faut poursuivre avec fidélité, malgré les difficultés qui hérissent notre vie, malgré les ennemis qui nous assaillent ? N'avons-nous pas besoin d'être animés par la perspective du bonheur éternel, de la récompense finale ? Ne réclamons-nous pas chaque jour des conseils, des encouragements, un appui ? Dans nos prières, ne cherchons-nous pas auprès de Dieu consolation et sympathie ? après nos chutes, miséricorde et pardon ? Et tout cela suffirait-il à nous maintenir dans le chemin de la vertu, si nous n'avions pas à redouter le châtiment de notre infidélité ? Et ce châtiment lui-même aurait-il la force de nous retenir, si nous pouvions nous flatter d'y échapper, si, connaissant le moment de paraître devant le souverain juge,

nous pouvions nous promettre avec quelque certitude que nous aurons toujours le temps de désarmer son courroux ?

Elle est donc merveilleusement adaptée à notre condition morale, cette Providence dont les Livres saints nous transmettent le langage à la fois doux et fort.

Paroles de promesse : C'est moi qui serai votre récompense, et cette récompense sera infiniment grande (Gen. xv, 1).

Paroles d'encouragement : Demandez, et vous recevrez ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et l'on vous ouvrira (Luc. xi, 9).

Paroles de consolation : Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et accablés ; je suis prêt à vous soulager (Matth. xi, 28).

Paroles de pardon : Convertissez-vous et faites pénitence ; votre iniquité ne tournera pas à votre ruine (Ezech. xviii, 30).

Paroles de menaces : Je viendrai comme un voleur pendant la nuit (I Thess. v, 2). Soyez prêts, car le Fils de l'homme viendra quand vous n'y songerez point (Luc. xii, 40).

Péroraison. — Non, mes Frères, il ne se peut rien concevoir de plus rationnel, de plus conforme aux attributs infinis de Dieu, rien de plus complet, de plus harmonieux, rien de plus efficace pour gouverner l'homme, pour le tirer de l'insouciance, pour le préserver de la pusillanimité, pour l'aider, libre comme il est, à répondre aux desseins de son créateur.

Inclinons-nous donc, nous les premiers, devant cette majesté suprême. Admirons cette sagesse ; obéissons à cette autorité ; ayons recours à cette bonté ; confions-nous à cette miséricorde. Mais aussi redoutons cette justice, et, par une sollicitude constante de nos intérêts éternels, nous mériterons d'entendre la sentence d'infinie consolation avec laquelle le roi de gloire accueille au sortir de

l'épreuve ses loyaux sujets : « C'est bien, serviteur fidèle ; votre fidélité s'est montrée en peu de choses : je vous établirai sur beaucoup d'autres. Venez, entrez dans la joie de votre Seigneur. » (Matth. xxv, 21.)

11e SERMON DE CONTROVERSE SUR LE SYMBOLE.

ERREURS DE CONDUITE A L'ÉGARD DE LA DIVINITÉ.

Quis sicut Dominus Deus noster, qui in altis habitat, et humilia respicit in cœlo et in terra? Qui est semblable au Seigneur notre Dieu ? Il habite les sommets les plus élevés, et regarde ce qu'il y a de plus vil au ciel et sur la terre.

Exorde. — Dans cette série d'entretiens, mes Frères, où nous avons médité ensemble l'existence et les attributs principaux de la Divinité, nous nous sommes efforcés surtout d'élever nos pensées au-dessus des considérations vulgaires. Nous nous sommes attachés à voir Dieu tel que la foi nous le montre, c'est-à-dire à voir Dieu, autant que cela nous est possible, tel qu'il est, et non pas tel que pourraient le faire les caprices de notre imagination. A la hauteur où nous étions montés, nous avons trouvé bien petits et bien mesquins tous les philosophes qui ont essayé d'ôter du monde le Dieu des chrétiens, qui leur fait peur, pour mettre à la place un fantôme impuissant ou une chimère impossible.

Nous n'avons pas prétendu dissiper les ténèbres mystérieuses qui environnent le trône de la Divinité, et nous avons confessé l'impuissance où nous sommes d'enfermer l'infini dans la sphère étroite de notre chétive intelligence. Nous avons démontré toutefois que, si le chrétien est

obligé d'accepter le mystère révélé, le mystère qui dépasse nécessairement les limites de la raison, il est loin d'accepter, comme doit le faire l'incrédule, la contradiction et l'absurde, qui sont les destructeurs de la raison elle-même. Ainsi, ou bien il faut admettre un Dieu créateur de toutes choses, ou vous serez amenés à faire du dépendant l'absolu, du temporaire l'éternel, du fini l'infini. Ainsi encore : ou un Dieu unique, simple, distinct du monde, ou un Dieu imparfait, le Monde-Dieu, le chaos universel. Il faut choisir : un Dieu unique dans son essence et triple dans ses personnes, ou bien vous aurez un Dieu menteur, un Dieu trompant ses créatures. Ou un Dieu qui gouverne l'ensemble de l'univers par sa puissance, sa sagesse et sa bonté, ou un Dieu apathique et sans souci de sa gloire ; un Dieu enfin dirigeant l'humanité, ou l'humanité devenant l'opprobre de la création par le désordre physique qu'elle présente partout et par le désordre moral où elle se plonge.

Toutes ces grandes questions, nous n'avons eu le loisir que de les effleurer et d'y faire passer à la hâte un rayon de lumière. Il nous a été impossible, faute de temps, d'en dérouler devant vous tous les replis, afin de les éclairer complètement. — Voulant suppléer par quelques aperçus généraux à l'insuffisance des considérations particulières et répondre du moins indirectement à des objections qui pourraient encore surgir dans vos esprits, nous examinerons dans cette dernière conférence *les principes qui sont à l'origine de nos difficultés ordinaires contre les attributs divins.* Découvrir ces principes, montrer qu'ils sont faux en eux-mêmes et qu'ils conduisent à des conséquences absurdes, ce sera nous mettre en garde contre nos propres appréciations et disposer nos âmes à subir sans murmure le joug de la foi, de cette foi que nous avons toujours trouvée digne de Dieu et conséquente à elle-même.

Eh bien ! en examinant attentivement notre manière de raisonner sur Dieu et notre façon de nous poser nous-mêmes en face de lui, je vois d'une même source découler

deux erreurs capitales. L'orgueil qui nous trompe nous fait *voir en Dieu le débiteur de l'humanité*, — et ce même orgueil nous fait *oublier que nous ne sommes que des créatures*. Et si vous me permettez d'employer des expressions modernes dans une question où les idées modernes ne sont pas sans influence, nous nous figurons un Dieu constitutionnel, et nous lui imposons les immortels — non — les éternels principes de 1789. Pesons bien cette erreur, et nous comprendrons quelle en est l'immense portée dans nos appréciations et dans notre conduite.

I.

N'est-il pas vrai, mes Frères, que dans notre esprit les deux pensées que voici sont intimement liées : « Dieu crée l'homme, Dieu *doit* quelque chose à l'homme ; la justice de Dieu est engagée à l'égard de l'homme ? » N'établissons-nous pas une sorte de « contrat social » entre le domaine de Dieu et l'hommage de l'homme, contrat dont notre bonheur, quoi qu'il arrive, doit être l'impérieuse condition ? — Et pour vous faire apprécier cette folie à sa juste valeur, j'ai besoin, je l'avoue, de toute l'impartialité de votre raison, de tout votre courage, car il s'agit d'obtenir que par le pur amour de la vérité vous repoussiez loin de vous le préjugé le mieux fondé en apparence.

Marchons pas à pas, et ne prenons pour nous éclairer que le flambeau du bon sens.

Transportons-nous, comme nous l'avons déjà fait, à l'origine du monde. Rien n'existe, sinon Dieu ; en dehors de Dieu, le néant. Dieu, nous l'avons montré, est maître de créer ou de ne pas créer. Mais il l'a résolu, il va prononcer cette parole : *Fiat !* Il sortira donc du néant, cet être fini, limité, que nous nommerons un jour l'univers. Il sera, parce que Dieu l'a voulu, comme Dieu le veut, aussi longtemps que Dieu le voudra. La condition essentielle de sa réalisation sera la dépendance, la dépendance

la plus complète vis-à-vis de Dieu. Dieu lui doit-il quelque chose ? Mais comment pourriez-vous devoir quelque chose à ce qui n'est rien ? à ce qui ne peut être que par vous ? Quelqu'un a-t-il jamais songé à tracer les devoirs que remplira l'artiste à l'égard de la statue qu'il prépare ? ou l'écrivain à l'égard du livre qu'il est en train de composer ? Et encore ces hommes ne travaillent-ils que grâce à des forces qu'ils ont dû commencer par recevoir eux-mêmes. Le maçon a-t-il des devoirs envers le ciment qu'il pétrit ? Il ne fait cependant que transformer la matière. Et Dieu qui non seulement transforme, mais qui produit, et qui produit de rien, comment Dieu pourrait-il dépendre de son œuvre ? Et s'il ne dépend pas de l'univers, il ne dépendra pas davantage des habitants dont il le peuplera. Il les fera comme il lui plaît. Les qualités dont il voudra les orner, sont des effets de sa munificence. Il donnera à l'un et ne donnera pas à l'autre ; mais personne n'aura le droit de lui dire : Pourquoi ne m'avez-vous point donné ?

Cependant, avançons ! Comme Dieu peut laisser des êtres dans le néant ou les en tirer, il peut aussi donner à quelques-uns de ces êtres la responsabilité morale, l'intelligence et la volonté. Il le peut, il ne le doit pas. Mais il est *une chose que Dieu se doit à lui-même :* c'est de tirer sa gloire de sa créature, que cette créature soit inerte, simplement vivante ou libre. Inerte, la créature peut proclamer par son existence seule la puissance de son auteur. Elle dit à tous ceux qui la contemplent, comme ce soleil qui traverse notre ciel : Regardez-moi bien, je suis l'œuvre de Dieu ! Dès qu'elle est vivante, la créature accuse de plus dans la perfection de sa structure, dans l'exacte proportion établie entre ses organes et leurs usages respectifs, une intelligence ordonnatrice. Elle se nourrit, elle marche, elle travaille : et chacun de ses mouvements est un hommage rendu à la sagesse souveraine. Libre, la créature dépend encore de son auteur quant à

son existence et quant à son activité vitale ; mais celui qui lui accorda la faculté de comprendre et la force de vouloir, attend... Il attend qu'elle se tourne vers lui, qu'elle s'incline devant son autorité et lui dise : O mon maître, ô mon roi, ô mon Dieu, je ne suis rien sans vous ; me voici pour faire votre volonté !

Que telle soit l'obligation de l'être libre, comment le révoquer en doute ? Que tel soit le droit de Dieu, qui le niera ? — Mais Dieu, à son tour, que doit-il ? Rien, absolument rien ! Car — preuve évidente que dans cette matière l'amour-propre seul nous induit en erreur — nous accordons facilement que Dieu ne doit rien au minéral, à la plante, à l'animal sans raison. Nous ne sommes exigeants que pour nous seuls. Mais d'où vient cette exigence ? Est-ce de notre raison ? Mais elle-même ne nous fut donnée que pour nous mettre en état de comprendre nos devoirs. Est-ce de notre volonté, qui est libre ? Mais la liberté n'est pas le droit de révolte. Elle n'est que la faculté de *servir Dieu sans contrainte*. Cherchez, cherchez partout, et vous ne trouverez nulle part un titre que la créature puisse faire valoir contre son créateur.

Toutefois, si Dieu ne doit rien à l'homme, il se doit quelque chose à lui-même. Il doit à sa propre sagesse de donner à l'être libre le moyen de le connaître et de le servir, et il doit à sa propre justice de punir cet être, s'il devient désobéissant et rebelle. Tels sont les seuls devoirs de Dieu, si l'on peut appliquer ce mot à celui qui ne dépend que de sa propre perfection.

Il faut insister sur ce point ; il est capital, il met à néant les prétentions de notre orgueilleuse nature.

Et cette vérité ne doit pas diminuer notre confiance et notre amour à l'égard de l'arbitre suprême de nos destinées. Mieux nous aurons compris *son indépendance absolue*, plus il nous paraîtra admirable dans son ineffable *condescendance*. Dieu n'est pas seulement puissant, il n'est pas seulement sage : il est aussi infiniment bon. S'il ne

doit rien à sa créature, il ne saurait, sans cesser d'être Dieu, faire quelque chose qui répugne à sa bonté. Mais il a fait davantage. Cette bonté, il l'a déployée dans toute sa magnificence. C'est par pure bonté qu'il a destiné à l'homme une félicité infinie ; *c'est par bonté qu'il lui promet cette félicité* en échange de quelques années d'obéissance ; c'est par bonté qu'il l'aide à obéir ; c'est par bonté qu'il lui pardonne ses fautes ; c'est par bonté qu'il recule jusqu'au moment de la mort naturelle l'arrêt de la justice.

Voilà le vrai point de vue où nous devons nous placer pour apprécier la Providence divine, aussi bien dans ses récompenses que dans ses châtiments. L'existence qui nous est accordée, est une faveur toute gratuite, *faveur insigne qui entraîne, dans l'ordre des miséricordes divines*, tous les moyens de parvenir à l'éternelle félicité. Rendre l'homme heureux et se glorifier de ce bonheur, c'est le seul but du créateur. Le châtiment ne vient qu'en second lieu, comme une nécessité imposée, pour ainsi dire, à la justice de Dieu par la malice de l'homme. C'est ce que saint Augustin exprime par une parole énergique et profonde : Dieu, dit ce grand Docteur de l'Égiise, de lui-même n'est que bonté, et c'est nous qui le forçons d'exercer sa justice. *De suo bonus, de nostro justus.*

Comment donc s'expliquer les répugnances que manifestent certains esprits à la pensée du châtiment ? Comment expliquer qu'ils prétendent trouver là des arguments contre la bonté divine ? Rien que par le défaut de réflexion sérieuse. On oublie que Dieu ne doit rien à l'homme, que *tout ce qu'il accorde est bienfait* et que *le châtiment n'est provoqué que par l'abus du bienfait lui-même.* Empêcher Dieu de punir, ce serait l'empêcher de récompenser ; car la récompense ne peut être promise qu'à une soumission libre, et une soumission libre implique directement la possibilité de la rébellion et indirectement celle du châtiment. Demander pourquoi Dieu laisse l'homme se révolter, c'est

donc chercher pourquoi il a créé des êtres libres, et demander à Dieu pourquoi il a créé des êtres libres, c'est lui demander compte de ce qu'il y a de plus intime dans son essence, c'est demander compte de son absolue perfection, de la manière dont il juge bon de manifester ses attributs et de procurer sa gloire. Barrière infranchissable, devant laquelle il faut s'arrêter.

Cependant, quand même ces desseins intimes de Dieu ne nous seraient jamais révélés dans une autre vie, nous n'aurions pas pour cela un seul motif plausible de reprocher à Dieu ni les dons de sa générosité, ni l'exercice même rigoureux de sa justice. — Un apologue nous convaincra mieux peut-être que tous les raisonnements.

En visitant ses domaines, le souverain d'un puissant empire trouve au fond des forêts une horde à moitié sauvage, composée de quelques familles. Il apprend que ce sont les restes d'une nation jadis florissante, chassée par la conquête de son pays natal, décimée par la misère, la famine et les maladies, menacée d'une ruine complète. Touché de compassion, le prince donne ses ordres pour transporter dans sa capitale les malheureux exilés. « Sans moi, dit-il, ils vont périr jusqu'au dernier. Je veux qu'ils me doivent tout, non seulement l'existence, mais la prospérité et le bonheur. Ils seront mes sujets, et, s'ils se montrent fidèles, je les élèverai aux postes les plus éminents de ma cour. » En vain les officiers du monarque essaient-ils de le dissuader. Ils lui dépeignent ces barbares comme les derniers rejetons d'une race orgueilleuse et perfide. Ils l'avertissent que ces étrangers jetteront le désordre au sein de ses états, que plusieurs se sont rendus coupables des crimes les plus odieux. Le généreux souverain n'a qu'une réponse : « Ma puissance n'a rien à craindre de leurs machinations. S'ils sont rebelles, je saurai les punir. S'il y a parmi eux des scélérats, je veux leur fournir les occasions de revenir à la vertu. Encore moins, pour éviter leurs complots, irai-je priver leurs

familles de mes faveurs, et me priverai-je moi-même de la gloire de faire le bien et des hommages de la reconnaissance. » Le dessein du roi est donc mis à exécution. Les exilés prennent le chemin de la capitale, et, comblés des bontés du prince, ils jouissent de tous les bienfaits de la civilisation. Les uns, sages et reconnaissants, trouvent bientôt dans leur condition nouvelle le bien-être et l'honneur ; d'autres, insouciants et lâches, végètent dans la misère, après avoir abusé de toutes les avances de leur royal bienfaiteur. Il en est même qui attentent à ses jours et finissent par expier sur l'échafaud leur exécrable forfait.

Qui, mes Frères, qui, dites-le moi, oserait taxer ce prince magnanime d'injustice ou de dureté ? Et quand même il eût connu d'avance les traîtres qui devaient menacer sa vie, dirions-nous qu'il fut injuste à leur égard, en ne les laissant pas périr dans leur désert, plutôt que de les exposer à la tentation de l'ingratitude et de se mettre dans la nécessité de les châtier ? Ne faut-il pas, tout au contraire, admirer l'inconcevable bonté qui prodigue ses dons même à ceux qui en vont abuser et ne punit les coupables qu'après avoir épuisé les ressources de la miséricorde ?

Telles sont, mes Frères, les considérations que nous ne devons jamais perdre de vue, quand nous méditons la conduite de Dieu à notre égard. Dieu ne nous doit rien ; de son côté tout est faveur. Nous tenons tout de lui ; pour nous tout est devoir. Dieu créateur, Dieu Providence, Dieu miséricordieux, Dieu rémunérateur, c'est Dieu épanchant les trésors de sa bonté : et voilà ce qu'il cherche, en laissant à la créature le libre usage de sa volonté. Dieu juge sévère, Dieu vengeur des crimes commis contre lui, c'est le Dieu de justice tel que nous le faisons par nos iniquités et nos obstinations. *De suo bonus, de nostro justus.*

II.

Ce premier point de vue, mes Frères, vous l'aurez déjà remarqué, est un point de vue spéculatif. Il nous fait

apprécier et estimer la manière d'agir de Dieu à notre égard comme nous devons. Le second point de vue que j'ai annoncé, est essentiellement pratique. Accepter notre position vis-à-vis de Dieu, c'est remplir les devoirs que cette position nous impose. Et ici de nouveau nous nous trouvons en face d'une erreur fondamentale.

Je ne sais comment nous apprécions les choses, mais nous voudrions traiter avec Dieu d'égal à égal. Nous lui demandons compte de ses décrets et de ses mystères, et parce que nous respectons quelques-unes de ses lois, il nous semble que nous avons fait beaucoup pour lui. — Comment, mes Frères, comment est-il possible que nous nous laissions surprendre à des aberrations aussi grossières ? Ah ! je vous en prie, rappelons-nous en tout temps ce que nous sommes, c'est-à-dire des *créatures de Dieu*, et ne perdons jamais le sentiment intime des *obligations qui résultent* de cette qualité inséparable de notre existence :

Obligation de gratitude...

Obligation d'humilité...

Obligation de soumission...

Obligation de confiance...

(Ici s'arrête le manuscrit de ce sermon.)

12e SERMON DE CONTROVERSE SUR LE SYMBOLE.

FONDEMENT DE LA FOI :

FAIT DE LA RÉVÉLATION.

Dominus elegit te hodie, ut sis ei populus peculiaris, sicut locutus est tibi, et custodias omnia præcepta illius. Le Seigneur vous a choisi aujourd'hui, afin que vous soyez son peuple particulier, comme il vous l'a dit, et afin que vous gardiez fidèlement tous ses préceptes. (Deut. xxvi, 18.)

MES FRÈRES,

L'existence, la réalité historique d'une révélation divine, voilà, chacun le comprend, la pierre fondamentale sur laquelle s'élève l'édifice de notre foi et de toute la religion chrétienne. Je ne dois plus reprendre ici ce que nous avons constaté ensemble : l'harmonie qui règne entre la notion de la foi et les exigences de notre nature, la convenance d'une révélation positive, la rationalité du mystère, la nécessité d'une autorité qui puisse être la sauvegarde de la foi.

Dieu a-t-il parlé, parlé autrement que par le spectacle de la création et par les principes immuables auxquels la raison humaine arrive par ses forces naturelles ? C'est une question ardue en apparence, mais qu'il ne sera pas difficile de résoudre, après que nous l'aurons séparée de toute considération secondaire et réduite, pour ainsi parler, à sa plus simple expression.

Afin de préciser le débat, faisons une remarque préliminaire. Le nombre de ceux qui rejettent une révélation divine, est, peut-on dire, extrêmement restreint. Nous ne nous occuperons donc pas de quelques peuplades abruties chez qui la notion même de la Divinité se dégage à peine des ténèbres de l'ignorance et de la barbarie. Parmi les nations civilisées, on n'en citera, je pense, aucune qui, prise dans son ensemble, ait osé formuler cette négation catégorique : la Divinité n'a point parlé aux hommes. Si quelque chose est absurde dans la vieille religion de l'Inde, c'est la série, non pas seulement des révélations, mais des incarnations de Brahma ou de Vischnou. Si quelque chose nous répugne dans la mythologie de la Grèce et de Rome, ce sont les familiarités infâmes que se permettent à l'égard des mortels les Jupiter, les Apollon et les Bacchus. Si la Chine se repose dans l'immobilité de l'orgueil, c'est parce qu'elle se croit dépositaire des trésors de la science céleste émanée du souverain Seigneur. Si le musulman s'est élancé, le sabre au poing, sur l'Europe et l'Asie, c'est en criant que Mahomet est le prophète de Dieu.

Il serait superflu d'ajouter à cette énumération toutes les sociétés que l'Église comprend sous le nom d'hérétiques ou de schismatiques, puisqu'elles conviennent, comme nous, non seulement d'une révélation divine, mais encore d'une révélation faite par Jésus-Christ. Il n'y a pas jusqu'aux Mormons eux-mêmes qui n'admettent ou qui du moins n'affirment une doctrine, une morale fondée sur une révélation surnaturelle.

Pour prouver cette révélation, nous ne sommes donc pas en face des *peuples*, mais seulement en face des *individus*. Et — soit dit en passant — cette circonstance diminue sensiblement le prestige de nos adversaires, incapables depuis six mille ans ou plus que le monde existe, d'étouffer dans la conscience de l'humanité cette conviction vivace et universelle d'une révélation positive de la Divinité. Il faut donc une dose plus qu'ordinaire de confiance en sa propre sagesse pour la substituer ainsi à la persuasion unanime de tous les peuples à travers tous les âges.

Nous ne nous contenterons pas cependant de cette démonstration indirecte, pour efficace qu'elle soit. — Mais, direz-vous, comment saisir l'existence de la révélation, de ce fait mystérieux, transitoire et local ? La révélation est telle ; elle est mystérieuse, transitoire et locale, c'est vrai : néanmoins, si à côté de ce fait, il en est un autre, *public* celui-là, *permanent*, *universel*, intimement connexe au premier, *inexplicable sans lui*, il faudra bien, sous peine de scepticisme, c'est-à-dire de doute obstiné et déraisonnable, conclure de l'existence du second à l'existence du premier. Car, s'il n'y a rien de brutal comme un chiffre, il n'y a rien non plus de brutal comme un fait.

Or, voici mon raisonnement : L'histoire de l'humanité est partagée en deux grandes périodes par l'apparition d'un personnage qui la domine tout entière, et que l'on appelle le Christ. D'un côté, je trouve la révélation

incarnée, pour ainsi dire, dans une nation qui reste inexplicable sans ce fait divin ; de l'autre, je trouve la même révélation identifiée avec une société religieuse tout aussi étonnante. De plus, *cette nation* et *cette société* ont entre elles un lien étroit fourni par la révélation, et plus remarquable encore que leur existence individuelle. D'où je conclus qu'il faut ou nier l'histoire ou admettre le fait qui seul éclaircit l'histoire, je veux dire l'intervention de Dieu par une révélation positive.

Pour éviter toute chicane, je ne m'appuierai pas sur l'autorité du miracle : je ne prendrai dans les annales du passé que des notions confirmées par des écrivains profanes. Je supposerai seulement — chose suffisamment démontrée en critique — que nos Livres saints appartiennent aux époques auxquelles nous les rapportons. Qu'on appelle ces livres légendaires, compilés, mythiques : peu importe ; nous permettons à l'adversaire de prendre tous ces points de vue : il n'échappera pas au fait principal, qui nous suffit pour le moment, parce qu'il est garant de la réalité de tous les autres et qu'il fera justice par contre-coup de toutes les qualifications injurieuses que l'on aura adressées à nos saints Livres.

I.

Oui, il y eut, dès avant Jésus-Christ, *un peuple singulier*, historiquement inexplicable sans une révélation divine. Posez-vous en rationalistes, j'y consens ; mais soyez de bonne foi.

Ce peuple, vous le trouvez représenté sur les monuments de l'antique Égypte. Il est nombreux et actif ; mais il gémit dans un dégradant esclavage. Ces Hébreux (c'est ainsi qu'on les nomme), courbés sous la verge des ingénieurs de Pharaon, pétrissent des briques et construisent pour leur maîtres de gigantesques tombeaux. Tout à coup un mouvement étrange les agite. Ces esclaves se relèvent fièrement et secouent le joug. Un chef les commande ; ils

se rassemblent, s'organisent et se mettent en route, pour aller conquérir une terre fertile qu'ils appellent leur mère-patrie, et qui est située au delà du désert. Ne demandez pas comment ils ont échappé à leurs puissants oppresseurs, ni comment ils ont pu traverser la mer Rouge qui leur barrait le passage, ni comment les Égyptiens ont laissé partir des travailleurs dont ils exploitaient la force et l'activité. Ces émigrants d'une espèce toute particulière vous raconteraient une série de prodiges que vous, qui posez en rationalistes, ne croiriez pas, malgré les traces qu'ils ont laissées sur la pierre et sur les papyrus des plus anciens chroniqueurs.

Chose certaine, les Hébreux sont sortis de l'Égypte. Ils se sont ensuite enfoncés dans les solitudes du Sinaï, et pendant quarante ans ils ont disparu de la scène du monde. Puis les voilà qui reparaissent de l'autre côté du désert. Ils inondent les vallées de la Palestine et balaient devant eux les posesseurs du pays, dont ils emportent les villes d'assaut. Ils sont partagés en tribus, ont des lois, des magistrats, un culte. Ils s'établissent et forment un peuple : tout cela s'est passé il y a plus de trente-trois siècles, 1500 ans avant Jésus-Christ, suivant les uns, 2000 ans selon d'autres.

Certes, cette origine ne manque pas de merveilleux ; et si vous ne raisonniez pas en incrédules, vous seriez portés déjà maintenant à y reconnaître une intervention surnaturelle. — Mais continuons.

Sorti de l'Égypte, de cette terre classique des superstitions et de l'idolâtrie la plus grossière, le peuple hébreu ne reconnaît, n'adore qu'un seul Dieu : le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Pendant 500 ans, la lutte se prolonge entre les peuplades païennes de la Palestine et les envahisseurs qui marchent au nom de Jéhovah. Jéhovah triomphe, et un des premiers rois de Juda lui bâtit un temple superbe, merveille de l'Orient. Voulez-vous poursuivre l'histoire politique et religieuse de ce peuple, vous le verrez

tantôt vainqueur et tantôt humilié, tour à tour en guerre et en alliance avec les Assyriens, les Égyptiens, les Babyloniens, les Syriens, les Perses, les Grecs et les Romains. Pendant une période de 70 ans il demeurera transporté tout entier sur les rives de l'Euphrate. Ses vainqueurs, ses libérateurs, ses alliés, courbent tous le front devant des idoles de pierre, de métal ou de bois ; lui seul ne ploie le genou que devant le Dieu invisible qui a fait le ciel et la terre. Cette constance encore a le droit d'étonner les libres-penseurs : leurs souvenirs ethnologiques ne leur en fourniront pas un second exemple. Et si vous demandez aux Hébreux comment ils se séparent ainsi de tous les peuples qui les environnent et avec qui ils sont en contact, ils vous diront que ce Dieu invisible a fait connaître sa loi, et qu'il leur parle par ses envoyés et par ses prophètes. « Le bonheur de notre nation, disent-ils, est la récompense de sa fidélité : ses revers sont toujours le châtiment de ses prévarications. Tel est le langage de nos Livres saints. » Vous secouez la tête ! Vous ne croyez pas ! Prenez donc ces livres ; lisez-y avec les Juifs le secret de leurs destinées. Il y a là d'abord toute la série de leurs ancêtres, depuis Adam, le premier homme, jusqu'à ce Joseph qui, avec ses frères, fonda en Égypte la colonie des Hébreux. — Légendes, dites-vous, légendes préhistoriques ! — Soit ! Vient ensuite le récit de la sortie d'Égypte avec le voyage dans le désert et la conquête du pays de Chanaan. — Poème héroïque, tissu d'aventures romanesques, sorte d'épopée éclose dans une imagination orientale ! — Soit encore ! Singulier roman toutefois que celui dont les lecteurs, les témoins et les acteurs forment un ensemble de plus de deux millions d'hommes, qui tous doivent être également fourbes ou également hallucinés : car pas un ne s'avise de contester la véracité du récit.

Mais voici que ces livres acquièrent une importance permanente et universelle. A cause de ces écrits, que les

Juifs prétendent inspirés par Dieu même, ils se regardent comme une race priviligée, qui doit donner naissance à un Messie, libérateur du genre humain. Cet envoyé céleste étendra sa domination sur toute la terre ; il renversera les idoles et soumettra l'univers au seul vrai Dieu, au Dieu unique, au Dieu d'Israël. La série des oracles divins qui garantissent aux Juifs cette glorieuse mission, est consignée déjà dans les œuvres de Moïse ; elle se complète et se précise de plus en plus à travers toutes les vicissitudes au milieu desquelles ce peuple verra se dérouler son histoire ; elle finit environ cinq siècles avant notre ère, par la fixatton du nombre exact d'années qui s'écouleront encore avant la naissance du Messie.

Jugez, mes Frères, avec quel soin le peuple juif dut conserver ses archives, ces titres de sa grandeur primordiale, ces gages de prépondérance future. La parfaite inaltérabilité de ces livres est d'ailleurs assurée par les précautions que prennent sans interruption les lévites, les pharisiens et les rabbins, et par l'existence d'une traduction grecque qui remonte elle-même à plus de trois siècles avant l'accomplissement dè ces mystérieux oracles. De plus, ces oracles contiennent cet incroyable paradoxe, que le peuple qui en est le gardien, qui attend avec une fiévreuse impatience le Désiré des nations, le méconnaîtra lorsqu'il aura paru ; que ce peuple sera rejeté de Dieu ; que les Gentils hériteront à sa place des promesses et des faveurs divines ; qu'il n'aura plus ni temple ni sacrifice, tandis qu'une Jérusalem nouvelle réunira dans son sein les peuples infidèles qui afflueront vers elle des quatre coins de l'horizon.

En effet, — les écrivains païens l'attestent — il n'y avait pas que les Juifs qui attendissent un Rédempteur : tous les peuples, les Grecs, les Perses, les Arabes, les Égyptiens, les Gaulois, les Chinois tournaient les yeux vers la même région de la terre, pour y voir apparaître celui qu'ils nommaient ou le Dieu, ou le Verbe, ou le Sauveur, ou le Saint.

Et qu'est-il arrivé ? Une vaste révolution a bouleversé la terre. Un homme extraordinaire s'est montré ; il a enseigné, il est mort. Des millions d'hommes l'ont acclamé comme le Messie. Les Juifs, eux, ne l'ont point accepté ; ils l'ont crucifié entre deux scélérats, et ils ont crié : Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! Nous sommes témoins que depuis cet événement dix-huit cents ans se sont écoulés : il n'y a plus de nation juive, mais il reste des Juifs, dispersés partout, partout reconnaissables. Beaucoup d'entre eux, il est vrai, adorent un autre Dieu que Jéhovah ; beaucoup sont revenus au culte du veau d'or : mais ils ont gardé leur livre, celui que possédaient leurs aïeux et ils le vénèrent comme un livre divin. Ils attendent encore, disent-ils, le Messie.

Eh bien ! mes Frères, recueillez-vous et prononcez ! Si ce livre n'est pas réellement inspiré, expliquez donc la formation, la vie, la destinée de la race juive. Justifiez par des causes naturelles cette persistance des Juifs à conserver leur foi pendant trente-trois siècles, en Palestine d'abord, puis dans la captivité, l'exil et l'émigration, enfin sous tous les climats et dans tous les milieux, et toujours avec ce code unique, lequel prononce cependant leur condamnation. Montrez-moi dans toute l'histoire de l'humanité un second type semblable à celui-ci ! — Non ! je ne crains pas de l'affirmer, si un de ces Juifs se présentait devant nous et nous exposât, comme je viens de le faire, les vicissitudes de sa nation, il n'y aurait de la part de tout homme de bon sens qu'une seule réponse possible : Je te connais, devrait-il dire au Juif ; je connais ta race et tes aventures. Elle constituent un fait acquis au domaine de l'histoire. Mais tu es en quelque sorte identifié avec ce livre que tu portes partout et que tu proclames divin. Tu ne l'as pas reçu des chrétiens, tes ennemis : tu les détestes trop, et ton livre est plus ancien qu'eux. Tu ne l'as pas fabriqué toi-même, car il te condamne et te taxe de folie ; tes ancêtres ne l'ont pas composé, car il renferme mille

choses que les hommes ne pouvaient pas prévoir, et dont nous voyons cependant depuis dix-huit siècles la pleine réalisation, même en ta personne. Il me faut donc ou nier ton histoire ou admettre avec toi le caractère divin de ton livre : je ne suis pas assez sceptique pour prendre le premier parti ; je le confesse donc, je crois ! je crois que Dieu a parlé à tes pères.

Ce n'est là cependant, mes Frères, que le commencement de notre preuve. Nous allons en tripler la force par de nouvelles considérations.

II.

Nous venons d'étudier un peuple qui est, pour ainsi dire, la personnification de la révélation divine. Je vous ai promis de vous montrer, après ce peuple, *une société religieuse* innombrable qui existe depuis dix-huit cents ans et qui n'a pas de raison d'être sans cette même révélation. Vous l'avez compris, il s'agit de la société chrétienne. Or, comme il n'est question dans cet entretien que d'établir le fait de la révélation, sans préciser quelle portion de la société chrétienne en conserve intact le précieux dépôt, nous pouvons faire abstraction pour un moment de toutes les divisions qui se sont produites au sein du christianisme. Nous ne ferons qu'un seul corps de tous les peuples qui ont accepté et continuent de reconnaître Jésus-Christ comme Messie et l'Évangile comme livre sacré ! Embrassant donc du regard ce vaste empire du Christ qui domine sur l'Europe entière, à la réserve de la Turquie, et couvre de ses immenses ramifications toutes les contrées du globe, je m'en rappelle l'origine et les éléments constitutifs, la propagation et la destinée. Je lui trouve, avec une origine sans grandeur, d'inexplicables prétentions, une propagation tout extraordinaire, une destinée qui échappe aux calculs humains. Et devant ces considérations, je me vois une seconde fois réduit à une alternative inévitable : nier l'évidence des événements ou admettre la réalité d'une intervention divine.

Quelle est donc l'origine, quel est le premier noyau de cette société chrétienne qui vous enveloppe de toutes parts ? Si l'on veut résoudre cette question, il n'y a qu'un chemin à prendre : il faut remonter le cours de dix-huit siècles, aboutir à la Palestine et y entendre la prédication de Jésus de Nazareth. Car personne ne conteste que ce sont les disciples de ce Jésus qui ont fondé sur les débris du paganisme, vaincu par eux, une religion nouvelle. Ce Jésus, qui était-il ? Un pauvre artisan qui expira dans le dernier supplice. Ses disciples ? Ils étaient pour la plupart des ignorants, des pêcheurs ; et personne, que je sache, ne s'est encore avisé de leur prêter une importance quelconque, financière, scientifique, politique ou sociale. Seulement ces disciples — croyez-les ou ne les croyez pas — affirmaient que Jésus, leur maître, était Dieu, qu'il était mort et ressuscité, et qu'il leur avait dit : Allez, enseignez toutes les nations !

Ainsi donc, un coin de terre ignoré, un artisan supplicié, douze Juifs sans réputation ni influence, une thèse absurde au point de vue humain : tels sont les commencements d'une religion qui doit subjuguer le monde ! Demandez-vous ce que la logique peut nous promettre comme résultat d'un pareil début. Une révolution universelle dans les mœurs et les idées religieuses, une transformation de toute la société ? Non pas ! mais tout au plus quelques manifestations de carrefour, bien vite réprimées par la police locale et ensevelies bientôt dans un oubli profond, et comme dernier résultat une petite école doctrinale, bonne à végéter quelques années, pour aller ensuite grossir le nombre toujours inachevé des avortements de l'orgueil et de la folie.

En a-t-il été ainsi en réalité ? Loin de là. Le apôtres commencent leur prédication : ils prétendent imposer leur doctrine. Quelle doctrine ? Une doctrine inacceptable. — Ils veulent au moyen de cette doctrine reformer radicalement le genre humain tout entier, et cela pour

toujours, en changeant toutes les idées en fait de mœurs et de religion. Pour atteindre ce but, ils ont consigné dans un livre les enseignements de leur maître Jésus. Ce livre, c'est l'Évangile. Figurons-nous, mes Frères, l'effet que devait produire dans le monde païen le langage des apôtres : « Vous vénérez des milliers d'idoles ; brisez-les, pour n'invoquer qu'un seul Dieu. Vous n'estimez que la grandeur, la gloire et la puissance : commencez par adorer un crucifié, et puis soyez doux et humbles de cœur. Vous avez coutume de vous plonger dans toutes les jouissances de la plus infâme débauche : sachez qu'une pensée impure est un crime. Vous ne supportez pas l'injure la plus légère, et pour la moindre offense vous brûlez du désir de vous venger : désormais, quand on vous frappera sur la joue droite, vous présenterez la gauche, et vous prierez pour vos ennemis. Vous ferez du bien à ceux qui vous haïssent. Vous traitez vos femmes en esclaves et vos esclaves en animaux : votre esclave va devenir votre frère, et la femme sera votre égale au foyer domestique. » De grâce, mes Frères, laissons de côté tous les beaux sophismes dont on a voulu nous bercer : sur la puissance de l'esprit de contradiction, sur l'amour de la nouveauté, sur je ne sais quelle aspiration de la société païenne du temps des empereurs romains vers une régénération sociale. Prenons les hommes comme ils sont partout. Y avait-il dans l'Évangile, je ne dis pas de quoi les étonner un moment, ou même les frapper un moment de respect, mais de quoi les attirer et les captiver ? N'avais-je pas raison de dire : origine incompréhensible, prétentions inexplicables, absence complète de tous les éléments de succès, humainement parlant, voilà ce que nous constatons au début de la religion chrétienne.

Cependant, voyez germer le grain de sénevé qui doit devenir ce grand arbre dont les rameaux ombrageront la terre. Il a jeté ses racines dans le sol de la Judée, racines

arrosées du sang de Celui même qui l'a planté. Les apôtres, repoussés par la presque totalité de leurs compatriotes, battus de verges par ordre des chefs de la nation, prennent la résolution de se disperser. Ils se dispersent, non pour fuir ou se cacher, mais pour conquérir le monde. Ils ne songent pas à adoucir l'austère morale de l'Évangile, mais exigent impitoyablement, avec l'adhésion de l'intelligence, la soumission pratique du cœur.

Et pourtant, ils trouvent des disciples. Ils en comptent bientôt des milliers dans toutes les provinces de l'empire romain. Alors le vieux paganisme s'émeut ; il stimule le zèle des proconsuls et l'activité des bourreaux. A toutes les difficultés qui détournent les païens de la loi chrétienne, vient se joindre la perspective de la prison, de l'exil, des mines, de l'échafaud, du bûcher, de l'amphithéâtre. Dix empereurs s'imposent la tâche de noyer le christianisme dans le sang, et n'épargnent rien pour y réussir. Témoin des milliers et des milliers de martyrs immolés dans l'espace de trois cents ans. Mais quand ces trois siècles ont passé, quand s'est dissipé le nuage sanglant qui enveloppait le monde, quel spectacle se montre à l'univers stupéfait ? A côté du trône des Césars la société chrétienne est debout, debout avec des millions de fidèles, debout avec la hiérarchie de ses prêtres et de ses évêques, debout avec son pontife suprême, le trente-troisième depuis Jésus-Christ, mais le troisième seulement qui ne finira point sa vie dans les tourments ! Et sur ce trône que viennent de souiller les Néron, les Domitien, les Claude, les Héliogabale, sur ce trône est assis Constantin, un empereur chrétien !

Pourquoi, je vous prie, ce souverain a-t-il incliné son sceptre devant la Croix ? Comment, en professant le culte nouveau, s'est-il exposé à l'aversion générale dans un empire qu'il venait de conquérir ? Problème insoluble, si vous n'admettez pas sa foi à l'Évangile. Mais cette foi, où l'a-t-il puisée ? Comment a-t-elle subjugué son âme ?

Nouveau problème, qui serait insoluble à son tour, si l'Évangile ne portait pas le cachet d'une révélation divine.

Le temps me fait défaut, mes Frères, pour suivre à partir de cet événement l'histoire de la société chrétienne. Nous y reviendrons quelque jour. Mais personne de vous n'ignore que pendant les quinze cents ans qui se sont écoulés depuis Constantin, nul État, nulle institution n'a été en butte à d'aussi terribles assauts. Persécutions ouvertes, persécutions cachées, hérésies, schismes, temps d'ignorance, corruption des mœurs, rien n'a manqué de ce qui semblait devoir la détruire. La société chrétienne s'est fractionnée ; elle s'est vue partagée en camps opposés. Malgré tout, elle continue d'exister, elle vit, et engendre sans cesse de nouveaux enfants. Et maintenant comme au jour de sa naissance, elle ne reconnaît qu'un seul principe de vie et de fécondité : la croyance à la révélation par Notre Seigneur Jésus-Christ.

Nous avons donc, mes Frères, après le peuple juif, inexplicable sans la révélation, la société chrétienne appuyée tout entière sur la réalité de ce même fait et nous offrant le règne de l'Évangile, le règne de la révélation.

Est-ce tout ? Non. Pour achever la démonstration, il faut rapprocher l'un de l'autre ces deux éléments si opposés entre eux et pourtant si étroitement unis par le lien surnaturel. Les Juifs détestent les chrétiens. Ils les ont faits héritiers de cette haine dont le Christ fut l'objet de leur part et la première victime. Ils les traitent d'imposteurs, d'usurpateurs sacrilèges. Le chrétien, lui, s'il ne peut toujours réprimer les sentiments d'indignation ou de dégoût que lui inspire l'aveugle obstination des fils d'Israël, ne laisse pas que de plaindre ces infortunés, et surtout de respecter les fondements de leurs croyances religieuses. Le même livre que les Juifs conservent comme le palladium de leurs destinées, les chrétiens l'acceptent sans réserve. Ils n'en retranchent pas une ligne, pas une lettre. Ils ne font que le compléter, en joignant aux pre-

phéties de l'ancienne Loi leur ample et entier accomplissement. Pleins de confiance dans ces oracles, ils attendent le jour où les tribus dispersées, ouvrant enfin les yeux à la lumière, viendront se confondre avec les disciples de Jésus dans le berceau de l'Église, ouvert à tous par le Rédempteur. Or, ce Rédempteur, ce Christ, ce Messie, les Juifs l'attendent et l'appellent de tous leurs vœux.

Voilà donc deux institutions profondément divisées, et cependant rapprochées par une espérance commune ; radicalement hostiles, et pourtant indissolublement unies sur une base identique : *la foi à une même révélation.* Ainsi combinées, elles constituent une chaîne dont le premier anneau remonte à Adam, et qui doit se dérouler jusqu'au dernier jour du monde. Elles forment un réseau dont les mailles enveloppent l'univers. — Tel est le fait *public*, *permanent*, *universel* de la révélation : fait unique, incomparable, embrassant à la fois et le temps et l'espace.

Mes Frères, quel est l'homme sensé qui, devant ce fait, osera se déclarer incrédule ? Je ne crains pas de le répéter : il n'en est point. Je le sais bien, les objections ne manquent pas, ni contre la révélation, ni contre les livres qui la contiennent. Luther attaquera le livre des Machabées et l'épître de saint Jacques ; Voltaire se moquera de l'Exode ; Buffon mettra en doute la Genèse et Eichhorn le Deutéronome. Strauss rejettera l'Évangile et Renan les Actes des Apôtres. Et puis il se rencontrera des critiques qui, rassemblant toutes les objections d'abord éparses, se feront fort de foudroyer avec cette mitraille le monument divin de la Révélation. Qui sait s'il ne leur suffira pas d'une seule décharge pour s'imaginer qu'ils l'ont renversé et pour s'autoriser à dire avec les accents du triomphe : Il est scientifiquement prouvé qu'il n'y a jamais eu de révélation !

Voulez-vous savoir quel effet me font ces hardis destructeurs ? Je vous le dirai dans une comparaison familière qui terminera notre entretien.

Je me figure un explorateur devant quelque portique colossal de Palmyre ou de Memphis. Il tire son carnet de voyage, examine les pierres gigantesques qui forment le portique, y voit de petits creux causés par la pluie et écrit gravement : « Pierres friables, ne résistant pas à l'humidité. » Puis, de la pointe de son couteau il gratte le ciment, en détache quelques fragments et continue à écrire : « Ciment en désagrégation. » Il regarde encore, et, ne trouvant pas comme dans nos bâtiments modernes tout un système de tirants et d'ancres de fer, il met une nouvelle note : « Absence de liaison dans la bâtisse. » Enfin, s'étant épuisé vainement à calculer comment on a pu hisser ces blocs à des hauteurs comme celles où il les voit et les y placer en équilibre, il écrit encore : « Violation complète des lois de la statistique et de la dynamique. » Triomphant, il conclut : « Le portique est en ruines ; il n'existera plus demain. » Le lendemain, il composera une volumineuse dissertation sur le portique disparu, et les badauds de la science applaudiront en répétant : « Il n'y a jamais eu aucun portique gigantesque ni à Palmyre, ni à Memphis. »

Pauvre voyageur, retourne-toi donc et regarde. Le monument que tu déclares anéanti, est debout ; il te défie, il t'écrase. Reviens dans dix ans, dans cent ans, et il te bravera comme aujourd'hui. Ce n'est ni la pointe de ton couteau, ni la pointe de ta plume qui en ébranleront la solidité.

Voilà, mes Frères, voilà, ce me semble, le rôle que joue le rationalisme à l'égard de la Révélation. Il pense la renverser en heurtant pièce à pièce toutes les parties de l'édifice, et ne voit pas que chaque pierre ébranlée en apparence demeure, malgré lui, à sa place. Bientôt il croit terminée sa besogne de démolisseur : il pousse un cri de victoire ; mais le monument divin n'en reste pas moins debout, plus majestueux que jamais.

13e SERMON DE CONTROVERSE SUR LE SYMBOLE.

LA NATURE ET LA GRACE

OU LES DEUX PRINCIPES.

Quod natum est ex carne, caro est ; et quod natum est ex spiritu, spiritus est. Ce qui est né de la chair, reste chair ; ce qui est né de l'esprit, est esprit. (Jo. III, 6.)

Exorde. — Nous revenons, mes Frères, continuer l'étude de ce Symbole que l'Église catholique, gardienne de la foi, nous donne comme le résumé des dogmes qu'il faut croire. Nous y avons déjà étudié la nature et l'existence de Dieu, ses attributs et sa Providence. « Je crois en un seul Dieu tout-puissant, créateur du ciel et de la terre. » Le second article nous amène à Jésus-Christ, la seconde Personne de la sainte Trinité, Dieu et homme, rédempteur du monde. Dans l'ordre des manifestations divines, la succession est parfaite ; mais, dans la série de nos investigations, il y aurait ici une lacune qu'il importe de combler. Le Dieu incarné, le Dieu rédempteur suppose une chute de l'humanité, et cette chute indique l'existence d'un état parfait dont l'homme, par sa faute, est venu à déchoir. L'élévation de notre race à un ordre surnaturel, la faute, la chute : voilà donc autant de points qu'il est nécessaire d'éclaircir tout d'abord.

Y a-t-il dans l'homme autre chose que la nature ? C'est la première question qui se présente à nous, et dont nous désirons une solution satisfaisante. — Nous allons consacrer notre entretien d'aujourd'hui à cette recherche préliminaire.

Dans une première série de réflexions, nous partirons de la connaissance générale que nous fournit le spectacle du monde, pour aboutir, après avoir passé en revue les systèmes absurdes de l'erreur, aux données primordiales

de la doctrine catholique. — Nous exposerons ensuite ces mêmes données dans leur plus complet développement, pour les confirmer encore une fois par l'expérience individuelle.

Abordons immédiatement le premier ordre de réflexions.

* * *

Exorde pour Carême ou *pour introduire ces quatre sermons sur « la Nature et la Grâce » comme un tout séparé.*

Il y a, mes Frères, une question pratique qui domine toute la vie du chrétien : la question de sa destinée. Pour tous ceux qui ont la foi, cette destinée n'est point douteuse en elle-même : nous marchons vers l'éternité, et cette éternité sera bienheureuse si notre conduite répond aux desseins que Dieu a sur nous. Mais lorsque nous songeons à nos tendances personnelles, ou que nous suivons du regard la carrière de nos amis, des compagnons de nos jeux, des confidents de nos pensées, que nous les voyons, après avoir marché côte à côte avec nous, se tromper de chemin, chanceler, tomber, rouler d'abîme en abîme, que nous sentons en même temps la passion bouillonner au fond de nos entrailles, alors nous nous posons le problème d'une façon mille fois plus effrayante. Nous nous écrions avec effroi : Et moi, moi-même, que serai-je un jour ?

Mes Frères, c'est sur ce grave problème que je viens appeler votre attention pendant ce temps de calme et de réflexions sérieuses. Je viens vous parler de l'homme, de sa nature et de sa destinée sur la terre. — Pris dans tout son ensemble, le problème comprend, on le voit, deux grandes parties. *D'où vient* dans le monde entier, et en particulier dans le monde chrétien, *cette lutte* qui nous effraie, *cette opposition* réciproque des convictions et des sentiments, des jugements et des œuvres ? C'est la partie théorique. *Comment assurer* à nos sentiments et à nos œuvres une *conformité constante avec nos convictions*, c'est-à-dire avec les règles que nous dictent la vérité et la vertu ? Comment nous assurer la vraie grandeur et cette

félicité qui est le dernier objet de nos aspirations ? C'est la partie morale, la partie pratique.

I.

Il n'est personne, mes Frères, personne d'entre vous qui dans une méditation sérieuse sur l'histoire de l'humanité, de la famille, ou simplement de sa propre conscience, n'ait été frappé des luttes, des révolutions et surtout des contrastes étonnants dont cette histoire est pleine. Le bien et le mal, la vertu et le vice s'y mêlent partout, s'y combattent, y triomphent tour à tour : et de cette confusion surgissent des phénomènes si étranges qu'on ne peut résister au désir d'en pénétrer le secret.

Chez les peuples qui s'agitent en ce moment à la surface de la terre, je ne vois qu'un amas de lamentables contradictions. De grandes nations parvenues aux sommets les plus élevés de la civilisation actuelle, éclairées des splendeurs de toutes les sciences humaines, recèlent dans leur sein des abîmes d'ignorance et de corruption. D'autres, nourries par l'Église catholique dans les saintes traditions du respect, de l'obéissance, de la fidélité, s'insurgent contre leur mère, érigent la spoliation en maxime de droit public, la licence des mœurs et l'incrédulité en méthodes d'éducation ! D'autres encore, destinées, dirait-on, par leur origine, leur nom, leurs inépuisables ressources, à porter le sceptre de la justice, à défendre partout l'honneur et la vérité, se laissent absorber par les préoccupations inquiètes du progrès matériel, ou s'arrêtent incertaines et indécises, oublieuses de leur devoir et de leur renommée.

La famille sur un théâtre moins vaste, nous offre le spectacle attristant des mêmes anomalies. Chaque génération présente un chaos inextricable d'éléments opposés. Des parents religieux et des enfants impies ; des frères divisés de croyance et de conduite ; les prodiges du dévouement à côté des bassesses de l'égoïsme ; un membre gangrené dans un corps plein de vie, et parfois

aussi une fleur de pureté au milieu d'un cloaque de corruption.

Et dire que dans chaque individu se reproduisent ces contrastes et ces révolutions. Nous les remarquons à tous les âges de la vie, dans toutes les conditions de la société. Nous voyons le bien atteindre des hauteurs qui dépassent toutes nos forces et même nos aspirations, tandis que le mal descend à des profondeurs que l'on n'oserait imaginer.

Il n'est personne qui n'ait observé avec stupeur la présence simultanée dans le monde de ces deux éléments : le bien et le mal, et qui n'ait cherché l'explication de cet étrange phénomène. J'ai dit : personne ; je me trompe. Il est une catégorie de prétendus sages qui professent une superbe indifférence pour le problème qui nous occupe. Uniquement attentifs aux questions d'économie, de production, de commerce, de jouissance matérielle, ils ne songent même pas à cette âme immortelle dont Dieu leur a confié le sort. Leur vue s'arrête en deçà du tombeau, et ils n'aspirent point à conserver la plus noble partie d'eux-mêmes au rang qui lui appartient. Comme si tout le progrès devait consister à remuer toujours des masses plus considérables de métal ou de pierre, à voler sur les ailes de la vapeur et de l'électricité, à vivre ou même à tuer avec le moins de peine et le plus de célérité possible ! Laissons s'enfoncer dans la matière ces progressistes rétrogrades. Ils ne méritent qu'un regard de profonde pitié.

Voici des philosophes, des penseurs. Ils vont, assurent-ils, nous donner la clef des mystères de notre âme. Leurs théories, pour n'être pas toutes également neuves, n'en seront pas moins également originales.

Le bien et le mal, me dit le dualiste, naissent de deux principes, également parfaits, également infinis, mais ennemis éternels et irréconciliables l'un de l'autre, qui se combattront toujours jusqu'a la victoire finale de l'un des deux : mais nul ne sait à qui la victoire appartiendra. —

Il y aurait donc deux Dieux, l'un parfaitement bon, l'autre parfaitement mauvais, l'un éternellement bon, l'autre éternellement mauvais. Comme si un principe qui n'a rien de bon pouvait posséder l'existence, qui est le premier et le plus incontestable des biens ! La théorie dualiste est absurde. Arrière la théorie du Dieu-Satan, renouvelée de Manès et de la philosophie persane !

Non ! enseigne un autre docteur, que nous avons déjà rencontré sur notre route, non, il n'y a pas deux Dieux ni deux principes. Il n'y en a qu'un seul : mais c'est un Dieu immense, tantôt bon et tantôt mauvais ; tantôt faible, tantôt puissant ; tantôt grand, tantôt petit ; ou plutôt à la fois bon et mauvais, fort et faible, petit et grand, car tous ces accidents ne sont, comme nous-mêmes du reste, que les modifications d'une seule et même Divinité. — Eh quoi ! c'est ainsi que vous ravalez la Divinité ! C'est ainsi que vous détruisez, au lieu de construire ! Qu'est-ce que ce Dieu contradictoire en lui-même ? Que sont ces hommes que vous vous imaginez comme des portions de la Divinité ? Nous vous l'avons déjà dit : notre conscience, notre raison, tout notre être se révolte contre votre système. Arrière la doctrine panthéiste ! Arrière !

Vous vous trompez tous, reprend un utopiste de ce siècle-ci. Vous vous trompez, lorsque vous faites remonter jusqu'à la Divinité le bien et le mal que vous marquez en vous et autour de vous. Dieu ne peut pas vouloir que nos penchants soient en désaccord avec nos devoirs. Il faut donc faire cesser cette guerre intestine. C'est vous qui causez le désordre par la résistance que vous opposez à vos passions. Votre devoir est de les satisfaire. En leur obéissant toujours, vous assurez votre bonheur. — Peut-on, mes Frères, entendre une apologie plus effrontée de tout ce que la raison, lumière infaillible dans sa sérénité, de tout ce que la raison déclare honteux, criminel, indigne ? Arrière donc, vous aussi, arrière, infâme théorie Fouriériste et Saint-Simonienne !

Écoutons, mes Frères, une dernière explication, formulée par Luther et admise par ceux qui se disent ses disciples, déclarés ou involontaires. Le contraste qui vous frappe, dit Luther, prend son origine dans une première faute. Depuis cette faute, l'homme n'est plus capable que de produire le mal, uniquement le mal. S'il fait le bien, ce n'est pas lui qui travaille ; c'est Dieu seul qui travaille par lui. — Solution désespérante, qui ne me laisse que la liberté du mal et rejette sur Dieu même, si je viens à me perdre, la responsabilité de ma damnation. Arrière donc, encore une fois, arrière la théorie luthérienne, la théorie janséniste ; en un mot : la théorie hérétique !

Vous le supposez bien, mes Frères, je suis loin d'avoir épuisé tous les systèmes. Je n'ai rien dit du naturalisme, du matérialisme, du positivisme que j'entendais nommer, il n'y a pas longtemps, « le grand égoût où sont venues se réunir les monstruosités de tous les siècles. » Ces doctrines se représenteront encore, quand nous examinerons plus en détail les questions du surnaturel. — Le rapide exposé que vous venez d'entendre, suffira à faire ressortir dans sa radieuse simplicité la doctrine catholique.

La voici telle qu'elle ressort du récit de l'Écriture, interprété par les Pères de l'Église, expliqué par les Conciles.

J'ouvre la Bible à la première page, et j'y lis : *Dieu dit : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance... Et Dieu forma l'homme du limon de la terre. Il lui insuffla un esprit de vie, et le plaça dans le Paradis de délices. Puis il lui dit : Mangez les fruits que produisent les arbres du Paradis ; mais ne touchez point au fruit de l'arbre de la science du bien et du mal. Le jour où vous mangerez de ce fruit, vous mourrez.* Écoutez maintenant l'explication des Docteurs et des Pères de l'Église : d'Augustin, d'Irénée, d'Hilaire, de Chrysostome. Dieu tire l'homme du limon de la terre, mais il le crée *à son image :* c'est-à-dire, disent ces saints interprètes, que Dieu complète la nature matérielle, en lui donnant une âme spirituelle, intelligente et

libre. Dieu fait l'homme *à sa ressemblance,* c'est-à-dire qu'il l'adopte pour son fils. Il lui réserve une béatitude toute divine ; et pour le mettre à même de mériter cette béatitude, il lui communique un don excellent, une grâce insigne, un principe de vie surnaturelle. La conservation de ce don dépend de la libre obéissance de l'homme. Le jour où il mangera du fruit défendu, il mourra, c'est-à-dire il perdra cette vie surnaturelle.

Je continue de parcourir le récit sacré. *Le serpent dit à la femme : Pourquoi ne mangez-vous pas de tous les fruits du Paradis terrestre? La femme répondit : Dieu nous a défendu de toucher à l'arbre qui est au milieu du Paradis, sous peine de mort. — Non, vous ne mourrez pas, mais vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. Et la femme cueillit le fruit et en mangea. Elle le présenta à son mari, qui en mangea également. Leurs yeux s'ouvrirent, et ils connurent qu'ils étaient nus.* Le serpent, c'est le démon. Jaloux de la félicité de la race humaine, il a machiné la perte de nos premiers parents. Il les a tentés, et il a réussi. Ils ont succombé, et ils ont reconnu leur nudité, c'est-à-dire qu'ils ont perdu la vie surnaturelle, la vie de la grâce. Comment savaient-ils qu'ils étaient nus ? s'écrie saint Augustin, sinon parce qu'après avoir perdu la grâce ils sentaient ces révoltes de la chair qu'ils avaient jusqu'alors ignorées.

A la faute succède le châtiment, et au châtiment est unie l'assurance formelle d'une réparation future. Dieu chasse Adam et Ève du Paradis : il les réduit à la condition infime de leur nature ; mais il dit au serpent, ou plutôt au démon : *Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre sa race et la tienne. Elle te brisera la tête, et tu essaieras de la mordre au talon.*

Analysons, mes Frères, les données que nous a fournies le récit inspiré de Moïse, et nous verrons se dégager clairement et sans effort une vérité que tant d'hommes ont vainement cherchée dans des suppositions et des systèmes

absurdes. — L'homme créé *à l'image* de Dieu, c'est le résumé de notre *nature ;* l'homme appelé à une *ressemblance* plus parfaite avec son Dieu, préparé à la béatitude divine, commandant en maître aux appétits inférieurs et soumettant à son créateur sa raison docile, c'est le don de la *grâce.* Le tentateur intervient : une catastrophe lamentable renverse l'homme du faîte de sa grandeur. Il se révolte contre Dieu, et sa chair se révolte contre lui. A partir de ce moment il y aura une lutte dont l'homme sera le théâtre, la lutte de la chair contre l'esprit, la lutte entre l'esprit de l'homme et l'autorité divine. Il est vrai, le Dieu miséricordieux promettra un Rédempteur et par ce Rédempteur rendra à l'homme la vie de la grâce. Mais la chair de l'homme, sortie de la boue, continuera de s'incliner vers la boue, et l'esprit de l'homme, sujet à l'erreur, fléchira sous le poids de la chair.

L'homme ne reconnaîtra plus le domaine de Dieu qu'au prix de grands efforts, dont il était dispensé avant la chute. Car, s'il y a encore dans l'homme, comme jadis, et cela par l'action de la grâce, des aspirations infiniment sublimes, avec le souvenir de son glorieux passé et l'espérance d'un avenir non moins fortuné au delà du tombeau, l'homme trouve aussi à côté de soi l'esprit du mal, toujours actif, toujours vigilant, toujours acharné à sa ruine. — Voilà, mes Frères, l'histoire de l'homme ; ce fut celle d'Adam, celle de toute sa race. Disons-le, c'est la nôtre. Nous allons tâcher de la compléter par de nouvelles leçons des Livres saints et par le témoignage de notre propre cœur.

II.

La nature et la grâce : la nature élevée d'abord par la grâce, la grâce perdue par le péché originel sur l'instigation du démon, la restitution de la grâce promise par Dieu dans une rédemption à venir, telles sont les données précises fournies par la révélation mosaïque concernant l'histoire de notre race. — Voyons si *la doctrine de Nouveau*

Testament et les *notions de l'expérience* viennent corroborer cette théorie fondamentale.

A. Ne vous étonnez pas, mes Frères, si je puise dans l'Évangile les connaissances qu'il me faut acquérir concernant *l'état présent de l'humanité vis-à-vis de l'important problème du bien et du mal.* J'ai hâte de vous avertir que, voulant obtenir en cette matière une réponse bien autorisée, je n'irai point la demander aux païens, c'est-à-dire aux philosophes incrédules et rationalistes, ni en général aux apôtres volontaires ou involontaires de l'erreur : ce n'est pas à des aveugles qu'on se confie, lorsqu'il s'agit de parcourir une route où la moindre erreur exposerait à un péril extrême. Je n'irai point non plus me renseigner sur la conduite à tenir au milieu des luttes dont mon cœur est le théâtre, à ces chrétiens indignes que le souffle des passions emporte à son gré, tout comme je ne croirai pas pouvoir surprendre les secrets de l'art militaire chez un lâche troupier que je vois tapi derrière les bagages dès les premiers grondements du canon.

Ce qu'il me faut, quand il est question de notre nature intime, c'est le témoignage de l'homme vraiment digne de ce nom, de l'homme sage, de l'homme fort, de l'homme véridique. Et puisque nous voulons connaître la solution chrétienne du problème, il faut recourir aux premiers docteurs du christianisme, à Jésus et à ses apôtres. Jésus, de l'aveu de tout esprit sincère, peut être considéré comme la plus haute personnification de l'humanité. Jésus et ses apôtres ne peuvent ignorer les fondements de la religion qu'ils ont établie. Les interroger, est éminemment raisonnable.

Je vais donc m'asseoir, comme Madeleine, aux pieds de ce docteur incomparable, et je lui dirai : Seigneur, vous qui êtes la bonté même et la vérité même, apprenez-moi les secrets de mon existence et de ma destinée. — Recueillons, mes Frères, les enseignements de Jésus. *En vérité, je vous le dis : Si l'homme ne prend une vie nouvelle, il ne verra*

point le royaume de Dieu (Jo. III, 3). *Je suis venu pour que mes brebis aient la vie, et qu'elles l'aient en abondance* (Ibid. x, 10). *Je suis la voie, la vérité et la vie... Celui qui croit en moi, quand même il mourrait, vivra ; et celui qui vit et croit en moi, ne mourra jamais* (Ibid. XIV, 6 ; XI, 25, 26). *Celui qui voudra sauver sa propre vie, la perdra ; celui qui pour moi perdra sa vie, la sauvera* (Matth. x, 39). *Ce qui est né de la chair, n'est pas autre chose que chair ; ce qui est né de l'esprit, est esprit* (Jo. III, 6). *C'est l'esprit qui vivifie ; la chair seule ne peut rien. Les paroles que je vous ai dites, sont esprit et vie* (Ibid. VI, 54).

Mes Frères, reconnaissez-vous les deux principes, les deux vies : l'esprit et la chair, la nature et la grâce ? — Voyons-en également les caractéres et les fruits. *Veillez et priez ; car l'esprit est prompt, mais la chair est faible* (Matth. XXVI, 41). *Celui qui vient de la terre, est terrestre, et il parle des choses de la terre ; celui qui vient du ciel est au-dessus de tout* (Jo. III, 31). *Je suis la lumière du monde : celui qui me suit, ne marche point dans les ténèbres* (Ibid. VIII, 12). *Celui qui fait le mal, hait la lumière, et il ne s'expose point au jour, de peur que ses œuvres ne soient dévoilées ; mais celui qui agit selon la vérité, vient à la lumière, pour que ses œuvres soient manifestées, car elles sont faites en Dieu* (Jo. III, 20, 21). *Du cœur de l'homme sortent les mauvaises pensées, l'homicide, l'adultère, la fornication, le vol, le faux témoignage, le blasphème* (Matth. XV, 19). *En vérité, je vous le dis : Celui qui croit en moi, fera les œuvres que je fais ; il en fera même de plus grandes, parce que je retourne à mon Père* (Jo. XIV, 12). *Soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait* (Matth. V, 48). Donc d'un côté faiblesse, abaissement, obscurité, désordres criminels ; de l'autre, force, élévation, lumières surnaturelles, miracles, perfection sublime.

Je pourrais avec la même facilité tirer des enseignements du Sauveur le caractère, les prétentions, les ruses de l'esprit infernal, prince du monde et corrupteur de

l'humanité. — Mais allons plus loin. Cherchons dans la vie même du Messie l'application de sa doctrine. En tant que Dieu, il est la grâce, la grâce substantielle ; en tant qu'homme, il possède notre nature. Il veut en subir toutes les épreuves, à l'exception du péché.

Regardez-le au désert. Il a jeûné pendant quarante jours ; la faim le tourmente. Le tentateur approche et sollicite la nature. *Dis que ces pierres deviennent du pain.* La grâce répond : *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole sortie de la bouche de Dieu.* Regardez-le au jardin de Gethsémani, étendu la face contre terre, couvert d'une sueur sanglante, se débattent dans les étreintes de l'agonie. *Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi !* Je reconnais la voix de la nature. Il poursuit. *Cependant que votre volonté se fasse, et non la mienne !* Victoire à la grâce ! Regardez-le suspendu à la croix, entre le ciel et la terre, en proie à toutes les douleurs, dévoré par une soif ardente, trahi, condamné, bafoué par les hommes, abandonné de son Père. *Mon Dieu*, soupire-t-il, *mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé ?* Cri suprême de la nature défaillante. Mais quelques instants après : *Tout est consommé. Mon Père, je remets mon âme entre vos mains.* Dernier soupir de l'Homme-Dieu, triomphant de la nature par la mort même, pour prendre possession du royaume de la grâce.

Vous me pardonnerez, mes Frères, l'inexactitude de ces paroles. Je n'en trouve pas de plus justes pour vous montrer, dans l'adorable personne du Sauveur, l'exemple de ces déchirements qui nous arrachent chaque jour de douloureux soupirs.

Mais si nous descendons de ces sommets pour interroger des hommes corruptibles et mortels comme nous, oh ! alors, sans sortir des Livres sacrés, nous surprendrons ces témoignages de l'expérience tels que nous les entendons résonner au dedans de nous-mêmes. Écoutez saint Paul développant les merveilles qui se sont accomplies en lui : Je

sais que cet homme que voici a été ravi jusqu'au troisième ciel... Je sais qu'il a été transporté dans le Paradis et qu'il a entendu des paroles mystérieuscs que l'homme ne peut prononcer (II Cor. XII). *L'œil n'a point vu, l'oreille n'a pas entendu, le cœur n'a pas conçu ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment* (I Cor. II, 9). *Qui me séparera de la charité du Christ? La tribulation, les angoisses, la faim, la nudité, le danger, la persécution, le glaive? Non, non! Nous triomphons de tout cela à cause de celui qui nous a aimés... Oui, j'en suis assuré : ni mort, ni vie ; ni anges, ni principautés, ni vertus ; ni présent, ni avenir ; ni force, ni élévation, ni profondeur, ne pourra nous séparer de la charité de Dieu, laquelle est en Notre Seigneur Jésus-Christ!* (Rom. VIII, 35 seqq.) Vous avez compris le chant de victoire, inspiré par la grâce : écoutez les cris arrachés par les défaillances de la nature. *Je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je ne veux pas... L'homme intérieur se plaît dans la loi de Dieu ; mais je sens dans mes membres une autre loi, opposée à cette loi de l'esprit et me captivant sous la loi du péché que je porte dans mes membres. Homme malheureux que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort?* (Ibid. VII, 19 seqq). Et ailleurs le même Apôtre nous dit : *J'ai reçu l'aiguillon de la chair : l'ange du mal est là qui me presse. Trois fois j'ai prié le Seigneur de l'éloigner de moi, et il m'a répondu : Ma grâce te suffit ; la vertu devient plus forte au milieu de la faiblesse* (II Cor. XII, 7-9).

B. A tous ces traits, qui de nous n'a reconnu l'état de son âme? Oui, mes Frères, à quelque âge que vous soyez arrivés, dans quelque position que vous vous trouviez, jeunes gens et jeunes filles, hommes faits, pères et mères, je puis pour confirmer la théorie que je viens d'exposer, en appeler à vous-mêmes. Ah! j'en suis sûr, vous connaissez tous ce que l'on appelle « la nature et la grâce. » Vous n'en avez pas toujours distingué les mouvements, mais vous les avez éprouvés. Que de fois dans le silence et le recueillement du sanctuaire, quand vous veniez de

déposer vos fautes au Tribunal de la pénitence ou que vous vous releviez de la Table sainte ; que de fois même dans la solitude de votre demeure, les yeux fixés sur un souvenir de famille, sur une lettre de votre mère, ou mieux encore, sur le crucifix, sur l'image de la sainte Vierge, vous avez senti passer sur vos fronts comme un souffle d'anges ! Vos cœurs étaient comme embaumés d'un parfum du ciel. De sublimes paroles retentissaient à vos oreilles. Travail, dévouement, charité, piété, générosité, sacrifice, pureté. Ces mots si austères n'éveillaient en vous que de riantes images. Ils vous apparaissaient tout rayonnants d'une aimable clarté. Et votre âme, enivrée de vertu, portée sur les ailes de la foi, de l'espérance, de l'amour, s'élançait vers un horizon inondé d'une céleste lumière. C'était l'heure de le grâce.

Mais à d'autres moments, n'avez-vous pas senti, dans le chemin du devoir, vos forces défaillir et votre énergie se briser ? Jetant votre regard inquiet autour de vous, le portant d'abord sur cet idéal de vertu que vous poursuiviez, puis sur cette foule insouciante et moqueuse qui tourbillonnait à vos côtés, le reportant enfin sur vous-mêmes, sur votre inconstance, sur votre faiblesse, sur les fautes de votre vie, vous vous preniez à soupirer : « je ne puis pas ! » En même temps, des replis les plus intimes de vos cœurs montaient des vapeurs empestées ; vos fronts s'inclinaient vers la terre ; le feu de la concupiscence s'allumait dans vos yeux. Heure terrible, heure pleine d'angoisses et de dangers, heure de la nature !

Ce n'est pas tout. N'avez-vous pas quelquefois vu surgir devant vous des fantômes affreux : fantômes de volupté, de vengeance, de révolte, d'impiété ? N'avez-vous pas entendu bourdonner au fond de vous-mêmes des paroles étranges : paroles de doute, de blasphème, de dégoût, de désespoir ? Fantômes si horribles, paroles si épouvantables, que vous vous êtes écriés : Non, ce n'est plus moi qui pense cela ; c'est un génie malfaisant qui m'inspire ces

conceptions infernales ! — Vous aviez raison ; car en vous il y a, outre la grâce et la nature, l'éternel ennemi de la grâce, et, si je puis le nommer ainsi : le dépravateur acharné de la nature.

Péroraison. — Un jeune homme, nous raconte la philosophie païenne, un jeune homme, soucieux de son avenir, voulut consulter l'oracle de Delphes. Arrivé devant le temple d'Apollon, il lut sur le fronton de l'édifice cette courte sentence : « *Gnôthi séauton.* Connais-toi toi-même. » Aussitôt il s'arrêta, et s'adressant à son maître qui l'avait accompagné : Maître dit-il, que signifie cette parole ? — Se connaître soi-même, répliqua le philosophe, c'est connaître la fin pour laquelle nous sommes au monde ; c'est connaître ce qui en nous-mêmes nous rapproche de cette fin ou nous en éloigne. — Assez, maître, assez ! Je n'ai plus besoin de consulter Apollon. Retournons méditer ces paroles, apprenons à nous connaître nous-mêmes.

Ah ! mes Frères, combien nous sommes plus heureux que ce jeune adepte de la philosophie ! La connaissance de nous-mêmes, nous la possédons tout entière, pour peu que nous nous approchions de Dieu, source de la vérité. — Nous avons aujourd'hui jeté les fondements de cette connaissance. Nous avons distingué en nous ces deux éléments : la nature et la grâce, les mêmes que nous avons trouvés à l'origine des choses dans Adam, notre premier père. Cette vue générale, il la faut éclaircir, en considérant plus à fond ces deux grands faits : l'élévation de la nature par la grâce et sa déchéance par le péché originel (1). Ce sera la matière de nos entretiens subséquents.

(1) Avant les deux sermons qu'il annonce par la fin de cette phrase, le Père Verbeke a inséré ici trois autres sermons qui complètent celui-ci, afin de faire servir cet ensemble pour des stations de carême. Ces quatre sermons sur « la nature et la grâce » furent aussi prêchés aux étudiants de l'Université de Louvain, en 1867, comme préparation au devoir pascal.

(Pour Carêmes, ajoutez :) Mais dès maintenant nous pouvons, d'une certaine manière, résoudre la question que nous nous sommes posée en commençant : Que serai-je ? — Eh bien, je serai heureux ou malheureux, grand ou méprisable, juste ou réprouvé, suivant que triomphera en moi l'esprit ou la chair, la grâce ou la nature. Si nous travaillons à nous connaître nous-mêmes, ce doit être afin de gouverner tous les mouvements qui s'élèvent en nous, pour les dominer et les diriger vers le bien ; pour réaliser enfin le plus beau des triomphes : celui de la grâce sur la nature et de la nature par la grâce.

14e SERMON DE CONTROVERSE SUR LE SYMBOLE.

LA NATURE, ENNEMIE DE LA GRACE.

Video autem in membris meis legem repugnantem legi mentis meæ et captivantem me in lege peccati (Rom. VII, 23).

Exorde. — Embrassant d'un coup d'œil l'ensemble de notre vie chrétienne, nous y avons constaté l'existence de deux principes radicalement opposés l'un à l'autre. Du triomphe de l'un d'eux, nous l'avons dit, dépend notre avenir. Il importe donc souverainement de connaître à fond ces principes, d'en étudier les tendances, de savoir en quoi consiste leur éternel antagonisme.

Le premier de ces principes, c'est la nature ; le second, la grâce. La nature : non pas l'ensemble des forces imprimées à notre être telles que Dieu les avait ordonnées dans le Paradis terrestre, forces équilibrées, forces réglées, forces soumises les unes aux autres ; mais l'ensemble des mêmes forces déchaînées, en quelque sorte, par la faute originelle, et devenues comme étrangères à l'influence divine. Le second principe, c'est la grâce, le don ineffable

de l'adoption, les lumières surnaturelles, les affections célestes, l'activité divine, que Dieu, malgré la chute, a bien voulu nous rendre, et qui nous unissent à lui dans le nouvel Adam, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Quels sont les obstacles que la nature oppose à l'adoption divine et à l'action de la grâce ? C'est le premier point qu'il est nécessaire d'éclaircir. — Et puisqu'il est des hommes qui, dans leur fol orgueil, prétendent élever la nature en s'éloignant de la grâce, une seconde question doit également être résolue : *Où nous mène la nature lorsqu'elle s'écarte de la grâce ?*

Méditer ces deux points, c'est analyser complètement ce premier principe : la nature.

I.

Deux éléments composent, nous le savons tous, notre nature humaine : un élément grossier et un élément sublime, un élément matériel et un élément spirituel, le corps et l'âme. Eh bien, dans l'état de dégradation où nous a précipités la chute de notre premier père, je trouve dans chacun de ces deux éléments, malgré des tendances diamétralement opposées, un obstacle également redoutable de part et d'autre à l'action de la grâce. Et pour résumer, ma pensée en deux formules faciles à retenir, je dirai que les *bassesses* de notre nature (corporelle) s'opposent au règne de la grâce et que les *prétentions* de notre nature (spirituelle) en éloignent les bienfaits.

A. Les *bassesses* de notre nature. Ah ! mes Frères, je le sais bien : ce mot choque la délicatesse de nos soi-disant philosophes. Dans leur respect sans bornes pour l'homme, ou plutôt dans le culte qu'ils se sont voué à eux-mêmes, ils voudraient diviniser la matière qui est en eux. Mais telles ne sont pas les leçons de l'expérience et de la vérité. Loin de nous, sans doute, de méconnaître la grandeur de l'homme, la grandeur même de cette enveloppe terrestre qui sert de vêtement à son âme, et sur laquelle Dieu a

imprimé le cachet de sa puissance et de sa sagesse infinies. Oui, le corps de l'homme est merveilleusement beau ! Aussi nous dirons au peintre, au sculpteur, à tous les artistes : Contemplez, admirez, reproduisez la beauté du corps humain. Faites-nous saisir la symétrie, les proportions, l'harmonieuse combinaison de ses membres. Faites que, voyant vos œuvres, nous soyons forcés de nous écrier : Oui, Dieu a formé l'homme à son image ! Nous dirons à l'anatomiste, au physiologiste : Muni de votre scalpel, décomposez devant nous l'admirable charpente du corps humain. Expliquez-nous comment se conservent et se renouvellent ces os si solides, cette chair si ferme et si tendre à la fois, ce sang, véhicule de la vie, ces nerfs, cordes vivantes qui vibrent à la moindre émotion de mon âme, ressorts délicats qui produisent le mouvement et frémissent sous les impressions des sens. En vous écoutant, nous rendrons gloire à Dieu, magnifique dans ses œuvres.

Mais quand le chimiste viendra nous initier à la composition élémentaire de toutes ces merveilles, quand il nous prouvera que les combinaisons diverses de quelques substances matérielles ont donné naissance à cette charpente osseuse, à ces tissus, à ces fibres, à ces fluides, ah ! malgré nous, une parole viendra se placer sur nos lèvres : *Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris.* Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière !

Oui, quelque grand, quelque beau que nous paraisse le corps de l'homme, dans ce corps gît le secret de sa bassesse. L'homme est matière par son corps et, tout comme l'animal sorti de la matière et incliné vers la matière, l'homme sent que la matière l'entraîne, l'appesantit et parfois l'attire tout entier dans cette boue dont son corps tire son origine.

Or, la grâce, c'est le mouvement vers les sphères supérieures ; la grâce, c'est le triomphe de l'esprit ; la grâce,

c'est l'intelligence pure, l'amour dégagé de toute étreinte charnelle ; en un mot, c'est la vie divine.

Dès lors, je le comprends : la nature est l'ennemie de la grâce. — Oui, tant que le regard de mon intelligence ne pourra se dégager des brouillards épais dont l'enveloppe une imagination sensible et terrestre, il ne se plongera pas dans l'océan lumineux des perfections incréées. Tant que mes yeux réfléchiront le panorama du monde matériel, ces splendeurs mêmes offusqueront pour moi les splendeurs de la majesté divine. Tant que ma volonté sera sollicitée par les charmes d'un bien temporel et limité, elle ne s'élancera pas, libre et indépendante, vers les attraits de l'éternelle sainteté. Tant que mon amour aura pour organe ce cœur de chair qui palpite dans une poitrine de chair, il ne s'énivrera pas des chastes délices de la charité, il ne se perdra pas dans les embrassements ineffables de la beauté souveraine. Voilà bien ce que nous apprennent les oracles de la vérité. *Corpus, quod corrumpitur, aggravat spiritum* (Sap. IX, 15). *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Spiritus Dei* (I Cor. II, 14). *Non permanebit spiritus meus in homine in æternum, quia caro est* (Gen. VI, 3).

Et ma raison elle-même insinue qu'il en doit être ainsi. Elle me dit que l'inertie de la matière doit, en nous, mettre obstacle aux élans impétueux de l'esprit de Dieu ; que la vileté de la matière doit donner naissance à des instincts abjects et grossiers comme elle. Cette inertie m'explique mon indifférence pour les choses du ciel, mon impuissance au travail, mon apathie pour le bien, mon horreur de la souffrance, ma lâcheté dans la lutte.

Cette abjection me fait comprendre comment par mes yeux, par mes oreilles, par tous mes pores pénètrent jusqu'à mon âme ces miasmes impurs dont hier nous constations l'existence ; vapeurs pestilentielles et pourtant enivrantes, âcres parfums, qui irritent notre sensibilité et dont les émanations nous énervent ; voluptés dégradantes dont nous rougissons, et qui cependant nous sollicitent

sans cesse. Et nous comprenons comment les malheureux qui cèdent à la nature, finissent par tomber dans un abîme de dégradation, comme ces lâches Orientaux endormis dans la volupté, enivrés de luxure et d'opium.

B. L'incompatibilité de la grâce avec les bassesses de notre nature matérielle est donc manifeste. Mais dans l'homme il n'y a pas que matière, il y a esprit. Ne se trouvera-t-il donc pas des hommes assez grands, assez forts, pour se dégager des liens de la matière et pour conserver à l'esprit l'empire sur la nature ? Et quand l'esprit triomphe, quand la matière est soumise, comment la nature ainsi régénérée pourrait-elle manquer d'attirer la grâce et d'élever l'homme jusqu'à son divin exemplaire ?

Ne répondons pas, pour le moment, à la première de ces deux questions. Supposons, je le veux bien, une nature d'élite, un corps dompté, une âme indépendante : alors même, je proclame l'hostilité de la nature et de la grâce, et j'affirme que *les prétentions de cette nature*, si elles ne sont pas réprimées, *éloigneront* les bienfaits de la grâce.

Ne dites pas : Comment l'âme de l'homme peut-elle mettre obstacle à la vie divine, l'âme qui nous rapproche de la Divinité, l'âme, où je contemple déjà l'image des perfections infinies, l'intelligence qui sait, la liberté qui règne, la volonté qui commande ? — Mes Frères, ces dons magnifiques font de l'homme une créature d'élite, c'est vrai, le roi de la création, c'est vrai encore : mais ils ne mettent pas l'homme en communication directe avec l'auteur de son existence ; ils le laissent dans la condition de sujet, de serviteur, d'esclave. La grâce est une faveur autrement excellente. La grâce, c'est *l'adoption de l'homme par le Dieu qui l'a créé*. Or, pour que le Créateur élève la créature jusqu'à son infinie majesté ; pour qu'il lui promettre la contemplation, la jouissance de sa beauté souveraine ; pour qu'il lui donne le moyen de mériter cette contemplation, cette jouissance, cet immense bonheur ; en un mot, pour qu'il commence dès ce monde à diviniser

l'homme, ce grand Dieu demande autre chose que de voir l'homme maintenir *d'une façon quelconque* l'empire de l'intelligence sur les sens et le règne de l'âme sur le corps. Ce qu'il exige de l'homme, c'est l'estime par-dessus tout du don infiniment précieux qui lui sera fait, c'est la confession de son néant et de sa dépendance, c'est la soumission entière et sans réserve aux conditions qu'il plaît au Créateur d'imposer à la créature.

Et ici, je le constate avec douleur, ici *les prétentions de la nature* entravent le dessein du souverain maître et arrêtent l'infusion de la grâce. *L'orgueil — la suffisance — et la légèreté de l'esprit* humain produisent une triple antipathie entre cet esprit et l'esprit de Dieu. Essayons de rendre ces pensées sous des formes sensibles.

a) Il y a opposition entre l'orgueil de l'homme et la souveraineté de Dieu. — Lorsque Dieu veut communiquer à l'homme les dons de la grâce, je me le représente comme un souverain puissant, décidé à se choisir un héritier parmi les citoyens de son royaume. Je le vois d'abord répandre autour de soi les bienfaits, prodiguer à ses courtisans les richesses et les honneurs, confier aux serviteurs sur lesquels il fonde les plus belles espérances le commandement de ses provinces et de ses armées. Parmi ces heureux parvenus, les uns. enivrés de leur opulence, dissipent en folles débauches les dons du prince. D'autres, saisis de vertige au faîte de cette grandeur, écrasent sous les roues de leur char leurs amis, leurs parents, leurs maîtres d'autrefois. Ces gouverneurs, ces généraux, sortis hier de la foule, se posent en tyrans et en dominateurs implacables. Et personne parmi eux qui confesse l'origine de son élévation, personne qui fasse monter vers le trône les accents de la reconnaissance. Faut-il encore demander sur qui d'entre eux tombera le choix du souverain ? Ne s'en sont-ils pas tous rendus indignes ? Ce fol orgueil, cette ingratitude, cette hauteur, ne doivent-ils pas tarir la source des bienfaits et faire surgir dans le cœur du monarque le

regret des faveurs déjà accordées ? — Et quand notre âme s'infatue de sa propre excellence, quand, oubliant son créateur, elle se complaît dans sa propre beauté et qu'elle revendique pour elle-même l'encens qui revient à Dieu, ce Dieu s'inclinerait vers elle ! il la ferait monter sur le trône qu'il occupe ! Non, non, vous le comprenez, il n'en peut être ainsi : *Deus humilia respicit, et alta a longe cognoscit* (Ps. CXXXVII, 6). *Qui se exaltat, humiliabitur* (Luc. XIV, 11). L'homme qui s'énorgueillit, renonce déjà à l'adoption divine. — Par sa suffisance, il fait plus : il la repousse.

b) En effet, au simple énoncé de cette seconde prétention, nous sentons combien elle est incompatible avec la communication de la grâce. Un esprit créé, limité, et pourtant *suffisant*, n'est-ce pas déjà une sorte de contradiction ? Un esprit *suffisant*, c'est-à-dire dans l'acception vulgaire du mot : un esprit rempli de lui-même, voulant tout comprendre par lui-même et selon ses propres manières de voir, voulant tout juger à sa mesure, tout régler à sa fantaisie ; voulant tout comprendre, même les secrets de Dieu ; voulant tout juger et tout appeler à son tribunal, même la divine Providence ; voulant tout régler, même l'action du Créateur sur la créature ! Mais, nous l'avons montré dans un entretien antérieur, c'est un orgueil, une infatuation intolérable pour une intelligence aussi bornée que la nôtre de prétendre sonder tous les mystères qui doivent nécessairement se trouver en Dieu. Et comment Dieu devrait-il accorder à cette intelligence encore enveloppée dans les langes de la matière ce qu'il réserve pour en faire la récompense de notre fidélité ? Pourquoi Dieu devrait-il plier les décrets de son infinie sagesse aux caprices d'un enfant ? Ah ! quand je considère cette intelligence humaine si pleine d'elle-même, et si vide de véritable raison, il me semble voir quelque disciple peu doué, mais prétentieux en proportion, déclarer à un éminent mathématicien qui veut bien lui donner des leçons, qu'il ne l'écoutera point s'il ne commence par lui communiquer tout d'abord toute

sa science. Attendez donc, enfant ! Commencez par croire sur la parole du maître. Apprenez à combiner les chiffres et les signes ; et plus tard, quand vous vous serez beaucoup exercé, quand vous aurez beaucoup étudié, beaucoup réfléchi, et que vous aurez grandi, enfant présomptueux ! alors, il vous sera donné peut-être de comprendre les mystères de la science. Que dis-je ? de comprendre ? d'entrevoir ; oui ! c'est tout ce qu'il vous est possible d'espérer.

Et, mes Frères, admirons notre inconséquence. La prétention que nous condamnerions dans l'apprentissage des sciences humaines, nous ne rougissons pas de l'afficher vis-à-vis des mystères de Dieu. Ah ! ce Dieu nous répond comme à Moïse : Personne ne verra ma face et pourra demeurer vivant (cf. Exod. xxxiii, 20). Pour s'approcher de moi (cfr. Heb. xi, 6), c'est-à-dire pour recevoir ma grâce, il faut croire ; et celui qui pense se suffire à lui-même, celui qui ne croit pas, sera condamné (cfr. Marc. xvi, 16).

c) Examinons brièvement un dernier caractère de notre esprit, un dernier obstacle au règne de la grâce en nous : *l'inconstance et la légèreté.* — Travailler vite, travailler beaucoup, faire aujourd'hui ce que l'on appelle du nouveau, le trouver vieux demain, le refaire et après-demain le refaire encore, c'est là, mes Frères, une tendance de notre esprit que nous avons tous remarquée, et qui accuse en nous beaucoup d'impuissance et beaucoup de vanité. Dieu, au contraire, immuable, éternel, produit lentement — pardonnez-moi ce terme inexact — mais il produit des œuvres solides et durables. Dieu ne change point comme l'homme. Il nous a bien voulu communiquer quelques-uns de ses secrets ; il nous les a révélés par Moïse et les prophètes, par Jésus-Christ et les apôtres. Cette parole divine est toujours la même ; et si les dogmes de la foi se présentent à nos yeux sous un jour de plus en plus éclatant, rien ne change dans leur substance, rien ne varie dans leurs relations.

Dieu nous appelle à la sainteté. Il nous convie à trans-

former sous l'action de la grâce cette nature dont nous connaissons les bassesses ; mais il exige de nous des efforts persévérants, un travail sérieux et prolongé.

Dieu se présente donc à nous avec des dogmes invariables, avec une sainteté qu'il faut conquérir par la constance ; Dieu est là, patient parce qu'il est éternel ; atteignant son but avec une force irrésistible, mais, pour y parvenir, disposant ses moyens avec une inimitable suavité. Et devant lui s'agite notre nature, mobile, impatiente, empressée, reprochant à l'Éternel ses lenteurs et à l'Infini son immutabilité. Elle commence, puis s'arrête ; elle s'élance, puis aussitôt après se décourage ; elle travaille et s'ennuie : et, au milieu de ce continuel va-et-vient, elle veut que Dieu adapte sa vérité, sa sainteté, sa justice aux dispositions du jour, aux caprices du moment. N'est-ce pas cette même nature que Jésus-Christ décrivait en parlant des Juifs de son temps (Luc. VII, 31, 32) : « A qui comparerai-je la génération présente ? Elle est semblable aux enfants qui, assis sur la place publique, crient aux compagnons de leurs jeux : Nous avons joué du chalumeau, et vous n'avez point dansé ; nous nous sommes mis à nous lamenter, et vous n'avez pas pleuré. » Race humaine, race légère, qui prétend plier la religion à ses goûts inconstants ; qui voudrait que la grâce fût toujours prête à donner la joie quand la nature est joyeuse, des larmes, quand la nature est triste ; et puis qu'il y eût incessamment dans la religion, comme dans l'industrie, comme dans les arts, comme partout enfin, du nouveau, du piquant, de l'imprévu : ce que l'on nomme « du progrès. »

Vaines prétentions, mes Frères, vous le comprenez assez. Prétentions vaines, mais, disons-le encore une fois, obstacles réels au règne de la grâce, c'est-à-dire à la véritable grandeur de l'homme.

II.

Revenons maintenant à un point que nous avons laissé en litige. L'esprit peut-il sans la grâce conserver sur le

corps son légitime empire ? Ou bien — pour embrasser le sujet dans son ensemble, tel que nous nous le sommes proposé au commencement de ce discours — *Où nous conduit la nature séparée de la grâce ?*

Vous le savez, mes Frères : nous touchons ici un principe fondamental qui peut nous guider dans l'appréciation du monde moderne, de ce monde qui donne à la nature une si large place, et relègue la grâce, sous un nom et un prétexte quelconques, parmi les vieilleries des siècles d'ignorance et de fanatisme.

A. Que devient donc l'individu, quand, oubliant sa destinée sublime de chrétien, il cherche dans le perfectionnement de la nature l'unique élément de sa grandeur ? Que devient la société, quand elle adopte en principe la séparation de la nature et de la grâce, disons-mieux : l'incompatibilité de la religion révélée et de la constitution sociale ?

Il ne s'agit pas ici, j'ai hâte de le dire, de présenter une théorie complète sur un si vaste sujet : je veux seulement signaler certains phénomènes, palpables dans la conscience, incontestables dans l'histoire, et les rapprocher de la doctrine que je viens d'exposer.

Or, quoi qu'en puisse penser la science rationaliste, l'expérience nous montre que tout homme qui répudie l'influence de la grâce, passe, s'il en a le temps, par *trois phases de décadence morale*. La première, c'est l'*affaiblissement* progressif et puis l'extinction graduelle *de ces grandes conceptions*, de ces nobles sentiments qui font l'honneur de l'homme et lui concilient l'estime, l'admiration de ses semblables. En effet, mes Frères, où chercherez-vous les magnifiques élans de la piété filiale, du vrai patriotisme, de l'enthousiasme religieux, sinon dans le royaume de la grâce, dans le christianisme ? Où, dans le christianisme lui-même, les admirez-vous plus généreux, plus beaux, plus féconds, sinon dans les âmes qui obéissent avec la docilité la plus entière au souffle de la grâce ?

Sans doute, l'antiquité païenne a eu ses Antigone, ses Coclès, ses Régulus et ses Aristide ; sans doute on voit dans toutes les nations briller quelques-uns de ces joyaux que l'on nomme « vertus naturelles ; » mais combien de pareils exemples sont rares et imparfaits ! Laissez avec le cours des siècles se développer au sein des nations les germes corrupteurs que la nature y a déposés ; laissez, ce qui en sera une conséquence fatale, l'éducation publique se dégrader, et alors demandez des héros ! Demandez-les à Babylone et à Ninive ; demandez-les à l'Égypte de Cléopâtre et à la Rome des Césars ! Et alors même que l'on vous signalera une action héroïque, ou que l'on vous montrera un philosophe célèbre, un citoyen d'élite, cherchez — mais vous le ferez vainement — la condition indispensable de la grandeur du caractère, je veux dire l'oubli de soi-même, le désintéressement, l'humilité.

Que si vous réclamez des dévouements sublimes ; s'il vous faut des mains pour panser les plaies saignantes des blessés, des bras pour défendre la cause sainte de l'Église ; s'il faut des anges de charité pour s'asseoir au chevet des cholériques, pour recueillir de pauvres petits orphelins, dites-moi où vous les rencontrerez : parmi les chrétiens ou parmi les libres-penseurs ? Dans la jeunesse dorée mais flétrie des capitales, ou chez les habitants encore si religieux de nos campagnes ? Dans les rangs des Aspasies ou chez les Sœurs de Saint-Vincent de Paul ? — Oui, le divorce de la nature et de la grâce, c'est le coup de mort porté à la grandeur d'âme et aux plus nobles sentiments.

C'est aussi le coup de mort donné, tôt ou tard, à un instinct plus impérieux, plus indispensable à la dignité de la nature : à l'*instinct du devoir*. — Le devoir ! nom vénérable que tout homme devrait toujours prononcer avec le plus profond respect. Le devoir ! chose sainte, à laquelle il faudrait toujours tout sacrifier ; que l'homme devrait ne pouvoir jamais mettre en balance avec le plaisir ou le repos, pas même avec la fortune ou l'honneur, sous peine

de déchoir de sa considération et de sa position dans le monde. Cependant, mes Frères, une fois que la nature nous entraîne sur la pente fatale du plaisir, qu'elle descend d'ordinaire avec une si effrayante rapidité, dites-moi, je vous prie, que devient le devoir? Quand l'homme, pour demeurer dans le repos, s'est affranchi du devoir religieux, condition indispensable de la grâce, dites-le-moi encore, que devient la fidélité au devoir social, au devoir domestique, au devoir moral lui-même? Il y a entre toutes les obligations imposées à l'homme, c'est-à-dire entre celles qui viennent de la grâce et celles qui viennent de la loi naturelle, une connexion si intime, que la violation des unes entraîne comme nécessairement le mépris des autres. Une fois unies par le dessein de la Providence, la nature et la grâce ne peuvent plus être séparées sans que cette séparation entraîne la ruine de l'homme tout entier.

Et je ne craindrai pas d'appliquer ici la comparaison qu'un publiciste contemporain (1) établit entre le corps et l'âme, entre la chair et l'esprit. Un homme monte un cheval fougueux qu'il a la plus grande peine à conduire. L'animal mord son frein, se cabre, bondit, hennit, écume; mais malgré tout, tenu en bride par un cavalier vigoureux, maîtrisé par le mors, par le fouet, par l'éperon, il marche, il obéit à ce vivant appareil de guerre qu'il porte sur le dos. — Telle est, ce me semble, la nature soumise et dirigée par la grâce. Oui, Dieu aurait pu donner au cavalier une force modératrice résidant en lui-même, indépendante de la bride, du fouet, de l'éperon. Le piéton, pour effectuer une marche, n'a aucun besoin de ces instruments. De même, quand le cheval est bien dressé, le cavalier fort et robuste, la route aisée, l'homme pourra diriger doucement de la main et du genou sa paisible monture; mais que la route devienne raboteuse, que les obstacles surgissent,

(1) HENRI LASSERRE, *La chair et l'esprit.*

que le cheval s'emporte : sans frein, sans éperons, sans fouet, il ne restera bientôt plus, au lieu de ce cavalier si fringant sur sa monture, qu'un malheureux lancé dans l'espace ou brisé contre les pointes des rochers après quelques instants d'une lutte inégale. Ainsi en sera-t-il de l'homme. Otez-lui la grâce : la nature corrompue se cabre et, plus forte que lui, le précipite dans l'abîme. — Et cette chute, mes Frères, peut atteindre d'épouvantables profondeurs. Perdre la générosité des sentiments, c'est beaucoup ; fouler aux pieds le devoir, c'est plus triste encore ; mais pervertir jusqu'aux notions les plus simples de la justice et de la vertu, et y substituer les maximes de l'égoïsme le plus abject, du matérialisme le plus grossier, c'est le comble de la dégradation.

C'est là pourtant que vient aboutr cette chute de la nature. — Car l'homme est ainsi fait ; il lui faut des principes pour défendre sa conduite, pour justifier ses actes. Et quand il a rompu avec les principes de la grâce, quand il s'est tellement éloigné de la règle éternelle de vérité que le retour lui semble impossible, alors il se fait une règle à lui ; il la proclame, la défend et enfin la déclare infaillible. Cette règle sera la base de l'apothéose de la nature ; ce sera peut-être la glorification des plus vils instincts de cette nature corrompue ; ce sera peut-être la *négation de toute règle, de tout principe raisonnable, de toute morale.* N'importe ! Il la proclamera grande et sublime ; il la baptisera d'un nom nouveau, creux mais sonore : il la nommera la morale « naturelle, » la morale « rationnelle, » la morale « indépendante ! »

Je n'insiste pas. Il n'est personne parmi vous, mes Frères, qui n'ait lu ces pages brûlantes que dictaient naguère à l'illustre évêque d'Orléans le zèle du pasteur et l'indignation de l'homme de bien ; personne qui n'ait frémi en y voyant relatés ces principes hideux qu'ose afficher de nos jours la morale indépendante : *Les questions d'origine et de fin sont aussi étrangères à la morale*

qu'à la géométrie et à la mécanique (Deschanel, 23 avril 1856). *La supposition de l'existence de Dieu est incapable de produire une morale naturelle* (Taine, *Philosophes français,* p. 274). *L'homme fait la sainteté de ce qu'il croit, comme la beauté de ce qu'il aime* (Bourdet, p. 83). *Un sentiment accepté en nous-mêmes devient aussitôt un devoir... La conscience est une propriété de la matière* (Moleschott). Assez, n'est-ce pas, mes Frères, assez de ces blasphèmes ! Mais ne l'oublions pas : ces blasphèmes sont les conséquences logiques et inévitables de la séparation de la nature et de la grâce. Mais, je le répète, je n'insiste pas ; car ces conséquences, vous-mêmes vous les avez pressenties, et, quand une jeunesse dévergondée se préparait à tenir ce qu'elle aurait pu appeler les grandes assises de la nature, vous, enfants de la grâce, vous avez noblement refusé de leur prêter l'autorité de votre nom ; vous en aviez flétri à l'avance par une courageuse abstention les scandaleux écarts (1).

B. Il me resterait, mes Frères, à transporter des individus aux nations tout entières l'application de la même doctrine, et je devrais vous montrer dans l'histoire des peuples séparés de la grâce la marche descendante dont nous venons d'être les témoins. Mais, pour ne pas abuser de votre attention, je me contenterai d'un coup d'œil rapide sur notre époque et de quelques courtes réflexions sur le caractère qu'elle offre à des observateurs sérieux.

Je n'instruirai pas ici en détail le procès de notre siècle. Je ne discuterai pas non plus dans quelle mesure il mérite le nom de « siècle du progrès, » titre qu'il revendique avec tant d'arrogance. Je ne discuterai pas même si dans ce siècle le progrès religieux a été à la hauteur du progrès matériel, si le progrès du bien est plus sensible que le progrès du mal : mais voici quelques faits que je livre à vos réflexions.

(1) Les faits auxquels ces mots font allusion, sont relatés dans les *Précis historiques,* 1867, p. 343.

S'il est un fait évident, avoué par tous, cité par ceux-là mêmes qui en sont les auteurs, c'est que la plupart des nations chrétiennes ont, comme nations, prononcé le divorce entre la nature et la grâce, et que si elles se vantent encore de laisser aux individus la liberté de conserver la grâce ou de se contenter de la nature, elles-mêmes ont déclaré vouloir se renfermer désormais dans ces dernières limites. Or, mes Frères, est-il moins évident et plus contestable que, si les individus offrent encore souvent en ce siècle de sublimes exemples de dévouement et de charité, les nations n'atteignent plus au niveau même inférieur de l'équité et de la justice ? N'est-il pas vrai que les grands sentiments s'éteignent, que les devoirs les plus sacrés sont foulés aux pieds, que l'on proclame aujourd'hui dans les hautes sphères de la politique un code nouveau, lequel, s'il est un progrès, ne peut être que celui de la nature corrompue, c'est-à-dire le progrès de la barbarie ? Où sont, demandons-le bien, où sont les grands sentiments chez les nations soi-disant chrétiennes ? Où retentit de nos jours l'antique cri de guerre : Dieu le veut ! Dieu le veut ! Où a-t-il retenti, quand le pouvoir temporel s'affaissait sous les coups de la trahison et de la révolte ? Où a-t-il retenti, quand les Lieux saints étaient menacés à la fois par le fanatisme musulman et par l'ambition sacrilège du schisme ? Où a-t-il retenti, quand la Pologne était inondée du sang de sa catholique population, aveuglée, je le veux bien, par un patriotisme douteux, mais digne cependant de plus de pitié et de plus de justice ?

Je parlais de devoirs. Eh bien, où sont aujourd'hui et l'autorité des traités, et la fidélité à la foi jurée, et la loyauté dans les transactions, et le respect des vaincus, et même le droit des gens et le droit de la guerre ? Ne sont-ils pas tous remplacés par un seul : le droit du plus habile, le droit du plus fort ?

Enfin, quels sont les principes de la politique du jour ? Car il a fallu des principes pour justifier l'apathie, le par-

jure et la spoliation. Sans doute ; et ces grands principes sont dignes des actes qu'ils sont appelés à couvrir et à défendre. Ils se nomment : le principe des « nationalités, » des « aspirations populaires, » des « frontières naturelles, » mais surtout le principe de « non-intervention » et le « droit du fait accompli. »

Et pour ne pas laisser croire que je viens de ma propre autorité m'ériger en juge des peuples et des rois, je citerai les paroles mêmes du chef auguste de l'Église catholique dans l'admirable et immortelle Encyclique du 8 décembre 1864 : *Qui ne voit,* dit-il, *qui ne sent très bien qu'une société soustraite aux lois de la religion et de la vraie justice, ne peut plus avoir d'autre but que d'amasser, d'accumuler des richesses, et ne suivra d'autre loi dans tous ses actes que l'indomptable désir de satisfaire ses passions et de servir ses intérêts ?... Et, parce que là où la religion est bannie de la société civile, là où la doctrine et l'autorité de la révélation divine sont rejetées, la vraie notion de la justice même et du droit humain s'obscurcit et se perd, et la force matérielle prend la place de la vraie justice et du droit légitime : de là vient précisément que certains hommes, ne tenant aucun compte des principes les plus évidents de la saine raison, osent proclamer que la volonté du peuple, manifestée par ce qu'ils appellent l'opinion publique, ou d'une autre manière, constitue la loi suprême, indépendante de tout droit divin et humain, et que, dans l'ordre politique, les faits accomplis, par là même qu'ils sont accomplis, ont force de droit.*

Inutile, mes Frères, après de telles paroles, d'insister sur les suites funestes qu'entraîne pour les peuples la séparation de la nature et de la grâce.

Revenons à nous-mêmes. Concluons, il en est temps. Dans nos âmes, la nature et la grâce sont en présence. Le triomphe de la nature amène la privation de la grâce, et la privation de la grâce amène la dégradation de l'homme. Aussi, je n'en doute pas, un cri s'élève du fond de nos consciences, le cri que poussait saint Paul aux prises avec

la nature : *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus?* (Rom. VII, 24.) Je sens en moi la nature et la grâce, et je crains le triomphe de la nature : comment, comment pourrai-je m'assurer la possession de la grâce? Dieu seul, mes Frères. Dieu seul peut nous faire obtenir cet heureux résultat. Dans un prochain entretien, nous lui demanderons sa lumière pour comprendre ce qu'il attend de nous et sa force pour l'exécuter

---

15e SERMON DE CONTROVERSE SUR LE SYMBOLE.

MOYENS DE TRANSFORMER LA NATURE.

Si Spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis,
(Rom. VIII, 13.)

Exorde. — Nous l'avons compris, mes Frères : il y a entre la grâce de Dieu et notre nature corrompue une opposition radicale, une sorte d'hostilité permanente. Soit que les bassesses de la nature matérielle empêchent la grâce d'élever nos âmes, soit que les prétentions de l'esprit détournent de nous les faveurs de Dieu, nous ne pouvons parvenir à l'adoption divine que par la transformation de nous-mêmes. Cette transformation, nous le voyons aussitôt, doit comprendre un double travail. Elle doit être à la fois une œuvre d'anéantissement et une œuvre de régénération : la nature corrompue doit être anéantie, et la grâce doit en prendre la place pour nous élever jusqu'à Dieu.

Mais au seul énoncé de cette proposition, nous éprouvons en nous une révolution soudaine. Toutes les forces vives de la nature se soulèvent et protestent contre l'anéantissement dont elles se voient menacées. Jamais la nature ne paraît tenir en nous une part plus large que

dans le moment où nous parlons de la dompter. Mais prenons courage ! Approchons sans crainte du fantôme qui cherche à nous épouvanter. Demandons-nous d'abord *ce qu'il faut anéantir* et *comment* il faut l'anéantir ; — voyons ensuite à quels sentiments il faut ouvrir nos cœurs et *quels moyens il faut mettre en œuvre* pour agrandir, ennoblir, déifier nos âmes. — Développer ces idées, ce sera vous donner le résumé pratique de la vie vraiment chrétienne.

I.

Que faut-il anéantir en nous ? Est-ce la vie de notre corps ? notre santé ? Sont-ce nos affections de famille ? Que faut-il réprimer ? Les élans de notre intelligence vers la vérité, les élans de notre volonté vers tout ce qui est grand, les élans de notre cœur vers tout ce qui est bon ? Faut-il détruire la trempe de notre esprit ? Faut-il que nous soyons des hommes sans caractère ? J'aime la science, me dit un jeune homme (1) ; je me plonge avec délices dans les profondeurs de l'étude. Je veux connaître les causes, combiner les principes, déduire les dernières conséquences. Le jour, la nuit, la science m'obsède et me poursuit. Ne plus étudier, ne plus me rendre compte des vérités que l'on me propose, les accepter aveuglement et sans contrôle : impossible ! — Je suis ambitieux, me dit un autre ; je ne respire que succès, élévation, puissance. Dans mes rêves solitaires, je parcours le monde en conquérant ; je cueille toutes les palmes, je moissonne tous les lauriers. Resserrer mes idées et mes aspirations, impossible ! — Changer en un cœur de glace le cœur de feu qui brûle dans mon sein, dit un troisième, impossible ! Je dois aimer, je veux être aimé. Je ne saurais vivre sans affections.

Oh ! rassurez-vous, nobles jeunes gens ! Dieu, auteur de vos brillantes qualités, ne vous les a point données pour

(1) Ce sermon a été prêché ainsi aux étudiants de l'Université de Louvain, en 1867. Voir plus haut, p. 750.

que vous les détruisiez. Il n'a pas mis pour condition au règne de la grâce l'anéantissement de la nature dans ce qu'elle possède de vraiment bon, de vraiment grand, dans ce qu'elle offre à la vertu d'éléments et de ressources.

Augustin aimait la science. Doué d'un esprit pénétrant, d'une raison puissante, plein de confiance dans la nature, il chercha, il compara et ne trouva que le vide et l'absurde. Mais lorsque la foi eut éclairé son âme et que la grâce eut fortifié son génie, il s'élança dans les champs de la science, il s'abreuva aux sources pures de la vérité, il comprit les œuvres de Dieu, il chanta le don de Dieu, il dévoila les merveilles de la cité de Dieu.

Xavier était ambitieux. Il voulait illustrer son nom, l'environner d'une brillante auréole. Il aspirait à la palme des lettres, de l'éloquence, de la philosophie. Il se voyait déjà suivi d'un nombreux cortège de disciples et d'admirateurs. Ignace fait retentir aux oreilles de Xavier la voix de la grâce. « Que sert-il à l'homme de gagner tout l'univers, s'il vient à perdre son âme ? » Et voilà qu'une ambition nouvelle s'empare du grand cœur de Xavier : l'ambition du salut des âmes, le zèle de la gloire de Dieu. Vous savez le reste, mes Frères. Depuis trois siècles, l'Église catholique ne trouve pas assez de chants de triomphe, pas assez d'hymnes de reconnaissance pour célébrer les conquêtes de ce sublime ambitieux.

Philippe de Néri, Thérèse, Pierre Nolasque, Vincent de Paul portaient dans leur cœur le foyer d'un insatiable amour. Où la nature ne les eût-elle pas entraînés ? Mais la grâce sanctifia ces flammes dévorantes ; elle leur fournit des aliments toujours purs, toujours nouveaux, et voilà le monde à genoux devant Philippe et Thérèse, consumés de l'amour de Dieu, devant Pierre Nolasque et Vincent de Paul, bienfaiteurs de l'humanité.

Et vous aussi, mes Frères, quand vous aurez donné à vos aspirations un objet digne de vous, quand vous les aurez dirigées vers l'éternité, vous trouverez dans votre

caractère même des ressources jusqu'alors ignorées. Ce n'est donc pas là qu'est l'obstacle à la grâce. Mais n'y a-t-il en vous que de nobles mouvements ? Répondez. N'avez-vous pas découvert dans vos cœurs des tendances funestes ? La corruption de la nature ne s'est-elle pas manifestée à vos consciences sous des traits qui vous ont fait monter la rougeur au front ? N'avez-vous jamais éprouvé une nonchalance, une soif de jouir, une lâcheté dont vous-mêmes vous étiez effrayés ? Voilà sur quoi doivent porter vos efforts ; voilà contre qui vous devez lutter ; voilà ce que vous devez vaincre et chercher à détruire.

Laissez-moi, mes Frères, m'en rapporter à votre bonne foi. Ne craignons pas d'évoquer, pour notre propre avantage, des souvenirs moins agréables, peut-être même désolants et honteux. N'est-il pas vrai, quand vous abordâtes le temple de la science, vous voyiez déjà se dérouler devant vous tout un avenir de succès et de gloire ? Le nom seul de l'*Alma Mater*, dont vous alliez devenir les enfants, vous apparaissait comme un phare lumineux, projetant au loin ses clartés sur une carrière magnifique, carrière de travaux constants, de généreux efforts, de nobles et pacifiques conquêtes. Les trésors recueillis au cours de cette carrière, vous les voyiez avec l'ambition de vos vingt ans faire de vous des hommes illustres dans la science, estimés dans l'État, et surtout chers à la Religion, champions intrépides de l'Église persécutée. — Cet horizon splendide, c'était la grâce qui le déployait à vos yeux.

Aucune déception n'est-elle venue briser ces brillantes espérances ? N'avez-vous pas trouvé en vous-mêmes un obstacle à ces nobles travaux de l'étude ? *L'oisiveté*, sœur de l'inertie ou, si vous y consentez, de la paresse, n'est-elle pas venue engourdir vos membres, endormir votre activité, paralyser vos forces ? N'a-t-elle pas pour vous enchaîner pris toutes les apparences et fait valoir tous les prétextes ? Hier, il fallait accorder quelque chose à la curiosité, aujourd'hui à la fatigue. Demain ce sera à la

faiblesse, à la santé, à la satiété, au caprice : en un mot, à la nature ! Car l'oisiveté n'est que le fruit de cette pesanteur naturelle que nous avons signalée comme le premier obstacle à la grâce. Et cette oisiveté, vous n'en doutez pas, il la faut dompter par le travail, par un travail sérieux, assidu, persévérant.

Cependant l'oisiveté ne vient pas seule. Elle traîne à sa suite un triste cortège de passions basses, d'instincts sensuels dont elle est comme l'origine. Ainsi les eaux stagnantes répandent autour d'elles des miasmes malsains et nourrissent des plantes empoisonnées et des reptiles venimeux. Vous nommerai-je, mes Frères, ces instincts dégradants ? La société, dans sa délicatesse pudibonde, aime à les voiler ; elle leur donne un nom séduisant et léger : elle les appelle « amour du plaisir. » Mais dans le langage chrétien ces instincts portent d'autres noms. Ce sont des jouissances coupables, des appétits dépravés ; c'est l'enivrement des sens, c'est l'intempérance, c'est la volupté, monstre cruel, tyran impitoyable, dont l'Apôtre défend de réveiller le souvenir.

Ah ! mes Frères, j'ose parler ici de ces bassesses avec l'autorité du ministère apostolique ; j'ose le faire, chers jeunes gens, parce que, portant mes regards sur les maîtres vénérables qui vous guident, je lis dans leur âme la condamnation la plus sévère de ces écarts de la nature ; j'ose en parler, parce que je vois se refléter sur vos visages un sentiment qui répond à cette sentence de la religion et de l'honneur : chez la plupart la conscience de la dignité personnelle saintement conservée et généreusement défendue ; chez quelques-uns peut-être l'embarras du remords, fruit amer de la faiblesse, oui, mais aussi témoignage incontestable d'une âme honnête encore et par-dessus tout chrétienne. Je puis donc aux uns comme aux autres montrer du doigt ce second ennemi du règne de la grâce : *le plaisir*. Je puis leur dire, en mon nom et au nom de leurs maîtres : Voulez-vous être chrétiens, soyez sobres ; voulez-

vous être chrétiens, soyez chastes. Domptez l'intempérance, domptez la volupté, domptez l'instinct du plaisir.

Et en prononçant ces paroles, je n'ai pas à craindre de prêter le flanc à de justes critiques. Non, je ne prêche pas à la jeunesse une austérité dont elle ne pourrait supporter les rigueurs. J'ai pour commenter mon enseignement et mes conseils, la conduite de tant de jeunes gens qui, tout en se gardant d'un entraînement funeste, savent dans leur vie donner une place au délassement honnête, au délassement permis, je dirai même : au délassement nécessaire. J'en appelle à cette conduite pour préciser le sens de mes paroles et en déterminer l'application pratique. Mais je l'affirme encore une fois : le plaisir qui dissipe, le plaisir qui énerve, le plaisir qui avilit, ce plaisir est incompatible avec la grâce.

N'oublions pas, mes Frères, une troisième victoire à remporter sur la nature, un troisième obstacle qu'il faut briser : *la lâcheté*. — Déjà, je le suppose, quand je vous ai parlé du travail et de la tempérance, l'image de ce troisième obstacle s'est présentée devant vous. Car il est difficile d'éveiller ces idées, sans que la nature jette le cri d'alarme, le cri des lâches : « J'ai peur. » Ce que vous exigez, me dit-on, ne peut se faire sans combattre. L'idée seule du combat me répugne. Laissez-moi, j'ai peur.

Pourquoi nous le dissimuler, mes Frères : devant la nécessité du combat, il n'y a lieu à aucune explication, à aucun palliatif. Le combat est la conséquence inévitable de l'opposition essentielle qui existe entre la vérité et l'erreur, entre le bien et le mal, entre la vertu et le vice. Et comme la nature abandonnée à elle-même ne peut aboutir qu'à l'erreur et au vice, il faut de toute nécessité surmonter la lâcheté de la nature et nous précipiter dans la lutte.

La lutte, qui ne le voit ? la lutte est partout. Voulez-vous conserver ce que vous possédez, luttez ! Cherchez-vous l'estime, la considération, luttez ! La richesse, luttez ! La

science, luttez encore ! Voulez-vous la sainteté, la vertu, oh ! luttez mille fois, luttez sans relâche ! Luttes domestiques, luttes extérieures, luttes intellectuelles, luttes morales, luttes politiques, luttes religieuses : il faut tout affronter ; et nous pouvons le dire à l'avance : de nos jours, celui qui refuse de lutter, est vaincu.

Comme je me sens à l'aise, mes Frères, en proclamant cet axiome, en le proclamant devant cette assemblée, dont le titre seul est comme un étendard dressé sur un champ de bataille ! Par là même que vous avez fait inscrire vos noms sur les rôles de cette Université, vous vous êtes posés en soldats. Vous avez promis à la vérité et à la justice, à la science catholique et à la foi catholique d'intrépides défenseurs. Et vous tiendrez parole. Vous tiendrez parole comme ceux qui vous ont précédés dans cette école des bons combats et qui maintenant soutiennent partout de leur voix et de leur plume les droits sacrés de l'Église. Mais ne l'oubliez pas : voulez-vous être contre les ennemis du dehors des lutteurs vaillants, des lutteurs infatigables, commencez par assurer en vous à la grâce la victoire sur la nature. Pressez de l'aiguillon cette nature lâche et molle ; faites-la combattre contre l'oisiveté et le plaisir. Vainqueurs, remerciez Dieu ; vaincus, ne perdez point courage, relevez-vous, reprenez le combat. Vous ne pouvez manquer de sortir victorieux de la lutte.

Travail, tempérance, énergie : voilà donc, mes Frères, les trois grands moyens de subjuguer la nature et d'ouvrir les voies au règne de la grâce. — Toutefois je faillirais à ma mission, si je vous laissais croire qu'il suffit d'efforts humains pour obtenir un résultat si sublime, et je laisserais dans le cœur des faibles, de ceux qui jusqu'ici ont trop souvent succombé dans la lutte, j'y laisserais, dis-je, un fond de défiance et de découragement, si je n'ajoutais quelques mots pour compléter cette matière.

Nous tous, mes Frères, nous avons par notre baptême reçu dans nos âmes le bienfait de la grâce, et tant que

nous avons conservé ce bienfait divin, nous avons obtenu de Dieu, pour maintenir dans la sujétion la nature rebelle, des armes de choix, des secours puissants et continuels. Mais hélas ! combien parmi nous, faibles ou insouciants, aveugles ou téméraires, ont, comme dit l'Apôtre, brisé le vase fragile qui contenait le don céleste ! Combien, tous les jours encore, succombent à la violence des assauts qui leur sont livrés ! Demeureront-ils donc désarmés en face de leurs ennemis ? La nature va-t-elle reprendre tout son empire et les chasser désormais, esclaves rivés à la chaîne, vers les abîmes d'ignominie ? Non, Dieu ne le permet pas. Il a préparé un baume pour leurs plaies, un bain rafraîchissant pour laver leurs souillures, et rendre en même temps la vigueur à leurs membres. Il a réuni dans une combinaison merveilleuse tout ce qu'il peut exiger de l'homme et tout ce qu'il veut lui donner, pour que la grâce recouvre ses droits, pour que la nature courbe la tête et retombe dans son infériorité.

Cette invention toute divine, vous la connaissez, mes Frères, et vous l'avez nommée avant moi : c'est la pénitence. Oui, la pénitence, sacrement d'expiation, seconde planche de salut après le naufrage ! La pénitence, école de travail et de tempérance ! La pénitence, lutte sublime entre la nature corrompue et la conscience stimulée par la grâce ! A ce tribunal de réconciliation l'homme se présente avec toutes les bassesses et les prétentions de la nature. Fort de la grâce de Dieu, il avoue ces bassesses, il humilie ces prétentions : il s'incline devant le prêtre, représentant de Jésus-Christ. Et quand la parole du prêtre a été prononcée, un autre homme se lève : la vie surnaturelle circule dans son âme régénérée, la nature est domptée, la grâce règne.

A cet homme nouveau de maintenir cette âme sur les hauteurs où elle vient d'être élevée, et de perpétuer la vie divine, *en donnant à cette vie les aliments qu'elle réclame.*

II.

Atteindre par l'intelligence la vérité souveraine, se reposer par la volonté dans le bien infini, s'unir par l'amour à la perfection, à la beauté incréée : c'est autant que nous pouvons le concevoir, en quoi consiste la déification de l'homme ; c'est le dernier résultat du travail de la grâce. Mais quand cette union ineffable se sera accomplie en nous, notre pèlerinage terrestre aura déjà été achevé. Nous aurons abordé aux rivages éternels ; nous nous reposerons dans celui qui est notre fin dernière, et nous pourrons jeter sur la terre un regard de pitié, comme l'exilé rendu aux champs fertiles de la patrie se tourne en souriant vers les plaines arides qu'il dut arroser de ses larmes et de ses sueurs.

Tant que nous serons retenus dans cette vallée de misères, il n'y aura pour nous ni connaissance complète de la vérité, ni possession assurée de la bonté, ni jouissance pure de la beauté. Toutefois, comme les œuvres de Dieu nous offrent toujours le spectacle d'une admirable proportion et d'une gradation continue, il faut que la vie de la grâce sur la terre soit la préparation de la gloire des cieux. Nous méritons ici-bas par un exercice laborieux la félicité du triomphe éternel. Notre élévation présente à la dignité d'enfants de Dieu par la grâce sanctifiante est un acheminement vers notre grandeur future dans le royaume des élus. Et de même que l'aurore d'un beau jour, radieuse de pourpre et d'or, annonce les splendeurs du soleil, ainsi notre vie mortelle s'illumine déjà des premiers rayons de la vie divine. La grandeur de notre intelligence consistera donc à connaître, bien que voilés encore, les secrets de la Divinité. La volonté se portera vers le bien qui doit un jour la satisfaire. L'amour aura déjà pour mobile la suprême beauté, objet d'une affection souveraine et désintéressée. Or, la force qui nous est communiquée par la grâce pour nous élancer vers ces régions de l'infini, se nomme *la vertu.*

Vertu pour croire à la vérité, pour espérer la bonté, pour aimer la beauté : *foi, espérance, charité,* vertus théologales, parce qu'elles ont Dieu pour objet et se rapportent directement à lui. Tel est le langage de l'Église. Les vertus théologales sont donc, si je puis parler ainsi, la germination sur la terre des fruits de la grâce que nous goûterons au ciel. La foi est la racine de la plante : elle lui communique la vie ; l'espérance en est la tige : la tige qui monte, qui s'élance, la tige où circule la sève et dont les feuilles verdoyantes réjouissent la vue ; la charité, c'est la fleur toute humide de la rosée d'en haut, toute embaumée de parfums : la fleur qui donnera le fruit. Mais lorsque nous cueillerons le fruit et que nous le savourerons dans les douceurs de l'éternité, nous n'aurons plus besoin ni de la racine ni de la tige, et nous les abandonnerons aux portes de la céleste Sion. *Cum autem venerit quod perfectum est, evacuabitur quod ex parte est... Nunc autem manent fides, spes, caritas, tria hæc : major autem horum est caritas* (I Cor. XIII, 10 et 13). Lorsque nous serons dans l'état parfait, tout ce qui est imparfait disparaîtra. Maintenant demeurent la foi, l'espérance et la charité : elles sont trois ; mais la plus excellente est la charité.

Si j'adressais ce discours à des hommes irréligieux ou indifférents, je devrais leur prouver, en m'appuyant sur les données de la raison et de l'expérience, que par les vertus de foi, d'espérance et de charité la grâce régénère et ennoblit nos âmes. A vous, mes Frères, qui possédez à ce sujet une conviction profonde et inébranlable, il suffit de rappeler pour votre consolation combien vous vous élevez par la pratique de ces vertus au-dessus des froides régions du doute, du désespoir et de l'égoïsme.

Oui, le Symbole de notre foi est le chant de triomphe de l'intelligence humaine transportée dans les sphères de l'immuable vérité. Je crois ! Je n'hésite pas, je ne cherche pas, je crois. Je ne me perds pas dans les générations des

dieux et des demi-dieux ; je n'ai pas à m'inquiéter de métamorphoses et des évolutions de Vischnou, de Mithra, de Fo ou de Bouddha ; je ne me regarde pas comme une parcelle du grand Tout qui se développe ; je ne suis pas réduit à dire que la matière qui n'était rien se soit faite elle-même, ni qu'elle ait engendré l'esprit, on ne sait comment ; mais *je crois en un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre.* J'explique l'histoire du monde sans être jamais forcé d'admettre des conclusions absurdes ou contradictoires les unes aux autres. Je ne fais pas de l'homme un Dieu ; je n'en fais pas non plus un animal devenu pensant en vertu d'une évolution où tout ce qu'il y a de plus parfait sort invariablement de ce qui n'est rien : mais je crois que Dieu a fait l'homme à son image et à sa ressemblance. L'homme était libre. Il a souillé en lui l'image de Dieu et il a effacé la ressemblance divine : mais Dieu est infiniment bon et il a permis que, pour réparer la faute de l'homme et lui rendre le bonheur, son propre Fils se fît chair. Le Verbe de Dieu a donc pris un corps humain dans le sein de la vierge Marie ; il a souffert pour nous, il est mort pour nous, et ainsi il nous a rachetés quand nous étions perdus. Oui, *je crois en Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, notre Seigneur et Sauveur*, je crois ! — *Je crois au Saint-Esprit !* Je crois que Dieu, un dans son essence, est triple en personnes. Je crois qu'il se connaît lui-même et engendre son Verbe. Je crois que ce Verbe divin aime le Père, que le Père aime le Verbe, et que du Père et du Verbe procède le Saint-Esprit. Devant ce mystère que Dieu a bien voulu me révéler, ma raison reconnaît qu'elle ne saurait en sonder les profondeurs infinies, mais mon intelligence voit clairement que dans ce mystère tout est grand, tout est sublime, tout est harmonieux, tout est supérieurement beau. Je crois ! — Et pour moi, la grande famille humaine n'est pas seulement la famille du temps ; c'est la famille de l'éternité. Les enfants adoptifs de Dieu sont unis entre eux par des liens indissolubles. Un même

sang les anime, et ils travaillent les uns pour les autres sous l'œil de leur père. *Je crois la sainte Église catholique, la communion des saints.* Je crois ! Je crois que Dieu, père de la famille chrétienne, ne refuse jamais de pardonner ici-bas les fautes de ses fils repentants. *Je crois la rémission des péchés.* Et pas plus que le passé et le présent, l'avenir n'a de secrets pour moi. Un jour viendra, jour suprême, où toute créature humaine paraîtra au jugement. Alors nos corps, endormis dans la poussière, se réveilleront ; alors nos âmes revêtiront de nouveau leur enveloppe matérielle. Le Christ prononcera par rapport à chacun de nous une irrévocable sentence, et le temps prendra fin. *Tempus non erit amplius* (Apoc. x, 6). *Je crois à la vie éternelle.* Oui, mon Dieu, je crois ; et, quelque obscurité que puissent renfermer les dogmes de la foi, quand je prononce ce mot, *Je crois*, je me sens agrandi, divinisé. Car croire, c'est connaître ce que vous avez révélé, et vous vous êtes révélé vous-même !

Mes Frères, ne pourrions-nous pas, en considérant l'objet de notre espérance, pousser le même cri d'un saint enthousiasme ? La voix de l'espérance chrétienne, c'est la prière. Mais, je vous le demande, quand sommes-nous plus grands que lorsque nous prions ? Alors que, franchissant par la pensée, par un élan de l'âme, la distance infinie qui nous sépare de Dieu, nous nous présentons devant son trône et que nous exprimons à la Majesté souveraine les désirs de notre cœur ? Alors que nous lui disons, dans l'intimité d'un entretien familier : Dieu grand, Dieu saint, Dieu bon, Dieu juste, Dieu miséricordieux, je veux aussi être saint et bon, miséricordieux et juste. Mais je ne le puis pas sans vous. Vous m'avez promis votre secours ; je compte sur vous ! Alors enfin que nous lui adressons avec une confiance sans bornes ces paroles que lui-même nous a dictées, et dont la grandeur dépassera toujours tout ce que nous aurions pu concevoir : Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié !

Parcourez, parcourez toutes les demandes de cette oraison sortie de la bouche de Jésus-Christ ; méditez-les ; voyez comme elles vous apprennent à souhaiter tout ce qu'il y a de plus grand, de plus utile, de plus héroïque, et dites-vous bien : L'espérance m'élève jusqu'à Dieu, et la prière me fait en quelque sorte reposer en lui.

Vous me dispenserez, Mes Frères, de vous parler longuement des grandeurs de la charité. Quand cette flamme mystérieuse pénètre notre âme, elle fait circuler dans tout notre être, à côté du sang grossier qui entretient la vie terrestre, une chaleur surnaturelle qui est le gage de l'adoption divine. Elle y allume un brasier ardent où se consument les imperfections de notre humanité, un foyer de sainteté, de dévouement, de sublime héroïsme. Charité, séraphin descendu des cieux, qui nous enlèves avec toi par delà les mondes créés, qui nous découvre les perfections de Dieu, et nous fais aimer Dieu par-dessus tout, Dieu en lui-même, Dieu pour lui-même ! Charité, souveraine des cœurs, qui dilates nos poitrines et nous prêtes mille bras pour réunir dans une affection commune le pauvre et le malade, le misérable et l'esclave, le pécheur et l'infidèle ! Oui, la Foi est grande, l'Espérance est grande ; mais tu es plus grande encore, divine Charité ! *Major horum est caritas.*

Cependant ce que vous attendez sans doute, c'est un enseignement pratique. Désireux d'agrandir vos âmes par l'exercice constant des vertus théologales, vous demandez où sont les racines de la foi, quelle est la gardienne de l'espérance, comment s'entretient le foyer de la charité. — A cette question je répondrai trois mots qui seront pour vous à la fois une consolation, un encouragement et un éloge ; car ce sont les noms de trois choses que vous aimez et dont l'harmonie fait tressaillir vos cœurs : l'*Église*, *Marie*, l'*Eucharistie*.

Vous voulez conserver le don de la foi, afin que toujours vos intelligences soient éclairées des purs rayons d'une

lumière indéfectible : *attachez-vous à l'Église.* — L'Église tient le flambeau qui doit guider l'homme dans la recherche de la vérité. Elle le tient d'une main ferme. Là où marche l'Église, brille la clarté divine. Là où elle n'est pas, on ne trouve que ténèbres, que pâles et vacillantes lueurs, feux follets qui s'agitent quelques instants et laissent, quand ils ont disparu, la nuit plus noire et les ombres plus épaisses qu'auparavant. Attachez-vous donc à l'Église, c'est-à-dire écoutez sa parole, aimez son autorité, vengez son honneur. Vous l'avez fait jusqu'ici : faites-le de jour en jour davantage. Que votre dévouement croisse avec les épreuves de l'Église, et Dieu, pour vous récompenser, fera croître en même temps en vous le trésor de la foi.

Voulez-vous, au milieu des faiblesses de votre nature, au milieu des écueils qui surgissent partout, voulez-vous toujours garder l'espérance et ne vous décourager jamais, *aimez Marie*, *invoquez Marie*. S'il est une image propre à nous soutenir et à nous ranimer, c'est bien celle de la douce Étoile des mers, de la Consolatrice des affligés, du Refuge des pécheurs. D'ailleurs Marie n'est-elle pas la Mère de la divine grâce, la cause de notre joie, le secours des chrétiens ? Comment donc pourrions-nous parler de la grâce sans parler de Marie ? Et je ne terminerai pas cet entretien, sans adresser une parole de sympathie à ces pieux jeunes gens qui, non contents de tenir leur rang dans l'armée de la religion catholique, ont voulu y occuper une place d'élite et se sont groupés autour de la bannière de Marie ! Enfants de la reine des cieux, pieuse Sodalité, puissiez-vous vous multiplier sans cesse et multiplier autour de vous ces fruits d'édification et de salut que le spectacle de votre ferveur fait germer dans les âmes ! Que sur vous descendent les bénédictions divines, dont Marie est l'auguste dispensatrice !

Il me resterait, mes Frères, à vous parler de l'*Eucharistie,* nourriture de l'âme chrétienne, aliment de la charité. Ah ! pourquoi la richesse même de mon sujet me

permet-elle à peine d'effleurer en passant des idées qu'il nous serait si doux de méditer ensemble ! Comme j'aimerais à vous montrer dans l'Eucharistie cette source d'eaux vives qui jaillit jusqu'à la vie éternelle ! Car nous n'y recevons pas seulement la grâce, la plénitude de la grâce, mais l'auteur même de la grâce. Et lorsque, remontant jusqu'à l'institution de ce banquet sacré, nous entendrions l'Apôtre de l'amour nous dire de Jésus-Christ : *Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos* (Jo. XIII, 1), lorsque Jésus-Christ lui-même nous adresserait ces paroles : *Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum, antequam patiar* (Luc. XXII, 15), à ces accents d'un cœur embrasé d'amour, nous sentirions l'amour embraser nos âmes et nos cœurs brûler du désir de s'abîmer dans l'océan de l'amour céleste. Quel est l'homme, dit le Sage, qui peut porter un feu dans son sein sans que ses vêtements soient consumés ? (Prov. VI, 27.) Et s'il est vrai que Dieu est amour, *Deus caritas est* (I Jo. IV, 8), et que notre Dieu est un feu dévorant, *Deus tuus ignis consumens est* (Deut. IV, 24), comment pourrions-nous le recevoir comme il convient, sans nous sentir embrasés des flammes de la charité divine ? O mystère ineffable, qui résume à lui seul toute l'économie de la grâce, tout le mystère de la déification de l'homme !

Oui, comme la Pénitence renferme en elle tous les éléments de la victoire qu'il faut remporter sur la nature corrompue, ainsi l'Eucharistie suffit, elle seule, à transporter jusque dans le sein de Dieu la nature régénérée. Voilà pour nous les deux pôles de la vie chrétienne. Sous leur influence, tout se maintient dans le mouvement et l'ordre ; tout gravite vers Dieu, soleil éternel de justice, foyer de lumière, de chaleur et d'amour.

Péroraison. — Mes Frères, en contemplant ces merveilles, en méditant cette combinaison merveilleuse de la sagesse souveraine, quel est le sentiment qui nous anime tous ? N'est-ce pas le désir de réaliser en nous-mêmes le

grand dessein de Dieu, la sanctification de nos âmes ? *Hæc est enim voluntas Dei, sanctificatio vestra* (I Thess. IV, 3). Ne disons-nous pas : Oui, je dompterai la nature : je la soumettrai au travail, je la materai par la tempérance, je la retremperai dans la lutte, et, s'il le faut, je la purifierai par la pénitence ? N'aspirons-nous pas à monter jusqu'à Dieu par la foi, l'espérance et l'amour ? Ne promettons-nous pas fidélité à l'Église, confiance en Marie, ardeur pour l'Eucharistie ?

Inclinons-nous donc ensemble au pied des saints autels, et faisons monter ensemble jusqu'aux sacrés tabernacles la voix de notre prière : Notre Père, qui êtes aux cieux, père par la création, père par la grâce, jetez sur vos enfants un regard de miséricorde. Ils ne souhaitent qu'une chose : l'avènement de votre règne. Oui, qu'il vienne en nous, ce règne de la grâce ! Qu'il y demeure à jamais ! Qu'il fasse ici-bas le bonheur de notre existence, la grandeur de notre nature, et qu'il nous prépare une félicité sans bornes, une dignité sans mesure, une existence sans fin dans le royaume de la gloire !

16e SERMON DE CONTROVERSE SUR LE SYMBOLE.

LE RÈGNE DE LA GRACE.

Beatus vir qui suffert tentationem : quoniam, cum probatus fuerit, accipiet coronam vitæ. Heureux l'homme qui supporte l'épreuve ; car, lorsqu'il aura été éprouvé, il recevra la couronne de la vie. (Jac. I, 12.)

Exorde. — Mes Frères, dans les luttes antiques du stade ou de l'amphithéâtre, pour donner du courage aux athlètes et enflammer leur ardeur, on faisait porter devant eux les objets précieux qui allaient devenir le prix de leurs

efforts. C'étaient des coupes artistement ciselées, des trépieds, des vases d'or et d'argent ; c'étaient des couronnes de laurier, emblèmes de victoire et d'honneur. Nous aussi, mes Frères, dans cette lutte continuelle que nous avons à soutenir, non seulement contre la nature, contre la chair et le sang, mais encore contre les principautés et les puissances, c'est-à-dire contre les esprits des ténèbres, dominateurs du monde, nous avons besoin de fixer les yeux sur l'avenir, de les élever vers les collines éternelles et d'y voir briller la couronne de vie qui nous est réservée. Celui qui aura passé par l'épreuve, dit l'apôtre saint Jacques, celui-là seul remportera cette couronne ; et l'Apôtre des nations, en nous exhortant au combat, nous montre, en même temps que le diadème des triomphateurs, la troupe déjà victorieuse de ceux qui nous ont précédés dans l'arène. Courage ! nous dit-il, et, en présence de cette nuée de témoins qui nous contemplent (Heb. XII, 1), il nous exhorte vivement à nous armer de patience et à nous précipiter dans la mêlée. Luttons sans crainte, dit-il, jusqu'au moment fortuné où nos espérances seront réalisées, où nous entrerons dans la gloire de notre grand Dieu, de notre Sauveur Jésus-Christ (Tit. II, 13).

Mais hélas ! mes Frères, avouons-le, en gémissant : la perspective lointaine de la félicité constante a souvent moins d'empire sur nous que la présence d'une souffrance passagère ; et nous n'hésitons pas à sacrifier les grandeurs de l'avenir, pour éviter l'humiliation dont nous sommes actuellement menacés.

Nous tendons les mains vers le bonheur et la gloire : nous les voulons inséparables de tous les instants de notre existence. Eh bien, mes Frères, proclamons-le pour notre consolation et pour l'honneur de Dieu : ses œuvres sont parfaites, *Dei perfecta sunt opera* (Deut. XXXII, 4), et le règne de la grâce est, même sur la terre, un règne heureux, un règne incomparablement grand. La couronne que Dieu nous a promise par la bouche de son apôtre : *Acci-*

piet coronam vitæ, est dès cette vie la récompense des âmes généreuses qui domptent la nature : *Beatus qui suffert tentationem*. Pour elles, dès ici-bas une *couronne de bonheur*, — une *couronne de grandeur véritable*. Nous allons nous en convaincre par nos propres réflexions.

I.

Le bonheur ! Oh ! que de fois ce mot magique a fait battre vos cœurs, et enflammé vos regards du feu des désirs. Que de fois dans vos vagues aspirations en avez-vous poursuivi l'image ! Image vaporeuse, indéfinissable, subissant de continuelles métamorphoses ; toujours enchanteresse et pourtant toujours incomplète ; toujours riante et pourtant toujours entourée d'un nuage de mélancolie. Tantôt vous voyiez le bonheur, tout chamarré d'or et brillant de pierreries, promenant de palais en palais, de châteaux en châteaux de magnifiques équipages, réunissant sous des portiques de marbre les chefs-d'œuvre des arts, laissant errer du haut d'un balcon ses regards satisfaits sur les plaines, les collines, les vallées, et s'écriant avec orgueil : Tout cela est à moi ! Tantôt vous entendiez un nom retentir jusqu'aux extrémités du globe : c'était le nom d'un conquérant, d'un puissant souverain. Et les peuples s'inclinaient avec respect, et les poètes chantaient ce nom, et les historiens le transmettaient aux âges futurs, et les artistes le retraçaient sur l'airain et la pierre en caractères ineffaçables. Et celui qui portait ce nom souriait avec complaisance : il se sentait grandir ; il remplissait le temps et l'espace ; il ne respirait que la gloire. D'autres fois, le bonheur se présentait à vous plus grave, plus austère. Vous aperceviez le savant au moment où il vient de doter le monde d'une idée qu'il croit nouvelle ; ou le mathématicien disant à son tour, après de longues heures d'un aride travail, le mot d'Archimède : « Eurêka ! J'ai trouvé ! » ou l'industriel en possession du secret qui doit ouvrir devant lui du même coup le temple de la for-

tune et celui de la renommée. Mais toujours, sur le front du riche comme sur celui du monarque, sur le front du savant comme sur celui du spéculateur, vous suiviez dans les rides dont ils étaient sillonnés, la trace de leurs inquiétudes ; et quand les inquiétudes du passé venaient à disparaître, surgissaient les sollicitudes de l'avenir, prêtes à creuser de nombreux sillons, plus profonds encore.

Alors, qui sait ? vous avez murmuré cette plainte : « Il n'y a point de bonheur sur la terre ; il n'y a que des jouissances ! Eh bien, puisque nous ne pouvons être heureux, essayons du moins de jouir ! Couronnons-nous des roses de la vie avant qu'elles ne se flétrissent ! Mangeons et buvons, car nous mourrons demain ! »

Oh ! que vous êtes à plaindre, si vous avez raisonné de la sorte. Que vous êtes à plaindre, si vous bornez vos investigations à la poursuite de quelques légers fantômes, sans demander à la véritable sagesse la notion exacte du bonheur ! Que faites-vous ? Vous vous engagez sans guide sûr dans un labyrinthe inextricable ; vous poursuivez le bonheur sans même en avoir une idée claire et précise. Vous ne serez jamais satisfaits, aussi longtemps que vous ne connaîtrez pas suffisamment l'objet à la possession duquel vous devez aspirer.

Suivons donc une meilleure route. Établissons la vraie définition du bonheur, et partons de là pour régler nos appréciations et diriger nos recherches.

Le bonheur, d'après la définition des philosophes, c'est la paix de l'âme dans la jouissance du bien parfait. Un bien parfait, la jouissance de ce bien, la paix dans cette jouissance : tels sont donc les *trois éléments* dont se compose le bonheur. Un bien parfait, c'est-à-dire un bien capable de satisfaire toutes les exigences de ma nature, un bien qui inonde mon intelligence de lumière, qui pénètre ma volonté d'une chaleur vivifiante, un bien qui entoure mon cœur, qui en même temps le remplisse, qui assouvisse la faim dont il est dévoré et étanche la soif qui

le consume. La jouissance de ce bien, c'est-à-dire la joie de l'avoir trouvé, de le posséder, de s'y voir plongé ; une joie qui ne connaisse plus ni désir, ni crainte, ni espérance, ni aspirations nouvelles. La paix dans cette jouissance, c'est-à-dire une jouissance calme, exempte d'inquiétude et de remords, où le passé ne laisse point de regrets comme l'avenir n'y excite point d'appréhensions ; une jouissance qui soit tellement dans l'ordre que rien ne soit capable de troubler cet ordre. — Oui, mes Frères, voilà bien le bonheur, tels que nous l'aurions dû concevoir, non pas dans les folles débauches de notre imagination, mais dans les réflexions sérieuses de notre esprit, dans les aspirations calmes et paisibles de notre cœur. Ainsi demeurons-en persuadés : point de bonheur sans le bien parfait, point de bonheur dans les plaisirs passagers, les vains honneurs, les richesses trompeuses. Point de bonheur sans la jouissance, sans l'accomplissement entier de tous nos désirs. Point de bonheur sans la paix, c'est-à-dire sans l'ordre ; car la paix, comme l'enseigne si bien saint Thomas, la paix, c'est la tranquillité de l'ordre. *Pax tranquillitas ordinis.*

N'allons donc plus chercher sur des plages agitées par des tempêtes une plante qui ne germe que dans le silence et le calme des bois. N'essayons pas de faire pousser sous les ardeurs d'un soleil brûlant la fleur qui demande pour s'épanouir une ombre rafraîchissante. Ne prétendons pas, surtout, extorquer à cette terre que nous foulons le fruit du bonheur, quand elle n'en peut porter que la tige et quelques tendres bourgeons. — Car, nous sommes forcés de le reconnaître : le bonheur complet n'est pas de ce monde, parce qu'en ce monde il n'y a ni bien parfait, ni jouissance pure et sans mélange, ni paix inaltérable.

Eh quoi ! dites-vous, n'y aura-t-il donc pas de vraie félicité sur la terre ? N'y rencontrera-t-on pas, du moins dans une certaine mesure, un homme que l'on puisse appeler à juste titre un homme heureux ? Et nous, à peine

entrés dans la vie, devons-nous ici-bas renoncer au bonheur ? — Mes Frères, ce n'est point là ce que j'ai avancé : tout au contraire. Oui, je ne crains pas de l'affirmer : l'homme vraiment heureux existe, même sur la terre. Et j'ajoute, chers jeunes gens, il existe parmi vous.

Mais laissez-moi déduire des principes posés de rigoureuses conséquences. — Le jeune homme heureux existe ; mais ce n'est pas l'étudiant désœuvré, le vétéran des écoles, qui gaspille sur les bancs les plus précieuses années de la vie ; qui chaque année, comme le Sisyphe de la fable, se remet à rouler nonchalamment sa pierre sur la montagne de la science, et la laisse chaque année retomber au point d'où il était parti. Ce n'est pas le viveur, qui épuise ses forces dans les orgies et jette tous les jours sur le comptoir d'une taverne des pièces d'argent tout imprégnées des sueurs de son père, tout humides des larmes de sa mère. Ce n'est pas l'esprit fort qui croirait s'avilir s'il était chrétien comme ses parents, sage comme ses condisciples, catholique comme ses maîtres ; ce n'est pas l'insouciant, le prodigue, pas plus que le stoïcien orgueilleux ou le dédaigneux misanthrope. Non ! pour tous ceux-là il est des nuits sombres et des solitudes menaçantes. Du foyer domestique, de la chaire et du tabernacle, il leur vient des accents de reproche. Ils portent au fond de leur cœur un ver, ver impitoyable qui tue le bonheur et qui s'appelle le remords.

Pourtant, je le répète, je le connais, le jeune homme heureux. Et s'il est une place où je l'ai rencontré souvent, c'est parmi vous, élèves de cette catholique université. — Oui, je l'ai rencontré dans cette ville ; je l'ai reconnu à sa démarche à la fois modeste et fière. J'ai arrêté mon regard sur son front sans nuages, et j'ai lu son innocence dans la limpidité de ses yeux. Je l'ai vu, un jour d'épreuve, un jour de lutte scientifique ou littéraire : il était calme quoique timide ; tranquille, bien que l'incertitude fît légèrement battre son cœur. Et lorsqu'il sortait victorieux du

combat, comblé d'éloges par ses maîtres et de félicitations par ses amis, sa pensée se reportait vers le toit paternel. Il jouissait par avance du sourire de sa mère ; il entendait déjà son père lui dire, en le serrant dans ses bras : Bien, mon fils ; je suis content de toi ! Mais la veille, dans le silence du sanctuaire, j'avais été témoin de sa prière fervente. Je l'avais contemplé, tandis qu'il était prosterné devant l'autel de Marie. J'avais vu briller une larme sous sa paupière, quand il était venu s'agenouiller à la Table sainte et que je lui présentais la nourriture céleste des âmes, son pain de prédilection, le pain des anges. Car, mes Frères, vous l'avez compris, le jeune homme heureux, c'est le jeune homme chaste, c'est le jeune homme laborieux, c'est le jeune homme pieux, c'est l'enfant de la grâce !

L'enfant de la grâce est heureux autant qu'on peut l'être dans cette vallée de larmes. Heureux, parce qu'il possède la paix ; heureux, parce qu'il sait tenir en équilibre ses désirs et ses jouissances ; heureux, parce qu'il sait qu'il a un droit certain à la possession du bien parfait, du bien infini. Ne règne-t-elle pas dans son âme, cette paix, cette tranquillité de l'ordre ? N'a-t-il pas la paix avec Dieu, ce Dieu auquel il croit, en qui il espère, ce Dieu qu'il aime, dont il se sait aimé, et qu'il confesse, malgré les ricanements de l'impiété et les sarcasmes de la débauche ? N'a-t-il pas la paix avec les hommes ? Avec ses parents, dont il fait les délices ; avec ses maîtres, dont il est la gloire ; avec ses condisciples, auxquels il montre toujours un visage serein, pour lesquels il a toujours des paroles amies, des consolations, des services, de joyeux entretiens ? Et en lui-même, qu'y a-t-il qui puisse lui ravir la paix ? Tout dans sa conduite, n'est-il pas réglé selon les lois de la conscience et les leçons de la Foi ? Cependant (ne pensez pas que je l'oublie), il y a là des passions ; il y a des ennemis qui rugissent autour de cette âme. Sans doute, mais les passions domptées sont comme des coursiers dociles, quoi-

que impatients du frein. Lorsqu'elles se cabrent, une main énergique les fait aussitôt rentrer dans le devoir. Les assauts de l'ennemi infernal contre cette âme, vraie forteresse de la vertu, restent inutiles. Toute sa rage ne parvient pas à jeter le trouble dans une place dont tous les abords sont gardés, où toutes les forces sont tenues toujours prêtes à repousser l'attaque. — Avec la paix, l'enfant de la grâce possède la jouissance. Ne me dites pas qu'il haute peu les lieux de plaisir, qu'on ne le voit guère dans les bruyantes assemblées, qu'il n'a ni chevaux ni voitures, qu'il n'habite point la capitale en hiver, et les villes d'eau en été. Eh ! depuis quand la jouissance se mesure-t-elle à la variété des situations, au raffinement des plaisirs ? La vraie jouissance ne consiste-t-elle pas à se contenter de ce que Dieu nous donne ? Le pauvre qui sur une borne de la route savoure avec délices un morceau de pain, ne jouit-il pas plus que le gastronome repu qui, assis à une table somptueuse, jette sur une autre table plus somptueuse encore un regard de convoitise impuissante ? L'enfant de la grâce jouit beaucoup, parce qu'il désire peu ; et, s'il est tout à fait digne de son nom, sa jouissance sera complète, parce qu'il ne désirera que Dieu et regardera avec dédain tout les hochets qui amusent les frivoles partisans du monde.

Ce Dieu, bien parfait, bien suprême, l'enfant de la grâce ne le possède pas encore, j'en conviens. Mais il considère déjà la possession de ce Dieu comme assurée. Il regarde le ciel comme son héritage ; et lorsqu'il jette par delà les barrières de cette vie le regard de l'espérance, il découvre le trône étincelant qu'il doit occuper un jour, et il voit briller la couronne que le Père céleste réserve à ses enfants fidèles. Il entend retentir l'appel divin : *Euge, serve bone et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam* (Matth. xxv, 21).

Hésitez-vous encore, mes Frères, à le proclamer heureux, lui qui a su trouver la paix, refréner ses désirs, s'assurer d'éternelles espérances ? — Tel est le bonheur

que procure la grâce, celui qu'elle donne au chrétien innocent. Et s'il est un bonheur à côté de ce bonheur, c'est celui du repentir, celui qu'on éprouve lorsque, après avoir banni la grâce, on la retrouve en se plongeant dans le sang de Jésus-Christ : alors que la paix règne dans l'âme à la place du remords, alors que l'on savoure les douceurs de la miséricorde divine, alors que l'on récupère ses droits à la possession du bien parfait, de la suprême félicité. Partout ailleurs je ne vois que fausses joies, funestes illusions, vanité, confusion, incertitude et désespoir.

II.

Après avoir compris le bonheur que nous donne la possession de la grâce, *considérons la grandeur qui l'accompagne.*

En effet, mes Frères, bien que la félicité soit le suprême mobile de toutes nos tendances et la fin dernière de nos actions, il n'en est pas moins certain que l'objet même de notre félicité exercera sur nous une force attractive d'autant plus intense qu'il y aura plus de grandeur et d'élévation unies à sa beauté. Les âmes d'élite surtout subissent cette fascination de la grandeur. Elles veulent être heureuses, mais en sortant du vulgaire, en dominant ceux qui les environnent. — Dieu, souveraine majesté, ne se refuse point à satisfaire ces aspirations ; mais il le fait d'une manière digne de lui. Il commence par exiger la soumission de la créature ; et, quand celle-ci a reconnu son néant, il se plaît à la séparer de la foule et à l'ennoblir. Il l'élève, non seulement en lui conférant des dons intérieurs et cachés, mais en lui imprimant en outre, avec le sceau de la grâce, un caractère visible d'incomparable grandeur.

Il ne faut pas s'y tromper : puisque le règne de la grâce est indépendant de toute dignité créée, puisque la grâce établit son domaine dans le cœur des plus faibles même parmi les mortels, dans le cœur des enfants et des dés-

hérités de la fortune, la grandeur qu'elle engendre n'est pas et ne peut être une grandeur matérielle. Cependant, bien que destinée avant tout à charmer les regards de Dieu, cette *grandeur surnaturelle* ne laisse pas de conquérir l'admiration des hommes, j'entends des hommes sages, dont les jugements sont sérieux et ne s'appuient pas exclusivement sur les choses extérieures.

Cette élévation que donne la grâce consiste dans la vraie *noblesse*, — dans la vraie *liberté* et dans le plus *sublime héroïsme :* titres enviés de tous, et auxquels le monde lui-même attache une idée de grandeur et de majesté.

Quelle est, mes Frères, *la noblesse produite par la grâce?* Je ne connais en ce monde que la noblesse du sang, la noblesse du génie, la noblesse du caractère et de la conduite. — Laquelle de ces noblesses, je vous le demande, possède les droits les plus incontestables à notre estime et à nos hommages? Certes, je professe un respect profond pour la noblesse de race. Un nom illustre, lorsqu'il est porté comme il le mérite, élève l'homme au-dessus de ses concitoyens. Je m'incline aussi devant la noblesse du génie, et je salue en elle une manifestation admirable quoique limitée de la sagesse sans bornes. Cependant, je ne puis m'y tromper : ni la noblesse du sang ni la noblesse du génie ne sont un titre personnel de grandeur, en ce sens que l'homme ne peut s'octroyer à lui-même ni l'héritage d'un grand nom ni le don du génie. Mais quand le chrétien, exposé à toutes les séductions du mal, à toutes les convoitises de la volupté et du plaisir, à tous les entraînements de l'ambition, demeure vertueux, humble et pur ; quand le jeune homme à l'imagination vive, au caractère bouillant, au sang de feu, fait paraître dans sa conduite le calme, la prudence, la patience du vieillard ; quand, victorieux des répugnances de la nature, l'indolent travaille, que l'égoïste se dépense pour Dieu et pour ses semblables, que le vindicatif pardonne ; oui, quand une âme coupable se relève de ses chutes et engage contre des

habitudes invétérées une lutte généreuse et incessante : oh ! alors je sens l'enthousiasme s'emparer de moi, et je m'écrie : Courage, nobles chrétiens ! Courage, noble jeune homme ! Courage, noble pénitent ! Courage ! car, soutenus par la grâce, coopérant à la grâce, vous donnez à vos œuvres le cachet de la véritable noblesse, d'une noblesse que vous avez achetée de vos sueurs, d'une noblesse qui vous appartient et que personne ne peut vous ravir !

Maintenant, montez plus haut. Prenez votre essor vers des cimes majestueuses. Vous allez être libres, et c'est encore la grâce qui vous donnera *la vraie liberté*. — C'est Jésus-Christ, l'auteur de la grâce, qui vous le promet : *Si ergo vos Filius liberaverit, vere liberi eritis* (Jo. VIII, 36), *qua libertate Christus nos liberavit*, ajoute saint Paul (Gal. IV, 31). Oui, vous serez libres, libres de la liberté des enfants de Dieu ! Il ne s'agit pas ici, en effet, de cette liberté tant prônée de nos jours, et qui signifie affranchissement de toute loi, exemption de toute contrainte. Non ! il s'agit de cette liberté dont un moraliste distingué a si heureusement formulé la définition, formule qu'une parole plus autorisée que la mienne a portée dans la chaire sacrée : Cette liberté, c'est « le mouvement sans entraves de la volonté dans le bien. » Et pour qu'on ne m'accuse pas d'emprunter cette définition à des autorités domestiques ou trop chrétiennes, je vous citerai le témoignage d'un philosophe païen, d'Épictète, dont le Manuel me tomba entre les mains, pendant que je méditais la matière de ces entretiens. *Quiconque veut être libre* dit cet auteur, *ne doit désirer ni craindre rien de ce qui est au pouvoir des autres ; sinon il sera nécessairement esclave.* Liberté réelle, que le philosophe vantait, mais qu'il ne possédait pas ; liberté que la grâce nous communique et qui nous élève au-dessus de toutes les vicissitudes humaines.

Le grand apôtre des nations, saint Paul, jouissait de

cette liberté, quand il poussait ce cri de triomphe que nous avons déjà entendu, mais que nous aimerons à entendre encore : Qui donc me séparera de la charité du Christ ? La tribulation, les angoisses, la faim, la nudité, le danger, la persécution, le glaive ? Non, non ! nous surmontons tout cela, à cause de celui qui nous a aimés. Oui, j'en suis assuré : ni mort ni vie, ni anges ni principautés ni vertus, ni présent ni avenir, ni force ni élévation ni profondeur ne pourra me séparer de la charité de Dieu. (Cfr. Rom. VIII.)

Il possédait cette liberté, l'illustre évêque de Césarée, Basile ; il la faisait éclater dans cet entretien mémorable dont Grégoire de Nazianze nous a fait le récit. — Devant Basile se présente le préfet Modeste, député par l'empereur Valens pour amener l'évêque à mettre la volonté du prince au-dessus de la volonté de Dieu. Après plusieurs tentatives inutiles, le préfet s'emporte. Comment ! s'écrie-t-il, est-ce que vous nous comptez pour rien ? Croyez-vous qu'il ne vous serait pas honorable de vous ranger de notre parti, en pensant comme nous ? — Vous êtes gouverneur, j'en conviens ; vous tenez un rang élevé, mais vous n'êtes pas au-dessus de Dieu. J'avoue qu'il m'est honorable de vous être égal : mais comment ne serions-nous pas égaux, puisque nous sommes, vous et moi, créatures du même Dieu ? Pourtant je trouve qu'il y a un même honneur à être égal au dernier de ceux qui nous sont soumis ; car ce n'est pas la dignité des personnes, c'est leur foi qui honore le christianisme.

Ces paroles transportent le préfet d'une nouvelle fureur. Il se lève de son siège, et d'un ton plus véhément : Quoi donc ! ne craignez-vous pas ma puissance ? — Eh ! pourquoi la craindrais-je ? Que peut-il m'arriver de fâcheux ? Quel mal me ferez-vous ? — J'ai mille moyens de vous nuire ; un seul me suffirait. — Quels sont ces moyens ? De grâce, aprenez-le-moi. — La confiscation, l'exil, les tortures, la mort. — Imaginez-en d'autres ; car rien de

tout ceci ne peut m'atteindre. — Comment l'entendez-vous ? — Qui n'a rien, ne peut rien perdre. Ces misérables vêtements délabrés qui me couvrent, et quelques livres, voilà toutes mes richesses. Quant à l'exil, je n'en connais pas : je ne suis attaché à aucun lieu. Celui que j'habite n'est point à moi ; ma patrie sera partout où l'on me jettera, ou plutôt, je sais que toute la terre appartient à Dieu et que partout j'y suis étranger et voyageur. Les tortures ? mais quelle prise auront-elles sur un homme qui n'a plus de corps, et qui pourrait à peine recevoir un premier coup ? Et ce coup est le seul qui soit en votre pouvoir. La mort ne peut être pour moi qu'un bainfait. J'en irai plus tôt me réunir au Dieu pour qui je vis, pour qui je travaille, pour qui j'ai consumé plus de la moitié de mon existence, et vers qui je soupire depuis longtemps. A ces mots, le préfet comme atterré, murmure en lui-même : Jamais personne n'a tenu devant Modeste un tel langage, ni parlé avec une telle liberté. - C'est peut-être, répondit Basile, que vous n'avez jamais rencontré un évêque (1)

Et ne pensons pas, mes Frères, qu'une telle liberté n'ait inspiré qu'une fois un si sublime langage. Non ! dans tous les pays, dans chaque siècle, la grâce a fait surgir des évêques, des prêtres, des chrétiens, libres comme Basile, intrépides comme lui. C'est Ambroise arrêtant sur le seuil du sanctuaire Théodose coupable ; c'est Étienne reprochant aux Juifs leur cruel aveuglement ; c'est Ignace d'Antioche affamé de souffrance et s'écriant dans un saint délire : Je suis le froment du Christ, que je sois donc moulu sous la dent des bêtes, afin que je devienne le pain du Christ ! C'est le diacre Laurent, raillant ses bourreaux du haut de la couche embrasée où rôtissent ses membres, et leur disant avec ironie : Le festin est préparé ; qu'attendez-vous encore ? Prenez et mangez !

(1) S. Grég. de Naz. — Traduction de Guillon, légèrement modifiée. *(Note du Père Verbeke.)*

Mais je m'aperçois que je ne vous parle plus de la seule liberté. Nous sommes montés plus haut, et ce que nous admirons dans les confesseurs de la foi, *c'est l'héroïsme,* l'héroïsme le plus pur et le plus éclatant. Ah ! mes Frères, c'est que la vraie liberté se confond en quelque sorte avec l'héroïsme lui-même, tout comme la liberté fausse est le premier degré de l'esclavage et de l'avilissement.

Cependant la grâce n'enfante pas que l'*héroïsme de la lutte*, l'héroïsme du martyre. Tout ce qui est héroïque, c'est-à-dire tout ce qui élève l'homme au-dessus de lui-même, la grâce l'inspire et l'anime de son souffle. — Elle inspire l'*héroïsme du zèle.* Elle dit au prêtre : Là-bas, au loin, il est des âmes que vous ne connaissez pas, mais qui, tout comme la vôtre, sont créées à l'image de Dieu et rachetées du sang de Jésus-Christ. Allez, sauvez ces âmes ! Et le prêtre obéit. Il dit adieu au sol natal, à la famille, aux affections les plus douces. Il part ; il franchit d'immenses distances ; il va arroser de ses sueurs des plages inexplorées ; il y travaille, il y souffre, il y meurt. Ce prêtre est un héros, et parmi vous, mes Frères, la grâce fait naître cet héroïsme.

Elle inspire l'*héroïsme du sacrifice.* — Ne compter pour rien son temps, ses biens, son honneur, sa santé, sa vie ; immoler tout, dès que le devoir a parlé, dès que la charité commande, dès que l'Église souffre ; se dépenser tout entier, et n'attendre d'autre récompense que le sourire de Dieu : il n'y a que les héros qui en soient capables, et ces héros, la grâce les multiplie sous nos yeux.

Elle inspire l'*héroïsme de la patience.* — Patience sous les coups de l'injustice, patience au milieu des traits envenimés de l'envie, de la calomnie, de la haine ; patience, lorsque la faux impitoyable de la mort moissonne autour de nous les têtes les plus chères ; patience, quand la maladie nous cloue sur un lit de douleur, que la souffrance vient briser nos os et ronger toutes les fibres de notre cœur ; patience, quand le doigt de Dieu touche notre chair et la

fait tomber en lambeaux. N'avoir alors sur les lèvres ni plainte ni murmure, rien qu'un soupir d'ineffable résignation : Le Seigneur m'avait tout donné, il m'a tout enlevé ; que le nom du Seigneur soit béni ! (Job. I, 21) — pratiquer la patience au milieu de pareilles épreuves, n'est-ce pas de l'héroïsme ? Et pourtant, la grâce divine la donne tous les jours à des vieillards, à de pauvres femmes, à de faibles enfants !

Enfin, il est un héroïsme que je ne puis oublier et que le grâce inspire comme tous les autres : l'*héroïsme de l'obscurité*. — Beauté, force, jeunesse, une famille illustre, des talents supérieurs, des espérances magnifiques, ne sont-ce pas, mes Frères, autant de faisceaux lumineux qui font resplendir un nom et lui assurent, dès qu'il paraît sur l'horizon du monde, les applaudissements et les hommages ? Eh bien, posséder tout cela, ou du moins briller de quelques-unes de ces splendeurs, et consentir néanmoins à demeurer enseveli dans l'ombre, à s'entourer de nuages, à s'éteindre dans l'oubli, cela se peut-il sans une force plus qu'humaine ? Et lorsqu'une créature s'anéantit de la sorte pour obéir à l'appel de Dieu, dispensateur de ces dons éclatants et arbitre souverain de notre destinée, lorsqu'elle foule aux pieds ces trésors pour s'enfoncer dans la solitude d'un cloître, ne la trouvons-nous pas plus grande, plus majestueuse que jamais ? N'y a-t-il pas de nos jours des occasions solennelles où l'homme de génie, plutôt que de forfaire à ses convictions religieuses, doit se résigner à subir la plus triste obscurité ? Lorsque cet homme, au moment où une carrière d'honneur et de gloire s'ouvre devant lui, met sa main sur son cœur et interroge sa conscience ; puis, levant vers le ciel un regard plein de foi, s'écrie : Être oublié, soit ! j'y consens, ô mon Dieu ; briller sur le théâtre de l'univers en m'avilissant à vos yeux, non, jamais ! — Encore un coup cet homme est un héros, car la grâce seule enfante l'héroïsme de l'obscurité.

Mes Frères, pourrons-nous encore, ne fût-ce qu'un seul

instant, pourrons-nous penser que le règne de la religion, du catholicisme, de la grâce, est la destruction du bonheur, l'anéantissement de la gloire ? Non, non, ce bonheur, la grâce nous le donne : bonheur véritable, intime et profond ; — cette grandeur de la gloire, la grâce nous y fait atteindre, et elle nous fait monter plus haut que sur ces piédestaux ou ces trônes que le monde élève à ses indoles.

Maintenant, puisque nous avons médité sur une félicité inconnue au monde et sur une grandeur toute divine, puisque cette félicité et cette grandeur sont l'œuvre de la grâce, dont l'Église catholique est le royaume béni : comment ne pas jeter un regard respectueux et sympathique sur la plus haute personnification de l'Église militante, j'oserai dire sur le héros de la grâce, sur l'auguste Pie IX ?

Qu'il est noble, mes Frères, qu'il est libre ! qu'il est héroïque !

Qu'il est noble par son angélique douceur, par sa fermeté inébranlable, par sa piété, par sa charité ! Qu'il est beau sous cette auréole de vertu qui fait briller son front d'une incomparable majesté.

Qu'il est libre ! Est-il puissance au monde qui ait pu enchaîner sa parole ? Est-il souverain qui ait arraché à sa volonté une concession coupable ? Qu'espère-t-il, que craint-il des hommes ?

Qu'il est héroïque ! Héroïque dans son zèle infatigable, dans sa charité sans bornes ; héroïque de patience et de dévouement ; prêt à tout entreprendre et à tout endurer ; prêt à tout quitter et à tout sacrifier, même sa vie, dès qu'il s'agit de Dieu, de l'Église, de la vérité et de la justice.

Et pourquoi craindrais-je de l'ajouter ? Qu'il doit être heureux ! Oui, si le bonheur se trouve sur la terre, il est sous cette triple couronne de la tiare, couronne d'épines soit ! mais dont les épines rougies du sang de Jésus-Christ, mettent dans les blessures qu'elles ouvrent, un baume délicieux.

Oui, Pie IX est heureux ! La paix de son âme resplendit

dans ses yeux. La paix, disions-nous avec saint Thomas, c'est la tranquillité de l'ordre, et l'ordre ne compte plus peut-être parmi les souverains qu'un seul représentant, un seul défenseur, et ce défenseur, ce représentant, c'est Pie IX !

Pie IX est heureux : il jouit. Il jouit de toutes les consolations du ciel qui inondent l'âme du juste. Il jouit de la protection de Dieu ; et, s'il a à déplorer l'aveuglement de ses ennemis, il jouit du dévouement de ses enfants. Mais ce dont il jouit avant tout, c'est de sa pauvreté, de ses ignominies, de ses souffrances : car voilà l'héritage de Pierre et le don par excellence de l'amour de Jésus-Christ.

Pie IX est heureux : il espère. Il espère en la Vierge immaculée. Il espère d'elle pour l'Europe des jours meilleurs, pour l'Église le triomphe sur le mal, pour ses ennemis la conversion. Et pour lui-même il espère avec une inébranlable confiance la récompense promise au serviteur fidèle, le repos après le travail, la palme au sortir du combat.

Salut, père bien-aimé de nos âmes, salut ! Oh ! si vous nous voyiez ici, réunis dans le sanctuaire, nous, les enfants de la grâce, nous, engendrés par l'Église à la vie divine, marqués du sceau de l'adoption, nourris de la manne céleste, comme vos bras paternels s'ouvriraient pour faire descendre sur nous la plénitude des bénédictions dont vous êtes le dispensateur ! Bénissez, diriez-vous, bénissez, ô mon Dieu, cette Université catholique. Bénissez ses maîtres, illustres dans la science, plus illustres encore par la foi et par les œuvres de la foi. Bénissez cette jeunesse toute brillante d'espérance, transportée d'un saint désir de combattre toujours les combats de la vérité et de la justice. Bénissez tous ces fidèles, laïques, prêtres ou religieux, qui entourent de leur affection et de leur respect cette grande institution catholique. Mon Dieu, bénissez-les tous !

Et nous, mes Frères, nous répondrions : Pontife de Jésus-Christ, représentant de l'Église catholique, à vous

nos cœurs, nos intelligences et nos travaux ! Avec vous nous combattrons, avec vous nous souffrirons, avec vous nous espérerons, avec vous, un jour, nous régnerons dans le royaume éternel de la grâce, devenu pour les élus de Dieu le royaume de la gloire !

17e SERMON DE CONTROVERSE SUR LE SYMBOLE.

ÉLÉVATION PRIMITIVE DE LA NATURE.

Quid est homo quod memor es ejus ?... Minuisti eum paulo minus ab angelis ; gloria et honore coronasti eum.

(Ps. VIII, 5, 6.)

Exorde. — Il n'y a pas longtemps, mes Frères, un soi-disant penseur donnait en ces termes sa haute approbation à la théorie de l'origine simienne de notre race. « Après tout, j'aime encore mieux être un singe perfectionné qu'un Adam dégénéré. » Paroles accusant chez celui qui les prononçait, ou l'ignorance la plus profonde de l'état primitif de l'homme ou l'oubli le plus complet de sa dignité actuelle. Mais, hélas ! ne faut-il plaindre ou blâmer que l'auteur de cette ridicule boutade ? Combien y en a-t-il, je ne dirai pas de philosophes, mais de chrétiens qui possèdent sur l'ordre surnaturel, sur la chute et la réparation, des notions claires et justes ?

Nous avons déjà fixé nos idées en constatant au milieu de nous la présence de ces deux éléments : *la nature et la grâce*, et en faisant remonter leur origine, d'après l'exposé de la Genèse, jusqu'au commencement des temps. — Tâchons aujourd'hui de nous bien rendre compte de l'*élévation primitive* de la nature par la grâce et par les dons qui accompagnèrent celle-ci.

Cette élévation constituait pour Adam *un privilège*. Si

nous comprenons bien en quoi consistait ce privilège, il nous sera ensuite facile d'apprécier la condition où nous a réduits la chute.

Afin de réussir à nous rendre compte du privilège, nous ne pouvons mieux faire que de nous rappeler les *limites du naturel et du surnaturel* et de les indiquer dans la constitution du premier homme. — Nous verrons dans la seconde partie de cet entretien combien est parfaite l'*harmonie des données de la foi* en cette matière avec les principes de la raison et le témoignage de la véritable science.

Vous me pardonnerez, mes Frères, l'aridité toute didactique de ces considérations ; mais elles sont indispensables, si l'on veut se faire une connaissance approfondie de nos mystères, telle que l'exigent et votre position et l'instruction que vous possédez.

I.

Qui dit « nature, » mes Frères, implique, quand il s'agit de choses créées, trois idées distinctes, savoir : un être sorti des mains de Dieu et doué de certaines propriétés ; une fin proportionnée à ces propriétés ; une tendance imprimée à cet être et le dirigeant vers sa fin. Regardez autour de vous, au-dessus, au-dessous de vous, toute nature créée vous présentera ces trois phénomènes : elle existe, elle se dirige vers une fin, elle est proportionnée à cette fin. L'astre se meut dans son orbite : il doit éclairer, échauffer, attirer. Depuis des milliers d'années il marche, et jamais sa lumière ne lui a fait défaut ; jamais sa chaleur ne s'est éteinte ; jamais il n'a perdu ce merveilleux équilibre qui le maintient sur sa voie, loin du centre de son orbite, loin des astres secondaires qui gravitent autour de lui. La plante, l'animal ont également leur fin, leur raison d'être dans la création. La plante, tout en se reproduisant, fournit à l'animal la nourriture dont il a besoin. Chaque animal atteint de même le but pour lequel il fut créé. La plante, aussi bien que l'animal, est pourvue de tous les

organes que demande sa destination. Souvent la connaissance de ces organes nous fait découvrir le secret de sa nature. — C'est ainsi que se manifeste la sagesse de Dieu ; car Dieu ne fait rien en vain, et son infinie perfection requiert que tout objet créé soit à même de remplir le rôle auquel il est destiné.

Munis de ces notions, demandons-nous comment Dieu devait constituer la nature de l'homme, sous peine de manquer à cette sagesse que nous savons identifiée en lui avec la bonté, la justice et la toute-puissance.

Tout d'abord, chose évidente, Dieu a voulu par le ministère de l'homme faire monter jusqu'à son trône l'hymne de reconnaissance et de fidélité de la création tout entière. L'homme, par son corps, tient de la matière dont ce corps est sorti. Il porte en lui ce qui fait le minéral, ce qui fait la plante, ce qui fait l'animal. Par l'âme, il domine ces ordres inférieurs, et s'approche de la dignité des anges, qui sont de purs esprits et qui sont placés au sommet de l'échelle des créatures. *Minuisti eum paulo minus ab angelis* (Ps. VIII, 9). Doué d'intelligence, ce roi de l'univers sait remonter du spectacle qui frappe ses regards, à l'auteur invisible de ce magnifique ensemble. Il comprend qu'il doit au souverain Maître le respect, l'adoration et l'obéissance. Il a pour se gouverner la raison, la conscience, le cœur, la volonté. Sa raison lui dicte des lois ; sa conscience lui fait appliquer ces lois à sa propre conduite, et l'avertit de leur accomplissement ou de leur infraction. Son cœur, avide d'affections, est animé avant tout de l'amour du bien. Sa volonté libre possède le pouvoir de se décider par elle-même et de commander aux autres facultés qui sont en lui. Cette *liberté*, condition essentielle du mérite, nous livre le secret de la création de l'homme : l'homme est créé pour procurer à Dieu un *hommage exempt de contrainte*.

Mais n'oublions pas une remarque importante. Dans le cœur humain, siège de l'amour, je découvre en même

temps une *soif insatiable de bonheur,* de bonheur sans mélange, de bonheur sans terme. Cette soif de bonheur, la même chez tous, c'est encore la nature qui l'allume. Elle vient donc de Dieu, auteur de la nature, et j'en puis déduire l'existence de ce bonheur comme fin de l'homme, comme récompense de fidélité dans le service de son créateur.

Tout cela est essentiel ; tout cela ressort évidemment de notre constitution, telle qu'elle se présente à nos yeux. Mais là aussi s'arrêtent en même temps les forces et les exigences de la nature. — Nous venons indiquer les qualités nobles de notre nature et ses tendances élevées ; n'omettons pas de signaler ses imperfections, de préciser ses bornes.

L'homme est intelligent, mais son intelligence a des limites. Son esprit ne se développe que si les organes qui le servent se trouvent préalablement dans certaines conditions physiques. Ces organes sont eux-mêmes sujets à subir des modifications et des altérations. De plus, l'homme ne donne pas toujours à l'emploi de ses facultés tout le soin qu'elles exigent ; par conséquent il pourra se tromper dans ses observations et dans ses raisonnements. Il est loin d'avoir la science infuse : il ne peut acquérir la science que par l'effort ; et il pourra par incurie prolonger son ignorance. — L'homme est bon, mais il est libre. Il connaît ses devoirs, mais il a le pouvoir de les enfreindre. Sans doute, il a une âme, une âme spirituelle ; mais cette âme est unie à un corps matériel. Les instincts de ce corps sont aveugles : ils se portent vers tout objet qui éveille leur convoitise, et ils abhorrent ce qui les contrarie. Sans doute, l'âme, semblable à une reine, doit pouvoir selon les circonstances ou modérer ou stimuler ces instincts : mais le fera-t-elle sans effort ? L'affirmer, c'est supposer gratuitement que le corps, pour chercher ce qui lui plaît, pour éviter ce qui le gêne, attendra toujours le jugement de la raison, l'arrêt de la volonté, qu'il sera raisonnable

comme l'âme ou qu'il n'aura, sans l'intervention de l'esprit, aucune activité. Rendre le corps raisonnable, est chose impossible ; supprimer l'activité spontanée de l'organisme, c'est bouleverser toute l'économie animale. Or, dès qu'il y a activité sans discernement, il peut y avoir tendance inopportune, tendance antérieure à la décision de l'âme rationnelle et même opposée à cette décision. Qui ne le voit ? la lutte en nous résulte des conditions mêmes de notre nature. L'homme, il est vrai, doit être mis par Dieu à même de sortir victorieux de cette guerre intestine ; il doit pouvoir servir Dieu, puisque Dieu l'y oblige : mais si Dieu, afin de le tenir continuellement dans une légitime dépendance, avait mis pour condition au triomphe de l'âme l'aveu de son infirmité, le recours confiant à l'intervention du Créateur, la prière, en un mot, il n'y aurait là rien qui dût nous surprendre ni qui offensât la saine raison.

Encore un point. Que faut-il penser de la destinée de ce corps, instrument et compagnon de l'âme ? N'aura-t-il rien à souffrir pendant cette vie d'épreuves ? Conservera-t-il indéfiniment sa vigueur ? Ne périra-t-il point ? Comment le prétendre, quand autour de nous tout ce qui est matériel est sujet à la corruption et à la mort ? Ce corps pourra donc s'épuiser, se dissoudre, et devenir impropre à rester au service de l'âme. Le moment de sa défaillance sera le signal de sa mort.

Enfin, cette félicité que l'homme poursuit par un instinct de sa nature, en quoi consistera-t-elle ? Elle ne peut exister sans la connaissance de Dieu et sans le repos de la volonté dans le souverain bien. Dieu donnera donc cette connaissance et ce repos. Mais devra-t-il à cette fin se donner lui-même ? Se communiquer à l'intelligence et à la volonté sans l'intermédiaire des créatures ? Se faire voir à l'homme pour toujours face à face et posséder directement ? Pourquoi ? A quel titre ? Et d'ailleurs, comment le créé, le fini, pourrait-il, demeurant dans les conditions de sa nature bornée, saisir l'incréé, l'éternel, l'immense ?

Je me résume. L'homme, intelligent et libre mais sujet à l'erreur et au mal, l'homme en lutte contre ses passions et obligé pour vaincre de recourir par la prière à la grâce de Dieu, qui en ce cas lui est lui assurée, l'homme mortel et recevant pour récompense une félicité proportionnée à ses forces, voyant Dieu dans les objets créés et jouissant ainsi de son créateur, tel est le *type de la nature*. C'est dans cet état que le Tout-Puissant aurait pu laisser le genre humain.

Admirez à présent, mes Frères, la grandeur de la munificence et de la tendresse divines. Le créateur, dans un élan d'amour pour le chef-d'œuvre de ses mains, va combler l'abîme qui sépare le fini de l'infini. Il veut que l'homme puisse contempler sans voile les splendeurs de la beauté divine ; il veut inonder son cœur de délices, en le faisant jouir *sans aucun intermédiaire* de ses infinies perfections. Est-ce possible ? Oui, je le conçois. L'âme est intelligente, elle est spirituelle. Tout ce qui est esprit, tout ce qui est vérité peut devenir l'objet de ses opérations. Seulement, pour que l'esprit pur, pour que la vérité substantielle lui soit accessible, l'âme doit recevoir une vie et une force qui seront une participation de la vie et de la force de Dieu. Cette communication directe et, si je puis m'exprimer ainsi, cette introduction du divin dans l'humain, voilà *l'essentiel du surnaturel*. — Puisque cette communication est purement gratuite, on l'appelle *grâce ;* et puisque cette grâce a pour effet immédiat d'élever l'homme au-dessus de lui-même, de le rendre agréable à son auteur, de le rapprocher de la sainteté infinie en lui conférant le droit à l'éternelle béatitude du ciel, cette grâce se nomme la *grâce sanctifiante*. Adam orné de la grâce sanctifiante, c'est l'homme dans l'état surnaturel.

Dieu cependant ne borne pas là ses faveurs. S'il n'accorde à nos premiers parents la grâce sanctifiante qu'avec la possibilité pour eux de la perdre, il a rendu leur condition si heureuse, il a fait l'épreuve si aisée et si

douce, la perspective du châtiment est si terrible, que l'homme, s'il désobéit, ne pourra imputer qu'à lui-même sa faute et son infortune.

Qu'il est beau, mes Frères, qu'il fait bien ressortir la bonté de Dieu, le tableau de la félicité d'Adam, surtout lorsqu'on a compris ce que la nature seule pouvait exiger ! — La terre, parée de tous les charmes de la jeunesse, étale sa luxuriante verdure et se couvre spontanément de fleurs et de moissons. Elle ne demande pas, pour devenir féconde, les sueurs amères du cultivateur : si elle accepte son travail, c'est pour le récompenser par des dons plus abondants. Au milieu de ce riant domaine règne le père de notre race, avec la compagne que Dieu lui a donnée. Leurs corps, pleins de santé et de vigueur, ne connaissent ni la douleur, ni la maladie, ni la fatigue. Ils ont, pour entretenir leurs forces, les fruits les plus délicieux. L'inocence les enveloppe comme d'un vêtement ; ils ignorent la honte, parce qu'iis ignorent le péché. Les passions, semblables à des coursiers dociles, ne s'ébranlent que sur un ordre de la volonté, pour communiquer aux membres du corps l'activité et l'ardeur. Elles se calment en un instant, au premier signe de leur souveraine. Éclairée des plus pures lumières, l'intelligence possède sans étude toutes les sciences des choses terrestres en s'illumine en outre des reflets de la sagesse divine. Pour Adam et pour Ève, le Seigneur est un père, le plus tendre des pères. Il s'entretient avec eux, leur enseigne à le servir, les exhorte à l'aimer. Il leur rappelle la récompense promise à leur fidélité et les suites funestes qu'entraînerait leur désobéissance. Et l'homme est immortel : le temps de l'épreuve écoulé, il ira dans un royaume nouveau, mille fois plus splendide, contempler face à face et posséder à jamais le Dieu qu'il aura servi.

Comment, mes Frères, en présence de ce merveilleux spectacle, comment ne pas s'écrier avec le roi-prophète : *Quid est homo quod memor es ejus ?... Minuisti eum paulo minus ab angelis ; gloria et honore coronasti eum !*

Je viens, mes Frères, de vous présenter l'analyse de l'état primitif de notre race : je dois vous montrer maintenant la confirmité de cet état avec nos aspirations personnelles et les traditions historiques.

II.

Quand il s'agit de la situation originelle de l'homme, je ne vois guère, en dehors de la doctrine catholique, que deux thèses qui méritent notre attention : la thèse du *naturalisme* proprement dit, et celle du *progrès indéfini* et continuel. — L'homme toujours le même depuis le commencement des temps, mais sans l'élévation à l'ordre surnaturel et sans la chute : c'est l'affirmation du naturalisme ; l'humanité se perfectionnant toujours, se développant à travers les âges comme l'enfant au sortir de ses langes : voilà le rêve des progressistes. — Ces deux formes de l'erreur résument tout un ensemble de théories assez différentes entre elles par l'origine, le nom et les principes qu'elles mettent en avant. — Jetons un coup d'œil rapide sur chacune de ces deux utopies. Tout en faisant voir leur absurdité, nous montrerons la conformité de nos dogmes avec la science et la raison.

A. Aux progressistes l'honneur du premier examen. — Qui dit « progrès, » indique une marche en avant, une marche qui rapproche du terme. Qui soutient l'existence du progrès continuel, doit pouvoir dire d'où le progrès est parti et vers quel but il se dirige. Il doit pouvoir montrer toujours et partout, dans sa réalité historique, ce progrès dont il fait son symbole. Malheureusement pour les progressistes, ils n'ont en leur faveur ni la clarté de l'idée, ni la certitude de l'observation.

Si je leur demande *d'où part leur progrès*, ils hésitent et balbutient. — Les plus raisonnables, mais aussi les plus inconséquents, admettant une création divine, vont chercher sous les glaces du pôle ou dans les sables de l'Afrique le premier échantillon de la race humaine. Ils vous pré-

sentent un Samoyède, un Huron ou un Cafre, et affirment d'un ton doctoral : Avant le civilisé, il y eut le barbare et avant le barbare, le sauvage. — Et avant le sauvage, s'il vous plaît ? — L'homme primitif. — Fort bien ; mais cet homme primitif, prouvez-moi qu'il a existé. — Pas de réponse. Comment, messieurs les progressistes, vous acceptez la création, et vous rejetez le récit de Moïse sans avoir rien à mettre à la place ! Cela n'est pas sérieux. Vous n'êtes pas de vrais progressistes, puisque vous vous contentez d'inventer une simple affirmation, sans avoir le moyen de lui faire faire un seul pas dans le sens de la preuve. — Mes Frères, les progressistes conséquents à eux-mêmes, vous allez les entendre. Avant l'homme civilisé, disent-ils, le barbare ; avant le barbare, le sauvage ; avant le sauvage, le gorille ; avant le gorille, l'orang-outang ; avant le quadrimane, le quadrupède ; avant le mammifère, le mollusque ; avant l'animal, la plante ; avant le solide, le liquide ; avant le liquide, le gaz. — Et avant le gaz ? Mes Frères, sans la gravité du sujet et la sainteté du lieu, je serais tenté de répondre : Avant le gaz, l'obscurité ! car enfin, on a beau inventer une série, il faut la commencer par quelque chose. Mais si ce quelque chose est imparfait, comment a-t-il pu produire un plus parfait que soi ? Et si Dieu n'a pas présidé à la naissance de cette première réalité finie, comment le rien est-il devenu quelque chose ? Sans doute nous sommes fort honorés d'avoir à compter parmi nos ancêtres des singes, des huîtres et des champignons ; mais nous voudrions connaître le premier chef de notre race, la racine de notre arbre généalogique. Hélas ! mutisme profond. Nous voilà donc devant un singulier progrès, devant un progrès sans commencement !

Cependant, je le suppose, ce progrès aura un but, un idéal qu'il réalise de plus en plus. — A cette nouvelle question, nouveau silence, ou plutôt réponse équivalente à un aveu d'ignorance complète : le progrès est *indéfini ;*

l'on progressera *toujours*. — Fort bien, encore une fois ; seulement progresser, c'est avancer, et avancer, c'est quitter un point pour aboutir plus près d'un autre. Nous marchons ; mais, puisque vous ne savez pas où nous allons, est-ce que par hasard nous ne tournerions pas le dos au but ? Et marcher ainsi équivaut à reculer.

Allons, hommes du progrès, il paraît que cela vous embarrasse. Je ne vous demanderai plus qu'un détail. *Qu'est-ce qui a toujours progressé dans le monde ?* — Ici, mes Frères, ce n'est plus le silence, ce sont les cris les plus discordants qui résolvent la question. « Le progrès est dans la civilisation. — Non ! dans la science. — Non ! dans l'idée. — Non ! dans la liberté. — Non ! dans la vie. — Non ! dans la matière. — Non ! dans l'être. » — Ces trois dernières explications sont bien plus commodes, car elles échappent au contrôle. Mais aussi une simple négation les renverse. Laissons-les donc, et ne décidons pas si le progrès de la matière nous donnera bientôt les douze lunes promises par Cabet, et si l'accroissement de l'être nous ornera du célèbre appendice pourvu d'un œil, ou si, au contraire, c'est par suite d'un progrès de la vie que nous n'avons pas de queue. Nous serons larges dans nos concessions ; mais pourtant nous ne rendrons les armes que lorsque nous aurons vu quelque part un progrès universel et constant, depuis l'époque à laquelle remontent nos connaissances historiques certaines, jusqu'au temps actuel. Nous posons donc encore une fois à nos adversaires la même question : Quel est l'élément qui a progressé partout et toujours ?

Est-ce l'idée ? Est-ce la science ? — Mais quelle idée ? Quelle science ? Parmi les hommes répandus sur la surface du globe, n'y a-t-il pas eu toujours et dans tous les temps des génies, des médiocrités et les nullités ? Comment constatez-vous parmi tous ces hommes le progrès de l'idée ? Par quelle formule mathématique établissez-vous la proportion en cette matière ? Quelle est sous ce

rapport la commune mesure des siècles ? Le nôtre abonde en hommes instruits, je le confesse ; mais, en somme, vaut-il mieux que tous les autres ? La France de Robespierre était-elle en progrès au point de vue de l'idée sur la France de Louis XIV ? La Rome de Vitellius sur la Rome d'Auguste ? La Grèce moderne sur la Grèce du temps de Périclès ?

Ce qui a progressé, est-ce la liberté ? D'abord, il me serait permis de demander ce que signifie ce mot, aussi élastique que séduisant. Mais sans marchander avec nos politiciens, laissons-les démontrer que la liberté a progressé à Rome depuis Tarquin jusqu'à Néron, depuis Néron jusqu'à Romulus Augustule ; qu'elle a progressé en Grèce depuis Solon jusqu'à Philippe de Macédoine ; qu'elle a progressé en Orient, à Constantinople, en Afrique, en Espagne sous Mahomet et ses successeurs ; qu'elle a progressé en Irlande du XVI^e^ au XIX^e^ siècle et en Pologne de 1795 à 1868.

Ce qui progresse toujours, est-ce la civilisation ? — Nouveau terme à définir. Mais accordons que nous sommes bien civilisés depuis 1800 ans. En est-il de même pour l'Égypte, l'Asie Mineure, la Palestine, la Perse ? Ces contrées valent-elles ce qu'elles valaient autrefois ? Et dans 1868 ans, si Dieu conserve le monde jusqu'alors, qui nous répond que l'on ne viendra pas déterrer nos chemins de fer et explorer les ruines de nos cités, comme nous déterrons des voies romaines et cherchons l'emplacement d'Alesia ? Je le sais bien : notre orgueil répugne à de semblables suppositions : nous croyons que, vu la facilité des communications, la diffusion de l'instruction et la puissance de la vapeur, le retour à la barbarie est impossible. Soit ! aussi n'ai-je fait qu'une simple supposition. Bien plus : je ne rejette ni le progrès ni la loi du progrès, de ce « progrès par le christianisme » dont l'orateur de Notre-Dame de Paris a entretenu pendant douze années son savant auditoire. Mais ce progrès, nos penseurs ne

peuvent pas s'en prévaloir, car ils en rejettent la base, c'est-à-dire la révélation divine sur la chute et la réparation. Il ne leur reste donc qu'un progrès fatal, progrès vague et insaisissable, sans point de départ et sans terme, progrès imaginaire démenti par l'histoire. Car le fait est — et ce fait suffit pour renverser la théorie fataliste — que des pays entiers ont repassé de la civilisation à la barbarie ; que ni l'idée, ni la liberté, ni la matière, ni la vie ne sont en progrès continu sur la face du monde.

B. C'est également l'histoire, dans ce qu'elle a de plus respectable, qui va détruire *la seconde hypothèse* opposée ici à nos croyances, *celle de l'homme primitif semblable en tout à l'homme actuel.* — Le bon sens nous dit, mes Frères, que dans toute question de faits historiques, le témoignage constitue la preuve principale Les plus beaux récits que l'on puisse imaginer, s'ils contredisent le témoignage suffisamment établi, restent à l'état de pures fictions. Par contre, pour renverser une croyance universelle du genre humain en des matières qui relèvent de la saine raison, il faut plus que des hypothèses : il faut démontrer à l'évidence l'impossibilité du fait. Oui, c'est encore le bon sens qui l'affirme, la tradition est irrécusable dès qu'il s'agit d'un fait sensible, important, et que ce fait est l'objet d'une persuasion constante et universelle. Si de plus cette tradition, unique à l'origine, s'est perpétuée malgré la dispersion des témoins, malgré le cours des âges et les multiples modifications des mœurs, il n'est pas un homme raisonnable qui puisse révoquer le fait en doute, au moins quant à la substance. C'est le lieu d'appliquer l'axiome de Tertullien : Ce que tout le monde croit, n'a pas été inventé, mais seulement transmis.

Or, dans le cas présent, la question souverainement importante se pose de la manière la plus nette : *L'homme à son origine a-t-il été comme nous le voyons?* A-t-il été meilleur ou plus mauvais ? — Et à cette question il est chez tous les peuples une réponse identique : A l'origine

l'homme était plus parfait, plus heureux que maintenant.

Qui de nous ne connaît sur les charmes de l'âge primitif, de l'âge d'or, la tradition des Romains et des Grecs, tradition remontant d'Ovide et de Virgile, par Eschyle et Pindare, jusqu'à Homère et Hésiode, c'est-à-dire jusqu'au x^e^ siècle avant Jésus-Christ? Le Zend-Avesta persan conserve la mémoire de l'arbre de la science. La cosmogonie indienne et thibétaine nous montre la terre arrosée par des fleuves de lait et de miel, jusqu'au moment où les hommes insultent leur créateur. Tant-Tsé et le Chouking, chez les Chinois, nous offrent une véritable copie du récit biblique. On a retrouvé en Pensylvanie, en Égypte, à Java, des monuments attestant le souvenir de la chute primitive gravé dans le cœur des nations. Il faut donc absolument admettre l'existence de ce fait unique et capital : l'état heureux et pur de l'homme apparaissant sur la terre, fait qui sape par la base l'affirmation naturaliste.

D'ailleurs, avec l'histoire, la conscience humaine proteste contre cette affirmation. Si l'homme a toujours été le même, s'il n'y a rien en lui de dégradé, pourquoi sentons-nous le malaise qui nous tourmente? Pourquoi l'ignorance, la faiblesse, la lutte, la souffrance, la mort nous apparaissent-elles comme des châtiments? Puisque Dieu pouvait nous créer comme nous sommes à présent, puisque nous n'avons aucun droit à une condition plus noble, pourquoi portons-nous sans cesse nos vœux vers un idéal plus parfait? Pourquoi cet idéal excite-t-il en nous, non seulement le désir, mais encore le regret? De telle sorte que l'on peut dire avec le poète :

L'homme est un roi déchu qui se souvient des cieux.

Otez la réalité d'une élévation primitive de l'humanité. tout devient confus, anormal, inexplicable : admettez cette élévation, et l'histoire, comme la raison et la conscience, viennent à l'envi vous prêter leur concours.

Péroraison. — Il nous est donc permis, je crois, de faire comparaître devant nous, à côté de la cornue où

s'agite un peu d'eau croupissante, d'une part, l'Esquimau primitif, et le naturaliste lui-même qui a le front de se donner pour le type de l'humanité sortant de la main de Dieu ; d'autre part Adam, élevé un peu au-dessous des anges, pur, immortel, couronné de gloire et d'honneur. A tout homme de bon sens nous dirons, sans crainte d'être confondus : Entre ces divers ancêtres, entre la pourriture en fermentation, le sauvage, l'homme-nature et l'homme élevé par la grâce, choisissez ! Dites-moi, non seulement quel est l'ancêtre que l'histoire vous assigne, mais encore celui qui est le plus digne au point de vue de Dieu, le plus honorable pour vous-même.

Ici vous me ferez peut-être une remarque, mes Frères. Vous me rappellerez que j'ai promis de parler non pas tant d'Adam élevé, mais d'Adam dégénéré. Il fallait bien d'abord vous convaincre de cette élévation, et vous en faire comprendre l'essence.

J'espère vous satisfaire également en vous expliquant la chute du premier homme.

18e SERMON DE CONTROVERSE SUR LE SYMBOLE.

PÉCHÉ ORIGINEL.

Per unum hominem peccatum in hunc mundum intravit, et per peccatum mors. (Rom. v, 12.)

Exorde. — J'ai terminé, mes Frères, notre dernier entretien par une parole un peu hardie peut-être, et dont je ne voudrais pas vous voir exagérer la portée. En exprimant l'espoir de vous fournir une explication satisfaisante concernant le dogme du péché originel, je ne nourrissais nullement la folle ambition d'affranchir nos intelligences du joug des mystères. Tout ce qu'il peut m'être donné de faire,

c'est de vous convaincre que dans ce mystère en particulier rien ne répugne évidemment aux jugements de notre raison.

Mais vous le savez : le but de nos entretiens est beaucoup moins de vous mettre en main les preuves directes de la vérité, que de dissiper, en l'exposant, les préjugés qui la repoussent et les erreurs qui la défigurent. Vous reconnaissez le péché originel comme un point qu'il faut croire sous peine de cesser d'être des chrétiens et des catholiques : cependant vous entendez soulever des objections spécieuses contre ce dogme fondamental et vous y trouvez peut-être des difficultés qui vous paraissent insolubles.

Ces difficultés, mes Frères, ne peuvent porter que sur deux points : sur *le péché* d'Adam, notre premier père, ou sur *la transmission du péché* à ses descendants. — En éclaircissant ces deux points, j'aurai, avec l'aide de Dieu, raffermi vos croyances et brisé une fois de plus les armes de l'impiété.

I.

Adam a-t-il péché ? — A cette question de fait, l'histoire répond en étalant devant nous ses témoignages les plus éclatants, depuis le récit de Moïse, si complet et si rationnel, jusqu'aux traditions informes des sauvages de l'Amérique et de l'Océanie.

Pourquoi Adam a-t-il péché ? — Parce qu'il était libre, et que, sur l'instigation du démon, il abusa de sa liberté. C'est l'explication que fournit la philosophie chrétienne, appuyée sur la narration de la Genèse.

Mais comment Dieu a-t-il permis le péché ? Comment at-t-il laissé le mal s'introduire dans le monde ? — Ici nous sommes en présence d'une difficulté plus sérieuse, puisqu'elle attaque la notion même de Dieu, l'idée que nous nous formons de la perfection suprême.

Déterminons bien la question, afin d'éviter tout malentendu. — D'abord, je ne suppose à personne d'entre

vous la ridicule outrecuidance de vouloir pénétrer les desseins de Dieu, d'entrer au fond de son essence divine et d'y découvrir la raison dernière de ses œuvres. A ce téméraire investigateur le Tout-Puissant pourrait, comme au prophète Job, faire subir ce formidable interrogatoire : Approchez, vous qui mêlez des sentences à des discours inconsidérés. Ceignez vos reins, comme il sied à un homme : moi, je vous poserai des questions, et vous les résoudrez. Où étiez-vous, quand je jetais les fondements de la terre ? Dites-le-moi, si vous avez de l'intelligence. Est-ce vous qui, depuis que vous êtes au monde, avez donné des ordres à l'astre du matin et montré à l'aurore le lieu où elle doit naître ? Pourriez-vous joindre ensemble les étoiles brillantes des Pléiades et détourner Arcture de son cours ? Commanderez-vous aux éclairs et partiront-ils dans l'instant, et, revenant ensuite, vous diront-ils : Nous voici ? Est-ce vous qui donnerez au cheval sa force, qui le ferez pousser des hennissements ou qui le ferez bondir comme des sauterelles ? Parlez donc ! Celui qui dispute contre le Seigneur, se réduit-il si facilement au silence ? Et celui qui reprend Dieu, ne doit-il pas savoir lui répondre ? (Cfr. Job. XXXVIII et XXXIX.) — Non, mes Frères, il ne peut entrer dans les prétentions d'une créature mortelle, faible et ignorante, d'arracher au Tout-Puissant le secret de sa conduite, d'exiger de lui le pourquoi des choses. Ce qui nous est loisible, c'est de constater que dans cette conduite mystérieuse de la Providence il n'y a *rien qui répugne aux adorables perfections de Dieu*.

Eh bien, nous l'affirmons sans crainte : dans l'épreuve à laquelle Adam fut soumis et dont sa chute fut le lamentable dénouement, tout a été conforme à la sagesse, à la puissance, à la sainteté, à la justice, à la bonté divines. — Vous l'entendez, mes Frères : lorsque nous examinons si l'épreuve et la permission de la chute n'ont rien de contraire à ces propriétés de Dieu, nous ne séparons pas les attributs divins les uns des autres. En Dieu, tout est

infiniment simple, tout est indivisible. Sa sagesse, la bonté, la justice, c'est Dieu, Dieu tout entier ; seulement, l'imperfection de notre intelligence nous force de distinguer par le raisonnement des attributs qui, bien qu'ils se manifestent à nous sous des aspects divers, n'en constituent pas moins une seule et même réalité.

La *sagesse de Dieu,* c'est la Divinité en tant qu'elle agit pour un motif digne d'elle, en tant qu'elle n'est jamais prise au dépourvu et qu'elle règle tout en vue de sa gloire. Or, si je ne puis pas, dans ma faiblesse, sonder les intentions du Maître de toutes choses, il éclate cependant dans la constitution de l'humanité un dessein qui dès le premier coup d'œil me frappe et me satisfait. Toutes les parties de l'univers visible ne rendent à l'auteur de leur existence qu'un hommage nécessaire, indépendant de leur décision, puisqu'elles ne possèdent ni le principe déterminant ni la conscience de leur activité. Les astres, les plantes, les animaux proclament à leur manière la grandeur de l'Éternel ; mais il n'est aucun de ces êtres qui le connaisse, qui le veuille servir, qui lui offre spontanément l'encens de ses adorations. Ne semble-t-il pas infiniment digne de Dieu de vouloir au milieu de ce concert immuable et froid des créatures inférieures, entendre une voix animée et intelligente, une voix qui domine cette harmonie et chante, sans y être contrainte, les louanges de sa majesté souveraine ? — Mais si cette voix n'entonne son chant d'amour que parce qu'elle le veut, autant qu'elle le veut, elle doit pouvoir, par une conséquence palpable, garder le silence et même, à la place de ces témoignages de respect et de vénération, faire retentir des accents de révolte. Silence coupable, accents injurieux à la suprême sainteté ! La possibilité du mal est donc intimement liée à la liberté du bien, telle que nous la concevons dans une volonté finie. Et qui oserait soutenir que, si cette liberté était accordée dans un but aussi élevé, j'allais dire aussi raisonnable, une telle concession fût incompatible avec la sagesse divine ?

Serait-elle incompatible avec *la toute-puissance?* Oui, si Dieu n'avait pas à sa disposition les moyens d'empêcher le mal, si l'homme pouvait impunément lever l'étendard de la rébellion contre le roi des cieux et braver les foudres de sa colère. Mais si la Toute-Puissance ne fait que tolérer les insultes qui lui sont faites ; si toujours maîtresse de l'homme, de ses actes, de sa vie, elle entre dans les combinaisons de la sagesse pour fournir à l'homme, sujet de Dieu, la faculté d'accomplir son devoir, tout en réservant pour l'époque de la récompense ou du châtiment la revendication stricte des droits divins : qu'y a-t-il là de contraire à la raison ? La puissance paternelle est-elle compromise, parce que le père n'arrête pas à toute heure le bras de son enfant prêt à lui désobéir ? La puissance royale faiblit-elle, quand elle laisse un conspirateur aiguiser son poignard, afin de le surprendre ensuite les armes à la main ?

Cette comparaison nous explique également comment, par la permission du péché, ni *la sainteté*, ni *la justice* de Dieu ne se trouvent lésées, La sainteté, cette rectitude essentielle, ennemie de tout désordre moral, la sainteté constitue évidemment en Dieu l'impeccabilité. Lorsque nous disons que Dieu est sainteté, nous indiquons que sa volonté est parfaite comme son immuable essence. Mais cette sainteté est-elle un obstacle à ce que Dieu permette, en dehors de sa volonté, le mal que sa nature repousse ? Et pourquoi ? Pourvu que ce mal excite partout et toujours la répugnance de Dieu ; pourvu que Dieu le souffre sans en être la cause ; pourvu que la justice soit sauve, il n'est rien dans cette tolérance du mal qui puisse ternir l'éclat de la pureté sans tache. D'autre part, la justice sera sauve, si son exercice n'est pas entravé par le coupable lui-même : à plus forte raison, si la latitude donnée au crime est limitée, s'il est un terme au delà duquel tout désordre prendra fin, un temps où chacun recevra suivant ses œuvres. Encore un coup, qu'y a-t-il dans cette conduite

qui soit indigne d'un Dieu sage, d'un Dieu puissant, d'un Dieu saint et juste ?

Reste à nous demander si la *bonté de Dieu* n'a point reçu d'atteinte par cette épreuve. Mais, bien loin d'y découvrir un chef d'accusation, nous y voyons éclater ce consolant attribut dans ce qu'il a de plus délicat et de plus profondément mystérieux.

Ce n'est pas assurément l'épreuve elle-même qui trahirait en Dieu un défaut de générosité ! Le Seigneur veut combler l'homme des trésors de sa munificence, tout en exigeant de lui une libre soumission : peut-il mieux concilier le décret de la sagesse avec les inspirations de son cœur qu'en restreignant le temps où la créature peut abuser de sa volonté, afin d'y faire succéder une éternité bienheureuse, et en la menaçant, si elle désobéissait gravement, d'un malheur sans fin ? Mais l'épreuve une fois décidée, la bonté ne demande plus qu'une exacte proportion entre la difficulté et les forces de l'homme, afin que dans sa chute le malheureux n'ait le droit d'alléguer ni la dureté des conditions ni la pénurie de ses ressources.

Ne dirait-on pas, mes Frères, en nous voyant prendre toutes ces précautions, que nous craignons de surprendre Dieu en flagrant délit d'oppression tyrannique, et que nous allons trouver notre première père accablé sous le poids des infortunes et luttant sans force contre les attraits de la volupté ou contre les assauts du désespoir ? Quelle fut donc cette situation critique ? Sur quel champ de bataille se livra ce combat terrible ? Quelles étaient les armes accordées au guerrier ? Qu'exigeait-on de sa constance ? Le champ de bataille, c'est l'Éden, jardin délicieux où tout conspire pour satisfaire les moindres désirs de l'homme. C'est là que la terre lui prodigue ses trésors, qu'il domine sur la nature, qu'il voit les animaux soumis à ses lois. Il est dans son royaume et ce royaume, il ne tient qu'à lui de le conserver et de le transmettre à ses descendants. Pour cela, une seule chose est requise : l'obéissance

à Dieu. Et jugez si l'obéissance est facile. Ce Dieu, Adam le connaît ; il converse chaque jour familièrement avec lui. Adam comprend ses devoirs, car son esprit n'est troublé ni par les incertitudes de l'ignorance ni par les fluctuations du doute. Il peut sans effort remplir ses obligations, puisque dans sa personne tout est parfaitement réglé et que les passions ne s'émeuvent qu'avec l'approbation de la raison et le commandement de la volonté. Le seul ennemi qu'il aura à combattre, est un ennemi extérieur ; et pour lui résister, il possédera, s'il prie, avec toutes les forces de sa nature encore saine, le secours assuré de Dieu. Enfin, qu'exige la majesté souveraine ? A quels travaux, à quelles souffrances l'homme doit-il se soumettre pour prouver sa soumission ? Dieu n'attend de lui qu'une chose, la plus aisée du monde : qu'il s'abstienne d'un fruit placé à sa portée ! S'abstenir d'un fruit, quand on a pour se nourrir et flatter son goût tous les arbres du Paradis terrestre ! S'abstenir d'un fruit, quand on sait que la désobéissance doit entraîner la mort ! Est-ce difficile ? Est-ce assez de condescendance de la part de Dieu, et ne semble-t-il pas prendre à tâche de rendre impossible la prévarication de l'homme ?

Mes Frères, on entend quelquefois émettre le raisonnement insensé que voici : Quelle cruauté, dit-on parfois, quelle injustice, de faire dépendre d'un fruit l'avenir d'un malheureux ! Redressons cette exclamation menteuse, et disons à notre tour : Quelle bonté, quelle douceur, après tant de bienfaits et tant de précautions, de n'exiger pour toute preuve d'obéissance que cette insignifiante privation ! Mais aussi dans Adam, quelle terrible ingratitude ! Ne pas même vouloir, par respect pour son bienfaiteur et son père, s'imposer un si léger sacrifice ! — Qu'y a-t-il de plus étonnant : la bonté de Dieu ou la malice de l'homme ? Voilà dans quels termes doit se poser la question. Ainsi posée, elle se résout immédiatement à l'honneur de Jéhovah et à la honte d'Adam.

Cependant cette ingratitude, cette désobéissance coupable servira à faire éclater sous un jour plus radieux encore les attributs du créateur. Lorsque la bonté s'exerce envers un coupable, elle prend un nom particulier : on l'appelle *miséricorde*. Or, si la bonté divine a tout fait pour faciliter au père de l'humanité la persévérance dans le bien, la miséricorde saura le relever après la chute. Elle inventera pour cette faute en apparence impardonnable, une réparation aussi glorieuse à Dieu que féconde pour l'humanité. Nous pouvons voir peut être dans cet exercice de la miséricorde un nouveau motif pour lequel Dieu tolère le mal, en le faisant toujours tourner à sa gloire. — Mais n'anticipons pas sur des considérations qui se rattachent au mystère de l'Incarnation du Verbe.

Nous n'avons donc rien découvert dans la chute d'Adam qui fût contraire à l'infinie perfection de Dieu : nous ne trouverons pas davantage dans la propagation de ce péché de quoi effaroucher la raison dans ses plus rigoureuses exigences.

II.

Le péché originel, le crime commun à tous les hommes dans la personne de leur chef, la tache fatale imprimée à notre nature par la faute d'Adam, la souillure qui nous fait naître enfants de colère, voilà, mes Frères, les dénominations usitées dans le langage chrétien pour exprimer la perpétuité de la déchéance de nos premiers parents et notre solidarité avec eux. Cette perpétuité et cette solidarité sont les difficultés capitales que rencontre notre esprit dans le fait mystérieux d'une dégradation commune. Or, si jamais, c'est bien sur ces deux points qu'il importe d'avoir des idées justes, conformes aux exigences imprescriptibles de la foi. Il ne sera pas difficile de montrer ensuite qu'aucune des données de la foi en cette matière ne contredit les principes incontestables de la raison.

A. Nous allons donc préciser ce que la révélation nous

enseigne touchant la culpabilité originelle ; puis, faisant abstraction des opinions de l'École et nous renfermant simplement dans les limites que l'autorité infaillible de l'Église nous a tracées, nous nous demanderons si, tout en respectant ces barrières, nous ne pouvons pas donner aux difficultés que le dogme présente, une solution, sinon complète, du moins satisfaisante.

Ce que nous devons croire, nous est exactement résumé dans les décrets et les canons du saint Concile de Trente. En voici le principal : « Si quelqu'un avance que la prévarication d'Adam a été nuisible à lui seul et non pas à sa race, et qu'il a perdu pour lui seul et non pour nous aussi la sainteté et la justice qu'il avait reçues de Dieu ; ou que, souillé par son péché de désobéissance, il n'a répandu dans tout le genre humain que la mort et les peines corporelles, et non aussi le péché, qui est la mort de l'âme : qu'il soit anathème ! car il contredit l'Apôtre qui nous dit : Par un seul homme le péché est entré dans le monde, et la mort par le péché ; et ainsi, de celui en qui tous ont péché, tous ont hérité la mort. » Vous le voyez, mes Frères, tout est contenu dans cette idée : Adam ne nous a pas seulement transmis la mort corporelle et les autres châtiments de son crime, *mais aussi le péché qui est la mort de l'âme*. — Comprendre *quel est ce péché*, c'est avoir, autant qu'il nous est possible, la clef du mystère.

Hâtons-nous de le dire : il se glisse en cette matière une amphibologie, une sorte de confusion de termes née de l'ignorance, et qui seule jette le trouble dans un grand nombre d'esprits. Le mot « péché » éveille immédiatement l'idée d'*acte* coupable, réfléchi et déterminé. Et, sur cette notion, les penseurs téméraires de s'écrier : Comment celui *qui n'existait point,* peut-il *avoir péché ?* Nos volontés étaient-elles contenues dans celle d'Adam ? Comment serions-nous coupables d'un acte que nous n'avons jamais voulu et que nous avons toujours réprouvé de toutes nos forces depuis que nous en avons eu connaissance ? — Il

est bon de le savoir : quelques théologiens catholiques ont essayé de trouver à ce jugement préconçu des explications et des arguments. Ont-ils réussi ? je ne le déciderai point. L'Église (c'est tout ce qu'il me faut retenir) n'a jamais imposé leur opinion. Elle accorde aux fidèles toute latitude pour embrasser une autre solution qui leur paraîtrait plus satisfaisante. Je vous exposerai celle des plus éminents théologiens et des plus célèbres orateurs de notre siècle.

Rappelons-nous ce que nous avons dit de la grâce sanctifiante, de cette vie surnaturelle communiquée à l'âme, de cette vie qui nous fait enfants de Dieu, nous rend saints, justes, agréables à la suprême Majesté et nous assure l'héritage céleste. La vie surnaturelle suppose l'amour de la créature pour son créateur, non moins que l'amour du créateur pour la créature. Lorsque celle-ci se révolte, qu'elle n'accomplit pas les ordres formels de son maître, elle brise la chaîne d'affection qui l'unissait au bien infini et, par un inévitable contre-coup, elle perd la vie surnaturelle, la vie de la grâce dont elle était animée. Chère au cœur de Dieu aussi longtemps qu'elle possède ce principe divin, elle lui devient, par suite de sa prévarication, odieuse et ennemie. Le souvenir du bienfait méconnu, autant que celui de la faute commise, la rend pour son bienfaiteur un objet d'aversion et de dégoût. *Elle demeure dans cet état* tant que la faute n'est pas réparée par la pénitence, effacée par le pardon.

Quand nous parlons du péché, nous impliquons donc deux choses distinctes : un acte et un état. Le blasphème, le meurtre, l'adultère, le vol sont autant de péchés, autant d'actes coupables ; mais ces actes entraînent une conséquence. Même lorsqu'ils sont passés, celui qui les a commis, privé qu'il est de la grâce sanctifiante, demeure encore *pécheur*, c'est-à-dire frappé de mort spirituelle, incapable de voir Dieu dans la gloire, indigne de le posséder dans la béatitude céleste. L'acte ne se pose qu'en passant, l'état persévère.

Appliquons, mes Frères, à l'ensemble de l'humanité ce qui est vrai de chaque individu, et, je n'en doute pas, le dogme de la chute originelle vous paraîtra, sinon tout à fait éclairci, du moins plus compréhensible qu'auparavant. Laissons Adam lui-même nous rendre compte de notre infortune. O mes enfants, semble-t-il nous dire, pardonnez, pardonnez à votre coupable père ! Vous n'étiez pas encore, que déjà je dissipais les trésors que Dieu m'avait confiés. Il m'avait orné des dons les plus excellents ; il avait imprimé dans mon âme le sceau de l'adoption, le cachet de la grâce. Cette grâce, je ne l'avais pas reçue pour moi seul : je devais vous la transmettre avec la vie du corps. De mon obéissance dépendait la conservation de cette beauté surnaturelle, votre héritage, votre titre à l'amitié et aux faveurs du Tout-Puissant. Hélas ! pourquoi ai-je écouté les suggestions de l'ennemi ?... Je me suis révolté contre Dieu : monstre d'ingratitude, j'ai péché, et en péchant j'ai perdu la grâce. Je l'ai perdue, pour vous et pour moi. Seul j'ai posé l'acte coupable ; mais le désastre que cet acte provoquait devait nous être commun. Je le savais, et pourtant j'ai désobéi. Je vous ai entraînés dans mon malheur J'ai engendré, non pas des enfants de grâce, mais des enfants de colère ; car ces enfants *ne portaient plus dans leur âme le caractère* de l'amitié divine. *Ils naissaient pécheurs*, car à leur naissance ils étaient dépourvus de la grâce, qu'il ne m'était plus donné de leur transmettre avec la vie du corps.

Tout le monde comprend que dans cette explication il n'est nullement question d'un acte posé par celui qui n'existe pas, ni d'une culpabilité que ne serait aucunement volontaire, qui ne serait la faute de personne. Le péché originel — son nom l'indique — n'est pas, dans les descendants du premier homme, un péché délibéré et personnel ; ce n'est pas un péché actuel, mais un *état de péché*, un état de mort spirituelle, résultat d'une faute commise à l'origine et dont l'humanité, solidaire de son chef, subit les désastreuses conséquences.

B. Cette première face du dogme éclaircie, jetons également quelque jour sur la seconde vérité qu'il implique : la *solidarité* entre les enfants d'Adam et leur représentant primordial.

Mes Frères, je ne ferai pas difficulté de l'avouer : la solidarité porte en elle quelque chose de profondément mystérieux. Sans doute, nous pourrions la rattacher à des principes philosophiques plus ou moins plausibles : à la communauté de nature, à la nécessité de conserver dans l'univers l'unité, la perpétuité et l'harmonie, toutes choses qui seraient ébranlées s'il n'y avait pas entre les hommes une loi de responsabilité mutuelle. Mais plutôt que de nous engager dans cette voie ténébreuse, agissons ici comme nous faisons devant les mystères de la nature : forçon notre adhésion par la brutalité du fait.

Oui, mes Frères, la solidarité est un fait, un fait qui se présente continuellement à nos regards et qu'il ne nous est pas plus possible de nier que celui de la génération ou de la transmission des tempéraments physiques, bien que cette génération et cette transmission restent, même pour les plus savants, parfaitement inexpliquées. Les vices de constitution se propagent de génération en génération. Quoi qu'en disent les romanciers, l'enfant qui doit son existence au crime porte presque toujours l'empreinte du désordre de sa naissance. Le principe de l'hérédité tient à la solidarité. L'on rend d'instinct les familles solidaires des crimes de leurs membres. On ne discute pas cette question, on la tranche d'autorité. Parfois, il est vrai, nous protestons contre une solidarité injuste ; nous ne voulons pas voir retomber sur le fils du bourreau l'horreur que nous inspire ce ministre de la vindicte sociale, ni sur une vertueuse épouse la flétrissure imprimée au front de son mari coupable : mais par là même nous affirmons qu'il existe une solidarité légitime et souvent, tout en invoquant la justice, nous admettons en pratique ce que nous repoussons en théorie. Aussi combien de cas où la solidarité est évidente, et où

personne ne songe à la condamner, encore moins à la renverser. Des familles entières perdent tout crédit par les folies de leurs chefs. Les fils et les filles vont mendier leur pain, parce que l'auteur de leurs jours à dissipé son patrimoine. On plaint ces malheureux ; mais on n'oserait taxer d'injustice la loi qui leur fait souffrir les conséquences d'un crime qu'eux-mêmes n'ont point commis. On se contente d'en concentrer la culpabilité *personnelle* dans le premier auteur de ces infortunes. Tant est gravée dans le cœur de l'humanité cette conviction, que les membres d'une société, tout comme les membres du corps humain, ont entre eux le lien le plus étroit et doivent souvent, sans avoir part à la décision de leur chef, en supporter néanmoins les conséquences. Secret de l'économie du monde, dont la raison dernière nous sera révélée un jour, mais qu'il nous faut ici-bas admettre comme un fait et subir comme une inéluctable nécessité. Or, si l'acte d'un seul homme peut ainsi influer sur la destinée d'autres êtres humains vivant déjà de leur vie propre, à combien plus forte raison l'acte de notre premier père, alors qu'il renfermait pour ainsi dire en lui toute sa postérité ?

Permettez-moi, mes Frères, de vous résumer dans une parobole la doctrine que je viens de développer. — Un roi puissant et bon veut assurer à sa dynastie une race de sujets fidèles. Il distingue un homme du peuple doué de brillantes qualités. Il le fait mander et lui tient ce langage : J'ai résolu de vous attacher à ma personne, toi et tes descendants. Prends cet anneau orné de mon portrait : il est le gage de mon amitié et des plus insignes faveurs. Conserve-le avec le plus grand soin. Dans quelque temps tu me le présenteras et tu viendras alors habiter mon propre palais. Tes enfants y seront élevés, et je les regarderai comme s'ils étaient les miens. Tu vois combien il t'importe de ne pas te séparer du bijou que je te confie. Tu le transmettras à tes descendants, et il leur assurera les mêmes avantages. Et pour que tu ne le cèdes pas à des

étrangers au prix même des offres les plus séduisantes, dès maintenant tu seras riche et puissant. Je veux qu'il ne te manque rien ; car si tu ne pouvais présenter le bijou au moment où il te sera réclamé, ce serait pour toi et les tiens le signal des plus affreuses calamités. Va, donc, et sois fidèle ! L'heureux artisan part et prend possession des domaines qui lui sont offerts. Mais peu de jours après cette entrevue, il rencontre un ennemi du monarque, et quelques moments d'entretien suffisent pour que non seulement il lui abandonne son trésor, mais que, sans le moindre égard pour l'image de son bienfaiteur, il le jette dans la boue du chemin et le foule aux pieds. Quel sera désormais son sort et celui de sa famille ? Pauvres et méprisés, objet du ressentiment du prince, ils gagneront leur pain à la sueur de leur front, d'autant plus malheureux qu'ils ont perdu une position plus éclatante. Et les dernières générations de cette race déchue déploreront, sans oser murmurer, le crime d'un père qui tenait en ses mains le bonheur de tous ses descendants et qui l'a follement anéanti.

Soyons donc équitables, mes Frères : équitables envers le Créateur, comme nous le serions envers le prince dont je viens de parler. S'il est dans le péché originel un mystère qui dépasse notre intelligence, inclinons-nous devant l'infinie sagesse de Dieu, adorons sa justice, exaltons sa bonté, espérons en sa miséricorde !

19e SERMON DE CONTROVERSE SUR LE SYMBOLE.

LA PERSONNE DU VERBE.

In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum. Dans le principe était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu. (Jo. I, 1.)

Exorde. — Vous vous rappelez, mes Frères, le point où nous ont conduits nos entretiens précédents. Après avoir expliqué le premier mot du Symbole des apôtres « Je crois » et avoir montré toute la convenance de cet acte de foi, nous avons commencé à développer les vérités principales sur lesquelles doit porter notre adhésion. Dieu nous est apparu, Dieu existant réellement et personnellement, Dieu unique dans son essence, simple et exempt de toute composition physique, Dieu triple dans ses relations substantielles : Père, Fils et Saint-Esprit ; Dieu créateur de toutes choses ; Dieu-providence, gouvernant le monde. Et comme il s'agissait d'établir le lien qui rattache le dogme de l'Incarnation aux destinées de notre race, nous nous sommes étendus quelque peu sur la notion fondamentale de l'ordre surnaturel, sur l'élévation de l'homme à cet ordre et sur la chute qui précipita ce roi de l'univers du faite de la grandeur dans l'abîme de la misère.

A cette chute la sagesse infinie a trouvé un remède, un remède en harmonie avec la miséricorde et la justice du Créateur, un remède dont l'Incarnation du Fils de Dieu fait connaître à la fois la cause, l'admirable économie et la souveraine efficacité. — Voilà comment nous sommes amenés au point central et culminant de toute la religion catholique : au Dieu fait homme, à Notre Seigneur Jésus Christ. *Et in unum Dominum Jesum Christum.*

Qui ne le sait ? Cette personnalité auguste reste et restera toujours le but principal de toutes les attaques dirigées contre le christianisme. C'est à infirmer la réalité historique de la vie de Jésus-Christ, à nier sa divinité, à combattre son influence que s'acharnent les impies de tous les temps, sachant que, s'ils parvenaient à frapper la tête, ils auraient bientôt fait de renverser le corps, que, la pierre angulaire détruite, ce serait un jeu de faire crouler l'édifice. De tous les dogmes révélés, l'Incarnation est donc le plus important à connaître, le plus nécessaire à défendre.

Nous ne nous arrêterons pas, mes Frères, pendant les quelques semaines qui nous trouveront encore réunis, à la partie polémique de cette matière : elle fera l'objet d'une autre série de considérations (1). Mais comme l'ignorance est la mère et la nourrice de la plupart de nos difficultés en matière religieuse, c'est à la détruire que nous mettrons surtout nos soins. Dans ce dessein, nous nous attacherons à developper la doctrine catholique sur ce dogme fondamental. Nous pénétrerons, autant que le comporte notre faiblesse, au cœur même du mystère. Nous en montrerons les harmonies, et nous en montrerons la préparation historique, jusqu'à ce que, voyant paraître sur la terre Celui que le Père a promis, que les prophètes ont annoncé, que les Juifs ont appelé de tous leurs vœux, nous puissions nous écrier : Le voilà, le Verbe incarné ! le voilà, le Fils de Dieu, fait homme pour sauver les hommes ! Le voilà, le reconnaissez-vous ? A lui votre foi et vos hommages ! à lui vos intelligences, vos volontés et vos cœurs !

Et puisque la seconde personne de l'adorable Trinité, le Verbe, comme l'appellent les Saintes Lettres, est le sujet de cet ineffable mystère de l'Incarnation, cherchons d'abord par une méditation attentive à élever et à compléter nos idées touchant cette auguste personne considérée en elle-même. Ainsi donc : *le Verbe dans le sein de la Divinité*, — *le Verbe manifesté dans la crèation*, — tel sera le double objet de cette étude préliminaire.

I.

In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum : Dans le principe était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu. — Vous ne l'avez pas oublié, mes Frères, c'est par ces simples paroles que le plus sublime des évangélistes, saint Jean, s'enlève au-dessus de toutes les choses créées et plonge

(1) Cette série n'a pas été retrouvée.

dans les profondeurs de l'essence divine, comme le roi des airs pénètre du regard la sphère étincelante qui éclaire notre horizon. *Éternité* du Verbe, *personnalité* du Verbe, *divinité* du Verbe : ces trois vérités jaillissent comme une gerbe lumineuse du texte inspiré.

In principio erat Verbum : Dans le principe était le Verbe. — Voyez comme dans son essor majestueux l'aigle évangélique nous fait franchir les âges. *Dans le principe :* reportez-vous par la pensée à un commencement quelconque ; songez à la création du monde, au commencement de la vie humaine, de la vie animale, de la vie végétale, à cet instant où la parole toute-puissante sépare la terre et les eaux, les ténèbres et la lumière : dans le principe était le Verbe ! Remontez plus haut ; admettez ces périodes immenses que certains savants ont crues nécessaires pour expliquer la succession des couches géologiques ; accumulez des centaines et des milliers d'années ; formez-en des périodes : période de solidification, précédée d'une période de refroidissement, et avant celle-ci une période d'incandescence. Malgré tout, vous aboutirez à un commencement, à un principe : et voici que dans le principe était le Verbe : *in principio erat Verbum.*

Ne vous arrêtez pas ; forgez-vous des temps imaginaires, embrassant des millions, des myriades de siècles, siècles de chaos, de ténèbres, n'importe ! pourvu que vous supposiez un être quelconque dont l'existence finie réponde à cette durée. Cette créature a eu un principe. *In principio erat Verbum.*

Enfin, quittant ces phères limitées, élancez-vous dans les champs de l'incommensurable, de l'infini, de la perfection suprême ; ne pensez plus qu'à Dieu, à l'Être nécessaire ; prenez-le à quelque moment que ce soit de son immuable existence. Quand vous aurez dit : Il était ce Tout-Puissant, cet infiniment parfait, cet éternel principe, ajoutez aussitôt : Et dans le principe était le Verbe. *In principio erat Verbum.*

Et remarquez-le bien : vous ne direz pas, Dans le principe *commença* le Verbe, ou Dans le principe *naquit* le Verbe ; mais *était*. Il était déjà, il était toujours, car il est éternel. L'imagination se perd dans cette immensité ; la faiblesse succombe sous le poids de cette majesté infinie ; cependant nous sentons qu'il y a quelque chose d'infiniment beau et de souverainement raisonnable dans l'impénétrabilité même du mystère.

Celui qui est éternel, c'est le Verbe, le Verbe de Dieu. Arrêtons-nous quelques instants à considérer avec les Pères de l'Église les différents sens de ce mot Λογος, *Verbum*, le Verbe. — Le verbe, dit saint Jean Chrysostome, c'est la raison de Dieu. Car de même que notre âme engendre sa raison, ainsi le Père engendre son Fils unique. Le Verbe, dit saint Grégoire de Nazianze, c'est comme la définition de Dieu. Quand je veux connaître une chose, j'en demande la définition. Quand je connais le Verbe, je connais son Père. Ainsi parlait Jésus à un de ses disciples : Philippe, celui qui me voit, voit aussi mon Père. Le Verbe, c'est la beauté, la force, l'œuvre de Dieu : son œuvre, non pas temporelle, mais éternelle et semblable à Celui qui l'engendre. Le Verbe enfin, d'après Tertullien, saint Ambroise et saint Jérôme, c'est la parole de Dieu, parole non de la bouche mais de l'esprit, parole dans laquelle la divinité du Père s'exprime et se manifeste tout entière. Et ceci nous ramène à la théorie de l'auguste Trinité, que nous étudiâmes ensemble, il y a peu de mois ; à Dieu se contemplant lui-même, se comprenant dans son immuable perfection et engendrant par cet acte d'intelligence infinie son Fils, son Verbe, cet autre lui-même. — Or, je le répète, si je ne puis embrasser le mystère de cette ineffable génération, elle m'apparaît pourtant comme souverainement convenable. Dieu existant de toute éternité, je ne le puis supposer existant sans lui donner sa raison, sa définition, sa force, sa beauté, son activité, sans le supposer se connaissant soi-même et s'affirmant par son Verbe.

Et qu'on ne me demande pas pourquoi le Verbe engendré est éternel comme le Père qui l'engendre. Je ne puis l'expliquer, mais je sens qu'il en est ainsi, comme je sens que l'éclat de la flamme, tout en procédant du feu, n'est pas plus récent que lui, comme je vois jaillir le rayon au moment même où s'allume le foyer, comme la vie s'élance en quelque sorte de la source avec l'onde limpide qui répand autour d'elle la fraîcheur et la fécondité.

Je sais donc par la Révélation que dans le principe, c'est-à-dire de toute éternité, était le Verbe de Dieu. Mais pour que je ne me figure pas ce Verbe comme une simple propriété, comme une opération divine, à peu près comme l'intelligence est la propriété de mon âme, comme la pensée est l'opération de mon intelligence, l'Évangile par un nouveau trait de lumière me découvre dans le Verbe une existence propre, complète et personnelle. *Et Verbum erat apud Deum.* Et le Verbe était *auprès* de Dieu. Il n'était pas seulement *en Dieu*, comme la raison est dans l'âme, comme la lumière est dans le foyer, comme le germe est dans le fruit ; mais il était en même temps auprès de Dieu son Père comme l'image et auprès de l'objet qu'il retrace, comme un enfant est auprès du père dont il a reçu la vie. Distinction donc des personnes dans l'unité de nature : unité et distinction dont nulle chose créée ne peut nous fournir l'équivalent, et que la véracité de Dieu impose à notre foi sans nous en donner l'explication dernière. Il doit nous suffire de savoir que le Fils est égal au Père en puissance, en sagesse, en bonté et dans toutes les autres perfections divines, bien qu'il dépende du Père par l'éternelle génération. Ainsi le Père est Dieu et le Fils est Dieu : ils sont un seul et même Dieu, et pourtant le Fils n'est pas le Père, car celui qui engendre ne s'engendre pas lui-même, bien qu'il communique toute sa substance à celui qui est engendré.

Écoutons, avant de conclure cette partie, écoutons l'aigle de Meaux. Voici en quels termes il présente les merveilles

de la génération divine. « Pour connaître le Fils de Dieu, dit-il, il faut s'élever au-dessus des sens, au-dessus de tout ce qui peut être connu et nommé parmi les hommes. Il faut ôter toute imperfection au nom de fils, pour ne lui laisser que ceci, que tout fils est de même nature que son père, sans quoi le nom de fils ne subsiste plus. Un enfant d'un jour n'est pas moins homme que son père. Il est un homme moins formé, moins parfait ; mais pour moins homme, cela ne se peut, et les essences ne se peuvent pas diviser ainsi. Mais si un homme et un fils de l'homme peut être imparfait, un Dieu et un fils de Dieu ne le peut pas être. Otons donc cette imperfection au Fils de Dieu : que demeurera-t-il autre chose sinon ce qu'ont dit nos Pères dans le concile de Nicée et dès l'origine du christianisme, qu'il est Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, fils parfait d'un père parfait, d'un père qui, n'attendant pas la fécondité des années, est père dès qu'il est, qui n'est jamais sans fils ; dont le fils n'a rien de dégénérant, rien d'imparfait, rien à attendre de l'âge, car tout cela n'est que le défaut de la naissance des hommes. »

Maintenant, mes Frères, faut-il le dire ? Elle est déjà justifiée, cette troisième partie du texte sacré : *Et Deus erat Verbum.* Et le Verbe était Dieu. Oui, il était Dieu, Dieu dans le sein de son Père, avant tous les siècles. *In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum.* — Car le Fils, comme saint Paul l'a enseigné au commencement de son épître aux Hébreux, est le rayon resplendissant de la gloire de Dieu et l'empreinte de sa substance. Et puisque cette gloire est éternelle, puisque cette substance est indivisible, il possède toute cette substance dans les splendeurs d'une même gloire.

La Sagesse conçue dans le sein de Dieu, nous dit le livre de la Bible qui porte ce nom de « Sagesse, » est un miroir sans tache de sa majesté et l'image de sa bonté. « Admirable tableau, s'écrie encore Bossuet, tableau qui ne dégénère par aucun endroit de l'original ; c'est en

quelque sorte l'original même. Pour achever ce portrait, on n'a besoin du secours du temps, ni d'une ébauche imparfaite : un même instant le commence et l'achève, et le dessein comme le fini n'est qu'un seul trait. »

Me pardonnez-vous, mes Frères de vous avoir transportés dans les régions de théologie et de vous avoir parlé un langage auquel peut-être vous n'êtes guère habitués. J'ose espérer que cette exposition du dogme n'aura pas été sans fruit pour vos âmes. Eussé-je réussi seulement à vous faire entrevoir les trésors de sublime et bienfaisante vérité renfermés dans la divine Révélation, trésors dont le plus grand nombre des chrétiens soupçonne à peine l'existence ; n'eussé-je arraché à vos âmes que ce seul cri : Quelle profondeur dans les mystères de la foi ! je vous aurais déjà prouvé combien sont ridicules les soi-disant esprits forts, quand ils repoussent avec un sot orgueil les dogmes dont ils ne possèdent pas les premières notions. Mais, j'en suis convaincu, j'ai encore obtenu autre chose : en vous développant l'éternelle généalogie du Verbe, je vous ai montré les titres de noblesse du Verbe incarné ; j'ai commencé à vous esquisser cette grande figure du Christ, objet présent de nos méditations, objet permanent de nos adorations. — Je travaillerai au même dessein en retraçant dans la seconde partie de cet entretien *le rôle du Verbe divin dans la création du monde.*

II.

Omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil quod factum est. Tout a été fait par lui, et rien de ce qui s'est fait n'a été fait sans lui. — Nous venons d'admirer la sublime doctrine qui nous montre le Verbe de Dieu possédant la divinité et toutes les perfections infinies du Père qui l'engendre. Mais l'Être divin, nous l'avons déjà remarqué, ne s'est pas contenté de cette existence concentrée en lui-même ; il ne s'est pas contenté de goûter, dans les communications intimes de sa Trinité, d'incompréhensibles

délices. Poussé par sa bonté, il a voulu, pour ainsi dire, s'épancher hors de lui-même ; et de cette effusion d'amour est sorti le grand dessein de la création. C'est là aussi qu'il nous faut trouver le commencement des *manifestations sensibles du Verbe de Dieu* et comme le prélude de son incarnation.

Tâchons donc, mes Frères, en prémunissant notre esprit contre deux écarts opposés, de nous faire une idée juste des rapports qui existent entre Dieu et le monde créé. D'un côté, le panthéisme tombe dans une monstrueuse erreur, lorsque, nous montrant l'univers, il s'écrie : Regardez ! tout ceci est Dieu. Tout ce que vous apercevez n'est que l'essence de Dieu, modifiée par des phénomènes diversement combinés. A genoux donc devant le Dieu-caillou, devant le Dieu-cèdre, devant le Dieu-éléphant ou ciron ! Humez vous-mêmes l'encens qui est dû à la Divinité, car vous êtes Dieu. Chacun de vous est une fraction du grand Pan, une efflorescence du Tout divin. Telle est l'erreur panthéiste. Mais peut-être donnons-nous parfois dans une autre erreur, sinon aussi monstrueuse, du moins fort regrettable, lorsque nous envisageons la création comme séparée de Dieu et ne se rapportant à son auteur que par une dépendance d'origine et de sujétion. — Essayons, en nous garant de ces deux écueils, de donner aux choses créées leur véritable importance.

La création, sans être une modification de la Divinité, n'en est pas seulement l'œuvre : elle en est encore la manifestation et l'image.

Représentons-nous ce grand Dieu, cet être nécessaire, immuable, comme une intelligence souverainement parfaite, dont chaque idée est une force, une beauté, une bonté sans limites. Là sont réunis, comme dans un incomparable musée, tous les types des êtres possibles, de quelque manière qu'ils puissent se réaliser jamais. Chacun de ces types est parfait, éternel, immuable ; car il n'est autre chose qu'une idée divine, et une idée divine, c'est

Dieu tout entier. — Cependant, voilà Dieu qui parle. Réalisons, dit-il, réalisons dans le fini quelques-uns de ces types éternels ; créons un monde qui, tout en étant limité et périssable, soit comme un miroir où se réfléchisse ma beauté. Ce que Dieu veut, il le fait. Il choisit donc dans le trésor inépuisable de ses idées quelques millions, quelques milliards de types, et un ordre de sa toute-puissance fait jaillir du néant autant de milliards de créatures, répondant chacune à un de ces types ou idées et portant sur elles avec des splendeurs diverses les reflets de la perfection souveraine sur laquelle elles sont modelées.

Ainsi, pour me servir d'une comparaison, verrions-nous un sculpteur, désireux de se représenter dans une statue colossale, en concevoir d'abord le plan, puis, s'emparant d'une terre ductile, en tirer successivement une tête, des pieds, des mains, un tronc, tous les membres d'un corps humain. Chaque portion d'argile retrace, bien qu'imparfaitement, son corps. Il se retrouve dans les parties et dans l'ensemble : mais rien n'approche de l'original, soit pour la matière, soit pour la forme ; et quand même l'artiste, combinant un ingénieux système de rouages, produirait non seulement une statue, mais un admirable automate, l'original serait toujours infiniment supérieur à son imparfaite copie. — Je vous laisse, mes Frères, le soin de dégager cette comparaison de ce qu'elle peut avoir d'inexact et d'injurieux, en quelque façon, pour la Divinité. L'artiste ne tire pas du néant ; Dieu le fait. L'artiste se reproduit matériellement et, pour ainsi dire, pas morceaux ; Dieu procède d'une façon bien autrement sublime. Et pourtant, ne dirait-on pas qu'il ait voulu s'accommoder à nos vues et nous montrer dans les détails de son œuvre *une ressemblance presque graduée* de l'éternel Ouvrier ?

Prenez toutes les créatures enfermées comme dans leur germe dans ce chaos mystérieux que Dieu vient de tirer du néant : elles sont, et par leur existence seule elle nous

offrent déjà l'image de celui qui est par lui-même, de l'être par excellence, de l'être nécessaire. Et quand le chaos sera débrouillé, cette image se retrouvera partout : dans le globe gigantesque qui parcourt l'espace, comme dans l'infusoire microscopique pour qui une goutte d'eau est une mer sans rivages.

Interrogez la terre, et voyez comme l'immensité de Dieu se manifeste à votre esprit, tandis que votre œil sonde les profondeurs de l'horizon, de cet horizon qui recule toujours, à mesure que vous voulez l'atteindre. Comme cette immensité vous accable, quand, au milieu de l'océan, vous voyez se rejoindre au loin dans une indéfinissable union les derniers contours de la plaine liquide et les premières couches de l'azur des cieux ! Comme cette immensité vous ravit, lorsque, vous armant du télescope pour fixer les limites de l'empire des étoiles, vous découvrez soudain derrière ce premier infini un infini nouveau dont les bornes vous échappent toujours !

Réfléchissez, et dites si l'astre qui nous éclaire ne nous donne pas le sentiment de la grandeur, de la beauté, de la bonté divines ? Quelle splendeur que la sienne, quand il dore de ses premiers rayons le sommet des collines, qu'il brille au milieu d'un ciel pur, ou qu'il colore de mille teintes les nuages qui enveloppent son couchant ! Ne croirait-on pas, en le voyant répandre partout l'abondance de ses bienfatts, que lui aussi crée et donne la vie ? Dites : la montagne assise sur sa base de granit, tandis que son front perce la nue et défie la foudre, ne vous parle-t-elle pas de la majesté et de l'immutabilité de Dieu ? Et le fleuve, soit qu'il roule lentement ses ondes en fécondant la plaine, soit qu'il s'elance en grondant et renverse les digues impuissantes à le contenir, ne rappelle-t-il pas la force de Dieu, force bienfaisante et terrible à la fois, mais terrible seulement pour les téméraires qui la prétendent braver ?

Et dire que nous nous sommes arrêtés au rang inférieur

de l'échelle des êtres, à la nature morte. Si maintenant nous voulions monter, de degré en degré nous verrions éclater des représentations plus parfaites des attributs divins. Ce seraient les végétaux, portant en eux-mêmes le germe de leur propagation ; ce seraient les animaux, possédant une activité propre, un principe de mouvement spontané. Qui leur a donné ces propriétés, sinon celui qui se reproduit dans son propre sein, celui dont l'essence même est un acte pur, une activité sans limites ?

Est-ce tout, mes Frères ? Oh ! non. Jusqu'ici nous n'avons eu que de pâles reflets, une silhouette grossière qui rappelle la Divinité, mais vaguement et de bien loin. Jusqu'ici tout était matériel, périssable, nécessairement enchaîné. Paraissez devant Dieu, ô Adam, image plus parfaite, portrait vivant du créateur ! Résumant en vous toute la création, rapprochez-la de l'archétype incréé. Et l'homme se dresse au milieu de l'univers, l'homme formé du limon de la terre, mais animé par le souffle de Dieu. L'homme, corps et esprit : esprit comme Dieu, intelligence comme Dieu, volonté comme Dieu, liberté comme Dieu, amour comme Dieu. Il est destiné à une vie éternelle, encore comme Dieu. Non seulement il représente Dieu, mais il cherche Dieu. Il le trouve, il le connaît ; il le glorifie et il l'aime. Levez-vous donc, enfants d'Adam ; usez des facultés merveilleuses qui vous sont données. Observez le fini, faites abstraction de ses limites, analysez et recomposez ; et, en voyant se dérouler autour de vous ce magnifique panorama du monde, élancez-vous sur les ailes de la pensée, atteignez l'infini. Comptez tous les degrés de l'être créé, depuis le grain de sable de la plage jusqu'au séraphin qui se consume d'amour devant le trône de l'Éternel ; comptez tous les degrés de la lumière, depuis la tremblante clarté de l'insecte phosphorescent jusqu'aux soleils qui rayonnent dans l'immensité ; comptez tous les degrés de la beauté, depuis l'humble fleur cachée sous l'herbe jusqu'au firmament scintillant d'étoiles ; comptez

tous les degrés de la force, depuis le vermisseau qui se traîne lentement le long du brin d'herbe, jusqu'au lion qui bondit dans le désert ; comptez tous les degrés de l'harmonie, depuis la goutte d'eau qui éclate sur la pierre jusqu'au mugissement de la mer irritée et au grondement du tonnerre ; comptez tous les degrés de la bonté, de la science, de la puissance et de l'amour : réunissez tout cela, et dites-vous : Il existe un être qui a conçu tout cet ensemble, qui l'a exécuté, qui le conserve et l'entretient. Il est la vie et la lumière, la beauté et la force, l'harmonie et la bonté, la sagesse et l'amour. La création est son image, et moi, dominant de la hauteur de ma royauté la création matérielle, je me trouve, à la ressemblance de mon Dieu, spirituel et intelligent, fort et bienfaisant, libre et immortel.

Mes Frères, avez-vous compris ? Saisissez-vous le lien étroit qui rattache la créature au Créateur, l'homme à Dieu ? — Nous comprenons, me dites-vous, mais où donc est le Verbe, dont vous deviez nous montrer dans la création une manifestation éclatante ? — Eh quoi ! vous ne l'avez pas aperçu ? Réfléchissez un instant, et vous conclurez. Le Verbe, avons-nous dit, est l'image de Dieu, le rayon de sa gloire, l'empreinte de sa bonté. Et ne venons-nous pas de voir que c'est *à l'image de Dieu* que l'univers a été créé ? Qu'a fait ce grand Dieu, sinon reproduire dans la création le Verbe engendré dans son sein ? Quelle idée présidait à la conception de l'univers, sinon le Verbe ? Le Verbe, disions-nous encore, c'est la force de Dieu. Par qui Dieu a-t-il tout créé ? N'est-ce point par sa force, c'est-à-dire par son Verbe ? Quel a été l'ordonnateur de son œuvre ? La Sagesse, c'est-à-dire le Verbe. *Omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil quod factum est.* Oui, tout a été fait par le Verbe, et rien de ce qui est fait n'a été fait sans lui.

Parmi les hommes, lorsqu'un père possède un fils qui lui ressemble, il contemple en lui son image tirée de sa

propre substance, l'os de ses os, la chair de sa chair. Mais quand il produit le portrait de ce fils au moyen du crayon et du pinceau ou bien en fixant les traits de son enfant par un jeu de la lumière, qu'il multiplie ensuite les copies de ce portrait et les distribue aux membres de sa famille, ce n'est plus l'image substantielle de lui-même qu'il leur lègue en souvenir ; c'est une ombre, capable seulement de transmettre sa mémoire en même temps que les traits de l'enfant. Ainsi le Verbe de Dieu seul est l'image substantielle de Dieu son Père ; l'univers n'est que l'image créée de Dieu, et la magnificence qu'il a, il l'emprunte au Verbe, dont il est la reproduction limitée et imparfaite.

Ne demandez donc plus où est dans le monde la manifestation du Verbe. Elle est partout. Elle est dans la beauté de l'univers, dont le Verbe est le type ; elle est dans l'ordre de l'univers, dont le Verbe est la règle ; elle est dans l'existence même de l'univers, dont le Verbe est la raison dernière. *Omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil quod factum est.* Tout est marqué de ce divin cachet, la terre et les mers, les planètes et les soleils, la nature inerte et la nature animée, la plante, l'animal et par-dessus tout l'homme. Quand l'homme entre dans le monde, son âme brille d'un rayon du ciel ; et ce rayon, qui est son intelilgence, est la lumière du Verbe. *Illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum* (Jo. I, 9).

Le monde appartient donc au Verbe : il lui appartient par droit de création. Retenons bien ce fait. Il nous servira plus tard à mieux comprendre l'apparition du Fils de Dieu dans son royaume et ses efforts pour l'arracher au sceptre de son infernal ennemi.

Nous avons contemplé les mystères de son éternelle généréation, nous l'avons admiré inondant de ses splendeurs la création tout entière : nous allons le voir réparant son œuvre ruinée par le péché, et faisant éclater sa miséricorde après avoir manifesté sa puissance et sa sagesse.

20e SERMON DE CONTROVERSE SUR LE SYMBOLE.

NOTION DE L'INCARNATION.

Et Verbum caro factum est. Et le Verbe s'est fait chair. (Jo. I, 14.)

Exorde. — Quand on a contemplé, comme nous l'avons fait, mes Frères, les éternelles splendeurs du Verbe de Dieu ; qu'on l'a adoré dans le sein de son Père ; qu'on l'a vu imprimé comme un cachet sur cet univers créé, éclairant de sa lumière tout homme qui vient en ce monde, on ne peut, je l'avoue, s'empêcher de demeurer stupéfait quand on entend retentir ces paroles de l'Évangile : *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis :* Et le Verbe s'est fait chair ; il a habité parmi nous. — Aussi l'incarnation du Verbe, sujet pour tous d'un légitime étonnement, est-elle pour l'incrédulité une pierre d'achoppement contre laquelle vient se heurter son orgueil.

Devant ce mystère, le rationalisme n'a sur les lèvres que des paroles de dédain. L'incarnation ne peut-être une réalité, dit-il, car dans son essence elle serait une contradiction, c'est-à-dire une impossibilité. Le fait de l'incarnation, admis par les chrétiens, n'est donc qu'un mythe, une légende, une croyance pieuse. C'est un symbole de l'action de Dieu sur le monde, symbole un peu mieux conçu et plus habilement présenté que les grossières fictions du brahmanisme et du bouddhisme. — A ces prétentieuses assertions l'Église catholique oppose un double argument : l'argument de la révélation et l'argument de l'histoire. La sainte Écriture, nous dit-elle, l'Écriture inspirée de Dieu, nous enseigne que le Verbe s'est fait chair et qu'il a habité parmi nous : donc le Verbe s'est incarné. D'un autre côté, l'histoire nous a transmis la vie merveilleuse d'un homme qui se disait Dieu et qui démontrait sa divinité : donc cet homme était le Verbe incarné.

Nous réservons pour d'autres temps, mes Frères, la discussion du fait ; nous ne nous attachons maintenant qu'à la parole révélée. Or, dans cette étude de la parole révélée, la première chose à faire c'est de la comprendre, de ne pas la travestir. Et c'est parce qu'ils ne l'ont point comprise, parce qu'ils l'ont travestie, que tant d'esprits superbes lui ont refusé leur assentiment. — Nous parcourrons donc d'abord les *principales erreurs* qui, en défigurant la doctrine reçue de Dieu, l'ont exposée à l'attaque de la haine et du mépris ; — donnant ensuite, autant que le comporte notre faiblesse, l'*explication véritable du mystère*, nous espérons voir résulter de ce contraste seul la réfutation des prétendues impossibilités qu'on y croyait apercevoir, et même l'admiration pour ce dessein sublime, si digne en tous points de la puissance, de la sagesse et de la bonté de Dieu.

I.

A. Pour apprécier la portée des erreurs qui ont surgi à propos du dogme de l'Incarnation, nous devons, mes Frères, nous imposer une courte excursion sur le domaine philosophique. Quelques définitions sont essentielles en cette matière ; et, pour abstraites qu'elles soient, vous en saisirez, je l'espère, l'importance capitale.

Dans ce mystère, en effet, nous entendons résonner sans cesse ces mots de « nature » et de « personne. » Qu'est-ce donc que la *nature*, telle qu'on la considère ici ? Que faut-il entendre par *personne ?* Le voici. Quand un être est doué d'activité, les philosophes considèrent en lui comme deux éléments distincts : l'être qui agit, et l'ensemble des facultés qui lui permettent d'agir ; en d'autres termes, ils distinguent en lui le *sujet* et sa *nature*. La plante, par exemple, quand elle exerce son activité, qu'elle pousse, donne des fleurs et des fruits, la plante, chêne ou champignon, roseau ou brin d'herbe, la plante est le sujet de ces diverses opérations ; mais *ce qui fait* qu'elle pousse, fleurit et fructifie, c'est sa nature, sa nature végétale.

L'insecte, l'oiseau, le quadrupède, eux aussi, croissent et se multiplient ; mais ils jouissent en outre de propriétés spéciales : ils possèdent la faculté de locomotion et le sentiment ; ils ont une nature plus parfaite, la nature animale. Chaque sujet a sa nature, laquelle ne fait qu'un avec lui et le rend semblable à tous ceux de la même espèce. Toutefois, chaque sujet forme un tout par lui-même dans lequel il individualise la nature et par lequel il se sépare de ses semblables.

Faisons encore un pas. Supposons comme sujet un être qui soit doué non seulement de vie et d'activité, de sensibilité et de mouvement, mais encore d'intelligence et de volonté ; supposons un individu complet dans cette catégorie et par conséquent responsable : il prendra un nom particulier : ce sera *une personne*. La personne est donc un être intelligent, complet, ayant son activité propre. Et ce qui lui donne cette activité, c'est sa nature.

La nature est un principe d'action, et la personne est le sujet des actions que la nature nous met à même de produire. Dans un être intelligent chez lequel des éléments divers se réunissent dans l'unité d'une même nature, la personnalité restera une, et appartiendra à l'élément supérieur qui gouverne l'ensemble. Ainsi en est-il dans l'homme. L'âme et le corps, par l'ensemble de leurs propriétés, y constituent une nature ; mais l'âme seule, complétant et ennoblissant l'activité du corps, élève tout le composé au-dessus des animaux et lui imprime le cachet de la personnalité.

Saisissez-vous déjà, mes Frères, quel jour ces simples définitions projettent sur le mystère adorable qui nous occupe ? Car l'Incarnation, comme nous l'expliquerons plus tard, peut elle-même se définir de la manière suivante : « L'union de la nature divine et de la nature humaine dans l'unique personne du Verbe éternel. » Or, c'est parce qu'ils ont perdu ce fil conducteur, que les hérétiques se sont enfoncés dans un labyrinthe inextri-

cable ; c'est parce qu'ils ne tiennent pas compte de cette définition, que nos modernes philosophes prétendent trouver dans le mystère de l'Incarnation quelque chose de contradictoire en soi et partant d'impossible.

Nous ne disons rien des païens, adversaires-nés de la suprématie du Christ, uniquement occupés à travestir l'histoire de l'Homme-Dieu, à contester ses miracles, à calomnier sa doctrine. Ils n'ont cependant laissé aux rationalistes modernes que l'honneur de ramper sur leurs traces. Les arguments de Strauss, de Salvator et de Renan font assez maigre figure à côté des sophismes de Celse, de Porphyre, et de Julien l'Apostat. Et voici que, malgré Celse et Porphyre, le Messie subjugua le monde, et la fière devise des chrétiens, *Christus vincit*, *Christus regnat*, *Christus imperat*, « le Christ triomphe, il règne, il commande, » s'inscrivit en caractères ineffaçables jusque sur les monuments de la Rome des Césars.

Mais à peine Constantin a-t-il fait asseoir avec lui le christianisme sur le trône, que le génie du mal se réveille ; et, laissant de côté des discussions devenues oiseuses sur la puissance du Messie, il cherche à ébranler son empire en le séparant du Dieu qui l'a envoyé. Arius s'attaque au Verbe lui-même. Il le poursuit dans les profondeurs de sa génération. Il fait de lui une créature, la première, la plus noble, la plus parfaite de toutes, mais pourtant tirée du néant et par là même entièrement distincte de Dieu. Encore d'après Arius, ce Verbe créé a pris la nature humaine, il est vrai, mais une nature absolument libre et peccable ; et il n'a dû qu'au bon usage de sa liberté l'honneur de l'apothéose, l'insigne privilège d'être appelé Dieu. Vous le sentez, mes Frères, c'était là ruiner l'œuvre de la Rédemption, en la sapant par la base ; c'était détruire la Trinité, l'Incarnation, tout le christianisme. Aussi nous expliquons-nous les terribles anathèmes lancés contre Arius par les Athanase, les Hilaire, les Grégoire, les Cyrille, et les efforts inouis de la secte pour inoculer

son venin dans les veines de l'Église. Tentatives infructueuses ! La vérité l'emporte, et le terme « consubstantiel » inséré dans le Symbole de la foi coupe court à toute ambiguïté, en indiquant que le Fils, n'ayant avec le Père qu'une seule substance, est nécessairement Dieu comme lui. *Et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum.*

L'arianisme disparaissait, lorsque se leva le nestorianisme. Nestorius n'attaquait plus la divinité du Verbe, mais il niait que le Verbe se fût uni à la nature humaine dans la même personne. Il supposait un homme complet, un Christ ayant une personnalité distincte, puis il joignait à ce Christ le Verbe divin, en les rattachant l'un à l'autre par je ne sais quelle affinité morale. Tantôt il appelait le Christ temple de la divinité, tantôt instrument, tantôt vêtement ou enveloppe. Quelquefois il le comparait à un ami, à un époux. Pour lui l'Homme-Dieu n'existait donc pas, et, par une conséquence rigoureuse, la vierge Marie n'était plus que la mère d'un homme. Vous n'avez pas oublié, mes Frères, la grande manifestation des évêques catholiques au concile d'Éphèse, manifestation que nous avons vue se reproduire sous nos yeux lors de la proclamation du dogme de la Conception immaculée. A Éphèse, l'unité de personne en Jésus-Christ fut solennellement affirmée, et la maternité divine sortit victorieuse de la lutte, saluée par les acclamations enthousiastes de l'univers chrétien,

Cependant, voici que l'exagération même de la vérité donne naissance à une erreur nouvelle, opposée à celle que nous venons d'exposer. Eutychès combat Nestorius : il prêche qu'il n'y a dans le Verbe incarné qu'une seule personne, mais il va trop loin : il confond les natures. De la divinité et de l'humanité, qui sont deux principes d'action totalement distincts l'un de l'autre, il fait une seule et même nature. Il rêve un Christ qui n'est plus Dieu, ou qui n'est pas homme, ou qui n'est ni tout à fait Dieu ni tout à fait homme. Étrange invention, qui se réfute

d'elle-même, car, pour qu'il n'y ait dans le Christ qu'une seule nature, il faut que la nature divine absorbe la nature humaine ou que la nature divine se change en nature humaine, ou que les deux natures se mêlent dans une sorte de nature commune. Mais si la nature humaine est absorbée, comment pouvez-vous dire, Eutychès, que Dieu s'est fait homme ? Si la nature divine disparaît, quelle est donc cette divinité qui change, se métamorphose et s'anéantit ? Si vous opérez une fusion, vous supposez donc que la nature divine puisse entrer comme élément dans un mélange : et ne voyez-vous pas que vous détruisez par là même son indépendance, sa simplicité, son immutabilité, sa perfection ? Vous détruisez la nature divine tout entière. Telles furent, sans compter les arguments tirés de l'autorité, les raisons péremptoires que les Pères du concile de Chalcédoine opposèrent au novateur ; et l'anathème fut lancé contre Eutychès comme il l'avait été contre le prêtre rebelle d'Alexandrie et le patriarche impie de Constantinople.

B. Je viens, mes Frères, de vous faire voir les trois grandes hérésies qui se sont élevées contre le dogme de l'Incarnation. La première niait la divinité de la personne incarnée ; la seconde attaquait son unité ; la troisième confondait les deux natures du Christ, et renversait ainsi toute l'économie du mystère. Je passe sous silence tout un cortège d'erreurs qui sont comme les satellites des précédentes, l'apollinarisme, l'adoptianisme, le monothélisme, et leurs fractions diverses. Pourquoi vous entretenir de ces chimères, preuves toujours renouvelées des aberrations auxquelles aboutit nécessairement l'esprit humain en matière de foi religieuse, quand il abandonne la conduite de l'autorité, pour voler de ses propres ailes ?

Cependant, je ne sais si vous l'avez remarqué, cet exposé contient déjà *la réfutation de quelques objections* que l'on formule dans certains milieux contre l'enseignement catholique.

A ceux qui nous demandent : Comment pouvez-vous prétendre que la Divinité se *renferme* dans l'humanité, que l'Infini devienne un être borné ? — à ceux-là nous répondons : C'est vous qui nous prêtez une théorie aussi absurde. Nous ne renfermons pas la Divinité dans l'humanité : nous disons que la Divinité *élève jusqu'à elle*. l'humanité, et que, sans s'amoindrir elle-même, elle la soutient et l'agrandit.

A ceux qui se récrient au nom de la science, et nous reprochent d'affirmer que deux font un et que dans le Christ deux personnes équivalent à une personne, nous pouvons répliquer : Vous blasphémez ce que vous ignorez. Ce que vous nous imputez, l'hérésie l'a soutenu ; mais l'Église a condamné l'hérésie. Admettre deux personnes en Jésus-Christ, c'est l'erreur de Nestorius.

A ceux enfin qui nous disent : Le mystère de l'Incarnation est une absurdité. Un Dieu fait homme est impossible ; car, s'il s'est fait homme, il cesse d'être Dieu : — Vous vous trompez, repartirons-nous ; vous nous attribuez encore une fois ce que nous n'enseignons pas. Vous supposez la confusion des natures : c'est la théorie d'Eutychès, réprouvée par le catholicisme.

Ainsi, des ténèbres mêmes de l'erreur se dégage la pure lumière de la vérité, brillant d'un éclat d'autant plus vif que les ombres qui l'environnent sont plus épaisses. Écoutez maintenant *le développement du dogme lui-même*, et jugez vous-mêmes s'il a de quoi offenser vos esprits, ou s'il ne les satisfait pas plutôt entièrement.

II.

Entrons dans le cœur du mystère. Daigne le Verbe incarné, dont nous célébrons les grandeurs en méditant ses abaissements, daigne le Verbe, sagesse du Père, nous ouvrir lui même l'intelligence et dissiper les ténèbres qui offusquent notre esprit !

Considérez-le donc, mes Frères, ce Verbe divin. Consi-

dérez-le dans l'éclat de sa gloire et la plénitude de sa puissance. Le Verbe est la seconde personne de la sainte Trinité, personne divine, c'est-à-dire esprit pur, infiniment intelligent, libre, complet en lui-même. Dieu comme le Père, il participe à tous les attributs de la majesté suprême. Il peut avec son Père produire des myriades de mondes, les peupler de créatures vivantes et préposer à la garde de ses domaines des êtres raisonnables formés à sa ressemblance : nous l'avons compris en le voyant intervenir dans l'ordonnance de cet univers. Mais là ne se borne pas la puissance du Verbe. Si, non content de créer, de donner aux êtres éclos du néant une subsistance distincte de la sienne, il voulait produire une créature et en même temps *s'unir à elle*, la soutenir de sa propre force, la diriger par sa propre sagesse, la pénétrer de sa propre bonté, qui, je le demande, qui oserait se lever pour lui dire : « Impossible ! Vous pouvez créer, vous pouvez illuminer une de vos œuvres des reflets de vos perfections ; vous ne pouvez pas l'attirer à vous ; vous ne pouvez pas lui communiquer votre personnalité ; vous ne pouvez pas faire un avec elle ! » Mes Frères, vous en convenez avec moi, personne n'a le droit de tenir ce langage. L'union de la Divinité avec la nature créée peut paraître surprenante, inexplicable, inouïe : on n'oserait la rejeter comme une impossibilité.

Eh bien, ce que le Verbe pouvait faire, il l'a fait. Il l'a fait par amour pour la créature déchue, et afin de restaurer son ouvrage dégradé par le péché. — Lorsque l'heure fixée par sa providence eut sonné, s'opéra dans le sein de la Vierge Marie cette alliance de la Divinité et de l'humanité dans la même personne. Ne vous représentez pas l'humanité comme préexistant, ne fût-ce qu'un instant, à l'union : vous tomberiez dans l'erreur de Nestorius. Ne pensez pas non plus que la divinité se confonde avec l'humanité : vous vous tromperiez à la façon d'Eutychès. Telle n'est pas l'Incarnation. Au moment même où la

puissance souveraine confère à Marie le privilège de la miraculeuse maternité, l'homme qu'elle conçoit, l'enfant qui est formé de sa chair, est véritablement Dieu par *l'union hypostatique,* c'est-à-dire que la personne à laquelle appartient cette nature humaine, la personne qui l'ennoblit, qui en possède l'activité, qui la constitue à l'état d'individu complet, cette personne est le Verbe éternel. Ici donc, par une exception unique, le corps et l'âme d'un homme ne forment pas une personne par leur seule union. La nature humaine est entière ; mais sa personnalité est en quelque sorte ravie par une personnalité plus haute, la personnalité divine. Le Verbe prend la nature humaine au moment où elle est engendrée ; il la fait sienne ou, comme le dit saint Jean, par cette merveilleuse union lui-même se fait chair, et il habite parmi nous. *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis.*

Je ne sais, mes Frères, si je réussis à vous donner un aperçu complet de cette ineffable alliance ; cependant, j'en ai la persuasion, si vous ne saisissez pas tous les détails sur lesquels j'attire votre attention, le fait lui-même qui fait l'objet de notre foi se présente à vous sous un jour plus lumineux. Et si nous quittons maintenant la question abstraite de l'essence du mystère, pour considérer les applications qui en résultent, vous acquerrez, je l'espère, une connaissance plus nette de ces sublimes vérités.

Dans ce but, contemplez le Sauveur, non plus au moment de son incarnation, mais dans la plénitude de sa vie terrestre ; appliquez au Messie, agissant et enseignant, les notions que vous venez de recueillir. — Quel nom lui donnerez-vous ? Il est Fils de Dieu, car il fait un par l'union hypostatique avec la seconde Personne de la sainte Trinité ; il est en même temps fils de l'homme, car il a reçu dans le sein de Marie, avec une âme humaine, un corps tiré de la substance de sa mère. Il est donc vrai Dieu et tout à la fois vrai homme : nous le nommerons l'Homme-Dieu. Et puisque l'Homme-Dieu est une seule personne, il

résulte de là qu'en lui toutes les actions de l'homme peuvent et doivent être attribuées au Dieu. Il est donc juste de dire qu'un Dieu est né dans la crèche de Bethléem, qu'il a fui en Égypte, qu'il a travaillé comme ouvrier à Nazareth, qu'il a ressuscité Lazare, qu'il a souffert sous Ponce-Pilate, qu'il est mort sur une croix entre deux scélérats.

Semblablement nous dirons que Notre Seigneur Jésus-Christ a été engendré par son Père avant tous les siècles et qu'il a racheté le monde qu'il avait créé. En effet, bien que ces propositions supposent avant tout la divinité, nous pouvons les affirmer du Messie, en qui la divinité n'est avec l'humanité qu'une seule personne, personne qui s'appelle Jésus-Christ.

Cependant, gardons-nous de perdre de vue que, si dans le Christ la personne est une, les natures sont parfaitement distinctes. En s'incarnant, la Divinité n'a rien perdu de son indépendance, de sa majesté, de ses perfections infinies. L'humanité a été élevée, mais la Divinité, tout en voilant sa gloire, l'a conservée tout entière. Elle est ce qu'elle a toujours été, l'être nécessaire, immuable, éternel. Non, mes Frères, le Verbe de Dieu n'a éprouvé aucun changement par suite de son incarnation : il n'a subi aucune perte, et il n'a trouvé non plus aucune sorte d'accroissement.

Mais quoi ! me dites-vous, la Divinité n'aurait éprouvé *aucune modification !* Et pourtant avant l'incarnation elle existait seule, et la voilà maintenant *indissolublement unie* à une chair mortelle ! *Verbum caro factum est.* — Ne vous étonnez pas, mes Frères, si je ne tente point de vous donner la solution directe de cette difficulté. Pour la faire disparaître entièrement, il faudrait savoir d'une manière positive *comment* le Verbe enveloppe la nature humaine dans sa personnalité divine. Il le fait, c'est certain ; mais le « comment » ne nous a pas été révélé. Nous devons surtout ici croire Dieu sur parole, et notre ignorance en ce point

est inévitable dans cette vie mortelle, puisqu'il touche à ce qui constitue proprement le mystère. Ainsi qu'il arrive dans tous les mystères, nous nous trouvons ici devant deux faits également certains, l'incarnation du Verbe et la divine immutabilité, et nous ne parvenons pas à découvrir comment ils se concilient. Lorsque Dieu créa le monde, de non-créateur il devint créateur. Pour expliquer comment l'acte de la volonté créatrice n'amena en Dieu aucune modification, nous avons recours à sa perfection infinie, et nous disons : De non-créateur Dieu devient créateur par un acte qui en Dieu implique tout au plus une simple *relation* avec la créature. Nous nous contentons de cette réponse, suffisante à notre point de vue, bien que très imparfaite en elle-même ; et personne n'ira nier le fait de la création, à cause de ce que cette réponse a d'incomplet. L'union que le Verbe contracte avec sa nature humaine, est plus qu'une simple relation ; c'est une union intime par laquelle deux natures distinctes subsistent dans une même personnalité : d'autre part, toute union de cette espèce entre deux natures, telle du moins que nous pouvons l'imaginer, semble nécessairement devoir modifier *l'une et l'autre* de ces natures. Nous en sommes réduits encore une fois à dire que la perfection du Verbe, prouvée par des arguments tout à fait indépendants du mystère qui nous occupe, nous est un sûr garant que dans l'union *ineffable* bien que *très réelle* que nous nommons l'union hypostatique, l'immutabilité divine n'a rien à craindre et que la personnalité du Verbe perfectionne son humanité *sans être modifiée elle-même d'aucune façon.*

Mais si nous repoussons les rêveries des hérétiques, si nous ne voulons pas d'une Divinité amoindrie, d'une Divinité confondue avec l'humanité, nous n'admettons pas davantage *une humanité iucomplète ou inerte.*

Le Christ a donc un corps et une âme, un corps réel, vivant et sensible, une âme semblable à la nôtre, possédant une intelligence humaine, une volonté humaine, des

affections humaines, âme limitée comme nos âmes, accessible comme elles aux atteintes de la tristesse, de la crainte, du dégoût, à toutes les impressions qui ne sont pas incompatibles avec la sainteté. Seulement, comme ce corps et cette âme appartiennent à une personne divine et sont unies à la nature divine, l'humanité sainte du Sauveur trouve dans cette communication la cause d'une sublime perfection. L'esprit de l'Homme-Dieu est éclairé par la science de Dieu ; la volonté de l'Homme-Dieu est fortifiée par la puissance de Dieu. La sainteté de Dieu sanctifie l'homme qui est dans le Christ et le rend impeccable. Et puisqu'il serait indigne d'un Dieu de ne point posséder le domaine souverain de ses actes, tous ces mouvements que nous appelons « spontanés » et qui préviennent en nous le jugement de la raison et l'arrêt de la volonté, ces mouvements dans l'Homme-Dieu sont tous prévus, voulus et déterminés.

Telle est l'union des deux natures dans le Verbe incarné, et leur admirable harmonie : union dont saint Cyrille d'Alexandrie nous fait remarquer une ébauche dans notre propre personne. « Nous portons en nous, dit-il, deux éléments de nature différente, l'un spirituel, l'autre corporel. Mais bien que nous les *distinguions* par le raisonnement, nous ne les s*éparons* pourtant point ; car en réalité ils ne sont plus deux, mais par leur réunion ils forment un seul homme. De même, bien que dans l'Emmanuel il y ait une nature humaine et une nature divine, l'humanité étant devenue propre au Verbe est comprise avec la divinité sous le nom unique de Fils de Dieu. » *(Epist. 2 ad Succens.)* Et ailleurs : « L'homme se compose de deux substances : l'âme et le corps. La mère ne donne l'existence qu'à la partie matérielle : cependant on l'appelle la mère de l'homme, et il paraîtrait absurde de la nommer seulement mère du corps, puisque c'est l'homme qu'elle enfante à la lumière. Ainsi serait-il absurde de restreindre à l'humanité du Christ la maternité de Marie, quand c'est le Dieu fait homme qui lui doit la naissance.

Péroraison. — Vous le connaissez donc d'après les données de la révélation, le Messie que le christianisme offre à nos adorations. Engendré par son Père avant tous les siècles, il est né dans le temps d'une vierge sans tache. Il est homme, il est Dieu.

Vous voyez *l'homme* couché dans la crèche de Bethléem, gémissant sous le couteau de la circoncision, fuyant en Égypte pour se soustraire à la rage d'un ambitieux persécuteur. Vous le voyez épuisé de faim au désert, assis fatigué auprès du puits de Jacob, pleurant devant le tombeau de son ami Lazare. Vous l'entendez au jardin de Gethsémani exhaler sa plainte : Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! Vous l'entendez soupirer sous les verges de la flagellation, et jeter du haut de sa croix ce cri d'une douleur sans égale : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? Et quand son cadavre glacé repose sur le sein de Marie, l'homme se montre à vous dans toute la réalité de sa misère.

Mais vous reconnaissez *le Dieu*, quand les anges chantent sur son berceau, que l'étoile guide les Mages et que ces rois de l'Orient déposent à ses pieds leurs offrandes ; vous reconnaissez le Dieu, quand du haut des airs une colombe mystérieuse vient se reposer sur lui, quand il commande à la tempête ou marche sur les eaux, quand il rend la vie à un mort de quatre jours. Vous reconnaissez le Dieu, quand à l'heure où il expire les rochers se fendent, qu'il sort glorieux et libre d'un sépulcre fermé, scellé et gardé ; quand il repousse du pied la terre et disparaît dans les hauteurs des cieux.

Et quand, pendant sa carrière mortelle, vous recueillez de sa bouche des paroles pleines d'amour et de pitié ; quand il vous dit qu'il est venu appeler non les justes, mais les pécheurs ; qu'il arrache au supplice la femme adultère ; qu'il pardonne à Madeleine ; quand sur la croix il ouvre au larron pénitent le royaume de l'éternelle béatitude, oh ! alors vous sentez le Dieu dans la nature de

l'homme, vous exaltez sa puissance, vous admirez sa sagesse, vous bénissez sa miséricorde, et de votre cœur, bien plus que de vos lèvres, s'échappe la profession de votre foi : Je crois en Notre Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu, Verbe incarné, créateur et rédempteur du monde !

21e SERMON DE CONTROVERSE SUR LE SYMBOLE.

CONVENANCE DE L'INCARNATION.

Benedictus Deus et Pater Domini nostri Jesu Christi, qui benedixit nos in omni benedictione spirituali in cœlestibus in Christo. Béni soit Dieu, le Père de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui dans le Christ nous a comblés de bénédictions spirituelles pour le ciel. (Ephes. 1, 3.)

Exorde. — En nous rendant compte, mes Frères, de l'essence intime de l'Incarnation, en considérant les erreurs qui ont essayé de la corrompre, et en développant l'économie du mystère, nous nous sommes convaincus qu'il ne renfermait ni contradiction, ni impossibilité, et qu'il devait par conséquent tenir sa place parmi les œuvres excellentes réalisables par la puissance infinie.

Mais cette œuvre serait-elle digne de Dieu, eu égard à ses autres perfections ? Telle est la question qui se présente naturellement à nos esprits et que nous allons nous appliquer à résoudre. L'Incarnation étant, ainsi que nous l'avons expliqué, l'élévation de la nature humaine jusqu'à Dieu, l'union intime de la Divinité avec l'humanité, n'y a-t-il rien dans cette union qui répugne à la majesté souveraine ? Mes Frères, sur cette question les opinions des Pères de l'Église et des théologiens catholiques sont si

décisives que plusieurs d'entre eux n'ont pas hésité à proclamer la convenance de l'Incarnation en toute hypothèse. Il en est même parmi eux qui ont été jusqu'à dire : l'Incarnation n'est pas seulement le perfectionnement de la création ; elle en est l'achèvement obligé et le complément nécessaire. Nous n'aurons donc que l'embarras de choisir entre les différents motifs que ces théologiens nous exposent, et qui purent déterminer Dieu à accomplir ce dessein.

De ces motifs, les uns regardent la Divinité en elle-même, et d'autres concernent le Verbe ; quelques-uns ont rapport au monde créé, tandis que d'autres encore sont tirés tout spécialement de la nature de l'homme. Pour leur donner toute leur force et les présenter dans leur plus pure lumière, nous les ramènerons à la glorification des attributs divins. En effet, quels que puissent être les résultats de l'Incarnation, tous font ressortir ou la Sagesse ou la Bonté souveraines. Telle sera aussi la marche de nos considérations. Après avoir constaté que l'Incarnation est en harmonie avec la puissance de Dieu, nous allons l'admirer comme le *chef-d'œuvre de sa sagesse*, — et comme la *merveille de sa bonté*.

I.

La sagesse du dessein, mes Frères, nous frappe également, soit que nous considérions Dieu lui-même, auteur de l'Incarnation, ou l'homme, objet privilégié de ce dessein, ou le Verbe fait chair, sujet et pour ainsi dire résultat de cette opération mystérieuse.

A. Dieu incarné, c'est Dieu manifesté dans le monde de la manière la plus simple, la plus noble, la plus efficace. Que Dieu ait voulu se manifester, c'est une vérité incontestable et que nous avons déjà méditée ensemble ; et nous avons établi, vous vous en souvenez, que la création est la première manifestation des attributs divins. Dieu féconde le néant et il en tire l'univers : l'univers est le

miroir de ses perfections. Dieu peuple les espaces d'innombrables légions d'être finis, et tous ces êtres chantent la grandeur, la force, la beauté de Celui qui les a faits. Mais jusqu'ici Dieu est seul à les entendre, et il veut qu'une intelligence créée lui présente les hommages de tous ses sujets. Il réunit dans l'homme l'élément matériel et l'élément spirituel ; puis, le plaçant devant le panorama du monde, il semble lui dire : Ouvre les yeux et regarde ! Vois mon immensité dans la vaste étendue des mers et dans les profondeurs des cieux ; reconnais ma splendeur dans l'éclat des astres ; contemple ma puissance dans le souffle des cyclones et les fureurs de l'océan ; admire ma sagesse dans l'organisme des plantes et des animaux, ma fécondité, dans l'infinie variété des fleurs, ma bonté, dans la saveur des fruits. Regarde et reconnais-moi !

Demeurer immobile d'admiration et de reconnaissance, monter du visible à l'invisible et voir luire l'infini dans le fini, tel devrait être l'effet produit sur l'esprit de l'homme par les magnificences de l'univers. Et cependant, dites-lui de chercher son Dieu, de le chercher dans la foule des êtres qui nous entourent, vous le verrez parcourir successivement tous les ordres de la création qui s'étale autour de lui, s'arrêter devant tout ce qu'il y a là de grand, de fort et de beau, devant le fleuve et devant l'océan, devant les géants des forêts et devant les hautes montagnes, devant la terre féconde et devant le soleil qui féconde la terre. S'il a perdu le sens de la divinité, il est capable de diviniser tout cela, de se prosterner devant d'impuissants fétiches pour les adorer ; mais si ce sens lui reste, demandez-lui : O homme, as-tu trouvé ton Dieu ? Et il vous répondra, en hochant la tête : Non, je ne le trouve pas ! Dites-lui de chercher parmi ses semblables, parmi les savants et les philosophes, parmi les monarques et les guerriers, parmi les conquérants, parmi les bienfaiteurs des nations ; montrez-lui un à un tous les héros de

l'histoire, et demandez-lui de nouveau : O homme, est-ce là ton Dieu ? Et baissant le front avec un suprême découragement, il vous répondra encore : Non ! Ce n'est pas lui ! De vrai, si l'humanité nous offre une manifestation de Dieu, c'est une manifestation vague, obscure, incomplète.

Mais si la Divinité daignait elle-même descendre ici-bas, si elle se faisait un corps dans lequel elle voulût faire sa demeure, un âme qui lui fût unie personnellement, si elle se montrait ainsi dans le monde, proclament par cette bouche humaine des oracles que la Sagesse éternelle peut seule émettre, réalisant par ces membres humains des prodiges qui témoignent d'une puissance infinie, répandant les bienfaits avec une telle abondance, avec un tel désintéressement que la munificence inépuisable y puisse seule suffire, à cette merveilleuse apparition l'humanité pourrait-elle hésiter encore ? Et comment d'un bout de la terre à l'autre n'entendrait-on pas retentir ce cri : Le voilà ! C'est l'Emmanuel ! C'est Dieu avec nous !

L'Incarnation, mes Frères, était donc pour Dieu le moyen le plus simple et le plus efficace de se manifester au monde. Elle était également appropriée au second but que poursuivait la sagesse divine : la réhabilitation de l'homme.

B. L'homme était déchu, et il fallait le relever. Descendu par la faute originelle du rang sublime où Dieu l'avait placé, il s'était par sa libre volonté précipité dans un gouffre de dégradation plus profond encore. Se plongeant dans la matière, il avait laissé son intelligence s'obscurcir, sa volonté se corrompre. Les monuments du vieux paganisme sont là pour nous faire apprécier toute l'horreur de cette chute.

Voilà donc la race humaine infectée dans sa racine ; comment la guérir ? Sera-ce par la création d'un nouvel Adam ? Mais s'il descend du chef coupable de l'humanité, ne portera-t-il pas sur son front le stigmate de la dégradation commune ? S'il n'en descend point, s'il est le fruit

d'une création indépendante, comment pourra-t-il réhabiliter ceux qui ne lui appartiennent pas, auxquels il est lui-même étranger ? Et quelle que soit son origine, comment fera-t-il circuler dans les veines de ses frères le sang de la vie spirituelle ? Faudra-t-il détruire le monde par un second déluge, pour ne laisser subsister que cet Adam réparateur et les enfants sortis de son sein ?

Voilà les hommes enfoncés dans les ténèbres de l'erreur. Ils ont perdu la connaissance du vrai Dieu, la connaissance d'eux-mêmes, la connaissance de leurs devoirs, la connaissance de leur destinée. Que faire pour que la vérité brille à leurs regards, pour qu'ils l'acceptent et la conservent ? Les voilà plongés dans la débauche, en proie à tous les enivrements de l'orgueil et de la sensualité. Que faire pour qu'ils aiment la vertu, la pratiquent et soutiennent contre leurs passions une lutte courageuse ? Faut-il susciter des génies puissants, des sages, des rhéteurs, des moralistes, qui joignent à la solidité de la doctrine toutes les ressources de l'éloquence ? Mais la Grèce n'a-t-elle pas eu ses Socrate et ses Platon, ses Zénon et ses Pythagore ? L'Orient n'a-t-il pas vu paraître ses Confucius et ses Zoroastre ; l'Occident, ses Caton et ses Cicéron ? Tous ces magnifiques génies ont-ils fait faire à leurs contemporains un seul pas dans le chemin de la vérité ? Leurs concitoyens les ont applaudis ; leurs disciples les ont admirés : à peine ont-ils fait éclore quelques actes isolés d'abnégation ou de patriotisme. Leur doctrine a pu exciter chez un petit nombre d'adeptes un enthousiasme passager ; les foules ne les ont point compris. S'ils ont donné des préceptes de morale, leurs exemples presque toujours auraient suffi pour ruiner l'influence de ces préceptes.

Que faire donc ? Envoyer au monde des prophètes, organes des oracles éternels, disposant de la puissance bienfaisante du créateur, comme aussi des foudres de ses vengeances ? Déjà les prophètes sont venus. Loin de pou-

voir ramener à Dieu toute la race humaine, ils ont dû forcément se borner à maintenir dans le droit chemin une seule nation, et encore ! Cette nation qui a vu les Moïse et les Samuel, les Élie et les Élisée, les Daniel et les Esdras, les Isaïe et les Jérémie, elle les a persiflés, bannis, lapidés, sciés en deux. Dès que le bras du Dieu vivant cessait de s'appesantir, sur elle, elle adorait les idoles des gentils. Si elle a conservé dans ses Livres saints les trésors de la vérité religieuse, ces livres sont devenus pour elle une lettre morte. Au milieu de Jérusalem, les Sadducéens et les rabbins soutiennent des théories qui, pour l'absurdité, le cèdent à peine aux rêveries d'Épicure et aux niaiseries de la métempsycose.

Quel sera donc le remède à tant de maux, à une corruption si lamentable ? Ce remède, la sagesse de Dieu l'a conçu, remède radical, infaillible, mais tel sans aucun doute que nulle intelligence limitée ne l'eût jamais inventé. Afin de relever notre race, un Dieu va se faire homme. Il prendra dans le sein d'une mère vierge les éléments de notre nature, un corps et une âme. Il sera donc véritablement enfant d'Adam. Cependant, en unissant ces éléments à sa personne adorable, infiniment pure, infiniment sainte, il les soustraira par lui-même à la corruption primitive. Dieu incarné, il conservera en lui-même la plénitude de la grâce, et les torrents de cette grâce, s'échappant de son cœur comme d'une source intarissable, couleront à flots abondants sur tous ceux qui lui seront unis par la foi, l'espérance et la charité. Il sera le chef de l'humanité régénérée, laquelle se trouvera en lui, avec lui et par lui replacée sur le trône d'honneur d'où le premier Adam l'avait fait descendre.

Commencée de la sorte, la mission réparatrice de l'Homme-Dieu se continuera par la doctrine et l'exemple. Celui qui prêchera la loi sera plus qu'un philosophe, plus qu'un simple prophète : ce sera Dieu lui-même, avec toute la profondeur de la science infinie et tout le prestige de

l'infaillibilité. Il pourra, lui, établir sur la terre une autorité doctrinale indéfectible et destinée à perpétuer ses enseignements. Il donnera au cours de sa vie mortelle les exemples des plus sublimes vertus. Seul de tous les maîtres il pourra dire : « Qui de vous me convaincra de péché ? (Jo. VIII, 46.) Retenez ce que je vous ait dit, et vivez comme je l'ai fait. » (Cf. Jo. XIII, 15). Le genre humain sera donc ennobli, instruit, encouragé ; et si les enfants d'Adam n'écoutent pas un tel docteur, s'ils refusent de marcher sur les traces d'un tel guide, ils ne pourront reprocher qu'à leur obstination ou à leur lâcheté la continuation de leur misère et de leur abjection.

C. Nous voyons donc, mes Frères, que l'union de Dieu avec la nature humaine par l'Incarnation est une conception digne de la sagesse éternelle, non moins pour relever l'humanité que pour manifester la Divinité. Or, la même sagesse qui a décidé l'opportunité qu'il y avait d'opérer ce mystère, déterminera *la personne divine qui sera le sujet*. — De préférence au Père, de préférence au Saint-Esprit, le Verbe descendra sur la terre et habitera parmi les hommes. N'y a-t-il pas là des raisons de suprême convenance ? Quand un architecte veut ressusciter de ses ruines un monument qu'il a construit, ne prend-il pas en main le plan primitif, et n'est-ce pas sur ce modèle qu'il rebâtit l'édifice ? Et quand il s'agit de renouveler le monde, le monde créé à l'image du Verbe, n'est-il pas convenable que le Verbe soit l'auteur de cette restauration ? Oui. Le Père, ce me semble, s'adresse à ce Verbe, né de sa substance, et lui dit : Va, mon fils, va sauver les hommes formés à ta ressemblance. Ils se sont perdus, parce que le premier homme s'est laissé séduire par les appâts d'une science funeste, et ils se reposent dans les fausses appréciations de leur orgueil. Va, mon fils, ma sagesse éternelle, va faire luire dans ces ténèbres les rayons de la vérité. Les hommes ont perdu les titres que je leur avais conférés afin de pouvoir les appeler mes enfants : c'est

toi, engendré dans mon sein avant tous les âges, qui me rendras les fils de mon adoption, qui sont tes frères par l'amour. Va donc, et achève notre œuvre, comme tu l'as commencée. Tel est l'oracle de la divine Trinité, sorti de la bouche de son premier principe. *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis.* Comment ne pas admirer un décret d'une si merveilleuse sagesse ? — Mais aussi comment ne pas exalter une si inconcevable bonté ?

II.

Si le mystère de l'Incarnation, mes Frères, nous frappe de stupeur, en nous montrant les admirables ressources de la sagesse infinie lorsqu'elle veut atteindre un but, le même mystère doit nous remplir de reconnaissance et d'amour en nous révélant *l'excès de la bonté divine.*

Et ne croyez pas, mes Frères, qu'en employant ce mot nous dérogions à la gloire du souverain seigneur de toutes choses. Oui, nous osons dire les « excès » de la bonté divine, non que la Divinité ait excédé les bornes de ce qu'elle se devait à elle-même, mais parce que, dans la dispensation de ses faveurs, elle a généreusement dépassé la mesure de nos droits et de nos exigences.

Mais comme il s'agit de vous faire voir toute l'étendue de cette bonté, réduisons notre démonstration au développement de quelques principes, et, après nous être rappelé que la gloire Dieu est d'autant plus éclatante qu'il montre plus de bonté, tâchons de nous faire une idée de la bonté de Dieu dans ce mystère, en la déduisant et de la condition de son objet et des moyens qu'elle emploie.

Dire que la gloire de Dieu se manifeste avec d'autant plus d'éclat qu'il déploie plus largement sa bonté, voilà, mes Frères, une proposition dont le contrôle appartient au cœur bien plus qu'à l'intelligence. Oui, nous le sentons, celui qui possède par essence l'existence et l'activité, paraît d'autant plus grand qu'il épanche davantage la vie dont il possède la plénitude ; celui qui est à lui-même sa parfaite

félicité, s'honore, s'il est permis de le dire, en rendant d'autres êtres heureux ; celui qui tient en main la toute-puissance vengeresse, nous fait doublement admirer cette puissance, quand il en fait un gage de pardon.

N'y a-t-il aucune limite à l'exercice de cette bonté, aux condescendances de cette miséricorde ? Il ne nous appartient pas de le décider absolument. Cependant, notre raison nous l'insinue, même dans les épanchements de la bonté la souveraineté conserve ses droits ; et, si la miséricorde a des trésors de patience et de longanimité, il ne conviendrait pas de laisser le glaive de la justice enchaîné à jamais au détriment de la majesté méconnue. Mais pour déterminer avec quel tempérament doivent se combiner la rigueur et la condescendance, la justice qui punit et la bonté qui pardonne, il n'est d'arbitre que Dieu seul, Dieu infiniment saint, infiniment sage, infiniment libre.

Ce principe compris, il n'est rien de plus consolant que de louer Dieu en exaltant les merveilles de sa bonté. Bonté inconcevable dans le mystère qui nous occupe, bonté également surprenante *dans son objet* — et *dans ses procédés*.

A. Surprenante dans son objet, car cet objet est la créature, la créature coupable. Sans doute, l'homme considéré en lui-même, considéré surtout à côté des autres habitants de l'univers, l'homme est grand et beau. Il est grand par l'intelligence, grand par la volonté, grand par sa puissance d'aimer. Il est grand, parce qu'il est l'image de Dieu. Mais quand je cherche à mesurer la distance qui existe entre la copie et le modèle, quand je cherche à établir une proportion entre l'œuvre et son auteur, mon esprit s'arrête et ne peut que balbutier l'aveu de son incapacité. Pour apprécier cette distance, je devrais pouvoir calculer celle qui sépare le temps de l'éternité, le néant de l'être, le fini de l'infini. Le Verbe est éloigné de nous de toute la longueur de l'éternité ; car en remontant par delà la formation de l'homme jusqu'à la génération du

Verbe, il y a l'éternité tout entière. Le Verbe est distant de l'homme de toute la hauteur de l'être au-dessus du néant, puisque le Verbe est, comme son Père, l'être nécessaire et immuable, tandis que l'homme est sorti du néant et qu'il est prêt à y rentrer, si le Verbe ne lui conserve point la vie. Entre le Verbe et l'homme il y a une échelle mystérieuse formée d'autant de degrés qu'on peut imaginer d'êtres entre la faiblesse radicale et la puissance sans bornes, entre l'ignorance absolue et la sagesse illimitée, entre l'imparfait en tous sens et la perfection pure. Ces degrés, mes Frères, les avez-vous comptés ? Vous êtes-vous dit combien de myriades de créatures pourraient trouver place entre un atome et l'infini ? Non, votre imagination succombe et votre mémoire reste muette. Et pourtant, cette distance, le Verbe dans un élan d'amour, c'est-à-dire de bonté, le Verbe l'a voulu franchir. L'éternel est né dans le temps, le créateur a embrassé la créature, l'infini s'est uni le fini !

Mais ce n'est pas tout. La distance que nous venons d'indiquer, n'est que la distance physique. C'est déjà un abîme, mais cet abîme, l'homme rebelle s'est plu à l'augmenter avec une rage insensée. Au fond de l'abîme du néant, il a ouvert l'abîme du péché : il est encore éloigné de Dieu de toute la profondeur qui sépare la sainteté incorruptible de la malice volontaire. Vraiment, on ne sait ce qu'il faut admirer davantage, de son audace ou de sa folie. Et Dieu, que fera-t-il ? Abandonner à sa faiblesse cette créature indigne de l'existence, et la laisser tomber dans le néant d'où elle a été tirée ? Se détourner, et permettre aux créatures encore fidèles d'accabler l'ingrate sous les coups de leur indignation ? Ou bien même, briser comme un vase d'argile cette terre souillée par le péché, et se refaire une terre nouvelle, peuplée de sujets soumis et reconnaissants ? Si Dieu l'eût fait, les anges n'eussent-ils pas chanté : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum ?* (Ps. CXVIII, 137.) Pourtant, tels n'ont pas été les

arrêts de la divine majesté. La miséricorde a retenu les bras de la justice, et la bonté a continué son œuvre malgré la conduite indigne de l'homme, objet de tant de faveurs. Quoique la nature humaine, en se livrant au péché, se soit ravalée au-dessous des êtres les plus infimes de la création, le Verbe va descendre jusqu'à elle, la relever et la replacer sur le trône d'honneur qui lui était destiné. Abaissement ineffable de la grandeur souveraine vers la petitesse et la vileté de l'homme coupable, afin de le réhabiliter et de le guérir : premier prodige de bonté.

B. Deuxième prodige : délicatesse merveilleuse dans le choix du remède. — L'homme s'est enfui loin de Dieu : le Verbe par l'incarnation le poursuit et le ramène ; l'homme est tombé dans la servitude du péché et de l'enfer : le Verbe le délivre et lui rend sa dignité première ; l'homme a perdu tous ses droits à l'héritage des cieux : le Verbe les lui rachète au prix de ses abaissements, de ses humiliations, de ses travaux, de ses fatigues, de ses souffrances, de son sang, de sa vie ! Or, ce qui fait ressortir ici toute la délicatesse de ces procédés, c'est le respect qu'ils renferment pour la liberté de l'homme, en même temps que la sollicitude pour ses plus chers intérêts. Suivons, mes Frères, avec l'émotion de la reconnaissance cette série des prévenances divines.

Quelle triste condition que celle de l'homme égaré loin de son auteur, courbé sous le joug du démon, détourné de sa fin et privé de son unique félicité ! Il a offensé son créateur ; il a allumé les foudres de la justice divine : et il erre par les sentiers de la vie terrestre, accablé de cette malédiction qui le frappa au sortir du Paradis. Il sait bien qu'il ne pourra trouver de repos qu'en retournant à Dieu ; mais il a peur ! Il lui semble entendre partout la voix de son souverain qui l'appelle. *Adam, ubi es ?* Adam où es-tu ? Il répond, en se cachant le visage : *Vocem tuam audivi, et timui.* J'ai entendu votre voix, et j'ai craint. En vain Dieu le presse, l'homme fuit toujours plus loin. En vain Dieu se

choisit un peuple, le comble de bienfaits, le nourrit et le gouverne par une succession de miracles. Ce peuple tremble, et tout en tremblant ne laisse pas d'outrager son bienfaiteur. Il tremble, et il porte envie aux nations étrangères, dont les dieux impuissants n'ont point d'oreilles pour entendre ni de mains pour frapper. Il manque un lien pour rattacher l'homme à Dieu, le lien de l'amour, que la crainte a brisé.

C'est le Verbe qui en s'incarnant va rétablir ce lien, dissiper la crainte et raviver l'amour. « Me voici, s'écrie-t-il, en entrant dans le monde, me voici. » *Ecce venio* (Heb. x, 7). Mortels, ne fuyez plus ; ne tremblez pas ! Le Dieu qui vient, n'est pas le Dieu du Sinaï, le Dieu fort et terrible. Considérez-le bien, il est homme comme vous, ou plutôt il ne l'est pas encore ; il est petit enfant, couché dans une crèche. Écoutez ! les anges chantent sur son berceau : « Paix à ceux qui ont bonne volonté ! » Venez donc, et adorez-le ; venez, et réconciliez-vous avec lui ; venez, et aimez celui qui, pour vous rapprocher de lui et pour se rapprocher de vous, a pris votre nature.

Aux accents de cette voix si douce, l'homme s'arrête. Il se tourne vers Bethléem ; il savoure les paroles de ce cantique : Paix à ceux qui ont bonne volonté ! Il voudrait approcher ; mais il sent tout le poids de ses chaînes et la rigueur de l'esclavage où il est engagé. Le démon le retient captif, captif de l'orgueil, de la sensualité, du désespoir. Et le pauvre prisonnier dirige ses regards suppliants vers le Dieu de la crèche. Il implore sa délivrance. Il ne la demandera pas en vain.

L'enfant de Bethléem deviendra le charpentier de Nazareth, et puis le thaumaturge, le prédicateur de la Judée et de la Galilée. Messie, sauveur des nations, il commande et les aveugles voient, les sourds entendent, les morts sortent du tombeau. Il parle et les démons s'enfuient, en hurlant : Jésus de Nazareth, pourquoi viens-tu nous tourmenter ? (Cf. Matth. VIII, 29.) Mais il ne s'arrê-

tera pas là. Il engagera corps à corps la lutte avec l'ennemi de notre race. Satan présente la richesse comme l'idéal du bonheur : le Messie se fera pauvre ; Satan prêche la rébellion : le Messie s'humiliera et se rassasiera d'opprobres : Satan offre à ses adeptes la coupe de la volupté : le Messie se livrera aux mains des bourreaux : Satan triomphe en voyant l'humanité frappée d'une sentence de mort : le Messie s'offrira au Père éternel en holocauste pour ses frères selon la chair. Il expirera sur la croix, et par son trépas il renversera l'empire de Satan. Lève donc la tête, race infortunée ; tes chaînes vont tomber : tu seras libre, libre de la liberté que le Christ a conquise pour toi. Accourez au Calvaire, enfants d'Adam : vous y trouverez, avec la liberté à laquelle vous aspirez, les forces dont vous avez besoin pour la conserver désormais. Des plaies ouvertes de votre Rédempteur jaillissent des fleuves de vie. Ouvrez vos cœurs à leur onde salutaire, et à la place de l'orgueil, de la volupté, du désespoir, breuvages affreux dont l'enfer enivrait vos âmes, couleront dans vos veines les flots de la grâce. Votre esprit sera éclairé par la foi, votre volonté fortifiée par l'espérance, votre cœur embrasé par la charité. Comment refuser de croire, quand Dieu lui-même nous parle ? Comment s'empêcher d'espérer, quand Dieu lui-même descend jusqu'à nous ? Comment pourrions-nous demeurer froids et insensibles, quand un Dieu meurt pour nous sauver ?

Et si vous hésitez encore, si vous vous dites avec anxiété : Pour aller à la crèche, pour montrer au Calvaire, je dois lutter ; quel sera donc le prix de mes efforts ? Pour suivre le Messie, je dois arracher mon cœur aux jouissances d'ici-bas ; quelle compensation le service de Dieu me donnera-t-il ? Le Verbe incarné a dissipé mes terreurs, a brisé mes fers, c'est vrai : mais quel gage m'offre-t-il de ma félicité future ? Eh bien, pour dissiper vos derniers doutes, pour triompher de vos défaillances, allez du Calvaire avec Marie et les disciples à la montagne des

Oliviers. Là, vous entendrez le Sauveur vous faire les plus magnifiques promesses. « Je vais vous préparer une place. Je remonte vers mon Père et votre Père. Je vous réserve un royaume comme mon Père m'a donné le mien. Comme mon Père est en moi et comme je suis en mon Père, ainsi je serai en vous et vous serez en moi. » Et après avoir parlé ainsi, il s'élève dans les airs. Il transporte dans les régions de la gloire ce corps et cette âme qui lui appartiennent, mais qu'il a empruntés à notre nature. La voilà donc au ciel, cette nature, autrefois déchue, maintenant réhabilitée. Les portes de la Jérusalem éternelle sont ouvertes ; le Père y comble de jouissances infinies l'humanité de son Fils. Ce Fils est votre frère, et il vous attend dans les embrassements de la même beatitude.

Péroraison. — *Confitemini Domino quoniam bonus, quoniam in sæculum misericordia ejus* (Ps. CXVII, 1). Mes Frères, en contemplant ces horizons splendides, quel autre cri trouver sur nos lèvres ? Et comme nous avons compris que tout cet enchaînement de faveurs divines, ces éclatantes manifestations de la bonté et de la miséricorde se résument en un mot, l'Incarnation, le Christ, comment ne pas ajouter dans l'ardeur de notre reconnaissance : *Benedictus Deus et Pater Domini nostri Jesu Christi, qui benedixit nos in omni benedictione spirituali in cœlestibus in Christo !* (Ephes. I, 3.)

22e SERMON DE CONTROVERSE SUR LE SYMBOLE.

SCIENCE DE DIEU. — PROPHÉTIES.

Cognovit Dominus omnem scientiam... annuntians quæ praeterierunt et quæ superventura sunt. Le Seigneur connaît tout ce qui se peut savoir. Il annonce les choses passées et les choses futures. (Eccli. XLII, 19.)

Exorde. — Mes Frères, le fait de l'Incarnation, avec cette importance souveraine que nous lui avons reconnue, ne peut pas, vous le comprenez, se resteindre à cet étroit espace de quelques années qu'embrassa la vie terrestre de l'Homme-Dieu. Dans ses conséquences, il se prolonge à travers les siècles jusqu'à la consommation des temps, et se perpétue dans les profondeurs de l'éternité. Dans la cause qui le provoque, il remonte jusqu'à l'Éden, berceau de notre race. Mais n'allons pas nous imaginer qu'il y ait entre le décret et son exécution un vide de quatre mille ans. Ce prétendu retard apporté par Dieu à l'exécution de son dessein fournit une difficulté que l'on se plaît à soulever parfois contre sa providence et sa bonté. Quelque jour nous la résoudrons, en expliquant, autant qu'il nous est possible, l'économie de la Rédemption.

Pour le moment, contentons-nous de remarquer que le Messie remplit de son *influence* et même de sa *personnalité* toute la série des temps ; que sa venue, promise dès la chute de notre premier père, a été annoncée figurée, préparée depuis l'origine, et que cette préparation, rapprochée de l'histoire du Christ, constitue *une des preuves historiques* de la réalité de l'Incarnation.

La *prophétie*, en effet, n'est autre chose que la prédiction d'un événement lequel, échappant à toutes les prévisions naturelles, ne peut être manifesté à l'intelligence de celui qui fait la prédiction que par l'intervention directe de Dieu. — Cette définition acceptée, et elle l'est par tous, il faut bien convenir que l'intervention divine ne peut avoir lieu qu'en faveur de la vérité, et qu'elle nous en offre l'incontestable témoignage. Nous nous réservons de revenir sur cette conclusion.

Mais la nature même de la prophétie peut être l'objet de préventions si fortes, d'erreurs si nuisibles, de difficultés si spécieuses, que nous ne voudrions pas encourir le reproche de ne pas les avoir tout d'abord dissipées. *Erreurs par rapport à Dieu*, auquel il faut faire remonter

l'origine de la prophétie, — *difficultés par rapport à l'homme,* instrument, matière ou témoin de ces manifestations de la science divine. Nous envisagerons successivement la prophétie à ce double point de vue, afin de lui conserver son véritable sens et sa juste valeur.

I.

Communiquer à l'homme la science qu'il possède des événements futurs, c'est à quoi se réduit strictement la part de Dieu dans les oracles des prophètes. Préciser l'objet de la science divine, montrer que cette science embrasse les événements même avant leur existence réelle, c'est prouver la *possibilité de la prophétie au point de vue divin.* Car, cette connaissance admise, il ne viendra, je pense, à l'esprit de personne de contester à Dieu la faculté de la manifester à une intelligence créée.

A. Lorsque nous parlons de la science de Dieu, mes Frères, nous en exprimons l'étendue par ce simple mot : infinie. Cette science est infinie, c'est-à-dire qu'elle atteint nécessairement et infailliblement toute vérité, de quelque nature qu'elle soit. Et si nous cherchons à grouper toutes les vérités intelligibles, nous les verrons se réduire à trois catégories bien distinctes : le *possible*, le *réel*, le *conditionnel.* Le possible, ou tout ce qui n'étant pas contradictoire en soi-même, pourrait par une cause suffisante être appelé à l'existence ; le réel, ou tout ce qui a possédé jamais une existence propre, indépendante de la pensée, la possède ou la possédera ; le conditionnel, chose possible qui ne se réalisera jamais et dont la réalité dépendait d'une hypothèse antérieurement posée. Ainsi, pour appliquer cette division aux idées qui nous occupent actuellement, la création de l'univers, la chute de l'homme, l'Incarnation, la rédemption par le Christ, la destinée de tous les enfants d'Adam qui vivront jamais sur la terre, tous ces faits rentrent dans l'ordre des vérités réelles. Un monde exempt de péché, des êtres humains toujours

soumis aux volontés .divines, à l'abri de luttes et de misères quelconques, ce sont des choses possibles, mais sans réalité connue. Le sort de toute la race d'Adam dans la supposition que celui-ci fût resté fidèle à Dieu, et ce qu'aurait été dans ce cas la condition de la planète que nous habitons, voilà des vérités purement conditionnelles, dépendant d'une hypothèse qui malheureusement ne s'est point vérifiée.

Lequel de ces trois ordres pourrait-on, je le demande, soustraire à la connaissance divine ? Sera-ce le domaine de la réalité ? Eh quoi ! la réalité trouve en Dieu seul son soutien et sa raison d'être, et Dieu ne saurait pas à quelles réalités il prête son concours ! Comment, s'écriait le prophète-roi, celui qui a fait l'oreille n'entendrait-il point, ou celui qui a formé l'œil ne verrait-il point ? Celui qui a donné à l'homme l'intelligence de ses œuvres, n'aurait pas lui-même la pleine intelligence de ce qu'il fait ! Il ignorerait la portée de son action !

Dirons-nous que la science de Dieu s'arrête aux limites de la réalité et n'embrasse pas le possible ? Mais le possible ne mérite ce nom, que parce qu'il ne contredit ni la sagesse ni la puissance de Dieu. Et cette sagesse ignorerait ce qui résulte nécessairement de la connaissance qu'elle a d'elle-même ! Elle ne se rendrait pas compte du champ ouvert à la toute-puissance !

Enfin, oserait-on prétendre que ce qui n'existera jamais, que ce qui n'aurait existé que dans certaines conditions spéciales, que le « conditionnel, » comme nous l'avons appelé, n'est point accessible à la science divine ? Ici encore le bon sens proteste ; il ne comprend pas un Dieu pour lequel il y aurait des problèmes insolubles, un Dieu qui, voyant ses sujets se demander dans leurs investigations curieuses : Que fût-il advenu dans telle hypothèse ? serait forcé de se dire à lui-même : Je l'ignore ; je n'en sais pas plus que ma créature ! Oui, le bon sens le proclame avec une inébranlable conviction : rien n'échappe à celui

dont l'intelligence est infinie, ni la réalité, ni la possibilité, ni l'hypothèse avec toutes ses conséquences.

J'ai dit : le bon sens ; j'aurais pu dire également : le sens commun, car il n'est pas de fait plus universel ni plus patent que cette persuasion naturelle de l'humanité qui lui fait attribuer à un être supérieur la connaissance de ce qu'elle ne parvient pas à découvrir. L'homme ne juge que sur le dehors ; son regard, pour atteindre un objet, en réclame la présence ; il lui faut une lumière pour le distinguer. Or, toutes les religions prêchent le respect de la Divinité et nous montrent son œil ivestigateur pénétrant partout, perçant les ténèbres de la nuit, sondant les replis les plus intimes de la conscience, embrassant à la fois le temps et l'espace. Car ce n'est pas seulement la connaissance du présent que l'universalité des nations attribue à l'intelligence incréée : elle lui reconnaît également la science des événements futurs. Tous les climats, toutes les civilisations en fournissent d'éclatants témoignages. L'oracle retentit au fond du temple de Delphes, et la sibylle s'agite sur le trépied en prononçant des paroles entrecoupées. L'augure écoute le cri des oiseaux, et l'aruspice fouille les entrailles des victimes. La pythonisse évoque l'ombre des morts, et le magicien les puissances de l'abîme. Le Chinois interroge les mânes de ses ancêtres, et le Druide les génies qui peuplent ses forêts. L'Illinois consulte son manitou, et le nègre son fétiche. L'astrologue lit dans les cieux, et la bohémienne dans les lignes de la main. Le magnétiseur fait parler le sommeil, et la devineresse les couleurs ou les figures. Et pendant que le spiritisme provoque le langage des tables, la superstition vulgaire continue à chercher des pronostics dans les nombres et les coïncidences fortuites. Est-il un seul de ces devineurs de tout genre qui ait prétendu lier l'avenir aux signes matériels qui sont censés le révéler ? Non, mais ils ont pensé que le doigt de la Divinité trace en caractères mystérieux sur le livre de la nature l'histoire de l'avenir,

et que les seuls initiés en comprennent le langage. L'être suprême connaît, l'être inférieur tente de lui arracher la communication de ses secrets.

B. Et ceci m'amène, mes Frères, à résoudre la grande, *l'unique difficulté que puisse présenter la science de Dieu considérée en lui-même.* Comment Dieu peut-il saisir ce qui n'est pas encore, ou ce qui dépend de la libre volonté des créatures ? — Vous l'aurez remarqué : en énumérant les objets de la science infinie, je les ai résumés en ces mois : réalité, possibilité, hypothèse conditionnelle. J'ai évité, non sans dessein, d'employer les termes de passé, de présent, de futur. Pourquoi ? parce que ces dernières dénominations, justes à notre point de vue, puisque nous sommes des êtres limités entrant dans la succession du temps, sont souverainement injurieuses à l'éternité et à l'infinité de Dieu. Dieu ne change pas ; il ne subit pas dans son existence ces phases qui distinguent notre vie. Il n'a point de passé, il n'aura point d'avenir, il est ! Il est, et son existence immuable répond à la fois à toutes les divisions de la durée, comme à toutes les fractions de l'espace. Et comme il est, il connaît, ou plutôt il voit, car tous les événements sont également présents devant lui. Son intelligence les contemple simultanément tous, tout entiers et avec tous les aspects sous lesquels ils s'offriront successivement à la science de la créature. Car chacun des êtres à chaque point de sa course est susceptible d'être connu tel qu'il est : d'après sa réalisation physique on le dit passé, présent ou futur, mais en tant que vérité compréhensible il n'est point soumis à ces variations. Alexandre a été, Pie IX est, l'Antéchrist sera : ces trois propositions sont aussi vraies l'une que l'autre, et dans l'intelligence sans bornes toute vérité est continue éternellement. Les êtres défilent devant nous comme ces tableaux qui déroulent aux regards du spectateur la vallée du Rhin ou les rives de l'Orénoque. Par une marche parrallèle nous parcourons le chemin de la vie, du berceau à la tombe ; et pendant que

nous passons tous, l'Immuable, assis sur le trône de son éternité, contemple en même temps les vicissitudes, non seulement de notre existence, mais de toutes celles qui ont précédé la nôtre ou qui la suivront dans la série des âges. Vouloir se rendre compte de cette science transcendentale, ce serait s'aventurer témérairement dans les abîmes de l'infini et exposer nos yeux aux rayons d'une lumière qu'ils ne sont pas capables de fixer.

Nous ne laisserons pas cependant de faire encore une remarque : même dans la vision physique et dans la certitude expérimentale il est certaines analogies avec la connaissance divine. Ces analogies doivent diminuer nos répugnances et faciliter notre adhésion à un fait que sa nature même place au-dessus de nos conceptions. — A qui de nous n'est-il pas arrivé de monter au faîte d'une tour, au sommet d'une montagne, peut-être même de s'élancer dans une fragile nacelle à travers les royaumes aériens? Du haut de notre observatoire improvisé nous voyions un horizon immense se déployer autour de nous. Les canaux et les rivières serpentaient comme de longs rubans d'argent au milieu du vaste damier que formaient les champs cultivés ; les lignes noires des routes et des voies ferées reliaient ensemble les hameaux et les villages, grands tout au plus comme ces constructions lilliputiennes dont se jouerait la main d'un enfant. Et sur ces routes, sur ces chemins de fer, sur ces rivières et ces canaux circulaient, se croisaient en tous sens les chariots, les barques, les wagons, les piétons et les cavaliers. A ceux qui habitaient la plaine il eût fallu des heures pour parcourir les distances que nous mesurions d'un coup d'œil. Il eût fallu des semaines, et peut-être des mois, à cette fourmilière humaine pour que chaque individu se fût rencontré avec tous ses semblables, et d'un regard nous les rencontrions tous, jusqu'au dernier. Si nous étions montés plus haut, nous aurions vu les nuages sous nos pieds ; nous aurions vu la foudre en sillonner les flancs, la pluie s'en échapper

à flots pressés, et par-dessus les nuages nous eussions aperçu le soleil dont les rayons allaient réjouir la terre après les fureurs de l'orage. Nous pouvons donc connaître à la fois et d'avance ce que d'autres hommes ne connaîtront qu'en détail et successivement. Ainsi en est-il de l'espace, ainsi en est-il du temps. L'expérience ne confère-t-elle pas à celui qui la possède une sorte d'infaillibilité touchant les choses à venir ? Ne saisissons-nous pas quelquefois les effets dans leur causes ? Ne prévoyons-nous pas dans une circonstance donnée la libre détermination d'une personne dont nous connaissons les antécédents, le caractère, les goûts, les habitudes ? Tout cela n'est que de la science conjecturale, j'en conviens ; mais ce n'en est pas moins une connaissance de ce que nous appelons le futur. Le futur, chose relative, puisque ce qui est futur pour l'un est déjà présent pour l'autre. Or, si un génie supérieur tient comme certains bien des événements qui pour le vulgaire sont encore indécis, pourquoi n'y aurait-il pas une intelligence élevée au-dessus de tous les temps comme l'homme peut s'élever dans l'espace, et réunissant dans un ensemble unique les myriades de vérités qui font tour à tour l'objet de notre science limitée ?

Si donc, comme nous venons de le montrer, d'une part la raison et le sens commun attribuent à la Divinité la connaissance de toutes choses, même dans l'avenir, si de l'autre, sans comprendre le mode de cette science, nous ne pouvons aucunement prouver que cette science est impossible, dès lors, comme devant les mystères de la nature, il ne nous reste plus qu'un parti raisonnable : mettre un frein à notre curiosité, croire et nous taire.

II

La toute-science de Dieu, fondée sur son infinie perfection, reconnue par le témoignage du bon sens et l'unanimité des peuples, s'étend, nous l'avons établi, à tous les objets, lors même qu'ils seraient pour nous enveloppés des

ombres de l'avenir. Il est donc loisible à Dieu de nous communiquer cette science, et dès lors il n'y a rien du côté de Dieu par où la prophétie puisse offusquer notre raison. En est-il également ainsi du côté de l'homme ? L'*incrédulité* et le *préjugé* prétendent que non. Ils nient que la prophétie soit accessible à l'homme ; ils nient que la prophétie puisse se concilier avec l'indépendance de la volonté.

Faisons d'abord de l'*incrédulité* prompte et sommaire justice ; — et tâchons ensuite de dissiper les *préventions* par l'éclat de la vérité.

A. Quel est, mes Frères, le grand raisonnement des incrédules contre la valeur de la prophétie ? Le voici, dans sa lumineuse simplicité. Pour que la prophétie fût réelle, disent-ils, et qu'elle prouvât quelque chose, il faudrait que le même individu, auditeur de la prédiction, fût témoin de son accomplissement et qu'il eût la conviction fondée sur l'évidence que nul moyen naturel ne pouvait faire prévoir l'événement. Or, continue l'incrédulité, ces deux conditions ne se réalisent jamais ; donc il n'y a point de prophéties. Vraiment, c'est admirable. Ainsi, pour être assuré qu'une personne a parlé, il faut avoir entendu cette parole soi-même ! Pour admettre un événement, il faut l'avoir vu ! Pour être capable de juger du rapport qui existe entre l'annonce et la réalisation, il faut les avoir toutes les deux entendues de ses oreilles et vues de ses yeux ! Quel dommage que l'on n'ait pas encore appliqué ces principes aux études historiques, aux sciences naturelles, à la météorologie, à la physique ! Comme toutes ces sciences seraient d'un coup réduites à leur plus simple expression ! Pourquoi ne pas suivre ces règles dans les opérations financières, dans les spéculations de la bourse ? Ne rien admettre sans l'avoir vu, entendu, touché ! Ne tenir aucun compte de la véracité d'autrui, de la fidélité d'aucun témoignage, quel excellent moyen de se préserver de toute déception ! Mais si, comme on ne peut le nier, nous sommes réduits

sans cesse à nous appuyer sur la parole de nos semblables, pourquoi ne le pourrions-nous pas lorsqu'il s'agit de la prévision, de la manifestation de l'avenir ?

Serait-ce parce qu'on ne peut affirmer l'impossibilité de connaître naturellement l'événement en litige ? — Mais n'y a-t-il pas des faits tellement grands ou tellement petits, tellement dénués d'indices précurseurs que la conjecture n'oserait les atteindre ? Et si un fait de ce genre était annoncé au monde et prédit au nom de Dieu par un homme entouré de l'auréole de la sainteté, confirmant peut-être sa doctrine par des prodiges, et si l'événement répondait à la prédiction, pourquoi refuserions-nous de dire : Voilà un fait qu'on ne pouvait pas naturellement prévoir ; le voilà prédit et réalisé : donc nous sommes en présence d'une véritable prophétie ? Et nous ne pourrions pas ajouter : Plus l'espace de temps qui sépare la prophétie de son accomplissement est long, moins la prévision naturelle est possible, et plus l'attente à été vive, universelle, constante, moins il y a place pour la supercherie ou pour les illusions de l'enthousiasme ? Caractères — nous le verrons plus tard — qui distinguent éminemment les prophéties messianiques, et leur permettent d'affronter impunément le contrôle d'une critique saine et judicieuse (1).

B. Arrivons à une difficulté plus spécieuse et d'autant plus importante qu'elle peut jeter le trouble dans les consciences et y engendrer le désespoir ou une folle sécurité.

Si, dit-on, Dieu possède la connaissance infaillible de l'avenir, et surtout s'il manifeste cette connaissance au monde, l'homme conservera-t-il encore la liberté de ses décisions ? Tout n'arrivera-t-il pas nécessairement comme

(1) Les sermons annoncés par cette phrase n'ont pas été retrouvés. Il ne reste plus dans les manuscrits, après ce 22e sermon sur le Symbole, prêché en juin 1869, que les trois sermons sur le Concile du Vatican, prêchés en décembre de la même année. Ces sermons qui formaient la fin du présent volume dans la première édition, se trouvent à la fin du tome III dans la seconde édition.

Dieu l'a prédit ? — Je l'avouerai, mes Frères, ce n'est pas sans quelque crainte que j'aborde la réponse à cette objection : non pas, cette fois, parce qu'elle me semble insoluble : au contraire, car je n'ai jamais compris qu'elle puisse arrêter un esprit sérieux ; mais, à cause de la force du préjugé, j'ai vu tant de fois échouer contre cette difficulté les réfutations les plus péremptoires, que je me demande si je réussirai aujourd'hui. Demandez donc à Dieu la clarté pour ma parole et la perspicacité pour votre intelligence.

Deux remarques bien comprises doivent suffire à renverser l'objection, puisqu'elles la coupent à la racine. *La Prescience de Dieu ne nuit pas à la liberté humaine, parce qu'il est faux de dire : l'homme fait nécessairement ce que Dieu a prévu. Au contraire, c'est Dieu qui voit ce que l'homme fera librement.* — De plus, *la détermination de l'homme ne dépend pas de la science de Dieu ; mais il est plus juste de dire que la science de Dieu dépend de la détermination de l'homme.*

Vous comprendrez toute l'importance de la première remarque, si vous vous rappelez les réflexions que nous avons faites en parlant de la science de Dieu, dans la première partie de cet entretien. Dieu, à proprement parler, ne prévoit pas, disions-nous, *il voit*. En effet, que l'action, objet de sa science, s'accomplisse dans une fraction du temps plus ou moins éloignée du commencement du monde, que mon existence précède, accompagne ou suive l'existence de tel de mes semblables, ces différences qui feront nommer passée, présente ou future cette action ou mon existence, ces différences, dis-je, n'influent en rien sur le milieu où Dieu connaît, puisqu'il vit et connaît dans un milieu immuable, celui de l'éternité. Dès lors la science de Dieu ne gêne pas plus mon action future qu'elle ne modifie mon action présente. Elle n'entrave pas plus ma liberté que ne le ferait le regard d'un spectateur quelconque. Je parle devant vous, mes

Frères, et vous me voyez. Je vous regarde et je jouis de votre bienveillante attention. Dans un instant vous m'écouterez encore, j'espère, et je n'aurai pas cessé de vous parler. Est-ce à dire que votre regard enchaîne ma liberté, ou que ma présence vous force ? Veuillez donc appliquer la même considération à la science de Dieu, et substituer à ces paroles inexactes que vous pourriez prononcer : « Je ferai ce que Dieu a prévu, » une expression plus juste : « Dieu voit ce que je ferai librement. » En d'autres termes : Mes actes n'échappent pas au regard de Dieu ; mais cela ne m'empêche pas de rester le maître de mes actes.

Cependant, direz-vous peut-être, en insistant encore, puisque Dieu sait *infailliblement* ce que je ferai, je ne suis plus libre ! — C'est ici le lieu de recourir à la seconde remarque que je vous suggérais tout à l'heure. Posons-nous cette simple question : La connaissance dépend-elle de son objet, ou l'objet de sa connaissance ? L'objet existe-t-il parce qu'il est connu, ou la connaissance est-elle possible parce que l'objet existe ? Paris est-il la capitale de la France parce que nous le savons, ou bien le savons-nous parce qu'il en est ainsi ? Est-ce la connaissance qui modifie l'objet, ou n'est-ce pas, au contraire, l'objet qui en se modifiant fait varier la connaissance ? A ces questions, mes Frères, vous avez tous fait les mêmes réponses. Vous avez dit : la connaissance suppose l'objet ; elle ne le change pas. Mais pourquoi en serait-il autrement quand la connaissance précéderait l'existence réelle de l'objet ? Pourquoi la liberté ne jouirait-elle plus de tous ses droits, quand même Dieu connaîtrait la décision qu'elle va prendre ? L'important n'est pas que Dieu sache ou ignore ; c'est qu'il laisse à la volonté la faculté de se prononcer dans un sens ou dans un autre ; qu'il ne pèse pas sur ses résolutions d'une manière irrésistible. Or, Dieu respecte la liberté, et il pousse ce respect jusqu'à ne pas empêcher la créature libre de s'insurger contre lui, de lui désobéir et de l'outrager !

Bannissons-donc, mes Frères, de la sphère religieuse un préjugé que nous nous garderions bien d'accepter dans nos relations usuelles. Et comme nous taxerions de folie celui qui négligerait de se procurer la nourriture et le vêtement, sous prétexte que Dieu sait d'avance s'il doit ou non mourir de faim et de froid, ne soyons pas assez imprudents pour négliger le salut de notre âme en alléguant une fatalité imaginaire qui résulterait de la prescience divine.

Mais comment — et ce sera la dernière instance de cette objection plus spécieuse que solide — comment Dieu, tout en respectant la liberté, peut-il non seulement connaître tous ces faits, mais encore atteindre le but qu'il veut obtenir ? *Comment l'Ancien Testament peut-il contenir, en même temps que des prédictions infaillibles, les figures prophétiques de l'avènement du Messie, sans que la volonté de l'homme ait été comme ployée par la puissance de Dieu au rôle qu'il lui fallait jouer ?* — Mes Frères, cette difficulté ne prouve que ceci : notre ignorance à l'égard des moyens dont Dieu dispose, et la petitesse de nos idées quand il s'agit d'apprécier les opérations de l'Être suprême.

Revenons encore une fois à ce que nous avons établi concernant la science divine. Dieu connaît tout, non seulement ce qui est réel ou possible, mais en outre ce qui aurait lieu dans toutes les occurrences. Pour parler suivant nos idées, Dieu avait donc devant lui de toute éternité des myriades et des myriades de mondes qu'il pouvait tirer du néant, et il en voyait l'histoire en faisant toutes les suppositions imaginables. Dans chacun de ces mondes les événements naturels dépendant des phénomènes physiques s'enchaînaient par une succession nécessaire suivant des lois toujours constantes, à moins que Dieu ne jugeât expédient de suspendre un instant ces lois et de rendre sensible par un miracle son souverain domaine. Dans chacun de ces mondes les créatures intel-

ligentes prenaient librement leurs décisions au milieu des circonstances résultant des lois physiques et des événements miraculeux ménagés par la Providence. Cette Providence fournissait à tous les moyens nécessaires au salut, tout en multipliant ses dons dans des mesures différentes et par pure libéralité. Enfin, dans chacune de ces combinaisons la sagesse éternelle savait à quel résultat aboutirait un monde disposé de la sorte. Entre ces myriades de combinaisons, Dieu a fait son choix. Il a pris celle qui répondait à ses vues, qui lui procurait la somme de gloire extérieure qu'il voulait obtenir : ce fut celle où la chute du premier homme serait réparée par l'Incarnation du Verbe et où cette incarnation serait prédite et figurée pendant quarante siècles.

Il est donc vrai que rien de ce qui se passe dans le monde n'échappe au regard de Dieu, et il est vrai en même temps que la créature humaine conserve toute sa liberté : mais précisément parce que Dieu a su ce qu'elle déciderait dans une supposition quelconque et qu'il a réalisé l'hypothèse dont les conséquences s'accordaient avec ses desseins, il est également vrai que dans ce monde s'exécute le plan de Dieu tel qu'il l'a conçu et déterminé.

C'est ainsi que nous nous représenterions un général d'armée d'une expérience consommée, possédant les notions les plus exactes sur le nombre, le caractère, les dispositions de ses troupes, et sur la situation analogue des ennemis. Ayant explore tous les accidents de terrain, pouvant tenir compte même des perturbations des saisons et de l'action morale des succès et des revers, il dresse son plan de campagne et l'exécute jusqu'au bout. Bien que ses soldats restent libres de lui obéir ou de lui résister, bien que ses adversaires échappent à son autorité, il a tout calculé si parfaitement qu'il parvient à concentrer la guerre sur le champ de bataille qu'il a désigné d'avance, et il y remporte une victoire complète.

Seulement, ce général infaillible est encore à trouver, tandis que le Dieu qui gouverne le monde, ce Dieu infiniment parfait, sage et puissant, connaît tout ce qu'il est possible de connaître et annonce avec la même certitude les choses passées et les choses futures : *Cognovit Dominus omnem scientiam... annuntians quæ præterierunt et quæ superventura sunt* (Eccli. XLII, 19) (1).

(1) Voir l'avertissement placé à la page 874.

FIN DU TOME V ET DERNIER.

TABLE DES MATIÈRES
DU CINQUIÈME VOLUME

SERMONS SUR DIVERS SUJETS DE MORALE ET DE DÉVOTION ET SERMONS DE CONTROVERSE

PREMIÈRE SÉRIE.

SERMONS SUR DIVERS SUJETS DE MORALE ET DE DÉVOTION.

N. B. — *Ces sermons sont rangés dans l'ordre alphabétique, d'après le mot saillant du titre de chacun.*

PAGES.

Abandon à la Providence (Fuite en Égypte). (Évangile de la fête des Saints Innocents.) 3
Canevas d'un sermon sur le même sujet 11
Ame 12
Canevas d'un sermon sur le même sujet 19
Amour de Dieu. (Évangile du 17e dimanche après la Pentecôte.) . 20
Amour envers Jésus-Christ. (A une communauté de religieuses ou à une réunion de femmes pieuses.) 28
Amour du prochain (Parabole du Samaritain). (Évangile du 12e dimanche après la Pentecôte.) 32
Canevas d'un sermon sur le même sujet 41
Amour déréglé de l'argent. (Texte de l'évangile du 16e dimanche après la Pentecôte.) 42
Aumône (1o). Aux Dames de la Miséricorde, Œuvre de la visite des pauvres à domicile.) 51
Aumône (2o). (Aux membres de la Conférence de Saint-Vincent de Paul.) 54

PAGES.

Bienfaisance. (Évangile du 6e dimanche après l'Épiphanie : Paraboles du grain de sénevé et du levain, utilisées pour un sermon de charité.) 57
Blasphème 66
Canevas d'un sermon sur le même sujet 71
Bonheur véritable. (Évangile du 2e dimanche du Carême : Transfiguration.) 73
Bonheur du fidèle dans l'Église. (Évangile du 2e dimanche après Pâques : Bon Pasteur.) 81
Chemin de l'enfer. (Prêché en 1866, après un sermon sur l'enfer.). 90
Ciel. (Évangile du 3e dimanche après Pâques.) 95
Communion. (Croquis d'une allocution à la messe de communion, pouvant servir à la fin d'une retraite.) 103
Communion (Sainte). (Sermon pouvant servir à la fin d'une retraite, d'une mission). 105
Communion sacrilège 115
Variantes pour appliquer ce sermon à la réparation d'un sacrilège commis 127
Confession (1o) 128
Confession (2o). (Évangile du 13e dimanche après la Pentecôte : Les dix lépreux.) 138
Confession (3o). Canevas 147
Conversion (Conditions de la). (Évangile du 23e dimanche après la Pentecôte : Résurrection de la fille de Jaïro.) . . . 149
Dédicace des églises 158
Canevas sur le même sujet, pour hospice ou hôpital. . . 167
Écoles (Sur les) 168
Éducation des enfants : Devoirs des parents dans cette œuvre . 173
Canevas sur le même sujet 179
Fausse vertu. (Évangile du 5e dimanche après la Pentecôte.) . 181
Faux Prophètes. (Évangile du 7e dimanche après la Pentecôte.) . 190
Canevas d'un sermon sur le même sujet 199
Ferveur dans le service de Dieu. (Évangile du dimanche de la Septuagésime : Ouvriers dans la vigne.). 201
Canevas d'un sermon sur le même sujet 209
Gloire de Jésus-Christ. (Évangile du dimanche de la Quinquagésime : Prédiction de la Passion.) (Prêché pour la Prière des XL Heures.) 211
Grâces (Réparation des). (Évangile du 2e dimanche après la Pentecôte : Parabole du festin.) 220

PAGES.
Hypocrisie. (Évangile du 22e dimanche après la Pentecôte.) . 229
Images des saints. (Sermon pouvant servir pour la fête de la Toussaint.) 240
Immortalité de l'âme 245
Canevas sur le même sujet 253
Impénitence, considérée comme suite du délai de la conversion. (Évangile du 9e dimadche après la Pentecôte : Jésus pleurant sur Jérusalem.) 254
Impureté 263
Canevas sur le même sujet 269
Indifférence pratique 271
Intempérance 282
Ivrognerie. (Canevas pour un auditoire d'ouvriers.) . . . 290
Jubilé. (Canevas.) 292
Jugement dernier. (Évangile du 24e dimanche après la Pentecôte et du 1er dimanche de l'Avent.) 294
Lecture (Influence de la). (Prêché à l'occasion de l'établissement d'une bonne bibliothèque publique.) 303
Lectures (2o) 310
Maladies 313
Mélange des bons et des méchants. (Évangile du 5e dimanche après l'Épiphanie : La zizanie dans le bon grain.) . . . 322
Mort (Bonne). Sermon prêché à la Congrégation de la Bonne Mort, le jour de la fête de sainte Barbe.) 330
Multiplication des sept pains. (Évangile du 6e dimanche aprés la Pentecôte.) 345
Canevas d'un sermon sur le même sujet 354
Obéissance 355
Occasion prochaine 364
Orgueil. (Évangile du 10e dimanche après la Pentecôte : Le pharisien et le publicain.) 369
Canevas d'un sermon sur le même sujet 379
Pâques (Résurrection spirituelle.) (Canevas d'un sermon pour le dimanche de Pâques.) 380
Parabole du semeur. (Évangile du dimanche de la Sexagésime.) . 382
Pardon des offenses. (Évangile du premier dimanche après la Pentecôte.) 391
Canevas d'un sermon sur le même sujet 400
Parole de Dieu (Nécessité d'entendre la) 401
» (Manière d'entendre la) 408

PAGES.

Passion de Notre-Seigneur (Canevas d'un sermon sur la) . . 414
Passion dominante. (Canevas d'un sermon sur ce sujet, pour un auditoire d'ouvriers.) 417
Pauvreté. (Bonheur du pauvre.) 418
Canevas d'une instruction sur le même sujet 423
Pénitence (Facilité de la). (Évangile du 3e dimanche après la Pentecôte : Parabole de la brebis perdue.) 424
Instruction sur le même sujet 432
Persécutions (que subit l'Église) 434
Portioncule 446
Présence de Jésus-Christ au milieu de nous dans le Très saint Sacrement de l'autel 461
Prêtres (Respect dû aux). (Évangile du 3e dimanche de l'Avent.) . 453
Canevas sur le même sujet 462
Prière. (Évangile du 5e dimanche après Pâques.) 463
Canevas sur le même sujet 469
Prière (Sermon sur la) 471
Deux instructions sur la prière, pour une communauté de religieuses 475
Propagation de la foi. (Évangile du 3e dimanche après l'Épiphanie.) 484
Providence. (Évangile du 14e dimanche après la Pentecôte.) . . 492
Canevas sur le même sujet 498
Respect humain 500
Sacerdoce (1o). Canevas 506
» (2o). Canevas 508
Sainteté (Conditions de la) 509
Scandale 515
Servir deux maîtres (Nul ne peut). Canevas 520
Soin des choses temporelles. (Évangile du 4e dimanche après la Pentecôte : Pêche miraculeuse et vocation des Apôtres.) . 521
Tentations ou Épreuves. (Évangile du 4e dimanche après l'Épiphanie.) 529
Tiédeur. (Évangile du 18e dimanche après la Pentecôte : Guérison du paralytique.) 540
Toussaint (1o). *Vidi alterum angelum* 550
Canevas d'un sermon sur le même texte 558
Toussaint (2o). *Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra* . . 559
Travail. (Évangile du 4e dimanche après la Pentecôte : La pêche miraculeuse.) Canevas pour un auditoire d'ouvriers . . 573
Vocations sacerdotales. (Canevas.) 574

SECONDE SÉRIE.

SERMONS DE CONTROVERSE.

VINGT-DEUX SERMONS DE CONTROVERSE SUR DIVERS POINTS DU SYMBOLE.

		PAGES.
1.	— Notion de la foi	577
2.	— L'hypothèse fondamentale de la foi : la Révélation	590
3.	— Matière de la foi : Mystères	605
4.	— Sauvegarde de la foi : Autorité	618
5.	— L'Église catholique, gardienne de la foi	633
6.	— Idée et existence de Dieu	647
7.	— Unité et simplicité de Dieu	660
8.	— Sainte Trinité	672
9.	— Providence générale de Dieu	685
10.	— Providence spéciale sur l'homme	699
11.	— Erreurs de conduite à l'égard de la Divinité	714
12.	— Fondement de la foi : Fait de la révélation	722
13.	— La nature de la grâce. — Les deux principes	737
14.	— » » La nature, ennemie de la grâce	751
15.	— » » Moyens de transformer la nature.	767
16.	— » » Le règne de la grâce	782
17.	— Élévation primitive de la nature	799
18.	— Péché originel	812
19.	— La personne du Verbe	825
20.	— Notion de l'Incarnation	839
21.	— Convenance de l'Incarnation	852
22.	— Science de Dieu. Prophéties	865

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME V ET DERNIER.

060.32
V582
VERBEKE, CHAS

6459

AUTHOR

Oeuvres Posthumes

TITLE Tome V. Sermons de Morale
Devotione, etc.

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	ROOM NUMBER
	STORAGE - COSA	

6459